ALFRED DELVAU

COLLECTION

DES ROMANS

DE CHEVALERIE

Mis en prose française moderne



TOME QUATRIÈME

PARIS

LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE

3, quai Malaquais, 3

M DCCC LXIX

COLLECTION

DES

ROMANS DE CHEVALERIE

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE
55, *quai des Grands-Augustins*.

ALFRED DELVAU

COLLECTION DES ROMANS DE CHEVALERIE

MIS EN PROSE FRANÇAISE MODERNE

AVEC ILLUSTRATIONS

TOME QUATRIÈME

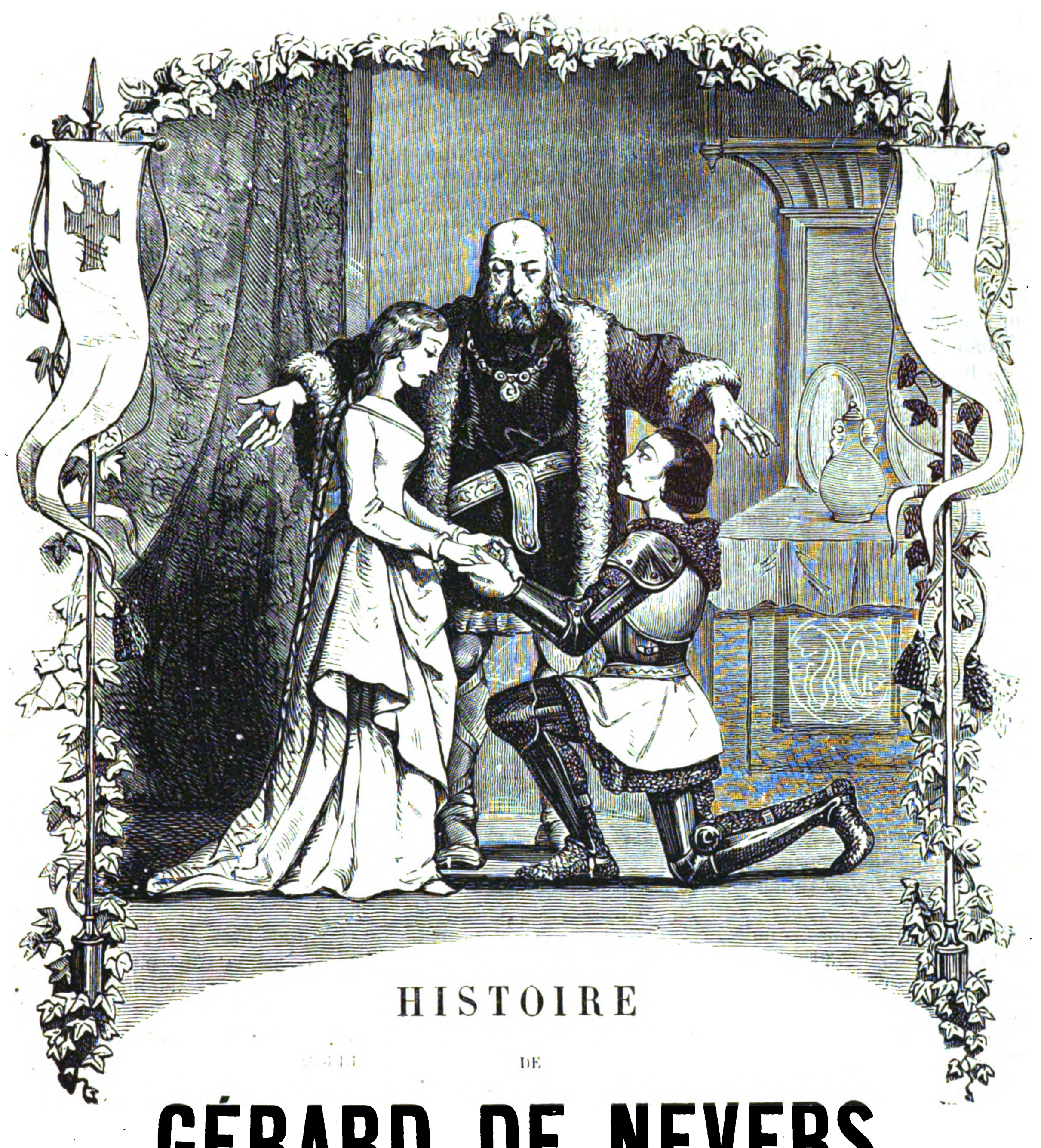


PARIS
LIBRAIRIE BACHELIN-DEFLORENNE
3, QUAI MALAQUAIS, 3

1869

TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

PAGES



HISTOIRE

DE

GÉRARD DE NEVERS

CHAPITRE PREMIER

Où il est parlé de la gageure que fit Liziart, comte de Forest, à l'encontre de Gérard, comte de Nevers, en présence du roi Louis VI, et de toute la cour.

Louis VI, dit le Gros, régnait. Après avoir eu beaucoup d'affaires à l'encontre de plusieurs princes et autres rebelles de son royaume, qu'il avait vaincus et soumis, il se reposait enfin, jusqu'au jour où de nouvelles victoires l'appelleraient. Pour ne pas laisser sa chevalerie choir en oisiveté, il fit publier partout joutes et tournois, où, de plusieurs contrées, arrivèrent en abondance ducs et comtes, barons et chevaliers, dames et pucelles, pages et varlets, écuyers et servants.

Le jour de la Pentecôte de l'année 1110, Louis-le-Gros vint à Pont-de-l'Arche, où il tint fête grande et plénière, la plus belle qu'on n'eût vue depuis longtemps. Il y eut des joutes publiques et des réunions intimes où la reine reçut le plus courtoisement du monde des dames et demoiselles de la contrée. On dansa force danses, et l'on chanta force chansons, lais, virelais, et villanelles. La comtesse de Besançon commença. Après elle, madame Aloys, duchesse de Bourgogne; puis une très belle pucelle, sœur du comte de Blois; puis, demoiselle Isabelle, sœur du comte de Saint-Pol, qui était également très belle; puis enfin d'autres dames et demoiselles, comme la fille au seigneur de Coucy, la châtelaine de Saint-Omer, la châtelaine de Duon, et un grand nombre d'autres dont l'énumération nous éloignerait trop de notre matière. Ce que je puis vous dire,

c'est qu'elles s'en acquittèrent toutes avec tant de grâce et de bonne façon, que la reine et le roi, les princes et les princesses s'en réjouirent beaucoup.

Là aussi, tout naturellement, étaient de jeunes chevaliers en très grand nombre, attendant leur tour, et applaudissant à belles mains et de bon cœur, les gentes dames et les non moins gentes demoiselles chargées de chanter.

Le roi Louis se leva un instant, regarda par le palais et avisa un jeune damoiseau tenant un épervier sur son poing, avec un air de noblesse tel, qu'il était impossible de ne pas le distinguer de tous les autres, même des plus nobles et des plus beaux. Ce damoiseau menait un grand deuil, et ne portait, par conséquent, d'autre parure que celle dont la nature l'avait pourvu.

— Venez çà, Gérard, lui dit le roi avec bonté. A l'âge et au visage que vous avez, il convient mieux de danser et chanter que de faire toute autre chose... Baillez donc votre épervier en garde à l'un de vos écuyers, et venez nous réjouir céans...

— Sire, répondit Gérard, je sais bien peu danser et bien mal chanter... Mais vous me commandez : je n'ai qu'à obéir, et à faire de tout mon pouvoir pour vous contenter...

Ce Gérard était le fils unique du comte et de la comtesse de Nevers, parents de la maison royale de France, et trépassés l'année d'auparavant, après avoir fiancé leur cher enfant avec sa belle cousine, Euriant de Savoie. Il était parti de sa comté de Nevers pour venir à la cour du roi Louis, lui prêter hommage, d'abord, puis lui demander, comme chef suprême de sa maison, son agrément à son mariage avec Euriant, restée souveraine de la comté de Nevers, en son absence.

Gérard n'avait que dix-huit ans, au plus. Mais, j'ose dire qu'on aurait difficilement trouvé son pareil en force et en beauté : Dieu et Nature, en le formant, n'avaient rien oublié.

Il remit son épervier à l'un de ses écuyers, s'avança vers le groupe curieux, et tout émerveillé, des princesses et des nobles dames qui entouraient la reine de France, et il se prit à chanter un lai amoureux dans lequel il racontait, en termes discrets, les voluptés chastes et infinies qu'il avait goûtées jusque-là et qu'il se proposait de goûter encore avec sa mie Euriant. Il chanta d'une façon si avenante, qu'à l'entendre, le roi, la reine, les dames et les demoiselles, prirent le plus vif plaisir.

— Bien heureuse la mie qui conquêtera ce charmant chevalier!... murmurèrent même quelques-unes.

Le roi Louis prit alors les mains de Gérard dans les siennes, reçut son hommage, et dès qu'il lui eut donné le baiser que tout seigneur donnait à son vassal, il le releva, l'embrassa tendrement et dit, en le présentant à sa cour :

— C'est le fils du comte de Nevers, qui m'a si glorieusement soutenu dans mes guerres, et que la mort a pris, l'an dernier, ainsi que sa compagne la comtesse de Nevers. Je veux honorer la mémoire du père par l'amitié que je montrerai à son fils, aujourd'hui le mien.

Tout le monde applaudit, dames et chevaliers, un seul excepté. Ce fut Liziart, comte de Forest.

— Ce vassal est bien outrecuidant, dit-il à ses voisins en désignant Gérard de Nevers. C'est un enfant, et, comme tous les enfants, il ne doute de rien... Ne vient-il pas de nous dire, dans sa chanson, que sa mie était la plus belle et la plus chaste des femmes?... Et ne nous a-t-il pas mis tous au défi de troubler son bonheur et de réussir à plaire à celle à qui il a plu?... Pauvre enfant, il ne connaît ni la vie ni les femmes!... Je gagerais bien, moi, si j'étais certain que sa mie ne fût pas prévenue, je gagerais bien qu'en huit jours de temps je l'amènerais au point de la soumettre à tous mes désirs et à tout mon vouloir sans en avoir refus... Si je ne le fais comme je le dis, je lui donne ma terre de Forest et de Beaujolais... à la condition qu'à son tour, si je réussis, comme je n'en doute pas un seul instant, il sera tenu de se départir de sa comté de Nevers et de me la laisser...

Ce Liziart, dans l'âme duquel une noire envie venait de sourdre, était grand, maigre, sec, hardi, fort aux armes, mais plus félon et plus rempli de mal engin que ne le fut jamais Ganelon lui-même. Les dames furent choquées de l'entendre parler aussi irrévérencieusement de la mie de Gérard. Le jeune comte de Nevers fut plus choqué encore. Confiant comme il devait l'être en la loyauté d'Euriant, il se leva sur ses pieds, les narines frémissantes, l'œil étincelant, et répondit, de manière à être entendu de tout le monde :

— Sire Liziart, vous présumez trop de l'art de séduire, et la mauvaise opinion que vous avez des femmes vous rend indigne de leurs plus légères faveurs... Pour moi, qui les respecte autant que je les aime, je ne veux pas reculer devant votre bravade... J'accepte donc la gageure que vous voulez faire... Ma comté de Nevers vous sera remise au cas improbable où vous réussiriez dans l'entreprise que vous voulez tenter... Et je vous promets, foi de gentilhomme, que par aucun homme vivant au monde je ne ferai savoir à ma mie les conditions de cette gageure... Vous seul l'en avertirez s'il vous plaît... Moi, je m'abstiens, par respect et par amour pour elle...

— C'est chose entendue, dit Liziart en tirant son gant, comme Gérard venait de tirer le sien.

Le roi était présent. Cette scène s'était passée avec trop de rapidité pour qu'il pût s'opposer à la gageure qui venait d'en être la conclusion. Il ne put donc refuser de recevoir les gages que les deux comtes vinrent lui présenter.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le dites, reprit-il. Si dans le délai de huit jours, le comte Liziart a réussi à venir à bout de demoiselle Euriant de Savoie, il entrera en possession de la comté de Nevers... Si, au contraire, il a échoué, c'est Gérard qui entrera en possession de sa comté de Forest et de Beaujolais...

CHAPITRE II

Comment Liziart, comte de Forest, vint à Nevers, et comment il parla à la belle Euriant qui le rembarra vertement.

Il tardait au comte de Forest de gagner sa gageure. Dès le lendemain, il quitta Pont-de-l'Arche, et partit, suivi de quelques chevaliers habillés en



manière de pèlerins, et chargés de beaucoup d'or et de pierreries. Ils chevauchèrent ainsi pendant deux jours, et le soir du troisième jour, bien tard, ils arrivèrent à Prémery, situé à quelques lieues de Nevers, où ils soupèrent et, après souper, se couchèrent pour dormir.

Toute la suite de Liziart, bien fatiguée de la chevauchée, goûta sans tarder les délices du sommeil. Liziart, seul, ne put dormir, tant il avait peur de perdre sa gageure, et tant les moyens de la gagner le préoccupaient.

Quand vint le matin, la petite troupe partit de Prémery et arriva à Nevers, droit à l'heure où la belle Euriant revenait du moustier. Le comte de Forest en l'apercevant, descendit avec empressement de son mulet, ses compagnons en firent autant, et tous saluèrent la future comtesse de Nevers, qui leur rendit fort courtoisement leur salut.

— Princesse, lui dit respectueusement Liziart, j'ai un message à vous faire... S'il vous plaît de m'entendre, j'ai grand désir de vous parler de quelqu'un que vous connaissez bien...

— Euriant, qui connaissait le comte de Forest, lui fit l'accueil le plus honnête du monde, et le pria d'aller promptement se reposer et de venir ensuite dîner avec elle au palais du comte de Nevers, qu'elle occupait déjà en souveraine. Elle pria un des premiers barons du pays d'avoir soin de lui, et Liziart fut conduit dans un riche hôtel, où on s'empressa à lui être agréable et commode. Ce fut là qu'il s'habilla avec les vêtements magnifiques qu'il avait apportés avec lui ; ce fut de là qu'il se rendit au palais où l'attendait la belle Euriant. Le son du cor annonça son entrée, et, tout aussitôt, fut servi un plantureux festin dont la mie de Gérard fit les honneurs avec une grâce dont tout autre que Liziart eût été touché. Mais Liziart était beaucoup moins préoccupé de ses attraits que des moyens de gagner la comté de Nevers.

Le dîner fini, on sortit de table, et Liziart, prenant Euriant par la main, lui dit :

— Demoiselle, j'ai un message à vous faire, je vous l'ai dit, un message secret de la part de votre ami Gérard... Vous plaît-il de m'entendre ?...

La belle Euriant, ne soupçonnant pas, dans la candeur de son âme, la malice que pourchassait le comte de Forest, se laissa conduire par lui entre deux fenêtres, loin du reste des convives.

— Comte de Forest, dit-elle en souriant de son jeune sourire, je suis prête à vous entendre.

— Ma dame, répondit Liziart d'une voix qu'il essaya de rendre moins rude qu'à l'ordinaire, mais en vain ; ma dame, je me mets complétement à votre merci... J'ai tant entendu parler de vous, de votre beauté que tout le monde va prisant, de votre constant et impérieux amour pour Gérard, que j'ai été pour ainsi dire contraint à vous venir voir, ce dont je me réjouis extrêmement... Quelque chose qui me doive advenir, je ne puis résister à vous faire l'aveu de la peine que j'endure à votre sujet... Je vous aime, je suis affolé de vous, nonpareille Euriant, et si vous ne daignez avoir pitié de moi, ma mort s'ensuivra, j'en suis certain...

Euriant, toute émerveillée de cette plaisanterie faite par un homme qui n'avait pas l'air plaisant du tout, regarda un instant Liziart, puis elle lui dit d'un ton sur lequel il n'y avait pas à se méprendre :

— Ah ! sire Liziart, sachez-moi gré de ma courtoisie qui me défend de vous faire aucune réponse laide et désagréable... J'ignore si vous dites faux ou vrai en ce moment, mais, pour ma part, je vous déclare qu'il vous serait plus facile de prendre la lune qui est attachée au ciel, que de m'arracher du cœur l'amour qu'y a mis mon cousin Gérard, à qui je suis fiancée !...

Le comte de Forest se mordit les lèvres et comprit qu'il n'avait rien à espérer de ce côté. Il se retirait, mortifié, lorsque la vieille Gondrée, gouvernante d'Euriant, lui fit, du coin de l'œil, un signe particulier qu'il comprit à merveille.

— Gondrée me servira cette fois, comme elle m'a servi mainte et mainte fois ! murmura-t-il en sortant.

CHAPITRE III

Comment Gondrée, la fausse vieille, trahit sa maîtresse en faveur de Liziart, comte de Forest.



Gondrée, la gouvernante d'Euriant, était depuis longtemps attachée à la maison des comtes de Nevers. Elle avait été présentée à la mère de Gérard comme une personne pieuse, confite en vertu et de benoîte existence. La respectable comtesse, naïve à son âge comme on ne doit l'être à aucun, croyait à l'honnêteté du costume, sans soupçonner la malhonnêteté des sentiments qui pouvaient battre dessous. Tout froc blanc, gris, noir ou violet, était pour elle un objet de vénération. La vieille Gondrée, couverte de rosaires, d'agnus, de scapulaires, l'avait séduite par son air béat et son maintien claustral ; elle l'avait acceptée comme un ange tutélaire propre à former le cœur de sa nièce à la vertu. Honnête comtesse de Nevers ...

Heureusement que la nature avait doué Euriant d'un caractère sur lequel les incitations de l'hypocrite Gondrée ne devaient avoir aucune prise. Elle avait crû comme une plante salutaire, sans être influencée dans son développement par l'atmosphère malsaine que sa gouvernante avait essayé de faire autour d'elle. Chaste et vertueuse elle était née ; chaste et vertueuse elle avait grandi, sans soupçonner un seul instant la perversité de sa vieille gouvernante.

Gondrée en avait voulu à cette belle enfant de s'être ainsi soustraite, tout naturellement, à l'éducation perverse qu'elle comptait bien lui donner, à l'insu du comte et de la comtesse de Nevers. Elle lui en voulait encore à cette heure, et elle n'attendait qu'une occasion de la perdre dans l'estime de son ami Gérard.

En revoyant Liziart, cette vieille scélérate comprit que cette occasion allait venir. Aussitôt que le comte

Forest eut quitté la salle où Euriant lui avait fait subir l'avanie d'un refus, Gondrée le rejoignit.

— Sire Liziart, lui dit-elle, dites-moi si je me suis trompée : vous adorez Euriant?...

— Vous ne vous êtes pas trompée, aimable Gondrée, répondit Liziart; ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces... Je vous dirais que non, que vous me diriez oui... Par ainsi, Gondrée, il faut m'aider en cette occurence comme vous m'avez aidé dans quelques autres...

— Oh! oh! seigneur Liziart, je ne vous ai jamais dépisté de maîtresse aussi jolie... Celle-là est un trésor... Euriant a l'humeur trop farouche pour que j'ose vous promettre aucun accès auprès d'elle, à moins que ce ne soit par surprise... J'aviserai aux moyens de vous faire entrer dans la place; mais, encore une fois, je n'en réponds pas... Il n'y a de brèche nulle part; j'ai bien cherché et n'en ai jamais trouvé... Cette péronnelle est parfaite, je crois, à moins qu'elle n'ait quelque imperfection secrète sur le corps, ce que j'ignore, ne l'ayant jamais vue en chemise...

— Comment, vous, sa gouvernante, ne l'avez jamais vue nue?... demanda Liziart étonné.

— Non, jamais... Et c'est ce qui me ferait croire à quelque défaut caché, quelque tache, quelque verrue...

— Tant mieux! tant mieux! dit vivement le comte de Forest. Plût au ciel, ma chère Gondrée, que votre pupille eût, en effet, quelque marque secrète que je pusse voir!...

— Voilà un étrange amant! s'écria la mauvaise vieille avec son mauvais rire. Il recherche les tares avec la même ardeur que d'autres mettent à les fuir!...

— Gondrée, vous allez me comprendre, reprit le comte de Forest. J'ai fait une gageure avec le jeune comte de Nevers, l'amant de cette farouche pucelle... Il faut que je la gagne, et vous pouvez m'en fournir les moyens, en me mettant à même de voir Euriant sans qu'elle se doute de ma présence, et de constater sur son beau corps quelque tare dont je puisse me prévaloir auprès de Gérard... Si je réussis, vieille Gondrée, comme à ma comté de Forest et de Beaujolais je joindrai la comté de Nevers, je vous donnerai une somme importante dont vous fixerez le chiffre vous-même, et une de mes terres, que vous choisirez à votre guise...

— Si cela est ainsi, sire Liziart, nous réussirons... Laissez-moi seulement le temps d'y penser... Faites le malade, et demain vous aurez de mes nouvelles...

CHAPITRE IV

Comment la fausse vieille, pour trahir sa maîtresse, fit un pertuis en la paroi de la chambre, afin que le comte de Forest vît Euriant au bain et remarquât l'enseigne singulière qu'elle avait sur sa dextre mamelle.

Après avoir quitté le comte de Forest, l'abominable Gondrée se rendit auprès de sa dame pour l'aider à se déshabiller, l'heure en étant venue.

— Ma demoiselle, lui dit-elle d'un ton de chatemite, en procédant à la toilette de nuit de la belle Euriant; ma demoiselle, je ne puis trop m'émerveiller d'une chose...

— Laquelle, bonne Gondrée? demanda la mie de Gérard, qui était à cent lieues de se douter des vilains projets de sa gouvernante.

— C'est qu'il y a bientôt sept ans que je vous tiens en tutelle publique et privée, de par la volonté de votre chère et vénérée mère, dont l'âme est bien sûrement en paradis à l'heure où je vous parle, et que jamais, au grand jamais, je n'ai pu vous voir dépouillée de votre chemise... D'autres y perdraient, sans doute, à être vues ainsi; mais vous, mignote, vous ne pouvez certes qu'y gagner...

— Maîtresse, répondit doucement Euriant, sachez et tenez pour vérité, que jamais personne, hormis mon cher Gérard, ne m'a vue et ne me verra sans ma chemise, que je gagne ou perde à être vue ainsi... Mon bel ami est la seule créature vivante, après ma mère, qui m'ait aperçue dans cette simplicité... et encore par surprise, un matin qu'il était entré dans ma chambre et qu'il s'était assis sur mon lit, en jouant avec moi, comme nous en avions tous deux l'habitude... Nulle personne au monde, fors lui, ne me fera dépouiller ma chemise... Cela m'a été défendu par mon bel ami Gérard, à cause d'un signe particulier que je porte en mon corps, et que seul il a vu. Nul après lui ne doit voir ce signe... il me l'a fait jurer au moment de son départ pour la cour du roi Louis... Si jamais homme mortel, en vie, pouvait se vanter devant lui d'avoir aperçu ce signe, Gérard croirait que j'ai forfait à mon serment, et notre amour s'en irait en fumée...

— Ma dame, répliqua la fausse vieille, à Dieu ne plaise que vous fassiez jamais chose par quoi vous soyez montrée au doigt, et subissiez de vilains reproches!... Mais vous exagérez les fadaises et vous en faites des monstres... Si vous vous étiez montrée en chemise à mes yeux, et que j'eusse vu cette enseigne que vous avez sur votre beau corps, nul ne l'aurait su, hormis vous et moi... N'en parlons plus!... Il est temps d'aller dormir, ma gente demoiselle... Bonne nuit vous donne Dieu!...

— Et à vous pareillement, maîtresse, dit doucement Euriant, qui avait conservé avec sa gouvernante les appellations respectueuses et enfantines qu'on lui avait apprises sept ans auparavant.

La vieille Gondrée s'en alla, crevant de dépit de ne pas savoir quelle enseigne sa demoiselle portait sur elle, et elle se coucha fort mal à l'aise, tournant et virant dans son lit comme sur un gril ardent.

Le matin, de très bonne heure, elle fit apprêter un bain, puis alla réveiller Euriant, qui s'était plainte la veille d'être un peu fatiguée et qui ne fut pas fâchée de se délasser dans l'eau. Euriant allait se déshabiller, lorsqu'elle aperçut Gondrée plantée comme un peuplier devant elle, l'œil émérillonné par la curiosité.

— Allez, allez, ma mie, lui dit-elle en la poussant doucement hors de la chambre de bain, je veux être seule à me baigner : autrement, je ne me baignerais pas...

La malevieille, qui avait son projet, s'en alla tout en courroux dans la chambre voisine, prit une tarelle et fit hâtivement un pertuis dans un coin de la cloison, afin de voir à son aise sa demoiselle : le per-

tuis fait, elle y bouta avidement son vieil œil chassieux et regarda.

Euriant était complétement nue, éclairée à flots clairs par le soleil levant qui semblait caresser amoureusement de sa lumière blonde les divins méplats de ce corps marmoréen. Les chairs blanches en paraissaient plus blanches et les chairs roses plus roses. La mie de Gérard se disposait précisément à entrer dans la cuve.

— Oh! oh! murmura la vieille émerveillée. Le seigneur Liziart pourra gagner la comté de Nevers, et, par contre, je pourrai gagner la terre qu'il m'a promise...

Gondrée n'avait pas un moment à perdre, si elle voulait gagner le prix de sa trahison. Elle courut chez le comte de Forest, le réveilla et lui dit :

— Sus! sus! Sire, levez-vous et me suivez!... Maintenant je vous assure que votre gageure est gagnée... Vous aurez la comté de Nevers, vous l'aurez!... Tôt, tôt, levez-vous, sire Liziart!... Je vous montrerai ce pourquoi vous êtes ici venu.

Liziart se leva incontinent, fort heureux d'avoir été réveillé par cette bonne nouvelle, et suivit la vieille Gondrée qui le mena droit au pertuis où il s'accosta et bouta son œil, comme avait fait la vilaine gouvernante.

Euriant sortait précisément de la cuve de marbre. C'était Vénus elle-même sortant de l'onde. Elle fit un mouvement plein de grâce et de chasteté, pour atteindre sa chemise et s'en couvrir au plus vite, comme si elle eût senti sur le satin impressionnable de sa chair, le contact froid et visqueux du regard de Liziart. Mais son geste ne fut pas tellement prompt que l'indiscret comte de Forest ne pût clairement voir, plantée au-dessus de son sein droit, une merveilleuse petite violette du plus vif éclat et de la plus heureuse couleur : une violette près d'un bouton de rose!...

Un autre que Liziart eût senti tout son être frissonner à l'aspect de tant de charmes révélés dans toute leur splendeur, et aurait bu, d'un regard ardent, les innombrables perles laissées sur ce beau corps nu par l'eau de la baignoire... Liziart n'était pas même digne de concevoir des désirs; s'il regardait avec tant d'attention par le pertuis qu'avait fait à la cloison la tarelle de la fausse vieille, c'était pour mieux saisir les détails du signe charmant que la nature, capricieuse, avait juché sur la mamelle droite de la jeune Euriant. Et la preuve, c'est que, lorsque la chemise eut recouvert cette enseigne, il dédaigna de laisser plus longtemps son œil bouté au pertuis, bien qu'il y eût beaucoup d'autres choses à voir...

— Dame Gondrée, dit-il, en revenant vers la vilaine vieille, vous venez de me sauver de grande perte et de grand dépit... Si vous étiez plus jeune, je vous ferais volontiers dame et maîtresse de toutes mes terres et seigneuries, que sans vous j'eusse perdues... Vous choisirez celle qui vous agréera... elle vous appartient, comme récompense du service que vous venez de me rendre... Dieu vous garde, ma bonne Gondrée! D'ici à peu, vous aurez de mes nouvelles... Dieu vous garde, bonne Gondrée, Dieu vous garde!...

—

CHAPITRE V

Comment Liziart, de retour à la cour, déclara qu'il avait gagné sa gageure et la comté de Nevers; et comment, pour preuve, il demanda la présence d'Euriant, que Gérard envoya quérir sur-le-champ.



n le devine. Liziart revint vite, avec ses chevaliers, à la cour du roi Louis, qui avait quitté Pont-de-l'Arche et se trouvait en ce moment en la ville de Melun.

Son retour précipité, car il revenait avant le délai de huit jours, fut diversement interprété.

— Il a perdu, disaient les jeunes gentilshommes, qui croyaient comme Gérard à la vertu des femmes.

— Il a gagné, disaient les chevaliers qui avaient vieilli sous le harnois du Dieu de Cythère et qui avaient d'excellentes raisons pour croire à la fragilité des vertus féminines.

Le comte de Forest se promenait avec arrogance, de façon à donner gain de cause aux vieux chevaliers. Gérard n'était pas à Melun, mais à Corbeil, où il chassait avec quelques jeunes damoiseaux comme lui, le faucon au poing. Liziart avait donc beau jeu pour ses fanfaronnades.

Lorsque la cour se trouva réunie, et que le jeune comte de Nevers, de retour de Corbeil, entra dans la salle où se tenaient le roi, la reine, les princes et princesses, il se fit un silence profond. Gérard regarda fièrement de tous les côtés pour apercevoir Liziart dont on lui avait annoncé la présence, et il le vit qui se levait et se tournait vers le roi.

— Sire, dit Liziart, votre noble mémoire a sans doute conservé le souvenir de la gageure que nous avons faite il y a quelques jours, moi et Gérard l'Enfant... Enfant je l'appelle, Sire, parce qu'il a bien prouvé qu'il l'était, quand, sur la fiance d'une femme, il a aventuré sa comté de Nevers contre ma comté de Forest et de Beaujolais... Je préférerais mourir, Sire, que d'oser dire devant vous chose qui ne fût véritable... Or donc, que l'imprudent Gérard fasse mander sa mie auprès de vous, sous n'importe quel prétexte, et sans l'avertir en quoi ce soit... En présence d'Euriant et de vous, Sire, je prouverai clair comme le jour que j'ai gagné la comté de Nevers et tout ce qui en dépend.

Gérard voulut répondre à cette perfide accusation. La colère, un instant, lui monta au cerveau. Puis, se réconfortant tout-à-coup en songeant à l'impossibilité d'une pareille victoire obtenue par Liziart sur sa mie, il se contenta de sourire dédaigneusement :

— Neveu, dit-il à un damoiseau qui était à ses côtés, allez, s'il vous plaît, quérir ma mie Euriant, sans lui dire autre chose, sinon que la reine a la bonté de désirer qu'elle vienne à la cour, où sa place

est marquée parmi les plus belles et les plus dignes de respect... Allez, beau neveu, et, sur votre honneur, ne lui mandez pas autre chose.

Le damoiseau partit incontinent pour le Nivernais, arriva au château habité par la belle Euriant, et lui fit part des intentions de son ami Gérard.

Euriant était aimée des petits et des grands. Quand on apprit son départ, ce fut un contristement général. Si l'on eût pu soupçonner pour quelle malaventure elle se mettait en route, on se fût énergiquement opposé à ce qu'elle quittât la bonne cité de Nevers où elle avait l'adoration et le respect de tout un chacun. Mais on ne savait pas : on se contenta de pleurer et de l'escorter et de la convoyer pendant quelques lieues hors des murs de la ville. A cette distance-là, Euriant remercia, toute attendrie, l'escorte dévouée qui voulait la suivre plus loin encore, et ne garda avec elle que trois des plus notables chevaliers du pays de Nivernais.

Elle fit grande diligence et arriva le surlendemain, avec sa suite, à Melun d'où le roi et la cour étaient momentanément absents. Euriant n'était sans doute pas fâchée de se reposer un peu et de ne paraître devant la reine qu'avec le teint frais et l'œil limpide. Les plus chastes d'entre les femmes ne sont pas exemptes de coquetterie!...

La fiancée de Gérard se logea donc en un très riche et très bel hôtel qui, lors, était auprès de l'église de Saint-Espes. Elle soupa, se coucha, se reposa, et, le lendemain matin, deux de ses demoiselles la vinrent éveiller, coiffer, vêtir et habiller très somptueusement, ainsi qu'il convenait à sa beauté et à son rang. Je ne vous fais pas le compte de ses habillements et de ses atours : il serait trop long. Mais j'ose vous dire que jamais Hélène, ni Polixène, ni Didon, ni Impéria, ni Poppée, ni même la divine Florence de Rome, n'étaient à comparer, pour le temps où elles vivaient, avec l'incomparable Euriant.

Aussi furent violemment ébahis les chevaliers qui accoururent à foison, jeunes et vieux, Gérard en tête, au-devant de cette fleur de beauté que tous eussent ardemment souhaité de respirer et de cueillir. Tous admiraient à pleine bouche l'exquise délicatesse de toute sa petite personne, et la grâce infinie avec laquelle elle chevauchait sur son palefroi amblant, et faisait des menus sauts parmi les rues.

— Belle mie, lui dit Gérard, je suis très joyeux et très heureux de votre venue!...

— Cher sire, lui répondit gentement Euriant, la longue attente de vous voir m'a été fort ennuyeuse... mais, Dieu merci! je vous vois : je ne demande plus rien...

C'est en devisant ainsi que Gérard et sa belle mie arrivèrent devant le roi Louis.

CHAPITRE VI

Comment la belle Euriant vint à la cour du roi Louis et comment Liziart soutint qu'il avait eu son plaisir d'elle.

Euriant arrivée, la querelle se pouvait vider en très peu de temps, et la gageure être définitivement perdue ou gagnée par Gérard de Nevers.

Le roi, qui aimait Gérard, et qui était sûr, comme lui, de la fidélité de sa mie, avait voulu donner une grande solennité à la réparation qu'il attendait, et à la confusion dont allait être couvert le comte de Forest. Beaucoup de chevaliers et beaucoup de dames assistaient à ces assises improvisées pour la plus grande gloire d'Euriant, à ce que chacun croyait et espérait, du moins.

Le pari fait entre les deux comtes fut lu publiquement, comme ayant force de traité, selon les lois de la chevalerie, qui donnait cette sanction à toute parole entre chevaliers, lorsque le gage avait été remis de part et d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant, indignée de cette gageure, s'écria :

— Ah! Gérard, Gérard, comment as-tu pu te résoudre à compromettre ainsi le nom de la future comtesse de Nevers?... La comté de Forest est à toi; mais, quelque riche que soit cette seigneurie, peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais essuyer en ce moment?...

— Mais, dit tristement Gérard, le comte de Forest prétend, au contraire, que c'est lui qui a gagné la comté de Nevers.....

— Qu'oserais-tu dire contre moi, Liziart? s'écria Euriant en se tournant du côté de son accusateur.

— Rien, répondit Liziart avec son vilain sourire, rien, car je vous ai trouvée trop belle, trop docile et trop tendre pour n'être pas reconnaissant du bonheur que je vous dois...

— Ah! monstre, monstre, monstre! s'écria Euriant, exaspérée, en tirant un poinçon d'or de sa coiffure, et courant vers Liziart pour le lui enfoncer dans les yeux.

Le roi la retint; et la pauvre Euriant, cédant à la révolution affreuse qu'elle éprouvait, tomba tout-à-coup évanouie. Le comte de Forest profita de ce moment pour dire à Louis-le-Gros :

— Sire, pour preuve de ce que j'avance, je certifie que la mie de Gérard a sous le sein droit une violette parfaitement imitée... Gérard qui m'entend, doit savoir que, pour avoir pu constater cela, il faut que la belle Euriant me l'ait permis. Autrement, comment le saurais-je?...

Deux dames de la cour, en désaccoutrant un peu Euriant pour lui donner de l'air et rendre libre le jeu de sa respiration, poussèrent un cri de surprise et d'admiration :

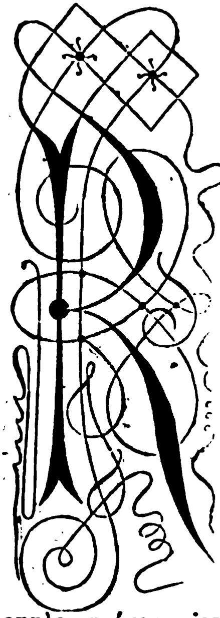
— Une violette! Une violette! dirent-elles en avançant la main vers le sein droit de la gente pucelle, comme pour cueillir la fleur charmante que la nature s'était plu à faire pousser là.

— Me croira-t-on maintenant?... Ai-je vraiment gagné la comté de Nevers?... dit Liziart, rayonnant, pendant qu'on emportait Euriant, toujours évanouie, et que Gérard, au désespoir, fuyait d'un autre côté en s'arrachant les cheveux.

Les pairs furent forcés de reconnaître que le comte de Forest avait gagné sa gageure; ils prononcèrent, quoique à regret, que la belle Euriant était coupable et que Liziart était en droit de s'emparer de la comté de Nevers, dont Gérard se trouvait maintenant dépossédé. Liziart ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage-lige; et, muni de l'acte qui lui fut remis par le grand-référendaire du roi Louis, il partit sur-le-champs pour prendre possession du Nivernais.

CHAPITRE VII

Comment Gérard partit pour fuir la cour et sa mie, et comment Euriant le suivit en la forêt d'Orléans, où il voulut la mettre à mort.



ien ne retenait plus Gérard. Sa mie lui était infidèle; il était dépouillé de sa comté: il avait ainsi perdu en un jour l'héritage de ses pères et le bonheur de toute sa vie. Il quitta la cour; et, couvert d'humbles habits, l'épée au côté, il s'éloigna de Melun au triple galop de son cheval. Une fois en pleine forêt d'Orléans, il s'arrêta, en proie à la plus sombre mélancolie; et son cheval, ne se sentant plus pressé, se mit à vaguer çà et là, dans les allées solitaires, arrachant les brins d'herbe et cassant les jeunes pousses.

En même temps que lui, partait de Melun la jeune et infortunée Euriant, calomniée par le traître Liziart. Revenue à elle, après un évanouissement assez long, elle avait demandé à grands cris son ami Gérard.

— Hélas! que demandez-vous là? lui avait répondu une fille du commun, qui, seule, avait eu le courage de rester auprès d'elle, après la désertion des dames de la cour, indignées de sa trahison. Hélas! que demandez-vous là? Gérard, couvert de honte, abîmé de douleur, a perdu sa comté de Nevers; il a fui celle qui cause sa ruine et qui lui déchire le cœur...

— Ah! s'était écriée Euriant, ayez pitié de moi!. Le roi s'est trompé; le comte de Forest est un scélérat... J'atteste le ciel que je suis innocente... Ah! Gérard! Gérard! Comment as-tu pu croire si légèrement que ta fidèle mie était devenue infidèle?...

La vérité porte un caractère sacré, imposant, irrésistible, auquel personne ne peut se soustraire, excepté aux heures où l'on est aveuglé par la passion. Elle s'était peinte alors avec tant d'éloquence dans les yeux et dans le langage d'Euriant, que la fille qui l'écoutait en avait été touchée et avait consenti à changer d'habits avec elle. Elle l'avait fait descendre par un escalier dérobé, lui avait amené sa haquenée, et lui avait souhaité bien sincèrement une heureuse issue à son voyage. C'est ainsi qu'Euriant, sa capuce baissée, s'était mise sur les traces de son amant, en le demandant à tous les passants, sur sa route. C'est ainsi qu'elle était arrivée derrière lui dans la forêt d'Orléans.

Gérard était étendu sur l'herbe la face en larmes, le corps tressautant, comme un homme près d'expirer. Attirée de son côté par les gémissements éclatants qui lui sortaient de la poitrine, et auxquels répondaient les hennissements pitoyables de son cheval, Euriant se précipita en lui criant:

— Gérard! mon cher Gérard! Mon doux et cruel ami!

Le son de cette voix, si connue de ses oreilles et de son cœur, tira ce malheureux chevalier de son abattement.

— Que viens-tu faire ici, parjure? s'écria-t-il en fureur.

— Mourir de ta main, ou te convaincre de mon innocence, Gérard, répondit la belle désolée.

— Oui, tu mourras, perfide, tu mourras! reprit Gérard avec emportement. C'est le ciel même qui te livre à ma colère. Je vois qu'on t'a déjà rendu justice en te dépouillant des nobles ornements que tu n'était plus digne de porter... C'est sans doute la justice du roi qui t'a fait conduire sur mes pas pour te livrer à ma vengeance...

— Ah! que dis-tu, Gérard? La fureur peut-elle t'aveugler à ce point?... Quel autre pouvoir que celui de l'amour aurait pu me conduire sur tes traces?... C'est ainsi que tu me méconnais! Ah! j'ai perdu ton cœur, perdu sans retour!... Achève donc de m'arracher une vie inutile et sans objet, désormais!... Je ne peux supporter plus longtemps l'horreur de te paraître coupable... Frappe, Gérard; éteins d'un seul coup mon amour et ma vie, et que mon dernier soupir soit pour toi...

— Par vous, par votre déloyauté, dit Gérard d'une voix solennelle, j'ai perdu ma comté et mon bonheur... Je suis déshonoré comme vous l'êtes vous-même... Je ne chercherai plus autre femme après vous; vous ne trouverez plus autre homme après moi... Par ainsi, il faut mourir... Aujourd'hui est votre dernier jour...

La belle Euriant se mit à genoux, résignée, et attendant le coup. Gérard, ôtant de son cœur toute la tendresse et toute la pitié dont jusque-là il avait été rempli à l'intention de la gente pucelle, la prit par les cheveux, tira son épée du fourreau et leva le bras pour frapper...

A ce moment parut un épouvantable serpent, d'une grosseur prodigieuse, qui jetait du feu par les yeux et une fumée infecte par la gueule.

— Ah! cher sire, s'écria Euriant effrayée, non pour elle, mais pour son amant; ah! cher sire, sauvez-vous! sauvez-vous! Cette horrible bête vous va dévorer!... Fuyez! Gérard! Fuyez! Quant à moi, puisqu'il me faut mourir, il m'importe peu que ce soit par elle ou par vous... La mort est une!... Ce monstre, en me dévorant, ne me fera pas plus souffrir que vous ne me faites... Non!...

Gérard abandonna un instant Euriant pour s'occuper du monstrueux serpent qui s'avançait hâtivement vers lui. Enroulant son manteau autour de son bras gauche, il fit manœuvrer du bras droit sa redoutable épée et la plongea courageusement jusqu'à la garde dans la gueule béante de l'animal, qu'il atteignit au cœur, et qui se roula sur l'herbe en poussant d'épouvantables cris, dont la forêt entière retentit. Puis, la bête morte, bien morte, il retira son épée sanglante, et alla la laver, ainsi que son manteau, couvert de bave, à un ruisselet qui, d'aventure, coulait à quelques pas de là.

Cela fait, Gérard tomba à genoux et se mit à rêver:

— Bon et cher Dieu, murmura-t-il, venez-moi en aide... Comment mettre à mort, maintenant, celle qui m'a sauvé la vie en m'avertissant de la présence de ce merveilleux serpent que je ne voyais pas



et qui s'avançait pour me dévorer?... Pour rien au monde, je ne voudrais lui faire le moindre mal... Je n'ai plus qu'à la laisser vivre... et à l'abandonner seule ici, dans cette forêt... Mais les bêtes sauvages lui pourront offrir effroi et peine?... Non... cher et bon Dieu, si vous lui venez en aide!...

La résolution du comte de Nevers était prise. Il revint vers Euriant :

— Euriant, lui dit-il d'une voix adoucie, je te laisse en la garde du Seigneur, en le priant de te pardonner la faute que tu as commise irréparablement à l'endroit de mon cœur... Adieu!...

Lors, pour ne pas se laisser aller à l'attendrissement qui le gagnait, Gérard s'empressa de monter à cheval et de s'éloigner de sa mie, toute éplorée, moins d'être laissée seule en cette déserte forêt, que d'être abandonnée par l'homme en qui elle avait mis sa fiance la plus profonde.

— Malheureuse! Malheureuse! Et maudite soit l'heure où, chétive, je suis née!... s'écria-t-elle en se tordant les bras comme une Madeleine et en s'arrachant sans pitié ses beaux et soyeux cheveux...

CHAPITRE VII

Comment la belle Euriant, abandonnée par Gérard en la forêt d'Orléans, fut rencontrée par le duc de Metz, qui revenait de Saint-Jacques, et emmenée par lui en Lorraine.

Lorsque la belle Euriant fut bien seule et qu'elle eut acquis la douloureuse conviction de son abandon, elle reprit ses meurtrissures contre son gent et faible corps. Ses ongles roses entraient dans les tendres chairs de son jeune sein et de son jeune visage, sur lequel coulaient des ruisselets de sang.

— Ah! chétive, chétive, chétive! s'écriait-elle en se labourant ainsi, à coups d'ongles. J'aurais préféré être décapitée par lui ou dévorée par le serpent... Morte, je ne souffrirais plus... Vivante, la vie m'est poignante... Vivre est odieux pour les cœurs faillis et meurtris... Ah! Gérard! Gérard! ton mépris me tue! Ton abandon m'achève!... A quoi sert l'innocence, alors, ô mon Dieu, puisqu'elle ne vous préserve de rien et qu'elle vous laisse choir dans l'abîme et dans le malheur, comme si elle était le vice!...

Pendant que la belle mie de Gérard se lamentait ainsi, le duc de Metz survint, suivi de quelques-uns de ses chevaliers.

—Oh! oh! qu'est ceci?... s'écria-t-il en voyant pâmée sur le gazon, à côté d'un monstrueux serpent, une gente pucelle aux cheveux en désordre, aux vêtements souillés de sang.

Le duc de Metz revenait tout droit de Saint-Jacques, et il avait dîné à Beaugency. La jeunesse et la beauté d'Euriant l'intéressaient. Il mit pied à terre, et vint s'assurer qu'elle n'était qu'en pamoison.

— Pourquoi cette douleur? lui demanda-t-il avec bonté. Cette bête que voici vous a blessée? Comment vous trouvez-vous en cette forêt, seule?... Attendiez-vous donc votre ami?...

Euriant avait le cœur trop serré pour répondre au duc de Metz. Cependant, au bout de quelques minutes, elle s'y décida.

— Ah! seigneur, murmura-t-elle d'une voix dolente, je vous demande aide et assistance... Secourez-moi, je veux mourir... Donnez-moi de votre épée dans ce cœur brisé... Vous ne sauriez acquérir mérite plus grand auprès de Dieu...

En entendant ces tristes complaintes, le duc de Metz se mit à contempler pitoyablement et tendrement cette gente pucelle qui demandait à mourir avec l'ardeur que tant d'autres mettent à demander à vivre. Il lui sembla que jamais, jusque-là, il n'avait vu et admiré une créature plus belle et mieux formée.

— Si je n'avais peur d'être blâmé de mes gens, se dit-il, enthousiasmé, je la prendrais volontiers pour femme et la ferais duchesse de Metz et de Lorraine. Aux habillements qu'elle porte, il est aisé de croire qu'elle est de haut lignage et de grande parenté... Un roi en ferait grand cas, ainsi que je le fais!...

Le duc de Metz, on le voit, désirait son accointance, et très vivement!...

— Belle, lui dit-il galamment, levez-vous sus!... Levez-vous, sans prendre en vous quelque excusance... Montez sur votre palefroi, et venez avec moi en ma terre et seigneurie de Lorraine... J'ai grande joie en mon cœur de vous avoir trouvée céans... Et jamais, croyez-le bien, plus grand honneur ne vous sera échu... Car à femme je vous prendrai, et duchesse de Metz vous ferai!...

Euriant ne fut pas tentée par ces offres brillantes. Elle n'avait qu'un cœur : elle l'avait donné à Gérard. Gérard n'en voulait plus : elle ne pouvait plus, après lui, le donner qu'à Dieu. Aussi, pour réfréner, autant que possible, les amoureuses convoitises du duc de Lorraine, elle répondit d'une voix plus dolente encore qu'auparavant :

— Sire, à Dieu ne veuille que je consente à l'honneur qu'il vous plaît de me faire!... Vous vous en repentiriez trop... Il faut, puisque vous m'interrogez, que je vous apprenne la vérité de mon fait et de la vie que j'ai menée jusqu'ici... Vie mauvaise et déloyale, sire duc!... Il y a trois ans, je devins femme commune et vénale. Mon père était charreton; il a été pendu et étranglé il y a peu de temps... J'ai été la mie d'un larronneur qui m'aimait beaucoup; tout ce qu'il pouvait dérober au prochain servait à me lotir de robes de soie, d'or lamé et de drap fin fourré de vair ou de petit-gris... La robe que vous me voyez aujourd'hui, il l'avait volée à Orléans, et à peine avais-je eu le temps de m'en revêtir que déjà on nous poursuivait... Mon amant tomba de cheval en entrant dans cette forêt : il fut pris... Quant à moi, malheureuse, je parvins à m'échapper... Voilà la femme que je suis, sire duc; vous n'en tiendriez guère ménage, car je ne suis pas le moins du monde disposée à abandonner la vie dans laquelle j'ai vécu jusqu'ici...

Mais le duc de Metz avait le cœur trop affolé de cette délicieuse créature. Il lui paraissait impossible que les vices dont elle s'accusait lui fussent propres. D'ailleurs, vicieuse ou non, malvivante ou non, il l'aimait et voulait s'accointer avec elle.

— Vos complaintes ne vous servent de rien, la belle, dit-il à Euriant en lui prenant la main et en la conduisant vers son palefroi. De gré ou non de gré, je vous emmène avec moi... Montez donc, et suivez-nous...

Euriant ne pouvait faire grande résistance. Le duc avait avec lui quatre ou cinq chevaliers à sa dévotion, qui, si elle eût fait mine de fuir et regimber, n'eussent pas hésité à l'enlever et la prendre en croupe avec eux. Elle fit une invocation mentale à son ami Gérard, et suivit le duc de Metz.

En chemin les compagnons du duc, qui n'avaient pas le même amour et le même tact que lui, et qui ne voyaient dans Euriant que ce qu'elle avouait tout haut qu'elle était, la regardèrent d'un mauvais œil.

— Sire, dirent-ils au duc de Metz, vous emmenez-là une pauvre femme, une folle, une ébervigée... Gardez-vous bien, surtout, d'en faire une duchesse de Metz... Vous en trouverez cent fois de plus belles et de plus sensées... Laissez-la aller où bon lui semblera...

— Ne parlons pas de cela, seigneurs, répondit le duc d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Je fais ce qui me plaît et n'entends pas qu'on me blâme ainsi que vous l'essayez...

Le voyage se passa ainsi. Huit jours après, le duc pensant à Euriant, Euriant pensant à Gérard, on arriva à Metz en Lorraine, au milieu des acclamations des habitants. Le duc, qui respectait Euriant, et qui voulait qu'on la respectât, s'empressa de la confier à une sienne sœur dont elle fut très vitement aimée, à cause de sa douceur et de sa résignation.

CHAPITRE IX

Comment Gérard se décida à aller secrètement à Nevers, la vielle au cou, les houzettes aux pieds, pour s'assurer par ses yeux du comportement de Liziart.

Gérard de Nevers regrettait amèrement, par moment, l'abandon cruel qu'il avait fait de sa mie Euriant.

— Oh ! murmurait-il alors, les yeux pleins de larmes âcres, oh! noble jouvencelle, si gente et si douce, pourquoi m'avez-vous si perfidement déçu dans mon amour?... Vous nous avez tués et ruinés tous les deux, dans nos plus chères affections... Je n'ai plus rien à faire dans la vie, puisque vous n'êtes plus rien pour moi!... O femme, créature ondoyante!... Le roi Salomon, si plein de sapience pourtant, fut déçu comme moi! Samson, le plus fort homme qui fût jamais né depuis le déluge, fut trahi aussi par sa femme! Et cent autres encore, empereurs et rois, guerriers et savants, grands cœurs et grands cerveaux!... La femme ne respecte rien, une fois qu'elle s'est embéguinée d'un mâle quelconque, jeune ou mûr, laid ou beau!... Créature ondoyante et décevante! Celui-là est fol, et doit pour fol être tenu, qui veut trop exiger et trop s'assurer en amour!... Nul ne doit essayer ni éprouver la vertu et la constance de sa mie : c'est du sable mouvant que le cœur féminin, on n'y peut bâtir aucune affection solide...

Puis, après ce gros blasphème, le pauvre chevalier se mit à songer aux perfections avouées et secrètes de sa mie, à son pied mignon, à ses mains potelées, à ses joues à fossettes, à sa gorge blonde, à ses lèvres rouges, à ses yeux éloquents, à beaucoup d'autres choses encore. Et, en songeant à cela, il regretta plus vivement d'avoir perdu des trésors qui eussent si bien réjoui ses jours et ses nuits. Pour un peu, il eût rebroussé chemin pour retrouver Euriant, du moins pour essayer de la retrouver.

A force de chevaucher ainsi par monts et par vaux, par prairies et par forêts, Gérard eut l'idée de tirer vers Nevers, dont autrefois il avait été le seigneur et maître.

— Folie ou voix d'en haut, je veux suivre cette idée qui me pousse en avant, s'écria-t-il. Je veux voir de mes yeux comment Liziart se comporte envers ma riche comté du Nivernais, qu'il a si malhonnêtement gagnée!...

Il se mit donc en route dans cette direction et arriva bientôt à la Marche, sur la rivière de Loyre, où était un fort château. Pour n'être pas reconnu, il entra de nuit dans la ville et alla se loger dans un faubourg, en une maisonnette occupée par un vieux ménestrel-jongleur et sa femme, auxquels, jadis, sa famille et lui avaient fait le plus grand bien.

— Sire Gérard!... s'écria joyeusement le jongleur, en voyant entrer le malheureux chevalier et en le reconnaissant aussitôt, bien que la douleur et le costume l'eussent changé.

— Sire Gérard!... répéta la femme, heureuse de la présence de son ancien seigneur et maître, et en s'empressant à lui faire bon accueil.

— Mes amis, leur dit l'amant d'Euriant, ne faites nul bruit de ma venue, je vous en prie... Je ne veux être ici pour personne, vous excepté...

— Sire, répondit le jongleur, âme qui vive ne le saura, je vous le jure!...

Le cheval de Gérard fut remisé en lieu convenable, avec un picotin d'avoine suffisant; et, quand la bête eut pris son repas, les gens songèrent à prendre le leur. La table fut mise, et tous trois, l'hôte, sa femme et Gérard, s'assirent autour. Gérard était jeune; malgré ses chagrins il fit honneur au souper et au lit que lui avaient préparés ses hôtes. Il but, mangea et dormit beaucoup.

Le lendemain, dès l'aube, il se vêtit, se chaussa, et, appelant le ménestrel, il le pria de lui prêter une de ses vieilles robes, un chapelet et un chaperon, parce qu'il faisait au dehors grande pluie et grand vent, et, avec ces différentes pièces de costume, la vielle dont il se servait ordinairement. Gérard savait jouer à merveille de cet instrument, comme de tous autres, luth, harpe, ou psaltérion.

Quand le jongleur eut apporté tout cela et qu'il eut pendu au cou de Gérard la vielle qu'il lui avait demandée, il lui dit en souriant :

— Sire, m'est avis que vous avez été autrefois du métier!...

Quand il eut la vielle pendue au cou et qu'il fut prêt à partir, le jongleur le retint respectueusement, et alla lui chercher ses houzettes et les lui chaussa,

parce que le temps était sale, et que les chemins étaient mauvais en diable.

— Maintenant, sire, que le ciel vous garde! Vous allez rencontrer en chemin bien des nécessiteux... Vous allez recueillir une ample moisson de calamités qui attristeront votre bon cœur... Fermez les yeux si vous ne voulez pas voir, cher sire!...

Les chemins étaient mauvais, boueux et malaisés. La pluie tombait fine et drue. Gérard ne se plaignit pas. Il alla bravement son chemin, quoique, jusqu'à présent, il n'eût pas été accoutumé à de pareilles fatigues. Au bout de quelques lieues et de quelques heures il entrait dans la riche cité de Nevers, autrefois si gaie, maintenant si triste.

Gérard, le cœur serré à l'aspect de sa ville natale, mais plus animé que jamais à suivre son projet, s'arrêta dans plusieurs carrefours, et viella du mieux qu'il put, pour attirer l'attention et se faire appeler dans les maisons. Plusieurs fois il entendit des bourgeois se dire l'un à l'autre :

— Ce jongleur vielle bien en vain... Il viellera longtemps avant de trouver homme qui le voulût écouter... Car, depuis la douloureuse perte que nous avons faite de Gérard et d'Euriant, sa mie, nous n'avons plus eu plaisir ni joie... Et chansons, ballades, notes, chants d'oiseaux ne seront plus jamais volontiers écoutés dans Nevers, du moins tant que le traître Liziart sera en vie et qu'il aura cette belle seigneurie en sa garde!...

— Oh! mon Dieu! murmura tristement Gérard.

Il se rendit à l'église Saint-Cyre, où il fit une très benoîte oraison, en supliant le ciel de réconforter et aider sa mie. Puis, cette oraison achevée, il sortit et alla s'asseoir sur un banc de pierre, devant le palais de ses pères, où il se mit à rêver et à vieller ses plus doux airs.

CHAPITRE X

Comment Gérard, la vielle au cou, chanta, devant Liziart, la chanson de Guillaume-au-court-nez; et, tout en se chauffant derrière la cheminée, surprit la conversation de Gondrée et du comte de Forest.



Un chevalier entrait en ce moment.

— Venez, ami jongleur, dit-il à Gérard; vous jouerez de votre métier devant le comte de Nevers, qui s'ennuie et que vous réjouirez!..

—Le comte de Nevers! murmura Gerard en tressaillant. Un autre a pris mon nom! Un autre a pris ma place!.. La demeure de mes pères, d'où je suis chassé, est profanée par la présence de ce Liziart abominé!...

— Allons! montez céans! reprit le chevalier en voyant que Gérard restait immobile à sa place.

— Très volontiers, sire chevalier, répondit l'amant d'Euriant; car j'ai grand froid, et je me chaufferais volontiers... Je suis las d'aller à pied par les boues et par les pluies...

Gérard monta.

— Qu'est ce mendiant? demanda Liziart en apercevant sa victime, pâle de froid et de douleur, de douleur surtout. Il n'est danger que de vilain, et je n'aime pas les vilains... Le diable vous a introduit ici, l'ami; que le diable vous emporte!...

Le comte de Forest ne reconnaissait pas Gérard, grâce aux herbes dont celui-ci s'était barbouillé le visage et les mains. Sa mauvaise humeur ne lui venait pas de la présence du vaillant chevalier, qu'il était à cent lieues de soupçonner sous cet humble costume : elle ne lui venait que de lui-même. Liziart n'était jamais content des autres, parce qu'il n'était jamais content de lui-même : il se rendait justice!...

Gérard attrempa sa vielle, souffla dans ses doigts et se mit à chanter, en viellant d'un son clair et doux, la chanson de Guillaume d'Orange, le marquis au court nez.

On applaudit beaucoup, et, pour récompenser le vielleur, on le laissa s'approcher, comme il voulut, du feu ardent de la cheminée, afin qu'il pût se réchauffer et rêver à son aise. Gérard, une fois près de la cheminée, dans un coin, fut bientôt oublié, et il profita de cette indifférence générale pour ouvrir l'œil et l'oreille tout autour de lui.

Liziart était à table. A côté de lui était cette abominable vieille qui avait nom Gondrée, et qui avait causé tout le mal dont pâtissaient à cette heure Gérard et Euriant. De même qu'il avait reconnu Liziart, Gérard reconnut Gondrée, et il lui sembla, à ses allures, qu'elle était beaucoup trop maîtresse en ce palais pour n'être pas complice, en tout ou partie, du crime de Liziart. Il étudia donc avec attention chacun de ses gestes.

— Comte de Forest, dit elle tout bas à Liziart, mais de façon cependant à être entendue de Gérard; comte de Forest, m'est avis que vous ne tenez guère votre parole... Voilà de longs mois déjà que vous êtes en possession du Nivernais, et vous semblez oublier que c'est grâce à moi. J'ai trahi ma pupille Euriant à votre intention; j'ai fait un pertuis à la paroi de la muraille qui donnait dans la salle de bains, afin que vous pussiez voir l'enseigne qu'elle porte au-dessus du sein droit... Cela vous a permis de gagner votre gageure et de déposséder le jeune comte de Nevers... Mais il y avait une condition à ma trahison, et vous me paraissez l'avoir facilement oubliée... Où sont les récompenses brillantes que vous m'aviez promises?...

— Vous avez raison de me rappeler que c'est à vous que je dois d'avoir gagné ma gageure, répondit Liziart, puisqu'en effet, sans votre concours, il m'eût été difficile de faire croire que j'avais eu Euriant à ma volonté pendant une nuit ou deux... Je n'avais pas eu ce bonheur; mais je tenais à passer pour l'avoir eu. C'est vous qui m'en avez fourni les moyens... Je suis donc votre débiteur... Je m'acquitterai envers vous, soyez-en sûre... En attendant, n'êtes-vous pas ici dame et maîtresse?...

Liziart et Gondrée, tout en causant bas, ne disaient pas un mot qui ne fût entendu de Gérard, qui les dévorait tous deux du regard; et ils ne se doutaient guère l'un et l'autre que chacune des paroles imprudentes qu'ils proféraient là, devant lui, leur seraient un jour bien chèrement vendues. Gérard en savait assez!

Sortant donç sans bruit de sa cachette, tout en viellant doucement de l'air le plus naturel du monde, l'heureux amant d'Euriant gagna la porte en faisant force révérences à droite et à gauche, aux seigneurs attablés à l'extrémité de la salle, et, au bout de quelques minutes, il était en plein air, respirant à pleins poumons.

— Chère Euriant! murmura-t-il attendri et repentant, en songeant à tout ce qu'avait dû souffrir sa belle mie.

Lors, la vielle au cou, les houzettes aux pieds, il se mit à trotter, à courir à perdre haleine jusqu'en la maisonnette du vieux ménestrel qui l'avait recueilli.

— Oh! mes amis, mes amis, que je suis heureux! leur dit-il en arrivant et en embrassant les deux vieux époux accourus à sa rencontre.

— Qu'avez-vous donc fait, et pourquoi êtes-vous sitôt revenu? demanda l'homme, qui ne comprenait rien à la joie du jeune comte, mais qui s'en réjouissait sincèrement tout de même.

— Mes amis, leur répondit Gérard, j'espère bien que vous le saurez à temps, mais non aussitôt que je le voudrais!... Dînons, et après je partirai, car je ne veux pas perdre une minute...

Gérard avait grand'faim, comme on a toujours après les violentes émotions, qui vous creusent profondément l'estomac : il mangea de bon appétit, et but de bonne soif. Puis, le souper pris, il alla se reposer pour être plus dispos le lendemain.

Dès que le jour parut, Gérard, impatient de partir, se leva et s'habilla très hâtivement. Le bon ménétrier avait eu le soin de lui préparer son cheval : le jeune comte de Nevers n'eut plus qu'à monter dessus et à donner de l'éperon pour partir.

— Adieu, cher sire! Puisse le ciel bientôt vous ramener!... s'écria le ménétrier, les larmes aux yeux.

— Dieu vous garde, cher sire! dit la vieille femme, également émue.

Gérard partit, assez en peine du côté par lequel il devait diriger ses pas pour retrouver sa douce Euriant.

CHAPITRE XI

Comment Gérard s'en vint dans un château, en Ardennes, où il ne trouva que désolation. Du réconfort qu'il donna, pour payer son hospitalité.

Gérard, l'enfant pensif, s'en alla ainsi chevauchant par plusieurs contrées, à la recherche de sa mie, calomniée par lui. Il arriva en Bourgogne, où il pensait en avoir des nouvelles : aucune! Il traversa Paris, où était la cour du roi Louis; mais il ne s'y arrêta pas. Il reprit sa quête par l'Ile-de-France et la Picardie, et, finalement, se trouva dans le pays d'Ardennes, sans avoir obtenu un seul indice qui lui permît de retrouver les traces d'Euriant.

Quand il eut chevauché plusieurs journées, il avisa, par une belle vesprée où le soleil se couchait horizontalement, un château qui se découpait en noir sur le rouge du ciel, et qui plongeait ses racines dans l'eau d'une rivière.

Gérard s'arrêta pour le contempler, et jeter un coup d'œil investigateur sur les alentours. Ce château avait un aspect morne et désolé; on devinait, à son voisinage de terres non labourées et de maisons brûlées, que la guerre avait passé par là et qu'elle y passait encore tous les jours.

Gérard s'avança pour aller demander l'hospitalité du souper et du gîte à ce château de sinistre apparence. Deux hommes, montés sur des juments, l'épée au poing, l'air menaçant, gardaient l'entrée du pont et interrogeaient sans cesse la route, devant eux, pour pouvoir donner l'alarme en temps utile, à l'intérieur. Quand Gérard leur fut signalé, ils firent un appel, et aussitôt quatre autres hommes surgirent, bien armés, à pied, et se dirigèrent vers le jeune comte de Nevers, qui les salua courtoisement et leur demanda l'hospitalité pour la nuit.

— Nous vous hébergerons de grand cœur, sire chevalier, lui dirent ces hommes; de grand cœur, mais non de grande fortune. Car nous sommes si harcelés, si opprimés des gens de Galeran, que nous sommes quasiment ruinés... En trois ans, nous n'avons pu semer ni recueillir un muid de blé!... L'hospitalité que vous recevrez ici sera sincère, mais, aussi, elle sera indigne d'un chevalier tel que vous semblez être...

— Seigneurs, répondit simplement Gérard, puisque vous consentez à me recevoir pour cette nuit, je n'en demande pas davantage et vous remercie cordialement...

Le pont-levis s'abaissa, Gérard passa, et les seigneurs qui l'avaient reçu passèrent après lui, et, après lui levèrent le pont, de peur de surprise. Deux d'entre eux le conduisirent au donjon; les deux autres conduisirent son cheval à l'étable, où il n'y avait ni orge ni avoine, fors un peu de foin qu'ils donnèrent à dévorer à la pauvre bête, affamée et fatiguée.

Une fois entré, Gérard alla s'asseoir sur un bahut en désarroi, en attendant que les chevaliers se désarmassent. Tout était pauvre, triste et froid : l'hôtel et ses hôtes. Les murs étaient nus, et les robes des chevaliers ne valaient guère mieux que les murs. Murs lézardés et fendillés, robes rompues et déchirées!...

Quand les conducteurs du jeune comte se furent désarmés et revêtus de leurs misérables vêtements, ils le prièrent de les suivre et le firent entrer dans la principale pièce du donjon, où se trouvaient deux chevaliers et une jeune dame. Les deux chevaliers, pauvrement vêtus comme les introducteurs de Gérard, étaient, de plus, pâles et maigres à faire peur. La jeune dame était avenante et belle; mais elle avait tant jeûné, tant jeûné, tant jeûné, que les os lui saillissaient sous la peau. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'elle était aussi misérablement vêtue que les chevaliers.

Cette maigreur et la pâleur de son teint, émurent de pitié les entrailles du jeune comte, qui n'avait pas été admis, jusque-là, à contempler un dénuement aussi profond, un désastre aussi navrant. Cette gente dame avait souffert d'une des plus horribles et des plus laides souffrances de la terre, à savoir : de la faim! La ceinture qu'elle portait était d'un tissu de laine, la boucle et son ardillon étaient de cuivre ou de laiton; par quoi il apparaissait clairement qu'elle n'était pas de grande richesse.

Gérard la salua respectueusement.

— Dieu vous donne honneur et bien, sire chevalier, lui dit la gente dame, d'une voix mélancolique car céans vous ne les sauriez trouver, ce dont je suis très navrée... La gêne où nous sommes pour le moment, nous empêche de vous recevoir comme nous le voudrions. Nonobstant, sire chevalier, j'ai, comme provisions, six pains et dix gâteaux, deux perdrix et quatre pluviers, de plus un baril de vin. A part cela, je n'ai pas d'autres vivres à vous offrir, ce qui me poigne, croyez le bien!... Aussi nous est-il impossible de tenir le siége plus longtemps... Demain, nous attendons l'assaut que doit nous donner la gent la plus vile du monde...

— Dame, demanda Gérard avec intérêt, d'où vient cette guerre qui vous met dans une si piteuse situation?

— Sire chevalier, la vérité est que le seigneur de ces gens qui vont nous donner l'assaut demain, me veut avoir en mariage... Mais, plutôt que de consentir à cette union, j'aimerais mieux être brûlée en un feu d'épines, tant cet homme est laid et hideux à voir; si laid et si hideux, que peur et hideur j'ai toutes les fois qu'il m'arrive de songer à lui. Il m'a mandé par un sien messager que demain, au matin, il fera le siége de mon château... Ce sera le couronnement de mes misères!... Mes terres ravagées, mon père et mes deux frères tués... Ah! vrai Dieu! il faut que je sois née pour le malheur, puisque je ne puis trouver chevalier qui pour moi voulût combattre!... Je n'ai ni parent, ni cousin, ni ami capable de lutter avec ce puissant ennemi qui m'opprime et m'outrage... Ah! sire chevalier, je ne puis vous faire bonne chère et bon accueil... je vous prie de me pardonner... J'ai grand ennui et déplaisir au cœur; mais, pour l'amour de vous et de l'honneur que vous nous avez fait de choisir le château pour hôtellerie, je me mettrai en peine de me réjouir et de vous distraire...

Gérard avait laissé la gente dame se lamenter et parler. Quand elle eut fini, il répondit :

— Dame, quel est cet ennemi qui vous met à mal et veut faire le siége de votre château, après avoir brûlé vos moissons et tué votre père et vos frères?.

— Sire chevalier, répondit-elle, je me reprocherais toute ma vie de vous faire payer si chèrement la maigre hospitalité que je vous offre... Combattre cet ennemi, c'est aller sûrement à la mort, et je n'ai pas le droit de vous y exposer...

— Quel est cet ennemi? demanda tranquillement Gérard, pour la seconde fois. Plus le péril est grand et plus je dois insister... J'ai à me punir d'une méchante action, à me châtier d'une déloyauté commise contre mon gré... Quel est le nom de votre persécuteur?...

— Il se nomme Galeran, répondit la jeune dame, prise de reconnaissance pour ce défenseur que le ciel lui envoyait.

— Demain, à l'aube, j'irai défier Galeran, et, si le ciel est juste, je vous en délivrerai!...

La dame, émue et tressaillante d'espoir, ôta son gant de la main gauche, le remit à Gérard, qui le prit, et elle lui dit :

— Sire chevalier, je mets entre vos mains et en votre garde, ma vie, mon honneur, mon corps et ma seigneurie... et je prie Dieu qu'il vous accorde la grâce de nous ôter du péril où nous sommes!...

CHAPITRE XII

Comment la belle Eugline de Trargis, pour remercier Gérard d'avoir tué Galeran, lui offrit son cœur, sa main et ses richesses; et comme Gérard refusa.

Au point du jour, un héraut d'armes, envoyé par Gérard, alla défier Galeran en combat à outrance, et, quelques heures après, les deux adversaires se trouvèrent en présence, dans une plaine qui bordait le château où le jeune comte de Nevers avait reçu l'hospitalité.

La dame et ses chevaliers montèrent sur le plus haut donjon, pour mieux voir et mieux admirer, et Galeran et Gérard s'éloignèrent en cet instant l'un de l'autre pour prendre leur course.

Lors ils s'avancèrent à l'encontre l'un de l'autre, les lances baissées, les heaumes embrachés, les écus en avant, les éperons au flanc de leurs montures. Leur choc fut celui de la foudre. Leurs lances se brisèrent, leurs chevaux s'abattirent et tous deux, désarçonnés en même temps, allèrent rouler, tout étourdis de leur chute, sur l'herbe de l'arène, qui commença à se rougir. Se relevant ensuite, tous les deux ensemble, l'épée au poing, ils s'attaquèrent, à pied, et avec tant de violence que chacun de leurs coups faisait jaillir des milliers d'étincelles sur l'acier de leurs heaumes.

La lutte fut longue. La sueur et le sang leur dégouttait à l'un et à l'autre sans qu'ils s'en aperçussent, pour ainsi dire, tant était grand l'acharnement qu'ils mettaient à s'entre-détruire. Voyant que leurs épées n'amenaient aucun résultat définitif, ils les reboutèrent spontanément au fourreau et s'empoignèrent à bras le corps. Une heure après, un seul des deux champions se relevait : c'était Gérard de Nevers.

Gérard de Nevers, blessé et chancelant, revint auprès de la gente dame qu'il venait ainsi de sauver de malefortune et de malemort, et lui annonça le succès de son entreprise. Puis, cela fait, il voulut remonter à cheval, et reprendre la quête d'Euriant; mais le sang qu'il perdait de toutes parts ne lui permit pas d'aller plus loin. Il dut rester là pour faire panser ses blessures et rétablir ses forces.

Cela dura une quinzaine de jours, pendant lesquels la jeune dame, reconnaissante, le soigna avec un zèle et une tendresse infinie. Elle lui devait plus que l'honneur, plus que la vie, plus que la fortune : elle lui devait la santé et le bonheur. Galeran mort, elle était délivrée de ses exactions, et pouvait vivre désormais tranquille dans son château restauré et approvisionné convenablement. Ces quinze jours avaient suffi pour donner aux gens et aux choses de céans une toute autre physionomie. Les murs du

donjon étaient moins tristes ; les visages des chevaliers de la suite de la dame étaient moins pâles et moins maigres. Le jeûne forcé était aboli pour longtemps dans cette maison, grâce au courage du jeune comte de Nevers,

Les femmes pratiquent volontiers la reconnaissance ; c'est un sentiment tendre qui pousse volontiers ses branches folles dans leur cœur, le terrain le plus capricieux du monde. Elles la pratiquent d'autant plus volontiers, lorsqu'il s'agit d'un homme jeune, brave et beau comme l'était Gérard.

Aussi, lorsqu'au bout de ces quinze jours, le vaillant chevalier, presque guéri, voulut partir, toujours inquiet sur le sort de sa mie Euriant, elle le retint en rougissant, en le priant de l'écouter.

— Sire chevalier, lui dit-elle d'une voie émue, je m'appelle Eugline ; mon père s'appelait Trargis. Je suis héritière de ses biens, qui sont considérables, et libre d'agir à ma volonté... Je vous ai dit mon nom afin que vous daigniez me dire le vôtre... Maintenant, sire chevalier, ma terre, mes châteaux, tout ce que je possède au monde, je vous l'abandonne pour en faire à votre plaisir... Moi-même me donne à vous pour être votre femme ou votre amie... Pour Dieu, sire chevalier, ne me refusez pas, car je suis née de haut lignage et digne en tous points de votre commerce... Ne me refusez pas !... Ne me refusez pas !...

— Demoiselle, répondit doucement Gérard qui venait de s'apercevoir de l'amour qui s'était emparé du cœur de cette gente pucelle et qui brillait comme une chaste flamme dans ses beaux yeux ; demoiselle, le ciel me préserve de vous déplaire par ma réponse, mais je vous dois la vérité et vais vous la dire. J'ai pris une résolution et suivi une voie dont je ne me départirai pas un seul instant pour tout l'avoir de Constantin, le riche empereur de Rome... J'aime une belle enfant que j'ai perdue et que j'espère retrouver... Chaque jour de retard est un jour de douleur pour moi : j'ai toujours peur d'arriver trop tard auprès d'elle !...

A ces paroles, auxquelles elle était loin de s'attendre, Eugline devint pâmée et morne, sans pouvoir parler. De grosses larmes coulèrent silencieusement le long de ses joues.

— Hélas ! pensa-t elle, je ne le dois ni blâmer, ni mépriser !... Je me suis trompée ; mon cœur m'a contraint à l'aimer ; mes yeux et mes lèvres ont trahi mon amour...

Gérard ne devait, ne pouvait, ne voulait pas rester plus longtemps céans. Il prit respectueusement dans ses mains la main d'Eugline, qui était fort blanche, la porta à ses lèvres, et se retira incontinent. Quelques instants après, le galop d'un cheval se faisait entendre : Gérard s'éloignait pour toujours.

— Hélas ! murmura Eugline, en soupirant, et en se mettant à la fenêtre du donjon pour voir jusqu'au dernier moment l'homme à qui elle avait voué sa vie.

CHAPITRE XIII

Comment Gérard, toujours à la recherche de sa mie Euriant, arriva à Châlons en Champagne, où il resta longtemps malade ; et comment la fille de son hôte, que son sort intéressait, lui donna un épervier.

Il s'en alla, le pauvre chevalier, toujours à la recherche de sa mie, tantôt plein d'espoir et tantôt désolé, chevauchant à travers les plaines et les forêts sans trop savoir où il allait. Un jour il s'arrêta chez un noble bourgeois de la ville de Châlons en Champagne, croyant n'avoir à lui demander l'hospitalité que pour un jour : il y resta quelques semaines, malade, au lit.

En très peu de temps, Gérard devint très pâle et très maigre. Il perdit le boire et le manger, et l'appétit de la mort lui vint au cœur : la vie lui pesa. Il fit plus encore que de perdre le boire et le manger, choses grossières, il perdit le souvenir, cette noble chose ! Tout fut oublié, et le présent et le passé, et sa position et celle d'Euriant ; d'Euriant elle-même il n'eut plus la moindre souvenance !...

Le bourgeois, son hôte, avait une fille jeune, belle, douce et avenante, tant gente et mignotte que de plus gracieuse on n'eût su trouver dans le pays, même en cherchant longtemps ? Un matin, assise en la chambre de son père, voisine de celle où était couché Gérard, elle ouvrait d'or et de soie un drap parsemé de roses et de palmes, et, tout en travaillant ainsi, elle chantait comme chantent toujours les belles travailleuses. Par un hasard fort explicable, le nom d'Euriant appartenant à beaucoup de demoiselles, elle nomma la mie de Gérard dans sa chanson.

Ce nom adoré, jeté dans la cervelle affolée de ce cher garçonnet, y produisit l'effet d'une pierre dans un étang : il y fit du bruit et y occasionna du trouble. Il se leva sur son séant et regarda devant lui, dans le vide, où il lui sembla voir voltiger les images de son passé.

— Hélas ! murmura-t-il tout pensif. Le mal que j'ai souffert m'a tourné à grand déplaisir... Voilà longtemps que je suis ici, couché, sans savoir quand je me lèverai, et si je me lèverai autrement que pour me recoucher dans mon cercueil... Que fait ma mie Euriant pendant ce temps ?... Où est-elle, la pauvre chère âme ?... J'ai perdu sa trace et ne la retrouverai peut-être jamais... Parfois aussi je perds souvenance de mon amour pour elle... J'oublie Euriant !... Mais je ne veux plus l'oublier... je veux reprendre sa quête avec plus d'énergie que jamais, aussitôt que j'aurai la force nécessaire pour me lever et monter à cheval... et je ne m'arrêterai plus que je ne l'aie retrouvée... Rien ne me fera obstacle que la mort !...

Pour se réconforter et se réjouir, Gérard se mit à chanter à perdre haleine une chanson amoureuse qu'il chantait jadis avec sa mie. Si bien que la fille de l'hôte l'entendit et s'imagina que le pauvre chevalier était tombé en frénésie. Lors, elle accourut avec inquiétude, entra et vit Gérard assis sur son lit, pâle, les yeux enfiévrés, le geste désordonné.

— Sire, lui dit-elle doucement en le forçant à se recoucher, vous aggravez votre mal... il vous faut recoucher en attendant le jour prochain où vous serez en état de vous lever... Je vous demande pardon d'être entrée ainsi; mais en travaillant dans la chambre voisine, j'ai entendu votre voix et j'ai cru que vous souhaitiez quelque chose...

— Belle pucelle, répondit Gérard, votre venue m'est très plaisante et je vous en remercie... Puisque vous vous mettez à ma disposition, je vous prierai de me faire donner à manger... je veux reprendre au plus vite les forces que j'ai perdues...

La jeune fille s'empressa d'obéir à cette fantaisie de malade. Elle alla incontinent lui faire faire un chaudel d'amandes, et, quand il fut fait, elle lui apporta. Gérard trouva ce chaudel fort appétissant : il le prit et le huma avec infiniment de plaisir, ce dont la fille de l'hôte fut très contente. Puis, après ce régal, il dit :

— Gente pucelle, est-ce que vous avez entendu parler d'une demoiselle ayant nom Euriant?...

— Je ne l'ai jamais ni vue ni connue, sire... Et vous?...

— Oh! moi, c'est différent...

— Sire, vous chantiez tout à l'heure, et cela m'a toute troublée.

— C'était pour me réconforter, en pensant à celle que vous avez nommée tout à l'heure dans votre chanson...

— Si je comprends bien, sire, le mal que vous avez si longtemps porté, vous est venu d'aimer?...

— Le mal et le bien, oui, chère demoiselle... comme tout ce qui vous vient de l'amour...

Alors Gérard, gagné par la douce et loyale physionomie de sa jeune hôtesse, lui raconta tout au long son histoire et ses malheurs, qui la firent tour à tour pâlir et rougir. Elle s'intéressait beaucoup à ce jeune homme, cette jeune fille!...

Quand Gérard eut fini, elle lui répondit mélancoliquement :

— Vous avez été bien coupable, cher sire, de vouloir éprouver votre mie; mais vous en avez été bien puni aussi. Ne recommencez jamais, ni vous, ni d'autres : ces épreuves-là sont trop tristes!...

— Belle, reprit Gérard, vous dites la vérité, et je vous en remercie humblement... Je vous remercie aussi du réconfort que vous m'avez procuré... Vous avez été le vrai médecin de mon mal, et vous m'avez guéri, tant en parlant qu'en chantant... Je vous remercie du fond du cœur, chère demoiselle...

Gérard voulut, à ce moment, prendre la main de la jeune fille : elle la retira vitement, en rougissant.

— Recouchez-vous et guérissez-vous tout-à-fait, sire, lui dit-elle en s'envolant de la chambre comme un oiseau qui craint d'être pris au piége...

Huit jours après, l'amant d'Euriant était sur pied, complétement guéri et prêt à partir pour la quête de sa mie.

Il s'habilla joyeusement, et vint prendre congé de sa jeune et belle hôtesse qui avait les yeux un peu rouges, probablement parce qu'elle avait mal dormi ou bien pleuré.

— Demoiselle, lui dit-il délicatement, je vous serais fort obligé de me faire savoir quelle dépense j'ai faite céans...

— Sire, répondit doucement la jeune fille, je suppose que vous n'avez guère apporté d'argent avec vous, car il y a longtemps que vous êtes parti de votre pays... Il n'y aurait donc pas courtoisie de ma part à retenir vos gages... Je vous tiens pour assez loyal et assez large pour nous rendre cela quand vous en serez requis par nous... N'en parlons donc plus... Seulement, laissez-moi vous faire un don de peu d'importance, que je vous prie cependant de vouloir bien accepter!... J'ai un épervier, on n'en saurait trouver de meilleur ni de mieux affaité : acceptez-le et gardez-le en souvenir de votre hôte et de sa fille...

Il n'y avait rien à répondre, de peur d'offense : Gérard s'inclina en guise d'acquiescement, et la jeune hôtesse s'esquiva pour revenir quelques instants après avec l'épervier, qui était en effet le plus beau et le mieux dressé qu'on pût voir. De plus, il était fort richement harnaché, ce qui ne gâtait rien à son apparence. Ses getz et ses longes étaient filigranés, et son totet, d'or fin, avait un rubis étincelant. C'était un épervier digne d'un prince.

— Prenez-le sans crainte, dit la jeune fille à Gérard, en voyant qu'il hésitait un peu; corps et avoir, plumes et rubis vous abandonne sans nulle vilaine pensée, sûre que vous accepterez de même...

— Belle et chère demoiselle, répondit Gérard, attendri par ce témoignage d'amitié que cette gente enfant lui donnait, et touché de la façon délicate qu'elle employait pour le lui donner; belle et chère demoiselle, je suis vôtre, désormais; comptez sur moi en toute occasion : que je meure si je ne me souviens toute ma vie de ma belle hôtesse de Châlons!...

L'épervier accepté, la jeune fille ressortit encore un instant pour revenir avec force draps, force linge, force robes toutes neuves, pour remplacer celles qui étaient vieilles et usées, elle s'en était aperçu...

— Acceptez ceci comme vous avez accepté l'oiseau, lui dit-elle. C'est votre amie qui vous l'offre, et l'on reçoit tout sans honte d'une amie...

Gérard ne répondit qu'en prenant la main de sa jeune hôtesse et en la portant respectueusement à ses lèvres. Il descendit dans la cour où piaffait déjà son cheval, que l'oisiveté et les bons soins avaient notablement engraissé. Lors il ceignit son épée, chaussa ses éperons, et enfourcha la noble monture.

— Adieu, cher sire, lui dit la jeune fille, le cœur tout défaillant.

— Adieu, dit Gérard en la regardant avec reconnaissance et en sentant une larme couler le long de sa joue.

Quelques minutes après, il avait disparu. Sa belle hôtesse rentra toute mélancolieuse : elle avait une provision de tristesse pour bien des jours et bien des nuits, la tendre pucelle!...

CHAPITRE XIV

Comment Gérard vint à Cologne; des grandes prouesses qu'il y fit et de la grande admiration qu'il y causa.

De la Champagne, Gérard passa en Lorraine, et de la Lorraine il arriva à Cologne, où il descendit en l'hôtel d'un riche, très doux et très débonnaire bourgeois qui avait nom Adam-le-Grégeois.



— Sire chevalier, vous êtes le bienvenu! dit ce bourgeois en allant prendre les mains de Gérard, pour les presser amiteusement dans les siennes.

— Les braves gens portent bonheur aux toits qui les abritent, ajouta la femme d'Adam-le-Grégeois, qui avait été faite par la nature sur le patron de son mari. Nous sommes heureux de vous recevoir, très heureux.

Cela dit, l'homme et la femme conduisirent Gérard dans la pièce où était dressée une table convenablement chargée de viandes et de vins, et tous trois ensemble se mirent à dîner à leur plaisir.

Vers le milieu de leur repas, un varlet vint prévenir Adam que les Sesnes venaient assiéger Cologne, et que déjà ils escarmouchaient dans les faubourgs, dont ils avaient coupé les vignes et brûlé les maisons. Il ajouta que le navire des Sesnes venait de débarquer de nombreuses vivres et beaucoup d'artillerie, et que tous avaient pris position entre la rivière et la porte des Trois-Rois.

Une pareille nouvelle, dite devant Gérard, ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd. Gérard était chevalier, et vaillant chevalier. Toutes les fois qu'il y avait un danger quelque part, il devait s'y mêler, pour obéir aux lois de la chevalerie, et aussi aux ardeurs de son jeune sang.

En conséquence, il s'arma à la hâte, prit sa lance et son épée, monta sur son bon cheval de bataille, et courut se précipiter en pleine mêlée, au secours des Colognois, commandés par le duc Milon.

Les Sesnes étaient nombreux, une armée de cent mille hommes!... Ils étaient en outre hardis et valeureux, surtout avec le chef qu'ils avaient et qui, jusque-là, ne les avait conduits qu'à la victoire. Certes ils fussent facilement venus à bout des troupes du duc Milon; mais l'intervention impétueuse de Gérard de Nevers gâta tous leurs plans : ils furent forcés de reculer.

Pendant le combat des gens du duc Milon contre l'armée formidable des Sesnes, les dames, bourgeoises et pucelles de la ville de Cologne étaient sur les tours, dans l'embrasure des créneaux, regardant et attendant, quelques-unes admirant, le plus grand nombre tressautant de peur, l'une pour son mari, l'autre pour son père, celle-ci pour son frère, celle-là pour son amant. Sur la plus haute tour était Eglantine, la fille du duc, et, auprès d'elle, Florine sa chambrière, presque aussi belle qu'elle.

A un coup hardi que Gérard de Nevers porta à un Sesne, Eglantine tressaillit.

— Florine, s'écria-t-elle avec enthousiasme, par la foi que tu me dois, comment trouves-tu ce chevalier? N'est-ce pas qu'il est beau, vaillant et intrépide?... Avec quelle adresse et quelle vigueur il porte ses coups!... Voilà plusieurs fois que je le remarque, et toujours il a excité en moi la même admiration... Ah! plût à Dieu qu'il m'aimât autant que je l'aime!...

— Dame, répondit Florine qui partageait l'enthousiasme de sa maîtresse, ce chevalier est bien digne d'être aimé, en effet!... Quand il m'en coûterait tout ce que j'ai sur le corps de joyaux et d'affiquets, je le donnerais volontiers pour qu'il me tînt entre ses bras!...

A cette exclamation de sa gente chambrière, Eglantine, enflambée comme charbon, regarda fièrement Florine et lui dit :

— Comment donc êtes-vous si abandonnée et si hardie, de vouloir aimer l'homme que mon cœur a choisi?... Ce serait là un mauvais jeu pour vous, ma mie, je vous en avertis, et vous vous brûleriez inutilement à la flamme allumée pour une autre!... Portez, s'il vous plaît, votre amour ailleurs!...

— Vous avez raison, demoiselle, répondit Florine; mais cela n'empêche pas que je voudrais bien être la mie de ce chevalier si valeureux et de si longue haleine dans le combat!...

Pendant que ces gentes pucelles discouraient ainsi, Colognois et Sesnes se battaient avec un acharnement mémorable, et le sang coulait à flots de part et d'autre.

Alors, le duc des Sesnes, témoin du sauvage abattis d'hommes que faisait le vaillant Gérard de Nevers, à lui tout seul, cria à ses gens de lui courir sus et de s'en défaire, afin qu'il ne tuât plus personne.

— Mort ou vif, prenez-le!... Sus! sus! Au chevalier! sus! sus!...

— Cet ordre fut suivi. Gérard se trouva environné de tous côtés par des hommes d'armes furieux du massacre qu'il faisait de leurs camarades. De tous côtés, les dards empennés et barbelés lui arrivaient en pleine cuirasse, tirés de près ou lancés de loin. Mais il ne s'en souciait non plus que le sanglier acculé ne se soucie des aboiements et des morsures des chiens acharnés après lui, et, comme le sanglier, il se secouait seulement pour se débarrasser des flèches et des dards empêtrés dans sa cotte de mailles. A l'un il abattait le bras, d'un coup de sa redoutable épée; à l'autre, la cuisse; à l'autre, le chef... On dit que la faux paît le pré. L'épée de Gérard aurait fini par paître de la même façon l'armée du duc des Sesnes; ou plutôt, accablé par le nombre, il eût succombé, si le duc Milon ne fût venu le dégager, et lui permettre d'aller droit au duc des Sesnes pour le punir d'avoir ameuté ses hommes d'armes contre un seul chevalier. Le duc des Sesnes reçut en plein heaume un coup si pesant qu'il en fut renversé : Gérard le releva, lui prit l'épée des mains et le conduisit au duc Milon.

Les Sesnes, privés de leur chef, se débandèrent prestement et s'éparpillèrent dans toutes les directions. Le duc de Cologne avait gagné la bataille!

Gérard s'en revenait, un peu fatigué et blessé, mais joyeux de ce succès. Le duc Milon qui marchait derrière lui, s'aperçut que le sang lui rougissait le flanc droit.

— Vassal, lui cria-t-il, il est temps de vous reposer... car je vois sortir de votre corps un sang clair et abondant qui pourrait bien vous mettre en danger de mort...

— Sire, répondit Gérard, ce n'est pas chose dont je me doive inquiéter...

Malgré cette tranquille réponse, le duc Milon, qui avait conçu une vive estime pour ce vaillant chevalier inconnu, s'empressa, une fois arrivé aux tentes, de le faire désarmer afin de faire constater par un médecin le plus ou le moins de gravité de ses plaies. Aucune, heureusement, n'était mortelle. Gérard ne pouvait rentrer ainsi à Cologne. Le duc Milon le fit placer commodément dans une litière, et chacun s'émerveilla de le voir si jeune, si courageux et si beau.

C'est ainsi que l'amant d'Euriant fit son entrée dans la ville de Cologne. Toute la population était venue au-devant de l'armée du duc Milon et elle l'acclamait avec admiration; mais c'était surtout Gérard qui accaparait son enthousiasme. Dames, demoiselles, bourgeoises et pucelles appuyées aux fenêtres, jetaient sur la litière de Gérard de Nevers des monceaux de roses, de violettes et de bien d'autres fleurs, toutes sentant bon, toutes douces au toucher comme au respirer. Le duc Milon, heureux de cette ovation méritée, bénissait l'heure où Gérard était venu demander l'hospitalité à sa bonne ville de Cologne.

Trompettes, clairons et ménestriers, pour ajouter encore à ce triomphe, allaient au devant de la litière, sonnant et cornant leurs plus joyeuses fanfares. C'est dans ce cortége que Gérard rentra chez son hôte, le bourgeois Adam-le-Grégeois, où le duc Milon s'empressa d'envoyer les chirurgiens les plus habiles.

CHAPITRE XV

Comment Gérard de Nevers, blessé, alluma le feu aux quatre coins du cœur de deux jeunes filles, Eglantine et Florine.

Quand Eglantine apprit l'état assez alarmant dans lequel se trouvait le chevalier qu'elle préférait à tous les hommes du monde, son jeune cœur palpita comme celui d'une colombe sous la griffe d'un épervier. Elle eut peur pour les jours de Gérard.

— Ah! murmura-t-elle, je suis la plus malheureuse créature du monde. L'homme en qui j'ai mis tout mon cœur est en danger de mort!... S'il meurt, jamais plus je n'aurai de joie... Moi qui espérais en faire mon ami!... Oh! comme me voilà descendue bas!... Comme me voilà retombée, moulue, du haut de mes songeries amoureuses!... Ah! beau chevalier, beau chevalier, ne mourez pas avant d'avoir appris de mes lèvres le secret de mon cœur!...

Tandis que la fille du duc Milon se lamentait ainsi à l'endroit du beau Gérard, la belle Florine arrivait toute en larmes. Elle avait appris la même nouvelle que sa maîtresse, et comme elle avait les mêmes raisons qu'elle de se désoler, elle se désolait.

— Las! je suis, disait-elle, la plus chétive et malheureuse créature du monde!... Ce beau chevalier est en danger de mort. et mon cœur en danger de deuil... S'il meurt, je fais vœu de ne plus porter la plus petite tresse de cheveux sur ma tête... Je les ferai tous rogner et raser, et me rendrai dans un monastère où recluse à jamais serai...

La fille du duc Milon, dépitée de voir qu'une de ses chambrières pensait et aimait comme elle, se leva sus, et répliqua :

— Quel malaventure vous émeut!... Pensez-vous donc, ma mie, que si ce chevalier en réchappait il voudrait vous prendre à mariage?.. Etes-vous donc si bien assurée qu'il a à ce point cure de vous et de vos charmes?... Il ne le voudrait!... Est-ce qu'il aurait, comme avec moi, villes, bourgs et châteaux?...

— Ma demoiselle, répondit Florine, ne vous courroucez pas ainsi; je vous prie!... Si ce vassal tant avenant revient de maladie en santé et qu'il vous choisisse pour mie, j'en souffrirai, mais n'en sonnerai mot... Si, au contraire, c'est moi qu'il choisit, vous n'aurez pas lieu d'être dépitée et jalouse : c'est qu'il sera indigne de vous, et digne seulement de moi...

— Florine, reprit Eglantine, si le malheur voulait qu'il vous aimât, je ne m'en consolerais jamais.... Comme sans lui je ne puis vivre, je le sens bien, je me percerais courageusement le cœur, plutôt que de le voir passer dans les bras d'une autre femme...

— Demoiselle, dit Florine, il n'est nul besoin de vous courroucer ainsi, je vous le répète... Si vous êtes plus belle et plus mignotte que moi, je suis tout aussi savoureuse que vous, et, en outre, moins difficile... Je ne l'exige pas en légitime mariage, comme vous faites, je me contenterai de l'avoir pour ami pendant autant de jours qu'il le voudra.. Je serai heureuse de peu, et ce peu sera beaucoup pour moi... Qu'il vous prenne pour épousée, j'y consens, malgré le chagrin que j'en ressentirai; mais qu'il fasse de moi à sa volonté et à son plaisir, et puis après qu'il me délaisse, si remercîrai l'heure où je suis née... Les joies de la femme sont rares : il faut savoir profiter de celles que le ciel vous envoie... On me tiendra pour folle si l'on veut : toutes les enamourées sont folles et toutes sont heureuses de l'être...

L'arrivée du duc Milon et de ses barons interrompit cette conversation aigrelette qui menaçait de tourner à mal. La table était dressée : on soupa, et, pendant tout le repas, il ne fut question que des hautes prouesses du vaillant hôte du bourgeois Adam; ce qui attisa, on le comprend, le feu allumé déjà dans le cœur de Florine et de sa belle maîtresse.

Eglantine, toute rêveuse, se retira de bonne heure pour aller se coucher et penser à son aise à son bel ami inconnu. Elle ne put trouver le repos. Toute la nuit se passa pour elle dans des songeries à perte de vue sur les qualités de Gérard, sur le choix qu'il ferait certainement d'elle lorsqu'il apprendrait qu'il en était si violemment aimé...

— Jamais, murmura-t-elle en se retournant dans son beau lit de pucelle, jamais je ne me serais doutée qu'un homme pût troubler mon cœur à ce point-là!... Et encore, un homme que je n'ai jamais ni vu ni connu, et que je ne désire que pour l'avoir admiré hier pendant le combat des Colognois contre les Sesnes... Il est vrai qu'il était superbe! Quelle audace! quelle intrépidité! quelle vaillance! quelle adresse!... quels coups formidables!... Je l'aime trop, je le sens bien; je ne devrais pas l'aimer ainsi : c'est défendu!... Mais, d'autre part, comment l'ou-

blier?... Il s'est emparé de tout mon être : je lui appartiens!...

Incontinent, Eglantine se leva de son lit et se mit à se promener de long en large dans sa chambre, en faisant ses efforts pour chasser de ses yeux et de son cœur l'image obsédante de ce beau chevalier. Mais tant plus elle voulait l'oublier, tant plus son souvenir lui revenait, et Gérard gagnait beaucoup à être chassé ainsi, car chaque fois il était accueilli avec une nouvelle ardeur et un nouvel amour!... Pour tâcher de se distraire, elle essaya une chanson sur sa situation; mais elle n'en put trouver que quelques rimes qui semblaient avoir perdu la raison, comme elle. Elle se résigna alors à se laisser aller à la pente de sa rêverie amoureuse, et, comme un enfantelet qui a mangé du miel, elle s'endormit en passant sa langue sur ses lèvres où elle s'imaginait sentir le contact de celles du beau Gérard.

Florine, qui était couchée dans la chambre voisine, et qui entendait les soupirs et les remuements de sa maîtresse, s'endormit longtemps après elle, en murmurant mélancoliquement :

— Elle chante, et je me meurs de trop aimer! Elle chante et je pleure!... Ah! si le ciel voulait m'exaucer!...

CHAPITRE XVI

Comment Gérard de Nevers vint à la cour du duc Milon, et comment la fille du duc, Eglantine, l'interrogea et l'enjôla, à la grande rage de Florine, la chambrière.



Un mois durant, Gérard resta au lit par suite des blessures reçues en combattant contre les Sesnes. Les soins ni les consolations ne lui manquèrent pas. Adam-le-Grégeois et sa femme étaient pleins d'amitié à son endroit, et ils passaient l'un et l'autre de longues heures auprès du lit du malade pour le distraire en devisant avec lui de choses et d'autres.

En outre, il ne se passait pas de jour que le duc Milon, par reconnaissance pour le libérateur de Cologne, n'envoyât savoir de ses nouvelles, et ne vînt lui-même en personne s'assurer des progrès de sa guérison. Quand il supposa que Gérard pouvait se lever et marcher sans danger de rechute, il le convia instamment à dîner chez lui, ce que Gérard ne put refuser, à cause de la grâce et de la bienveillance mises dans cette invitation.

L'amant d'Euriant vint donc un jour à la cour du duc, où l'attendaient avec impatience Eglantine et Florine, toutes deux parées de leurs plus riches atours. Quand il parut, elles le dévorèrent du regard, sans prendre garde que tout le monde avait les yeux fixés sur elles, et que chacun, par conséquent, pouvait s'apercevoir de l'admiration amoureuse qu'elles témoignaient si hautement et si clairement, Eglantine surtout, pour le vaillant chevalier Gérard. Il y eut à ce sujet, même, des chuchotements et des sourires; mais Eglantine ne s'en embarrassa pas et ne détacha pas un seul instant son regard du visage de l'amant d'Euriant, dont elle souhaitait si violemment devenir la mie.

Gérard s'en aperçut bien un peu, sans en tirer gloire ni avantage. Il était né courtois : il s'avança vers la fille du duc Milon, et la salua très respectueusement, ce qui la fit rougir jusqu'au blanc des yeux.

Lors, Florine, qui avait remarqué le manége de sa maîtresse, s'en vint vers elle et lui demanda avec une nuance d'ironie :

— Dame Eglantine, par sainte Catherine, vous venez de pousser là un soupir d'une belle taille! Est-il de puits ou de fontaine? De puits, à ce que j'imagine, car vous l'avez été quérir bien profond...

Eglantine allait se courroucer, comme son rang le lui commandait, lorsque l'on se mit à table. Elle ajourna sa colère à une autre occasion pour ne s'occuper exclusivement que de son adoration pour Gérard, que cette obsession charmante finit par troubler un peu et qui s'efforça de s'y dérober en ne songeant qu'à sa mie Euriant.

Jamais festin plus splendide n'avait eu lieu à la cour du duc Milon, qui tenait à honneur de festoyer convenablement le vaillant chevalier qui lui avait été d'un si fort secours pour repousser l'armée des Sesnes. Les plats, mets et entremets, se succédaient devant les convives enchantés d'une si riche aubaine; mais, malgré sa courtoisie, Gérard ne toucha à tout que du bout des lèvres. Il était amoureux, et il n'avait pas faim : deux excellentes raisons, la dernière surtout, pour ne pas manger.

Après le dîner, on s'éparpilla çà et là, dans les salles et dans les jardins, pour deviser et jouer aux différents jeux en usage, jeux de dames et jeux d'échecs principalement. Comme Gérard ne se souciait guère de jouer ni de folâtrer, il alla s'appuyer contre une fenêtre qui donnait sur les jardins et se mit à rêvasser langoureusement à sa mie absente, et aux moyens à employer pour la retrouver. Petit à petit, en songeottant à son doux passé, aux belles heures de leur prime-jeunesse à tous deux, à leurs tendres entretiens du soir et du matin, à leurs folâtrements de toute la journée, à leurs projets de bonheur et d'avenir, il se rappela une chanson qu'ils chantaient ensemble autrefois, et il la chanta à voix basse.

Eglantine, qui s'était approchée doucettement de lui, se prit à l'écouter en tremblant, et elle se demanda à quelle femme il pensait en chantant cette chanson-là. Comme elle ne supposait pas que Gérard pût en aimer une autre qu'elle, elle se répondit bien vite que c'était elle, et cela la réjouit jusques au fond du cœur.

— Sire chevalier, lui dit-elle de sa voix la plus caressante, ne voulez-vous pas venir ailleurs où vous serez mieux pour chanter et deviser?...

— Bien volontiers, demoiselle, répondit Gérard en s'inclinant courtoisement, en homme qui avait l'habitude des cours.

La jeune princesse le prit alors par la main, le conduisit dans une chambre voisine, où étaient déjà maintes dames et demoiselles de haut parage, et le fit asseoir auprès d'elle, de façon à ce que leurs deux corps se touchassent et à ce que leurs deux cœurs s'entendissent mutuellement battre.

— Sire chevalier, lui dit-elle, il me tardait beaucoup de vous voir afin de vous dire d'abord l'admiration que j'ai éprouvée pour vos merveilleuses prouesses; et ensuite pour demander de quel pays vous êtes né... Je vous requiers, de droite amour, que vous me veuilliez dire toute la vérité, et je vous promets que, sans contredire, je ferai votre volonté...

Gérard ne voulait pas trahir le secret de son cœur, et, malgré l'admiration qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour la beauté rayonnante d'Eglantine, il se décida à lui mentir.

— Ma dame, lui dit-il, puisque vous daignez m'interroger sur ma vie passée, je vous la ferai connaître en peu de mots... Il y a quelque temps, je rencontrai un marchand assez nice et lourdaud, mais riche en diable, riche à ce point que quatre roussins attelés à un chariot n'eussent pu traîner sa richesse. Il avait une fille : je l'épousai, qu'elle le voulût ou non. Elle s'échappa le plus tôt qu'elle pût et alla se plaindre de moi à la justice... J'ai dû fuir; j'ai fui; voilà tout!... Comment un si pauvre homme que moi peut-il intéresser une si belle princesse que vous?...

Eglantine ressentit un grand plaisir de ce feint aveu, parce qu'elle supposa que Gérard, pauvre, accepterait plus aisément que Gérard, riche, les offres amoureuses qu'elle se proposait de lui faire.

— Ami, lui répondit-elle, la dame qui vous a forcé de fuir de votre pays, vous aimait bien peu, bien peu, je le vois, puisqu'elle s'est plainte de vous... Si j'avais le bonheur d'être votre mie, moi, je ne voudrais, pour rien au monde, me plaindre en quoi que ce soit de vous... Non!... non!...

La chambrière Florine, qui voyait et entendait tout ce qui se passait entre la jeune princesse et le jeune chevalier, et qui en enrageait, se prit à murmurer d'un ton aigre-doux :

— Fait-elle sa doucereuse et sa pâmée auprès de lui!... C'est une pitié, en vérité... Elle est si subtile en gestes et en paroles, en regards et en caresses, qu'elle parviendra bientôt à l'enjôler et à l'accaparer, sans qu'il en reste un tantinet pour les autres... Je ne crois pas qu'il y ait sur terre fille ou femme plus savante dans cet art de tromperie et d'enjôlement... Certes, je la trouve bien hardie de tenir parlement avec lui pendant un si long temps!... Bon!... bon!... J'aurai mon tour aussi, et quand je le tiendrai, je ne le lâcherai pas... Plût à Dieu qu'elle eût perdu la parole ou qu'on lui eût coupé la langue!... Cela m'ennuie qu'elle ne laisse point en paix ce jeune chevalier qu'elle doit ennuyer par son infinissable caquet!...

Pendant que Florine jalousait ainsi sa maîtresse, celle-ci continuait à ramager et à caqueter amoureusement avec lui.

— Sire chevalier, lui dit-elle, je vous prie de chanter une chanson, pour l'amour de moi... Cela vous réconfortera; vous oublierez ainsi votre femme, que j'aurais voulu voir brûler, pour le mal qu'elle vous a causé... C'est une vilaine femme, indigne d'être aimée d'un chevalier tel que vous : n'en parlons plus, et chantez!...

Gérard chanta, à voix haute, pour être entendu de chacun :

Hélas! hélas! hélas! je ne vois pas ici
Celle de qui j'attends et ma joie et mon bien!...

Puis, tout aussitôt, sans plus avoir cure des personnes présentes, Gérard s'arrêta et tomba dans la plus profonde rêverie.

— Sire chevalier, lui dit Eglantine en remarquant que son visage se couvrait de tristesse, vous êtes donc bien amoureux ou bien aimé ailleurs, que vous faites ce mauvais cas de l'amour que je m'évertue à vous offrir?...

— Je ne fais mauvais cas de l'amour de personne, et surtout du vôtre, demoiselle, répondit Gérard, réveillé de sa songerie. Je m'en garderais bien à cause du respect que je vous dois ainsi qu'au duc, votre père... Mais vous comprenez bien que je ne puis être parjure; quoique séparé de ma femme, je n'en suis pas moins marié à elle, et je n'entends pas fausser le droit de mariage...

— Vous êtes un fol! s'écria la gente Eglantine avec un dépit marqué.

Cela dit, Gérard s'inclina et sortit de la chambre.

CHAPITRE XXVII

Comment la vieille gouvernante d'Eglantine composa un poison pour Gérard de Nevers, qui le but.

Eglantine ne pouvait rester là, après le départ du chevalier. La honte la prit. Elle se réfugia hâtivement dans sa chambre, et se jeta toute en larmes sur sa couchette. Le mal d'aimer lui touchait si fort le cœur qu'elle devint en peu d'instants pâle et morne comme une trépassée. Elle sanglotta et se pâma, se convulsa et trépigna, se retournant, comme une carpe, cent fois dans un quart d'heure, suant et grelottant alternativement, sans savoir pourquoi... Ses soupirs, je ne les compte pas plus que ses larmes : l'énumération en serait trop longue.

Florine survint.

— Eh bien! dame, lui demanda-t-elle, dites-moi comment il vous est, notre jeune et beau chevalier?... Car son départ et le vôtre étaient une feinte : vous ne vous quittiez que pour mieux vous retrouver ici même!... Il a pris les devants afin de venir vous attendre à son aise et faire à propos votre plaisir!... Dites-moi, encore une fois, dites-moi comment il vous est?... En avez-vous à votre souhait?... Maintenant que vous ne devez plus être jalouse, je vous serais bien reconnaissante de me le prêter, jusqu'à ce que j'en eusse fait à ma volonté... Je vous aimerais bien, dame Eglantine, si vous lui permettiez de m'aimer un peu!...

Eglantine, à juste titre furieuse de cette gouaillerie intempestive, allait se porter contre sa chambrière à quelque voie de fait indigne d'une jeune princesse comme elle, lorsque, fort heureusement, arriva sur ces entrefaites sa vieille gouvernante, attirée par ses gémissements.

— Qu'avez-vous donc, ma demoiselle? lui de-



manda-t-elle en l'examinant avec attention. Vous voilà toute pâle et déchevelée... Quelle maladie est cela...

— Dame, répondit Eglantine, je souffre, mais je ne sais pas de quoi... Je tremble et puis j'étouffe... J'ai trop chaud et puis trop froid... J'ai la main moite et puis je l'ai sèche... Mon cœur tressaute, et puis il cesse de battre... Je souffre; voilà tout ce que je sais.

— Demoiselle, reprit la vieille en souriant, je connais cette maladie-là, sa cause et ses effets : le temps est venu d'aimer, pour vous, voilà votre mal. Il faut donc aimer, afin de ne plus souffrir.

— Ah! nourrice, nourrice, clama Eglantine d'une voix de plus en plus dolente, je sens bien que j'en mourrai!...

— Rassurez-vous, ma fille! Grand dommage serait, en vérité, qu'une si gente créature et si noble princesse mourût de ce mal qu'il est si doux et si facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, et par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que le chevalier qui vous trouble l'entendement est prévenu par quelque grande passion qui, jusqu'ici, lui donne pour vous l'air de l'indifférence... Laissez-moi faire, ma fille; je sais la composition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle qu'il regrette, et qui le fera tomber à vos genoux, si vous pouvez réussir à le lui faire boire avec vous...

La jeune princesse crut à la magie du breuvage dont lui parlait sa gouvernante.

— Ah! nourrice, lui répondit-elle, si vous faites cela, vous me sauverez la vie!... Préparez au plus tôt ce boire amoureux dont vous avez le précieux secret... Préparez-le sans plus tarder, je vous en conjure!... Pis ne peut m'advenir que malemort, et mieux vaut l'encourir contente, que languissante et souffreteuse, telle qu'amour me tient et me fait!...

— Ma fille, combien de fois faut-il vous dire de vous rassurer? reprit la vieille. J'ai grand désir de vous complaire, et je vous promets, de ma main en la vôtre, que je ferai tant pour vous que, à loisir et à votre aise, aurez de votre chevalier tout le déduit que vous voudrez en tirer. Je vous supplie donc de vous réjouir et non de vous attrister... Car, encore une fois, je sais faire et appointer un poison tel, que lorsqu'il l'aura bu, et vous après lui, rien ne vous pourra plus séparer l'un de l'autre, et vous vous aimerez éternellement tous les deux...

— Ah! nourrice, nourrice, répéta Eglantine en baisant la peau tannée de la vieille à plus de dix places et reprises différentes, hâtez-vous, hâtez-vous!... Je me meurs, vous dis-je, je me meurs!... Et surtout, faites secrètement, afin que ni lui, ni Florine ne s'aperçoivent de rien!...

— Demoiselle, répondit la vieille, tant secrètement je ferai et agirai que ni lui ni Florine ne soupçonneront le maléfice!...

Eglantine embrassa de nouveau sa nourrice et celle-ci la quitta pour descendre au verger où elle se mit en quête d'herbes particulières, connues d'elle seule, destinées à la composition du breuvage amoureux promis à la fille du duc Milon.

La vieille partie, Eglantine ne put se tenir au lit; elle se leva prestement et se rendit incontinent en une haute tour, s'accouda à une fenêtre et regarda çà et là dans les environs pour essayer de découvrir l'objet de ses amours. Gérard, qui ne se savait pas si désiré, ne parut pas, ce dont elle fut bien marrie.

— Je vais chanter, dit-elle; je vais chanter une chanson haute et claire, si haute et si claire qu'elle finira bien par être entendue de mon bel ami!... Ah! mon corps, comme tu tressailles! Ah! mon cœur, comme tu te trémousses!... Ah! bel ami, venez, venez, venez!...

Quelques minutes après, ayant réfléchi, elle reprit :

— Non, je ne chanterai pas... On m'entendrait et je serais répréhendée de tout un chacun, pour manifester ainsi mon amoureuse ardeur!... Mais, peu me chaut!... On dira ce qu'on voudra : je chanterai... J'aime, je veux être aimée!...

Lors, la belle Eglantine se mit à la fenêtre de la tourelle, et chanta de sa voix la plus caressante sa chanson la plus amoureuse.

Qui sait guérir du mal d'aimer,
Qu'il vienne à moi, car d'aimer meurs...

Gérard n'entendit pas : la vieille nourrice, seule, entendit et accourut avec sa provision de simples qu'elle s'empressa de mixturer et dont elle mêla fort subtilement le jus au vin contenu dans un flacon d'argent placé sur une crédence, dans la chambre de la belle Eglantine.

— Voici le poison, ma mie, dit-elle à sa fille avec son sourire malin; il attend ses deux aimables victimes...

La première était là; l'autre ne tarda pas à paraître. Gérard de Nevers, en effet, venait prendre congé de la fille du duc Milon, comme il avait pris congé du duc lui-même.

Gérard était vêtu d'un court manteau d'écarlate fourré d'hermine, qui rehaussait encore les grâces naturelles de sa personne. Eglantine en fut comme éblouie; elle mit une main sur ses yeux, et l'autre main sur son cœur : la première, pour dissimuler sa rougeur; la seconde, pour contenir les battements insensés de son cœur.

— Sire, dit-elle, joie et bonne aventure vous donne le Seigneur!...

— Grand merci, demoiselle, répondit Gérard en saluant courtoisement.

De peur que ce bel oiseau ne s'effarouchât et ne prît son vol pour ne plus revenir, Eglantine s'empara de sa main et le conduisit, toujours en rougissant, vers sa couchette, où elle le pria de s'asseoir.

— J'ai à vous parler, cher sire, lui dit-elle.

— Demoiselle, repondit Gérard, je suis prêt à faire et accomplir tous vos commandements.

— Cher sire, reprit Eglantine en tremblant un peu, je voudrais bien savoir à quoi il tient que je ne puisse avoir votre amour!... Je ne saurais m'émerveiller assez de votre persistance à ne pas oublier votre femme, qui vous a si bien oublié, à ce point même que, de votre aveu, elle vous hait à mort!...

— Pucelle, répondit Gérard, il n'est pas en mon pouvoir d'ôter de mon cœur ce que le ciel y a mis... Et quand même je le pourrais, je ne le voudrais pas!...

— Vous devez me tenir pour folle, reprit Eglantine avec dépit; pour folle et éhontée, car voilà deux fois que je vous ouvre librement et franchement mon

cœur, et bien inutilement, hélas!... Il n'est pas dans les coutumes de mon sexe de prier un homme, ainsi que je le fais... Je vois bien que j'ai failli à prendre!... Il me convient désormais de viser autre part... Car, pour vous, je ne crois pas que vous soyez propre au déduit des femmes, et il me faudrait chercher beaucoup avant de trouver à quoi vous êtes bon!...

Quand Gérard vit que les choses prenaient cette tournure, il eut la sagesse de répondre :

— Demoiselle, vous me contraignez tant, qu'il convient que je vous dise l'entière vérité... Sachez donc que j'ai, de par le monde, une belle mie dont je suis aimé et que j'aime de toutes mes forces... Croyez-bien, gente pucelle, que s'il n'en était pas ainsi, je me serais déjà jeté vingt fois à vos genoux pour vous dire quelle admiration ardente j'ai pour votre beauté, et quelle tendre reconnaissance j'ai pour votre amour, que j'aurais partagé avec empressement!... Je n'eusse pas attendu, certes, d'en être requis par vous!... Cet aveu ne doit pas vous choquer, à ce qu'il me semble : il témoigne de ma franchise... Si, aimant déjà une autre mie, je vous eusse dit que je vous aimais, j'aurais fait là une vilaine action, et vous auriez eu le droit de me haïr... De cette façon, si je ne peux avoir votre amour, je compte bien avoir au moins votre estime, qui m'est d'un haut prix!... Maintenant, demoiselle, je m'offre pour être votre chevalier et serviteur, en vous priant de vouloir bien me donner mon congé, car j'ai résolu de ne plus m'arrêter désormais que je n'aie retrouvé la mie que j'ai perdue, il y a longtemps déjà...

L'aveu était loyal, franc et ferme. Il n'y avait rien à répliquer. Eglantine le devina bien et, toute éperdue, elle appela sa nourrice.

— Le coup de l'étrier à ce vaillant et amoureux chevalier, dit-elle à la vieille d'une voix altérée par l'émotion.

La vieille alla vers la crédence, prit le flacon d'argent et le présenta à la fille du duc, qui l'offrit à Gérard en lui disant :

— Que le ciel protége votre voyage, sire chevalier, et vous aide à retrouver votre belle mie!...

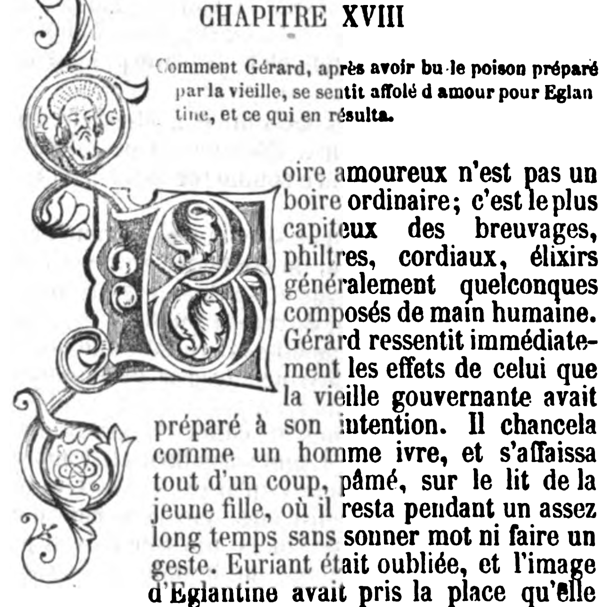
Gérard prit le flacon, en versa un rouge bord dans une coupe d'onyx, et la tendit ainsi pleine à Eglantine.

— Je ne boirai qu'après vous, demoiselle, lui dit-il galamment, afin que cela me porte deux fois bonheur!...

— J'ai les mêmes raisons que vous, cher sire, répondit tendrement la pucelle, pour ne vouloir boire qu'après vous... Buvez donc le premier; je vous en conjure!...

Gérard s'inclina et trempa ses lèvres dans la coupe d'onyx; puis il la tendit à Eglantine qui s'en empara avec un empressement fébrile, y porta à son tour ses lèvres avec la volupté d'une chatte qui lampe du lait, et but le boire amoureux jusqu'à la dernière goutte. Boire après Gérard, n'était-ce pas le baiser sur la bouche?... C'était ce baiser, plus encore que le poison préparé par la nourrice, que savourait la gente pucelle.

—



CHAPITRE XVIII

Comment Gérard, après avoir bu le poison préparé par la vieille, se sentit affolé d amour pour Eglantine, et ce qui en résulta.

Boire amoureux n'est pas un boire ordinaire; c'est le plus capiteux des breuvages, philtres, cordiaux, élixirs généralement quelconques composés de main humaine. Gérard ressentit immédiatement les effets de celui que la vieille gouvernante avait préparé à son intention. Il chancela comme un homme ivre, et s'affaissa tout d'un coup, pâmé, sur le lit de la jeune fille, où il resta pendant un assez long temps sans sonner mot ni faire un geste. Euriant était oubliée, et l'image d'Eglantine avait pris la place qu'elle avait occupée jusque-là dans le cœur du fidèle chevalier...

La vieille nourrice, heureuse de l'effet instantané du breuvage composé par elle en faveur d'Eglantine, se mit à sourire en regardant ces deux beaux enfants qui faisaient tant de façons pour en arriver à la plus naturelle et à la plus agréable des choses humaines. Gérard était pâmé, et son œil, humide de volupté, semblait nager dans un océan de bonheurs. Eglantine, au contraire, quoique plus amoureuse que jamais, se tenait droite, fière et dédaigneuse devant son amant, enfin conquis!

— Chevalier, lui dit-elle d'une voix impérieuse, il vous faut partir de céans avant que le duc, mon père, ne vous surprenne dans l'état où vous êtes... Il serait scandalisé, et toute la honte de cette situation retomberait sur moi...

Gérard se leva lentement, regarda la gente princesse avec des regards chargés de tendresse, auxquels elle ne voulut pas prendre garde en cet instant, et murmura en s'inclinant pour prendre congé :

— Dieu vous garde, demoiselle Eglantine!...

Puis il sortit à regret de cette chambre dont l'atmosphère lui semblait chargée de parfums aphrodisiaques et charmants.

— Si je lui disais que je l'aime, dit-il en descendant l'escalier, elle ne me croirait pas, et elle me répondrait que mes désirs ont changé bien vite de direction... Je l'aime, cependant; car elle est merveilleusement belle, vue ainsi que je l'ai vue tout à l'heure, dans son retrait, où cela sent si bon la jeune fille!...

N'osant pas s'arrêter et remonter les degrés pour retourner auprès de la jeune princesse qui venait de le congédier, Gérard continua à descendre, tout songeur, l'escalier du palais, et il se rendit dans une salle basse, où il trouva Florine, assise et ouvrant un drap d'or et de soie.

— Demoiselle, lui dit-il en la saluant amiteusement, si vous tenez à finir cet ouvrage que vous avez commencé à ouvrer, je vous tiendrai compagnie : voulez-vous?...

— Sire, répondit Florine, j'ai toujours désiré d'être auprès de vous; il n'est pas de compagnie qui me puisse plaire autant que la vôtre... Par ainsi, restez auprès de moi, je vous en supplie... à moins que ma compagnie, à moi, ne vous plaise pas autant que la vôtre me plaît...

— Votre modestie m'enchante et m'étonne, belle Florine, répliqua Gérard. Pourquoi donc doutez-vous du plaisir que votre commerce peut me causer?...

— Si cela est vrai, cher sire, que mon commerce vous cause peu ou prou de contentement, permettez-moi d'être plus hardie et de vous prier de m'accorder votre amour, et de me dire si vous avez une mie quelque part au monde...Car, autant je serais joyeuse d'être aimée de vous, avec la libre passion que je mets à vous aimer, autant je serais malheureuse de penser que vous me donnez un cœur qui a servi ou serve encore à une autre dame... Sachez, en outre, cher sire, que je n'ai pas pour coutume de me présenter et offrir ainsi que je le fais en ce moment : le ciel m'est témoin que si ce n'avait pas été vous, je me serait tue, de crainte de honte... Mais jamais je n'ai aimé homme vivant, comme je vous aime, jamais!... Jamais, il est vrai, je n'en ai rencontré aucun qui eût votre grâce, votre vaillance et votre bonté!...

— Belle Florine, répondit Gérard, je vous remercie bien sincèrement de tout ce que vous me dites là; mais, comme votre visage, en outre des attraits dont il est si richement garni, respire une loyauté que j'admire, je me hâte de vous apprendre la vérité sur mon fait.

— Et cette vérité?... demanda Florine, pâle et tremblante.

— Cette vérité est que je suis amoureux; mais je n'oserais dire que celle que j'aime, m'aime autant ou plus que je ne fais d'elle... Je l'espère, néanmoins; autrement, ce serait temps perdu et joie perdue, si elle ne m'aimait pas autant que je l'aime!. Elle est si belle à regarder, si belle, qu'elle ressemble plutôt à une déesse qu'à une femme mortelle... Elle a la bouche plus vermeille et plus savoureuse qu'un fruit, et cela donne à chaque instant la tentation d'y cueillir un baiser... Elle a une chair blanche comme l'hermine et douce comme le velours... Je n'ai pas encore rencontré sa pareille au monde, et je doute fort qu'elle existe... C'est une merveille! En y songeant, l'eau m'en vient à la bouche, et j'ai envie de chanter une chanson en son honneur... Cela me réjouira le cœur...

Le chevalier chanta. Sa chanson finie, Florine murmura avec douleur :

— Ce n'est pas moi qu'il aime!... C'est en vain que je lui aurai fait l'avance de mon amour... J'en suis pour ma courte honte et pour ma longue douleur!... Mais qui aime-t-il? Est-ce Eglantine? Cela ne peut-être... Qui est-ce alors?... Sire chevalier, demanda-t-elle à Gérard, si cela était loyalement possible, je voudrais bien savoir de vous le nom de celle que vous aimez à ce point?...

— Belle enfant, répondit Gérard, c'est la seule chose que je doive vous céler... Ce que je puis vous dire, c'est que je suis très heureux d'endurer tout ce mal pour l'amour d'elle, et que je l'endurerai jusqu'à ce qu'il lui plaise d'avoir merci et pitié de moi...

Cela dit, Gérard se leva et se retira, pendant que la malheureuse Florine s'évanouissait.

CHAPITRE XIX

Comment Gérard et la belle Eglantine s'entr'aimèrent, en vertu du poison que leur avait versé la vieille nourrice, tant et tant que le duc de Milon en voulut faire le mariage.



érard ne pouvait plus quitter la ville de Cologne, où le retenait l'amour qu'il avait conçu pour la belle Eglantine, fille du duc Milon. Il lui souvenait très peu de sa mie Euriant, qu'Eglantine avait définitivement supplantée. En revanche il pensait beaucoup aux charmes merveilleux de la jeune princesse de Cologne, qu'il voyait à toute heure du jour, et qu'il aurait bien voulu voir à toute heure de la nuit.

Eglantine le lui rendait bien. Elle avait essayé un instant de jouer à l'indifférence et à la méprisante avec lui, pour essayer de se l'attacher d'avantage; mais la chose n'était pas possible : Gérard était aussi fou d'elle, qu'elle était folle de lui. Elle jeta son indifférence aux orties et se livra à toute la fougue et à tout le charme d'un amour partagé.

Le duc Milon, ainsi que cela se passe d'ordinaire, fut le dernier de sa cour à s'apercevoir de la passion de sa fille pour Gérard de Nevers, mais enfin il s'en aperçut. Il la fit venir et lui reprocha de mettre ainsi son amour en un homme qu'elle connaissait à peine, et qui se contentait seulement d'être un vaillant chevalier.

— Je l'aime, mon père! répondit Eglantine.

Courte et éloquente réponse que les filles feront éternellement à leurs pères, et dont les pères se contenteront à perpétuité.

Quand le duc Milon vit qu'il n'y avait rien à faire, qu'à laisser mourir sa fille en lui refusant son amant, il résolut de le lui accorder pour mari. Mais, auparavant, il fit assembier ses barons, auxquels il exposa le cas.

— Seigneurs, leur dit-il, ma fille aime le chevalier à l'épervier. Le chevalier à l'épervier aime ma fille. Dois-je les marier?

— Mariez-les! répondirent unanimements les barons, reconnaissants des services rendus à la ville de Cologne par le valeureux Gérard.

Tout aussitôt, le duc Milon manda Gérard et Eglantine, qui parurent en rougissant l'un et l'autre.

— Gérard, dit le duc au jeune homme, je vous ai mandé ici pour dire toute votre pensée et exprimer tout votre vouloir... Vous convient-il d'épouser Eglantine, ma fille?...

— Seigneur, répondit Gérard, tel je suis, tel vous m'avez fait : il vous appartient de commander et à moi d'obéir. En cette occurence surtout, je vous obéirai volontiers...

— Et vous, Eglantine?... dit le duc en se tournant vers sa fille. Il est temps que vous soyez mariée... Les fruits ne se cueillent que dans leur extrême maturité; mais les fleurs se cueillent à peine ouvertes... Bouton vous êtes : n'attendez pas que rose vous soyez, car alors vous vous défeuilleriez vitement et tristement... Voulez-vous de Gérard pour mari?... Il ne demande qu'à m'obéir, si je lui commande de vous prendre pour femme... m'obéirez-vous aussi volontiers si je vous commande de le prendre pour seigneur et maitre?...

— Ah! Sire, répondit vivement Eglantine, puisque c'est votre bon plaisir que les choses se fassent ainsi, j'y consens de tout mon cœur... Je n'aurai jamais d'autre mari que le chevalier à l'épervier : donnez-le moi donc, et plutôt aujourd'hui que demain...

Cette vivacité fit sourire tout le monde.

— Ma fille, reprit le duc, demain matin je convoquerai toute ma baronnie, et vous fiancerai aussitôt, afin que vous puissiez vous épouser et consommer ensemble le mariage dès le lendemain...

— Mon père, répliqua Eglantine, il en sera fait à votre volonté et plaisir... Mais je vous ai entendu dire à vous-même que ce qui pouvait se faire la veille ne devait jamais se remettre au lendemain... Pourquoi ne nous mariez-vous pas aujourd'hui, mon père?

Chacun se mit à sourire de plus belle, de cette ardeur amoureuse si librement et si loyalement avouée. Les femmes qui aiment bien, ne connaissent pas l'hypocrisie. Pourquoi une femme jeune, belle, pleine de santé, d'appétit, de sève, n'avouerait-elle pas tout haut, en plein soleil, l'amour passionné qu'elle ressent pour un homme jeune, beau et bien portant comme elle?

Quand on eut bien ri de la naïveté d'Eglantine, on cessa de rire, et nos deux amants se retirèrent de la salle pour gagner à la hâte la petite chambre de la princesse, où ils prirent le plus de déduit qu'ils purent. Quelques heures après, Gérard baisa chastement sa belle mie au front, et quitta le palais du duc Milon pour retourner chez son hôte, le bourgeois Adam, fort en peine de lui depuis quelque temps.

CHAPITRE XX

Comment Gérard, pour patienter jusqu'à l'heure de son mariage, prit son épervier et alla voler aux champs où il rencontra l'alouette qui avait au cou l'annelet de sa mie Euriant.

A présent qu'elle lui était accordée, Gérard brûlait du désir de tenir Eglantine entre ses bras. L'attente a toujours été cruel aux véritables amoureux. Cette journée qui le séparait de celle où il devait enfin déposer l'ineffable baiser de l'époux sur les lèvres appétissantes de sa maîtresse, altérée d'amour tout comme lui; cette journée eut pour lui la lenteur de cent journées : un quart d'heure mettait autant de temps qu'une semaine à tomber dans l'éternité... C'était à n'y pas tenir!...

Pour oublier autant que possible la lenteur désespérante des heures, Gérard imagina d'aller voler aux champs avec l'épervier que lui avait donné sa belle hôtesse de Châlons, afin de le mieux affêter et dresser.

— Voulez-vous m'accompagner? demanda-t-il à Adam-le-Grégeois, qui le regardait aller et venir dans sa maison, avec cet honnête et bienveillant sourire qu'il avait toujours sur les lèvres.

— Volontiers, chevalier, répondit l'hôte, qui faisait tout ce qu'on voulait, et qui, en cette occurrence, devinait bien que Gérard n'aurait pas voulu être avec un autre qu'avec lui.

Lors, ce brave homme fit mettre les selles sur les chevaux, et tous deux, Gérard et lui, montèrent aussitôt dessus. Gérard avait son faucon au poing.

Ils traversèrent ainsi la ville. Gérard voulut voir la demeure qu'habitait sa mie. En conséquence, il s'arrêta à quelque distance, et se mit à examiner avec soin toutes les fenêtres du palais du duc Milon.

Précisément, Eglantine, après avoir vertement tancé et raillé Florine sur son amour vaine pour Gérard, venait de se mettre à la fenêtre de sa chambre, et elle regardait vaguement dans l'espace, en songeottant à mille choses, et surtout à la nuit enivrante qui s'apprêtait pour elle.

— Cher hôte! s'écria Gérard plein d'admiration, en montrant au bourgeois Adam la tour à la fenêtre de laquelle Eglantine venait de se mettre; cher hôte, ne vous semble-t-il pas voir luire le soleil à cette fenêtre? M'est avis, à moi, que jamais cette tour n'a été aussi belle, aussi radieuse qu'elle l'est depuis quelques instants que je viens d'y apercevoir le merveilleux visage de la fille du duc Milon!... Pour l'amour d'elle, je veux chanter une chanson...

— Nous sommes bien loin pour qu'elle vous entende... fit timidement observer Adam-le-Grégeois.

— C'est vrai; mais le vent lui portera mes paroles... et d'ailleurs, son cœur les devinera... répondit Gérard.

Les amoureux ont réponse à tout.

Lors, Gérard commença une chanson bien tendre, bien langoureuse, d'une voix claire et sonore comme le chant du coq, que les poulettes aiment tant à entendre.

Sa chanson finie, Adam et lui reprirent leur chemin et se mirent à côtoyer le fleuve, à contre-val. Au bout de quelques instants, Gérard s'arrêta de nouveau, non plus pour chanter, cette fois, mais bien pour entendre chanter une alouette, plus habile musicienne que lui.

Gérard prit un singulier plaisir à entendre cette alouette, qui lui mit en souvenance ses amours si ardemment désirées. Puis, tout-à-coup le chant cessa, et l'oiseau vint s'abattre à quelques pas du jeune comte de Nevers, étonné.

Voyant que l'épervier s'agitait et demandait la chasse, Gérard lui enleva ses longes, lui laissa ses giez et cria : Allez!...

L'épervier, qui avait aperçu l'alouette, fondit dessus avec la rapidité de la foudre. Mais l'alouette, qui avait vu l'épervier, s'envola prestement et le plus haut qu'elle put. Vive elle était; mais prompt était l'épervier : l'alouette fut prise.

Ce combat en l'air avait intéressé et distrait le jeune et amoureux chevalier. Quand l'épervier lui eût rapporté l'alouette, il la prit, lui jeta la cervelle, comme récompense, et se mit à l'examiner, sans trop attacher d'importance à son examen.

Bien lui en prit cependant. Car il y avait au cou de cet oiseau un annelet très riche qui étincelait beaucoup au soleil, à cause de la pierre précieuse que contenait le chaton.

— C'est étrange! murmura Gérard en devenant rêveur. Cet annelet ressemble étonnamment à celui que je donnai autrefois à ma cousine Euriant de Savoie... C'est la même pierre... Oui, la même... je la reconnais, à présent... je la reconnaîtrais entre mille... Euriant!...

A ce souvenir, Gérard tressaillit; sa figure s'assombrit; son cœur se contracta d'angoisses, et il tomba évanoui. Le bon Adam-le-Grégeois accourut à son secours.

— O terre, ouvre-toi et engloutis-moi! murmura Gérard en sanglottant au souvenir de sa mie Euriant, abandonnée par lui pour une autre mie.

— Mon très cher seigneur, laissez là votre deuil et vos larmes! lui dit son hôte, qui ne comprenait rien à cette douleur subite, à propos d'une alouette et d'un anneau. Laissez là vos larmes et vos sanglots, ou daignez me dire la cause de toutes ces doléances, qui m'affligent inutilement si je n'y peux porter remède... Vous êtes si pâle et si amorti, que je n'aurai pas de cesse que vous ne m'ayez dit ce qu'il en est.

— Ah! mon hôte, répondit Gérard, la cause de ma douleur, la voici: j'aimais autrefois une mie charmante, je l'ai oubliée pour une autre mie...

— Quoi! reprit l'hôte, vous avez une autre mie qu'Eglantine, la fille du duc Milon, que vous devez épouser demain?...

— Oui, mon hôte, répondit Gérard; j'ai une autre mie cent fois plus belle qu'Eglantine... Et je l'ai oubliée!... Ah! maintenant, c'est bien résolu: je ne me donnerai ni repos ni trève que je ne l'aie rencontrée et que je ne lui aie demandé pardon de l'abandon dans lequel je l'ai laissée...

— Cher sire, demanda le bon Adam, que va dire demoiselle Eglantine quand cette nouvelle-là lui sera apportée?... Elle ne voudra jamais d'autre mari que vous... et elle mourra si vous la quittez!...

— Ami, répondit tristement Gérard en appelant son épervier et en le plaçant sur le poing du bon Adam-le-Grégeois, vous porterez, s'il vous plaît, cet épervier à Eglantine, qui l'aime beaucoup... Vous la prierez de le garder pour l'amour de moi... A elle et à son père, vous direz que je les remercie du fond du cœur des grands honneurs et biens dont ils m'ont comblé... Dieu permettra sans doute qu'avant de mourir je puisse aller les embrasser et leur demander pardon...

Cela dit, Gérard embrassa le bon Adam, et sans plus attendre, éperonna son cheval, qui partit comme le vent.

CHAPITRE XXI

Comment le bon Adam-le-Grégeois se rendit à la cour du duc Milon pour remplir sa délicate mission auprès de la belle Eglantine.

Adam-le-Grégeois était un excellent homme, un brave cœur, un esprit solide. Sa jeunesse était loin derrière lui, bien loin, et, quoiqu'il eût toujours le sourire de l'indulgence aux lèvres à propos de toutes les peccadilles humaines, commises par ses voisins et par ses voisines, il ne comprenait plus grand'chose aux histoires amoureuses, aux nuances plus ou moins foncées de la passion, aux mystères du cœur. Peut-être même n'y avait-il jamais rien compris. Sa femme l'avait épousé, il avait épousé sa femme: voilà tout ce qu'il savait de l'amour. Gérard devait épouser Eglantine, fille du duc Milon, et il ne pouvait plus l'épouser: voilà tout ce qu'il savait de la commission dont on l'avait chargé.

Aussi fut-il un tantinet embarrassé. Il avait conçu une vive amitié pour son jeune commensal, auquel d'ailleurs, en sa qualité de Colognois, il devait de la reconnaissance; mais il lui aurait su un gré infini de ne pas lui confier mission si délicate, partant si difficile. Cependant, comme il ne savait pas bouder contre le devoir, il se décida à rentrer à Cologne et à se rendre à la cour du duc Milon.

Je dois dire qu'il prit, pour s'y rendre, le chemin des écoliers. Il musa et s'attarda, sous une foule de prétextes plus ingénieux les uns que les autres, à regarder couler l'eau du fleuve et les bateaux voguer dessus. Les bateaux étaient rares; quand il y en avait un de passé, Adam-le-Grégeois attendait qu'il en passât un autre, pour s'assurer du nombre de bateaux qui pouvaient circuler ainsi dans une journée d'un bout du fleuve à l'autre. Si bien que le soleil avait disparu depuis une heure, que cet honnête bourgeois regardait encore couler l'eau et les bateaux. Ce fut le hennissement impatient de son cheval qui le tira de sa contemplation calculée, et l'avertit qu'il était temps de regagner Cologne, et l'écurie. Le cheval avait hâte de manger son picotin, et il ne comprenait pas, le noble animal, que son maître n'eût pas la même hâte de manger le sien.

Hélas! ce n'était pas l'appétit qui manquait à l'honnête bourgeois. Ses repas étaient réglés méthodiquement, comme toutes les fonctions de sa vie, publiques ou privées; jamais, jusque-là, il n'avait mangé une heure plus tôt ou une heure plus tard, et sa femme connaissait si bien ses habitudes, qu'il lui suffisait de voir entrer ou sortir son mari pour savoir exactement quelle heure il était. Or, l'heure du souper d'Adam-le-Grégeois était sonnée depuis longtemps, et cet excellent homme était encore à quelques lieues de sa demeure, pensif, l'épervier de Gérard au poing, et regardant, sans les voir, les arbres et les tas de pierres de la route.

La nuit était noire. Adam, qui était la prudence faite homme, se décida à éperonner un peu son cheval pour regagner vitement Cologne. Son cheval, qui n'avait nul besoin de ce stimulant, partit au galop, guidé à travers les ténèbres opaques de la route par son instinct et par son appétit.

Il arriva enfin à Cologne. Mais il était trop tard pour s'acquitter de son message auprès de la princesse Eglantine; il ne fut pas fâché de ce contretemps: autant de temps perdu, autant de gagné pour lui. Sa femme, d'ailleurs, l'attendait avec une impatience anxieuse; son devoir de mari passait avant son devoir de messager; il se rendit tout droit à sa maison, bien résolu de n'en sortir que le lendemain.

Le lendemain, en effet, malgré les souleurs qu'il

éprouvait à chaque instant, en pensant à la réception larmoyante qui l'attendait, il se décida à mettre un pied devant l'autre et à se rendre au palais du duc Milon.

Une grande agitation y régnait. Varlets et dames d'honneur allaient, venaient, se croisaient dans tous les sens d'un air affairé : il s'agissait précisément des préparatifs du mariage projeté entre Eglantine et Gérard. Eglantine palpitait de bonheur à mesure que s'avançait ce moment si ardemment convoité. Elle pressait ses demoiselles, gourmandait ses chambrières, essayait vingt atours différents et les rejetait tous avec une moue boudeuse qui lui allait à ravir. Belle déjà d'une remarquable beauté, elle voulait le paraître davantage encore ce jour-là, pour tourner toutes les têtes et tous les cœurs, et surtout la tête et le cœur de son amant. Si on a le droit d'être fol, une fois dans sa vie, n'est-ce pas le jour où l'on tient dans ses bras sa chimère, femme lorsqu'on est homme, homme lorsqu'on est fmme?...

Eglantine s'attendait à chaque instant à la venue de Gérard. Quand elle aperçut Adam-le-Grégeois, elle alla vers lui avec empressement :

— Où est Gérard ? lui demanda-t-elle.

— Demoiselle, répondit Adam d'un ton navré, la vie est faite de chagrins sans nombre... On se réjouit, et l'on a tort : il faut pleurer... Pleurez, demoiselle, Gérard ne reviendra pas...

— Que me dites-vous là?... s'écria Eglantine en pâlissant.

Le bon Adam lui raconta alors l'histoire de l'alouette et de l'anneau qu'elle portait au cou, anneau qu'avait reconnu Gérard pour appartenir à sa mie.

— Gérard, ajouta-t-il, a juré de ne s'arrêter plus qu'il n'ait retrouvé celle à qui il a donné sa foi et voué sa vie, autrefois, avant de vous connaître... Il m'a quitté en me priant de venir vers vous et de vous remettre cet épervier en souvenir de vous... Daignez l'accepter et ne pas trop vous courroucer contre ce vaillant chevalier qui, malheureusement, n'avait pas deux cœurs à sa disposition...

Eglantine ne voulut pas en entendre davantage. Transportée de fureur, elle se jeta sur l'oiseau que lui avait légué Gérard, et elle allait le sacrifier, victime innocente, à sa vengeance, lorsque son père survint, qui lui arracha l'épervier des mains.

— Qu'alliez-vous faire, ma fille? lui dit-il... Pourquoi tuer cet épervier?...

— Mon père, repartit Eglantine, jamais homme ne m'a tant humiliée que ne m'humilie en ce moment Gérard... Si je veux écraser cet oiseau, c'est qu'il a été cause d'une séparation qui, sans lui, ne fût pas arrivée... Pourquoi a-t-il pris l'alouette?... Pourquoi cette alouette portait-elle au cou un anneau donné à son ancienne mie par Gérard ?...

— Gérard n'est pas mort, répondit le duc Milon; je vais l'envoyer quérir et nous le trouverons... Une fois trouvé, sa folie d'autrefois s'en ira, et il te reviendra plus fidèle et plus amoureux que jamais... D'ailleurs, les maris ne manqueront jamais à une belle fille comme toi, et si ce n'est pas celui-là, ce sera une autre...

— Mon père, mon père, clama Eglantine, vous me donneriez l'empereur d'Allemagne ou celui de Constantinople, que je n'en voudrais pas... jamais je n'aurai d'autre mari que Gérard...

— Eh bien ! répondit le duc, je vais envoyer un messager à la quête de ton amant; il te le ramènera mort ou vif...

Cette assurance réconforta Eglantine. Elle pressa le départ du messager chargé d'aller à la recherche de son bel ami, et quand il fut parti, elle cessa de pleurer.

— Il part un, dit-elle; puisse-t-il revenir deux!..

CHAPITRE XXII

Comment la belle Euriant, qui était à Metz, en Lorraine, perdi l'annelet que son ami Gérard lui avait donné et qu'il venait de retrouver si miraculeusement à la gorge d'une alouette.



Vous avez vu de quelle manière Gérard de Nevers avait délaissé sa mie et comment elle avait été retrouvée, en la forêt d'Orléans, par le duc de Metz.

Le duc de Metz avait une sœur, très aimable et très belle. Il lui avait baillé en garde cette jeune proie conquise d'aventure par lui, et sa sœur s'était empressée d'accepter cette charge, séduite par l'air d'innocence et d'honnêteté de la mie de Gérard.

Euriant était si douce, si gente, si flexible au commandement, que la sœur du duc l'avait bientôt prise en affection véritable, à ce point qu'elle ne pouvait passer une heure sans la voir et deviser avec elle.

Un jour, cette belle prisonnière se trouvait toute seulette en sa chambre, ouvrant d'or et de soie je ne sais plus quel drap; elle se mit à penser à Gérard, son fiancé du temps jadis, qu'elle croyait mort, blessé, malheureux.

— Hélas! murmura-t-elle, quand donc le ciel me fera la grâce de revoir mon bel ami Gérard?... Je ne demande pas beaucoup en demandant de le voir une fois seulement avant de mourir... Oh! déloyal Liziart, Dieu veuille te confondre! C'est ta trahison et calomnie qui nous a séparés et éloignés l'un de l'autre!... Comment as-tu pu, misérable, savoir l'enseigne que je porte en mon sein droit?... Qui que ce soit qui t'ait dit cela est un infâme, puisqu'il a brisé deux cœurs soudés ensemble par l'amour et par l'estime... Pauvre Gérard ! Il a cru tout cela! Où est-il maintenant? Dans quel pays?... Et comment lui faire savoir où je suis moi-même?... Jamais, jamais, jamais ne sonnera pour moi l'heure de notre réunion!...

Comme Euriant disait ces mots, un varlet entra, apportant une alouette qu'il avait prise dans un sillon de blé.

— Demoiselle, dit-il, la voulez-vous prendre? Elle sera heureuse de vivre avec vous, sous votre souffle et sous votre œil...

— J'accepte, répondit-elle; cette prisonnière consolera l'autre. Je vous remercie!...

Euriant prit cette bestiole, la caressa, la mit en son giron, la tint sur ses doigts, et la contempla pendant quelque temps avec mélancolie. Une bague

qu'elle avait au doigt, celle que devait retrouver Gérard, glissa et s'alla rouler autour du cou de l'alouette qui, effrayée, s'échappa à tire d'ailes.

— Ah! Vierge Marie! s'écria Euriant. C'était un gage de mon ami Gérard!.. Que dira-t-il en ne le voyant plus à mon doigt?... Las! jamais un mal ne vient sans l'autre!... Malheureuse j'étais; plus malheureuse encore je suis, maintenant... Méchante alouette, que je te hais! Si tu reviens, je te ferai mourir!... Ah! qui me rendra l'annelet que m'a donné mon ami Gérard!...

CHAPITRE XXIII

Comment Méliatir, chevalier félon, voulut faire violence à Euriant, et comment, celle-ci ne le voulant pas, il s'en vengea en tuant la sœur du duc de Metz et en mettant son couteau dans la main de la mie de Gérard.

Sur ces entrefaites, survint un chevalier félon de visage et de caractère, appelé Méliatir. Il n'aimait plus Euriant, par force de l'avoir trop aimée, c'est-à-dire d'avoir voulu faire d'elle sa mie.

Quand il s'aperçut qu'elle était seule, il en fut très réjoui, et il la trouva plus belle que les autres fois.

— Demoiselle, lui dit-il, l'œil enflammé de convoitise, je vous aime et prétends être aimé de vous... Apportez-moi votre bouche rose, que je la baise et la savoure!...

— Sire chevalier, répondit Euriant, épouvantée, à Dieu ne plaise que j'aie jamais attouchement ni privauté avec homme tel que vous!...

— Pourquoi donc cela, la belle enfant?... reprit Méliatir, plein de concupiscence, en s'emparant de la taille d'Euriant, et en la jetant brutalement sur un lit qui se trouvait là.

La mie de Gérard, ainsi entreprise, leva prestement le pied droit à la hauteur de la bouche de son agresseur, et cela avec tant de dextérité, qu'elle lui cassa quatre dents, les meilleures, et lui ensanglanta le visage et les mains. Puis, aussitôt qu'elle put se débarrasser des étreintes énergiques de ce misérable, elle s'échappa et courut se réfugier dans les bras d'Ismame, la sœur du duc de Metz.

Méliatir, furieux, la poursuivit, mais sans pouvoir l'atteindre.

— Je ne boirai ni mangerai, s'écria-t-il, que je n'aie tiré vengeance de cette pécore qui se livre aux autres et ne se veut point abandonner à moi!... Elle me paiera avec usure les dents qu'elle m'a brisées, et le sang qu'elle m'a fait couler de la face!...

Pour de pareilles gens, il n'y a pas loin du projet à l'exécution. Méliatir ne voulut pas attendre au lendemain pour châtier cette vertueuse pucelle de sa courageuse résistance. Il se cacha dans la ruelle du lit, où, d'ordinaire, couchaient ensemble, comme deux sœurs, Euriant et Ismame, après avoir affilé un couteau qu'il avait sur lui.

La nuit vint. Les deux pucelles vinrent aussi. Elles se déshabillèrent, se couchèrent, s'embrassèrent et s'endormirent dans les bras l'une de l'autre. Comme il faisait très chaud, cette nuit-là, les draps étaient relevés et permettaient au regard de dévorer les blanches poitrines et les bras potelés de ces deux aimables filles. Méliatir s'approcha, frémissant, leva son couteau et l'abattit sur Ismame, en plein cœur!.. Ismame ne poussa pas un cri, pas une plainte, rien! Elle ne remua ni pieds ni jambes: la mort avait été instantanée...

Cette œuvre faite, Méliatir prit, sans se troubler, la main d'Euriant et lui planta entre les doigts le manche du couteau qui venait de lui servir contre la sœur du duc de Metz. Puis il sortit sans bruit de la chambre.

Le lendemain, demoiselles et chambrières survinrent, ouvrirent les fenêtres pour laisser filtrer le jour, et furent très étonnées de voir la salle inondée de sang, ainsi que les linges du lit où dormaient les deux amies: l'une, d'un sommeil profond, celui de l'innocence; l'autre, d'un sommeil plus profond encore, celui de la mort.

On alla quérir le duc, en lui disant le meurtre qui venait d'être commis. Il accourut et trouva sa sœur assassinée, et, à côté d'elle, Euriant dormant encore, le couteau dans la main.

— Cette fille est décidément folle! s'écria-t-il. Méliatir, je vous la confie... Faites-la mettre en une prison obscure, où personne ne la voie ni ne lui parle..... Il en sera fait bientôt justice, pour l'exemple!...

CHAPITRE XXIV

Comment Euriant, faussement accusée du meurtre de la princesse Ismame, fut condamnée à être brûlée vive, et comment l'exécution de cet arrêt fut suspendu par l'éloquence du grand-référendaire.

Toutes les apparences étaient contre Euriant, et, dans ce monde, où les jugements humains sont si sujets à l'erreur et à la faillibilité, les apparences sont tout. Le visage de l'innocent, par une bizarre contradiction, a souvent la pâleur et le trouble qu'il ne devrait pas avoir, et que n'a pas toujours le visage du criminel, surtout du criminel endurci dans le crime. Il n'y avait pas que la femme de César qui ne devait pas même être soupçonnée; tous les honnêtes gens sont dans ce cas: comme ils sont habitués à marcher droit dans leur sentier, et qu'on est accoutumé, comme eux, à leurs allures rectilignes, ils se troublent et s'arrêtent interdits quand on les accuse d'avoir bronché. Plus l'accusation est invraisemblable, plus ils s'en trouvent troublés, et alors la foule, qui n'a pas la suprême jugeotte du bon Dieu, la foule interprète à mal ce trouble involontaire: pour elle, les innocents doivent avoir le

front serein devant tous les périls et toutes les accusations, et les coupables, seuls, doivent avoir le visage convulsé. Hélas! la foule se trompe grossièrement et fatalement. Si elle ne se trompait pas, elle ne serait pas la foule.

Le duc de Metz appartenait à la multitude par cet aveuglement de l'esprit, par cette inclairvoyance de l'entendement. Il venait de surprendre Euriant tenant encore à la main le couteau ensanglanté qui avait servi à commettre le meurtre : qui pouvait l'avoir commis, si ce n'était pas cette main encore nantie de l'outil féroce qui avait perforé la blanche poitrine de la douce et belle Ismame?...

Et puis, il se rappelait maintenant la confession que lui avait faite Euriant, pour le dégoûter d'elle, lorsqu'il l'avait surprise, toute éplorée, dans la forêt d'Orléans, confession à laquelle il avait refusé d'ajouter foi, devant la chaste beauté de la mie de Gérard.

— Une mie de larronneur! se dit-il, pour se confirmer dans ses soupçons. C'était en effet une mie de larronneur, une gourgandine, une créature de mauvaise vie!... Elle avait eu le cynisme de me l'avouer, et je ne l'avais pas crue; aujourd'hui je suis bien forcé de me rendre à l'évidence... J'ai été bel et bien endoctriné par sa vicieuse beauté... Elle m'avait ensorcelé... Maintenant, je m'aperçois que le vice a sa pente fatale, sur laquelle nul ne peut s'arrêter... Elle avait un amant larron, peut-être meurtrier de coutume : il lui a inculqué ses habitudes... Elle a larronné et tué... C'est bien cette forcenée qui a assassiné ma pauvre sœur... Elle n'a pas eu pitié de sa jeunesse, je n'aurai pas pitié de la sienne; elle l'a poignardée, je la ferai brûler!...

L'amour que le duc de Metz avait conçu pour Euriant, avec l'espérance de le lui faire partager un jour ou l'autre, s'éteignit dès cet instant dans son âme. Loyal et humain, le duc ne pouvait plus songer qu'avec horreur à celle qui avait fait cette monstrueuse vilenie. En conséquence, après avoir remis Euriant entre les mains du traître Méliatir, pour qu'il la plongeât dans un cachot, en attendant l'heure prochaine de sa punition, il réunit toute sa baronnie.

Un cri général d'horreur et de pitié s'éleva, lorsqu'on découvrit le cadavre ensanglanté de l'infortunée Ismame.

— C'est une femme qui a commis cet épouvantable crime! s'écria le duc de Metz, douloureusement ému. Une femme à qui ma sœur avait donné son amitié!... Elles vivaient ensemble comme plus que sœurs, comme amies de cœur et d'âme... Belles toutes deux, jeunes toutes deux, on aurait cru, à les voir, qu'elles étaient sorties des mêmes entrailles... Par bonheur, il n'en était rien! Ismame était issue de noble souche; Euriant est d'extraction basse... C'est une fille de robeurs et de Zingaris; elle avait mené une vie souillée, avant que je ne la rencontrasse; elle avait été la compagne d'aventures et de vilenies d'un vulgaire larronneur, peut-être beau garçon comme elle est belle fille... J'ignorais cela; je ne l'ai appris que depuis... Je l'avais recueillie la croyant autre, et je l'avais confiée à Ismame dont je désirais qu'elle devînt la sœur, parce que j'avais projeté d'en faire une duchesse de Metz!... C'est ainsi, seigneurs, qu'elle a payé mon hospitalité : en enfonçant un couteau dans un cœur qui battait d'amitié pour elle!... Elle a tué Ismame pendant qu'elle reposait sans défiance entre ses bras!... Quand on m'a appelé, elle tenait encore dans sa main impitoyable l'outil qui avait servi à l'accomplissement de cette abominable action... J'en appelle à Méliatir...

Méliatir, ainsi directement interrogé en présence de tous les barons lorrains, frémissants d'indignation, confirma de point en point, avec une audace sans pareille, la déclaration du duc.

— Euriant est coupable de félonie au premier chef! ajouta-t-il. La pitié serait une injure à l'ombre de son auguste victime! Elle mériterait plutôt mille morts, et des plus cruelles qui se pussent imaginer!... Il faut se contenter de lui appliquer la loi actuelle, trop clémente et benoîte pour elle... En conséquence, je demande que cette misérable soit condamnée à perdre sur un bûcher d'épines la vie qu'elle est indigne de conserver... et je réclame l'honneur d'y mettre le premier le feu!...

Toute la baronnie se leva en masse pour déclarer Euriant coupable et la condamner au supplice du feu. Un seul chevalier, le grand-référendaire, suspendit l'arrêt qui allait être prononcé.

— Chevaliers, mes compagnons et amis, dit-il d'une voix grave, je vous adjure de suspendre un instant votre arrêt et de m'écouter avec attention... La vie d'une créature humaine est chose précieuse : Dieu seul, qui la donne, a le droit de la retirer, et les meurtriers méritent châtiment cruel pour si cruel forfait... Mais lorsque, sur des apparences trompeuses, accusatrices, nous nous hâtons de nous prononcer, et nous condamnons à mourir un innocent à la place d'un coupable, nous faisons positivement ce que font les meurtriers : nous assassinons, et Dieu, le juge suprême, nous demande un compte sévère de notre arrêt, au jour de ses solennelles assises... Ne nous hâtons donc pas de condamner... Les matériaux de notre jugement sont imparfaits et vicieux; nous apprécions avec nos passions, et nous tenons les balances de la Justice avec des mains que font trembler des sentiments de toute nature... Je ne crois pas, pour ma part, à la culpabilité de la jeune Euriant...

— Mais ce couteau trouvé dans sa main?... demanda Méliatir avec une sorte de rage, en s'apercevant que les paroles graves et mélancoliques du grand-référendaire produisaient sur les juges une impression toute différente de celle qu'ils avaient reçue tout à l'heure.

— Oui, répondit le grand-référendaire, c'est là le fondement unique de l'accusation. On a trouvé dans les mains de cette malheureuse un couteau tout dégouttant encore du sang généreux de la princesse Ismame... Oui!... Mais le meurtrier véritable, avant de s'enfuir, ne pouvait-il avoir placé lui-même cet outil de mort dans la main d'Euriant, pour ajouter un crime à un autre crime, et faire accuser cette infortunée du meurtre de son amie Ismame?... Cela s'est vu, ce raffinement de vice et de méchanceté; pourquoi cela ne se verrait-il pas encore?...

Méliatir tressaillit comme si le référendaire eût livré son nom et son crime à l'assemblée. Mais se contenant à grand'peine, il répliqua :

— Si ce n'est pas elle, qui cela peut-il être? Les chambrières n'ont vu entrer et sortir personne...

Quand elles sont venues, aux premières approches du jour, elles ont trouvé côte à côte la victime et son bourreau...

— Toutes deux endormies, fit observer le grand-référendaire. Peut-on admettre, seigneurs, je vous le demande, qu'une femme, créature nerveuse, faible et pusillanime d'ordinaire, ait pu commettre un semblable crime, d'abord, et, qu'ensuite, l'ayant commis, elle se soit tranquillement endormie du sommeil de l'innocence sur le sein même de sa victime?... Une pareille femme serait un monstre, et s'il y a des monstres dans la création, Dieu n'a pas voulu les faire naître parmi ce sexe plein de tendresse!... Les femmes commettent déjà assez de fautes reprochables, crimes amoureux, sans qu'on leur en attribue d'autres qui jurent avec leurs mœurs et avec leur cœur!... D'ailleurs, quel visage a montré cette prétendue meurtrière, lorsqu'on l'a réveillée et qu'elle s'est vue à côté de son amie assassinée?... Son cri de douleur et d'effroi a été sincère; elle s'est jetée avec toute l'énergie de sa tendresse sur le corps à peine refroidi de celle qui avait été son amie et qui allait bientôt devenir sa sœur... Est-ce qu'un meurtrier embrasse sa victime?...

Le grand-référendaire parlait d'or: son éloquence subjugua l'assemblée. Le duc de Metz, éperdu, ne sut bientôt plus ce qu'il devait faire.

— Dans une semblable occurence, reprit le grand-référendaire, il faut s'en rapporter à la sagesse du plus sage... Je vous supplie de suspendre l'exécution de votre fatal arrêt et de vous en référer au comte de Bar, le plus prud'homme et le plus juste des princes de ce temps?... Ce qu'il prononcera sera bien prononcé, quoi qu'il prononce!...

Cette proposition fut accueillie avec grande joie par tous les barons, qui avaient ainsi la poitrine et la conscience déchargées d'un rude poids. D'ailleurs, le comte de Bar, oncle du duc de Metz, était en effet l'arbitre le plus austère et le plus propre, par conséquent, à trancher le nœud gordien de cette mystérieuse et lugubre affaire. On résolut de l'envoyer quérir, et, en attendant son arrivée, on suspendit l'arrêt de mort quasiment prononcé contre l'infortunée Euriant.

Le duc de Metz, quoique violemment prévenu contre Euriant, écrivit à l'instant même au comte de Bar, pour requérir son assistance, et un reste de pitié, peut-être d'amour, lui fit ordonner qu'on prît soin de cette malheureuse enfant, accusée mais non coupable. Une des femmes de la princesse Ismame fut chargée par lui d'adoucir, par sa présence incessante auprès d'Euriant, l'horreur de sa prison.

CHAPITRE XXV

Comment Gérard trouva, couché dessous un arbre, un chevalier à qui on avait enlevé sa femme, et comment il mit à mort les chevaliers qui la lui avaient enlevée.

Que faisait Gérard de Nevers pendant tout ce temps? Il chevauchait à l'aventure, l'annelet d'Euriant sur son cœur, comme scapulaire, et demandant à chaque heure au ciel de prendre pitié de sa peine et de le rapprocher de plus en plus de sa mie.

Il allait, il allait, par monts et par vaux, traversant forêts et plaines, sous la pluie et le soleil, interrogeant tout le monde et ne rencontrant personne qui pût lui donner petites ou grandes nouvelles d'Euriant de Savoie, aucune! Il y avait là, certes, de quoi être triste et navré, et Gérard était fort triste et fort navré.

Comme il chevauchait ainsi dans une lande immense, forêt de bruyères roses aux agrestes senteurs, il aperçut de loin, sous un gros arbre, un chevalier étendu tout de son long sur l'herbe, et paraissant en proie aux sourdes convulsions d'un cuisant chagrin. Gérard alla devers lui et lui demanda pourquoi il gémissait ainsi. Le chevalier, à cette voix pitoyable, releva un peu la tête et répondit:

— J'avais une femme que je venais d'épouser; je l'emmenais en mon château, avec l'escorte de deux compagnons, lorsqu'un seigneur d'Ardennes, chevalier traître et mauvais, qui demeure près d'ici, et qui me guettait depuis la veille, m'a assailli au débusqué de cette forêt. L'un de mes compagnons fut tué; l'autre prit la fuite. Je me défendis du mieux que je pus, car j'avais à sauvegarder ma nouvelle épousée; malheureusement, épuisé par le sang que je perdais, je tombai sur le sol. Il me ravit alors ma femme!...

— Ami, répondit le compatissant Gérard, je prends la plus vive part à votre ennui. Mais je n'ai ni fer ni acier, comme vous voyez; ma seule arme est mon épée, qui, à la vérité est d'une trempe excellente. Mais, encore une fois, cela ne suffit pas, et si vous pouvez me fournir une armure un peu plus complète, je m'engagerai volontiers à combattre ce traître ennemi et à lui faire rendre la femme qu'il vous a enlevée par surprise...

— Sire, répliqua le chevalier dolent, je serais bien heureux de vous voir tenir cette vaillante promesse... Par ainsi, si vous avez besoin d'une lance, d'un heaume et d'un écu, il vous faut aller vers ce camarade qui gît là-bas, étendu raide mort, et le désarmer de toutes ses armes...

Gérard mit pied à terre, alla vers la lisière de la lande, où commençait la forêt, trouva, en effet, dans la direction indiquée, un chevalier mort, dans l'attitude du combat, et le désarma de ses armes pour s'en armer aussitôt. Cela fait, il remonta sur son cheval, prit congé du chevalier dolent et blessé, et, après s'être fait indiquer par lui la route qu'il devait suivre, il disparut, emportant les vœux du pauvre homme.

Comme il n'y avait pas longtemps que s'était passée l'aventure à laquelle il se trouvait maintenant mêlé, Gérard espéra, en mettant son cheval au galop, rattraper le méchant sire qui avait enlevé la femme du chevalier dolent. Il ne se trompait pas. Au bout d'une chevauchade d'une heure, il arriva en un carrefour de la forêt que bordait la lande, et il aperçut trois palefrois qui broutaient les pousses des jeunes arbres avec une avidité qui prouvait l'ardeur de leur précédente course.

Gérard s'avança. Ces trois chevaux, bride au cou, annonçaient le voisinage de leurs maîtres, les chevaliers ravisseurs. En effet, à quelques pas de là, une femme à demi-nue se débattait sous les étreintes brutales de trois forcenés. L'un lui tenait les bras,

un autre lui relevait les vêtements, et le troisième la battait de verges. Elle criait comme une pie, et elle avait raison de crier, en somme, puisqu'elle était couverte de sang, par suite des battures qu'ils lui administraient avec tant de zèle.

— Chevaliers discourtois, leur cria Gérard, ému de pitié et de courroux, on ne châtie pas les femmes innocentes!... Vous faites là une vilaine et félone action!...

Le chevalier qui battait de verges la blanche chair de la pauvre dame, tourna la tête du côté de l'amant d'Euriant, et lui dit avec dédain, sans cesser pour cela de frapper :

— Est-ce pour venger cette gente dame que vous êtes ici venu, vaillant chevalier? C'est mal avisé à vous, alors, car, avant que ayez pu nous échapper, vous paierez le loyer de votre hardiesse en même monnaie qu'elle!...

— M'est avis, répondit tranquillement Gérard, que vous parlez trop bien pour bien agir; la langue fait tort au bras, chez vous, à ce que je vois : je doute fort que vous ayez l'un aussi bien pendu que l'autre... Laissez donc là cette innocente qui ne vous a rien fait, et ne la battez plus, je m'y oppose!...

Les chevaliers, devant cette sérieuse menace de Gérard, abandonnèrent un instant la dame, qui profita de ce répit pour rajuster sa toilette désordonnée, et remontèrent hâtivement sur leurs chevaux en jurant leurs grands dieux qu'ils allaient châtier l'orgueil de Gérard avec des verges d'acier.

Gérard, qui ne s'effrayait pas de si peu, prit du champ et vint fondre la lance en arrêt sur le plus important des trois ravisseurs, le seigneur des deux autres. Son coup fut si rude et si merveilleux qu'il traversa de part en part l'écu et la poitrine de son adversaire, et que le fer de sa lance alla lui ressortir par le dos.

Les deux autres chevaliers, furieux de voir leur seigneur ainsi renversé, ne donnèrent pas à Gérard le loisir de coucher sa lance qu'il avait prestement retirée du corps de son ennemi; ils l'assaillirent tous deux en même temps avec une impétuosité dont tout autre que l'amant d'Euriant eût certainement été ébahi. Celui-ci, à défaut de sa lance, tira son épée et en allongea un coup démesuré au premier qui l'approcha. L'homme tomba. Son compagnon, plus avisé, blessa Gérard à la cuisse, et, pour plus de sûreté, ce bel exploit fait, gagna le large au plus tôt.

La place était vide. Gérard, quoique blessé, s'empressa auprès de la dame, l'aida à se revêtir complétement, et la fit ensuite monter à cheval.

— Ah! sire chevalier, lui dit-elle, les larmes aux yeux, que je suis heureuse de me savoir délivrée; heureuse surtout de l'avoir été par vous!... Dites-moi maintenant, vaillant et généreux sire, où vous prétendez me mener... Bien que j'aie le devoir de vous suivre partout où il vous plaira de me conduire puisque vous m'avez sauvé la vie et l'honneur, je vous serais bien reconnaissante de me rendre à celui qui m'a épousée aujourd'hi même, et à qui j'ai été si brutalement enlevée... Ce serait grande aumône me faire que me dire s'il est vivant ou mort...

— Belle, répondit Gérard, tenez pour certain que je vous mènerai tout à l'heure auprès de votre mari. Je me suis engagé à vous venir délivrer et à vous reconduire à lui : je tiens d'ordinaire mes promesses.

Tout en devisant ainsi, ils arrivèrent bientôt dans la lande, auprès de l'arbre au pied duquel Gérard avait rencontré le dolent chevalier. La dame, en revoyant son mari, qu'elle n'espérait plus revoir, se précipita avec emportement dans ses bras et le combla de mille tendres caresses qui furent le baume le plus salutaire pour ses blessures.

— Encore un amant réuni à sa mie! murmura mélancoliquement Gérard, en contemplant cette scène touchante. Quand donc m'en arrivera-t-il autant?...

— Vaillant sire, dit le chevalier, je remercie Dieu de vous avoir amené vers moi : je vous dois plus que la vie puisque je vous dois l'honneur de ma femme... J'ai tout près d'ici un château où j'ai laissé un mien parent : je vous demande de vouloir bien nous y conduire et d'y attendre, avec moi, l'époque de ma guérison. Je veux, une fois guéri, être votre chevalier et vous tenir compagnie en tous lieux où bon vous semblera.

— Ami, répondit Gérard, ne doutez pas que je ne vous conduise en lieu sûr : c'est mon devoir de chevalier courtois.

Lors, Gérard aida le mari et la femme à monter à cheval, puis il remonta lui-même sur son destrier, et, tous les trois devisant amiteusement, gagnèrent le château où ils devaient trouver des secours efficaces. Là, une hospitalité magnifique les attendait. On voulut retenir Gérard : il se refusa à rester.

— Vous êtes en bonnes mains à présent, dit-il au chevalier blessé; vous avez retrouvé votre mie et votre mie vous a retrouvé. Je n'ai plus rien à faire là où il y a des heureux.

Ses hôtes insistèrent, lui représentant qu'il pouvait bien leur accorder au moins la nuit qui venait, puisqu'autrement il serait forcé de coucher à la belle étoile. Pour ne pas les affliger, il accepta. On le conduisit dans la plus somptueuse chambre du château, en lui souhaitant le sommeil qu'il avait si bien gagné pour réparer ses forces perdues. Il dormit à poings fermés jusqu'au lendemain matin. On lui apporta une soupe au vin, il la mangea avec appétit, et, la soupe mangée, il prit congé de ses amis, affligés de le voir partir. Mais il le fallait : Euriant l'appelait toujours!...

CHAPITRE XXVI

Comment Gérard de Nevers, après nombre d'aventures, vint en l'abbaye de Saint-Avold, où il apprit des nouvelles de sa chère mie.

Il serait assez difficile de suivre Gérard de Nevers dans toutes ses pérégrinations et chevauchades. Ce que nous pouvons dire, c'est que, complétement revenu de l'égarement dans lequel l'avait jeté le philtre préparé par la vieille gouvernante d'Eglantine, il ne pensait qu'à réparer le temps perdu. Il alla, il alla, il alla, toujours en quête de sa mie, et, en attendant qu'il la rencontrât, il détruisit force brigands, redressa force torts, abolit force males coutumes établies dans quelques châteaux, punit force chevaliers outragieux et félons pour les belles, et se couvrit de gloire.

Gérard fit plus encore. Le tendre souvenir d'Euriant le, rendit insensible à la reconnaissance de plusieurs jeunes Lorraines qu'il avait sauvées d'un péril qu'elles voulaient bien courir avec lui. Jeunes beautés, qui méritez des amants fidèles, gardez-vous de les laisser voyager en Lorraine, dans les Vosges, et principalement sur les bords de la Meurthe et du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gérard n'eût pas été séduit, sans l'anneau d'Euriant qu'il portait sur son cœur, et qu'il baisait à tout moment.

Sa dernière aventure l'avait conduit à Saint-Avold; il était descendu dans une riche abbaye de cette ville. L'abbé de ce monastère était homme de naissance; deux de ses frères étaient chevaliers : il recevait magnifiquement tous ceux que le hasard conduisait à son abbaye; et, quoiqu'il ne connût encore que sous le nom de chevalier à l'épervier Gérard, qui, par reconnaissance, en avait fait peindre un sur son bouclier, la renommée l'avait instruit des grandes actions que ce chevalier venait de faire; et l'abbé s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs.

— Je vous presserais, dit-il à Gérard en soupant avec lui, de m'accorder quelques jours, si je n'étais obligé de partir demain matin pour Metz : notre souverain a mandé tous les barons, les abbés et les maires de ses Etats pour y former son parlement, auquel le comte Bar, son oncle, doit présider; ce duc se trouvant intéressé personnellement dans la grande affaire qu'on doit y juger, et n'ayant pas voulu porter aucun arrêt sans l'avis de ses premiers sujets.

L'abbé poursuivit, et lui raconta tout ce qui s'était dit sur le meurtre horrible de la princesse Ismame, et l'apparence qui déposait contre celle qu'elle avait admise dans son lit. Il rendit à Gérard un compte fidèle de tout ce qui s'était passé lorsque le duc de Metz avait trouvé cette jeune fille dans la forêt d'Orléans. L'un des frères de l'abbé, qui suivait alors le duc, avait été témoin de cette aventure; il avait entendu tous les propos qu'elle avait tenus au duc pour le faire renoncer à l'amener avec lui.

— Mais, ajouta-t-il, notre jeune duc la trouvait si jeune et si belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle disait d'elle-même; il l'amena dans sa cité de Metz, et la remit entre les mains de sa sœur Ismame, tandis qu'il allait défendre sa bonne ville de Dieuze, contre les comtes d'Alsace et de Bitche, qui voulaient s'emparer de ses riches salines.

L'abbé poursuivait ainsi son récit, lorsqu'il s'aperçut que le chevalier à l'épervier fondait en larmes, levait les bras au ciel, et paraissait dans la plus violente agitation. Gérard ne répondit point à ses questions en présence de quelques religieux qui soupaient avec eux : mais prenant le bras de l'abbé d'une main tremblante, il l'entraîna dans son cabinet, où, voyant un oratoire, il le fit asseoir, et se mit à ses genoux.

— Ah! mon père, lui dit-il, daignez m'écouter et me secourir; mais ce n'est que sous le sceau de la confession que je peux ouvrir mon cœur.

Le bon et vertueux abbé l'embrassa tendrement.

— Consolez-vous, mon fils; et puisse l'Etre suprême, qui vous amène au tribunal de ses miséricordes, m'éclairer dans les conseils que je pourrai vous donner!

Gérard lui dévoila son âme tout entière; et l'abbé, touché des dispositions dans lesquelles il trouvait cette âme si pleine de candeur, n'hésita point à répandre sur lui ces grâces du ciel dont il était dépositaire, et lui conseilla de le suivre à Metz, assez bien déguisé pour qu'on ne pût pas le reconnaître.

CHAPITRE XXVII.

Comment Gérard, apprenant le danger que courait sa mie, se rendit à Metz pour lui venir en aide, et comment il se porta son champion, sans se faire connaître.

Gérard avait trouvé bon le conseil de l'abbé de Saint-Avold : il le suivit. En conséquence, le lendemain, il entrait à Metz avec lui sans aucune arme, et ne conserva nulle marque extérieure de la chevalerie que ses éperons d'or, qu'il eut soin même de noircir avec une cire qu'on pouvait facilement enlever. Il cacha de plus sous son pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries, que son père avait attachée à son cou en l'armant chevalier.

Le lendemain, le son des cloches, le bruit éclatant des clairons et des trompettes annonça l'heure à laquelle le parlement devait s'assembler. Dès que ceux qui le composaient furent dans leurs places, le grand-chambellan parut au nom du duc, et dit, de sa part, qu'il demandait justice du meurtre de sa sœur. Le comte de Bar ordonna de faire comparaître celle que les apparences accusaient. Quatre huissiers, armés de leurs masses, allèrent chercher Euriant. Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baissés et pleins de larmes; mais on pouvait remarquer, dans son maintien, la noble assurance que donnent l'innocence et la vraie vertu. Après qu'un des premiers légistes eut fait l'exposition des faits, le comte de Bar demanda l'avis des chevaliers, comme à ceux qui tenaient le premier rang dans cette assemblée. Personne, excepté Méliatir, le traître et le criminel, ne voulut croire que si gente et si douce créature se fût portée à pareil excès.

— Seigneurs, dit le sire d'Apremont, le chevalier Méliatir accuse et ne prouve pas autrement que par parole. Il faut qu'Euriant soit relevée de cette accusation infamante, ou que Méliatir, aux risques de son honneur et de sa vie, veuille la soutenir par les armes, cas auquel l'accusée aura, dans le cours de six semaines, à trouver un champion pour la défendre!...

Toute l'assemblée applaudit au jugement que le seigneur d'Apremont venait de porter. On interpela Méliatir, en lui disant qu'il fallait, ou se désister, ou soutenir son accusation par les armes.

Le traître ne méritait pas de sentir le remords, qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie; il ne pensa qu'à l'abandon général où devait être une fille inconnue. Son orgueil naturel lui fit croire qu'aucun chevalier n'oserait prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les chevaliers qui venaient de parler.

—Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation; et

je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la défense de cette meurtrière!

A ces mots, il alla déposer son gant sur le bureau qu'on avait placé vis-à-vis du comte de Bar.

Quelques moments de silence succédèrent au défi que Méliatir venait de faire; nul chevalier des Trois Evêchés ni des deux Lorraines ne se présenta pour l'accepter : l'innocence d'Euriant ne leur paraissait pas encore assez prouvée. Tout-à-coup un inconnu fendit la presse, s'avança au milieu de l'assemblée, montra ses éperons d'or, releva les pans de son manteau, détacha la chaîne de pierreries qu'il portait à son cou, la porta sur le bureau près du gant de Méliatir :

— Traître, lui dit-il, c'est moi que le ciel envoie pour te punir; je suis chevalier; l'abbé de Saint-Avold répondra de moi.

A l'instant, l'abbé de Saint-Avold se leva, porta la main sur sa poitrine, et jura qu'il connaissait l'inconnu pour être chevalier, et pour être digne de lever le gage de Méliatir, et de lui faire recevoir le sien.

Le comte de Bar et les seigneurs levés avec celui d'Apremont, décidèrent tous que Méliatir devait soutenir son dire, qu'il y avait juste cause de combat, et déclarèrent aux deux tenants qu'ils eussent à se tenir prêts pour le lendemain matin. Sur-le-champ on ramena la prisonnière, qui put à peine jeter un coup d'œil sur son défenseur, lequel lui tournait alors le dos, en parlant au comte d'Apremont.

— Seigneur, lui disait Gérard, ce n'est pas sans raison que la renommée publie vos vertus et votre haute prud'homie; j'atteste le ciel que l'accusée est innocente : j'exposerais mille fois ma vie pour le soutenir; mais le hasard m'a conduit dans ce lieu : je n'ai point d'armes, achevez d'être mon bienfaiteur en m'en procurant; j'espère les porter en votre présence avec honneur!

Jamais Gérard n'avait été plus beau; jamais son air et ses regards n'avaient porté l'empreinte de plus de noblesse et d'audace. Il venait de revoir celle qu'il adorait; il était prêt à combattre pour elle : l'espérance et l'amour brillaient dans ses yeux. Le seigneur d'Apremont en fut également surpris et touché; il le prit par la main :

— Je vais vous conduire au duc, lui dit-il : quel que soit le motif qui vous ait fait entreprendre la défense de l'accusée, il ne peut être que celui d'un homme noble et courageux; et ce prince, dont l'âme est élevée, ne peut que l'approuver. Ne soyez point en peine pour des armes. Damp abbé, dit-il à celui de Saint-Avold, confiez-moi le soin de ce chevalier jusqu'après l'issue du combat : un secret pressentiment me dit qu'il en sortira couvert de gloire.

L'abbé, qui ne pouvait savoir le comte de Nevers en de meilleures mains, se contenta de lui répondre qu'il espérait que le ciel favoriserait un aussi loyal chevalier.

CHAPITRE XXVIII

Comment le duc de Metz reçut Gérard; et comment se passa le combat entre ce dernier et Méliatir.

Le duc de Metz reçut Gérard avec un air d'intérêt et de bonté. L'air noble et la beauté de Gérard firent sur lui la même impression que sur le comte d'Apremont.

— Chevalier, lui dit-il, je demande au ciel de venger la mort de ma sœur, et je désire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un chevalier d'illustre naissance sous ces habits simples; mais je diffère à satisfaire ma curiosité jusqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux.

Le comte d'Apremont conduisit Gérard à son hôtel, lui donna le choix de ses plus belles armes et du meilleur cheval de son écurie, et prit les mesures nécessaires pour qu'il parût le lendemain avec éclat dans la lice que le comte de Bar faisait préparer.

L'appareil du combat entre Gérard et Méliatir avait un air si funèbre, qu'on ne pouvait le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyait un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines : il était destiné pour Euriant, si son champion était vaincu. A l'autre extrémité, des bourreaux élevaient une potence, et préparaient la claie sur laquelle celui des deux qui succomberait devait être traîné. Les juges du camp, en longs manteaux de deuil, occupaient un échafaud. Le grand pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenait deux livres : l'un était celui de l'Evangile, sur lequel les champions devaient jurer; l'autre contenait les anathèmes et les imprécations que le ministre devait prononcer contre celui dont l'âme serait assez perverse pour faire un faux serment.

Ni les trompettes ni les instruments guerriers n'annoncèrent ce combat au peuple. La cloche d'un beffroi, destinée à marquer l'heure des supplices, avertit une troupe de pénitents, couverts d'un long sac, d'aller chercher Euriant en sa prison; ils la conduisirent, enveloppée de crêpes mêlés d'étoupes, aux pieds de l'échafaud du grand pénitencier. Les deux chevaliers, la visière baissée, y furent conduits également par leurs parrains. Euriant, interrogée la première, jura qu'elle n'était point coupable, et versa des torrents de larmes au nom de sa chère Ismame. Méliatir, pâlissant sous son casque, et pénétré d'une terreur secrète, persista dans son accusation, en portant une main tremblante sur le livre sacré. Le prêtre, se tournant vers Euriant :

— Acceptez-vous, dit-il, ce chevalier pour votre défenseur?

Elle leva les yeux sur Gérard, et, le reconnaissant alors, quoique son casque fût fermé :

— Ah! Dieu! s'écria-t-elle... Oui, oui, je l'accepte.

A ces mots, elle tomba évanouie. Le parrain de Gérard l'arrêta, le voyant prêt à se précipiter de son cheval pour la secourir. On emporta Euriant à la place qu'elle devait occuper. Gérard prêta son serment, abaissa la visière de son casque pour le prononcer à haute voix. Le prêtre et les deux parrains crurent voir briller un feu céleste dans ses yeux; Méliatir en frémit. Tous deux furent alors séparés et conduits aux deux extrémités de la lice.

Les juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs en criant : *Laissez aller!* les deux chevaliers baissèrent leurs lances, et s'élancèrent avec impétuosité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances volèrent en éclats : la force de ce choc et celui des deux boucliers fut si violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, et tombèrent avec leurs maîtres, qui restèrent quelques instants étourdis sur l'arène; se relevant enfin, et tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante; mais bientôt, ayant achevé de reprendre leurs esprits, leurs coups terribles firent frémir les spectateurs. On vit couler le sang jusqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes; et le combat se soutint près d'une heure avec assez d'égalité. Gérard, ayant alors jeté ses regards sur sa chère Euriant, la vit couverte de larmes, et les bras élevés vers le ciel. Gérard l'implora à son tour :

— Grand Dieu! dit-il, soutiens mon bras, et défends l'innocence!

A ces mots, il précipita ses coups sur son ennemi, l'étonna, le fit reculer, le poursuivit, le frappa sans cesse : il le poussa enfin près de sa chère Euriant; et d'un coup terrible qui le blessa à mort, il le renversa à ses pieds. Gérard le désarma, arracha son casque, le porta aux pieds d'Euriant, et retourna sur Méliatir pour lui faire avouer son crime.

— Je meurs, dit-il : je reçois une juste punition de mes forfaits; appelle les juges du camp...

Ils accoururent; Méliatir avoua la trahison horrible qu'il avait commise, et l'instant d'après il expira...

Il n'était point en usage que les combats livrés pour crimes de félonie, et qui se décidaient par celui que l'on nommait alors le *Jugement de Dieu*, fussent honorés des regards du souverain. Il se tenait ordinairement dans quelque maison voisine, avec ses hauts barons, jusqu'à ce que les juges du camp vinssent lui rendre compte de l'événement. Un des juges alla aussitôt avertir le duc de la mort et de l'aveu du coupable Méliatir. Ce prince accourait avec les comtes de Bar et d'Apremont; ils virent avec horreur le corps du scélérat étendu sur la poussière : mais leur surprise fut extrême, en trouvant le chevalier vainqueur et l'accusée à genoux, à quatre pas l'un de l'autre, se tendant les bras et se criant mutuellement merci. Euriant, ignorant encore que Gérard connût son innocence, et se trouvant coupable de ses malheurs, implorait sa pitié. Gérard, qui l'avait abandonnée dans la forêt, et qui ne pouvait se consoler d'avoir soupçonné sa foi, lui demandait pardon à grands cris. Les seigneurs lorrains et le duc les entourèrent; quelques-uns des barons qui s'étaient trouvés à la cour plénière de Louis, et présents au pari de Liziart, les reconnurent et les nommèrent. Un sentiment également tendre et généreux pénétra le duc de Metz; il courut à ces tendres amants, les releva et les réunit dans ses bras. Gérard se jeta une seconde fois aux pieds d'Euriant :

— Je connais ton innocence, s'écria-t-il; je suis le seul criminel : pardonne-moi, chère Euriant, ou je vais expirer à tes yeux!...

— Ah! Gérard, Gérard, tout est oublié, puisque tu me trouves digne de toi.

A ces mots, elle passa ses bras à son cou, confondit ses larmes avec les siennes; et tous les spectateurs attendris ne purent refuser les leurs à cette réunion si touchante.

Tandis que le duc aide Gérard à reconduire Euriant triomphante dans son palais, les juges du camp donnent au peuple le spectacle hideux du corps sanglant de Méliatir, traîné sur une claie autour de la lice, et pendu ensuite par les pieds.

CHAPITRE XXIX

Comment le duc de Metz, apprenant enfin qui était Gérard, lui conseilla de rentrer en possession de sa comté de Nevers et lui fit ses offres de service à ce sujet; et comment Gérard et Euriant vinrent à Montargis et de ce qui arriva.

Le duc de Metz, trop noble et trop généreux pour rien déguiser à Gérard, lui fit part de la rencontre qu'il avait faite d'Euriant dans la forêt; de l'amour qu'il avait senti naître pour elle; des offres que cet amour l'avait forcé de lui faire; et du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'était servie pour arrêter ses transports, et pour porter ses barons à s'opposer à ses premiers mouvements. Il finit par lui offrir ses troupes, ses trésors, et jusqu'au service de sa personne, pour rentrer dans la comté de Nevers, et pour obtenir justice de la lâche trahison de Liziart. Le comte de Bar fit les mêmes offres à Gérard, et les seigneurs lorrains offrirent de lever leurs bannières pour une guerre aussi juste.

— Belle, dit alors Gérard à sa mie, voyez comme vertu reçoit sa récompense de noblesse, et comme noblesse engendre toujours vertu. Oui, cher sire, dit-il au duc de Metz, bien est assez que vous m'ayez rendu ma mie; point n'est juste que vous exposiez vos hommes pour moi : plaise à Dieu et au bon roi Louis, justice me sera donnée. Je r'auray ma comté de Nevers; et c'est de mon corps à celui du traître Liziart que je la plaiderai!

Une fête magnifique suivit le triomphe de Gérard. Le duc le fit revêtir des habits les plus superbes, et des marques de son ancienne dignité. Pour Euriant, quelle que fût la joie qu'elle eût d'avoir retrouvé Gérard, elle ne voulut se couvrir que d'habits de deuil; et ce ne fut pas sans verser bien de nouvelles larmes qu'elle s'assit à la table du duc, dans la place qu'elle avait vu souvent occupée par Ismame.

Sur la fin du festin, on annonça l'écuyer du comte d'Alost au duc de Metz. Ce jeune écuyer, d'une naissance illustre, reçut le meilleur accueil; il revenait de la cour de Louis-le-Gros, qu'il avait laissé, depuis quelques jours, avec toute sa maison, à Montargis.

— Sire, dit-il, le comte d'Alost, votre cousin, m'envoie pour vous apprendre que le comte de

Montfort, votre proche parent, vient d'avoir une dispute très violente avec Liziart, comte de Forest et de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs sur les lâches moyens dont il s'est servi pour enlever la comté de Nevers au jeune Gérard, qui n'a pas senti les conséquences d'un pari follement hasardé, et qui non-seulement a mis au jeu son héritage, mais aussi la réputation de la belle Euriant de Savoie, sa nièce. Ils en seraient venus aux mains si le roi n'eût interposé son autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'est un tournoi dans lequel vous paraîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous seconder. Ces sortes de combats exercent la noblesse française, sans la détruire. J'y serai présent; et la reine couronnera de sa main le vainqueur. Les comtes de Forest et de Montfort se sont soumis à cette décision ; et le comte d'Alost, mon maître, qui se prépare pour paraître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, seigneur, de vous joindre à lui pour soutenir le comte de Montfort.

Le duc de Metz, enchanté de cette occasion de servir Gérard, et de le mettre à portée de punir le comte de Forest, assura le jeune écuyer qu'il serait prêt avant le temps marqué pour le tournoi, et qu'il y marcherait, lui centième, avec les chevaliers lorrains et des Trois Evêchés. Il fit appeler le comte de Raijecourt, son grand-sénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnais pareils, et de faire exercer cent chevaux blancs pour monter la troupe, dans laquelle il voulait être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la composeraient ne pût être reconnu. Ses ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que, huit jours après, les cent chevaliers, parmi lesquels le duc de Metz et Gérard étaient compris, se trouvèrent prêts pour marcher et prendre le chemin de Montargis.

Gérard passa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de sa chère Euriant ; il ne pouvait se consoler de l'imprudence de l'avoir soupçonnée, et des périls qu'elle avait courus.

— Je te pardonne, mon cher Gérard, disait-elle tendrement; tu n'eusses pas fait ce pari sans la bonne opinion que ton cœur avait de moi. Les apparences se sont toutes réunies contre moi : mon sort était d'en être souvent la victime...

— Ah ! chère et fidèle mie, devais-je les croire, ne devais-je pas savoir qu'elles sont presque toujours trompeuses?

Ce fut en lui baisant la main qu'il se souvint de l'anneau que lui-même avait passé dans le doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles, et que maintenant il tenait attaché sur son cœur.

— Qu'as-tu fait de ce gage de ma foi? lui dit-il.

— Hélas ! répondit-elle, l'aventure la plus malheureuse m'en a privée pour toujours.

— Il est donc perdu sans ressource?

— Ah! dit-elle, il est trop vraisemblable que je ne le reverrai jamais.

Elle lui raconta aussitôt comment l'alouette avait disparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, et la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gérard sourit, tira l'anneau de son sein :

— Tu vois encore, chère mie, lui dit-il, combien les apparences sont trompeuses.

A ces mots, il le remit une seconde fois autour du doigt de sa mie, et lui raconta par quel hasard il était entre ses mains; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chasse de son épervier avait été précédée. Nous osons croire qu'il les avait oubliées. Nous perdons bien facilement l'idée des plaisirs qui n'ont pas effleuré notre cœur ; et ces moments, si vifs et si doux, ne nous restent présents que lorsqu'ils ont été le prix d'un véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du duc de Metz, ce prince choisit plusieurs dames de sa cour pour accompagner la belle Euriant; leurs parures, leurs haquenées, furent semblables aux harnais des chevaliers : des loups de velours blancs couvraient leurs traits ; et lorsque cette belle troupe fut mêlée ensemble, il eût été bien difficile de reconnaître ceux et celles qui la composaient. Le duc se mit en marche; il séjourna deux jours à Bar-le-Duc, où l'oncle du duc de Metz promit à Gérard de se rendre à Montargis, et de confondre le lâche et traître Liziart, en présence de Louis-le-Gros. Le duc de Metz, en traversant la Champagne et la Picardie, fut reçu par les seigneurs de la Bove, de Nesles et de Grandpré, qui se préparaient à se rendre à Montargis, pour y tenir le parti du comte de Montfort. La troupe de cent chevaliers et des dames vêtues de blanc, excita l'admiration générale de toutes les provinces qu'ils traversèrent avant d'entrer dans celle du Gâtinais. Dès que le duc de Metz fut arrivé jusqu'à Moret, il écrivit au roi Louis, lui rendit compte de son arrivée, du parti qu'il prenait pour le comte de Monfort, et le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à sa cour, et qu'il restât inconnu jusqu'à la fin du tournoi. Louis, plein d'estime pour le duc de Metz, le plus puissant voisin de ses Etats, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embrasser le plus renommé de ses alliés, il se conformerait à sa volonté. Cependant Louis eut soin de faire préparer des logements commodes pour le duc, et de les faire remplir de tout ce qui pouvait être agréable et utile.

Toute la belle compagnie blanche se rendit le lendemain à Montargis; c'était le jour que Louis avait choisi pour faire la revue générale des chevaliers que le comte de Forest et celui de Montfort avaient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier se trouva plus nombreux que l'autre de moitié; il fut obligé de faire tirer au sort ceux qui paraîtraient au tournoi : mais le respect que l'on eut pour le duc de Metz et de Lorraine, exempta le prince et sa troupe de ne devoir qu'au sort l'honneur de combattre. Les cent chevaliers blancs furent d'abord choisis ; et les cent autres qu'il fallait pour égaliser ceux du parti du comte de Forest, furent tirés de différents quadrilles; les autres furent forcés de demeurer spectateurs.

Ces deux troupes, s'étant mises en ordre de bataille l'après-midi, le roi, la reine, toutes les dames et les anciens chevaliers de la cour se rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut la troupe brillante des chevaliers blancs. Le roi, passant avec les dames dans les rangs de l'un et l'autre parti, visita lui-même les armes courtoises dont ils devaient se servir le lendemain, et leur fit jurer de n'en point employer d'autres. La reine, lorsqu'elle se trouva dans les rangs de la belle troupe du duc de Metz, ne put s'empêcher de dire

à ses dames que mieux semblaient-ils angelets issus du paradis que chevaliers. Au moment où la reine passait devant Gérard, un léger coup de vent fit tomber une plume de sa coiffure : Gérard sauta légèrement à terre, ramassa la plume, et, se jetant à genoux :

— Grande reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher sur mon casque; j'espère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur.

La reine également spirituelle et pleine de bonté, lui répondit :

— Gardez-la, chevalier; quoique votre nom me soit inconnu, vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée.

Tous les chevaliers blancs s'inclinèrent respectueusement sur l'encolure de leurs chevaux, pour remercier la reine de la faveur dont elle honorait l'un d'entre eux, et Gérard, baisant respectueusement le panache, l'attacha sur son casque et alla reprendre son rang. Euriant ne parut point à cette revue générale, de crainte d'être reconnue par le comte de Montfort son oncle, et d'être obligée de lever son masque en présence de la reine. Cette princesse s'étant retirée, les chevaliers rentrèrent et se préparèrent au tournoi du lendemain.

Le son des trompettes annonça le lever du soleil. La seconde fois que le même son retentit dans Montargis, les deux cents chevaliers de chaque parti montèrent à cheval : l'arrivée de Louis et de la reine sur le balcon royal fut marquée par le même bruit de guerre, et les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vastes lices que l'on avait préparées. Le présomptueux Liziart, comptant sur sa force et son adresse, fut le premier qui sortit des rangs en défiant le comte de Monfort. Ce comte, en ce moment, avait été forcé de passer derrière sa troupe pour faire resserrer les sangles de son cheval; Gérard ne put supporter la présence et l'audace de son ennemi mortel; il courut sur lui la lance en arrêt. Liziart brisa la sienne sur son bouclier, et Gérard, portant la sienne à la visière, renversa sur le sable le comte de Forest. Le coup fit sauter son casque de sa tête; et Gérard, le portant au bout de sa lance aux pieds du balcon de la reine :

— Madame, dit-il, daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens de porter en votre honneur.

La reine reconnut le chevalier, au panache qu'il avait reçu d'elle.

— Sire, dit-elle au roi, de tels présents vous conviennent mieux qu'à moi, et ce chevalier me paraît bien digne que vous l'acceptiez.

Ce brave et chevaleureux prince reçut le casque, détacha de son cou une riche chaîne, et, la passant autour de celui de Gérard :

— Brave chevalier, lui dit-il, le cœur me dit que ce ne sera pas le seul prix que nous aurons à vous donner aujourd'hui.

Gérard se retira d'un air respectueux, et rentra dans la troupe du duc de Metz sans avoir été reconnu. Pendant ce temps, le comte de Montfort s'était avancé; et, surpris de voir Liziart déjà renversé, sans casque, et dans les bras de ses écuyers qui l'aidaient à se relever, il s'écria :

— Qui de vous, chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des dames?

Le comte de Briare, proche parent de Liziart, s'avança, courut contre lui, et vola des arçons dès la première atteinte. Les deux tenants ayant donc fait chacun leur joute d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent, coururent l'une contre l'autre, faisant trembler la terre sous les pieds de leurs chevaux. L'air retentit au loin de leur choc terrible : la plupart des lances furent brisées, et le milieu de la lice fut couvert de débris, de chevaliers et de chevaux renversés. Le roi et la reine, suivant des yeux Gérard, qu'ils reconnaissaient à la plume blanche comme à la chaîne qu'il venait de recevoir, le virent porter à terre trois autres chevaliers avant que d'avoir rompu sa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air, et devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les chevaliers, l'épée à la main, se portaient sur leurs armes. Rien ne pouvait résister à celles de Gérard : on le voyait s'ouvrir un passage dans les rangs, s'élancer au milieu des troupes les plus serrées, les mettre en désordre; et, tour à tour, il dégagea le duc de Metz et le duc de Montfort, que ceux du parti de Liziart avaient entourés et faisaient prisonniers. Gérard, s'attachant à ceux qui paraissaient les plus considérables par la richesse de leurs armes, en fit dix d'entre eux prisonniers, qu'il conduisit l'un après l'autre au balcon de la reine. L'usage des tournois ne permettait point aux prisonniers de rentrer dans la mêlée; ils ne pouvaient plus s'éloigner du balcon royal qu'ils ne fussent échangés.

Le parti de Liziart allait toujours en diminuant; bientôt celui du comte de Montfort eut une si grande supériorité, que le roi jeta son bâton; à ce signal, les juges du camp et les hérauts firent cesser le tournoi, et déclarèrent le parti du duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant séparées, allèrent se désarmer; et Louis, ayant assemblé les anciens chevaliers de sa cour avec les juges du camp pour prendre leur avis, il fut décidé tout d'une voix que le parti du comte de Montfort était vainqueur, et que le mieux faisant de l'un et de l'autre côté, et celui qui remportait le premier honneur de cette journée, était le chevalier au panache blanc et à la chaîne d'or.

CHAPITRE XXX

Comment Gérard, après avoir été vainqueur dans le tournoi des cent chevaliers, demanda un combat particulier contre Liziart et le vainquit.

Louis envoya deux hérauts et l'un de ses chevaliers faire compliment au comte de Montfort sur sa victoire, et le prier de se rendre le lendemain au palais à la sortie de la messe, et d'amener avec lui le chevalier au panache blanc, reconnu d'une voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. Le comte de Montfort répondit respectueusement au compliment de Louis, et promit de se rendre le lendemain à ses ordres. Il y parut en effet le matin, sans être armé, avec les chevaliers de son parti, vêtus avec la plus grande magnificence, hors les cent chevaliers blancs, qui restèrent couverts de leurs

armes blanches, la visière baissée, et conduisant au milieu d'eux sept dames masquées, dont celle qui paraissait la principale était conduite par le chevalier au panache blanc et par l'un de ses compagnons. Ils se rangèrent en ordre dans un grand salon, où Louis avait fait ordonner au comte de Forest de se rendre, voulant achever d'accomoder et de finir la querelle qu'il avait eue avec celui de Montfort.

Le roi et la reine furent très-surpris, en entrant dans le salon, de voir les cent chevaliers blancs la visière baissée, et les dames qu'ils avaient conduites avec eux couvertes de leurs masques. Gérard avait alors ôté son panache blanc et sa chaîne : il tenait l'un et l'autre cachés sous son bouclier. Louis, ayant appelé le comte de Montfort, lui demanda l'explication de ce mystère, et le pria de lui faire connaître du moins celui de ses chevaliers dont il avait admiré la valeur.

— Permettez, Sire, dit-il, qu'aucun de cette troupe ne se fasse connaître qu'en présence du comte de Forest; ils n'attendent que ce moment pour porter leurs hommages à vos pieds.

Louis fit aussitôt appeler Liziart, qui parut avec une suite peu nombreuse, presque tous ceux de ses compagnons ayant été trop maltraités la veille pour être en état de venir à la cour. Euriant, en voyant ce scélérat, dont la trahison avait causé tous ses malheurs, serra la main de Gérard, chancela, serait même tombée, si celles qui l'accompagnaient ne l'eussent soutenue. Gérard, transporté de fureur en voyant son ennemi, put à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avança d'un air respectueux près de la reine, mit un genou en terre; et tirant la plume blanche cachée sous son bouclier :

— Madame, dit-il, je viens vous rapporter ce panache auquel seul je dois l'honneur du tournoi, et vous demander la permission de le porter le reste de ma vie pour cimier sur mes armes.

La reine prit la plume, la passa dans une riche agrafe couverte de diamants, et la rattacha de sa main sur le casque de Gérard, qui se prosternait à ses pieds. Se relevant aussitôt, il se mit une seconde fois aux genoux de Louis :

— Sire, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale, elle m'attache à Votre Majesté pour le reste de ma vie.

En parlant ainsi, il baisa la chaîne, la remit à son cou, et poursuivit :

— Je suis votre homme, Sire; comme tel, je demande justice à mon maître, et le plus brave prince de l'univers ne peut me la refuser.

A ces mots il se leva, se tourna vers Liziart :

— Comte de Forest, dit-il à haute voix, je t'accuse comme parjure, traître, menteur; et je demande le combat à toute outrance contre toi.

Liziart étonné, mais furieux de l'affront qu'il recevait en présence de Louis et de toute la cour :

— Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répondit-il? Fais-toi connaître; mon rang ne me permet pas de mesurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parais l'être!

Gérard, indigné, se préparait à lever la visière de son casque, lorsque le comte de Montfort arrêta sa main; et sur-le-champ le duc de Metz, le comte de Bar, les quatre chevaliers lorrains que nous avons nommés s'avancèrent, délacèrent leurs casques, et s'écrièrent avec le comte de Montfort :

— Sire, nous répondons pour le chevalier inconnu, sa naissance est égale à celle du comte de Forest, dont le cœur est aussi lâche et perfide que celui de son adversaire est noble et généreux, ce que nous sommes prêts à prouver de notre corps et de nos biens envers et contre tous.

Louis, au moment où le duc de Metz et de Lorraine ôta son casque, se leva de son siége et vint l'embrasser :

— Mon frère, lui dit-il, l'honneur qne vous faites à ce chevalier le rend digne de mesurer son épée avec tous les souverains; et je tiendrais le comte de Forest pour un lâche, ajouta-t-il en regardant Liziart, s'il balançait à défendre son honneur contre le chevalier inconnu.

— Non, je ne balance plus, répondit Liziart avec fureur; je vais le punir à vos yeux : mais je vous déclare en présence de tous, que je renonce à l'hommage que je vous ai prêté et que je ne voudrais pas tenir de vous un seul éperon!

La réponse audacieuse de Liziart excita parmi les chevaliers l'indignation et le murmure.

— Comte, lui répondit Louis, je ne vous regrette ni ne vous crains; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais songez à vous laver en ce moment, ou bien votre dégradation d'armes servira d'exemple à la chevalerie.

Liziart furieux :

— Qui que tu sois. dit-il au chevalier, ta mort vengera mon injure; attends-moi, si tu l'oses!...

— Oui, je t'attends, répondit froidement Gérard.

Tandis que Liziart allait prendre ses armes. Louis et toute sa cour descendirent dans la vaste place du palais, avec le duc de Metz et toute sa suite. La reine resta sur un balcon qui dominait sur cette place : elle appela les dames blanches auprès d'elle, et prenant par la main celle qu'elle avait déjà remarquée :

— Quoique je ne vous connaisse point encore, lui dit-elle, un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment; je vous crois la cause du combat qui va se livrer : mais quel qu'en soit l'événement, comptez sur mes soins et sur ma protection.

Euriant embrassa les genoux de la reine en pleurant.

Gérard fut conduit par le duc de Metz jusqu'au milieu de la place, et le comte de Briare accompagna de même Liziart. Les deux parrains, ayant tous deux la visière levée, se mirent à distance égale des combattants, appuyés sur le pommeau de leurs épées; les juges du camp nommés par le roi s'étant approchés, leur firent prêter serment. Gérard répéta sa même accusation, qui fut suivie du démenti de Liziart; et les juges se retirèrent en criant à leurs parrains :



— Laissez aller les combattants.

Tous deux s'attaquèrent avec audace. Liziart, plus grand que Gérard, et redoutable la hache à la main, espéra l'abattre sous ses premiers coups guidés par la fureur ; le sang-froid et l'âme tranquille de l'amant d'Euriant lui faisaient attendre le moment de punir son ennemi ; et, lui rompant la mesure à chaque coup, son bouclier n'en était frappé qu'en effleurant : la pointe de sa hache, qu'il portait souvent dans la visière de Liziart, en brisa la grille ; le sang de ce traître coula bientôt sur ses armes, et commençait à l'étouffer sous son casque et à lui faire perdre haleine. Gérard s'en aperçut ; et l'attaquant à son tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta sur le bras de Liziart fit tomber ce bras avec la hache sur le sable qui fut inondé de son sang. Gérard, saisissant alors son ennemi d'un bras victorieux, l'entraîna jusqu'auprès du balcon de la reine ; et ce fut alors que, levant la visière de son casque et portant la pointe de son poignard à celle de Liziart qu'il venait de lever aussi :

— Rends-toi, traître, lui cria-t-il ; avoue tes crimes, et reconnais Euriant et Gérard.

Dans ce même instant, Euriant, qui vit celui-ci victorieux, leva les bras au ciel, arracha son masque, et se jeta aux genoux de la reine qui la reconnut, la releva et l'embrassa. Les approches de la mort inspiraient en ce moment un heureux remords au comte de Forest.

— Le ciel est juste, dit-il d'une voix affaiblie ; achève de m'arracher une honteuse vie : mais pardonne-moi l'affreuse trahison que je n'eusse point exécutée sans le secours de la détestable Gondrée.

Louis s'étant approché, Liziart fit l'aveu de ses crimes en sa présence, et le pria d'investir le comte de Nevers de la comté de Forest, qu'il lui remettait en réparation de son forfait. L'abbé Suger, qui se trouvait présent, fut assez touché du repentir de Liziart pour courir le demander à son vainqueur, qui le remit entre ses bras, où, peu d'heures après, ce coupable comte expira.

CHAPITRE XXXI ET DERNIER

Comment le roi Louis-le-Gros donna à Gérard la comté de Forest et lui rendit sa comté de Nevers. Comment la vieille Gondrée fut brûlée, et comment aussi Gérard prit à mariage Euriant sa mie.

Liziart mort, le roi prit Gérard par la main et lui dit :

— Vaillant et loyal chevalier, dès maintenant je vous rends votre terre de Nevers qui vous avait été ôtée à tort et sans cause... Et, en même temps, je vous mets en saisine et possession de la comté de Forest, laquelle je veux que vous teniez en fief de moi, comme avant vous faisait Liziart...

Gérard ôta son heaume et plia un genou devant son souverain, en signe de remercîment et d'hommage. Louis le-Gros le releva alors, le prit par la main et le mena ainsi jusques à son palais, où l'amant d'Euriant se désarma.

Raconter les grands honneurs rendus à Gérard et à sa mie, serait allonger outre mesure notre matière. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'aussitôt après la mort de Liziart, le comte de Nevers envoya deux de ses barons quérir la vieille Gondrée pour lui payer le loyer de son crime.

Ce fut une joie universelle dans le pays quand les deux envoyés de Gérard y divulguèrent le secret de leur mission. Ce fut à qui s'empresserait autour d'eux pour les aider. Le seigneur de Marcilly, le seigneur de Rochefort, le seigneur de Chastellux et quelques autres, tinrent à honneur d'accompagner la vilaine vieille à Montargis, solidement liée sur une mule aussi vieille et aussi méchante qu'elle.

Gérard les remercia de la diligence qu'ils avaient mise dans l'accomplissement de cette mission rigoureuse mais inévitable, et leur raconta brièvement les aventures qui lui étaient arrivées. Après quoi, les seigneurs nivernais lui livrèrent Gondrée, qu'à son tour Gérard livra au prévôt des maréchaux de Montargis, pour en faire prompte et exemplaire justice.

La vieille Gondrée fut brûlée vive, au milieu d'un grand concours de populaire.

Quand toutes ces choses furent faites, le roi Louis, pour honorer davantage encore Gérard de Nevers, envoya quérir la reine et toutes les dames et baronnesses du pays, et fit la solennité des noces, en tenant cour plénière pendant huit jours. Hérauts, ménétriers et trompettes crièrent à haute voix : « Largesse au roi Louis-le-Gros!... » Jamais plus dignes fêtes n'avaient couronné une plus digne existence que celle de Gérard et d'Euriant.

Le neuvième jour, la cour quitta Montargis.

Gérard prit congé du roi et de la reine, après les avoir chaudement remerciés des bienfaits et des honneurs qu'ils lui avaient prodigués. Ainsi fit la comtesse Euriant, sa mie. Puis, suivis du duc de Metz et du comte de Montfort, oncle d'Euriant, ils se mirent en route pour Nevers, où ils furent reçus avec de grandes acclamations de joie par les nobles, la bourgeoisie et le menu peuple.

Dix jours après, le duc de Metz et le comte de Montfort laissèrent à leur bonheur ces deux nouveaux épousés qui avaient une lune de miel à savourer. Ce fut vers le deuxième quartier de cette lune que Gérard songea à se rendre en sa comté de Forest pour recueillir les serments de fidélité des nobles hommes de ce pays et les gages d'obéissance des villes et châteaux qu'il renfermait. Céla fait, il revint en sa comté de Nevers, pour ne plus la quitter ; ce fut là, au milieu de sujets tranquilles et respectueux et de vassaux fidèles et loyaux, qu'Euriant et lui coulèrent doucement, paisiblement, heureusement, les jours que la Providence leur avait réservés. Deux enfants mâles leur naquirent, tous deux très beaux, tous deux ressemblant à Gérard autant qu'à Euriant, à Euriant autant qu'à Gérard. L'un s'appela Loys, et l'autre Gérard, et tous deux, croissant chaque jour en force et en beauté, devinrent bientôt les dignes continuateurs de la vaillance et de la gloire paternelles. Gérard put descendre en paix dans le cercueil : il revivait dans ses deux fils.

FIN DE GÉRARD DE NEVERS.

HISTOIRE

DE LA

COMTESSE DE PONTHIEU

Tirée d'un manuscrit du XII[e] siècle, appartenant à la Bibliothèque Impériale, coté n° 455.

CHAPITRE PREMIER

Comment Thibault de Dommart, neveu du comte de Saint-Pol, épousa la fille du comte de Ponthieu.



Au temps jadis vivait le comte de Ponthieu, prud'homme et vaillant homme, marié à une bonne dame qui lui avait donné une fille fort gente, destinée à hériter de leurs grands biens. Au même temps vivait, dans le voisinage, la dame de Dommart, sœur du comte de Saint-Pol, laquelle dame avait un fils, nommé Thibault, destiné à n'être qu'un pauvre bachelier la vie durant de son oncle.

La fille du comte de Ponthieu avait seize ans d'âge lorsque sa mère mourut. Le comte de Ponthieu, encore verdelet, se remaria pour ne pas laisser péricliter sa race, et, de cette nouvelle épousée, il eut un fils qui crût en force, biens et santé, comme un arbrisseau né de bonne terre.

Entre voisins de même rang, sinon de même fortune, les relations se nouent aisément. Au retours d'un tournoi, le comte de Ponthieu fit venir avec lui le jeune Thibault de Dommart et, après l'avoir hébergé royalement pendant quelques jours, il finit par lui dire, en souriant malignement :

— Thibault, quel joyau de ma terre aimeriez-vous le mieux?

— Sire, répondit Thibault, je ne suis qu'un pauvre bachelier; mais, de tous les joyaux de votre terre, je n'en aimerais nul autant que la demoiselle votre fille.

— Je vous la donnerai volontiers, si cela vous peut faire plaisir et à elle aussi. Vous la voulez, il faut qu'elle vous veuille...

La conversation en resta là pour l'heure. Le soir, au souper, le comte de Ponthieu prit sa fille sur ses genoux, la baisa sur ses deux belles joues en fleur, et lui dit :

— Fille, vous plairait-il d'être mariée, aujourd'hui que vous êtes en âge de l'être?...

— Sire, répondit la pucelle en rougissant de plaisir, à qui?...

— Fille, à mon bon chevalier, Thibault de Dommart...

— Ah! sire, si votre comté était un royaume, et qu'il dût venir force rois pour m'épouser, je les laisserais là pour choisir Thibault...

— Béni soit votre cœur et béni son choix, répondit le comte, joyeux, en embrassant de nouveau sa fille dont les vœux répondaient ainsi à ses vœux.

CHAPITRE II

Comment Thibault de Dommart et sa femme, après avoir fait tous leurs efforts pour obtenir un héritier, résolurent de s'adresser, à cet effet, à monseigneur Saint Jacques.

Le mariage se fit. Le comte de Ponthieu et le comte de Saint-Pol y assistèrent, et avec eux, beaucoup de gentilshommes des environs. Les noces se passèrent joyeusement, au milieu de fêtes dont on parla longtemps dans le pays.

Thibault aimait sa femme, la jeune comtesse de Ponthieu. La jeune comtesse de Ponthieu aimoit Thibault de Dommart, son mari. Tous deux jeunes, beaux, frais émoulus de l'adolescence, employèrent bravement les premières années de leur union, à seule fin de se donner un héritier du nom des Ponthieu, qui, malgré cela, s'obstina à ne pas paraître, on ne sait pourquoi. Le ciel ne le voulait pas, sans doute!

Ces deux jeunes épousés étaient très-chagrins de cette malaventure, à laquelle ils ne comprenaient rien, ayant travaillé de leur mieux pour amener un résultat contraire à celui qui arrivait.

Une nuit donc, en virant de çà de là dans sa couche, messire Thibault se mit à réfléchir amèrement à cette situation anormale, pendant que sa dame, après y avoir sans doute réfléchi de son côté, dormait d'un sommeil agité et traversé.

— D'où vient donc, murmura-t-il, que j'aime tant cette dame, et que cette dame m'aime d'une égale ferveur, et que nous ne puissions obtenir nul héritier destiné à continuer notre race, et à réjouir notre vieillesse par des grappes de petits-fils pendus à nos jambes et à notre giron?... Y a-t-il donc là-dessous quelque maléfice?... Je ne vois que monseigneur saint Jacques qui puisse nous tirer de cette peine, ainsi qu'il a fait jusqu'ici pour tant d'autres qui lui ont demandé juste ce qui nous manque...

La jeune comtesse de Ponthieu se réveilla en cet instant. Thibault la serra tendrement contre sa poitrine, si tendrement même que la dame crut qu'il voulait faire une nouvelle tentative au sujet de ce qui les préoccupait si fortement l'un et l'autre, et qu'elle s'y prêta de la meilleure grâce du monde.

— Dame, lui dit-il, je requiers de vous un don.

— Lequel, cher sire?... demanda-t-elle, disposée à ne lui rien refuser.

— Est-il bien vrai, tendre dame, que je l'obtiendrai!... Le cœur dément ce que la lèvre promet...

— Dites, cher sire, dites, et quel qu'il soit, ce don, si je puis vous l'accorder, je le ferai volontiers...

— Eh bien! chère dame, donnez-moi congé d'aller en dévotion auprès de monseigneur saint Jacques, afin qu'il nous envoie un héritier!...

— Ce don est on ne peut plus courtois et sage, je vous l'accorde de grand cœur et de grande joie. A une condition, cependant, et je ne suppose pas qu'elle vous doive être rude...

Laquelle, chère dame?...

— C'est qu'à votre tour, cher sire, vous me donnerez congé de vous suivre en ce voyage que vous comptez entreprendre...

— Je vous remercie d'y avoir songé, chère dame; je n'aurais point osé, de mon chef, vous le proposer, à cause de la longueur et des périls de ce voyage... Nous partirons ensemble, et le plus tôt que nous pourrons... Je voudrais déjà être en route!...

Le lendemain, les deux jeunes épousés commencèrent leurs préparatifs de départ, dont eut vent le vieux comte de Ponthieu, qui manda aussitôt Thibault auprès de lui.

— Thibault, lui dit-il, vous avez fait vœu d'accomplir un pèlerinage à saint Jacques?...

— Oui, sire, répondit Thibault.

— Je vous approuve. Et ma fille?...

— Elle part avec moi, sire...

— Thibault, de vous c'est bel et bon; mais de la part de ma fille cela me poigne...

— Je n'y puis rien, comte, elle l'a voulu.

— S'il en est ainsi, hâtez-vous, partez!... Palefrois, roussins, sommiers, joyaux et autre avoir, je vous fournirai tout, afin que vous ne manquiez de rien en chemin.

— Grand merci, sire, grand merci!...

Le comte de Ponthieu embrassa son gendre, et Thibault rejoignit sa dame, qui n'avait fait que hâter les préparatifs de leur départ.

Deux jours après, ils se mettaient en route pour faire visite à monseigneur saint Jacques, le saint le plus estimé des pèlerins et des pèlerines.

CHAPITRE III

Comment Thibault et sa femme, après avoir imprudemment envoyé en avant les gens de leur suite, se trouvèrent tous deux fort embarrassés, en pleine forêt, pour prendre la meilleure de deux voies qu'ils avaient devant eux.

Quelques semaines après, le jeune couple approcha de monseigneur saint Jacques, mais sans savoir exactement de quel côté se diriger pour l'atteindre.

Comme il était tard, lorsqu'il arriva dans une ville inconnue de lui, Thibault résolut de s'arrêter dans une hôtellerie et, une fois hébergé, ainsi que sa femme et leur suite, il s'enquit, auprès de l'hôte, du chemin à prendre pour toucher enfin au terme de leur pèlerinage.

— Sire, répondit l'hôte, demain, au petit jour, vous sortirez de notre ville et vous trouverez une épaisse forêt, que vous traverserez... C'est là le plus difficile, car, au bout de cette forêt, se trouve une voie large et belle dans laquelle vous chevaucherez à votre aise.

Thibault remercia, se coucha et s'endormit auprès de sa belle compagne, qui déjà dormait d'un profond somme. Ce n'était pas là, on en conviendra, le moyen de venir en aide à monseigneur saint Jacques; car ce grand saint voulait bien assister les époux dans l'embarras, mais à la condition, cependant, qu'ils s'assisteraient préalablement eux-mêmes. Les saints auraient trop de besogne, en vérité, s'ils étaient forcés de faire la besogne des autres!...

Thibault s'endormit donc. A la pointe du jour il s'éveilla, la tête lourde et le sang pesant. Par ainsi, il résolut de se reposer encore quelques heures.

— Ami, dit-il à son chambellan, qui était couché dans une chambre voisine, lève-toi et fais lever les gens de notre suite. Tu leur indiqueras le chemin à prendre, qui est celui de la forêt, en sortant de cette ville, puis tu reviendras et nous partirons les derniers, ma dame, toi et moi. Je ne me sens pas encore assez vaillant pour mettre un pied devant l'autre... J'attendrai qu'une heure ou deux de bon sommeil m'ait reconforté...

Cela fut exécuté comme il le désirait. Tous les gens de sa suite, fors son chambellan, prirent les devants avec les sommiers et les provisions, après avoir appareillé les palefrois destinés à la jeune comtesse, à Thibault de Dommart et à son chambellan : ils allèrent leur voie.

Peu de temps après, quoiqu'il ne se sentît pas beaucoup mieux, Thibault se leva, fit lever sa femme, et tous deux descendirent. Le chambellan les attendait dans la cour de l'hôtellerie, tenant les palefrois en laisse. On monta dessus et l'on sortit de la maison, puis de la ville.

La matinée était très-belle et très-riante. Des souffles âpres, des senteurs agrestes et fortifiantes venaient emplir les poumons de nos trois voyageurs, et la jeune comtesse regardait par instant son époux, en soupirant, d'un air qui voulait dire qu'avec une journée comme celle qui s'apprêtait, point n'était besoin d'aller demander à monseigneur saint Jacques ce que Nature pouvait aisément leur donner. Mais Thibault avait son idée arrêtée là-dessus: il voulait tout devoir à monseigneur saint Jacques.

On entra dans le plus épais de la forêt.

— Ami, dit Thibault au chambellan, joue des éperons, et atteins nos gens qui ne doivent pas être bien loin, puisqu'ils n'ont pris qu'une heure d'avance sur nous et qu'ils doivent nous attendre au milieu de la voie... Tu les ramèneras jusqu'ici, où nous allons t'attendre, parce qu'en pareille forêt, vilaine chose est à une dame comme la mienne de chevaucher en petite compagnie...

Le chambellan obéit, piqua des deux et disparut. Thibault et sa femme continuèrent tranquillement leur route jusqu'à un carrefour où aboutissaient deux voies.

— Deux voies! s'écria Thibault, étonné désagréablement. Deux voies!... Notre hôte m'en avait annoncé une seule... Comment faire?... Dame, laquelle prendre!...

— La bonne, cher sire, s'il plaît à Dieu!... répondit la gente dame.

Cette réponse n'était pas de nature à éclairer Thibault. Il descendit de cheval pour examiner de plus près les deux routes et tâcher de surprendre quelques indices qui pussent le guider dans le choix qu'il avait à faire. L'une était fausse et l'autre vraie; mais laquelle fausse, et laquelle vraie?...

Cette forêt était hantée par des larronneurs qui, pour mieux tromper et dévoyer les pèlerins et les chevaucheurs, avaient aménagé la fausse route au préjudice de la bonne, de façon que le regard y faillît. La bonne était en apparence étroite et malaisée, impraticable aux honnêtes gens. La fausse, au contraire, était large, souriante, avenante et semblait perfidement inviter les passants à la prendre.

Thibault prit cette voie-là, se croyant bien inspiré du ciel.

CHAPITRE IV

Comment Thibault, en croyant de deux voies prendre la meilleure, se trompa, et de la vilaine rencontre qui en fut la conséquence.

Comme il arrive presque toujours, lorsque l'on choisit, c'est-à-dire lorsque l'on hésite, Thibault prit précisément la mauvaise voie. Cette belle route si appétissante qui l'avait appelé et qu'il avait suivie, parce qu'il l'avait jugée, par ses abords, large et fleurie jusqu'au bout, cette belle route commença bientôt à se rétrécir et à se faire âpre et pénible.

Thibault, devant les obstacles renaissants sous ses pas comme autant de têtes de l'hydre de Lerne, comprit qu'il s'était fourvoyé, et, sans plus tarder, il se décida à rebrousser chemin.

Il était trop tard. En se retournant, il se trouva face à face avec quatre grands gars, montés sur de grands diables de chevaux, et la lance au poing. Quatre hommes armés, c'était trop pour Thibault qui avait à protéger les jours de sa dame : il volta, décidé à continuer cette mauvaise voie jusqu'au bout. Il se trouva face à face avec quatre autres gars, semblables d'allures aux quatre précédents.

La jeune comtesse de Ponthieu, à l'aspect des quatre premiers, avait poussé un cri étouffé; à l'aspect des quatre autres, elle pâlit et se pâma sur sa selle.

— Dame, ne vous effrayez point, je vous prie, lui dit Thibault. Cela ne sera rien!...

La comtesse de Ponthieu n'entendait plus.

Puis Thibault salua courtoisement les hommes de sinistre apparence qu'il avait à ses côtés et leur demanda ce qu'ils lui voulaient.

— Vous allez le savoir! lui répondit l'un de ces vilains gars, en fondant sur lui comme épervier sur bec-figue, et en essayant de lui donner un coup mortel avec sa grande lance.

Thibault para, en baissant le corps sur le cou de son cheval : la lance passa au-dessus de sa tête sans l'atteindre. L'homme revint : Thibault le tua. Mais il en restait sept : Thibault, malgré toute sa vaillance, n'en put tuer que deux en tout, de manière qu'il en restait encore cinq, et cinq qui avaient à venger la mort de leurs compagnons. Thibault fut assailli, son cheval fut percé de coups, et lui-même reçut quelques blessures, dont aucune mortelle, fort heureusement. Le pauvre garçonnet n'avait plus ni épée, ni arme dont il pût se défendre : il succomba sous le nombre. Les robbeurs le dépouillèrent jusqu'à la chemise, lui enlevèrent manteau, housses et éperons, et, de la courroie de sa propre épée, lui lièrent pieds et poings; puis, dans cet état, nu et meurtri déjà par les coups de lance qu'il avait reçus, ils le jetèrent sur un buisson de ronces sauvages.

Après Thibault, ce fut le tour de sa mie, qui pleurait et se lamentait, ce qui ajoutait encore à ses charmes particuliers. Les hommes aiment beaucoup à voir pleurer les femmes!

Ils la firent descendre de son palefroi, qu'ils tuèrent au préalable, pour qu'il ne prît pas la fuite, et elle avec lui; ils la dépouillèrent comme ils avaient dépouillé son mari, et ils s'aperçurent avec plaisir qu'elle était encore plus belle qu'il n'avaient osé l'espérer. Ils avaient jeté le mari sur un lit de ronces; autre fut leur projet à propos de la femme.

— Seigneur, dit l'un des larronneurs à un de ses compagnons, qui paraissait être le chef; seigneur, j'ai eu tout à l'heure mon frère tué par son mari : en retour, je la réclame pour en faire ma volonté et mon plaisir...

— Seigneur, dit un second larronneur, j'ai eu mon cousin-germain tué par son mari : en retour, je la veux pour en faire à mon aise et souhait...

— Seigneur, dit un troisième, je n'ai eu ni frère, ni cousin de tué par le mari de cette gente dame, mais j'ai été blessé grièvement par lui : en récompense de ce, je demande à être le premier à en faire à mon contentement...

— Mes amis, répondit le chef, je comprends que vos regards s'allument, et, avec vos regards, vos désirs!... Cette dame est un morceau de roi, en effet... Ne sommes-nous pas les princes de la forêt?... Emmenons-la donc dans un coin et faisons-en notre régal le plus fraternellement du monde. Elle ne sera ni à celui-ci ni à celui-là : elle sera à tous. Quand nous en aurons fait nos volontés, nous la remettrons dans la bonne voie, en priant le ciel qu'il la conduise saine et sauve au port...

Ce projet convint à tout le monde, excepté à la jeune comtesse de Ponthieu, qui, pâle et les dents serrées, contemplait cette scène d'un air navré.

CHAPITRE V

Comment la jeune comtesse de Ponthieu, mise à mal par quelques forcenés, voulut tuer son mari, qui n'en accomplit pas moins son pèlerinage à Saint-Jacques.

Thibault était toujours sur son lit de ronces. Au bout d'une heure environ, il vit revenir la comtesse de Ponthieu, sa femme.

— Pour Dieu ! dame, lui dit-il, déliez-moi ; car toutes ces ronces m'entrent partout dans la chair et me font effroyablement souffrir...

— Je vais vous délier de la vie, murmura la jeune dame, en allant ramasser sur l'herbe une épée qui avait appartenu à l'un des larrons tués par son mari, et en revenant vers lui, cette épée à la main.

Thibault, qui suivait attentivement les mouvements de sa femme, devina à sa pâleur et à l'étrangeté de sa face le coup qu'elle méditait. Il étendit le bras, pour n'être point tué...

L'épée s'abattit, non sur sa tête, mais sur ses bras, qui furent ainsi déliés.

— Dame, lui dit-il alors gravement, s'il plaît à Dieu, vous ne me tuerez jamais !...

— Certes, répondit la comtesse, et j'en suis fâchée !...

Lors il lui reprit l'épée, lui mit la main sur l'épaule, et la poussant doucement devant lui, il la reconduisit dans le bon chemin, où l'attendaient son chambellan et les gens de sa suite.

— Qu'avez-vous donc, sire? lui demandèrent-ils en le voyant ainsi dévêtu et ensanglanté.

Thibault raconta tout ce qui était arrivé ; tout fors le principal, la chose qui lui tenait le plus à cœur, ainsi qu'à sa femme. Il est quelquefois utile de ne pas dire toute la vérité.

Une fois dans la bonne voie, on ne la quitta plus, et l'on chevaucha du plus vite que l'on put jusqu'à la ville prochaine, où l'on arriva à la vesprée.

— N'y a-t-il pas en cette ville quelque maison de religion où l'on puisse laisser une dame? demanda Thibault à son hôte, lorsque tout le monde fut couché.

— Vous ne pouvez pas mieux tomber, répondit l'hôte ; il y a précisément une abbaye à quelques pas d'ici. Votre dame y sera bien : la maison a bonne odeur de piété...

— Je vous remercie, dit Thibault.

Le lendemain il se rendit à l'abbaye avec la jeune comtesse de Ponthieu.

— Sainte dame, dit-il à l'abbesse, voulez-vous me permettre de vous confier ce que j'ai de plus cher au monde? Je vais en pèlerinage à Saint-Jacques, pour accomplir un vœu et demander une grâce... Ma dame que voici est fatiguée : elle ne peut aller plus loin. Elle retrouvera, je l'espère, dans votre sainte maison, le repos du corps et de l'âme dont elle peut avoir besoin.

— J'y consens volontiers, répondit l'abbesse.

Messire Thibault remercia et prit congé, après avoir laissé à l'abbaye quelques-uns de ses gens, pour le service de la comtesse de Ponthieu.

Son pèlerinage s'accomplit dévotement, bien qu'il n'eût plus maintenant les mêmes raisons de le faire. En revenant, il reprit la comtesse de Ponthieu en l'abbaye où il l'avait laissée, et la ramena en son pays, en grand honneur et grande joie, comme auparavant, sauf qu'il n'alla plus jamais dormir dans le même lit, avec elle.

CHAPITRE VI

Comment, en interrogeant son gendre sur les aventures de son voyage, le comte de Ponthieu apprit ce qui était arrivé, et comment il résolut de punir sa fille.

Un pareil retour devait être fêté : il le fut. Dames et demoiselles félicitèrent la jeune comtesse de Ponthieu. Le comte de Saint-Pol et le vieux comte de Ponthieu complimentèrent Thibault de Dommart.

Il y eut force danses, festins et réjouissances. A l'issue d'un de ces prandions, le comte de Ponthieu dit au mari de sa fille :

— Thibault, mon beau-fils, vous ne nous avez raconté aucune des aventures que vous avez eues durant votre voyage... Si vous n'en avez pas eu, vous en avez du moins entendu...

— Sans doute, répondit le jeune homme, mais je ne puis vous dire cela en l'oreille de tant de monde...

Le comte, qui était curieux, se leva aussitôt de table, prit le bras de son gendre et le mena dans le jardin.

— Contez, beau fils, contez maintenant, lui dit-il.

Thibault alors lui raconta tout ce qui leur était arrivé, à sa femme et à lui, mais sans la nommer ni lui non plus.

— Qu'a fait le chevalier de sa dame, après cette aventure? demanda le comte de Ponthieu, que ce récit avait l'air d'intéresser.

— Il l'a ramenée en son pays en grande joie et grand honneur, répondit Thibault ; il a vécu avec elle comme auparavant, sauf qu'il n'a plus voulu dormir dans le même lit qu'elle...

— C'est encore un bon homme que votre chevalier ! reprit le comte avec une moue méprisante. A sa place, moi, j'eusse branchée sans pitié la donzelle... Oui, sur ma foi ! beau-fils, je l'eusse pendue à la branche d'un arbre de la forêt, avec les tresses de la ronce ou avec la courroie même qui liait son ami... J'eusse fait cela, vous dis-je, et tout autre l'eût fait à ma place... C'est pour cela que je ne crois guère à la bonhomie de votre chevalier...

— Vous y croirez peut-être, comte, lorsque la dame de ce chevalier en témoignera elle-même devant vous, répliqua Thibault.

— Quoi ! fit le comte, étonné. Quel chevalier est-ce donc?

— C'est moi, comte, répondit tranquillement Thibault.

— Vous?... Alors, cette dame, c'est ma fille?...

— Elle-même, comte.

— Thibault, dit le comte de Ponthieu, blême de colère, vous vous êtes vengé, puisque vous me l'avez ramenée.

Tout aussitôt il appela sa fille, qui accourut.

— Fille, lui demanda-t-il, est-ce vrai ce que

vient de me raconter Thibault de Dommart?...

— Que vous a-t-il raconté, mon père?...

— Que vous avez voulu le tuer pendant qu'il avait pieds et poings liés et qu'il était gisant, nu, sur un buisson de ronces...

— Oui, sire, répondit la dame.

— Pourquoi avez-vous voulu faire cela?...

— J'ai voulu le faire, sire, et je regrette de ne l'avoir pas fait : voilà tout ce que je puis vous dire.

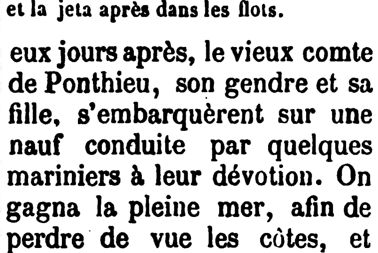
— C'est bien ; retirez-vous!...

La jeune comtesse de Ponthieu se retira.

— Il faut qu'elle meure!... dit son père d'une voix grave à Thibault, qui s'inclina.

CHAPITRE VII

Comment le comte de Ponthieu, Thibault de Dommart et la comtesse de Ponthieu s'embarquèrent sur une nauf ; et comment, une fois en pleine mer, le comte de Ponthieu fit entrer sa fille dans un tonneau, et la jeta après dans les flots.



Deux jours après, le vieux comte de Ponthieu, son gendre et sa fille, s'embarquèrent sur une nauf conduite par quelques mariniers à leur dévotion. On gagna la pleine mer, afin de perdre de vue les côtes, et quand le comte jugea qu'on en était suffisamment éloigné, il fit approcher du bord de la nauf un tonneau d'une forte capacité, en enleva l'un des fonds et pria la jeune comtesse de Ponthieu d'entrer dedans. Elle y consentit, résignée. Quand elle y fut installée, tant bien que mal, le vieux comte remit le couvercle, ferma le tout hermétiquement, et poussa le tonneau dans la mer, en le recommandant aux flots et aux vents...

Puis la nauf se mit à nager rapidement et à regagner la terre, pendant que le tonnelet nageait de son côté, dans une direction opposée. A force de nager ainsi, le tonneau fut rencontré par une nauf marchande, qui venait de Flandres et s'en allait en terre sarrasine pour commercer et échanger.

— Quelle est cette épave? se dit le patron de la nauf, en apercevant le tonneau qui flottait tranquillement sur les flots.

— C'est un tonnelet vide! répondit un marinier. Si nous l'avions céans, il nous pourrait être de quelque utilité; nous n'en avons pas embarqué beaucoup.

On nagea vers le tonneau, on l'atteignit, et, une fois dans la nauf, on le défonça pour savoir s'il contenait ou non quelque chose! Ils furent bien ébahis, on le comprend, en apercevant une femme quasi morte, faute d'air.

La comtesse de Ponthieu n'était pas reconnaissable. Son cou, gracieux et plein d'ondulations charmantes, ordinairement, était à cette heure gonflé démesurément et tuméfié. Ses belles lèvres, rouges de santé, étaient en ce moment rouges de sang jailli. Ses beaux yeux, si doux, étaient alors injectés et retournés. Les mariniers flamands furent sur le point de la rendre aux flots à qui ils l'avaient prise. Mais, par bonheur, l'air vif de la mer, les senteurs salées et salutaires qui chargeaient l'atmosphère, produisirent sur cette jeune femme un effet remarquable et amenèrent en un clin d'œil un changement complet de physionomie. La poitrine s'agita, les narines s'ouvrirent pour boire l'air, le jeu de la respiration s'établit, la vie revint. Les marchands, agréablement étonnés, l'entourèrent pour l'examiner avec curiosité, et ils l'interrogèrent pour savoir d'elle la cause de la position dans laquelle on l'avait trouvée.

D'abord, la comtesse de Ponthieu ne put pas répondre, suffoquée qu'elle était encore. Peu à peu cependant, grâce aux soins qu'on lui porta, la parole lui revint, avec les forces.

— C'est par suite d'une grande aventure et d'un grand forfait que vous m'avez trouvée prisonnière dans ce tonnelet, répondit-elle mélancoliquement.

— Quelle aventure et quel forfait?... demanda le patron de la nauf flamande, qui s'intéressait à cette jeune femme, depuis qu'elle était désenflée.

— Ce serait bien long à vous raconter et je suis bien faible, fit observer la comtesse de Ponthieu.

Le patron de la nauf, quoique homme de mer et commerçant, avait de la courtoisie pour les dames : il n'insista pas, et se contenta bel et bien de cette réponse, très-insuffisante cependant.

La femme de Thibault but, mangea, dormit, et reprit ainsi petit à petit possession d'elle-même, c'est-à-dire de sa jeunesse et de sa beauté.

La nauf flamande allait toujours son chemin, pendant ce temps-là. Les jours succédaient aux jours. Elle mouilla enfin dans le havre d'Aumarie, où elle jeta l'ancre. Puis les mariniers qui la montaient abordèrent avec la comtesse de Ponthieu.

— Qu'allons-nous en faire?... se demandèrent-ils un peu embarrassés. Une femme est d'une défaite difficile, en ces pays!...

— Vendons-la! proposa l'un d'eux.

— Ne la vendons pas, dit le patron de la nauf, et offrons-la en présent au soudan d'Aumarie... Cela arrangera merveilleusement nos affaires, et nous obtiendrons ainsi qu'il ferme les yeux sur les côtés illicites de notre petit trafic!... Est-ce convenu, mes compagnons?...

— Convenu! répétèrent les mariniers flamands, dont quelques-uns parlaient la langue sarrasinoise.

CHAPITRE VIII

Comment la comtesse de Ponthieu, sauvée par des mariniers, fut offerte par eux au soudan d'Aumarie qui lui fit apprendre le sarrasinois, l'épousa, et en eut deux enfants.

On conduisit donc la belle comtesse de Ponthieu au palais du soudan, en le suppliant de l'accepter. Le soudan était jeune ; il se servit de ses yeux pour voir que la femme qu'on lui offrait en avait de très-beaux : il l'accepta avec plaisir.

— Quelle est-elle? demanda-t-il aux mariniers de la nauf flamande.

— Sire, nous ne savons, répondirent-ils ; nous l'avons rencontrée voguant en pleine mer dans un

tonnelet où elle était mal à l'aise; nous l'avons recueillie et soignée, et nous vous l'avons amenée, à cause de sa beauté sans pareille...

— Vous avez bien fait, dit le soudan en les congédiant après toutefois les avoir récompensés comme il convenait.

Les mariniers partis, le soudan fit demander à la comtesse de Ponthieu, par ses latiniers, de quel lignage et pays elle était. Elle feignit de ne pas comprendre, afin de n'avoir pas à trahir la vérité. Le soudan fut obligé de s'en tenir aux conjectures, et il les fit assez favorables.

— Cette gente femme est de haut parentage, dit-il. Cela se voit dans son air, qui n'a rien de pauvret, ni d'humble. Seulement, je penche à croire qu'elle est chrétienne, et cela me chagrine.

Lors, il commanda à ses latiniers d'interroger de nouveau sa captive et de lui demander si elle était chrétienne.

— Oui, répondit la comtesse de Ponthieu.

— Je m'en doutais, dit le soudan. Eh bien! qu'elle laisse là sa religion et embrasse la mienne, je l'en récompenserai!...

Les latiniers traduisirent à la comtesse la proposition de leur seigneur. Elle rougit et fut tentée de refuser, tout d'abord. Mais elle n'était pas assez nicette pour ne pas comprendre que mieux valait encore céder à l'amour qu'à la force. Elle répondit qu'elle se déchrétienniserait volontiers pour plaire à son maître, qui fut ravi de cette réponse.

A partir de ce jour, la jeune et belle comtesse fut installée en souveraine dans le palais du soudan, qui, plein d'impatience d'obtenir d'elle, en sarrasinois, l'aveu de son amour, lui donna ses latiniers pour lui apprendre la langue du pays. La comtesse était habile : elle apprit vite, et, le premier usage qu'elle fit de sa connaissance du sarrasinois, fut de remercier tendrement le soudan de ses bons offices.

Le soudan, enchanté, l'épousa incontinent. Un an après, la comtesse accoucha d'un fils; puis l'année suivante, d'une fille, qui tous deux parlèrent sarrasinois comme père et mère.

CHAPITRE IX

Comment, au bout de deux ans et demi, le vieux comte de Ponthieu, son jeune fils et son gendre, se firent croisés et partirent pour la Terre-Sainte; et comment, au retour, une tempête les jeta sur la côte d'Aumarie, où ils furent sur le point d'être martyrisés.

Deux ans et demi s'étaient écoulés depuis l'abandon en mer qu'avaient fait de leur fille et femme, le comte de Ponthieu et Thibault de Dommart. Ces deux hommes avaient fait là une action grave, que, par moments, ils se reprochaient comme vilaine action. Le père songeait souvent à sa fille, et le mari souvent à sa femme; Thibault, pour sa part, n'osait pas se remarier, quoiqu'il fût certain de la mort de la comtesse, son ancienne mie.

Un jour, n'y pouvant plus tenir, le vieux comte de Ponthieu alla trouver l'archevêque de Rouen et après s'être confessé à lui, il prit la croix pour se rendre en Terre-Sainte. Thibault de Dommart, voyant son beau-père croisé, fit ce qu'il avait fait; et, à son tour, le fils du comte de Ponthieu voyant que son père et son beau-frère avaient pris la croix, les imita, par amour pour eux.

Tons trois partirent pour les Lieux-Saints, qu'ils visitèrent dévotement en remords de l'action commise à l'encontre de la jeune comtesse de Ponthieu.

Au bout d'un an de ce pèlerinage, ils se décidèrent à revenir, et, pour ce faire, s'embarquèrent au havre de la ville d'Acre, sur une nauf montée par un assez grand nombre de passagers et de mariniers. Une fois qu'ils eurent gagné la haute mer, d'horribles vents vinrent les assaillir, eux et tout l'équipage. Chacun crut à un naufrage prochain, et chacun recommanda son âme à Dieu. Leurs prières furent entendues, à ce qu'il paraît, car bientôt la tempête s'adoucit, la nauf reprit sa route sans trop de malencontre, mais sans trop savoir dans quels parages elle louvoyait.

Le lendemain, au point du jour, la nauf entra dans le havre d'Aumarie, et fut incontinent entourée par des galiotes et autres bateaux sarrasinois, qui la capturèrent. Tous les passagers et mariniers furent conduits devant le soudan, qui les envoya en prison après s'être emparé de leurs richesses. Le comte de Ponthieu et ses deux fils se tenaient si étroitement accolés, en paraissant devant le seigneur d'Aumarie, qu'il ordonna qu'ils fussent mis dans une geôle spéciale, à part des autres passagers.

Quelque temps après, le soudan donna une grande fête en l'honneur du jour de sa naissance. Deux ou trois de ses vassaux lui demandèrent des captifs chrétiens pour les martyriser. Pour leur complaire, il envoya chercher d'abord le vieux comte de Ponthieu, qui vint triste et marmiteux, comme un homme rassasié de la vie.

La femme du soudan sentit son cœur se serrer à l'aspect de son père qu'elle croyait si loin.

— Sire, dit-elle au soudan, je sais parler le français. Si vous voulez le permettre, je vais parler à ce pauvre vieil homme.

— Dame, j'y consens bien volontiers, répondit le soudan.

L'ancienne mie de Thibault de Dommart s'approcha alors de son père, qui ne la reconnut pas, et elle lui demanda en tremblant beaucoup :

— D'où êtes-vous, pauvre vieil homme? Quel pays vous a vu naître?...

— Dame, répondit le comte, étonné d'entendre une Sarrasine parler sa propre langue, je suis né dans une partie de la France qui s'appelle la terre de Ponthieu, dont j'étais comte à mon départ pour la Terre-Sainte...

La femme du soudan tressaillit. D'abord, elle avait douté; maintenant elle ne doutait plus : ce vieillard si triste était bien son père!

— Sire, dit-elle en revenant vers son mari, donnez-moi ce captif, je vous prie. Il sait jouer des tables et des échecs : il nous apprendra ces jeux-là et nous tiendra compagnie aux heures d'ennui.

— Je vous le donne, chère dame, répondit le

soudan, qui ne savait rien refuser à sa femme.

La comtesse de Ponthieu fit conduire son père dans sa chambre, et elle demanda qu'on le remplaçat par un autre captif; quelques minutes après, les geôliers amenèrent Thibault de Dommart, pâle, maigre et décharné. La femme du soudan tressaillit une seconde fois, et, une seconde fois, elle demanda à son mari la permission de parler encore à ce captif.

— D'où êtes-vous, pauvre homme? lui demanda-t-elle.

— Je suis de la terre de Ponthieu qui appartient au vieux comte, dont j'ai épousé la fille...

— Sire, dit-elle en revenant vers le soudan, je vous demande encore celui-là. Il nous distraira.

— Bien volontiers, répondit le soudan.

Thibault de Dommart alla rejoindre son beau-père, sans rien comprendre à la faveur dont ils étaient l'objet l'un et l'autre.

Les vassaux du soudan commencèrent à murmurer.

— Allez à la geôle et amenez-nous un autre captif, dit le seigneur d'Aumarie à ses serviteurs.

Quelques minutes après, parut le jeune fils du comte de Ponthieu, le frère puîné de la comtesse. Il était pâle et défait, le pauvre garçonnet.

— Sire, dit la femme du soudan en s'adressant pour la troisième fois à son mari, je vous demande encore celui-là : c'est le dernier !...

— Par Mahom ! répondit courtoisement le soudan, si j'en avais cent à vous offrir, et qu'ils vous plussent, je vous les offrirais de bon cœur.

Le jeune fils du comte de Ponthieu alla rejoindre son père et son beau-frère.

D'autres captifs furent amenés devant le soudan ; mais, cette fois, comme la comtesse ne les connaissait mie, elle les livra à leurs bourreaux, pour les martyriser à leur aise.

CHAPITRE X

Comment la jeune comtesse de Ponthieu, après avoir sauvé de mort les trois captifs, les sauva aussi de faim et de soif; et comment, au bout de quelque temps, elle leur apprit qu'elle n'était pas morte, comme ils le croyaient.

Bientôt la comtesse de Ponthieu vint dans sa chambre, où étaient les trois captifs.

— Dame, lui dit le vieux comte en l'apercevant, quand se décidera-t-on à nous tuer ?...

— Ce ne sera pas de sitôt, vieil homme, répondit la comtesse, émue.

— Cela nous poigne, reprit le vieux comte, car nous avons une faim si cruelle que le cœur nous en part !... Voilà quelques jours qu'on a oublié de nous donner à manger, sans doute pour que nous soyons plus faibles et plus humiliés devant le supplice qu'on nous prépare...

La comtesse, remuée jusqu'aux entrailles, courut chercher quelques viandes qu'elle découpa elle-même et qu'elle leur distribua à petites doses pour ne les point étouffer; puis elle leur donna à boire. Quand ils eurent bu et mangé, les trois captifs eurent plus soif et plus faim qu'auparavant. La comtesse de Ponthieu ne perdit pas courage : elle recommença vingt fois à leur donner à manger, en leur mesurant parcimonieusement les morceaux.

Cela dura ainsi pendant huit jours, au bout desquels la force et la santé revinrent aux trois captifs. La comtesse cessa alors de les traiter aussi maternellement qu'elle l'avait fait jusque-là : elle leur abandonna viandes et boire, pour qu'ils en agissent à leur fantaisie et à leur appétit. Puis, pour distraction à l'isolement et à la claustration dans lesquels ils étaient forcés de vivre, elle leur fit donner des tables et des échecs, ce dont ils furent aises. Ils regrettaient bien encore le pays de Ponthieu, mais ils le regrettaient moins.

C'était plus qu'une distraction que leur procurait là la femme du soudan : c'était un bonheur. Sa venue était attendue par eux avec impatience, son départ salué avec regret. Ils ne connaissaient pas cette femme, du moins ils croyaient ne pas la connaître ; mais c'était la seule créature de ce pays qui ne parlât pas sarrasinois pour eux. Elle avait beau être dame et maîtresse d'Aumarie, elle était leur compatriote puisqu'elle parlait la même langue qu'eux.

Le soudan eut une guerre à soutenir contre un voisin turbulent. La comtesse le sut, et elle alla incontinent trouver les trois captifs. Ils jouaient au moment où elle entra : ils se levèrent avec empressement, le vieux comte excepté, à cause de son âge.

— Seigneur, dit-elle en s'asseyant à quelques pas du vieil homme, vous m'avez dit une partie de votre histoire, mais vous ne m'avez pas tout dit. Je veux savoir le reste.

— Je suis prêt à vous le conter, répondit le vieil homme.

— Je veux savoir le vrai, non le faux, je vous en avertis, et ne croyez pas qu'il soit facile de me tromper !... Je suis sarrasine, d'abord ; puis j'ai l'art de lire dans les yeux et dans les cœurs. Recommandez donc à vos lèvres de ne pas hésiter, à votre langue de ne pas fourcher, car jamais vous n'aurez été aussi prêt d'une mort honteuse qu'au moment où vous répondrez faussement.

— Par ma foi ! répondit le vieux comte, je ne farderai pas un mot, pas une chose, je vous le promets.

— Vous m'avez dit que vous étiez le comte de Ponthieu, que cet homme-ci était le mari de votre fille, et ce jouvenceau votre fils ?...

— Je suis en effet le comte de Ponthieu, cet homme-ci est en effet mon gendre, ce jouvenceau est en effet mon fils.

— Votre fille, que ce chevalier avait épousée, qu'est-elle devenue ?

— Dame, j'ai grande crainte qu'elle ne soit morte.

— Comment est-elle morte?

— Dame, par suite d'une faute qu'elle avait faite, d'un crime qu'elle avait eu la pensée de commettre.

— Quelle faute ?... quel crime ?...

Lors le vieux comte raconta à la femme du soudan le pèlerinage à monseigneur saint Jacques de sa femme et de son gendre, pour obtenir, par l'inter.

cession de ce grand saint, un héritier qu'ils ne pouvaient obtenir, ni l'un ni l'autre, par les moyens ordinaires. Il lui dit comment, ayant traversé une forêt encoquinaillée, son gendre avait été attaché nu sur un buisson de ronces, et sa femme outragée vilainement devant lui par cinq abominables soudards. Il ajouta, qu'après le départ de ces misérables, Thibault avait prié sa femme de venir le délivrer et que, sous mine d'aller lui couper les courroies qui le retenaient au buisson de ronces, elle avait tenté de le tuer, ce à quoi il s'était opposé.

—Je sais bien pourquoi la comtesse de Ponthieu voulait tuer son mari, dit alors la femme du soudan, en interrompant le vieux comte dans son récit.

— Pourquoi, Dame?... demanda ce dernier, étonné.

—Parce que la jeune comtesse de Ponthieu avait grande honte d'avoir été vue par son mari dans l'outrageuse position où ces misérables larronneurs l'avaient mise. Une femme ne pardonnera jamais cela, malgré son amour pour son mari, et précisément, même, à cause de son amour pour lui...

—Hélas! murmura Thibault, les yeux mouillés de larmes amères. Hélas! quelle faute y avait-il donc pour elle là dedans?... Pourquoi est-elle morte aujourd'hui? Je lui aurais dit cela et tout aurait été oublié!

— La croyez-vous morte ou vive? demanda la femme du soudan.

—Nous ne savons lequel des deux, à vrai dire, répondit le vieux comte de Ponthieu. Ce que je sais bien, c'est que nous avons tiré d'elle et de sa faute une bien cruelle vengeance!...

—Oui, bien cruelle!... répéta Thibault.

— Bien cruelle!... répéta le jeune frère de la comtesse de Ponthieu.

—Et si le ciel voulait qu'elle eût échappé à cette vengeance, et que vous pussiez avoir de bonnes nouvelles d'elle, qu'en diriez-vous?... demanda la femme du soudan.

—Dame, répondit le vieux comte, cela me causerait une joie plus grande encore que celle que j'éprouverais à sortir de cette prison!...

—Dame, répondit messire Thibault, je serais plus heureux d'apprendre cela que je ne pourrais l'être à posséder la plus belle femme du monde et le royaume de France avec elle!...

—Dame, répondit le jouvenceau, on ne pourrait certes me donner ou promettre quoi que ce soit que je fusse tant aise!...

Quand la femme du soudan entendit cela, son cœur se fondit.

—Dieu soit loué et remercié!... s'écria-t-elle, attendrie.

Puis, se tournant vers les captifs :

— Il n'y a aucune feintise en vos paroles? demanda-t-elle.

—Aucune, dame, nous le jurons! répondirent les trois captifs d'une seule voix.

La femme du soudan se prit alors à pleurer de oie et de tendresse.

—Sires, reprit-elle à travers ses larmes, je puis donc vous dire, à cette heure que vous êtes, vous mon père, vous mon baron, vous mon frère!...

La joie et l'étonnement des trois captifs furent grands en entendant cet aveu inattendu. Ils firent mine empressée de se jeter à ses genoux : elle les en empêcha, en leur disant :

—Je suis Sarrasine, à présent... Je vous prie de garder secret muré sur ce que vous avez entendu, et de vous conduire avec moi comme si vous ne me connaissiez pas autrement. Je vais maintenant vous dire pourquoi je suis venue aujourd'hui vers vous... Le soudan, mon sire, doit aller en une vilaine guerre que lui fait un soudan voisin de son pays. Comme je vous connais bien, j'ai voulu vous procurer l'occasion de guerroyer avec lui et pour lui...

Cela dit, et avant que les captifs eussent pu lui répondre, la jeune comtesse de Ponthieu se retira pour se rendre auprès du soudan d'Aumarie.

CHAPITRE XI

Comment la comtesse de Ponthieu fit combattre Thibault de Dommart contre les ennemis du soudan d'Aumarie; et comment, après cela, elle demanda à ce dernier la permission de s'éloigner de lui.

Arrivée auprès du soudan d'Aumarie, la jeune comtesse de Ponthieu lui dit :

—Cher sire. l'un de mes captifs a entendu parler de la vilaine guerre que vous fait le soudan votre voisin, et de celle que vous allez entreprendre en réponse, et il m'a déclaré qu'il irait volontiers avec vous, s'il en avait la permission.

—Chère dame, répondit le soudan. cela serait imprudent et fol de ma part. Ces captifs sont chrétiens et me peuvent faire fausseté...

—Cher sire, n'ayez crainte! Celui que je vous donne pour aide a deux répondants, les deux autres captifs. S'il vous méfaisait, par hasard, je ferais pendre incontinent ses deux compagnons...

—Puisqu'il en est ainsi, chère dame, je consens à l'accepter comme aide, et je vais commander qu'on lui livre armes, cheval et tout ce qui lui conviendra.

—Cher sire, je vous remercie.

La femme du soudan retourna sur-le-champ en la chambre où l'attendaient impatiemment les trois captifs. Allant droit à Thibault de Dommart, elle lui dit :

—Messire, vous irez combattre avec le soudan contre ses ennemis.

—J'irai, répondit Thibault en s'inclinant.

— Sœur, dit le jouvenceau en s'agenouillant, faites, je vous en supplie, que j'aille aussi avec lui...

—Non, non, répondit la comtesse de Ponthieu, ce serait une cause de perte!... Venez, messire, ajouta-t-elle en se tournant vers Thibault.

Thibault de Dommart embrassa le vieux comte de Ponthieu et le jouvenceau, son fils, et suivit sa mie d'autrefois, aujourd'hui celle d'un autre. Quelques instants après, il arrivait devant le soudan, qui augura bien de sa bonne mine et de sa belle prestance.

— Chevalier chrétien, lui dit-il, j'ai foi en vous. Voici des armes, choisissez celles qui vous conviennent le mieux. Quand cela sera fait, vous me rejoindrez et monterez à cheval. Mon armée est prête.

Thibault de Dommart fut armé en peu de temps. Une heure après, il chevauchait avec le soudan et faisait merveille à voir.

Dieu s'en mêlant un tantinet, et le vaillant Thibault s'en mêlant beaucoup, la victoire ne fut pas longue à se décider. Le soudan d'Aumarie mit en désarroi l'armée de son ennemi, après force massacres et sanglantes tueries, dont il fut émerveillé lui-même.

On revint à Aumarie, avec un troupeau considérable de prisonniers et des charretées de butin.

—Par Mahom! dit le soudan à sa femme en l'embrassant, je n'ai qu'à me louer du chrétien que vous m'avez donné pour aide. Vous aviez raison de m'en répondre comme d'un vaillant homme, car ainsi s'est-il conduit. S'il veut prendre terres chez moi, je lui en donnerai volontiers, en récompense de sa valeur.

—Cher sire, répondit la comtesse de Ponthieu, il ne le ferait mie.

Il se fit un silence de quelques instants, au bout desquels la dame reprit :

—Sire, j'ai une grâce à vous demander... Je sens que si je reste plus longtemps ici, je mourrai...

—Chère dame, répondit le soudan, je ne veux pas que vous mouriez... Par ainsi, quoiqu'il m'en doive coûter, je vous ferai mener où vous voudrez aller. Dites en quel endroit.

— Cher sire, l'endroit m'importe peu, pourvu que ce ne soit pas ici.

—Il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Encore une grâce, cher sire ! si vous le permettez, j'emmènerai avec moi le vieux prisonnier et le jouvenceau : le premier sait jouer aux échecs, le second distraira mon fils, que j'emmènerai aussi, vous laissant notre fille.

—J'y consens encore, chère dame, puisqu'il le faut... Mais que deviendra le troisième prisonnier, celui qui m'a si vaillamment secondé aujourd'hui?... J'aime mieux que vous l'emmeniez que les deux autres ; d'abord, parce que, lui aussi, sait jouer aux échecs, et qu'ensuite il n'est lieu, sur terre ou sur mer, où il ne vous défende courageusement, si jamais vous aviez besoin d'être défendue.

—Sire, je veux bien l'emmener avec les deux autres.

—Que votre volonté soit faite, chère dame!...

CHAPITRE XII

Comment la comtesse de Ponthieu, après avoir quitté le soudan d'Aumarie, alla à Rome avec sa famille, puis de là en Ponthieu, où elle resta.

Le soudan fit appareiller une très-belle nauf, qu'il chargea de provisions de toute nature ; et sitôt qu'elle fut prête, la comtesse de Ponthieu, son père, son premier mari, son frère et son fils, montèrent dedans, au grand regret et déplaisir du soudan, qui s'était doucement habitué, depuis quelques années à vivre avec sa femme.

Quand la nauf eut gagné la pleine mer, les mariniers chargés de la diriger dirent à la comtesse de Ponthieu :

—Dame, le vent nous porte droit à Brandis !...

— Laissez-le nous y porter, répondit-elle, car je sais la langue française et je vous servirai d'interprète là où nous aborderons.

Les mariniers ne sonnèrent mot et mirent le cap sur Brandis. On prit bientôt terre.

—Maintenant, dit la comtesse de Ponthieu aux mariniers, vous pouvez retourner par le chemin que vous voudrez à Aumarie. Lorsque vous serez arrivés, vous irez trouver de ma part le soudan, et vous lui direz que je lui ai enlevé mon corps et mon fils pour toujours, et que les trois chrétiens que j'ai sauvés de ses prisons sont mon père, mon mari et mon frère...

Les mariniers n'avaient aucune réponse à faire à cela, sinon que la comtesse de Ponthieu les chargeait là d'une bien vilaine commission : ils se turent et se résignèrent.

Le lendemain la petite troupe composée du comte de Ponthieu, de son fils, de sa fille, de son gendre et de son petit-fils, se mit en route, avec les provisions dont le soudan avait garni la nauf. Un mois après, elle arriva sans malencontre à Rome.

Le vieux comte de Ponthieu se rendit avec toute sa famille au palais de l'Apostole, à qui tous se confessèrent. L'Apostole, attendri par le récit des traverses que ces honnêtes gens avaient eu à supporter, leur remit leurs fautes, comme Dieu les leur eût remises lui-même. Puis il baptisa l'enfant que la comtesse de Ponthieu avait eu du soudan, et lui donna le nom de Guillaume ; ensuite, il remit la comtesse en droite chrétienté et la confirma en droit mariage avec son seigneur.

La conscience de chacun se trouva ainsi soulagée d'autant. Il n'y avait plus pour chacun qu'à regarder en avant dans l'avenir, rebrousser chemin dans le passé étant impossible: on songea à accepter le bonheur qui venait, sans s'occuper des éléments dont il était composé.

La famille de Ponthieu quitta Rome, chargée des bénédictions et des indulgences de l'Apostole, et elle remonta dans sa nauf pour se rendre en son pays, où elle arriva saine et sauve. Après quoi, le vieux comte de Ponthieu commanda aux mariniers de retourner à Aumarie, et de porter au soudan la nouvelle de ces divers événements.

CHAPITRE XIII

Comment fut fêté le retour de la famille des Ponthieu, et ce qui arriva à chacun de ses membres.

On fêta le retour du vieux comte de Ponthieu et de la jeune comtesse sa fille, comme il convenait de le fêter. Le comte était aimé de ses vassaux ; on croyait sa fille morte : double raison pour se réjouir, puisque tous deux revenaient, l'un d'un voyage loin,

tain dont on ne revient pas toujours, l'autre d'un voyage dont on ne revient jamais.

Quelque temps après son retour, le comte de Ponthieu arma son fils chevalier. A ce propos, de grandes fêtes furent données par lui, auxquelles assistaient plusieurs gentilshommes de la contrée et des contrées environnantes. Parmi ces nobles invités vint un haut seigneur de Normandie, appelé monseigneur Raoul de Prajax.

Raoul de Prajax avait une très-gente demoiselle, qui ne demandait qu'à devenir dame. Il l'avait amenée avec lui: Guillaume, le fils du soudan, quoique jeune encore, fut entraîné vers cette aimable enfant et lui dit des choses qui la firent chastement rougir et agréablement rêver. Il l'épousa et devint ainsi sire de Prajax.

Quant à messire Thibault de Dommart, il fut béni du ciel: sa femme, la comtesse de Ponthieu, lui donna deux enfants, deux fils qui crûrent en force, en grâce et en beauté, et qui les récompensèrent ainsi des premières années de stérilité qu'ils avaient eu à traverser. Tout le pays fut dans la jubilation et remercia le ciel, comme d'un bienfait général.

Mais, hélas! les beaux jours sont doublés de vilains jours, les plaisirs sont doublés de peines: le fils du comte de Ponthieu mourut, au moment où son vieux père comptait le plus sur lui comme son successeur et l'héritier direct de son nom. Ce furent les deux garçonnets de messire Thibault de Dommort qui héritèrent de la comté de Ponthieu et de la comté de Saint-Pol.

Quant à la comtesse de Ponthieu, elle vécut en grande pénitence, de même que son mari vivait en grande prud'homie. Elle n'était coupable de rien, certes, mais il lui semblait, à certains tressaillements de sa conscience, qu'elle avait à se faire pardonner quelque chose, peut-être la faute d'un autre: de là la chasteté de ses mœurs et l'austérité de sa vie. Il n'y a rien de si difficile et de si rigoureux envers soi-même que les gens disposés à pardonner aux autres.

CHAPITRE XIV ET DERNIER

Comment le soudan d'Aumarie prit les nouvelles qu'on lui apporta, touchant sa femme et son fils; et comment, finalement, il se résigna.

Pendant ce temps le soudan vieillissait dans les regrets de la perte de sa femme et surtout de celle de son fils, le jeune Guillaume, marié à la fille de monseigneur Raoul de Prajax. On se console d'une femme par une autre, et le soudan s'était consolé de la sienne, après l'avoir attendue pendant longtemps Mais son fils? Un fils, la meilleure part de vous-même, la vraie chair de votre chair, la moëlle de votre cerveau, le plus pur sang de votre cœur! Et puis, celui-là promettait si bien de faire honneur à son père, en grandissant! Heureusement que, pour atténuer l'effet désastreux de cette perte, une fille restait au soudan, celle qu'il avait eue de la comtesse de Ponthieu. Elle était belle, elle fut aimée. Un vaillant Turc, fidèle vassal du soudan d'Aumarie, qui avait nom Malakin de Baudas, vit la gente pucelle et la convoita tant et si bien qu'il finit par la demander à son père. Il l'obtint et l'emmena dans son pays en grande joie et grande pompe. Ce fut d'elle que naquit la mère du courtois sultan Saladin.

FIN DE LA COMTESSE DE PONTHIEU.

A PROPOS DE LA COMTESSE DE PONTHIEU

Les commencements en tout sont malaisés. Cette réimpression de la BIBLIOTHÈQUE BLEUE a soulevé çà et là quelques tempêtes, — des tempêtes de verre d'eau. Elle venait trop à point et s'annonçait trop bien, en effet, pour ne pas mettre la jalousie à l'oreille de quelques confrères dont la bienveillance n'est pas le défaut dominant. On a essayé de trouver des verrues là où il n'y en avait point, et après avoir battu tous les buissons sans pouvoir arriver seulement à faire lever un oisillon, on s'est rabattu sur les choses les plus puérilement vagues: on nous a accusés d'avoir enflé notre sous-titre d'un chiffre ou deux, et d'avoir par exemple, annoncé des romans de chevalerie du XIIe siècle, qui, à ce qu'on disait n'en avait pas produit un seul.

Bien que, d'ordinaire, nous n'attachions pas plus d'importance aux accusations fausses que nous n'en attachons aux feuilles d'antan, — qui n'ont d'autre mérite que celui du fumier, — il nous a été désagréable de rencontrer ces accusations-là sur les lèvres et sous la plume de gens érudits, ou, du moins, dont le métier est d'être érudits. Nous avons résolu d'y répondre comme nous le ferons toujours: avec des preuves. C'est pour cela que nous publions aujourd'hui la COMTESSE DE PONTHIEU, que nous avons traduit, tout exprès pour nos souscripteurs, sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale qui porte le n° 455.

Précédemment, nous avons publié TRISTAN DE LÉONOIS, qui n'est postérieur que de quelques années à la *Comtesse de Ponthieu*, puisqu'il a été écrit en prose latine par Rusticien de Puise sous le règne de Louis-le-Gros, — c'est-à-dire vers l'année 1115, à l'époque de la guerre de ce prince avec Henri Ier, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant. Et même à proprement parler, *Tristan de Léonois* pourrait être considéré comme d'une origine plus ancienne encore, puisque Rusticien de Puise l'avait tiré avec quelques autres, des chroniques de Melkin et Télésin, auteurs bretons.

Mais comme il y a de cet intéressant roman, des éditions plus récentes que celle de Rusticien de Puise, et imprimées dans une autre langue, — par exemple, l'édition in-folio de 1489, — les éplucheurs de mauvaise foi auxquels nous faisons allusion ont pu croire qu'il n'y avait pas eu d'éditions antérieures à celle-là. A ce compte-là, les *Odes* d'Horace, l'*Enéide* de Virgile, l'*Odyssée*

d'Homère, et tant d'autres chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, ne dateraient que du XVe siècle, époque de la découverte de l'imprimerie !

Pour affirmer mieux encore, aux yeux des grabeleurs de mots dont nous parlons, l'existence de romans de chevalerie au XIIe siècle (tous les romans dits de la *Table Ronde* sont de cette époque), nous avons traduit la *Comtesse de Ponthieu* dont le manuscrit dormait si tranquillement depuis tant d'années, dans les armoires de la Bibliothèque Impériale, — en compagnie de beaucoup d'autres manuscrits tout aussi intéressants, qu'on ne réveillera pas de sitôt probablement.

Nous aurions pu en prendre un autre plus long que celui-ci, nous en convenons; plus long, mais non plus attrayant et plus étrange. Nous publierons les autres plus tard, à leur heure. C'est déjà beaucoup que d'avoir avancé l'heure de la publication de la *Comtesse de Ponthieu*, que nous réservions pour une livraison spéciale. L'affection de parrain que nous portons à la BIBLIOTHÈQUE BLEUE nous a forcé la main et le choix : on l'attaquait, nous l'avons défendue. Espérons qu'on ne recommencera pas. Espérons-le, dans son intérêt, — et surtout dans l'intérêt de ses contempteurs.

Peut-être diront-ils que ce manuscrit de la *Comtesse de Ponthieu* ne porte aucune date, et qu'alors nous sommes libres de l'attribuer à telle époque qu'il nous plaît.

D'abord, les manuscrits ne portent pas de date, à part un ou deux qui en portent une par fantaisie pure. Rien ne les y obligeait.

Ensuite cette date se trouve répétée à chaque ligne, à chaque mot du roman. Nous ne parlons pas de la traduction que nous en avons faite; nous parlons du manuscrit original qui nous a servi à la faire. Ce manuscrit commence ainsi :

« El tans passé et un conte en Pontiu moult amant le siecle. En ce meisme tans enclina le conte de Saint Pol : n'avoit nul oir de se car, mais il avait une sereur qui Dame fu de Doumart en Pontiu. Ce Dame si avait un fil, Tiebaus avait à non; oirs fu de le conté de Saint-Pol, mais povres bacelers estoit tant con ses oncles vesqui. Li Quens de Pontiu avoit feme moult boine dame, en celle dame eut une fille. Cele fille cruit et monteplia en moult grant bien et eut bien XVI ans d'age, mais dedens le tierc en q'ele fu née, sa mere morut, et li Quens se remaria tant tost, en pau de termine s'eut un fil, et il cruit et monteplia en bien. Li quens, dit monsengneur Tiebaut et si l'appela de se maisnie, et quant il l'ot de se maisnie, si monteplia li quens de Pontiu en moult grant bien. Au repair d'un tournoiement apiela li quens monsengneur Tiebaut, quel joel de ma terre ameries-vous le mex? Sire fait Tiebaut je sui uns povres bacelers, mais de tous les joiaus de vostre tere je n'ameroie tant nul con damoiselle vostre fille. Li Quens fu lies et dist : Tiebaut, je le vous donrai s'ele vous veut. Li Quens vint là où li damoisells estoit, et dist : Fille, vous estes mariée s'en vous ne remaint. Sire, fait-ele a cui? Fille, fait-il, en mon bon Chevalier Tiebaut de Doumart. Al Sire, fait-ele, se vostre conté estoit roiaumes et à moi deust rois venir, si me t'enroie-jo à moult bien mariée en lui. Fille fait-il, benois soit vostre cuers. Li mariages fu fais. Le Quens de Pontiu et cil de Saint-Pol i furent, et maint aultre preudome... »

Voilà pour le commencement. La *Comtesse de Ponthieu* finit ainsi :

« Or avint que la fille qui demourée fu avoec le soudan cruit en moult grant biauté. Uns turs moult vaillans servoit le soudan; Malakins de Baudas estoit appelés. Il regarda la bele damoiselle et le convoita et dist au soudant : Sire se jou l'osoie dire pour le hautece dont jou n'ai mie tant con ele, jou le diroie. Dites seulement, fait li soudans. Vostre bele fille, fait Malakin. Je vous le donrai volontiers. Il li dona et cil l'espousa et mena en son païs à moult grant joie et moult grant honeur, et ensi con verités tesmoingne, de cele fu nee la mere au courtois Salehadin. »

Est-ce que cela a besoin de porter une date, comme un roman du XIXe siécle? Est-ce que l'époque où la *Comtesse de Ponthieu* fut composée n'est pas écrite à chaque ligne de ce français fantasque et irrégulier, le français du XIIe siècle, qui n'avait pas alors plus de fixité que la monarchie, et qui variait de province à province et d'auteur à auteur?

Est-ce que ce n'est pas là le français de l'Oraison Dominicale du XIIe siècle, telle qu'on la lit dans un manuscrit de l'ancienne bibliothèque Saint-Victor de Paris?

« Sire Pere qui es ès ciaux, saintefiez soit li tuens nous, avigne li tuens regnes, soit faite ta volenté, si come ele est faite el ciel si soit ele faite en tere. Nostre pain de cascun jor nos done hui, et pardones-nos nos meffais, si come nos pardonons à ços qui meffait nos ont. Sire, ne soffre que nos soions tempté par mauvesse temptation, mes, sire, délivre-nos de mal, Amen. »

Est-ce que ce n'est pas là le français du fameux roman d'*Aucassin et Nicolète*, que chacun sait être du XIIe siècle ;

« Nicolete fu en prison si que vous avés oï et entendu en le canbre. Li cris et le noise ala par tote le tere et par tot le païs que Nicolete estoit perdue... Aucasin traist au Vis-conte de la ville, si l'apela. Sire Vis-quens, cavés vos fait de Nicolete ma très douce amie, le riens en tot le mont que je plus amoie! Avés la me vos tolue ne enblée... moult i ariés peu conquis, car tos les jors du siècle en seroit vo arme en Infer qu'en Paradis n'entreriés vos ja. En Paradis qu'ai-je à faire? je n'i quier entrer, mais que j'aie Nicolete ma tres douce amie que j'aim tant... »

Est-ce que cela n'est pas le français du *Vidame de Chartres*, une chanson du XIIe siècle :

Quant la saisons del douz tanz s'asseure
Que biauz estez se raferme et resclaire,
Quant toute rienz a sa droite nature,



Vient et retrait se trop n'est de male aire,
Lors chanterai que plus ne m'en puis taire,
Pour conforter ma cruel aventure
Qui m'est tournée à grand desconfiture.

J'aim et desir ce qui de moi n'a cure,
Las ! je li dis ! amours me le fist faire.
Or me het pluz que nule créature,
Et as autres la voi si debonaire !
Diex ! pourquoi l'aim quant ji ne li puis plaire.
Or ai-je dit folie sanz droiture,
Qu'en bien amer ne doit avoir mesure.

Est-ce que ce n'est pas là, non plus, le français du *Roman du Rou*, du *Brut d'Angleterre*, du *Roman du duc Richard Ier*, et des autres poëmes de Robert Vace, qui vivait, au XIIe siècle, puisqu'il vivait à l'époque du couronnement de Richard-*Cœur-de-Lion*, — c'est-à-dire vers 1189 :

Willame Lunge Epée fu de haute estature ;
Gros fu par li espaules, greile par la cheinture ;
Gambes out lunges dreites, large la forchure ;
Nestoit mie sa chair embrunie ne oscure ;
Li tez porta hault, lunge out la chevelure,
Oils dreitz et apersout, et dulce regardeure,
Mez a ses ennemiz semla mult fiere et dure ;
Bel nez e bele bouche, et bele parleure ;
Fors fu comme Jehanz e hardie sans mesure
Ki son colp attendi, de sa vie n'out cure.

Est-ce que ce n'est pas là, en un mot, le premier bégaiement de notre langue d'Oil,— la langue des trouvères, — que tous les cœurs français doivent préférer à la langue d'Oc,— la langue des troubadours ?... Patois tant que vous voudrez, mais ce patois nous est cher, à nous autres gens du nord de la France. C'est la langue patriotique par excellence, — la langue des vaincus qui ne veulent plus de la langue de leurs vainqueurs. C'était une façon de se reconquérir, pour ainsi dire, puisqu'en supprimant l'idiome latin et en le remplaçant par un idiome nouveau, on supprimait les traces de l'invasion des légions de César, comme on les supprimait en architecture en remplaçant le cintre romain par l'ogive gothique. Société nouvelle, langue nouvelle, d'ailleurs ; le nouveau monde ne pouvait se servir de la langue de l'ancien monde. Le latin fut définitivement congédié, comme un mauvais serviteur de la pensée humaine, après trois ou quatre siècles d'extermination, après les invasions successives des Vandales, des Goths, des Francs et des Normands !

Voilà pour la date de naissance du roman que nous publions aujourd'hui, *la Comtesse de Ponthieu*, qui se lit si couramment dans l'original. Nous aimons à croire qu'il n'y a plus de doute à ce sujet.

Maintenant resterait l'objection qu'on pourrait nous faire, avec la même mauvaise foi, touchant le caractère de roman de chevalerie de *la Comtesse de Ponthieu*. On ne peut plus nier que ce ne soit un roman du XIIe siècle, puisque nous en avons cité un extrait suffisamment probant, et qu'il est facile de s'assurer de l'intégrité de notre texte en consultant celui du manuscrit coté n° 445, en dépôt à la Bibliothèque de la rue Richelieu ; mais, comme il faut bien toujours nier quelque chose, on s'est réservé le droit de dire que la *Comtesse de Ponthieu* n'était pas un roman de chevalerie, et que, par conséquent, il ne devait pas faire partie de la collection de notre *Bibliothèque Bleue*,

Dire est facile, prouver est autre chose. Pour éviter à nos deux ou trois détracteurs *lettrés*,— on ne s'en douterait guère ! — la peine de nous prouver que la *Comtesse de Ponthieu* n'est pas un roman de chevalerie, nous allons tout simplement leur prouver le contraire, en les forçant à lire ce roman, comme nous les forcerons à lire ceux du XIIe siècle que nous publierons encore, dans la suite.

Supplice aimable, du reste, que celui auquel nous les condamnons là. La fable de la *Comtesse de Ponthieu* est d'une originalité saisissante. Elle pivote sur un sentiment d'une délicatesse si rare, qu'on s'étonne de le rencontrer en ces temps si loin de nous.

Le vieux comte de Ponthieu, en Picardie, marie sa fille au jeune Thibault de Dommart, et ces deux jeunes gens, tous deux beaux, tous deux amoureux, tous deux ardents, se mettent à travailler avec enthousiasme à se procurer un héritier du nom des Ponthieu. Leurs efforts ne sont couronnés d'aucun succès, et le brave Thibault de Dommart se décide à s'en aller en pèlerinage à Saint-Jacques, un très grand saint, à ce qu'il paraît, dont l'intercession est demandée en ces occurences. Il part, mais sa femme veut le suivre. Il s'y oppose d'abord, à cause des périls du voyage ; puis enfin il cède, parce qu'il faut toujours céder aux femmes, — quelque extravagance qu'elles exigent de vous.

Voilà le mari et la femme partis. En route, on traverse une forêt. Une troupe de coquins attaque le *chevalier* Thibault de Dommart, le déshabille et l'attache sur un buisson de ronces, où il ne doit pas être à son aise. Moins à son aise encore doit-il être, lorsque les misérables, après avoir dévêtu sa femme, lui font subir le dernier des outrages.

Lucrèce, après avoir subi le même outrage de Sextus, se tue,— ne pouvant survivre à son déshonneur. La jeune comtesse de Ponthieu, plus femme de toutes les façons que la compagne de Collatin, ne se tue pas, parce que sa religion défend l'homicide de soi-même, mais elle veut tuer son mari, — que sa religion ne lui défend pas d'occire, probablement. Vous voyez ce qu'il y a d'intéressant dans cette dissemblance de mœurs, qui vient de la dissemblance des époques. Autres temps, autres Lucrèces !

Il y a quelque chose de personnel et de délicat dans cette action de la comtesse de Ponthieu. Remarquez bien qu'elle adore son mari ; si elle ne l'avait pas aimé, et qu'elle eût purement et simplement désiré un enfant, comme il en désirait un, — uniquement pour avoir un enfant,— elle n'eût pas consenti à entreprendre avec Thibault de Dommart un voyage périlleux ; elle se serait contentée de le laisser partir seul, et de rester à la maison dans l'attente de cet héritier, — qui serait peut-être venu.

C'est précisément parce qu'elle adore son mari

que la comtesse de Ponthieu veut le tuer. L'amour vrai, l'amour chaste, est fait de mille riens qui composent un tout charmant, un faisceau de ravissantes tendresses. Si l'on touche à ce faisceau, il se rompt : adieu l'amour!

Thibault de Dommart avait vu,—sans le vouloir, bien entendu. Ce n'était, certes, ni de sa faute, ni de celle de sa femme; mais enfin il avait vu, et les femmes n'aiment pas que leurs maris voient cela. Nous parlons des nobles femmes,—non des femmes vulgaires qui, après pareille aventure, rougiraient peut-être un peu, mais ne songeraient nullement à tuer leurs maris. C'est tout au plus si elles tueraient les misérables outrageurs! La femme n'est pas née pour l'héroïsme, — à part quelques merveilleuses exceptions. Les trivialités et les exigences honteuses de la vie sont d'ordinaire acceptées par elle sans trop de colère et de répugnance : elle possède plus que l'homme la science funeste de la résignation. Quand elle a dit : « Je n'y peux rien! » elle a tout dit, — du moins elle croit qu'elle a tout dit. La femme tient à vivre, et elle a de la mort, — surtout de la mort violente,— une sainte horreur. Les brutalités l'effrayent, et principalement cette suprême brutalité qui s'appelle le mourir. C'est par galanterie que La Fontaine a fait la fable du *Bûcheron* qui se plaint de son fardeau, et qui, après avoir appelé la Camarde pour l'en débarrasser, la renvoie au plus vite en disant qu'il aime encore mieux souffrir que mourir; c'est par galanterie que La Fontaine a mis là un bûcheron, — c'est une bûcheronne qu'il aurait dû mettre. «La misère est brave,» dit le vieux Shakespeare. La misère, oui; mais non la femme devant les misères de ce monde. C'est pour cela que les pauvresses jeunes et jolies se laissent si facilement séduire par des richards vieux et laids. L'homme seul sait souffrir.

Cependant, de temps en temps, surgissent de glorieuses exceptions, comme Hypatie, le dernier disciple femelle de l'école d'Alexandrie; comme Epicharis, la courtisane courageuse qui préféra se laisser ouvrir les veines plutôt que de trahir à Néron le secret d'une conspiration dans laquelle était compromis son amant; comme Jeanne d'Arc, la noble pucelle d'Orléans; comme Jeanne Laisné, l'ennemie de Charles-le-Téméraire, l'héroïne de Beauvais; comme Charlotte Corday, l'héroïne de la Gironde; comme quelques autres encore, dont le courage a été diversement apprécié par les historiens. Mais rares sont-elles, ces héroïnes et ces martyres du cœur, — très-rares! Le dévouement pur, la vertu vraie ne fleurit que parmi les choses âpres : *per aspera floret*... Hélas! les femmes ne sont que des enfants, des enfants, bien extraordinaires, nous le voulons bien, mais enfin des enfants. La seule chose qu'on leur ait apprise, — ainsi que le dit impertinemment et justement Denis Diderot, — c'est à bien porter la feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur première aïeule. Tout ce qu'on leur a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : Ma fille, prenez garde à votre feuille de figuier; votre feuille de figuier va bien; votre feuille de figuier va mal!... Ce n'est pas une école de grandeur d'âme, celle où on les envoie, convenez-en.

Maintenant, laquelle des deux femmes vaut mieux, de Lucrèce ou de la comtesse de Ponthieu? laquelle des deux actions est la plus héroïque? Nous ne sommes pas chargés de résoudre cette épineuse question, — de peur de nous y déchirer l'esprit ou de nous faire déchirer le visage : c'est trop scabreux et trop difficile. Et puis on ne sait pas assez les pensées *de derrière la tête* des femmes; on ne connaît pas assez leurs *postscenia vitæ*, les actions secrètes de leur vie, les fils cachés de chacun de leurs mouvements avoués, de chacun de leurs sentiments manifestés. C'est une bouteille à l'encre que le cœur féminin : il ne fait pas bon d'y tenter une exploration, — à cause des ténèbres et du gravier qu'on s'expose à y rencontrer. Lucrèce avait ses raisons d'agir ainsi qu'elle fit après la vilaine démonstration de Tarquin à son endroit; la comtesse de Ponthieu aussi. Ne nous hâtons ni de les blâmer ni de les louer, — de peur de nous hâter de nous tromper.

Il nous a semblé qu'il y avait, pour nos lecteurs, un intérêt à connaître l'autre côté de la médaille de Lucrèce. C'est pour cela que nous avons publié la *Comtesse de Ponthieu*.

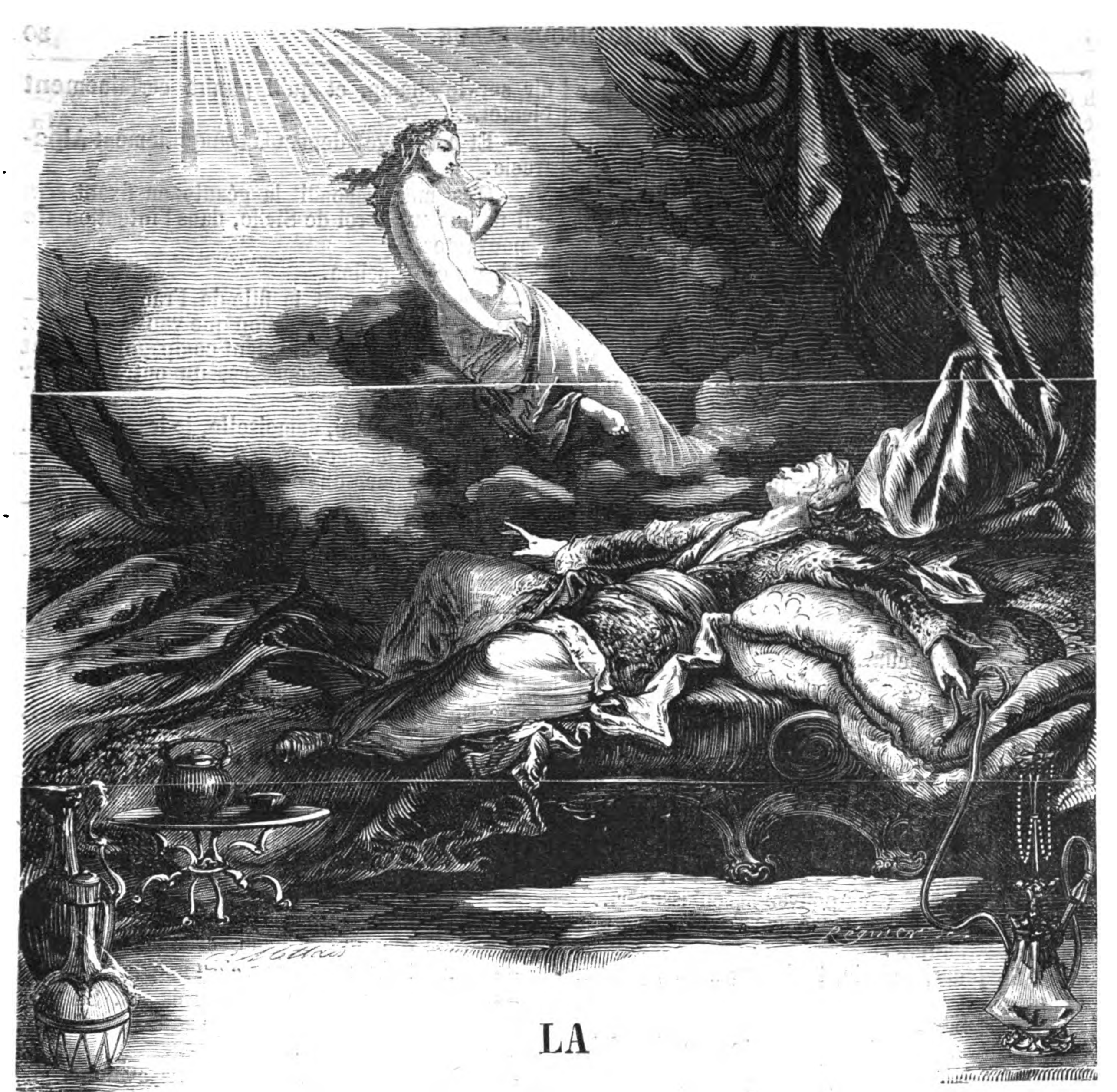
Nos lecteurs jugeront et prononceront en dernier ressort.

En outre de ce côté original que nous signalons dans ce roman, — et ce n'est pas là son moindre intérêt, comme bien l'on pense, — il y avait pour nous une autre raison de le publier. Cette raison, nous l'avons dite en commençant, et nous la disons en terminant : la *Comtesse de Ponthieu* est un roman de chevalerie. Thibault de Dommart est chevalier; le vieux comte de Ponthieu est chevalier; il arme chevalier son petit-fils; il y a des tournois; il y a des combats; il y a de grands coups d'épée; il y a, en un mot, tout ce qu'il y a dans les autres romans de chevalerie. Avec cette différence, cependant,— c'est la seule, et elle n'est pas grande, — que la *Comtesse de Ponthieu* n'a qu'une vingtaine de pages, et que les autres romans en ont davantage.

Nous croyons avoir péremptoirement répondu aux deux ou trois critiques de mauvaise foi qui ont été faites à propos du sous-titre de notre Bibliothèque Bleue. Nous attendons de plume ferme celles qui pourraient nous être faites encore par les mêmes *lettrés*, — ou par d'autres. Notre collection n'a pas la prétention d'être infaillible; seulement celle d'être faite avec soin et *bonne foi*. C'est quelque chose, à ce qu'il nous semble.

Alfred Delvau.





LA

PRINCESSE DE TRÉBISONDE

CHAPITRE Ier.

Comment le roi de Sicile et Amadis de Grèce arrivèrent en l'île de Silanchie pour combattre Frandalon Cyclops et son fils.

Après mainte et mainte aventure, Alpatracie, le chevalier de l'Ardente Epée et Frandamelle, arrivèrent enfin en vue de l'île de Silanchie, en face de la forteresse de Frandalon.

Le roi de Sicile, craignant que ce dernier ne voulût pas rendre la reine sa femme et Lucelle sa fille, en dépit des conventions et après le combat accordé, se fit accompagner de trente chevaliers, sans compter le fils d'Onolorie.

C'est en cette compagnie qu'il marcha droit vers une touffe d'arbres, d'où la sentinelle du château les découvrit, et, les ayant découverts, sonna hautement du cor pour avertir.

Alors parut incontinent une demoiselle montée sur un palefroi, laquelle, s'adressant au roi de Sicile comme étant le plus richement armé de la troupe, lui dit :

— Chevalier, monseigneur Frandalon Cyclops m'envoie savoir qui vous êtes et qui vous a donné

le droit d'entrer si librement en la terre où il règne en maître...

— Demoiselle, répondit le roi, avertissez-le que, s'il veut tenir la promesse qu'il a faite à Alpatracie, duquel il détient à tort la femme et la fille, il le trouvera avec un autre chevalier, prêt à le combattre, lui et son fils... Mais, comme il est méchant de nature et que sa déloyauté peut le pousser à commettre une trahison à notre endroit, j'entends qu'il me donne un otage, comme garantie...

— Un otage ?...

— Oui, cela ne vous paraît-il pas naturel et légitime ?

— Je n'ai pas à me prononcer là-dessus, seigneur chevalier... Je n'ai qu'à aller auprès de monseigneur Frandalon pour lui demander ce qu'il pense de votre proposition...

— Allez donc, et revenez-nous vitement, demoiselle... car j'ai grand'hâte, pour ma part, que cette affaire soit terminée et que ma femme et ma fille me soient rendues...

— Je ne reviendrai que trop tôt pour votre malheur à tous deux...

— Vous croyez, demoiselle?...

— J'en suis sûre... Et si vous connaissiez comme moi la force et la vaillance de monseigneur Frandalo et de son fils, vous ne seriez point si hâtif à demander combat contre lui... vous trembleriez au lieu de rire comme vous le faites présentement...

— Allez, allez, ma mie, et revenez-nous vitement, je vous le répète. Nous sommes là deux gentilshommes qui ne craignons en rien votre maître et son fils, vous pouvez les en assurer...

— Nous verrons si votre parole sonnera toujours aussi haut!...

— Toujours, ma mie, toujours; avant, pendant et après!...

— C'est bien.

Cela dit, la demoiselle envoyée par Frandalon Cyclops fit tourner bride à son palefroi et disparut aux regards du roi de Sicile et de son jeune compagnon.

Quelques instants après, elle était de retour.

Mais, cette fois, elle n'était pas seule. Elle ramena avec elle l'otage demandé, lequel otage était la propre fille du géant Frandalon.

C'était une belle géante de je ne sais plus combien de pieds de haut, portant un accoutrement assez étrange composé de menues écailles de poisson et trainant sur ses talons et au delà, de plus d'une brasse.

Sur son chef, elle avait une guimpe de la même étoffe, c'est-à-dire parsemée de coquilles de limaces.

En outre, pour compléter ce bizarre costume, cette géante n'avait qu'un œil placé au beau milieu du front.

Alpatracie et le fils d'Onolorie se retinrent de rire, malgré la forte envie qu'ils en avaient, et ils la saluèrent fort civilement.

Mais elle, sans daigner leur rendre leur salut, s'adressant au roi de Sicile, lui dit :

— Monseigneur Frandalon, mon père, consent à vous donner l'otage que vous lui demandez, quoiqu'au fond cette demande de votre part soit un outrage pour lui, un outrage qu'il devrait punir sur-le-champ, et qu'il punira certainement bientôt...

— Et cet otage? demanda tranquillement Alpatracie.

— C'est moi, répondit la géante en fixant son œil unique sur le roi de Sicile, dans l'intention de l'épouvanter.

Alpatracie s'inclina.

— C'est moi, reprit la fille de Frandalon Cyclops. Mais c'est à la condition que vous renverrez les chevaliers qui vous tiennent compagnie en cet instant et dont la présence est un outrage pour mon père...

— Je les renverrai, demoiselle, je les renverrai.

— Vous ne garderez près de vous que le compagnon qui, pour son malheur et le vôtre, doit vous assister dans le combat que vous avez la témérité d'entreprendre...

— Je ne garderai que ce compagnon, un chevaleureux homme, je vous le dis!...

— Et où est-il, cet audacieux qui doit vous servir de second, c'est-à-dire qui doit mourir de male mort avec vous ?...

Le roi de Sicile présenta le chevalier de l'Ardente Epée, qui avait en ce moment, comme lui, la visière de son heaume relevée.

En apercevant ce frais et beau visage d'adolescent sur lequel aucun poil ne faisait tache, et qui ressemblait assez, sauf la fierté, à un visage de jeune fille, la géante se prit à rire avec mépris.

— C'est là le chevalier que tu veux opposer à mon frère? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Alpatracie, et je vous garantis que votre frère aura fort affaire avec lui!...

— Ce n'est pas un homme, c'est une demoiselle!

— Une demoiselle? Je ne le crois pas. S'il n'a pas barbe au menton il a courage au cœur, et cela vaut mieux, j'imagine...

— Je n'en crois rien... Et je pense avoir parmi mes femmes de plus propres que vous à de belles danses... Un atour de fillette vous siérait mieux, je le répète, que cet armet qui vous échauffe ainsi le front...

Le chevalier de l'Ardente Epée, au lieu de se fâcher, ne fit qu'en rire.

— Par Dieu, madame, lui dit-il, si toutes les belles de cette contrée vous ressemblent, on ne jugera jamais que je sois venu par deçà pour y faire l'amour, et, moins encore, que vous et moi soyons enfants du même père...

Comme ils en étaient en ces termes, on vit sortir de leur forteresse formidable Frandalon Cyclops et son fils.

Lors, le roi de Sicile commanda à ses gens de se retirer vers le navire, et d'emmener avec eux la géante, destinée à servir d'otage.

—

CHAPITRE II

Comment le fils d'Onolorie, après avoir défait le géant Frandalon Cyclops, défit encore son fils, qui avait blessé le roi Alpatracie.

Frandalon Cyclops était monté sur une bête quasi semblable à un dromadaire. Il avait, pour toute armure, un écu de fin acier, qu'il avait pendu au cou, et portait à son poing une hache lourde, pesante et bien propre à aussi gracieux damoiseau que lui... Jamais on n'avait vu homme d'aussi grande taille et d'aussi forte corpulence.

Ce qui ajoutait encore à son air formidable, c'était l'œil unique qu'il avait au milieu du visage, tout comme sa fille ; à cause de quoi on l'appelait Cyclope.

Son fils, d'une corpulence moindre, était revêtu d'un fort haubert. A sa ceinture pendait un large cimeterre, et, sur sa cuisse, une lance forte et droite.

Quand tous deux furent arrivés à une carrière environ du roi de Sicile, le géant lui cria tant qu'il put :

— Roi ! rends-moi mes pays et consens à entrer dans mes prisons : ce sera sagesse de ta part !.. Autrement, tu mourras piteusement entre mes mains, et le paillard qui t'accompagne aussi !...

— Eh ! grand lourdaud ! répondit Alpatracie, estimes-tu donc que nous ayons traversé tant de mers pour recevoir telle caresse de toi ?... Non ! Non !... Je suis parti de Sicile avec la bonne intention de te rompre la tête, comme au plus vil, au plus traître, au plus méchant qui soit jamais sorti du ventre d'une mère...

— Sire, dit Amadis de Grèce, je vous supplie de me laisser démêler cette querelle avec lui... Prenez son fils pour vis-à-vis !

— Je ferai ce qu'il vous plaira, chevalier, répondit le roi.

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée baissa sa visière et courut contre Frandalon Cyclops. Il le fit avec une telle raideur, qu'il lui en cousit l'écu et la cuisse ensemble.

Le géant espérait bien, au passer, lui rendre la pareille et le séparer en deux. Mais, comme il levait le bras, le fils d'Onolorie gauchit au coup, et sa hache retomba dans le vide.

Ils se prirent corps à corps avec acharnement, et, pendant quelques minutes, on eût pu croire que la victoire demeurerait tout naturellement au géant, qui avait pour lui l'avantage de la taille et de la corpulence.

Il n'en fut rien. Frandalon, blessé et débilité de la jambe, ne put demeurer en selle, non plus que son adversaire, dont les arçons et les sangles se rompirent. Tous deux tombèrent donc. Seulement, le chevalier put se relever incontinent, l'épée à la main, tandis que Frandalon, blessé comme vous venez de l'entendre, fut forcé de demeurer assis par terre, quoique tout en faisant fière contenance.

Mais sa position était trop désavantageuse. Avant qu'il eût pu relever sa hache pour en frapper le chevalier de l'Ardente Epée, celui-ci, prompt comme l'éclair, s'était élancé sur lui et lui avait fendu la tête jusqu'au cerveau, car il n'avait ni cabasset ni coiffe pour le garantir.

Son fils, alors, voyant cela, lui qui, jusque-là, s'était plus occupé de ce combat que du sien propre, se rua avec furie contre Alpatracie, auquel il donna un si grand coup de lance qu'il le blessa durement au sein, le jetant par terre.

Le chevalier de l'Ardente Epée, à son tour, croyant Alpatracie mort sous le coup, résolut de le venger, et, en conséquence, se précipita contre le jeune Cyclops.

Ce dernier, pensant avoir aisément raison de cet adversaire, coucha son bois, et, piquant son cheval, le lança contre le fils d'Onolorie, lequel esquiva l'assaut, et, d'un habile coup d'épée, faucha les jarrets de sa monture. Si bien, que le jeune Frandalon fut contraint de combattre à pied.

Le combat se poursuivit ainsi, le fils du géant avec son cimeterre, le fils d'Onolorie avec la hache du géant mort.

Le cimeterre fut manœuvré par une main furieuse, mais ses coups furent parés par une main adroite ; tellement, qu'au bout de quelques instants, le chevalier de l'Ardente Epée atteignit le jeune Cyclops à l'épaule et lui fit, du coup, rendre l'âme.

Lors, le vaillant jeune homme, ainsi victorieux, s'approcha du roi de Sicile, que Frandamelle tenait évanoui en son giron.

CHAPITRE III

Comment, après leur victoire sur les géants de l'île de Silanchie, Amadis de Grèce et le roi Alpatracie songèrent à délivrer la reine et sa fille, lesquelles étaient toujours prisonnières.

Miramynie, la reine, et sa fille Lucelle avaient assisté, du haut de la forteresse, avec les gens de Frandalon, au double combat qui venait d'avoir lieu, et, en voyant tomber le roi de Sicile, elles l'avaient cru mort, ce dont elles se désolaient amèrement.

Si amèrement et si hautement, avec de tels sanglots et de tels gémissements, que le pauvre roi les entendit et s'en émut. Pour les réconforter, il reprit cœur lui-même, d'autant plus que Frandamelle venait de lui ôter son armet, ce qui lui avait permis de respirer librement.

Se relevant donc, en chancelant un peu néanmoins, Alpatracie marcha vers le chevalier de l'Ardente Épée, pour mieux prouver aux deux chères prisonnières qu'il était encore assez bien en vie.

Mais, au moment où il commençait à lui parler, survint inopinément la géante, femme de Frandalon, laquelle accourait, pleine de rage, pour venger son mari et son fils sur celui qui les avait tués, et auquel elle asséna de toutes ses forces un coup de massue...

Le chevalier de l'Ardente Epée, tout étourdi d'abord, et non tué, car la massue avait glissé sur l'acier du heaume, sentit la colère lui monter et ses yeux étinceler.

Cependant, ne voulant pas la frapper de son épée, il prit un tronçon de lance et lui fit avec un tel abreuvoir à mouches, qu'elle commença à secouer le jarret comme si elle eût souffert les atteintes de la mort.

Le chevalier la laissa pour revenir vers le roi, qui l'embrassa en lui disant :

— Ah ! chevalier, béni soit le jour où vous êtes né! car non-seulement je vous dois la vie, mais encore je recouvre aujourd'hui par votre moyen la chose du monde que j'aime le plus...

— Sire, n'en sachez gré qu'à votre bon droit, car je n'ai fait que ce à quoi j'étais obligé par raison... Mais ne vous plaît-il pas que nous allions trouver la reine et madame votre fille, que je vois aux fenêtres de cette tour?... Elles vous attendent en bonne dévotion, comme je pense.

— Je vous en prie, répondit le roi.

— Allons ! reprit le chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, ils marchèrent vers le château.

Comme ils étaient devant, la reine Miramynie leur cria :

— Prenez les clefs à la géante ! Sinon, vous ne pourrez entrer dans la forteresse...

Alpatracie commanda à Frandamelle d'aller quérir les clefs.

Frandamelle partit en avant, et les deux chevaliers la suivirent, un peu plus lentement.

CHAPITRE IV

Comment la géante, femme de Frandalon Cyclops, s'opposa à la délivrance de la reine Miramynie et de sa fille Lucelle.

Comme le roi de Sicile et ses compagnons approchaient de la cour basse de la forteresse, ils entendirent des cris d'alarme poussés par leur demoiselle.

Frandamelle les appelait en effet à son secours.

Lors, ils se hâtèrent et ils l'aperçurent fuyant à toutes jambes, poursuivie par la géante, qui brandissait un tronçon de lance.

Le roi de Sicile et son compagnon ne purent se garder de rire, à voir la grâce singulière avec laquelle elles couraient toutes deux. Toutefois, craignant que Frandamelle ne fût outragée par la géante, ils s'avancèrent pour la garantir.

Mais la géante, apercevant les secoureurs de Frandamelle, tourna tout-à-coup le dos et courut à travers champs, emportant avec elle les clefs de la tour.

Le chevalier voulait précisément ces clefs. Pour les obtenir, il se mit à la poursuite de la géante, qui, alors, pour lui échapper, entra dans l'étang qui environnait une partie du château.

Le fils d'Onolorie ne pouvait la suivre là-dedans. Il se contenta de la donner à tous les diables, et il revint vers le roi de Sicile.

Celui-ci, en l'attendant, avait jugé prudent d'envoyer Frandamelle vers son navire pour y requérir l'assistance de dix de ses chevaliers, lesquels arrivèrent à la hâte, heureux d'apprendre que leur maître et seigneur était sorti à son avantage du combat entrepris contre Frandalon Cyclops et son fils.

Mais, avant qu'ils n'arrivassent, la géante, qui avait vu entrer au donjon le roi de Sicile et le chevalier de l'Ardente Epée, et qui s'était aperçue, en outre, que la reine Miramynie s'était retirée de la fenêtre, la géante était sortie de l'étang et avait couru chercher, dans une salle de la cour basse, un fort arc et une trousse pleine de flèches, ainsi que l'écu et le cimeterre du géant son défunt mari.

Ce fut en cet état qu'elle reparut et qu'elle entra de nouveau dans l'étang, où il était assez malaisé d'aller la relancer.

Ni le roi ni personne ne l'avait aperçue dans cette évolution.

Alpatracie et son compagnon étaient montés aux chambres. Ils y trouvèrent deux hommes qui pleuraient et auxquels ils commandèrent de leur montrer la porte de la tour.

Ces deux hommes, tremblants de peur, les menèrent à un petit poultis de fer, fermé à gros cadenas.

— Il y a en outre, dirent-ils, une cloison plus forte et mieux barrée que cette première... Nous vous l'ouvririons volontiers si nous en avions les clefs; mais ces clefs, c'est madame la géante qui les a... Par ainsi, il vous est impossible d'y entrer sans elle...

— Sire, dit Amadis de Grèce à Alpatracie, vous êtes durement blessé...

— Oui, certes, très durement...

— Je suis d'avis que vous vous jetiez sur ce lit et que vous vous désarmiez, afin que je bande votre plaie... Cela fait, j'aviserai aux moyens de délivrer la reine et madame votre fille.

Le roi de Sicile dut consentir à cela, épuisé qu'il était. Il se jeta donc sur le lit qui se trouvait là, et, peu après, il était endormi.

Le chevalier de l'Ardente Epée sortit de la chambre et s'en alla au devant des chevaliers que Frandamelle était allée quérir.

Au moment où il les aperçut, ils étaient tous occupés à poursuivre la géante tout à l'entour de l'étang.

Deux d'entre eux venaient déjà de tomber,

atteints par les flèches lancées d'une main sûre par cette diablesse enragée.

Cela n'empêcha pas les autres de s'engager dans l'eau un peu plus avant, pour la poursuivre plus efficacement. Elle en tua encore deux, ce qui faisait quatre chevaliers mis hors de combat.

Cela mit les autres en un tel épouvantement, qu'ils se retirèrent en arrière avec le plus de diligence possible.

L'un d'eux, cependant, plus hasardeux que les autres, poussa son cheval à la rencontre de la géante. Au moment où il croyait le mieux la joindre, elle se souleva sur le bout des pieds et fit jouer avec énergie son cimeterre, si bien que maître et cheval s'en allèrent au fond de l'étang tenir compagnie aux grenouilles, sans que depuis on ait jamais eu de leurs nouvelles.

La reine Miramynie et la gente pucelle sa fille regardaient aux fenêtres de la tour, pleines d'angoisses l'une et l'autre, comme bien on pense.

La géante, les voyant ainsi à la portée de ses traits, banda son arc, choisit la flèche la plus aiguë de sa trousse et la décocha raidement à l'adresse des deux princesses.

Heureusement que la flèche s'en vint donner au milieu de la croisée, à quelques lignes d'elles, et sans leur faire aucun mal.

Le chevalier de l'Ardente Epée était furieux. Mais il comprit qu'il ferait tuer les chevaliers du roi jusqu'au dernier avant d'avoir la géante, qu'il songea alors à gagner au plat de la langue.

— Dame, lui cria-t-il, donnez-nous les clefs de la tour, et je vous promets, foi de gentilhomme, qu'il ne vous sera fait aucun mal ni déplaisir... Autrement, soyez sûre que votre fille, que nous avons en otage comme vous savez, paiera votre témérité au prix de sa tête...

Ni prière, ni menace, ni rien ne put émouvoir la géante.

Le chevalier dut s'en retourner au château, et les autres quant et lui, pour essayer de trouver quelque autre expédient avec le roi de Sicile pour sauver la reine et sa fille, qui mouraient de faim.

CHAPITRE V

Comment le chevalier de l'Ardente Epée mit à mort la géante, femme de Frandalon Cyclops, et s'enamoura de gente Lucelle, fille du roi Alpatracie.

Quand la nuit fut venue, chacun songea à se reposer des fatigues de la journée.

Le roi de Sicile, qui pensait à la reine et à sa fille, toujours enfermées sans vivres ni consolations d'aucune sorte, n'avait pu fermer l'œil qu'à demi.

Bientôt il entendit une voix qui appelait au secours.

Alpatracie se réveilla tout en sursaut et, appelant le fils d'Onolorie, il lui dit :

— Sur mon Dieu! mon grand ami, ou je me trompe bien, ou c'est la reine qu'on outrage présentement!...

Le chevalier, ainsi appelé, se leva hâtivement, prit son épée d'une main, et de l'autre un flambeau, et courut vers l'endroit d'où semblait partir le bruit.

Comme il descendait, il entrevit la grande diablesse de géante qui tenait sous ses deux aisselles la reine et sa fille, et les emportant ainsi dans la direction de l'étang.

Bien que cette charge dût lui peser, elle faisait encore grande diligence, comme une chatte qui aurait pris deux souris. Si bien que le chevalier de l'Ardente Epée ne la put atteindre que lorsqu'elle avait déjà de l'eau jusqu'au jarret. Mais, enfin, il l'atteignit, et, sans pitié pour son sexe et pour son âge, il l'abattit comme il eût fait d'un animal malfaisant.

La géante s'affaissa, ouvrit les bras et laissa choir avec elle, au fond de l'étang, les deux pauvres princesses, plus mortes que vives, qui, cette fois, burent beaucoup plus d'eau qu'elles n'avaient bu de vin de toute leur vie.

Le chevalier de l'Ardente Epée était fort embesogné à sauver la mère et la fille. Par bonheur, les cris du roi de Sicile avaient été entendus. Tout le monde était sur pied : on vint l'aider à retirer de l'étang les deux princesses évanouies.

Pendant qu'on sauvait la mère, il s'occupa plus spécialement, lui, à sauver la fille.

Lucelle, il faut dire, était en ce moment plus belle que jamais. Sa pâleur, ses beaux yeux pâmés, ses longs cheveux dénoués, ses belles épaules indiscrètement découvertes, sa belle gorge faite de lis et de roses si indiscrètement aussi mise à nu, par suite des efforts qu'elle avait dû faire pour se soustraire à la poigne de la géante; tout cela réuni rendait cette aimable pucelle cent fois plus intéressante et cent fois plus appétissante qu'auparavant.

Sa bonne grâce et l'excellence de sa beauté firent une impression profonde sur les sens et sur le cœur du jeune chevalier son sauveur. L'amour, qui lui avait été inconnu jusque-là, se glissa subitement dans tout son être, qui fut embrasé.

En même temps, comme contre-coup, le cœur de Lucelle s'inclina à lui vouloir du bien et à le désirer, comme les pucelles savent désirer, c'est-à-dire avec ardeur.

Toutefois, comme l'un et l'autre étaient fort sages et bien avisés, ils dissimulèrent l'émotion qu'ils ressentaient, de peur qu'elle ne fût interprétée à mal.

Lorsque le chevalier eut déposé Lucelle en terre ferme et que, lui faisant une grande révérence, il lui demanda comment elle se trouvait :

— Hélas! répondit-elle, le cœur me bat si fort, que je ne sais si je suis morte ou vive... Pour Dieu! chevalier, conduisez-moi vers le roi, et dites-moi s'il est gravement blessé... Je ne l'ai aperçu qu'hier, et j'augurais mal de sa santé...

— Madame, dit respectueusement le chevalier, le roi votre père est assurément blessé, mais ses blessures ne sont pas assez graves pour vous inquiéter... L'aise qu'il recevra, d'ailleurs, de votre

présence, lui fera oublier la plus grande partie de ses douleurs...

— Combien je vous suis reconnaissante, reprit Lucelle, de tout ce que vous avez fait pour nous, spécialement pour moi, pauvrette, qui ne méritai jamais une telle faveur d'un chevalier comme vous!...

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, je me priserai bien le plus heureux du monde, si vous daignez prendre en gré le peu que j'ai fait pour votre délivrance ; je suis à vous, madame, tellement à vous, que je ne veux suivre les armes que sous votre faveur, me donnant la gloire d'être le serviteur de la plus belle princesse qui vive aujourd'hui.

Si la nuit eût été plus claire, on eût vu changer vingt fois en un instant le visage du jeune et ardent chevalier, tellement était forte l'émotion qu'il ressentait, tellement était grand l'amour qui l'envahissait!...

Il allait ajouter quelques paroles, et parler de son amour, peut-être. Mais ceux qui avaient secouru la reine Miramynie s'approchèrent.

Il fallut se taire et se diriger ensemble vers le château.

CHAPITRE VI

Comment, dès le lendemain de la mort de la géante, femme du géant Frandalon Cyclops, le roi de Sicile et sa compagnie s'embarquèrent.

En chemin, la reine rencontra Frandamelle, laquelle, de grande aise, se jeta aux pieds de Miramynie qui la releva et l'embrassa gracieusement, pour la remercier de son dévouement.

Ils arrivèrent au château, montèrent les degrés et entrèrent à l'endroit où Alpatracie gisait, blessé.

— O souverain Dieu! s'écria-t-il, oubliant ses blessures pour ne songer qu'au plaisir de se retrouver avec les deux princesses. O souverain Dieu! loué soit votre saint nom!... Ah! chevalier de l'Ardente Epée, ajouta-t-il en se tournant vers le fils d'Onolorie, qui se tenait modestement à l'écart, comment pourrai-je jamais reconnaître le bien que je reçois aujourd'hui par votre moyen?... Quoique jeune, nous pouvons bien vous appeler notre second père, puisque vous nous avez donné une nouvelle vie!...

Or, la reine Miramynie et Lucelle n'avaient pas mangé depuis deux jours. Elles l'oubliaient volontiers pour ne songer qu'au bonheur de leur réunion, et, tout naturellement, Alpatracie l'oubliait comme elles, et pour la même raison qu'elles. Mais le chevalier de l'Ardente Epée, qui songeait à tout, ne comprit pas qu'elles devaient mourir de faim, et, voyant le roi disposé à prolonger encore son discours, il l'interrompit en disant :

— Sire, votre nouveau contentement vous fait oublier le long temps qui s'est passé depuis l'heure où ces dames ont mangé pour la dernière fois... Ne vous plaît-il pas qu'on leur apporte quelques vivres?...

— Je vous en prie, chevalier, oui, répondit vivement le roi, car elles doivent en avoir un très grand besoin, en effet.

Les tables furent dressées, et bientôt après, laissant Alpatracie à ses épanchements de famille, le chevalier de l'Ardente Epée souhaita le bonsoir et se retira en une autre chambre.

Il se jeta alors tout habillé sur un lit de camp, et, au lieu de dormir, il se mit à rêver, ayant toujours devant ses yeux éblouis l'image de sa belle amie et le ressouvenir des trésors de beautés secrètes qu'il avait eu le bonheur d'apercevoir en la sauvant.

En songeant ainsi, et en se retournant sans cesse sur son lit, il employa toute sa nuit sans parvenir à s'endormir, même une heure.

Au point du jour, il commençait cependant à sommeiller, vaincu par la fatigue, lorsqu'on vint l'avertir que les dames étaient prêtes.

Il se leva, se secoua un peu, et alla saluer, en leur chambre, la reine, la gente pucelle sa fille, ainsi que le roi Alpatracie.

— Comment vous trouvez-vous ce matin, Sire?... lui demanda-t-il.

— Si bien, répondit Alpatracie, que j'ai résolu, sans plus séjourner, de rentrer en mon navire, où j'espère avoir plus prompte guérison qu'en ce lieu où j'ai reçu tant de déplaisir.

Et cela le tenait si fort que, malgré les prières de Lucelle et les représentations de la reine, il se donna à peine le loisir de dîner.

Après dîner, chacun troussa bagage, descendit et s'embarqua.

Il va sans dire que l'amoureux et respectueux chevalier de l'Ardente Epée était venu jusques-là pour accompagner la dame de ses pensées..

— Chevalier, lui demanda le roi, vous plairait-il de nous tenir compagnie et de voyager de conserve avec nous?...

Le fils d'Onolorie lui accorda cela de bon cœur, non tant pour lui faire service, que pour le plaisir qu'il prenait à la présence de sa nouvelle amie, laquelle, de son côté, n'en prenait pas un moins grand en songeant à toutes les perfections réunies en lui. Tous deux étaient atteints du même mal au même endroit, et, bien qu'ils portassent quant et eux la médecine propre à leur entière guérison, ils retardaient le plus qu'ils pouvaient le moment d'ouvrir la boîte et d'appliquer l'onguent; lequel fut appliqué fort à propos, comme vous le verrez plus tard, si vous continuez à lire.

Les ancres furent levées, et le navire partit, emmenant avec lui Galdafée, la fille inconsolable du défunt géant Frandalon Cyclops.

CHAPITRE VII

Comment le roi de Sicile et ceux qui lui tenaient compagnie furent séparés de leur flotte, et des menues jouissances que le fils d'Onolorie eut, pendant la tempête, avec la fille d'Alpatracie.

Femmes et vents sont changeants.

Au partir de l'île de Silanchie, la mer était calme et le vent bénin. Deux heures après, le vent soufflait avec furie et les vagues s'amoncelaient autour des navires d'une façon inquiétante.

Toute la journée se passa ainsi en pleine tourmente, et ainsi de même pendant huit jours.

Le soir du neuvième jour, aux environs du soleil couchant, ils découvrirent, à une lieue devant eux, une petite île qui leur parut si belle, si peuplée d'arbres, si bien arrosée de ruisseaux et de ruisselets, si verte et si joyeuse, que la reine, fatiguée du mauvais temps, demanda à prendre terre.

C'était un ordre auquel le roi s'empressa d'obéir.

En conséquence, une barquette fut mise à l'eau, et le roi et la reine y descendirent, accompagnés seulement de Lucelle, de Frandamelle et d'Amadis de Grèce, lequel prit ses armes, ainsi qu'Alpatracie, pour se défendre en cas de besoin.

Lors, Frandamelle, qui, autrefois, avait manié l'aviron pour son plaisir, se mit à ramer dans la direction de l'île aperçue.

Au premier abord, la chose paraissait aisée, d'autant plus que la mer s'était un peu apaisée.

Mais bientôt la tempête recommença et, cette fois, avec un acharnement tel, que non-seulement on dut renoncer à l'espérance d'aborder à l'île, mais encore à celle de rejoindre la flotte qu'on venait de quitter et de perdre.

Si bien que Frandamelle, épouvantée, abandonna l'aviron et se laissa couler au fond de la barque sans remuer ni pied ni main.

Lucelle, qui n'était pas plus vaillante que Frandamelle, se mit à trembler comme la feuille, et, dans son effroi, elle ne trouva pas de meilleur refuge que les bras de son chevalier.

Bien qu'il fît nuit noire, que les vagues menaçassent à chaque instant d'engloutir la barque et ceux qui la montaient, le jeune et amoureux chevalier ressentit par tout son corps une commotion si agréable, au contact de la chair frémissante de la belle Lucelle, qu'il en oublia le danger du naufrage pour lui faire entendre celui dans lequel était sa vie, si elle ne prenait pitié de sa personne, si elle ne recevait son amour à merci.

Comme Lucelle était très émotionnée par la peur d'abord, et ensuite par le plaisir qu'elle ressentait à se trouver ainsi dans le giron de son ami, comme une pigeonne en celui de son pigeon, elle ne put ou ne voulut pas répondre à ce que lui disait le fils d'Onolorie.

Ce pauvre chevalier, croyant à son indifférence, et ayant peur de l'avoir offensée par le cri parti de son cœur, laissa déborder ses sanglots et ses larmes, et ces dernières avec une telle abondance, que le devant de son heaubert en était tout trempé.

Lucelle, dissimulant toujours le plaisir qu'elle éprouvait, et feignant d'avoir plus peur qu'elle n'avait en réalité, ferma tout-à-fait ses yeux charmants humides de volupté, et plongea sa belle tête enivrée plus avant encore dans le giron de son ami, comme si elle eût été évanouie.

Le jeune et amoureux chevalier, qui ne s'était jamais trouvé à pareille fête, en sentant si près de sa bouche les lèvres de miel de sa mie adorée, ne se put tenir de la baiser plus de mille fois.

Ah ! lèvres fraîches, jeunes, savoureuses, lèvres divines, comment pourrai-je jamais, avec mon style imparfait et lourd, raconter les enivrements délicats, les transports délicieux, le mutuel contentement que vous vous donnâtes cette nuit-là, en pleine tempête, à deux doigts de la mort, à deux pas du roi, à deux pas de la reine !...

Ah ! chers amoureux, quel paradis fut le vôtre !...

Bonheur d'aimer et d'être aimé ne se raconte pas : il suffit de se rappeler qu'on a été jeune, qu'on a eu vingt ans et un cœur, et qu'on a tenu, palpitante sur sa poitrine, une femme qui avait vingt ans et un cœur !...

Car celui-là seul qui a approché de telle félicité se doit estimer heureux ! Car c'est l'adorable sentier qui mène droit au jardin où se trouvent le rosier et son bouton, fruit et récompense de tous les loyaux amants, et que tant de gens ont travaillé à cueillir, les uns en vain et les autres avec contentement !...

Lucelle, affolée d'amour, pâmée d'enivrement, s'abandonnait sans résistance à ces douces et merveilleuses caresses, au-dessus desquelles il n'y a rien dans ce monde.

Il faut dire qu'elle était singulièrement favorisée dans cet abandon charmant par l'obscurité, par la pluie, par la confusion qui régnait autour d'elle et qui empêchait son père et sa mère de s'occuper de ce qu'elle devenait.

De telle sorte que le chevalier, enhardi de plus en plus, et gagnant de plus en plus du terrain avec ses mains tremblantes et ses lèvres frémissantes, s'en vint petit à petit jusqu'à oublier à quelle honnête princesse et quelle chaste pucelle il avait affaire. Il allait passer outre... Une honte mêlée d'honneur le retint.

Lucelle, alors, poussant un langoureux soupir, et feignant de revenir de son évanouissement, murmura :

— O souverain Dieu ! Jusques à quand serons-nous en ce danger !... Ah ! mon chevalier, ne m'abandonnez pas... Sans vous je fusse déjà morte !...

Le roi, entendant sa fille se plaindre si piteu-

sement, l'appela pour la faire approcher de la reine et de lui.

Or, le temps était si nébuleux et la bronée si épaisse, qu'ils ne s'entre-pouvaient voir, et Lucelle eût bien voulu retenir la parole qu'elle avait lâchée, afin de ne pas perdre le plaisir qu'elle ressentait de son doux entretien avec son ami. Mais quoi ? force lui fut, pour obéir au roi, de se lever, et, avec l'aide du chevalier, de passer à l'autre bout de la barque, où la reine faisait vœux et dévotes oraisons, à seule fin d'obtenir de Dieu leur salut mutuel.

La pauvre dame espérait moins que rien de ses prières ; car la tempête maîtrisait tellement le vaisseau, que, durant toute cette nuit et la journée suivante, le roi et ses compagnons perdirent connaissance du ciel et de la terre, sans voir autre chose que brouhou impétueux et nuées poussées par des raffales entremêlées de grêle, de tonnerre et d'éclairs, assez horribles pour épouvanter les plus assurés.

CHAPITRE VIII

Comment le roi de Sicile et ceux qui naviguaient dans la barque, avec lui, furent poussés en l'île d'Argènes.

Nous laisserons les gens du navire, avec leurs mâts brisés, aborder où bon leur semblera avec Galdafée, la fille du géant Frandalon Cyclops, pour ne nous occuper, présentement, que de ceux qui montaient la barquette en compagnie du roi de Sicile.

Après avoir couru les dangers que nous venons de raconter, cette barque s'en vint échouer sur le sable, au pied d'un rocher élevé, où se sauvèrent quasi miraculeusement ceux qui la montaient.

La contrée où ils se trouvaient leur était complétement inconnue. Ils n'apercevaient aucun sentier, aucune voie propre à les guider au haut de ce vaste rocher. Malgré cela, ils s'estimèrent plus heureux là, parmi ces bruyères sauvages, qu'au milieu des flots en furie qui les avaient si désagréablement secoués. Ils pouvaient y mourir de faim, puisqu'ils n'avaient nuls vivres pour se repaître, mais au moins ils étaient assurés de n'y pas être mangés par les poissons !

Nécessité, maîtresse des arts et de l'industrie, comme chacun sait, les obligea cependant à se remuer et à se mettre en quête d'un sentier quelconque, menant à contre-mont ; lequel sentier ils finirent par découvrir !

— Sire, dit le chevalier de l'Ardente Epée, voici un chemin que nous devons suivre... Il nous conduira certainement là-haut, et nous permettra sans doute de rencontrer quelque maison ou hébergement...

— Allons donc ! répondit le roi.

Lors, ils montèrent tous à cheval et grimpèrent tant qu'ils aperçurent la couverture de certains édifices, vers lesquels ils s'acheminèrent.

La nuit approchait. Ils purent contempler à leur aise la forteresse, qui était un gros donjon carré, environné d'épaisses murailles crénelées et en bonne défense. En avant, se trouvaient deux forts piliers de marbre où commençait un mur qui tendait contre une bien belle tour, et, de là, à une autre, où étaient semblablement deux piliers ; et ainsi, de trait d'arc en trait d'arc, quatre autres tours, et jusques au donjon qui parfaisait le nombre de sept.

Ne voyant là ni homme ni femme pour leur donner des indications touchant le lieu où ils se trouvaient, le roi et ses compagnons supposèrent ce lieu désert.

Ils marchèrent outre.

Bientôt ils aperçurent une colonne de cristal élevée, et, au-dessus, une grande statue dorée, représentant la personne de quelque reine, laquelle tenait en sa main gauche un rouleau si long qu'il tombait jusqu'à la base de la colonne, et, de sa main droite, montrait, écrits sur ce rouleau, certains caractères chaldéens.

— Entendez-vous quelque chose à cela ? demanda le roi au chevalier.

— Oui, Sire.

— Et quoi donc ?...

Le fils d'Onolorie lut :

« Nous, Zirfée, magicienne, sœur du grand soudan de Babylone, reine et dame de cette île d'Argènes et de tous ceux et celles qui y sont, ou y arrivent sans notre congé, soit de loi païenne, soit du nouveau Christ, faisons savoir :

« Que, par notre art et notre industrie, nous avons construit ce palais, appelé la forteresse du Trésor, lequel sera défendu par les sept gardes y ordonnés, jusqu'au moment où la Belle se saisira de la cruelle épée pour se délivrer et se garantir contre l'épouvantable lion, au rugissement duquel son cœur douteux et passionné recouvrera de nouvelles forces... Alors finiront les enchantements que nous y avons établis ; alors, mais non avant ce moment-là !... »

— Voilà un étrange cas ! dit Alpatracie. Nous sommes donc, céans, en l'île d'Argènes ?..

— Il y paraît, Sire.

— Je n'en ai jamais ouï parler...

— Ni moi plus que vous, Sire.

— Au pis aller, nous verrons de quels enchantements il est ici question...

— Sire, la nuit nous presse, et je suis d'avis que nous ne passions pas outre pour aujourd'hui... Demain, au grand jour, nous essayerons d'entrer dans ce château-fort.

Les dames approuvèrent le chevalier, et chacun mit pied à terre, et les chevaux, débridés, allèrent paître çà et là, pendant que leurs maîtres se reposèrent au pied de la colonne.

CHAPITRE IX

Comment le roi de Sicile et ses compagnons apprirent, d'un vieux chevalier, que l'île d'Argènes appartenait à la magicienne Zirfée, et comment ils résolurent de tenter l'aventure du château.



Alpatracie et ses compagnons étaient à peine assis au pied de la colonne de cristal, qu'arriva vers eux un vieux gentilhomme portant un faucon au poing.

Ce gentilhomme, comprênant bien qu'ils étaient étrangers, leur demanda ce qu'ils faisaient là.

— Car, ajouta-t-il, si par malheur vous veniez à être aperçus de quelqu'un de ce château, vous seriez tous, incontinent, jetés dans la plus douloureuse prison du monde...

— Chevalier, lui dit le fils d'Onolorie, déclarez-nous donc, s'il vous plaît, à quelle occasion et par qui a été ordonnée une si malheureuse coutume ?...

— Volontiers, répondit le vieillard, car vous m'inspirez grande pitié...

— Nous vous écoutons, chevalier.

Le vieux gentilhomme parla ainsi :

— Ce pays est l'île d'Argènes... Cette effigie est celle de Zirfée, qui en est dame et reine... Pour l'heure, elle est absente, il y a un long temps déjà, et l'on ne sait vraiment quand on pourra avoir de ses nouvelles... Elle a laissé en son lieu et place une sienne fille nommée Axiane, la plus belle qui soit au monde. Avec madame Axiane sont sept chevaliers, estimés les meilleurs de l'Asie ; quatre d'entre eux sont géants. Chacun des sept a l'une des sept tours en garde, avec cette recommandation expresse, de la part de la reine Zirfée, de ne laisser aborder dans l'île aucun chevalier sans le mettre à mort, ou, tout au moins, sans le faire prisonnier.

— Voilà une bien vilaine recommandation, murmura le roi de Sicile.

Le vieux chevalier reprit :

— Je vais en ce moment faire savoir aux gardes que madame Axiane sera dans deux jours de retour de la chasse, où elle a été toute la semaine passée... Ne craignez point que je les avertisse de votre présence ici ; je les détournerais plutôt de vous faire peine...

Puis, leur donnant le bonsoir, le vieux chevalier piqua vers le château, les laissant en grand doute et prêts à prendre un autre chemin, s'il y avait moyen.

Mais le fils d'Onolorie les arrêta.

— Chaque tour n'a qu'un gardien, dit-il ; nous devons tenter la fortune !... J'espère en nos dieux : ils nous donneront la victoire et nous rendront maîtres de cette place avant le retour de la princesse Axiane !... D'ailleurs, Sire, nous pouvons nous considérer comme acculés ici, et, alors même qu'il ne serait pas de notre devoir de combattre, ce serait de notre strict intérêt, puisque nous ne saurions aller ailleurs... Faisons donc contre mauvaise fortune bon cœur, et tentons vaillamment l'entreprise !...

— Vous avez raison, chevalier, répondit le roi de Sicile... Ce pays est entouré de tous côtés par la mer, et nous n'avons plus à notre disposition ni barque, ni barquette, ni barquerot pour nous sauver de ce péril... Par ainsi, il vaut mieux mourir promptement, avec des chances de triomphe, que de languir davantage avec une perspective de tortures...

Pendant cet échange de paroles entre le chevalier de l'Ardente Epée, les dames, désespérées, pleuraient à chaudes larmes, comme des Magdeleines.

— Sire, reprit le chevalier, réconfortez, je vous prie, ces dames, et faites-leur bien entendre que le danger auquel nous nous exposerons demain sera de beaucoup moins grand que tous ceux auxquels nous avons été exposés jusqu'ici... Et puisque nous sommes sortis sains et saufs de toutes ces épreuves, nous sortirons encore, de la même manière, de celle-ci, quelque âpre qu'elle soit...

Il fut convenu entre le fils d'Onolorie et le roi de Sicile que, aussitôt le point du jour, ils monteraient tous deux à cheval pour aller combattre les sept chevaliers gardiens des sept tours de la reine Zirfée ; et, cela, pendant que les dames reposeraient.

Mais la reine ne voulut pas entendre de cette oreille-là.

— Je serai, dit-elle, présente au bien comme au mal qui pourront advenir !... Je veux que notre sort soit commun !...

— Je pense comme ma mère, murmura Lucelle.

CHAPITRE X

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, voulant conquérir le château de l'île d'Argènes, combattit d'abord contre quatre de ses défenseurs.

Ainsi se passa une grande partie de la nuit.

Lorsque le jour parut, ils montèrent tous à cheval et marchèrent vers la première tour, le fils d'Onolorie étant en avant, et, après lui, le roi de Sicile.

Tout en cheminant et en devisant, ils arrivèrent le long d'une rivière fort profonde sur laquelle était jeté un pont de bois par lequel on entrait en la première tour.

Ils entendirent sonner un cor, et, tout aussitôt, sortit un chevalier, grand outre mesure et monté sur un destrier proportionné à sa taille.

— Damp chevalier, cria-t-il au fils d'Onoloric, laissez là vos armes et venez sans hésiter en ma prison... Sinon, je vous déplanterai la tête de dessus vos épaules, ainsi qu'à votre compagnon!...

Pour toute réponse, l'amant de Lucelle se contenta de pousser son cheval en avant, la lance au poing, et avec une telle roideur, que le chevalier de la tour et son cheval en firent la culbute dans la rivière, d'où la bête se tira, mais où le cavalier resta.

L'amant de Lucelle, cela fait, marcha de plus en plus en avant.

Un homme du guet, l'apercevant, rentra aussitôt à l'intérieur, après avoir poussé une exclamation d'étonnement retentissante.

Le roi de Sicile et les dames de sa compagnie suivaient le chevalier de l'Ardente Epée. Ils passèrent ensemble la tour, au sortir de laquelle ils entendirent retentir un autre cor de la forteresse suivante.

Aussitôt parut un second chevalier, huché sur un grand cheval moreau, qui s'écria tant qu'il put:

— Rendez-vous, pauvre chétif! Et résignez-vous à subir prison et misère!... Car c'est vous qui avez tué mon compagnon, comme vient de me l'apprendre la clameur du guetteur!...

Le chevalier de l'Ardente Epée avait perdu son bois dans le premier conflit. Le roi lui confia le sien, et alors il s'avança à la rencontre de ce second ennemi.

Celui-ci ne tomba pas dans la rivière, puisque la rivière était franchie; mais il tomba sur l'herbe, le flanc troué par la lance de l'amant de Lucelle.

Ce que voyant, le guetteur de cette seconde tour poussa un cri semblable à celui poussé par le premier guetteur, et, comme lui, disparut aussitôt, au moment même où le roi et les dames s'approchaient pour entrer.

Les clefs pendaient à une chaîne de fer, tout joignant; ils les prirent et se disposaient à s'en servir, lorsque le cor du troisième guetteur les en empêcha en les forçant à revenir combattre.

Ce troisième gardien, qui s'avançait contre eux, était un géant, armé de lames renforcées, portant deux masses d'acier, l'une sur l'épaule et l'autre pendante à l'arçon.

— Chevalier, dit-il à l'amant de la gente Lucelle, il convient que, suivant la coutume de cette tour, le combat ait lieu masse à masse. Par ainsi, choisis de ces deux masses celle que tu voudras, et pense à faire ton devoir... Néanmoins, si tu veux te rendre à ma volonté, peut-être aurai-je merci de ta personne, qui est en grand danger!...

— J'essayerai de frapper, répondit le jeune chevalier, car je n'ai pas l'habitude de recevoir miséricorde de personnages comme toi...

— Or bien, choisis, reprit le géant.

Et il lui présenta les deux masses de fer.

Le jeune chevalier prit celle qui lui sembla plus agréable à manier, et quant et quant ils se mirent à chamailler.

Les deux premiers coups furent si formidables, que les combattants en tombèrent l'un et l'autre comme morts...

Ce que voyant, le guetteur de la troisième tour poussa un cri plus lamentable encore que les précédents et se retira précipitamment, comme avaient fait les autres.

Lucelle, à l'aspect du chevalier de l'Ardente Epée, pensa être veuve d'ami, et elle se désolait dans son cœur, se souhaitant morte comme était mort son amant, lorsqu'elle vit celui-ci se relever et courir sus au géant.

Si le premier n'avait été qu'évanoui, ce dernier avait bien pis. Les yeux lui sortaient de la tête et le sang de la bouche : le chevalier de l'Ardente Epée l'acheva.

Les dames s'approchèrent alors du vaillant gentilhomme et lui demandèrent dans quel état il se trouvait.

— Disposé à continuer ce que j'ai si bien commencé, répondit-il.

CHAPITRE XI

Comment, après avoir déjà vaincu trois adversaires, le fils d'Onolorie eut encore à en combattre trois, qu'il vainquit comme les précédents.

Tandis que le fils d'Onolorie faisait cette réponse aux dames, le guetteur de la quatrième tour sonna du cor.

Un chevalier parut.

Il était d'une merveilleuse stature et avait la tête d'un dogue anglais. Pour armes, il avait une chemise de mailles, un écu fort et grand au cou, un large cimeterre au côté, un arc au poing, et, pendante, une trousse bien garnie de sagettes.

Ce chevalier étrange était originaire d'une île prochaine dont les habitants avaient des têtes de chien, à cause de quoi on les appelait des Cynophales, à cause de quoi aussi ce chevalier étrange s'appelait lui-même Cynophale.

Il était à pied. Sans plus tarder, il banda son arc, y plaça une sagette et tira raidement dans la direction du chevalier de l'Ardente Epée, avec l'intention bien arrêtée d'atteindre ce vaillant gentilhomme et de s'en débarrasser en moins de rien.

Malheureusement pour lui et heureusement pour le fils d'Onolorie, la sagette alla se ficher en plein dans le chanfrein du cheval que montait ce dernier.

Cette noble bête, ainsi atteinte, se cabra et alla tomber, morte, à quelques pas de là.

Cynophale, sans perdre de temps, banda de nouveau son arc, prit dans sa trousse une sagette au fer aigu, et la lança dans la direction du chevalier de l'Ardente Epée, qui, cette fois, fut atteint à la cuisse.

Sans ressentir la moindre douleur de cette blessure, dont il était furieux, l'amant de la princesse Lucelle courut sus au visage de chien, qui, avant qu'il ne l'eût joint, trouva moyen de lui décocher deux sagettes.

Finalement, les deux adversaires se joignirent, et le combat devint âpre et sanglant.

Le fils d'Onolorie, marri et honteux du retard apporté à sa victoire en présence de sa belle mie, haussa le bras comme pour frapper le Cynophale à la tête, et, de la main gauche, saisit la courroie de son écu; puis il le tira violemment à soi, le lui arracha du cou, et, par suite de la violence qu'il y mit, le fit choir à terre tout de son long.

Le Cynophale se releva presque aussitôt et fit tournoyer son redoutable cimeterre au-dessus du chevalier de l'Ardente Epée, qui évita adroitement l'atteinte, en gauchissant à temps, et profita de la fausse position dans laquelle se trouvait son ennemi, pour lui donner une estocade. Le géant tomba, le sifflet coupé.

Le guetteur de la cinquième tour corna comme avaient fait les autres, et un nouveau chevalier s'avança.

C'était aussi un géant comme le Cynophale, ayant, comme lui, l'intention bien arrêtée d'abattre ce beau vainqueur qui avait déjà mis à mal quatre chevaliers réputés, jusque-là invincibles, et qui, jusque-là, en effet, avaient été invaincus.

Il est inutile d'ajouter qu'il fut déconfit comme l'avaient été les précédents.

On s'empressa autour du chevalier de l'Ardente Epée, blessé en plusieurs endroits, et dont le sang commençait à rougir ses armes.

Frandamelle, descendant immédiatement de son palefroi, prit du linge blanc qu'elle avait sur elle, le divisa en petites bandelettes et banda les plaies du vaillant gentilhomme.

Elle finissait, lorsque parut le sixième chevalier, celui de la sixième tour.

Celui-là ne ressemblait pas aux autres. Il était d'abord plus jeune, puis aussi plus doux d'aspect et plus courtois de physionomie. En outre, au lieu d'être armé comme l'avaient été les autres, il n'avait sur lui que la cape et l'épée.

— Chevalier, dit il à l'amant de Lucelle, je vous félicite de la haute prouesse que vous avez montrée, bien qu'elle ait eu pour résultat la mort de mes compagnons... Personne avant vous n'avait su faire ce que vous avez accompli aujourd'hui...

— Personne ?...

— Aucun chevalier.

— Mais beaucoup l'ont-ils tenté ?

— Beaucoup.

— Et tous ont échoué ?

— Tous.

— Complétement ?

— Presque complétement; c'est-à-dire que les uns ont été tués dès la première tour, et que les autres se sont rendus à la seconde... Un seul a pu arriver jusqu'à la troisième...

— Un seul !...

— Un seul; et ça été tout. Il vous était réservé cette gloire d'arriver invaincu jusqu'à la sixième tour... Mais si Fortune me favorise, j'espère bien que vous n'irez pas jusqu'à la septième et dernière... Si vous avez eu la gloire de vaincre mes compagnons, qui étaient cependant de vaillants hommes, j'aurai, moi, la gloire, plus grande encore, de vous vaincre... quoique, au fond, cette pensée me navre...

— S'il en est ainsi, chevalier, répondit le fils d'Onolorie, qui se sentait un peu épuisé par les blessures qu'il avait reçues, que ne cessez-vous le combat avant de l'avoir commencé avec moi, c'est-à-dire, que ne me laissez-vous librement passer outre ?... Votre courtoisie prouve votre loyauté, et j'aimerais mieux vous avoir pour ami que pour ennemi.

— Ce que vous me proposez là est impossible, chevalier, et je le regrette... Mais mon devoir m'ordonne de vous combattre...

— Combattons, alors !

— Un instant, chevalier. Je dois vous dire quelle est la coutume de la sixième tour, dont je suis le défenseur...

— Dites.

— Je n'ai que la cape et que l'épée, comme toujours. Il faut donc que vous combattiez avec moi, non avec ce harnois qui vous a si bien protégé jusqu'ici, mais avec votre épée seulement et votre cape...

— Soit !

— D'ailleurs, ce haubert et ces mailles doivent vous gêner... Vous n'en combattrez que plus librement une fois que vous vous en serez débarrassé...

— Soit, donc ! répéta le fils d'Onolorie. J'accepte ces conditions et vais m'y soumettre...

Alors, il appela Frandamelle pour l'aider à ôter son harnois, ce qu'il ne pouvait faire lui-même, à cause de la gêne que lui occasionnaient ses blessures.

Frandamelle le dévêtit.

Quand le chevalier de la sixième tour le vit ainsi en pourpoint, jeune, beau, fier et tendre, il se sentit pris de pitié et il eut regret d'avoir à le combattre.

Le chevalier de l'Ardente Epée avait besoin, pour ce combat, d'une cape ou d'un manteau. Lucelle, qui l'avait compris, lui envoya le sien par l'intermédiaire de Frandamelle, le priant de se mettre en peine de se bien défendre pour l'amour d'elle.

— Ma grande amie, répondit le chevalier tout joyeux, en recevant des mains de Frandamelle le manteau de sa belle maîtresse, je remercie madame Lucelle de ce présent... Assurez-la, je vous prie, que ce manteau ne quittera mon bras que lorsque l'honneur de ce combat m'aura été accordé, ou lorsque la mort aura séparé mon âme de mon corps, qui n'est en ce monde qui pour lui obéir comme à la plus belle, à la plus sage, à la plus vertueuse princesse de la terre...

A peine eut-il proféré ces mots, que Frandamelle se retira, car le chevalier de la tour voulait jouer des couteaux.

Alors eut lieu le plus galant combat dont on eût entendu parler jusque-là. Si l'un des deux adversaires entendait l'art de telles couchillades, l'autre s'en faisait appeler un droit maître; tellement que, tout bien considéré, le plaisir n'était

pas moins grand à les regarder que dangereux à entretenir pour eux.

Toutefois, ils marchandèrent longuement, et reçurent et donnèrent plusieurs coups sans toucher au vif, tant ils étaient lestes, vigilants et adroits.

Malgré ses ruses et déguisements pour endommager et surprendre son ennemi, le chevalier de la tour ne put même arriver à toucher la manteau que l'amant de Lucelle défendait avec plus d'énergie et de souci que sa propre personne. Ce dont, irrité, il essaya un dernier mouvement pour lui fendre la tête, sans pouvoir y réussir.

Tout au contraire, ce mouvement lui devint funeste. L'amant d'Onolorie, en reculant, feignit de lui tirer d'une estocade droit en la mamelle, puis, pliant le bras, il lui donna en pleine jambe une coutelade qui le fit tomber par terre.

— Ah! chevalier, s'écria le vaincu, puisque le bonheur vous est à commandement, passez outre, suivez votre fortune!...

Comme il allait parler davantage, le guetteur de la tour suivante, au lieu de sonner du cor, comment avaient fait les précédents, poussa de violentes exclamations et cria :

— Sortez, soldats, sortez! Autrement, nous sommes perdus sans rémission!...

Le fils d'Onolorie, supposant à cela qu'il allait avoir bien plus à besogner qu'auparavant, s'approcha de Lucelle, mit le genou en terre et lui rendit son manteau dans l'état où Frandamelle le lui avait remis.

— Voici, madame, dit-il, ce que vous m'avez prêté, et ce que j'ai défendu de mon mieux contre l'épée de mon ennemi, pour vous montrer combien j'ai cher tout ce qui vient de vous...

Puis il reprit hâtivement ses armes, car on entendait déjà la rumeur que faisaient ceux qui voulaient sortir et qu'il aperçut, en effet, bientôt.

Ils étaient dix en tout : six portant hauberts et accoutrements de chevaliers et quatre vilains couverts de capelines de fer. Tous les dix couraient sus au chevalier de l'Ardente Epée, en poussant par avance un cri de victoire.

Dix contre un, c'était trop. Le roi de Sicile avait bien laissé faire jusque-là son compagnon, parce qu'il s'acquittait si bien de sa besogne que c'eût été la gâter que de s'en mêler; mais ici, il était du devoir d'Alpatracie de venir à la rescousse.

Il y vint, et avec empressement.

Ce que voyant, le quatre vilains, laissant les six gentilshommes s'escrimer contre le roi et son compagnon, se ruèrent délibérément sur les dames, qu'ils emmenèrent dans la forteresse, nonobstant leurs cris et leurs réclamations.

Ce rapt indigne causa une telle fureur aux deux chevaliers assaillis, que, sans épargner chair ni peau, ils frappèrent sur leurs ennemis, dont quatre tombèrent bientôt expirants.

Les deux survivants, pensant garantir ainsi leur vie, s'enfuirent à vau de route; mais ils furent immédiatement atteints et traités comme venaient de l'être leurs compagnons.

Le roi et le chevalier entrèrent ensuite dans la tour où ils avaient vu entrer les quatre vilains ravisseurs de la reine, de Lucelle et de Frandamelle.

Ils rencontrèrent précisément ces hommes qui s'en revenaient sur le champ de bataille pour secourir leurs maîtres.

Leur affaire fut bientôt arrangée. Deux d'entre eux furent massacrés sans aucune pitié. Les deux autres furent épargnés, mais à la condition de déclarer ce qu'ils avaient fait de la reine et de sa compagnie.

Comme ils obéissaient et conduisaient le roi et l'amant de Lucelle au donjon, ce dernier, étonné de ne pas voir apparaître le septième chevalier, gardien de la septième tour, demanda aux vilains à quoi cela tenait.

— Seigneur, répondirent-ils, l'infante Axiane, notre princesse, qui aime ce chevalier de tout son cœur, l'a mené ces jours passés à la chasse... Un des nôtres nous a assurés hier qu'elle et lui arriveraient aujourd'hui ou demain au plus tard..... Tant il y a, que vous avez été favorisé par cette absence; car, si ce chevalier eût été céans, au lieu d'être à la chasse avec madame Axiane, vous n'auriez pu vous échapper de ses mains sans mort ou prison, bien que votre prouesse soit grande, voire extrême...

CHAPITRE XII

Comment le roi de Sicile et son vaillant compagnon allèrent délivrer la reine, Lucelle et Frandamelle, que des vilains avaient emmenées pendant qu'ils combattaient.

Le roi de Sicile, le chevalier de l'Ardente Epée et les deux vilains entrèrent dans une salle basse, tout en continuant ces propos.

La reine, Lucelle et Frandamelle étaient toutes trois là, plus mortes que vives, attachées à des piliers avec de grosses cordes qui meurtrissaient leurs membres délicats. Quand elles aperçurent le roi et le jeune chevalier, leur frayeur et leur maladie disparurent comme par enchantement. Elles étaient sauvées!

Si le roi de Sicile s'empressa d'aller délier la reine sa femme, le chevalier ne fut pas moins empressé à aller délier la gente princesse qui avait nom Lucelle. Il le fit en tremblant et assez gauchement, à cause de son émotion, de sorte que le roi eut le temps d'aller délier Frandamelle avant qu'il eut fini, lui, de délier Lucelle.

Il était quasi nuit fermée. Ils n'avaient ni bu ni mangé de tout le jour.

— N'avez-vous donc nuls vivres à nous donner? demandèrent-ils aux vilains leurs prisonniers.



— Pardonnez-nous, Sire, nous allons aller quérir ce qu'il faut.

— Allez et faites vitement, dit le roi, car nous sommes âprement travaillés par la faim, et nous voulons la satisfaire.

Les deux vilains obéirent.

Quelques instants après, ils reparurent, munis de tout ce qui était nécessaire pour repaître une compagnie plus affamée encore que ne l'était celle du roi de Sicile, ce qui n'était pas peu dire.

Quand Alpatracie, le fils d'Onolorie, la reine, Lucelle et Frandamelle, eurent bu et mangé à leur convenance, ils songèrent tout naturellement, harassés qu'ils étaient, à aller se reposer.

— Bien que nous soyons entrés céans un peu violemment, dit le roi aux vilains qui les servaient, j'espère cependant qu'on ne nous refusera pas l'hospitalité d'un lit?...

— Vos lits sont prêts, Sire, répondirent les vilains.

— Guidez-nous, alors.

— Volontiers, Sire.

Lors, les vilains les conduisirent dans une grande chambre où se trouvaient de somptueux lits avec pavillons d'or et de soie et tapisseries à merveilleux dessins.

En faisant le tour de cette chambre pour en admirer les ornements, le roi de Sicile souleva une courtine de soie et découvrit derrière l'entrée d'un escalier dont les marches étaient de jaspe et de porphyre.

— Quelle est cette montée? demanda-t-il. Où conduit-elle?

— A la Chambre du Trésor, Sire, répondirent les vilains.

— La Chambre du Trésor!

— Oui, Sire.

— Cela m'intéresse!... N'y pouvons-nous aller?

— Nul n'y peut entrer, Sire. Mais qui voit les richesses du perron assis devant a assez de quoi s'émerveiller...

— Pour ceux qui ne sont pas curieux, cela peut suffire, en effet; mais pour nous, qui le sommes beaucoup, cela ne suffit pas. Nous verrons cela demain; car, pour l'heure présente, je veux dormir.

Les vilains allaient se retirer.

Le roi de Sicile les rappela.

— Avant de vous en aller, leur dit-il, dites-moi par qui cette chambre mystérieuse est si bien défendue, et quel trésor il y a dedans...

— Nous ne saurions vous le dire, Sire.

— Et pourquoi cela?

— Nulle autre personne que la reine Zirfée n'y peut entrer.

— Nulle autre?

— Pas même la princesse Axiane sa fille, Sire.

— C'est bien... nous y entrerons demain... En attendant, vous pouvez vous retirer.

Les vilains se retirèrent, laissant deux flambeaux.

Le roi et le fils d'Onolorie se couchèrent sur l'un des lits, en ayant soin de conserver leurs armes, de peur de surprise.

Quant aux dames, elles se couchèrent sur l'autre lit, sans ôter les robes et les accoutrements qu'elles portaient sur elle.

Au bout de quelques instants, tout le monde était endormi, excepté Lucelle, qui ne pouvait s'empêcher de songer à son bel ami, qui était si près d'elle!...

CHAPITRE XIII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, ne pouvant dormir, monta l'escalier merveilleux et reçut, d'une demoiselle mélancolique, un coup d'épée qui le renversa.

Si Lucelle ne dormit pas, on peut croire que le chevalier de l'Ardente Epée ne dormit pas davantage, surtout tant que dura la clarté des flambeaux laissés par les vilains, tourmenté qu'il était par ses deux blessures, celle de la jambe et celle du cœur.

Aussitôt que ces flambeaux furent éteints, il pensa clore enfin les yeux à l'aide de l'obscurité. Mais tout-à-coup sortit de l'escalier, dont nous avons précédemment parlé, une telle splendeur, que le chevalier, croyant à quelque trahison, prit à la hâte son heaume, son écu et son épée, et marcha droit vers cette éblouissante lumière.

Il mit le pied sur la première marche de jaspe, puis sur la seconde, puis sur les suivantes, et arriva ainsi sous un perron soutenu par sept colonnes de jacinthe, diaphanes et luisantes, sur chacunes desquelles était une image d'or merveilleusement taillée.

Deux de ces images représentaient des effigies d'hommes, et toutes les autres des effigies de femmes, dont l'accoutrement était si couvert de diamants et d'autres pierres précieuses que la resplendeur de vingt torches allumées n'eût pu rendre une plus grande lumière.

Chacune de ces statues tenait en la main gauche un rouleau d'or, avec lettres latines; l'autre main montrait les murailles vers lesquelles elles avaient leur aspect, et où étaient peintes, par un habile artifice, certaines histoires dont il sera fait mention.

La première statue était celle d'Apollidon, empereur de Constantinople, magicien des magiciens.

La seconde statue d'homme était celle d'un vieillard, celle du grand philosophe Alquif.

Tout joignant, sur l'autre colonne, était l'image de Médée, la plus experte et la mieux entendue en toutes choses supernaturelles.

La statue suivante était celle de la Demoiselle Enchanteresse.

La troisième statue de femme était celle de Mélye, habile en l'art des sortiléges.

Puis venait celle d'Urgande-la-Déconnue.

Puis enfin, la septième et dernière statue représentait Zirfée, reine d'Argènes, magicienne experte, laquelle, pour perpétuer sa mémoire, avait construit ce perron et ce qu'il contenait, ainsi que l'indiquait le rouleau qu'elle tenait dans

sa main gauche. De sa main droite elle montrait l'entrée du second escalier, dont les degrés étaient de saphir blanc, et le lambris composé de vignes dont les feuilles étaient d'or, et les grappes de rubis et d'émeraudes, avec une infinité d'oisillons et autres bestelettes d'un émail si beau qu'ils semblaient forgés par la Nature elle-même.

Le chevalier prenait grand plaisir à regarder toutes ces merveilles. En tournant ainsi de côté et d'autre, il avisa un magnifique lion accroupi près du dernier escalier, et dormant.

Le chevalier monta. Lorsqu'il eut gravi les quatre ou cinq premières marches, il aperçut un portique sous lequel était une porte fermée qui paraissait toute en feu.

Appuyée contre cette porte, était une demoiselle d'assez grande taille, et très belle, bien qu'elle eût le visage un peu défait par l'amertume et la mélancolie. Sa tête penchait comme arbre plié par le vent, et, comme elle était un peu lourde, elle l'appuyait sur sa main gauche. Sa main droite tenait une épée nue, du pommeau de laquelle sortait une clarté semblable à celle de la planète Mars lorsqu'elle est le plus en vigueur. Et, bien qu'elle eût les yeux clos, comme personne sommeillante, il lui tombait de grosses larmes le long du visage.

La voyant ainsi pleurer et l'entendant sangloter, le chevalier se sentit pris d'une telle compassion, qu'il n'hésita pas à lui adresser la parole.

— Demoiselle, lui dit-il, vous semblez affligée. Dites-moi la cause de cet ennui, et j'y porterai remède autant qu'il sera en moi...

A ces mots, la demoiselle mélancolieuse ouvrit les yeux, aperçut le chevalier, et lui dit, avec autant d'effroi que de colère :

— Téméraire et présomptueux! As-tu bien osé monter jusqu'ici?... Ah! ton audace va recevoir sa récompense!

Et, sans plus parler, elle étendit le bras, et, d'un coup de sa flamboyante épée, transperça l'écu, le haubert, voire le corps du chevalier, qui tomba étendu sur la place.

Mais, tout aussitôt, comme revenue d'un profond sommeil, elle s'écria :

— O Jupiter! Hélas! qu'ai-je fait là?... J'ai mis cruellement à mort celui de qui dépendait ma vie!...

Lors, elle se pencha à genoux vers lui, lui prit tendrement la tête dans son giron et se mit à la considérer avec une mélancolie croissante. Cette contemplation renforça si bien son deuil et augmenta si bien sa douleur, qu'il semblait que le cœur lui dût fendre, et qu'elle tomba elle-même, pâmée, sur ce corps inanimé.

CHAPITRE XIV

Comment Lucelle, qui ne dormait pas non plus, fut réveillée par les cris de Gradasilée et se leva pour savoir ce qu'était devenu son ami.

Nous l'avons dit : Lucelle, sollicitée par l'amour qu'elle portait à son bel ami, ne dormait pas plus que lui.

En entendant les cris et les regrets de la demoiselle, elle ne sut que penser, et, involontairement, elle tourna les yeux du côté où elle avait vu se coucher le chevalier. Il n'y était plus. Prise alors d'une jalousie inaccoutumée, elle se leva à la hâte et courut vers l'endroit d'où il lui semblait que partaient les lamentations.

En arrivant au perron, elle entendit une voix qui disait piteusement :

— Ah! pauvrette et malheureuse Gradasilée! qu'adviendra-t-il de toi, qui a mis à mort de tes propres mains la personne du monde que tu avais plus chère, et qui t'a donné tant de peine à trouver! O chétive! Ah! plus infortunée qu'autre qui vive entre les bannis de tout bonheur, voyant de tes propres yeux expirer celui que tu aimais plus que toi-même! Est-il possible que tu demeures davantage en ce monde dont tu l'as chassé?... Ah! reine d'Argènes, tu m'as bien trompée en m'assurant, lorsque je suis entrée en ce lieu de tribulations, que mon cœur aurait repos en voyant celui que je désirais trouver!... Il ne me reste plus qu'à me donner la mort pour tenir compagnie à mon ami, du sang duquel mes mains sont souillées!...

Lucelle, l'entendant ainsi parler d'ami mort, se sentit toute remuée et retournée, et elle s'approcha plus près encore de celle qui essayait de retirer son épée du corps du chevalier pour s'en meurtrir elle-même. C'est alors qu'elle aperçut son ami étendu tout de son long sur le sol.

A cet aspect, Lucelle poussa un cri, et avec une telle énergie, que le lion qui dormait s'éveilla en poussant de formidables rugissements.

Lucelle, effrayée, chercha à s'enfuir; le lion la retint par le bas de sa robe et la renversa.

C'en était fait d'elle, si, par une inspiration subite, elle ne s'était emparée de l'épée plantée au corps de son ami.

Au même instant, la porte ardente s'ouvrit avec une telle impétuosité et un tel fracas que les habitants de dix lieues à la ronde durent assurément croire à la ruine du palais et de toute l'île. La flamme traversa les salles et les escaliers, qu'elle

illumina pendant une minute, et qu'elle laissa ensuite dans l'obscurité, ce qui réveilla en sursaut le roi et la reine de Sicile.

Puis, peu à peu, l'obscurité disparut, et le fils d'Onolorie se retrouva debout, sain et sauf, bien étonné de voir devant lui, étendues tout de leur long, Lucelle et Gradasilée, qui le croyaient mort.

Désespéré de l'état navrant dans lequel était sa belle mie, il se pencha sur elle, la prit dans ses bras, et lui donna le chaste et suprême baiser que se donnent ceux qui se quittent en ce monde, le baiser de l'adieu.

La chaleur de ses lèvres recommuniqua la vie à celles de Lucelle, qui soupira languissamment, puis, ouvrant les yeux, reconnut son amant.

— Ah! mon ami, lui dit-elle, est-ce que je rêve ou est-ce que j'ai rêvé?... Ne vous ai-je pas vu étendu mort, le corps traversé d'une épée?

— Madame, répondit le chevalier, vous n'avez pas rêvé... J'étais mort, et vous m'avez ressuscité... C'est de vous seule que je tiens la vie, vous seule avez le pouvoir de me la donner ou de me l'ôter à votre gré, de vous seule dépend mon bien, mon bonheur et ma fortune!...

Comme le chevalier prononçait ces mots, Gradasilée se releva, et, l'apercevant sur pied, sain et sauf, elle s'écria :

— O Gradasilée! la reine d'Argènes ne t'avait pas trompée!

Et, se jetant les bras étendus au cou du chevalier de l'Ardente Epée, elle le baisa avec une tendresse passionnée, en lui disant :

— Ah! mon seul ami Lisvart! Que de males nuits et de pires jours j'ai endurés pour vous recouvrer!... Mais, grâce aux dieux, maintenant que je vous tiens embrassé, ce tourment ne m'est plus que du plaisir!...

Durant toutes ces caresses, le chevalier ne savait que penser, attendu qu'il n'avait jamais vu Gradasilée et qu'il ne savait pas pourquoi elle l'appelait Lisvart, à moins que ce nom ne fût en effet le sien.

Quant à Lucelle, intéressée à ce débat, elle ne prenait pas du tout cela pour argent comptant. Tout ce qu'elle comprenait, c'est que son ami, avant de l'aimer, avait déjà aimé Gradasilée et lui avait célé cette amourette.

— En bonne foi, madame, dit le chevalier à la demoiselle, je crois que vous me prenez pour un autre, car jamais de ma vie je n'ai eu d'accointance avec vous, que je sache...

Comment! s'écria Gradasilié. N'êtes-vous donc pas Lisvart, fils du très redouté empereur Esplandian et de l'impératrice Léonorine? Celui que j'ai tiré hors des prisons de l'enchanteresse Mélye? Celui pour lequel je me suis exposée à être mise à mort?... Et vous dites que vous n'avez jamais eu accointance avec moi? Il ne vous souvient pas de Gradasilée, fille du roi de l'île Géante? Vous changerez bientôt d'opinion, car je suis elle et non autre! Voilà quinze ans que je suis en ce lieu enchanté, plein de tristesse de vous avoir perdu, et aujourd'hui que je vous retrouve, vous me méconnaissez!...

— Madame, reprit le jeune chevalier, voilà bien des ressouvenirs inutiles, car je vous déclare que je ne connais pas plus celui dont vous me parlez que je vous connais vous-même... J'ignore quels sont mes père et mère; j'ignore aussi en quel pays je suis né et en quelle religion, ce qui m'est bien le plus vif déplaisir que je puisse avoir...

Gradasilée le regarda alors plus attentivement qu'elle ne l'avait fait jusque-là, et, à la clarté du pommeau de l'épée qui était sur le plancher, ainsi qu'à la lueur qui sortait de la chambre ouverte, elle reconnut véritablement qu'elle s'était trompée. Honteuse et chagrine, elle se retira en arrière.

Sur ces entrefaites survinrent le roi, la reine et Frandamelle, bien ébahis de voir le chevalier entre Lucelle et Gradasilée.

Comme Alpatracie allait ouvrir la bouche pour leur demander ce qui les avait ainsi rassemblés, il avisa à ses pieds l'épée au pommeau reluisant. Il la releva soudain et s'écria :

— Par mon chef! vaillante épée, ce n'est pas la première fois que je vous ai maniée, et je sais que vous appartenez au meilleur chevalier du monde!...

— Ah! Sire, demanda le chevalier, qui était-il?...

— Vous le saurez, mais non pas à cette heure, répondit le roi. Il nous faut, auparavant, visiter les merveilles de ce lieu.

Lors, Alpatracie et sa compagne s'avancèrent vers les portes ardentes qui, au même instant, furent changées en cristal, et tous, sans danger, entrèrent dans la Chambre du Trésor.

CHAPITRE XV

Comment le roi de Sicile et sa compagnie entrèrent dans la Chambre du Trésor, et de la découverte qu'ils y firent de l'empereur de Trébisonde, de Lisvart de Grèce, de Périon de Gaule et d'Olorius.

Comme le roi de Sicile et sa compagnie entraient dans la Chambre du Trésor, deux mains apparurent dans l'air, tenant une couronne d'or enrichie de rubis, de perles et de diamants, qu'elles vinrent poser délicatement sur la tête de Lucelle. Puis elles disparurent incontinent, et l'on entendit une voix qui disait :

— Belle pucelle, recevez cette récompense pour avoir mis fin à la plus étrange aventure qui fut jamais.

Puis, quatre hautes statues d'albâtre, représentant quatre dames avec chacune une harpe, se mirent à sonner un son si mélodieux, que le roi et les autres pensèrent entendre un chant du Paradis; et, à bien considérer le lieu, en effet, il semblait qu'il fût celui de la Divinité.

Tout autour, sous une couche de pur cristal, étaient peintes, or et azur, les aventures et les glorieux faits d'armes de maints personnages illustres, depuis le temps de Deucalion jusqu'à ce moment.



Les planchers hauts et bas, faits en mosaïque, tous de grisolite et de porphyre, rendaient la place si admirable que l'on eût dit proprement, non que c'était Vulcain ou Neptune qui l'avait travaillée, comme les murs d'Ilion, mais que c'était Pallas elle-même.

Au milieu de ce pourpris était aussi un monument de jacinthe, où l'on avait accès de tous côtés par cinq marches de marbre gris. Au-dessus était représenté un grand roi, armé de toutes pièces, fors la tête, qu'il avait fendue d'un coup d'épée. Un chevalier la lui soutenait entre ses bras sur un oreiller de drap d'or, et portait entre ses mains une petite clef de proësme d'émeraude et un gros cadenas qui tenait close cette sépulture. Tout autour étaient trente-sept rois d'or massif, si tristes qu'il semblait qu'ils fissent deuil. Derrière ces rois étaient douze nymphes de pierre d'azur tenant trompes d'argent, comme si elles eussent voulu sonner.

C'était la sépulture de Zarzafiel, souverain de Babylone, lequel, se trouvant au siége de Constantinople avec le roi Armato, avait reçu un coup d'épée mortel de la main d'Amadis. Sa sœur, la reine Zirfée, avait fait mettre ses cendres dans un vaisseau d'or, afin de témoigner, par la magnificence de cette sépulture, de l'amitié qu'elle lui portait.

Une inscription, en caractères chaldéens, disait ce que nous venons de rapporter. Elle ajoutait :

« Ce Trésor non pareil sera bien défendu jusqu'au temps où le plus accompli chevalier et la plus belle dame du monde viendront s'emparer de la clef et ouvrir le cadenas, par la vertu de l'amour secret qu'ils auront l'un pour l'autre. »

— C'est à vous, chevalier, et non à autre, que s'adresse cette prophétie, dit le roi de Sicile.

— Ah ! Sire, répondit le fils d'Onolorie, tout honteux, vous avez pouvoir de me nommer tel qu'il vous plaira... Mais je suis bien d'avis que madame votre fille, qui a commencé de rompre les enchantements, prenne la clef et accomplisse le surplus.

— Volontiers, répliqua le roi.

Lors, il commanda à Lucelle de s'y essayer, ce dont elle s'excusa, priant Gradasilée d'en faire épreuve la première.

Gradasilée, belle entre les belles, pensant que si l'aventure devait prendre fin par beauté, elle y aurait bonne part, donna prompt consentement au vouloir de Lucelle.

S'approchant donc de la statue qui tenait la clef, elle mit tout son effort pour s'en saisir et la lui ôter.

Elle ne put y parvenir.

Honteuse et rougissante, elle se retira pour faire place à Lucelle.

Au moment où gente princesse s'avançait, la statue avança elle-même le bras et lui présenta ce qu'elle désirait.

Le chevalier de l'Ardente Epée, voyant cela, en reçut un contentement extrême, estimant plus d'honneur de sa dame que s'il eût obtenu lui-même toute la gloire du monde.

Lors, Lucelle ouvrit le cadenas qui fermait la tombe, et en souleva la couverture aussi facilement que si elle eût été de liége ou de sapin.

Au même instant, les images de pierre d'azur se prirent à sonner leurs trompes d'argent, et si haut, si haut, si haut, que le bruit en fut entendu par tout le palais et qu'il réveilla ceux qui dormaient, enchantés, sous cette lame, sans que personne autre que Zirfée en eût connaissance : l'empereur de Trébisonde, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule et le prince Olorius d'Espagne.

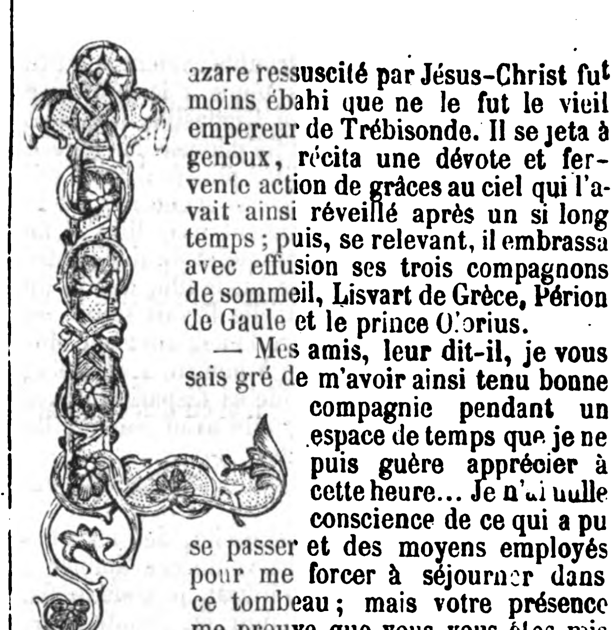
Certes, je ne sais pas de qui l'ébahissement fut le plus extrême, ou celui du roi de Sicile et de sa compagnie de voir ces quatre personnes ressusciter ainsi, ou celui de l'empereur de Trébisonde et des siens de se retrouver en lieu si inconnu, entre chevaliers armés et prêts à combattre.

Gradasilée reconnut Lisvart, et son cœur en bondit de joie. Toutefois, pour ne pas se laisser aller à un rêve, elle ouvrit ses yeux le plus grand possible, pour mieux le voir et mieux s'assurer que c'était lui.

Lisvart la regarda aussi, croyant avoir un fantôme devant lui.

CHAPITRE XVI

Des propos qu'eurent ensemble les chevaliers délivrés et les chevaliers qui les avaient délivrés, et comment le fils d'Onolorie pria à combattre l'amant de cette même princesse.



Lazare ressuscité par Jésus-Christ fut moins ébahi que ne le fut le vieil empereur de Trébisonde. Il se jeta à genoux, récita une dévote et fervente action de grâces au ciel qui l'avait ainsi réveillé après un si long temps ; puis, se relevant, il embrassa avec effusion ses trois compagnons de sommeil, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule et le prince Olorius.

— Mes amis, leur dit-il, je vous sais gré de m'avoir ainsi tenu bonne compagnie pendant un espace de temps que je ne puis guère apprécier à cette heure... Je n'ai nulle conscience de ce qui a pu se passer et des moyens employés pour me forcer à séjourner dans ce tombeau ; mais votre présence me prouve que vous vous êtes mis en quête de moi et que vous avez partagé mon sort : c'est de cela que je vous remercie, c'est pour cela que je vous embrasse.

— Sire, répondit Lisvart, je ne me rappelle rien, sinon que nous voilà délivrés, ce dont je me réjouis, moins pour moi que pour votre majesté.

Puis, tournant les yeux çà et là comme un homme qui sort d'un songe, Lisvart aperçut la

gente Lucelle, qui le regardait avec curiosité et qui s'étonnait de la ressemblance qui existait entre lui et son ami le chevalier de l'Ardente Epée.

Lors, il tressaillit et resongea à Onolorie, que cette gente pucelle lui rappelait si bien par sa grâce et par sa beauté.

— Onolorie! Onolorie! murmura-t-il.

Après Lucelle, il aperçut Gradasilée, qu'il reconnut.

Quant au roi de Sicile et à la reine Miramynie, il ne les reconnut pas, bien qu'il les eût vus déjà quelque part, dans ses courses vagabondes.

Gradasilée l'aperçut et le reconnut aussi, et elle aussi tressaillit en le revoyant.

Elle n'avait pas oublié son visage, dont les traits étaient si profondément gravés dans son cœur. En outre, eût-elle eu des doutes sur son identité, que maintenant ces doutes eussent disparu devant les propos de l'empereur de Trébisonde, qui venait de remercier Lisvart.

Sa quête était terminée : elle venait de retrouver celui qu'elle avait tant cherchée.

Lors, se mettant à genoux devant lui, elle lui dit :

— Ah! mon seul seigneur et ami, seule lumière de ma vie, seul soleil de mon cœur, je vous retrouve enfin, après vous avoir si longtemps cherché et pleuré comme mort! Le ciel me devait bien ce dédommagement qu'il me donne aujourd'hui, pour toutes les angoisses et pour toutes les misères que j'ai endurées à votre égard... Le ciel est juste, et s'il fait attendre sa bonté, il l'octroye si à propos, que c'est plaisir d'avoir souffert quand on est récompensé comme je le suis aujourd'hui... Je ne demande plus rien présentement, puisque je vous ai!...

Lisvart se rappelait quel trouble avaient apporté dans sa vie les faux propos tenus à la princesse Onolorie touchant la pauvre Gradasilée. Il savait le mal que lui avait causé cette jalousie mal fondée de la princesse de Trébisonde, puisqu'il avait été forcé de s'exiler et de courir les aventures, cherchant la mort et ne la trouvant pas. Mais il ne pouvait, sous peine d'ingratitude et de déloyauté, oublier ce qu'avait fait pour lui la fille du roi de l'île Géante. Non-seulement elle l'avait sauvé du bûcher que lui avait préparé l'enchanteresse Mélye, et s'était ainsi exposée à mourir à sa place, mais encore, à la nouvelle de sa disparition avec l'empereur de Trébisonde, elle avait tout quitté pour se mettre à sa recherche.

A ces causes, Lisvart répondit affectueusement à Gradasilée :

— Je vous remercie, demoiselle, des marques d'amitié que vous avez bien voulu me donner... Vous n'aurez pas obligé un ingrat, je vous le dis. Je vous appartiens corps et cœur, et, à toute heure du jour ou de la nuit, lorsque vous aurez besoin de moi, je serai prêt à vous faire service...

Pendant que Lisvart causait ainsi avec Gradasilée, le chevalier de l'Ardente Epée causait aussi avec l'empereur de Trébisonde :

— Sire, lui disait-il, j'ai maintes fois entendu parler de votre majesté... Votre vaillance et votre générosité sont clamées partout... A ces causes, et pour d'autres encore, vous avez et aurez toujours en moi un loyal serviteur, bien que je ne sois pas de la même religion que vous...

— Je regrette beaucoup, mon jeune ami, que vous ne soyez pas chrétien comme moi, répondit l'empereur; mais votre défaut de païen n'exclut pas les qualités que j'aime à reconnaître... Vous m'avez assisté de votre courage en rompant les enchantements qui nous retenaient prisonniers au fond du tombeau du soudan de Babylone, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule, le prince Olorius et moi : je vous dois de la reconnaissance pour ce service et de l'amitié pour la façon dont vous l'avez rendu... Cette reconnaissance ne vous fera jamais défaut... Cette amitié vous est acquise dès ce moment...

— Sire, dit le roi de Sicile, vous êtes tenu à lui plus que vous ne pensez...

— Je le crois, répliqua le vieil empereur en baisant à la joue l'amant de la gente Lucelle.

Ce dernier, s'apercevant alors que Gradasilée avait laissé Lisvart seul, alla droit vers lui.

— Chevalier, lui dit-il, j'ai eu maintes fois l'occasion d'entendre vanter votre prouesse... Vous êtes le parangon de la chevalerie, et nul, jusqu'ici, n'a eu le glorieux bonheur de vous vaincre... Cela tente mon jeune orgueil. J'ai soif de renommée, et le meilleur moyen d'en acquérir, le meilleur et le plus difficile, je le sais, c'est de m'adresser au plus vaillant chevalier du monde, c'est-à-dire à vous, seigneur... Me ferez-vous l'honneur de combattre avec moi?...

C'était le fils qui provoquait ainsi le père!

Lisvart, bien qu'attiré par la sympathie vers ce jouvenceau si plein d'ardeur et de courage, ne put s'empêcher d'accepter le cartel qu'il lui proposait, sans qu'une voix secrète l'avertît des liens qui rendaient ce cartel impossible.

— J'accepte volontiers, répondit-il.

— Oh! je veux vous laisser respirer, seigneur! reprit le chevalier de l'Ardente Epée. Ce n'est pas pour l'heure présente...

— Fixez donc vous-même l'heure et le lieu, dit Lisvart. En attendant, voici mon gage de combat.

Et, en disant cela, Lisvart jeta son gantelet aux pieds du fils d'Onolorie, qui s'avança pour le ramasser.

Mais Alpatracie, le devançant, l'arrêta et lui dit :

— Vous m'avez sauvé la vie, chevalier, ainsi qu'à la reine ma femme et à la princesse ma fille. A ce titre, je me crois autorisé à vous prier de différer ce combat..

— J'y consens volontiers, répondit l'amant de Lucelle.

— Je vous sais gré de cette docilité, chevalier, répliqua le roi de Sicile.

Lors, s'avançant vers Lisvart, il lui remit son épée et lui raconta comment il l'avait eue.

— Je suis très aise de la retrouver, répondit l'amant de la princesse Onolorie, très aise en vérité, car j'y tenais beaucoup...

—

CHAPITRE XVII

Comment l'empereur de Trébisonde et sa compagnie allèrent trouver le chevalier de la sixième tour, blessé par le fils d'Onolorie, et comment il se trouva qu'il était le frère de Gradasilée.



Mais comme ils devisaient ainsi les uns et les autres, l'aube du jour vint à paraitre.

Ils descendirent dans la chambre où le roi de Sicile avait dormi, et où ils trouvèrent assemblés les valets du château, qui s'étaient réveillés d'effroi au bruit des trompettes d'argent des statues. Au moment où ils entraient, l'un de ces hommes s'avança vers le fils d'Onolorie et lui dit :

— Sire chevalier, Gradamarte, que vous avez combattu à la dernière tour, vous prie de vouloir bien le venir voir avant qu'il ne meure...

— Est-il donc à ce point défait?

—Oui, seigneur chevalier, il se trouve très affaibli par le sang qu'il a perdu la nuit dernière... Il vous estime tant, qu'il tiendra son âme allégée si vous voulez lui faire ce bien de le visiter.

En entendant ce nom de Gradamarte jeté là par le valet, Gradasilée soupçonna ce qui était vrai, que ce chevalier pouvait bien être son frère, et elle s'écria :

— O Jupiter! Qu'est ceci? serait-ce vraiment au fils du roi de l'île Géante que ce malheur serait advenu?...

— Oui, madame, répondit le valet, c'est à lui-même et non à nul autre...

— Hélas! reprit Gradasilée, je vois bien que la fortune n'est pas lasse encore de m'accabler! C'est donc mon propre frère qui se meurt!... Pour Dieu! ami, conduisez-moi vitement auprès de lui, et peut-être que ma mort et la sienne s'accompagneront sans tarder!...

— Allons-y tous, dit le roi de Sicile; il mérite cet honneur.

Lors, ils y furent conduits, et ils trouvèrent Gradamarte gisant sur un lit, blessé de plusieurs plaies, dont la plus grave était celle qu'il avait reçue à la jambe, laquelle on ne pouvait parvenir à étancher.

Gradasilée, plus morte que vive, se laissa tomber entre ses bras, et y demeura un assez long espace de temps sans pouvoir proférer une seule parole, tant elle avait le cœur serré.

La vue de sa sœur et des personnes qui l'accompagnaient réconforta un peu le pauvre blessé, qui, oubliant le piteux état dans lequel il se trouvait, se leva sur son séant et accola tendrement Gradasilée en lui disant :

— Ah! chère sœur! que de fois vous avez éte appelée et désirée par moi!... Comme votre vue me fait du bien! Mon cœur, près de mourir, se sent quasi ressuscité en sentant battre le vôtre!... Dieux immortels! que vos noms révérés soient loués et remerciés, puisqu'il vous a plu de permettre qu'avant de quitter le monde je pusse embrasser celle que j'aime et que je regrette plus que ma propre vie!...

Gradasilée, entendant son frère parler encore si fermement, reprit cœur, et la parole lui étant revenue avec l'espérance, elle murmura :

— Cher frère et ami, si votre mort et votre vie sont, en effet, à la disposition des dieux, et s'ils ont ordonné de vous priver du monde, je vous supplie, avant que vos yeux ne soient clos, de mettre fin à mes jours de vos propres mains, afin que nos âmes puissent ainsi partir de compagnie, et que nous fassions ensemble le voyage suprême que l'on ne fait qu'une fois, et que nous ne soyons jamais séparés soit aux Enfers, soit aux Champs-Elysées, selon leur bon vouloir!...

Cette parole dite, les larmes de Gradasilée se mirent à couler à torrent, si bien que Lisvart, comprenant le mauvais effet de ces larmes sur Gradamarte, retira la pauvre demoiselle en arrière et essaya de la réconforter par de bonnes paroles. Il y réussit, parce qu'il était Lisvart, c'est-à-dire, la personne que Gradasilée aimait le plus au monde.

Pendant ce temps, le chevalier de l'Ardente Epée s'était approché du blessé, qui l'avait fait demander.

Gradamarte s'excusa d'abord de l'avoir dérangé; puis il ajouta :

— Sire chevalier, si j'ai été assez hardi pour vous faire venir jusqu'à moi, qui ne pouvais aller jusqu'à vous, si j'ai voulu vous voir et vous parler avant de mourir, ça été à cause de l'estime profonde et sincère que je ressens pour votre caractère et pour votre haute vaillance. Vous m'avez laissé la vie quand vous pouviez m'achever. C'est une vertu qui n'appartient qu'aux robustes et aux glorieux comme vous serez un jour... Par ainsi, j'éprouve le besoin de vous dire que j'emporte en mourant votre image gravée dans mon cœur, et que ma dernière pensée sera partagée entre ma bien-aimée sœur et vous en deux parties égales, sans qu'aucun de vous ait le droit de se plaindre de ce partage...

— Vous vivrez, Gradamarte, vous vivrez!...

— Je ne l'espère pas, sire chevalier. En tout cas, si mes jours sont prolongés encore, si je dois vivre assez pour oublier que j'ai été sur le point de mourir, je veux être vôtre en toutes choses, et avoir votre amitié, la plus précieuse richesse que je puisse ambitionner. Je vous obéirai, servirai et complairai en tout et partout, comme il vous plaira de me commander, faisant ainsi entendre à tout le monde que la vertu peut plus que toutes les forces des plus forts, car, par votre vertu, vous avez su vaincre ma volonté, sur laquelle nul autre que les dieux n'avait puissance...

Le fils d'Onolorie, fier de l'honneur que lui fai-



sait Gradamarte, voulut lui prouver incontinent combien il y était sensible, et il lui dit :

— Par mon chef! seigneur Gradamarte, si la gloire des combats doit être présentée à celui à qui elle est justement due, je vous dois bien offrir mon épée... Je suis vôtre comme vous êtes mien !...

Ce disant, il tira son épée du fourreau, mit un genou en terre, et la lui présenta.

Gradamarte, ne pouvant se lever pour lui rendre cet honneur, joignit les mains et étendit les bras vers son jeune ami en lui disant :

— Embrassons-nous, chevalier, pour que notre amitié devienne irrévocable !

Ils s'embrassèrent de bon cœur.

CHAPITRE XVIII

Comment, au moment où l'on attendait la princesse Axiane, on vit arriver la demoiselle Alquife, et comment l'empereur de Trébisonde et sa compagnie s'embarquèrent sur le navire qui l'avait amenée.



Gradamarte était encore dans les bras du jeune chevalier, son nouvel ami, lorsqu'on vint prévenir le roi de Sicile et l'empereur de Trébisonde que la princesse Axiane allait bientôt arriver avec le chevalier de la septième tour.

Lors, chacun courut aux armes et l'on barricada avec soin toutes les portes.

Puis on s'occupa à délivrer les prisonniers, au nombre de cinquante, qui gémissaient depuis un long temps dans un cul de basse fosse, enchaînés aux pieds, aux mains et au cou, quasiment sans nourriture, et parmi lesquels se trouvaient des amis du roi de Sicile et de l'empereur de Trébisonde, à savoir : Adariel de Naples, Suycie, et Abies d'Irlande, tous trois enfants du roi Cildadan ; Vaillades, fils de don Bruneo; le comte d'Alastre, Alargue et quelques autres. Tous, après maintes aventures entreprises en vue de retrouver l'empereur et ses compagnons, et trop prolixes pour vous être racontées, étaient venus choir entre les mains de l'enchanteresse Zirfée, qui les avait emprisonnés.

La reconnaissance opérée, on dut songer au péril qui s'avançait. L'empereur de Trébisonde et quelques autres chevaliers furent d'avis qu'il fallait courir sus à l'infante Axiane et la surprendre avec sa troupe avant qu'elle n'entrât au château... Mais Périon de Gaule, l'un des plus gentils et des plus courtois princes de ce temps, fut d'une opinion contraire.

— Il serait meilleur, dit-il, d'envoyer quelqu'un d'entre nous au devant d'elle pour lui annoncer les événements qui se sont passés en son absence et lui dire que si, malgré notre présence au château, il lui plaît d'y venir loger, elle y sera reçue avec toute la révérence qu'inspirent son rang et sa beauté.

Chacun se rangea à cette opinion si chevaleresque, et, comme on cherchait qui on pourrait envoyer en ambassade à Axiane, le roi de Sicile remontra que Frandamelle seule était capable de bien remplir cette mission délicate.

— Car, ajouta-t-il en apprenant de la bouche d'une femme le désastre de sa fortune, la princesse en sera moins irritée et, en tout cas, la fureur qui la surprendra ne pourra amener quant et soi une vengeance aussi prompte que si elle avait l'un de nous devant elle...

Frandamelle partit incontinent, en compagnie d'un écuyer, et ils se dirigèrent, sans perdre de temps, vers une maison de plaisance que la princesse Axiane avait au bord de la mer, et où elle s'était arrêtée avant d'entrer au château.

Mais, presqu'aussitôt, Frandamelle reparut en signalant l'arrivée d'un vaisseau merveilleux, monté par neuf demoiselles vêtues de satin blanc, et tenant chacune une harpe.

On alla au devant d'elles, et on reconnut Alquife parmi ces neuf demoiselles blanches.

Le fils d'Onolorie la reconnut aussi pour celle qui l'avait prié de cesser le combat contre Esplandian, en la Montagne Défendue.

— Ma grande amie, lui dit-il, permettez-moi de vous baiser, en récompense du travail que j'ai eu pour vous trouver!

Et il l'embrassa, en effet.

— Sire chevalier, répondit Alquife en le saluant humblement, vous savez le désir que j'ai de vous faire service, et combien je suis vôtre...

Lisvart et Périon furent étonnés de voir qu'Alquife connaissait ainsi le chevalier de l'Ardente Epée, qu'ils ne connaissaient pas autrement, eux. Toutefois, ils ne témoignèrent rien de leur étonnement, et, après avoir reçu la demoiselle comme elle le méritait, ils lui demandèrent quelques nouvelles.

— Seigneurs, leur répondit-elle, Urgande et mon père vous saluent en toute humilité, et vous mandent par moi que vous entriez tous en ce navire, et sans différer... Il faut que vous reveniez vers ceux qui vous attendent depuis si longtemps, et pour qui votre absence a été une longue angoisse...

Le vieil empereur de Trébisonde, comprenant que ce n'était pas sans raison qu'Urgande et le sage Alquif leur mandaient de telles paroles, et, d'ailleurs, très désireux pour sa part de revoir les gens et les choses qu'il avait autrefois l'habitude de voir et d'aimer, répondit devant tous à la demoiselle Alquife :

— Ma grande amie, nul de nous ne voudrait désobéir aux deux personnes au nom desquelles vous venez de nous parler; nous leur devons trop pour cela. Quant à moi, je suis tout prêt.

Autant en dire les autres.

Une heure après, ils s'embarquaient.



CHAPITRE XIX

Comment le soudan de Babylone s'enamoura en songeant à la princesse Onolorie.

L'empereur de Trébisonde et sa compagnie, après avoir navigué de longs jours sur la mer océane, et traversé une partie de la Méditerranée, battus des flots, retardés, ballottés, découvrirent enfin à vue d'œil la fameuse et grande cité de Trébisonde.

Ils se livraient déjà à la joie du retour, lorsqu'en approchant de plus près ils virent les ondes couvertes d'une infinité de galères, de brigantins, de navires de toutes formes, qui étaient récemment arrivés dans ces parages.

Ce qui leur causa plus de peine encore, ce fut lorsqu'ils apprirent, par un esquif envoyé à la découverte, que cette flotte était celle du soudan de Babylone, qui y était en personne, ainsi que le témoignaient les bannières et les banderolles de son vaisseau.

Nous allons vous dire à quelle occasion cette entreprise.

Il peut vous souvenir encore que Zarzafiel, soudan de Babylone, était mort au siége de Constantinople. En son absence, il avait laissé quelqu'un pour gouverner en son lieu et place. Ce quelqu'un, sachant Zarzafiel mort, se fit couronner et usurpa le titre qui appartenait à autrui. A cette occasion, il épousa la fille du roi d'Egypte, belle entre les plus belles, de laquelle il eut deux enfants que la mère porta d'une même ventrée, fils et fille, tous deux doués de ce que Nature peut pour rendre la créature parfaite.

Le fils se nommait Zaïr et la fille Abra, lesquels, croissant en âge, crurent aussi en grâce, en force, en beauté, si bien qu'il n'y avait, dans tout l'empire, ni gentilhomme ni pucelle qui les égalât l'un et l'autre.

Le soudan, père de Zaïr et d'Abra, mourut, après avoir donné l'ordre de chevalerie à son fils avec la solennité qui convenait à si haut prince.

Zaïr était aimé : il succéda tout naturellement à son père, qui l'était moins.

Or, il advint qu'une nuit, pendant les fêtes du nouveau couronnement, Zaïr eut une vision. Il lui sembla voir le dieu Mars, accompagné du petit Cupido, et chacun de ces dieux essaya de l'attirer à lui et de le ranger exclusivement sous sa loi.

Zaïr était perplexe. Mars le menaçait et Cupido aussi.

Le dieu des batailles, pour parvenir à ses fins, lui ramentevait ses victoires, car Zaïr en avait déjà gagné sur les ennemis de son père, et il lui faisait comprendre qu'il ne les avaient obtenues que par sa protection particulière.

« — Ce n'est rien encore, ajouta-t-il ; je t'aiderai de telle sorte, que tu subjugueras non-seulement l'empire de Constantinople, mais les Parthes ne sauront plus te résister, et tu les disperseras comme fait le vent des grains de poussière !... Si, au contraire, tu me laisses pour suivre ce petit dieu aveugle et enfant, la gloire que tu as conquise jusqu'à présent se retirera de toi bien loin, si loin que tu n'auras désormais rien autre chose que ruine en tes affaires !... »

Zaïr, intimidé, congédia Cupido et se rangea immédiatement du côté du dieu Mars, ne voulant dorénavant servir que lui.

Le fils de Vénus, marri et irrité de se voir ainsi abandonné et méprisé, tira de son carquois une flèche ferrée d'or, et la décocha à Zaïr en plein cœur.

Tout aussitôt lui apparut, dans tout le rayonnement de la grâce et de la beauté, une princesse merveilleuse, si merveilleusement belle, qu'il en demeura comme transi et comme pâmé.

« — Zaïr, dit Cupido, tu sauras ce qu'il en coûte pour me braver ! Cette princesse que tu vois, la plus divine des femmes en perfections avouées ou secrètes, te fera un jour mourir pour son amour... Regarde-la bien à loisir, afin que ses traits charmants ne s'en gravent que mieux devant tes yeux et dans ton cœur... Regarde-la et admire-la !... C'est la belle princesse Onolorie, fille de l'empereur de Trébisonde !... »

Cupido ayant achevé ces mots, disparut, laissant Zaïr en telle peine qu'il se réveilla comme en sursaut, ayant toujours devant les yeux de l'esprit la perfection de l'adorable créature qui venait de lui apparaître.

Il fit mille et mille tours dans son lit et ne put fermer l'œil jusqu'au jour, soupirant sans cesse après cette belle apparition qui lui causait encore des frémissements délicieux de la plante des pieds à la plante des cheveux.

— O bon Jupiter ! murmura-t-il obsédé par cette vision. Je te supplie bien humblement, ou de trancher le fil de ma vie, désormais tourmentée, ou de donner allégeance aux désirs amoureux que je ressens pour cette belle inconnue qui s'appelle la princesse de Trébisonde !...

CHAPITRE XX

Comment le soudan de Babylone, qui dépérissait d'amour, se sentit réconforté par le conseil de sa sœur, la belle Abra.



aïr resta sous l'impression de cette amoureuse vision pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Il devint mélancolique et rêveur, et s'étudia à fuir toutes les occasions de distraction, voulant se nourrir exclusivement de cet agréable poison qui le tuait à petits coups.

Chacun des personnages ordinaires de sa cour, en le voyant ainsi dépérir, se demandait quelle maladie il pouvait bien avoir, et on ne comprenait pas que les médecins qui le soignaient ne pussent pas le guérir, payés qu'ils étaient pour cela.

Hélas! l'amour est un mal que les médecins les plus habiles ne savent pas guérir, bien que le remède à employer soit le moins coûteux et le plus facile de tous.

Donc, les médecins du soudan de Babylone avaient jeté leur langue aux chiens, honteux d'être ainsi forcés de confesser leur influence et leur infériorité, et, d'un autre côté, très marris de cette mystérieuse maladie qui menaçait d'emporter leur auguste malade, et, avec lui, les ressources dont ils vivaient si bien.

Car Zaïr s'en allait vers la tombe, cela était évident pour tout le monde, pour les intéressés comme pour les indifférents. A le voir ainsi jaune, amaigri, débile, mélancolieux, on comprenait que la vie se retirait de lui et que, d'un jour à l'autre, il allait s'en aller rejoindre son père dans le tombeau.

La belle Abra, sœur de Zaïr, ne fut pas la dernière, on le pense bien, à s'apercevoir du mal-être auquel son frère était en proie depuis quelque temps.

D'abord, elle se tut, non par indifférence, car elle aimait Zaïr, mais, au contraire, par discrétion. Il n'est pas toujours bon, en effet, que les jeunes filles se préoccupent trop des rêveries des jeunes garçons, même lorsque ces jeunes garçons sont leurs parents.

Cependant, en face de ces ravages apparents d'une maladie mystérieuse, la belle Abra mit de côté sa pudeur de pucelle et ne laissa parler en elle que son affection pour son frère.

Lors, un matin, elle entra courageusement dans le retrait où il se célait à tout le monde pendant des journées entières, et, le trouvant accroupi tout rêveur sur un lit de drap d'or et de soie, elle s'approcha doucement de lui, et lui posa la main sur l'épaule.

Zaïr tressaillit et releva la tête, contrarié d'être ainsi arraché à sa vision.

— Ah! c'est vous, ma sœur! murmura-t-il d'un ton radouci et d'un visage moins farouche.

— Oui, cher frère, c'est moi qui viens savoir pourquoi vous vous célez ainsi à tout le monde...

— Je souffre, répondit Zaïr en soupirant :

— Je le sais, mon cher frère, je le sais, car c'est le bruit général, et chacun prend une vive part à votre mal, mais sans le connaître... Quel est-il donc, ce mal mystérieux qui vous consume ainsi et qui menace de vous emporter si vous n'y prenez garde?...

— Je l'ignore, répondit Zaïr en rougissant un peu.

— Vous l'ignorez? demanda la belle Abra en regardant fixement son frère entre les deux yeux.

Zaïr ne répondit pas.

— Ne suis-je donc plus votre amie, votre sœur? demanda la belle Abra avec une voix caressante.

— Toujours, et plus que jamais! répondit le jeune soudan avec vivacité et en embrassant tendrement sa œur.

— Eh bien, alors?...

Le soudan soupira de nouveau, mais il ne répondit pas.

Ce soupir répondit éloquemment pour lui!

— Seriez-vous amoureux, cher frère? demanda la gente pucelle en hésitant un peu, par pudeur.

— Oui, répondit Zaïr.

— Eh bien? reprit Abra, étonnée.

— Cela ne m'empêche pas d'être le plus malheureux des hommes!...

— Mais vous n'êtes pas un homme, mon cher frère, vous êtes un prince puissant, riche, jeune et beau!... Quelle femme au monde oserait vous résister? Vénus elle-même serait heureuse et fière d'être aimée de vous et de vous aimer!

Le soudan se contenta de soupirer de nouveau, et plus fort encore que les précédentes fois.

— Vous m'effrayez! s'écria la belle Abra, qui commençait à n'y plus rien comprendre.

— Allons, murmura Zaïr, je vois bien qu'il faut que je vous raconte tout...

— Racontez, cher frère, racontez vitement! s'empressa de dire la belle et curieuse princesse.

Zaïr hésita un instant, puis, décidé par le regard éloquent de sa sœur, qui s'était emparée de ses mains et les pressait tendrement dans les siennes, il lui dit :

— J'ai eu une vision...

— Une vision?...

— Oui...

— Une vision vous cause tout ce mal?...

— Oui, ma chère sœur... Le dieu Mars et le dieu Cupido me sont apparus et m'ont forcé de me prononcer entre eux... J'ai balancé quelque temps; puis, songeant aux victoires que j'avais déjà remportées par l'efficace protection du dieu des batailles, et à celles que je pourrais encore remporter par la suite, grâce à lui, je me suis rangé de son côté...

— Ce qui a naturellement irrité le méchant dieu Cupido?...

— Vous l'avez deviné, ma chère sœur!...

— Alors?...

— Alors, pour se venger de ce choix, Cupido a fait paraître, devant mes yeux éblouis, la plus belle personne de la terre...

— Qui peut-elle être?...

— Une princesse chrétienne, hélas!

— Un princesse chrétienne?

— Oui, ma sœur...

— Et comment se nomme-t-elle?...

— C'est la princesse Onolorie, la fille de l'empereur de Trébisonde...

— La princesse Onolorie? Oh! alors, cher frère, réjouissez-vous et espérez!...

— Pourquoi cela?...

— Ignorez-vous donc que le vieil empereur de Trébisonde est absent depuis longtemps de chez lui, sans qu'on en ait jamais entendu vent ni voix?...

— C'est vrai... Mais qu'en concluez-vous?

— J'en conclus que l'empire de Trébisonde est fort mal gardé, et que la princesse Onolorie ne doit pas être mieux gardée que lui. Allez-y à la tête d'une armée, et adressez-vous à l'impératrice... Elle ne vous refusera pas sa fille, si vous la lui demandez de cette façon-là...

— Si, cependant, malgré cela, elle me la refusait?...

— Eh bien! vous en seriez quitte pour l'enlever!...

— Vous avez raison, ma sœur, vous avez raison! s'écria le soudan de Babylone. Vous êtes aussi bien avisée que vous êtes belle!... Je suivrai ce conseil que vous me donnez là si fort à propos pour mon bonheur et pour mon repos!...

CHAPITRE XXI

Comment le soudan de Babylone, grâce à l'éloquence et à la beauté de sa sœur la princesse Abra, put lever une formidable armée et aller en Trébisonde pour enlever la belle princesse Onolorie.

Zaïr, tout réconforté par les paroles de sa sœur Abra, fit immédiatement assembler tous les rois, princes et seigneurs présentement de séjour en sa cour, pour les décider à faire en armes avec lui le voyage de Trébisonde.

Mais il comprit que son éloquence pourrait échouer, malgré tous ses efforts, et, pour mieux réussir dans cette séduction, il pria sa sœur de parler en son lieu et place.

La princesse Abra accepta cette mission. Elle était spirituelle, elle se savait belle: double raison pour être irrésistible!

Les princes étant assemblés dans la salle du conseil sur l'invitation pressante du soudan, elle s'y rendit, sans même avoir pris la peine d'ajouter quelques attraits de plus à ceux dont elle était si richement pourvue. Qu'avait à faire l'Art, là où la Nature n'avait rien laissé à faire?

Quand elle parut, ce fut un concert de murmures flatteurs qui voltigèrent de bouche en bouche comme autant d'abeilles, bourdonnement dont la belle Abra ne fut pas importunée le moins du monde!...

Pour mieux faire comprendre l'assurance avec laquelle la sœur de Zaïr se présentait devant cette assemblée de princes païens, il faut dire que la plupart briguaient l'honneur de l'avoir à femme et qu'elle avait eu la coquetterie de se promettre à tous sans se promettre à un seul.

— Seigneurs, dit-elle d'une voix mélodieuse comme du cristal, le soudan de Babylone, mon bien-aimé frère, a eu, il y a quelque temps, une vision dont je dois vous faire part, car elle doit aboutir à la gloire générale aussi bien qu'à la gloire particulière.

Abra s'arrêta un instant; puis elle reprit, au milieu du plus profond silence:

— Le grand Jupiter et le grand dieu Mars ont daigné lui apparaître pour lui commander d'entreprendre la conquête de Trébisonde... Autrement, ainsi qu'ils l'en ont averti, il en serait châtié, et nous avec lui... Si nous leur obéissons, au contraire, notre gloire est certaine et notre victoire assurée... Zaïr épousera la princesse Onolorie, fille de l'empereur de Trébisonde, et il sortira d'eux un chevalier tellement accompli, que le soleil ne reluit pas plus entre toutes les étoiles, que ne reluira sa renommée entre toutes les autres, de l'Orient à l'Occident... Par ainsi, seigneurs, aidez le soudan dans cette honorable entreprise, et vous en augmenterez d'autant votre réputation, déjà si grande!... Ce sera, pour chacun de vous, une occasion de plus de faire preuve de vaillance et, en même temps, d'obéir à nos dieux, ce dont je témoignerai, car, quoique femme, je serais vraiment fâchée qu'une si glorieuse entreprise s'effectuât hors de ma présence... Je serai avec vous pour me réjouir des succès de vos armes, autant à cause de vous qu'à cause de mon bien-aimé frère...

La belle Abra cessa de parler, et le même murmure flatteur qui avait accueilli son entrée dans la salle du conseil accueillit ce discours si habilement arrangé.

Chacun applaudit, et la conquête de Trébisonde fut résolue. On se dispersa au plus vite pour se réunir plus vite encore, si bien, qu'au bout de quelques jours, il y eut une telle affluence de gens de pied et de cheval, que la terre en fut couverte et la mer aussi.

On se disposait à partir. Au moment d'entrer en mer, la belle Abra prit à part son frère Zaïr et lui dit:

— Mon cher frère, il faut n'employer la violence envers les dames que lorsqu'on ne peut pas faire autrement... Pour ne devoir la princesse Onolorie qu'à la douceur et à la courtoisie, et non à la force, emportez avec vous le plus de joyaux que vous pourrez, lesquels vous offrirez à votre belle amie avant que d'en venir à la dure extrémité des armes...



— Vous parlez d'or, ma chère sœur, répondit Zaïr, et je suis honteux de ne pas vous avoir devancée dans cette pensée... Je vais réparer au plus vite cet impardonnable oubli...

Et, en effet, le jeune soudan fit mettre en son vaisseau les plus précieux joyaux qu'il put trouver, puis il s'embarqua et donna le signal du départ.

C'est ainsi que la puissante armée fit voile droit en Trébisonde, et vinrent y surgir un peu avant l'arrivée du vieil empereur et de sa compagnie.

CHAPITRE XXII

Comment le vieil empereur de Trébisonde, ayant pris terre avec ses compagnons, envoya la demoiselle Alquife auprès de l'impératrice, pour la préparer à son retour.

Bien étonné, nous l'avons dit, fut le vieil empereur de Trébisonde, en apercevant cette formidable flotte païenne, dont les intentions ne pouvaient pas être un seul instant douteuses.

Mais il ne s'agissait pas de se laisser aller à l'étonnement, ce qui pouvait faire perdre un temps précieux. L'empereur se décida à prendre terre un peu en arrière de cette flotte ennemie et de secourir sa ville avant le désembarquement des païens.

Le soleil commençait à laisser la plaine pour se retirer aux coteaux plus lointains, quand le pilote qui conduisait le vaisseau de l'empereur, abandonnant la haute mer, s'en vint prendre port à trois milles au-dessous de la grande flotte du soudan de Babylone.

Chacun de ceux qui montaient ce navire descendit avec précaution sur le rivage et se disposa à entrer dans la ville.

Mais, auparavant, l'empereur pria Alquife de s'en aller incontinent trouver l'impératrice, afin de la prévenir de son arrivée, réfléchissant sagement que sa trop brusque apparition, après tant d'années d'absence, pourrait produire un effet désastreux au lieu de l'effet agréable qu'il en attendait.

Alquife partit donc, escortée par deux écuyers seulement.

A la porte de la ville, elle fut arrêtée par la garde, qui se refusa à la laisser continuer son chemin. Heureusement que le duc d'Alafonte se trouvait là. Il reconnut la demoiselle, l'embrassa et lui demanda quelques nouvelles touchant l'empereur de Trébisonde.

— Je n'ai guère le loisir de vous répondre, seigneur, dit Alquife; mais si vous voulez bien me conduire vers madame l'impératrice, je pense que vous aurez alors lieu de vous réjouir, comme elle, des nouvelles que je lui apporte.

— Allons, j'attendrai jusque-là, demoiselle, répondit le bon seigneur en soupirant et en offrant son bras à Alquife.

Alquife accepta, et ils se dirigèrent tous deux vers le palais.

Tout en cheminant, le duc Alafonte dit à sa compagne :

— Ah! demoiselle Alquife! si vous saviez quel vide il y a dans cette ville depuis que l'empereur n'y est plus!... Si vous saviez quelles larmes on y a versées!... L'impératrice et les princesses s'étaient jusqu'ici réfugiées au monastère de Sainte-Sophie, où elles vivaient dans la plus grande solitude et la plus grande sainteté qui se puisse voir... Elles y seraient encore, sans cette approche de païens qui a jeté le trouble partout et qui les a forcées de revenir au palais, où vous allez les trouver, mais tristes et navrées au possible!...

Ils arrivèrent au palais, et rencontrèrent précisément une des femmes de l'impératrice.

Le duc Alafonte l'arrêta.

— Ma mie, lui dit ce bon seigneur, allez vitement prévenir madame l'impératrice que la demoiselle Alquife est céans avec de bonnes nouvelles qui la concernent...

— Est-il possible, Jésus-Dieu! s'écria la femme.

— C'est très possible, oui, répondit le bon seigneur en la poussant doucement du côté de la chambre de l'impératrice. Allez, ma mie, allez vitement.

— Oh! le ciel nous devait bien cela! murmura-t-elle en entrant tout aussitôt dans la chambre impériale.

CHAPITRE XXIII

Comment la bonne demoiselle Alquife s'acquitta de sa mission, et comment, au moment où elle annonçait à l'impératrice l'arrivée de l'empereur, celui-ci parut pour confirmer sa parole.

Les trois veuves étaient toutes trois agenouillées sur leur prie-Dieu, n'osant pas rompre le silence qui régnait depuis longtemps, de peur d'éveiller une douleur de plus en se ramenant mutuellement au sentiment de la réalité.

— Dieu puissant! murmura l'impératrice, n'y tenant plus. Dieu puissant! cette dure épreuve à laquelle vous nous avez soumises cessera-t-elle bientôt? Je suis pour ma part au bout de mon courage et de mes forces... C'est une angoisse trop âpre pour de chétives créatures comme nous... Ah! Seigneur Jésus, vous avez souffert, mais vous étiez homme, et d'ailleurs votre martyre a duré peu de temps... Nous sommes femmes, nous, et l'absence de notre prince bien-aimé, notre père et notre mari, dure depuis longues années!... Ah! Seigneur

Dieu ! secourez-nous ! secourez-nous ! Benoite Vierge Marie, venez à notre aide !... Rendez-nous l'empereur !...

— Rendez-moi le chevalier de la Sphère ! murmura la princesse Gricilerie.

— Rendez-moi le chevalier de la Vraie Croix ! murmura la princesse Onolorie.

Au même instant, la femme à laquelle avait parlé le duc Alafonte entra tout essoufflée dans cette chambre où souffraient trois pauvres princesses.

— Madame ! madame !... cria-t-elle. Bonne nouvelle !... Bonne nouvelle !...

— Bonne nouvelle? répéta l'impératrice, dont le cœur tressauta.

— La demoiselle Alquife vient d'arriver...

— Alquife?...

— Oui, madame...

— Elle a vu l'empereur?...

— Je l'ignore, madame... Mais elle est arrivée et demande à être introduite céans pour vous donner quelques détails intéressants.

— Oh ! qu'elle vienne ! qu'elle vienne !.. s'écria l'impératrice, émue et tremblante.

Et elle alla ouvrir elle-même la porte de la chambre pour savoir plus tôt ce qu'elle devait espérer.

— Venez, demoiselle Alquife ! Venez ! lui cria-t-elle.

Alquife parut et fit une respectueuse révérence.

— Vous avez vu l'empereur ? demanda l'impératrice toute haletante.

— Oui, madame...

— Il... est... loin... d'ici?...

— Tout proche, au contraire...

— Près de nous ! Oh ! si vous dites vrai, soyez bénie, demoiselle Alquife. Mais si vous nous dites cela pour tromper notre douleur, c'est trop cruel...

— L'empereur vient de débarquer, madame... Il m'a envoyée vers vous pour vous prévenir, pour vous préparer à son retour, afin que le coup ne fût pas trop violent et que la joie ne vous fît pas trop de mal...

— L'empereur... est... si près... de nous ? murmura l'impératrice, pâle d'émotion et de plaisir.

— Oui, madame...

— Et.... qui l'accompagne?.... demandèrent presqu'ensemble Onolorie et Gricilerie.

— Ceux qui s'étaient mis à sa recherche, répondit la demoiselle Alquife.

— Ainsi... le prince Olorius...

— Le prince Olorius, Lisvart de Grèce, Périon de Gaule... et quelques autres...

Ce fut au tour des deux belles princesses de pâlir d'émotion et de plaisir.

Leurs amis étaient arrivés ! Elles allaient les revoir !...

La demoiselle Alquife reprit :

— Ils étaient enfermés dans le château de l'enchanteresse Zirfée... Ils ont été délivrés, grâce au courage du chevalier de l'Ardente Epée, un vaillant jeune homme; grâce aussi au dévouement de Gradasilée, fille du roi de l'Ile Géante...

— Gradasilée !... s'écria Onolorie, en sentant renaître sa jalousie.

— Oui, madame, Gradasilée... C'est à cette courageuse princesse que les chevaliers Lisvart, Périon et les autres doivent d'être délivrés et d'être aujourd'hui dans la cité de Trébisonde...

— Ah ! tant que je n'aurai pas vu et touché l'empereur, je ne vous croirai pas ! s'écria l'impératrice.

Tout-à-coup la porte de la chambre s'ouvrit, et l'empereur parut, suivi de Lisvart et de Périon.

— Me croirez-vous maintenant, madame? demanda la bonne demoiselle Alquife en souriant.

— Ah ! s'écria l'impératrice.

Elle ne put dire autre chose. Son émotion était trop forte. Le vieil empereur la reçut pâmée dans ses bras.

CHAPITRE XXIV

Comment le vieil empereur de Trébisonde et ses compagnons furent accueillis des deux princesses et de l'impératrice, et comment parut un serpent monstrueux au moment où ils devisaient le plus tendrement.



n ne meurt pas de joie, fort heureusement; sinon l'impératrice de Trébisonde et les princesses ses filles n'eussent pas eu le temps d'embrasser ceux qu'elles attendaient depuis un si long temps.

Pendant que l'impératrice et son vieil époux, tendrement embrassés, se racontaient mutuellement les angoisses qu'ils avaient ressenties d'être ainsi séparés, à un âge surtout où la séparation est si pénible, Périon et Lisvart devisaient respectueusement, dans un autre coin de la chambre, avec les princesses Gricilerie et Onolorie.

— Ah ! madame, disait Périon à sa mie, la félicité de cette réunion me paie avec usure des inquiétudes de l'absence. Je ne demande plus rien au ciel, maintenant, car ce n'est pas de lui, mais de vous que doit me venir le surplus de ma béatitude...

Lisvart en disait autant à la belle princesse Onolorie.

— Madame, lui disait-il, pourrons-nous revoir ensemble ce verger qui nous a servi de paradis?...

— La clef en est rouillée, depuis le temps qu'elle n'a servi, répondit Onolorie en souriant; mais nous la dérouillerons facilement.

— La coudraie est toujours à la même place?...

— Vous en jugerez si vous voulez cette nuit même...

— Vous y consentez?...

— Il le faut bien !... Ne suis-je pas liée à vous

par d'indissolubles liens?... Ce que vous voulez, mon devoir est de le vouloir...

— Votre devoir seulement?...

— Mon devoir... et mon plaisir...

— Ah! je voudrais être à cette heure fortunée où il me sera permis de vous presser dans mes bras, sur mon cœur!...

Comme le chevalier de la Vraie Croix disait ces mots, on entendit un bruit confus, puis formidable, comme des cris d'effroi, et, bientôt, la porte s'ouvrit avec fracas, et quelques personnes du palais s'y précipitèrent...

Derrière elles, les poursuivant, venait un monstrueux serpent, jetant feu et flammes par les yeux et par la gueule.

Lors, vous eussiez vu dames et demoiselles, plus mortes que vives, les unes tenant embrassés ceux qu'elles avaient pu happer, les autres prêtes à saillir par les fenêtres, faute d'une autre issue, et tellement immobilisées par la peur, qu'elles ressemblaient plus à statues de marbre qu'à créatures de chair.

Périon et Lisvart, l'épée au poing, assaillirent rudement cette vilaine bête, laquelle les serra de si près qu'ils tombèrent à plusieurs reprises par terre sans pouvoir l'entamer, car autant faisait un coup d'épée sur sa peau squameuse que coup de marteau sur enclume.

Lisvart, irrité, se tira à quartier, et, haussant le bras de toute sa puissance, il frappa le monstre entre les deux yeux, pensant lui décoller ainsi la tête. Mais l'épée lui sortit du poing, et, au moment où chacun le croyait perdu, le serpent s'évanouit, et, à sa place, se présenta une fort honorable dame, vêtue de noir, laquelle dit en souriant :

— Eh! quoi, sire chevalier, est-ce donc ainsi que vous accueillez les demoiselles qui vous viennent visiter, et qui sont tant vôtres que je suis?...

Chacun reconnut alors Urgande-la-Déconnue, assez coutumière de ces sortes d'algarades, comme on a pu voir précédemment.

La peur qu'elle avait causée, sous sa forme de serpent, fut bientôt dissipée.

— Soyez la bienvenue! lui dit le vieil empereur en allant l'embrasser.

— Sire, répondit la Demoiselle Enchanteresse, vous me pardonnerez ce désir que j'ai eu de me trouver céans en même temps que vous, pour être témoin de la joie de l'impératrice et des dames vos filles, qui ne me connaissent pas encore et que je voudrais bien saluer...

Lors donc, la prenant par la main, le vieil empereur la présenta à sa femme et à ses filles, en disant :

— Ma mie, voici Urgande, à qui je suis fort reconnaissant et qui désire vous faire la révérence. Faites-lui donc, je vous prie, bon accueil, pour l'amour de moi.

L'impératrice, à cette parole, s'avança vers Urgande et, la baisant, la pria de s'asseoir auprès d'elle. Mais elle, s'en excusant, lui dit.

— Ma dame, vous me permettrez de saluer auparavant mes dames vos filles, auxquelles, à ce qu'il me paraît, je ressemble si fort d'âge et de beauté...

Urgande dit cela de si bonne grâce, que chacun se prit à rire, car elle était alors aussi ridée qu'un singe de cent ans.

— Faites, répondit l'impératrice en souriant; je vous les baille en charge, puisque vous les voulez avoir.

Très humblement la remercia Urgande, qui alla aussitôt embrasser les deux jolies princesses, toutes préoccupées de la présence de leurs chevaliers.

Le reste du jour se passa ainsi tout en plaisir, jusqu'à l'heure de se retirer, heure à laquelle Urgande et Gradasilée se retirèrent ensemble.

CHAPITRE XXV

Comment Lisvart de Grèce et Périon de Gaule furent récompensés de leur long jeûne amoureux par les belles princesses Onolorie et Gricilerie.



D'après ce qui leur avait été promis par leurs amies, Périon et Lisvart se levèrent secrètement, et, couverts chacun d'un manteau, s'en vinrent au jardin, dont la porte était fermée.

— Ne vous semble-t-il, dit tout bas Lisvart à Périon, que nous sommes bien amplement récompensés l'un et l'autre de notre long Purgatoire, étant près, comme nous le sommes, d'entrer au Paradis tant désiré?...

Cette exagération amoureuse fut entendue des princesses, qui ne se purent tenir de rire, car Gricilerie essayait précisément d'ouvrir la porte dans ce moment-là, et sans pouvoir y parvenir.

— Patience et espérance! dit-elle. Qui attend plus qu'il ne veut s'ennuie plus qu'il ne doit!...

Comme elle s'efforçait inutilement de faire ouverture, Onolorie, mécontente de n'avoir pas ce qu'elle désirait, lui dit quasi en colère :

— Si vous aviez autant que moi bon désir de loger ces pauvres étrangers qui sont là derrière à se morfondre, votre foi et votre amour suffiraient pour crocheter serrure et cadenas!...

Elle avait à peine proféré ce mot, que la porte s'ouvrit.

Lors se présentèrent les deux amoureux chevaliers qui, pour faire mieux leur appointement, s'écartèrent l'un de l'autre. Et, chacun tenant sa mie enlacée, ils entrèrent tous quatre sous les vertes feuilles, où ils s'amusèrent peut-être à enfiler des perles. Toutefois, si vous en pensez autrement, je m'en rapporte à ce qu'il en est.

Tant il y a que, heureux de se retrouver après tant de jours, et surtout tant de nuits perdues dans l'attente, ils s'entr'accolèrent tendrement et se distribuèrent sans les compter des milliers de savoureux baisers.

Périon, amoureusement étendu dans le giron de Gricilerie, commença à lui raconter, ainsi qu'à sa sœur, tout le déplaisir qu'ils avaient souffert durant leur absence, Lisvart et lui.

Les deux princesses, à leur tour, les assurèrent que cent et cent fois le jour elles étaient tombées au pouvoir de mort, pensant les avoir perdus.

— Mais, disait Onolorie, une espérance nous soutenait toujours, et c'est cette espérance qui a réservé notre vie pour votre bien et contentement à tous deux... Nous étions dépareillées et incomplètes; mais, maintenant que vous voilà, nous sommes comme des parties séparées et à présent rejointes et soudées mieux qu'elles ne le furent jamais...

Assez d'autres paroles, de la même couleur que les précédentes, leur vinrent en la bouche et se mêlèrent à leurs mutuels baisers.

Toutefois, les deux princesses jugèrent prudent de se taire sur les deux enfants qu'elles avaient eus, les considérant comme perdus.

L'aube du jour se montra, et ils se retirèrent à regret, en se promettant de se revoir tous quatre au même lieu la nuit suivante. Pour la sûreté de quoi les deux chevaliers cueillirent chacun un gracieux baiser sur les lèvres de sa chacune; puis ils sortirent et s'en allèrent coucher en leur logis.

Pendant qu'ils dorment et qu'ils font des rêves d'amour, retournons au soudan de Babylone, qui faisait les mêmes rêves qu'eux, mais avec un plaisir moindre.

CHAPITRE XXVI

Comment Zaïr, soudan de Babylone, envoya demander un sauf-conduit à l'empereur de Trébisonde, qui le lui accorda.

Zaïr, soudan de Babylone, se tenant avec sa puissante flotte devant la fameuse cité de Trébisonde, fit mettre secrètement des espions à terre pour savoir ce que pensaient et faisaient les gens de ce pays. Lesquels espions, au bout de quelques jours, s'en revinrent et rapportèrent au soudan que tout le pays était en armes, et que l'empereur de Trébisonde était de retour avec les meilleurs chevaliers du monde.

Zaïr fut assez contrarié de ces nouvelles. Toutefois, il dissimula prudemment le déplaisir qu'il en ressentait, et il manda aussitôt les principaux de son armée, ainsi que sa sœur Abra, pour savoir ce qu'il y avait à faire.

Après que chacun eut dit son opinion, Abra, seule, fut d'avis que, sous ombre de paix et de renouvellement d'amitié, on envoyât d'honorables ambassadeurs à l'empereur de Trébisonde pour lui expliquer comment la présence de la flotte de Zaïr devant sa cité était le fait d'un hasard, non de sa volonté; qu'il pensait faire voile et dresser sa route vers Alexandrie, et que la Fortune l'avait jeté en Trébisonde, ce dont il louait les dieux, puisque cela lui permettait de le voir et de prendre terre, pourvu qu'il consentît à leur donner sûreté, à elle Abra, à lui Zaïr, et à quelques-uns des princes qui les accompagnaient.

Tel fut le sommaire de l'ambassade proposée par la belle Abra.

De cette façon, si l'empereur obtempérait à son désir et se laissait prendre à ses paroles mielleuses, Zaïr espérait mener à bonne fin son entreprise, c'est-à-dire non-seulement de prendre terre avec sa sœur et quelques-uns des princes qui l'accompagnaient, mais encore de faire prendre terre au reste de son armée. Une fois en Trébisonde, la princesse Onolorie lui appartenait !...

Le prince d'Egypte et celui de Chypre, accompagnés seulement de dix chevaliers désignés pour cette ambassade, entrèrent en conséquence dans un esquifon et s'en vinrent descendre au port, le plus tranquillement du monde.

Là, ils expliquèrent l'objet de leur visite, et on les conduisit incontinent au palais, à l'entrée duquel ils rencontrèrent Lisvart, le roi de la Breigne et quelques autres, qui les précédèrent et les présentèrent à l'empereur.

Ce prince reçut fort courtoisement les envoyés du soudan, lorsqu'ils eurent suffisamment joué devant lui du plat de la langue, et, perdant même tout soupçon, il les conduisit vers l'impératrice et sa compagnie de dames.

Le prince de Chypre jugea bien Onolorie pour la première beauté du monde. Mais le prince d'Egypte n'eut de regards que pour Gradasilée, qu'il aima dès cet instant autant et plus que lui-même.

Le sauf-conduit demandé leur fut accordé. Ils s'en retournèrent avec leur troupe et leurs vaisseaux, où les conduisirent Lisvart et Périon, avec lesquels ils eurent maints bons propos. Puis ils s'embarquèrent, très contents d'eux, et allèrent rejoindre Zaïr, qui se sentait consumé d'amour pour la belle Onolorie, et qui avait peur que ses ambassadeurs n'eussent pas réussi dans leur mission.

CHAPITRE XXVII

Des propos que Lisvart et Périon eurent au jardin avec Onolorie et Gricilerie, la veille du débarquement du soudan de Babylone.

Cette démarche du soudan de Babylone devint tout naturellement le sujet des conversations à la cour de l'empereur, et l'on se promit de le bien re-

cevoir, ainsi que sa sœur Abra, dont la beauté était tant vantée.

Pendant toute la journée, on ne sut parler d'autre chose.

Aussi, la nuit qui suivit, quand Lisvart et Périon furent retournés au verger accoutumé, et après que l'un et l'autre eurent eu de leurs amies tel déduit qu'ils voulurent, ils s'entretinrent de la nouvelle du jour.

— Madame, dit Lisvart à Onolorie, puisque le soudan nous amènera demain sa sœur, dont on fait si grand cas, je vous prie de prendre votre bon visage et d'oublier votre mélancolie habituelle, qui vous a plus pâlie que vous ne sauriez croire... Si vous voulez vous aimer un peu et vous parer comme au temps de nos premières accointances, la princesse Abra, qui prétend éclipser toutes les dames de céans, sera à son tour éclipsée par vous, comme la lune par le soleil !...

— En vérité, mon ami, répondit Onolorie, tant plus je pense à me réjouir et tant plus me vient occasion de me fâcher...

— Qu'avez-vous donc, madame, qui vous fâche à l'heure présente ?...

— Ce que j'ai ?...

— Oui !...

— Ah ! beau sire, ne pourriez-vous donc déguiser un peu mieux les affections que vous avez ensemble, Gradasilée et vous ?...

— Quoi !... vous prétendez...

— Estimez-vous donc que vos regards réciproques ne m'en aient pas appris long, et que je n'aie su par eux ce que vous avez si bien cru me céler ? A tout propos, elle vous a sur les lèvres ?... En tout et partout son Lisvart est en jeu ! Votre feu est si habilement couvert, que la flamme en demeure apparente, même au plus aveugle !...

— Certes, madame, mon étonnement est extrême en apprenant cela...

— Vous vous étonnez d'être découverts l'un et l'autre ? La belle affaire, vraiment ! Vous ne prenez pas même la peine de vous cacher !... Pensez donc, si je dois vivre contente, vous aimant comme je vous aime, et quelles traverses souffre jour et nuit mon pauvre cœur passionné !...

— Hélas ! madame, ôtez tout cela de votre entendement, je vous en supplie ! Me croyez-vous donc à ce point déloyal chevalier, et, à ce point aussi, si peu reconnaissant de la suprême béatitude que vous avez bien voulu m'octroyer ?...

Lisvart venait de faire cette chaleureuse protestation, la main étendue sur sa poitrine, comme pour prendre son cœur à témoin de la loyauté de son dire. Même, de grosses larmes lui roulèrent dans les yeux, ce qui modéra quelque peu le courroux de la princesse Onolorie.

— Mon ami, reprit-elle plus gracieusement, je vous crois bien certainement... Je vous crois !... Mais quoi ? je ressemble à l'avare, qui a tellement le cœur à son trésor, qu'il s'imagine qu'on le lui vole aussitôt qu'il a été forcé de le perdre de vue... Quand vous n'êtes plus là, vous, le plus précieux joyau de ma vie, il me semble que quelque autre femme plus belle, plus âpre d'amour, va vous accaparer et enlever à mon affection...

Lisvart appela Dieu, le ciel, la terre, les arbres, les hommes, tout enfin à témoin de la pureté de son amour pour Onolorie, si bien que l'heure de la séparation arriva comme il se réconciliait éloquemment avec elle, ce qui les contraria l'un et l'autre.

Il fallait mettre fin à ces agréables propos et se retirer, ce que fit Lisvart, et, en même temps que lui, Périon.

Ils donnèrent le bonjour à leurs mies et s'en allèrent reposer jusqu'au moment où l'on vint les réveiller et leur dire que l'empereur voulait monter à cheval et aller au-devant du soudan.

CHAPITRE XXVIII

Comment le soudan et sa sœur Abra firent leur entrée dans la cité de Trébisonde, et comment la belle princesse païenne ressentit subitement de l'amour pour Lisvart.

Périon et Lisvart s'étant levés et accoutrés s'en allèrent vers l'empereur qu'ils rencontrèrent hors la ville, au moment où débarquaient le soudan et sa sœur, avec leur compagnie de princes et de chevaliers.

Zaïr avait voulu qu'Abra l'accompagnât, parce qu'il la savait de bon conseil et pour qu'elle lui servît de truchement auprès d'Onolorie. Aussi, à cause de cela, Abra s'était-elle richement parée, si richement qu'en elle seule se pouvait comprendre la grandeur et excellence de Babylone.

Au sortir de la galère, elle monta sur une merveilleuse jument engendrée, prétendait-on, dans le mont de la Lune, où le Nil prend sa source, laquelle était d'une corpulence égale à celle d'un dromadaire, avec la tête sèche et légère d'un cerf, avec les oreilles plus grandes qu'un pavois, avec les pieds fendus ni plus ni moins que ceux d'un bouc d'Arcadie, et, avec tout cela, agile et prompte comme un singe. Quant à ses yeux, ils étincelaient plus, à l'heure de midi, que ceux d'un chat échauffé à l'heure de minuit. L'accoutrement, le harnois, le caparaçon, semblaient avoir été autrefois tissés par les dames de Chaye ; ils représentaient des dessins singuliers où voltigeaient quantité d'oiseaux de toutes sortes, grands et petits, dont la plupart perchaient sur des ceps et des grappes de raisin composés de gros diamants, de perles, de rubis et d'émeraudes.

Pour ne laisser rien derrière et montrer entièrement son excellence, la princesse Abra avait seu-

lement en sa compagnie quatre demoiselles estimées, après elle, les plus belles de tout l'Orient.

Chacune de ces demoiselles était montée sur une licorne plus blanche que le lait, et elles s'en allaient ainsi les cheveux dénoués, blondes, dorées, vermeilles et souriantes comme le soleil lorsqu'il paraît le matin sur la prairie !

Quatre princes de l'armée conduisaient les licornes, à l'aide de rênes soie bleue, ce qui était d'un effet charmant.

Zaïr marchait au milieu, entretenant sa sœur.

L'empereur de Trébisonde et ses amis s'arrêtèrent en présence de ce cortége, pour lui faire accueil.

L'embrassée fut grande de part et d'autre, et ce fut à qui montrerait le plus de courtoisie. Le vieil empereur voulait témoigner de la déférence au jeune soudan, et le jeune soudan à son tour, voulait témoigner de la déférence au vieil empereur.

Finalement, ils se mirent en route pour le palais.

Tout le long du chemin, Lisvart, qui se trouvait à gauche de la princesse Abra, l'entretenait galamment de choses et d'autres, pour mieux servir les intentions de l'empereur de Trébisonde, et faire un accueil convenable aux hôtes qui lui venaient. Il l'entretint si bien et de si bonne grâce, qu'Amour voulut être de la partie : la belle princesse païenne fut blessée au cœur, et, à partir de ce moment, elle eut appétit de ce vaillant et fier chevalier qui chevauchait à ses côtés.

Donc, heureuse d'être ainsi honorée par un personnage pour lequel elle venait de ressentir subitement tant d'estime, elle lui dit :

— Chevalier, je suis confuse d'accaparer ainsi pour moi seule, étrangère, ennemie presque, un gentilhomme aussi accompli que vous l'êtes... Certes, je m'attendais à rencontrer bien des merveilles en venant à cette cour tant renommée, mais non point celle que mes yeux voient et dévorent en ce moment... Heureuse sera celle que vous servirez, chevalier ! Sa béatitude n'aura pas de pareille !... Ah ! si vous révériez nos dieux !...

Lisvart s'inclina et répondit le plus courtoisement qu'il put à ces avances amoureuses que lui faisait la princessse Abra avec une éloquence de gestes, de regards, de soupirs, qui eussent attendri un rocher et réchauffé un marbre; mais il fit semblant de ne les pas comprendre et de les accepter comme d'aimables propos sans conséquence. Au fond, il était très embarrassé !

Heureusement que le cortége arriva bientôt en vue du palais impérial.

Le vieil empereur s'empressa alors d'offrir la main à la princesse Abra, qu'il contraria beaucoup par cet acte de haute civilité qui l'honorait en la privant momentanément de la présence et du contact du beau chevalier de la Vraie Croix.

Quant à celui-ci, il s'était éloigné sans en avoir l'air et s'était perdu à dessein dans le cortége du soudan de Babylone.

CHAPITRE XXIX

Comment le soudan et sa sœur Abra furent accueillis par l'impératrice et sa cour, et comment, vers la fin du repas, Zaïr se déclara le chevalier de la princesse Onolorie.

Abra et Zaïr reçurent de l'impératrice et des princesses l'accueil qu'ils avaient déjà reçu du vieil empereur et des princes de sa suite.

Si Abra était une perle de beauté, Zaïr n'était pas moins beau comme homme, et sa bonne mine, sous son costume de soudan, était aussi digne d'admiration que l'adorable visage de sa sœur. Tous les chevaliers convoitaient Abra, qui n'avait distingué et ne voulait aimer qu'un seul d'entre eux, Lisvart. Toutes les dames et toutes les demoiselles convoitaient Zaïr, qui n'avait d'yeux, d'admiration et d'amour que pour une seule femme d'entre elles, Onolorie. Lisvart ne pouvait aimer Abra ; Onolorie était la seule femme que ne pût pas aimer Zaïr. Le sort a souvent de ces malignités-là !...

Le jeune et amoureux soudan de Babylone trembla comme la feuille en reconnaissant dans la maîtresse de Lisvart l'original de l'apparition que Cupido lui avait envoyée pour se venger de ses dédains.

Il trembla, et, vingt fois dans la même minute, il changea de couleur. De pâle, son visage devint pourpre, puis pâle, puis pourpre, et ainsi de suite, à ce point qu'on le crut indisposé.

Il se remit cependant de cette émotion que personne, à l'exception d'Abra, ne pouvait justement interpréter, et qui fut mise sur le compte de quelque malaise involontaire et passager. Il se remit, et, après avoir salué le plus courtoisement du monde la belle princesse Onolorie, il ploya le genou devant elle et lui baisa la main droite avec une fervente humilité.

— Prince, lui répondit Onolorie, je suis vraiment confuse de voir un si grand seigneur que vous s'humilier ainsi que vous le faites devant une aussi indigne princesse que je suis...

— Je m'humilierai bien davantage encore devant vous et pour vous, madame, répondit Zaïr avec un accent plein de tendresse respectueuse.

Puis, se relevant, il alla saluer Gricilerie et Gradasilée.

— Ma sœur, dit-il à la belle Abra, en lui désignant Onolorie, Gricilerie et Gradasilée ; ma sœur, voilà les trois plus belles princesses du monde !

Oui! ce sont les trois déesses auxquelles le berger Pâris fut chargé de décerner la pomme de beauté, qui devint depuis une pomme de discorde... Voilà Junon, voilà Pallas, voilà Vénus...

Vénus, est-il besoin de le dire, c'était Onolorie.

— Vous vous trompez d'une aimable et flatteuse façon, prince, répondit cette dernière, et si le berger Pâris était céans, c'est à la belle et incomparable Abra, votre sœur, qu'il présenterait le prix, car c'est à elle, et non à aucune de nous, que revient la pomme fatale... Et croyez bien, madame, ajouta la mie de Lisvart, croyez bien que, cette fois, ce choix si juste n'exciterait en rien nos jalousies comme fit jadis si malheureusement le choix du fils de Priam et d'Hécube... Pallas et Junon se vengèrent, parce qu'elles étaient des déesses; nous, qui ne sommes que des femmes, nous applaudirions de tout notre cœur!...

Et, pour mieux prouver sa bonne foi et la sincérité de son éloge, la belle princesse Onolorie embrassa affectueusement la belle Abra.

— Ah! ma sœur, que vous êtes heureuse d'être ainsi baisée par les plus mignonnes lèvres qui soient! murmura le jeune soudan de Babylone, en étouffant un soupir d'envie.

Les tables étaient couvertes, le dîner était servi. On apporta aux convives l'eau nécessaire dans des aiguières d'or, et ils se lavèrent les mains dans des bassins de même métal.

Puis le repas commença.

Il fut magnifique et digne des hôtes en l'honneur desquels il se donnait. On y servit de succulentes viandes et des vins précieux, le tout avec une profusion inouïe, et, si ce n'était pas un péché de comparer le divin à l'humain, on dirait que Jupiter et les dieux avaient été moins bien traités aux noces de Pélée et de Thétis, que ne l'étaient en ce moment le soudan de Babylone et sa sœur.

Abra était assise à la droite du vieil empereur de Trébisonde, qui faisait tous ses efforts pour lui être agréable, mais sans y réussir, car la pensée de la belle païenne était uniquement occupée du beau chevalier Lisvart.

Zaïr était assis près de la princesse Onolorie, plus favorisé en cela que ne l'était sa sœur.

Un peu avant qu'on n'enlevât les tables, il dit aux chevaliers présents :

— Je me demande, ô princes excellents et chevaliers redoutables! où sont maintenant vos cœurs hautains et magnanimes, pour qu'ils ne s'émeuvent pas en face de si belles dames et qu'ils n'essayent pas de leur faire connaître la bonté et la chevalerie qui est en eux!...

Puis, levant les yeux au ciel, Zaïr ajouta :

— Ah! Vénus! en quelle part avez-vous donc caché l'ardente flamme de votre divin et amoureux embrasement, pour le tenir si éloigné et si éteint entre tant de gentilshommes que j'aperçois ici?... Ah! je ne veux pas imiter leur tiédeur!... Tout au contraire, j'entends faire service à ma dame Onolorie, ici présente, en m'offrant pour combattre seul contre tous... Demain, au point du jour, devant ce palais, je ferai dresser une tente, et, durant quinze jours, je soutiendrai contre qui voudra, avec telles armes qu'on choisira, qu'aucune autre dame ne l'égale en grâce et en beauté... Si je suis vaincu, il sera présenté en mon nom au vainqueur une coupe de mille marcs d'or, demeurant l'honneur de beauté réservé à ma dame pour être défendu par celui qui le voudra entreprendre après moi...

Cela dit, le soudan se tut, laissant en divers mécontentements les cœurs de ceux qui venaient de l'entendre, Lisvart, surtout, qui était tout disposé à lui faire comprendre la témérité de son entreprise, mais qui ne savait vraiment quel moyen employer pour cela.

L'empereur remercia Zaïr de son bon vouloir.

— Néanmoins, dit-il, je serais bien d'avis que vous vous exemptassiez de ce travail...

— C'est impossible, Sire.

Abra dit tout bas à Onolorie :

— Voyez, madame, combien mon frère a le désir de vous être agréable et de prouver à chacun combien il est vôtre!... Pour le moins, j'espère que vous lui en saurez bon gré...

Onolorie, à qui cette braverie du soudan ne plaisait que médiocrement, et qui, d'ailleurs, s'était aperçue qu'il était travaillé d'amour pour elle, Onolorie répondit à Abra :

— Vous dites vrai, madame... Et je ne sais bonnement que penser de cette vive et subite amitié...

— Mais, à cause de votre merveilleuse beauté, sans doute!...

— Ma beauté n'est pas si merveilleuse qu'on la doive ainsi signaler... et je connais en cette cour des demoiselles et des dames qu'il a eu tort de ne pas regarder avec plus d'attention, parce qu'elles en méritent beaucoup, et pour lesquelles la victoire en serait plus certaine, si le droit emporte l'honneur...

— Ce n'est pas mon avis, reprit Abra, car, toute femme que je suis, je penserais, avec si bonne querelle, vaincre non-seulement les chevaliers de l'empereur votre père, mais encore tous autres qui y voudraient contredire...

— Je le crois certainement, répliqua Onolorie, car je n'en sache aucun, si adroit aux armes, qui, en vous regardant, ne perdît non sa lance, son écu et le reste de son harnois, mais sa propre liberté, pour devenir volontairement votre esclave...

Pendant qu'elles devisaient ainsi et échangeaient entre elles des compliments et des mignardises, le bal commença. Il continua tout le jour.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Zaïr et Abra furent conduits dans les chambres qu'on leur avait fait préparer.

Périon et Lisvart, au lieu de se coucher, attendirent impatiemment le moment fixé par leurs belles maîtresses, et quand ils furent tous quatre réunis, après leurs jeux et passe-temps accoutumés, ils voulurent savoir d'elles si elles les autorisaient à combattre contre le soudan de Babylone.

Les princesses les prièrent de s'abstenir, et, seulement, de se tenir prêts à faire ce qu'elles leur

commanderaient, après avoir vu comment ce bel entrepreneur viendrait à bout de son entreprise.

CHAPITRE XXX

Comment le soudan de Babylone se maintint comme vainqueur durant les huit premiers jours de la joute, et d'une lettre qu'il écrivit à la princesse de Trébisonde.

Zaïr qui, pour l'amour d'Onolorie, ne reposait ni jour ni nuit, se leva de grand matin et fit dresser un riche pavillon au lieu même où Lisvart, Périon et Olorius avaient combattu précédemment le roi de la Sauvagine et ses deux frères.

A côté de ce pavillon était une belle tente de drap d'or, dans laquelle étaient toutes sortes d'armes.

Un perron, qui se trouvait vis-à-vis, soutenait un écu de sinople à un once d'or rampant, qui lacérait de ses griffes un cœur de gueules.

Peu après, le soudan vint s'asseoir sur une chaise de velours cramoisi, semé de perles. Il était entièrement armé, fors le heaume et les gantelets.

Il attendit.

Nul ne se présenta avant le dîner.

Vers les deux heures après-midi, l'empereur et toutes les dames étant aux fenêtres, entra au camp un chevalier de belle taille qui vint toucher l'écu, puis se rangea à l'une des extrémités de la joute, appelant Zaïr.

Zaïr parut bientôt, monté sur un haut destrier et tenant au poing une haute et roide lance. Avant de commencer la carrière, il marcha au petit pas vers l'assaillant, auquel il dit :

— Chevalier, dites-moi, je vous prie, pour qui vous voulez combattre...

— Autre que mon cœur ne l'entendra, s'il vous plaît, répondit le chevalier.

Lors, le soudan s'en revint au point d'où il était parti et tourna bride. Puis les trompettes sonnèrent.

Le chevalier assaillant fut renversé dès la première passe, avec son cheval.

— Il me devait suffire, dit-il en se relevant, de laisser mon cœur seul juge de mon droit... Quant à autrui, il a pu juger de ma débilité, mais non de la grande beauté de ma dame...

En achevant cette parole, il ôta son heaume, et l'on reconnut en lui le prince de Damas, bon et adroit chevalier d'ordinaire, et serviteur affectionné de la belle princesse Abra.

Zaïr lui dit en le raillant :

— Par Dieu! beau cousin, l'amour vous a aveuglé pour ce coup!... Vous deviez mieux, ce me semble, connaître l'avantage de ma mie sur la vôtre!...

Le prince de Damas, honteux de sa défaite, ne répondit pas un mot. Il se retira parmi les siens, qui l'attendaient hors le camp.

Après lui, d'autres se présentèrent avec aussi peu de succès.

Quinze chevaliers ce jour-là et cent pendant sept autres jours, désarçonnés par Zaïr en moins de rien, voilà quelles furent ses prouesses.

On ne parlait plus que du soudan de Babylone, de sa vaillance et de sa bonne mine, de son sang-froid et de sa dextérité, ce qui le réjouissait fort, comme bien on pense, parce qu'il pensait à cette occasion mériter et avoir déjà acquis l'amour d'Onolorie.

Aussi ne craignit-il pas de lui écrire une lettre amoureuse et de la lui envoyer par l'une des demoiselles de sa sœur, non de sa part, mais de celle d'Abra, pour la forcer à la lire.

La messagère alla, en effet, trouver la maîtresse de Lisvart et lui remit l'ardent message de Zaïr, de la part de la princesse Abra.

Onolorie le prit sans défiance et le lut sans en soupçonner le contenu.

Mais quand elle eut compris ce que lui voulait le soudan de Babylone, qui lui racontait tout au long son rêve amoureux, et qui lui demandait la permission de se déclarer sien, elle pâlit et fut troublée.

Toutefois, dissimulant de son mieux ce qu'elle pensait de ce malheur, elle dit à la messagère :

— Ma mie, dites à votre maîtresse qu'en vous envoyant vers moi elle a fait office mal propre à si grande dame qu'elle. Et pour ne pas publier la présomption du personnage qui m'a écrit, je ne veux pas répondre autrement à sa lettre.

CHAPITRE XXXI

Comment la princesse Abra, connaissant la réponse de la princesse Onolorie au message de son frère Zaïr, alla la trouver pour essayer de l'attendrir.

La messagère du soudan de Babylone retourna vers Abra, à laquelle elle déclara ce que lui avait répondu la princesse Onolorie.

Au premier abord, Abra reçut quelque honte de cette réponse qui ruinait les plans amoureux de son frère. Toutefois, comme elle comprenait quelle douleur serait la sienne quand il apprendrait cet insuccès, elle résolut de tenter une démarche personnelle et décisive.

Donc, elle s'en alla à la hâte vers la belle inhumaine qu'elle trouva toute pensive, appuyée à une fenêtre.

Onolorie était toujours sous l'impression de la lettre qu'elle avait reçue un peu auparavant.

— Madame, dit Abra avec douceur en s'approchant d'elle.

Onolorie tressaillit.

— Je vous ai dérangée dans vos tendres pensements, peut-être? continua la sœur de Zaïr.

— Non, madame, répondit Onolorie, je ne songeais à rien de tendre...

— Seriez-vous insensible comme les statues?

— Oui et non, madame...

— Comment, madame, avec tant de beauté, de sagesse et de prudence, pouvez-vous être si rigoureuse et si dédaigneuse?...

— Je ne vois pas bien, madame, en quoi je mérite le reproche que vous m'adressez en ce moment...

— Vous le savez fort bien, au contraire, car il est impossible que vous ne soyez pas encore sous le coup de l'impression que vous a faite la lettre de mon frère le soudan de Babylone...

— Mais, madame...

— Oui, vous avez fait peu de cas de la lettre qu'il vous a écrite et des témoignages de passion qu'il vous y a exprimés... Est-il possible qu'on soit condamné à souffrir quand on aime aussi parfaitement que lui!...

— Madame...

— Je vous en prie, usez de moins de cruauté envers lui, laissez-vous attendrir par la sincérité de son amour!... Si vous le repoussez, vous serez responsable de sa mort, car il mourra, et vitement, je vous assure... Et, en le perdant, vous perdrez le plus fidèle, le plus dévoué de vos serviteurs, et moi le plus tendre et le plus aimable des frères... Si, dans tout ceci, quelqu'un mérite châtiment, ce n'est pas lui, mais moi... Lui, il n'a jamais pensé qu'à vous obéir et à vous complaire... Moi, j'ai songé à trouver remède à sa passion démesurée, et j'ai envoyé vers vous une de mes femmes qui vous a donné quelque mécontentement par son message, ainsi qu'elle m'a rapporté.

Abra aurait encore parlé de la sorte pendant longtemps. Mais la princesse Onolorie l'arrêta dans le beau milieu de sa harangue, et lui dit avec un assez mauvais visage :

— Il me semble, madame, qu'il vous devait bien suffire de ce que vous aviez déjà fait, sans me donner encore nouvelle recharge... Tellement que si j'ai eu occasion de quelque ennui contre votre frère pour s'être trop oublié à mon endroit, maintenant que vous le croyez excuser, vous l'accusez davantage... Vous oubliez sans doute aussi vous-même que je suis la fille d'un grand empereur, et, qu'extraite d'un tel sang, j'aimerais mieux n'avoir jamais été, que de fouler en rien la moindre part de mon honneur!... Par ainsi, assurez, je vous prie, celui qui vous a fait parler un tel langage, que s'il continue sa folle poursuite, et vous votre importunité, j'en avertirai qui de droit!...

Et, tournant dédaigneusement la tête, Onolorie laissa Abra seule à la fenêtre.

Mais Abra ne fit pas là un long séjour. Elle reprit, mécontente, le chemin de son logis, en se demandant comment elle pourrait déguiser à son frère la cruelle réponse de la princesse de Trébisonde, et comment elle pourrait faire pour l'empêcher de tomber en un mortel désespoir.

CHAPITRE XXXII

Comment Zirféo, reine d'Argènes, arriva à la cour de l'empereur de Trébisonde, et de ce qui passa entre elle et Urgande-la-Déconnue.

Abra retourna vers son frère. Mais, ne se sentant pas le courage de lui déclarer la vérité, elle lui donna au contraire les espérances les plus déraisonnables, et, pour mieux l'y faire croire, elle lui présenta une bague en le priant de la conserver de la part de sa mie, la princesse Onolorie.

Si Zaïr fut heureux, il ne faut pas le demander. Aussi, ne voulant pas perdre de temps pour jouir de son bonheur, il s'empressa de venir au logis de l'empereur, comptant bien y rencontrer la princesse Onolorie.

Elle y était en effet, mais, ce soir-là, il ne put lui parler que du regard, avec lequel il la sollicita le plus éloquemment qu'il put, sans que, bien entendu, la maîtresse de Lisvart y comprît quelque chose, surtout après ce qui s'était passé.

Pendant qu'il travaillait si vainement à faire partager sa joie amoureuse à celle qui n'y voulait être pour rien, sa sœur Abra, aussi enflambée d'amour que lui, ne savait quelle contenance tenir devant Lisvart, auquel elle brûlait de déclarer bouche à bouche sa passion.

D'un autre côté, Zaharan, prince d'Egypte, s'était enamouré de la belle Gradasilée, ce qui faisait trois personnages dont Cupido se gaudissait comme à plaisir.

Les choses en étaient là, lorsque parut en la salle une dame vêtue de noir, portant couronne de reine.

Elle était accompagnée de deux chevaliers armés de toutes pièces, hors la tête, et tous deux si vieux et si chenus, que leurs cheveux et leur barbe fleurie blanche les couvraient jusqu'à la ceinture.

Cette reine s'avança majestueusement vers l'empereur de Trébisonde, qui la regardait curieusement, et lui dit :

— Sire, ne pourriez-vous me renseigner sur un point de la première importance pour moi?...

— Quel est-il, madame? demanda courtoisement le vieux prince.

— C'est, reprit la reine, de me dire si Lisvart de Grèce est dans votre cour...

Lisvart, s'entendant ainsi nommer, s'avança vers celle qui parlait, et lui répondit :

— Vous demandez Lisvart de Grèce?

— Oui.



— C'est moi, madame.
— Vous?...
— Moi.
— Si beau, si jeune et déjà si célèbre! s'écria la reine. Ah! je ne vous connaissais pas, mais en voyant votre beauté, qui témoigne assez qui vous êtes, je vous reconnais à présent. Vous êtes bien, en effet, Lisvart de Grèce!

Lisvart s'inclina en signe de remercîment.

La reine reprit :

— Puisque Dieu vous a fait si excellent en bonté, en beauté, en vaillance, en tout, ça été sans doute pour vous permettre d'être le secoureur de tous ceux et de toutes celles qui auraient besoin d'être secourus...

— Je suis tout prêt à faire service à qui souffre, à qui a besoin d'aide et de protection. C'est mon devoir d'homme et de chevalier, et ce que je fais, tous les chevaliers le font.

— Cela est d'un bon augure pour la demande que je veux vous adresser, chevalier, devant cette honorable assemblée.

— Madame, comme je pense que vous ne me pouvez requérir que de choses justes, je me mets présentement à votre disposition.

— Je n'en attendais pas moins de vous, chevalier... Mais, avant que je ne vous explique avec plus de détails ma requête, laissez-moi vous prier de m'octroyer un don...

— Un don ?...

— Oui. Vous est-il donc impossible d'en octoyer ?

— Volontiers, madame; demandez.

— Eh bien! donnez-moi, seigneur chevalier, cette épée que vous avez au côté...

Lisvart tressaillit, comprenant qu'il s'était témérairement engagé, car cette chose qu'on lui demandait était précisément la seule qu'il lui coutât d'accorder. Il eût préféré donner la moitié de ses héritages de l'avenir plutôt que de donner son épée. Mais il avait promis, et sa parole était sacrée.

Déceignant donc son épée, il la remit gracieusement à la reine inconnue, en lui disant :

— Voulez-vous encore autre chose, madame ?

La reine ne lui répondit rien. Elle prit l'épée avec empressement, et, allant en donner trois coups du plat aux deux vieux chevaliers qui l'avaient accompagnée, elle leur dit :

— Allez maintenant, et faites ce que je vous ai commandé!...

Toute cette scène tenait l'assemblée émue et frémissante de curiosité. On ne savait pas pourquoi l'apparition de cette reine, pourquoi cette requête à Lisvart, pourquoi ces coups de plat d'épée aux deux vieux chevaliers.

Hélas! on le sut bientôt!...

Bientôt, en effet, les deux vieillards saisirent Urgande, qui était en train de deviser avec l'impératrice, lui arrachèrent ses accoutrements de tête et la traînèrent par les cheveux hors de la salle, sur les degrés du perron.

La pauvre vieille criait si piteusement, que c'était vraiment un spectacle navrant que celui qu'elle offrait là à toute la cour terrifiée. Chacun avait douleur de la voir en cet état, et chacun eût voulu lui porter secours, mais c'était impossible, attendu que tout le monde était victime d'un enchantement, et que cette assemblée de dames et de chevaliers ressemblait à une assemblée de statues de pierre.

Les ténèbres se firent. Quand elles se furent dissipées, on n'aperçut plus là ni Urgande, ni la reine inconnue, ni les deux vieux chevaliers. Ils avaient tous quatre disparu sous la forme d'une vapeur opaque qui s'arrêta devant le palais, au lieu où le soudan de Babylone faisait depuis huit jours des joutes. La pauvre Urgande fut laissée là, environnée de flammes d'une chaleur si intense qu'on ne pouvait approcher à dix pas ; elle y demeura tout le reste de la journée.

Le lendemain, au soleil levant, on aperçut quatre piliers de jaspe autour de cette fournaise ; au milieu, sur une chaise embrasée, était assise Urgande-la-Déconnue, ayant l'épée de Lisvart à travers le corps, et se plaignant lamentablement.

Cela causa de plus en plus chagrin à tout le monde, surtout à Lisvart et à Périon, qui n'y pouvaient rien, pas plus qu'autre personne au monde, parce que c'était la vengeance de l'enchanteresse Zirfée, reine d'Argènes, contre l'enchanteresse Urgande, protectrice de Lisvart et d'Onolorie!..

CHAPITRE XXXIII

Comment, à la suite de la vengeance de Zirfée sur Urgande, arriva le bon chevalier Birmates, qui combattit contre le soudan de Babylone.

On le comprend de reste : cette aventure jeta une grande perturbation à la cour de l'empereur de Trébisonde, où Urgande était aimée, estimée et vénérée.

Les joutes du soudan de Babylone, qui étaient des fêtes pour la cour, furent différées et ajournées comme faisant trop contraste avec le chagrin général.

Quelques jours après, c'est-à-dire le quinzième jour de la joute entreprise par Zaïr contre tout venant, en l'honneur de la princesse de Trébisonde, arriva à la cour le bon chevalier Birmates, portant avec lui l'image de la belle Onorie, princesse d'Apollonie.

L'empereur et ses amis étaient précisément à table.

— Je défie et provoque au combat, dit-il à voix haute, tous les chevaliers qui voudront prétendre que ma dame n'est pas la plus parfaite, la plus belle, la plus sage, la meilleure! J'espère le prouver par armes, à la condition, pour celui qui voudra en faire l'essai, que, s'il aime fille d'empereur

ou de roi, il sera contraint de la porter en peinture, comme je fais de la princesse d'Apollonie, afin que, si je suis vainqueur, je puisse mettre son portrait avec les autres déjà conquis. Maintenant donc, Sire, que vous avez entendu ma volonté, s'il y a quelqu'un de vos chevaliers qui veuille fournir aux conditions récitées devant votre majesté, il me trouvera demain hors de ce palais, prêt à le recevoir.

Cela dit, Birmates prit congé et remonta à cheval.

Comme il passait devant l'endroit où Zaïr était campé, il demanda pourquoi le soudan était là. Quand on lui eut répondu, il bailla le portrait de sa dame à un de ses écuyers et marcha droit au soudan, auquel il dit :

— Chevalier, je sais pourquoi vous êtes là... Je vais vous dire pourquoi je suis ici... J'aime madame Onorie, princesse d'Appollonie, dont vous devez avoir entendu parler... Je dis et maintiens qu'elle n'a pas sa pareille au monde, et que toutes les autres doivent lui céder la palme de beauté. Convenez-en donc vous-même avec tous ceux que j'ai déjà vaincus, autrement il vous en arriverait mal!...

— Par tous nos dieux, chevalier, répondit le soudan, je n'eusse jamais pensé que vous fussiez à ce point abusé sur la beauté de votre mie et sur ma valeur!... Je serais indigne du rang que j'occupe, si je ne savais soutenir ce que tout le monde ensemble ne me saurait nier, et châtier les braveries du même goût que la vôtre...

— Tant mieux! dit Birmates, nous allons donc combattre!...

— La fin m'en sera aussi agréable que le commencement, répondit Zaïr.

Lors, ils s'éloignèrent l'un de l'autre d'une bonne carrière, et, au même instant, l'empereur et les dames se mirent aux fenêtres, la nouvelle de ce combat leur étant parvenue.

Les trompettes sonnèrent, et les deux adversaires volèrent l'un contre l'autre.

Dès la première atteinte, Zaïr fut renversé de cheval. Mais se relevant aussitôt, l'épée à la main, et, se couvrant de son écu, il cria à Birmates :

— Chavalier, puisque par la faute de ma monture je suis à terre, imitez-moi, ou sinon je tuerai la vôtre pour égaliser les chances entre nous.

— Par Dieu! répondit Birmates, quelle mauvaise opinion avez-vous donc de moi, pour supposer que je voudrais profiter d'un avantage quelconque sur vous?... Je vais mettre pied à terre.

Birmates descendit en effet de cheval, et, incontinent, commença entre lui et Zaïr un combat tellement âpre, que tous les assistants en étaient émerveillés.

Ce combat dura quatre heures. On ne savait vraiment pas lequel allait être favorisé par la Fortune, lorsque Zaïr, quelque peu blessé et gêné par la grande chaleur qu'il faisait, se retira de côté pour souffler.

— Ah! ah! lui cria Birmates. Nous ne faisons encore que commencer et déjà vous cherchez le repos?... La beauté de votre mie ne vous soutient guère!... Non, non; il faut que l'un de nous deux tombe auparavant; puis après, nous nous reposerons!...

Le soudan, dépité de ces paroles, répondit à son fougueux adversaire :

— Je pensais te faire courtoisie et plaisir, chevalier... Mais puisqu'il en est ainsi, je te promets que ni toi ni moi ne jouirons de cette liberté, avant que le nom de vainqueur ne soit donné à l'un de nous deux...

Et, sans plus longue harangue, leur chamaillis recommença de plus beau.

Zaïr, tout en ne montrant aucun signe de couardise ou de défaillance de cœur, se sentait affaiblir de minute en minute par la perte de son sang, tandis qu'au contraire le bon chevalier Birmates se sentait et se montrait de minute en minute plus léger, plus dispos, plus énergique, évitant soigneusement les coups de son adversaire en lui en portant de très vifs.

CHAPITRE XXXIV

Comment la princesse Abra, voyant le danger que courait son frère Zaïr, intervint pour faire cesser le combat.

Tout le monde voyait cela comme Abra, et si Périon et Lisvart se réjouissaient intérieurement du mal qui allait arriver au soudan, qu'ils haïssaient, Lisvart surtout, elle s'en affligeait profondément. Triste jusqu'au fond de l'âme, elle ne savait quelle contenance tenir, estimant l'honneur perdu de son frère plus cruel pour elle que la perte de sa propre vie.

Dans cette angoisse, elle se retourna vers l'empereur de Trébisonde, aux côtés duquel elle se trouvait.

— Sire, lui dit-elle d'une voix émue, si c'était votre bon plaisir, j'irais volontiers prier ces deux chevaliers de laisser là leur mêlée pour l'amour de moi...

Le vieil empereur, qui était fâché de voir son hôte le soudan ainsi malmené, répondit à la belle princesse païenne :

— Madame, ce que vous faites là est bien, et je vous remercie d'y avoir songé... Allez donc, et que ce combat navrant cesse aussitôt...

Cette autorisation étant donnée, Abra sortit, accompagnée de Lisvart et de Périon, et s'en alla

jusqu'au milieu du camp, dont le sol était rouge de sang.

— Chevaliers, cria-t-elle, arrêtez-vous! je voudrais vous parler...

Les épées, dociles à cette voix de femme, s'arrêtèrent frémissantes.

Lors, elle leur dit :

— Chevaliers, s'il y a en vous autant de courtoisie que de force éprouvée et de magnanimité de courage, je vous prie de cesser ce combat, en faveur de moi. Car il n'a pas été entrepris par inimitié, et ce que vous avez fait tous deux est bien suffisant pour vous honorer d'une égale façon...

Birmates, en entendant cette prière sortir d'une si jolie bouche, et en voyant que Zaïr ne sonnait mot, répondit :

— Madame, je désirerais beaucoup, vraiment, qu'il vous plût de m'employer à chose plus grande que celle-ci... Votre mérite et votre beauté sont tels, qu'il y a honneur et plaisir à vous obéir en tout et pour tout... A plus forte raison, donc, n'éprouverez-vous pas de refus de ma part, en une chose qui est encore moins à mon avantage qu'à celui de ce chevalier, que j'ai trouvé rude et bon combattant... Par ainsi, faites donc, madame, qu'il vous en accorde autant que moi...

— Les dieux me permettent de vous récompenser de ceci quelque jour!... murmura la belle payenne, heureuse de ce résultat.

— Je suis déjà récompensé, madame, et au delà de mon humble mérite, répliqua courtoisement le bon chevalier Birmates, que son amour pour la princesse d'Apollonie n'empêchait pas d'admirer les autres princesses.

— Quant à la volonté de votre adversaire, reprit Abra, elle n'est point autre à ce sujet que la mienne... Il fera entièrement ce dont je le supplierai.

— Eh bien! madame, répondit Birmates, je suis vôtre et à votre entier commandement.

Cette gracieuseté du bon chevalier Birmates fut très approuvée de l'assemblée, et on lui en sut un gré infini.

Zaïr ne fut pas le dernier à lui en être reconnaissant, mais en dedans de lui, non en dehors, car cela le sortait merveilleusement à son honneur du danger où il venait de se trouver.

Lors, les tambourins et les trompettes sonnèrent, et Zaïr rentra dans son pavillon, où arrivèrent les chirurgiens pour visiter ses plaies, dont aucune n'était mortelle.

—

CHAPITRE XXXV

Comment, après le combat, le soudan de Babylone envoya à la princesse de Trébisonde une couronne et un vase d'or, qu'elle fut forcée d'accepter.



Il était tard. L'empereur alla se mettre à table pour souper, ainsi que sa compagnie.

A l'issue de ce repas, entrèrent en la salle dix demoiselles ayant une torche ardente au poing.

Derrière elles marchait le prince d'Egypte, portant une couronne enrichie de tant de pierreries, que la valeur en était inestimable.

A côté de lui, une dame belle et bien parée tenait un vase d'or émaillé et divinement ouvré.

Lors, s'avançant respectueusement vers la princesse Onolorie, le prince d'Egypte mit les deux genoux en terre devant elle et lui dit :

— Très excellente et très vertueuse princesse, Zaïr, soudan de Babylone, mon souverain seigneur, vous envoie cette couronne qu'il vous supplie de recevoir en souvenance de celle qu'il a conquise sous votre faveur et avec la gloire que vous savez... Il vous fait également don de ce vase, estimé mille marcs d'or, lequel devait être le prix de celui qui serait vainqueur... Or, la victoire lui est demeurée, comme chacun sait, sans qu'il ait pu être vaincu par autre que par votre divin regard, ainsi que font et feront tous ceux qui vous verront... C'est pourquoi vous sont justement dus cette couronne et ce vase qu'il vous prie d'agréer d'aussi bon cœur qu'il vous les offre...

Cette harangue ne plut guère à la princesse de Trébisonde, et encore moins à Lisvart, qui haïssait, non sans cause, le jeune soudan de Babylone. Toutefois, en fille bien avisée, Onolorie dissimula l'ennui qu'elle ressentait de ces présents, et elle répondit au prince d'Egypte :

— Seigneur, je remercie bien humblement le soudan de l'honneur qu'il me fait. La couronne mérite bien de demeurer en la cour de l'empereur mon père, comme souvenir du grand prince qui me l'envoie... Quant au vase, il serait dû plus justement, sauf meilleur avis, à l'infante sa sœur, selon la cause pour laquelle il m'en fait présent... Toutefois, je ne le refuserai pas, de peur qu'il n'attribuât mon refus à mal et qu'il ne m'estimât mal apprise et peu courtoise...

Le prince d'Egypte s'en retourna avec cette ré-

ponse vers le soudan de Babylone, et, comme il était temps de dormir, chacun se retira.

Mais, venue l'heure où Périon et Lisvart avaient coutume de se trouver au verger avec leurs amies, ils s'y rendirent le plus secrètement qu'ils purent.

Après quelques menus propos et agréables bagatelles, les princesses demandèrent à leurs amants un don qui leur fut accordé sans difficulté, comme bien on pense, à savoir de ne pas combattre contre Birmates, pour ne pas les compromettre.

Les deux chevaliers se retirèrent.

Le lendemain, et les jours suivants, Birmates eut à combattre, au nom de sa dame, plusieurs gentilshommes qui furent tous vaincus : le prince de Chypre, Zaharan, le prince d'Alexandrie, et maints autres, dont notre histoire se tait, parce qu'elle concerne surtout Amadis de Grèce et non Birmates.

Ce dernier, ayant séjourné trois semaines en la cour de l'empereur de Trébisonde, délogea sans autrement se faire connaître. Que Dieu le conduise! et retournons à nos erres.

CHAPITRE XXXVI

Comment la princesse Abra, n'y tenant plus, déclara à Lisvart l'amour qu'elle ressentait pour lui, et de quelle façon le chevalier de la Vraie Croix accueillit cet agréable aveu.

Durant un mois et plus, le soudan de Babylone ne put sortir de sa chambre, à cause des plaies qu'il avait reçues en son combat avec le bon chevalier Birmates.

Un mois, pendant lequel il se trouva tout naturellement privé du suprême bonheur de voir la belle princesse de Trébisonde, l'unique objet de ses pensées, l'unique aliment de son cœur, l'unique préoccupation de sa vie!

Aussi, sans le réconfort que lui prodigua la princesse Abra, Zaïr serait mort à la peine.

Abra, à son tour, aussi possédée d'amour pour Lisvart, que l'était son frère pour Onolorie, Abra se laissa consumer petit à petit par cette flamme irrésistible qui embrasait son cœur. A ce point que, perdant toute honte, toute pudicité, toute vergogne, qui accompagnent d'ordinaire les dames et les demoiselles chastes et bien nées, elle résolut, quoi qu'il dût advenir, de ne plus cacher sa passion à celui qui en était l'objet.

Ce qui l'enhardit à cette grave démarche, ce fut d'abord la violence, l'irrésistibilité de son amour, qui ne lui laissait ni repos ni trêve, et ensuite, la confiance qu'elle avait dans les merveilleuses séductions de sa beauté. Quel homme oserait résister à une princesse jeune, adorable, et amoureuse?... Aucun.

Le projet aussitôt conçu, aussitôt exécuté.

Lisvart était venu, un matin, s'informer de la santé du soudan. Abra l'envoya prier de passer dans la chambre où elle était.

Quoique cette visite lui coûtât à faire, Lisvart ne voulut point être discourtois envers la sœur du soudan : il se rendit à son commandement.

Quand il entra, il l'aperçut assise sur un carreau de velours vert. Elle s'était parée, à son intention, d'un vêtement de satin blanc qui faisait ressortir à merveille les avantages de sa taille et de son buste, dont la saillie était d'un très provoquant effet. Ses cheveux, plus blonds que les blés, étaient couronnés habilement de fleurs naturelles qui rehaussaient encore la beauté de son visage, comme fait un beau cadre d'un beau tableau. Ainsi vêtue, dans l'attitude la mieux étudiée pour que Lisvart, en entrant, pût plonger son regard dans les plis entr'ouverts de sa guimpe, Abra eût été prise pour une seconde Vénus.

Malgré lui, Lisvart fut ému par le rayonnement de cette beauté, et il fut forcé de convenir en lui-même qu'après Onolorie il n'y avait pas de femme plus agréable et plus appétissante.

Quand il se fut suffisamment approché d'elle, Abra se leva, alla vers lui, honteuse et rougissante, et le pria de s'asseoir.

Puis, tout d'un coup, sans aucune transition, car la pauvre chère pucelle n'y pouvait plus tenir, elle lui dit avec un roucoulement de tourterelle :

— Cher seigneur et ami, je vous prie d'excuser la violence de mon amour. Ayez plus de pitié de moi, pauvrette consumée de flamme ardente, que je n'ai de honte et de pudicité... soyez-moi miséricordieux, sauvez ma vie, ô mon cher seigneur!... Si, par malheur, une autre m'avait déjà prévenue dans la demande que je vous adresse présentement, retirez-lui ce que vous lui avez laissé prendre, pour me le donner à moi qui vous aime plus que ma propre âme... Vous hésitez... Si vous différez de répondre par votre amour au mien, par votre bouche à la mienne, soyez assuré que votre esclave Abra ne tardera pas à mourir, ne pouvant vivre sans vous posséder et sans être possédée de vous!...

Et, tout en disant ces mots, la pauvre princesse pleurait de grosses larmes.

Lisvart était perplexe au possible, et ne savait bonnement que répondre. Si, d'un côté, le doux parler de cette belle amoureuse l'apitoyait et l'amenait à lui obéir, d'un autre côté, l'amour immense qu'il avait pour la princesse Onolorie empêchait qu'il succombât à cette enivrante séduction.

Cependant la princesse Abra attendait une réponse, et ses yeux, fixés sur le visage du chevalier, disaient éloquemment de quelle importance était pour elle l'arrêt qu'il allait prononcer.

Il se décida enfin :

— Madame, lui dit-il, nul plus que moi n'est

heureux d'avoir provoqué de si agréables paroles, et il n'est aucun chevalier qui, à ma place, ne se sentirait grandi par une telle manifestation d'amitié émanée de si haute princesse...

— Eh ! bien, alors... demanda Abra, haletante.

— Seulement...

— Ah ! il y a un seulement !... murmura la sœur du soudan avec tristesse, presque avec amertume.

— Comprenez-moi bien, je vous en prie, madame... Une amitié comme celle que vous daignez m'offrir mérite qu'on y réponde avec loyauté... Or...

— Or ?...

— Je suis chrétien, et vous êtes d'une religion différente... nos deux cœurs ne peuvent avoir de lien indissoluble possible qu'à la condition d'avoir la même foi... unis ici-bas, il faut encore que nous puissions l'être ailleurs, c'est-à-dire par-delà le tombeau...

La princesse Abra resta un instant comme désarçonnée par l'imprévu de cette objection.

— Et si j'étais chrétienne ? murmura-t-elle d'une voix faible.

— Si vous étiez chrétienne ?...

— Oui...

— Eh bien ! alors, madame, il n'existerait plus aucun obstacle à nos projets d'union...

— Aucun ?...

— Aucun.

Abra resta toute pensive, la tête penchée, les yeux clos.

Lisvart crut le moment favorable pour prendre congé d'elle. Il partit, et s'en alla tout droit vers Périon, à qui il raconta tout ce qui venait de se passer entre lui et la princesse, sœur du soudan de Babylone.

CHAPITRE XXXVII

Comment la princesse Abra, jalouse de la princesse de Trébisonde, donna conseil à son frère Zaïr de la demander en mariage à l'empereur.

Le lendemain et les jours suivants, Abra essaya d'avoir de nouvelles entrevues et de nouveaux entretiens avec le beau chevalier Lisvart, qui évita le plus soigneusement qu'il put, et sous les meilleurs prétextes, de se rendre à ses invitations réitérées.

Cette réserve irrita d'autant les désirs de cette malheureuse princesse, qui se consumait dans le vide. Son martyre s'aggravait chaque jour, à chaque heure, d'un tourment nouveau. Elle devinait que l'obstacle sérieux à son bonheur devait venir de l'amitié que le chevalier de ses rêves avait pour une autre femme.

Mais quelle femme cela pouvait-il être ?...

A force de chercher, on trouve, surtout lorsqu'on est femme et jalouse.

Abra trouva.

Il n'y avait, dans toute la cour du vieil empereur de Trébisonde qu'une seule princesse dont la beauté valût la sienne, et cette princesse, c'était Onolorie.

Sans rien savoir de l'union secrète qui existait entre elle et Lisvart, elle comprit que ce devait être la seule qu'il pouvait lui préférer, et, dès ce moment, pour en avoir le cœur net, elle conçut un projet.

Elle se rendit chez son frère, qui, de son côté, avait l'âme aussi affolée qu'elle l'avait elle-même du sien.

— Mon frère, lui dit-elle de but en blanc, vous aimez toujours la princesse Onolorie ?

— Si je l'aime toujours ! s'écria Zaïr en bondissant. Mais je l'aime aujourd'hui plus qu'hier, si c'est possible, et je l'aimerai demain plus encore qu'aujourd'hui...

— Qu'espérez-vous d'elle ?...

— Ce qu'on espère de la dame qu'on aime.

— Mais vous oubliez que la princesse Onolorie est une sage et vertueuse princesse, et que, pour arriver jusqu'à la possession tant enviée des trésors de beauté que la nature a mis en elle, il faut être son mari...

— Son mari ?...

— Oui. Vous n'y aviez pas songé, je gage.

— Non. Et vous-même, lors de notre départ de Babylone, vous n'y aviez pas songé non plus, ma chère sœur, puisque vous me parliez d'enlèvement...

— Sans doute, mais mon séjour prolongé céans a modifié mes idées et déconcerté mes plans... L'enlèvement d'Onolorie ne serait pas aujourd'hui une chose tant aisée... L'empereur de Trébisonde est puissant, et quoique votre armée soit là pour appuyer vos prétentions, son armée à lui pourrait vous contrarier...

— Mais je ne vois pas d'autre moyen, ma chère sœur.

— Vous ne voyez pas, parce que vous regardez mal, mon cher frère... Il y a un autre moyen...

— Ah !... Et lequel? dites-le-moi vitement.

— Je vous le dirai d'autant plus vite, que tout retard pourrait vous être funeste... attendu que j'ai surpris hier, dans un groupe de dames de l'impératrice, une conversation qui me fait penser que l'empereur a l'intention de marier bientôt la princesse sa fille...

— La marier ?... Et avec qui ?...

— Je ne sais pas encore... Mais il en est question sous le manteau...

— Onolorie mariée à un autre ! Cela ne sera pas, cela ne peut pas être !...



— Soyez cet autre, vous-même...

— L'épouser ?...

— Quel inconvénient y voyez-vous ! Elle est jeune, belle, bien apparentée, et vous l'aimez ! Cela suffit.

— Eh bien ! vous avez raison, ma sœur... Dès demain, je demanderai à l'empereur de Trébisonde la main de la princesse Onolorie sa fille...

— Il vous la refusera, répondit froidement Abra.

Pour la seconde fois, le soudan de Babylone bondit.

— Il me la refusera !

— Il vous la refusera.

— Et pourquoi cela ?...

— Parce que.

— Mais encore ?...

— Parce que vous êtes païen et qu'il est d'une religion différente, d'une religion ennemie...

— C'est vrai, je n'y avais pas réfléchi ! murmura Zaïr, accablé.

— Eh ! pourquoi ne vous feriez-vous pas chrétien, après tout ? dit Abra.

— Chrétien, moi ?...

— Onolorie en vaut bien la peine, à ce qu'il me semble...

— Ah ! ma sœur... ma sœur... que me proposez-vous là ?

— Rien que de fort simple, mon cher frère. Vous vous êtes enamouré de la princesse de Trébisonde, et vous la voulez posséder, corps et âme... Or, comme à cela il n'y a qu'un moyen, il faut l'employer...

— Mais que diront nos dieux ?...

— Nos dieux ne diront rien... Ils riront, au contraire...

— Ils riront ?...

— Oui... Ecoutez, mon frère... Vous vous sentez mieux, n'est-ce pas, maintenant ? Vos plaies sont cicatrisées, vos blessures fermées, vous pouvez marcher ?...

— Oui.

— Eh bien !... Demain, vous vous lèverez, vous irez, dans le meilleur équipage, dîner avec l'empereur de Trébisonde, et, vers la fin du repas, vous lui déclarerez solennellement que vous et vos principaux compagnons, vous voulez entrer dans la foi de leur Christ et recevoir le baptême...

— Recevoir le baptême !...

Oui... Laissez-moi achever... il s'agit de votre bonheur...

— Dites, dites, ma chère sœur !...

— Vous ajouterez seulement que vous désirez qu'on vous octroie un don...

— Et ce don ?...

— Ce sera la main de la princesse de Trébisonde .. Une fois que vous l'aurez, vous prendrez congé de son père et de sa mère, et vous reviendrez à Babylone, où vous vous déchrétienniserez à votre aise...

— Ah ! ma chère sœur ! s'écria Zaïr ravi. Laissez-moi vous embrasser pour vous remercier de cette imagination-là !...

Et il l'embrassa, en effet, à deux reprises, avec un enthousiasme qui témoignait de la joie qu'elle venait de lui causer par sa proposition.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment le soudan de Babylone, suivant le conseil de sa sœur Abra, se chrétiennisa, avec ses principaux compagnons, et pria ensuite l'empereur de Trébisonde de lui octroyer un don.



Rêvant tout éveillé au bonheur dont il allait immanquablement jouir par la possession de la divine Onolorie, Zaïr ne dormit pas toute cette nuit-là ; car, pour lui, cela ne faisait pas le moindre doute, l'empereur ne pouvait lui refuser la main de la princesse de Trébisonde.

Plein de cette délicieuse idée, il fit à perte de vue des projets charmants, plus insensés les uns que les autres, et, fermant les yeux un instant, il revit l'apparition séduisante qui l'avait tant frappé quelques mois auparavant, c'est-à-dire Onolorie, demi-nue, lui souriant dans sa grâce et dans sa merveilleuse beauté...

Aussi, dès le lendemain matin, sans plus attendre, réunit-il les princes et seigneurs les plus importants venus avec lui à la cour de l'empereur de Trébisonde ; et, une fois qu'ils furent assemblés, il leur exposa éloquemment son projet, en leur faisant bien comprendre que cette abjuration de leurs dieux n'avait rien d'alarmant pour leur conscience, et que la foi qu'ils allaient embrasser était un costume dont ils pourraient se débarrasser à leur retour à Babylone.

Chacun applaudit à son idée, et se prépara à jouer le rôle convenu.

Ainsi accompagné, Zaïr se rendit auprès de l'empereur et prit place à sa table.

Vers la fin du repas, il prit la parole et dit :

— Mon cousin, j'ai une communication grave à vous faire, et je la veux faire ici, publiquement...

— Qu'est-ce donc, mon cousin ? demanda le vieil empereur en souriant de l'air solennel de son hôte.

Zaïr reprit :

— Les loisirs que m'a procurés le vaillant che-

valier que je regrette de ne plus voir céans ont porté leur fruit... Ce n'est pas pour rien que j'ai été aux portes de la mort... J'ai fait un retour sur moi-même... sur mon état, sur ma foi, et j'ai eu comme une révélation...

— Une révélation? demanda le vieil empereur, ébahi.

— Oui, Sire, j'ai compris l'inanité de nos dieux et la solidité de votre foi en un Dieu unique, et j'ai résolu d'être chrétien...

— Chrétien!...

— Oui, Sire... De plus, j'ai décidé les princes et seigneurs, mes compagnons, à suivre mon exemple...

— Il serait vrai?... s'écria l'empereur, joyeux de cette nouvelle.

— Très vrai, Sire.

— Vous avez mûrement réfléchi à la gravité de cette détermination.

— J'y ai mûrement réfléc i, Sire, et mes compagnons aussi...

— Vous me comblez d'aise, mon cousin... Je me serais gardé de peser sur votre conscience, parce que vous étiez mon hôte; mais, en vous voyant si jeune, si beau, si excellent en toutes choses, je disais souvent à part moi, en soupirant, qu'il était vraiment dommage que vous fussiez païen et non chrétien, comme vous méritez tant de l'être...

—Je le serai désormais, Sire, et le plus tôt sera le mieux... Seulement, permettez d'y mettre une condition qui ne vous coûtera rien...

— Laquelle, mon cousin?...

— Quand je serai chrétiennisé et baptisé, je vous prierai de m'octroyer un don...

— N'est-ce que cela?...

— Ce n'est que cela.

— Comme je suppose que vous ne pouvez me demander que le possible, mon cousin, je vous octroie d'avance ce don, quel qu'il soit, heureux de pouvoir vous prouver la joie que vous me causez par votre renoncement au culte des faux dieux...

— C'est moi qui vous remercie, c'est moi qui suis votre obligé, Sire... Mettez le comble à vos bontés en ordonnant que la cérémonie de notre baptême se fasse immédiatement...

— Immédiatement?...

— Oui, Sire...

— Ne pouvez-vous attendre encore un jour ou deux?...

— Si vous êtes pressé de gagner quelques âmes de plus à votre paradis, Sire, ordonnez que la chose se fasse incontinent... Le temps marche rapide et ne nous attend pas... Aujourd'hui nous appartient; qui sait où nous serons demain?...

— Vous parlez d'or, mon ami, et je veux vous obéir, car votre empressement me touche...

L'évêque fut prévenu. Zaïr et ses compagnons, ainsi que la princesse Abra, furent conduits dans la chapelle du palais, et là, en présence de toute la cour, ils firent une abjuration complète de leurs erreurs, déclarant ne vouloir suivre désormais que la loi chrétienne.

— O Lisvart! murmura la princesse Abra, lorsque son tour fut arrivé d'être ondoyée.

— Onolorie! Onolorie! murmura le soudan de Babylone.

La cérémonie terminée, on revint dans la grande salle du palais.

CHAPITRE XXXIX

Comment, après la chrétiennisation, la princesse Abra pria la princesse de Trébisonde de lui octroyer un don, c'est-à-dire de lui permettre d'épouser le vaillant Lisvart.



Une fois qu'on fut revenu dans la grande salle du palais, et que chacun eut pris place, la belle princesse Abra s'approcha, pâle comme un lis, de la belle princesse Onolorie.

— Madame, lui dit-elle, êtes-vous contente de ma docilité?...

— Je me réjouis, comme mon père, de vous voir des nôtres, madame, répondit affectueusement Onolorie.

— Croyez-vous qu'elle mérite récompense? continua Abra.

— Cette récompense, vous la trouverez en vous-même, répondit la princesse de Trébisonde un peu étonnée de la question.

— Je l'entends bien ainsi, reprit Abra; je voulais seulement dire, madame, que l'acte d'humilité que je viens d'accomplir m'autorisait, plus qu'hier par exemple, à vous prier de m'octroyer un don...

— Un don? répéta Onolorie en tressaillant involontairement et en pressentant un péril quelconque dans cette demande.

— Oui, un don... Est ce que je ne suis pas digne de l'obtenir, madame?...

— Très digne, très digne, au contraire, répondit vivement la sœur de Gricilerie.

— Eh bien?... ce don?...

— Je vous l'octroie volontiers, madame...

La princesse de Trébisonde fit un mouvement comme pour reprendre le mot qu'elle venait de lâcher; mais il n'était plus temps!

— Vous ne me demandez pas en quoi il consiste?... dit Abra avec un singulier sourire.

Elle avait surpris le mouvement de sa rivale.

— En effet... je l'oubliais... dit celle-ci. En quoi consiste ce don, madame?...

— Je vous prie, madame, répondit Abra d'une voix claire, de vouloir bien m'accorder le vaillant chevalier Lisvart pour époux...

Onolorie pâlit horriblement, et mit la main sur son cœur, en proie à une angoisse que l'on comprendra aisément.

— Dois-je répéter ma prière, madame? dit la sœur du soudan, qui venait de tout comprendre, à l'émotion involontaire témoignée par Onolorie, et qui était heureuse d'enfoncer un fer rouge dans la poitrine de cette rivale.

— C'est que... je ne comprends pas bien, répondit péniblement la pauvre Onolorie, pourquoi vous vous adressez à moi en cette occurrence... Je n'ai aucun droit... sur le seigneur Lisvart... et ce n'est pas à moi... de vous l'accorder... ou de vous le refuser... Demandez-le à lui-même...

— Vous avez raison, madame, reprit Abra.

Puis, s'approchant de Lisvart, elle lui dit, avec l'émotion qu'elle éprouvait toujours en sa présence:

— Chevalier, vous m'avez fait comprendre que le jour où je serais chrétienne, je serais digne d'aspirer à votre cœur... Je suis chrétienne!... Vous êtes d'une illustre lignée, je le sais; mais mon parentage vaut le vôtre... et, si sa majesté l'empereur de Trébisonde y consent...

— Bien volontiers, madame, répondit l'empereur.

Lisvart était dans le plus âpre embarras qui fût. Il ne comptait pas que la princesse Abra renoncerait à sa religion aussi facilement et aussi vitement, et, à cause de cela, pour amortir un peu l'ardeur qui la consumait, il lui avait donné cette espérance, qu'elle lui rappelait maintenant.

Comment faire? Il aimait Onolorie et n'en voulait aimer nulle autre. Refuser brutalement, c'était du scandale, et ce scandale pouvait rejaillir sur sa mie. Accepter, en sa présence surtout, c'était lui percer le cœur de tous les glaives les plus aigus.

Dans cette douloureuse alternative, il s'avisa d'un moyen terme.

— Madame, dit-il à Abra, qui attendait sa réponse avec anxiété, je tiens toujours les promesses que je fais... Dans le cas présent, je dois vous prier d'attendre quelque temps encore... deux ou trois semaines... le temps nécessaire pour demander et obtenir l'assentiment de mon père...

— J'attendrai, Lisvart, murmura en soupirant la princesse Abra.

—

CHAPITRE XL

Comment le soudan de Babylone, à son tour, requit l'empereur de Trébisonde de lui octroyer le don promis, et comment Lisvart, furieux, tira son épée et tua le fils du duc d'Alafonte.

Abra avait quasiment obtenu ce qu'elle voulait, à savoir la promesse publique d'être unie au chevalier qu'elle aimait.

Zaïr, à son tour, voulut toucher le prix de son abjuration.

Lors, s'avançant vers le vieil empereur de Trébisonde, il lui dit:

— Sire, vous m'avez promis un don tout à l'heure, avant que je ne me fisse chrétien?...

— C'est vrai, mon frère, je me rappelle cela avec plaisir. Que voulez-vous de moi?... Parlez avec assurance!

— Sire, reprit Zaïr d'une voix sonore, je vous demande la main de la princesse Onolorie, votre fille...

Onolorie étouffa un cri, et, sans le secours de sa sœur Gricilerie, qui la reçut à temps dans ses bras, elle serait tombée à terre, pâmée de douleur.

Le vieil empereur de Trébisonde avait rêvé une autre alliance pour sa chère fille Onolorie. Il avait même songé au vaillant chevalier Lisvart, auquel il avait tant d'obligations. Mais, puisque Lisvart s'était engagé envers la princesse Abra, et que, d'ailleurs, le soudan de Babylone était un honorable parti, il lui répondit:

— Je vous accorde avec grand plaisir ce que vous me demandez là, prince, heureux de cimenter ainsi le bon accord qui doit exister entre nos deux pays...

L'empereur de Trébisonde avait à peine achevé, que Lisvart, pâle de colère et de rage, se précipitait, l'épée à la main, à la rencontre du soudan de Babylone.

— Ah! païen paillard! lui cria-t-il d'une voix tonnante, tu viens de ton pays maudit pour cueillir les plus belles et les plus nobles vierges du nôtre!.. Ah!... chien, je vais châtier ton audace comme il convient qu'elle le soit!...

Il dit et s'élança. Malheureusement, Zaïr, voyant venir le coup, gauchit un peu, et l'épée de Lisvart alla percer d'outre en outre le fils du duc d'Alafonte, qui tomba raide mort.

— Vous menacez mon hôte en ma présence! s'écria le vieil empereur irrité, en s'adressant au chevalier de la Vraie Croix, qui voulait de nouveau se précipiter sur Zaïr. Vous osez à ce point man-

quer au respect qui m'est dû!... Vous osez ensanglanter mon palais par un meurtre sur un innocent!... Cela mérite vengeance... Roi de la Breigne! ajouta l'empereur.

Le roi de la Breigne s'avança.

— Emparez-vous de ce forcené, lui dit le vieil empereur, et enfermez-le dans la plus forte tour, jusqu'à ce que nous ayons décidé de son sort!... Allez! vous m'en répondez sur votre tête!...

Le roi de la Breigne obéit et emmena le chevalier de la Vraie Croix.

Mais cet ordre avait exaspéré les amis du chevalier, de même que les menaces du chevalier avaient exaspéré les compagnons du soudan de Babylone. Les épées sortirent spontanément de leurs étuis, et un massacre allait avoir lieu, lorsque, s'interposant au milieu des mutins, le vieil empereur prit Zaïr par le faux du corps et l'emporta dans une salle voisine.

Quelques minutes après, il revint de plus en plus irrité de voir son autorité méconnue.

— Justice sera faite de cette violence inouïe! s'écria-t-il en menaçant du regard et du geste les compagnons de Lisvart, qui rongeaient impatiemment leur frein.

Périon de Gaule s'avança courageusement vers le prince en courroux.

— Sire, lui dit-il d'une voix ferme, vous venez d'ordonner là une chose qui tachera votre renommée.

— Que réclamez-vous? lui répondit brusquement l'empereur.

— Vous parliez tout à l'heure de justice, Sire: vous venez d'en manquer en ordonnant l'emprisonnement de mon neveu Lisvart... Mais si vous oubliez aussi vite les services rendus, je n'oublie pas, moi, les injustices commises... Je ne suis pas tellement isolé en ces pays, pour n'avoir pas d'amis qui consentent à venger un outrage subi par moi... Si l'on touche à un seul cheveu de la tête de mon neveu, c'est vous, Sire, que j'en rendrai responsable.

— Votre neveu mourra de male mort, et vous aussi, si vous restez céans! s'écria le vieil empereur avec emportement.

— Mon neveu ne mourra pas, Sire, répondit Périon avec fermeté. Quant à ce qui me concerne, puisque vous me chassez, je pars...

— Délogez vitement de céans, je vous en donne le conseil!... Car, si dans trois jours vous n'avez pas quitté l'empire de Trébisonde, je vous mettrai en charte privée, comme votre neveu, et vous serez libres, alors, de vous consoler mutuellement à vos derniers moments, que je ne vous ferai pas trop attendre!...

— Je pars, Sire, dit Périon en prenant congé, mais vous vous repentirez de la mauvaise action que vous avez commise!...

Périon de Gaule s'inclina, respectueux et attendri devant l'impératrice et les princesses, navrées de ce départ et de ce qui l'avait provoqué; puis il disparut.

CHAPITRE XLI

Comment, après le départ de Périon de Gaule, le vieil empereur de Trébisonde voulut forcer sa fille Onolorie à épouser le soudan de Babylone, et comment cette princesse s'y refusa.



Un silence glacé se fit dans la salle où venaient d'avoir lieu ces scènes diverses, lorsque Périon fut parti.

L'empereur marchait à pas hâtés de long en large et de large en long, et repassant brièvement les faits navrants dont il venait d'être le témoin, afin de savoir exactement à quel parti s'arrêter.

Il ordonna qu'on allât chercher le soudan de Babylone.

Plus que jamais, et maintenant surtout qu'il se trouvait privé de chevaliers dévoués, il tenait à marier sa fille Onolorie au soudan de Babylone, afin de s'assurer son concours en cas de guerre.

Zaïr parut.

— Mon frère, lui dit-il en allant vers lui avec empressement et en lui prenant les mains dans les siennes, je vous prie d'oublier la scène regrettable qui vient d'avoir lieu par suite de la mutinerie inqualifiable d'un chevalier que je regardais comme mon fils... Ce titre, dont il est indigne à cette heure, c'est à vous que je le restitue... Vous aimez la princesse Onolorie, ma fille; je vous la donne à femme...

Zaïr aimait trop la princesse de Trébisonde pour ne pas l'accepter les yeux fermés.

— Sire, dit-il, je me sens indigne de tant de bontés... J'aime la princesse Onolorie d'une amour profonde, immense, infinie... Etre à elle est le plus ardent de mes désirs.

— Vous acceptez enfin!...

— C'est demander à un aveugle s'il accepte la vue; à un malade, s'il accepte la santé; à un moribond, s'il accepte la vie!... J'étais dans les ténèbres, dans l'angoisse, dans la mort, et vous m'offrez le soleil, la liberté, le bonheur!...

— Ma fille, dit l'empereur en se tournant vers Onolorie, éperdue; ma fille, je vous donne au vaillant prince de Babylone, qui consent à partager son trône avec vous...

Et il voulut la prendre par la main pour la fiancer à Zaïr.

Onolorie s'y refusa.

— Qu'est-ce donc que ceci, madame ?... demanda le vieil empereur étonné.

— Mon père...

— Eh bien?...

— Je ne puis épouser le prince Zaïr...

— Vous ne pouvez pas épouser le prince Zaïr?

— Non, mon père...

— Et pourquoi ?...

— Je ne le puis, vous dis-je...

— Ce n'est pas là une raison, madame! répliqua le vieil empereur, dont le front se rembrunit et dont le regard se chargea d'éclairs.

— Pardonnez-moi de ne pas vous en donner une autre, mon père... Mais le prince de Babylone est honnête, puisqu'il est chrétien; il a, de plus, des sentiments de chevalier... Il ne voudra devoir sa femme qu'à la persuasion et non à la violence... et, du moment où je déclare en sa présence que je ne puis être à lui, il n'a plus à insister, parce qu'insister serait un crime de lèse-majesté...

Tous les spectateurs de cette scène étaient dans une inexprimable angoisse. On pressentait, à la tournure de ces propos, un orage prochain, plus épouvantable encore que celui qui venait d'éclater.

La princesse Abra, surtout, était haletante. Sa belle figure, d'ordinaire si douce et si mélancolique, était en ce moment convulsée par la jalousie. La lumière se faisait dans son esprit; elle commençait à avoir la raison de l'indifférence de Lisvart à son endroit, de son embarras quand elle l'avait mis en demeure de l'épouser, de la violence à laquelle il s'était laissé emporter contre le soudan, et, finalement, de l'obstination de la princesse de Trébisonde à refuser Zaïr pour mari...

L'empereur secoua rudement la délicate main qu'il tenait dans la sienne, et il dit avec une sourde colère :

— Madame, vous épouserez le soudan de Babylone, qui s'est fait chrétien pour être plus digne de vous, et qui vous offre de partager le plus beau trône du monde...

— Je ne l'épouserai pas, mon père, répondit Onolorie avec une fermeté respectueuse.

— Vous l'épouserez !

— Je ne l'épouserai pas, mon père...

— Et je ne saurai pas pourquoi ? s'écria le vieil empereur exaspéré.

— Epargnez-moi, ainsi, qu'à vous, mon père, le chagrin et le scandale d'un aveu public...

— Que veut dire ceci ?...

— Cela veut dire, mon père, que je ne puis être à deux princes à la fois, et que, mariée déjà secrètement au chevalier de la Vraie Croix, je ne puis, par conséquent, épouser le soudan de Babylone...

— Mariée à Lisvart! s'écria l'empereur confondu.

— Oui, mon père, répéta Onolorie en tombant à deux genoux.

— Ah! ceci met le comble à la mesure! et je comprends tout maintenant!... s'écria le vieux monarque en se laissant aller à toute la fougue de son ressentiment. Roi de la Breigne, ajouta-t-il en voyant entrer ce prince, vous avez mis Lisvart en lieu sûr, n'est-ce pas?...

— Je vous ai obéi, Sire, répondit tristement le roi de la Breigne.

— Eh bien! faites pour la princesse Onolorie ce que vous avez fait pour le chevalier de la Vraie Croix, son complice : enfermez-la dans une tour, jusqu'à ce que j'aie prononcé sur son sort...

— Grâce, Sire!... murmura la princesse Gricilerie en venant se jeter aux pieds de son père. Grâce pour ma sœur!

— Non!... répondit l'empereur.

— Grâce, Sire! murmura l'impératrice en venant se jeter aux pieds de son mari, grâce pour ma fille!...

— Non! répondit l'empereur en détournant la tête. Roi de la Breigne, vous m'avez entendu ?...

— Oui, Sire...

— Faites vitement, alors.

Le roi de la Breigne s'approcha respectueusement de la princesse de Trébisonde, et, de sa voix la plus douce, il la pria de vouloir bien le suivre.

Onolorie sortit avec lui, au milieu des sanglots de sa mère et de sa sœur.

— Il aimait Onolorie !... murmura la princesse Abra d'un air sombre.

CHAPITRE XLII

Comment la princesse Abra, dans sa douleur, trouva encore moyen de réconforter son frère Zaïr, qui se laissait aller à une mélancolie mortelle.

Si la princesse Abra reçut de cette révélation une douleur aiguë comme une pointe d'épée, ardente comme une flamme, son frère, le soudan de Babylone, n'en reçut pas une douleur moins grande.

Il alla s'enfermer dans son logis, l'âme navrée, désespéré de tout, et n'attendant plus d'autre soulagement que de la mort; il entra en une telle mélancolie qu'il ressemblait plus à une statue de marbre qu'à une créature vivante.

Il demeura ainsi pendant près d'une heure, sans remuer pied ni main, tenant sa tête appuyée sur son bras gauche. Puis, au bout de ce temps, les paroles commencèrent à lui sortir de la bouche,

mais si douces, si plaintives, qu'il en eût apitoyé et brisé le plus dur rocher de la mer.

—Ah ! murmura-t-il, la triste et funeste pensée qui me glace et brûle le cœur, qui me ronge l'âme et l'esprit !... Hélas ! hélas ! Qu'ai-je à faire, maintenant ?.... Je suis arrivé trop tard au jardin d'amour... Un autre a cueilli le fruit avant même que je n'aie vu l'arbre !... Un autre en a obtenu la dépouille et l'entière richesse, et je suis encore à jouir du moindre bien, de la plus légère faveur !... Mais, alors, pourquoi donc, étant comme je suis, privé de la fleur et du fruit tout ensemble, pourquoi est-ce que je me passionne et souffre ainsi ?... Et pour qui ?... Pour cette louve pressée qui, me dédaignant pour serviteur et ami, a choisi Lisvart pour s'abandonner à lui, pour se faire sa serve, son esclave, perdant par ce moyen le meilleur qui était en elle !... Car, à bien dire, la fille vierge et pudique ressemble à la rose sur le rosier, qui ne reçoit d'injure ni de dommage, ni du temps, ni des hommes, ni de personne, et qui s'épanouit sous la rosée divine de l'aube... Les jeunes amoureuses s'en viennent la cueillir pour en faire un bouquet et orner leurs jeunes gorges frémissantes... Mais, elle n'est pas plutôt ravie à sa verte branche, à sa maternelle nourriture, qu'elle perd petit à petit la grâce, la fraîcheur, la beauté qui la faisaient désirer du ciel et des hommes. Semblablement la pucelle en laissant ravir par autrui la divine fleur de sa virginité, qu'elle doit pourtant tenir plus chère que sa vie propre, ravale ainsi le prix dont elle était d'abord estimée, et se fait mépriser de ceux-là même qui lui portaient affection et servitude... Mais quoi ?... il est vraisemblable qu'elle ne s'en soucie guère... Ce à quoi elle tient, c'est à être aimée de celui à qui elle fait une si grande libéralité de sa personne... Ah ! fortune cruelle et aveugle !... Lisvart seul se meurt d'abondance d'amour, et moi j'en meurs de nécessité !... Est-il donc possible qu'Onolorie me soit à jamais agréable ?.... Dois-je ainsi laisser périr et consumer ma propre vie, et requérir plus longtemps une si ingrate et si folle personne ?... Non ! non !... meurent plutôt mes jours que mon honneur !...

Comme Zaïr était ainsi en train de se tourmenter et de se désespérer, pleurant et sanglotant, sa sœur survint par une porte dérobée inconnue au soudan.

En le voyant dans ce pitoyable état, la pauvre princesse fut émue et oublia sa propre douleur pour ne plus songer qu'à celle de son frère.

Elle le prit en son giron, lui essuya doucement les yeux et le visage, qu'il avait baignés de larmes, et lui dit d'un ton de tendre reproche :

— Ah ! mon cher frère, comment vous oubliez-vous ainsi à pleurer et à vous lamenter ?... Voulez-vous donc réjouir vos ennemis ?... A force de souffrir, vous mourrez... et, vous mort, votre rival pourra jouir en paix de la maîtresse qu'il vous a ravie, et qu'à votre tour, vous pouvez lui ravir !... Songez donc ! vous pouvez vous venger de lui !... Il n'aime qu'une personne au monde, c'est la princesse que vous aimez vous-même... Poursuivez donc votre vengeance... Prouvez à tous ces chrétiens que vous êtes plus habile qu'eux.

— J'en mourrai, ma sœur, murmura le soudan de Babylone en secouant tristement la tête.

— Vous n'en mourrez pas, mon frère... C'est affaire aux femmes de pleurer, de se lamenter et de se laisser abattre par les infortunes amoureuses... Mais vous, chef d'hommes, prince illustre, chevalier vaillant, vous devez vous roidir contre la peine et prouver que vous êtes homme... Si ce n'est pas pour vous, vivez au moins pour ceux qui vous aiment...

— Pour ceux qui m'aiment ! répéta Zaïr avec amertume.

—Doutez-vous donc de mon affection pour vous, mon cher frère ?... Moi qui oublie le mal de mon cœur pour ne songer qu'au mal du vôtre !...

— Non, chère sœur, je ne doute nullement de votre amitié... Vos paroles me réconfortent; je reprends courage, et j'espère.... Si je n'ai pas l'amour, j'aurai du moins la haine pour consolation.

Zaïr et Abra devisèrent ainsi pendant quelque temps, et la sœur quitta son frère un peu consolé.

CHAPITRE XLIII

Comment l'empereur de Trébisonde promit au duc Alafonte de venger le meurtre de son fils, et, en même temps, le commerce adultère de Lisvart et d'Onolorie.

Pendant ce temps, l'empereur de Trébisonde causait avec le duc Alafonte.

— Votre fils est-il vivant encore ? demanda-t-il.

— Non, Sire, répondit le duc, je viens de recevoir son dernier soupir, et c'était pour vous supplier de le venger que je revenais vers vous...

— Il sera vengé, en effet, je vous le promets, mon cousin, reprit le vieil empereur. Mais vous ne savez pas tout, duc !...

— Qu'y a-t-il donc encore, grand Dieu ? N'est-ce donc pas assez de ce malheur qui m'atteint en plein cœur et empoisonne le reste des jours que j'ai encore à vivre ?... Faut-il que j'aie encore à regretter un nouveau crime ?...

— Oui, duc.

— Et lequel, Sire ?...

— Lisvart a osé aimer, sans mon consentement, la princesse de Trébisonde, ma fille.

— Et elle ?..

— Elle l'a aimé aussi !... Ils ont commercé l'un et l'autre secrètement, déshonorant ainsi le nom qu'ils portent et le rang qu'ils tiennent...

— Ah ! Sire, voilà qui mérite un châtiment exemplaire... J'aurais pardonné peut-être, moi, parce qu'il ne s'agissait en somme que d'un meur-

tre qui avait ensanglanté votre palais et attristé ma vie... C'était un désastre particulier... Mais, ici, cela devient une calamité publique... Oser porter ses regards sur la fille de l'empereur de Trébisonde! Profiter de l'hospitalité généreuse qu'il offrait, pour la déshonorer! Cela est déloyal et indigne d'un chevalier... Cela veut une punition éclatante...

— Ils l'auront l'un et l'autre, duc, je vous le promets, car ils sont l'un et l'autre coupables...

Point de faiblesse, Sire!

— Je n'en aurai point... Je me souviens de ce que firent autrefois à leurs enfants Torquatus et le bon Trajan... Je les imiterai.

— Ce sera là une dure extrémité, Sire; mais une extrémité nécessaire... J'en pleurerai, à cause de la douleur que vous en ressentirez comme père; mais j'applaudirai à l'exécution de cette mesure rigoureuse qui sauvera votre honneur outragé...

— Rapportez-vous-en à moi, cousin, je vous le répète... Vous serez vengé du meurtre de votre fils, et moi je le serai du déshonneur de ma fille...

— Permettez-moi donc maintenant, Sire, de prendre congé de votre majesté!... Il me reste un devoir pieux à remplir... J'ai à préparer les funérailles de mon fils bien-aimé...

— Allez, mon cousin, allez en paix, et que Dieu soit avec vous!...

Le duc Alafonte s'inclina et sortit.

Quant à Lisvart, on l'avait enfermé dans une tour où se trouvait déjà Radiane, soudan de Liquie.

Pendant deux jours et deux nuits, il ne voulut prendre aucun repos ni aucune nourriture. Ce qu'il voulait, c'était mourir!

Heureusement que Radiane était là. Non-seulement il empêcha Lisvart d'attenter à sa vie, mais encore il lui prodigua les soins et les consolations les plus efficaces; tellement que l'amant de la princesse Onolorie reprit cœur et se rattacha à la vie par l'espérance.

CHAPITRE XLIV

Comment la princesse Abra, pour se venger et venger son frère, lui donna le conseil de faire combattre deux chevaliers, frères du roi d'Egypte, sous couleur d'obtenir justice de la trahison de Lisvart et de la déloyauté de la princcssse Onolorie.

indicative et passionnée, la princesse Abra n'était pas encore satisfaite. Il ne lui suffisait pas que Lisvart fût emprisonné et gardé à vue, et que la princesse Onolorie fût également en charte privée. Elle voulait davantage pour la satisfaction de sa jalousie : elle l'obtint.

Le lendemain, elle alla trouver le soudan de Babylone, qui l'accueillit avec joie, car c'était d'elle seule maintenant qu'il attendait son réconfort.

— Mon frère, lui dit-elle, j'ai songé cette nuit à quelque chose que je veux vous confier...

— Il s'agit de ma vengeance, n'est-ce pas, ma sœur?...

— De notre vengeance, mon cher frère. En vous servant, je me sers; en me servant, je vous sers...

— Je suis plus assuré, de cette façon, de réussir...

— Nous réussirons aussi.

— De quoi s'agit-il, ma sœur?

— Vous avez parmi vos compagnons deux vaillants chevaliers, Macartes et Zarahan...

— Les frères du roi d'Egypte?

— Oui.

— Ce sont, en effet, deux bons chevaliers, les meilleurs peut-être qui soient venus avec moi.

— La victoire leur sera donc plus facile qu'à d'autres.

— Vous voulez qu'ils combattent contre Lisvart?...

— Non... Ecoutez-moi jusqu'au bout... Vous les enverrez auprès de l'empereur de Trébisonde... Quand ils seront devant lui, ils lui déclareront la trahison de Lisvart et la déloyauté de la princesse Onolorie, en le priant de leur accorder le combat pour prouver leurs dires...

— Si l'empereur refusait?...

— L'empereur ne peut pas refuser... Et d'ailleurs, dans ce cas-là, j'aviserais à un autre moyen... Mais, je vous le répète, il accordera à Macartes et à Zarahan la permission qu'ils lui demanderont...

— Ne vaudrait-il pas mieux, ma sœur, que je m'offrisse, moi, pour prouver cette trahison et cette déloyauté?... Les frères du roi d'Egypte sont braves et chevaleureux, mais n'ai-je pas eu jusqu'à présent la victoire dans toutes les luttes de ce genre où je me suis présenté?... Je demanderais à combattre contre cet odieux Lisvart, et ma haine donnerait un poids de plus à mon bras... J'aurais bonheur à me repaître de la vue de son sang!...

Abra tressaillit. Elle voulait bien se venger de Lisvart, mais elle l'aimait trop pour le souhaiter mort.

— Non, mon cher frère, répondit-elle au soudan, non, cela n'est pas praticable... D'abord, il ne faut pas que vous exposiez votre existence, utile à votre peuple et chère à vos amis... Ensuite, il n'est pas dans les lois de ce pays qu'un chevalier accusé se défende lui-même contre celui qui l'accuse... Il choisit, ou l'on choisit pour lui des parrains en nombre égal à celui de ses accusateurs, et ce sont eux qui vainquent ou succombent pour lui... Tant mieux s'ils sont vainqueurs, tant pis s'ils sont vaincus...

— Soit! murmura Zaïr en soupirant.

— Ainsi, vous m'avez bien comprise?

— Oui, ma sœur.

— Vous allez prévenir Macartes et Zarahan?...

— Je vais les prévenir et leur indiquer le rôle à suivre...

CHAPITRE XLV

Comment Macartes et Zarahan, frères du roi d'Egypte, se rendirent auprès de l'empereur de Trébisonde et lui dénoncèrent la trahison de Lisvart; et comment, sur ces entrefaites, survint un chevalier inconnu, qui se déclara pour la princesse Onolorie.



Bientôt prévenus, les frères du roi d'Egypte, Macartes et Zarahan, se rendirent auprès de l'empereur de Trébisonde, qui, en ce moment, était encore à table avec sa compagnie.

— Sire, dit Macartes prenant la parole en son nom et au nom de Zarahan, nous venons vous déclarer, mon frère et moi, la trahison du chevalier de la Vraie Croix et la déloyauté de madame Onolorie, princesse de Trébisonde, et vous demander le combat contre deux chevaliers choisis par vous...

Cette parole causa un frémissement général.

— Nous offrons de prouver nos dires en champs clos, reprit Macartes, et de ne sortir de la lutte que morts et vaincus, ou vivants et vainqueurs... C'est à votre justice que nous nous adressons, Sire, et nous espérons bien ne pas nous y adresser en vain...

— Et vous avez raison, seigneurs, répondit gravement le vieil empereur en se levant. J'accorde le combat que vous venez me demander... Il aura lieu dans trois jours, en présence de toute ma cour et des deux coupables, la princesse Onolorie et le chevalier Lisvart... Tous deux choisiront leurs parrains pour confondre leurs accusateurs et les vaincre... Si les accusateurs sont vainqueurs, la tête des accusés courra péril de male mort...

— Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille se porter garant pour Lisvart et pour madame Onolorie? demanda Zarahan en promenant un regard de défi sur l'assemblée.

Personne ne sonna mot.

Périon n'était plus là, hélas! et la crainte d'encourir la disgrâce de l'empereur refroidissait les amitiés les plus chaudes.

Gricilerie et l'impératrice pleuraient dans un coin, en se tenant embrassées.

Sur ces entrefaites, survint un chevalier, grand de corsage et fort de membres, qui avait le visage more.

— Sire, dit-il en s'adressant de prime-abord au vieil empereur de Trébisonde, ne pourriez-vous me donner des nouvelles du chevalier de l'Ardente Epée?

— Le chevalier de l'Ardente Epée?

— Oui, Sire, un brave et hardi compagnon, mon compagnon de jeux et d'armes, que je cherche de par le monde sans pouvoir parvenir à le rencontrer...

— La dernière fois que je l'ai vu, seigneur chevalier, répondit l'empereur, a été aussi la première...

— C'était en quel endroit, Sire?

— En l'île d'Argènes.

— En l'île d'Argènes?

— Oui, là où nous sommes restés enchantés pendant de longues années, plusieurs chevaliers et moi, par suite des maléfices de Zirfée, l'ennemie de la bonne Urgande... C'est lui qui nous a délivrés...

— Je le reconnais à ce trait... Mais ne pourriez-vous donc me dire où je le pourrais rencontrer?...

— Non, sire chevalier... car nous n'avons pas eu de ses nouvelles, depuis... Nous l'avons laissé en l'île d'Argènes avec le roi Alpatracie, le reine Miramynie et la princesse Lucelle...

— Allons, je vois bien que je ne le retrouverai pas encore aujourd'hui, murmura le chevalier more. Cela me chagrine fort, car je l'aimais et j'avais un pardon à lui donner de la part de quelqu'un qui l'avait faussement accusé. Mais, ajouta le chevalier, d'où vient cette consternation que je vois répandue céans sur tous les visages?... La

cour de Trébisonde porte-t-elle donc le deuil de quelqu'un d'illustre ?...

On s'empressa de lui raconter ce qui s'était déjà passé et de le mettre au courant de ce qui devait avoir lieu dans trois jours.

— O amour ! s'écria-t-il. Dieu cruel et charmant ! Tu exerceras donc toujours tes ravages !...

Puis, s'avançant fièrement vers Macartes, et lui tendant le bord de sa cotte de mailles, il lui dit :

— Je me déclare le chevalier de la belle princesse Onolorie, et j'entends faire éclater au grand jour son innocence et sa pureté. M'acceptez-vous ?

— Je vous accepte pour adversaire, répondit Macartes en prenant le bord de la cotte de mailles.

Gricilerie respira, ainsi que l'impératrice : la princesse de Trébisonde avait un défenseur.

— Ne pourrai-je savoir à quel chevalier j'aurai affaire ? demanda dédaigneusement Macartes.

— Volontiers, seigneur, répondit le nouveau venu. D'autant plus que je suis aise de prouver à madame Onolorie, et de toutes les façons, qu'elle a un défenseur digne d'elle...

— Ainsi, vous avez nom ?...

— Fulurtin, fils de Mérone et de Buruca, autrement dit du roi et de la reine de Saba. Et vous, mon compagnon ?

— J'ai nom Macartes, et suis le frère du roi d'Egypte...

— Nous sommes dignes de nous mesurer, à ce que je vois ; je m'en réjouis d'avance, chevalier.

CHAPITRE XLVI.

Comment, au bout de trois jours, personne ne s'étant présenté pour défendre Lisvart, Gradasilée alla revêtir son armure.

Nul autre que Fulurtin, fils du roi de Saba, ne se présenta pour défendre les deux accusés; ce dont chacun des amis de Lisvart et d'Onolorie était marri, très marri, parce qu'on prévoyait bien que le nouveau chevalier ne pourrait suffire à la besogne, les deux frères du roi d'Egypte étant estimés les meilleurs chevaliers du pays.

Les trois jours fixés comme délai étaient expirés.

Le matin du jour où devait avoir lieu le combat, Radiane, soudan de Liquie, se présenta devant l'empereur, sous la garde du roi de la Breigne.

Sire, lui dit-il en pliant le genou, j'ai une grâce à vous demander.

— Laquelle ?

— Le vaillant chevalier de la Vraie Croix, mon compagnon et mon ami, a appris que personne, jusqu'ici, ne s'était présenté pour lui servir de défenseur.

— C'est vrai.

— A cette cause, comme il veut être défendu, il m'envoie vers vous, Sire, pour vous prier de le laisser combattre contre Zarahan... Nul ne le défendra mieux que lui-même.

— C'est bien dit, sans doute, répondit le vieil empereur avec amertume, mais je ne m'y laisse pas prendre... Lisvart compte trop sur sa vaillance éprouvée, et il espère sortir ainsi, lavé et absous, d'un combat dont il faut, au contraire, qu'il sorte plus criminel encore...

— Sire...

— N'ajoutez pas un mot... je ne l'écouterais pas. Ou bien, faites mieux... dites à Lisvart que, s'il veut combattre contre quelqu'un, c'est contre moi qu'il combattra... L'âge a refroidi mes sens et refréné ma vigueur d'autrefois... Mais la colère, une légitime colère, me rendra mes forces perdues, et je lui ferai rendre gorge en criant merci !..,

— Sire, répondit tristement Radiane, vous savez bien que c'est impossible...

— Eh ! pourquoi donc ?...

— N'êtes-vous pas le père de la princesse de Trébisonde ?...

— C'est précisément parce que je suis son père que j'agis ainsi que je le fais, et que j'entends combattre contre Lisvart, s'il persiste à défendre lui-même ses droits...

— Je retire sa proposition, Sire...

Le roi de la Breigne et le soudan de Liquie prirent immédiatement congé.

Après leur départ, il se fit un profond silence dans l'assemblée.

— Personne ne se présente pour défendre Lisvart? demanda l'empereur.

Le silence continua, profond.

Ce n'était pas qu'il n'y eût là des amis du chevalier de la Vraie Croix. Mais ces amis-là redoutaient beaucoup la colère de leur souverain. En toute autre occurence, ils se fussent levés pour répondre à la demande de l'empereur; ils ne l'eussent pas attendue, même, pour se déclarer. Le sort de Périon ne les tentait guères !..

— Quoi ! pas un chevalier pour en défendre un autre ! s'écria Gradasilée avec indignation. Et quel chevalier ? le meilleur et le plus vaillant, celui qui protège les faibles et défend les opprimés ! O Lisvart ! tes amis n'osent pas élever la voix pour répondre à ceux qui l'élèvent pour t'accuser ! On oublie tes services rendus ; tes prouesses s'effacent de la mémoire et du cœur de ceux qui en ont été les témoins intéressés ! On te calomnie et on t'abandonne !...

Ayant dit cela, Gradasilée n'y tint plus. Elle sortit brusquement et s'en alla tout droit au logis qu'habitait d'ordinaire Lisvart.

Il y avait là, pendue à la muraille, l'armure complète du brave chevalier de la Vraie Croix, le heaume, la cotte de mailles, le haubert, les gantelets et le reste.

Gradasilée prit un à un chacun de ces divers objets.

— O Lisvart ! murmura-t-elle avec une tendresse passionnée. O Lisvart ! Fleur de la chevalerie ! rempart des dames et des demoiselles opprimées ! Parangon de grâce, de courage, de beauté et de bonté ! Ils t'ont renfermé dans une prison, toi qui les avais si bien défendus ! Et cela, parce que tu as commis le crime si pardonnable d'aimer qui t'aimait ! Ce crime, c'est moi qui devrais te le reprocher, moi qui t'aime depuis si longtemps sans espoir... et c'est moi qui trouve le plus de mansuétude au fond de mon cœur tout rempli de toi ! C'est moi, une femme, qui fais ce que n'osent pas faire des hommes !... Je t'ai sauvé une fois la vie : je veux te sauver aujourd'hui l'honneur !...

Tout en proférant ces paroles, Gradasilée revêtait pièce à pièce le harnois du chevalier de la Vraie Croix.

— Ton noble cœur a battu là-dessous, murmura-t-elle en ajustant le haubert à sa taille. Ta belle tête, ton loyal visage se sont abrités sous ce heaume !... Tes viriles mains ont tenu ces gantelets !... O Lisvart ! soleil de mes ténèbres ! flambeau de ma nuit ! joie et supplice de ma vie... Sous cette armure qui te rendit tant de fois vainqueur, je veux vaincre aujourd'hui... J'aurai ma récompense dans le bonheur que tu éprouveras à être absous et à être libre !...

Quand elle fut ainsi accoutrée, de façon à être méconnaissable pour tous les yeux, même pour les yeux du chevalier qu'elle aimait, la belle et malheureuse Gradasilée sortit secrètement du logis de Lisvart, monta sur un destrier et alla rôder aux environs du champ-clos.

CHAPITRE XLVII

Comment eut lieu le combat entre Fulurtin et les deux frères du roi d'Egypte, et comment, au moment où ce vaillant fils du roi de Saba avait le plus de travail, parut dans la lice un chevalier inconnu.



élas ! il était bien vrai : personne ne s'était présenté pour combattre au nom de Lisvart et prendre fait et cause pour lui.

Fulurtin, seul, était dans l'arène, mais au nom et comme défenseur de la belle princesse Onolorie.

L'empereur de Trébisonde avait fait dresser devant le lieu où devait se passer le combat un large échafaud encourtiné de velours cramoisi, qui permettait ainsi de voir et d'être vu.

A l'une des extrémités de cet échafaud, il vint se placer en compagnie de l'impératrice, de la princesse Gricilerie, de Griliane et des dames et demoiselles de la suite de l'impératrice.

Quant à l'infortunée Onolorie, elle était à part, comme une lépreuse, de façon à ce que tout le monde pût la voir, amis et ennemis, ses amis pour la réconforter de leur mieux, ses ennemis pour l'outrager de leurs sourires.

Ses ennemis, c'est-à-dire la cruelle et vindicative princesse Abra. Car, pour le soudan de Babylone, il l'aimait trop encore pour ne pas la plaindre, tout en se sentant remué par la colère en songeant à Lisvart, dont le nom se présentait maintenant à son esprit, escorté de celui d'Onolorie.

Quant au chevalier de la Vraie Croix, il était relégué à l'autre extrémité de l'échafaud, comme pour mieux faire comprendre à la foule à quel éloignement il était désormais du cœur de l'empereur de Trébisonde, après y avoir tenu une place si intime et si filiale.

Le roi de la Breigne était derrière lui, pour le garder et empêcher toute tentative de délivrance ou d'évasion.

Macartes et Zarahan parurent, montés sur de magnifiques chevaux richement caparaçonnés.

— Seigneurs, leur dit l'empereur, nul chevalier autre que celui-ci ne s'est présenté pour combattre contre vous... Que les destins s'accomplissent ! Prince Fulurtin, ajouta l'empereur en se tournant vers le fils du roi de Saba, prince Fulurtin, vous voilà seul contre deux... Acceptez-vous ?

— Quand on défend la cause que j'ai prise en main, Sire, répondit Fulurtin, on n'a cure du péril que l'on peut courir... Les dieux m'aideront !

Comme il passait devant Lisvart, après avoir salué la princesse Onolorie, il s'arrêta un instant, étonné.

Lisvart profita de cet instant pour le remercier.

— Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, chevalier, répondit Fulurtin en continuant à le regarder avec attention... Je défends la beauté et la vaillance ; la beauté, c'est-à-dire la princesse Onolorie ; la vaillance, c'est-à-dire vous... Et puis, plus je vous considère, et plus je reste ébahi de votre ressemblance avec quelqu'un qui m'est cher. A cause de vous et à cause de lui, je combattrai volontiers contre les frères du roi d'Egypte... Ayez bon espoir, chevalier...

— J'ai fiance en vous, lui cria Lisvart au moment où il regagnait sa place.

Les trompettes résonnèrent et les hérauts d'armes répétèrent par trois fois :

— Allez, bons combattants !... Bons combattants, faites votre devoir !...

Le choc fut terrible. Dès la première atteinte, la lance de Macartes se brisa sur l'écu de Fulurtin, et Fulurtin lui-même fut désarçonné par Zarahan.

— L'épée à la main, chevalier ! cria le fils du roi de Bohême en remontant promptement sur son

cheval, qui, fort heureusement, n'avait pas été renversé.

Les deux frères du roi d'Egypte revinrent à la charge avec furie. Le chamaillis fut extrême. En un clin d'œil, le sol du champ-clos fut jonché de débris de heaumes et de hauberts.

Zarahan fut bientôt travaillé par la douleur d'une blessure qu'il venait de recevoir. Pour se venger, il réunit tout ce qui lui restait de force et s'en alla, en compagnie de son frère, à la rencontre du vaillant Fulurtin.

Cette fois, ce dernier était gravement menacé. Encore une minute, et il succombait dans cette lutte inégale...

Tout-à-coup parut, à la barrière de la lice, un chevalier de haute taille, porteur d'armes vermeilles, et monté sur un beau destrier.

Tous les regards se portèrent vers lui avec avidité.

— Merci, mon Dieu, merci! murmura la princesse de Trébisonde, comprenant que c'était un secours qui arrivait là à son chevalier, lequel en avait vraiment besoin.

— Sire, dit le nouveau venu en s'adressant à l'empereur de Trébisonde, vous avez permis que le combat pût être continué à quatre, quoique commencé à trois... Je passe, et j'apprends ce dont il s'agit... Il y a ici un chevalier contre deux... cela manque d'équité... Permettez-moi donc d'entrer et de me joindre au défenseur de la princesse Onolorie.

— J'y consens, répondit l'empereur.

A cette parole, les hérauts d'armes tirèrent la barrière qui fermait le camp, et le chevalier inconnu se précipita à la rencontre de Zarahan, et à la rescousse de Fulurtin.

La lutte, alors, changea d'aspect, grâce à l'excellence de cette recrue inespérée.

Il n'y avait pas deux minutes que ce vaillant compagnon était arrivé, que Zarahan mordait la poussière, atteint d'un coup de lance au faux du heaume et du haubert.

Quand son frère le vit ainsi étendu mort sur le sol, il prit peur.

— Je m'avoue vaincu! cria-t-il au moment où le chevalier inconnu allait l'atteindre. Madame Onolorie et le seigneur Lisvart sont innocents.

Chacun battit des mains, malgré la présence de l'empereur de Trébisonde et l'air de mauvaise humeur que ce résultat venait de communiquer à sa physionomie.

Dans sa rancune, il aurait bien voulu s'opposer à l'exécution des conventions arrêtées avant le combat. Mais cela n'était guère possible.

D'ailleurs, le roi de la Breigne avait déjà dit à Lisvart :

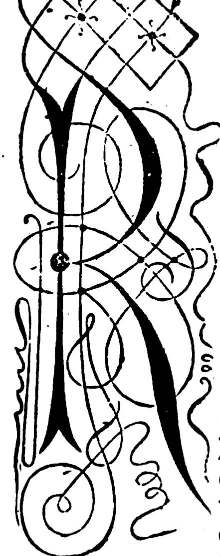
— Chevalier, vous êtes libre.

— Ma fille paiera pour deux! murmura le vieil empereur avec une sourde rage.

—

CHAPITRE XLVIII

Comment Lisvart quitta Trébisonde, en compagnie du vaillant chevalier qui avait si fort à propos pris sa défense, et comment ce chevalier, à force d'instances, finit par lui dire qui il était.



ien ne retenait plus Lisvart à Trébisonde, excepté cependant la princesse sa mie. Mais, précisément à cause d'elle, il devait fuir pour aviser aux moyens de la délivrer.

A quelques pas du lieu du combat, un écuyer tenait un cheval tout équipé..

— Montez vitement, lui dit le chevalier inconnu. Montez! L'empereur ne peut s'opposer présentement à votre fuite, parce que les conditions du combat sont là qui s'y opposent... Mais dans une heure d'ici, il réfléchirait, et la haine qu'il a conçue à votre égard le porterait à commettre un acte d'arbitraire... Il est prudent de mettre une grande distance entre vous et lui... Quelque long qu'il ait le bras, il ne pourra vous atteindre lorsque vous serez à deux ou trois lieues de la cité de Trébisonde...

— Mais la princesse Onolorie?...

— N'ayez point souci d'elle... L'empereur est irrité... il se vengerait certainement sur vous de l'outrage involontaire qu'il vous reproche... Quant à s'en venger sur la princesse de Trébisonde, il ne l'oserait, car, en somme, elle est sa fille; et, d'ailleurs, le mal commis peut se réparer... N'êtes-vous pas libre de tout engagement? ajouta le chevalier inconnu en soupirant malgré lui.

— Je n'aime et ne peux aimer qu'Onolorie, répondit le chevalier de la Vraie Croix.

Il se fit, sur cette réponse, un silence embarrassant, que le chevalier inconnu rompit le premier :

— Partons! partons! cria-t-il vivement.

Lisvart éperonna son cheval, et tous deux partirent comme le vent.

Quand ils furent à une bonne distance de Trébisonde, sur le rivage de la mer, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux.

Pendant ce temps d'arrêt, l'amant d'Onolorie se mit à examiner curieusement son compagnon, dont la visière était toujours levée, ce qui ne lui permettait pas de voir son visage.

— Qui donc êtes-vous, mon généreux sauveur? lui demanda-t-il enfin.

— Qui je suis, sire chevalier ?

— Oui, apprenez-moi votre nom et montrez-moi votre visage, afin que je vous admire à mon aise...

— Hélas ! Lisvart, murmura le chevalier inconnu en soupirant, ne m'avez-vous donc pas reconnue ?...

— Non, pas encore, je l'avoue...

— Ah ! comment donc me reconnaîtriez-vous, en effet, cachée sous la visière de votre heaume, vous qui me méconnaissez lorsque j'ai le visage découvert !...

Ces paroles, prononcées avec un peu d'amertume, déconcertèrent Lisvart, qui ne comprenait rien au discours qui lui était tenu.

— Dites-moi qui vous êtes, je vous en supplie ! répéta-t-il.

— Je suis quelqu'un qui vous aime, Lisvart, et que vous n'aimez pas !...

— Ah ! j'aurai raison de ce mystère ! s'écria l'amant d'Onolorie.

Et, moitié raisin, moitié figue, il abaissa la visière du heaume de son compagnon.

Que devint-il en apercevant la pâle et douce figure de la pauvre princesse Gradasilée ?...

— Gradasilée ! s'écria-t-il.

— Oui, Gradasilée, votre amie dévouée, la seule qui sache vous aimer et vous défendre, sans espoir de récompense en ce monde ou dans l'autre...

— Gradasilée ! répéta Lisvart, ému.

Involontairement, et pour remercier plus cordialement cette chère créature, il se pencha sur elle et l'embrassa.

Gradasilée, de pâle qu'elle était auparavant, devint vermeille comme braise, et elle se recula vivement, toute frissonnante.

Ce baiser l'avait remuée jusqu'au parfond de son être. C'était pour elle le paradis et l'enfer.

— Grâce, Lisvart, grâce ! murmura-t-elle en fermant les yeux et en penchant la tête sur sa poitrine comme une fleur sur sa tige.

Puis elle reprit :

— Lisvart, au nom de l'affection que je vous porte, ne recommencez jamais. Je veux mourir vierge, avec votre nom sur les lèvres et dans le cœur !... Et maintenant, partons ! ajouta-t-elle en éperonnant son cheval.

Lisvart l'imita. Une heure après, ils avaient perdu de vue la cité de Trébisonde.



BUZANDO-LE-NAIN

CHAPITRE PREMIER

Comment la gente pucelle Niquée, princesse de Thèbes, fut enfermée dans une tour, pour éviter tout commerce d'homme avant l'heure de son mariage.

Zirfée, reine d'Argènes, avait eu deux frères. Le premier, Zarzafiel, soudan de Babylone, était mort au siége de Constantinople; le second était le soudan de Niquée.

Ce dernier s'était marié avec la fille du roi de Thèbes, parfaite en toute beauté, laquelle était morte en travail de deux enfants, fils et fille, qu'elle eut d'une seule ventrée. Le fils s'appelait Anastarax, et la fille Niquée.

Du fils, je n'en veux dire ni bien ni mal. Mais, quant à Niquée, je ne sais quelles expressions employer pour dire la merveilleuse beauté dont la nature et les dieux l'avaient douée. Elle semblait bien plus être d'une essence divine que d'une origine humaine, et, non-seulement elle n'avait pas eu jusque-là sa pareille, mais il ne devait pas y avoir dans l'avenir de créature vivante qui lui ressemblât.

L'enchanteresse Zirfée, avertie de l'accouchement de sa belle-sœur, écrivit incontinent au soudan pour qu'il fit enfermer sa fille, afin qu'elle ne fût aperçue d'aucun homme vivant avant l'heure de son mariage. Car, disait-elle, la beauté de la jeune Niquée était destinée à se développer encore en trésors et en perfections sans nombre, à ce point que quiconque la regarderait serait vaincu d'amour et deviendrait fou ou perdrait la vie. Zirfée ajoutait que sa science lui annonçait que cette gente pucelle accoucherait d'un tel personnage, si beau,

si brave, si chevalereux, que, tout considéré, il fallait que Jupiter même en fût le père, l'homme mortel étant insuffisant à procréer une si rare créature.

Le soudan écouta et suivit le conseil de sa sœur. Il fit enfermer sa fille Niquée dans une tour, avec quelques vieilles gouvernantes et quelques jeunes demoiselles pour lui tenir compagnie.

Niquée atteignit ainsi douze ans.

Le soudan, qui, jusque-là, pour obéir religieusement aux prescriptions de sa sœur Zirfée, n'avait pas voulu la visiter, le soudan la vint voir un beau matin à l'improviste, et il la trouva si merveilleusement faite de taille et de visage, qu'il en devint passionnément amoureux. Il était venu une fois, il revint tous les jours pendant un bon bout de temps.

— Ma mie, lui disait-il en la baisant de fois à autre sur sa belle et mignonne chair de marbre rose, ma mie, celui à qui vous êtes destinée se pourra bien tenir pour le plus heureux entre les plus favorisés de l'amour! Plût aux dieux que je ne fusse pas votre père! Je vous forcerais bien à m'aimer comme votre futur compagnon de noce sera aimé de vous, et ce bonheur me semblerait plus digne d'envie que la monarchie de toute l'Asie!...

Ce commerce quotidien eût pu amener de graves perturbations dans l'existence du père et de la fille. Le bon hommeau comprit que la loi de raison et celle de nature s'opposaient à ce qu'il allât plus avant dans cet échange de caresses, et il s'éloigna.

Il la revit pourtant, un long temps après, mais ce fut pour lui faire présent d'un nain appelé Buzando, lequel était laid, contrefait et mal gracieux en tout.

Buzando, en entrant dans la chambre où se tenait d'ordinaire la gente princesse, s'agenouilla avec empressement et humilité devant elle, comme aurait pu le faire un chien bien appris.

— Eh bien! mignonne, que vous en semble? demanda le soudan à sa fille. N'est-il pas de taille et de visage à bien servir les dames?...

— Ah! seigneur, s'écria Niquée, faites-le retirer si vous ne voulez pas que nous mourions toutes de peur!...

Buzando, en la voyant si belle, la supposa charitable, et il lui dit avec la voix la plus douce qu'il put trouver:

— Au nom des dieux, madame, vous avez bien raison de juger des qualités qui sont en vous par les défauts qui sont en moi... Mais daignez considérer que ce sont là des tares involontaires et que je ne suis pour rien dans ma difformité... Ne redoutez donc en rien ma présence, car si le soudan eût pensé que mon regard fût aussi dommageable que le vôtre, qui trouble le cœur, il ne m'eût pas amené céans, bien certainement...

Tout le monde se mit à rire de cette réponse du nain, surtout Niquée, qui comprit qu'il était déjà amoureux d'elle et qui résolut de ce moment de s'en amuser.

— En bonne foi, Buzando, lui dit-elle, tu ne me parles avec cette chaleur que parce que tu n'as jamais vu d'autres femmes que moi...

— Ah! madame!... j'en ai vu beaucoup, au contraire; mais jamais je n'en ai vu une seule qui vous ressemblât, car je vous crois une déesse descendue de l'Olympe!...

La risée qu'on avait faite déjà de ce pauvre nain s'augmenta encore à ces paroles.

— Ma fille, dit le soudan, ce beau fils grille d'envie de vous servir, à ce qu'il me paraît; je vous prie, belle dame, de le recevoir en votre compagnie.

— Ce qu'il vous plaira, Sire, répondit Niquée; je le retiens pour vous faire honneur.

Ainsi demeura le pauvre nain en la tour avec la gente pucelle, fille du soudan.

CHAPITRE II

Comment la gente pucelle Niquée, en voyant un tableau représentant les faits et gestes du chevalier de l'Ardente Epée, s'enamoura follement de lui.

Buzando n'avait d'autre bonheur que de regarder à la dérobée la mignonne fille du soudan, et, en la contemplant ainsi comme en extase, il soupirait bruyamment, ce à quoi Niquée prenait un grand plaisir!

Elle lui disait, de fois à autre :

— Buzando, mon petit ami, de quoi donc vous plaignez-vous pour soupirer et vous lamenter si pitoyablement?...

— Hélas! madame, répondait le nain, n'ai-je donc pas raison de me lamenter et attrister, quand je considère la différence que les dieux ont mise entre vous et moi, vous douant de telles perfections? si bien que, n'était la bonté de votre cœur, vous ne pourriez que malaisément me regarder sans dégoût et sans effroi!...

— Comment! mon Buzando, pensez-vous donc que je vous aie en cet estime? Je fais le même état de vous, tel que vous êtes, que vous faites de moi telle que je suis...

Brézila, l'une des demoiselles de Niquée, dit alors au pauvre nain :

— Vous voyez, Buzando, on se moque en ce pays de ceux qui vous ressemblent!... Mais aussi pourquoi aimez-vous madame? C'est à moi que vous auriez dû vous adresser : je vous eusse traité comme vous méritez de l'être, car je vous estime et vous désire plus que ne le fait madame Niquée... A dire vrai, vous n'êtes point nés l'un pour l'autre!...

Ainsi était leurré et berné Buzando, qui, tout en s'en apercevant, ne s'ingéniait pas moins à dis-



traire sa dame par les contes qu'il lui faisait et par les nouvelles qu'il lui rapportait du dehors.

On s'entretenait beaucoup, à la cour du soudan, du chevalier de l'Ardente Epée et des mémorables prouesses qu'il avait accomplies. Buzando, qui ne se doutait pas de l'effet que pouvaient produire ces éloges, disait à Niquée un bien infini de ce gentilhomme; si bien que Niquée se mit à en parler tout le long du jour et à en rêver tout le long de la nuit.

Le soudan son père l'acheva, en lui donnant un tableau que lui avait envoyé Zirfée; lequel tableau, très remarquablement peint, représentait les combats d'Amadis de Grèce avec les chevaliers qui gardaient les tours du château d'Argènes.

Le fils d'Onolorie y était si bien peint au naturel, que la gente Niquée, à sa vue, éprouva une indéfinissable émotion et perdit toute contenance.

Le soudan, pensant que cela lui venait d'une défaillance de cœur, la prit entre ses bras, lui disant :

— Ma fille, ma mie, vous trouvez-vous mal, pour avoir ainsi changé de couleur?...

Lors, toute honteuse, elle répondit que oui, quelque peu, et que cela passerait.

— Reposez-vous donc pour aujourd'hui, dit le soudan; une autre fois je vous viendrai voir plus à loisir.

Et, la laissant avec le portrait du fils d'Onolorie, il se retira au palais, et Niquée resta seule en son cabinet.

— Ah! pauvrette que je suis! murmura-t-elle. Je vois bien à cette heure que la mort donnera fin à ce commencement et non autre, car j'aimerais mieux perdre mille vies ensemble que de révéler la cause de ce tourment!...

Tout en se lamentant ainsi et en examinant de plus en plus la peinture qui lui avait été apportée par son père, Niquée aperçut à côté du portrait du chevalier celui de la jeune Lucelle, fille du roi de Sicile.

La jalousie la mordit âprement au cœur.

— Je ne sais pas s'il l'aime autant qu'il en fait le semblant... Mais il est vraisemblable que les dieux ne lui ont pas donné tant de perfections pour qu'il les offre à personne si peu digne de lui... Après cela, peut-être que je me trompe... Peut-être est-elle plus belle que moi...

Prenant aussitôt un miroir, et se comparant à Lucelle, elle se trouva plus avantageusement pourvue, ce qui lui fit bondir le cœur de joie.

— Eh! mon ami, murmura-t-elle en s'adressant au portrait du chevalier, comme s'il pouvait l'entendre et la comprendre, comment aimez-vous une autre dame, moi étant si près de vous et si douée de beauté? Je ne puis vous croire aussi pauvre d'esprit!... Si vous m'aviez vue une seule fois, aucune autre dame ou demoiselle vivante ne vous pourrait éloigner de mon service... Vous ne pourchasseriez d'autre mie que moi... Ah! je trouverai moyen de vous appeler et vous rapprocher de la cour du soudan, mon père, où que vous soyez à cette heure... Alors je vivrai contente, et je pourrai vous déclarer le bien que je vous souhaite de si grand cœur...

Puis, se reprenant, Niquée ajouta :

— Mais, hélas! que dis-je? Je compte bien sans mon hôte!... Amour n'a acception de personne... Il aime déjà cette dame tant et tant, sans doute, que la déesse Vénus elle-même lui semblerait laide, mise en regard... Et moi, quoi?... Toutefois, j'en tenterai la fortune, dût-il m'en advenir pis...

Lors, elle appela Todomire et Brizela, ses deux favorites.

— Par le haut nom de Jupiter! leur dit-elle, je vous prie de me dire votre avis au sujet de cette demoiselle et de moi...

Elle montrait le portrait de Lucelle.

— Ah! grands dieux! madame, répondit Brizela, il n'y a pas plus de comparaison possible à établir entre elle et vous qu'entre Buzando et moi..

— Il faut bien pourtant que celle-ci ait quelque chose qui la fasse aimer! reprit Niquée toute rêveuse.

— Et vous, madame, répondit Todomire, n'avez-vous donc pas quelque chose qui fait vivre et mourir tout ensemble?...

CHAPITRE III

Comment la princesse Niquée, de plus en plus affolée, envoya le pauvre nain Buzando à la recherche du chevalier, avec une lettre pressante pour lui.

Ainsi vivait Niquée, rêvant et soupirant sans cesse, ayant toujours devant les yeux et dans le cœur ce bel et fier gentilhomme qui avait accompli déjà tant de prouesses et qui était si capable d'en accomplir d'autres !

Elle rêvait et soupirait, ce que le nain Buzando, qui ne savait rien de rien, attribuait tout naturellement aux vagues désirs qui se manifestent, vers la quinzième année, dans l'esprit des jeunes filles. Et, quoiqu'il fût d'une inimaginable laideur, il interprétait ces soupirs-là tout à son avantage, croyant que, puisque Niquée n'avait encore entrevu d'autre homme que le soudan et lui, il n'y avait que lui qui pût perturber ainsi le jeune cœur de cette belle princesse.

— Si, disait-il, ma dame m'aime, elle n'est pas de beaucoup trompée... car, encore que je n'aie pas grande beauté, pourtant, je suis un homme, et, à ce titre, je mérite bien d'être favorisé d'elle, vu surtout le profond et parfait amour que je lui porte... S'il en est ainsi, jamais créature humaine ne fut plus heureuse que moi, bien que ma dame

n'ait pas jugé à propos de me le déclarer du premier coup, surprise sans doute par quelque honte... Au surplus, j'en aurai le cœur net et le lui demanderai moi-même...

Quelques jours après cette détermination, Buzando, trouvant la gente princesse seule, se jeta incontinent à ses genoux et lui dit, de la meilleure grâce qu'il put :

— Madame, je vous supplie très humblement de ne plus me taire plus longtemps la cause de vos rêveries et de vos soupirs, vous jurant par la foi que je dois au grand Vulcain, que si j'y puis mettre ordre, je le ferai, dût-il m'en coûter la vie...

— Comment pourriez-vous, Buzando mon ami, donner remède à si grande chose, étant si petit que vous êtes?...

— Madame, ma volonté est d'une taille plus ample que mon corps, surtout quand il s'agit de vous faire service.

— Je vous assure, mon Buzando, que je ne connais point encore mon mal... Je vous promets que, si je dois le déceler à quelqu'un, ce sera à vous avant tout autre.

Buzando parut satisfait de cette réponse.

Mais s'il était aise, Niquée ne l'était guère. Cette image du vaillant fils d'Onolorie lui trottinait toujours par la cervelle et par le cœur. Si bien que, quelques jours après cette conversation avec son nain, la gente pucelle, dévorée d'amour, appela Buzando.

— Mon petit Buzando, lui dit-elle, je t'ai, l'autre jour, promis de te dire à toi avant tout autre la cause de ma tristesse... Tant donc pour cette raison que pour la confiance que j'ai en ta loyauté, je vais te dire le secret de mon cœur, espérant bien que, l'ayant mis entre tes mains, tu n'en feras part à créature qui vive.

Buzando trembla comme la feuille au vent.

Niquée reprit :

— Toutefois, avant de commencer, je te prie de considérer combien il faut que soit âpre et véhémente la force qui me contraint à te faire cet aveu, puisque rien ne saurait me retenir, ni la honte, ni la grandeur de mon état... Les flèches d'Amour m'ont blessée inguérissablement... Je te dis ceci, Buzando, parce que non-seulement ma vie est en péril, mais encore mon propre honneur, ce qui est pis... Par ainsi, mon ami, je te supplie de me faire service, et surtout de garder ce secret au parfond de ton âme, sans en rien ébruiter à personne...

Le nain, en écoutant de ses deux oreilles la belle harangue de sa mie, s'imaginait de la meilleure foi du monde être le saint auquel étaient offertes ces chandelles-là. Aussi s'empressa-t-il de répondre à la gente princesse :

— Pardonnez-moi, madame, mais il me semble que vous me faites tort de douter ainsi de mon zèle à vous servir et de ma bonne volonté à vous aimer... Commandez-moi donc tout ce qu'il vous plaira : j'obéirai avec plaisir et dans le plus grand mystère... Personne ne saura votre bonheur et le mien...

— Ah ! mon petit nain, tant s'en faut que je doute de ton dévouement et de ta bonne volonté... J'en doute même si peu, que je n'hésite pas plus longtemps à te dire qui j'aime...

Buzando ferma les yeux, pour mieux se recueillir et jouir du bonheur d'entendre son nom sortir de la bouche de Niquée.

La princesse reprit :

— Je ne songe plus, jour et nuit, qu'à un seul homme au monde, parce qu'il n'y en a qu'un, en effet, qui réunisse les perfections du chevalier de l'Ardente Epée... J'en ai le cœur, l'âme, l'esprit, les sens enflammés... Je n'y tiens plus... Je grille d'amour, mon petit Buzando !... Ah ! si tu m'aimes comme tu dis m'aimer, je t'en prie, mets-toi dès cette heure en quête de ce vaillant gentilhomme, invente pour cela des prétextes, une visite à faire à ton père ou à ta mère, n'importe quoi enfin... Mais cours ! vole !... Trouve-le ! trouve-le !...

Si le pauvre nain tomba de son haut, il ne faut pas le demander. Il avait battu les buissons, et un autre s'était avancé pour en recevoir la proie !

Aussi, tout pertroublé, demeura-t-il un espace de temps sans ouvrir la bouche. Quand il l'ouvrit, ce fut pour soupirer.

— Hélas ! madame, murmura-t-il piteusement, je vois bien cruellement en ce moment comme la Fortune a été malveillante envers moi... Enfin ! si les dieux l'ont ordonné ainsi, je me résigne, quoique cela soit bien douloureux de renoncer ainsi à des espérances si agréables... Je rêvais... Que n'ai-je pu rêver ainsi jusqu'au bout de ma vie?... Madame, ordonnez donc selon votre bon plaisir... Je vous jure par tous les dieux du ciel et de la terre que je ferai ce qu'il faudra pour réussir, et que je trouverai celui dont l'amour vous est si nécessaire...

Bien que Niquée comprît à merveille à quoi faisait allusion le pauvre nain, elle n'en fit pas semblant. Elle le remercia bien fort de ce qu'il lui promettait d'entreprendre la quête d'Amadis de Grèce. Puis, prenant plume, encre et papier, elle écrivit la lettre que voici :

« NIQUÉE, princesse de Thèbes, si avantagée par les dieux en parfaite beauté, qu'il n'est nulle dame ou demoiselle de ce temps à elle comparable, donne salut au preux très renommé et très vaillant chevalier de l'Ardente Epée.

« Chevalier très excellent, apprenez que je n'ai encore été vue ni regardée d'homme vivant, parce que, par ordre spécial, ma présence a été défendue et ma beauté jugée aussi préjudiciable à votre sexe que le regard venimeux du basilic.

« C'est à cause de ce danger de ma personne, chevalier très excellent, que l'on me détient prisonnière en une forte tour, en compagnie seulement de quelques vieilles gouvernantes et de quelques jeunes demoiselles qu'il a plu au soudan, mon père, de me donner.

« Votre renommée, excellent chevalier, est venue me trouver et me troubler dans ma retraite, et elle a fait la conquête de mon cœur pour le bien de vous seul et pour le mal de tous. Sans toutefois altérer en rien par cela mon honneur, gardant ce qui doit être le plus recommandé à toutes vertueuses dames, le mariage seul donnera lieu à mon

contentement et au bien que vous devez désirer.

« C'est pourquoi, chevalier très excellent, je vous prie instamment, aussitôt que vous aurez reçu ce message, de vouloir bien venir voir celle que nul homme ne peut regarder qu'à son désavantage et mal certain, tout ce qu'elle a de bon vous étant dédié et réservé, à seule fin de joindre ensemble le parangon de toute beauté avec le parangon de toute chevalerie.

« Quant au reste, Buzando, mon amé et féable nain, vous le dira de ma part. Croyez-le donc, je vous prie, comme moi-même.

« NIQUÉE, princesse de Thèbes. »

— Ce soir, je serai parti, madame, répondit Buzando, résigné, en recevant cette lettre.

Et, en effet, le soir même de ce jour, le nain délogea, ayant obtenu congé du soudan, sous couleur d'aller voir ses père et mère.

CHAPITRE IV

Comment Amadis de Grèce et Birmates, chevauchant ensemble, après maintes aventures, firent rencontre d'un nain qu'un chevalier faisait fouetter.

Il y a quelque temps déjà que je ne vous ai parlé d'Amadis de Grèce, autrement dit du chevalier de l'Ardente Epée. Il est bon que nous nous en occupions, puisque les pucelles les plus belles de la terre s'en occupent.

Le chevalier de l'Ardente Epée avait couru les aventures, et il lui en était arrivé cinquante plus ou moins intéressantes, mais dont le récit grossirait peut-être outre mesure ce volume. Il avait rencontré à Mayence son aïeul, le roi Amadis de Gaule, avec lequel il s'était lié; et, plus récemment encore, il avait combattu avec le bon chevalier Birmates, et était devenu son ami.

Birmates et le fils d'Onolorie cheminaient donc de compagnie à travers les Allemagnes.

Un matin, comme ils devisaient de choses et autres, et que le jeune chevalier racontait au bon Birmates ses amours avec la gente Lucelle.

Et comme le bon Birmates s'étonnait:

— Ne vous ébahissez pas tant, lui dit son compagnon. J'espère que nous verrons bientôt la princesse Lucelle, et alors, vous serez forcé de convenir que sa beauté l'emporte sur toutes les autres.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répondit le bon Birmates; mais je sais bien que ma dame est telle, et si parfaitement belle, qu'il n'y en a pas d'autre, à mon sens, qui puisse l'égaler...

Comme ils dévalaient d'une montagne, ils aperçurent un chevalier armé de toutes pièces qui faisait fouetter un nain par deux vilains qui n'y allaient pas de main morte.

— Ah! seigneurs, s'écria d'une voix lamentable le pauvre diable en apercevant à son tour Amadis et Birmates. Ah! seigneurs, si jamais pitié trouva place en vos cœurs, secourez-moi, je vous en prie, en un si grand besoin!...

A cette clameur, les deux chevaliers piquèrent plus raide et s'approchèrent du lieu où l'on martyrisait la pauvre créature.

C'était bien, il faut le dire, la plus laide et la plus contrefaite personne que Nature eût jamais produite. Il tenait entre ses dents, pendant qu'on le fouettait, une lettre qu'il ne voulait lâcher et que les vilains voulaient avoir.

— Si tu ne nous la cèdes pas, tu vas mourir!... lui disaient-ils.

— Vous ne l'aurez jamais, moi vivant! répondit le nain.

Emu de compassion, Amadis de Grèce lui demanda pourquoi il préférait ainsi être battu, plutôt que de lâcher cette lettre, et, aussi, pourquoi ces hommes le battaient ainsi.

— Seigneur, répondit le nain, ils me battent parce que leur maître le leur a commandé...

— Et pourquoi le leur a-t-il commandé?

— Parce que je lui ai dit, interrogé par lui, que j'étais en quête du plus vaillant chevalier du monde, de la part de la plus belle princesse de l'Asie... Il a voulu voir ma lettre; je la lui ai refusée, et c'est alors qu'il m'a fait saisir par les gens que voici, lesquels m'ont battu comme plâtre, et m'auraient certainement laissé pour mort, sans votre arrivée...

— Holà! vilains! Finissez votre mauvaise besogne, paillards!... cria le chevalier de l'Ardente Epée en croisant son bois contre les deux fouetteurs.

Ces deux hommes, qui craignaient sans doute pour leur peau, détalèrent incontinent, sans demander leur reste.

Leur maître, alors, s'avança à la rencontre d'Amadis d'un air menaçant et provocateur.

— Qui donc vous a permis de châtier mes gens? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Amadis assujettit de nouveau sa lance à son poing, et courut sus à celui qui lui parlait ainsi.

Le chamaillis ne fut pas long; quelques minutes après, le chevalier inconnu tomba sur le sol, la gorge traversée de part en part.

Le pauvre nain, si à propos délivré, remercia avec effusion son sauveur.

Pendant qu'il le remerciait, le bon chevalier Birmates, qui avait contemplé cette scène avec la plus grande tranquilité d'esprit, se mit à rire à gorge déployée de l'étrange figure du fouetté.

— Qu'avez vous donc à rire ainsi? lui demanda Amadis de Grèce en rajustant son harnois dérangé par le précédent assaut.

— Eh! chevalier de l'Ardente Epée, répondit Birmates en continuant à rire, on s'égaie de ce qu'on trouve, dans la vie!... Ce bonhomme a un

visage si bizarre, avec une taille si burlesque ; il faisait de si singulières contorsions sous les verges de ces paillards de tout à l'heure, que, ma foi...

Le nain interrompit vivement Birmates.

— Quoi! seigneur, lui demanda-t-il, ce vaillant gentilhomme qui m'a si généreusement délivré des mains de ces vilains, c'est le chevalier de l'Ardente Epée?...

— Lui-même, nain mon ami...

Le nain alla avec empressement vers le fils d'Onolorie.

— Quoi! seigneur, lui dit-il avec admiration, vous seriez ce courageux chevalier de l'Ardente Epée dont la renommée est si universelle aujourd'hui?...

— Je ne sais pas, répondit le fils d'Onolorie, si ma renommée a fait autant de chemin que tu me le dis, quoique j'aie fait moi-même bien du chemin; mais je puis t'assurer que je suis bien le chevalier que tu viens de nommer...

— Et après lequel j'ai tant couru !...

— Pourquoi as-tu tant couru après moi?

— Pour vous remettre un message de la plus belle princesse du monde...

Amadis tressaillit. Sa première pensée fut que cettre lettre, que le nain avait à lui remettre, lui venait de la gente Lucelle, qui était fâchée contre lui depuis l'aventure de l'île d'Argènes, à cause de la tendresse que lui avait manifestée Gradasilée, le prenant pour Lisvart; on s'en souvient.

En conséquence, il tira le nain un peu en arrière, et celui-ci lui remit la lettre, en soupirant.

Quand Amadis de Grèce vit que cette lettre n'était pas de Lucelle, mais bien de la princesse Niquée. son visage, d'abord si joyeux, redevint mélancolieux.

— Hélas! murmura-t-il, quelle étrange fortune est la mienne!... La dame que j'aime m'a fui et ne me veut plus voir... Celle que je ne connais pas m'aime et m'appelle ardemment à elle!...

Pendant qu'il se plaignait ainsi, le pauvre nain se plaignait aussi, mais d'une autre façon, et avec plus de raison que lui.

— Hélas! murmurait-il, quel bonheur doit être celui de ce beau chevalier, si j'en juge par le chagrin qui me poigne en cet instant!... Il est jeune, vaillant et beau... La princesse s'est enamourée de lui, sur la seule vue de son portrait : que sera-ce donc quand elle l'aura devant elle en chair et en os?... Oh! quel supplice sera alors le mien!... Et pourquoi faut-il donc que ce soit précisément moi qui aie été choisi pour annoncer à un autre une félicité que je croyais devoir m'échoir à moi-même, et à moi seulement!...

Amadis sortit de sa songerie.

— Comment te nommes-tu? demanda-t-il au nain.

— Buzando, seigneur chevalier, pour vous servir.

— Buzando?

— Oui, seigneur chevalier.

— Et tu es l'écuyer de la princesse de Thèbes?...

— Je suis son serviteur, seigneur chevalier, comme je demande à être le vôtre...

— Ainsi, cette princesse est jeune?...

— C'est un printemps!

— Elle est belle?...

— C'est une rose greffée sur un lis!

— Et elle m'aime?...

— A en perdre le boire et le manger, seigneur chevalier!...

Amadis de Grèce devint rêveur.

— Non, se dit-il, non!... Je veux rester fidèle à ma mie, quelque rigueur qu'elle me montre.

Là-dessus, comme la nuit était venue, on prit une légère collation et on se coucha sur l'herbe, au pied d'un bouquet d'arbres, après avoir débridé les chevaux pour leur permettre de souper à leur tour, comme leurs maîtres.

CHAPITRE V

Comment Amadis de Grèce eut un songe, et le pauvre nain Buzando aussi, et comment l'un se réveilla heureux et l'autre malheureux.



Au bout de quelque temps, le bon chevalier Birmates était profondément endormi, et le bruit sonore de sa respiration troublait seul le silence de la nuit.

Le chevalier de l'Ardente Epée était endormi aussi, mais d'un sommeil si léger, qu'il pouvait être considéré comme un assoupissement, comme une extase.

Il eut une vision.

Les deux princesses Lucelle et Niquée lui apparurent et lui parlèrent, en effleurant ses lèvres des leurs.

La princesse Lucelle lui disait :

— Chevalier, vous m'avez dédaignée pour une autre moins belle que moi, et, à cette cause, je ne vous pardonnerai de ma vie...

Amadis essayait de se lever pour protester, mais sans pouvoir y réussir.

Lucelle continuait :

— Je suis la fille du roi de Sicile; mes destinées et les vôtres, réunies, eussent été glorieuses : vous ne l'avez pas voulu... Vous avez préféré courir les aventures à la suite de princesses moins belles et moins illustres que moi, qui vous aimeront moins que je ne vous eusse aimé... Leurs futurs dédains me consoleront de leurs tendresses présentes... Aimez donc bien vite la princesse de Thèbes, car bientôt il ne sera plus temps et il n'y aura plus moyen...

Amadis voulut de nouveau répondre qu'il n'avait jamais vu la princesse de Thèbes, qu'il ne la connaissait ni d'Eve ni d'Adam et qu'il était tout disposé à ne l'aimer jamais; mais, cette fois encore, il ne put mouvoir ses lèvres, sur lesquelles il sentit comme le parfum de lèvres féminines.

C'était la princesse de Thébes qui l'embrassait avec une ardeur non pareille.

Elle lui disait :

— Pourquoi vous tromper et tromper ainsi les autres, chevalier?... Vous savez bien que vous n'aimez et ne pouvez aimer que moi au monde!... Les autres princesses de la terre n'existent pas pour vous... Elles sont indignes de s'associer à votre gloire présente, et encore moins à votre gloire future, qui dépassera celle de tous les chevaliers les plus vaillants et les plus fameux... Vous et moi, seuls, devons être joints pour consommer l'acte solennel du mariage, et obéir à la Fortune, qui nous protége et qui veut que le fruit de nos amours devienne le parangon de la chevalerie...

De son côté, le pauvre nain Buzando faisait des rêves à perte de vue. Il ne voyait et ne pouvait voir qu'une femme au monde, endormi ou éveillé : c'était celle à laquelle il pensait sans cesse, c'était la gente pucelle Niquée, princesse de Thèbes.

Elle venait donc de lui apparaître, plus belle, plus séduisante que jamais ; et elle lui était apparue tout exprès pour lui dire, avec une voix céleste, que les oreilles du pauvre hommeau buvaient comme les fleurs boivent la rosée :

— Je t'ai éprouvé, mon petit Buzando, un peu cruellement peut-être, mais ça été pour mieux te connaître et t'apprécier... Ma beauté t'appartient, malgré ta laideur, parce que ta laideur n'est qu'apparente et que la beauté de ton âme vaut cent fois mieux que celle de mon visage... Ton cœur d'or, ton précieux dévouement font vite oublier les difformités de ta chétive personne... Mes yeux ont lu à travers ton enveloppe comme à travers l'eau d'une fontaine : tu m'aimes, je veux t'aimer... Le chevalier de l'Ardente Epée est lié à une autre princesse, et il ne viendra jamais à la cour du soudan mon père... Personne, hormis toi, ne sera admis à me voir dans la tour où je suis enfermée, et où je passerai mes jours avec toi, mon petit Buzando, mon doux ami...

Et le pauvre nain sentit sur ses lèvres une impression savoureuse, comme celle qui est produite par la chaleur moite d'un baiser...

Il se réveilla brusquement : c'était une larme qui, de ses yeux, était tombée lentement sur sa bouche.

— Hélas! murmura-t-il, avec un soupir qui eût attendri un rocher.

L'aube venait, claire et sereine. Les oiselets chantaient amoureusement sous les ramures. Les perles de la rosée brillaient à la pointe des herbes.

— Hélas! répéta Buzando avec un soupir plus navrant encore que le premier.

Amadis de Grèce s'éveilla et regarda autour de lui d'un air étonné.

— Ah! s'écria-t-il, ce n'était qu'un songe!...

Et il se leva tout joyeux.

Le bon chevalier Birmates se réveilla et se leva aussi. Lui, qui n'avait pas rêvé du tout, ne fut ni heureux ni malheureux d'être réveillé.

CHAPITRE VI

Comment Amadis de Grèce et le bon chevalier Birmates se séparèrent l'un de l'autre, et comment le pauvre nain Buzando s'en retourna tristement vers la princesse de Thèbes.



n n'était qu'à peu de distance de la mer. Les deux chevaliers y allèrent, suivis de leurs écuyers et du pauvre nain Buzando, qui ne pouvait s'empêcher de ressonger à sa vision de la nuit précédente.

Il y avait là un navire sur ses ancres.

Voici notre affaire, chevalier, dit Amadis de Grèce à son compagnon.

— La vôtre, non la mienne, répondit Birmates.

— Comment cela ? Ne me suivez-vous pas pour comparer la beauté de la princesse de Sicile avec celle de votre mie?...

— Le voyage serait inutile, répliqua Birmates, car il n'y a au monde qu'une princesse aussi belle que la princesse d'Apollonie : c'est elle-même... La princesse Lucelle a certes des avantages nombreux et marqués sur toutes les autres dames ou demoiselles, mais non sur celle-là... Par ainsi, vous le voyez bien, mon voyage serait inutile... Et puis, d'ailleurs, il ne m'est pas prouvé que nous trouverons la fille du roi de Sicile là où vous comptez aller...

— Hélas! murmura Amadis. Vous dites peut-être vrai!... Le bonheur n'est pas où on le cherche...

— Or donc, mon compagnon, séparons-nous ici, puisque je vous vois prêt à vous embarquer et qu'il n'est pas dans mes goûts de vous suivre... Nous nous retrouverons quelque part un jour...

— Vous me le promettez?...

— Je m'y engage bien volontiers... Je n'ai qu'à gagner en votre compagnie, et tout irait pour le mieux entre nous si vous vouliez seulement me concéder l'excellence de ma mie sur la vôtre.

Le chevalier de l'Ardente Epée sourit.

— Et maintenant, embrassons-nous, mon jeune compagnon! ajouta le bon chevalier Birmates.

Les deux chevaliers s'embrassèrent.

— Que les dieux vous gardent! dit Amadis.

— Je fais pareil vœu, répondit le bon chevalier Birmates.

Ils s'embrassèrent de nouveau et se séparèrent...

Quand Birmates et son écuyer eurent disparu, Buzando, qui ne savait quoi penser des discours

du chevalier de l'Ardente Epée, lui dit, au moment où il se disposait à s'embarquer :

— Seigneur, n'allons-nous pas retrouver la belle princesse de Thèbes, qui nous attend si impatiemment ?...

— Non, vraiment, mon ami, répondit le fils d'Onolorie.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, seigneur?...

— Parce que je vais retrouver la princesse de Sicile...

— Ah ! seigneur, madame Niquée en mourra !

— Ce n'est pas croyable, mon ami...

— C'est pourtant comme je vous le dis, seigneur... D'ailleurs, la princesse de Sicile vous aime moins, et elle est moins belle que la princesse de Thèbes...

— D'où sais-tu cela ?...

— Je vous ai raconté hier que la reine Zirfée avait fait don au soudan, mon maître, qui en avait fait don à la princesse sa fille, d'un tableau qui représentait vos prouesses ?...

— Oui, tu me l'as dit... Après ?...

— Il n'y avait pas que vous sur ce tableau, seigneur...

— Ah ! Et qui y avait-il donc encore ?

— Les personnes avec lesquelles vous vous trouviez dans l'île d'Argènes...

— Le roi de Sicile ?...

— Oui, seigneur... Puis d'autres encore...

— La reine Miramynie, sa femme ?...

— Oui, seigneur... Puis une autre encore...

— La princesse Lucelle, alors ?...

— Précisément... Je n'ai pu juger de la ressemblance de toutes ces personnes, puisque je n'ai encore vu que vous... Mais, puisque vous ressemblez tant à la peinture qu'on a faite de vous et qui a si fortement passionné madame Niquée, il n'y a pas de raison pour que la peinture qu'on a faite de madame Lucelle ne soit pas ressemblante aussi...

— D'où tu conclus ?...

— D'où je me permets de conclure, seigneur, que madame Niquée est incomparablement plus belle que madame Lucelle...

— Tu as ton goût et j'ai le mien...

— Ce n'est pas le mien que je vous donne là, seigneur... c'est celui de la princesse de Thèbes elle-même...

— Est-elle donc si belle, vraiment ?

— C'est une merveille de beauté !...

Buzando avait dit cela avec un enthousiasme sincère, qui fit réfléchir le fils d'Onolorie.

— As-tu sur toi quelque chose sur quoi je pourrais écrire ? demanda-t-il au pauvre nain.

— Voici mes tablettes, sire chevalier, répondit Buzando en les lui offrant.

Amadis les prit et traça dessus une réponse courtoise à la lettre de la princesse de Thèbes ; puis il les rendit.

— Adieu, Buzando, lui cria-t-il en s'embarquant. Nous nous reverrons !

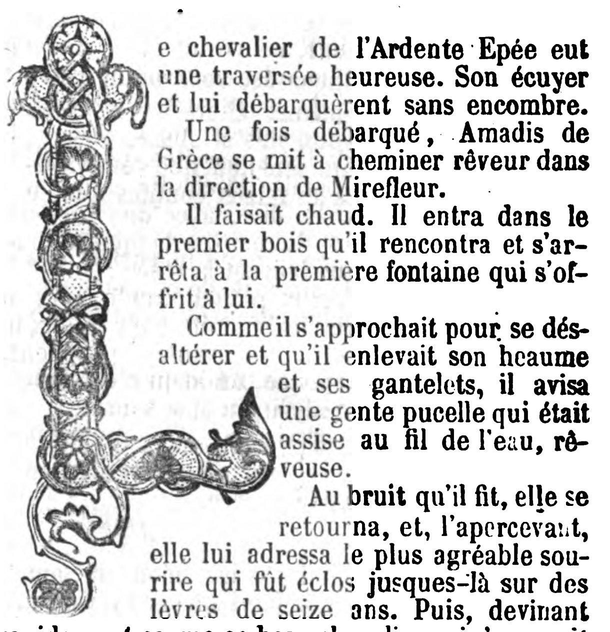
Son écuyer s'embarqua après lui. Le navire leva l'ancre et partit.

Le pauvre nain était resté seul sur la grève, regardant le navire qui gagnait la pleine mer.

— Hélas ! murmura-t-il. Que va dire madame Niquée ?...

CHAPITRE VII

Comment Amadis de Grèce débarqua aux environs de Mirefleur, et de la rencontre qu'il y fit d'une gente pucelle qui ne demandait pas mieux de le consoler.



e chevalier de l'Ardente Epée eut une traversée heureuse. Son écuyer et lui débarquèrent sans encombre.

Une fois débarqué, Amadis de Grèce se mit à cheminer rêveur dans la direction de Mirefleur.

Il faisait chaud. Il entra dans le premier bois qu'il rencontra et s'arrêta à la première fontaine qui s'offrit à lui.

Comme il s'approchait pour se désaltérer et qu'il enlevait son heaume et ses gantelets, il avisa une gente pucelle qui était assise au fil de l'eau, rêveuse.

Au bruit qu'il fit, elle se retourna, et, l'apercevant, elle lui adressa le plus agréable sourire qui fût éclos jusques-là sur des lèvres de seize ans. Puis, devinant rapidement ce que ce beau chevalier qui s'avançait vers elle venait chercher là, elle se pencha sur le ruisseau, plongea sa main blanche dans l'onde transparente, et, la retirant pleine, elle la porta avec grâce et avec précaution à la bouche d'Amadis.

— Buvez, lui dit-elle d'une voix pleine d'une tendre autorité.

Amadis avait soif : il but dans cette coupe de chair, plus précieuse cent fois que les coupes les plus rares.

Il va sans dire qu'il remercia très courtoisement cette jolie personne si avenante.

— Vous êtes de Mirefleur ? lui demanda-t-il.

— Oui, sire chevalier, répondit-elle toujours en souriant.

— Le roi Amadis y est en ce moment...

— Il doit y être, oui...

— Avec... d'autres... personnes ? demanda le fils d'Onolorie en hésitant un peu.

— Oui, sire chevalier...

— Les connaissez-vous ?

— Comme tout le monde les connaît.

— Mais encore ?...

— Il y a une fort belle princesse... la princesse de Sicile...

Le chevalier de l'Ardente Epée soupira et devint rêveur.

— Vous manque-t-il donc quelque chose, chevalier, à vous qui êtes d'une si fière et si belle

mine, demanda la gente pucelle, en admiration devant le beau visage du fils d'Onolorie.

Ce dernier soupira de nouveau.

— Vous aimez peut-être ? reprit la jeune fille.

— Oui...

— Est-ce que, d'aventure, vous ne seriez pas aimé ?...

— Hélas ! non.

— C'est impossible !

— Cela est ainsi...

— Peut-être que vous ne vous adressez pas à celles qui pourraient vous aimer !...

— Et lesquelles voulez-vous donc qui m'aiment ?

— Aimez qui vous aime...

— Hélas ! quelle malheureuse voudrait de moi ?

— Qui ?... Eh ! moi-même, chevalier, si vous me désirez... Mais je vous vois si abusé, aimant, comme vous faites, en un seul lieu, que vous trouveriez aigres les cerises les mieux confites que je vous offrirais...

Amadis regarda la jeune fille qui lui parlait. Ses yeux lui confirmèrent la sincérité de ce que venait de prononcer sa bouche, de très beaux yeux même...

Elle attendait une réponse, un acquiescement. Il ne répondit rien et redevint tout songeur.

— Vous fuyez la proie pour l'ombre, lui dit la jeune fille d'un petit air railleur en s'éloignant un peu de lui, comme pour le bouder.

Il ne la rappela pas.

Son écuyer, qui n'avait pas les mêmes raisons que lui de dédaigner les belles fleurs qui tenaient tant à être cueillies, son écuyer attacha son cheval à un arbre et s'en alla sans bruit sous la feuillée à la recherche de la belle et appétissante pucelle de tout à l'heure.

— Ordan ! cria le chevalier en se retournant.

Ordan ne répondit pas.

Le jour s'en allait. La nuit commençait à tomber. Le chevalier se résigna à attendre le retour du soleil dans ce bois, au bord de cette fontaine murmurante.

En conséquence, il enleva son armure, la plaça à côté de lui sur l'herbe, et se coucha tout de son long, fatigué. Puis il s'endormit en songeant à Lucelle

---

CHAPITRE VIII

Comment Amadis de Grèce fut désarçonné par un chevalier, et comment il fut témoin d'un combat auquel il voulut se mêler.

Quand le fils d'Onolorie ouvrit les yeux, il était grand jour.

— Ordan ! s'écria-t-il.

L'écuyer sortit d'un taillis voisin et accourut à l'appel de son maître.

Un instant après, parut la gente pucelle de la veille, toujours aussi souriante, aussi gracieuse, aussi avenante.

Le chevalier de l'Ardente Epée se leva, remit son haubert, son heaume et ses gantelets, remonta sur son cheval, et, saluant la jeune fille, il allait s'éloigner de cet endroit, lorsque parut un chevalier armé de toutes pièces, la lance au poing, courant comme le vent.

— Chevalier ! lui cria Amadis en voulant s'opposer à son passage.

Il avait à peine prononcé ce mot, qu'atteint en plein écu par le bois de l'inconnu, il s'en allait rouler sur le gazon, à quelques pieds de là, tandis que son cheval, poussé par le choc, s'en allait bondir sur le chemin.

L'amant de Lucelle se releva, furieux, pour courir sur les traces de ce chevalier discourtois et félon qui venait ainsi pour le désarçonner sans daigner attendre sa riposte.

Malheureusement, il était à pied, et son cheval courait au loin. Il dut se résigner, tout en maugréant.

Il en était là lorsqu'un bruit se fit entendre, et l'on vit venir un second chevalier, armé de toutes pièces comme le premier, et, comme le premier, courant au triple galop de son cheval.

— Chevalier, arrêtez un moment, je vous prie !.. cria Amadis. Aidez-moi à châtier un discourtois et indigne gentilhomme qui vient de fuir lâchement...

Amadis parlait encore, que le second chevalier ne pouvait pas plus l'entendre que le premier, car il avait disparu.

Le fils d'Onolorie était ébahi, et il y avait de quoi, convenez-en !

Cependant, il fallait faire contre fortune bon cœur. Il fallait surtout courir après le cheval d'Amadis de Grèce, qui courait toujours.

Ordan parvint à le rattraper et à le ramener à son maître.

— Comprends-tu quelque chose à cette aventure ? demanda le chevalier de l'Ardente Epée à son écuyer.

— Absolument rien, sire chevalier, répondit l'écuyer, qui songeait beaucoup plus à la jolie fille qui était toujours là, qu'aux deux chevaliers qui n'y étaient plus.

En devisant ainsi, ils s'avancèrent jusque sur la lisière du bois, et ils aperçurent dans la prairie deux géants et dix chevaliers qui s'escrimaient vigoureusement de la lance et de l'épée avec les deux chevaliers contre lesquels Amadis maugréaient en ce moment.

— Ah! s'écria Amadis de Grèce, je comprends maintenant pourquoi ces deux chevaliers de tout à l'heure allaient si rapidement!... Et je leur pardonne bien volontiers de ne pas s'être arrêtés pour me répondre... En avant! cria-t-il à son écuyer. En avant!...

— En avant! répéta Ordan, mais en restant en arrière, où était toujours l'avenante pucelle qui avait offert à boire dans le creux de sa blanche main au fils d'Onolorie.

CHAPITRE IX

Comment le chevalier de l'Ardente Epée délivra le roi Amadis de Gaule et Galaor, ainsi que les reines Oriane et Briolanie, et la princesse Lucelle.

En outre des deux horribles géants et des dix chevaliers qu'il avait aperçus s'escrimant, le fils d'Onolorie avisa un chariot traîné par quatre chevaux, dans lequel étaient plusieurs dames et demoiselles, menant le plus grand deuil du monde.

— Dieu ne me soit jamais en aide! s'écria-t-il, si ces deux chevaliers à qui je voulais tout à l'heure tant de mal ne sont pas meilleurs que je ne pensais!...

Lors, baissant la vue de son armet, et couchant son bois, il entra dans la mêlée, chargeant si âprement, que le premier qu'il rencontra eut sa lance à travers les tripes.

Puis, sacquant son épée au poing, et frappant à droite à gauche, il fit vitement reconnaître son excellence. Ce dont les deux chevaliers, étonnés et joyeux, exécutèrent plus courageusement leur entreprise, réconfortés par ce renfort inespéré. Tellement que six de leurs adversaires s'en allèrent bientôt rendre leur âme sur le gazon, et que les autres, décontenancés, reculèrent.

L'un des deux géants, voyant ce massacre qu'on faisait de ses compagnons, et trop blessé lui-même pour continuer avantageusement le combat, se dirigea au galop de son cheval vers le chariot où se lamentaient les dames, résolu de les mettre à malemort.

Amadis de Grèce, tout en agissant d'estoc et de taille, surveillait de l'œil le chariot. Il vit le mouvement du géant et devina son intention. Aussi, quittant sur-le-champ le lieu de la lutte, il courut après ce misérable et lui cria :

— Arrête, paillard, arrête! Ou sinon, tu mourras, toi qui veux faire mourir les autres!...

Le géant, à ce cri, se retourna et aborda le fils d'Onolorie. L'un et l'autre se couplèrent de très près, de si près, que le géant put saisir Amadis au corps, croyant le jeter aisément à terre. Mais il trouva chaussure à son pied. L'un et l'autre sautèrent et tombèrent sur l'herbe, où ils se séparèrent, pour se reprendre bientôt avec plus de fureur.

Le géant, sentant bien que ses efforts étaient inutiles et qu'il avait affaire là au meilleur chevalier du monde, le géant écumait de rage.

— Oh! s'écria-t-il, que maudits soient Jupiter et Mercure!... Ils m'abandonnent dans la vengeance que je voulais tirer de la mort honteuse de feu mon père Gadalfe!...

Le fils d'Onolorie comprit, à ces mots, qu'il avait affaire au fils du roi de la Sagittarie, qu'il avait mis à mort dans une de ses précédentes aventures, dans l'île Vermeille.

— Comment! Mostruon, dit-il au géant, penses-tu donc être mieux traité par moi que ne l'a été ton père, que tu regrettes tant à cette heure?... Je le fis mourir, tu mourras aussi, et de la même main!...

Amadis proféra cette parole si haut, que les dames du chariot, éperdues de frayeur, le reconnurent à sa voix.

— Ah! Seigneur Dieu tout-puissant et tout miséricordieux! s'écria l'une d'elles en levant les mains au ciel, daignez venir en aide à ce bon chevalier!...

Amadis, à son tour, reconnut cette voix pour être celle de Lucelle, ce qui lui enfla le cœur si gros que, prenant son épée à deux mains, il l'abattit sur le géant, et avec tant de force, qu'il lui fit rendre l'âme.

Tournant alors ses regards vers ceux qu'il avait laissés combattant, il vit la lutte terminée et les deux chevaliers qu'il avait secourus vainqueurs du géant et des quatre autres chevaliers...

Ils vinrent vers le fils d'Onolorie, et, pour le mieux remercier, haussèrent la visière de leur armet, ce qui permit à l'amant de Lucelle de reconnaître en l'un d'eux le vertueux roi Amadis de Gaule.

Quant au second, qu'il n'avait jamais vu, c'était le vaillant Galaor.

C'est pourquoi, n'hésitant plus à se déceler, il ôta son heaume et salua humblement le roi; lequel, très aise de cette bonne rencontre, l'embrassa en lui disant :

— J'ai su déjà, mon grand ami, quelle était votre vaillance; mais aujourd'hui, vous me l'avez prouvée plus victorieusement que jamais.

Et, le prenant par la main, il le conduisit vers les dames, parmi lesquelles étaient les deux reines Oriane et Briolanie, avec Lucelle et autres filles de rois, que Mostruon avait enlevées, ainsi que vous l'entendrez présentement.

CHAPITRE X

Où il est dit comment le géant Mostruon avait voulu venger la mort de son père, le roi de la Sagittarie.

Précédemment, le chevalier de l'Ardente Epée, dans une de ses nombreuses aventures que nous avons dû tout naturellement passer sous silence, avait eu combat avec le roi de la Sagittarie, et lui avait tranché la tête d'un coup de sa vaillante épée. Puis il l'avait envoyée à la cour du roi Amadis de Gaule, lequel, à la requête du bon chevalier Balan, l'avait fait clouer sur la porte du palais.

Cette braverie avait ému tous ceux du lignage de ce roi de la Sagittarie, qui s'en étaient sentis grandement injuriés; entre autres, les deux géants dont nous avons fait mention dans le précédent chapitre, Mostruon et l'autre. Ils avaient ordinairement des espions en la cour d'Amadis, cherchant heure opportune pour parvenir à leur intention de vengeance, et, pendant ce temps, tous deux demeuraient embusqués dans une forêt assez prochaine de Londres.

Il était advenu qu'un jour, entre autres, le roi Amadis étant de séjour à Mirefleur avec la reine Oriane et les autres dames, une partie avait été organisée par lui pour courre le cerf et donner plaisir au roi Galaor, nouvellement arrivé en la Grande-Bretagne.

Le reste, vous le devinez. Amadis de Gaule et Galaor avaient à peine eu le temps de lancer la bête, que Mostruon et sa troupe, avertis par leurs espions, s'en venaient à Mirefleur, où étaient restées les dames, et les enlevaient dans un chariot amené pour cela, espérant les conduire sans encombre au plus prochain port de mer. Mais l'alarme avait été donnée à Amadis et à Galaor, qui s'étaient empressés de voler au secours des dames outragées, ce qui avait amené le combat que nous avons raconté tout à l'heure.

CHAPITRE XI

Comment le roi Amadis de Gaule et les dames retournèrent à Mirefleur, et des propos qu'eurent ensemble Lucelle et Amadis de Grèce, fils d'Onolorie.

Le bon secours apporté à ces dames tant désolées ne leur causa pas une joie moindre de la tristesse qu'elles avaient ressentie.

Le chevalier de l'Ardente Epée, après avoir salué les reines Oriane et Briolanie, s'adressa à l'infante Lucelle, qui lui dit de bonne grâce :

— Sur ma foi, seigneur chevalier, vous vous devez tenir pour grandement heureux d'être arrivé si à point pour nous sauver et recevoir nos remerciments... Cela me fait oublier et pardonner la faute où vous étiez tombé envers moi, en restant si longtemps sans venir ou me faire savoir de vos nouvelles.

Le fils d'Onolorie allait répondre, lorsque survint Angriotes avec cinq cents chevaliers qu'on avait été quérir pour venir au secours d'Amadis de Gaule et de Galaor.

Survint aussi Ordan et la gente pucelle auprès de laquelle il était demeuré, au lieu de suivre son maître.

On revint à Mirefleur.

Dans la soirée, le fils d'Onolorie trouva moyen de se retrouver seul avec la princesse de Sicile.

— Madame, lui dit-il respectueusement, je vous supplie de vous arrêter quelques instants pour m'écouter...

— Bien volontiers, chevalier, car, malgré les reproches que j'ai à vous faire, je ne me crois pas en danger de déshonneur avec vous... Par ainsi, dites-moi ce que vous avez à me dire...

— Madame, vous qui êtes cause du martyre d'amour que j'endure, serez-vous assez cruelle pour laisser mourir si misérablement un chevalier tel que moi, qui ne suis né que pour vous obéir et vous complaire en tout ce que vous trouverez bon de me commander?...

— Ah! mon ami, comment me dites-vous cela?... Pensez-vous donc que je voulusse jamais reconnaître les services que vous m'avez rendus par chose malséante à mon honneur?... Contentez-vous de savoir que je vous aime tant et tant, que, si tous les royaumes de la terre étaient mis d'une part et vous seul de l'autre, je laisserais là les royaumes et leurs rois, pour vous élire pour mon seul seigneur et mari... Que cela vous

suffise donc, mon ami... Que votre cœur ne désire pas autre chose dont ma réputation pourrait recevoir tache ou blâme. Je puis vous jurer, pour vous rassurer, que jamais autre que vous ne sera possesseur de mon cœur, car il est et restera vôtre tant que j'aurai la vie au corps pour vous vouloir bien...

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, je vous remercie bien humblement de ce bon vouloir et de cette bonne parole... Je crois fermement à tout ce que vous me dites là... Et, bien que je ne sache pas encore quels sont mes père et mère, pourtant, je me répute issu de sang royal ou tout au moins illustre, ce qui me donne le courage d'entreprendre certains actes hardis pour m'illustrer moi-même et devenir plus digne de vous...

— Mon ami, je me contente de vous et ne demande pas autre chose... J'aurai bien assez de royaumes et de grands biens à partager avec vous, pour ne porter d'envie à personne... Un seul point est seulement souhaité de moi sur tous autres : c'est la perpétuelle alliance de nos cœurs et le vouloir du roi mon père pour y consentir, avec l'autorité de la loi commune... Je suis sûre qu'il vous aime, et que vous parviendrez aisément à obtenir de lui son consentement si vous lui en faites requête... Par ainsi, mon doux ami, ayez fiance en moi et prenez courage en vous, et tenez pour certain que vous n'aspirez pas plus à être mien que je n'aspire à être vôtre...

Ils allaient deviser encore, lorsque la reine appela Lucelle, qui fut forcée de quitter son ami.

Amadis de Grèce demeura seul, mais satisfait au delà de tout, de ce que venait de lui dire là sa mie Lucelle, et, à cause de cela, ayant si bien mis en oubli Niquée, princesse de Thèbes, qu'il ne lui en souvenait non plus que des neiges d'antan.

C'est l'occasion de retourner auprès de cette princesse.

CHAPITRE XII

Comment Buzando présenta à Niquée la lettre que lui écrivait Amadis de Grèce, et de ce qu'il en advint.

Buzando, dépêché par Amadis de Grèce, ainsi qu'il vous a été dit, chemina tant et tant, que du Nord il s'en revint dans le Levant et en la cour du soudan, père de la princesse de Thèbes.

Le jour même de son arrivée, chacun faisait joie au prince Anastarax, qui était de retour, lui aussi, après une victoire brillante remportée sur le soudan d'Alupa.

Anastarax n'était pas un prince moins beau que chevaléreux et le soudan son père se faisait autant gloire de l'avoir pour fils que d'avoir Niquée pour fille, lequel fils et laquelle fille ne se voyaient jamais et ne s'étaient jamais vus, la princesse de Thèbes étant, comme nous l'avons dit, renfermée dans une tour.

Elle attendait avec grande impatience des nouvelles de son ami le chevalier. Buzando vint.

Voici ce que lui écrivait Amadis de Grèce :

« Madame,

« J'ai reçu la lettre qu'il vous a plu de m'envoyer par Buzando, votre nain, et, tout aussitôt, en la lisant, j'ai senti mon cœur enclin à vous rendre toute la servitude qu'il vous plaira avoir de lui.

« Je ne désire pas d'autre bien que de vous voir et jouir de votre présence, assuré d'avance que mes yeux recevant ce bonheur, les vôtres doux et pitoyables auront compassion du mal que je souffre pour chose non offensée.

« En sorte que, me donnant part certaine en votre bonne grâce, je vivrai content, et vous obéie et honorée par celui sur lequel vous avez entier commandement, et qui vous supplie de permettre qu'il vous puisse voir et qu'il puisse baiser vos divines mains.

« Je me mettrai en peine d'accomplir votre vouloir, quel qu'il soit ; croyez-en

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

« Le Chevalier de l'Ardente Epée. »

Niquée fut aise au delà du possible, après avoir lu et relu cette lettre, et elle se sentit touchée de la grâce et de l'humilité avec laquelle lui parlait le chevalier le plus renommé du monde.

Aussi l'amour qu'elle lui portait déjà s'en augmenta d'autant, comme vous le pensez bien.

— Buzando, demanda-t-elle à son nain, que te semble du chevalier qui m'écrit? Mérite-t-il la louange qu'on lui donne communément ?...

— Oui, madame, répondit le nain, et de cela je puis vous en rendre bon et sûr témoignage, car, sans la prouesse du chevalier de l'Ardente Epée, vous n'auriez plus de Buzando... Savez-vous comment, madame? En entrant en Allemagne, je fus arrêté par un méchant qui voulut avoir la lettre que vous m'aviez baillée pour votre ami... et, comme je m'y refusais, il me fit fouetter par deux de ses paysans... Lors, Dieu sait si je fus bien étrillé et dessus et dessous... J'aurais succombé, bien certainement, sans l'arrivée du bon chevalier à qui vous écriviez, lequel, sans me connaître pour vôtre, me vengea merveilleusement de ces bourreaux... Quelle vaillance, madame ! quels beaux coups d'épée !... Je n'ai pas encore vu de chevalier qui lui ressemblât...

— Oui, oui; mais, de sa beauté, qu'en est-il? demanda Niquée.

— Madame, elle est plus divine qu'humaine... A mon avis, il ressemble à un second Mercure cheminant parmi les hommes.. Et vous avez, certes, grandement raison de l'aimer...

— Tu me racontes merveilles, reprit Niquée;

mais, mon pauvre Buzando, tu serais bien ébahi s'il prétendait ailleurs...

La princesse disait cela, par allusion à Lucelle, dont elle avait vu le portrait.

— Madame, répondit Buzando, à vrai dire, les éloges que je lui fis de votre beauté lui parurent un peu exagérés, et il lui arriva même, tout en s'estimant très heureux d'être distingué par vous, il lui arriva de dire : « Jusqu'à preuve du contraire, je ne la croirai pas supérieure, en beauté, à la princesse de Sicile... »

— Il a dit cela? demanda Niquée, devenant rêveuse.

— Oui, madame, il ne croira à vos perfections que lorsqu'il les aura vues de ses propres yeux... Par ainsi, si vous voulez suivre mon conseil, vous aviserez aux moyens de le mettre au plus tôt en votre présence...

— Certes, Buzando, c'est là le plus grand désir que j'aie en ce monde... Mais quoi? Je n'y vois nul moyen quant à présent, à cause de la sujétion dans laquelle mon père me retient céans; sujétion si étroite, surveillance si sévère, que nul homme, pas même mon propre frère Anastarax, n'a jamais pu me voir, ni moi lui!... Comment donc un étranger pourrait-il arriver à jouir de ce bien, alors même que je le voulusse permettre?...

— Madame, j'ai un avis à vous proposer.

— Lequel? demanda la princesse.

— Vous devriez envoyer vers votre tante, la reine d'Argènes, madame Zirfée, pour la supplier de vous envoyer, dans le plus bref délai, votre portrait et celui de Lucelle, peints au naturel par les moyens de magie dont elle dispose... En vous voyant ainsi représentées toutes deux, le chevalier de l'Ardente Épée pourra mieux comprendre ce que je lui ai dit touchant la supériorité de votre beauté, et il accourra céans, plein d'amour, et oublieux des charmes de sa princesse de Sicile...

Niquée approuva ce que lui disait le nain Buzando et l'envoya incontinent trouver Zirfée, qui fit faire les portraits demandés, et les lui remit, avec ceux d'Axiane et d'Onorie en plus, pour qu'on pût mieux juger encore de la beauté de Niquée.

Cette princesse, joyeuse au possible, fit une nouvelle lettre et la remit à son nain, avec charge de la bailler, ainsi que les portraits, au chevalier de l'Ardente Epée.

Buzando repartit, toujours obéissant; mais, au fond du cœur, toujours navré de la déception qu'il avait éprouvée et du choix qu'avait fait, d'un autre amant que lui, la belle princesse de Thèbes.

CHAPITRE XIII

Comment la gente princesse Niquée, pour se distraire, obtint du soudan un changement de séjour, et de la rencontre qu'elle fit, en chemin, du prince Anastarax, son frère

Niquée, en l'absence du bon nain Buzando, ne s'amusait guère, et chaque jour accroissait sa mélancolie et son impatience. Si bien, qu'un jour, la venant voir, le soudan son père lui demanda si, d'aventure, elle se sentait malade.

Niquée ne répondit rien, sinon que, sans savoir d'où lui venait cette humeur, elle comprenait bien que les dieux ne voulaient pas qu'elle vécût longtemps, car elle se sentait mourir à petit feu chaque jour.

Le soudan ne vit à cela qu'un remède, et il l'employa aussitôt : ce fut de permettre à sa fille d'aller s'ébattre et faire quelque séjour en un sien palais qu'il avait à trois petites lieues dans la forêt.

Le soudan, qui se rappelait toujours les prédictions de Zirfée, et qui ne voulait pas qu'aucun homme vivant aperçût la princesse, donna ordre, en conséquence, à tous les gens demeurant aux environs de ce palais, d'avoir à se retirer.

Le même jour, il advint que le prince Anastarax était allé courre le cerf avec quasi tous les gentilshommes de la cour. C'est pourquoi le soudan fit déloger Niquée à une heure de nuit, et conduire, à torches et flambeaux, par chemins détournés, de façon à ce qu'elle ne fût rencontrée de personne.

La gente princesse et ses femmes, après avoir cheminé pendant un assez long temps, arrivèrent enfin près d'une claire fontaine, où elles mirent pied à terre pour se reposer.

Il faisait chaud; elles s'assirent sur l'herbe et burent. Puis, après cela, elles s'éparpillèrent çà et là, cueillant des fleurs et attendant la venue de l'aurore, qui déjà commençait à paraître.

On était au mois de mai. Philomèle et les autres oisillons dégoisaient plus librement leur ramage, et avec une gaîté telle que Niquée en ressentit au cœur un atteinte à la fois plaisante et douloureuse. Plaisante, parce qu'il s'agissait d'amour; douloureuse, parce que l'objet de son amour était absent.

Lors, prenant sa harpe, elle se mit à chanter une plaintive chanson dans laquelle elle contait sa folie; et, pendant qu'elle chantait ainsi, s'accompagnant de sa harpe, les oiseaux ravis cessèrent de ramager autour d'elle, pour mieux l'écouter. Quant

à ses femmes, elles s'étaient peu à peu endormies.

Comme elle finissait à peine de sonner, survint le prince Anastarax, attiré par la lueur mourante du feu qui avait été allumé là.

Le prince Anastarax avait suivi, durant toute la journée, un cerf malmené et échappé des toiles, et il avait perdu sa compagnie. En entendant les accents de cette voix de femme mêlés aux sons de cette harpe, deux instruments divins, il s'était avancé curieusement, pris par l'oreille. En s'avançant, il aperçut la gente pucelle qui avait nom Niquée, et qu'il n'avait jamais vue de sa vie : il fut pris cette fois par les yeux.

CHAPITRE XIV

Comment le prince Anastarax devint amoureux de la princesse Niquée, sa sœur, qu'il n'avait jamais vue jusque-là.

Anastarax était demeuré coi et émerveillé en présence de l'étonnante beauté de la princesse de Thèbes, qu'il n'avait jamais vue de sa vie, ainsi que nous l'avons dit.

— Ah ! ah ! murmura-t-il à part soi d'un air satisfait, il faut bien croire que l'Amour ne m'eût jamais apprêté si bonne occasion, ni si heureuse rencontre, sinon pour me faire connaître l'envie qu'il a de me favoriser et bien traiter en mes affections !... Aussi force est-il que celle qui m'a pris soit mienne...

Pendant ce temps, Niquée, voyant ses femmes en proie au plus profond sommeil, et sûre alors de n'être entendue d'aucune d'elles, mit sa harpe bas, et, les bras croisés, commença à se lamenter.

D'abord, sa plainte fut douce, puis elle gagna en amertume et en sonorité, puis enfin elle éclata en un sanglot. — Hélas! murmura-t-elle. Pourquoi nature m'a-t-elle pourvue d'une beauté si dommageable aux autres et à moi-même?...

Cela dit, Niquée se tut, et appuyant sa tête sur son bras gauche, elle fondit quasi en larmes. Ce que ne pouvant plus souffrir Anastarax, il sortit aussitôt de sa cachette, mit le genou en terre devant Niquée, et lui dit de l'air le plus respectueux et le plus tendre du monde.

— Madame, en vous entendant vous plaindre ainsi, j'ai cru le moment opportun pour me présenter à vous et vous offrir ce qui est en ma puissance, tout en ayant moi-même besoin d'être secouru par vous, dont l'extrême beauté m'a captivé et rendu vôtre... Par ainsi, madame, je vous supplie doublement et d'accepter mon office et d'accueillir mon amour...

Niquée avait été surprise à l'improviste. Eperdue, troublée, inquiète, elle ne savait vraiment si elle avait affaire à quelque faune, à quelque Sylvain, ou à quelqu'autre demi-dieu.

Toutefois, en remarquant combien il était beau, humble de contenance et courtois de parole ; en remarquant ensuite son très riche accoutrement de chasse, le couteau, les couples, la trompe, il se fit un mouvement de joie dans son cœur, car elle supposa que c'était le chevalier de l'Ardente Epée.

Elle allait s'élancer et lui sauter au cou ; mais la honte la retint. La honte et la réflexion. Elle se dit que, puisque Buzando n'était pas là pour accompagner son amant, c'est que ce n'était pas lui.

Elle comprit alors qu'elle s'abusait ; et, à cette cause, rougissant quasi de l'aigreur et de la petite colère où elle se trouvait, elle répondit au prince Anastarax :

— Comment, beau sire, osez-vous donc me tenir propos si peu convenables à ma grandeur? D'où vous vient cette audace?...

— De mon amour, madame...

— De votre amour?...

— Oui, madame... Ne le lisez-vous donc pas dans mon attitude respectueuse autant que dans ma voix tremblante d'émotion et de plaisir, car jamais, jusqu'ici, je n'avais eu cette félicité de voir une aussi merveilleuse personne que vous?... Acceptez ce cœur que je vous offre, madame... nulle femme vivante ne l'a possédé, parce que nulle autre que vous n'était digne de l'avoir en sa possession... Acceptez-le, et, en échange, laissez-moi croire qu'un jour vous me donnerez aussi le vôtre...

Niquée était dans une situation très embarrassante, et elle ne savait vraiment comment en sortir, lorsqu'ils entendirent tout-à-coup près d'eux un froissis de branches et un bruit de respiration puissante.

CHAPITRE XV

Comment le prince Anastarax défendit sa sœur, la princesse Niquée, contre un ours qui l'allait dévorer, et comment, après qu'il l'eut reconduite chez elle, il s'en revint tout mélancolieux.

Ce froissis de branches qu'avaient entendu le prince Anastarax et sa sœur était produit par un ours d'une formidable dimension qui, en les apercevant, se précipita à leur rencontre dans des intentions sur lesquelles il n'y avait pas à se méprendre.

Niquée allait crier, mais la peur la retint et figea la parole dans son gosier.

Anastarax, courageux comme un gentilhomme qu'il était, tira son épée et courut sus à l'ours, qui, alors, se redressa sur ses pattes de derrière et avança celles de devant pour étreindre le jeune

prince et l'étouffer dans cette vigoureuse étreinte. Mais il ne rencontra que la pointe de l'épée, contre laquelle il s'appuya trop ingénument et qui lui entra tout entière dans la poitrine.

Anastarax la retira par un effort vigoureux, afin d'en porter un second coup et parachever ainsi son entreprise; mais c'était inutile : l'ours était mortellement blessé, et il retomba sur le dos en poussant un sourd rugissement.

Lors, le jeune prince essuya son épée, rouge du sang de cette bête, et la remit dans son fourreau. Puis, cela fait, il se tourna vers la belle princesse de Thèbes pour la rassurer.

Il la trouva environnée de ses dames et demoiselles, qui s'étaient réveillées au bruit de la lutte entre le prince et l'ours, et qui étaient accourues auprès de leur jeune princesse pour savoir quel était ce bruit.

Il faisait grand jour. Brizela, la demoiselle favorite de Niquée, reconnut aussitôt Anastarax, qu'elle avait eu maintes fois l'occasion de voir à la cour du soudan.

— Ah ! seigneur, s'écria-t-elle, comme nous devons remercier les dieux de votre heureuse intervention !... Comme ils vous ont envoyé à temps vers madame Niquée, votre sœur !...

— Quoi ! s'écria Anastarax au comble de l'étonnement, vous êtes ma sœur, la princesse de Thèbes?...

— Quoi? s'écria Niquée, non moins ébahie que lui, vous êtes mon frère, le prince Anastarax ?...

— Oui, ma belle et chère sœur, répondit le jeune homme en venant embrasser Niquée, et je regrette, aujourd'hui plus que jamais, que le soudan notre père nous ait tenus si longtemps séparés l'un de l'autre, car nous étions faits, ce me semble, pour nous comprendre et nous aimer...

— Je le regrette comme vous, mon frère, dit la princesse en se disposant à partir et regagner le château que son père lui avait assigné comme résidence dans la forêt.

— Vous partez, ma sœur? demanda Anastarax, chagrin de ce départ.

— Mais oui, seigneur, répondit Niquée.

— Pourquoi cela ? La matinée est si belle, les oiseaux dégoisent si gentiment leur ramage, les herbes flairent si bon !... Restez !...

— Je ne suis que trop restée, prince... Il est temps que je regagne ma demeurance...

— Puisqu'il en est ainsi, je n'insiste plus pour vous faire rester sous ces arbres... Mais, du moins, vous me permettrez bien de vous tenir compagnie le long du chemin...

La princesse de Thèbes se rappela les précautions minutieuses dont son père l'entourait, afin qu'elle ne vît personne. Elle comprit quelle colère serait la sienne en apprenant qu'elle avait été rencontrée.

Aussi :

— Seigneur, dit-elle, je vous sais gré de votre offre obligeante... Mais il ne m'est pas possible de l'accepter...

— Et pourquoi donc cela, ma chère sœur? Cela est imprudent, savez-vous bien? par les animaux malfaisants qui abondent en cette contrée... Très imprudent!...

— Cela est très prudent, au contraire, prince... Je vous remercie de ce que vous avez fait tout à l'heure pour moi; mais c'est vraiment le seul office que je puisse et doive accepter de vous... Rejoignez vos compagnons de chasse, qui doivent être fort en peine de votre absence, et permettez-nous de reprendre notre route, qui n'est pas la vôtre...

— Vous vous trompez, ma belle sœur... La route d'un chevalier est celle que suit à travers bois une dame sans escorte, afin de la protéger contre les dangers qui peuvent advenir... Quant à mes compagnons de chasse, ils me rejoindront tôt ou tard, cela ne presse pas... Par ainsi, je vous accompagnerai.

La princesse de Thèbes fit encore quelques objections; mais, qu'elle le voulût ou non, Anastarax avait résolu de l'accompagner, et il l'accompagna.

La route fut silencieuse. Niquée pensait en soupirant à son beau chevalier de l'Ardente Epée. Anastarax pensait, en soupirant également, à la belle princesse de Thèbes, dont il était si follement amoureux que, n'eussent été la honte et la présence des autres demoiselles, il eût volontiers pratiqué envers elle, malgré l'alliance et la parenté, la loi que Jupiter et les dieux réservent pour leurs déités.

Après quelques heures de marche, on arriva au château de la princesse, et le prince Anastarax, cette fois, malgré sa volonté, dut ne pas passer outre.

Il salua et prit congé, puis s'en revint tout mélancolieux à travers la forêt.

CHAPITRE XVI

Comment le prince Anastarax, si mal à propos affolé d'amour, s'attrista outre mesure et voulut se tuer, et comment la reine Zirfée résolut de mettre ordre à tout cela.

En quittant la belle princesse de Thèbes, Anastarax crut qu'il quittait le soleil et la chaleur, car il cessa de voir clair pour se guider, et il eut un frisson glacial par tout le corps.

— Où suis-je?... Où vais-je? murmura-t-il d'une voix navrée en cheminant à l'aveuglette. J'aime ! J'aime !... J'aime !... Et celle que j'aime ne peut pas m'aimer !... Quelle fatalité pèse donc sur moi?... Quel crime les dieux veulent-ils donc punir en m'infligeant cette passion qui me brûle et glace tout à la fois, et me fait goûter les joies de l'Olympe et les tourments des Enfers !... J'aime la plus belle pucelle de l'univers créé, et cette pucelle est la princesse de Thèbes, ma sœur !... Pourquoi mon père me l'a-t-il

célée pendant de si longues années?... Je me serais habitué à la voir, à la considérer comme ma sœur, et mon admiration pour elle n'aurait pas dépassé les limites de la raison et du devoir... Tandis que, la voyant ainsi à l'improviste, moi qui ne l'avais jamais vue, en contemplant de mes yeux avides les trésors de perfections que la Nature a si prodiguement mis en elle, je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'amour ardent qui me poursuit encore, à cette heure où je ne suis plus en face d'elle... Ah! mon père, pourquoi me l'avez-vous ainsi célée?... Ou plutôt, pourquoi l'ai-je rencontrée?... Je vivais tranquille... Je vivais heureux... Je me croyais appelé aux plus enviables destinées... Je me rêvais un avenir de gloire et de félicité... Et voilà quel réveil navrant me préparait le sort!...

Ainsi parlait le malheureux prince Anastarax. Et, tout en parlant ainsi, les larmes lui coulaient, comme deux ruisselets, le long des joues.

Ce vaillant chevalier pleurait!

A force de se nourrir le cœur et l'esprit de cette obsédante image, il arriva à un désespoir profond, et, tirant son épée, il allait certainement s'en percer la poitrine, lorsque survinrent ses compagnons de chasse, à sa recherche depuis la veille.

Il essuya ses larmes, et reprit avec eux le chemin de la veille. Mais, aussitôt arrivé, il courut s'enfermer dans sa chambre sans vouloir parler à personne et sans vouloir prendre aucune nourriture.

Ce dont son père, alarmé, voulut avoir l'explication.

Ce fut la reine Zirfée, l'enchanteresse de l'île d'Argènes, qui la lui donna, en arrivant subitement à sa cour.

— Le prince Anastarax aime la princesse Niquée, dit-elle au soudan.

— Quoi! s'écria le soudan, bouleversé par cette révélation inattendue.

— Le prince Anastarax aime la princesse Niquée, répéta tranquillement Zirfée.

— Ils se sont donc vus? demanda le soudan.

— Ils se sont vus.

— Quand?...

— Il y a deux jours.

— Où cela?...

— Dans la forêt au milieu de laquelle est situé le château que vous avez donné comme habitation à votre fille.

— C'est impossible!...

— Ce mot est puéril, mon cher frère, surtout prononcé devant moi, qui ne connais rien d'impossible, ainsi que je vais vous le prouver...

Lors, elle raconta au soudan comment Niquée et Anastarax s'étaient rencontrés, et ce qui s'était passé entre eux. — Le soudan entra dans une colère terrible, et il était résolu à châtier son fils de sa folie, lorsque Zirfée l'arrêta en lui disant :

— Voilà de mauvaises et d'inutiles paroles... Votre fils n'est pas coupable, et vous ne devez pas le châtier... Seulement pour que le mal ne devienne pas plus grand qu'il n'est déjà, je vais m'en mêler... Par ainsi, mon frère, laissez-moi faire et dormez tranquille sur vos deux oreilles...

— J'ai fiance en vous, ma sœur, dit le soudan.

— Et vous avez raison, répondit Zirfée en se retirant.

CHAPITRE XVII

Comment la reine Zirfée emmena le prince Anastarax au château de la princesse Niquée, et comment elle les enchanta l'un et l'autre, ainsi que les dames et les demoiselles présentes.



irfée, en quittant le soudan, alla droit à la chambre où se lamentait le pauvre prince Anastarax.

D'abord, il ne voulut pas ouvrir. Mais la reine d'Argènes insista en se nommant.

Anastarax ouvrit.

— Qu'avez-vous donc, mon beau neveu? lui demanda Zirfée.

Il ne répondit pas.

— Au fait, reprit Zirfée, j'ai tort de vous demander pourquoi vous êtes triste, pourquoi vous vous enfermez, pourquoi vous pleurez, puisque je le sais mieux que vous...

— Vous le savez, madame? demanda vivement le jeune prince.

— Sans doute, répondit Zirfée en souriant.

— Et que savez-vous donc?

— Ce que vous savez vous-même...

— Mais encore?...

— Vous êtes jeune, vous êtes beau; donc vous êtes amoureux...

Anastarax rougit.

— Ai-je deviné? demanda la reine d'Argènes.

— En effet, je suis amoureux, reprit Anastarax; amoureux de la plus belle princesse du monde... Mais, hélas!...

— Elle ne vous aime pas...

— Elle ne peut pas m'aimer! s'écria le jeune prince avec désespoir.

— Il s'agit de la princesse de Thèbes, n'est-ce pas? demanda Zirfée.

Anastarax tressaillit.

— Qui vous a dit?...

— Voyons, comment ne le devinerait-on pas?... Vous êtes prince, jeune, vaillant et beau, c'est-à-dire qu'il n'y a sur terre aucune dame ou demoiselle capable de vous résister... S'il y en a une qui vous a résisté, ce ne peut être que la princesse de Thèbes, qui est aussi parfaite, comme femme, que vous êtes parfait comme chevalier...

— Eh bien! reprit Anastarax, n'ai-je donc pas raison de me désespérer!...

— On n'a jamais raison de le faire, même dans

les cas les plus difficiles, répondit Zirfée. Or, je suis venue céans pour vous réconforter...

— Ah ! madame, murmura amèrement Anastarax, je n'attends nul réconfort de personne !...

— Vous doutez donc de ma puissance ?

— Pardonnez à mon égarement, madame... Vous me parlez dans une mauvaise heure... Je ne rêve en ce moment qu'à la belle princesse de Thèbes, dont la vue m'est interdite à jamais !...

— La voulez-vous voir bientôt ?...

— Si je la veux voir !...

— Oui.

— Ah ! madame, pourquoi vous jouer ainsi de moi ?...

— Je ne me joue pas de vous... Et la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est que je vous invite à me suivre incontinent au château de la princesse de Thèbes...

Anastarax ne se le fit pas répéter deux fois. Quelques minutes après ce court entretien, il suivait sa tante, la reine d'Argènes.

Bientôt ils arrivèrent tous deux devant le palais qu'habitait la princesse de Thèbes.

— Mon beau neveu, dit Zirfée au prince Anastarax, dont le cœur battait d'une émotion extraordinaire, mon beau neveu, attendez-moi là... je reviendrai vous chercher dans un instant...

Puis elle entra.

Tout aussitôt, le palais changea d'aspect et de distribution. La chambre où se trouvait en ce moment Niquée, avec ses demoiselles, s'élargit et se peupla de colonnes de jaspe et de porphyre inondées d'une lumière à nulle autre pareille.

Au milieu de cette salle, surgit un trône d'or et de velours, auquel conduisaient quelques degrés étincelants.

— Montez, ma nièce, dit Zirfée à la princesse de Thèbes.

Niquée, merveilleusement parée, obéit à la reine d'Argènes, et gravit les marches qui conduisaient au trône qui était préparé là pour elle.

— Entrez ! cria Zirfée au milieu du silence général.

Le prince Anastarax entra, ébloui.

Au même moment, la salle s'emplit de parfums exquis et de gazouillements d'oiseaux rares.

Anastarax s'avança, le cœur battant, et monta les degrés qui le séparaient de la belle pucelle dont il était follement enamouré. Quand il fut auprès d'elle, il mit un genou en terre et baisa le bout de sa robe constellée de diamants, moins brillants que ses regards.

Lors, ainsi agenouillé, il se mit à chanter force lais et virelais à la louange de la belle des belles, et, pendant qu'il chantait, Zirfée paracheva ses conjurations.

La gente princesse de Thèbes, dans tout le rayonnement de sa gloire et de sa beauté, souriait doucement.

Les dames et les demoiselles de sa suite dansaient autour de la salle.

Les oiseaux gazouillaient toujours à perte d'haleine.

— Vous voilà tous enchantés, dit gravement la reine d'Argènes. Vous resterez ainsi tant que votre destin ne sera pas accompli... Niquée, princesse de Thèbes, ne pourra être délivrée que par le meilleur et le plus loyal chevalier de la terre... Le prince Anastarax ne pourra être délivré que lorsque viendra vers lui la plus belle princesse du monde... J'ai dit !...

Tout aussitôt, les demoiselles, qui s'étaient arrêtées un instant pour mieux écouter Zirfée, reprirent leurs danses en chantant :

Lucelle, Onolorie et Onorie,
Ni du soleil la lumière invoquée,
Ne s'égalent nullement à Niquée.

Zirfée disparut. Sa conjuration était parachevée.

Après son départ, le château se trouva subitement enveloppé de flammes, de fumée, de soufre et autres matières telles qu'auprès d'elles la fournaise du mont Gibel était moins abhorrente, moins épouvantable cent fois.

CHAPITRE XVIII

Comment Lisvart et Gradasilée, arrivés à Constantinople, racontèrent leur aventure à l'empereur, qui résolut d'assembler une grosse armée pour courir sus à l'empereur de Trébisonde, et qui envoya dans ce dessein vers le roi Amadis de Gaule.

Nous laisserons, s'il vous plaît, l'infante Niquée et le prince Anastarax, son frère, pour revenir vers le chevalier de la Vraie Croix et sa compagne, la pauvre Gradasilée, que nous avons laissés fuyant la cité de Trébisonde.

Après avoir cheminé longtemps, Lisvart et Gradasilée s'étaient enfin embarqués, et, leur navigation ayant été heureuse, ils avaient pris port à Constantinople.

Périon de Gaule les y avait déjà devancés et avait raconté l'indigne traitement dont le vieil empereur de Trébisonde avait payé les services que lui avait rendus le vaillant chevalier de la Vraie Croix.

Aussi, quand ce dernier débarqua, accompagné de Gradasilée, fut-il accueilli avec le plus tendre intérêt par l'empereur Esplandian et sa cour.

L'hospitalité qu'il reçut là le dédommagea un peu des chagrins qu'il ressentait de son injuste exil. Mais, dès le soir de son arrivée, préoccupé comme toujours du sort de la princesse Onolorie,

sa mie, il demanda à Esplandian de lui aider à la recouvrer.

Esplandian fit plus que de lui promettre de le venger et de lui aider à recouvrer la princesse de Trébisonde, il envoya immédiatement des messagers aux princes, ses alliés et amis, pour les prier de coopérer à cette entreprise.

Quant à lui, il donna les ordres nécesssaires pour rassembler dans le plus bref délai la plus grosse armée possible.

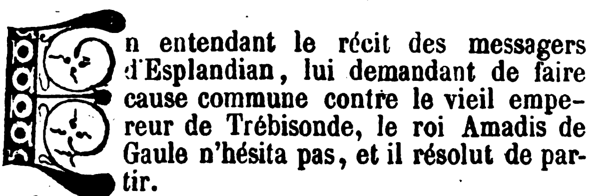
— L'empereur de Trébisonde, dit-il, a failli à ses devoirs d'hôte, de souverain, de père et de chevalier. Comme hôte, il ne devait pas menacer Lisvart et Périon; comme souverain, il ne devait pas permettre le débarquement du soudan de Babylone; comme père, il ne devait pas torturer sa fille ainsi qu'il l'a fait; comme chevalier, il devait tenir loyalement sa parole et mettre en liberté la princesse Onolorie... Par ainsi, nous le déclarons ennemi et nous engageons à le traiter comme tel !...

Chacun applaudit à ces paroles du vaillant et loyal empereur de Constantinople, et le départ des différents messagers fut pressé.

Nous laisserons un instant Esplandian et sa cour, pour suivre les messagers qu'il avait envoyés au roi Amadis de Gaule.

CHAPITRE XIX

Coment le roi Amadis et le fils d'Onolorie résolurent d'aller combattre avec l'empereur de Constantinople contre celui de Trébisonde, et, comment, au moment de leur départ, parut une demoiselle inconnue.



En entendant le récit des messagers d'Esplandian, lui demandant de faire cause commune contre le vieil empereur de Trébisonde, le roi Amadis de Gaule n'hésita pas, et il résolut de partir.

Quand on sut, à sa cour, cette résolution, il y eut une grande émotion. Lucelle, qui comprit que le chevalier de l'Ardente Epée allait accompagner le roi, Lucelle travailla l'esprit de la reine Oriane, pour l'engager à accompagner Amadis de Gaule, ce à quoi pensait déjà Oriane.

La gente princesse de Sicile avait son but, on le devine ; c'était, à son tour, d'accompagner la reine.

— Sire, dit celle-ci à Amadis, vous partez pour un long et périlleux voyage dont l'issue ne nous est pas connue... Permettez-moi de vous accompagner... Je serai très heureuse d'être avec vous, comme toujours; ensuite, il me sera doux de revoir mon cher fils Esplandian, que je n'ai pas vu depuis si longtemps...

— J'accède volontiers à ce désir, madame, répondit Amadis. Mais, alors, faites-vous une suite et une compagnie digne de vous...

— J'y ai songé, Sire... J'ai songé à la princesse de Sicile...

— Elle est bien jeune pour un pareil voyage...

— Je l'aurai toujours avec moi, Sire; j'ai mission de veiller sur elle, de la part du roi Alpatracie et de la reine Miramynie. Je ne puis faire mieux que de l'emmener...

— Soit ! répondit Amadis. Et, avec elle ?...

— La reine Sobradise, ma belle-sœur et la vôtre, puisque vous emmenez avec vous son mari Galaor.

— Galaor m'accompagnera, en effet, ainsi que le chevalier de l'Ardente Epée, Florestan, Agraies, Quadragant, Olorius et quelques autres.

Le départ ainsi arrêté fut fixé pour le lendemain, car le message d'Esplandian était pressant, et tout retard pouvait être préjudiciable à l'entreprise qu'on allait tenter.

Le lendemain donc, Amadis de Gaule et ses compagnons de voyage étaient sur le point de s'embarquer, lorsque survint une demoiselle qui demanda si le chevalier de l'Ardente Epée se trouvait par hasard là.

Le fils d'Onolorie s'avança et dit :

— Je suis celui que vous cherchez, demoiselle, prêt à vous faire service où vous en aurez besoin.

— Sire chevalier, voici ce que c'est. En revenant d'une mienne affaire, à six milles d'ici, j'ai rencontré cinq hommes armés qui enlevaient de force un nain, lequel pleurait et se déconfortait à fendre un rocher de pitié, à cause d'une lettre qu'il avait mission de porter au chevalier de l'Ardente Epée...

— C'était Buzando !

— Buzando est son nom, en effet. En m'apercevant, il m'a supplié du geste, de la voix et du regard d'avoir à vous venir quérir pour que vous alliez à son secours, comme vous l'avez déjà secouru une fois...

— Comment ! demoiselle, ce pauvre Buzando a été ainsi traité à mon occasion ?...

— Oui certes, sire chevalier.

— Et quels étaient les hommes qui le tyrannisaient.

— L'un d'eux est un géant si farouche, que, de grande crainte, je n'ai cessé de courir jusqu'ici... Par ainsi, sire chevalier, avisez à faire ce que vous demande le pauvre nain que j'ai rencontré.

— Sire, dit le fils d'Onolorie en se tournant vers le roi Amadis, permettez-moi d'aller secourir ce pauvre homme qui m'envoie présentement quérir, afin que, venant en ce pays pour mes propres affaires, il ne lui arrive pas de mal... Je ne tarderai pas à vous venir rejoindre, je m'y engage, soit en cette mer ou en l'autre... Et, quand même vous arriveriez avant moi à Constantinople, j'y serais pour ainsi dire quant et vous...

Le roi ne pouvait refuser : il ne refusa pas, bien que cela lui coutât beaucoup.

Amadis de Grèce monta à cheval, accompagné de son écuyer Ordan, et, sans plus tarder, prit la voie que lui enseigna la demoiselle pour trouver Buzando.

Le départ du roi et de ses compagnons fut différé. Mais, au bout de huit jours, Amadis de Gaule,

n'ayant aucune nouvelle d'Amadis de Grèce, entra en ses vaisseaux, qui se dirigèrent droit vers Constantinople, puis, de là, après avoir pris Esplandian et les autres, vers Trébisonde, pour châtier le vieil empereur.

CHAPITRE XX

Comment la princesse Onolorie accoucha secrètement d'une fille, et des regrets qu'elle faisait à cause de l'absence de son mari et ami.



nolorie, vous le savez, avait été renfermée dans une tour, malgré la double victoire du fils de Magadan et de la belle Gradasilée.

Là elle séchait à vue d'œil, ainsi que la feuille sur l'arbre mort, regrettant et appelant son Lisvart à toute heure.

— Hélas! murmurait-elle. Hélas! mon doux ami, à quoi pensez-vous donc de me laisser ainsi seule et défavorisée?... Tout ainsi que l'ombre s'augmente au départir du soleil et met l'effroi aux cœurs timides et mal assurés, semblablement, vous absent de ma vue, la peur m'assiége dans les ténèbres où je me trouve, et je me crois à toute heure sur celle de ma mort!... Revenez donc vitement, ô ma douce lumière! ô mon seul soleil! revenez donc vitement rendre la clarté à mon esprit, offusqué de nuages mortels, et la chaleur à mon cœur obstrué de glaces horribles!... Revenez vitement, ô mon tendre ami! si vous ne voulez pas que les premières nouvelles qu'on vous donne de votre pauvre Onolorie soient celles de sa fin désespérée!... Hélas! mon doux ami, je vous appelle et vous désire, quoique je sois aise de vous savoir loin et en liberté, moi qui suis prisonnière!...

Ainsi se lamentait dans sa tour la princesse Onolorie. Toutefois, la peine qu'elle endurait à cette heure n'était que rosée auprès du déplaisir un peu après, en s'apercevant qu'elle était grosse, pour la seconde fois, des œuvres de son cher Lisvart.

Sa douleur fut grande, si grande même, qu'Onolorie se serait défaite si Dieu n'y eût pourvu en lui envoyant à temps une fidèle servante, nommée Briza.

Briza reçut donc la confidence de cette grossesse, et, à son tour, elle s'en ouvrit à un valet qui avait la charge de leur porter leurs provisions et petites nécessités, à la princesse et à elle.

— Si vous voulez me promettre le secret, dit Briza à cet homme, je vous mettrai volontiers une mienne affaire entre les mains... D'autant plus qu'il y aurait pour vous, en cela, grand profit pour l'avenir...

Ce valet n'était pas des plus riches; tout au contraire, il était presque nécessiteux. C'est pourquoi, en entendant cette belle promesse, il appela plusieurs fois Dieu à témoin de sa discrétion, ce qui engagea Briza à lui confier la fin de son histoire.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai longtemps promis mariage à un chevalier qui, à cette cause, a eu de moi tout ce que mari peut avoir de femme épousée... Tellement, pour en venir au point qui nous intéresse à cette heure, tellement que je me sens grosse et bien près du terme... Par ainsi, mon ami, je te prie de chercher et de trouver, dans le plus bref délai, quelque nourrice à mon enfant à venir, et cela avec le plus grand mystère, à cause de mon honneur que je veux sauvegarder...

— Je ferai cela dans des conditions d'autant meilleures, répondit l'homme, que ma femme est nourrice, et que son enfant vient de mourir, ce qui lui permettra d'entretenir sa mamelle, trop pleine de lait présentement... Lors donc que vous serez délivrée, vous me dévalerez dans un panier ce que Dieu vous aura envoyé, et je m'en chargerai...

Briza remercia de bon cœur cet homme des bonnes dispositions qu'il montrait, et, lui donnant quelques écus, elle le congédia jusqu'à nouvel ordre.

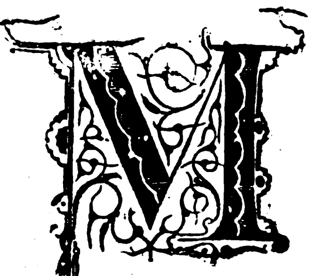
Onolorie en vint aux angoisses que les femmes appellent travail, et elle accoucha d'une fille merveilleusement belle qu'elle embrassa mainte et mainte fois avec passion, avec une tendresse qui s'adressait un peu au père, c'est-à-dire à Lisvart.

Hélas! il fallait s'en séparer! Onolorie pria Briza de l'envelopper bien douillettement de langes et de drapelets préparés de longue main et enfermés par elle au milieu de ses plus précieux joyaux.

Briza lui obéit, et, dans sa précipitation, elle enveloppa dans le même paquet, avec l'enfançon, une de ces pierreries. Puis, mettant le tout dans une corbeille, elle le fit descendre au valet, qui la reçut fort à propos.

CHAPITRE XXI

Comment l'homme auquel avait été confiée la fille de la princesse Onolorie s'en alla avec cette enfant et le joyau qu'elle avait dans ses langes, et comment Onolorie et Briza furent exposées à mourir de faim,



Malheureusement, le joyau oublié par Briza dans le paquet, lequel était un collier de pierreries d'une inestimable valeur, ce joyau fut la cause de la perte de cette petite fille d'Onolorie.

Le valet et sa femme, en le découvrant, firent une grande fête, et, comme ils craignirent qu'on ne s'aperçût de sa disparition et qu'on ne le leur réclamât, ils jugèrent prudent de l'aller vendre en terre étrangère, afin d'en acquérir biens et héritages pour vivre opulemment.

Le projet aussitôt arrêté, aussitôt exécuté. Le soir même de la trouvaille, ils troussèrent bagage et gagnèrent le port de mer le plus voisin, où ils s'embarquèrent, faisant voile vers Alexandrie.

Aussi, le lendemain, on le comprend, le pourvoyeur ordinaire des prisonnières ne vint pas apporter ses provisions.

Briza conçut quelques craintes, qui se justifièrent quand, se rappelant avoir touché aux joyaux d'Onolorie en prenant les langes et les drapelets, elle courut s'assurer qu'il ne manquait rien. Il manquait le collier de pierreries!

— Plus de doute! dit-elle. Cet homme l'a trouvé dans le panier, et il est maintenant absent pour essayer de s'en débarrasser...

C'était une perte que celle de ce joyau. Cependant, Onolorie et Briza en souffrirent moins au cœur que de la faim qu'elles furent forcées d'endurer.

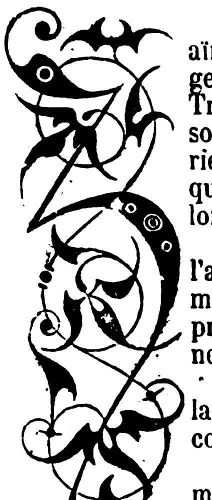
Ce jeûne douloureux eût pu se prolonger outre mesure, si, de fortune, la fidèle Briza, mettant la tête à la fenêtre de la tour, n'eût aperçu un écuyer qui passait et qu'elle appela.

— Eh! l'ami, lui cria-t-elle, faites donc entendre à l'impératrice, s'il vous plaît, que madame la princesse se trouve mal et qu'il y a tantôt trois longs jours que nous n'avons point eu à manger...

L'écuyer porta ce fait à la connaissance de l'impératrice, qui en fut bien chagrine, et qui, immédiatement, sollicita du vieil empereur, son mari, l'autorisation de visiter sa fille, ce qui lui fut refusé net.

CHAPITRE XXII

Comment le soudan de Babylone, toujours de plus en plus épris de la princesse de Trébisonde, complote son enlèvement avec sa sœur, la princesse Abra.



Zaïr, soudan de Babylone, prolongeait de plus en plus son séjour à Trébisonde, bien qu'il lui fût désormais prouvé qu'il n'avait plus rien à y faire, du moins quant à ce qui concernait la princesse Onolorie.

Et cependant, plus que jamais, l'amour le possédait, et, avec l'amour, le désir de posséder la belle princesse de Trébisonde, dont rien ne pouvait le dégoûter.

Ah! Cupido se vengeait bien de la préférence que Zaïr avait accordée au dieu Mars!

Un jour que le soudan se lamentait plus que de coutume, il lui vint en l'esprit un projet, à la réalisation duquel il s'attacha, dès ce moment, avec acharnement.

— Ah! s'écria-t-il, quoi que je fasse, quoi que je dise, quoi que j'imagine, je pense sans cesse à celle qui ne veut pas penser à moi!... Quoique j'aie bien résolu de ne plus jamais tenir aucun compte de la princesse de Trébisonde, je vois trop qu'elle tient dans ma vie une place qui absorbe toutes les autres... Ce n'est pas pour rien que j'ai longtemps adoré les feuilles de ce bel arbre sur lequel un autre s'est branché! J'oublie Lisvart pour ne songer qu'à Onolorie... Que m'importe qu'un autre ait bu aux sources d'amour où je veux me désaltérer? La source, un instant troublée, reprendra sa sénérité et sa pureté... Je peux espérer encore, je veux espérer!... Je veux avoir Onolorie! Je l'aurai!... Oui... Mais comment? En la réconciliant avec son père et en l'épousant? L'épouser? Ici... oui... et, une fois à Babylone, je la répudierais...

Zaïr en était là de ses réflexions, lorsque survint la princesse Abra, sa sœur.

Abra aimait peut-être un peu moins Lisvart depuis la dernière aventure qui lui avait démontré si cruellement qu'il aimait trop la princesse Onolorie; mais, en tout cas, elle haïssait profondément cette dernière, précisément à cause de son amour pour Lisvart.

— Je ne vous demande pas ce que vous avez, mon frère, dit-elle en entrant à Zaïr, car je le de-

vine : vous aimez toujours la belle princesse de Trébisonde...

— Hélas ! soupira Zaïr.

— Pourquoi soupirez-vous tant et agissez-vous si peu?... Quoi ! Vous êtes prince, et puissant prince, et vous ne songez pas à vous venger de l'outrage que vous avez reçu ! Et vous ne songez pas à avoir de force la femme que vous ne pouvez pas avoir de gré !... Ah ! si j'étais à votre place !...

— Si vous étiez à ma place, ma sœur, que feriez-vous ?

— Ce que je ferais !...

— Oui.

— J'enlèverais la princesse de Trébisonde !

— Mais le moyen ?...

— Il y en a dix !...

— C'est peut-être pour cela que je n'en trouve aucun...

— Parce que vous ne cherchez pas bien.

— Je ne fais que cela, au contraire... J'y réfléchissais au moment même où vous êtes entré...

— Eh bien ! à quoi vous êtes-vous arrêté?

— A réconcilier la princesse Onolorie avec l'empereur son père...

— Après ?...

— Ensuite, à la demander en mariage...

— Ne vous a-t-elle pas déjà refusé ?

— C'est vrai...

— Elle vous refusera une seconde fois... et vous en serez pour une humiliation de plus !... Vous êtes trop amoureux pour être sensé, je le vois bien, mon cher frère...

— N'êtes-vous pas amoureuse aussi, ma chère sœur?...

— Je ne le suis plus...

— Alors, puisque vous envisagez les choses avec plus de lucidité que moi, conseillez-moi, guidez-moi, je vous en prie...

— Vous suivrez l'avis que je vous donnerai?

— Comme j'ai suivi tous ceux que vous m'avez donnés jusqu'ici, je vous le promets.

— Eh bien ! donc, il faut enlever la princesse de Trébisonde...

— De force ?...

— Non... par ruse... N'avez-vous pas remarqué que les tentes du roi d'Egypte, votre allié, sont placées au pied même de la tour où est enfermée la princesse Onolorie ?...

— Si vraiment, je l'ai remarqué.

— Cela nous servira... Il suffit de creuser une mine qui mette le dehors en communication avec le dedans, sans que personne s'en aperçoive... Pour cette entreprise, qui exige autant d'habilité que de résolution, j'ai jeté les yeux sur Corumbel, prince d'Antioche...

— Corumbel ?...

— Oui... N'approuvez-vous pas ce choix?

— Au contraire !... Le prince d'Antioche est, en effet, l'homme qui convient le mieux à cette entreprise, car il est hardi, cauteleux, et ne reculera devant rien... Il faudra seulement savoir s'il consent à s'en charger.

— Je l'en prierai...

— Faites vite, alors, faites vite, ma sœur ! Je languis... je dépéris... je sèche d'amour et d'impatience...

— Je vais de ce pas trouver Corumbel... Dès aujourd'hui il se mettra à l'œuvre...

— Que les dieux vous protégent, ma sœur !...

Zaïr et Abra se séparèrent là-dessus.

CHAPITRE XXIII

Comment Corumbel, prince d'Antioche, entra dans la tour où était la princesse Onolorie, et comment celle-ci, le prenant pour le chevalier de la Vraie Croix, le suivit jusqu'à son navire.

Le prince d'Antioche, Corumbel, mis au courant de ce qu'il y avait à faire car la princesse Abra, n'hésita pas un seul instant à s'en occuper, et il le fit incontinent; si bien, qu'au bout de quelques semaines, la communication souterraine existait entre l'une des tentes du roi d'Egypte et la prison où était la pauvre Onolorie.

Corumbel, son œuvre terminée, en prévint la princesse Abra, qui alla sur-le-champ trouver son frère.

— Mon cher frère, lui dit-elle, vous touchez au but de vos désirs... La mine est faite, la communication existe entre le dehors et l'intérieur de la tour où est renfermée votre maîtresse...

— Ah ! je vous remercie pour cette bonne nouvelle, ma bien chère sœur! s'écria le soudan, joyeux.

— Tout n'est pas dit encore, reprit Abra. On n'enlève pas ainsi une princesse sans que quelqu'un s'y oppose... Pour plus de sûreté donc, vous allez aller trouver le vieil empereur de Trébisonde et lui proposer, pour le distraire, de courre le cerf demain avec vous... Vous insisterez pour que l'impératrice et les dames les plus importantes de sa compagnie fassent partie de cette chasse... Mais auparavant, c'est-à-dire cette nuit même, vous ferez embusquer trois mille de vos gens dans la forêt où vous chasserez demain... De cette façon, pendant que le prince d'Antioche enlèvera, lui tout seul, la princesse Onolorie, vous enleverez, vous, l'empereur son père, l'impératrice sa mère, la princesse Gricilerie sa sœur, et les autres dames et demoiselles de la cour...

— Ah ! ma sœur, s'écria Zaïr, émerveillé devant de si savantes combinaisons, quel beau coup de filet! Et comme vous mériteriez bien de régner à ma place !...

— Votre enthousiasme me récompense de la peine que j'ai prise pour amener l'affaire en l'état où elle est... Le reste vous regarde, maintenant... Je n'ai plus qu'à attendre les événements...



Abra prit congé de son frère, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, vers le milieu de la journée, Corumbel, armé de toutes pièces, la visière levée, pour mieux céler son visage, s'engagea dans l'étroit passage creusé avec tant de précautions au pied de la tour où était retenue prisonnière la princesse de Trébisonde.

Il ne rencontra aucun obstacle sur son chemin et parvint ainsi sans encombre jusqu'à l'étage où était Onolorie.

Elle était précisément seule en ce moment-là.

Le prince d'Antioche s'avança vers elle le plus courtoisement du monde, mais sans lui parler, de peur de se trahir par sa voix.

— Lisvart! s'écria Onolorie joyeuse, en se précipitant dans les bras de Corumbel, qu'elle croyait être le chevalier de la Vraie Croix.

Quel autre que Lisvart, en effet, pouvait lui apparaître en sa prison?

Le prince d'Antioche vit bien l'erreur où elle était, et il résolut de l'y laisser. Lors, il la retint frémissante d'amour sur sa poitrine, et l'emporta ainsi, toujours sans sonner mot, à travers le passage creusé sous les murs de la tour.

— O mon Lisvart! murmura-t-elle, pâmée d'amour et de joie. O mon Lisvart! je savais bien que tu viendrais à mon secours! Je savais bien que tu me délivrerais!... J'ai bien souffert dans cette vilaine prison... J'ai failli même y mourir de faim avec la pauvre Briza... J'y serais morte de désespoir, si je n'avais pas été soutenue par ton souvenir... O mon Lisvart, comme je t'aime!

Ils étaient arrivés à l'extrémité du passage souterrain, à l'endroit où il aboutissait au dehors, dans l'une des tentes du roi d'Egypte.

— Lisvart, murmura Onolorie étonnée du silence de son sauveur, pourquoi ne me parlez-vous pas?... Il y a un si long temps que je n'ai entendu les sons de votre chère voix, ô mon doux ami!...

Corumbel continua à garder le silence le plus absolu, et se contenta, pour toute réponse, de précipiter sa marche...

Onolorie devint inquiète.

— Lisvart, au nom du ciel, parlez-moi! s'écria-t-elle.

Le prince d'Antioche marchait toujours avec son précieux fardeau.

C'est ainsi qu'il parvint jusqu'au rivage.

Là, Onolorie comprit qu'elle s'était cruellement abusée et que son sauveur n'était pas Lisvart.

Une barque était là, montée par des gens qui portaient le costume et les armes du soudan de Babylone. Corumbel entra dans cette barque, avec Onolorie, qui, comprenant alors dans quel piége elle était tombée, voulut se débattre et appeler au secours.

— Ne criez pas, madame, lui dit tranquillement le prince d'Antioche, vos cris ne seraient pas entendus... Le meilleur pour vous est de vous résigner... d'autant plus que le sort qui vous est réservé est le plus brillant qu'une femme puisse rêver...

La barque s'éloigna du rivage à force de rames.

Onolorie avait quitté une prison pour entrer dans une autre.

— Lisvart! Lisvart! murmura-t-elle en pleurant, où êtes-vous donc à cette heure?...

CHAPITRE XXIV

Comment la princesse Onolorie fut emmenée par le soudan de Babylone, ainsi que l'empereur de Trébisonde et une partie de sa cour, et comment, au moment où Zaïr tenait amoureusement dans ses bras la belle princesse captive, la flotte d'Amadis de Gaule fut tout-à-coup signalée.

De même que l'enlèvement d'Onolorie par le prince d'Antioche avait réussi à souhait, de même aussi avait réussi celui de l'empereur de Trébisonde et de sa compagnie par les trois mille hommes embusqués par ordre de Zaïr dans la forêt voisine de la cité.

Le vieil empereur avait accepté sans défiance cette partie de chasse qu'était venu lui proposer le soudan. Il avait fait plus : il avait voulu que l'impératrice sa femme, que la princesse Gricilerie sa fille, que quelques autres princesses de leur suite, l'accompagnassent dans cette chasse, pour mieux honorer leur hôte et sa sœur Abra.

On était parti, on avait quitté la cité de Trébisonde, on avait atteint la forêt. Mais, au bout de quelques instants, la troupe impériale avait été cernée par les gens du soudan de Babylone, et le vieil empereur s'était aperçu, un peu tard, qu'il avait été joué indignement et déloyalement par Zaïr.

Se défendre? Il y avait d'abord songé; mais il eût infailliblement succombé sous le nombre, sans profit pour personne des siens. Il s'était donc résigné à ronger son frein, mais non sans colère.

— Ah! paillard! s'était-il écrié en s'adressant au soudan, voilà donc la récompense de l'hospitalité que je t'ai accordée!... Tu es un traître et un félon... mais le Dieu dont tu as si hypocritement embrassé la foi te punira de cette félonie, qui est un sacrilége!...

— Votre Dieu n'est pas le mien, avait répondu Zaïr en ricanant.

Et il avait donné l'ordre qu'on embarquât l'empereur et sa suite sur les barques préparées à cet effet; ce qui avait eu lieu immédiatement.

Les barques pleines, on avait regagné la flotte. Là, Zaïr avait distribué ses prisonniers sur différents navires et s'était empressé, quant à lui, de monter sur celui où le prince d'Antioche avait transporté Onolorie.

— Oh! madame, lui dit-il en allant vers elle et en la pressant sur son cœur, vous êtes reine ici, puisque j'y commande et que vous commandez à

mon cœur... N'ayez donc nulle crainte, et montrez-moi le visage d'une femme heureuse...

Et, tout en disant cela, Zaïr, brûlé d'amour, couvrit de caresses passionnées la belle princesse qu'il retenait entre ses bras, et qui ne savait, à dire vrai, quelle contenance avoir et quelle résolution prendre.

Zaïr tremblait, mais de bonheur. Le moment qu'il avait tant appelé était enfin arrivé, la maîtresse qu'il avait tant désirée était dans ses bras.

— Ah! je touche enfin mon rêve! murmura-t-il en dérobant à Onolorie un baiser plus ardent encore que les précédents. Vous m'appartenez, princesse de Trébisonde! Je vous ai!...

Onolorie vit d'un coup d'œil le péril de sa situation. Elle songea à Lisvart et se sentit forte.

— Seigneur, répondit-elle en repoussant doucement le soudan enflambé d'amour, ayez pitié de ma faiblesse... Je sors d'une émotion pour tomber dans une autre; laissez-moi le temps de m'y reconnaître... Je ne vous repousse qu'aujourd'hui... Demain, j'aurai pour vous les égards et l'obéissance que je dois avoir... Aimez-vous donc mieux me devoir à la violence qu'à ma libre volonté?...

Le soudan la contemplait avec ivresse; mais, bien qu'il pût cueillir le fruit qu'il avait le plus désiré, il ne voulut pas cependant s'oublier jusque-là de toucher seulement à l'écorce de l'arbre plus qu'il ne devait, faisant état en soi-même d'acquérir avec le temps et la courtoisie ce qui lui était refusé. Ce qui ne l'empêchait pas d'user envers Onolorie de gracieuses caresses et de mignardises fort savoureuses, lui jurant et affirmant qu'il lui ferait telle et si honnête compagnie, que, le recevant pour mari, elle lui pourrait commander comme à un ami.

Zaïr en était là, lorsque survint Abra, qui lui dit:

— Seigneur, les gens des hunes viennent de signaler une grosse flotte de vaisseaux. Songez à vos affaires d'abord, pour pouvoir songer à vos amours ensuite...

Onolorie respira.

CHAPITRE XXIII

Comment la flotte d'Amadis de Gaule défit l'armée du soudan de Babylone, et comment ce dernier eut la tête tranchée dans la bagarre.



Nous avons laissé le roi Amadis de Gaule et les autres princes chrétiens embarqués pour courir sus à l'empereur de Trébisonde, et le châtier de l'outrage qu'il avait fait subir à Périon et à Lisvart. Vous allez voir comment la chance tourna à son profit, et comment, au lieu d'être attaqué, il fut secouru.

Amadis et sa compagnie naviguaient donc dans la mer de Pont, lorsqu'ils découvrirent d'assez loin la flotte du soudan Zaïr. Lors, ils se dirigèrent incontinent vers elle, à force de vent et d'avirons.

Les préparatifs du combat avaient été ordonnés par Zaïr, au moment où sa sœur était venue le troubler dans sa contemplation amoureuse et l'arracher à son agréable extase, fort heureusement pour Onolorie.

Mais, malgré la promptitude avec laquelle on lui avait obéi, il n'avait pu éviter l'abordage.

Le combat était devenu, de prime abord, âpre et sanglant. Amadis de Gaule ne se doutait pas, ni Lisvart non plus, des trésors que contenaient ces navires du soudan de Babylone. Pour eux, c'étaient des navires païens, et cela leur suffisait pour leur courir sus.

Bientôt, cependant, Lisvart reconnut les navires de Zaïr, et sa fureur, alors, ne connut plus de bornes. Il fit des prodiges de vaillance, à étonner ses compagnons, qui pourtant étaient habitués à son courage.

Pendant qu'Amadis de Gaule dirigeait une partie de sa flotte sur l'un des flancs de la flotte ennemie, Lisvart de Grèce conduisait l'autre partie sur le point opposé, de façon à ce que leurs ennemis ne pussent leur échapper.

Ainsi, pendant que le roi de la Grande-Bretagne abordait le navire principal où étaient prisonniers l'empereur de Trébisonde et les autres seigneurs de sa suite, le chevalier de la Vraie Croix abordait le navire où se trouvaient, sans qu'il s'en doutât, la princesse Onolorie et les autres dames faites prisonnières par Zaïr.

La première personne en face de laquelle Lisvart se rencontra fut le soudan de Babylone lui-même.

— Ah! paillard! lui cria-t-il. Tu vas payer pour les autres!

Zaïr, qui ne s'était point attendu à cette rencontre, et qui voguait tranquillement vers Babylone au moment où sa flotte avait été aperçue par celle d'Amadis de Gaule, Zaïr n'était point armé. D'un coup de sa vaillante épée, Lisvart lui décolla le chef, qui s'en alla rouler à quelques pas de là, sur le pont du navire, aux pieds mêmes de la princesse Abra, accourue à la voix de Lisvart.

— Mon pauvre frère! murmura-t-elle avec douleur.

Puis, ramassant cette tête sanglante et la pressant contre sa poitrine, elle s'enfuit sur l'arrière du navire, où elle avisa Macartes, l'un des frères du roi d'Egypte.

— Macartes, lui cria-t-elle, nous sommes perdus! Sauvez-moi!...

Macartes la prit dans ses bras robustes et la transporta, comme il eût fait d'un enfant, dans une carrique amarrée au navire.

Là, Abra était désormais en sûreté, car le plus fort de la bataille était ailleurs. Elle descendit dans l'une des chambres de ce petit navire, tenant toujours entre ses bras la tête de son frère, et se jeta à genoux en couvrant de larmes et de caresses cette tête si chère, pâle et sanglante, et qui, cependant, au delà de la mort, semblait sourire à quelque vision divine. Le malheureux Zaïr songeait peut-être encore à la belle princesse de Trébisonde, cause involontaire de sa perte!

La mort du soudan décida de la défaite des païens et de la victoire des chrétiens. Ceux des gens de Zaïr qui ne furent pas tués se soumirent, et très peu purent s'échapper avec la princesse Abra.

CHAPITRE XXIV

Comment, après la victoire, Amadis délivra le vieil empereur, et de la réconciliation qui s'ensuivit, ainsi que les fiançailles de Lisvart et d'Onolorie.



Une fois la victoire complète, le roi Amadis descendit en la cadène, et là, parmi les forçats, il trouva le vieil empereur de Trébisonde, le roi de la Breigne, le duc d'Alafonte et plusieurs princes et chevaliers, auxquels, tout d'abord, il ne montra pas, ni ses amis non plus, bon visage.

Mêmement, Galaor, s'adressant au père d'Onolorie, lui dit :

— Par Dieu! seigneur, ce n'est pas sans raison que vous vous trouvez céans, ayant fait subir à mes deux neveux le traitement que vous savez bien!... Aussi, si l'on m'en croit, vous ne partirez pas aisément de ce lieu...

Cette parole fut dure à digérer pour le vieillard désolé, qui, de grand empereur, était en un instant devenu esclave vil! Il ne répondit rien à Galaor, mais de grosses larmes lui tombèrent des yeux et coulèrent le long de sa barbe blanche.

Galaor et les autres furent désarmés par cette douleur, et la pitié prit dans leur cœur la place de la colère.

Au même instant, vint un gentilhomme annoncer au roi Amadis que Lisvart avait conquis le butin de Zaïr mort, et lui avait enlevé surtout ce qu'il avait de plus précieux, à savoir la princesse Onolorie et les autres dames.

Amadis, remerciant grandement Notre-Seigneur Jésus-Christ, ordonna qu'on joignit les vaisseaux ensemble. Et, quelque peu après, ils étaient tous en présence de l'impératrice, des princesses Onolorie, Gricilerie et de toute la belle troupe qui les accompagnait.

Quand Lisvart, qui escortait les dames sauvées par lui, aperçut l'empereur de Trébisonde, le cœur lui frémit, et, quasi-tremblant de fureur, il ne put se tenir de lui dire :

— Ah! Sire, Dieu juste vous a fait sentir le tort dont vous vous êtes rendu coupable, en me condamnant, moi qui n'avais nulle offense à me reprocher envers vous, et en me préférant un chien d'infidèle qui vient de recevoir du reste le légitime loyer de son audace!...

— Je vous prie d'oublier cela et de me pardonner, répondit le vieil empereur avec une humilité qui toucha Lisvart.

L'empereur avait ignoré jusque-là qu'Onolorie fût au pouvoir du soudan, et il la croyait toujours en Trébisonde. En la voyant là, il fut remué dans ses entrailles de père. et il jugea l'occasion bonne pour une réconciliation.

— Mon fils, dit-il à Lisvart, je confesse que j'ai été très mal avisé à votre endroit... Mon fils je vous nomme, parce que dès maintenant je vous donne ma fille, s'il vous plaît de me faire, ainsi qu'à elle, l'honneur de la recevoir pour votre femme et épouse, à la condition que, dorénavant, votre juste inimitié sera amortie et que je demeurerai votre père et ami, et vous mon gendre et seul héritier.

Lisvart consentit volontiers à tout cela, remettant la consommation du surplus à leur arrivée en Trébisonde.

Pour le quart d'heure, Lisvart et Onolorie furent fiancés par main de prêtre. Puis, fut mis en avant le mariage de Périon avec Gricilerie, lequel fut semblablement accordé.

Cela fait, les navires tirèrent droit en Trébisonde, où ils prirent terre, et assez près de la ville.

Ce qu'ayant su le peuple, il courut au devant des princes arrivants en si grande foule, qu'il ne resta en la ville ni homme, ni femme, ni enfant en état de se mouvoir. Le vieil empereur de Trébisonde fut acclamé, ainsi que sa compagnie, avec force démonstrations de joie, et reconduit en triomphe à son palais.

Les noces de Lisvart et d'Onolorie, de Périon et de Gricilerie, furent proclamées la semaine suivante dans tout l'empire, et fixées au vingtième jour du mois prochain. L'empereur, pour honorer ces noces, annonçait qu'il tiendrait cour plénière, et userait de sa libéralité et magnificence à l'égard de ceux qui vaincraient dans les tournois et autres combats de plaisir qui y seraient dressés.

CHAPITRE XXV

Comment le fils d'Onolorie, poursuivant son entreprise, rencontra un nain qu'il crut être Buzando, et qui lui indiqua une princesse à secourir.

Or, pendant que les princes et les princesses se réjouissent de leur réunion en la noble cité de Trébisonde, revenons au pauvre nain Buzando, toujours prisonnier, et à Amadis de Grèce, toujours à sa quête.

Le chevalier de l'Ardente Epée, toujours conduit par la demoiselle qui l'avait arrêté au moment où il allait s'embarquer avec le roi de Gaule, n'avait pas rencontré Buzando à l'endroit où il devait le rencontrer.

Le chevalier géant qui avait le premier si maltraité le pauvre nain, ayant aperçu entre les mains de ce dernier les trois portraits de Lucelle, d'Onolorie et de Niquée, et étant devenu subitement amoureux de la princesse de Thèbes, s'était mis en marche, conduit par Buzando, pour aller se déclarer à cette belle princesse.

Voilà pourquoi le chevalier de l'Ardente Epée n'avait trouvé personne à l'endroit où la demoiselle l'avait amené.

Lors, il avait pris congé d'elle et s'était mis en quête de Buzando, croyant toujours être sur sa trace, et le manquant toujours d'une journée.

C'est ainsi qu'il avait chevauché à travers monts et forêts, franchi des mers, traversé des rivières, allant du septentrion au midi, et de l'est à l'ouest.

C'est ainsi qu'un beau matin, il se trouva aux environs d'Alfarin, devant une fontaine auprès de laquelle était accroupi un nain.

Au premier abord, le prenant pour celui qu'il cherchait si vainement depuis un si long temps, il s'avança vitement vers lui, en criant :

— Eh ! mon ami Buzando !...

Le nain ne bougea pas.

— Ne m'entends-tu pas, l'ami? dit le chevalier en descendant de cheval et en venant lui mettre la main sur l'épaule.

Le nain, alors, se retourna, et le fils d'Onolorie put voir qu'il s'était trompé, et que ce n'était pas le pauvre Buzando.

— Sire chevalier, soyez le bienvenu ! dit le nain inconnu d'un air mélancolique. Où allez-vous donc ainsi par la chaleur?

— A la ville voisine, répondit Amadis.

— Dieu vous garde d'y aller, sire chevalier, à moins que vous ne vouliez secourir la plus désolée princesse qui jamais portât couronne, contre le plus traître et déloyal chevalier de la terre, qui la tient assiégée sans cause ni raison.

— De qui s'agit-il donc ? demanda le fils d'Onolorie.

— Si vous êtes consentant à lui porter ce secours, continua le nain, c'est pour vous la plus honnête occasion pour éprouver votre vaillance et ramasser gloire et profit... Car cette aventure ne restera pas ensevelie dans les forêts, où les chevaliers errants comme vous tiennent communément leurs hauts faits obscurcis ; elle vous illustrera, au contraire, plus qu'aucune autre n'a jamais illustré de chevaliers...

— De qui s'agit-il, encore une fois? Dites-le moi, répondit Amadis de Grèce.

— Sire chevalier, il s'agit de la reine Liberna, héritière de ces pays par la mort du roi, son père. Abernis, le traître chevalier dont je vous parlais tout à l'heure, a fait de grandes poursuites pour l'épouser. Mais cette aimable princesse, le connaissant vicieux comme il est, l'a si bien refusé, que, de dépit, il a résolu de se venger, et que, présentement, il la tient assiégée dans le château d'Alfarin...

— Dans le château d'Alfarin ?..

— Oui, sire chevalier... Et elle y est si pressée de vivres et de continuels assauts, que la pauvre dame n'attend plus d'autre secours que du ciel ou de la mort... Car elle préférerait cent fois la mort à tomber entre les mains d'un homme si méchant, si ennemi de la vertu, que rien ne lui semble bon et beau, rien, hormis ce qui est laid, sale et vicieux...

— Vraiment ! s'écria le chevalier de l'Ardente Epée, tu viens de m'en raconter tant, que je prends incontinent la résolution de lui venir en aide contre ses ennemis, quels qu'ils soient, si tu veux me conduire et me donner moyen d'entrer en la place.

— Volontiers, répondit le nain tout joyeux.

CHAPITRE XXVI

Comment Amadis de Grèce, dit le chevalier Sans-Repos, ayant écouté le nain, alla au château d'Alfarin, où la reine Liberna était assiégée par Abernis.

Le nain, Amadis de Grèce et son écuyer attendirent la nuit, par prudence, et lorsqu'elle fut jugée suffisamment obscure, ils s'engagèrent par une sente étroite et peu fréquentée, qui aboutissait au pied de la muraille.

— Ami, dit le nain à la sentinelle, va vers ma dame, et dis-lui que je lui amène un chevalier qui a bonne envie de lui faire service durant ses affaires.

La sentinelle rapporta cette parole à son chef d'escouade, qui la porta lui-même incontinent à la reine Liberna.

Celle-ci hésita et douta un moment, croyant à un piége de son ennemi Abernis, car ses espions lui avaient rapporté que ce dernier voulait, à l'aube du jour, hasarder tous ses gens ou emporter la place et forcer tous les gens de Liberna.

Cependant, comme il s'agissait pour elle d'être secourue, bien que ce chevalier inconnu se présentât seul, elle reprit cœur et commanda qu'on le fît entrer auprès d'elle, estimant que ce ne pouvait être qu'un vaillant et gentil personnage, pour venir ainsi de soi-même s'aventurer et offrir en aide.

Lors, s'en retourna le chef d'escouade, et, accompagné du corps de garde, ils abaissèrent la planche du poultis.

Le chevalier de l'Ardente Epée entra aussitôt, suivi du nain et de son écuyer, et fut présenté à la reine, qui le reçut fort gracieusement et lui demanda comment il se nommait.

— Madame, répondit le fils d'Onolorie, ceux qui me connaissent m'appellent le chevalier Sans-Repos.

Liberna comprit bien, à cette parole, qu'il voulait se céler. Mais il lui parut si beau, si bien fait, si plaisant de visage et de corps, que, subitement, malgré le raidissement de sa volonté, l'amour lui troubla la plus saine partie de son entendement, et que, mise hors d'elle-même, troublée, affolée, elle ne trouva pas ce soir-là de longs propos à lui dire. Après un court et gracieux entretien, elle lui donna le bonsoir et commanda qu'on le menât en l'une des meilleures chambres de céans.

— Car, dit-elle au chevalier, vous me semblez un peu las et travaillé, et notre ennemi nous apprêtera de la besogne pour demain... Il est donc bon que vous preniez repos pour prendre forces... J'ai confiance en vous, chevalier; je crois que vous mènerez cette affaire à bout... Dans ce cas, comme je serai votre obligée, vous aurez part, tant que je vivrai, aux biens et aux honneurs que Dieu et Fortune me prêteront pour le reste de ma vie...

— Madame, répondit Amadis de Grèce, votre ennemi fera le pis qu'il pourra. Toutefois, s'il vous plaît d'user de mon conseil et faire obéir vos soldats à ce que je leur commanderai, je puis vous assurer qu'avant que je ne dorme, Abernis aura reçu la plus âpre déconfiture qui soit possible, tout conquérant qu'il est...

— Comment vous y prendrez-vous, sire chevalier?...

— Il est indubitable que votre ennemi, se tenant pour quasi sûr de vous avoir, et connaissant le peu de forces et de moyens dont vous disposez, n'a pas pris pour lui, pour se garder, les précautions que la prudence lui commanderait pourtant de prendre. Par ainsi, il doit être aisé à surprendre et à tailler en pièces... Nous sortirons donc secrètement et donnerons à travers, et, avant que l'alarme ne vienne aux tentes d'Abernis, nous aurons fait un tel échec à son avant-garde, que la bataille sera aux trois quarts gagnée par nous.

La reine approuva ce plan, d'abord parce qu'il lui semblait bon, ensuite parce qu'il lui venait d'un chevalier si jeune et si beau à qui il lui semblait impossible que rien résistât au monde.

CHAPITRE XXVII

Comment le chevalier Sans-Repos exécuta le plan qu'il avait formé, et comment, ce plan ayant à merveille réussi, la reine Liberna voulut en récompenser l'auteur.



Une heure avant le jour, le chevalier Sans-Repos se leva, s'arma de toutes pièces et s'en vint trouver la reine, qui s'était levée aussi.

— Madame, lui dit-il courtoisement en s'agenouillant devant lui, je vous supplie humblement de vous placer en tel lieu que vous puissiez juger des coups qui vont se donner, car votre présence seule me donnera la puissance de vous venger de tous vos ennemis...

— Hélas! répondit Liberna, je prie Dieu, gentil chevalier, qu'il vous fasse vainqueur et qu'il me

permette de vous retenir bientôt céans en aussi bonne santé que vous en sortez !...

Et, le baisant tendrement, la larme à l'œil, elle le laissa partir.

Le jeune chevalier sortit de la place, suivi du plus de gens qu'il en avait pu rassembler, et il s'avança dans la direction des avant-postes ennemis. La première sentinelle qu'ils rencontrèrent dormait d'un si profond somme, qu'elle était morte une heure avant de s'être réveillée. Les autres eurent le même sort, avec le même succès, c'est-à-dire sans que l'alarme eût été donnée au reste du camp.

Amadis et ses hommes, se coulant par les chemins les plus couverts et les plus secrets, approchèrent ainsi du guet, qui dormait aussi. Tous les soldats qui étaient là furent passés au fil de l'épée, sans bruit ni rumeur. Amadis et ses gens continuèrent bravement leur route, à travers tentes et cordages, tuant et massacrant tout, sans pitié aucune, hommes et chevaux, bêtes et gens ; tellement, qu'Abernis, sortant en sursaut de son lit, prit hâtivement ses armes, quoique ce fût encore trop tard.

Amadis et lui se trouvèrent face à face, au grand jour, en présence de tous.

Abernis était homme fort adroit aux armes, et de grand courage, malgré sa méchanceté. Mais il avait à faire à un plus rude compagnon que lui, comme il le connut par expérience personnelle et douloureuse. Le chevalier de l'Ardente Epée frappa et refrappa ; puis, redoublant encore sa charge, il l'atteignit au plus haut de l'armet, et avec une telle violence, que targe ni écu ne le purent garantir, et que, faussant tout ce qu'il rencontra, lui fendit la tête en deux.

Abernis tomba, pour ne plus jamais se relever.

Ce que voyant un écuyer, qui était à la reine, courut incontinent vers elle et lui dit :

— Par ma foi ! ma dame, vous vous pouvez tenir assurée que jamais Abernis ne vous sera plus ce qu'il vous a été...

— Comment cela ?... demanda Liberna.

— Ma dame, je lui ai vu prendre le saut et rendre l'âme.

— Abernis est mort ?

— Oui, certes, ma dame, et plus de cinq cents avec lui, grâce au vaillant chevalier Sans-Repos.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria la reine.

Les gens d'Abernis, voyant leur chef en cet état, saignèrent du nez et se retirèrent précipitamment, la queue entre les jambes.

Le fils d'Onolorie et sa troupe les poursuivirent l'épée dans les reins, et augmentèrent leur peur à un tel point, que, tombés et culbutés les uns sur les autres, il en fut fait un effroyable carnage.

Ceux qui ne furent pas tués se soumirent. Liberna redevint, par cette victoire, maîtresse de ses pays.

Aussi, le jour même, sortant du château où elle avait été assiégée, elle alla au logis d'Abernis, où elle tint cour plénière pendant quinze jours.

Pendant ces quinze jours, qu'elle passa naturellement dans la compagnie du chevalier Sans-Repos, elle ne l'éloigna pas plus de sa pensée que le sang de son cœur. Si bien même, qu'une fois, se trouvant seule avec lui et forcée d'amour, elle ne put se garder de lui dire :

— Chevalier Sans-Repos, j'ai résolu, pour vous récompenser de la grande prouesse que vous avez montrée et du service que vous m'avez rendu en me débarrassant de mes ennemis, j'ai résolu de vous faire perdre votre nom en vous donnant sur moi toute l'autorité, toute la puissance que peut prendre un seigneur sur sa femme... Car, je le confesse, jamais princesse ni autre ne fut aussi éprise d'amour comme je le suis à votre endroit, bien que vous me soyez quasi inconnu. Mais cela ne m'inquiète pas, car je crois impossible qu'on ne soit pas d'un illustre lignage quand on montre la vaillance que vous avez montrée.

Tout ainsi que le feu consume et brûle la chose qui lui est plus prochaine, ainsi cette belle reine attisait peu à peu le brasier qui lui brûlait le corps, le cœur, l'âme et l'esprit. Elle ne pouvait se lasser de manger des yeux celui qui lui causait un si doux martyre ; à ce point que, si la honte ne l'eût pas mieux gardée que sa propre volonté, elle en fût arrivée à faire ce que font, non pas les femmes impudiques, mais les hommes, c'est-à-dire à la violence, et elle eût contraint le jeune Amadis de Grèce, secouant ainsi l'arbre pour avoir le fruit auquel elle n'avait pas encore goûté depuis qu'elle était au monde.

CHAPITRE XXVIII

Comment le chevalier Sans-Repos, en face de la folie amoureuse de la reine Liberna, se trouva fort embarrassé, et comment il sortit de ce pas difficile.



élas ! madame, répondit le chevalier Sans-Repos, est-il possible que je puisse jamais reconnaître l'honneur que vous daignez me faire en ce moment ?... Un tel bonheur est disproportionné avec mon faible mérite, et je me tiens pour indigne d'y aspirer... Songez donc, ma dame, que je ne suis qu'un pauvre chevalier sans nom, sans armes, sans gloire, sans nulle autorité ou renommée !... Toutefois, pour vous remercier des bonnes grâces dont vous voulez bien m'accabler, je continuerai, ma



dame, à me mettre à votre disposition pour tous les offices possibles...

La reine était en grande perplexité. Elle ne savait à quoi attribuer la résistance du chevalier Sans-Repos.

— Mon vrai seigneur et ami, lui répliqua-t-elle, j'ai crainte que vous ne vous mépreniez sur la signification de mes paroles, et que vous ne considériez comme feinte une affection aussi réelle que celle que je mets à votre service... Par ainsi, pour vous prouver mieux mon amitié, et, en même temps, pour vous forcer à me prouver la vôtre, je vous prierai de m'octroyer présentement un don tel que je vous le demanderai...

— Je vous l'accorde volontiers, ma dame, répondit le chevalier.

— Savez-vous à quoi vous vous obligez, mon ami?...

— Dites-le-moi, ma dame, et, quoi que ce soit, vous me trouverez prêt à vous obéir.

— Avant que d'entreprendre un autre voyage, vous me conduirez, s'il vous plaît, au lieu où est la gloire de la princesse Niquée.

— De la princesse Niquée? s'écria Amadis de Grèce étonné.

— Oui, mon doux ami... Là, en votre présence, je tenterai l'aventure et vous prouverai par mon succès tout le bon vouloir que j'ai en vous...

Amadis avait tressailli au nom de Niquée. Aussi conçut-il, dès cet instant, l'envie de voir cette princesse qui avait, de son côté, une si furieuse envie de le voir; et, oubliant la raison qui poussait Liberna à vouloir aller là, pour ne songer qu'aux raisons qu'il avait d'y aller lui-même, il répondit à la reine :

— Vous consentiriez à tenter cette aventure, ma dame?...

— Pour vous prouver, chevalier, le ferme et loyal amour dont je vous aime, je traverserai feu et flamme et tous autres obstacles qui se pourront offrir...

— A Dieu ne plaise, ma dame, que je cherche d'autre témoignage de votre bon vouloir à mon endroit que ceux que vous avez bien voulu me donner jusqu'ici... Pour vous montrer combien je suis vôtre et prompt à vous obéir, je vous accompagnerai partout où il vous plaira, et non-seulement aux Enfers, vers Pluton et Proserpine, ou bien aux Champs-Elysées, s'il y a moyen d'y aller ensemble, mais à l'entreprise périlleuse dont vous me parlez, et dont jusqu'ici je n'avais pas encore entendu mot.

Lors, la reine lui raconta ce qu'elle savait de la gloire de Niquée, et en quoi consistaient les épreuves à tenter, et généralement tout ce qu'elle en avait entendu dire elle-même.

Le jeune chevalier fut très troublé par ce récit; si bien que Liberna, s'apercevant de son changement de visage, lui dit :

— Il semble, mon ami, que vous ayez reçu peine par ce que vous avez entendu de moi?... Je vous prie de me dire ce qu'il vous en semble...

— Ma dame, il ne faut pas vous en ébahir, car, connaissant l'affectueuse amour que vous me portez, il est impossible que je ne ressente pas quelque inquiétude à propos du danger que vous vous préparez à vous-même en tentant cette aventure de la gloire de Niquée...

— Je n'ai nulle crainte, chevalier, et je vous prie, de votre part, de tenir pour certain que la vraie amitié que je vous porte et la vraie fiance que j'ai en vous suffisent pour me mettre hors de péril et vous hors de doute... Et, afin que vous expérimentiez combien je dis juste en cette occurrence, demain nous partirons pour faire ce voyage.

Ainsi fut arrêté ce partement de la reine Liberna et du chevalier de l'Ardente Epée, lequel ne put dormir de la nuit, à cause de ce que cette princesse lui avait raconté touchant Niquée. Aussi en rêva-t-il toute la nuit, ainsi que de Lucelle.

CHAPITRE XXIX

Comment le chevalier Sans-Repos et la reine Liberna s'en allèrent au lieu où était la gloire de Niquée, et ce qui arriva.



Au point du jour, le fils d'Onolorie entendit ouvrir la porte de sa chambre, ce qui le réveilla en sursaut.

C'était la reine Liberna, qui venait lui donner le bonjour.

Amadis de Grèce, tout honteux, s'excusa de sa paresse. Mais elle lui dit en riant :

— Certes, mon parfait ami, si vous aviez la puce en l'oreille, comme je l'ai, le lit ne vous serait pas aussi agréable qu'il vous paraît l'être. Habillez-vous, et après, s'il vous plaît, nous monterons à cheval. Mes gentilshommes nous attendent...

Lors, le chevalier de l'Ardente Epée s'habilla, s'arma et la suivit.

Deux heures après, ils étaient en route.

Ils cheminèrent tant et si bien, qu'ils arrivèrent au lieu où la princesse Niquée était en sa gloire. Amadis triste, Liberna joyeuse.

Cette dernière, après s'être parée des plus riches accoutrements qu'elle eût, s'approcha de la porte embrasée du palais où étaient renfermés la princesse de Thèbes, son frère, et les dames et demoiselles que vous savez.

Amadis, qui la tenait par la main, s'arrêta court au moment où elle allait passer outre.

Il s'arrêta, non sans cause, car il lui semblait être devant une fournaise pleine de métal en fusion, ou devant la bouche horrible du mont Gibel, où l'on entend tant de cris piteux et épouvantables.

Le fils d'Onolorie, devant cette fournaise, devint aussitôt froid comme glace.

La reine, au contraire, le vint baiser tendrement sur la bouche, en lui disant :

— Mon doux ami, j'espère que vous aurez présentement un témoignage certain de l'amour que je ressens pour vous... Par ainsi, je vous prie, aussitôt que vous me verrez entrée, de me suivre, afin que nous puissions ensemble jouir de la gloire qui est réservée à ceux qui aiment loyalement...

Et, baissant la tête, elle entra en la fournaise, en murmurant :

— O Vénus! déesse glorieuse! vous qui connaissez mon cœur, donnez-moi l'effort de parfaire ce que j'ai entrepris avec tant de loyauté!...

A ce moment, Amadis de Grèce la perdit de vue, et, pendant qu'elle marchait, tranquille comme au séjour des bienheureux, vers la salle où était la princesse de Thèbes. il se mit à se lamenter, essayant, mais en vain, de la suivre.

— Ah! pauvre Amadis! murmura-t-il. Pauvre et chétif! Qu'est devenu l'effort de ton courage, puisque tu sais si près de toi la chose du monde qui t'aime le plus et que tu n'oses faire ce qu'a fait une simple femme, craignant plus pour ta peau que pour ta renommée!... Ah! Niquée, parangon de beauté! comme vous aurez raison désormais de ne plus aimer ni estimer celui qui, en face d'un maigre péril, consent à perdre la divine faveur qui est vôtre!... Et cependant, ce feu magique, que j'ai là devant les yeux, ne peut pas être plus ardent que celui qui me brûle le cœur en songeant à vous!...

CHAPITRE XXX

Comment, la reine Liberna étant entrée dans la fournaise, croyant y être suivie par le chevalier qu'elle aimait, les femmes de cette princesse firent d'amers reproches à Amadis de Grèce sur sa couardise, et comment Amadis de Grèce y répondit.

Jusqu'à la nuit close, Amadis de Grèce resta dans cette situation d'esprit, voulant entrer dans la fournaise et n'osant pas, songeant à Niquée, puis à Lucelle, puis à la reine Liberna, et se faisant des reproches de toutes sortes.

Quant à Liberna, ces reproches avaient pour objet l'affection qu'elle lui avait montrée et l'indifférence qu'il témoignait en cet instant pour son sort.

Quant à Niquée, ces reproches avaient pour objet la passion qu'il se sentait pour elle et qu'elle se sentait pour lui, double affection qu'il était indigne de concevoir et d'inspirer, par son hésitation.

Quant à Lucelle, il se rappelait l'avoir vue apparaître, la nuit précédente, dans son sommeil, et les amères paroles qu'elle lui avait dites au sujet de sa déloyauté d'amour lui causaient à cette heure un insurmontable effroi.

La nuit donc étant venue et la fournaise continuant à brûler, les dames qui avaient accompagné la reine Liberna commencèrent à prendre inquiétude, ne la voyant pas ressortir de ce palais embrasé.

L'une d'elles, même, ne pouvant plus se contenir en avisant le chevalier morne et mélancolique au milieu d'elles, lui cria avec amertume :

— Ah! chevalier Sans-Repos, vous ne méritez guère, présentement, ce titre que l'on vous a octroyé je ne sais trop pourquoi, car vous voilà immobile comme une soliveau, et plus femmelette que les plus femmelettes d'entre nous..: Ne rougissez-vous pas, chevalier, de votre oisiveté, en présence du péril que court en ce moment madame notre reine, qui est peut-être morte et brûlée, hélas!

Le fils d'Onolorie, toujours plongé dans son abîme de méditation, ne répondit rien à ce reproche de couardise qui lui était si directement fait, et qui, à une toute autre heure, l'eût fouetté jusqu'au sang, ou plutôt qu'il n'eût pas mérité.

La dame qui avait pris la parole, irritée de ce silence obstiné et de cette immobilité également obstinée, s'approcha plus près encore du chevalier, et, le secouant par le bras, elle lui dit :

— Etes-vous donc endormi, discourtois chevalier, ou faites-vous semblant de ne pas m'entendre?... Quoi! Je vous crie que madame la reine, qui a tant fait pour vous, puisqu'elle vous a offert son trône, sa main et son cœur, est peut-être en train de brûler, pour avoir eu l'imprudence de tenter une épreuve toute en votre faveur, et vous restez là, les bras croisés, le nez en terre, affolé de rêvasseries incroyables!... Ah! chevalier, ce n'est pas vous qui avez tué Abernis : c'est quelqu'un d'autre, qui avait emprunté ce jour-là votre heaume et votre cotte de mailles!... Pour vous, vous semblez digne d'endosser une robe de vieille et non une armure de chevalier!...

Ces injures émurent le fils d'Onolorie; il fit un pas en avant, comme pour se précipiter dans la fournaise.

— Ah! nous retrouvons notre chevalier! s'écrièrent les femmes de la reine.

Mais leur joie fut de courte durée. Le pas qu'Amadis de Grèce avait fait en avant, il le refit en arrière, de façon à se retrouver à la même place qu'auparavant.

— Non! non! s'écrièrent-elles avec mépris. Nous ne nous étions pas trompées tout à l'heure! Ce n'est pas là le chevalier qui a défait Abernis et les ennemis de madame notre reine!...

Amadis de Grèce, tournant alors vers elles un regard où il y avait plus de douleur que de colère, leur répondit :

— Vos outrages sont immérités, quoique justes en apparence... Je suis toujours le chevalier que vous avez vu combattre sans peur les ennemis de la reine Liberna... J'ai des prouesses passées qui répondent de mes prouesses à venir... Mais, présentement, je ne puis faire ce que vous voulez que je fasse...

— Et pourquoi donc cela?...

— Parce que c'est impossible!

— Impossible! C'est un homme qui ose répondre cela, lorsqu'il s'agit de sauver une femme qui brûle, et surtout une femme qui l'aime!...

— C'est impossible! vous dis-je... Ce n'est pas

par lâcheté que je ne fais pas la tentative à laquelle vous me conviez... La lâcheté m'est aussi inconnue que la peur.... Seulement, je ne sens pas assez la loyauté de mon amour... Et cette fournaise a pour but d'éprouver les loyaux amants... Je ne suis pas digne de l'épreuve!...

Amadis de Grèce se tut, et les femmes se turent aussi, par pitié pour son état, qu'elles commençaient enfin à comprendre.

Cette maigre excuse acceptée, le chevalier passa la nuit au milieu de ces femmes désolées.

CHAPITRE XXXI

Comment, le lendemain, des gens de la cité ayant expliqué au chevalier Sans-Repos et aux femmes de la reine en quoi consistait la gloire de Niquée, on se sépara, rassuré sur le sort de Liberna.

Le lendemain, au point du jour, les choses se retrouvèrent dans la même situation que la veille.

Amadis de Grèce était toujours abîmé dans ses âpres méditations, entendant toujours au dedans de lui la voix de ces reproches, qui le poignait douloureusement.

Les femmes de la reine étaient toujours affligées devant la fournaise qu'avait si courageusement traversée Liberna, mais d'où elle n'était pas revenue, ce qui mit bientôt le comble à leur désespoir...

— Ah! madame la reine! madame la reine! s'écrièrent-elles. Vous êtes morte!... Vous êtes brûlée!... Nous ne vous reverrons plus jamais!... Ah! bonne dame, pourquoi avez-vous donc tenté cette épreuve maudite?... Pourquoi surtout l'avez-vous tentée en faveur d'un chevalier qui n'a pas eu le courage de vous accompagner, quand vous le croyiez sur vos pas, comme c'était son devoir d'y être!... Ah! bonne madame, nous ne nous reverrons plus!...

Elles en étaient là de leur désolation, lorsque survinrent des gens de la cité, attirés là par la curiosité, par le désir de savoir si l'épreuve tentée par la reine Liberna avait réussi à son avantage.

— Qu'avez-vous donc? demanda l'un d'eux aux femmes qui étaient là. Pourquoi vous lamentez-vous comme vous faites présentement? Vous est-il donc arrivé quelque terrible malheur?...

— Un malheur bien terrible, en effet! Un malheur irréparable!... répondirent-elles.

— Lequel?... Le peut-on connaître, pour y porter remède s'il est possible?

— C'est impossible!...

— Mais encore?...

— Notre bonne reine est morte!

— Morte?...

— Oui, brûlée vive, la pauvre chère âme, pour avoir eu l'imprudence de s'engager dans cette fournaise horrible, dont l'aspect fait frissonner, à la distance où nous en sommes!...

— N'est-ce donc que cela qui vous attriste? demandèrent les nouveaux-venus en riant.

— Que cela?... N'est-ce donc pas assez?...

— Ce n'est rien!...

— Rien?...

— Rien, vous dis-je! Et vous vous dolentez là au lieu de vous réjouir...

— De nous réjouir?...

— Sans doute, puisque celle que vous pleurez à cette heure comme brûlée vive jouit de toute la béatitude des dieux, ainsi que ceux que leur loyauté a admis à l'honneur de contempler la gloire de Niquée...

— Que nous dites-vous là?

— La vérité pure.

— Mais elle ne ressort pas!...

— Elle ne doit pas ressortir, parce que l'épreuve a réussi, et que c'est une loyale reine...

— Si l'épreuve n'avait pas réussi?...

— Elle eût été rejetée incontinent en dehors, au lieu d'entrer dans l'intérieur du palais... Ne saviez-vous donc pas cela?

— Nous l'ignorions... Mais vous-mêmes, en êtes-vous bien sûrs?...

— Comme tous ceux qui savent en quoi consiste la gloire de Niquée.

— Ainsi, notre bonne reine n'est pas morte?

— Elle est très vivante, au contraire.

— Et nous la reverrons?...

— C'est probable.

— Ah! quel poids vous venez de nous ôter de dessus le cœur!... Comme vous avez su changer notre tristesse en joie!...

Les femmes de la reine parlaient encore, que déjà les gens de la cité ne les entendaient plus, car ils avaient repris le chemin par où ils étaient venus.

Amadis de Grèce respira, heureux d'apprendre qu'il ne pouvait être arrivé rien de fâcheux à la princesse qui avait eu tant de bontés pour lui. Puis il se demanda si, à son tour, il n'allait pas enfin tenter l'aventure qui lui avait si bien réussi, à elle. Mais les raisons de la veille subsistaient toujours; son irrésolution était la même pour les mêmes motifs.

Lors donc, il se décida à déloger et à prendre congé des femmes de la reine. Mais il le fit avec une mélancolie poignante qui lui dura pendant un assez long temps, car, pendant un long temps, on ne le surprit pas à sourire.

Il chemina, chemina tant et tant, que, finalement, il arriva à Jérusalem, où il eut nouvelles d'un personnage tel qu'il le demandait.

Nous allons le laisser cheminer à son aise et retourner à la princesse Abra.

CHAPITRE XXXII

Comment, au milieu des noces d'Onolorie et de Gricilerie, parut une demoiselle en deuil, chargée d'une lettre de la princesse Abra pour Lisvart.

La princesse Abra avait regagné Babylone sur la carrique que commandait Macartes, frère du roi d'Egypte, et, une fois arrivée, avait fait à son frère Zaïr les funérailles dignes d'elle et de lui.

Abra aimait beaucoup son frère, si bien fait pour être aimé, d'ailleurs, à cause des perfections qui étaient en lui. Et, n'avait été sa passion désordonnée pour la belle princesse de Trébisonde, il eût mérité l'estime et l'admiration de tous par son courage, ses hautes prouesses et sa haute chevalerie.

Abra le regretta donc, et sa douleur fut sincère. Puis, en se rappelant la cause de cette douleur, c'est-à-dire l'auteur de la mort de son frère, elle avait senti son amour se tourner en haine, son miel se changer en fiel à l'endroit de Lisvart de Grèce.

Elle avait résolu de se venger!

Aussi, un jour, pendant que toute la cour du vieil empereur de Trébisonde était en joie et en gaîté, par suite des noces de Lisvart avec Onolorie et de Périon avec Gricilerie, une demoiselle en deuil se présenta.

C'était Lydia, la confidente de la princese Abra.

Elle s'avança, grave et triste, et dit :

— Le seigneur Lisvart de Grèce est-il céans?...

L'heureux époux d'Onolorie vint à la rencontre de Lydia.

— C'est moi qui suis Lisvart, répondit-il.

— J'aurais dû vous reconnaître, en effet, au portrait que m'a fait de vous madame Abra, murmura la demoiselle.

Et, tout aussitôt, elle remit au chevalier de la Vraie Croix un parchemin qu'il s'empressa de déplier et qui contenait ce qui suit :

« Moi, Abra, impératrice de Babylone, te fais savoir à toi, prince et chevalier Lisvart, les raisons de haine que j'ai contre toi.

« Je t'aimais d'une amour profonde comme la mer, immense comme l'infini. Je ne voyais que toi dans le monde. Tu étais le pôle aimanté de mes pensées et de mes désirs. Tu étais ma foi, mon espérance, ma religion, mon Dieu! Je t'eusse sacrifié mille vies si je les avais eues et si tu les avais exigées! Je t'eusse sacrifié plus encore, car j'eusse fait volontiers l'abandon de mon propre honneur en te faisant l'abandon de mon corps! Pourquoi non? N'avais-tu pas déjà mon cœur?...

« Eh bien! comment m'as-tu récompensée de cette immolation que je t'avais faite de tout mon être? Comment as-tu reconnu la bonté et la faveur que je te témoignais? De quel loyer as-tu payé mon amour sans bornes, mon dévouement sans limites? Je n'ose y songer, à cette heure, sans frissonner d'horreur et de colère! Tu m'as trompée, en te promettant à moi quand tu étais à une autre! Tu as fait plus encore, comme s'il était possible de commettre une action plus criminelle que ta déloyauté! Tu as fait plus : tu as été le meurtrier du soudan de Babylone, mon frère!

« Voilà des griefs qui ne s'oublient pas, Lisvart! Tôt ou tard, les dieux vengent les femmes outragées et punissent les meurtriers. Je ne peux rien à cette heure contre toi. Mais le ciel se chargera de ma vengeance. Tu seras frappé deux fois, pour le double crime que tu as commis. Si tu es heureux aujourd'hui, hâte-toi de jouir pour profiter de ton reste. Aujourd'hui t'appartient encore; demain, tu appartiendras à ma vengeance!...

« Abra. »

Ce message, lu à haute voix par Lisvart, émut toute l'assistance, et, bien que les raisons de haine de la sœur de Zaïr fussent illégitimes, on ne l'en plaignit pas moins d'être ainsi condamnée à un double deuil et à un double veuvage.

Puis on chercha des yeux Lydia, pour la charger d'exprimer à la princesse Abra la part que l'on prenait à son infortune.

Lydia avait disparu.

CHAPITRE XXXIII

Comment, quinze jours après la visite de Lydia, parut la reine des Sarmates, ambassadrice de la reine du mont Caucase.

Cette visite de Lydia et cette lettre de la princesse Abra avaient eu un écho douloureux dans l'âme tendre du chevalier de la Vraie Croix. Il n'avait pu répondre à l'amour de cette malheureuse princesse, puisqu'il s'était donné à Onolorie; mais il regrettait le plus sincèrement du monde de l'avoir affligée et endolorie à ce point. Il regrettait surtout, maintenant qu'il était marié à sa mie et qu'il ne se souvenait plus des obstacles qui avaient été apportés à ce mariage, ni des retardements qui avaient eu lieu par le fait de celui-ci ou de celui-là; il regrettait surtout maintenant d'avoir

tué le soudan de Babylone, et, pour beaucoup, il l'eût souhaité vivant.

Non pas que les menaces de la princesse Abra l'effrayassent beaucoup; car, outre qu'il n'était guère accessible à la crainte, il savait qu'il avait loyalement agi en cette occurrence et qu'il avait défait Zaïr comme Zaïr aurait pu le défaire. Mais enfin, sa félicité présente était un peu troublée par le malheur d'une créature qui lui voulait du bien, malheur dont il était la cause involontaire.

Les choses en étaient là, et il y avait quinze jours que Lydia, l'ambassadrice d'Abra, avait apporté son message, lorsqu'un matin on vit arriver à la cour du vieil empereur de Trébisonde une dame de grande beauté, richement accoutrée, accompagnée de douze jeunes filles très belles aussi.

— Sire, dit cette inconnue en s'adressant à l'empereur de Trébisonde, je suis la reine des Sarmates, et je viens, au nom de la reine du mont Caucase, mon amie, présenter un cartel à un chevalier de votre cour.

— Madame, répondit courtoisement le vieux prince, soyez la bienvenue céans. Une aussi belle reine que vous l'êtes ne peut venir à ma cour dans de mauvaises intentions, et le cartel que vous m'annoncez ne peut être qu'un cartel amoureux. Heureux sera le chevalier choisi par la reine du Caucase, si elle vous ressemble!...

— Elle est d'une merveilleuse beauté, Sire, répliqua la reine des Sarmates, et il n'y a d'autre comparaison à faire entre elle et moi qu'entre le soleil et la lune!...

— Alors, ma dame, dites-moi donc vitement le nom du chevalier qu'elle a désigné pour l'éprouver, afin que je le félicite de son aubaine.

— Ne vous hâtez pas trop, Sire, dit la reine, car ce chevalier s'appelle Lisvart.

A ce nom, la princesse Onolorie tressaillit, et la bonne Gradasilée sentit son cœur se serrer, comme à l'approche d'un malheur.

Lisvart se présenta.

— Ma dame, dit-il à la reine, je suis celui que vous cherchez céans. Vous plaît-il quelque chose de moi?

La reine des Sarmates regarda Lisvart avec attention; puis, quand elle l'eut bien regardé, elle répondit:

— Certes, chevalier, les dieux ne vous ont pas voulu douer en vain d'une si parfaite beauté; elle démontre éloquemment que de grandes entreprises doivent être mises à fin par vous. Par ainsi, vous ne vous plaindrez pas de celle qui s'offre aujourd'hui à vous, et par laquelle vous éprouverez si la Fortune vous sera aussi favorable qu'elle vous l'a été jusqu'à présent...

Lors, tirant une lettre de son sein, elle ajouta:

— Tenez, seigneur; et peut-être que ce que les monstres, les géants et les plus vaillants chevaliers n'ont pu mettre en vous, c'est-à-dire la peur, entrera en votre âme à cette heure en lisant ce cartel. Lisez!...

Lisvart prit le parchemin qu'elle lui tendait, en rompit le scel et lut:

« Zahara, reine du mont Caucase, dame de toute Ilybérie, victorieuse et subjugatrice des grandes provinces des Sarmates, des Hyrcaniens et des Malsagètes, à toi Lisvart, héritier des deux souverains empires de Grèce et de Trébisonde, salut.

« La renommée du soudan Zaïr m'a fait venir de mes pays en sa grande cité de Babylone, espérant le rendre possesseur de mes royaumes et de moi-même tout ensemble. Là, j'ai appris que vous aviez été son meurtrier et que vous m'aviez ainsi rendue veuve de mari, car nul autre que lui ne pouvait me convenir, et notre mariage à tous deux se fût consommé si vous n'y aviez mis empêchement par le meurtre que vous avez fait de Zaïr.

« Par ainsi, désireuse de venger la mort du seul homme qui fût digne de moi, je m'adresse à toi, son meurtrier, et te défie avec les armes que tu voudras choisir, devant le palais du puissant empereur de Trébisonde.

« Et, afin que tu ne te fondes pas, pour me refuser, sur ma qualité de femme, je t'avise que la coutume des pays sarmates m'a mise en possession de chevalerie et de nom de chevalier. En sorte que la victoire que tu obtiendras sur moi, si tu l'obtiens, sera d'autant plus grande et méritoire que j'ai jusqu'ici vaincu maints preux aussi vaillants que toi, lesquels ont âprement éprouvé la force de mon bras. Fassent les dieux que ma fortune continue en cette occurrence et que je puisse, en vengeant Zaïr, éteindre les effets cruels de ta beauté et de ton regard, qui sait conquérir, à ce qu'on prétend, toutes les hautes dames et demoiselles qui ont le malheur de te voir!

« ZAHARA. »

Après avoir achevé la lecture de ce cartel, Lisvart tourna la tête vers Gradasilée, et, la regardant avec un sourire, il lui dit:

— Il me semble, ma grande amie, que ceci s'adresse plus à vous qu'à nul autre; car vous, étant femme comme vous êtes, vous devez satisfaire à femme telle qu'est cette vertueuse princesse du mont Caucase...

— Seigneur, répondit doucement la bonne Gradasilée, je n'ai point à me mêler d'affaires d'armes et de combats, à moins que ce ne soit pour vous défendre... Toutefois, si vous trouvez bon que je vous dise mon avis, et que je me prononce sur les armes que vous devez choisir pour combattre la reine Zahara, il me semble qu'il ne vous en faut pas d'autre que votre merveilleuse beauté, qui sera plus que suffisante pour dompter la sienne, bien qu'elle en soit pourvue elle-même, à ce que j'ai ouï dire, autant et plus que princesse de l'Asie... Mais quoi?... En la bataille où je n'ai pu résister, hélas! une autre y fera très mal ses besognes!...

Gradasilée avait dit cela de si bonne grâce, que chacun se prit à sourire.

Puis Lisvart reprit son discours et répondit à l'envoyée de la reine du Caucase:

— J'accepte le combat, mais non le choix des armes. Quant au lieu et à la sûreté du camp, Sa Majesté l'empereur l'accorde telle que votre dame le requiert.

La reine des Sarmates salua et se retira avec sa suite, sans faire un plus long séjour à Trébisonde.



CHAPITRE XXXIV

Comment Amadis de Grèce, poursuivant sa quête du pauvre nain Buzando, finit par avoir de ses nouvelles.

Tant chemina Amadis de Grèce depuis qu'il eut laissé les demoiselles de la reine Liberna, qu'il traversa le royaume de Palestine et arriva jusqu'à Antioche, sans avoir nouvelle de celui en quête duquel il était.

Cependant, un matin, il rencontra un jouvenceau auquel il donna le bonjour et qui lui répondit avec la même courtoisie.

— Ami, lui demanda Amadis, ne me sauriez-vous indiquer par ici le logis de quelque devin ou magicien qui me pût renseigner sur quelque affaire qui me tient à cœur.

— Véritablement, répondit le jouvenceau, je suis dans la même peine et dans la même quête que vous-même; tellement que, pour trouver l'homme précieux que vous cherchez, j'ai quasi chevauché à travers tout l'empire de Babylone et autres régions, et que je n'ai jamais pu en trouver l'ombre d'un seul !...

— Et qu'avez-vous affaire à lui, s'il vous plaît?

— Sire chevalier, je vais vous le dire. Je suis au très puissant roi de Lica, qu'on appelle Mouton, le meilleur et le plus adroit aux armes, que je sache. Par malheur, il a rencontré un nain qui, comme je le crois, sera la cause de sa mort prochaine !...

— Un nain ?

— Oui, sire chevalier, un misérable nain porteur d'un tableau où sont peintes des beautés à nulles autres pareilles !...

— C'est Buzando ! s'écria Amadis.

— C'est Buzando, en effet, qu'il se nomme... Le connaissez-vous donc?

— J'en ai entendu parler, ainsi que de ses portraits, répondit Amadis.

— Maudit nain ! Maudits portraits ! s'écria le jouvenceau.

Et, saluant gracieusement, il prit aussitôt congé et disparut avant que le chevalier eût songé à lui demander d'autres renseignements.

Mais il en avait un, et il crut qu'il lui suffisait.

Lors donc, il s'embarqua au plus prochain port, et fit prendre à son vaisseau la route de l'île de Lica.

Quelque temps après, le vent étant favorable, le navire aborda assez près d'un rocher sur lequel était construit le château où résidait le plus communément le roi Mouton.

Amadis de Grèce s'arma et sauta hors du navire en commandant aux mariniers de l'attendre, parce qu'il comptait revenir bientôt vers eux.

Puis il commença l'ascension du rocher.

Dans son chemin, il rencontra un vilain conduisant deux mulets chargés d'eau. Il l'arrêta en lui disant :

— Viens ça, vilain ! Le roi Mouton est-il céans?

— Sire chevalier, répondit le vilain, le roi est parti depuis trois jours pour aller éprouver la gloire de Niquée.

— Et, dis-moi, l'ami, qu'est devenu le nain qui était avec lui?...

— Sire chevalier, répliqua le vilain, le roi Mouton, à son départ, a recommandé qu'on jetât ce nain dans un cul-de-basse-fosse, d'où on ne le retirera pas avant que le roi n'ait joui de la vue de la princesse Niquée.

Sur ce, le manant recommanda Amadis à Dieu et reprit son chemin avec ses deux mulets.

CHAPITRE XXXV

Comment Amadis de Grèce, une fois dans le château de Lica, eut affaire à un chevalier, puis à des hallebardiers, puis à un géant, puis à un monstre effroyable.



Pendant qu'Amadis de Grèce continuait son ascension, et qu'il approchait de son but, le son du cor résonna.

C'était le veilleur du château qui avertissait à l'intérieur de l'arrivée d'un inconnu.

Aussitôt parut un grand chevalier armé de pied en cap, qui, d'arrivée, commanda au fils d'Onolorie de le suivre.

— Je te servirai de fourrier, ajouta-t-il, ainsi que j'ai fait à maints autres meilleurs que toi ; car nul n'approche de cette forteresse en l'équipage où tu es, sans endurer pour le reste de sa vie prison pire que la mort...

— Par mon chef, gros lourdaud, répondit le chevalier de l'Ardente Epée, ce serait bien alors contre mon opinion et mon désir à moi, qui suis venu céans pour délivrer ceux qui y sont injustement détenus et te mettre en leur place !...

— En es-tu là? dit le grand chevalier.

— Oui, certes !

— Tu vas voir, alors, ce qu'il t'en cuira pour cette imprudence !...

Et, baissant sa lance, il fondit sur Amadis, qui,

s'attendant à l'attaque, avait la riposte prête. Le gardien du château cessa de faire l'arrogant pour s'occuper de ramasser ses entrailles qui s'enfuyaient coupées par le fer de son adversaire. On n'en entendit plus parler depuis.

Amadis poursuivit sa pointe et s'en vint au pied même de la muraille, où il attacha son cheval. Puis il voulut entrer.

Au même moment, surgirent dix hallebardiers, qui le chargèrent avec impétuosité.

Il avait châtié l'homme d'armes; il apprit de la même façon à ces gens de pied à tourner court, car, sur dix, cinq perdirent la vie, et le reste se réfugia honteusement sous un taillis, où Amadis ne songea pas à les poursuivre. Trouvant la porte ouverte, abandonnée par eux, il passa outre jusqu'à une basse-cour, aux galeries de laquelle il avisa un géant désarmé.

— Que viens-tu chercher céans? demanda ce colosse. La mort, sans doute?

— La mort ou la gloire, répondit tranquillement Amadis de Grèce.

— L'une te sera accordée, et ce n'est pas celle que tu espères!

— Qu'en sais-tu?

— Ce que m'a appris l'expérience.

— Et que t'a appris l'expérience?

— Tous les téméraires qui ont tenté ce que tu tentes aujourd'hui ont été victimés comme tu le seras certainement tout à l'heure.

— Eux, ce n'est pas moi!

— Toi, ce sera eux.

— Je ne le crois pas. Mais trêve à ces inutiles propos! Veux-tu me donner des nouvelles d'une créature à laquelle je m'intéresse, et que toi ou ton maître vous retenez injustement dans cette forteresse?

— Et cette intéressante créature se nomme?

— Buzando.

— Buzando-le-Nain?...

— Buzando-le-Nain, oui.

— Il est en train de pourrir dans un cachot, seule demeure digne de lui.

— C'est le logis que je te destine, et dont tu feras l'ornement naturel, bien plus que ce pauvre être qui n'a fait de mal à personne...

— C'est ce que nous verrons!

— Tu t'emportes, colosse? tu as tort, car la colère est mauvaise conseillère... Si tu veux m'indiquer un moyen de monter jusqu'à toi, je te le prouverai d'une efficace manière et t'éviterai ainsi la peine de descendre jusqu'à moi. Cela te convient-il?

— A merveille! répondit le géant en ricanant.

— Eh bien! donc?

— Vois-tu, à ta droite, cette porte de fer solide comme une armure?

— Je la vois.

— Ouvre-la!

— Et la clef?...

— La voici!

Et le géant, se penchant en dehors de la galerie sur laquelle il se trouvait, jeta dans la cour une lourde clef que le chevalier Sans-Repos ramassa et qu'il alla mettre dans la serrure de la porte de fer.

Au même instant, et pendant que le ricanement du géant se faisait plus intense, parut sur le seuil de cette porte une bête monstrueuse.

Cette bête, sans analogue parmi les autres animaux, était de la grandeur d'un cheval. Elle avait une tête de tigre, et, dans sa mâchoire béante, étincelaient deux défenses d'ivoire de la grosseur et de la longueur d'une trompe d'éléphant. Elle ressemblait, pour le reste, à un léopard, fors qu'elle était blanche, et portait serres et pieds de griffon, mouchetés par endroits ainsi que la queue d'une hermine.

Le fils d'Onolorie recula, mais pour se préparer à la défense.

Le monstre n'attendit pas qu'il fût prêt : il se précipita sur lui avec une impétuosité sans égale, et, d'un revers de sa puissante et cruelle griffe, il lui arracha son écu du cou. Puis, l'écu arraché, il le jeta à terre et le déchira en morceaux comme un enfant ferait d'une feuille d'arbre.

Le fils d'Onolorie, ainsi désarmé, se trouvait plus qu'auparavant à la merci des coups de ce redoutable ennemi. Toutefois, malgré ce péril, où tout autre que lui eût senti son cœur défaillir, il reprit bon courage et s'escrima courageusement d'estoc et de taille; tellement, que bientôt, en dépit de ses voltes et de ses contre-voltes, le griffon fut atteint en pleins jarrets de derrière, et que l'une de ses jambes le quitta, l'autre jambe ayant envie d'en faire autant.

Le monstre sentit redoubler sa fureur. Il fit un saut formidable, empoigna Amadis par l'une des tassettes de son haubert et le froissa avec violence.

Mais Amadis ne se découragea pas. Il conserva son sang-froid et fit jouer son épée dans toutes les directions; si bien que le monstre, perdant son sang à flots, se rejeta en arrière sur le sol, de façon à faire croire qu'il était mort.

Le géant, qui avait contemplé avec intérêt ce combat du haut de sa galerie, voyant l'issue qu'il prenait, jugea à propos d'intervenir.

Il descendit rapidement.

En entendant ses pas pesants retentir sur les marches de pierre de l'escalier, Amadis de Grèce se remit sur la défensive et du premier coup qu'il porta au colosse il lui entama rudement la peau.

Mais ce maudit géant avait la vie dure. Il leva le coutelas qu'il avait au poing, et cria :

— Ah! paillard, pour avoir échappé au monstre qui gardait cette porte, il faut que tu sois un diable d'enfer!... Tu mourras donc diablement, puisque tu es diable!...

Et ce disant, il recula un peu pour donner plus de force au coup qu'il allait asséner.

Malheureusement pour lui, le monstre n'était pas tout-à-fait mort, et comme il venait, sans y prendre garde, de marcher dessus, ce fantastique animal se redressa en sifflant d'une horrible façon, et, d'une seule griffade, lui arracha l'épaule.

C'était le suprême effort du monstre. Il retomba mort, et le géant par-dessus lui, mort aussi ; de façon que leurs convulsions se mêlèrent et qu'ils profitèrent de leurs derniers moments pour se donner mutuellement le coup de grâce.

CHAPITRE XXXVI

Comment Amadis de Grèce, ayant vaincu le monstre et le géant, entra dans l'intérieur de la forteresse et délivra le pauvre Buzando.

A après que le monstre fut mort, ainsi que le géant, Amadis de Grèce passa outre.

Il avait à peine fait deux pas dans l'intérieur de la forteresse, qu'il rencontra la femme du géant et ses deux filles, toutes trois éplorées : la première parce qu'elle était veuve, les deux autres parce qu'elles n'avaient plus de père.

— Ah! cruel chevalier! disait-elle, qu'avez-vous fait là?...

— Mon devoir, probablement, répondit Amadis de Grèce. Mais, malgré votre douleur, que je respecte et à laquelle je compatis comme faire je dois, je ne puis oublier le but dans lequel je suis venu céans.

— Quel est-il, cruel chevalier? demanda la veuve du géant, la larme à l'œil.

— Il y a ici, enfermé avec d'autres prisonniers sans doute, un nain du nom de Buzando.

— Celui qui a tourné l'esprit de notre bon roi Mouton?

— Précisément.

— Eh bien! cruel chevalier, vous n'avez qu'à suivre cette voûte, sur le seuil de laquelle vous êtes, et qui vous conduira...

Amadis de Grèce l'interrompit.

— Ce château est plein de piéges de toute sorte, et j'ai quelque droit d'être défiant... Je ne veux plus retomber entre les griffes de quelque dragon ou quelque autre bête monstrueuse, attendu que j'ai trop de plaies sur le corps, et que je sortirais difficilement victorieux d'une nouvelle lutte.

— Hélas! vous n'avez plus rien à craindre, sire chevalier, car tous les défenseurs de cette forteresse ont été mis à mal par vous...

— C'est possible, et, si la chose est vraie, je m'en réjouis... Mais, pour plus de sûreté, vous me permettrez bien de prendre quelques précautions... Par ainsi, veuillez passer devant moi et me guider.

La veuve du géant et ses deux filles obéirent. Elles passèrent devant le chevalier de l'Ardente Epée, lui ouvrirent plusieurs portes, et, finalement, arrivèrent avec lui à un cachot sombre où elles s'arrêtèrent en disant :

— C'est ici, seigneur chevalier!

— Ouvrez-moi la porte de cette fosse.

— C'est une trappe que vous pouvez soulever mieux que nous...

— Une trappe?...

— Oui, seigneur chevalier.

— Alors, le malheureux Buzando est dans un trou?...

— Hélas! oui.

— Seul?

— Avec trois compagnons!

— Amadis s'empressa de lever la trappe qu'on lui désignait, et, à travers l'obscurité, il cria :

— Ami Buzando, êtes-vous là?

— Grands dieux! quelle voix humaine et charitable m'appelle dans mes ténèbres où je me croyais enterré?...

— C'est moi, le chevalier de l'Ardente Epée!

— Est-ce bien possible, dieux sauveurs?

— N'en doutez pas, mon ami, et venez à la lumière du jour.

— Mais le moyen, chevalier, le moyen?

— Il n'y a pas d'escalier?

— Aucun!

La géante alla aussitôt quérir une échelle, et la glissa dans le trou béant laissé par la trappe, en prenant les plus grandes précautions pour ne pas écraser les malheureux qui se trouvaient au-dessous.

Buzando, alors, put monter, et son premier mouvement, en apercevant la lumière du jour, fut de se jeter aux genoux d'Amadis de Grèce.

Puis, se relevant :

— Je n'étais pas seul là-dedans, dit-il... Ohé! compagnons! ajouta-t-il en se penchant sur le trou de la basse-fosse.

Bientôt apparurent deux chevaliers et une femme, tous trois si maigres, si hâves, si exténués par le jeûne et les misères, que c'était une pitié à les regarder.

— Ah! seigneur chevalier! murmurèrent-ils en venant tous trois se jeter aux genoux du chevalier et en les embrassant avec l'effusion de la reconnaissance.

CHAPITRE XXXVII

Comment Amadis de Grèce, ayant délivré Buzando-le-Nain et ses trois compagnons, se fit panser ses plaies et ensuite remettre la lettre de la princesse Niquée.

Buzando et ses compagnons une fois délivrés, le chevalier de l'Ardente Epée se fit panser ses plaies par Brisène, la pauvre dame qui se trouvait prisonnière avec le nain; puis on alla se reposer, après avoir pris les précautions nécessaires, et l'on remit les propos au lendemain.

Amadis de Grèce fut le premier levé, quoiqu'il souffrît encore beaucoup des blessures reçues la veille dans son combat avec le monstre.

Buzando, Brisène et les deux chevaliers dormirent un peu plus longtemps, à cause de leurs fatigues passées. On ne demeure pas impunément pendant des mois entiers dans un cul-de-basse-fosse, privé d'air, de lumière, de repos, et avec des aliments insuffisants!

Le nain, cependant, vint bientôt rejoindre le chevalier de l'Ardente Epée, et, en l'abordant, il lui renouvela ses sincères actions de grâce de la veille.

— Vous m'aviez déjà sauvé la vie, seigneur chevalier, lui dit-il; c'est donc la seconde fois que je vous dois l'existence. Il n'était pas besoin de cela, toutefois, pour augmenter le dévouement que je vous porte...

— As-tu bien dormi, mon ami Buzando?

— Douze heures d'affilée, sire chevalier? J'ai fait un rêve charmant : je me voyais libre! Aussi avais-je grand'peur de me réveiller...

— Et maintenant?...

— Oh! maintenant que je vous vois, je suis tout-à-fait rassuré!

— Nous pouvons donc deviser à loisir de la princesse de Thèbes?

— J'ai toujours la lettre qu'elle m'a remise pour vous, seigneur chevalier, avec son portrait et celui des princesses Lucelle et Onorie.

— La lettre d'abord; donne la lettre!

Buzando tira de sa poitrine le message de la belle Niquée et le remit à Amadis.

Voici ce qu'il contenait :

« Niquée, princesse de Thèbes, donne salut au chevalier de l'Ardente Epée, plus valeureux que quiconque porta jamais armes.

« Ayant donc relu la lettre qu'il m'a écrite, et ayant entendu le récit de mon fidèle Buzando, je lui fais savoir que mon cœur passionné ne prendra repos que lorsque mes yeux auront joui de sa présence et reçu de lui la gloire de me voir.

« C'est pourquoi, afin de vous presser davantage, ô mon seul seigneur et ami! je vous envoie le portrait des plus parfaitement belles dames qui soient aujourd'hui au monde. Par ainsi, vous pourrez connaître si les dieux ont mis en moi quelque avantage sur elles, et le bien que ce vous est d'être aimé comme je vous aime.

« NIQUÉE. »

— Et maintenant, dit Amadis, donne-moi les portraits...

— Ils ne sont plus en ma possession, seigneur chevalier...

— Pourquoi cela?...

— C'est le roi Mouton qui me les a dérobés...

— Ah! le traître! Il faudra bien qu'il me les restitue!...

Amadis de Grèce devint pensif, et le nain s'éloigna un instant pour le laisser rêver tout à son aise.

Le chevalier de l'Ardente Epée songea d'abord, tout naturellement, à la belle Niquée, et, plus que jamais, il regretta de n'avoir pas tenté l'entreprise où s'était si courageusement engagée la reine Liberna.

Puis il songea à la belle princesse de Sicile, à Lucelle, la première pucelle qu'il eût aimée, et ce ressouvenir le fit soupirer.

En ce moment entra Brisène et les deux chevaliers délivrés par lui. Ils venaient tous trois, comme avait fait Buzando, assurer Amadis de leur reconnaissance et le prier de la mettre à l'épreuve.

— Madame, dit Amadis à Brisène, je vous prends au mot, et veux vous confier une mission délicate.

— Parlez, sire chevalier, commandez; j'obéirai avec joie. Où faut-il aller pour vous plaire?

— A la cour de l'empereur de Trébisonde, où doivent être maintenant les rois et les princes chrétiens qui s'étaient embarqués pour venger l'injure de Lisvart et de Périon.

— J'irai en Trébisonde, sire chevalier.

Amadis écrivit une lettre; puis, lorsqu'elle fut écrite, il prit Brisène à part et lui dit :

— Si le roi Amadis de Gaule est à la cour de Trébisonde, les princes et les princesses de sa compagnie y seront aussi. Vous vous assurerez donc que la princesse de Sicile en fait partie, et vous lui remettrez cette lettre, s'il vous plaît.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, seigneur chevalier, répondit Brisène; je m'embarquerai aujourd'hui même.

CHAPITRE XXXVIII

Comment arriva la reine Zahara, pour combattre Lisvart de Grèce, et du cortége merveilleux qu'elle avait avec elle.

Abra avait voulu accompagner la reine du Caucase; mais elle s'arrêta au port de Féline, disant qu'elle attendrait là jusqu'au jour du combat. Et, en effet, elle s'y fit dresser une tente.

Zahara continua sa route vers Trébisonde, où elle fut rencontrée par l'empereur, qui, averti de son arrivée, venait au devant d'elle, avec le duc d'Alastre, le roi Amadis, l'empereur Esplandian et plusieurs autres princes et seigneurs.

Devant cette belle et fière reine, marchaient, montées sur des dromadaires, vingt-quatre pucelles vêtues d'un satin parfaitement azuré, et toutes ensemble sonnaient, les unes de luths, les autres de harpes et de violons, avec une harmonie vraiment céleste.

Deux cents jeunes amazones les suivaient, armées à la moresque, sous tuniques de satin vert, et portant carquois dorés en écharpe, et, au poing, l'arc turquois de pur argent. Toutes avaient la tête nue; leur seule coiffure était leurs beaux cheveux d'un blond doré, qui flottaient comme autant de soleils.

Deux cents pucelles de Tartarie les suivaient, montées sur de petits chevaux barbes, et vêtues d'un satin cramoisi cantillé d'or. Elles portaient, selon l'usage de Caspie, pavois et zagayes, le cimeterre et la masse pendant à l'arçon de la selle.

Quant à Zahara, elle-même, elle était plus belle que le jour, et portait un accoutrement lissé d'or et de soie, et tel qu'on n'en avait pas vu de pareil depuis bien longtemps. En outre, elle avait pour monture une licorne blanche comme neige, qui caracolait fièrement, comme si elle eût compris quelle merveilleuse beauté elle avait l'honneur de supporter.

Ce ne fut qu'un long cri d'admiration lorsque le cortége de la reine du Caucase fit son entrée dans la puissante cité de Trébisonde. Hommes et femmes, seigneurs et dames, princes et manants, n'eurent qu'une voix pour applaudir, et le populaire surtout poussa des hurrahs frénétiques quand il vit apparaître la belle reine Zahara montée sur sa licorne.

Onolorie et Gradasilée, malgré le peu de sympathie qu'elles devaient éprouver à l'endroit de cette princesse, à cause de Lisvart, ne purent cependant s'empêcher de lui rendre la justice qu'elle méritait, et toutes deux furent d'accord pour la trouver très belle.

Zahara arriva devant le palais, où elle avisa l'enchantement de la pauvre Urgande, enchantement qu'elle se fit expliquer.

Puis, quand elle vit, sous le péristyle, les peintures qui représentaient le combat de Fulurtin et de Gradasilée contre les deux frères du roi d'Egypte, elle se fit également expliquer cette aventure.

— Me voilà bien embarrassée, dit-elle en souriant et en regardant Gradasilée. Si les femmes combattent pour Lisvart, celles qui veulent combattre contre lui s'exposent à beaucoup trop, car c'est un chevalier irrésistible, à ce qu'il me paraît... Il est vainqueur de tout et partout!... J'aurai fort affaire avec lui; mais aussi, j'aurai plus grande gloire à le vaincre!...

En ce moment, Lisvart lui-même se présenta devant elle. Zahara le contempla avec curiosité et fut forcée de l'admirer sans réserve, car il était aussi beau comme homme qu'elle était belle comme femme.

— Je comprends, reprit-elle toujours en souriant, je comprends que l'impératrice de Babylone ait eu regret d'avoir perdu un chevalier si parfait; et je comprends aussi que, l'ayant perdu, elle tienne à se venger sur celle qui l'a retrouvé, c'est-à-dire à la faire pleurer!

C'est en devisant ainsi que la reine du Caucase fit son entrée dans le palais du vieil empereur de Trébisonde.

Celui-ci voulait qu'elle prît part aux fêtes qui se donnaient en ce moment pour les épousailles des princesses Onolorie et Gricilerie avec les princes Lisvart et Périon; mais elle s'y refusa et demanda seulement l'hospitalité pour elle et sa suite jusqu'au lendemain, jour du combat.

CHAPITRE XXXIX

Comment Lisvart étant couché avec la princesse Onolorie, la première nuit de leurs noces, elle lui avoua la disparition de son fils Amadis de Grèce.

Zahara était arrivée précisément le jour où finissaient les fêtes du mariage des princesses Onolorie et Gricilerie avec Lisvart de Grèce et Périon de Gaule.

Le soir, après un festin splendide, auquel ne voulut pas prendre part la reine du Caucase, on mena les deux épousées en leurs chambres, où tôt

après vinrent les trouver leurs maris; lesquels, retirés selon la coutume, et chacun à part avec la sienne, commencèrent les caresses et gracieux traitements en quoi ni l'un ni l'autre n'étaient apprentis. Puis ils en arrivèrent au point qu'il est si bien défendu aux filles d'honneur de nommer, auquel il leur est même interdit de penser. Et croyez qu'alors, le lierre ne serre pas plus étroitement le vieil arbre, que ne s'étreignirent ces quatre nouveaux mariés qui se caressèrent l'un l'autre, cueillant ensemble sur leurs lèvres la douce fleur de leurs esprits.

Dans l'entre-deux de leurs caresses, Lisvart et Onolorie se mirent à deviser de choses et d'autres.

Bientôt, Onolorie soupira et se remua comme une anguille dans ses draps de soie.

— Qu'avez-vous donc, ma chère âme? lui demanda son mari en la prenant tendrement dans ses bras.

Onolorie ne répondit que par un nouveau soupir.

— Vous m'inquiétez! reprit Lisvart. Seriez-vous malade? Voulez-vous que j'appelle?...

— Non, mon doux ami, non, murmura la princesse, n'appelez personne, parce que ce que j'ai à vous dire ne doit être connu que de vous et de moi...

— Qu'est-ce donc, ma chère âme? Est-ce la reine Zahara qui cause ainsi votre souci? N'avez-vous plus la même confiance qu'autrefois dans ma vaillance?... Avez-vous peur que je ne sois vaincu par ce chevalier féminin?...

— Non, Lisvart, ce n'est pas tout cela... J'ai la même foi que jadis dans votre courage et dans votre adresse... Je sais d'avance que vous ferez tous vos efforts pour conserver une vie qui m'est i précieuse, et que ces efforts seront couronnés de succès... Mon souci vient d'une autre source...

Lisvart accola plus tendrement encore sa femme, comme pour la rassurer et la forcer à se prononcer.

— Ne me direz-vous pas ce qui vous tourmente présentement? lui souffla-t-il dans un baiser.

Onolorie fit un soupir plus accentué que les précédents; puis enfin elle se décida à confesser son mal.

— Vous vous rappelez, mon doux ami, dit-elle à son mari, les heures ineffables que nous avons passées ensemble, il y a de longues années déjà, dans le verger du palais?

— Si je me les rappelle, ma chère âme! J'y ai toujours pensé avec ravissement, et ce souvenir a été la consolation de mes heures mauvaises!...

— Je savais bien, mon deux ami, que vous ne pouviez les avoir oubliées, ces heures de suprême béatitude... Je me les rappelais aussi comme vous, Lisvart, plus que vous, hélas!

— Plus que moi? C'est impossible!

— Plus que vous, mon doux ami... Pour vous, le souvenir de ces belles heures n'était que dans votre cœur; pour moi...

Onolorie n'osa pas achever.

Lisvart allait la prier de compléter sa pensée; mais une lumière subite traversa son esprit :

— Vous étiez mère, ma chère âme?

— Vous l'avez deviné, Lisvart, et je vous remercie de m'avoir épargné une partie de cet aveu...

— Cet enfant, qu'est-il devenu? demanda vivement le chevalier de la Vraie Croix, heureux d'apprendre qu'il avait un héritier, et, en même temps, étonné qu'on ne lui en eût jamais parlé.

— Voilà, mon doux ami, répondit la princesse, où ma confession devient douloureuse... Ah! si Garinde était là, elle nous dirait ce qu'il est devenu!...

— Il est mort?...

— Non, mon doux ami; du moins, tout me dit qu'il vit encore, car j'ai entendu souvent vanter un jeune chevalier qu'on appelait le chevalier de l'Ardente Epée, et quelque chose me crie en dedans de moi que c'est le fils que j'ai perdu...

— Le chevalier de l'Ardente Epée?..,

— Oui, mon ami... Et ce qui me pousse à espérer ainsi, c'est que notre enfant portait sur le corps, en venant au monde, une épée vermeille comme feu, laquelle partait de la jambe pour aboutir à la poitrine...

— Je partage votre espérance, madame, dit Lisvart. Mais ne puis-je savoir comment les choses se sont passées?..,

— Je vais vous raconter ce que je sais, mon ami, répondit Onolorie.

Lors, prenant son courage à deux mains, la belle princesse de Trébisonde raconta à son mari les détails de son accouchement, l'embarras dans lequel elle s'était trouvée pour céler sa grossesse, les précautions qu'elle avait dû prendre pour faire disparaître ce témoignage vivant de leurs amours, le voyage que Garinde avait dû faire au port voisin et qu'elle n'avait pas fait, et généralement, enfin, tout ce nous vous avons raconté nous-mêmes dans les précédents livres.

Lisvart l'écouta avec une religieuse attention, sans l'interrompre un seul instant. Quand elle eut fini, il l'embrassa tendrement en lui disant :

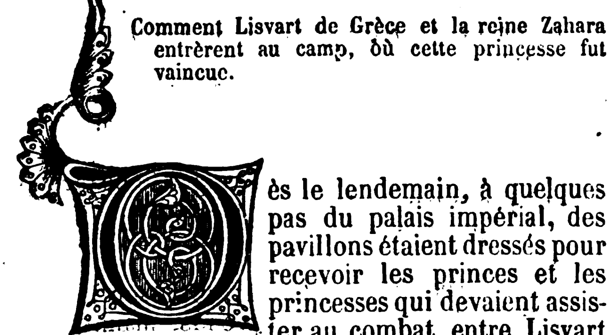
— Ayons fiance en Dieu, ma chère âme, vous retrouverez ce fils que vous avez tant pleuré, et la joie de le retrouver digne de vous et de moi vous fera oublier les angoisses douloureuses qu'il vous a causées.

Onolorie avait déchargé son cœur du poids énorme qui l'oppressait. Lisvart avait pris l'aveu moins mal qu'elle ne l'avait d'abord supposé. Cependant, elle jugea prudent d'en rester là pour cette fois, et de ne pas aller plus avant dans ces confidences intimes.

Elle se tut donc complétement sur la fille qu'elle avait mise au monde lorsqu'elle était prisonnière dans la tour; elle se tut, malgré la tendresse que lui témoignait son mari.



CHAPITRE XL



Comment Lisvart de Grèce et la reine Zahara entrèrent au camp, où cette princesse fut vaincue.

Dès le lendemain, à quelques pas du palais impérial, des pavillons étaient dressés pour recevoir les princes et les princesses qui devaient assister au combat entre Lisvart et la reine du Caucase.

Les lices étaient prêtes, et les juges du camp à leur place.

Zahara parut, montée sur sa licorne et tenant en main son arc d'or. La reine des Sarmates portait sa lance, et la reine d'Hyrcanie son épée.

A quelques pas derrière, venait la malheureuse princesse Abra, en longs habits de deuil. Elle avait quitté, dès l'aube, le port de Féline, où elle s'était arrêtée, nous l'avons dit précédemment, et elle était accourue pour jouir du douloureux spectacle que devaient lui offrir la honte et la défaite du chevalier de la Vraie Croix.

Pauvre chère princesse! Peut-être qu'au fond elle souhaitait qu'il sortît vainqueur de cette lutte d'où elle espérait tout haut qu'il sortirait vaincu! Le cœur des femmes, princesses ou autres, est un gouffre mystérieux où il ne fait pas bon descendre si l'on ne veut éprouver le vertige.

A son tour, Lisvart parut, calme, fier et beau, sur un vigoureux destrier bien fait à sa main.

Les hérauts d'armes donnèrent aussitôt le signal, en recommandant à la foule qui environnait le champ-clos d'observer le plus grand silence, de ne prononcer aucune parole, de ne faire aucun geste, aucun signe qui pût troubler ou encourager les combattants. Puis, ils allaient jeter la phrase sacramentelle, lorsque Lisvart demanda à parler à la reine du Caucase.

On accéda à sa demande, et il s'avança vers Zahara.

— Madame, lui dit-il en la saluant courtoisement, je vous prie de vouloir bien me laisser vous poser une condition...

— Laquelle, seigneur chevalier?

— Celui de nous qui aura été désarmé le premier devra s'avouer vaincu par l'autre, sans qu'il soit besoin de passer outre et d'en venir à de cruelles extrémités... Cette convention vous convient-elle, madame?

— Je l'accepte et m'y soumets, répondit la reine du Caucase.

Lors, Lisvart alla reprendre sa place à l'une des extrémités du champ-clos, et les hérauts d'armes, le voyant prêt, et voyant Zahara prête aussi, crièrent à plusieurs reprises, d'une voix sonore.

— Allez, bons combattants! Bons combattants, allez!...

Il y eut un frémissement général, surtout parmi les princesses. Onolorie pâlit, et Gradasilée mit la main à son cœur comme pour en contenir les battements précipités.

Et, de fait, il y avait de quoi craindre pour les jours du chevalier de la Vraie Croix. La reine du Caucase était d'une habileté et d'un courage remarquables, cela se devinait bien. En outre, elle avait pour monture un animal précieux dont les mouvements agiles et imprévus étaient bien faits pour déconcerter la tactique ordinaire de Lisvart.

Les angoisses de Gradasilée et d'Onolorie faillirent même être justifiées dès le début du combat. Zahara avait son arc d'or, au milieu duquel était une flèche acérée et barbelée : elle visa un instant, et la sagette alla, en sifflant, s'enfoncer dans l'écu du chevalier de la Vraie Croix, qu'elle traversa.

Onolorie poussa un cri, croyant son mari atteint en plein cœur.

Il n'en était rien, cependant. Lisvart, surpris d'abord par la promptitude de l'attaque, se remit bientôt et fit exécuter à son destrier des évolutions destinées à déconcerter à son tour la manœuvre de son adversaire.

Zahara n'eut pas le temps de se servir une seconde fois de son arc. Jugeant d'ailleurs que son épée lui serait d'un secours plus efficace, elle s'en empara et courut sus à Lisvart.

Ce dernier ne cherchait pas à blesser sa belle adversaire, cela était évident pour tout le monde comme pour elle-même. Il n'avait qu'une pensée : il ne voulait qu'éviter les coups mortels qu'elle pouvait lui porter.

La reine du Caucase, un peu dépitée de ces ménagements qui lui semblaient humiliants, poussa sa monture avec plus d'énergie à la rencontre de celle de Lisvart, s'imaginant cette fois en finir avec lui.

Lisvart évita, comme toujours, l'atteinte de son épée; mais il ne put éviter l'atteinte de la bête que montait Zahara, et dont la corne aiguë lui entra profondément dans la cuisse.

La douleur qu'il en ressentit fut extrême. Il se cabra un instant, ses yeux étincelèrent, et il leva le bras. Heureusement qu'il ne l'abaissa pas : la reine du Caucase avait la tête fendue en deux. Il se contenta, par une feinte habile, de lui enlever son épée et de la lui faire sauter à quelques toises de là, sur le sol.

Selon leurs conventions, Zahara, désarmée, était vaincue. Aussi en prit-elle son parti de bonne grâce.

Descendant aussitôt de sa licorne, elle alla vers Lisvart et lui tendit la main, disant :

— Beau chevalier, vous m'avez vaincue : je me rends à votre merci!...

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et les princesses Onolorie et Gradasilée respirèrent avec joie, malgré le sang qui coulait de la blessure reçue par Lisvart, et qui empourprait son harnois et celui de son destrier.

La princesse Abra seule fut mécontente de ce

résultat, bien qu'au fond elle l'eût à plusieurs reprises souhaité, durant la chaleur du combat. Lisvart déclaré vainqueur, c'était une humiliation de plus pour elle; elle se retira aussitôt avec ses demoiselles, vêtues de deuil comme elle, et reprit, la rage dans le cœur, le chemin de Félino, où Zahara devait bientôt la rejoindre.

La lutte terminée et le triomphe du chevalier proclamé, on rentra au palais, où maître Hélisabel pansa la blessure qu'avait faite la corne de la licorne de Zahara. On la croyait grave, de prime abord; mais il rassura tout le monde en déclarant qu'avant huit jours Lisvart serait en état de recommencer.

Si Onolorie fut heureuse, il ne faut pas le demander.

Elle le fut cependant encore moins que la princesse Gradasilée, qui se réjouissait de ce triomphe comme s'il devait lui rapporter un brin de gloire ou de félicité.

CHAPITRE XLI

Comment Lerfan et Malfadée vinrent en Trébisonde de la part d'Amadis de Grèce, avec le monstre tué par ce chevalier; et de l'arrivée en cette même cour d'une demoiselle étrangère, qui demanda congé à l'empereur pour un combat qu'entreprenait de faire contre tous venants un chevalier inconnu.

Qu'on ne soit pas étonné d'apprendre que l'impératrice de Babylone, mécontente de l'issue de l'affaire qu'elle avait provoquée contre Lisvart, avait envoyé dans toutes les directions des demoiselles chargées de lui trouver un chevalier pour combattre de nouveau contre cet ennemi si cher.

Or, un matin, pendant que l'empereur et sa noble compagnie étaient occupés à deviser de choses et d'autres, survinrent deux chevaliers, Lerfan et Malfadée, qui demandèrent à parler à l'empereur de Trébisonde.

— C'est moi! leur dit ce prince en se levant et en allant courtoisement vers eux.

— Sire, reprirent-ils, nous avons nom, l'un Lerfan et l'autre Malfadée, et nous venons auprès de vous, envoyés par le vaillant chevalier de l'Ardente Epée, pour vous prier d'accepter, avec l'assurance de son dévouement, ce monstre horrible tué par lui.

Et, en disant cela, Malfadée et Lerfan montrèrent le cadavre de l'animal fabuleux qu'Amadis de Grèce avait tué, on se le rappelle, dans l'île de Lica, lorsqu'il faisait sa quête de Buzando.

Chacun s'approcha avec curiosité de ce monstre, et les dames poussèrent des cris d'effroi, quoiqu'il fût mort et bien mort, tant il était encore menaçant et épouvantable.

— C'est le chevalier de l'Ardente Epée qui a fait cela? demanda le vieil empereur avec admiration.

— Oui, Sire, répondit Malfadée. Il a fait plus encore : il nous a délivrés, mon compagnon et moi, avec quelques autres. C'est un vaillant homme, Sire, quoiqu'il soit bien jeune encore, et, s'il continue comme il a commencé, il ira loin et haut, je vous jure!...

— Je le crois d'autant plus volontiers, pour ma part, dit le vieil empereur, que je lui ai de grandes obligations et que j'ai eu maintes fois l'occasion de le voir à l'œuvre... Je regrette beaucoup qu'il n'ait pas cru devoir venir lui-même...

— Il viendra, Sire, n'en doutez pas, répondit Lerfan.

— Je comprends, maintenant, dit à son tour le roi Amadis de Gaule, je comprends, maintenant, pourquoi le chevalier de l'Ardente Epée n'a pas été exact au rendez-vous qu'il m'avait donné en me quittant à Mirefleur... Je comprends et je l'excuse de tout mon cœur...

Le griffon monstrueux, témoignage de la victoire du fils d'Onolorie, fut cloué sur l'une des portes du palais impérial, et les deux chevaliers, ses messagers, furent traités comme il convenait.

Un peu après, vint une demoiselle inconnue qui demanda d'être introduite auprès du vieux prince qui régnait en Trébisonde.

— Sire, dit-elle, je viens vous prier de m'octroyer une grâce...

— Laquelle, demoiselle? répondit le vieil empereur avec la plus grande courtoisie.

— C'est de donner congé à un chevalier pour un combat qu'il entreprend de faire en cette cité contre tous venants, pour l'honneur d'une dame.

— Quel est ce chevalier, s'il vous plait?

— Je ne le connais pas, Sire. D'ailleurs, il paraît qu'il veut rester inconnu jusqu'à l'issue du combat, s'il est vaincu.

— Soit! reprit l'empereur. Ma cour est ouverte à tous, et je n'ai jamais repoussé une requête de la nature de celle-ci.

— Je vous remercie, puissant empereur, répondit la demoiselle.

Et, saluant toute la compagnie, elle se retira comme elle était venue.

— C'est encore une menace pour mon doux ami Lisvart! murmura Gradasilée avec mélancolie.

Ceux qui aiment vraiment ont l'instinct du malheur à venir.



CHAPITRE XLII

Comment la messagère de la princesse Abra, en quête d'un chevalier, rencontra précisément Amadis de Grèce, qui se promenait sur le rivage, et l'emmena vers sa maîtresse.

Amadis de Grèce n'était pas resté dans l'île de Lica, comme bien vous pensez. Il s'était mis en route avec Buzando, et en même temps avec Malfadée et Lerfan, les trois prisonniers sauvés par lui.

Quant à Brisène, elle était partie la première, comme nous l'avons dit précédemment, avec un message pour la princesse de Sicile, la belle Lucelle. Nons en reparlerons en temps et lieu.

Buzando, Malfadée, Lerfan et le chevalier de l'Ardente Epée avaient pris port en Trébisonde, à quelques lieues de Féline, où étaient toujours Abra et la reine du Caucase, avec leur compagnie.

Là, Amadis avait dépêché Malfadée et Lerfan vers le vieil empereur de Trébisonde, en les chargeant de lui porter le monstre hideux qu'il avait eu la gloire de défaire en l'île de Lica. Puis il s'était arrêté pour les attendre et pour se reposer de ses fatigues de voyage, avant de se remettre en route pour aller trouver la belle princesse de Thèbes, l'incomparable Niquée.

Une heure après le départ de ses messagers, comme il prenait le frais sur le rivage, car la matinée était à peine commencée, il avisa une gente demoiselle qui semblait en quête de quelqu'un ou de quelque chose.

— Que cherchez-vous donc là, ma belle enfant? lui demanda-t-il courtoisement, en la saluant.

La demoiselle, levant les yeux, l'aperçut. Lors, le dévisageant des pieds à la tête, elle lui répondit vivement :

— Ce que je cherche, chevalier?

— Oui, ma mie, dites-le-moi.

— Bien volontiers, mon beau gentilhomme; d'autant plus que vous pouvez m'aider à trouver, ou je me trompe fort...

— Vous ne vous trompez pas, ma mie, vous ne vous trompez pas... J'aide volontiers quiconque a besoin d'aide, surtout lorsqu'il s'agit d'une belle personne comme vous...

— Vous me trouvez donc belle, courtois seigneur?

— Belle comme le printemps, fraîche comme la rosée!...

— Alors, vous seriez disposé à m'octroyer un don?...

— Du meilleur de mon cœur, ma belle enfant! De quoi s'agit-il?...

— Promettez-moi d'aller défier un chevalier déloyal et félon...

— Qui vous a fait outrage?

— Non pas à moi, sire chevalier, mais à une belle princesse à laquelle je suis fidèlement attachée...

— Du moment qu'il s'agit de châtier une félonie et de punir une déloyauté, je suis à votre commandement, ainsi qu'à celui de la princesse votre maîtresse... Comment se nomme-t-elle?...

— Avez-vous besoin de connaître son nom pour la défendre?

— Nullement, ma mie, et vous me le pouvez céler, si la chose vous plaît ainsi. Est-ce tout ce que vous exigez de moi?

— J'exigerais volontiers quelque chose encore, sire chevalier...

— Qu'est-ce donc?... Parlez sans crainte : vous savez bien que maintenant je suis vôtre.

— Eh bien! il faudrait venir incontinent...

— L'affaire presse-t-elle à ce point?

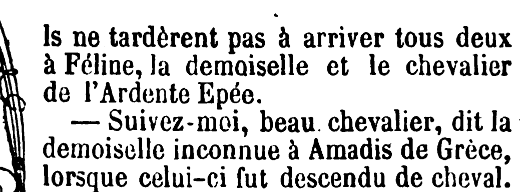
— Plus encore que vous ne croyez, sire chevalier!...

— Conduisez-moi donc! Je vais vous suivre.

Amadis de Grèce rentra sous sa tente, s'arma de pied en cap, monta à cheval et suivit la demoiselle, qui se félicitait tout bas d'avoir mis si vitement la main sur le chevalier qu'elle avait reçu mission de trouver.

CHAPITRE XLIII

Comment le chevalier de l'Ardente Epée, introduit par Lydia auprès de la princesse Abra, fut pris pour Lisvart par celle-ci.



Ils ne tardèrent pas à arriver tous deux à Féline, la demoiselle et le chevalier de l'Ardente Epée.

— Suivez-moi, beau chevalier, dit la demoiselle inconnue à Amadis de Grèce, lorsque celui-ci fut descendu de cheval.

Il suivit, et la demoiselle le conduisit sous une tente en velours cramoisi, dont elle leva, pour l'introduire, les courtines frangées d'or.

— Entrez, dit-elle.

Amadis passa devant et se trouva tout-à-coup en présence de la plus belle personne du monde, accoutrée de vêtements de deuil, qui paraissait plongée dans la plus noire des mélancolies.

Il s'arrêta sur le seuil, releva la visière de son heaume, et s'agenouilla courtoisement devant cette belle affligée.

Cette dernière, en l'apercevant, poussa un cri, et, se précipitant vers lui, l'accola avec une tendresse passionnée.

— Ah! Lisvart, murmura-t-elle, pâmée, cher et cruel Lisvart! C'est toi, c'est bien toi que je vois. C'est toi que je presse sur mon cœur. Toi qui me fuis et que je cherche sans cesse!... Toi, mon tourment et ma félicité! Toi, l'objet de ma haine et de mon amour!... Te voilà! Tu viens



vers moi ! Viens-tu repentant ?... Oui, puisque tu es à genoux ! Ah ! ce moment me paie de mes angoisses passées ! Je te pardonne tout ! j'oublie tout ! La mort de mon frère... ta perfidie... ton amour pour une autre... ton mariage avec elle... ton abandon... ton indifférence... ton mépris... tout !... Ah ! cher et cruel Lisvart, tu ne me quitteras plus, maintenant ! Tu es ma proie, et je ne te lâcherai plus !...

Tout en proférant ces mots entrecoupés de soupirs, la princesse Abra couvrait de baisers le visage du chevalier de l'Ardente Epée, qui, tout troublé et tout énivré, lui rendait avec usure ces caresses délicieuses, adressées cependant à un autre que lui.

Toutefois, la loyauté ordinaire de son caractère ne lui permit pas de profiter de cette aubaine, et, au lieu de passer outre, comme il en avait eu un instant la pensée et comme la belle princesse de Babylone s'y attendait peut-être, il s'arracha doucement à cette étreinte dangereuse et balbutia, les lèvres encore humides du miel de ces baisers :

— Madame... vous vous méprenez... je ne suis pas celui que vous croyez !... et je ne sais vraiment ce qui me vaut le bénéfice de cette méprise qui a eu lieu pour la seconde fois...

C'était, en effet, la seconde fois qu'Amadis de Grèce était pris pour Lisvart. La première fois, on s'en souvient, c'était dans l'île d'Argènes, lorsqu'il avait vaincu les enchantements de Zirfée et rendu au jour et à la liberté les chevaliers qui dormaient au fond du tombeau du soudan.

— Vous n'êtes pas Lisvart ?... s'écria Abra en se reculant involontairement, quoique, pour elle, Amadis eût les mêmes traits charmants et irrésistibles du chevalier de la Vraie Croix.

— Non, madame, je ne suis pas Lisvart, répondit respectueusement le fils d'Onolorie.

En ce moment, entra Lydia, la demoiselle inconnue qui avait fait rencontre d'Amadis de Grèce et l'avait amené à Féline sans lui dire où elle le conduisait.

— Madame, dit-elle, c'est le chevalier que vous m'aviez commandé d'aller quérir et qui a consenti à m'octroyer le don que je lui demandais.

Abra avait repris sa mélancolie et sa dignité. Son amour, un instant réveillé, venait de s'éteindre pour faire place à la haine.

— Oubliez, seigneur chevalier, dit-elle à Amadis, oubliez ce que je viens de vous dire dans un moment de folie... C'est ma douleur qui me trouble ainsi l'entendement... Ainsi, généreux inconnu, vous consentez à prendre ma défense et à me venger d'un outrage que j'ai reçu sans l'avoir mérité?

— J'ai promis, madame, répondit Amadis, et j'ai coutume de tenir ma parole. J'attends votre commandement...

— Il s'agit d'aller défier le prince Lisvart, l'héritier du trône de Trébisonde...

Amadis de Grèce tressaillit. Puis, se remettant :

— Mais, tout à l'heure, madame... dit-il.

— Oui, je vous devine, dit vivement la princesse de Babylone. Vous vous étonnez que je veuille me venger d'un homme que j'accueillais tout à l'heure si tendrement en vous ?... Ah ! c'est que mon cœur est un abime où luttent deux sentiments bien contraires, tous les deux aussi énergiques, aussi vivants !... J'aime et je hais !... J'ai aimé autrefois · je hais aujourd'hui... J'ai aimé quand je croyais être aimé moi-même... Je hais aujourd'hui parce que je me sens méprisée et outragée... Me comprenez-vous, maintenant, sire chevalier ?...

— J'ai promis, ma dame, et je n'ai pas l'habitude de mentir à ma parole, même lorsque je dois me repentir de l'avoir donnée... Mais ce n'est pas ici le cas, je me hâte de l'ajouter... J'obéirai donc... Envoyez défier Lisvart de la part d'un chevalier inconnu.

— Je vous remercie de toute mon âme! s'écria Abra avec une sorte de joie sauvage.

CHAPITRE XLIV

Comment la demoiselle d'Abra vint défier Lisvart, et des propos qu'Amadis et lui eurent ensemble avant que d'en venir à l'effet.



risène, nous avons oublié de le dire, était arrivée dans l'intervalle à la cour du vieil empereur de Trébisonde, où elle avait reçu l'accueil le plus bienveillant, et où, après avoir raconté sa délivrance du château de Lica par le vaillant chevalier de l'Ardente Epée, elle avait remis à Lucelle, de la part de ce dernier, un message ainsi conçu :

« Madame,

« Les dieux disposent de ma vie, mais vous seule disposez de mon cœur. Les nuages qui avaient obscurci notre amour ont-ils disparu ? Ai-je reconquis votre estime et votre amitié, dont j'ai été privé pendant un si long temps?

« J'ai chargé madame Brisène de vous porter ce message, qui ne vous exprimera que froidement et gauchement les sentiments de repectueuse et vive affection que j'ai l'audace de ressentir pour vous. J'envie son bonheur : elle va jouir de votre divine présence! Elle va vous voir, vous parler, respirer votre air, entendre la musique de votre voix !... Moi, pendant ce temps, livré à tous les hasards de la Fortune, j'ai l'âpre mélancolie de la solitude : je vis loin de vous ! Quand donc serons-nous réunis, nous qui sommes si cruellement séparés?...

« Adieu, soleil de mes jours et de mes nuits !...

« Votre ardent et respectueux esclave,

« Le chevalier de l'Ardente Epée. »



Maintenant que nous avons réparé cette omission, reprenons notre récit où nous l'avons laissé,

Le lendemain de l'entretien d'Amadis de Grèce avec la princesse Abra, une demoiselle de cette dernière s'en vint à la cour de l'empereur de Trébisonde pour défier Lisvart, au nom d'un chevalier qui l'accusait de félonie et qui entendait prouver son dire par les armes, ainsi qu'il y avait été autorisé quelques jours auparavant par la parole du vieil empereur.

— Ah ! j'avais prévu ce malheur ! dit Gradasilée.

Lisvart eût pu refuser, car il n'était pas encore complétement guéri de la blessure que lui avait faite à la jambe la corne de la monture de Zahara, et cela malgré les soins et les onguents de maître Hélisabel.

Mais il était dans son caractère chevaleresque de ne jamais reculer devant une menace. On attaquait son honneur : il se trouva prêt pour le défendre.

Pendant que la demoiselle s'en allait porter sa réponse, il s'en allait, lui, revêtir son heaume, son haubert et le reste de son harnois.

Bientôt on vit arriver un chevalier de fière tournure, armé d'armes noires et monté sur un vigoureux cheval qu'il faisait volter avec une grâce infinie. Quoiqu'il vînt en ennemi à cette cour hospitalière, on ne put se défendre d'un mouvement d'admiration à son aspect, tant il avait bonne apparence ainsi.

— Sire, dit-il au vieil empereur de Trébisonde, vous m'avez accordé le congé de venir céans, et Lisvart m'a accordé le combat que je demandais au nom d'une dame outragée par lui... Je vous remercie de cette bienveillance que je vais essayer de justifier...

Il dit et entra dans la lice, où ne tarda pas à le joindre le mari de la belle princesse Onolorie.

Tous deux, une fois en présence, se saluèrent courtoisement.

Les échafauds qui avaient été dressés précédemment pour le combat de Lisvart et de la reine du Caucase existaient encore, et, comme alors, ils étaient garnis d'une foule nombreuse et choisie. Toute la compagnie du vieil empereur était là, rois et reines, princes et princesses, dames et chevaliers.

Au moment où le signal de la lutte allait être donné par les hérauts d'armes, le chevalier noir s'avança vers Lisvart, et, le saluant de nouveau, il lui dit :

— Sire chevalier, il y avait longtemps que je me souhaitais l'honneur qui m'échoit aujourd'hui : à savoir celui de me mesurer avec vous... Votre renommée est si universelle, votre prouesse si haute, que, malgré les occasions glorieuses que j'ai rencontrées jusqu'ici, j'eusse pensé n'avoir encore rien fait si je n'avais pas essayé ma valeur contre la vôtre...

— Vous parlez trop bien, répondit Lisvart, pour que je ne m'estime pas très heureux moi-même de cette bonne fortune qui me permet de combattre un chevalier tel que vous, du moins tel que vous paraissez être... Je regrette seulement que vous ayez cru devoir choisir une si mauvaise occasion et un si injuste prétexte pour me faire connaître votre vaillance...

— Ma parole était engagée, sire chevalier, et je n'avais pas à réfléchir. A ma place, vous auriez agi comme moi, j'en suis sûr...

— Sans doute... Mais il est fâcheux, je vous le répète, que vous ayez accepté, parce que vous êtes tombé dans un piége tendu à votre bonne foi. Vous servez la rancune d'une femme, chevalier... Vous venez au nom de la princesse Abra !...

— Je viens au nom de la princesse Abra, en effet...

— C'est elle qui m'accuse de félonie et de déloyauté, juste ciel ! Elle qui a tramé contre moi et les miens de si odieuses trahisons !... Ah ! tout autre, à ma place, eût refusé le combat qu'elle suscitait contre moi pour la seconde fois, car, vous l'ignorez sans doute, chevalier, c'est la seconde fois qu'elle me force à combattre en champ-clos... La première fois, c'était la reine du Caucase que j'avais en face de moi, une vaillante et loyale reine, gagnée à une cause injuste parce qu'il s'agissait d'une princesse, d'une femme comme elle ! Cette fois, c'est un chevalier inconnu, mais d'apparence vaillante ! J'espère que c'est la dernière. Je vais faire mon devoir comme je l'ai fait jusqu'ici, et nul n'aura le droit de me reprocher quoi que ce soit... Seulement, j'avais besoin de vous dire combien peu étaient fondés les griefs de la princesse de Babylone à mon égard... Maintenant, chevalier, à nos places !...

Et, saluant son adversaire, Lisvart reprit la position qu'il avait avant cet entretien, et le chevalier aux armes noires en fit autant.

CHAPITRE XLV

Comment Lisvart et Amadis de Grèce combattirent l'un contre l'autre, et furent sur le point de mourir.

Quand les deux adversaires eurent ainsi repris leurs places respectives, les juges du camp firent le signal accoutumé, et ils s'élancèrent avec impétuosité à la rencontre l'un de l'autre.

Le choc fut terrible, et, dès cette première atteinte, leurs lances à tous deux furent brisées comme si elles eussent été quenouilles de sapin. Mais les deux chevaliers, fermes sur leurs arçons, n'en tressaillirent pas pour cela : ils ressemblaient à deux rocs impavides, malgré l'ouragan.

L'émotion était ailleurs. Elle était dans le cœur des dames spectatrices de ce combat

qui s'annonçait si bien. Onolorie et Gradasilée tremblaient pour Lisvart, et Lucelle, involontairement, tremblait pour le chevalier aux armes noires.

Elle ne le connaissait pas, certes. Mais quelque chose en elle s'était remué lorsqu'il avait paru dans la lice. Elle avait senti, dès ce moment, toute son âme se porter au devant de cet inconnu, et ses yeux ne l'avaient plus quitté d'une seule minute; si bien que son attention avait été remarquée, et que Gradasilée n'avait pu s'empêcher de lui dire avec une certaine amertume :

— Ce chevalier noir vous intéresse donc bien, madame?... Le connaissez-vous?

— Non, madame, avait répondu la jeune princesse de Sicile, émue et rougissante. Mais je ne puis m'empêcher d'admirer la fierté de son allure et la fougue de son attaque... Il y aura gloire pour Lisvart à le vaincre!...

— Il y aura gloire, sans doute, mais péril aussi, avait répliqué avec tristesse la pauvre Gradasilée, qui tremblait toujours qu'il n'arrivât malheur à son bel ami, si tendrement aimé d'elle.

Il n'y avait pas que Lucelle qui s'intéressât au chevalier inconnu. Le prince Fulurtin, dont nous n'avons pas eu occasion de parler depuis le combat qu'il avait soutenu, aidé de Gradasilée, contre les deux frères du roi d'Egypte, le prince Fulurtin était présent, attiré qu'il avait été, quelque temps auparavant, à la cour de Trébisonde, par les fêtes du mariage des princesses Onolorie et Gricilerie.

Il suivait avec une attention extrême la marche du combat qui avait présentement lieu, et, à chaque instant, aux coups que portait à son adversaire le chevalier aux armes noires, il tressaillait et murmurait :

— C'est lui!... c'est lui!... c'est lui!...

Les lances des combattants s'en étaient donc allées par tronçons, et, avec ces tronçons, ils étaient revenus à la charge l'un contre l'autre avec une furie sans égale. Cette fois, le choc les avait tous deux renversés sous leurs destriers, tellement que c'était le plus grand hasard du monde qu'ils n'eussent pas le col rompu.

Les spectateurs les croyaient morts, et déjà même Gradasilée s'était pâmée de douleur, lorsqu'on les vit se relever, mettre la main aux épées et recommencer le combat, si âpre et si furieux qu'en moins de rien la place fut couverte de pièces de hauberts, de lames de mailles, et rougie en plusieurs endroits de leur pur sang.

Néanmoins, tant plus ils continuaient et tant plus leur augmentaient l'effort et le courage, s'entretenant ainsi tête à tête l'espace de quatre heures et plus, sans qu'on pût savoir sur qui tomberait le pire ou l'avantage.

Au bout de ce temps, les deux combattants étaient criblés d'entames et de blessures, et leurs écus et leurs hauberts, rompus, démaillés et décloués, leur faisaient empêchement plutôt que de leur servir de remparts.

Le spectacle était si navrant, que la reine Oriane, la princesse Onolorie et les autres dames quittèrent la place où elles étaient pour ne plus rien voir.

Comme ils en étaient en ces termes, la sixième heure de leur mêlée s'approchait. Ils se sentaient si exténués et si travaillés l'un et l'autre, qu'ils n'attendaient que le moment de rendre l'âme, non sans dure et cruelle vengeance au survivant. Car tous deux aspiraient à la victoire, et, pour l'obtenir, recommencèrent mieux que jamais à s'entre-férir et chamailler, avec une telle perte de sang, que chacun d'eux s'étonnait qu'il en pût tant sortir de leurs corps. Et, de fait, le sol en était aussi inondé et rougi que si deux brocards eussent été dépouillés et éventrés là par les veneurs..

Toutefois, malgré la violence de leurs coups mutuels, malgré leurs armes endommagées, malgré leurs écus en pièces, il y avait encore quelque chose qui les tourmentait davantage : c'était la grande chaleur et les rayons de soleil qui leur donnaient à tout moment dans la visière de leurs heaumes. Tellement qu'ils furent contraints de se retirer en arrière, essoufflés, hors d'haleine, appelant au secours dans leur cœur, l'un la Vierge Marie et l'autre Jupiter et Mars.

Mais ce repos ne fut pas de longue durée. Tout-à-coup, baissant la tête, ils se vinrent de nouveau harper; et ils s'entre-saisirent bras dessus bras dessous, tâchant de se défroquer et mettre bas, ce qui leur fut impossible.

Lors, ils lâchèrent prise ensemble, résolus à retourner à leurs premières armes.

La nuit survint sur ces entrefaites, et si obscure, qu'ils ne pouvaient plus se guider sur autre chose que sur la lueur du feu qui sortait de l'enchantement d'Urgande-la-Déconnue.

Les juges du camp, voyant cela, s'approchèrent d'eux pour savoir leurs intentions, et ils leur remontrèrent qu'ils avaient l'un et l'autre fait leur devoir, et que l'honneur de combat revenait à l'un comme à l'autre.

CHAPITRE XLVI

Comment Lisvart et Amadis de Grèce reprirent leur combat aux flambeaux, et comment, sur le point de mourir, ils se reconnurent pour père et fils.



On croyait que ces remontrances des juges du camp allaient avoir une influence favorable sur l'esprit des combattants.

Il n'en fut rien. Plus opiniâtres que vieilles mules, plus échauffés à leur ruine que deux vigoureux cerfs en rut, ils demandèrent des torches et des flambeaux.

On dut leur obéir, quoique à regret.

Lors, ils recommencèrent le combat avec une rage nouvelle, et si cruellement, que la princesse Abra elle-même, qui assistait à cette navrante

scène, ne put se tenir de murmurer, la larme à l'œil :

— Je vois bien que je serai bientôt vengée de celui qui m'a outragée, de celui que je hais et que j'aime si violemment, tout à la fois... Mais, s'il meurt, je lui tiendrai compagnie dans la mort, n'ayant pu le faire dans la vie, et je le suivrai là où il ira, fût-ce au fond des abîmes d'enfer! S'il en réchappait, je n'aurais plus jamais aucune joie au cœur!...

D'autre part, la reine Zahara, qui assistait également à cette lutte suprême, disait assez haut au roi Amadis de Gaule, son voisin :

— Sur ma foi, seigneur, je doute grandement de l'issue de cette affreuse mêlée, car voilà je ne sais plus combien d'heures qu'ils se tiennent ainsi aux abois... Plût aux dieux qu'il fût en ma puissance de les séparer!

Lisvart entendit ce propos. Lors, le cœur lui enfla si fort à cette occasion, que, prenant son épée à deux mains, il la déchargea de tout son poids sur la tête de son ennemi, lequel, heureusement, para le coup avec les débris de son écu. Toutefois, l'effort de Lisvart avait été tel, que son épée, tout en rencontrant l'écu de son ennemi, s'en alla le frapper jusqu'à la coiffe de fer, et le força à donner du genou en terre et à avancer la main droite pour s'appuyer.

Lisvart crut qu'il avait, dès lors, l'avantage, et, considérant son adversaire comme à sa merci, il lui cria :

— Chevalier, maintenant que vous êtes désarmé, rendez-vous! Autrement, votre vie est en grand danger et quasi à ma discrétion!... Rendez-vous, vous dis-je, rendez-vous!...

Mais le chevalier d'Abra faisait le sourd, et sans en avoir semblant, il reculait petit à petit dans la direction de la pauvre Urgande. Quand il aperçut là l'épée qu'elle avait à travers le corps, il avança le bras, et s'en saisit, sans se soucier autrement feu ou flamme.

Or, il advint une grande merveille. L'enchantement d'Urgande-la-Déconnue prit subitement fin, et, les flammes qui l'entouraient s'élevant dans les airs, elle demeura libre et ne ressentant plus aucune des douleurs qu'elle avait endurées pendant tant de jours.

Le chevalier noir ne prit point garde à cet incident dont chacun, au contraire, se trouvait ému, et, tournant son visage vers Lisvart, désarmé de tête, il allait le frapper de mort, lorsque la bonne Urgande, lui arrêtant le bras, lui cria :

— Amadis de Grèce, voulez-vous donc tuer votre père!...

— Mon père?... s'écria le chevalier.

— Oui, votre père, le mari de madame Onolorie!... Vous êtes quitte envers celle qui vous avait fait venir céans pour le combattre!...

Comme Urgande prononçait ces paroles, au milieu de l'étonnement général, une nuée obscure descendit subitement sur elle et sur les deux combattants, et les déroba à tous les regards.

—

CHAPITRE XLVII

Comment, après la reconnaissance de Lisvart et de son fils, vint celle d'Onolorie, qui fut aussi joyeuse qu'Abra était désespérée.

Tous les spectateurs étaient restés émerveillés, ne sachant plus ce que pouvaient être devenus ces trois personnages, lorsque la nue se déchira, et on les revit entourés de vingt-quatre demoiselles vêtues de drap d'or et sonnant mélodieusement de différents instruments.

Au milieu d'elles était le sage vieillard Alquif.

Tout aussitôt le chevalier de l'Ardente Epée mit les deux genoux en terre devant Lisvart, et, lui baisant les pieds, il lui dit :

— Seigneur, je vous supplie très humblement de vouloir bien me pardonner l'outrage que je vous ai fait, car je vous promets que je l'ai fait bien insciemment.

Vous devinez que Lisvart ne le laissa pas longtemps à ses genoux. Il le releva, le pressa tendrement contre son cœur et le baisa plus de cent fois avec une joie sans pareille.

Ils se tinrent ainsi embrassés pendant un long temps, sans pouvoir proférer une seule parole, se contentant de pleurer de plaisir l'un et l'autre.

Puis Amadis de Grèce fut conduit par son père dans les bras de la princesse Onolorie, sa mère, qui faillit en mourir de bonheur.

Lucelle aussi reconnut son ami, et sa félicité ne fut pas maigre. Nous la laisserons deviner, plutôt que d'essayer seulement de la raconter.

Quant au vieil empereur et au bon roi Amadis, ils descendirent de l'échafaud pour venir embrasser Lisvart et son fils, et, après les avoir embrassés, les sachant blessés et fatigués, ils les firent conduire au palais, où on les désarma et où l'on visita leurs plaies.

Quant à Abra, elle se tourmentait fort et ferme, criant tout haut que son chevalier lui faisait tort, et même lui jouait là un méchant et lâche tour.

— Car, disait-elle, il n'avait pas le droit de quitter le combat ainsi! Il me devait apporter la tête de son adversaire ou y laisser la sienne propre!...

Cette grave question fut débattue incontinent devant les juges. Là, Urgande déclara qu'Amadis de Grèce s'était engagé à combattre Lisvart en tant que Lisvart, c'est-à-dire étranger pour lui; mais que, du moment où Lisvart était reconnu pour son père, il allait de soi qu'il devait s'arrêter comme il avait fait.

Le chevalier de l'Ardente Epée fut, en conséquence, déclaré quitte et absous.

Abra, désespérée, la rage et la mort dans le cœur, se retira avec l'intention d'aller se jeter dans

la mer; ce qu'elle eût fait, bien certainement, si la reine du Caucase ne l'en eût empêchée et ne l'eût un peu réconfortée.

CHAPITRE XLVIII

Comment Amadis de Grèce, remis de ses blessures, eut une conversation amoureuse avec la gente Lucelle.

Amadis de Grèce et Lisvart commençaient à se remettre de leurs fatigues passées, et la joie revenait à tout le monde en la cour de Trébisonde, lorsqu'un matin la gente Lucelle s'en alla toute aiguillonnée trouver son doux ami dans la chambre où il était.

Il faut vous dire que, la veille, le bon roi Amadis de Gaule avait marié son neveu Florestan, fils du roi de Sardaigne, avec la belle Esclariane, impératrice de Rome, et que cela avait travaillé, durant la nuit, la chère petite cervelle de la princesse de Sicile, qui avait maintes fois songé au mariage, bien qu'elle fût très jeune.

Donc, échauffée un peu plus qu'elle n'avait coutume de l'être, Lucelle entra, et, après plusieurs propos, elle dit au chevalier de l'Ardente Epée :

— Je suis étonnée, mon ami, de vous voir encore malade... La nouvelle que vous avez apprise touchant votre naissance aurait dû vous guérir complétement... Je vous en prie, beau sire, faites tous vos efforts pour être bientôt sur pied... afin d'assister au mariage de votre cousine Esclariane, que l'on a accordée pour femme, hier, à don Florestan...

— Madame, répondit Amadis, ma santé et mon bien sont entre vos mains : disposez-en comme il vous plaira. Bien que j'aie tout lieu de me réjouir, puisque j'ai retrouvé mon père et ma mère, et mes autres parents, grands princes et seigneurs, je ne serai vraiment content que par vous seule... Par ainsi, je vous supplie humblement de me tenir et estimer comme le plus grand et le premier de vos serviteurs...

— Mon ami, ce que je vous ai promis, je le tiendrai; et je voudrais bien que le roi mon père fût céans afin de vous prouver mon bon vouloir... Ce que je puis vous dire, c'est que, s'il ne tenait à autre qu'à moi, Esclariane n'aurait pas l'avantage de donner plus tôt contentement à son Florestan que ne l'aurait mon Amadis...

Ce propos chatouilla agréablement le cœur du jeune chevalier. Il en prit même tant de hardiesse sur l'heure, que, attirant à soi la jeune pucelle, sa mie, il lui déroba une infinité de baisers qui la troublèrent beaucoup, mais auxquels elle n'opposa aucune résistance, n'en ayant ni la volonté ni la force.

Il est probable que, malgré la pudicité de l'une et l'honnêteté de l'autre, ils eussent passé outre, tant ils étaient affolés et troublés, si l'une des récentes plaies du jeune Amadis de Grèce ne s'était r'ouverte au même instant.

Puis, quelques minutes après, les autres dames survinrent.

A cette cause, Lucelle et Amadis, dissimulant leur appétit, entrèrent en d'autres propos, durant lesquels survint Ynéril, son ancien écuyer, lequel était resté au service du roi de Jérusalem depuis le jour où il l'avait laissé en la Montagne Défendue.

Amadis lui demanda le récit de ses aventures passées, et Ynéril les lui raconta toutes jusqu'à la dernière, qui concernait son arrivée à Féline avec la princesse Abra.

— A propos de cette princesse, ajouta Ynéril, je viens de la laisser la plus désolée du monde... Quant à la reine Zahara, avant de partir pour ses pays, elle entend prendre congé de vous, et c'est pour cela qu'elle m'a envoyé céans...

La reine du Caucase entra, en effet, comme Ynéril l'annonçait.

Amadis de Grèce lui fit l'accueil le plus honorable et la pria de s'asseoir et de se reposer un instant.

Zahara prit une chaise de velours et se plaça entre le chevalier et Lucelle.

— Seigneur Amadis, lui dit-elle, je ne vous demande point comment vous vous portez, car ayant si bonne compagnie que vous avez en ce moment, il est impossible que vous puissiez souffrir d'une autre blessure que de celle qu'a dû vous faire au cœur cette charmante demoiselle...

Zahara disait cela pour éprouver Amadis, car elle était venue chez lui tout exprès pour le tâter sur le mariage, le jugeant le seul chevalier digne d'elle.

Mais Amadis, qui ne songeait plus qu'à Lucelle, et qui avait même oublié Niquée, Amadis allait lui faire une réponse désabusante, lorsque survinrent Lisvart et quelques autres gentilshommes.

La reine du Caucase n'en dit pas plus long à ce sujet, remettant à une occasion plus favorable l'entretien qu'elle voulait avoir avec le fils d'Onolorie. Elle devait partir; elle ne partit pas et retarda de quinze jours encore son rembarquement.

Au moment où elle croyait avoir trouvé cette occasion, Amadis étant redevenu tout-à-fait sain et dispos, il s'avisa d'aller voir l'impératrice de Babylone, pour la raison qui vous sera racontée au chapitre qui suit.

—

CHAPITRE XLIX

Comment Amadis de Grèce, le combat fini et les blessures pansées, alla trouver la princesse Abra pour la prier de faire sa paix avec son père.

Gradamarte, Garinter, roi de Dace, don Quedragant d'Irlande et plusieurs autres chevaliers, quittèrent Trébisonde avec Amadis et s'en vinrent aux tentes d'Abra, qui leur ménagea à tous une réception honorable.

Le visage de la princesse annonçait la tristesse, et les larmes de ses yeux témoignaient assez de la grande douleur de son cœur.

Amadis en eut grande pitié, et, s'étant assis près d'elle, il lui dit :

— Madame, il faut avec résignation accepter les épreuves que vous octroie Jupiter, et, en vous y soumettant, la Fortune changera le tour de la roue et vous obtiendrez ce à quoi vous aspirez. Et pour dire vrai, vous savez que se vaincre soi-même tient plus du céleste que de l'humanité. Cela nous est aisé si nous y forçons notre nature ; oubliez donc, je vous en prie, ce deuil qui ne peut que nuire, et prenez de votre mal ce qui doit vous en consoler. Ne faut-il pas montrer à toute occasion l'empire qu'on a sur soi-même. Je comprends néanmoins que ce vous est un dépit et déplaisir insupportables de voir tourner au rebours vos projets. Mais quoi? Vous ne pouvez commander à la destinée ni changer le cours de la moindre planète du ciel. Puisque tel est le vouloir des dieux, irez-vous les combattre? Ils ont permis la mort de votre frère, ils ont conservé mon père, ils veulent déjouer vos entreprises et favoriser les siennes, et vous voudriez rompre l'anguille au genou! Pour Dieu, madame, ne songez plus à lui nuire; vous avez vu comme il est sorti des combats que vous lui avez donnés par mon bras et ceux d'autres chevaliers. Bornez là votre ressentiment.

Or, tandis qu'il discourait, Abra, patiente à l'écouter, demeurait silencieuse et de temps en temps poussait des soupirs entrecoupés de larmes ; mais, à la fin, se remettant le mieux qu'elle put, elle lui répondit :

— Véritablement, seigneur Amadis, ce que vous dites a quelque fondement; il est aisé à la personne saine de conseiller le malade. Malgré vos bonnes paroles, je ne me sens pas disposée à suivre vos conseils, car je persiste si fort dans mon inimitié contre Lisvart, que, si je ne lui fais perdre la vie comme je veux, il mourra comme je pourrai.

Amadis fit un mouvement.

Abra reprit :

— Vous dites qu'il me sera convenable d'obtempérer sans murmure au vouloir des dieux ; à cela, je réponds qu'ils m'ôteront plutôt la vie que d'effacer de mon esprit ce qui y reste gravé mieux qu'aucune inscription sur cuivre ou marbre. Jugez de là de la fermeté et de la résolution de ma conduite. Je n'ignore pas que les décrets des dieux et la Fortune me sont supérieurs ; mais la roue de cette dernière étant mobile, elle se pourra tourner quelque jour et m'être autant propice qu'elle m'a été contraire. Je jouerai alors un autre personnage, mais ce ne sera qu'après avoir vengé la mort de mon frère et satisfait mon âme. Je ne veux point pourtant rompre l'anguille au genou, et n'emploierai à ce dessein que les ressources du corps et de l'esprit. Hélas! à la première vue de celui qui m'a tant offensée, je n'eusse jamais pensé que d'amitié si grande pût sortir une haine si parfaite; je l'ai aimé plus que moi-même, j'ai cherché sa trace et son amour plus que jamais on ne le fera, et maintenant je le hais plus que la mort, et poursuivrai sa ruine plus que je ne garantirai ma santé. Pour finir, seigneur Amadis, ne prononcez jamais devant moi le nom odieux de cet homme, dont la mort et la ruine ne pourraient être empêchées par vos efforts.

Amadis, la voyant dans une pareille colère, se défendit d'avoir voulu la fâcher et s'offrit de nouveau à elle pour lui obéir envers et contre tous ceux qu'elle désignerait.

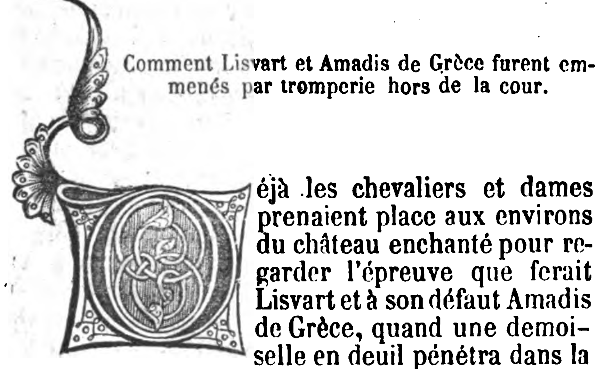
Puis il retourna à la ville, où quelques chevaliers éprouvaient l'aventure du château; ce qui dura jusqu'au lendemain.

Olorius, prince d'Espagne, voulut être de la partie. Or, il était serviteur de la princesse Luciane, qu'il avait aimée beaucoup et dont il avait fait sa dame et épouse.

Ce prince tint contre le chevalier du château pendant quatre heures d'une mêlée affreuse, et on le retrouva étendu sur la place en compagnie de don Florelus d'Austrie et de Périon de Gaule.

Tous les trois eurent les mêmes succès, et leur courage à la fin éprouva la même défaite.

Le lendemain matin, Gradamarte se mit en jeu et combattit trois grosses heures avant dîner, sans avancer les affaires plus que les autres; enfin ils firent dresser les tables pendant que Lisvart et Amadis de Grèce devaient faire quelques passes d'armes; ce dont ils furent empêchés d'une façon imprévue.



CHAPITRE L

Comment Lisvart et Amadis de Grèce furent emmenés par tromperie hors de la cour.

Déjà les chevaliers et dames prenaient place aux environs du château enchanté pour regarder l'épreuve que ferait Lisvart et à son défaut Amadis de Grèce, quand une demoiselle en deuil pénétra dans la salle en tenant deux épées richement garnies suspendues à son cou.

Elle était de moyenne beauté, mais son regard triste appelait la pitié; deux nains horriblement difformes composaient sa suite.

Arrivée devant l'empereur, elle s'écria en sanglotant :

— Seigneurs, écoutez ma plainte, et si vos cœurs ont quelque pitié, vous m'accorderez votre secours. Depuis deux ans je cherche une protection, et dans quinze jours expire le terme qui m'est dévolu pour tirer des mains de deux géants cruels mon père et ma mère, destinés à être sacrifiés à une de leurs idoles. Or, ces géants m'ont permis de quêter un libérateur; je me suis adressé à une mienne tante, grande astrologue et magicienne, qui, après maintes conjurations d'esprits et révolutions, à force de livres et de planètes, m'a répondu que nul autre que les deux meilleurs chevaliers du monde ne pouvaient remédier à mon ennui, et que force m'était de les chercher et mener aux deux tyrans dans le temps désigné. Je lui demandai quel moyen j'aurais de les pouvoir connaître et persuader à me faire un tel bien. Et elle me donna ces deux épées, m'assurant que ceux qui pourraient les tirer du fourreau seraient mes libérateurs sans qu'autre fût si téméraire de s'en servir, car il ne l'aura pas plutôt à la main qu'il sera embrasé et consumé en cendres. Aussi personne ne doit essayer cette épreuve qu'il ne me jure et promette de m'accompagner partout où il me plaira le conduire, sans qu'il soit permis avant cinq jours à un autre homme de venir à son aide : car, autrement, la rédemption de mes parents serait tout-à-fait empêchée. Je n'ai pas encore trouvé ce chevalier, et ceux qui l'ont essayé ont été jusqu'ici aussi subitement embrasés qu'une étoupe mise en feu. Je vous supplie de me porter aide au nom du droit des dames nobles affligées et prêtes à mourir de peines et douleurs; la chevalerie vous en fait un devoir le plus tôt qu'il vous sera possible pour prévenir le terme qui arrive et diminue chaque jour mon espoir.

Lisvart, armé de toutes pièces, allait partir pour attaquer le château; après le récit de la demoiselle, il dit à son fils:

— On dirait, mon ami, que la Fortune nous ait appelés ensemble à cette expédition dans l'équipage où nous sommes. Je vous prie, beau sire, secourons cette demoiselle, car il est impossible (si bravoure lui doit aider) que ce ne soit l'un de nous qu'elle réclame.

Amadis fut ravi d'un tel honneur, et toute leur assemblée; la demoiselle parut enchantée, et leur présenta à chacun une épée en disant :

— Plaise à Dieu, gentils chevaliers, vous envoyer l'honneur que mérite votre courage, et à moi le contentement que j'en espère! Or, dégaînez à votre aise et gardez-les comme les deux meilleurs et plus loyaux de la terre, sans que, durant ce voyage, vous en puissiez porter d'autres.

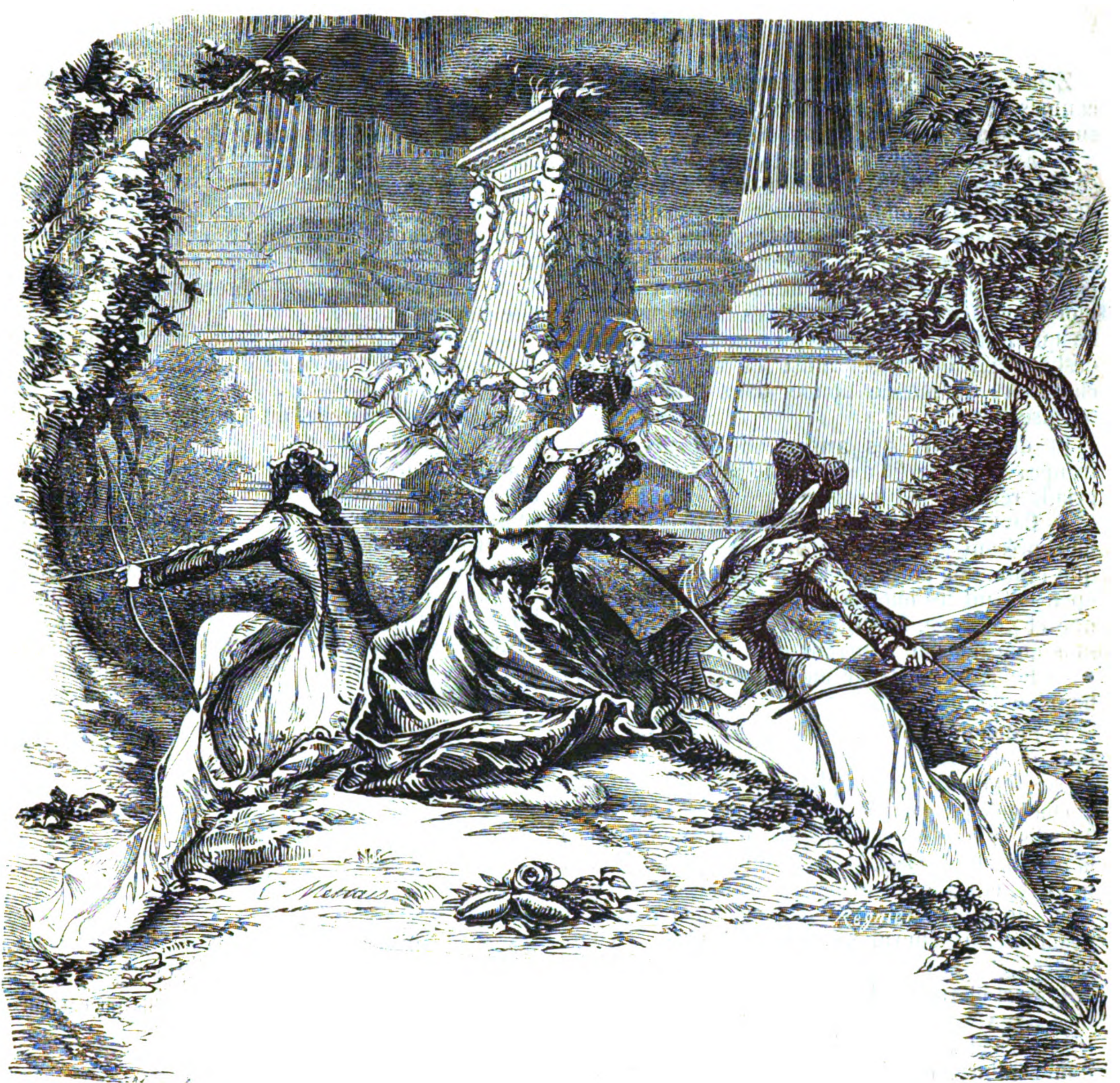
La perfide, elle ourdissait la trame du filet qui devait les prendre sans défiance.

Chacun d'eux tira son épée, mais avec telle facilité, que chacun en fut étonné.

— Bienheureux chevaliers, dit la demoiselle en embrassant leurs genoux, qui devez me rendre mon bien, mon confort et ma seule espérance, je vous en supplie, accomplissez ce que vous m'avez promis et à quoi le devoir vous oblige.

— Allons, répondit Lisvart, nous sommes prêts.

Et ils firent venir de suite leurs chevaux; Gradasilée voulut les accompagner, en qualité d'écuyère, et bientôt, tous en selle, suivis des nains porteurs des deux lames, ils s'avancèrent dans la forêt, sans que nul osât les accompagner ou suivre que de l'œil.



ZIRFÉE L'ENCHANTERESSE

CHAPITRE PREMIER

Comment Lisvart et son vaillant fils s'aperçurent en route qu'ils avaient été odieusement trompés, et quelle douleur fut celle de Gradasilée.

L'empereur et les autres chevaliers avaient exigé que tout le monde restât, et on avait laissé s'éloigner Lisvart et son fils, ainsi que la bonne Gradasilée.

Mais on devait bientôt s'en repentir de part et d'autre.

En effet, la troupe avait à peine atteint un quart de lieue, qu'on vit descendre au palais Alquife, fille du sage Alquif.

S'adressant au roi Amadis, elle lui dit :

— Sire, mon père et la sage Urgande vous mandent que cejourd'hui doit être consommée, en cette cour, l'une des plus malheureuses trahisons dont vous entendîtes parler : ils vous prient de ne laisser sortir d'ici aucun chevalier, pour aucun motif, avant d'autres nouvelles de leur part.

Mais c'était fermer l'écurie après la fuite des chevaux.

Aussi tout le monde fut-il inquiet quand ils reconnurent cette faute ; plusieurs coururent aux armes pour partir au secours, mais Amadis jura qu'il préférerait la mort de tous ses enfants plutôt que de trahir sa parole ; ce dont on le loua.

Zahara voyant là une occasion de s'attirer la reconnaissance du père et du fils, et donner la mesure de son courage, prit la parole :

— Entendez, seigneurs, dit-elle, l'avis qui me semble le meilleur : dans la parole donnée à la demoiselle qui a emmené Lisvart et Amadis, n'ont été comprises ni les dames ni les demoiselles. Les hommes ou chevaliers, après cinq jours seulement, peuvent s'en mêler. Partant de là, il est certain que moi et mes femmes sommes libres de les secourir; ce que je ferai ou je mourrai à la peine. Il serait déshonorant de laisser ainsi les deux meilleurs chevaliers du monde donner dans une trahison odieuse.

Et demandant ses armes, elle fit presser sa troupe; Onolorie fit apporter l'épée de Lisvart et pria la reine de la lui rendre.

— Car je me doute bien, dit-elle, que celle qu'on lui a présentée à sa place ne doit être meilleure que l'intention de la dame qui l'emmène. Et cette épée détruit les enchantements lorsqu'elle paraît nue et dégaînée. Par quoi, hâtez-vous, madame; sans quoi nous en pourrons avoir froide joie.

— Reposez-vous sur moi, répondit Zahara, je ne m'endormirai pas.

Et prenant congé, elle piqua des deux, suivie de huit ou dix de ses amazones, devançant le reste de ses femmes, qui complétaient leur ajustement.

Quoiqu'elle galopât vitement après Lisvart et Amadis, elle ne les rejoignit pas promptement, car la demoiselle les faisait diligenter, arpenter la cité, la forêt, et les avait amenés dans une plaine couverte de tentes et pavillons, défendus par deux géants et dix chevaliers armés et prêts à combattre.

Lisvart et Amadis lacèrent vivement leurs heaumes, et, voulant prendre leurs lances, aperçurent les nains et la demoiselle fuyant au galop le long d'un sentier, ce qui leur fit pressentir une trahison.

Toutefois, considérant qu'ils étaient tenus de combattre, et, que la fuite serait honteuse et sans profit, ils firent tête.

Alors, les deux géants s'approchèrent et leur crièrent d'assez loin :

— Rendez-vous, traîtres paillards! vous allez mourir de male mort!

A ce cri, donnèrent sur les deux chevaliers dépourvus de glaives, mais qui mirent froidement froidement l'épée à la main. Leurs chevaux furent traversés de part en part et roulèrent sous eux dans ce choc épouvantable; mais ils furent relevés avant que les géants n'eussent parfait leur carrière et tourné bride. Car leurs chevaux, mal dressés et à bouche dure, les avaient emportés loin.

Bientôt Amadis et Lisvart furent assaillis des dix autres chevaliers, auxquels ils résistaient vigoureusement; mais les géants chargèrent de nouveau, et de si près, que les chevaliers, ne sachant auquel entendre, se ruèrent, résolus à périr plutôt que de se rendre, sur leurs nombreux adversaires, et brisèrent dans leur effort leur épées au-dessus de la garde.

Abandonnés ainsi de toute aide, ils furent pris par derrière, jetés à terre, désarmés de tête, liés et troussés sur deux méchants roussins et conduits droit à la marine.

Gradasilée faillit mourir de douleur à ce spectacle; mais l'un des géants vint prendre les rênes de sa haquenée, en lui disant :

— Par Dieu, ma belle amie, je vous traiterai si bien cette nuit, entre mes bras, que vous serez dédommagée de l'ennui d'avoir accompagné ces deux galants, qui seront désormais étrillés avec une certaine paille.

— Traître! lui répondit-elle, traître infâme, tu me tireras plutôt le cœur du sein que d'avoir jamais part de moi.

— Marche, marche, dit l'autre ; nous verrons bien ce qui arrivera.

Et donnant un coup de bâton à Amadis, le fit passer devant; celui-ci devint si furieux, que le sang lui sortit par le nez et la bouche, et il trouva moyen de passer une de ses mains sous les liens ; puis, avec le gantelet qu'il avait encore, il moucha si doucement le chevalier le plus prochain de lui, qu'il lui cassa les dents dans la bouche.

Ce qu'il paya chèrement à l'instant même, et eût payé encore plus durement si un secours ne lui fût arrivé fort à propos.

CHAPITRE II

Comment la reine Zahara secourut Lisvart, Amadis de Grèce et Gradasilée, et, faisant carnage de tous les traités, prirent les deux nains et la demoiselle, qu'ils ramenèrent à Trébisonde.

Etant accompagnée seulement de dix de ses femmes, la reine de Caucase alla si vite, qu'à l'entrée de la nuit elles découvrirent les géants emmenant prisonniers Lisvart, Amadis et Gradasilée ; elles tressaillirent de joie, et, après s'être préparées, elles crièrent :

— Traîtres! vous allez payer le dû de votre lâcheté, et n'irez pas plus loin avec votre butin.

Les géants tournèrent la tête, et l'un d'eux vint fondre sur Zahara, qui l'attendait et lui décocha une flèche avec une telle raideur, qu'il fut traversé de part en part et tomba pour ne plus parler.

Le second en eut autant; mais le trait ricocha et alla tuer le troisième, qui mourut.

Lors, le géant si à propos sauvé piqua des deux à la reine, qui le reçut la lance au poing; leurs armes furent en pièces, mais ils se prirent au corps au second tour, et la reine lui fendit proprement la tête d'un coup de hache.

Les gardiens se donnèrent champs à travers

la forêt, abandonnant les prisonniers; mais les huit autres chevaliers combattirent jusqu'au dernier, auquel vint l'idée de venger d'un coup lui et ses amis.

Il courut droit aux chevaliers, encore liés sur leurs montures, pour les assassiner.

Et cela eût été fait sans Gradasilée, qui, armée de l'écu et de l'épée d'un géant défait, arrêta le bras du meurtrier par le coup de la mort.

— Enfin, dit-elle tout haut, Fortune ne niera pas que je n'aie pas trois fois sauvé la vie au père et une fois au fils.

— Par mon Dieu, répondit Zahara, qui avait tout vu et entendu, il semblerait que vous avez tenu à m'ôter cette gloire, dans l'espoir de vous concilier, à vous seule, l'amour du roi Lisvart.

— Chère princesse, reprit Gradasilée, les dieux m'ont donné cet avantage en paiement du vrai amour que je lui porte.

A ce moment s'avançaient, par le chemin où la demoiselle et les nains avaient disparu, cent chevaliers marchant au grand pas, et derrière eux une autre troupe de huit ou neuf cents hommes, armets en tête et prêts à combattre.

Ils venaient aider aux géants, et bientôt nos dames et nos deux chevaliers furent chargés par ce flot d'ennemis. Les premiers de la grosse troupe furent, du choc, mis à bas ; mais le moment était proche où Lisvart, Amadis, Gradasilée et les autres femmes devaient succomber au nombre, sans le secours de neuf cents femmes bien armées qui avaient suivi leur reine, sous la conduite de celles de Sarmate et Ircanie.

Du plus loin qu'il leur fut possible, elles lancèrent une telle grêle de flèches, suivies d'une charge inattendue, qu'elles bouleversèrent les ennemis.

Gradasilée et Zahara prouvèrent qu'elles n'avaient pas le bras engourdi.

La nuit tomba sur la défaite complète des derniers adversaires, et lorsque la lune annonça l'heure de la retraite et du repos, Gradasilée manqua à l'appel.

Lisvart se désola de cette absence bien inquiétante; mais elle arriva peu après, chassant devant elle la demoiselle et les nains, agents de l'odieuse trahison.

Sachant qu'il y allait de sa vie, la demoiselle se jeta aux genoux des chevaliers et leur demanda pardon à mains jointes.

— Si vous me donnez la vie sauve, dit-elle, je vous déclarerai, en présence de l'empereur de Trébisonde, toute la vérité.

— Damoiselle, répondit Lisvart, mon avis est qu'on vous garde jusqu'à votre justification, et plus loin, si vous le méritez ; mais, coupable, n'espérez aucune merci.

Deux amazones la gardèrent, ainsi que les nains.

La troupe se disposa à se reposer, et les chevaliers remercièrent bien des fois la reine de Caucase et les autres. Ils s'émerveillaient de la façon dont on les avait secourus si à propos.

Or, la coutume des amazones était de rapporter d'un combat, ou d'une victoire, ou d'une bataille rangée, chacune la tête d'un de leurs ennemis, plantée au bout d'une lance.

Elles suivirent cet usage et n'oublièrent pas les têtes des deux géants, dont on orna le char de Zahara.

Puis, vers l'aube du jour, elles revinrent toutes glorieuses à la ville; où les seigneurs, les dames, attendaient dans une peine merveilleuse qui se changea en un délire de joie à la vue des chevaliers délivrés et de la traîtresse prisonnière.

Cette femme, suivant sa promesse, se confessa ainsi :

— L'on dit, seigneurs, que courte folie est la meilleure, car, si l'on ne doit pas réussir, on est plus vite assuré de la fin ; ce qui arrive à propos pour le roi de Crète, mon souverain seigneur; car lui, désireux de venger la mort de Sulpicio et de ses frères, tués par Lisvart, Périon et Olorius, a été frappé le premier par la première flèche de l'invincible reine qui m'écoute.

— Je suis sûr, dit Amadis, que vous allez trouver moyen cauteleux pour ménager les suites de votre félonie.

— Noble seigneur, continua la demoiselle, j'ai été en effet fourbe et déloyale, mais j'ai servi mon maître. Sachez donc que le roi de Crète avait mille chevaliers prêts à le seconder, et, sans le secours de je ne sais quelles amazones, les deux chevaliers eussent passé la mer et servi d'échange pour ravoir le château de la Roque et celui de Hica, dérobés au roi Mouton, son frère; puis il leur aurait tranché la tête pour vous les offrir. Maintenant que mon seigneur est mort, si vous voulez vous venger, tuez-moi aussitôt.

— Voyez-vous, reprit Amadis, comme elle sait encore babiller. Vous n'avez en vous de bon que le corps pour faire des cendres, et, avant que j'aie bu ni mangé, vous et messieurs les nains, vous allez être consciencieusement rôtis et brûlés.

Et il en fut ainsi, à la grande liesse du peuple et au déplaisir d'Abra, qui voulait s'embarquer promptement; mais la reine du Caucase l'en détourna, voulant qu'elle assistât au dénoûment de la merveille du château, amenée à la cour par Lucida.

CHAPITRE III

Comment Lisvart et Amadis de Grèce tentèrent, après tant d'autres, l'aventure du château des Secrets, et comment Amadis seul eut l'honneur de la mener à bonne fin.

Nous avons laissé précédemment le père et le fils prêts à éprouver l'aventure du château où avaient échoué Lucencio, Olorius d'Espagne, Florelus d'Austrie, Périon de Gaule, Gradamarte et plusieurs autres.

Lisvart et Amadis, voulant essayer de faire mieux que ces chevaliers, se mirent en l'équipage qui leur était nécessaire.

Lisvart désirait commencer le premier; il s'ap-

procha pour sonner la trompe. Mais cela lui fut impossible, à cause de l'épée qu'il portait au côté, laquelle ne pouvait souffrir enchantement en quelque sorte que ce fût. En conséquence, il en demanda une autre à l'un de ses écuyers, qui la lui apporta immédiatement.

Lors, reprenant la trompe, Lisvart la fit retentir si doucement, que c'en était merveilleux. Et quant et quant, trompettes et clairons se mirent à sonner et à fanfarer, et la porte du château s'ouvrit pour livrer passage à un chevalier de si fière contenance, que chacun prenait grand plaisir à le regarder.

Toutefois, Lisvart lui donna tant d'affaires durant quelques heures, que l'on supposa que l'honneur de l'aventure allait lui revenir, ce qui ne fut pas, car le chevalier, reculant toujours petit à petit, finit par arriver à la porte de son château, et là, poussa la porte au nez de Lisvart en lui criant :

— Tu as perdu l'aventure! tu es marié!

Lisvart, marri et dépité au possible, reprit la trompe et la fit retentir plusieurs fois pour rappeler le chevalier. Ce fut en vain.

Lors, il quitta le jeu et s'alla désarmer.

Vint le tour d'Amadis de Grèce. Il sonna ; le chevalier enchanté se présenta, et leur combat commença. Il fut si âpre et si rude, qu'après un chamaillis beaucoup plus long que le précédent, le chevalier du château tomba tout de son long, évanoui, et depuis, personne ne le revit.

Le château qu'il gardait était maintenant ouvert, laissant entrevoir une partie des richesses qu'il contenait, au son d'instruments de musique plus mélodieux les uns que les autres.

Une voix fit aussitôt entendre cette parole :

— Bienvenu soit l'heureux chevalier qui a mérité de donner fin à l'aventure des Secrets!

C'est pourquoi Amadis monta les degrés.

CHAPITRE V

Comment Amadis de Grèce entra dans le château des Secrets, et des choses merveilleuses qu'il y remarqua.



Quand Amadis de Grèce fut dans le château, il avisa la porte d'une chambre close, au-dessus de laquelle était cette inscription :

« Ci-gisent les deux vrais amants. Dans leur cendre sont représentées leurs effigies, qui peuvent servir à éprouver la loyauté des dames et des chevaliers. »

Amadis de Grèce, pris d'un scrupule, voulut retourner en arrière. Toutefois, il passa outre et ouvrit la porte, qui se referma sur lui aussitôt qu'il fut entré.

Il se trouvait en un lieu riche et spacieux, plus spacieux et plus riche qu'on ne le pouvait soupçonner du dehors. Tout était doré, azuré, et peint de diverses et incroyables peintures.

Là, par exemple, étaient représentés ceux qui, jusque-là, à des titres divers, avaient le mieux aimé, hommes et femmes : Pénélope, Pyrame, Thisbé, Apollidon, Grimanèse, Médée, Florisande, Zerbine, Raberhy, Campingo, Porcia, Zaïr, Abra et beaucoup d'autres, parmi lesquels le chevalier reconnut son bisaïeul le roi Amadis de Gaule, son aïeul Esplandian, son père Lisvart de Grèce, ainsi que leurs femmes. Tous et toutes chantaient et jouaient d'instruments harmonieux, tels que harpes, luths et violes.

Au milieu était un théâtre élevé de quatre degrés, sur lequel le Dieu d'Amour se tenait assis en une chaise couverte d'un drap d'or frisé, ayant à ses pieds le roi Félidès et la reine Aliastre. Cet aimable et cruel dieu, les bras élevés, montrait deux couronnes magnifiques qu'il avançait comme s'il eût voulu les mettre sur les têtes.

Tant plus Amadis de Grèce les contemplait, et tant plus il y trouvait de quoi s'émerveiller ; car, en s'approchant davantage du roi et de la reine, il remarqua qu'ils avaient l'un et l'autre le côté gauche transparent comme le cristal, si bien qu'on pouvait voir leur cœur battre au travers.

Amadis fut plus étonné encore quand il vit l'effigie d'Aliastre se changer en celle de la princesse de Sicile, à ce point qu'il crut que c'était elle qui était ainsi devant ses yeux. Pour mieux s'en assurer, il se pencha sur son côté ouvert et se vit lui-même représenté au naturel dans le cœur de Lucelle comme dans un miroir. Puis, en se penchant plus près encore pour mieux voir, il reconnut que cette effigie n'était ni celle d'Aliastre, ni celle de la princesse de Sicile, mais bien plutôt celle de la belle Niquée.

Lors, aiguillonné par un autre brandon d'amour, il sentit une telle chaleur en ses entrailles, qu'oubliant aussitôt Lucelle et tout ce qu'il lui devait de servitude et d'amitié, il s'avança pour baiser tendrement cette adorable effigie.

Amadis se trouva déçu : l'image cessa de ressembler à Niquée comme elle avait cessé de ressembler à Lucelle, et elle reprit ses premiers traits, c'est-à-dire ceux de la reine Aliastre.

— Hélas! soupira-t-il. Hélas! madame! vous montrez bien clairement que je ne mérite pas d'approcher de vous, puisque vous vous êtes si soudainement évanouie de moi!...

Et, tout confus et désespéré, il reprit le chemin par lequel il était venu et sortit du château si triste, si triste, qu'il eût voulu être mort ; ce dont plusieurs, ébahis, lui demandèrent la cause. Mais Amadis ne répondit rien autre chose, sinon qu'ils tentassent l'aventure et qu'ils seraient témoins de plus de merveilles encore que lui.



CHAPITRE V

Comment, après Amadis de Grèce, la reine du Caucase tenta l'aventure du château des Secrets, et de la résolution qu'elle prit en sortant.

Cette tristesse du chevalier de l'Ardente Epée avait aiguillonné la curiosité des autres personnes qui étaient là.

La reine du Caucase, entre autres, brûlait de l'envie de savoir ce qui pouvait avoir ainsi convulsé le visage de son bel ami, et, pour le savoir, elle profita du seul moyen qui fût à sa disposition, c'est-à-dire qu'elle entra résolûment dans le palais enchanté.

Comme Amadis de Grèce, elle avisa le théâtre sur lequel trônait le Dieu d'Amour, et, comme lui, s'approcha du groupe formé par le roi Félidès et par la reine Aliastre.

A mesure qu'elle s'avançait, le roi Félidès changeait de visage. Lorsqu'elle fut tout-à-fait auprès de lui, elle poussa un cri d'étonnement.

Elle était devant le vaillant chevalier de l'Ardente Epée!

— O mon bel ami! murmura-t-elle. Est-ce une illusion de mes yeux et de mon cœur si pleins de vous? ou est-ce bien vous réellement que je vois?

L'effigie qui représentait Amadis de Grèce ne répondit pas, mais elle n'en continua pas moins à représenter le vaillant fils de la princesse Onolorie.

Zahara, ébahie et joyeuse sans rien comprendre à cette merveilleuse apparition, se pencha sur le côté gauche de la reine Aliastre, toujours transparent comme du cristal.

Cette fois encore, elle poussa un cri d'étonnement, mais il n'eut pas le même accent de plaisir que le premier. Zahara venait d'apercevoir, comme dans un miroir, les images de la princesse de Sicile et de la princesse de Thèbes, Lucelle soucieuse et Niquée joyeuse.

— Que signifie cette double image? murmura-t-elle. Et pourquoi celle-ci se réjouit-elle quand l'autre a la mine si piteuse?

Zahara connaissait la princesse de Sicile. Quant à la princesse de Thèbes, elle ne l'avait jamais aperçue, et elle lui parut être une personne plus divine que terrestre.

— Je commence à comprendre, murmura-t-elle avec une sorte de mélancolie, en regardant alternativement les deux belles effigies. Ce sont ces deux belles personnes qui se disputent le cœur de ce beau chevalier, que moi aussi j'aimais, que moi aussi j'aime encore!... Qui préfère-t-il, lui?... Ce n'est pas la princesse de Sicile, elle est trop affligée! C'est l'autre, qui a l'air si joyeux, et qui ne peut avoir cet air-là qu'à cause de l'amour qu'elle sait qu'Amadis de Grèce éprouve pour elle!... Mais alors, s'il l'aime, il ne pourra jamais m'aimer, moi?... Pourquoi me suis-je ainsi enamourée de lui?... Pourquoi, hélas! est-il si parfait!... Allons! il me faut renoncer à ce doux rêve, le plus doux que j'aie jamais fait!...

La belle reine du Caucase soupira à plusieurs reprises. Puis elle voulut de nouveau regarder l'effigie d'Amadis de Grèce, l'objet de ses pensées et le sujet de ses regrets.

Amadis avait disparu, et les traits du roi Félidès avaient repris la place des siens.

Zahara, étonnée, regarda de même dans le cœur de la reine Aliastre. Lucelle et Niquée s'en étaient envolées comme deux colombes lasses de percher sur la même branche.

Lors, toute songeuse, Zahara sortit de ce palais enchanté. Elle savait désormais tout ce qu'elle voulait savoir!

CHAPITRE VI

Comment le roi Amadis de Gaule et Oriane, d'une part, et, de l'autre, l'empereur Esplandian et l'impératrice sa femme, tentèrent à leur tour l'épreuve du château enchanté.

Après Amadis de Grèce, ce fut le tour de son bisaïeul, le chevaleresque roi Amadis de Gaule et de Bretagne.

Ce bon roi, qui se savait le cœur net de la moindre peccadille, et qui en pensait autant du cœur de la bonne reine Oriane, entra avec elle dans le château d'un pas tout guilleret.

Tous deux montèrent sur le théâtre. Oriane se pencha sur le cœur diaphane du roi Félidès et y vit la physionomie douce et sereine du roi Amadis, son digne compagnon. Amadis, de son côté, se pencha sur le cœur diaphane de la reine Aliastre, et aperçut la tendre et bienveillante figure de la reine Oriane, sa digne compagne.

Tous deux alors, attendris, remués par les pensées affectueuses qui leur débordaient de l'âme aux lèvres, se tendirent spontanément la main.

— Ah! madame, murmura tendrement le vieux roi, je songe en ce moment aux belles aventures de ma jeunesse, et je me rappelle que vous y avez toujours été mêlée! Je revois, comme si c'était aujourd'hui, la première heure où j'ai eu le bonheur de vous admirer... Souvenez-vous, madame! c'était à la cour du bon Languines, roi d'Ecosse, où vous avait laissée le roi Lisvart, votre honoré

père... Vous étiez alors surnommée l'Unique, à cause de votre merveilleuse beauté, et moi, j'avais nom le chevalier de la Mer, parce que j'avais été trouvé sur les flots, comme Moïse...

— Ah! interrompit Oriane, je ne savais pas encore qui vous étiez ; mais je devinais bien que vous deviez être d'une illustre lignée... Aussi étais-je heureuse de vous avoir armé chevalier, parce que je pressentais la gloire qui allait vous échoir par la suite!... Je me souviens du premier combat dont je fus témoin... Vous aviez vaincu déjà Abies et vous alliez combattre Dardan... Ah! tout mon cœur sauta en vous apercevant! J'eus peur de vous perdre avant de vous avoir possédé!...

— Oh! reprit le bon roi Amadis, heureux de se ramentevoir ainsi ; oh! les belles heures de félicité que je vous dois, madame! Je ne sais plus si j'ai souffert, éloigné de vous... Alors que j'habitais la Roche-Pauvre et qu'on me nommait le Beau Ténébreux... Mais je me souviens toujours de l'ineffable bonheur que je goûtai dans vos bras, à l'abbaye de Mirefleur, après le départ de la demoiselle de Danemark et de la princesse Mabile...

— Ah! je m'en souviens aussi, murmura tendrement la bonne reine Oriane... je me souviens que, Mabile partie, vous me prîtes les mains dans les vôtres comme aujourd'hui, que nos lèvres s'avancèrent comme elles s'avancent maintenant, et que, à mesure que vous deveniez plus tendre, plus pressant, plus éloquent, je me sentais m'évanouir comme dans une céleste extase, ainsi que je fais en ce moment, où je n'ai plus cependant que le souvenir de cette divine félicité...

Oriane se pâmait, en effet, dans les bras de son vieux mari. Un baiser de lui la fit revenir à elle.

Lors, tous deux reprirent, en souriant, le chemin par lequel ils étaient venus, et que prirent, à leur tour, leur fils Esplandian et l'impératrice sa femme.

Ces deux derniers eurent, à tenter cette épreuve, le même plaisir que venaient précisément d'avoir Amadis de Gaule et Oriane. Esplandian vit dans le cœur du roi Félidès l'image souriante de sa femme; et celle-ci aperçut dans le cœur de la reine Aliastre l'image honnête d'Esplandian.

Ils s'en revinrent donc comme s'en étaient revenus le bon roi Amadis et la bonne reine Oriane.

CHAPITRE VII

Comment Galaor et la reine Briolanie tentèrent l'épreuve du château des Secrets, ainsi que l'avaient précédemment tentée d'autres dames et d'autres chevaliers.

Galaor, honteux d'avoir été devancé par d'autres dans cette entreprise, qui avait pour unique but de se prouver mutuellement la loyauté des sentiments amoureux, Galaor prit la reine Briolanie par la main et s'avança avec elle vers la porte du Palais Enchanté.

Ils marchaient tous deux du pas léger d'autrefois, et leurs belles années semblaient en ce moment refleurir dans leurs cœurs émus.

Ils regardèrent d'abord avec curiosité les richesses et les somptuosités de ce séjour. Les peintures qui ornaient les murs arrêtèrent un assez long temps leur attention. Puis enfin, le Dieu d'Amour, sur son estrade, les attira à lui. Ils allèrent!

La douce reine Briolanie se pencha sur le cœur diaphane de la reine Aliastre, et y distingua une foule d'images de femmes, toutes belles et jeunes, mais toutes mélancoliques au possible.

— Ce sont là vos amoureuses d'autrefois, ô mon beau Galaor! murmura-t-elle. Le nombre en est si grand, que je ne les puis compter... Elles ont toutes l'air de vous regretter... Vous leur aviez probablement donné des raisons de le faire, ô tendre ravisseur de cœurs!...

Briolanie eût été mécontente, peut-être, si elle eût aperçu sur ces visages de délaissées une gaîté provoquante, un sourire, une joie. Mais elles avaient toutes si piteuse mine, que cela la rendit toute aise!

Galaor, de son côté, en s'approchant de la reine Aliastre, qui avait pris aussitôt les traits de sa mie Briolanie, s'était aperçu dans le cœur de celle-ci, en compagnie d'un autre, lequel était son frère Amadis de Gaule. Seulement, autant il y était représenté souriant et gai, autant Amadis y était représenté marmiteux et mélancolique.

— Ah! murmura-t-il, ma douce et belle Briolanie, vous m'avez été infidèle! un autre a été préféré à moi!... Vous n'avez plus le droit de m'accuser de légèreté et d'inconstance!... Nous sommes à deux de jeu!...

La reine Briolanie ne put s'empêcher de rire d'entendre Galaor parler ainsi.



— Il ne vous sied pas, mon doux ami, lui dit-elle, d'établir une comparaison pareille, car je n'ai jamais aimé d'autre homme que vous... Quant à votre frère Amadis, je vous ai toujours confessé la tendre amitié que j'avais conçue pour lui... et je ne pense pas que ce soit à vous de m'en faire reproche : c'est une chaste et pure amitié...

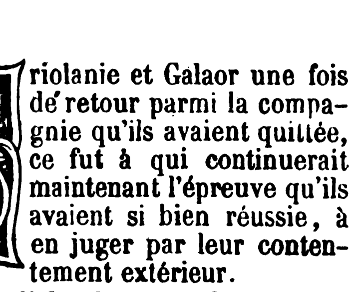
Tout en devisant ainsi, Galaor et Briolanie oubliaient le temps; ils revivaient dans le passé!

Cependant, ils se décidèrent à quitter ce lieu d'enchantement, et, au moment où ils descendaient les quatre degrés de l'estrade, le roi Félidès et la reine Aliastre reprenaient leurs effigies.

Galaor et Briolanie sortirent.

CHAPITRE VIII

Comment l'épreuve fut tentée par don Florestan et sa femme, par l'impératrice Esclariane et son ami, par Lucencio et Axiane, par Onolorie et Lisvart, et par Gricilerie et Périon de Gaule.



riolanie et Galaor une fois de retour parmi la compagnie qu'ils avaient quittée, ce fut à qui continuerait maintenant l'épreuve qu'ils avaient si bien réussie, à en juger par leur contentement extérieur.

Ce fut d'abord le tour de don Florestan et de sa femme.

Puis celui de l'impératrice et de son ami.

Puis celui de Lucencio, fils de Gricilerie, et de l'infante Axiane.

Puis celui de Lisvart et de la princesse Onolorie.

Aucun d'eux ne se trouva un seul défaut de loyauté. Tous se prouvèrent une fois de plus qu'ils étaient dignes de s'aimer. Tous, par conséquent, sortirent du château des Secrets, le visage rayonnant comme le cœur.

Quand ce fut au tour de la belle princesse Gricilerie et du vaillant chevalier Périon, il n'y eut pas tout d'abord la même joie, parce que la princesse de Trébisonde, en consultant le cœur du roi Félidès, lequel avait le visage de son mari, s'aperçut qu'il y avait une autre dame qu'elle.

Vous devinez qu'il s'agissait de la belle duchesse d'Autriche, celle-là même qui avait un goût si particulier pour les parties d'échecs et surtout pour les annexes de ces parties-là.

Gricilerie allait reprocher à Périon les bons traitements qu'il avait reçus de cette bonne princesse, lorsqu'elle remarqua qu'elle avait les yeux rouges à force d'avoir pleuré, et qu'elle semblait plongée dans une tristesse mortelle. Cela la réconforta, et elle ne voulut pas être cruelle pour ce passé dont il ne restait que de pitoyables traces dans le cœur de son mari.

Lors donc, elle et lui, se tenant par la main comme aux belles heures de leurs amoureux rendez-vous dans le verger du jardin de l'empereur de Trébisonde, regagnèrent la compagnie, heureux d'avoir tenté cette épreuve.

CHAPITRE IX

Comment Gradasilée, d'abord, puis la princesse de Sicile, tentèrent l'épreuve du château magique, et des impressions différentes qu'elles en ressentirent.

Onolorie et Lisvart, puis Gricilerie et Périon, n'avaient pas craint d'entrer dans le château des Secrets. La belle et bonne Gradasilée voulut y entrer à son tour.

Elle avait la conscience en repos : elle marcha d'un pas ferme vers le théâtre élevé au milieu de ce lieu magique, et se pencha sans effroi sur l'image du roi Félidès, qui ressemblait à Lisvart de Grèce, et dans le cœur duquel il n'y avait qu'une figure, celle de la princesse Onolorie.

Elle en fit autant pour la reine Aliastre, qui avait pris à son approche les traits d'Onolorie, et dans le cœur de laquelle elle n'aperçut qu'un visage, celui de Lisvart.

— Ils s'aiment l'un l'autre d'une égale façon, murmura-t-elle. C'est bien !...

Puis, toute réjouie par cette bonne pensée, elle se retira pour permettre à la princesse de Sicile d'entrer.

Lucelle était seule. Elle s'avança timidement, se pencha sur le roi Félidès et reconnut en lui les traits de son cher Amadis de Grèce, ce qui la réconforta d'abord au possible. Mais lorsqu'elle regarda dans son cœur diaphane et qu'elle y avisa l'effigie de Niquée, princesse de Thèbes, son jeune front se couvrit de nuages et ses yeux s'emplirent de larmes involontaires.

— Quelle peut être cette beauté si parfaite? murmura-t-elle avec amertume. Cette princesse est aimée de vous, chevalier de l'Ardente Epée, puique, au lieu de mon image, c'est la sienne que je trouve en votre cœur !... Pourquoi m'aviez-vous donc juré un éternel amour?... Et quelle est donc votre éternité, à vous autres hommes ? Un jour, une heure, un moment !... Ah ! sans doute, vous étiez sincère lorsque vous me pressiez dans vos bras contre votre poitrine, la nuit où nous nous trouvions sur la mer en furie, dans cette frêle barque, qui menaçait à chaque instant de s'englou-

tir... Sans doute vous étiez sincère... Sans doute vous m'aimiez... Oh! alors, pourquoi la barque ne s'est-elle pas entr'ouverte? Pourquoi la mer ne nous a-t-elle pas engloutis l'un et l'autre, emparadisés comme nous l'étions!... Les flots nous auraient servi de couche nuptiale, et j'aurais éprouvé, pour ma part, une âpre et poignante volupté à mourir ainsi, cœur contre cœur et lèvres contre lèvres!... Dieu ne l'a pas voulu : que sa volonté soit faite! Je me résignerai désormais... Et puisque le chevalier de l'Ardente Epée ne veut pas de moi pour amante, je demanderai à Christ de me recevoir comme épouse!...

Cela dit, et avec la plus poignante amertume, la pauvre Lucelle essuya ses yeux humides de larmes âcres, et sortit de ce château maudit qui lui avait révélé une si cruelle vérité.

En la revoyant ainsi mélancolique, Amadis de Grèce devina tout ce qui avait dû se passer, et il s'en attrista lui-même davantage. De même que Lucelle avait maudit le château des Secrets, il le maudit ainsi que la demoiselle qui l'y avait amené.

Il était tard, la reine du Caucase paraissait désireuse de se retirer sous sa tente : on jugea l'épreuve terminée pour ce jour-là.

Abra, alors, la voulut tenter, mais avec compagnie, ayant peur toute seule.

— Cela vous est facile, lui dit Zahara ; mettez un crêpe noir à votre visage afin de n'être pas reconnue, et faites-vous accompagner par un de vos chevaliers.

Abra allait suivre ce conseil, mais, ayant réfléchi, elle remit l'entreprise au lendemain.

Au même instant, une inscription se grava, sans qu'on sût comment, sur la porte du château enchanté, entre la harpe et la trompe.

Voici ce qu'elle disait :

« Tous ceux qui voudront désormais tenter cette aventure devront, le chevalier sonner de la trompe, la dame ou la demoiselle jouer de la harpe. Et que personne ne soit assez hardi pour remuer ce château du lieu où il est, avant que la plus belle et la mieux accomplie le fasse enlever dans la Tour de l'Univers, car, jusque-là, il doit demeurer ici. »

— Voilà, dit l'empereur, un très bon avertissement. Allons souper, et demain comme demain, nous verrons ce qu'il en adviendra.

On soupa, et, vers la fin de la soirée, chacun se retira pour aller dormir.

Mais jamais, ni Amadis de Grèce ni Lucelle ne purent fermer l'œil, à cause des raisons d'insomnie qu'ils avaient l'un et l'autre.

CHAPITRE X

Comment l'impératrice Abra éprouva l'aventure du château.

Le lendemain, après le repas des princes et seigneurs, des dames et demoiselles, l'impératrice Abra, escortée d'un seul écuyer, parut dans les atours d'une dame de haute race.

Elle marcha droit au château et prit la harpe, dont elle tira des sons harmonieux; bientôt la porte s'ouvrit pour lui donner passage et se referma sur elle.

Ses yeux parcoururent les peintures murales des amants, et elle arriva tout auprès de Zaïr exprimant sur un luth ses souffrances d'amour. Elle s'adressa à cette image et l'assura de son dessein de venger la mort funeste dont il avait été frappé.

Le prince Zaïr resta muet et continua de moduler de tristes accords.

Abra passa outre et gravit les appartements où se trouvaient les effigies du roi Félidès, de la reine Aliastre, et même celle du jeune Cupido, sur qui elle se vengea du silence de Zaïr.

— Ah! ah! sire Cupido, lui dit-elle, ceux qui n'ont éprouvé votre pouvoir n'en connaissent pas l'étendue! Que ne prenez-vous un nom plus conforme à vos œuvres? Ou bien, que ne restez-vous simplement dans vos attributions? Pour moi, vous êtes le dieu d'inimitié et d'ingratitude, et les autres divinités ont grand tort de laisser dans vos mains une semblable puissance. Mon frère n'est-il pas votre victime? Mais pourquoi parler raison à qui n'en a point? Ah! si les yeux vous furent bandés, ce fut afin de rejeter vos crimes sur une cécité préméditée.

Après cette harangue, elle aperçut Lisvart de Grèce, auquel elle adressa des plaintes amères sur son amour et sa vengeance; elle s'abandonna jusqu'à lui dire ces paroles enflammées :

— Malgré vos dédains, Sire, et quoique votre oreille soit restée sourde à mes doléances, vous ne serez pas si cruel que de me refuser ici un baiser?

Et aussitôt elle se baissa pour joindre sa bouche à celle de Lisvart; mais le roi était devenu statue de marbre. Elle fit un pas en arrière toute honteuse de ce prodige, et le roi redevint vivant. Désappointée de cette moquerie, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Vraiment, Lisvart, vous m'en voulez bien, ou n'êtes-vous que l'instrument de ce dieu cruel, désireux de se venger de mes propos ; mais je ne me rebuterai pas.

Et regardant au cœur de l'effigie, qui était diaphane, elle y aperçut Onolorie.



Ce qui la transporta de fureur et d'invectives contre ces traîtres qui se liguaient au dieu Cupidon pour la torturer vilainement.

Elle regarda Aliastre, qui se transforma comme le roi, et, désolée, elle quitta le château précipitamment; l'harmonie et les chants se turent avec elle.

Sans séjourner dans la ville, elle reprit le chemin de ses tentes; mais elle ne put le faire si habilement qu'on ne sût, par quelques indiscrets, qui elle était.

D'autres encore, après cette fuite, éprouvèrent l'aventure, et l'on continua les divertissements.

Au milieu d'un de ces bals, Amadis aborda Lucelle la dédaigneuse, dans un endroit écarté, et lui dit gracieusement :

— Madame, je ne sais en quoi je vous ai déplu ou offensée, car je vous aime follement; foi de chevalier, ne me faites si mauvais visage, car vous verriez célébrer mes funérailles en même temps que les noces de mon père et la reconnaissance de son fils.

— Seigneur Amadis, répondit-elle, il est inutile de faire ici grand étalage pour une petite passion ; contentez-vous de votre déloyauté, sans espérer que je demeure trompée plus longtemps.

Amadis comprit, mais feignit de penser à un motif différent.

— Madame, répondit-il, que voulez-vous dire? Certes, mon cœur ne montre que ce qu'il renferme réellement, et je le trouve trop étroit même pour loger la moindre des perfections dont vous avez tout un écrin.

— Amadis, reprit-elle, vous avez faussé la loi du Seigneur ; vous vous êtes méconnu et m'avez méconnue en donnant votre amour à un autre demoiselle.

— Par ma foi, madame, fit Amadis, je ne vous accorderai pas cela; et si je vous ai trompée, je l'ignore et ne sais avec qui ; j'en jure par tous les dieux ! Vous avez tort, et loyauté ne fut jamais plus entière et certaine que celle que je vous porte. Vénus seule a partagé nos baisers et nos propos; elle seule peut vous être comparée, bien que, déesse, elle ait sur vous, créature humaine, l'auréole céleste.

Amadis amena finement cette Vénus sur le tapis de la conversation, car Lucelle y fut prise et donna créance aux paroles de son amant. Était-ce naïve bonté ou quelque chose de moins qu'on appelle sottise? Les dames jugeront.

Abra étant embarquée avec la reine du Caucase pour retourner en Babylone, la princesse Lucelle vint supplier Amadis de Grèce de tenir sa promesse.

— En bonne foi, madame, répondit-il, je suis prêt quand il vous plaira.

La compagnie voulait le retenir, mais comprit qu'il ne pouvait s'excuser, et, à cinq jours de là, il partit sans emmener Gradamarte ni ses deux écuyers, Ynéril et Ordan.

—

CHAPITRE XI

Comment le sage Alquif et Urgande-la-Déconnue furent enlevés par Zirfée l'Enchanteresse, qui les conduisit voir la gloire de Niquée.



n jour, comme le sage Alquif et la bonne Urgande se promenaient sur le rivage de la mer, à quelque distance de la cité de Trébisonde, en compagnie de la demoiselle Alquife, ils virent descendre des nues et s'arrêter devant eux un char étincelant, traîné par deux énormes griffons.

C'était la monture ordinaire de Zirfée l'Enchanteresse.

Et, en effet, la reine d'Argènes ne tarda pas à descendre de ce char et à s'avancer vers Urgande-la-Déconnue et vers le sage Alquif, qu'elle salua en ces termes :

— Puissants magiciens, je viens à vous en amie après avoir été contre vous comme ennemie... Je veux être désormais de votre ligue, parce que vous êtes les auxiliaires des princes chrétiens, lesquels ont promis à Axiane, ma fille, de la secourir pour la conquête de Babylone. Par ainsi, n'ayez plus de défiance et venez avec moi !

Le sage Alquif et la bonne Urgande entrèrent dans le char, à côté de Zirfée.

— Il s'agirait, cependant, fit observer Urgande, d'avertir les princes de notre départ...

— C'est juste, répondit Zirfée. Eh bien ! que ne chargeons-nous Alquife de ce soin?

La demoiselle Alquife allait s'éloigner. Elle fut rappelée, et on la chargea du soin de prévenir les princes chrétiens du départ de son père et de son amie Urgande en compagnie de Zirfée l'Enchanteresse.

Cette recommandation faite, les griffons enlevèrent le char étincelant, qui se perdit bientôt dans les airs.

Au bout de quelque temps, il s'arrêta devant le lieu où était la gloire de Niquée, et chacun des trois voyageurs descendit.

Ils ne furent pas plus tôt entrés dans ce palais étincelant de lumières et retentissant d'harmonies, que le sage Alquif et la non moins sage Urgande, aiguillonnés, entraînés malgré eux dans le tourbillon des danseurs et des danseuses, se mirent à

faire comme eux et à former des guirlandes vivantes.

Ce qui fit beaucoup rire Zirfée.

— Oh! oh! leur dit-elle, que faites-vous donc là? C'est bon pour des jeunes gens comme ceux qui sont là, mais non pour des vieillards tels que vous êtes!

— Je ne sais pas cela, répondit Urgande, mais croyez, madame, que je ne fus jamais plus à mon aise et que je voudrais bien parachever ma vie en ce plaisir, tant je redoute d'avoir pis. Au moins je ne serais pas seule et sans joyeuse compagnie... car je vois là bon nombre de dames et de chevaliers qui n'ont guère en leurs têtes plus de souci que je n'en avais naguère.

— Ce sont, dit Zirfée, ceux qui, par leur loyauté et prouesse, ont mérité de voir la gloire de Niquée.

— Véritablement, madame, reprit Urgande, je confesse que Niquée est la plus belle que l'on saurait désirer, et que celui qui l'aura pour femme se devra tenir pour le plus fortuné entre les plus heureux de son temps.

— Vous parlez bien, dit Zirfée; mais ce ne peut être si tôt... Plusieurs jours passeront avant qu'il en vienne à ce point, car il n'est pas raisonnable que l'on ait en cette vie mortelle gloire et repos ensemble; ceux-là seuls l'ont qui, par grand travail et avec le temps, méritent de l'acquérir. Or, voyez maintenant le miroir que tiennent ces demoiselles devant Niquée, et vous remarquerez qu'elle est en telle perfection de plaisir comme vous étiez vous-même naguère, au temps de la primevère!...

Alquif et Urgande regardèrent dans la glace et y avisèrent dedans Amadis de Grèce, aussi au naturel que s'il y était vivant.

— Voilà ce que c'est que de trop aimer! reprit Zirfée. Elle n'a de bien et de contentement qu'à le contempler. Pour vous le mieux prouver, examinez bien la contenance qu'elle va faire à cette heure où je m'en vais me mettre entre eux deux!

Zirfée fit comme elle venait de dire. Mais aussitôt que Niquée eut perdu la présence de son ami, elle commença si fort à pleurer et à se plaindre, qu'il semblait qu'elle endurât un mal insupportable.

— Hélas! murmura-t-elle, c'est peu de la gloire que j'ai eue jusqu'à cette heure, puisque, séparé présentement de ce que mes yeux dévoraient sans cesse et de ce que ce miroir ne se lassait jamais de me représenter, je souffre pire mal que la propre mort!...

Toutefois, son martyre ne fut pas de longue durée, car la reine d'Argènes se retira d'entre elle et lui. Niquée eut la jouissance du miroir comme auparavant, et elle reprit son bon visage et sa gloire accoutumée.

— Par mon Dieu! dit Urgande-la-Déconnue, je n'eusse jamais pensé qu'Amour se pût ainsi jouer des personnes raisonnables!...

Cela dit, tous trois descendirent les degrés et regagnèrent leur char et leurs griffons.

— J'ai voulu, dit Zirfée, vous récompenser en partie du travail que vous avez eu à me suivre. J'espère et je veux, avant que nous ne nous séparions, parachever une entreprise telle que la postérité en parlera tant que le monde sera monde! Par quoi, rentrons dans notre char et suivons notre dessein!...

Ils n'étaient pas plus tôt assis, que les griffons fondirent l'air de leur vol rapide et les portèrent en la cité de Niquée, où était le soudan, qui les reçut de très bon cœur, espérant que, par le savoir de sa sœur, l'enchantement de Niquée et d'Anastarax prendrait fin.

— Ce n'est pas de moi, mon frère, répondit la reine d'Argènes, ce n'est pas de moi que vous pouvez obtenir cela; il faut s'adresser au Temps pour l'accomplissement des choses préordonnées de Dieu... Par ainsi, quand l'heure en sera venue, vous aurez vos enfants à votre plaisir, mais à cette heure-là seulement et non à nulle autre...

Cela n'empêcha pas Zirfée de séjourner à la cour du soudan quinze jours entiers, durant lesquels Alquif, Urgande et elle firent plusieurs révolutions et figures cabalistiques pour mettre fin à ce qu'ils avaient délibéré.

CHAPITRE XII

Comment Zirfée, Alquif et Urgande construisirent l'émerveillable Tour de l'Univers.

Pendant le temps qu'ils avaient passé à la cour du soudan de Niquée, les trois magiciens avaient bien étudié leur cabale, leur nécromancie et leur astrologie supernaturelle.

Une nuit, entre autres, ils sortirent de la ville et vinrent en une vieille ruine de bâtiment, sur la grève de la mer.

La reine d'Argènes l'environna d'un cercle qu'elle traça avec une branche de houx, parfuma les environs de myrrhe et d'encens, et tous trois, un cierge allumé en main et formant triangle, commencèrent à lire et à répéter certaines paroles, appelant et conjurant les esprits selon leur puissance et leurs degrés.

Au bout d'un peu de temps, on entendit de toutes parts de grosses rumeurs de tonnerre, entremêlées de vapeurs, de brandons ardents, de nuages ténébreux et d'éclairs si prompts et si pénétrants, que le peuple de la ville put croire au détraquement de la machine du monde.

Puis se présentèrent les esprits appelés par Zirfée, qui leur commanda d'édifier une tour non moindre que celle de Nembroth; et, tout aussitôt, les esprits obéissants se mirent à l'œuvre.

Sept étages se trouvèrent ainsi élevés l'un sur l'autre en un clin d'œil.

Au premier étage était le triomphe de la lune, suivie par maints grands personnages, dieux, demi-dieux, nymphes, et autres hommes et femmes ayant

l'arc au poing et la trousse au côté, avec tout l'équipage ordinaire de vénerie.

Au second était Mercure, en son char triomphant, accompagné d'alchimistes, de philosophes, de poëtes et d'orateurs.

Au troisième était Vénus, la belle et cruelle déesse, à qui une infinité de gens de toutes sortes offraient leurs encens et leurs vœux, les uns joyeux, les autres tristes et mal contents, selon la faveur ou la défaveur qu'ils avaient reçue de leur travail.

Au quatrième était le soleil, porté par ses quatre chevaux, conduits par Phaëton, Aurora était un peu en avant avec ceux qui avaient le plus aimé la vertu et la magnanimité.

Au cinquième était Mars le Furieux, entouré des armes de capitaines romains, français, africains, grecs et de diverses autres nations.

Au sixième était le grand dieu Jupiter tenant sa foudre, et, tout à l'entour de lui, ceux qui, sujets à son influence, s'étaient entièrement gouvernés par lui.

Et, finalement, au septième étage, était le vieux Saturne, portant sa faux. Mais ce bon hommeau, vieux et quasi du tout impotent, par suite de la longueur des ans passés, n'avait, quant et lui que mineurs, qu'usuriers, que fouilleurs de taupes qui, pour jouir du fruit et de la richesse de la terre, l'avaient cavée jusqu'au centre, les uns avec profit, les autres avec leur ruine.

Tant il y a qu'en ces sept étages, jamais Apelles, Tymagoras, Polignotus, Protogènes, ni Zeuxis, peintres très excellents et dont la mémoire est gravée en immortalité, ne représentèrent si bien le vif et le naturel de la personne comme cela y était représenté.

Il y avait plus encore. En montant plus haut, on constatait que la rotondité du monde y était environnée d'air et de nuages, dessous lesquels on pouvait distinguer les mers, les îles, les détroits, les golfes, les bêtes, les oiseaux, les plantes, les arbres, les herbes, toutes les régions et limites, pour longues et lointaines qu'elles fussent. Et, assise sur tout cela comme sur un trône, la Mort, armée de son sinistre dard empenné des pennes d'un vieux corbeau, et autour duquel étaient gravées ces paroles :

« Que nul n'ait donc l'orgueil de posséder grand bien,
« Car, finalement, tout, eux et le leur, est mien. »

Malgré que cet enchantement fût admirable, Zirfée n'était pas encore satisfaite, parce que les corps célestes représentés en ce Microcosme ne se mouvaient pas comme ceux du grand monde. Aussi renforça-t-elle ses conjurations, commençant au ciel de la lune et finissant au dernier.

Ce que voyant Alquif, qui avait en soi plus d'intelligence de la spiritualité, d'autant qu'il était chrétien et serviteur de Dieu, fit son oraison d'une autre façon que celle de Zirfée. Il appela les hauts noms du Seigneur, la Chose des Choses, l'Auteur et le Fabricateur d'icelles, seul Omnipotent et Omnisavant, Premier et Dernier, le Dieu en trois Personnes. Alors Jésus-Christ apparut au dixième ciel, avec sa cour céleste et triomphante, d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Dominations, de Saints et de Saintes. Alors, les lieux où étaient assises les planètes dont nous avons parlé commencèrent à prendre leur cours et à tourner autour du Zodiaque, ni plus ni moins que s'ils eussent été gouvernés sous le vrai pôle Arctique et sous le vrai pôle Antarctique.

Zirfée n'eût jamais cru à ce miracle. Mais elle le vit, et elle fut bien forcée de se prosterner devant le Fils de Dieu et de l'adorer, la face contre terre.

— Ami, dit-elle, demeureront ces Merveilles jusqu'au jour où viendront ensemble les deux personnages les plus extrêmes en valeur et en beauté, lesquels pourront y voir à leur aise tout ce que le monde contient, soit extérieurement, soit intérieurement. Toutefois, maints autres pourront jouir de l'excellence des sept premiers cieux, sans qu'il leur soit permis de passer outre.

Puis elle commanda d'apporter et d'arranger chaises et siéges dans le ciel de Saturne.

— Ils serviront, dit-elle, pour reposer ceux que je délibère d'y laisser avant que nul de nous ne meure, et qui n'en seront tirés que par une aventure aussi étrange que celle de ce lieu, qu'on appellera désormais la Tour de l'Univers.

Puis elle fit planter un perron vis-à-vis de la porte, où étaient gravés certains éléments et caractères contenant ces mots :

« Céans est caché le secret de l'universel Monde, qui ne sera découvert à aucun avant l'arrivée des deux créatures qui, par leur mérite, seront dignes de l'entière jouissance et domination de la Terre et de la possession de ces manoirs admirables. »

Comme Zirfée achevait de loin ces paroles, l'aube du jour commençait à poindre, et les esprits qui, toute la nuit, avaient travaillé, commencèrent à s'évanouir.

Lors, la reine d'Argènes alla chercher le soudan son frère, l'amena par la main jusque devant cette merveilleuse tour et lui dit :

— Voici la clef de ce lieu, dont vous serez ainsi le gardien.

Puis elle ferma la porte, et pendant que le soudan s'en retournait en son palais, elle remontait dans son char, en compagnie du sage Alquif et de la bonne Urgande.

Comment le roi Amadis et sa flotte furent jetés à la côte de Niquée, près du lieu où était enchantée la fille du soudan, et où ils descendirent pour éprouver l'aventure.

Le roi Amadis et sa flotte devaient être rendus à Constantinople en deux ou trois jours. Mais, en faisant route, ils découvrirent une ile qu'Amadis voulut reconnaître avant d'y faire débarquer ses gens et les dames ; à cet effet, il s'y rendit dans une barque, accompagné du roi Galaor.

Tous deux étaient armés en guerre, et leurs destriers harnachés en grand gala ; leur course première les conduisit à une charmante fontaine, d'une eau si limpide, qu'ils retournèrent pour quérir les dames.

Mais la mer, agitée par de sourdes tempêtes, s'était mise en fureur et avait brisé mâts, cordages, timons et artimons, séparant les vaisseaux au milieu de vents si opposés, d'éclairs et de tonnerres si mugissants, que le naufrage de toute la flotte leur parut imminent.

Qui eût vu la désolation des dames, leurs pleurs, eût fondu en larmes ; ce n'était à bord des vaisseaux que cris, contre-ordres, confusion et désolation.

Aucun remède n'eût sauvé ces infortunés si le Seigneur, plein de miséricorde, ne les eût regardés en pitié en les jetant, vers l'aube du jour, dans un port abrité par une forêt et proche d'un palais que les matelots reconnurent être le château de la gloire de Niquée.

Le Seigneur fut loué de ce secours, et l'on délibéra d'attendre là pour refaire les vaisseaux et savoir des nouvelles de ceux disparus.

Dans l'intervalle, on se promettait de visiter la merveille du lieu dont la renommée s'étendait dans le monde entier.

Or, ils étaint rapprochées de l'île où avaient demeuré les rois Périon et Galaor. Un navire des mieux en état fut envoyé à la découverte des autres vers cette île, où on pourrait en savoir quelques indices consolateurs.

Le port fut visité pendant deux jours, et le troisième, les deux reines Oriane et Briolanie, Lucelle, Esplandian, l'impératrice, le roi de Sardaigne, don Florestan, Garinter, roi de Dace, Olorius, prince d'Espagne, l'infante Luciane, don Florelus d'Austrie, et plusieurs autres chevaliers de la Grande-Bretagne, montèrent à cheval dans l'intention d'éprouver l'aventure de Niquée.

Ils arrivèrent au château à l'improviste; mais son aspect leur parut si épouvantable, que les plus chauds en furent refroidis à l'instant.

Mais Oriane, qui avait autrefois passé l'arc des loyaux amants et la chambre défendue, en récompense de son loyal amour, considéra que cette épreuve pouvait s'achever par amour et loyauté, choses familières à sa personne, et dont aucune ne pouvait lui disputer la couronne.

La reine Briolanie l'encouragea et voulut l'accompagner, malgré les efforts de l'empereur Esplandian et les seigneurs pour la détourner de ce dessein.

Toutes deux, se tenant par la main, vinrent au perron et lurent l'écriteau qui y était attaché ; puis, traversant un air embrasé, quoique parfumé des odeurs les plus suaves, elles arrivèrent à la pièce où Niquée se tenait dans toute sa gloire.

Cette apparition leur causa une joie telle, qu'elles ne pensèrent pas au retour ; mais après avoir cueilli des fleurs et s'en être paré la tête, elles se mirent à danser voluptueusement.

Bientôt la princesse de Sicile les rejoignit et se mêla à leurs ébats.

L'empereur Esplandian, ne voyant revenir aucune de ces dames, dit à l'impératrice :

— Si vous m'en croyez, madame, nous aurons part au plaisir ou à la douleur qui a accueilli ceux-là...

Et lui offrant son bras, ils entrèrent dans la gloire.

A l'aspect de Niquée, elle quitta Esplandian et se prit à sauter et chanter entre Oriane et Lucelle.

Esplandian se mit à rire; mais l'enchantement l'aurait atteint de même s'il avait gravi les degrés du théâtre, ce qu'il exécuta aussitôt; et il se mit à pincer du luth à la gloire de sa sœur. Olorius, Florelus et Garinter le rejoignirent, puis Quadragant et Angriote.

Tous sonnèrent les instruments qui étaient là et menèrent dans ce palais la plus joyeuse vie que l'on puisse imaginer.

CHAPITRE XIV

Comment le roi Amadis fut voir la gloire de Niquée, après avoir défait et occis le roi Mouton de Lica, qui gardait l'entrée, et de ce qui lui advint.

alaor et Amadis eurent la joie de voir passer près de leur ile un bâtiment de la flotte, séparé des autres et reprenant sa route vers Niquée, où le commandant savait ar... ...s gros de leurs compagnons.

Ils montèrent à bord, et, arrivés à Niquée, voulurent voir la merveille.

Mais ils trouvèrent le roi Mouton, qui les savait venus et leur barrait le passage près du perron.

— Chevaliers, leur disait-il, avant d'entrer en ce lieu, il faut combattre.

— Par Dieu, répondit Amadis, vous dites cela bien fièrement; et à quelle occasion, s'il vous plaît?

— Telle est ma volonté, dit l'autre.

— Je sais, reprit Amadis, que vous êtes assez fort pour vouloir nous retarder; mais je crains qu'il ne vous en cuise.

— Monsieur, interrompit Galaor, laissez-moi vider ce différend. Le reste de l'aventure vous appartient comme à un loyal amoureux, ce que je ne fus jamais; souffrez que ce combat m'échoie.

— Je le réclame, reprit Amadis, car il est raisonnable, si je veux passer outre, d'aplanir moi-même les obstacles.

Alors, sans en écouter davantage, baissant la vue de son heaume, il donna carrière à son cheval; le roi Mouton en fit autant, et leur choc fut si complet de heurt de tête, d'écus et de corps, qu'ils furent désarçonnés tous les deux.

Mais ils se relevèrent, et un combat âpre et cruel s'engagea entre eux, où le roi Mouton laissa écu, haubert, boucles et bretelles.

Ce que voyant Amadis, il lui dit :

— Chevalier, trouvez-vous pas qu'il vous conviendrait de me laisser passer?

Et, haussant le bras, il déchargea un fier coup d'épée sur le chef de Mouton, dont le heaume fut séparé en deux portions.

Grâce à la solidité de cet ajustement, Mouton conserva assez de vie pour s'enfuir à travers le feu dans le palais, où Amadis lui fit une chasse accompagnée des plus violentes injures.

Mouton traversa la chambre de Niquée et parvint au quinzième degré du théâtre, où il fit tête à Amadis; après quelques passes, il tomba inanimé aux pieds des demoiselles qui tenaient le miroir de Niquée.

Dans leur frayeur, cet objet échappé de leurs mains fut brisé, et leur enchantement disparut.

Anastarax seul se trouva environné de ténèbres, et bientôt entouré de flammes si redoutables, qu'Amadis, Niquée et tout le monde l'abandonnèrent en présence de l'apparition d'un pilier de jaspe où ces mots étaient écrits :

« Anastarax, ta gloire acquise sera convertie en double peine, jusqu'à ce que vienne celle dont la beauté excellente éteindra l'amour que tu as follement porté à ta sœur, et ne seras plus tôt allégé. »

Tous furent émerveillés de ce prodige; Niquée, désolée de la perte son miroir, dit à Amadis :

— Il est certain, chevalier, que nul ne peut monter au sommet de la roue de la Fortune, sans qu'un autre en descende; à vous la gloire de cette aventure; à moi les regrets et la tristesse.

— Madame, répondit le roi, celui qui fait mal dans l'intention du bien ne doit être ni blâmé ni jugé coupable. Je ne commencerais pas à vous desservir, vous qui êtes bien la plus belle qu'il y ait aujourd'hui sur la terre.

Lucelle regarda attentivement Niquée pendant ce colloque et la reconnut pour celle que contenait le cœur du roi Félidès.

Affligée de l'abandon d'Amadis, elle fondit en larmes, et s'écria :

— Je connais maintenant, ô Amadis! la Vénus dont vous vous vantiez à moi. Tant que vous vivrez, je vous estimerai lâche et malheureux. Que de soins pour me tromper, moi, fille de si grand roi et dont l'amour devait avoir une plus honnête récompense! Avez-vous jamais trouvé en moi autre chose qu'affection et bon vouloir pour vous? Fis-je jamais rien pour vous mécontenter? Sur mon Dieu, vous me faites grand tort.

Le soudan arriva sur ces dernières lamentations, et Lucelle fut contrainte de changer de visage. La compagnie se disposa à s'éloigner, et, à peine était-elle à un jet d'arc, que la place fut couverte d'une nuée si épaisse, que tout disparut au milieu d'un concert de cris, de hurlements et d'imprécations.

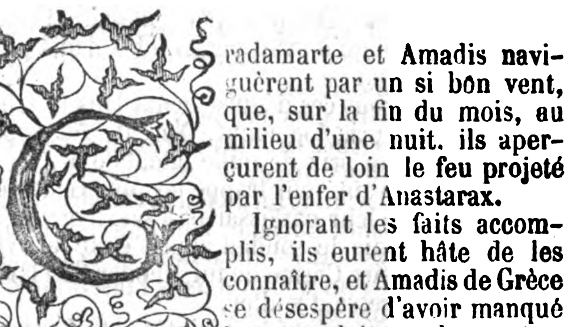
Un perron descendit du ciel et se tint debout devant les assistants, portant écrit ces mots :

« Ce lieu (appelé autrefois la gloire de Niquée) sera appelé dorénavant l'enfer d'Anastarax; il durera jusqu'à ce que les deux extrêmes, l'un en beauté, l'autre en prouesse, s'assembleront : l'un sachant dompter par sa force les cruels animaux, et l'autre, par sa suprême beauté, amortir le feu allumé en l'amour de Niquée. Alors seulement, le vaillant prince Anastarax sera délivré. Personne ne sera pourtant si hardi que d'entreprendre l'épreuve de cette aventure. »

Le soudan fut presque triste d'avoir retrouvé sa fille à ce prix; il fit honneur à Amadis et aux autres, et les laissa aller à leur guise chacun chez soi. Puis il partit lui-même pour sa grande ville, où il renferma derechef Niquée jusqu'à ce qu'il eût d'autres nouvelles de Zirfée.

CHAPITRE XV

Comment Amadis de Grèce se fit vendre pour damoiselle esclave au soudan de Niquée, par Gradamarte, et ce qu'il en advint.



Gradamarte et Amadis naviguèrent par un si bon vent, que, sur la fin du mois, au milieu d'une nuit, ils aperçurent de loin le feu projeté par l'enfer d'Anastarax.

Ignorant les faits accomplis, ils eurent hâte de les connaître, et Amadis de Grèce se désespère d'avoir manqué à ces exploits et de paraître ainsi aux yeux de sa mie, peu soucieux d'entreprendre ces grandes choses.

Sans Gradamarte, il se fût traversé la poitrine de son épée; son ami lui conseilla, pour trouver remède à son martyre, de rejoindre l'une des armées qui se mesuraient en Orient ou en Occident.

Amadis s'y refusa, car il éprouvait le besoin de voir Niquée, dont l'absence prolongée était une torture affreuse pour son cœur.

— Mon Dieu, lui dit Gradamarte, vos affaires en avanceront, car, aussitôt après la guerre, vous l'obtiendrez facilement du soudan pour femme; et ainsi, vous serez en repos, elle satisfaite et tous deux contents.

— Ce sont là paroles vaines, répondit Amadis de Grèce, car, avant de faire un pas en arrière, il me faut la voir et lui parler.

— Voici donc, dit Gradamarte, ce que nous ferons : Vous êtes si jeune, que le duvet ne couvre pas encore votre menton; vous pouvez passer pour une très belle fille; la langue de Sarmate vous est familière, nous vous habillerons exactement comme la reine qui vint avec Zahara; je me dirai marchand et feindrai de vou savoir achetée en Alexandrie, avec plusieurs amazones, et fait esclave. Je vous mettrai en vente à Niquée, mais à un prix si exorbitant, que le soudan seul pourra y atteindre. Si le bonheur veut qu'il vous achète, vous approcherez Niquée à votre aise et profiterez pour le reste des circonstances favorables.

Amadis accueillit ce conseil et courut à son navire faire préparer les atours d'amazone.

Gradamarte le trouva si complétement transformé, qu'il éclata de rire en lui disant :

— Sur mon âme ! vous ressemblez bien plus à une Diane qu'à n'importe quel Amadis de Grèce ou chevalier de l'Ardente Epée.

— Il m'irait fort d'être pris pour femme, répondit Amadis, pourvu que ma mie me reçoive pour celui que je suis.

Et après avoir ordonné à ceux du vaisseau de tenir à l'ancre jusqu'à leurs nouvelles prochaines, ils montèrent à cheval, accompagnés de cinq ou six écuyers déguisés en facteurs et marchands.

Aussi, qui eût vu Amadis en longue robe de taffetas turquin, frangée d'or, troussée et retenue à la ceinture, l'eût pris pour Vénus apparaissant à Enée sur le chemin de Carthage, le diadème en tête, les oreilles ornées de perles, les jambes chaussées de brodequins dorés et l'arc à la main.

Certes, on n'eût pas reconnu celui dont la renommée parcourait le monde.

Gradamarte eût été pris pour messire Cosme Alexandrin, nom qu'il avait choisi, et Amadis pour Néréide l'Amazone.

Ils entrèrent sous ces déguisements dans la ville, où, après avoir pris logement, Néréide fut exposée à la vente, au prix de mille talents d'or.

Quoique sa beauté eût frappé les plus riches du pays, la somme leur paraissait si excessive, qu'ils s'abstinrent; mais le soudan apprit cette arrivée et fit prier messire Cosme de lui amener l'esclave.

Cosme s'empressa d'y aller.

Le vieux prince n'eut pas plutôt jeté les yeux sur elle, qu'amour se mit de la partie, et lui monta si fort le cœur et la tête, depuis longtemps froids et inactifs, qu'il résolut d'en faire son amie et femme habituelle. Et, la prenant entre ses bras, il lui dit :

— Vraiment, ma mignonne, vous avez en vous deux sortes d'armes bien différentes, mais je redouterais plus les traits de vos yeux que ceux de votre arc.

— Sire, fit Cosme, ceux qui me l'ont vendue, m'ont assuré sur l'honneur qu'elle était aussi brave et vaillante que belle et gracieuse, comme vous le voyez; c'est ce qui m'a engagé à l'acheter pour vous la présenter de confiance, certain de mériter vos compliments et votre générosité.

Et ainsi que le vent active la flamme du bûcher, de même les paroles de Cosme embrasaient le vieux cœur du prince, qui, finalement, demanda le dernier prix du sujet.

— Sire, répondit Cosme, je laisse le prix à votre volonté, et vous me le paierez à votre gré, après l'avoir éprouvée.

— Eh bien! fit le soudan, j'accepte.

Il voulait à l'instant lui faire compter les mille talents demandés à l'enchère, mais Cosme les refusa, tout en acceptant d'être affranchi des droits et taxes pour son commerce avec les Daces et autres tribus.

Cosme se retira, feignant d'avoir une expédition en d'autres pays.

Le soudan s'occupa de faire habiller richement Néréide, qu'il trouvait aussi belle que Niquée, sa fille. Puis il alla visiter cette dernière à sa tour, où elle se désolait d'être sans nouvelles de Buzandole-Nain; aussi, la trouvant fort triste, il lui raconta l'achat qu'il venait de conclure d'une parente de la reine de Sarmate, alliée de Zahara.

— Elle a si bonne grâce, ajouta-t-il, que, depuis la mort de feu votre mère, je ne vis jamais femme plus accomplie. Les dieux, évidemment, me l'ont envoyée pour me distraire de l'absence de votre frère Anastarax; et avec vous elle sera l'instrument de sa délivrance, puisqu'il faut, pour cela, deux extrêmes beautés jointes.

Niquée vit clairement qu'Amour se voulait amuser du papa; elle ne put retenir un sourire.

— Monsieur, dit-elle, puisque vous me portez une pareille sollicitude, je vous supplie de me la donner pour compagnie.

— Ma mie, vous la verrez tout à l'heure et dans les atours que sa grande beauté mérite.

Aussitôt, donnant le bonsoir à sa fille, il se dépêcha vers celle qui, en un instant, l'avait rendu dans sa vieillesse plus ardent, mille fois, qu'il n'avait été en âge de virilité.

CHAPITRE XVI

Comment le soudan, après avoir requis Néréide d'amour, la conduisit voir sa fille Niquée ; et des propos qu'ils tinrent ensemble.

Trois ou quatre jours plus loin, le soudan qui brûlait à petit feu d'amour pour sa nouvelle aimée, devisait avec elle, l'après-dînée, et s'était si fort échauffé la cervelle, qu'il voulut donner son coup de filet sur Néréide; sans toutefois employer l'autorité, mais sous couleur d'amitié et de bonne intention.

Pour y arriver, il lui dit, étant assis sur un fauteuil et elle debout, enlacée dans ses bras :

— Mignonne, les dieux ne vous ont rendue captive que pour vous ménager plus tard une liberté illimitée, car déjà vous avez sur moi plus d'empire que n'eût jamais homme ni femme. Mais, ma mie, il faut que vous m'aimiez aussi; non que je demande rien que de votre gré et bonne volonté. Vous plaît-il m'accorder ce que je vous demande? Vous serez sur ma foi la plus heureuse damoiselle de l'Asie. Ne retardez pas, disait-il en tremblotant de passion, mon bonheur, et souffrez que nous dormions cette nuit ensemble, afin que vous soyez en même temps maîtresse de mon corps et de mon cœur.

Et quoiqu'il eût promis d'être raisonnable, l'étoupe s'alluma si bien auprès du feu, qu'il voulait la toucher au sein et plus bas, espérant par ces avant-coureurs amener le reste.

Mais Néréide, feignant une pudeur fort alarmée, se recula les larmes aux yeux, et lui répondit :

— Ah! Sire, souvenez-vous de vos paroles dernières, et bornez-vous à l'affection qui doit combler l'amour que vous prétendez de moi. J'ai été si bien élevée, au milieu de personnes de tant d'honneur, que je voudrais plutôt la mort que violence faite à ma virginité; je sais que, dépouillée du fleuron de chasteté (sauf accord avec la loi), la jeune fille n'est plus qu'une fleur fanée et flétrie. Veuillez, Sire, modérer votre passion ; ce que l'on conquiert sans violence a une durée plus grande qu'il n'apparaît d'abord.

Le soudan, qui valait mieux qu'il ne paraissait, et qui peut-être eût été embarrassé de tenir toutes ses promesses, ayant plus de soixante années, se paya des raisons de Néréide, et l'en estima d'avantage.

— Par mon chef, ma mignonne, lui dit-il, je vous sais gré de cela, et je veux qu'un jour vous m'accordiez de bonne volonté ce que votre raison me refuse.

Néréide, restée seule, espéra jouer aussi bien le reste de son personnage et jeter sur la fille du soudan le sort auquel elle avait échappé.

Le soudan passa la nuit à voltiger d'esprit autour des charmes de sa Néréide, à laquelle il envoya dès l'aurore un bonjour et une robe de drap d'or cannetillé d'argent, la priant de s'en vêtir pour aller visiter Niquée dont il voulait comparer la beauté avec la sienne.

Néréide accueillit avec joie ce dessein.

Et le soudan vint la prendre et l'amena chez Niquée, laquelle pensait à son Amadis de Grèce, qui tardait tant à venir.

Sitôt que Niquée aperçut le soudan et Néréide, la rougeur lui monta au visage, car, se rappelant celui qu'elle avait regardé si longtemps dans le miroir, elle trouvait la ressemblance parfaite.

Le cœur faillit lui manquer, elle se mit à trembler, et le soudan qui l'examinait lui demanda si elle se trouvait mal.

— Ce n'est rien, répondit-elle, qu'une défaillance légère et qui n'a pas de suite.

— Je vous prie, dit le soudan, d'accueillir Néréide ; et, par votre foi, que vous en semble? est-elle moins belle que je ne disais ?

A cette parole, Néréide s'avança et, pliant les genoux, elle baisa les mains de Niquée avec tant d'émotion qu'elle se demanda comment elle ne mourait pas à l'instant. Mais elle se maintint pour arriver à de plus grands résultats.

Niquée, la relevant, répondit au soudan :

— Je ne suis plus étonnée de votre amour, car dans l'Orient entier, vous ne trouveriez, certes, beauté plus complète que celle-là.

— Pardonnez-moi, madame, fit Néréide, car il me faudrait être hors de votre présence pour mériter ce rang; près de vous, je paraîtrais l'étoile du Nord comparée au soleil.

— Soit, reprit Niquée, je consens à votre dire, pourvu que monsieur m'accorde votre compagnie, dorénavant.

— Ma fille, répondit le soudan, vous la verrez de temps en temps ; je la réserve pour moi et non pour vous ; je lui ai donné une toilette avec laquelle vous la trouverez encore plus belle qu'aujourd'hui.

— Amenez-la moi, fit Niquée, le plus souvent possible.

Ainsi se passa cette après-dînée ; Niquée, très intriguée de cette ressemblance avec Amadis, et Néréide brûlant de se dévoiler, étaient fort soucieux ; et Buzando-le-Nain n'envoyait aucune nouvelle.

Le vieil amoureux ne dormait pas ; suivant la promesse faite à sa fille, il envoya le lendemain Néréide lui tenir compagnie.

Néréide ne se fit pas prier, et accompagnée d'une suite de deux damoiselles, elle alla chez Niquée, qui chantait sur un luth les vers suivants adressés à Amadis :

Hélas ! ami, que seul mon cœur désire !
Veuille vers moi promptement revenir.
Veuille changer le mal de mon martyre
En prompt espoir d'un amoureux plaisir,

Veuille rigueurs et prison renverser!
De mon esprit chasse l'obscure nue,
Qu'absence jette au col de mon penser;
Je te demeure et j'attends ta venue.

En apercevant Néréide, Niquée se leva pour la recevoir et la remercia de venir changer le cours de ses réflexions. Mais, sur les instances de Néréide, elle reprit son luth et chanta avec tant d'âme qu'Amadis fut ravi et hors de lui d'aise. Niquée, s'en apercevant, lui demanda son avis.

— Madame, dit Néréide, le mot divin est faible pour m'exprimer; jamais je n'ai entendu en si peu de paroles des plaintes d'amour plus touchantes et plus vraies.

— Auriez-vous aimé, par hasard? fit Niquée.

— Aimé! madame. Ah! oui, et personne n'a eprouvé plus que moi les rigueurs d'amour. Dans les circonstances de ces tourments, une dame me fit présent d'un quatrain qui doit avoir été composé pour l'amour de vous, et que je vous apprendrai présentement, si vous le voulez.

— Je vous en prie, dit Niquée.

Et elle passa le luth à Néréide, qui chanta ces vers :

En contemplant votre divinité,
Votre douceur et votre grâce extrême,
Je crains qu'Amour lui-même ne vous aime,
Vous trouvant trop pour notre humanité.

Or, Amadis l'avait improvisé la nuit précédente pour s'en servir d'introduction; Niquée le lui fit répéter plusieurs fois; ce qu'il exécuta avec un charme infini. A dire vrai, Amadis de Grèce était le plus parfait joueur de luth de son temps, et sa voix était douce et harmonieuse.

Le soudan arriva sur ces entrefaites, et le chant de Néréide réveilla si subitement sa passion, qu'il résolut, quoi qu'il pût en arriver, de se passer la fantaisie d'amour.

Prenant congé de sa fille, il entraîna Néréide dans sa chambre, sous prétexte de lui montrer des bagues nouvellement arrivées.

Lorsqu'ils furent seuls, et la porte bien verrouillée, le soudan entreprit, sans faire de longs discours, d'en venir au but où il tendait. Mais, non-seulement la vieillesse lui avait ôté la force des bras, mais encore le pouvoir du surplus était absent.

Néréide se mordait la langue jusqu'au sang pour ne pas rire et lui résistait à demi, lâchant un bras, puis l'autre, avec une grâce irritante pour le bonhomme.

Cependant le soudan l'accola contre lui, lui baisa la joue, la bouche, ce qu'il put atteindre. Mais, honteux et hors d'haleine, il se retira en arrière et dit à Néréide :

— Pourquoi me tourmenter, vous que j'aime plus que femme au monde?

— Pourquoi me presser vous-même, Sire?

— Je vous assure que de ma vie je ne vous presserai de cela; mais je vous mettrai en un endroit dont vous ne sortirez qu'après m'avoir importuné pour obtenir ce qui m'est refusé par vous aujourd'hui...

— Sire, dit-elle, vous êtes si gentil prince, que vous aurez pitié de moi. Mon honneur m'est si cher, que je souffrirais plutôt une prison perpétuelle plutôt qu'une atteinte à son intégrité.

Malgré cette douce remontrance, le soudan resta courroucé, et, la prenant par la main, il la conduisit à la Tour de l'Univers, où il la laissa.

— Ce sera, lui dit-il, votre séjour jusqu'à ce que votre cœur m'ait en merci, moi, plus captif encore que vous ne serez.

Et il ferma soigneusement la porte, sans la visiter de longtemps.

Néréide s'en fut peu souciée si elle eût eu Niquée dans sa confidence. Cette séparation lui était si douloureuse, qu'elle faillit tomber dans un profond désespoir.

De son côté, Niquée n'était pas moins désolée de cette séparation.

CHAPITRE XVII

Comment Balartes, prince de Thrace, devint amoureux de Niquée sur la vue de son portrait, et alla consulter un magicien pour savoir comment il pouvait se guérir de cette folie.

Balartes, prince de Thrace, vivait bien tranquille, n'attendant plus que le moment de succéder à son père, lorsqu'un jour un de ses chevaliers lui apporta l'écu du roi Mouton, sur lequel était peinte la belle Niquée.

Tout aussitôt, en contemplant cette adorable effigie, Balartes sentit sourdre dans son cœur une rage amoureuse telle, qu'il en perdit le boire et le manger, le repos et le plaisir. Et même, lorsqu'il revit le chevalier qui lui avait fait ce funeste présent, il ne sut pas retenir sa colère, et il lui fendit la tête de son épée.

— Voilà, lui dit-il, pour te remercier du mal que tu me causes!

Puis il se mit à faire mille autres extravagances plus ou moins dangereuses qui alarmèrent à bon droit le cœur de son père. On le crut fou; mais, n'osant rien lui dire, on le laissa aller et agir à sa fantaisie, pensant bien que cette rage prendrait fin, et qu'il se calmerait à la longue.

Ce prince ne se calma pas, tout au contraire; et, comme sa folie, en somme, n'était pas fâcheuse seulement pour les autres, mais aussi pour lui-même, il résolut d'y mettre un terme, et, pour cela faire, il eut recours à la science cabalistique d'un magicien nommé Estebel.

Quand Estebel vit venir Balartes, il tressaillit, parce qu'il était au courant de sa rage amoureuse et qu'il savait les dégâts qu'elle lui avait fait commettre. Il en eut peur; mais, par prudence, il dissimula.



— Estebel, lui dit Balartes, je suis épris d'une beauté merveilleuse, surhumaine, qui me fait endurer un martyre intolérable. Ce martyre, j'entends qu'il cesse; cette soif amoureuse, j'entends qu'elle s'étanche. Et c'est pour cela que je viens vers toi, pour que tu me guérisses!...

— Prince, répondit le magicien, je ferai tous mes efforts.

— Je t'y engage, car, si tu réussis, je te récompenserai largement; si tu ne réussis pas, je te ferai couper le chef. Vois maintenant comment tu dois te conduire!

Estebel, s'inclinant humblement, en tremblant tout bas, ouvrit d'une main paralysée par la crainte les feuillets d'un gros livre de cabale, dans lequel il fit semblant de lire.

— Eh bien! demanda Balartes, que l'impatience gagnait, que dit ton grimoire?...

— Sire, répondit le magicien, mon livre m'apprend que la dame que vous aimez est une haute et puissante dame, la mieux douée qui soit au monde en perfections de toutes sortes.

— Ton livre est un sot s'il ne t'apprend que cela, car j'en sais autant que lui là-dessus! Je ne serais pas amoureux d'une laveuse de vaisselle, assurément... Tu ne tiens pas à ta tête, à ce que je vois, maître Estebel!...

— Elle est à votre service comme le reste, Sire, répondit le magicien épouvanté.

— Que vois-tu encore dans ton grimoire?

— Sire, j'y vois que la dame que vous daignez aimer est la princesse de Thèbes, la belle Niquée.

— Je le savais. Apprends-m'en davantage.

— Sire, cette divine princesse, qui mérite si bien d'être aimée de vous, aime à la folie un prince parfait qui, malheureusement, n'est pas vous...

— Qu'est cela? Et comment se nomme ce prince parfait?

— J'ignore son nom, Sire, ainsi que l'ignore elle-même la belle Niquée... Seulement, mon livre m'apprend qu'il est connu sous celui de chevalier de l'Ardente Epée...

— Chevalier de l'Ardente Epée!

— Oui, Sire.

— Il faut que je sois le chevalier de l'Ardente Epée pour elle, puisqu'elle l'aime!

— Elle l'aime et le désire sans cesse...

— Raison de plus pour que je vole vers elle! Estebel, il s'agit de trouver un moyen pour que je sois celui qu'elle attend! Ta fortune ou ta tête sont à ce prix!

— J'ai trouvé, Sire!

— Tu as trouvé? Si tu me trompes, chien, je t'écraserai à l'instant!

— Je n'ai pas cette peur, Sire, répondit le magicien en allant quérir un flacon plein d'une eau merveilleuse.

— Qu'est ceci? demanda Balartes.

— Une eau transformatrice, Sire. Il me suffira de la répandre sur votre auguste personne pour qu'à l'instant même vous soyez changé de prince de Thrace en chevalier de l'Ardente Epée.

— Est-ce bien possible! s'écria Balartes ravi.

— Si vous voulez essayer, prince, je vous garantis le succès.

— Allons, je me risque! mais prends garde à ta tête!...

Estebel prit le flacon et en versa le contenu sur le prince de Thrace, qui, tout aussitôt, prit les traits d'Amadis de Grèce.

— Eh bien! demanda-t-il, n'ayant rien ressenti et ne se doutant pas que la métamorphose avait été si prompte et si complète.

— Eh bien! prince, vous ressemblez maintenant à s'y méprendre au chevalier de l'Ardente Epée. Tenez, daignez en juger par vos propres yeux.

Et le magicien tendit un miroir dans lequel Balartes s'empressa de se regarder.

— Ce n'est plus moi, en effet! s'écria-t-il émerveillé, et ne se reconnaissant plus du tout. Et je n'aurai pas perdu au change, ajouta-t-il gaîment.

Puis, incontinent, il prit congé d'Estebel, s'arma et s'en alla vers Niquée.

CHAPITRE XVIII

Comment Balartes, transformé en chevalier de l'Ardente Epée, s'en alla vers Niquée, et, en chemin, fit rencontre de Buzando.

Ainsi transformé et méconnaissable pour lui comme pour les autres, le prince de Thrace cheminait, le cœur toujours enamouré, sur la lisière d'une forêt.

Il faisait chaud : Balartes releva la visière de son heaume. Au bout de quelque temps, il fit rencontre d'un nain mal gracieux et laid, qui, en le voyant, poussa un cri de joie et vint le saluer avec respect.

— Que me veut ce bout d'homme? se dit Balartes en faisant une moue dédaigneuse au pauvre nain.

Celui-ci, étonné de la froideur du prince de Thrace, lui dit :

— Quoi! seigneur, est-ce ainsi la récompense dont vous payez la peine que j'ai prise pour vous découvrir, chargé que j'étais d'un message pour vous? Ne reconnaissez-vous plus le pauvre Buzando?... Le chagrin de ne plus vous voir m'a donc à ce point changé? Serais-je encore plus laid que par le passé?

— Le fait est, répondit Balartes en riant, que tu accumules en toi une laideur suffisante pour rendre hideux deux ou trois de tes pareils!

— Ah! ce n'est pas là de l'humanité! répliqua avec un peu d'amertume Buzando, qui ne comprenait pas que celui qu'il prenait pour Amadis lui fit un si maigre accueil. Le chevalier de l'Ardente

Epée m'avait habitué à plus d'amitié, et je ne sais vraiment pourquoi son cœur a si subitement changé à mon endroit...

Balartes ne s'était plus rappelé quel visage lui avait donné le magicien Estebel, et, à cette cause, il s'était étonné et même scandalisé de l'audace qu'avait prise le nain de lui parler ainsi, à lui, prince de Thrace! Mais il revint bientôt au sentiment du rôle qu'il jouait désormais, et il s'empressa de dire :

— Buzando, mon ami, je te demande pardon... Je rêvais au moment où tu es survenu, et ta parole m'a dérangé si brutalement, que, malgré moi, je t'en ai voulu pendant une minute... Le chevalier de l'Ardente Épée fait toujours le même cas de toi!

Buzando reprit sa bonne humeur en entendant ces paroles.

— Vous rêviez sans doute à madame Niquée? lui demanda-t-il malignement.

— Précisément, répondit Balartes, étonné de nouveau.

— Jamais princesse ne vous a désiré comme elle vous désire en ce moment, seigneur chevalier..... Elle m'a envoyé vers vous pour vous le faire savoir, et ce n'est pas de ma faute si je ne vous ai pas rencontré plus tôt. La Fortune ne m'a guère favorisé! Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu vous joindre!

— Ainsi, la princesse Niquée m'attend? demanda Balartes enflammé par cette délicieuse idée.

— Oui, seigneur chevalier, et comme jamais femme n'attendit homme vivant... Vous êtes appelé par son cœur comme la rosée par la plante!... Elle a soif de votre présence!... Elle ne veut que vous! ne voit que vous le jour, la nuit, sans cesse, partout, en tout!... Ah! heureux ceux qui sont aimés ainsi!

Balartes embrassa Buzando avec effusion, malgré sa laideur.

— Tiens, lui dit-il, ami Buzando, voilà pour ta bonne nouvelle!

— Ne saviez-vous pas cela? demanda le nain. Madame Niquée vous l'a écrit assez clairement, cependant.

— Je le savais, oui, répondit Balartes; mais ces choses-là sont si agréables à entendre, qu'on ne craint pas de se les faire répéter. Partons vitement! Volons vers cette adorable princesse!...

Et Balartes, suivi de Buzando, se remit en chemin à travers la forêt.

CHAPITRE XIX

Comment le prince de Thrace, toujours sous le visage d'Amadis de Grèce, fit rencontre de deux demoiselles que malmenaient trois chevaliers, lesquelles lui demandèrent secours inutilement.

En chevauchant à travers la forêt, Balartes ne tarda pas à rencontrer, dans un carrefour, deux gentes demoiselles, qui criaient comme des perdues, malmenées vilainement qu'elles étaient par trois chevaliers.

— Ah! sire chevalier, dirent-elles en tendant leurs mains éplorées vers le prince de Thrace, secourez-nous! secourez-nous!

Balartes avait bien le visage d'Amadis de Grèce, mais il n'en avait pas le cœur : il ne se sentit pas le moins du monde ému par cette lamentable prière, et il détourna dédaigneusement la tête.

Les deux pauvres demoiselles recommencèrent leurs plaintes et leurs supplications, sans en obtenir plus d'effet.

Buzando était ébahi de cette indifférence de celui qu'il considérait comme le chevalier de l'Ardente Epée.

— Ah! dit-il à part soi, est-il possible que le vaillant Amadis de Grèce soit à ce point insensible, lui que j'ai vu si prompt à défendre les demoiselles opprimées et les pauvres nains en détresse?... Je ne le reconnais plus... non, je ne le reconnais plus!... Et, cependant, plus je le regarde et plus je suis forcé d'avouer que c'est bien son mâle et fier visage qui a tant passionné la belle princesse Niquée... Il faut qu'il se passe en ce moment quelque étrange chose en sa cervelle, pour qu'il se refuse ainsi à faire ce qu'il fait si volontiers d'ordinaire!...

Si Buzando était étonné, les deux demoiselles ne l'étaient pas moins. Elles ne connaissaient pas, comme lui, Amadis de Grèce, mais il leur suffisait d'avoir en face d'elles un chevalier pour qu'elles songeassent à requérir son aide contre ceux qui les malmenaient. Aussi, trompées dans leur espoir, ne se firent-elles pas faute de lui rendre en injures ce qu'il leur donnait en indifférence.

— Ah! dirent-elles avec amertume, chevalier couard et félon, indigne de porter le harnois et de manier la lance et l'épée!... ce ne sont pas des vêtements d'homme qu'il vous faudrait, mais bien plutôt des vêtements de femme!... Et encore, il y a des femmes plus courageuses que vous ne



l'êtes!... Si vous nous donniez les armes que vous avez sur vous si mal à propos, nous nous en servirions mieux que vous ne vous en servez, et nous ferions blêmir de peur votre visage efféminé!...

Le prince de Thrace secoua la tête comme un chien qui sort de l'eau, et, sans paraître ému de ces outrages plus qu'il ne l'avait été tout à l'heure des prières de ces pucelles, il poursuivit son chemin, au grand ébahissement de Buzando, qui n'y comprenait plus rien.

— Tout à l'heure, murmura le pauvre nain scandalisé, je croyais à un oubli, à une distraction... Mais maintenant, en face de ces outrages qu'il reçoit si froidement, je m'y perds!... Jamais je ne l'ai vu ainsi... Aurait-il donc perdu la raison!

Comme Buzando se disait cela avec autant de chagrin que d'étonnement, on entendit du bruit à travers le fourré voisin, et, bientôt, parut un chevalier armé de pied en cap.

CHAPITRE XX

Comment le prince Fulurtin secourut les deux demoiselles que n'avait pas voulu secourir le prince de Thrace, et comment il embrassa tendrement ce dernier, au grand ébahissement des deux premières.

Ce chevalier montait un cheval rouan, caparaçonné de velours bleu, semé de fleurettes d'or sans nombre. Sur son écu étaient représentés une belle pucelle couronnée et un chevalier en train de décapiter un géant.

— Qu'est-ce donc? s'écria-t-il en entendant les gémissements des deux demoiselles que Balartes avait refusé de secourir.

— Ah! seigneur chevalier, répondirent-elles, au nom du ciel! soyez-nous plus secourable que ne nous l'a été ce déloyal gentilhomme qui est là avec son nain...

L'inconnu, en entendant cette prière, n'hésita pas une seule minute à y faire droit. Il inclina son bois et fondit comme un épervier sur les trois misérables qui menaient ces demoiselles prisonnières.

Ces chevaliers se défendirent, mais mollement, bien qu'il s'agît pour eux de la vie ou de la mort. L'inconnu, qui les attaquait avec une âpreté sans égale, en eut bientôt défait deux. Ce que voyant le troisième, il jugea prudent de prendre la fuite.

L'inconnu dédaigna de le poursuivre, d'abord parce qu'il supposait que la peur lui donnerait des ailes, et qu'alors il lui serait assez difficile de l'atteindre pour le châtier; ensuite parce qu'il avait reconnu le visage de son ami Amadis de Grèce, et qu'il était bien aise de rester là pour l'embrasser.

Laissant donc fuir le troisième chevalier, il ôta son armet et s'en vint se jeter avec empressement dans les bras du prince de Thrace, en lui donnant les noms les plus tendres.

— Ah! je vous ai cherché pendant longtemps, cher voyageur! Je vous retrouve enfin : grâces en soient rendues aux dieux!...

Balartes se laissait faire, quoiqu'il fût étonné de cette aubaine inattendue.

— Que me veut ce More? murmurait-il en lui rendant cependant ses caresses par prudence.

Ce More, c'était Fulurtin. Jamais Balartes ne l'avait vu, et il était étonné des embrassements qu'il lui prodiguait.

Les deux demoiselles sauvées par le chevalier more n'étaient pas moins étonnées que Balartes.

— Comment! s'écrièrent-elles, deux chevaliers si différents peuvent-ils se connaître et s'aimer? L'un, c'est la vaillance en personne; l'autre, c'est la couardise elle-même!...

Fulurtin sourit et répondit ;

— Ah! demoiselles, comme vous connaissez peu le chevalier de l'Ardente Epée! Celui que vous appelez couard est le plus courageux des hommes, et je suis à peine digne, moi qui vous parle, de rattacher les mailles de son haubert...

— C'est impossible! reprirent les deux pucelles. C'est impossible!... L'homme qui a refusé de secourir des femmes en détresse est un lâche, et c'est le cas de celui que vous traitez présentement comme un ami, et si mal à propos, car il est la nuit comme vous êtes le jour, et vous êtes le lion comme il est le lièvre...

Fulurtin sourit de nouveau de ce qu'il considérait comme une méprise, et raconta, à l'appui de ce qu'il disait, quelques-uns des exploits du chevalier de l'Ardente Epée.

En toute autre occurrence, les deux demoiselles sauvées eussent admiré sur parole. Mais là, lorsque la félonie de Balartes était encore toute chaude pour ainsi dire, elles se refusèrent à le croire si chevalereux que voulait bien le faire Fulurtin.

— Ah! mon ami, dit ce dernier au prince de Thrace, qui commençait à reprendre de l'aplomb en songeant qu'il jouait le rôle d'un autre, ah! mon ami, comme je vous ai cherché!... Le roi de Saba, mon noble père, vous avait injustement accusé... Il aurait voulu vous revoir, pour vous demander pardon et pour vous féliciter sur la gloire que vous avez si justement acquise... Ne viendrez-vous pas à sa cour?...

— Si vraiment! répondit Balartes. Mais, auparavant, vous me permettrez d'aller où le devoir d'amour m'appelle.

— Où vous appelle votre devoir d'amour? demanda Fulurtin.

— Droit à Niquée, vers une demoiselle qui me veut, répondit Balartes avec une certaine complaisance.

— Allons à Niquée! dit Fulurtin.

Et ils chevauchèrent à travers la forêt pour gagner le port le plus voisin.

Buzando et les deux demoiselles sauvées les suivaient.



CHAPITRE XXI

Comment Balartes et Fulurtin cheminèrent ensemble en se racontant mutuellement leurs amours, et comment ils arrivèrent à Niquée au moment même où Néréide était mise en la Tour de l'Univers.

Tout en cheminant, les deux amis devisaient entre eux.

— Je vous suis, dit Fulurtin, parce qu'il y a un long temps que je ne vous ai vu et que je suis trop heureux de vous avoir rencontré. Je vous suis et vous accompagnerai jusqu'à ce que votre entrevue soit terminée entre votre mie et vous, quoique je sois tout autant sollicité d'amour que vous...

— Quoi! vous aussi, ami Fulurtin?

— Moi aussi, mon ami, oui, moi aussi... N'ai-je donc pas un cœur tout comme vous?

— Ah! je n'ai pas voulu dire cela!... J'ai voulu vous dire : Quoi! vous aussi vous avez été blessé par ce cruel archerot qui s'appelle Cupidon? Vous devez souffrir...

— Les blessures d'amour sont les plus agréables blessures du monde, chevalier de l'Ardente Epée... On s'en plaint quelquefois, mais cette plainte est encore un plaisir, cette souffrance est encore une volupté...

— C'est bien ainsi que je l'entends, ami Fulurtin, répondit Balartes. J'ai souffert, mais j'ai oublié ma douleur, aujourd'hui que je suis appelé par celle que j'aime...

— Vous voyez la demoiselle qui est peinte sur mon écu, n'est-ce pas? reprit Fulurtin.

— Oui, je la vois et la trouve d'une merveilleuse beauté, quoique je lui préfère celle de la princesse Niquée... Cette couronne qu'elle porte si bien m'indique le rang qu'elle tient...

— Elle est princesse, en effet...

— Et se nomme?...

— Libriaxa...

— Libriaxa?...

— Oui... La connaissez-vous, chevalier?

— J'en ai entendu parler comme de la plus aimable princesse de la terre.

— Alors vous savez de qui elle est la fille?.....

— Non... je ne me le rappelle plus, ami Fulurtin, répondit Balartes, qui ne l'avait jamais su.

— C'est la fille de la reine Calafie.

— Ah! oui..... la reine Calafie..... c'est cela même..... Je me souviens, à présent..... La reine Calafie! Très bien!...

Il est inutile d'ajouter que Balartes continuait à ne pas se souvenir, par l'excellente raison qu'il n'avait jamais su. Mais il ne voulait pas avoir l'air d'ignorer ce que le véritable chevalier de l'Ardente Epée devait probablement savoir.

Fulurtin, qui croyait toujours parler à son compagnon d'enfance, Fulurtin reprit :

— La reine de Californie était menacée, sans cesse, par un horrible géant qui avait jeté son dévolu sur la belle princesse Libriaxa, qu'il prétendait avoir pour dame et maîtresse, ce à quoi la mère et la fille se refusaient obstinément, vous le comprenez bien...

— Je le comprends.

— Ce monstre, exaspéré par ces refus, avait juré de s'en venger, et il y serait arrivé, au grand désespoir de la reine Calafie et de la princesse Libriaxa, si les dieux ne m'avaient dirigé tout exprès vers elles... Je défiai le géant et je le vainquis... La scène est représentée sur mon écu, comme vous pouvez voir... Aussi, en récompense de ce service, la belle Libriaxa voulut bien m'accepter pour son chevalier... C'est à ce titre que j'ai parcouru le monde, pour chercher des aventures et mériter de la gloire... Une autre pensée me guidait; je voulais vous retrouver, mon grand ami, et vous dire les regrets sincères du roi de Saba, mon auguste père, à propos de l'injuste accusation qui avait failli vous devenir si funeste... Maintenant, puisque je vous ai revu, je ne tarderai pas à rejoindre la belle princesse Libriaxa...

— Oh! ami Fulurtin, pas avant que je n'aie joint moi-même la belle princesse Niquée!...

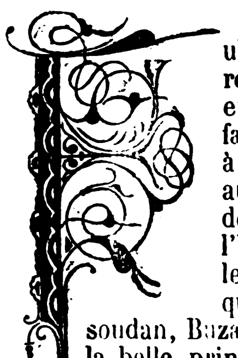
— C'est convenu, mon grand ami.

Fulurtin et Balartes étaient arrivés sur le rivage de la mer.

Les demoiselles, après avoir remercié de nouveau, prirent congé du chevalier more, en le recommandant à la garde de Dieu. Quant au prince de Thrace, elles ne daignèrent pas même s'apercevoir qu'il était là.

CHAPITRE XXII

Comment, aussitôt que Fulurtin et le prince de Thrace furent arrivés à la cour du soudan, le bon nain Buzando alla prévenir la princesse Niquée, dont le cœur sauta de joie à cette nouvelle.



Fulurtin et Balartes s'embarquèrent au port le plus voisin, et, grâce au vent qui leur fut favorable, ils arrivèrent bientôt à la cour du soudan de Niquée, au moment même où Amadis de Grèce était mis en la Tour de l'Univers, sous le nom et sous le costume de Néréide. Pendant qu'ils se rendaient au palais du soudan, Buzando, lui, se rendait auprès de la belle princesse, qui l'avait envoyé à la quête du chevalier de l'Ardente Epée.

— Buzando! s'écria Niquée en apercevant le nain.

— Madame, je vous salue bien humblement, dit Buzando en s'agenouillant et en

baisant avec respect le bas de la robe lamée d'or de sa maitresse.

— Ah! mon pauvre Buzando, comme tu m'as manqué!... Comme ma solitude m'a pesé!... As-tu de ses nouvelles à me donner?...

— Oui, madame...

— Sont elles... bonnes?

— Oui, madame...

— Où est-il?...

— A la cour du soudan votre père...

— Si près de moi?... Ah! cette nouvelle me réconforte! Je vais vivre maintenant... Je mourais d'ennui, sais-tu?... Si bien même que tu ne m'aurais pas retrouvée, si je n'avais été distraite un peu par Néréide, une esclave achetée par mon père, et qui ressemble d'une étrange manière au chevalier de l'Ardente Epée... Donc, il est dans cette cité, à deux pas de moi, respirant l'air que je respire?...

— Oui, madame.

— Ah! mon cher Buzando, que je t'embrasse pour m'avoir annoncé cela!...

Et, en effet. Niquée prit la tête du pauvre nain et l'embrassa avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître.

— Oh! madame, murmura-t-il tout chancelant sous l'ivresse que lui causait ce baiser, je voudrais avoir à vous apporter une pareille nouvelle tous les jours!...

— Buzando, reprit Niquée sans faire attention à la joie qu'elle venait de procurer au pauvre nain, Buzando, tu vas retourner auprès du chevalier de l'Ardente Epée...

— Oui, madame...

— Tu lui diras que tu m'as vue...

— Oui, madame...

— Que j'ai appris avec bonheur son arrivée en cette cité...

— Oui, madame...

— Que j'attends, avec la même impatience que lui, le moment de notre bienheureuse réunion...

— Oui, madame...

— Que je le prie de ne pas perdre courage, et que je vais aviser aux moyens de nous voir à l'insu de mon père... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas, mon ami Buzando?

— Oui, madame, répondit le pauvre nain.

— Eh bien! cours vers lui! Va lui porter l'assurance de mon ardent amour!

Buzando aurait bien voulu rester encore là, pour jouir plus longtemps de la présence adorée de celle qu'il aimait tant. Mais il fallait obéir; d'autant plus qu'elle grillait d'envie de recevoir d'autres nouvelles d'Amadis de Grèce, de savoir comment il allait faire pour arriver jusqu'à elle.

Buzando obéit.

CHAPITRE XXIII

Comment Fulurtin et Balartes firent leur entrée chez le soudan de Niquée, qui fut émerveillé de la ressemblance qui existait entre le prince de Thrace et Néréide.

Fulurtin et Balartes furent introduits auprès du soudan de Niquée, et lui firent tous deux leur révérence.

— Sire, dit le prince de Thrace en prenant le premier la parole, vous voyez en moi le chevalier de l'Ardente Epée, si connu dans tout l'Orient, et, en mon compagnon, le prince Fulurtin, fils du noble roi de Saba... Nous venons vous offrir le secours de notre bras et de notre épée pour délivrer votre fils Anastarax ou mourir en essayant de le délivrer...

Pendant que Balartes parlait ainsi, le vieux soudan l'examinait avec une surprise croissante, et il était frappé de la ressemblance prodigieuse qui existait entre ses traits et ceux de l'esclave Néréide.

— Voilà une ressemblance étrange! murmura-t-il en continuant à regarder le prince de Thrace. Il est impossible que deux créatures humaines se ressemblent à ce point... impossible, en vérité!... Il faut que Néréide se soit échappée et ait revêtu le harnois d'homme pour mieux me tromper...

Le vieux soudan était très perplexe. Néanmoins, ne pouvant attaquer le taureau par les cornes, il résolut de dissimuler et d'aviser en dessous main.

— Ainsi, dit-il à Balartes, vous êtes ce vaillant chevalier de l'Ardente Epée dont il est si universellement question?...

— Oui, sire, c'est moi-même! répondit Balartes en se rengorgeant.

— Et je suis là pour vous le certifier, si besoin est, seigneur, dit Fulurtin, car je l'ai vu à l'œuvre et je sais ce qu'il vaut...

— Je vous remercie tous deux, chevaliers, de votre bon vouloir à l'endroit de mon bien-aimé fils Anastarax. Je vous remercie, et j'accepte le secours que vous m'offrez... Vous êtes les bienvenus céans, où je vous prie de vous considérer comme chez vous... Je vais donner des ordres en conséquence, si vous le permettez...

Fulurtin et Balartes s'inclinèrent respectueusement.

Quant au soudan, n'y pouvant plus tenir, il prit

les clefs de la Tour de l'Univers, et s'en alla, le cœur battant d'émotion, à l'endroit où était renfermée la belle Néréide.

— Si elle s'était envolée! murmurait-il en montant les degrés de la tour.

Sa main tremblait si fort, lorsqu'il fut arrivé devant la porte de la chambre où était son esclave, qu'il ne put parvenir à introduire la clef dans la serrure... Il s'arrêta, essuya la sueur qui mouillait son front, raffermit sa main, introduisit la clef, et la tourna dans la serrure...

Néréide était couchée sur des coussins de soie, nonchalante et rêveuse.

— Ah! ce n'était pas elle! murmura le bonhomme avec joie.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Néréide en remarquant son agitation.

— Ce que j'ai?...

— Oui...

— J'ai... que l'illustre chevalier de l'Ardente Epée est arrivé en ma cour avec le prince Fulurtin, son compagnon...

— Le chevalier de l'Ardente Epée? s'écria Amadis de Grèce en tressaillant, justement étonné.

— Lui-même, ma mignonne...

Amadis allait crier :

— C'est un imposteur qui a pris mon nom et mon visage, car c'est moi qui suis le chevalier de l'Ardente Epée, et nul autre que moi n'a le droit de porter ce titre!...

Mais, fort heureusement, il se contint et dit avec la voix la plus calme qu'il put trouver :

— Et, avec ce chevalier de l'Ardente Epée, il y a?...

— Le prince Fulurtin, fils du roi de Saba.

— Comment Fulurtin a-t-il pu se tromper à ce point? murmura Amadis. Est-ce que je rêve? ou est-ce que ce bonhomme est fou?...

Le vieux soudan ne remarqua point l'étonnement et l'agitation de Néréide. Il savait ce qu'il voulait savoir : le reste lui importait peu, pour le moment du moins.

— Adieu, mignonne! dit-il à Néréide avec le plus aimable de ses sourires. Adieu, mignonne! ne vous impatientez pas trop : je reviendrai bientôt vous voir et deviser avec vous.

Puis il disparut, laissant Amadis de Grèce violemment intrigué par ce qu'il venait de lui apprendre là.

CHAPITRE XXIV

Comment le prince de Thrace parla à Niquée, où il fut découvert par Néréide, du haut de la Tour de l'Univers, et ce qu'il en advint.



Néréide ayant vu à son aise ce qui était représenté sous la planète de Vénus et des autres, monta au dernier ciel de Saturne, d'où elle aperçut toutes les créations. Pendant ce temps, le prince de Thrace importunait le nain pour arriver à Niquée.

Et comme rien n'est impossible à la femme, si elle entreprend surtout une chose de malice, Niquée manda à Balartes, par Buzando, de venir vers deux heures de la nuit, avec une échelle de corde, causer avec elle à sa fenêtre, bien que l'endroit fût défendu.

Il n'eut garde d'y manquer. Niquée s'était parée à son avantage; un manteau de damas cramoisi pourfilé d'or, un voile de fine toile de crêpe, semé de feuilles vertes; elle se mit à trembler comme un oiseau en voyant paraître son enchanteur.

Le prince de Thrace fut si ébloui de sa grande beauté, qu'il faillit se laisser choir du haut en bas, et fut assez longtemps sans pouvoir parler. Enfin, il lui dit :

— Madame, l'attente d'une si précieuse nuit est si bien récompensée par votre présence, que mon âme, ne voulant plus d'autre gloire, m'abandonne pour aller en vous. En sorte qu'au moment de vous exprimer mon affection, il se passe un combat entre mes yeux, ma langue et mon cœur. Car mes yeux voudraient parler et ne le peuvent, et ma langue est si troublée, qu'elle ne peut remuer. Ce qui afflige mon cœur. Toutefois, la langueur de mes yeux parle pour ma langue et mon cœur.

Niquée le voyant noyé de larmes, arrêta ces plaintes par ces paroles :

— Vraiment, ami, je ne sais en conscience pas ce dont vous vous lamentez, car, sans vous avoir jamais vu autant qu'à présent, je vous ai appelé à mon amour, qui est plus ferme que l'échelle qui vous porte et la grille que vous tenez. Vous en serez juge plus tard, et votre récompense sera digne des tourments que vous avez supportés. Vous ferez bien de voir le soudan mon père, et de me donner de vos nouvelles par le nain, si par malheur nous ne pouvions nous voir toutes les nuits.

Une toux se fit entendre à ces paroles, et elle

crut avoir été découverte par une de ses femmes éveillées, et dit au prince :

— Mon ami, voici ma main, à travers cette grille, comme gage de fidélité réciproque. Or, voici le jour, retirez-vous, et demain, à même heure, je serai à vous attendre.

Balartes lui prit la main doucement, la lui baisa deux ou trois fois avant de partir, et rejoignit Fulurtin, qui plia les cordes.

Tous deux regagnèrent leur logis, laissant Niquée très occupée de l'idée de fuir le palais de son père.

Mais Néréide ne la laissa point dans cette fourberie, sitôt qu'elle eût connu la trahison de Balartes.

Toujours inquiète dans sa Tour de l'Univers, elle errait de chambre en chambre, appelant sa bien-aimée, et aussi désireuse de revoir Gradamarte.

Une fois, entre autres, elle monta au plus haut de la tour pour admirer la splendeur des cieux et l'horizon terrestre qui s'étendait à ses pieds.

Hircanie à droite, les Scythes, les Hyperborées, la mer Hircanie près de la Sarmatie, et la séparation d'Europe en Asie.

Puis la Pomérie, les Russes et Pruteniens, jusqu'aux Polonais, Germains, Hongrois, Ostrelins, la mer de Glace et tout le reste de la région boréale, qu'elle laissa pour regarder droit vers Constantinople, où une flotte et nombreux gens de guerre étaient réunis pour une cause qu'elle connaissait.

Elle ne put retenir ces paroles :

— Ah! Seigneur, Amour a un pouvoir bien infini, puisqu'il fait oublier quelquefois votre saint nom. Faut-il que, par son ordre, je sois détenue ici captive en qualité de demoiselle! Je vous supplie de m'en tirer, afin que je puisse m'amender et faire œuvre méritoire pour mériter votre pardon et la sauvegarde de mon âme.

Elle regarda ensuite Trébisonde, où elle aperçut Lisvart, son père, couvert de deuil et coiffé de la couronne d'empereur.

Et elle se mit à pleurer en disant :

— Pauvre père, vous ne portez point ces vêtements sans que je puisse avoir sujet de plaindre votre peine et ma perte en même temps!

Sa vue s'étendit au delà en orient, occident, au midi, au nord, et elle vit tant de guerres, assauts de villes, tant de gens tristes et abandonnés, ici des gens gais, là la pluie, plus loin le tonnerre, et ce qui se passe par tout le monde, qu'elle abaissa son regard et le fixa sur Alexandrie.

Gradamarte lui apparut en habit de marchand, portant mille drogues, et, sous ombre de ce trafic, faisant assaut de la porte du soudan pour entendre de ses nouvelles.

Son esprit se porta ensuite vers Lucelle, qu'elle vit en Grande-Bretagne près d'Amadis, qui se désespérait de sa longue absence. Elle se repentit de toutes ces négligences et versa quelques larmes de honte.

Elle aperçut bientôt Birmartes faisant la cour à Onorie, ce qui l'affligea, et elle voulut observer Niquée, qui devisait joyeusement avec ses damoiselles. Tout auprès elle découvrit Buzando, Fulurtin et Balartes, concertant une rencontre pour la nuit suivante, comme il avait fait pour voir Niquée.

Elle commença à se douter du mauvais tour que lui jouait le prince de Thrace, qui avait, par magie, emprunté sa ressemblance parfaite.

— Ah! s'écria-t-elle, pauvres aveugles, où avez-vous les yeux pour vous laisser ainsi tromper? Voyez-vous pas la taille de ce coquin? êtes-vous fous ou ivres? Fulurtin, votre amitié m'est bien funeste, mais le traître qui me dérobe mon bien paiera cher ce forfait.

Et Néréide s'endormit jusqu'au soir. Vers le milieu de la nuit, elle entrevit Balartes dresser l'échelle de corde et monter à la fenêtre où Niquée l'attendait. Elle entendit leur complot de fuir et de gagner Trébisonde.

Le prince insistait beaucoup, et ils convinrent que Niquée trouverait moyen de sortir vers la fin de la semaine.

— Ah! misérable, dit alors Néréide, ce ne sera pas, car, puisque j'ai découvert vos embûches, avant qu'il soit demain nuit, je dévoilerai vos trames de façon à les déjouer complétement.

CHAPITRE XXV

Comment Néréide déclara au soudan l'entreprise du prince de Thrace, et du combat qu'elle voulut avoir avec lui.

Néréide, ayant aperçu la trahison du prince de Thrace, ainsi qu'il vous a été dit, manda immédiatement au soudan qu'elle avait à lui déclarer chose d'importance.

Le vieillard, estimant que ce fussent nouvelles certaines de la jouissance espérée, s'en vint sur-le-champ trouver sa belle prisonnière. Quand ils furent tous deux ensemble et seuls, Néréide lui dit :

— Sire, une mienne tante m'a appris assez de nécromancie pour que je puisse vous dire à coup sûr le pourquoi de l'arrivée en ce pays du chevalier de l'Ardente Epée, dont vous me parliez l'autre jour...

— Ah! Et quel est ce pourquoi, ma mignonne? demanda tendrement le soudan.

— Ce chevalier n'est venu en ce pays que pour vous faire injure et décevoir madame votre fille, s'il le peut... A quoi vous devez pourvoir, Sire, avant que cet inconvénient ne vous advienne...

Le soudan, à cette révélation, devint morne et pensif. Toutefois, après un instant, il répondit à Néréide :

— Mais, belle dame, comment me serait-il pos-

sible de m'assurer de la vérité de ce que vous m'annoncez-là? Car, je vous l'avoue, je ne voudrais pour rien accuser de si grande lâcheté un si bon chevalier qu'est celui de l'Ardente Epée.

— Je vous dirai, Sire, si vous le permettez, ce que vous avez à faire en cette occurrence.

— Dites, ma mignonne, dites vitement!...

— Vous le manderez donc, et, lorsqu'il sera devant vous et devant les principaux de votre cour, vous lui direz que vous savez de source certaine qu'il essaie de vous honnir... Il affirmera à l'instant le contraire, disant que ceux qui vous ont rapporté cela mentent impudemment... Alors, vous lui répondrez que vous tenez la chose de moi-même, et que je la lui ferai connaître en champ de bataille...

— Ah! ma mie, jamais je ne consentirai à hasarder aussi follement la vie d'une personne qui m'est si chère que vous l'êtes! car je suis certain que vous ne pourriez résister un quart d'heure à ce vaillant chevalier de l'Ardente Epée...

— Ne vous mettez pas en peine de cela, Sire; outre que la justice est de mon côté, j'ai le cœur aussi bon et le bras aussi raide que lui, et j'espère sortir de cette aventure aussi bien que de maintes autres plus dangereuses.

— En mon Dieu, ma mignonne, il est vrai que j'ai mon propre honneur et celui de ma fille en grande considération, comme faire je dois; mais il n'en est pas moins vrai aussi que votre vie m'est précieuse au possible, et que j'y tiens plus qu'à la mienne propre...

— Sire, je vous supplie très humblement de me croire cette fois, et il vous en prendra bien.

Néréide fit tant et tant, que le soudan, malgré l'envie qu'il avait de ne pas laisser sortir sa prisonnière, de peur qu'elle ne s'envolât, lui donna le congé qu'elle sollicitait, et, l'ayant quittée, s'en alla trouver Balartes, auquel il dit devant toute sa cour assemblée :

— Chevalier de l'Ardente Epée, vous êtes venu en ma cour, non pour nous honorer, moi et les miens, comme vous me l'avez donné à entendre, mais pour me trahir et déshonorer. C'est pourquoi je vous ordonne, sous peine de vie, d'avoir à vider mes terres dans vingt-quatre heures... Autrement, assurez-vous que je vous punirai comme vous devez l'être.

Balartes fut ébahi de cette nouvelle, et encore plus mal content, car il était sur le point de donner fin à son entreprise et à ses désirs. Aussi, plein de gloire et d'outrecuidance, répondit-il au soudan :

— Sire, vous direz ce qu'il vous plaira, mais je vous répondrai qu'il ne se trouvera pas en cette cour ni ailleurs aucun chevalier assez hardi pour soutenir ce reproche de trahison que vous m'adressez là et que je lui ferai payer de sa vie... Je vous jure par les hauts noms de nos dieux que quiconque vous a dit cela a faussement et malheureusement menti, et mentira toutes fois et quantes il le dira!...

— Pourtant, chevalier, j'ai à vous présenter quelqu'un qui, malgré vos menaces, soutiendra ce dire et vous le prouvera en champ de bataille.

Et, sur l'heure, le soudan manda Néréide, laquelle le vint trouver incontinent.

Quand Balartes l'avisa si belle et de si bonne grâce, il fut grandement émerveillé; moins cependant que Fulurtin, car jamais chose ne ressembla mieux à une autre que Néréide ne ressemblait au prince de Thrace.

Lors, le soudan, s'adressant à sa prisonnière, lui dit :

— Néréide, voici Amadis de Grèce, qui veut maintenir qne vous l'avez faussement accusé, et qu'il n'est point venu céans pour comploter contre moi trahison ou vilenie, comme vous me l'avez assuré. Qu'avez-vous à répondre?...

— Sire, répondit Néréide, il sait bien qu'il a parlé contre vérité.

Balartes, qui s'imaginait bien fermement n'avoir affaire qu'à une simple demoiselle, se rengorgea hardiment pour répliquer :

— Demoiselle, ma mie, l'accoutrement que vous portez fait excuser la folie de vos paroles... Les femmes ont le droit de dire tout ce qui leur vient sur la bouche. Mais si un autre que vous, portant armes, s'était aventuré à ce point, je le châtierais comme lâche et méchant!...

— Vous avez raison de penser ainsi, dit Néréide; cependant, je dois vous prévenir que, suivant la coutume de mon pays, j'ai reçu l'ordre de chevalerie, et que je manie la lance et l'épée aussi aisément que d'autres la quenouille et le fuseau... Par ainsi, notre combat peut avoir lieu et sans retard, car je maintiens devant Sa Majesté et cette noble assistance que vous avez déloyalement, traîtreusement et méchamment comploté le déshonneur du soudan. Voici mon gage de bataille!...

Ce gage que Néréide tendait à Balartes, celui-ci fut bien forcé de le relever ; mais ce fut malgré lui, non à cause du doute qu'il avait sur l'issue de la mêlée, mais parce qu'il lui paraissait honteux d'avoir à se mesurer contre un si chétif et si indigne personnage.

Toutefois, Fulurtin, qui savait le nœud de la matière, craignait grandement que mal lui en prît. Niquée elle-même, avertie de cette rencontre, n'en put fermer l'œil de toute la nuit.

CHAPITRE XXVI

Comment Néréide vainquit, en champ de bataille, le prétendu chevalier de l'Ardente Epée, ainsi que Fulurtin, qui le croyait venger.

Au jour fixé pour l'épreuve de la vertu, force et courage des deux combattants, le soudan manda Néréide, qu'il fit armer de pied en cape, et à qui il donna pour parrain le roi de Lacédémone.

Il pria Balartes d'être celui du duc Niléa.

A leur arrivée au camp, Fulurtin, en considérant Néréide, ne pouvait s'imaginer qu'elle fût autre qu'Amadis de Grèce, son meilleur ami.

Sa fréquentation du prince de Thrace, cependant, le rendait hésitant sur ses suppositions.

Les deux combattants saluèrent le camp, et, placés chacun au bout opposé, les trompettes sonnèrent, et tous deux, s'élançant, se rencontrèrent si droit, que Néréide, faussant l'écu et la lance de Balartes, le désarçonna et le blessa grièvement au côté.

Le cheval de Néréide fut tué, mais elle se releva de dessous lui et s'avança, l'épée haute, sur Balartes, qui s'était mis en garde.

Lors le combat fut terrible entre eux, car le prince était brave chevalier.

Le soudan voyait avec plaisir que la victoire n'était pas douteuse pour Néréide; Fulurtin, de son côté, amoncelait de grandes colères dans son cœur, et il disait :

— J'aurais certes cru ce chevalier meilleur défenseur de ses armes, mais la chance tourne souvent contre le droit; possible, après tout, que sa querelle ne soit pas juste.

Néréide pressait le chevalier et l'avait fait rompre jusqu'aux limites du camp, et elle le harangua.

— Chevalier, avant d'aller à pire état, quittez le nom que vous avez usurpé, car il est injuste de dérober la gloire et le bien d'autrui si lâchement.

— Folle indiscrète, répondit Balartes, tu crois m'avoir déjà à merci! Non, non, ta mort précédera la mienne.

Et aussitôt il lui donna deux tels coups d'épée sur le haut de l'armet, que ses yeux virent mille étoiles.

Néréide se jeta sur lui, prit de la main gauche les courroies de son heaume et le lui arracha; puis de la droite elle lui trancha la tête.

Fulurtin, à ce spectacle, s'arrachait les cheveux et faisait un deuil pitoyable.

— Hélas! disait-il, chevalier de l'Ardente Epée, fleur et honneur de vertu, prouesse et magnanimité; la Fortune vous a naguères élevé bien haut pour vous laisser tomber aux pieds d'un tel monstre! Que direz-vous, rois, princes, chevaliers qu'il a vaincus? Que direz-vous en le voyant défait par une femmelette!

Ces doléances finirent par des larmes abondantes. Il pleurait, les bras croisés, en présence de Néréide, qui était prête à en faire autant, en considérant de quel dévouement Fulurtin accompagnait celui qu'il croyait mort, et cependant respirait près de lui.

— Plût à Dieu, disait en elle-même Néréide, que vous connussiez la vérité! Elle vous sera plus tard annoncée.

Et, ôtant ses armes de tête :

— Sire chevalier, dit-elle, ne vous tourmentez plus pour ce qui vient d'arriver, car, si la Fortune vous désole, elle vous réserve un plus grand bien pour l'avenir, car je veux, à la place du mort, être votre amie fidèle plus qu'il n'était pour vous; votre bravoure et les regrets que vous exprimez méritent ce retour.

— Néréide, répondit-il, cet échange m'est odieux, car je voudrais que ta tête soit séparée du tronc comme tu as fait de mon ami, de mon second moi-même, et je jure les dieux que je t'en ferai autant. Tu n'es pas digne de combattre avec ceux qu'il a vaincus. S'il te plait, combattons ensemble pour l'éprouver, je serai sûr au moins que, vaincu, je rejoindrai mon ami, ou que, vainqueur, je l'aurai vengé.

— Bon chevalier, vous me jugez bien faible pour lui attribuer tant de gloire, et je m'étonne de vous voir accueillir ainsi l'amitié de celle qui jamais ne combattra avec vous. Réfléchissez à mes paroles, et croyez qu'elles ont pour vous une signification honorable pour vous.

— Oui, fit Fulurtin, ces paroles sont pure couardise pour refuser le combat; la Fortune te sert jusque-là, mais je saurai la tourner contre toi avant qu'il soit longtemps.

— Fulurtin, reprit-elle, plus je me dévoile et plus tu t'obstines à ne pas me reconnaitre; si nous n'étions pas si environnés de gens, j'ouvrirais tes yeux que tu tiens obscurcis et aveuglés.

Ils causaient depuis si longtemps, que le soudan et le roi de Lacédémone descendirent de leurs gradins pour en savoir la cause.

Fulurtin, en leur présence, recommença ses injures et voulait à toute force combattre.

Ce qui mit Néréide en grande perplexité, car il fallait, ou accepter le combat, ou passer pour lâche de cœur.

A la fin, elle réfléchit qu'elle trouverait moyen, en combattant, de lui déclarer qui elle était, et alors elle lui répondit fièrement.

— Chevalier! vous êtes allé trop loin dans vos injures, car, au lieu d'être si aisé à vaincre, comme vous le dites, je veux prouver, au péril de ma vie, que vous avez dit faux.

— Eh bien! fit Fulurtin, que ce soit de suite.

Le soudan consentit à regret à cette épreuve. On leur amena des chevaux frais, et Néréide était fort soucieuse de se mesurer avec son meilleur ami.

Leur rencontre fut terrible, Néréide ne s'occupant pas de parer, elle laissa Fulurtin briser sa lance sur elle jusqu'à la poignée, et se retint aux crins de son cheval pour ne pas tomber.

Fulurtin tomba sous son cheval, mais il revint aussitôt sur Néréide, et lui dit :

— Ça, ma damoiselle, descendez de cheval, si vous ne voulez pas que je le tue.

— Par mon âme! fit Néréide, vos motifs de combats sont si déraisonnables, que je préférerais cesser le combat.

Elle descendit cependant, et leur combat continua. Fulurtin, acharné à l'attaque, et Néréide, au contraire, se bornant à parer du plat de son épée et à recevoir les coups sur son écu.

L'ennui pour elle était de voir le soudan et le roi de Lacédémone très attentifs à connaître l'issue de cette mêlée.

Ce qui l'empêchait de parler à Fulurtin. Elle lui dit ces seuls mots :

— Contente-toi, Fulurtin, d'avoir abîmé mon écu et mes armes ainsi, car ta bonté t'a fait traiter en ami jusqu'ici; pourtant, ne va pas plus loin.

— Fais comme moi, répondit Fulurtin ; defends ta vie, que je tiens suspendue à mon épée.

Et leur combat recommença plus âpre que jamais : Néréide reçut une blessure et songea à se défendre sérieusement ; elle haussa l'épée, et, d'un coup, décoiffa Fulurtin, qui tomba bouleversé et ne sachant s'il faisait jour ou nuit.

— Voilà, dit Néréide, un des coups habituels du chevalier de l'Ardente Epée, et non du misérable qui git mort en ce camp. Rends-toi mon prisonnier, ou mal t'en arrivera.

— Tue ! tue ! s'écria Fulurtin, que j'aille rejoindre, aux Champs-Elysées, mon ami ; s'il est en enfer, peu m'importe, j'irai de même lui tenir compagnie.

— Pas encore, reprit Néréide ; tu seras l'ami de moi seul, et je prierai le soudan de te garder prisonnier jusqu'à ce que ta colère soit apaisée.

— A quoi bon la vie, sans mon ami ? fit Fulurtin.

Néréide désespéra de faire entendre raison à ce maniaque ; elle pria le soudan de le faire surveiller, pour qu'il n'attentât pas à ses jours par désespoir.

Le corps de Balartes fut embaumé dans un cercueil de plomb pour être envoyé à l'empereur de Trébisonde.

La réputation de Néréide fut complète, et on la surnommait le meilleur chevalier de toute la terre.

CHAPITRE XXVII



Comment Niquée se voulut détruire, sachant la mort d'Amadis de Grèce et la victoire de Néréide.

Sitôt après la victoire remportée par Néréide, le soudan la prit par la main et la conduisit dans une des plus belles chambres du château, où il fit panser les plaies qu'elle avait.

Puis il alla trouver Niquée pour lui raconter ce qui s'était passé, espérant lui faire plaisir ; mais bien au contraire, car Niquée, en apprenant la mort d'Amadis, tomba à la renverse inanimée.

Le soudan resta effrayé et appela les demoiselles pour lui desserrer ses robes et la secourir.

En revenant à elle, un soupir douloureux s'échappa de son sein, et elle dit :

— Retirez-vous, mon père, car le mal que je souffre veut une solitude entière. Accordez-moi cette grâce, car c'est la dernière que vous m'octroierez, étant prête à quitter la vie.

Le bon vieillard inonda de larmes sa blanche barbe à ces paroles, et sortit de la chambre en pensant que cette crise venait de quelque douleur d'amour.

Il alla chez Néréide, qui, elle-même, à cette nouvelle, devint blême et resta sur sa couche sans mouvement.

Le pauvre soudan crut avoir, en un instant, perdu sa fille et son amie ; la fièvre le prit, et il commença à se désoler piteusement.

— Hélas ! faut-il que sur le bord de la tombe je voie trépasser les deux êtres que j'ai le plus aimés au monde. Pour Dieu, ma mie, répondez-moi !

Et il embrassait Néréide, qui revint à elle et comprit sa faute ; elle voulut s'expliquer et répondit au soudan :

— Je vous assure que votre douleur m'a tant émue, que j'ai éprouvé le même mal que votre fille.

— Ma mie, fit le soudan, reposez-vous ; ce sont vos blessures qui vous ont causé ce malaise ; faites bonne chère afin de rétablir cette faiblese.

Et il la laissa seule. Niquée, cependant, avait congédié ses suivantes et continuait à déplorer son malheur, s'en prenant à Néréide, qu'elle accusait de meurtre.

— Certes, soupirait-elle, son visage, si semblable au vôtre, cruelle femme, vous devait donner quelque compassion, et moi-même je devais vous en inspirer ! Que n'ai-je l'épée qui l'a renversé ? bientôt mon âme irait rejoindre la vôtre, ô Amadis ! dans quelque lieu qu'elle habite à ce moment.

Toute la nuit, ce furent pareilles plaintes. Au jour, le soudan envoya quérir de ses nouvelles. On répondit que le mal s'était aggravé.

Le soudan vint trouver Néréide, qui s'habillait, et lui manda les mauvaises nouvelles de sa fille.

— Sire, dit Néréide, s'il vous plaisait, j'irais lui tenir compagnie ; car peut-être s'ennuie-t-elle ainsi seule.

Cette proposition plut au soudan, et ils allèrent chez Niquée, qui, en les voyant, tourna la tête de côté et feignit de dormir.

Le soudan se retira de crainte de l'éveiller, et la confia à Néréide, ce que Niquée entendit fort bien.

Son père étant hors de la tour, elle se leva en sursaut, et s'adressant à Néréide, elle lui dit durement :

— Que faites-vous ici ? disparaissez ! car en votre présence je me tuerai, ou bien je vous étranglerai de mes deux mains ! Femme traîtresse ! fallait-il recevoir de vous ces maux horribles !

— Votre mal, madame, répondit Néréide, précédera un grand bien, si vous le comprenez comme je le sais.

— Or, laissez-moi, fit Niquée, ou accordez-moi l'épée qui a tué Amadis.

— Très bien, dit Néréide ; à une condition : c'est que je vous la donnerai en ma seule présence.

Et elle alla chercher l'épée, qu'elle lui présenta dans une chambre secrète, en lui disant :

— Madame, voici cette épée ; je vous prie de me la passer au travers du corps si je ne vous ramène Amadis vivant, quoique vous le pensiez mort.

Niquée prit l'épée, et croyant que Néréide se

moquait d'elle, elle tira la lame du fourreau pour lui fendre la tête.

Néréide était sur ses gardes; elle para le coup et lui dit :

— Comment, vous voulez ainsi occire votre Amadis ! Regardez cette épée, figurée sur ma poitrine, et accueillez ensemble le chevalier de l'Ardente Epée et Amadis de Grèce. Le traître qui a usurpé mon nom a reçu le châtiment qu'il méritait. Maintenant, si vous voulez punir Amadis, choisissez de cette épée d'acier ou de celle que vous avez gravée dans mon cœur.

Niquée ne savait si elle rêvait; elle se rassura peu à peu devant de semblables preuves, et fit raconter à Amadis tous les détails de ses prouesses.

CHAPITRE XXVIII

Comment Néréide redevint homme, à la grande satisfaction de la belle Niquée, laquelle s'abandonna pour la première fois au plaisir d'aimer et d'être aimée.

Dieu sait quels baisers et quels embrassements s'ensuivirent! Néréide prouvait éloquemment qu'elle n'était pas femme, et elle l'eût prouvé plus éloquemment encore si la belle pucelle Niquée ne s'y fût opposée en lui disant :

— Mon grand ami, il ne me paraît pas que vous respectiez suffisamment les barrières qui défendent mon honneur, à savoir, mon rang et ma beauté... Considérez donc, je vous prie, que notre amour doit être consacré par la loi la plus honnête vis-à-vis de Dieu et des hommes.

— Je vous assure, madame, fit Amadis, que je n'aurai jamais d'autre femme et épouse que vous, vous aimant au delà de ce qu'il est permis d'espérer.

— Eh bien! dit tendrement Niquée, je vous reçois pour seigneur, mari et époux.

Et ainsi, Niquée laissa cueillir à Amadis le frais bouton du rosier, jusqu'alors immaculé; et le jardinier s'occupa si bien de ce gentil jardin, que le fruit ne tarda pas à mûrir.

— Mon ami, lui disait Niquée, je confierai à mon père, en le trompant un peu, que vos soins m'ont rendu la santé, et je suis sûre qu'il vous laissera toujours avec moi.

— Je vous assure, fit Amadis, que votre père et moi nous sommes trouvés il y a un mois dans un cruel ennui.

Et il lui raconta que le soudan avait voulu le violenter, et que, n'y pouvant arriver, il l'avait fait enfermer à la Tour de l'Univers; ce qui avait été la cause de leur réunion présente.

— Laissez-moi faire pour le reste, ajouta-t-il, je sais comment prendre son caractère; priez-le de venir vous visiter.

Le soudan vint presque aussitôt et trouva sa fille parée des plus vives couleurs de la santé; le délassement qu'elle avait pris avec Amadis n'y avait pas peu contribué.

— Je vois que vous allez mieux, dit-il, et vraiment, hier, j'ai craint de vous voir mourir.

— Mon père, fit Niquée, Néréide m'a soignée avec tant d'affection, que je suis maintenant hors de tout danger.

— Elle donne à tout le monde allégeance, sauf à moi, reprit le soudan; mais j'espère avec le temps recevoir d'elle plus de bien qu'elle ne m'en veut céans.

— Sire, hasarda Néréide, je vous l'ai promis et vous le promets encore.

— Il faut pour cela, père, que vous ne nous sépariez plus, car sans elle je retomberai en pire état que devant.

— Oui, vraiment, dit le soudan, je vous la confie, et nourrissez les bonnes intentions qu'elle a pour moi.

— Je n'y manquerai pas, répondit Niquée, qui se tenait de rire ainsi qu'Amadis.

Le soudan se retira après ces mots pour prendre son repos.

CHAPITRE XXIX

Comment Néréide fut voir Fuldrin en prison, et les propos qu'ils eurent ensemble.

Toute la journée se passa entre Néréide et Niquée à deviser sur les peines qu'ils avaient endurées avant d'être réunis par l'amour.

— Combien de fois, disait Amadis, j'ai déploré votre situation, semblable au trésor que cache l'usurier et ne sert ni à lui ni aux autres, au lieu de laisser d'aussi belles créatures que vous honorer Dieu en aimant honnêtement leur ami!

— Dieu, mon ami, répondit Niquée, montre ici son dessein. Voyez comme mon père s'est rompu la tête pour empêcher qu'homme du monde approchât de moi. Il a oublié qu'il est aussi difficile de garder une femme que de tenir dans la main fermée un bataillon de puces, car elles sortent par la séparation des doigts. Quels remords lui viendront quand il saura notre liaison! d'autant plus que l'espoir de vous posséder a amené ce résultat. A son âge et avec sa sagesse, je m'étonne de cet entraînement.

Ils s'entretinrent ainsi jusqu'au moment d'aller coucher.

Néréide avait peu dormi les nuits précédentes; elle ordonna à ses femmes de se retirer dans la garde-robe et la laisser seule avec Néréide, qui coucherait avec elle.

Ces femmes obéirent sans soupçonner rien et

laissèrent les amants faire plusieurs essais du plaisir qu'ils avaient eu ensemble une ou deux fois le matin.

Et combien qu'ils fussent l'un et l'autre nouveaux en tel métier, ils en apprirent tant cette nuit, qu'ils devinrent aussi savants qu'après quinze ou vingt ans d'études.

Pendant plusieurs jours, ils travaillèrent à ce charmant repos sans se lasser ni dégoûter.

Le soudan revint voir sa Néréide, qui lui échappait toujours, et finit par lui dire qu'elle avait fait vœu de tenir chasteté pendant une année de captivité; qu'ensuite elle lui appartiendrait de cœur, de corps et de toutes les façons qu'il lui plairait.

Il prit cela en paiement et l'autorisa à venir à tout instant voir Niquée, et se promener où elle voulait.

Néréide se souvint de Fulurtin et l'alla voir dans sa prison; le pauvre chevalier était sur le chemin du trépas et appelait le terme de ses douleurs.

— Je vous supplie, mon ami, dit Néréide, de me pardonner le délai que j'ai mis à me faire connaître de vous; je suis votre tant regretté Amadis de Grèce. Voyez l'épée que vous avez regardée tant de fois.

Et elle lui montra sa poitrine.

— Cela vous prouve que vous avez eu affaire à un traître qui usurpait l'amour de Niquée auquel j'ai droit.

Fulurtin, à mesure qu'elle parlait, se figurait rêver ou éprouver un enchantement, car il avait vu expirer le chevalier de l'Ardente Épée, et il le revoyait à ses côtés.

Mais, en rappelant dans sa mémoire certains détails de l'autre, tels que déni de secours aux demoiselles et autres, il songea qu'il avait dû être trompé jusqu'alors par celui qui avait été châtié.

Il se jeta au cou d'Amadis, en s'écriant :

— Ah! mon vieil ami, qui eût pensé qu'après tant d'infortunes je trouverais une pareille joie? Sur mon âme, je ne regretterai pas la vie, puisque j'ai été tiré d'un si horrible chagrin que celui de vous avoir cru mort. Mais pourquoi ce déguisement de femme?

Lors, Amadis lui raconta sa vente au soudan par Gradamarte, qu'il attendait sous le nom de Cosme Alexandrin, son mariage avec Niquée et la nécessité de tout ce qui en était survenu.

— En vérité, je suis ravi de ces aventures merveilleuses et successivement heureuses. Je ne sais vraiment pas à quels diables j'avais l'esprit lorsque je vous vis à cheval et combattre celui que vous avez si maltraité. J'aurais dû vous reconnaître sous ces habits de femme.

— Et vous, dit Amadis, quelle fortune vous a amené dans ce pays?

— L'inquiétude seule de vous chercher, répondit Fulurtin; malgré un récent mariage avec une fille que j'adore, j'ai tout quitté pour me mettre en campagne à votre quête.

En racontant ses amours avec Libriaxa, Fulurtin ne pouvait s'empêcher de soupirer.

Amadis se mit à rire.

— Je vois, dit-il, que vous commencez à regretter son absence; si vous voyiez seulement une fois Niquée, vous comprendriez bien davantage encore ce sentiment.

— Je vous dirai, fit Fulurtin, que mon amie est si bien en moi et moi en elle, que je la préfère à toutes les belles du monde, car elles ne pourraient habiter un cœur que j'ai laissé à la garde de ma mie.

— Diable! reprit Amadis, n'en avez-vous pas déjà joui, et plusieurs fois?

— Oui, certes!

— Et néanmoins, vous pensez à elle autant que si vous étiez en quête pour la conquérir. Que dirais-je, moi, s'il me fallait quitter ma Niquée? Depuis que je cause ici, il me semble en être éloigné depuis dix ans.

— Vous voyez, dit Fulurtin, vous êtes absolument comme moi.

— Avec cette différence, répliqua Amadis, que la beauté de ma mie ne peut être comparée à celle de la vôtre.

— La mienne, continua Fulurtin, n'a d'égale ni aux cieux ni sur la terre. Ni la déesse Vénus ni votre Niquée n'atteignent à la perfection de Libriaxa. Chaque oiseau trouve son nid beau.

— J'avoue que j'ai bien aimé Lucelle, fit Amadis, et que je l'aime encore; mais je confesse qu'à la vue du portrait seul de Niquée, l'affection que je portais à l'autre s'évanouit subitement pour se porter sur elle.

— Ma mie n'a point à craindre pareille chose de moi; j'aimerais mieux mourir plutôt que d'être une seule fois inconstant à son endroit.

— Nous verrons cela un jour; contentez-vous de bien jouer maintenant votre personnage. Je ferai entendre au soudan que je vous ai bien prêché, que vous êtes content et désirez entrer à son service. Il vous fera venir de suite. Le reste regarde votre prudence. Je cours revoir ma mie.

Ils se quittèrent, et Néréide vint trouver le soudan, auquel elle fit la proposition de Fulurtin.

— Par ma foi, dit le soudan, vous me donnez l'occasion de vous aimer de plus en plus; je sors de chez ma fille, qui était toute triste; je vous prie d'aller la visiter; je vais de mon côté appeler Fulurtin.

En effet, Fulurtin fut traité avec les honneurs dus aux plus grands princes de l'empire, et Néréide et Niquée habitaient toujours le paradis des amants, sans être aucunement observés des damoiselles suivantes.



CHAPITRE XXX

Comment les nouvelles vinrent en Trébisonde de l'armée d'Abra, qui marchait contre l'empereur et Lisvart, et du congé que donna le soudan à Néréide pour aller au secours d'Axiane avec cinq cents chevaliers.

Tant courut par tout le Levant le bruit de l'armée qu'assemblait la belle Abra pour descendre en Trébisonde, qu'Amadis de Grèce, craignant la ruine du pays, se trouva en grande perplexité et chagrin. Et, bien qu'il considérât comme la plus grave et pénible chose de s'éloigner de sa nouvelle femme et amie, cependant la raison finit par l'emporter sur la folie, et le devoir sur le plaisir.

Une nuit entre autres, après y avoir bien réfléchi, il se décida à demander son congé, et, pour y parvenir, tenant Niquée entre ses bras, il lui dit :

— Vous savez, ma mie, quelle part vous avez en moi, et quel désir j'ai de vous obéir et complaire en tout... Je vous prie donc de me conseiller en l'occurrence présente, à propos de deux extrémités qui me travaillent et importunent grandement l'esprit...

— Qu'est-ce donc, mon doux ami? demanda la belle Niquée.

— L'une est l'obligation que je dois à mon père, pour le secourir en la nécessité où il est, comme vous avez entendu. L'autre, qui me touche de plus près encore, c'est que, en m'éloignant de vous, j'approche d'autant de la mort... Il me paraît impossible de vous abandonner longtemps...

Niquée, qui n'était pas moins avisée que belle et de bonne grâce, comprit que si Amadis délaissait père et pays en temps si pressé, outre qu'il en pourrait recevoir blâme, ils en recevraient l'un et l'autre un dommage trop grand. Lors, au lieu de le détourner de cette idée qu'il avait, elle lui répondit :

— Seigneur, l'amour que je vous porte est si parfaite, que je vous donnerais malaisément, en ce que vous me demandez, un conseil qui me fût agréable et sain... Mais plus grande encore est la force de votre honneur et de votre renommée, puisque c'est elle seule qui a été le moyen du bonheur que nous avons l'un par l'autre... A cette cause, il me semble que vous et moi devons ajourner et interrompre notre béatitude amoureuse et suivre l'âpre devoir qui nous ordonne la séparation. Par ainsi, mon grand ami, je vous donne, comme faire je dois, tel congé qu'il vous plaira, encore que véritablement ce soit contre mon vouloir et mon plaisir...

— Sur mon Dieu, ma dame, reprit le chevalier de l'Ardente Epée, vous parlez si bien et si éloquemment, que je ne sais ce que je dois admirer le plus, ou de votre beauté, à nulle autre pareille, ou du merveilleux jugement que vous portez dans les occurrences délicates de la vie, et du gentil esprit qui reluit en vous... Demain donc, avec votre agrément, je parlerai au soudan, et, selon ce qu'il me répondra, je parachèverai ou romprai mon entreprise. Car, sans lui, ni vous ni moi n'y pourrions donner ordre et suite...

En effet, le jour suivant, comme le soudan était là, en visite, comme il en avait coutume, Néréide lui dit :

— Sire, je ne vous ai jamais requis, que je sache?...

— Non, certes, ma mignonne, et je le regrette bien.

— Je vous supplie aujourd'hui de m'accorder un don...

— Un don, à vous qui les avez tous?

— Un don, oui, Sire...

— Et lequel, ma mie?

— Accordez-le-moi d'abord, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir plus tard...

— Ma mie, je vous ai donné mon cœur; c'est vous dire que je n'ai rien à vous refuser. Demandez donc hardiment.

Néréide remercia très humblement, et dit :

— Vous savez depuis longtemps, Sire, que madame votre nièce Axiane a résolu de reconquérir l'empire de Babylone, que détient indûment et injustement la princesse Abra, héritière de son frère Zaïr?...

— Je sais cela, en effet, ma mignonne, et depuis un assez long temps... Mais je vous avoue que je ne vois pas bien où tendent ces propos...

— Si vous y consentez, Sire, et je le souhaite fortement, j'irai aider de ma personne à votre nièce, espérant par ce moyen apaiser l'inimitié que plusieurs vous portent, et à moi aussi, pour la mort d'Amadis de Grèce, et acquérir en outre quant et quant plus de renommée que je n'en ai encore...

Le soudan fut très marri d'avoir si légèrement donné sa parole et octroyé d'avance le don que venait de lui demander Néréide, car c'était une séparation qu'elle lui demandait là, et il s'était si bien habitué à la voir tous les jours!...

Cependant, il avait promis. Quoi qu'il lui en dût coûter, il s'exécuta.

— Je ferai ce que vous voudrez, ma mie; mais je jure bien, par le haut et puissant Jupiter, que c'est bien contre mon gré. Car l'éloignement où je vais me trouver de vous va produire un tel désarroi en moi, que j'ai grand crainte de n'être plus en vie à votre retour...

— Voilà des paroles inutiles, Sire; vous devez savoir que cette absence ne sera pas longue et que je la raccourcirai encore de mon mieux, ne connaissant pas de lieu au monde où j'aie reçu plus d'aise et d'honneur que céans, en votre compagnie et en celle de madame votre fille.

— Ma mignonne, dit le soudan, je dois consentir à votre départ, puisque je l'ai promis. Mais, comme j'ai peur que vous ne soyez reconnue et mise à mort, je vais vous donner pour compagnie cinq cents chevaliers qui auront pour mission spé-



ciale de veiller sur votre chère et précieuse existence.

— Puis-je choisir ces chevaliers-là moi-même, Sire?

— Certes, oui, mignonne! certes oui!

— Alors, Sire, je vous supplie de permettre à Fulurtin de m'accompagner. Avec lui et les cinq cents chevaliers dont vous me gratifiez, je ne redouterai personne!...

— Vous aurez Fulurtin, ma mie, ainsi que le roi de Lacédémone... Je vais les prévenir et m'occuper de votre départ.

— Que les dieux vous le rendent, Sire!

Le vieux soudan sortit, et alla commander l'équipement des vaisseaux nécessaires.

Peu après, Néréide ayant pris congé et de Niquée et du soudan, s'embarqua avec sa suite, sur son vaisseau, qui cingla vers Cappadoce.

CHAPITRE XXXI

Comment le vieil empereur de Trébisonde, l'impératrice sa femme et la princesse Onolorie sa fille, passèrent de vie à trépas, au grand désespoir de Lisvart de Grèce.

Pendant que ces choses se passaient, d'autres événements s'accomplissaient aussi. Le temps, qui donne fin à toutes choses, les travaux passés, les peines ordinaires de la vie, tout contribua à avancer la mort du vieil empereur de Trébisonde. Il rendit son âme au Seigneur Dieu, qui la lui avait prêtée pour toute la durée de son existence terrestre.

Il fut fait grand deuil de cette mort dans tout l'empire, comme on pense bien; lequel deuil, cependant, dut s'apaiser tôt après pour faire place aux joies du couronnement du nouvel empereur Lisvart de Grèce et de sa chère femme et épouse, la princesse Onolorie.

Quelques jours après ce couronnement, et comme si la Fortune se rassasiait difficilement, deux autres malheurs suivirent celui-là. La vieille impératrice mourut, emportée par les regrets amers qu'elle ressentait de la perte de son vieux mari; ce qui troubla tellement sa fille Onolorie, alors grosse de six mois, qu'elle en avorta dans d'affreuses douleurs. Les médecins la jugèrent perdue, et elle le comprit elle-même.

Lisvart, à cette nouvelle, commença à faire les regrets et les plaintes les plus dignes de pitié. Comme il était en cette angoisse, on lui vint dire que l'impératrice sa femme le demandait, afin de lui dire un dernier mot avant de passer le pas.

Bien qu'il fût plus en état de recevoir réconfort que d'en donner à quiconque, il y alla, pour montrer qu'il était homme, avec la meilleure contenance qu'il put trouver, et, lui prenant doucement et affectueusement la main droite, il lui demanda comment elle se portait :

— Sire, répondit-elle avec un sourire mélancolique, je vais ainsi qu'il plaît à notre Seigneur Dieu... Je vois bien maintenant qu'il me veut appeler à lui... Par ainsi, mon ami, je vous supplie de me pardonner les choses involontaires par lesquelles j'aurai pu vous offenser, car je vous promets, en vérité, que ç'a été hors de mon escient... Je vous ai aimé, Lisvart, tant que j'ai vécu en ce monde, depuis la première heure où je vous ai vu jusqu'à cette heure solennelle où je ne vais plus vous voir...

Un hoquet sinistre interrompit la moribonde. Elle reprit bientôt courageusement :

— Lorsque je ne serai plus, mon doux ami, je vous prie d'avoir quelque souvenance de moi, de prier et faire prier le Seigneur d'avoir pitié de ma pauvre âme ignorante qui a peut-être péché et failli sans le savoir... C'est mon dernier vœu... Tenez-en compte, cher mari... Je voudrais vous parler encore, car il me semble que je ne vous ai pas assez dit combien je vous aimais... combien j'ai été heureuse par vous... combien je regrette de ne pas vivre plus longtemps pour vous prouver cet amour que le temps n'aurait pu entamer et que la mort seule peut briser, comme elle fait en ce moment... Mais l'heure me presse... je sens le cœur me manquer...

Et, se soulevant avec ce qui lui restait de force, Onolorie se pencha sur le visage éploré de son cher mari et le baisa avec une tendresse qui leur fit mal à tous deux, car ils sentaient l'un et l'autre que c'était la dernière caresse.

— Mon ami, ajouta-t-elle d'une voix qu'il entendait à peine, voilà le dernier bien que vous aurez de moi... Je vous laisse deux enfants qui sont vôtres... L'un est votre fille, si éloignée de nous présentement, que nous n'en savons nouvelles... Quand il plaira à Dieu, il vous la rendra... L'autre est votre Ama...

Onolorie ne put prononcer la dernière syllabe du nom de son fils. Son âme s'évanouit, sa voix et sa vie cessèrent ensemble, comme elle tenait encore la main de l'empereur, à qui le cœur crevait, tant il l'avait pressé d'angoisse et de tristesse.

Elle était morte sans qu'il s'en doutât, malgré le silence qui avait succédé tout-à-coup au bruit. Il continuait à tenir sa main dans la sienne, sans s'apercevoir qu'elle se refroidissait de minute en minute, et, pour ne pas l'affliger par ses sanglots, il se mordait la langue jusqu'au sang.

Mais lorsque cette main, de sèche et fiévreuse qu'elle était auparavant, devint tout-à-coup froide de cette froideur terrible que donne le tombeau, il osa relever la tête et regarder. Lors, voyant ainsi sa chère femme expirée, il tomba en une pamoison telle, qu'il resta plus de quatre heures sans remuer ni pied ni main sur un lit où on l'emporta.

Quand il reprit sa connaissance, il murmura, en jetant un sanglot du plus profond du cœur :

— Hélas! dure et mauvaise Fortune! es-tu suffisamment rassasiée? Tu ne veux pas de ma vie... toi-même l'a tirée cent et cent fois des périls où je te l'avais abandonnée!... Et, pour me faire mou-



rir cent fois le jour, tu m'as été ma chère femme, ma compagne! O Dieu! Dieu éternel!...

Lisvart n'en put dire davantage : il tomba derechef évanoui. Puis, revenant à soi, il dit, les yeux à demi-ouverts :

— Hélas! ma mie, ma femme, ma loyale compagne, vous êtes plus heureuse que votre mari, tout bien considéré, puisque vous êtes présentement au ciel, dans la suprême béatitude, tandis que je reste, moi, ici-bas, pour servir de proie aux dévorantes mélancolies!... Pardonnez-moi, ma chère femme, si je vous pleure si indiscrètement...

Puis, tout aussitôt, comme personne mal arrêtée en son bon sens, il changea de contenance et se prit à maudire et à injurier le cours du ciel, l'influence des planètes, l'art des médecins, les appelant bêtes, ignares, sans savoir ni expérience. Et, tout en parlant ainsi, il faisait de ses mains crispées une si rude et si continuelle guerre aux poils de sa barbe, qu'elle n'en tarda pas à s'éclaircir plus que de coutume.

Périon, qui survint en ce moment, essaya d'apaiser sa fureur, lui remontrant que telles façons d'agir étaient messéantes à un chrétien comme lui, et contraires au vouloir de Dieu.

— Vous en parlez bien à votre aise! lui répondit amèrement Lisvart. Ne voyez-vous donc pas que j'ai tant perdu, qu'il ne me reste autre chose qu'un ennui avec lequel je mourrai, me trouvant ainsi privé de la compagnie de ma bien-aimée Onolorie?...

En prononçant ce nom si cher, Lisvart sentit son cœur lui manquer de nouveau et se serrer si fort, qu'il ne put continuer à parler et que ses yeux se changèrent en deux ruisseaux de larmes.

Gradasilée, qui arriva sur cette entrefaite, voyant son affliction, l'en reprit aigrement.

— Comment! dit-elle, Sire, vous prenez plaisir à contrefaire la femme? La magnanimité du cœur vous manque-t-elle comme aux enfants?... Ne savez-vous donc pas que vous et moi nous sommes nés pour mourir? Vous imaginez-vous donc faire revivre votre femme en la leurant et en vous tourmentant ainsi? Elle est, certes, bien heureuse... Pourquoi la regrettez-vous tant? Elle est partie la première pour vous montrer le chemin; elle vous attend au lieu où, s'il plaît à Dieu, nous la verrons quelque jour... Laissez ces larmes à ceux qui n'ont pas espérance en une seconde vie, et réconfortez-vous en notre Seigneur, qui vous donnera la vertu de patience qui vous est nécessaire...

Assez d'autres bons propos lui tint Gradasilée, et tant et tant, qu'à la fin il donna quelque repos à ses yeux et à son cœur.

Pendant ce temps, on inhuma l'impératrice Onolorie en la chapelle où reposaient ses prédécesseurs.

CHAPITRE XXXII

Comment l'impératrice Abra fut défaite, et ce qu'il en advint.

L'empereur Lisvart avait une multitude de bons soldats qu'il avait armés soigneusement pour assauts et défenses.

Lui-même ordonnait tous les travaux, faisant creuser fossés, jeter chausse-trappes et aiguiser les piques et manœuvrer les canons.

Les rois de Jérusalem, ceux de Fénicie et Surie, combattaient en personne et donnèrent l'assaut à Lisvart.

Abra, restée un peu en arrière dans les tranchées, voyant les siens un peu maltraités, se mordit les doigts et résolut de donner elle-même si, au troisième assaut, la ville n'était pas enlevée.

Elle ordonna au roi de Palestine, à celui de Centepolie et Sentapolin, de jeter cent mille hommes sur les murailles.

Mais Lisvart avait partout mis des poudres, de l'huile, fascines derrière les brèches, et les ennemis, lancés en vitesse et criant ville gagnée, furent enveloppés de flammes subites; une forte partie y perdit la vie, le reste se sauva comme il put.

Abra se désespéra; on lui apprit l'arrivée de quinze cents voiles amenant des chrétiens, ce qui la détermina à lever le siége et rentrer au camp.

Frandalo, amiral de l'armée chrétienne, arrivait bien appareillé et gréé devant la flotte d'Abra, qu'on avait dégarnie pour fortifier les troupes de terre.

Tout conspirait contre l'impératrice Abra; Axiane, princesse d'Argènes, envoya un cartel à son ennemie; il fut convenu que dix chevaliers païens se mesureraient en champ-clos.

En effet, Périon et les autres chrétiens s'avancèrent contre les païens, et ceux-ci, par ruse, pointèrent leurs lances sur les chevaux seulement. Les païens n'en restèrent pas moins prisonniers et donnés à l'impératrice Axiane, qui les fit soigner et renvoyer.

Les deux armées allaient en venir aux mains d'une façon définitive.

Don Florestan, empereur de Rome, commandait la cavalerie de trente mille chevaux.

Don Bruneo de Bonnemer, avait les gens de pied, Français, Allemands, Bretons et Écossais, cinquante mille soldats environs.

Lisvart dirigea le combat, qui fut plein d'épisodes terribles ou grotesques, car la défection se mit dans les troupes d'Abra.

Finalement, le combat dura si longtemps, que deux amiraux païens y furent tués et presque tous

les vaisseaux perdus, brûlés ou coulés.

Frandalo resta plein de gloire.

Un seul brigantin porta ces nouvelles à Abra, qui fuyait après avoir perdu camp et bataille.

CHAPITRE XXXIII

Comment l'armée d'Abra ayant été vaincue par celle de Lisvart, aidée de celle d'Axiane, la malheureuse sœur de Zaïr songea à se jeter dans la mer et en fut empêchée par l'empereur de Trébisonde.

Tout était dit. L'armée de la princesse de Babylone avait été défaite honteusement par celle de l'empereur Lisvart, concurremment avec celle de la princesse Axiane. Tous les serviteurs d'Abra fuyaient lâchement dans toutes les directions. Chacun l'abandonnait dans ce désastre navrant, même ceux sur lesquels elle avait le plus le droit de compter. C'était une désertion générale!

— Ah! s'écria-t-elle avec désespoir. Tout est fini! tout est perdu!...

D'abord, par un moment de rage bien naturel, elle voulut se précipiter sur la trace des fuyards pour leur couper la retraite et les forcer à revenir mourir avec elle les armes à la main.

Mais elle renonça à ce projet, qui ne pouvait aboutir, car les fuyards fuyaient bien!

Lors, elle remonta sur son cheval, lui enfonça l'épée dans les flancs, et l'animal, se cabrant sous la douleur, l'emporta comme un tourbillon à travers la forêt voisine.

Vingt fois en chemin le cheval s'abattit, épuisé, fou de douleur. Vingt fois la main fiévreuse d'Abra le força à se relever et à reprendre sa course à travers les halliers.

Abra éprouvait une sorte de volupté sauvage à se sentir ainsi menée vers l'inconnu, c'est-à-dire vers la mort. C'était encore la lutte pour elle, et, puisqu'elle n'avait pu tomber avec honneur sur le champ de bataille, elle ressentait une joie amère à penser qu'elle allait mourir violemment, comme au milieu de la mêlée.

Hélas! cet espoir fut encore trompé. Son cheval s'abattit une dernière fois, les reins brisés, sur la lisière de la forêt. Et, à la façon dont Abra fut jetée sur le gazon, on eût dit que le noble animal lui voulait payer en douceur la violence qu'elle lui avait montrée. Les bêtes se vengent parfois moins cruellement que les gens!

Abra se releva, n'ayant aucun mal.

Son visage était d'une horrible pâleur, non parce qu'elle avait eu peur, mais parce qu'elle souffrait en ce moment toutes les douleurs possibles.

Elle s'assit sur l'herbe, la tête dans ses mains, et se mit à sangloter d'une lamentable façon.

— Ah! dieux cruels! comme vous vous êtes joués de moi! murmura-t-elle d'une voix noyée de larmes, comme vous m'avez trompée!... J'ai la honte de la défaite en amour comme en guerre... Lisvart triomphe doublement de moi... Il m'a dédaignée comme femme : il m'a vaincue comme reine... Je ne suis plus rien en ce monde, qu'une misérable créature sans feu ni lieu, sans trône et sans amitié... Chacun m'a fui... Je suis seule, bien seule dans mes ténèbres... Puisqu'il n'y a plus de bonheur à vivre pour moi, il n'y a pas grand malheur à mourir... Allons!...

Lors, se relevant incontinent, Abra alla droit vers le rivage, entra dans l'eau et s'évanouit, à demi-morte et à demi-folle.

Heureusement que le ciel lui réservait une autre fin. Au moment où elle allait disparaître, engloutie sous les flots, une main s'avança et la retint vigoureusement.

Cette main était celle de l'empereur Lisvart, qui, après la défaite de l'armée ennemie, s'était enquis du sort de la malheureuse princesse qui la commandait. On lui avait tout raconté : la fuite de ses plus fidèles serviteurs, et sa propre fuite à elle à travers la forêt. Alors, il avait pris un cheval frais et s'était élancé sur les traces d'Abra, désespérant de l'atteindre à temps.

Il l'avait atteinte, cependant, comme on vient de le voir, et il en avait remercié Dieu avec une effusion sincère.

— Madame, dit-il d'une voix douce à Abra, après l'avoir déposée avec précaution sur un tertre de gazon, pourquoi ce désespoir?

A cette voix qu'elle connaissait si bien, la princesse de Babylone ouvrit les yeux et les promena avec étonnement sur le visage attendri de son ennemi.

— Où suis-je donc? murmura-t-elle.

— Dans les bras d'un ami respectueux et dévoué, madame, répondit Lisvart.

— Je me croyais déjà arrivée en l'autre monde... auprès de mon pauvre frère Zaïr... reprit Abra.

— Vous vivez, madame... et le ciel en soit loué!

— Vous remerciez, vous, seigneur, celui que je devrais maudire!

— Ne maudissons rien ni personne, madame, je vous en conjure... Vous êtes jeune, riche et belle... vous êtes faite pour la vie et pour le bonheur...

— Je l'ai cru moi-même, pendant un instant... Ce n'était qu'un rêve, Lisvart!...

— Nous reparlerons de ce rêve plus tard, si vous le permettez, madame... Pour le présent, acceptez mon aide et laissez-vous vous reconduire au milieu de ma cour, où vous serez accueillie avec tous les égards qui vous sont dus...

Abra hésita un instant. Puis, après un regard rapide jeté sur le visage de l'empereur de Trébisonde, elle reprit courage et se remit à espérer vaguement, mais enfin à espérer. Il y avait tant de bonté et tant de promesses sur le beau visage de Lisvart!

— Conduisez-moi où vous voudrez, Lisvart, murmura-t-elle; je vous suivrai partout, en enfer comme en paradis!...

— Nous n'irons pas si loin pour le moment, répondit l'empereur avec un sourire.



Lors, il lui aida à s'asseoir sur son destrier, et, quand elle fut installée, il prit les rênes en main et marcha à ses côtés.

C'est en cet équipage qu'il rejoignit sa compagnie, un peu inquiète de son absence.

CHAPITRE XXXIV

Comment l'empereur de Trébisonde mit d'accord Axiane et Abra, qu'il prit pour femme et épouse, par le moyen de Gradasilée, qui l'en supplia humblement.

Lisvart, généreux vainqueur d'Abra, qu'il avait amenée prisonnière à Trébisonde, voulut employer vis-à-vis des vaincus la douceur et la clémence à la place des duretés qui accompagnent ordinairement l'issue des batailles.

Peu après avoir réglé ses troupes et réparé ses vaisseaux, il assembla les chefs de ses soldats et ceux étrangers, et en présence de l'impératrice Abra et d'Axiane, il parla ainsi :

— Vertueux princes, et vous dames très excellentes, vous connaissez la cause et l'issue de cette guerre ; nous voulons la clore par l'amitié et la paix. Nous ordonnons donc à madame Abra de laisser à Axiane l'empire de Babylone, autrefois patrimoine de Zarzafiel, et la laissons maîtresse du reste conquis par feu Zaïr. Et pour contenter en même temps les infantes et jeunes princesses, nous leur octroierons de notre main des époux dignes d'elles.

Il s'arrêta un instant et continua, interrogeant du regard les deux princesses :

— Que la paix ne soit jamais troublée entre vous deux. Vos ressources sont supérieures à ce qu'exige la tenue de vos Etats. Voilà ce que nous avons tenu à vous dire en assemblée solennelle, vous priant d'accueillir notre avis comme le plus digne de la grandeur de l'une et de l'autre. Nous nous réservons à nous l'honneur de ce résultat sans exiger ni titres, ni argent, ni rançon.

Il se tut, attendant la réponse de l'impératrice Abra, laquelle, voyant l'empereur, dont elle était prisonnière, tenir un langage si gracieux et user d'une si grande urbanité envers elle, ne put retenir ces paroles :

— Excellent prince, j'ai eu pour vous un tel amour, que, désirant trop vous avoir pour seigneur et mari, et désespérant d'y arriver, j'ai poursuivi votre mort et ma ruine. Aujourd'hui, plus assouplie aux tourments de la Fortune, je vous supplie d'oublier mes torts, et de disposer de moi et de mon Etat à votre gré.

— Vraiment, madame, dit Lisvart, je vous remercie beaucoup de vos paroles; et vous, madame Axiane, consentez-vous à ce partage ?

Axiane approuva le conseil de Lisvart, et tout le monde fut joyeux d'un accord aussi complet; surtout Gradasilée, qui savait que toutes ces guerres, ces querelles, ne venaient que de l'amour d'Abra pour Lisvart. Elle vint se jeter aux genoux du prince et lui demanda de lui accorder la troisième chose qu'elle eût sollicitée depuis leurs amours.

Lisvart accorda tout et comprit dans sa générosité ses Etats, toutes ses richesses et sa vie même, et Gradasilée lui répondit :

— Sire, vous avez montré que vous étiez le plus heureux des princes et chevaliers en vertu, de même que je puis avancer qu'Amour n'assujettit personne plus que moi ne le suis à vous. Qu'il vous souvienne seulement du prince d'Egypte, que je tuai pour vous sauver. Tous deux donc, nous devons garder ces biens qui nous honorent; et je parle ainsi pour savoir l'avis de madame Abra, qui vous est nécessaire pour y arriver, comme il me reste le renom que ma pudicité mérite. Je demande à madame Abra de m'accorder son bon vouloir.

— Ma cousine, fit Abra, quel que soit votre dessein, je vous suis obéissante.

— Or, je possède, dit Gradasilée, de si précieuses raisons, que tous deux, en présence de si noble compagnie, vous ne pourrez vous défendre de ce que je vais vous demander.

L'assemblée et surtout Lisvart et Abra commençaient à être vivement intrigués.

— Je vous prie tous deux, continua Gradasilée, de vous épouser mutuellement, sans différer, afin que le mérite et la gloire de dame Abra reçoive confirmation par la réponse de l'empereur. Moi seule aurai ménagé ces épousailles et vous prie de recevoir avec moi le saint baptême, en laissant la folle croyance aux dieux que nous avons trop longtemps adorés.

Lisvart trouva très grave de se remarier si vite, lui qui se souvenait encore de la première; mais Abra ne se contint pas de joie, car elle croyait, avec tous les assistants, que Gradasilée allait parler pour elle, ayant rendu de grands services d'amour et de dévouement à l'empereur.

Le cœur de Lisvart étant trop plein d'émotion, il répondit :

— Je ne retire pas mon serment, mais, dame Abra, que dites-vous de cela ?

— Hélas, répondit Abra, soyez assuré que, s'il vous plaît me faire tant d'honneur, je m'estimerai la plus heureuse princesse qui naquit de ma mère. Je suis à votre commandement pour tout ce qu'il vous plaira, voire le baptême.

— Eh bien! répartit Lisvart, je remplirai donc ma parole et votre désir.

On apporta les fonts, et tous ensemble changèrent le nom d'infidèles en celui de chrétiens.

Le lendemain, la belle Abra fut proclamée imné-

ratrice de Trébisonde, et Lisvart l'épousa, la trouvant digne de loger son second amour.

Car, ainsi qu'un clou chasse l'autre, cette nouvelle femme lui fit perdre peu à peu le souvenir de la première.

Elle avait en soi tant de beauté, qu'Amour nichait souvent dans le plus clair de ses deux yeux.

Voilà comme, au lieu de guerres, on ne parla à Trébisonde que de mariages.

Tant et si bien qu'Orizène épousa la reine de Chypre.

Clivio, fils du roi Norendel, celle de Circie.

Vallados, fils de don Brunéo, celle de Comagéna.

Quadragant, celle de Fénicie.

Balan, fils de Galerte, celle de Mentapolin.

Manely le Sage, celle de Catabadmon.

Argamonte, fils du roi Arban de Norgalès, celle de Serracème.

Sarquille, neveu d'Angriote, celle de Mandie.

Ambor de Gandel, celle de Busquie.

Giontes, neveu du roi Lisvart, celle d'Arcadie.

L'amiral Frandalo, celle de Taramate.

Abies d'Irlande, fils du roi Cildadan, la princesse d'Antioche.

Languines, fils du roi Agraies, la reine de Coriton.

Galvanes, son frère, celle de Mésopotamie.

Tous mariages que messagea la belle Gradasilée.

L'empereur, voulant lui prouver sa reconnaissance des services qu'il en avait reçus, fit apporter une très riche couronne et dit tout haut :

— Il serait trop malséant que celle qui a assemblé tant de couronnes et de rois et de reines, par mariage, demeurât elle-même sans couronne. Ce qu'à Dieu ne plaise! Je lui donne le royaume de Crête, que j'ai conquis par mes armes.

Et Lisvart la couronna au milieu des démonstrations très vives de la joie universelle.

CHAPITRE XXXV

Comment, lorsqu'on apprit que Néréide n'était autre qu'Amadis de Grèce, la reine Zahara alla trouver le vieux soudan de Niquée pour le faire consentir au mariage des deux amants.

Nous n'avons pas dit, mais on l'avait deviné, qu'à ce combat entre l'armée des Babyloniens et des chrétiens, le prince Fulurtin et Amadis de Grèce, toujours sous le costume d'amazone et sous le nom de Néréide, avaient fait des prodiges de valeur, à l'admiration générale.

Quand la bataille fut terminée et qu'Abra eut été ramenée à Trébisonde par l'empereur lui-même, on songea à féliciter les chevaliers qui s'étaient le plus vaillamment conduits en cette occurrence.

Lors, Fulurtin et Néréide furent introduits au milieu des princes et des dames qui composaient la suite impériale.

— Sire, dit Néréide la première, en venant s'agenouiller devant l'empereur.

— Relevez-vous, madame, répondit courtoisement Lisvart; relevez-vous et daignez nous dire votre nom, pour que nous l'enregistrions parmi ceux de nos plus chevalereux défenseurs.

Néréide enleva alors son armet, et l'on vit apparaître la belle et fière tête du chevalier de l'Ardente Epée.

— Ah! mon fils, mon cher fils! s'écria l'empereur, en pâlissant d'émotion.

Tous deux s'embrassèrent alors avec une effusion attendrissante, et se tinrent ainsi accolés pendant quelques minutes.

— Ah! je vous avais pleuré mort, cher et bien-aimé fils! reprit Lisvart. Le ciel me devait bien votre résurrection, pour me dédommager des angoisses où il m'avait jeté!

Amadis de Grèce fut ensuite présenté à la princesse Abra, devenue impératrice de Trébisonde.

Il tressaillit involontairement en revoyant cette étrangère à la place occupée précédemment par sa mère, la princesse Onolorie. Mais il se contint, de peur d'affliger Lisvart.

Toutefois, ce dernier avait deviné la nature de l'impression qu'il venait de ressentir, car il murmura bas à son oreille, de façon à n'être entendu que de lui seul :

— Le ciel l'a ordonné ainsi, mon fils... Il m'a

repris votre mère et m'a donné cette nouvelle compagne... Dieu sait bien ce qu'il fait, mon fils, et nous n'avons pas à discuter ses décrets. Résignons-nous!...

Amadis de Grece ne répondit rien. Seulement, comme il avait eu le temps de lire sur le visage de la nouvelle impératrice les sentiments d'affection qui y étaient écrits, il s'inclina vers elle et lui baisa la main avec une courtoisie particulière.

— Et maintenant, vaillante amazone, reprit joyeusement Lisvart, racontez-nous vos aventures!...

Amadis de Grèce en avait long à dire; mais comme il était fils de l'empereur de Trébisonde, on l'écouta d'un bout à l'autre sans l'interrompre.

Quand il eut fini, son père dit :

— Vous aimez la princesse Niquée?

— Oui, mon père.

— Vous la voulez à femme?

— Oui, mon père...

— Eh bien! vous l'aurez! Il ne s'agit que d'envoyer un ambassadeur adroit vers le soudan son père, afin de le décider et de l'habituer à considérer comme son gendre celui dont il voulait faire son épouse...

— Hélas! mon père, j'ai peur que votre ambassadeur ne réussisse pas! soupira Amadis, qui connaissait le caractère tenace du vieux soudan.

— Et si cet ambassadeur était une ambassadrice? dit en souriant la reine Zahara. M'acceptez-vous pour votre intermédiaire, chevalier de l'Ardente Epée? ajouta-t-elle.

— Oui, madame, car vous réussirez, répondit Amadis, comme vous savez réussir dans tout ce que vous entreprenez...

— Prenez garde! reprit Zahara, ce serait là un mauvais signe, car, si j'ai bonne mémoire, j'ai précisément échoué dans la seule entreprise où j'eusse désiré réussir...

Amadis comprit et rougit. Mais Zahara ne lui laissa pas le temps d'être confus.

— Pour vous prouver mon peu de rancune, dit-elle, je pars sur-le-champ... On ne saurait partir trop tôt lorsqu'il s'agit du bonheur des autres!

Et, en effet, le soir même, la reine du Caucase s'embarqua, avec une suite de chevaliers et de dames, pour le port de Niquée, où elle arriva sans encombre.

CHAPITRE XXXVI

Comment la reine Zahara arriva à la cour du soudan de Niquée, et décida le bonhomme à accompagner sa fille à Trébisonde.



ahara, une fois dans le port de Niquée, s'empressa de se faire annoncer au vieux soudan, qui, à son tour, s'empressa de venir au devant d'elle.

— Seigneur, lui dit-elle, vous voyez en moi une envoyée du puissant empereur de Trébisonde, qui, pour vous remercier de lui avoir dépêché si fort à propos votre esclave Néréide, vous prie de vouloir bien accepter ces présents auxquels il joint l'offre de son amitié.

— J'accepte l'amitié et les présents, répondit le bonhomme réjoui. Mais vous avez parlé tout à l'heure d'une personne qui m'est chère...

— Néréide? demanda Zahara en souriant.

— Néréide, précisément, la belle Néréide! répondit le vieux soudan en soupirant. Ne va-t-elle pas revenir?...

— Non...

— Non?...

— Non... parce qu'elle veut que vous alliez incontinent la rejoindre à Trébisonde en compagnie de votre fille, la belle princesse Niquée.

— Pourquoi à Trébisonde?

— Parce que c'est là qu'est Néréide, au milieu de sa famille...

— De sa famille?

— Oui... de son père... de son grand'père... de son aïeul, qui sont de haute lignée...

— Comment donc s'appelle son père?

— C'est Lisvart, empereur de Trébisonde, le mari actuel de la princesse Abra de Babylone...

— Je suis émerveillé de tout ce que vous me dites là!...

— Il y a de quoi l'être, en effet...

— Ainsi Néréide est la fille de l'empereur Lisvart?...

— Sa fille, non; son fils, oui...

— Son fils? Que me racontez-vous là?

— La vérité pure et simple... puisque Néréide n'est autre qu'Amadis de Grèce, plus connu sous le nom de chevalier de l'Ardente Epée...

Le vieux soudan chancela sous cette nouvelle inattendue, comme sous un coup de tonnerre. Zahara en eut pitié, et, avec la délicatesse que les femmes savent prendre quand elles le veulent, elle raconta au bonhomme l'histoire du déguisement d'Amadis de Grèce.

Le soudan revint peu à peu de son ébahissement, et il prit vaillamment son parti.

Le soir même, il partait avec la reine du Caucase et sa fille Niquée, accompagné d'une suite nombreuse, et abordait en cet équipage au port de Trébisonde.

CHAPITRE XXXVII

Comment nouvelles vinrent en la Grande-Bretagne qu'Amadis de Grèce était vivant, après avoir passé pour mort.

Le retour inespéré d'Amadis de Grèce en Trébisonde, et la joie des choses qui lui étaient arrivées durant le temps qu'on l'avait tenu pour mort, furent incontinent divulgués partout.

L'empereur Lisvart dépêcha des courriers dans toutes les directions et dans tous les pays où le bruit de cette mort avait pu parvenir et laisser une impression fâcheuse, principalement vers le roi Amadis de Gaule et vers la reine Oriane.

Ces deux derniers participèrent grandement au plaisir de ces bonnes nouvelles, comme bien on suppose. Mais hélas! ce qui les contentait si fort apporta un merveilleux ennui à la pauvre Lucelle, alors religieuse professe au monastère de Mirefleur.

Elle voulut d'abord se défaire, pour se soustraire à l'amertume du désespoir qui la poignait. Puis je ne sais quoi la retint.

— Hélas! s'écria-t-elle en fondant en larmes. Hélas! quelle indigne tromperie! et comme je suis victime de mon amour et de ma faiblesse! Je le croyais mort, et je le pleurais comme tel, et lui, durant ce temps, il m'oubliait pour se donner tout entier à sa Niquée!... Amadis! Amadis! vous m'avez cruellement trompée!...

Elle s'interrompait pour sangloter. Puis bientôt elle reprenait, toujours la larme à l'œil :

— Hélas! malheureuse que je suis! comme je reconnais bien maintenant que quiconque met son pied sur la branche amoureuse l'en doit retirer promptement s'il ne veut demeurer à jamais pris et englué!... L'amour n'est qu'une très véhémente fureur et une non moins véhémente folie... N'est-ce pas folie, en effet, que de se vouloir perdre soi-même pour autrui?... Ah! certes, celui qui s'achemine et suit la voie d'amour se peut bien vanter de prendre la route d'une forêt embroussaillée, d'où il est malaisé qu'il sorte jamais autrement qu'égaré et avec le repentir de s'y être si follement aventuré... Pourquoi donc suis-je entrée en ce labyrinthe?... Hélas! je ne puis ni ne veux nier que le larron Amour, en me bandant les yeux, s'est plutôt saisi et rendu maître de mon cœur que je ne me suis aperçue de son approche... Maintenant que je le reconnais, aux blessures qu'il m'a faites, je regrette la faute passée et je désire la réparer, ce qui est hors de ma puissance... Car, ainsi que le foyer qui a été longtemps embrasé ne se peut refroidir en un instant, ainsi il m'est impossible d'oublier si vitement le gracieux déplaisir d'Amour... J'aurai le continuel souvenir de la déloyauté de celui qui, pensant me tromper, s'est lui-même mis au filet... Le temps me vengera de sa trahison ; le repentir lui viendra, mais trop tard, et il sentira à son tour le mal que je souffre et endure à cette heure à cause de lui...

Et, ainsi discourant et ainsi pleurant, la pauvre Lucelle se résolut à envoyer vers Amadis de Grèce un sien écuyer avec cette lettre :

« Déloyal Amadis,

« Je ne sais à quelle occasion j'ai pris encre et papier pour vous écrire cette lettre, à moins que ce ne soit pour vous faire rougir de honte de votre faute, et vous causer le remords de votre trahison, que vous avez oubliée peut-être, mais que je vous rappelle présentement, afin de vous rendre une maigre partie des âpres douleurs que vous m'avez causées.

« Certes, quand je songe à ce qui est arrivé, à nos projets d'autrefois et à votre déloyauté d'aujourd'hui, il me semble que je rêve. Est-il bien possible que vous soyez le chevalier de l'Ardente Épée que j'ai connu et aimé, le vainqueur des sept gardes du château de l'île d'Argènes? Non, cela ne peut être! Un cœur aussi félon que le vôtre ne peut loger autant de prouesse et de glorieuse renommée! Car enfin, chevalier discourtois et menteur, vous m'aviez leurrée de mariage : où donc en sont ces beaux projets? C'est une autre que vous épousez!

« Mais quoi? Le repentir sera le seul et véritable exécuteur de ma vengeance. Vous rougirez un jour de vous comme j'en rougis à cette heure en pensant que vous êtes l'indigne descendant du très bon, très grand, très loyal roi Amadis et de la très vertueuse, très sage, très douce reine Oriane!

« Sur ce, Amadis, je prie Dieu qu'il vous éclaire et vous donne connaissance de votre péché, qu'il vous pardonnera peut-être, mais que je ne saurais, moi, vous pardonner jamais!

« Lucelle,

« Princesse de Sicile. »



CHAPITRE XXXVIII

Comment Amadis de Grèce reçut le messager de la princesse de Sicile, et de quelle réponse il le chargea pour elle.

L'écuyer de Lucelle s'embarqua aussitôt. Il chemina et navigua tant et tant, qu'il arriva en la cour de l'empereur de Trébisonde, où il trouva celui à qu'il avait affaire, courant un cerf enfermé dans les toiles.

Lors, le tirant à part, en écuyer bien appris, il lui présenta la lettre, en lui disant :

— Seigneur, c'est de la part de la princesse de Sicile, religieuse au monastère de Mirefleur...

A cette parole, le cœur d'Amadis de Grèce lui sauta dans la poitrine, et il en trembla entre cuir et chair d'une très visible façon.

Il rompit le sceau et lut mot à mot, à loisir, la longue lettre de reproches que lui envoyait Lucelle. Quand il eut lu, son esprit se troubla, car il se remémora tout le travail qu'il avait fait pour conquérir et servir cette gente princesse, et il reconnut la justesse de ses amers griefs. Si bien même, que de grosses larmes lui coulèrent le long des joues et qu'il devint tout mélancolique.

Le messager était toujours là, attendant. Amadis l'aperçut et lui demanda, par contenance, comment se portait la princesse.

— Seigneur, répondit l'écuyer, je l'ai laissée si maigre et si débile, que malaisément vous la reconnaîtriez à cette heure. Elle n'est plus amie que de la solitude et de la tristesse...

Amadis jeta un haut soupir; puis il dit au messager :

— Ami, je te prie de tenir célée l'occasion de ton arrivée céans... Et, en attendant que je fasse réponse à la princesse de Sicile, tu demeureras auprès de ma personne.

— Volontiers, seigneur.

En ce moment, venait l'empereur courant la bête. Amadis laissa là l'écuyer et suivit la chasse, triste et rêveur, jusqu'à la curée.

Le lendemain, il écrivit une longue lettre, ainsi conçue :

« Madame,

« En recevant la lettre qu'il vous a plu de m'écrire par ce gentilhomme présent porteur, j'ai reçu quant et quant en mon âme tout le déplaisir que raisonnablement vous pouvez avoir en la vôtre.

« Toutefois, avant d'entrer en propos, je vous supplie de croire que je n'ai nulle envie de pallier en quoi que ce soit la faute que j'ai commise et que vous me reprochez si justement. Je confesse vous avoir fait un tort irréparable et une si grande offense, qu'il est hors de mon pouvoir de jamais y satisfaire, et que votre charité seule peut me pardonner, en rejetant tout le blâme de cette action sur le Dieu d'Amour.

« Si je vous réponds, madame, c'est pour vous dire que je suis toujours le même chevalier de l'Ardente Epée que vous avez connu et que vous avez eu la bonté d'aimer. C'est pour vous assurer aussi que le peu de gloire que j'ai conquise l'a été en votre honneur : c'est donc à vous, et non à moi, qu'elle revient.

« Quant au blâme que vous me mettez devant les yeux, disant que je vous ai abusée, sous couleur de mariage, vous me pardonnerez, s'il vous plaît, en vous rappelant qu'à notre dernière entrevue, il fut convenu que je vous demanderais à femme au roi votre père, sans passer outre; chacun de nous demeurant ainsi en sa pure liberté.

« Cette liberté, Amour me l'a ravie. C'est l'Amour qui m'a contraint, comme vous l'avez appris sans doute, à changer de nom et d'habit, à prendre celui d'une fille pour parvenir au dessein qu'il me présentait; ce dont je ne suis nullement répréhensible, car ni habit ni nom, rien n'a affaibli la force et le bonheur d'Amadis de Grèce, vainqueur du prince de Thrace, par la victoire advenue à Néréide.

« C'est sous ces déguisements que j'ai pu posséder d'âme et de corps l'incomparable beauté à laquelle je suis lié désormais pour la vie.

« Par ainsi, madame, je vous supplie de modérer le courroux que vous ressentez à mon endroit, vous assurant que mes regrets égalent vos reproches et que, s'il ne s'agissait que de ma vie pour racheter ma faute, je vous en ferais immédiatement le sacrifice.

« Voilà, dame honorée, ce que devait vous dire, et vous a dit, en effet,

« Votre plus obéissant et affectionné serviteur,

« AMADIS DE GRÈCE. »

Cette lettre faite, l'écuyer partit et entra en mer avec un si bon vent, que sans malencontre il passa le détroit de Gibraltar et vint en la mer océane jusqu'à Londres, où il aborda.

—

CHAPITRE XXXIX

Comment, après un long temps, Zirfée, Alquif et Urgande-la-Déconnue donnèrent rendez-vous aux princes et aux princesses en la Tour de l'Univers.

Quelque temps après les événements que je vous ai successivement racontés, le ventre crut à plusieurs princesses d'une manière si évidente que, le terme venu, elles produisirent tel fruit, que les historiens en ont depuis embelli et décoré leurs volumes.

Ainsi Niquée enfanta un fils qui fut nommé don Florisel de Niquée, et fut en ses jours le plus beau, le plus vaillant et le plus adroit chevalier que l'on sache.

L'impératrice Abra eut, d'une même ventrée, fils et fille, le fils nommé Zaïr, et la fille Léonorine, pour l'amour de son aïeule.

Zahara, pareillement, se trouva grosse et accoucha d'un fils qu'on nomma Anaxartes, et d'une fille qu'on appela Alastrexarea.

Axiane eut aussi de Lucencio un fils appelé Garinter, comme son bisaïeul.

Onorie eut du fort Birmates un fils nommé Brian d'Apollonnie, et une fille nommée Hélène, qui était destinée à rappeler par sa beauté celle qui avait amené la ruine de Troie.

La femme d'Olorius eut de lui une fille nommée Oriane, en l'honneur de son aïeule.

A cette époque, vinrent la reine Zirfée, Urgande-la-Déconnue et le sage Alquif, qui convièrent tous ces princes et princesses à se trouver, en un certain temps, à Niquée, dans la Tour de l'Univers.

CHAPITRE XL ET DERNIER.

Comment tous les princes et princesses demeurèrent enchantés en la Tour de l'Univers par Zirfée, Alquif et Urgande.

Zirfée avait invité tous les princes et toutes les princesses dont nous avons eu occasion de parler à se trouver, à un jour dit, dans la Tour de l'Univers, construite par elle, par Urgande et par Alquif.

Ils furent tous exacts au rendez-vous, et elle les conduisit de chambre en chambre, de triomphe en triomphe, jusqu'au lieu où était le Dieu d'Amour.

Là, Zirfée, prenant le roi Amadis par la main, lui dit :

— Seigneur, vous avez servi ce dieu le plus loyalement du monde; aussi en avez-vous été très bien récompensé...

Quand on fut à l'étage de Mars :

— C'est à vous, dit-elle à Amadis de Grèce, de remercier plus dévotement ce dieu-ci... car il vous a favorisé autant que votre bisaïeul Amadis, bien que vous ayez eu en amour moins de loyauté que lui.

En devisant ainsi, on entra dans la chambre de chasteté, et Zirfée, jetant l'œil sur Gradalisée, lui dit :

— Sur ma foi, madame, je n'en connais pas une de ce temps qui mérite mieux que vous de triompher de ce triomphe!...

De là, ils montèrent tous jusqu'au dernier étage de la Tour, où l'Enchanteresse pria Amadis de Grèce et Niquée de demeurer jusqu'à ce qu'elle les appelât. Puis, passant outre, on vint où était le Monde, ce qui donna grand ébahissement à chacun.

Toutefois, nul ciel, nulle planète ne se mouvait encore, ce qui n'empêchait pas l'admiration d'aller son train, car on ne s'expliquait pas comment une si grosse et si lourde machine se soutenait ainsi en l'air.

Lors, Zirfée les pria de s'asseoir sur les siéges dont nous avons parlé en faisant la description de la Tour de l'Univers.

La reine Oriane se plaça à côté du roi Amadis.

Puis, l'empereur Lisvart et Abra.

Puis, la bonne Gradasilée, laquelle avait mérité cette place d'honneur à cause de son chaste amour.

Puis, le roi Galaor et la reine sa femme.

Puis, le roi Don Florestan et la sienne, Périon et la sienne, Lucencio et la sienne, Agraies et la sienne, Don Brunéo et la sienne.

Vis-à-vis d'eux, Zirfée laissa trois siéges vacants, au plus près desquels elle assit le fort Birmates et Onorie, et à côté, Grasandor et sa femme. Puis, tous les autres consécutivement jusqu'à la reine du Caucase, qu'elle pria d'aller quérir Amadis de Grèce et Niquée.

— Prenez place, dit-elle à ces derniers en leur montrant les siéges réservés.

Et, tout aussitôt, les sphères célestes se mirent en branle suivant leur influence ordonnée, avec une telle harmonie, que, véritablement, c'était chose plus divine que terrestre. Le Dieu Omnipotent, Père, Fils et Saint-Esprit, se montra dans toute sa gloire, avec les hiérarchies d'Anges, d'Archanges, de Chérubins, de Séraphins, de Dominations, de Saints et de Saintes, que chacun s'empressa d'adorer.

Les regards des spectateurs, après s'être ainsi élevés, s'abaissèrent insensiblement et découvri-

rent les secrets merveilleux de l'Univers, si bien que, transis d'aise, ils perdaient tout autre souvenir en cette contemplation.

A ce moment, Zirfée appela Carmelle, qu'elle mit aux pieds d'Esplandian; puis Ardan-le-Nain, qu'elle mit aux pieds du roi Amadis; puis Florindo, qu'elle mit aux pieds de l'empereur Lucencio.

— Tous trois, leur dit-elle, vous avez bien loyalement et longuement servi ces trois princes aux pieds desquels vous êtes présentement. A cause de cela, vous méritiez cette bonne et honorable récompense qui vous échoit aujourd'hui.

Puis, adressant la parole aux autres, Zirfée ajouta :

— Puissants souverains, excellents princes, empereurs et rois, Dieu a voulu que la mort vînt vous frapper, tout comme les humbles et les petits de ce monde, afin de ne pas vous rendre semblables à Lucifer, qui, par son orgueil, tomba des cieux, et vous faire comprendre l'humilité dans laquelle vous devez vivre, et la cendre en laquelle vous devez retourner, quand votre heure sera venue... Et, pour plusieurs d'entre vous, cette heure est prochaine..... Néanmoins, nous la retarderons et vous ferons encore vivre par notre magie, le sage Alquif, la sage Urgande et moi. Vous passerez donc en ce lieu le terme ordinaire de la vie humaine, et y demeurerez quelques années en plaisirs plus grands que tous ceux dont vous avez pu jouir jamais... Non que vous soyez immortels pour cela ! Le Seigneur Dieu seul l'est. Mais vos jours sont allongés, et votre bonheur doublé. Ainsi soit-il !...

A peine Zirfée eut-elle achevé ce discours, qu'il survint un tel tonnerre, avec éclairs, qu'on eût cru la fin du monde proche. Et quant et quant, parurent sur un nuage trois chariots, traînés par six dragons, dans lesquels se placèrent les trois magiciens, laissant en la Tour de l'Univers cette troupe de dames et de seigneurs, tous et toutes ravis et oublieux des ennuis passés.

Ici finit l'œuvre du sage Alquif, et la vrai chronique d'Amadis de Gaule, lequel vécut deux cents ans et plus.



LA
REINE GENIÈVRE

CHAPITRE PREMIER

Comment messire Gauvain, en chevauchant, fit rencontre d'un chevalier et de dix sergents qui ne voulaient pas le laisser passer outre, et comment il leur répondit.

Messire Gauvain, neveu du roi Artus, chemina tant et tant, qu'il arriva dans un lieu nommé la Rouge Montagne, chez un bon ermite qui lui fit grand honneur une fois qu'il se fut fait connaître, et l'hébergea une nuit durant.

Au lendemain matin, il s'en alla, la messe ouïe, et se remit à chevaucher jusqu'à l'heure de tierce, heure où il arriva au pont Norgallois.

Messire Gauvain avisa une tour haute et forte donnant devers Soreloys, et s'avança vers elle, après avoir congédié son varlet.

Lors il aperçut un chevalier tout armé qui lui demanda s'il entendait passer outre.

— Oui, répondit messire Gauvain.

— Alors, il vous faudra me combattre.

— Je vous combattrai.

— Et, après moi, dix sergents...

— Les dix sergents aussi, car combattre me convient grandement à cette heure.

— Vous aurez donc la bataille que vous désirez.

Aussitôt, les sergents annoncés vinrent se ranger autour des deux chevaliers, qui commencèrent

une joute âpre et douloureuse, dans laquelle le chevalier inconnu eut vitement le dessous.

— Rendez-vous comme vaincu! lui cria messire Gauvain.

— Sire, répondit le chevalier, je me mets entier à votre merci...

Et il lui tendit son épée, que messire Gauvain prit.

Lors vinrent les sergents, armés de haches et de masses, qui lui coururent sus, à droite et à gauche, en tête et en queue. Son cheval fut tué en peu d'instants, et lui-même eût fini probablement par succomber, si son varlet, qu'il avait congédié et qui n'avait pas voulu s'éloigner tout de suite, n'eût intervenu dans le chamaillis en criant :

— Ribauds, larrons, fils de putes! ne touchez pas au meilleur chevalier du monde, car c'est monseigneur Gauvain, le neveu du roi Artus, et, si vous le blessez, vous serez tous pendus haut et court!...

Et, pour donner plus de poids encore à ses paroles, le varlet frappa çà et là au hasard sur ces ribauds, qui ne tardèrent pas à prendre la fuite, effrayés d'avoir affaire au vaillant Gauvain.

En apprenant qu'il avait eu affaire au neveu du roi Artus, le chevalier vaincu en ressentit grand plaisir. Au même instant, l'un des sergents mis en déroute s'en revint, disant à messire Gauvain, en lui rendant les clefs de la tour :

— Soyez le bienvenu, puisque vous êtes monseigneur Gauvain.

Tous les autres vilains vinrent, qui en dirent autant en ôtant leurs chapeaux et leurs armes. Puis, cela fait, ils enlevèrent trois des leurs qui étaient restés blessés sur le sol et les emportèrent, ainsi que le chevalier vaincu, dans la maison où entra après eux messire Gauvain, après toutefois avoir pris congé définitif de son varlet.

CHAPITRE II

Comment messire Gauvain, après avoir conquis par force la chaussée et la tour de Sornehault, combattit avec Hector des Mares sans le connaître.

Quelques jours après, comme Gauvain était en cette tour de Sornehault, qu'il avait conquise sur Agavers, le meilleur chevalier que l'on connût en la terre de Gallehault, on vint lui dire qu'un gentilhomme voulait passer outre, comme il avait fait lui-même quelques jours auparavant.

Gauvain alla vers lui, tout armé, et lui demanda qui il était.

— Un chevalier étranger, lui fut-il répondu.

Etes-vous un des compagnons du roi Artus? demanda encore Gauvain.

Le chevalier étranger hésita un instant, puis il répondit :

— Non, je n'en suis pas un.

— Alors, vous ne passerez pas céans sans avoir rempli les obligations ordinaires...

— Quelles sont-elles?

— Les mêmes que celles qui m'ont été imposées à moi-même...

— C'est-à-dire?...

— Que vous ne pourrez passer outre sans avoir jouté avec moi.

— Volontiers, dit l'inconnu.

Lors, ils s'éloignèrent l'un et l'autre d'une bonne longueur, et revinrent aussitôt avec impétuosité et avec de si grandes allures, que leurs lances se rompirent incontinent et qu'ils furent obligés de mettre l'épée à la main.

Il y avait trois heures qu'ils luttaient ainsi, et ils n'étaient arrivés à aucun autre résultat, sinon à découper leurs écus et à bossuer leurs heaumes.

Une des mailles principales du haubert du chevalier inconnu étant venue à se rompre, il se retira un peu en arrière pour la rattacher, et, pendant ce temps, Gauvain en profita pour reprendre haleine, appuyé au pilier de la chaussée et sur sa bonne épée Escalibor, laquelle était tout ensanglantée. Ce que voyant, le chevalier inconnu, une fois sa maille rattachée, imita Gauvain et s'appuya comme lui sur son épée, qui n'était pas moins humide et ternie de rouille de sang.

Comme ils prenaient ce repos, messire Gauvain laissa errer ses regards sur le pommeau de l'épée de son adversaire, où il vit gravés certains caractères qu'il lui sembla reconnaître.

— Votre nom, s'il vous plaît? demanda-t-il vivement en allant vers lui.

— Qu'avez-vous donc à en faire?

— Je l'apprendrais avec plaisir...

— Eh bien, alors, sachez donc que j'ai nom Hector des Mares.

— Je m'en doutais, répliqua Gauvain... Hector, ajouta-t-il, soyez le bienvenu!

Et, en disant cela, il remit son épée au fourreau et ôta son heaume.

— Ah! sire, s'écria Hector en le reconnaissant à son tour, soyez le bien trouvé, vous que je cherche tant!... Et pardonnez-moi, en outre, ce que j'ai fait!...

— Certes, vous aviez grand droit, et c'est moi qui ai eu le tort, répondit courtoisement messire Gauvain.

Lors, il prit Hector par la main, et ils s'en allèrent tous deux jusque vers les sergents, qui s'émerveillaient beaucoup de ce qui venait de se passer.

— Sire, dirent-ils à messire Gauvain, vous lui avez fait grand honneur, car c'est vous qui, le premier, avez ôté votre heaume...

Il ne faut pas demander si le neveu du roi Artus fit fête et bon accueil à Hector des Mares. Il fit plus encore pour l'honorer : il le força à mettre son nom parmi ceux des vainqueurs de la chaussée et de la tour de Sornehault.



CHAPITRE III

Comment Hector et Gauvain, à la recherche de Lancelot et de Gallehault, combattirent contre deux chevaliers que ces derniers leur envoyèrent de l'Ile Perdue, ne les connaissant pas.

Après avoir envoyé, comme prisonnier, à la reine Genièvre le chevalier qu'il avait vaincu en la chaussée de Sornehault, messire Gauvain se remit en quête, en compagnie d'Hector des Mares.

Ils chevauchaient donc ensemble depuis quelques heures, se demandant de quel côté diriger leurs pas pour avoir nouvelles de ceux qu'ils voulaient rencontrer, lorsqu'ils avisèrent une demoiselle montée sur un palefroi.

Messire Gauvain la salua très-courtoisement, ainsi que Hector des Mares, et la pucelle, leur rendant gracieusement leur salut, leur demanda où ils allaient ainsi.

— Nous ne savons guère où trouver ce que nous cherchons, répondit Gauvain.

— Que cherchez-vous donc? demanda la demoiselle.

— Nous cherchons Gallehault, seigneur de ce pays, mais sans pouvoir le joindre.

— Je vous en enseignerai volontiers le moyen à tous deux, dit la demoiselle, si vous voulez m'accorder un don.

Tous deux consentirent, et la demoiselle reprit :

— Venez avec moi, je vous prie.

Ils allèrent, et elle les mena sur une haute montagne d'où l'on pouvait apercevoir l'Ile Perdue.

— Gallehault est dans cette île, leur dit-elle en la leur désignant.

Les deux chevaliers remercièrent, et la demoiselle, les saluant, prit congé d'eux, en les recommandant à la garde de Dieu.

— Je vous rappellerai, quand il en sera temps, le don que vous m'avez octroyé, ajouta-t-elle en s'en allant.

Lors, messire Gauvain et Hector des Mares s'en allèrent eux-mêmes vers l'Ile Perdue, laquelle était couverte d'une épaisse forêt et où l'on n'y apercevait rien, fors les créneaux et le pignon de la tour. Tout à l'entour, une eau roide et profonde; aucune entrée visible, aucune issue possible, car le pont était levé.

Néanmoins, ils approchèrent de la tête du pont, cherchant un moyen pour arriver dans l'île.

Pendant qu'ils en étaient là, Lancelot les aperçut, et il appela Gallehault pour les lui montrer.

— Il faut, dit Gallehault, leur envoyer un écuyer pour savoir quels y sont...

L'écuyer vint.

— Allez vers ces chevaliers, leur dit-il, et sachez d'eux ce qu'ils valent... Surtout, gardez-vous bien de leur apprendre que je suis céans.

L'écuyer obéit et vint auprès d'Hector et de Gauvain, auxquels il demanda :

— Sires chevaliers, dites-moi, je vous prie, ce que vous cherchez?

— Ce que nous cherchons? répéta messire Gauvain.

— Oui, sires chevaliers.

— Mais vous pourrez probablement nous le faire trouver!

— Dites vitement, s'il vous plait?

— Eh bien! nous cherchons monseigneur Gallehault.

— Monseigneur Gallehault?

— Oui... Et il n'est pas loin d'ici, je suppose...

— Loin ou près, je l'ignore, sire chevalier... En tout cas, il n'est pas céans...

— Si vous voulez nous donner les moyens d'entrer dans l'Ile Perdue, nous chercherons et trouverons nous-mêmes...

— Cela n'est pas possible...

— Pourquoi cela?

— Parce que ce n'est pas possible... Et maintenant, sires chevaliers, permettez-moi de prendre congé de vous.

Et ce disant, l'écuyer salua et disparut pour aller rendre compte de sa mission à Gallehault, qui, incontinent, envoya deux chevaliers chargés de faire à Gauvain et à Hector la même question que celle que leur avait faite l'écuyer.

Les deux chevaliers arrivèrent bientôt, en effet, armés des pieds à la tête, et demandèrent aux deux compagnons ce qu'ils prétendaient faire.

— Entrer dans l'Ile Perdue, répondit messire Gauvain.

— Cela n'est pas possible, répliquèrent les chevaliers.

— Pourquoi cela? demanda Hector des Mares.

— Parce que nous nous y opposons, répondirent les chevaliers.

Tout aussitôt cette réponse lâchée, messire Gauvain et Hector des Mares enfoncèrent leurs éperons dans les flancs de leurs destriers, qui coururent, furieux, à la rencontre des deux chevaliers de Gallehault.

Au bout d'une demi-heure de joute, ces derniers roulaient dans la poussière, eux et leurs chevaux.

CHAPITRE IV

Comment, après avoir combattu contre les deux chevaliers envoyés par Gallehault, messire Gauvain et Hector des Mares luttèrent, sans le savoir, contre Lancelot du Lac et le roi des cent chevaliers.

Lancelot et Gallehault, du haut des créneaux du château de l'Ile Perdue, avaient assisté au combat qui venait d'avoir lieu entre les deux chevaliers qu'ils avaient envoyés et les deux chevaliers contre lesquels ils les avaient envoyés.

En les voyant tomber, vaincus, sur le sol, le dépit et la colère s'emparèrent d'eux.

— J'y veux aller! s'écria Lancelot, en se préparant à s'armer.

— Seul contre deux? Je ne le permets pas! répliqua Gallehault, qui avait une grande amitié pour son compagnon et qui ne voulait pas qu'il s'exposât inutilement. Je ne le permets pas, répéta-t-il, et, pour plus de sûreté, je vous adjoins le roi des cent chevaliers, qui est d'une vaillance éprouvée et qui vous aidera à vaincre...

Lancelot, malgré son ardeur, dut accepter le compagnon que lui imposait Gallehault, et il partit, revêtu des armes de ce dernier, c'est-à-dire portant son écu d'or aux cornes d'azur.

Lyonnel, son cousin, le suivait comme écuyer.

Quant au roi des cent chevaliers, il avait un écu au lion de sinople.

Ce fut dans cet appareil qu'ils se présentèrent devant monseigneur Gauvain et devant Hector des Mares.

— Hector, dit Gauvain à son compagnon, chargez-vous du chevalier qui porte un écu au lion de sinople... Je me charge, moi, de celui qui porte un écu d'or aux cornes d'azur.

— Volontiers, répondit Hector.

Et le combat s'engagea âpre et sanglant.

Il dura deux heures, au bout desquelles le sol se trouva jonché de pièces d'armure sans nombre, cercles de heaumes, fragments de hauberts et de cottes de mailles, débris de lances, tronçons d'épée, sans compter le sang qui tachait la terre en maints endroits.

Gauvain, il faut l'avouer, avait rencontré en Lancelot un adversaire digne de lui; si bien qu'il perdait de minute en minute ses forces avec son sang, et que, finalement, il tomba de cheval, tout défaillant.

Lancelot avait levé son épée pour l'achever, lorsque Lyonnel, s'approchant vitement de lui, lui cria, mais de manière à n'être entendu que de lui :

— Sire, sire, c'est monseigneur Gauvain que vous allez tuer là!... Monseigneur Gauvain que la belle reine Genièvre aime tant à cause de sa prud'homie!...

— Monseigneur Gauvain?... répéta Lancelot du Lac, effaré.

— Lui-même, sire chevalier! répondit Lyonnel.

Lancelot, épouvanté, jeta son épée loin de lui et songea à se retirer.

— Chevalier, lui cria Gauvain, vous qui venez de combattre si vaillamment, dites-moi, je vous prie, votre nom, afin que je sache au moins avant de mourir par qui j'ai été vaincu...

Lancelot, au lieu de répondre, se mit à pleurer.

Etonné, messire Gauvain répéta sa question, qui ne reçut pas plus de réponse que la première fois.

Lors, il voulut se lever pour arrêter un instant son adversaire ; mais il était trop blessé pour avoir assez de vigueur : Lancelot du Lac s'éloigna, toujours en pleurant, avec le roi des cent chevaliers, qui avait vaincu Hector des Mares.

CHAPITRE V

Comment Gallehault, Lancelot, Gauvain et Hector des Mares s'entre-reconnurent et en furent grandement heureux.



Une fois Lancelot du Lac de retour auprès de Gallehault, celui-ci, tout naturellement, lui demanda s'il avait appris le nom de son adversaire. Mais Lancelot, qui pleurait toujours, ne répondit rien.

Gallehault interrogea le roi des cent chevaliers, qui lui répondit :

— J'ignore et le nom de mon adversaire et celui de l'adversaire de Lancelot... Ce que je sais, c'est que le mien a crié merci, et qu'à cause de cela je lui ai fait grâce de la vie... Par ainsi, ne m'en demandez pas davantage, je vous prie...

Mais Lyonnel, qui avait reconnu les armes du neveu d'Artus, dit à Gallehault, pendant que le roi des cent chevaliers allait se désarmer :

— Sire, ce nom que nul ne peut vous dire, je le sais, moi...

— Ah! Et quel est-il?...

— C'est monseigneur Gauvain, neveu du vaillant roi Artus...

— Véritablement?...

— Véritablement.

Lors, Gallehault monta à cheval, et, suivi de quelques varlets, il se rendit au lieu où gisaient blessés Gauvain et Hector.

— Chevalier, dit-il en s'adressant d'abord à ce dernier, qui êtes-vous, je vous prie?...

— Sire, répondit Hector, je suis du royaume de Logres...

— Et vous vous nommez?...

— J'ai nom Hector des Mares et suis chevalier de la belle reine Genièvre, la femme du roi Artus.

— Et votre compagnon, quel est-il?

— C'est monseigneur Gauvain, neveu du roi Artus.

— Je m'en doutais bien, répondit Gallehault en souriant.

Et, sans plus tarder, il fit transporter les deux blessés dans l'Ile Perdue, afin de leur donner là les soins et le réconfort dont ils pouvaient avoir besoin, car ils étaient bien travaillés, messire Gauvain surtout.

Quand ils furent dans la grande salle du château de l'Ile Perdue, Gallehault embrassa messire Gauvain en lui disant :

— Nous vous demandons pardon de ne pas vous avoir reconnu sur-le-champ, comme nous aurions dû le faire, certes, en présence de votre prouesse merveilleuse... Je comprends maintenant pourquoi Lancelot, en revenant céans, avait le visage si convulsé et si noyé de larmes!... Ah! messire

Gauvain, à cause de l'estime que je fais de vous, oubliez l'ennui que nous vous avons causé et qui est moindre que notre chagrin...

Messire Gauvain se contenta de sourire pour toute réponse.

Lors, Gallehault le quitta un instant pour aller rejoindre Lancelot du Lac dans la chambre où il s'était retiré pour se désarmer et pour cacher sa confusion.

— Lancelot, lui dit-il, pourquoi donc pleurez-vous ainsi?

— Hélas! j'ai perdu l'amour de ma dame la reine, car j'ai combattu contre monseigneur Gauvain son ami!...

— Vous êtes un grand enfant, mon cher Lancelot!... Ne pleurez donc plus ainsi et venez avec moi faire votre paix avec votre adversaire...

Gallehault, l'ayant ainsi rassuré, lui fit laver le visage et les mains, et l'emmena de vive force en la chambre où gisait messire Gauvain.

— Messire, demanda en entrant Gallehault à Gauvain, qui croyez-vous avoir combattu tout à l'heure!

Gallehault disait cela exprès, pour que la réponse, qu'il connaissait, fût plus douce à ses compagnons.

Messire Gauvain répondit donc en souriant :

— Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoic, qui fit la paix du roi Artus avec vous, sire Gallehault...

Lancelot, alors, s'avança tout honteux au milieu de la chambre et s'agenouilla devant le vaillant Gauvain en lui criant merci :

— Je vous pardonne de grand cœur, répondit le neveu d'Artus en embrassant tendrement Lancelot.

CHAPITRE VI

Comment, quelques jours après cette aventure, une demoiselle étant venue à l'Ile Perdue, prévenir messire Gauvain de la guerre que le roi Artus venait d'entreprendre contre les Sesnes, les quatre compagnons se mirent aussitôt en route.



Heureusement que, quoique nombreuses, les blessures reçues par Gauvain, Hector et Lancelot, ne furent pas longues à guérir.

Ils en étaient là, lorsque vint à l'Ile Perdue une demoiselle qui demanda à parler à messire Gauvain.

On l'introduisit dans la grande salle du château, où étaient précisément réunis les quatre compagnons.

— Messire, dit-elle au neveu du roi Artus, je viens de la part de votre frère Agravain, lequel vous mande que le roi Artus s'est mis en marche avec son armée pour entrer en la terre d'Ecosse, contre les Sesnes...

— Nous irons tous! répondit messire Gauvain.

— Oui, répéta Gallehault.

— Oui, répéta Lancelot.

— Oui, répéta Hector des Mares.

On remercia grandement la demoiselle qui venait d'apporter cette nouvelle, et on essaya, mais en vain, de la retenir pour la fêter. Elle prit congé tout aussitôt, disant qu'elle avait à rendre compte à Agravain du résultat de sa mission.

Le départ des quatre compagnons fut donc résolu. Il fut convenu aussi que, pour n'être pas reconnus tout de suite des chevaliers de la cour du roi Artus, ils se couvriraient d'armes étrangères.

Quelques jours après, ils se mettaient en route, suivis de leurs écuyers.

En chevauchant ainsi vers la terre d'Ecosse, ils finirent par y arriver, mais sans trop savoir en quelle partie de cette contrée se trouvait l'armée du roi Artus.

Sur ces entrefaites survint une demoiselle que messire Gauvain et Hector des Mares avaient précédemment rencontrée et qu'ils saluèrent de nouveau fort courtoisement.

— Seigneurs, leur demanda cette pucelle, où allez-vous ainsi, s'il vous plaît?

— A la recherche de l'armée du roi Artus, notre sire, répondit monseigneur Gauvain.

— Vous ne savez pas où elle campe présentement?

— Non, et cela nous chagrine...

— Si je vous le disais, m'octroyeriez-vous un don ?

— Certes, oui.

— Eh bien! je vous le rappellerai en temps et lieu; pour l'heure présente, je vais vous dire où campe l'armée du roi Artus...

— Dites vitement, s'il vous plaît.

— L'armée du roi Artus est à Restweil, à deux journées d'ici, et elle se tient à l'entrée d'une forêt, devant un château-fort qui a nom le château de la Roche...

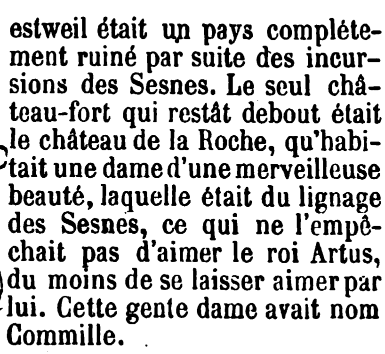
— Grand merci, dit messire Gauvain.

Sur ce, la demoiselle salua et prit congé, laissant les quatre compagnons poursuivre leur chemin.

Deux jours après, en effet, ils étaient arrivés à Restweil.

CHAPITRE VII

Comment messire Gauvain, Lancelot, Gallehault et Hector des Mares, arrivèrent en l'armée du roi Artus, et de la part qu'ils prirent à la bataille contre les Sesnes.



Restweil était un pays complétement ruiné par suite des incursions des Sesnes. Le seul château-fort qui restât debout était le château de la Roche, qu'habitait une dame d'une merveilleuse beauté, laquelle était du lignage des Sesnes, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer le roi Artus, du moins de se laisser aimer par lui. Cette gente dame avait nom Commille.

Les quatre chevaliers, une fois arrivés, s'introduisirent dans le camp du roi Artus, où ils retrouvèrent tous leurs compagnons, hormis Sagremor, toujours retenu par sa mie.

Lorsque leur pavillon fut tendu, l'un d'eux, messire Gauvain, alla voir où était la tente du roi Artus. Il la découvrit à l'entrée d'une forêt, en un beau lieu bien clos de hauts pâlis, où l'on n'entrait que par un pont, et qui était le courtil d'un bourgeois. Quand il se fut bien assuré de cela, il revint vers ses compagnons pour leur en faire part.

Le lendemain, la bataille s'engagea entre les Sesnes et les gens du roi Artus, bataille à laquelle prirent naturellement part les quatre chevaliers qui s'en étaient revenus de l'Ile Perdue. Lancelot portait l'écu blanc d'azur à la noire bande; Gallehault portait celui du roi des cent chevaliers; Gauvain portait l'écu d'azur, qui était celui du meilleur chevalier de la maison de Gallehault, lequel avait nom Gallaïus; quant à Hector, il portait un écu blanc à bande de sinople, qui appartenait à Gumer, un des compagnons de Gallehault.

Pendant que Gauvain et quelques-uns de ses chevaliers s'en allaient d'un côté, emportés par leur ardeur, Gallehault et Lancelot s'en allaient d'un autre côté emportés par leur amour.

Nous voulons dire qu'ils allaient vers la maison aux créneaux de laquelle étaient la reine Genièvre et la dame de Mallehault.

— Dame, connaissez-vous ceux-là qui viennent? demanda la belle princesse à sa compagne.

Celle-ci se mit à rire et répondit :

— Je crois qu'en effet, je les connais...

La dame de Mallehault disait cela, parce qu'elle avait aperçu et reconnu le panonceau que Lancelot avait toujours sur son heaume.

Comme les deux gentes dames devisaient ainsi, Lancelot et Gallehault, à leur tour, aperçurent leurs mies aux créneaux de la maison, ce qui causa une telle émotion au bel ami de la Dame du Lac qu'il faillit en tomber de cheval.

Lyonnel, son cousin et son écuyer, marchait à ses côtés. La reine le reconnut et lui envoya une demoiselle pour l'amener vers elle.

Lyonnel s'approcha.

— Que la joute ait lieu ici et non ailleurs, lui dit Genièvre, qui espérait ainsi qu'à cause d'elle, Lancelot aurait plus de gloire encore à cueillir en cette journée.

Lyonnel revint et répéta à son cousin ce que lui avait dit la reine.

— Comme il plaira à ma dame, répondit Lancelot.

Et il se mêla à la bataille, ainsi que Gallehault. Tous deux firent rage et merveille, si bien que le bruit de leur prouesse vint aux oreilles de messire Gauvain, qui combattait d'un autre côté et qui vint aussitôt se joindre à Gallehault et à Lancelot.

Ce fut alors que l'action fut âpre et horrible de part et d'autre, surtout du côté des Sesnes, qui avaient cru un instant à la victoire et qui furent vitement déçus à ce propos par les gens du roi Artus, c'est-à-dire par Lancelot, par Gauvain et par les autres, qui les repoussèrent tous pêle-mêle dans la rivière. Tellement que l'eau en fut toute troublée en cet endroit pendant longtemps, et que pendant longtemps aussi, on appela ce gué le Gué du Sang.

CHAPITRE VIII

Comment la reine Genièvre envoya un heaume à Lancelot, en le priant d'en finir avec cette tuerie, et comment, après la bataille, elle le fit venir un instant pour s'assurer qu'il n'avait pas plaie mortelle.

Ce n'était pas impunément que Lancelot s'était ainsi mêlé à cette grande bataille. Son heaume fut fendu et rembarré, entre autres dégâts.

Ce que voyant, la reine lui dépêcha incontinent une de ses demoiselles avec un fort riche et fort beau heaume, et avec ces paroles :

— Dites-lui que je ne peux plus voir une telle tuerie, et qu'il s'arrange pour qu'elle cesse !...

La demoiselle s'acquitta de son message, en donnant le heaume et en répétant la prière. Lancelot remercia, ôta son heaume déchiqueté, mit celui que lui envoyait la reine Genièvre, et, cela fait, aidé des siens, il repoussa les Sesnes qui étaient revenus à la charge.

Le roi des Sesnes, Augremont, fut pris, et avec lui une centaine de ses meilleurs chevaliers. Quant à ceux qui furent noyés, il n'en faut pas parler : ce serait trop long.

Gallehault et Lancelot, après avoir fait leur besogne, s'en revinrent devant la tour où était la reine, qu'ils saluèrent courtoisement.

Lors, cette belle princesse, s'apercevant que Lancelot avait les bras sanglants jusqu'aux aisselles, craignit qu'il ne fût mortellement blessé, et,

pour s'en assurer, elle demanda aux deux compagnons comment ils se trouvaient.

— Bien, Dieu merci! madame, répondirent-ils.

— Je voudrais vous entendre dire cela de plus près, reprit la reine.

— Nous venons, madame, répondirent les compagnons, qui s'empressèrent d'aller joindre la reine.

Lorsqu'ils furent tous deux là, Genièvre embrassa tendrement Lancelot, et la dame de Mallehault en fit autant à Gallehault.

Ensuite, tirant un peu à part son doux ami, la reine lui demanda en l'oreille s'il avait plaie mortelle.

Lancelot répondit en regardant sa belle maîtresse avec des yeux d'amour :

— Je ne mourrai, ma dame, que lorsque vous le voudrez vous-même; pas avant!...

La reine ne demanda plus rien, de peur d'avoir des réponses trop embarrassantes à entendre, pour le moment, et elle n'osa plus retenir Lancelot. Elle retint seulement Lyonnel, son écuyer, à qui elle voulait parler.

Par ainsi, Lancelot et Gallehault s'en retournèrent vers leurs tentes, et la nuit commença à venir.

CHAPITRE IX

Comme la belle Commille, d'un côté, donna rendez-vous au roi Artus, et comment, de l'autre, la reine Genièvre et la dame de Mallehault donnèrent rendez-vous à Lancelot et à Gallehault.

Le roi Artus était venu, après la mêlée, aux alentours du château de la Roche, et la belle Commille, l'apercevant, l'envoya prier de se rendre auprès d'elle.

Artus, qui s'était enamouré de cette belle personne, ne se fit pas répéter deux fois cette invitation.

— Sire, dit Commille, vous êtes le plus vaillant homme du monde, je le sais; je sais, en outre, que vous êtes pris d'amour pour moi et que vous m'aimez plus que femme vivante...

— Certes, ma dame, répondit tendrement Artus, tout cela est vrai!

— Eh bien! Sire, reprit Commille, je vous veux éprouver...

— Eprouvez-moi, ma dame, j'y suis tout disposé : il n'est nulle chose que je ne voulusse faire pour vous. De quoi s'agit-il?

— Je vous prie de venir cette nuit dormir avec moi en cette roche...

— Bien volontiers, ma dame, pourvu que ce soit à cette condition que vous ferez de moi ce que je voudrai moi-même faire de vous, c'est-à-dire à ma volonté...

— Je vous l'octroye, répondit Commille. Eloignez-vous donc pour revenir bientôt... Quand vous reviendrez, vous trouverez mon messager à la porte...

Artus s'en alla donc et se dirigea vers l'endroit où étaient ses chevaliers, à qui il fit faire bonne chère. Puis il manda à la reine qu'elle n'eût pas à compter sur lui pour cette nuit, à cause des tracas que lui donnaient les suites de la bataille du jour; et, ces diverses précautions prises, il fit ses préparatifs pour son expédition amoureuse.

De son côté, la reine, prévenue par le message du roi, avait envoyé chercher Lyonnel, l'écuyer de Lancelot, lequel s'était empressé d'accourir, par obéissance pour la reine et par amitié pour son cousin.

— Dis à tes amis de venir par le jardin, cette nuit, lui dit Genièvre. Par tes amis, j'entends Lancelot du Lac et Gallehault...

— J'entends aussi, madame, répondit Lyonnel; mais je dois vous prévenir qu'ils ne sont pas seuls et que, par conséquent, il leur sera assez difficile de quitter les chevaliers avec lesquels ils sont...

— Quels sont-ils?

— Hector et Gauvain...

— Eh bien! ils se coucheront devant monseigneur Gauvain et devant Hector des Mares, et, quand ils les supposeront suffisamment endormis, ils se lèveront et toi aussi... Une fois levés, tu les amèneras par la fausse poterne de cet hôtel, qui donne dans le jardin, et ils nous trouveront prêtes à les recevoir... Tu m'as comprise, Lyonnel?

— Parfaitement, madame... Est-ce tout?

— Oui. Recommande-leur seulement de venir à cheval et bien armés. On ne sait ni qui vit ni qui meurt en ces temps troublés...

— Je le leur recommanderai, madame, dit Lyonnel en se retirant, et en allant en grande hâte prévenir Lancelot et Gallehault du bonheur qui les attendait.

CHAPITRE X

Comment le roi Artus fut pris avec la dame du château de la Roche et mis en prison, et comment, pendant ce temps, Lancelot du Lac et Gallehault devisèrent agréablement d'amour.



Quand il supposa tout le monde couché et endormi, le roi Artus se leva, s'arma et fit armer son autre neveu Guéresche, à qui il avait dit sa pensée au sujet de la gente Commille; et tous deux se dirigèrent vers le château de la Roche.

Le messager annoncé était en effet à la porte, attendant. Il conduisit le roi et son neveu en une chambre où se tenait l'enchanteresse Commille, laquelle fit de beaux semblants d'amitié à Artus, sans lui permettre pour le moment autre chose. Quant à Guéresche, comme il pouvait les gêner dans leur dé-

duit par sa présence, elle le confia à une de ses demoiselles qui était pourvue d'autant d'attraits que de désirs.

Guéresche et la pucelle se retirèrent donc immédiatement dans une chambre à cet usage, et Commille et Artus s'en allèrent coucher dans une chambre voisine de la leur.

Je ne parlerai pas de la félicité que put goûter Guéresche; je parlerai seulement de celle que goûta le roi Artus, son oncle, entre les bras de la merveilleuse beauté qui avait nom Commille.

Quand sa mie eut fait sa volonté avec la plus grande docilité, et aussi avec le plus grand plaisir, quarante chevaliers entrèrent dans la chambre, tenant en main leurs épées nues, et s'avancèrent vers le lit où le roi Artus prenait son déduit amoureux.

Artus, désagréablement surpris et dérangé, se leva en sursaut et prit son épée pour s'en défendre comme le peut faire un homme qui n'a que les brayes au corps.

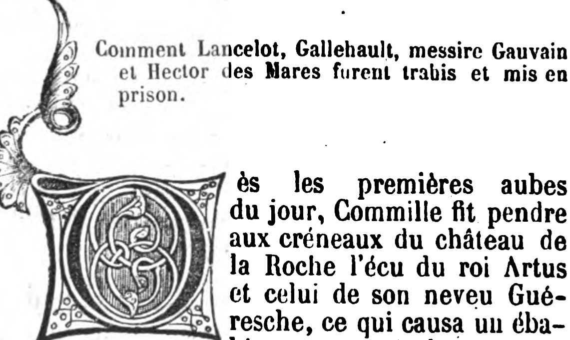
Il est inutile de dire qu'il ne put se servir longtemps de son épée, et qu'il dut céder au nombre. Il fut désarmé et fait prisonnier, ainsi que son neveu, qui avait été troublé désagréablement dans les mêmes occupations agréables que lui.

Pendant qu'Artus et Guéresche étaient ainsi conduits en prison, par suite de la trahison de la belle Commille, Gallehault et Lancelot se levaient tranquillement de leurs lits et se rendaient à la beille de l'hôtel où les attendaient leurs mies.

Après avoir mis leurs chevaux sous un appentis qui attenait à la beille, ils entrèrent et saluèrent Genièvre et la dame de Mallehault, toutes joyeuses de leur arrivée. Après cela, ils se désarmèrent et se rendirent sans plus tarder, la reine et Lancelot dans une chambre, Gallehault et la dame de Mallehault dans une autre, où, comme tous les gens qui s'entr'aiment beaucoup, ils eurent mutuellement toutes les félicités du ciel et de la terre.

Au matin, un peu avant le jour, les deux chevaliers se levèrent, s'armèrent et prirent congé de leurs mies, en s'engageant à revenir bientôt, c'est-à-dire la nuit prochaine, si rien ne s'y opposait en dehors d'eux, bien entendu.

CHAPITRE XI



Comment Lancelot, Gallehault, messire Gauvain et Hector des Mares furent trahis et mis en prison.

Dès les premières aubes du jour, Commille fit pendre aux créneaux du château de la Roche l'écu du roi Artus et celui de son neveu Guéresche, ce qui causa un ébahissement général.

Pour sa part, la reine Genièvre commença à pleurer, et il lui tarda de voir son ami Lancelot, afin d'aviser avec lui aux moyens de recouvrer son seigneur et roi. Mais Lancelot ne pouvait songer pour l'instant à aller réconforter la reine, sa mie; il avait trop à faire déjà à réconforter messire Gauvain, son vaillant compagnon, lequel en était très-angoisseux.

— Nous les aurons, ne vous attristez pas, lui dit-il, nous les aurons ou nous serons tous pris !...

Sur ces entrefaites survint la demoiselle que les quatre compagnons avaient rencontrée en quittant l'Ile Perdue, et qui leur avait exactement indiqué Restweil comme l'endroit où se devait trouver le roi Artus.

— Je viens, seigneurs, leur dit-elle en entrant dans leur tente, vous sommer de tenir la parole que vous m'avez donnée...

— Demoiselle, répondit Gauvain, où voulez-vous aller ? Répondez, pourvu que ce ne soit pas trop loin, car nous sommes bien travaillés et excédés d'ennui...

— Ce ne sera pas loin, en effet, répliqua la demoiselle, car je sais qu'on doit faire sortir le roi Artus de ce château, qui vous l'a pris, et le conduire en Irlande... Vous le pouvez recouvrer si vous voulez.

— Nous voulons beaucoup, répliqua messire Gauvain.

Lors, ils se mirent en marche tous quatre, Lancelot, Gauvain, Hector et Gallehault, précédés de la demoiselle, qui les mena vers le château et les isola adroitement en en plaçant un à chaque poterne.

— Attendez un peu, dit-elle.

Elle disparut, et, quelque temps après, on l'entendit crier à l'aide.

Lancelot, l'entendant crier, s'avança à son secours, et se trouva en face de deux chevaliers qui étaient armés des armes du roi et de Guéresche. Croyant avoir affaire à ces derniers, il s'avança vers eux pour les embrasser, ce dont ils profitèrent pour le ruer à terre, pour lui enlever son épée et pour lui arracher son heaume de la tête. Puis, l'ayant lié avec des courroies, ils le menèrent en prison, où ils ne tardèrent pas non plus à mener Gauvain, Hector et Gallehault, pris dans la même trahison comme oiseaux dans la même glu.

CHAPITRE XII

Comment, en l'absence du roi Artus, prisonnier de la belle Commille, le vaillant roi Ydiers, son allié, repoussa encore une fois les Sesnes.



Genièvre passa cette nuit-là bien angoisseuse, car elle avait appris, comme tout le monde, la trahison dont avait été victime son bel ami Lancelot, ainsi que Gallehault, Hector et messire Gauvain.

Ce fut bien pis quand, au matin, l'enchanteresse Commille fit pendre aux créneaux du château les quatre écus de ces nouveaux prisonniers.

Genièvre crut à la mort de son mari, et surtout à celle

de son doux ami Lancelot du Lac, qu'elle aimait plus que chose au monde. Aussi, pleurant toutes les larmes de ses beaux yeux, se souhaita-t-elle morte elle-même, pour aller plus tôt rejoindre l'âme de son amant dans le paradis des amoureux.

Monseigneur Yvain, quoique furieux de cette insigne trahison, qui privait ainsi une armée de son chef, un royaume de son roi, ne put s'empêcher d'accourir auprès de la reine pour lui donner un réconfort dont il avait besoin lui-même.

Puis, après avoir essayé de la consoler, il lui demanda si elle avait nouvelles de monseigneur Gauvain.

— Aucune, répondit la reine Genièvre.

— Eh bien ! répliqua Yvain, j'en ai, moi : Monseigneur Gauvain est enfermé au château de la Roche avec les trois chevaliers étrangers qui se sont si vaillamment battus avant-hier.

Quand Yvain eut dit cela, Genièvre le supplia de garder l'honneur de son seigneur Artus, et comme, en lui parlant, elle continuait à pleurer, monseigneur Yvain se mit à pleurer avec elle.

Finalement, il prit congé pour aller aviser aux moyens de délivrer le roi, et aussi monseigneur Gauvain.

Le même jour, ou moment où les gens du roi s'y attendaient le moins, les Sesnes reparurent, plus âpres que jamais, et, plus que jamais, sûrs de la victoire.

Heureusement que le roi Ydiers, allié du roi Artus, était là, si Artus n'y était pas. Il monta sur le meilleur cheval qu'il put trouver, et, suivi de monseigneur Yvain, de Keux et des autres, il fit de merveilleuses prouesses dont chacun fut ébahi, amis et ennemis.

Ces derniers éprouvèrent les fâcheux effets de la redoutable vaillance du roi Ydiers, qui abattit tant d'entre eux en cette journée, qu'il en devint bientôt tout vermeil des pieds à la tête, à cause des éclaboussures de sang qu'il reçut en cette horrible tuerie.

Jamais les gens du roi Artus ne firent si bien leur devoir; jamais bataille ne fut si bien fournie ! Les Sesnes, épouvantés, s'enfuirent jusques au val de Laugunes.

Ydiers était radieux d'avoir si bien vengé son noble allié. Il en remercia le ciel, et aussi la noble bête qui l'avait conduit à travers tant de dangers sans résultat fâcheux. Il était même si heureux qu'il pria Dieu de lui donner la mort immédiatement, n'osant espérer jamais une seconde journée comme celle-là !...

Son vœu fut sur le point d'être exaucé.

Comme il chassait les dernières cohortes de Sesnes, sur la foi de son bon cheval, il arriva qu'un de ces derniers, qui gisait à terre, l'épée nue et droite, décousit sans le vouloir les entrailles de la noble bête qui s'étala incontinent, morte, entraînant avec elle son cavalier.

Cela n'eût rien été encore, parce que le roi Ydiers eût pu se relever et monter sur un autre destrier. Malheureusement, il n'en eut pas le temps, et toute la chasse, lancée à fond de train, lui passa sur le corps. Il demeura pâmé à terre, parmi les mourants et les morts.

La reine Genièvre, ayant appris cela, s'en vint, avec ses dames, relever le brave roi Ydiers et le transporter en lieu sûr.

CHAPITRE XIII

Comment Lancelot entra en frénésie, dans sa prison; comment il en sortit, et comment il délivra le roi Artus et ses trois compagnons, Gauvain, Gallehault et Hector des Mares.



Or, en cet endroit, le conte dit que Lancelot, pris d'une telle mélancolie, ne voulut plus ni boire ni manger, afin de n'être réconforté en rien ni par rien dans sa douleur.

Lors, il eut bientôt la tête vide, l'esprit halluciné, avec des étourdissements et des accès de rage tels qu'il n'était pas de jour où il ne blessât de ses ongles un ou deux de ses compagnons.

Quand le geôlier, qui avait mission de les veiller tous quatre, s'aperçut qu'il était ainsi hors de son droit sens, il le mit dans une autre chambre, afin que là, du moins, il ne fît de mal à personne.

Gallehault s'y opposa en priant le geôlier de le mettre avec Lancelot, aimant mieux cent fois être tué par lui dans un de ses accès de folie que de savoir qu'il pouvait mourir sans lui.

Le geôlier en référa à la belle et cruelle Commille, qui lui demanda lequel des quatre c'était.

— C'est le plus beau, répondit-il; le plus beau et le plus fou, car jamais folie ne fut plus grande. De l'aveu même de ses compagnons, il n'a pas plain-pied de terre...

— Ah ! ce serait péché mortel de le retenir ! s'écria la dame. Par ainsi, ouvrez-lui la porte de céans et laissez-le aller en liberté...

Le geôlier s'inclina et se retira pour aller exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Lancelot fut conduit jusqu'à la poterne principale du château, devant laquelle veillaient jour et nuit deux cents chevaliers, messire Yvain en tête.

Quand ces derniers aperçurent Lancelot, pâle, maigre, hagard, ils hésitèrent d'abord à le reconnaître. Peu à peu, cependant, la mémoire leur revint à eux comme à lui. Sa frénésie cessa, et, montant aussitôt à cheval et saisissant une épée, il commanda aussitôt l'assaut du château, dont il venait de sortir si fort à propos.

L'attaque fut si prompte, si passionnée, qu'elle fut une surprise pour les défenseurs de la Roche, lesquels furent massacrés avant d'avoir eu seulement le temps d'y songer.

Le château pris, les Sesnes qui le gardaient tués, on n'eut rien de plus pressé, comme on le devine bien, que d'aller délivrer le roi Artus, ainsi que Gallehault, Gauvain et Hector des Mares.

CHAPITRE XIV

Quel fut, après la délivrance du roi Artus, l'accueil que la belle reine Genièvre fit au vaillant Lancelot du Lac, son doux ami.



Prise la Roche et les prisonniers dehors, messire Gauvain s'en vint au roi et lui dit :

— Sire, vous allez perdre Lancelot, si vous n'y prenez garde !

— Comment cela, beau neveu ? demanda Artus.

— Parce que Gallehault l'emmènera au plus tôt qu'il pourra, car il est plus jaloux de l'avoir qu'un chevalier n'est jaloux d'avoir une belle dame.

— Le moyen de le retenir, alors ?

— Le voici, Sire ; vous commanderez que la porte du château de la Roche, où nous sommes présentement, soit fermée et que nulle personne n'en sorte sans votre ordre ou le mien...

— Volontiers, dit Artus.

— Lors, lui et messire Gauvain s'en vinrent en la grand'salle, et là, Artus prit Gallehault d'une main, Lancelot de l'autre, et les fit asseoir à côté de lui sur une couche.

Gallehault, voyant cela, comprit bien la chose que le roi Artus voulait faire, et il en soupira angoisseusement.

— Hélas ! beau compagnon, murmura-t-il à l'oreille de Lancelot, je vais vous perdre, mon cœur m'en avertit !...

— Comment, beau sire ?

— Je sais de vrai que le roi Artus vous priera aujourd'hui de demeurer en sa maison et de faire partie de ses chevaliers... Et alors, que ferai-je, moi qui ai mis tout mon cœur en vous ?...

— Certes, beau sire, répondit Lancelot, il est bien vrai que je vous dois plus aimer que tous les gentilshommes du monde, et ainsi fais-je... Par ainsi, vous ne devez avoir nulle crainte à ce propos, car je ne demeurerai que par force en la maison du roi Artus.

A ce moment, le roi prit la parole pour envoyer chercher la reine, qui accourut aussitôt, joyeuse au possible.

A son aspect, chacun se leva et vint à sa rencontre. Mais, elle, laissant là tous les autres, alla droit à Lancelot, lui jeta ses bras autour du cou et le baisa le plus tendrement du monde.

Personne ne fut étonné de cette haute marque d'estime et d'amitié donnée publiquement par la belle reine Genièvre au beau Lancelot, parce que chacun savait que c'était à lui qu'elle devait la vie de son mari le roi Artus. Mais Lancelot, quoique très heureux de cette faveur insigne, n'en fut pas moins honteux d'en jouir ainsi devant tant d'yeux indiscrets.

Genièvre lui dit alors :

— Chevalier, je ne sais vraiment quoi vous offrir pour vous remercier de ce que vous avez fait pour monseigneur le roi et pour moi, et je crois qu'il y a peu, en effet, de récompenses dignes de si vaillante action... Recevez donc tout ce que je puis vous donner en son nom et au mien ; laissez-moi me donner entièrement à vous, mon amour et moi, comme loyale dame le doit à loyal chevalier.

— Dame, grand merci ! répondit Lancelot rougissant.

Le roi Artus, entendant et voyant cela, fut très-satisfait, parce qu'il comprenait que la reine récompensait comme il fallait la haute prouesse du chevalier auquel il devait la vie et l'honneur.

— Par ma foi ! dit-il, vous avez conquis un château que je jugeais imprenable plus que tout autre château du monde, et à cette cause, je vous dois aimer sur tous les gentilshommes de ma cour, car vous avez plus fait pour moi que nul qui soit vivant à cette heure !...

Lancelot s'inclina humblement pour remercier le roi des compliments qu'il lui faisait ; puis on passa dans la salle voisine, où les tables étaient dressées et où s'assirent les barons pour manger.

CHAPITRE XV

Comment Lancelot du Lac, Gallehault et Hector des Mares furent reçus compagnons de la Table Ronde, et comment messire Gauvain raconta quelques-unes de ses aventures.



Quand les barons eurent mangé à leur aise, le roi Artus appela la reine Genièvre pour tenir conseil avec elle, et il lui dit :

— Dame, je veux prier Lancelot de demeurer avec moi et d'être compagnon de la Table Ronde, car ses prouesses sont aujourd'hui connues et elles suffisent amplement pour lui mériter cet honneur. S'il résiste à ma prière, il ne résistera pas certainement à la vôtre...

— Sire, répondit Genièvre, il est à Gallehault et ne peut être à vous. Ce n'est donc pas lui qu'il faut prier, mais Gallehault lui-même...

Lors, Artus appela Gallehault et lui demanda de lui octroyer Lancelot, qui était son compagnon.

— Sire, répondit Gallehault, vous me navrez en me demandant précisément la seule chose que je vous doive refuser, car je ne saurais vivre sans Lancelot et vous me demandez de me séparer de lui...

Le roi Artus regarda incontinent la reine Genièvre et lui dit :

— Dame, priez-le !...

La belle princesse obéit et s'agenouilla devant Gallehault.

Lancelot, la voyant ainsi agenouillée, eut le cœur tout retourné, et, sans attendre la réponse de Gallehault, il se précipita pour relever sa dame tant aimée.

— Ah! ma dame, s'écria-t-il, je demeurerai au plaisir du roi et au vôtre!

— Sire, grand merci, répondit la belle Genièvre en lui adressant le plus divin des sourires.

— Sire, dit alors Gallehault en se tournant vers le roi Artus, vous ne l'aurez pas seul, car j'aime mieux cent fois vivre à mon aise pauvre que riche à malaise... Par ainsi, retenez-moi avec lui, si j'ai jamais fait chose qui vous plût... Retenez-moi, retenez-moi, Sire, vous le devez pour lui et pour moi, pour lui surtout, attendu que toute l'amitié qui est en mon cœur pour vous y a été mise par lui...

— Je vous remercie, répondit le roi. Mais par la Sainte-Croix, c'est moins comme chevaliers que comme compagnons, que je vous retiens avec moi.

Puis il annonça à Hector des Mares que, pour l'amour de Lancelot et de Gallehault, il le recevait aussi compagnon de la Table Ronde.

Aussitôt furent mandés les clercs qui mettaient en écrit les prouesses des chevaliers qui avaient l'honneur de s'asseoir à cette glorieuse Table; lesquels clercs, au nombre de quatre, avaient nom Arrodiam de Cologne, Traudanides de Venians, Thomas de Tollette et Sopians de Baudas.

Ils commencèrent par les prouesses de messire Gauvain, tout le premier, qui raconta l'aventure de Saint-Graal, en demandant la permission de passer rapidement sur les aventures du cimetière et de la chapelle en ruines.

Ce récit fera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE XVI

En quoi consistaient les aventures arrivées à messire Gauvain, et principalement l'aventure du Saint-Graal.

Messire Gauvain, traversant un jour une forêt, rencontra une forteresse dans laquelle il entra sans plus de cérémonies, comme un chevalier curieux qu'il était. Là, après avoir erré au hasard dans les cours et dans les salles, il finit par découvrir, dans une cuve de marbre remplie d'eau bouillante, une demoiselle qui le supplia de l'en tirer. Mais le brave Gauvain, après de vains efforts, ne put lui rendre ce service :

— Ah! sire chevalier, lui dit alors la demoiselle, c'est bien malheureux pour vous, mais vous ne sortirez pas de ce château sans honte!

Condamnée à un supplice temporaire pour des fautes dont elle ne lui fit pas l'aveu, cette demoiselle prévint Gauvain que, dans l'année, il devait se présenter un chevalier que ses vertus et sa sagesse rendraient digne d'aborder le Saint-Graal, et qui la tirerait de son bain bouillant, mais qu'elle voyait avec peine que cette gloire n'était pas réservée à Gauvain.

Celui-ci quitta alors la jeune pécheresse, et s'avança dans l'intérieur du château pour en trouver le maître. Il fut entouré bientôt d'une foule de chevaliers qui le désarmèrent et le reçurent avec politesse, jusqu'à ce que le chevalier roi vînt lui-même accueillir l'étranger.

On passa silencieusement dans une autre salle; on dressa des tables, toute la compagnie s'assit, se mit en oraison, lorsqu'une colombe tenant un encensoir à son bec apparut et remplit l'air des plus doux parfums.

Bientôt après sortit d'une chambre voisine une demoiselle d'une beauté merveilleuse, portant en ses mains et au-dessus de sa tête un magnifique vase en forme de calice, dont il était impossible de reconnaître la matière.

Gauvain le regarda avec surprise; toutefois il admira par-dessus tout l'ineffable beauté de la jeune demoiselle qui le tenait.

A mesure que la demoiselle passa devant les assistants, chacun d'eux s'agenouilla, et, tout à coup, les tables se trouvèrent couvertes de mets aussi précieux que variés. Les assistants prirent leur repas, excepté Gauvain, qui, tout occupé du spectacle qui l'entourait, chercha trop tard et vainement des mets qui avaient disparu dès l'instant que la demoiselle, ayant fait sa tournée, était rentrée dans la chambre.

Peu à peu tous les chevaliers se levèrent et allèrent dans diverses parties du château.

Pour Gauvain, resté seul, il voulut enfin se mettre en marche et reprendre sa route; mais toutes les issues du palais étaient fermées, et il finit par rencontrer un nain qui lui répéta brutalement ce qui lui avait déjà été dit par la demoiselle dans la cuve bouillante : « qu'il ne sortirait pas de ce château sans honte! »

Gauvain prit alors le parti de passer dans une autre chambre où il trouva un lit dans lequel il se proposait de se coucher, lorsqu'il entendit la voix d'une demoiselle qui lui cria :

— Ah! chevalier, tu mourras si tu te couches désarmé, car c'est le lit aventureux. Voici des armes, prends-les et couche-toi alors si tu veux.

Gauvain prit les armes et se mit au lit.

Mais à peine allait-il céder au sommeil, qu'un javelot dont le fer était flamboyant se dirigea sur lui, le frappa à l'épaule et lui fit une blessure très-grave.

Pendant le reste de la nuit, le blessé eut encore deux ou trois visions qui se terminèrent par un combat que Gauvain eut à soutenir avec un chevalier qui le mena fort rudement.

Après ce combat, un vent terrible souffla, des éclairs brillèrent, des coups de tonnerre se firent entendre dans le château jusqu'à ce qu'enfin le calme succéda à cet orage.

Alors un air doux, tranquille et embaumé régna

partout; deux cents voix firent entendre le plus agréable concert, en célébrant la gloire du roi des cieux.

Gauvain, étonné, ouvrit les yeux, mais il ne vit rien.

Bientôt il s'aperçut qu'en tout cela il n'y avait rien de terrestre; et après avoir fait des efforts pour se lever, il retomba épuisé par la perte du sang de sa blessure.

De la place où il était étendu, il vit la même demoiselle, qui, la veille, avait apporté le saint vaisseau devant les tables; elle était précédée de deux cierges et de deux encensoirs. Lorsqu'elle eut posé le saint vaisseau sur la table d'argent, dix cassolettes ne cessèrent pas d'encenser, et un grand nombre de voix se mirent à chanter avec une suavité ineffable : *Béni soit le père des cieux.*

Mais, à peine la demoiselle, portant le vase, se fut-elle retirée, que les chants cessèrent et que Gauvain se retrouva dans l'obscurité.

Ce fut alors seulement qu'il s'aperçut du divin effet qu'avait produit sur lui la vue du saint vaisseau. Cette terrible blessure à l'épaule que lui avait faite la lance enflammée était guérie.

Joyeux, il se leva et partit pour chercher le chevalier par qui il avait été si cruellement maltraité, lorsque tout à coup une grande quantité de gens s'emparèrent de lui, l'emportèrent hors de la salle, et le lièrent dans une charrette stationnée dans la cour.

Placé sur ce tombereau ignominieux au timon duquel était attaché son écu, on le conduisit jusqu'à la ville voisine, où il fut livré à l'insolence des ménétriers et du populaire.

Enfin, une vieille femme eut pitié de lui; elle le délia dès qu'il fut sorti de la ville, et le pauvre Gauvain, honteux, confus, marcha dans la campagne jusqu'à ce qu'il rencontra un ermite à qui il fit le récit et demanda l'explication de toutes les merveilles dont il avait été témoin.

— Certes, c'est le Saint-Graal ou le saint sang de Notre-Seigneur! lui répondit le solitaire, qui, après avoir satisfait sa curiosité sur tout ce qu'il avait vu, lui recommanda de garder ce secret, et de faire en sorte, à l'avenir, de se conduire plus saintement, afin de jouir et de profiter pleinement des vertus divines du saint vase.

CHAPITRE XVII

Comment, après le récit de messire Gauvain, la reine Genièvre devint songeuse et attira le beau Lancelot dans une embrasure de fenêtre, pour expliquer la cause de sa mélancolie.

Tout le monde était resté sous l'impression du récit fait par monseigneur Gauvain devant la compagnie, et enregistré par les quatre clercs de la Table Ronde.

L'imagination de la belle reine Genièvre surtout fut frappée et attristée plus qu'elle n'eût voulu l'être. Aussi, à un moment, comme elle se trouvait presque isolée avec Lancelot dans une embrasure de fenêtre, elle profita de cette occasion pour lui ouvrir son cœur.

— Ah! Lancelot, mon doux ami, lui dit-elle tout bas à l'oreille comme un murmure de source, comme un chant de rossignol, avez-vous fait attention au récit que messire Gauvain vient de faire de l'aventure de la Chapelle Ruinée, et à ce qu'il affirmait que jamais un chevalier qui se serait laissé aller aux faiblesses de la chair ne pourrait mettre à fin les aventures du Saint-Graal?

— Oui, ma dame, répondit Lancelot, j'ai parfaitement entendu et parfaitement compris le récit de monseigneur Gauvain.

La reine Genièvre reprit :

— Que j'ai de regret, ô mon doux ami! de ce que, par cette disposition où vous vous trouvez vous-même, vous ayez perdu le mérite de tous vos exploits et prouesses terrestres!... Aussi pouvez-vous dire que vous avez acheté mon amour bien cher, puisque pour moi vous avez perdu ce que vous ne pourrez jamais recouvrer!... Sachez que je n'en suis pas moins affligée que vous... Je le suis même peut-être davantage, car c'est une grande faute que j'ai commise en vous aimant et en me laissant aimer de vous... Dieu vous avait créé le plus beau et le plus gracieux des hommes; il vous avait accordé la grâce de pouvoir prétendre en l'accomplissement des aventures du Saint-Graal... Cependant, vous l'avez perdue par le fait de notre union. Mieux vaudrait que je ne fusse jamais née, car je n'eusse pas empêché l'accomplissement de si nobles faits!

— Ma dame, dit Lancelot, vous avez tort de parler ainsi; soyez certaine que je ne serais jamais parvenu à l'élévation où je suis, si vous n'aviez pas existé. De moi seul, en commençant, je n'aurais jamais eu le courage d'entreprendre aucune chevalerie, ni de tenter des choses auxquelles tous les autres ont renoncé par défaut de puissance. Mais ce que je vis en vous de si haute beauté éleva tellement mon cœur en orgueil, qu'il n'y avait pas d'aventure si périlleuse, que je ne fusse certain de la mettre à fin; car je savais bien que, si les aventures ne se terminaient pas par des prouesses, jamais je n'arriverais jusqu'à vous...

— Aussi vous avouerai-je sincèrement, interrompit la reine, que, comme ce motif était ce qui accroissait vos vertus, je ne m'en veux pas de ce que vous m'avez aimée, puisque j'ai été cause de vos prouesses; mais ce qui me chagrine de cet amour, c'est qu'il vous a fait perdre le droit d'achever les hautes aventures du Saint-Graal, en l'honneur duquel la Table Ronde a été instituée.

— Ces aventures, je les tenterai cependant, reprit Lancelot, je les tenterai pour l'amour de vous, ma dame et ma reine!

La conversation en resta là, empêchée qu'elle fut par l'arrivée de deux ou trois dames qui étaient inquiètes et jalouses de voir la belle Genièvre deviser un si long temps et si secrètement avec le beau Lancelot.

Le lendemain, le roi Artus partit pour regagner à petites journées la Petite-Bretagne, après toutefois avoir laissé au château de la Roche une garnison suffisante pour le préserver de toute inva-



sion et de tout maléfice de la part des Sesnes ou de la belle Commille.

Quand il fut arrivé en Karabeu, sa cité, Gallehault le pria de lui donner congé pour un temps quelconque, et de le laisser emmener Lancelot en son pays. Artus ne le voulut pas tout d'abord, mais la reine l'y décida en lui disant :

— Laissez-le aller, Sire, puisqu'il veut l'emmener avec lui... Ce n'est pas pour toujours... Par ainsi, Lancelot nous reviendra, croyez-le.

Gallehault et Lancelot partirent.

CHAPITRE XVIII

Comment une demoiselle de Camelide apporta au roi Artus une lettre envoyée par une fausse reine Genièvre.



Bientôt après le départ des deux bons compagnons dont nous venons de parler, le roi Artus, tenant sa cour à Kamalot, en eut précisément nouvelles par un messager par eux envoyé.

Le roi reçut ces nouvelles avec une grande joie, moins grande cependant que celle de la reine Genièvre et de la dame de Mallehault, lesquelles furent heureuses d'apprendre que leurs amis étaient encore en vie.

Mais, hélas! les joies humaines sont de courte durée. Celle de la belle reine Genièvre fut bien vite troublée, car, après le messager de Gallehault, arriva une demoiselle montée sur un palefroi richement caparaçonné.

Cette inconnue descendit et s'avança fièrement devant le roi, siégeant au milieu de ses barons, elle-même escortée d'une trentaine d'hommes, tant chevaliers que sergents. Elle était de la plus grande beauté, portant une riche cotte de soie et un non moins riche manteau de drap noir à pennes d'hermine.

— Sire, dit-elle en jetant à terre, avec un geste superbe, la guimpe de soie qui dérobait une partie de ses attraits, Dieu vous garde!...

— Demoiselle, répondit Artus, ébloui de tant de charmes, Dieu vous donne bonne aventure!... Que souhaitez-vous de moi?...

— Sire, reprit la demoiselle interrogée, vous passez généralement pour le plus sage, le plus prudent, le plus vaillant, le plus loyal prince de la terre, et cependant vous manquez de loyauté, de prudence et de sagesse...

Ce discours étonna tout le monde, depuis les barons, qui murmurèrent, jusqu'au roi Artus, qui pâlit de dépit d'être ainsi jugé.

— A propos de quoi, demoiselle, me jetez-vous ce reproche au visage? s'écria-t-il.

— C'est à propos d'une félonie commise par vous, Sire, répondit-elle fièrement, sans plus se laisser intimider par les regards courroucés du roi.

— Et pourriez-vous me dire en quoi consiste cette félonie? demanda Artus.

— Volontiers, Sire, répliqua-t-elle.

Lors, s'avançant vers un chevalier de grand âge et de barbe fleurie blanche qui était de sa compagnie et qui portait entre ses bras une boîte d'or ornée de pierreries, la demoiselle inconnue lui dit :

— Sire Bertellac, veuillez ouvrir ce coffret.

Le vieux chevalier obéit. Lorsque le coffret fut ouvert, la demoiselle en tira une lettre scellée d'un sceau de cire noire, et la présenta ensuite au roi Artus.

— Qu'est-ce que cela? demanda ce dernier, violemment ébahi de ce qu'il voyait et entendait.

— C'est une lettre de ma dame et maîtresse à vous destinée, répondit la demoiselle.

— Et quel nom a votre maîtresse?

— Ma dame a nom la reine Genièvre, fille du roi Léodagan de Camelide...

A cette réponse, chacun se regarda, étonné, et regarda la demoiselle inconnue, la supposant hors de sens et de raison.

— De quelle reine Genièvre me parlez-vous? reprit le roi. Je n'en connais qu'une pour ma part, laquelle était céans tout à l'heure et n'a pu, conséquemment, vous envoyer comme messagère.

— Faites venir celle que vous dites là, Sire, car c'est devant elle que doit être lue cette lettre de ma dame et maîtresse...

L'étonnement du roi Artus et de ses barons était à son comble. Chacun croyait rêver, et pourtant chacun était parfaitement éveillé, et celle qui parlait en ce moment n'était une folle en aucune façon.

— Faites venir celle que vous appelez la reine Genièvre! répéta pour la seconde fois la demoiselle inconnue.

Le roi Artus envoya chercher sa femme, qui vint aussitôt, car elle était dans une chambre voisine, en train de deviser avec la dame de Mallehault au sujet du beau Lancelot et de son ami Gallehault.

CHAPITRE XIX

Comment la demoiselle de Camelide ayant remis au roi Artus la lettre de sa dame et maîtresse, et ce prince l'ayant donnée à lire à deux de ses clercs, ceux-ci s'y refusèrent successivement en pleurant.



Donc, Genièvre s'en vint à l'appel du roi, son seigneur et mari, et, aussitôt qu'elle fut là, ce dernier bailla la lettre mystérieuse à celui de ses clercs qui était le mieux parlant.

— Lisez, sire clerc, lui dit-il.

Le clerc prit la lettre, rompit le sceau, et lut rapidement, mais à voix basse.

— Lisez tout haut, lui dit le roi Artus.

Le clerc, au lieu de lire, se mit à pleurer et à regarder la belle reine Genièvre, qui, en ce moment, ignorante de ce qui se préparait contre elle, regardait curieusement la demoiselle inconnue, en s'appuyant sur l'épaule de messire Gauvain.

— M'avez-vous entendu, sire clerc? s'écria le roi, étonné au dernier point de l'attitude de cet homme.

Mais celui-ci, n'en pouvant plus, se laissa choir, pâmé, dans les bras de monseigneur Yvain, accouru en le voyant défaillir.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura Artus.

Et, pendant qu'on emportait ce clerc hors de la salle, il ordonna qu'on en allât quérir un second.

Quand ce second clerc fut arrivé, le roi lui tendit la lettre qu'avait laissé échapper de ses mains le premier et qui avait été ramassée par messire Yvain.

— Veuillez prendre cette lettre, lui dit-il, et nous dire ce qu'elle contient...

L'attention devenait de plus en plus vive. On devinait là-dessous quelque trame perfide, et on tremblait d'avance qu'elle ne fût divulguée.

Mais, aussitôt que ce second clerc eut parcouru des yeux la lettre fatale, il fit comme le premier : il pleura à chaudes larmes en regardant la reine Genièvre.

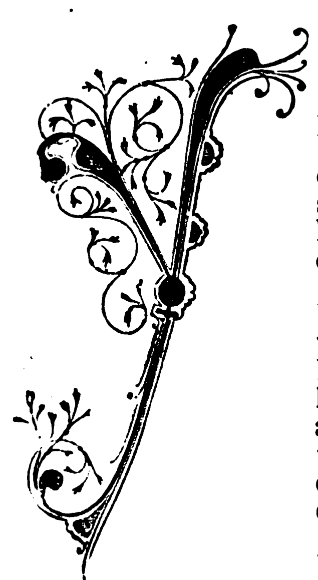
— Lirez-vous cette lettre, et nous direz-vous ce qu'elle contient, sire clerc? lui demanda le roi Artus, impatienté.

— Je ne puis, Sire, répondit le clerc en lui rendant la lettre et en se retirant, le visage pâle et les yeux humides.

— Qu'on aille chercher le chapelain! s'écria Artus.

CHAPITRE XX

Comment les deux clercs du roi Artus n'ayant pas voulu lire la lettre fatale, ce prince fit appeler son chapelain qu'il força de la lire.



vain revint bientôt, et avec lui entra le chapelain du roi Artus.

— Vous m'avez fait demander, Sire, dit ce saint homme en saluant humblement la noble compagnie.

— Oui, sire chapelain, répondit Artus; je vous ai appelé pour me lire cette lettre... Sur la messe que vous avez aujourd'hui chantée, je vous somme de me dire ce que contient ce parchemin!...

Le bonhomme prit la lettre, l'ouvrit et lut. Mais à mesure qu'il lisait, ses yeux se voilaient de larmes et ses vieux genoux tremblaient.

— Ah! Sire, murmura-t-il d'un ton suppliant, épargnez-moi la douleur de lire plus avant...

— Vous vous êtes engagé à la lire jusqu'au bout, sur la messe que vous avez chantée ce matin : sire chapelain, lisez donc!...

Le bonhomme dut obéir; mais jamais chose ne lui coûta tant.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Roi Artus,

« Tu me délaisses et dédaignes trop longtemps. Je viens réclamer de toi mon devoir et mon dû.

« Tu oublies qu'il y a de par le monde une femme à laquelle tu as été conjoint solennellement au moustier de Saint-Etienne-le-Martyr, en la cité de Logres, et que cette femme, c'est moi, Genièvre, fille du roi Léodagan de Camelide. Tu oublies que de rien je t'ai fait tout, et d'écuyer roi, en me donnant à toi et en te donnant avec moi la Table Ronde, qui fait actuellement ta gloire et ta renommée.

« Mais, encore une fois, il est temps que cette iniquité cesse et que les traîtres soient punis. Je te somme donc, roi Artus, de me livrer la fausse femme qui a usurpé mon nom, mon rang et ma place à ta cour, sur ton trône et dans ta couche royale, et de me réintégrer en son lieu dans tous mes droits et priviléges, ainsi que faire se doit.

« Je t'envoie, pour te confirmer de vive voix cette lettre, Hélye, ma cousine germaine, en qui j'ai toute confiance, et le preux et sage chevalier Bertellac, qui est chargé d'appuyer son dire et le mien, si besoin est.

« Sur ce, roi Artus, je prie Dieu qu'il vous éclaire et vous fasse venir à résipiscence.

« La reine GENIÈVRE. »

Le roi Artus resta accablé sous le poids des révélations que contenait cette lettre; et ses barons, confondus comme lui, imitèrent son silence, outrageant pour la vraie reine Genièvre, qui n'avait pas tressailli une seule fois, pourtant, durant la lecture que venait de faire le chapelain.

— Ah! si Lancelot était là! se contenta-t-elle de murmurer.

— Tout ceci est un tissu de mensonges! s'écria généreusement monseigneur Gauvain, en s'avançant comme pour protéger la reine.

— Des mensonges qu'il nous est facile de prouver, répliqua dédaigneusement la demoiselle que la lettre désignait sous le nom d'Hélye; car, ce que ne dit pas cette lettre de ma dame et maîtresse, la reine Genièvre, fille du roi Léodagan de Camelide, je vais vous le dire, moi, sa cousine germaine.

Lors, se tournant vers le roi Artus, Hélye lui dit :

— Sire, faut-il donc vous rappeler comment vous avez épousé, non pas cette fausse reine que voici, et qui mérite la prison et le bûcher, mais l'autre, la véritable, celle qui été si longtemps victime d'une abominable trahison? Faut-il donc vous rappeler dans quelles circonstances vous êtes venu en Camelide, à la cour du roi Léodagan. Vous



n'étiez pas roi alors, mais bien simple chevalier... Le roi Léodagan vous fit le meilleur et vous hébergea de Noël à la Pentecôte... Or, un jour, comme vous étiez assis à la Table Ronde de ce prince, et que vous découpiez un paon, il vous arriva d'en distribuer si également à chacun des cent cinquante chevaliers qui étaient à cette table avec vous, que le roi Léodagan, émerveillé, vous donna sa fille bien-aimée, la belle reine Genièvre, et, avec sa fille, la fameuse Table Ronde qui a depuis tant illustré votre cour et votre nom... Cela, vous ne l'ignoriez pas, mais ce que vous ignoriez peut-être, c'est que la nuit même de vos noces, la belle reine Genièvre, ma dame et maîtresse, vous était enlevée, et qu'on lui substituait, par une indigne félonie, cette fausse reine que voici, laquelle a eu jusqu'ici, contre toute justice, le bénéfice de votre amour et de votre rang... Voilà la vérité, Sire, et je demande à vous la prouver par la prouesse du chevalier Bertellac, qui m'a accompagnée céans pour défendre les droits de sa reine...

CHAPITRE XXI

Comment, après la lecture de la lettre de la fausse reine Genièvre et après le récit de la demoiselle Hélye, le roi Artus, grandement embarrassé, assigna un rendez-vous pour la Chandeleur suivante.

Si la lettre de la fausse reine Genièvre avait ébahi le roi Artus et ses barons, ce récit de la demoiselle Hélye les étonna davantage encore. D'autant plus que, pour le roi Artus, il y avait des apparences de vérité dans ce qui venait de lui être dit.

Aussi resta-t-il tout pensif, sans oser regarder la reine Genièvre, que tant d'impostures avaient fini par troubler elle-même.

Messire Gauvain s'avança de nouveau, pour protester.

— Les mensonges s'accumulent! s'écria-t-il avec colère. Je maintiens que tout ceci n'est que fausseté et trahison et je le soutiendrai contre qui le voudra!...

— Vous le soutiendrez donc contre moi, répliqua le vieux chevalier Bertellac en s'avançant à la rencontre du neveu d'Artus.

Chacun tressaillit en voyant ce vieil homme, tout blanc, tout ridé, tout voûté, qui semblait, à cause de cela, incapable de soutenir une trahison et de venir en aide à des traîtres.

Dodineaux-le-Sauvage, qui était aux pieds du roi, se leva alors et dit en ricanant :

— C'est une risée! Monseigneur Gauvain ne peut combattre contre ce vieil homme qui tombe en enfance et qui n'aurait pas même la force de tenir son épée... Il faut lui choisir un autre adversaire que le neveu du roi Artus, s'il persiste à défendre les prétentions de sa dame...

— Certes, oui, je persiste! répondit Bertellac, sans plus s'émouvoir.

— Vous persistez, vraiment? reprit Dodineaux.

— Vraiment, oui, je persiste!

— Alors, dit Dodineaux, je propose qu'on vous donne pour adversaire Karras de Quimer!...

Karras de Quimer était un vieux chevalier de la cour du roi Artus, qu'on respectait à cause de son grand âge, mais qui ne pouvait vraiment plus prétendre à cueillir les palmes des tournois.

Aussi, en entendant la proposition de Dodineaux, l'assemblée des barons ne put-elle s'empêcher de rire, malgré la gravité du cas.

— Rira bien qui rira le dernier, dit Hélye en regardant fièrement la noble compagnie, et surtout la pauvre reine Genièvre, plus morte que vive.

Le roi Artus, de plus en plus perplexe, fit taire la rumeur pour parler à la demoiselle de Camelide.

— Demoiselle, lui dit-il, tout ce que je viens d'apprendre est d'une telle gravité, que je ne puis prendre sur moi la responsabilité d'une décision... Je vais assembler d'ici à peu toute ma baronnie, et lorsqu'elle aura prononcé, je vous en informerai... Par ainsi, veuillez retourner auprès de votre dame et maîtresse et lui donner rendez-vous, en mon nom, pour la Chandeleur prochaine, en un château qui est en la marche d'Irlande de Camelide, le château de Bedingan...

— J'accepte au nom de ma dame et maîtresse, répondit Hélye en se retirant.

— Ah! si Lancelot était là! murmura la pauvre Genièvre en sentant son cœur défaillir sous une angoisse suprême.

— Madame, dit respectueusement messire Gauvain en venant s'agenouiller devant la reine, je vous supplie de vous souvenir, en tout temps, que ce que j'ai été pour vous, je le serai jusqu'à la dernière heure de ma vie...

— Merci, mon beau neveu, répondit la belle princesse avec un sourire qui était une récompense.

CHAPITRE XXII

Comment la dame de Mallehault envoya dix clercs en Soreloys pour prévenir Gallehault et Lancelot de ce qui se passait à la cour du roi Artus.

En même temps que partait la demoiselle de la fausse reine Genièvre, partaient aussi de Kamalot une dizaine de clercs chargés par la dame de Mallehault d'aller trouver en Soreloys le vaillant Gallehault, et de le mettre au courant des événements qui venaient de se passer à la cour du roi Artus.

Les dix clercs cheminèrent le plus vitement qu'ils purent, et, finalement, ils arrivèrent en la cité où se tenait d'ordinaire le preux Gallehault, auprès duquel ils furent admis sans désemparer, car ils venaient au nom de sa mie.

— Sire, lui dirent-ils, il se passe d'étranges choses en la cour du roi Artus!.. De bien étranges choses, en vérité!

— Et quelles sont-elles donc? demanda Gallehault.

— Il est venu, il y a peu de temps, à Kamalot, une demoiselle richement appareillée, qui a déclaré au roi Artus venir au nom de sa légitime femme, la reine Genièvre, non point celle que vous connaissez comme nous, mais une autre dont nous n'avions jamais ouï parler... Et pourtant, il paraît que c'est précisément celle-là qui est la bonne.

— Cela n'est pas possible! Je rêve ou vous rêvez vous-même! s'écria Gallehault.

— Sire, nous ne rêvons pas : nous sommes envoyés vers vous par très-haute et très vertueuse dame Mallehault, à seule fin de vous mettre au courant de ce qui se passe, vous et monseigneur Lancelot du Lac.

— Lancelot! Ah! gardez-vous bien au contraire de lui sonner mot de tout ceci, lorsque vous le verrez, car il est absent présentement... Ne l'avertissez de rien, à moins que je ne vous y autorise... Voilà quelque temps qu'il me manque, mais j'espère le revoir bientôt, et vous comprenez bien que lorsque je l'aurai revu, je me donnerai bien de garde de le laisser repartir... Or, s'il apprenait en quel danger est sa dame la reine, il quitterait tout pour l'aller défendre!... Par ainsi, restez muets sur ce sujet lorsque vous le verrez céans!...

Les clercs promirent, et après avoir donné à Gallehault certains autres détails qui l'intéressaient spécialement, lesquels avaient trait à la dame de Mallehault, ils s'allèrent reposer dans la chambre que leur avait fait préparer leur hôte.

CHAPITRE XXIII

Comment Lancelot du Lac se mit en quête de l'aventure du Saint-Graal et fut repu, et comment la vieille Brisanne résolut de l'accointer avec la fille du roi Perlès.



Au milieu des distractions que lui procurait chaque jour Gallehault, Lancelot pensait souvent à ce que lui avait dit sa dame bien-aimée, la belle reine Genièvre, touchant l'aventure du Saint-Graal.

Or, un jour, n'y tenant plus, il partit avant le jour, à l'insu de son compagnon Gallehault et arriva dans la forêt que messire Gauvain avait traversée quelque temps auparavant. Puis, à l'issue de cette forêt, il avisa la forteresse précédemment avisée par Gauvain, et il y entra.

Quand il fut entré, une voix cria :

— Lancelot du Lac! Lancelot du Lac! Lancelot du Lac!

Et aussitôt, le maître de céans apparut, escorté de chevaliers qui se mirent en devoir de désarmer Lancelot, avec la plus grande courtoisie.

— Vous êtes le vaillant Lancelot du Lac? dit-il à l'amant de la reine Genièvre.

— Oui, Sire, répondit Lancelot, étonné. Et, puisque vous savez si bien mon nom, ne pourrais-je pas savoir aussi le vôtre?

— Je suis Perlès, roi de la Terre Etrangère.

Lancelot, tout en devisant ainsi, suivit celui qui venait de le nommer par son nom, dans l'intérieur du château.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent en une salle où les tables étaient dressées, comme les attendant.

Tout à coup, comme le roi Perlès et Lancelot reprenaient leurs propos, ce dernier vit entrer par une fenêtre la colombe que messire Gauvain avait vue autrefois.

Elle portait en son bec un encensoir d'or, et à peine eut-elle pénétré dans le palais, qu'il se remplit de toutes les bonnes odeurs qu'il est possible d'imaginer.

Alors tout le monde se tut et s'agenouilla. Les nappes furent mises sur les tables; et chacun, sans dire un mot, et sans être invité, prit place.

Tout émerveillé que fût Lancelot, à la vue de ce qui se passait, il fit comme les autres, s'assit devant le roi et se mit en oraison ainsi que tout le monde. Mais il ne se passa que peu de temps, sans qu'ils vissent sortir d'une chambre la demoiselle que monseigneur Gauvain avait trouvée si belle, et que Lancelot prisa tellement, qu'il s'avoua n'avoir jamais vu une femme d'une si grande beauté, excepté la reine, sa dame, et que les promesses de la demoiselle qui l'avait amené étaient réalisées.

Alors il regarda le riche vaisseau que la demoiselle tenait entre ses deux mains. La forme de ce vase était celle d'un calice, ce qui lui donnait l'apparence d'une chose sacrée. Aussi Lancelot commença-t-il à joindre les mains et à s'incliner humblement ainsi que tous les assistants.

Cela fait, les tables furent tout à coup chargées des mets les plus beaux, et le palais se remplit de tous les différents parfums qui se recueillent dans le monde.

Mais, quand la demoiselle eut fait un tour devant la compagnie, elle s'en retourna droit dans la chambre d'où elle était venue.

Le roi Perlès dit alors à Lancelot :

— Certes, j'ai eu grand'peur que la grâce de Notre-Seigneur ne vous faillît, comme elle a manqué l'autre fois quand monseigneur Gauvain se présenta ici.

— Beau sire, répondit Lancelot, il n'est pas besoin que Notre-Seigneur, qui est si bon, soit toujours courroucé contre les pauvres pécheurs.

Après avoir ainsi devisé et lorsqu'ils furent restaurés, on se leva de table, et le roi demanda à Lancelot ce qui lui semblait de la demoiselle qui portait le riche vaisseau?

— Je n'ai jamais vu de si belle dame, dit-il.

Quand le roi eut ouï ces paroles, lui, qui avait entendu parler de la beauté de la reine Genièvre, il jugea que les paroles de Lancelot étaient vraies.

Alors il alla trouver Brisanne, la gouvernante de

sa fille, et lui rapporta tout ce que Lancelot en pensait et en avait dit.

— Je vous l'avais bien assuré, Sire, observa Brisanne; mais attendez un peu ici, et je vais aller parler au chevalier.

En effet, elle alla vers Lancelot, à qui elle demanda des nouvelles d'Artus sur le compte duquel Lancelot dit ce qu'il en savait.

— Quant à la reine, ajouta Brisanne, je ne vous demande pas comment elle se porte, car il n'y a pas longtemps que je l'ai vue en bonne santé et joyeuse.

A ces mots, le cœur du chevalier tressaillit de joie, et Lancelot demanda à Brisanne où elle avait rencontré Genièvre.

— Sire, dit-elle, tout près d'ici, à deux lieues, où elle compte passer la nuit.

— Dame, vous voulez vous jouer de moi?

— Grand Dieu, je suis bien loin de cette pensée; mais, afin de vous donner toute confiance en ce que je dis, venez avec moi, et je vous la ferai voir.

— Volontiers, dit Lancelot, qui se mit aussitôt en devoir d'aller chercher ses armes.

Quant à Brisanne, elle retourna aussitôt auprès du roi Perlès, qui l'attendait dans sa chambre.

— Q'avez-vous arrangé, Brisanne? lui demanda-t-il.

— Faites monter à l'instant votre fille à cheval, répondit la gouvernante, et envoyez-la incontinent au château le plus proche d'ici que vous ayez. Là vous la ferez mettre au plus riche lit qui soit. Pour moi, je me charge d'y conduire le beau Lancelot, à qui je ferai entendre facilement que votre fille n'est autre que la reine Genièvre... Et, après lui avoir donné un breuvage qui lui montera au cerveau, je ne doute point qu'il ne fasse ce que je voudrai et que nous ne réalisions ainsi toutes nos intentions...

CHAPITRE XXIV

Comment Lancelot du Lac fut déçu par Brisanne, et posséda sans le savoir la gente fille du roi Perlès.

Sans plus tarder, le roi Perlès fit partir sa fille à cheval, avec une escorte de vingt chevaliers qui la conduisirent au château de Duale, où on lui fit préparer, dans une des salles, un lit magnifique où la demoiselle fut mise par l'ordre des chevaliers.

De son côté, Lancelot avait revêtu ses armes, était monté à cheval, et, accompagné de Brisanne, il ne tarda pas d'arriver aussi au château de Duale.

La nuit était venue, mais la lune n'était point levée, en sorte que Brisanne mena Lancelot dans une salle bien éclairée où se trouvaient les chevaliers qui, le voyant, le saluèrent, lui dirent qu'il était le bienvenu, et le débarrassèrent de ses armes.

Cependant Brisanne, toujours occupée d'achever ce qu'elle avait entrepris, confia à une jeune fille du château l'élixir qu'elle avait préparé, en lui recommandant d'en donner à pleine coupe, et non d'autre boisson, à Lancelot, lorsqu'il emanderait à boire, ce que promit de faire exactement la jeune fille.

En effet, quand Lancelot fut désarmé, il demanda à boire à cause du grand chaud qu'il avait eu en venant. Toutefois, il s'enquit d'abord où était sa dame, la reine.

— Sire chevalier, répondit Brisanne, elle est dans cette chambre où elle est déjà endormie, à ce que je crois.

Alors, la jeune fille apporta dans une coupe la boisson, qui était plus claire que de l'eau de fontaine, mais couleur de vin, et l'offrit à Lancelot, qui but avec avidité, comme quelqu'un qui est très-altéré.

Buvez, buvez tout hardiment, lui dit Brisanne, cela ne peut pas faire mal.

Le chevalier en redemanda et but de nouveau. La boisson le rendit gai, et, devenant parleur, il interrogea encore Brisanne pour savoir comment il pourrait voir sa dame, la reine.

Mais la gouvernante attendit quelque peu, jusqu'à ce qu'elle crut s'apercevoir que le chevalier ne savait plus où il était ni comment il était venu. Quand elle reconnut qu'il se croyait dans la cité de Kamalot et assisté par une dame du service de la reine Genièvre; lorsqu'enfin elle fut certaine que l'on pouvait facilement le tromper, elle lui dit :

— Sire, madame peut bien être déjà endormie, pourquoi tardez-vous tant d'aller lui parler ?

— Parce qu'elle ne me demande pas; mais si elle me faisait avertir, j'irais.

— Eh bien ! dit Brisanne, vous ne tarderez pas à en avoir des nouvelles.

Alors, la gouvernante entra dans la chambre voisine, fit semblant de parler à la reine, puis revint vers Lancelot, à qui elle dit :

— Sire chevalier, madame vous attend, et me charge de vous dire que vous alliez lui parler.

— Le chevalier ne fut pas long à se délaire de ses habits. Il entra en chemise dans la chambre, alla se coucher avec la demoiselle dans la persuasion où il était que c'était la reine, et la fille du roi Perlès qui n'avait pas de plus ardent désir que de posséder celui qui était enluminé de chrétienne chevalerie, le reçut en toute joie et en lui faisant un accueil tout semblable à celui qu'avait coutume de lui faire madame la reine.

Ainsi furent réunis le meilleur et le plus beau chevalier qui fut alors et la plus belle fille de ce temps; mais chacun avec une intention bien différente, car la fille ne se livrait pas à son amour à cause de la beauté du chevalier, ou par ardeur charnelle, mais dans l'espoir du fruit qu'elle devait concevoir, et dont il devait résulter un grand bien.

Quant à Lancelot, il aimait la fille du roi Perlès d'une manière tout autre, car il n'avait point l'idée de sa beauté, mais ne pensait qu'à sa dame la reine. Ce fut cette idée qui l'anima tellement, qu'il connut la fille de Perlès comme Adam connut sa femme, mais non pas dans la même intention, car Adam connut sa femme loyalement et par le commandement de Notre-Seigneur, tandis que Lancelot connut cette fille en péché, en luxure, contre Dieu et contre la sainte Eglise.

Mais le Maître en qui toute bonté est réunie, et

qui ne juge pas à la rigueur, selon le crime des pécheurs, ne voulut pas qu'ils fussent à tout jamais perdus, et il leur donna à tous deux tel fruit à engendrer et concevoir de telle sorte, que par la fleur de virginité qui fut flétrie et corrompue en cette occasion, il fut conçu une autre fleur de la douceur de laquelle maintes terres furent alimentées. Car, ainsi que l'histoire du Saint-Graal nous l'apprend : de cette fleur perdue fut procréé Galaad le viergé, le très-souverain, qui mit à fin les aventures du Saint-Graal, et s'assit au périlleux siége de la Table Ronde, où jamais chevalier n'avait pu prendre place sans qu'il ne fût frappé de mort.

CHAPITRE XXV

Comment, après avoir reconnu qu'il avait été déçu, Lancelot du Lac voulut tuer la fille du roi Perlès, et comment, lui ayant pardonné, il reprit son chemin.



Retournons à Lancelot. Il avait passé toute la nuit avec la fille du roi Perlès. Quand le jour fut venu, le fils du roi Ban s'éveilla tout à coup, regarda autour de lui, et n'aperçut rien que les ténèbres, car les fenêtres de la chambre étaient si bien fermées que les rayons du soleil n'y pouvaient pénétrer.

La force du breuvage que Lancelot avait bu était déjà faillie, et il commençait à reprendre ses esprits. Etonné, il chercha où il pouvait être, et, en cherchant, il rencontra la gente pucelle, à qui il demanda qui elle était.

— Sire, lui répondit-elle d'une voix douce, je suis la fille du roi Perlès, de la Terre Foraine.

En entendant cela, Lancelot comprit qu'il avait été deçu. Lors, il sauta à bas du lit, prit sa chemise, se chaussa, s'habilla, revêtit ses armes, et, ainsi appareillé, rentra dans la chambre, maintenant éclairée.

En apercevant la gente pucelle qui l'avait si agréablement trompé, il devint si triste et si colère que, tirant son épée, il s'en vint vers elle et lui dit :

— Demoiselle, vous vous êtes trop durement moquée de moi, vous mourrez, car je ne veux pas que vous trompiez ainsi d'autres chevaliers...

Il levait déjà l'épée sur la tête de la pauvrette, qui, ayant déjà grand'peur de mourir, lui cria merci, à mains jointes, en lui disant :

— Ah! franc chevalier, ne me tuez pas, au nom de la pitié que Dieu eut de Marie-Madeleine !...

Lancelot, tout pensif, s'arrêta et vit la plus belle personne qu'il eût jamais rencontrée.

La colère le faisait tellement trembler, qu'à peine s'il pouvait porter son épée. Incertain, il se consultait pour savoir s'il la tuerait ou s'il lui laisserait la vie, tandis que la demoiselle ne cessait pas de lui crier merci.

Nue en chemise, et à genoux, Lancelot la regardait; il contemplait son visage, sa bouche et tous ses traits, où il aperçut tant de beauté, qu'il dit :

— Demoiselle, je m'en irai tout vaincu, et en homme qui n'ose se venger de vous, car je serais trop déloyal et trop cruel si je détruisais de telles beautés. Pardonnez-moi donc si j'ai tiré mon épée contre vous; n'en accusez que mon dépit et ma colère.

— Sire, dit-elle, je vous pardonne comme j'espère que vous me pardonnerez de vous avoir causé du courroux.

Lancelot lui octroya le pardon qu'elle lui demandait. Puis, remettant son épée dans le fourreau, il recommanda la demoiselle à Dieu et partit sans regarder derrière lui.

Peu de temps après il avait rejoint son compagnon Gallehault en sa terre de Soreloys, et comme, en chemin, il avait appris la trahison dont la reine Genièvre était sur le point d'être victime, il força Gallehault à se rendre avec lui à Kamalot.

CHAPITRE XXVI

Comment le roi Artus se trouva avec sa cour à Bedingan le jour de la Chandeleur, et, comment le vieux Bertellac conseilla à la fausse reine Genièvre, pour en finir, d'attirer ce prince en un guet-apens.

Quand le jour de la Chandeleur fut venu, le roi Artus se trouva à Bedingan comme il l'avait promis. Après avoir ouï la messe, il alla au-devant de la demoiselle, qui était appareillée fort richement et avec elle trente pucelles vêtues aussi richement qu'elle.

— Dieu garde Genièvre, la fille du roi Léodagan de Camelide, dit-elle, et maudisse tous les ennemis du roi Artus!... Roi, ajouta-t-elle, j'ai voulu paraître devant vous pour vous prouver la trahison qui a été commise à mon dommage et au vôtre. Je vous ai envoyé ma cousine germaine Hélye pour vous avertir : je viens pour vous confirmer ce qu'elle vous a dit, à savoir que je suis votre loyale épouse, étant la fille du loyal homme qui de son vivant était le roi Léodagan de Camelide.

A cette parole se dressa Gallehault, qui dit :

— Sire, nous demandons que cette demoiselle répète de sa bouche qu'elle est bien la vraie reine Genièvre et qu'elle a été victime de cette trahison dont elle parle.

— Ah! sire chevalier, répondit la demoiselle, je suis bien celle contre laquelle a été faite cette trahison, j'en accuse cette Genièvre que le roi a tenue

jusqu'ici, à tort, pour sa légitime compagne et pour la légitime reine de Bretagne...

A ces mots, la reine Genièvre se leva droite, fière et digne.

— Sire, dit-elle, tout ceci n'est que fausseté et mensonge! Jamais je n'ai ourdi de trahison contre personne, et j'ignore de tout point ce que cette demoiselle veut dire!... Par ainsi, Sire, je vous supplie de m'accorder l'autorisation de me défendre au regard de votre cour, et par tel chevalier qu'il me plaira!...

Lors, le roi Baudemagus, allié du roi Artus, lui dit :

— Sire, cette chose est si grande et de si grande affaire, qu'elle ne doit pas être résolue sans jugement ni sans conseil... Avant donc que n'ait lieu la bataille demandée, consultez encore votre cour, afin d'être sûr et certain de ne pas prononcer trop au préjudice ni trop à l'avantage de cette demoiselle...

A Baudemagus succéda Bertellac, chevalier de la demoiselle.

— Sire, dit-il à Artus, ma dame attendra l'issue de votre jugement.

Puis il alla vers la demoiselle, s'entretint avec elle pendant un temps assez long, et, cela fait, revint vers le roi, auquel dit :

— Sire, ma dame vous demande répit de cette chose jusqu'à demain.

— J'y consens, dit le roi.

— Le roi a tort, murmura Gallehault. Quand on a affaire à des traîtres, il faut les étrangler dans leur propre trahison...

La demoiselle se retira là-dessus, avec son cortége, et chevaucha tout le long du jour le plus loin qu'elle put. Quand la nuit fut venue, elle assembla ses barons pour leur demander ce qu'elle avait à faire, et le vieux Bertellac lui dit :

— Dame, si vous attendez le jugement du roi Artus, vous pourriez bien avoir dommage, car si demain la reine veut preuves sérieuses, vous ne pourrez les lui prouver autrement que par la prouesse d'un chevalier, ce qui ne suffira pas en cette grave occurrence... Lors, elle sera sauvée et vous perdue... Et nous avec vous!... Je vous enseignerai donc un moyen de mener à bonne fin cette entreprise, si toutefois vous y voulez consentir...

— Quel est ce moyen, chevalier? demanda la demoiselle, toute pensive.

— Vous enverrez demain matin un messager au roi pour lui faire savoir que vous n'êtes pas encore suffisamment conseillée par vos barons et que vous le priez de vous accorder un jour de répit de plus, ce qu'il fera certes bien volontiers!... Après cela, vous suivrez les instructions que je vous donnerai, et ce sera bien le diable si, avant vingt-quatre heures, vous ne le tenez en chartre privée, pour en faire à votre plaisir.

— En quoi consistent ces instructions? demanda la demoiselle.

— Vous lui ferez savoir qu'il y a en la forêt de ce pays le plus monstrueux sanglier qui jamais ait existé... Celui qui lui apprendra cette nouvelle ne lui dira pas qu'il vous appartient; il sera censé venir d'ailleurs et annoncera la chose comme par hasard... Cela ne peut manquer de réussir, car le roi Artus est un grand chasseur, et cette nouvelle le rendra très-joyeux... Lors donc, qu'il sera en la forêt, vous aurez eu soin d'y embusquer vos chevaliers qui s'empareront de lui et le mèneront en Camelide, dans une prison dont il sera heureux de sortir pour devenir votre mari...

— Je suivrai ce conseil, dit la demoiselle.

Et, sans perdre un seul instant, elle dépêcha au roi Artus quatre chevaliers chargés de lui demander le répit, et, en même temps, elle confia à l'un d'eux le soin délicat de décider le roi Artus à la chasse au sanglier.

CHAPITRE XXVII

Comment la fausse reine Genièvre attira le roi Artus dans la forêt de Bedingan, et, là, le fit cerner par ses chevaliers et emmener prisonnier par eux.

Dès l'aube, donc, les quatre chevaliers de la fausse reine Genièvre se mirent en route pour aller trouver le roi Artus à Bedingan.

Trois d'entre eux entrèrent les premiers et demandèrent le répit, qui leur fut aussitôt accordé; après quoi ils remercièrent et prirent congé.

Ils venaient à peine de partir, lorsque leur camarade resté en arrière accourut devant le roi, en criant :

— Dieu sauve le roi et toute sa compagnie! Roi, ajouta-t-il, je t'apporte d'étranges nouvelles sur chose que j'ai vue de mes propres yeux!

— De quoi s'agit-il donc? demanda Artus.

— Il y a dans cette forêt de Bedingan, Sire, un sanglier énorme, épouvantable, que nul, jusqu'ici, n'a osé approcher qu'à distance, comme j'ai fait... Il t'appartient à toi, vaillant prince, de délivrer le pays d'une si monstrueuse bête... L'entreprise est périlleuse; mais à cause de cela elle est tentante... Si tu y réussis, je te tiendrai pour ma part pour un vrai roi!...

Ainsi parla le messager de la fausse reine Genièvre.

— Ah! Sire, allons-y tous! s'écria Gallehault enthousiasmé.

— J'irais bien volontiers aussi, dit Lancelot.

L'entreprise n'avait pas séduit seulement Lancelot et Gallehault; mais, ainsi que l'avait bien prévu la fausse reine Genièvre, le roi Artus bondit d'aise, et commanda sur-le champ qu'on tint prêt son palefroi. Peu de temps après, il montait à cheval et suivait le messager de la fausse reine Genièvre, ayant pour compagnons Gallehault, Lancelot, messire Gauvain, messire Yvain et quelques autres de sa cour.

Le messager allait devant et ils le suivaient.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans la forêt, près de

l'endroit où étaient embusqués les chevaliers de la fausse reine Genièvre.

— Sire, dit le messager, c'est ici près la bauge du sanglier... Je crains que le grand nombre de chasseurs ne le dérange mal à propos... Par ainsi, je serais d'avis que vous y allassiez tout seul...

— En effet, dit le roi, nous sommes trop nombreux pour une telle entreprise... J'y vais aller sans vous, chevaliers. Demeurez céans, je vous prie...

Lors, il quitta la compagnie et suivit le messager, emmenant deux de ses veneurs seulement.

— Attention, Sire! dit le messager, quand ils furent arrivés à un endroit isolé.

Artus regarda tout autour de lui, et il aperçut un grand nombre de chevaliers ayant leurs heaumes lacés. L'un d'eux s'avança rapidement vers lui, le pri au frein et lui cria:

— Ne criez pas, ne vous défendez pas, ou vous êtes un homme mort!

Artus comprit vite qu'il n'était pas de force à lutter contre tant d'hommes armés. Toutefois, l'indignation qu'il ressentit de se voir ainsi trahi le poussa à tirer son épée et à se défendre. Un quart d'heure après, son cheval était éventré et il tombait vivant entre les mains des trahisseurs, sans que ceux-ci eussent songé à lui faire la moindre égratignure. Ses deux veneurs aussi furent pris.

— Daignez monter, Sire, dirent les chevaliers en présentant un cheval frais à Artus.

Il monta, dévorant sa rage, et le cheval prit une grande allure, toujours soigneusement escorté des chevaliers de la fausse reine Genièvre.

Quand il supposa le roi hors d'atteinte, le messager qui l'avait amené dans cette embûche prit son cor et commença à corner, en ayant soin de marcher à contre-poil de l'endroit par où avait disparu le roi Artus.

Gallehault, inquiet, dit à monseigneur Gauvain :

— En vérité, là est monseigneur le roi, et je crois que c'est lui qui nous appelle ainsi.

Tous, alors, jouèrent des éperons et se dirigèrent du côté du cor.

Quand le messager de la fausse reine les entendit venir à lui, il alla rapidement vers un autre point de la forêt et se mit à corner d'importance, afin de mieux dévoyer ceux qui faisaient la quête du roi.

Cela dura jusqu'à la nuit. Lancelot, Gallehault et les autres, désespérés de n'avoir pu trouver trace du roi et désespérant d'en trouver en cherchant plus longtemps, s'en revinrent à Bedingan.

La reine était aux fenêtres, avec une grande compagnie de gens nobles, attendant le retour du roi. Aussi furent-ils tous violemment étonnés quand ils apprirent ce qu'il en était.

Pour la reine, elle eut peur, parce qu'elle comprit que le roi Artus avait été victime d'une trahison.

— Dame, lui dit la mie de Gallehault pour la réconforter, ne vous laissez pas aller ainsi à de sinistres conjectures... Le roi notre sire n'a pas d'ennemis... Il nous reviendra sans malencontre... Seulement, vous le connaissez grand chasseur : il aura voulu suivre la piste du sanglier jusqu'au bout, afin de le tuer et de le rapporter céans, et il se sera égaré, voilà tout!... Nous le reverrons demain, je vous le promets...

CHAPITRE XXVIII

Comment la demoiselle de Camelide vint derechef à la cour du roi Artus pendant que ce dernier était en prison, et comment toute sa cour fut troublée parce qu'on ne savait où il était.

Aussitôt que les barons eurent soupé, ils s'en allèrent dans leurs hôtels respectifs, tandis que Gallehault demeurait avec la reine, Lancelot et la dame de Mallehault.

La reine, seule avec eux, leur dit :

— Beaux doux amis, comment pourrai-je venir à bout de cette vilaine aventure? Le blâme a été mis sur moi par le fait seul de cette méchante accusation de la dame de Camelide.... Le blâme restera, car il en reste toujours quelque chose sur les noms auxquels on l'a jeté, même à tort... Le monde croit cette accusation fondée, et monseigneur le roi lui-même m'en prise moins depuis qu'on l'a proférée devant lui !...

— Dame, répondit Gallehault, je vais peut-être vous dire là une grande folie, mais je la dirai tout de même, parce qu'elle m'est dictée par le grand respect et la grande amitié que je vous porte... Voici donc ce que c'est... Vous avez autant de pouvoir et d'autorité que le roi lui-même... Par ainsi, à votre place, je n'aurais ni repos ni cesse que je n'eusse fait prendre cette fausse demoiselle et que je ne l'eusse mise en état de ne plus faire, céans ni ailleurs, clameur semblable à celle qui tant vous chagrine présentement!

— Je ne ferai pas cela, reprit la reine, parce que je ne veux être défendue que par mon seul droit!... J'attendrai donc le jugement du roi, mon sire, quel qu'il soit... Par ainsi, je vous supplie, pour Dieu et pour l'amour que vous avez en moi, que vous ne fassiez rien qui soit contraire à cette résolution que je prends d'attendre et de me résigner...

Ainsi se passa cette nuit.

Le lendemain, vint à la cour la demoiselle de Camelide pour faire sa clameur ainsi qu'elle avait fait déjà. Mais elle ne trouva ni le roi Artus, ni homme qui lui répondit, excepté le roi Baudemagus, que Gallehault avait laissé là pour représenter le roi.

Elle s'en vint donc devant les barons et demanda le roi Artus, comme si elle n'en avait pas eu la moindre nouvelle.

— Demoiselle, répondit Baudemagus, le roi Artus n'est point céans... Mais il nous a commis pour le représenter... Nous sommes appareillés pour



vous faire autant droit qu'il vous ferait lui-même.

— Je n'accepterai nul droit, nul jugement d'autre que de la propre bouche du roi Artus, reprit la demoiselle, qui savait parfaitement qu'il était impossible au roi Artus de se trouver là pour rendre son jugement. Il m'a ajournée devant lui, c'est à lui que je dois répondre... Par ainsi, permettez-moi de prendre congé jusqu'à ce qu'il plaise à monseigneur le roi de paraître et de se prononcer en personne...

Et, ce disant, la demoiselle de Camelide disparut, heureuse d'en être quitte à si bon compte.

Les compagnons du roi Artus la regardèrent partir, affligés, parce qu'ils sentaient bien que c'était là une mauvaise affaire.

Ils furent d'autant plus malaises que, malgré toutes les battues et toutes les recherches dans toutes les forêts de Bretagne, ils ne purent avoir traces ni nouvelles de leur seigneur. La seule chose qu'ils trouvèrent dans la forêt de Bedingan, ce fut le cadavre du cheval que montait le roi Artus le jour de cette malheureuse chasse au sanglier. Cela leur donna fortement à réfléchir, et ils pensèrent que leur seigneur avait été occis et qu'ils n'avaient pas à le revoir, ce dont ils menèrent un grand deuil.

CHAPITRE XXIX

Comment le roi Artus, étant en la prison de la dame de Camelide, fut amené à la prendre en maîtresse d'abord, puis à femme.

Or, le conte dit que, lorsque la fausse reine Genièvre revint trouver Artus en sa prison, elle l'épouvanta en lui disant :

— Roi Artus, j'ai tant fait par ma force et par ma ruse, que je vous ai possédé enfin!... Je vous ai!... Maintenant, sachez que jamais jour de votre vie ne sortirez de céans avant que je n'aie tous ceux de la Table Ronde, tels que mon père vous les donna le jour de notre mariage... Et, puisque je ne peux avoir le droit de votre bonne volonté et libre consentement, il est juste que je cherche à l'obtenir par force, ce que je ferai de telle façon qu'il en sera fait mention longtemps après ma mort...

Ainsi demeura le roi Artus en prison.

La demoiselle de Camelide le vint voir si souventes fois, elle lui dit, si à propos, de si gracieuses paroles, que, finalement, elle lui sembla plus appétissante qu'il n'avait cru d'abord et qu'il en oublia le grand amour que la vraie reine Genièvre avait en lui. A ce point que bientôt, qu'il le voulût ou non, il se réveilla chaque matin entre les bras de cette belle charmeresse, qui avait probablement hérité de son aïeule Circé. Il était étonné, mais si agréablement, qu'il en prit vitement son parti.

Quand vint la Pâque, le roi Artus dit à sa maîtresse :

— Mes gens ne savent pas ce que je suis devenu et ils doivent me supposer mort... Ne sortirai-je donc jamais de cette prison qui, pour agréable qu'elle soit, embellie par votre présence, n'en est pas moins une prison?...

— Sire, répondit la demoiselle, je ne vous jetterai pas de prison pour vous perdre... Car vous comprenez bien que, vous dehors, je vous perdrais à toujours... Il n'y a pour vous qu'un seul moyen de sortir de céans, et je m'étonne que vous ne l'ayez pas trouvé le premier... Vous oubliez, seigneur, que le roi mon père m'a donnée à vous et vous a donné à moi en légitime mariage... Je vous veux donc avoir pour compagnon et seigneur, ainsi que la Sainte Eglise le permet et l'établit... Je vous ai pris céans par force, quand je pouvais vous prendre ailleurs de bonne volonté... Mais, à votre aise! ne sortez pas de céans, j'y consens, car vous m'appartenez toujours, et faites mon plaisir quotidien... Je vous aime assez pour vous préférer ainsi, pauvre, au plus riche roi du monde...

— Et moi, belle douce amie! s'écria le roi, je vous aime plus que je n'ai jamais aimé femme vivante...

— Vous avez aimé votre fausse reine, avouez-le, traître?

— Oui, je l'ai beaucoup aimée, je le confesse; mais depuis qu'elle ne m'est plus rien, je n'aime plus que vous, qui me l'avez fait oublier... Je vous aime tant et si bien, ma belle douce amie, que je suis prêt à faire toute votre volonté... Commandez donc, j'obéirai...

— Je veux, dit la fausse reine, que vous me receviez à femme devant tous vos barons, et que vous me teniez désormais pour épouse et pour reine... Mais, avant que je ne vous laisse aller, vous me jurerez sur les Saints Livres que vous me tiendrez cette promesse et ferez comme je viens de vous dire...

Le roi acquiesça à ce qu'elle demandait, mais en faisant cette réserve :

— Dame, pour n'être point blâmé de mes barons et de mes clercs, il conviendra que vous fassiez une chose que je vous dirai...

— Laquelle, Sire?...

— Vous ferez venir, pardevant moi, les plus hauts hommes que vous ayez, afin qu'ils témoignent que vous êtes bien la fille du feu roi Léodagan de Camelide, et ma compagne par loyal mariage... Alors, je manderai mes barons pour entendre ce que les vôtres auront dit...

— Volontiers, répondit Genièvre... Prenons donc jour dès maintenant... Ce sera, si vous voulez, pour le jour de l'Ascension... Et, avant de faire cette assemblée, faites-moi, je vous prie, le serment que je vous ai demandé...

Lors, elle fit apporter les Saints Livres, et le roi Artus jura. Après cela, elle écrivit maints brefs des-



tinés à être envoyés dans tout le royaume de Camelide, pour inviter tous ses barons à se trouver devant elle, le jour de l'Ascension, en une sienne cité nommée Colorèbre.

D'autre part, le roi Artus envoya quérir messire Gauvain, son neveu, et ses autres amis, et leur manda qu'étant sain, sauf, et aise, ils eussent à se trouver le même jour en cette cité de Colorèbre.

Ici se tait le conte, à propos du roi Artus et de la fausse Genièvre, et il parle des barons de Bretagne, qui croyaient bien l'avoir perdu à tout jamais.

CHAPITRE XXX

Comment les barons du royaume de Logres voulurent élire monseigneur Gauvain pour leur roi, et comment ils surent que le roi Artus était en Camelide, et qu'il convenait qu'ils fussent tous à Colorèbre le jour de l'Ascension.

oyant l'absence du roi Artus qui se prolongeait outre mesure, les barons de Bretagne, je viens de le dire, commencèrent à douter qu'il revînt jamais.

Or, qu'est-ce donc qu'un pays sans roi, qu'un peuple sans chef? C'est un corps sans âme. Aussi le désarroi se mit-il parmi toute la baronnie du roi de Bretagne, et chacun se mit à guerroyer pour son propre compte, dans le but d'arriver, un jour ou l'autre, à créer plusieurs royaumes dans celui qu'Artus laissait veuf par son absence ou par sa mort.

La belle et malheureuse reine Genièvre, en attendant qu'on eût nouvelles de son seigneur, s'était retirée à Cardueil, où l'avaient suivie messire Gauvain, messire Yvain, Keux le sénéchal, Gallehault et Lancelot, avec quelques autres chevaliers et quelques autres dames et demoiselles, parmi lesquelles la dame de Mallehault.

Un matin, Gallehault, de concert à messire Yvain, fit assembler le plus de barons qu'il put et il leur dit :

— Seigneurs, le roi Artus notre sire est absent depuis un assez long temps sans que nous ayons eu de lui la moindre nouvelle... Ce silence est celui de la tombe... Il n'y a plus à en douter, notre seigneur est défunt... Il a péri victime d'un accident ou d'une trahison, et plutôt d'un accident que d'une trahison, puisque le cheval qu'il montait le jour de la fameuse chasse au sanglier a été retrouvé mort... Qu'était devenu le vaillant seigneur qui le montait ?...

— En effet, répondit messire Yvain, le roi notre sire est mort, bien mort, car s'il était vivant, il est impossible d'admettre qu'il ne nous l'eût pas fait savoir d'une façon ou d'une autre...

— Mais, s'il est en chartre privée quelque part, loin d'ici ? objecta Keux le sénéchal.

— On ne détient pas impunément un roi comme on ferait d'un simple écuyer, répliqua Gallehault : le roi Artus, dans cette hypothèse qu'il vécût et fût prisonnier quelque part, aurait trouvé moyen de nous avertir, ou la rumeur publique nous aurait averti pour lui. D'ailleurs, seigneurs, le temps s'écoule et les charges de ce royaume s'aggravent d'autant... Par ainsi, et pour ne pas noyer plus longtemps ma pensée dans un racontage inutile, je conclus à ce qu'il soit procédé au remplacement du roi Artus, et je n'hésite pas à déclarer que le seul successeur digne de lui, qu'on puisse élire, c'est monseigneur Gauvain, expert en prud'homie et en sapience...

— Monseigneur Gauvain est en effet l'homme qu'il nous faut, dit messire Yvain ; outre qu'il est vaillant homme de guerre et homme de bon conseil, il est le neveu du roi Artus, et cela ne fait que m'encourager à le choisir parmi les autres, s'il y en a d'autres.

— Le roi est mort, vive le roi ! dit Lancelot. Le roi Artus fut un vaillant prince : monseigneur Gauvain sera vaillant prince aussi, et le royaume de Logres n'aura qu'à s'applaudir d'avoir un pareil chef !...

Les barons présents applaudirent et acclamèrent messire Gauvain comme le plus digne successeur du roi Artus. Mais lui, se levant, répondit d'une voix grave et émue :

— Seigneurs et chevaliers, bien que ce choix que vous voulez bien faire de ma personne pour remplacer le roi Artus soit la plus glorieuse et la plus douce des récompenses du peu que j'ai su faire dans ma vie en prouesses de chevalerie, je ne m'en considère pas moins comme obligé à le repousser, par cette raison que je n'entends pas succéder à un vivant... Or, à l'heure où nous parlons, le roi Artus vit peut-être encore... Que dirait-il donc si, à son retour, il trouvait son trône occupé?... Abstenons-nous donc, seigneurs, patientons encore, et vous verrez que le temps donnera raison...

— Messire Gauvain, s'écria Gallehault, voilà, certes, de bonnes et loyales paroles, et elles n'ont rien qui nous étonne, tous tant que nous sommes ici, qui vous connaissons et aimons... Par malheur, l'attente n'est pas plus possible que le doute : le roi Artus n'est plus du monde des vivants, et le royaume de Logres a besoin d'un chef... Le roi Artus avait des ennemis, malgré sa loyauté et sa prud'homie ; ces ennemis-là peuvent se remuer, déjà peut-être le font-ils, et, en se remuant, susciter à ce pays d'inextricables embarras... A ces causes, il est urgent de pourvoir à sa succession et de lui choisir un successeur... Nous n'en avons pas trouvé de plus digne que vous : acceptez donc sans plus tarder, car il y a péril en la demeure...

— Sire Gallehault, et vous, seigneurs et chevaliers, répondit Gauvain, j'accepte donc, puisque vous le voulez si fortement, mais à une condition...

— Laquelle? demanda-t-on de toutes parts.

— C'est que nous ajournerons à la Pâque prochaine cette décision solennelle. Permettez-moi d'assigner ce terme à votre impatience que je m'explique en l'état où sont les affaires de ce royaume...

— A la Pâque prochaine, soit! dit messire Yvain. Mais songez que ce jour-là, il n'y aura plus pour vous à reculer...

— A la Pâque prochaine! dirent les barons.

Messire Gauvain, dans sa loyauté, avait proposé cet atermoiement parce qu'il espérait toujours que le roi Artus n'était pas mort, et que, d'ici là, il aurait donné de ses nouvelles.

Ce court délai accepté, chacun se retira, pour se retrouver bientôt, car la Pâque arriva; mais le roi Artus n'arriva pas.

Lors, les barons se réunirent de nouveau, et sommèrent messire Gauvain de tenir sa parole et de se déclarer.

Messire Gauvain, embarrassé, allait proposer un délai nouveau, il s'en entretenait à voix basse avec messire Yvain et Gallehault, lorsque celui-ci lui dit:

— Sire, acceptez, soyez roi de fait... Nous remettrons le couronnement à un an d'ici, de façon à donner au roi Artus le temps de nous faire savoir s'il est vivant ou mort.

Gauvain n'avait rien à répliquer à cela, et il ne répliqua rien.

Le soir de ce jour-là, vinrent à Cardueil les messagers qui apprirent que le roi Artus vivait encore, qu'il était en Camelide et qu'il conviait tous les barons de son royaume à se trouver, le jour de l'Ascension, à Colorèbre, pour s'y prononcer avec lui sur la validité du mariage de la fausse Genièvre.

— Vous voyez, seigneurs, que nous avons bien fait d'attendre! dit messire Gauvain à sa compagnie.

CHAPITRE XXXI

Comment les barons du pays de Logres se mirent en route pour se rendre à Colorèbre, où les attendait le roi Artus, et comment la pauvre Genièvre voulut d'abord n'y pas aller, pressentant pour elle de nouveaux malheurs.

Tous les barons du roi Artus, ainsi prévenus, comme l'étaient de leur côté les barons de Camelide, on fit des préparatifs de départ.

Le matin du jour où les hôtes de Cardueil devaient se mettre en route, Gallehault et messire Gauvain se présentèrent devant la belle reine Genièvre.

— C'est aujourd'hui le départ, madame, dit Gallehault tristement.

— Partez, si cela vous plaît, seigneurs, répondit Genièvre; quant à moi, je m'y refuse formellement.

— Pourquoi cela, madame?

— C'est vous qui me le demandez, sire Gallehault? Ah! ne devinez-vous donc pas que ce sera pour moi le coup de grâce, et qu'à la honte dont on m'a couverte déjà, on ajoutera cette honte suprême de la répudiation et de quelque chose de pis encore peut-être!...

— Vous vous forgez inutilement des terreurs et des maux, madame, reprit Gauvain. Le roi Artus, mon oncle bien-aimé, veut convoquer ses barons pour les faire prononcer solennellement au sujet de ce que vous savez, ce qui ne veut point dire que vous ayez quoi que ce soit à redouter...

— Ah! Gallehault, murmura la reine, ce n'est pas pour rien que j'ai ces angoisses... Vous savez bien que j'ai méfait et péché envers le plus prud'homme du monde, lequel est monseigneur Artus... Ah! voilà ce qui me poigne et pèse!... Mais qu'y pouvais-je faire? J'ai été vaincue par trop grande force d'amour, et mon cœur n'a pu se défendre d'aller vers celui qui a déjà dépassé tous les preux de ce monde par ses glorieuses prouesses de chevalerie... Je suis donc coupable, ami Gallehault, non pas de ce dont m'accuse cette fausse reine Genièvre, mais de ce dont je m'accuse moi-même... Et si j'ai si grande peur, ce n'est pas tant seulement de la répudiation que de la mort, car alors je perdrais mon âme après avoir perdu mon corps, n'ayant point eu le temps de me mortifier...

— Dame, répliqua Gallehault, n'ayez point souci de la mort, je vous le répète avec monseigneur Gauvain, car nous vous protégerons jusqu'au bout, croyez-le bien, et nul n'osera toucher à un cheveu de votre tête, nous vivants, et nous, c'est monseigneur Gauvain, Lancelot et moi, ainsi que nos compagnons de la Table Ronde... Si, par aventure, le roi était assez mal conseillé pour vous répudier, je vous donnerais, moi, le meilleur et le plus beau de mes deux royaumes, dont vous seriez ainsi dame et souveraine tous les jours de votre vie!...

Ainsi Gallehault et Gauvain réconfortèrent la belle reine Genièvre. Si bien qu'elle consentit à les suivre, et que, le même jour, tous trois partirent de Cardueil avec le reste de la baronnie.

CHAPITRE XXXII

Comment le roi Artus et les barons de Camelide firent jugement de la reine Genièvre, et la condamnèrent outrageusement.

Barons du pays de Logres et barons de Camelide se trouvèrent donc réunis à Colorèbre au jour fixé par le roi Artus et par la fausse reine Genièvre.

Lors, le roi parla en ces termes devant la baronnie des deux pays et devant les deux reines, la fausse et la vraie :

— Vous êtes tous mes hommes et vous me devez assistance en tout, comme sages et comme vaillants... Vous avez donc à prononcer aujourd'hui entre ces deux dames... Celle qui est de ce pays de Camelide affirme qu'elle est mon épouse et fille du roi Léodagan, à cette heure défunt... L'autre, que j'ai tenue jusqu'ici pour



dame et reine, en dit autant que la première... La vérité ne peut être bien connue que par vous : par ainsi, je vous prie de vous prononcer en cette délicate occurrence. Vous allez jurer tous, sur les Livres Saints, que vous ne prononcerez ni par haine ni par amour, mais seulement par justice, et vous ferez reine celle qui le doit être...

Le vieux Bertellac s'avança, étendit la main vers les Livres Saints que le roi avait fait apporter et dit, en montrant la demoiselle de Camelide :

— Je jure, sur Dieu et sur les saints, que cette reine Genièvre fut femme du roi Artus, et conjointe à lui comme fille du roi et de la reine de Camelide.

Après Bertellac vinrent, à tour de rôle, jurer tous les hauts hommes, tous les barons, tous les chevaliers dévoués à la fausse reine et gagnés par elle et par le vieux Bertellac.

En conséquence, la vraie reine Genièvre fut rejetée comme indigne, et la fausse fut acclamée comme vraie, à la grande joie de tous les gens du pays de Camelide et à la grande tristesse des gens du royaume de Logres.

Puis le roi Artus demanda à ces derniers ce qu'ils entendaient décider à l'égard de celle qui, pendant un si long temps, s'était fait tenir pour reine sans en avoir le moindre droit.

Gallehault, qui connaissait la pensée du roi, lui répondit :

— Sire, daignez attendre jusques à la Pentecôte prochaine, avant de prendre une décision à ce sujet, car si étrange chose ne doit subsister sans que vengeance n'en soit tirée...

— J'en référerai à mon conseil, dit le roi.

Puis, appelant messire Gauvain, il lui commanda de garder la reine jusques à la Pentecôte.

— Gardez-la soigneusement, ajouta-t-il, car si, ce jour-là, vous ne me la rendiez pas, je vous retirerais mon amitié et vous tiendrais pour déloyal et trahisseur...

Messire Gauvain promit et garda la reine jusques à la Pentecôte, époque où elle fut ramenée devant les barons assemblés de nouveau.

Lors, prenant la parole, le roi Artus dit :

— Seigneurs et chevaliers, quel jugement pensez-vous devoir faire à l'égard de celle qui m'a fait demeurer si longtemps en état de péché mortel, se substituant par artifice à ma véritable épouse?...

Le roi demandait l'opinion des autres. Quant à la sienne, on la devine aisément, car la veille, la fausse reine s'était jetée à ses pieds, puis dans ses bras, en lui disant qu'il n'aurait jamais joie d'elle s'il ne faisait point mourir sa fausse femme, laquelle, bien entendu, était la vraie. Et le roi Artus tenait beaucoup à avoir joie et béatitude de cette femme qui l'avait ensorcelée.

— Sire, répondit monseigneur Gauvain, j'ai tant aimé et respecté jusqu'ici ma dame la reine, que vous avez présentement répudiée, qu'il m'est impossible de me prononcer autrement que dans le sens le plus favorable pour elle...

Gallehault dit à son tour :

— Sire, il convient de mener cette affaire avec grande débonnaireté ; pour mieux nous décider, nous vous prions d'accorder un répit de quarante jours...

— Je n'accorde aucun répit, répondit le roi. Prononcez-vous présentement, ou je m'adresserai à d'autres qu'à vous!...

Les barons de Logres répliquèrent qu'ils n'en feraient rien, et le roi, alors, appela les barons de Camelide et leur commanda de prononcer le jugement auquel se refusaient les premiers.

Les barons de Camelide se consultèrent, et bientôt le vieux Bertellac s'avança, disant :

— Ecoutez, seigneurs barons de Bretagne, le jugement qui a été fait par le commandement du roi Artus. Ce jugement est que celle qui a été en sa compagnie contre Dieu et contre raison soit condamnée outrageusement, et de la façon qui suit : Toutes les choses qu'elle portait au sacrement seront défaites en elle ; ses cheveux seront rasés pour avoir indûment porté la couronne; la peau de ses mains sera enlevée, pour avoir indûment touché à la personne du roi; la peau des joues sera également enlevée, afin qu'elle soit mieux reconnue désormais et signalée au mépris et à l'animadversion du monde... Voilà ce qui a été résolu !

— Jamais le roi Artus n'a fait plus inique jugement! dit monseigneur Gauvain.

Autant en dit messire Yvain. Autant en dirent Gallehault et les autres barons, attristés de cette affaire.

Quant à Lancelot, il s'avança au milieu de l'assemblée.

CHAPITRE XXXIII

Comment, le jugement outrageux une fois prononcé, Lancelot du Lac s'avança et défia trois barons de Camelide, lesquels acceptèrent le combat.

Il s'avança tranquillement, quoiqu'il souffrît au fond du cœur, et retira de son cou son manteau, qui était de riche drap et bordé d'hermine.

Chacun le regarda avec curiosité et avec intérêt, car il était ainsi d'une grande beauté. Il avait la chair d'un brun clair et doux. Sa barbe était à peine fournie de poils, ce qui ajoutait encore à la grâce de son visage qu'éclairaient si bien déjà les rayons de ses beaux yeux et les sourires de sa belle bouche rouge.

Après avoir jeté son manteau, il se tourna vers le roi Artus et lui dit :

—Sire, je vous demande en mon nom, et en celui des autres vaillants hommes mes compagnons qui sont céans, si vous avez réellement fait le jugement qui vient de nous être dit?

— Oui, répondit Artus, mais je ne l'ai pas fait seul : j'ai été aidé en cela par les sages hommes que voici.

Et il lui montra les barons de Camelide, parmi lesquels le vieux Bertellac.

— Sire, reprit Lancelot, j'ai été de votre maison : je n'en veux plus être! J'ai été compagnon de la Table Ronde : je n'en serai plus!



— Pourquoi cela, beau doux ami? demanda le roi.

— Parce que ce jugement que vous avez fait sur ma dame est mauvais et déloyal, ce que je suis tout prêt à montrer à l'encontre de vous ou d'un autre... Plus encore, je suis tout prêt à faire bataille contre trois chevaliers, me croyant suffisant pour une si facile tâche, puisqu'il s'agit de défendre le droit contre la trahison...

— Lancelot, reprit le roi, il est vrai que vous êtes un preux chevalier et que vos prouesses sont connues en maintes terres... Mais vous avez trop entrepris en entreprenant de fausser mon jugement, et en osant ce que nul jusqu'ici n'a osé faire. Je vous aime assez pour vous pardonner cette folie et pour vous demander de continuer à être mon compagnon et mon ami comme par le passé.

— Je demande, Sire, répondit Lancelot avec fermeté, à combattre contre vous ou contre trois autres chevaliers pour prouver la déloyauté et l'injustice du jugement prononcé contre ma dame.

— Je ne permettrai jamais que vous joutiez seul contre trois! s'écria le roi.

— Trois chevaliers qui ont prononcé contre leur conscience, comme ont fait les barons de Camelide, ne sont pas bien à redouter, Sire; c'est à peine s'ils en valent un à eux trois!...

Le roi persistait à ne pas vouloir autoriser cette bataille; mais les barons de Camelide, outrés du dédain que semblait faire d'eux Lancelot, déclarèrent accepter le défi pour trois d'entre eux, qui vinrent offrir leurs gages.

CHAPITRE XXXIV

Comment Lancelot du Lac vainquit les trois chevaliers de Camelide et délivra ainsi la reine Genièvre du blâme qu'on lui avait voulu jeter.

Le lundi suivant, dès le matin, les trois chevaliers de Camelide apparurent, armés à la guise de leur pays, et, après eux, parut Lancelot du Lac.

Ce dernier avait avec lui Gallehault et tous les barons de la maison du roi Artus. Monseigneur Gauvain lui laça les courroies et les attaches de son haubert, aidé en cela par Gallehault, car ils n'auraient pas souffert que d'autres qu'eux y missent les mains. Quand il fut armé, Gallehault lui mit l'écu au cou, lui ceignit sa propre épée, en le priant, pour l'amour de lui, de la porter et de s'en bien servir, ce que lui promit Lancelot.

Puis il monta sur un excellent cheval qui, ainsi que l'épée, appartenait à Gallehault, et s'en vint en la lice, devant la maison du roi Artus, à l'une des fenêtres de laquelle se tenait orgueilleusement la nouvelle reine. Quant à la pauvre Genièvre, elle était au haut d'une tour voisine, sous la garde de Keux le sénéchal et de trois autres.

Lancelot vint donc et se plaça précisément de manière à avoir le visage tourné vers cette tour qui renfermait sa mie.

— Gallehault! cria-t-il à son compagnon.

Gallehault s'approcha de lui, triste de le voir engagé en cette bataille.

— Sonnerez-vous bientôt du cor? lui demanda l'amant de Genièvre.

— Beau doux ami, répondit Gallehault, je vois bien qu'il faut vous obéir et qu'il vous tarde d'en venir aux coups..

— Pour Dieu, sonnez, Gallehault!

Gallehault donna le signal, et, tout aussitôt, mettant sa lance sous l'aisselle, Lancelot lança son cheval en avant à la rencontre du premier chevalier de Camelide.

Les écus résonnèrent sous l'entre-choquement des glaives. Mais la joute ne dura pas un long temps; car, au passer, Lancelot s'y prit si bien qu'il entra sa lance dans le corps de son adversaire, qui tomba mort sur le pré.

Le cor sonna de nouveau, et Lancelot, retirant sa lance du cadavre, se remit en place pour entamer le second chevalier, qui lui arriva sus avec grand train et grande furie. Ce dernier rompit sa lance, et Lancelot son écu; mais le haubert demeura entier, et, faisant volter habilement son cheval, il désarçonna son ennemi et arriva aussitôt sur lui, l'épée haute.

En se voyant à terre et voyant Lancelot à cheval, l'épée levée sur sa tête, le chevalier de Camelide commença à trembler.

— Sire chevalier, vous avez peur, lui dit Lancelot. Mais on ne me fera jamais le reproche de combattre à cheval quand mon adversaire est à pied!...

Et, ce disant, il descendit, attacha son cheval à un arbre et s'en revint à son ennemi, l'épée haute. Il est inutile d'ajouter qu'il le malmena fort; à ce point que l'autre, tout meurtri, en plus de dix endroits du corps, devint de plus en plus troublé, ne sachant pas s'il devait avouer la félonie de la dame pour laquelle il combattait.

Or, le pré où avait lieu la bataille était bordé d'un côté par une rivière profonde, et de l'autre par une rangée épaisse de dames et demoiselles, de seigneurs et de chevaliers. Lancelot dirigea vers la rivière son ennemi épuisé, pour l'y faire choir et noyer, ce que celui-ci, devinant bien et ayant grand'peur de mourir, il lui cria :

— Ah! Lancelot, gentil chevalier, ne me tuez pas! ne me tuez pas, par pitié!

— J'y consens, répondit Lancelot, mais c'est à la condition que ta bouche reconnaîtra que ceux qui ont fait le jugement outrageux contre madame la reine sont traîtres et déloyaux.

— Mais si j'avoue cela, je serai perdu!

— Tu le seras bien davantage en ne l'avouant pas, et, puisque tu hésites, sois châtié!

Et il leva son épée sur le chevalier de Camelide, lequel se sauva prudemment au milieu du pré, en criant merci!

— Ah! mauvais chevalier couard! lui cria Lancelot, tu vas mourir, atteint par cette bonne épée, car il vaut mieux cent fois mourir ainsi que de mener une vie honteuse!

Et il lui fendit le heaume et la tête d'un seul coup rudement asséné.

— Ah! bonne épée! s'écria Lancelot en regardant sa lance que venait de rougir le sang du chevalier de Camelide, quiconque vous tient en sa main se sent le cœur large et agrandi!...

Et, la remettant au fourreau, il alla où était son cheval, monta dessus, reprit sa lance et revint se placer en face du troisième chevalier.

Le cor sonna pour la troisième fois et les deux adversaires se coururent sus avec une grande roideur; si bien qu'au bout d'un quart d'heure, tous deux se retrouvaient à pied, l'épée à la main. Ils s'entre-coupèrent leurs heaumes et leurs hauberts, et se détranchèrent mutuellement les épaules; tellement qu'un sang vermeil en sortit et s'en alla marbrer de taches l'herbe verte du pré.

Bientôt le chevalier de Camelide commença à gauchir et à comprendre que sa fin était proche, car Lancelot lui arracha le heaume de la tête et s'apprêta à lui donner le coup de grâce, mais l'autre, se jetant à ses pieds, lui cria :

— Sire chevalier, je vous crie merci! Ne me tuez pas!

— Tu n'auras pas plus de merci que les autres! répondit Lancelot avec colère en le frappant en pleine poitrine, du pommeau même de son épée, si bien que le sang en jaillit à travers les mailles du haubert.

C'en était fait de ce chevalier; encore un coup et il allait rejoindre ses deux compagnons dans l'éternité. Heureusement pour lui, Gallehault, saisi de pitié; car cet homme avait bien combattu; Gallehault alla crier grâce au roi Artus.

— Je ne le puis, répondit le roi; et je le voudrais bien comme vous... Mais maintenant, Lancelot ne voudra pas m'accorder cela, car j'ai perdu tout crédit sur son esprit, ce qui me poigne douloureusement.

— Il y a un moyen d'obtenir cela de lui, Sire, reprit Gallehault. C'est de prier la dame pour qui il combat de l'en prier elle-même : il lui obéira bien certainement, et cet homme aura la vie sauve...

Lors, Artus s'en alla vers la reine, et celle-ci, le voyant venir, descendit à sa rencontre.

— Dame, lui dit-il, vous êtes quitte, puisque voilà que Lancelot a vaincu les trois chevaliers de Camelide... Mais ce troisième, qu'il combat encore, il va l'achever si vous n'intervenez vous-même pour le prier de l'épargner...

— Sire, répondit Genièvre, je le ferai puisque tel est votre plaisir.

Et elle s'en alla vers Lancelot, tomba à ses pieds et lui dit :

— Bel ami, je vous crie merci en faveur de ce chevalier! Faites-lui grâce pour l'amour de moi...

Genièvre pleurait en disant cela.

— Dame, ne pleurez point, lui dit Lancelot, je vous octroie volontiers ce que vous me demandez, parce que je ne puis rien refuser à celle qui a eu pour moi tant de maternelle bonté.

— Je vous remercie, loyal ami, de vous souvenir ainsi, quand tant d'autres ont oublié! répliqua Genièvre, joyeuse et mélancolique tout à la fois.

Par ainsi, les barons de Camelide étaient convaincus de faux jugement, ce qui les irritait fort.

CHAPITRE XXXV

Comment Gallehault donna à la reine Genièvre la terre de Soreloys, par le congé du roi Artus, et comment elle y alla et reçut la foi de ses hommes.



Lancelot délivra la reine Genièvre de toute honte et tout blâme, ce qui causa grande joie à tous ceux qui l'aimaient, et ils étaient nombreux.

La nuit, Gallehault et Lancelot s'en vinrent en la maison de messire Gauvain, où était la reine Genièvre, et, là, Gallehault dit à cette princesse :

— Dame, malgré la triple victoire de notre bel ami Lancelot, vous êtes dès aujourd'hui démariée d'avec monseigneur Artus pour tout le temps qu'il plaira à Dieu que cela soit ainsi... Jusques-là, et comme par le passé, tous les barons vous doivent aimer et respecter comme leur dame et reine, car vous les avez toujours honorés et chers tenus, et je m'en loue personnellement sur tous autres..... A cette cause, ma dame je viens vous offrir la plus belle terre qui soit au monde, c'est-à-dire un royaume digne de vous qui êtes si digne d'être reine, lequel vous permettra de vivre à l'abri des tentatives de cette nouvelle et fausse reine avec laquelle le roi veut continuer à vivre.

— De cette chose je vous remercie grandement, mon loyal ami, répondit Genièvre; mais je ne pourrai accepter ce que vous m'offrez là sans le congé exprès de monseigneur le roi...

Ils continuèrent à parler ainsi de choses et d'autres jusques au matin, où la reine Genièvre s'en alla trouver le roi Artus au moment où il sortait de sa chambre.

— Sire, dit-elle en s'agenouillant devant lui, je m'en vais par votre commandement, je ne sais en quel lieu; par ainsi, dites-moi, je vous prie, votre bon plaisir à ce propos... Mettez-moi, s'il vous plaît, en tel lieu que je puisse sauver ma vie et où mon corps n'ait rien à craindre de ses ennemis... Non que je veuille prendre terre qui soit vôtre, car j'en ai trouvé une qui ne vous appartient pas...



— Où est cette terre, et qui vous la veut donner? demanda le roi.

Gallehault, qui était là, parmi la foule des seigneurs qui faisaient compagnie au roi, Gallehault sortit des rangs et dit :

— Sire, je veux lui donner la plus belle terre qui soit, laquelle n'est pas vôtre et ne sera plus mienne à l'heure où madame Genièvre aura accepté : je veux parler du royaume de Soreloys...

— J'en veux parler avec mes barons, répondit le roi.

Gallehault se retira discrètement à quelque distance, et Artus s'entoura de ses compagnons ordinaires, monseigneur Gauvain, monseigneur Yvain, Keux le sénéchal et les autres.

— Seigneurs, leur dit-il, madame Genièvre et moi nous ne vivrons plus ensemble... Mais comme, en somme, je n'ai pas le droit de faire mépris d'elle et de la laisser aller à l'aventure, il convient que je lui assigne une demeurance digne d'elle et de moi. Or, le roi Gallehault, mon fidèle allié comme vous savez, et de plus, notre fidèle compagnon de la Table Ronde, vient de m'offrir, pour ma dame, la plus belle et la plus riche terre de son royaume de Soreloys... J'ai une telle fiance en lui, en sa loyauté et en sa sagesse, et d'ailleurs cette offre est en soi si honorable et si flatteuse, que je suis tenté d'accepter... Mais vous êtes hommes de conseil autant que de vaillance. A ces causes, je vous consulte. Dois-je accepter ou refuser l'offre de Gallehault?.....

— Je pense comme vous, Sire, répondit messire Gauvain, et fais, comme je dis, grand cas de monseigneur Gallehault... Par ainsi, m'est avis que vous devez accepter son offre et laisser aller madame Genièvre, ma tante, en Soreloys.

— Est-ce aussi votre avis, messire Yvain?

— Oui, sire.

— Et vous, sénéchal?

— C'est aussi le mien, Sire...

Les autres barons, qui aimaient et respectaient la reine Genièvre, en dirent autant au roi Artus, devinant bien qu'en Soreloys elle serait plus en sûreté que partout ailleurs.

En conséquence, Gallehault fut rappelé.

— Sire Gallehault, dit Artus, nous vous remercions et nous acceptons... Vous pourrez partir comme vous voudrez et quand vous voudrez...

— Dieu vous garde, Sire! répondit Gallehault en s'inclinant.

— Dieu garde ma dame Genièvre! dit le roi Artus.

CHAPITRE XXXVI

Comment la reine Genièvre s'en alla en Soreloys, sous la garde de Gallehault, et comment Lancelot et la dame de Mallehault la suivirent.



Une fois résolu, le départ de la reine Genièvre ne tarda pas à s'effectuer. Elle s'en alla deux jours après le combat de Lancelot contre les trois chevaliers de Camelide, et il va sans dire que ce vaillant gentilhomme l'accompagnait, avec Gallehault et la dame de Mallehault, ne voulant pas remettre en d'autres mains le soin de veiller sur une si précieuse existence.

On partit donc, et, au bout d'une huitaine de jours, on arriva dans la cité capitale du pays Soreloys.

Le lendemain, Gallehault donna une grande fête à laquelle il convia toute la baronnie des environs, et, à l'issue de cette fête, il fit prêter serment de fidélité à tous ses barons entre les mains de la belle reine Genièvre, reconnue souveraine.

— Maintenant, ma dame, dit-il à cette intéressante princesse, lorsque, le soir, il se retrouva avec elle, Lancelot et la dame de Mallehault, maintenant je ne suis plus ici, comme dans votre royaume de Logres, que votre chevalier et votre respectueux sujet... Il ne tiendra qu'à vous d'oublier les ennuis passés que, de notre côté, nous essayerons de dissiper, si vous y consentez.

— Je ne veux rien oublier, Sire, répondit Genièvre, parce je tiens à me souvenir et de ma faute et de votre bonté...

— Votre faute, ma dame?

— Ah! vous savez bien de quoi je veux parler... Et Lancelot le sait bien aussi... Approchez, mon doux ami, ajouta Genièvre en faisant signe à Lancelot, qui se tenait debout, respectueux et mélancolique, à quelque distance d'elle...

Lancelot s'approcha, et, par discrétion, Gallehault s'éloigna.

— Lancelot!... commença Genièvre.

Elle ne put achever. Les larmes lui coupèrent la voix.

Lancelot tomba à ses genoux, lui prit tendrement la main droite et la porta à ses lèvres.

— Vous pleurez, ma dame?

— Je pleure sur vous, mon doux ami...

— Sur moi?...

— Oui, sur vous, que je condamne à l'isolement et à l'inaction..... car vous ne m'abandonnerez point, n'est-ce pas?...

— Vous abandonner!... Avez-vous pu le penser jamais?...

— Oui, j'y ai pensé un instant, mon doux ami...

j'y ai pensé, parce qu'un instant j'ai jugé cette séparation nécessaire, à cause de la faute que nous avons commise l'un et l'autre et qu'il ne faut pas aggraver... J'ai songé à nous séparer, parce que j'ai douté un instant de votre courage et du mien; mais à présent je ne doute plus ni de vous ni de moi... Nous vivrons ensemble, mon doux ami, mais il faudra renoncer l'un et l'autre aux précieux bonheurs que nous avons goûtés ensemble si souvent et l'un par l'autre...

Lancelot tressaillit à cette menace, et Genièvre, qui surprit ce tressaillement, se hâta d'ajouter :

— Notre amour ne s'éteindra pas pour cela, mon doux ami, non certes! une si belle flamme ne peut mourir ainsi, car alors nous serions sans excuse de nous avoir aimés... Non, non, mon doux ami, notre amour nous survivra, bien loin de mourir avant nous!... Seulement, à cause de la position que les événements m'ont faite, je suis tenue à la plus grande pureté de conduite... et ici plus que là-bas je dois être à l'abri du plus léger soupçon... Que monseigneur Artus fasse à sa guise; cette infidélité lui est permise et elle m'est défendue... Je ne cesserai donc pas de vous aimer, car vous êtes et serez toujours pour moi le plus beau, le plus vaillant et le plus loyal des hommes... Mais nous nous en tiendrons l'un envers l'autre aux manifestations pures de l'affection... C'est ainsi que nous passerons ce temps d'exil... Est-ce une tâche au-dessus de vos forces, mon doux ami?...

— J'essayerai de vous obéir, ma dame, répondit Lancelot avec accablement.

CHAPITRE XXXVII

Comment, quatre mois après, la fausse reine Genièvre et le vieux chevalier Bertellac tombèrent malades, et comment Artus fut mandé en grande hâte pour recevoir l'aveu de la trahison dont sa femme avait été victime.

Epris toujours de la fausse reine Genièvre, le roi Artus continuait à vivre avec elle et à oublier, par conséquent, celle qu'il avait reléguée en Soreloys.

L'apostole qui tenait le siége de Rome sut tous les détails de cette affaire, et il mit en interdit la terre du roi Artus, lui enjoignant de reprendre sa première femme, tant qu'il n'en serait pas séparé par congé spécial de la sainte Eglise.

Mais le roi Artus avait été si bien ensorcelé par les charmes de cette fausse reine Genièvre, qu'il ne tint nul compte de cette interdiction de l'apostole de Rome et qu'il continua, comme par le passé, à vivre très-amoureusement avec la demoiselle de Camelide, au préjudice de la véritable reine Genièvre, sa première compagne.

Cela dura quatre grands mois, au bout desquels la fausse reine Genièvre, étant allée en Camelide avec le vieux chevalier Bertellac pour un voyage de quelques années seulement, tomba tout à coup malade, et lui après elle.

Les méchants se sentent lâches en face de l'éternité. Ils comprennent vaguement, mais enfin ils comprennent, que, pour faire ce grand voyage que nous faisons tous, il ne faut pas partir avec la conscience chargée, de peur de trébucher en route. Le remords vint donc à la fausse reine Genièvre et à son vieux complice, le chevalier Bertellac. Et ce remords se mit à grandir à mesure qu'ils sentirent l'un et l'autre approcher le moment du départ suprême.

Alors, quand elle fut bien sûre que l'arrêt du Destin était irrévocable et qu'il ne lui restait que juste le temps pour décharger sa conscience du faix qui l'oppressait si violemment, la dame de Camelide envoya un messager au roi Artus pour le prier d'accourir auprès d'elle afin de recevoir son dernier soupir, et, avec son dernier soupir, son dernier aveu.

Le messager partit et fit diligence. Quelques jours après, le roi Artus était au chevet de la moribonde.

— Sire, dit-elle en le repoussant avec terre. quand il voulut s'avancer pour l'approcher. Sire, éloignez-vous de moi, car je suis une lépreuse...

Artus s'éloigna involontairement, sans savoir pourquoi, et seulement pour obéir à cette injonction qui lui était faite d'un ton si impérieux.

— Qu'avez-vous donc, ma douce amie? lui demanda-t-il, lorsque le premier moment d'ébahissement fut passé.

— J'ai, Sire, que je vais paraître bientôt devant le Grand Juge, et qu'avant de me trouver face à face avec lui, j'ai besoin de décharger mon cœur d'un poids horrible qui m'étouffe à cette heure... Sire, ajouta la demoiselle de Camelide avec un effort, je vous ai trompé!...

Le roi Artus fit un saut en arrière comme s'il eût marché sur un serpent, et il regarda la mourante avec des yeux épouvantés.

— Je vous ai trompé, Sire, répéta-t-elle; je vous ai trompé par amour et par ambition. Maudissez-moi à cause de mon ambition; pardonnez-moi à cause de mon amour... Et surtout, Sire, obtenez pour moi le pardon de votre légitime compagne, la reine Genièvre, que j'ai failli faire mourir, et sur laquelle j'ai laissé peser jusqu'ici la plus outrageante et la plus infâme des calomnies!...

Lors, la moribonde raconta au roi, dans tous ses détails, l'intrigue perfide dans laquelle elle l'avait enveloppé. Elle lui dit que, fille du sénéchal du roi Léodagan, elle avait conçu pour lui, du jour où elle l'avait vu, une passion qui n'avait pu s'éteindre, tout au contraire, puisqu'elle avait tout mis en œuvre pour la satisfaire, ce à quoi elle était arrivée à l'aide du vieux chevalier Bertellac, et en corrompant la plupart des barons influents du pays de Camelide.

— Mais vous avez juré sur les Saints Livres, et eux aussi! s'écria le roi Artus, confondu de tant d'audace et de perfidie.

— Oui, Sire, j'ai fait cela, répondit la moribonde

en se voilant le visage pour ne pas laisser voir l'épouvante horrible qui y était déposée ; oui, Sire, j'ai fait cela, et si vous me pardonnez, ce que je n'ose espérer, Dieu ne me pardonnera pas, lui, car j'ai blasphémé son saint nom !...

— Dieu pardonne toujours aux plus grands pécheurs comme aux plus humbles, reprit Artus. Il vous pardonnera; mais les hommes, qui sont plus inexorables que lui, ne vous pardonneront jamais, ni à moi non plus, à moi, votre complice involontaire!...

— Ah! cher Sire, ne vous accusez pas ainsi : vous me torturez trop!... Ne vous accusez pas, je vous en supplie!... Et puisque j'ai fait le mal, je vais essayer de le réparer...

— Comment cela, malheureuse pécheresse? demanda Artus.

— Le mal a été fait publiquement, la réparation sera publique aussi... Il est trop tard aujourd'hui, et je me sens bien épuisée... Mais demain, car j'espère que Notre-Seigneur sera assez miséricordieux pour me faire vivre jusque-là, demain, vous réunirez en cette salle le plus de barons de ce pays que vous pourrez... Et là, devant eux, à haute voix, je m'accuserai et vous demanderai pardon de l'outrage que j'ai attaché à votre nom et à celui de madame la reine Genièvre... Retirez-vous présentement, Sire, et laissez-moi me préparer à l'acte solennel de demain.

Le roi voulut parler ; mais à un geste désespéré que fit la mourante, il comprit qu'insister ce serait la tuer, et se ravit ainsi le bénéfice de sa confession.

Il se retira donc, tout remué par ce qu'il venait d'entendre.

CHAPITRE XXXVIII

Comment, en présence des barons de Camelide, la fausse reine Genièvre fit l'aveu de son crime et en demanda pardon à Dieu et aux hommes.

Si le roi Artus dormit, on en peut douter. Ce qu'il venait d'apprendre était un tel tissu de trahisons et de félonies, qu'il en était comme hors de son sens et se refusait par moments à croire à la réalité de ce qu'il avait entendu.

Cependant, l'évidence était là; les paroles de la moribonde résonnaient encore sinistrement à son oreille : il fallait croire!

— Avoir été si longtemps aveuglé par cette magicienne! murmurait-elle en se promenant à grands pas. Et madame Genièvre, que j'ai répudiée!... Et mes barons qui ont été témoins de ma folie!... Ah! j'ai la moitié de ce crime à me reprocher... Je suis coupable, moi aussi, et j'ai un pardon à demander et à obtenir!... L'obtiendrai-je?...

Dans cette soirée, dont les heures eurent un vol de plomb pour lui, le roi Artus envoya des messagers aux plus influents barons de la cité, leur enjoignant de se trouver le lendemain à midi dans la grand'salle de son hôtel pour y entendre une communication importante.

Puis, ces messagers partis, il alla à plusieurs reprises s'informer de l'état de santé de la fausse reine Genièvre et du vieux chevalier Bertellac. Tous deux vivaient encore, mais ils n'en valaient pas mieux pour cela. Au point du jour, même, le vieux chevalier expira sans avoir pu voir le roi, prévenu trop tard, et sans avoir pu lui demander pardon de la participation qu'il avait prise au crime dont il avait été la victime.

— Pourvu qu'elle vive jusqu'à midi! murmura le roi, en apprenant la mort de Bertellac et en songeant à l'état dans lequel devait se trouver la dame de Camelide.

Le lendemain donc, à l'heure de midi, arrivèrent les barons du pays qu'il avait envoyé chercher. Ils furent introduits dans la chambre de la mourante, qui s'était fait appareiller pour cette imposante cérémonie, et ceux qui ne purent entrer, faute d'espace, restèrent sur le seuil.

— Seigneurs, leur dit le roi Artus, je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la déclaration la plus importante du monde, laquelle va vous être faite par madame que vous voyez là étendue... Dites, madame, ajouta-t-il, dites tout ce que vous avez à dire, maintenant...

La moribonde fit un hoquet violent qui fit craindre un instant qu'elle ne passât de vie à trépas. Mais, tout à coup, se redressant sur son séant, les yeux brillants, la face livide et convulsée par les approches de la mort, elle murmura :

— Je déclare ici que je ne suis qu'une malheureuse pécheresse indigne de pardon, quoique repentante... Je ne suis pas la reine Genièvre... Je ne suis pas la fille du roi Léodagan de Camelide... Je ne suis que la fille de son sénéchal, comme quelques-uns d'entre vous le savent bien... Je n'accuse personne que moi... Moi seule ai machiné ce diabolique complot contre l'honneur du roi Artus et de la reine Genièvre, à qui je demande bien humblement pardon... J'ai fait outrage à qui ne le méritait pas... Je m'en repens... Si je devais vivre, j'aurais mérité le dernier supplice... Mais le Grand Juge m'appelle à lui... Il me pardonnera peut-être... Pardonnez-moi, Sire...

La fausse reine voulut parler encore ; mais ses lèvres seules remuèrent, aucun son n'en sortit.

— Que Dieu ait votre âme! murmura le roi Artus.

Alors, comme si cette pauvre pécheresse n'eût attendu que ce viatique pour partir, ses bras tendus se détendirent, ses yeux se fermèrent, une écume rosée vint flotter sur ses lèvres, et elle retomba expirée sur sa couche.

— Sire, dirent les barons pour arracher le roi Artus à l'émotion qui venait de s'emparer de lui, permettez-nous d'aller en Soreloys pour crier merci à la reine Genièvre et la ramener dans vos bras...

— Faites, répondit le roi Artus pensif.

—

CHAPITRE XXXIX

Comment les barons de Camelide allèrent crier merci à la reine Genièvre et la ramenèrent à Kamalot avec Gallehault, Lancelot et la dame de Mallehault.

Les barons de Camelide avaient, eux aussi, un outrage à se faire pardonner, et ils avaient hâte d'arriver en Soreloys.

Enfin, ils arrivèrent, et, sans désemparer, allèrent droit au palais qu'habitait la reine Genièvre.

Ils demandèrent à l'entretenir, au nom du roi Artus, et furent introduits aussitôt.

— Dame, lui dirent-ils en pliant le genou, nous venons céans vous faire amende honorable et vous crier merci...

— Qu'est-ce donc? demanda Genièvre étonnée.

— Nous vous avons laissée outrager, madame, sans songer un instant à prendre votre défense, ce qui nous poigne à cette heure, car nous vous aurions ainsi épargné des ennuis et nous nous serions épargné à nous-mêmes un remords...

— Mais, encore un coup, de quoi s'agit-il donc, seigneurs?

— Ne le devinez-vous pas, madame, et voulez-vous donc nous forcer à de pénibles aveux?...

— En vérité, je ne devine pas... Instruisez-moi vitement, je vous prie, puisque vous dites venir céans au nom de monseigneur Artus...

— Eh bien! madame, celle qui se disait fille du roi Léodagan et femme légitime du roi Artus, à votre grand dommage, vient de mourir, confessant publiquement son indignité...

La reine Genièvre, à ces paroles, jeta un regard plein d'éloquence à Lancelot, comme pour lui dire :

— Je savais bien que mon épreuve finirait!

Les barons de Camelide reprirent :

— La confession a été complète, madame; rien n'y a manqué, pour la plus grande gloire de votre vertueuse personne et pour la plus grande humiliation de la coupable... Le roi Artus, alors, a senti ses yeux se dessiller, et il nous a dépêchés vers vous pour vous crier merci et vous supplier de revenir auprès de lui, en sa bonne cité de Kamalot, où il espère vous faire oublier le passé...

— Tout est oublié! s'écria la reine. J'ai hâte d'aller retrouver mon seigneur le roi, qui doit être bien angoisseux...

— Nous partirons quand il vous plaira, madame!...

— Que me conseillez-vous, beau sire? demanda Genièvre à Lancelot.

Lancelot était devenu sombre et soucieux depuis quelques instants. Il songeait à part lui que sa mie allait lui échapper pour retomber en possession de son seigneur et roi. Cet exil de quatre mois, malgré l'absence de toutes privautés de part et d'autre, avait eu pour lui des charmes âpres dans lesquels il s'était complu. Il avait pu jouir librement de la vue et de la parole de sa belle maîtresse, et voilà que maintenant il fallait renoncer à ce bonheur particulier, qui valait bien l'autre bonheur!

Aussi, quand la reine l'interrogea, ne répondit-il pas tout de suite, troublé qu'il était dans son rêve. Quand il fut réveillé, il dit :

— Je n'ai rien à conseiller à personne, ma dame... Le devoir ne se conseille pas... Le roi vous a éloignée, vous avez obéi sans vous plaindre; il vous rappelle, c'est à vous de savoir si vous devez obéir encore...

— Mais... demanda Genièvre avec inquiétude, ne viendrez-vous pas avec nous?

— Je vous accompagnerai, ma dame, comme il convient que je le fasse; mais, une fois que vous aurez repris le rang que vous n'auriez jamais dû quitter, je vous supplierai de m'octroyer la permission de m'éloigner pour courir les aventures...

La reine pâlit à cette menace si terrible pour son cœur, et une larme coula de ses yeux sur ses belles joues.

— Ah! mon doux ami, murmura-t-elle, vous allez me rendre malaisé l'accomplissement de mon devoir!...

Gallehault, à ce moment, jugea à propos d'intervenir.

— Compagnon, dit-il à Lancelot, notre fortune est commune, et je veux courir les mêmes hasards que vous... Mais c'est à la condition que vous ferez quelque chose pour moi, qui suis disposé à tout faire pour vous... Vous n'étiez plus compagnon de la Table Ronde, parce que vous aviez cru devoir renoncer à cet honneur, à cause de l'outrage qui était fait à votre dame au profit d'une autre... Mais aujourd'hui que votre dame rentre honorablement dans tous ses droits de femme et de reine, vos griefs contre monseigneur Artus, son époux, doivent disparaître, et vous devez rentrer vous-même dans tous vos droits et priviléges de compagnon de la Table Ronde... Je vous adjure, au nom de notre mutuelle amitié, de ne pas persister plus longtemps dans une colère désormais sans motif, vous promettant, en retour, de vous accompagner partout où il vous plaira d'aller en quête d'aventures et de prouesses de chevalerie...

Lancelot ne put résister à ces amicales paroles. Il s'en vint accoler tendrement le bon Gallehault, et puis après, il alla s'agenouiller devant sa dame la reine et baiser le bord de sa robe de drap.

Le lendemain, tout étant prêt, la reine Genièvre se mit en route avec ses amis et les barons de Camelide.

CHAPITRE XL

Comment la reine Genièvre revint à Kamalot à la cour du roi Artus, et comment Lancelot du Lac, après avoir été rétabli compagnon de la Table Ronde, s'en alla avec son ami Gallehault en quête d'aventures.

Kamalot était dans l'attente de l'arrivée de la reine Genièvre, et tous ses habitants, à cet effet, avaient pavoisé leurs maisons et jonché leurs rues de fleurs.

La reine Genièvre arriva. Des acclamations enthousiastes l'accueillirent partout sur son passage, et lui prouvèrent ainsi qu'elle n'avait pas été oubliée, et que chacun l'avait regrettée comme il convenait qu'elle le fût.

Cette joie universelle la toucha plus qu'on ne saurait dire, et elle crut ses misères largement payées de cette façon.

Quant au roi Artus, il ne montra ni moins d'empressement ni moins de joie. Il avait tant de choses à se faire pardonner!

— Dame, dit-il à la reine Genièvre, je vous remercie du fond du cœur...

Artus ne voulut pas dire autre chose, par délicatesse, car, en demandant à sa femme pardon de l'outrage qu'il lui avait fait, c'eût été l'outrager une seconde fois. Puisqu'elle devait oublier, il était inutile qu'il lui rappelât rien.

L'accueil qu'il fit à Gallehault ne fut pas moindre. Seulement, au bout de quelques instants, son visage se rembrunit, il sembla chercher dans la foule quelqu'un qui n'y était pas.

— J'aurais voulu pouvoir remercier tout le monde aujourd'hui, dit-il à Gallehault... Mais il paraît que tout le monde ne veut pas être remercié...

— Sire, répondit Gallehault, vous voulez parler de mon loyal ami Lancelot du Lac?...

— Vous l'avez deviné, Gallehault... Sa haine persiste donc?... Il ne pardonnera donc jamais?...

— Sire, mon vaillant compagnon Lancelot n'a rien à pardonner à personne, car personne ne l'a offensé...

— Je l'ai offensé, moi, Gallehault, et mortellement, je le comprends bien, puisqu'il n'est pas céans avec vous...

— Vous vous trompez, Sire, car le voilà, dit Gallehault en allant prendre Lancelot par la main et en l'amenant devant le roi Artus. La foule vous le cachait, mais il ne se cachait pas...

— Beau sire, dit Artus à Lancelot, je n'ai jamais eu de meilleur chevalier que vous... Vos prouesses sont nombreuses et elles ont puissamment servi à illustrer la Table Ronde dont vous êtes le plus glorieux compagnon...

Lancelot mit un genou en terre en signe de soumission.

— A présent, Sire, que j'ai fait ce que je devais en accompagnant ma dame la reine jusqu'en cette cité, dit-il, je vous demanderai la permission de reprendre le cours de mes aventures...

— Vous nous quittez, déjà?...

— L'inaction me pèse, Sire...

— Partez donc, puisque tel est votre plaisir; mais souvenez-vous que vous êtes notre plus fidèle compagnon, et n'exposez pas inutilement une vie précieuse...

— Je me joins à monseigneur le roi pour vous faire cette recommandation, chevalier, dit la reine en jetant à Lancelot un regard que seul il comprit.

— Ami Lancelot, dit à son tour Gallehault, ne m'attendrez-vous pas céans quelques jours?...

— Je pars incontinent, répondit Lancelot.

— Eh bien! donc, à un mois d'ici, en mon château de Soreloys?....

— J'y serai, répondit Lancelot.

Et, après avoir salué la reine et le roi, il prit congé.

CHAPITRE XLI

Comment Lancelot du Lac, ayant quitté Kamalot, eut bataille avec plusieurs chevaliers, dont l'un était fils du roi Baudemagus, et comment, après deux mois, il apprit plusieurs nouvelles navrantes.

Étant dolent et mélancolieux, Lancelot s'en alla au hasard, comme une âme dépareillée.

Après avoir chevauché pendant plusieurs jours, il entra dans une épaisse forêt, bien faite pour la rêverie, et, en effet, il se mit à rêver à sa dame absente, se fiant pour le reste à son cheval.

Il rêvait ainsi depuis un peu de temps, lorsque, en relevant la tête, il aperçut, planté devant lui sur un roussin et lui barrant le passage, un chevalier armé de toutes pièces. Préoccupé comme il l'était en ce moment, il ne fit nulle attention à ce chevalier inconnu et chercha à passer outre, sans plus disputer.

— Qui es-tu, beau chevalier? lui demanda l'inconnu avec arrogance.

Lancelot, toujours affolé, ne répondit pas.

— Serais-tu, d'aventure, sourd ou muet? demanda de nouveau l'inconnu en lui barrant résolûment le passage.

— Ni sourd, ni muet, ni manchot, répondit enfin Lancelot en prenant du champ et en revenant sur l'inconnu, la lance sous l'aisselle.

Le chevalier avait été bien imprudent d'engager cette partie avec un si rude adversaire, car, dès cette première atteinte, il fut honteusement dés-

arçonné et s'en alla donner de la tête contre un arbre...

Lancelot, ainsi débarrassé, allait continuer sa voie, lorsque débouchèrent d'un taillis voisin cinq ou six chevaliers et autant de sergents, qui l'entourèrent avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître.

Néanmoins, comme il n'était pas homme à se laisser effrayer aisément, il joua de sa lance du mieux qu'il put, et parvint à faire lâcher prise à deux des plus acharnés. Mais ils étaient nombreux et il était seul. En outre, pour mieux l'accabler, le chevalier qu'il avait désarçonné se releva, remonta à cheval et s'en vint l'épée haute sur lui.

— Puisque c'est toi qui me vaut cela, lui cria Lancelot, il est juste que ce soit toi qne j'en récompense !...

Et il lui entra sa lance dans la gorge.

— Notre sire Maléagant est mort ! s'écrièrent les chevaliers en redoublant de coups sur Lancelot.

Lancelot fut désarmé, lié, et conduit dans la prison d'un château voisin, où on le laissa sans nourriture pendant quelques jours.

Peu à peu, cependant, on se relâcha de cette cruauté, et on lui fit passer quelques aliments grossiers qu'il mangea, faute d'autres.

Il resta ainsi deux mois, sans savoir quel sort on lui préparait et sans trouver aucun moyen d'évasion possible, jusqu'au jour où plusieurs sergents s'en vinrent lui ordonner de les suivre.

Il les suivit.

Quand ils furent arrivés dans une grande salle, où se trouvaient réunis plusieurs chevaliers, les sergents qui avaient amené Lancelot dirent à voix haute :

— Sire, voilà celui qui a osé porter la main sur le prince Maléagant, votre digne fils !... Ce n'est pas de sa faute si mon seigneur Maléagant n'est pas mort à cette heure; pas de sa faute, assurément.

Lancelot regarda celui auquel parlaient ainsi les sergents et reconnut en lui le roi Baudemagus, qui, de son côté, le reconnut parfaitement.

— Dans mes bras, vaillant Lancelot, dans mes bras ! s'écria Baudemagus, au grand ébahissement de ceux qui venaient d'amener Lancelot. Quoi ! ajouta-t-il en riant, c'est vous qui avez donné à mon fils Maléagant sa première leçon de chevarie ?... Croyez bien, mon vaillant compagnon, que si j'avais su plus tôt à quel honorable prisonnier j'avais affaire, ce n'est pas dans un cachot, mais dans ma propre chambre que vous eussiez été renfermé... Cela vous aurait évité beaucoup d'ennuis, et à quelques-uns de vos ennuis de mortelles angoisses...

Comme le roi Baudemagus disait ces mots, son visage se rembrunit, et peu s'en fallut même qu'il ne pleurât.

— Qu'avez-vous donc, Sire ? lui demanda Lancelot, étonné.

Le roi Baudemagus fit un geste pour éloigner tous ceux qui étaient présents, son fils Maléagant excepté, et, quand ils furent seuls, Baudemagus reprit avec tristesse :

— J'ai de fâcheuses nouvelles à vous donner, mon grand ami !

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Lancelot avec inquiétude.

— Hélas ! voilà bientôt trois mois que vous avez quitté Kamalot pour vous rendre en Soreloys... Que de choses peuvent arriver en trois mois, mon ami !... D'abord, votre vaillant compagnon Gallehault ne vous a pas trouvé au rendez-vous qu'il vous avait donné... Le bruit de votre mort a couru, bruit entretenu par votre absence inexpliquée... Le vaillant Gallehault, qui vous aimait comme nul ne vous aimera plus peut-être, le vaillant Gallehault est mort de chagrin de vous avoir perdu...

Lancelot, à cette nouvelle, pâlit et chancela. Puis, au bout d'une minute, se remettant, il répondit :

— Maintenant, Sire, vous pouvez me dire le reste... Ce que vous venez de m'apprendre là m'a préparé à tout... Qui est mort encore, de ceux que j'aimais ? Monseigneur Gauvain, peut-être ?...

— Personne, heureusement, mon grand ami... N'était-ce donc pas assez du brave Gallehault ?... Seulement, comme je vous le répète, le bruit de votre mort a couru partout, dans le pays de Logres aussi bien qu'en Soreloys; la belle reine Genièvre a failli en mourir de douleur...

Cette fois encore, Lancelot tressaillit et pâlit. Puis il se mit à pleurer.

— Réconfortez-vous, mon grand ami, lui dit le roi Baudemagus, elle n'est pas morte... Mais, pour mieux la rassurer vous-même, il me paraît que vous feriez bien d'aller sur-le-champ à Kamalot...

— Ah ! je pars ! je pars !...

— Et je vous accompagnerai, si vous y consentez, sire Lancelot ? dit le prince Maléagant, qui n'avait encore sonné mot et s'était contenté de voir et d'écouter.

— Volontiers, répondit Lancelot, qui ne comprit pas le sourire perfide que venait d'avoir le fils du bon roi Baudemagus.

CHAPITRE XI

Comment Lancelot du Lac revint à la cour du roi Artus, en compagnie du prince Maléagant, et quel accueil lui fit la reine Genièvre.

Maléagant et Lancelot partirent, l'un et l'autre pressés d'arriver à Kamalot, le premier pour aviser aux moyens de nuire à son ennemi, le second pour consoler la belle reine Genièvre par sa présence.

Ils arrivèrent enfin.

Quand le roi Artus revit Lancelot, il l'embrassa du meilleur cœur et lui dit avec mélancolie :

— Mon grand ami, le roi Baudemagus a dû vous apprendre une poignante nouvelle ?...

— Oui, Sire : mon loyal compagnon est mort...

— Pauvre Gallehault !... Il nous aimait bien tous; mais il vous aimait davantage encore... Il n'a pu vous survivre, vous croyant mort... Nous l'avons cru tous comme lui... la reine elle-même...



— La reine a été malade! interrompit vivement Lancelot.

— Oui, nous avons eu crainte de la perdre, elle aussi... Mais enfin, vous voilà, mon grand ami... Nous espérons, cette fois, que vous nous resterez plus longtemps, pour nous dédommager de votre absence?...

— Oui, Sire, répondit Lancelot, qui ne songeait qu'à la reine et qui était inquiet de ne pas la voir paraître...

— Mon grand ami, reprit Artus, comme s'il eût deviné la pensée du chevalier, voulez-vous que nous allions rendre visite à madame la reine?

— Bien volontiers, Sire, répondit Lancelot tout joyeux.

Artus, Maléagant et Lancelot se rendirent donc dans la chambre de la reine, qui, en voyant entrer son amant, faillit se pâmer d'émotion.

— Madame, dit le roi, voici notre compagnon de retour!...

— Ah! mon grand ami, s'écria la reine en venant l'embrasser, comme nous vous avons pleuré!

— Madame, je ne méritais pas ces regrets... J'essayerai de les justifier, plus tard, par de glorieuses prouesses!...

On se mit à deviser d'une chose et d'une autre, toujours en présence du roi Artus et du prince Maléagant, qui épiait beaucoup, sans faire semblant, l'attitude mutuelle des deux amants.

Ceux-ci étaient gênés, certes, par cette double présence. Mais cela n'empêcha pas la reine Genièvre de montrer du regard à Lancelot la fenêtre par laquelle il devrait monter le soir chez elle.

On finit par se retirer, et, quand la nuit fut bien noire et qu'il supposa tout le monde endormi, Lancelot grimpa le long du mur jusqu'à la fenêtre de la reine, qui le reçut sur ses lèvres et dans ses bras.

Grande, on le devine, fut la joie qu'ils s'entrefirent la nuit, car longuement ils avaient souffert l'un et l'autre. Quand le jour approcha, il se séparèrent, sans s'apercevoir que Lancelot s'était blessé aux mains en montant à la fenêtre, et que le sang qui en coulait avait tout ensanglanté le lit de la reine.

CHAPITRE XLIII

Comment Maléagant, qui haïssait Lancelot, découvrit son fol amour pour la reine Genièvre, et comment il en prévint messire Gauvain, qui résolut d'en avoir le cœur net.

Maléagant, le lendemain matin, entra dans la chambre de la reine pour la saluer, et, en voyant le lit teint du sang de Lancelot, et en rapprochant ce signe d'une égratignure qu'il avait remarquée, un quart d'heure auparavant, à sa main, il conçut des soupçons qui se changèrent vite en certitude dans son esprit.

Maléagant se réjouit à cette pensée : il allait enfin pouvoir se venger de Lancelot, contre lequel il avait conçu une haine mortelle, sans autre cause que la défaite honteuse qu'il lui avait fait subir.

Il attendit cependant, pour mieux perdre son ennemi ; et, au lieu de prévenir le roi Artus, qui probablement ne l'eût pas cru, car il n'en était pas aimé, il en parla à monseigneur Gauvain et à Agravain, frère de celui-ci.

Monseigneur Gauvain s'était déjà entr'aperçu du fol amour de Lancelot pour la reine, mais il s'en était tû, ne le croyant pas partagé, par respect pour l'honneur de son oncle. Cette fois, un autre que lui s'apercevant de la chose, il comprit qu'il fallait en avoir le cœur net. En conséquence, un jour que le roi Artus devait aller à la chasse, il prévint son frère Agravain, qui promit de faire bonne garde et de tuer Lancelot dans la chambre même de la reine, s'il osait y pénétrer dans le but coupable qu'on lui supposait à n'en pas douter.

Donc, le matin du jour de cette chasse du roi Artus, il s'en alla trouver Lancelot, à qui il dit :

— Sire, Gaheriet et moi, nous allons à la forêt avec les autres chevaliers : n'y viendrez-vous point?

— Sire, nenni, répondit Lancelot ; je demeurerai, car je ne suis pas maintenant bien disposé pour y aller.

Messire Gauvain se contenta de cette réponse et s'en alla, suivi de Gaheriet.

Aussitôt donc que le roi fut parti de Kamalot, la reine envoya son messager vers Lancelot, qui était encore au lit, et lui manda qu'en toute manière il s'arrangeât pour lui venir parler.

En apercevant ce messager, Lancelot fut bien joyeux. Aussi lui dit-il qu'il allait s'habiller et le suivre incontinent.

Et de fait, il se vêtit, s'appareilla, et tout en s'appareillant, il songea aux moyens de se rendre auprès de la reine sans être aperçu. Personne n'était là pour qu'il prît conseil : il s'en ouvrit seulement à Lyonnel.

— Pour Dieu! lui dit Lyonnel, n'y allez point : vous vous en repentiriez, pour sûr!.. Croyez-moi, cousin, car mon cœur m'avertit en cet instant que vous auriez tort d'aller voir madame la reine...

— Je dois y aller, et j'irai, répondit Lancelot.

— Sire, puisque vous voulez y aller, reprit Lyonnel, je vais vous enseigner un moyen... Vous voyez ce jardin qui continue jusqu'à la chambre de la reine... Entrez-y : vous y trouverez la plus secrète voie que je sache... Et surtout, n'oubliez pas votre épée...

Lancelot fit comme Lyonnel lui avait enseigné et prit le chemin pour aller droit à la chambre de la reine.

Quand il approcha de la tour, il fut aperçu d'un des espions qu'Agravain avait mis là, lequel s'en alla vitement le prévenir, afin qu'il pût s'en assurer par lui-même. Agravain vint en effet, se mit à une fenêtre avec quelques chevaliers auxquels il dit en leur montrant Lancelot:

— Le voici! Il ne va pas tarder à entrer dans la chambre de la reine : gardez qu'il ne nous échappe!

— Soyez tranquille! lui répondit-on. Nous le surprendrons tout nu!...

Lancelot, qui ne soupçonnait pas cet aguet, s'en vint tranquillement à la porte de la chambre qui

ouvrait sur le jardin, l'ouvrit, entra et alla vers la reine, qui l'attendait toute pensive.

CHAPITRE XLIV

Comment Lancelot du Lac, étant avec la reine Genièvre, il fut surpris par ses ennemis et obligé de se défendre pour leur échapper.

Quand Lancelot fut dans la chambre avec sa belle reine, il alla fermer la porte, pour plus de précautions. Puis il se déchaussa, se dépouilla de ses vêtements, et se glissa tout joyeux aux côtés de sa mie.

Il y était à peine depuis un quart d'heure, lorsque ceux qui étaient aux aguets s'en vinrent à pas de loups, croyant trouver la pie au nid. Mais ils se cassèrent le nez contre la porte, qui était close.

Lors ils s'en retournèrent vers Agravain et lui demandèrent ce qu'il fallait faire.

— Enfoncez la porte ! répondit Agravain.

Les gens revinrent, et cette fois, la reine les entendit.

— Bel ami, murmura-t-elle à l'oreille de Lancelot, nous sommes trahis !

— Comment cela, dame? demanda Lancelot.

Ils écoutèrent et entendirent un bruit confus de voix, puis le bruit d'instruments contre la porte de la chambre, afin de la faire tomber, mais sans pouvoir y réussir.

— Ah ! beau doux ami, s'écria Genièvre, nous sommes morts, car monseigneur le roi saura notre honte, à vous et à moi !...

— Qui a pu nous trahir ainsi ?

— C'est Agravain, le frère de monseigneur Gauvain, qui a machiné tout ce déshonneur.

— Ne vous effrayez pas outre mesure, ma douce amie, car bien imprudents seront ceux qui entreront tout à l'heure céans... Premier vu, premier tué !...

Immédiatement, ils sortirent tous deux du lit, et s'appareillèrent du mieux qu'ils purent.

— Dame, demanda Lancelot, avez-vous céans haubert ou toute autre armure ?...

— Non, très-cher ami ! La fortune nous accable et veut que nous mourions, ce qui me poigne plus pour vous que pour moi...

— Nous mourrons ensemble, ou ensemble nous serons sauvés, ma dame !... répondit Lancelot.

Alors, il s'en alla vers la porte et cria à ceux qui étaient dehors :

— Mauvais et couards chevaliers, attendez-moi un peu ! Je vais ouvrir pour voir de plus près vos visages et vous châtier l'échine, comme il convient quand on s'adresse à des traîtres de votre sorte !...

Ayant dit cela, Lancelot tira l'épée hors du fourreau, ouvrit la porte et reprit :

— Que le plus hardi s'avance !

Et un chevalier s'avança. C'était un des ennemis les plus acharnés de Lancelot ; il avait nom Tamagius. Il entra l'épée en avant, mais il n'eut pas le temps de s'en servir : celle que tenait à la main Lancelot lui tomba au joint du heaume et du haubert, et lui fendit l'épaule.

Tamagius tomba mort.

Quand les autres le virent ainsi habillé, ils n'osèrent pas l'imiter, et tous se retirèrent en arrière, même le plus hardi d'entre eux, de telle manière que le seuil se trouva débarrassé.

— Dame, cette guerre est finie, dit Lancelot à la reine; quand il vous plaira, je m'en irai...

— Je voudrais, mon doux ami, je voudrais que vous fussiez en sûreté !...

Lancelot regarda le corps de Tamagius, qui, de son vivant, le haïssait d'une haine si mortelle, et, après l'avoir tiré en dedans, il ferma la porte. Une idée lui était venue.

Voici quelle était cette idée.

Le vaillant Tamagius n'avait plus besoin de son harnois, et lui, au contraire, pouvait en avoir besoin. Donc, il se mit en devoir de lui ôter son heaume et toutes ses armes, et, après les lui avoir ôtées, il s'en couvrit.

Cela fait, il dit à la reine :

— Maintenant que je suis armé, je peux bien m'en aller, n'est-ce pas ?

Genièvre ne répondit pas. Il la salua, ouvrit la porte et se trouva là en présence de ceux qui l'avaient précédemment guetté.

— Oh ! oh ! vilains ! leur cria-t-il, vous voulez donc avoir le sort de Tamagius !

Et en disant cela, il s'escrima d'estoc et de taille contre eux, qui ne s'attendaient pas à le revoir ainsi appareillé ; de telle façon, qu'après en avoir tué un et blessé plusieurs autres, ceux qui n'avaient rien reçu comprirent que, pour ne rien recevoir, il fallait prudemment battre en retraite.

Ce qu'ils firent incontinent. D'ailleurs, le but qu'ils voulaient atteindre ne se trouvait-il pas atteint, à peu de chose près ?

Donc, ils laissèrent passer Lancelot, ne pouvant l'arrêter pour le prendre vivant, afin que le roi Artus pût en faire ce qu'il voudrait.

Lancelot arriva hors d'haleine chez lui, où l'attendait le fidèle Lyonnel.

— Vite, vite, partons de céans ! lui cria-t-il. Tout est perdu, ou à peu près perdu, sauf que je suis encore vivant, par je ne sais quel miracle du ciel !...

Le fidèle Lyonnel ne se fit pas répéter l'avertissement. Ils montèrent tous deux à cheval, Lancelot toujours couvert de l'armure de Tamagius, et gagnèrent en toute hâte la forêt prochaine.



CHAPITRE XLV

Comment Lancelot recouvra la reine que l'on voulait brûler, et l'emmena en la Joyeuse Garde.



Une fois dans la forêt de Kamalot, il ne s'agissait pas d'y rester oisif. Lancelot le comprit à merveille, et, dès le soir même, il envoya Lyonnel auprès de quelques barons du pays de Logres dont il connaissait le dévouement, avec prière de se tenir prêts à marcher sous ses ordres pour une expédition qu'il leur indiquerait en temps et lieu.

Une trentaine de barons répondirent ainsi à l'appel de Lancelot du Lac.

— C'est bien ! dit-il. Cela me suffira pour ce que je veux faire !

Ce que Lancelot voulait faire, c'était de délivrer la reine Genièvre, qui, aussitôt après son départ, avait été mise en prison au nom du roi Artus.

Celui-ci, en revenant de la chasse, avait tout appris, et incontinent il avait assemblé son conseil, qui avait, sans plus de façons, condamné la belle reine Genièvre à être brûlée vive pour crime d'adultère.

Cette condamnation mit le deuil dans la ville de Kamalot, qui s'était si fort réjouie, quelques mois auparavant, à l'arrivée de la reine. Plus de bouquets dans les rues, plus de draps d'or aux fenêtres, plus d'acclamations : plus rien que le silence et que les larmes.

Coupable, certes, la reine Genièvre l'était. Mais tout plaidait en sa faveur : sa beauté, sa bonté et le mépris qu'avait fait d'elle, quelque temps auparavant, monseigneur le roi. Et puis, brûler vive une femme pour crime d'amour !

Mais ainsi l'avait voulu le roi Artus, offensé dans son honneur d'homme, d'époux et de roi, et ainsi l'avaient décidé les hauts seigneurs composant son conseil.

Au jour assigné pour cette funèbre cérémonie, un bûcher énorme était préparé sur la place du martroi de Kamalot.

Bientôt un bruit sourd courut dans la cité :

— La voilà ! la voilà ! la voilà !...

C'était de la reine qu'on parlait ainsi irrespectueusement. La reine, en effet, venait de sortir du palais du roi Artus, les pieds nus, en chemise, et tenant en main un cierge allumé pesant une livre.

Tout autour d'elle marchaient des gens d'armes, destinés à protéger la pauvre dame contre les insultes du populaire, s'il y avait lieu, ou contre les tentatives de ses amis et complices, s'il y avait lieu aussi.

La première chose n'était pas à redouter, car le silence le plus profond régnait dans les rues de Kamalot, et la pitié la plus sincère se lisait sur les visages de ses habitants.

Restait donc la deuxième crainte. Pour celle-là, les précautions n'étaient pas inutiles ; mais elles furent insuffisantes.

Au moment où le cortége approchait du lieu du supplice, il se fit une grande clameur et l'on vit apparaître une trentaine de chevaliers armés de pied en cap, qui frappèrent dru comme grêle sur les sergents de l'escorte, lesquels se dissipèrent de peur de mal, et permirent ainsi à Lancelot et à ses amis de délivrer la reine Genièvre.

Cela s'était fait en un clin d'œil ; si bien que, lorsque l'on songea à recouvrer la reine pour la restituer au bûcher auquel elle avait droit, il n'était plus temps. La reine était trop loin pour cela ; et puis, on ne savait, à vrai dire, quelle direction ses ravisseurs avaient prise.

Lancelot et ses compagnons marchèrent ainsi jusqu'à la nuit noire, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent certains d'avoir complétement dépisté ceux qui leur faisaient la chasse.

A la pointe du jour, ils reprirent leur voie, jusqu'au moment où ils entrèrent dans le château de la Joyeuse Garde, lequel était une forteresse imprenable au dehors et un lieu de délices au dedans.

CHAPITRE XLVI

Comment, quand le roi Artus sut que Lancelot avait délivré la reine, il manda par tous les ports de mer qu'on ne les laissât pas passer l'un et l'autre, et comment, après cela, il alla mettre le siége devant la Joyeuse Garde.



On avait couru après les fugitifs, cela va sans dire. Mais on avait fini par perdre tout à fait leurs traces, et on avait renoncé à la poursuite.

Le bûcher ne pouvait plus servir, pour ce jour-là, du moins. On le dispersa.

Quand le roi Artus, qui s'était à dessein éloigné de Kamalot, ce jour-là, pour ne pas se laisser aller à la pitié, revint en son palais, et qu'on lui raconta ce qui était arrivé, sa colère ne connut plus de bornes.

Il envoya partout des espions chargés de retrouver les traces de la reine Genièvre. En outre, il envoya à tous les ports de mer l'ordre de ne pas laisser embarquer la reine et son amant Lancelot.

Car, cela ne faisait doute pour personne, Lancelot seul était capable d'avoir conçu et exécuté une entreprise aussi hardie. Lui seul, en effet, pouvait risquer tant.

Les espions envoyés dans toutes les directions par le roi Artus lui rapportèrent la nouvelle que

les deux coupables étaient à l'abri derrière les hautes murailles et les tours crénelées de la Joyeuse Garde.

Lors, Artus, n'écoutant que son ressentiment réunit le plus grand nombre de chevaliers qu'il put et s'en alla mettre le siége devant la forteresse où s'étaient réfugiés Genièvre et Lancelot.

La campagne fut longue et âpre. Les succès et les défaites y furent longtemps partagés. Enfin, un jour, il y eut une bataille plus décisive que les autres. Artus, d'une part, et Lancelot de l'autre, combattirent comme des lions, et beaucoup des leurs ne revirent pas l'aurore du lendemain.

Au plus fort de la mêlée, Artus, emporté par sa fougue, arriva à quelques pas de Lancelot, et, au moment où il s'apprêtait à le frapper, son cheval se cabra violemment, et, d'une secousse, l'envoya rouler dans la poussière.

Lors, Lancelot se précipita à bas de son destrier, courut au roi, et, sans mot dire, l'aida à remonter sur le sien.

La bataille cessa là, par une sorte de consentement tacite des deux partis.

CHAPITRE XLVII

Comment le pape interdit la terre du roi Artus s'il ne reprenait la reine sa femme, et comment Lancelot résolut de rendre Genièvre à son mari.

Touché qu'il avait été par la courtoisie précédente de Lancelot du Lac, Artus commençait à regretter d'avoir entrepris le siége de la Joyeuse Garde, quoiqu'il ne l'eût pas encore levé.

Le saint-père avait eu nouvelles de ces divers événements. Il savait que le roi Artus avait voulu brûler la reine Genièvre sa femme, et qu'il avait juré, s'il la reprenait, de la brûler tout à fait. Lors, il manda aux archevêques et aux évêques du pays que toute la terre du roi Artus était interdite et en excommunication, et qu'il ne lèverait cet interdit qu'au cas où ce prince reprendrait sa femme et la tiendrait comme on doit tenir sa prude femme et son épouse.

Quand le roi Artus eut connaissance de ce mandement, il en fut extrêmement courroucé.

Non pas qu'il n'aimât pas sa femme; tout au contraire, il l'aimait de si bonne amour qu'il se fût volontiers rapaisé; mais il ne savait pas comment sortir de l'embarras où il était relativement à elle et à la guerre qui en était la conséquence entre lui et Lancelot du Lac.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Glocester vint trouver la reine et lui dit:

— Dame, il convient que vous alliez au roi votre seigneur et votre mari, car ainsi le commande le pape. Il vous promet que dorénavant il vous tiendra comme roi doit tenir reine, et qu'il ne se rappellera rien de ce qui a pu être dit sur vous et sur monseigneur Lancelot...

— Sire, répondit Genièvre, je vais prendre conseil et vous dirai tantôt ce qu'on m'aura conseillé.

L'évêque se retira et la reine appela aussitôt son ami Lancelot, ainsi que Hector des Mares, Lyonnel et Boort.

Lorsqu'ils furent tous quatre devant elle, Genièvre leur dit:

— Seigneurs, vous êtes les hommes du monde en qui j'ai la plus grande fiance... Or, je viens vous prier de me donner conseil en la présente occurrence sur ce qui doit être le plus profitable à mon honneur de femme et à ma dignité de reine... On m'apprend une nouvelle qui doit me plaire et qui vous plaira certainement aussi.

— Laquelle, dame? demanda Lancelot.

— Le roi, qui est le plus prud'homme du monde, m'a requise de revenir vers lui, me promettant de me tenir aussi honnêtement que par le passé, ce qui me touche grandement, car, s'il l'oublie, je n'oublie pas, moi, que je me suis méfaite envers lui... Quant à ce qui vous concerne tous quatre, je jure ôté que je ne partirai pas d'ici avant qu'il ne vous ait sa malveillance et qu'il ne vous ait laissés aller de ce pays au vôtre, emmenant avec vous votre compagnie. Or donc, mes amis, que voulez-vous que je fasse? Dites hardiment votre pensée; si vous voulez que je demeure ici avec vous, j'y demeurerai très-volontiers...

— Dame, répondit Lancelot, si je n'en écoutais que ce que désire mon cœur, vous demeureriez céans... Mais comme, en cette délicate occurrence, je dois consulter davantage votre honneur de femme et de reine, je vous conseille, pour ma part, d'écouter la proposition de votre mari et de retourner vers lui ainsi qu'il vous y convie... Car, si vous n'y allez pas présentement, si vous repoussez l'offre qu'il vous fait, il n'est ni homme ni femme qui, le sachant, ne vous en couvre d'un blâme éternel et n'éternise ainsi votre honte et ma déloyauté... Par ainsi, je vous prie de mander incontinent au roi Artus que vous vous en irez dès demain de céans, et qu'en en partant vous serez convoyée aussi richement que jamais le fut la dame la plus honorée... Et cette chose ne vous dis pas, dame, parce que je ne vous aime pas, car, au contraire, je vous aime plus que jamais chevalier n'aima dame au monde!...

En finissant ces mots, Lancelot ne put s'empêcher de pleurer; ce que voyant, la reine Genièvre pleura aussi.

Quand Boort entendit que monseigneur Lancelot octroyait à la reine la permission de s'en retourner vers le roi Artus, il lui dit:

— Vous avez fait cela, sire Lancelot: que Dieu vous en tienne compte! Mais, hélas! j'ai grande peur que vous ne vous en repentiez bientôt, comme on se repent la plupart du temps des bonnes actions qu'on accomplit, car vous vous en irez en Gaule et madame la reine restera en ce pays en tel lieu que vous ne pourrez plus jamais la revoir... Je vous connais assez pour savoir que lorsque vous



aurez été un mois sans elle, vous regretterez âprement de l'avoir ainsi quittée et vous donnerez tout au monde pour la reprendre... Si vous vous refusiez, au contraire, à la rendre au roi Artus, je doute qu'il vous en arrivât pis que ce qui pourrait vous arriver alors...

Quand Boort eut dit cela, son frère Lyonnel et Hector des Mares furent de son avis et s'accordèrent pour blâmer Lancelot de la résolution qu'il prenait là.

— Sire, lui demandèrent-ils, quelle peur avez-vous donc du roi, que vous lui rendez madame la reine qu'il a voulu faire si honteusement mourir?...

Lancelot répondit, toujours navré :

— Je la lui rendrai, dussé-je en mourir!...

Genièvre, sur cette parole qui lui montrait toute la débonnaireté du cœur de son amant, s'en alla dans la salle voisine où l'attendait l'évêque de Glocester.

— Sire, lui dit-elle, vous pouvez aller vers monseigneur le roi pour lui dire que je consens à partir de céans pour retourner vers lui, mais à la condition expresse qu'il laissera partir Lancelot du Lac, de telle manière qu'il n'en perde ni la valeur d'un éperon ni âme de sa compagnie.

L'évêque, entendant cela, loua Dieu dans son cœur et se rendit le plus vitement qu'il put au pavillon du roi Artus.

CHAPITRE XLVIII

Comment Lancelot du Lac remit la reine Genièvre, sa mie, entre les mains du roi Artus, et des propos qu'ils échangèrent ensemble à ce sujet.

— Sire, dit l'évêque de Glocester lorsqu'il fut devant le roi Artus, voici ce qne vous mande madame la reine...

Et il lui raconta ce qu'il avait entendu de la bouche même de la reine Genièvre.

Lors, Artus, ayant réfléchi, répondit :

— On a calomnié la reine et Lancelot, car si Lancelot eût aimé madame Genièvre aussi follement qu'on l'a dit, il ne l'eût pas rendue aussi facilement, n'étant pas homme à finir ainsi une guerre où les avantages étaient pour lui... Par ainsi, puisqu'il a fait à ma volonté par pure débonnaireté, je ferai, moi, ce que la reine me demande pour lui... Retournez donc vers eux, à la Joyeuse Garde, et dites à Lancelot qu'il peut s'en aller librement tout de suite, si cela lui plaît, et que je lui trouverai moi-même des navires pour retourner en Gaule avec sa compagnie!

L'évêque, de plus en plus heureux, car la guerre était finie, remercia Dieu de nouveau et retourna à la Joyeuse Garde pour y faire connaître la réponse du roi Artus, et il fut convenu que la reine Genièvre serait rendue dès le lendemain.

Si l'évêque de Glocester avait été joyeux de cette issue de la guerre, l'armée du roi Artus ne fut pas moins joyeuse, les précédentes rencontres ne lui ayant rien promis de bon.

Quant à ceux du château, ils ne se réjouirent pas, parce qu'ils virent le deuil que faisaient Lancelot, Hector des Mares, Lyonnel et Boort, et toute la nuit fut employée par eux à s'attrister.

Le lendemain, Lancelot dit à la reine :

— Dame, aujourd'hui est le jour où nous nous séparerons, vous et moi, et où il faudra que je quitte ce pays... Tenez, voici un anneau que vous m'avez donné le jour où nous nous sommes accointés ensemble pour la première fois. Reprenez-le, et portez-le, je vous prie, tant que vous vivrez, pour l'amour de moi... En échange, donnez-moi, s'il vous plaît, celui que vous portez à votre doigt et que je porterai au mien jusqu'à la dernière heure de ma vie mortelle.

L'échange des deux anneaux se fit. Puis les deux amants, qui ne devaient plus l'être, s'en allèrent s'appareiller de leur mieux, et, après cela, quittèrent la Joyeuse Garde avec leur compagnie.

Le roi, prévenu de leur arrivée, accourut au-devant d'eux, et quand Lancelot l'aperçut, il descendit de cheval, prit celui de la reine par la bride et dit à Artus :

— Sire, voici la reine que je vous rends et qui fut morte par suite de la déloyauté des gens de votre maison, si je ne me fusse mis en aventure de la secourir... Et si je la secourus ainsi, ce ne fut pas à cause des bontés qu'elle avait eues pour moi, mais seulement parce que je la connaissais pour la plus vaillante dame du monde, et qu'il eût été grand dommage que les traîtres de votre cour eussent fait leur désir...

Comme Artus demeurait pensif et dolent, Lancelot reprit :

— Sire, si je l'avais aimée de folle amour, comme on a voulu vous le faire entendre, je ne vous l'aurais jamais rendue que par force, et vous ne l'auriez eue vivante qu'après ma mort!...

— Lancelot, répondit alors le roi, vous avez tant fait que je dois vous en savoir bon gré... Je vous remercie et j'espère vous remercier mieux encore à quelque jour...

Le roi ayant dit cela, se retira un peu en arrière, et messire Gauvain, s'approchant de Lancelot, lui dit à son tour :

— Je vous requiers d'une chose, seigneur, c'est que vous vidiez promptement cette terre, de façon que vous n'y soyez jamais rencontré du vivant de monseigneur le roi...

— Sire demanda Lancelot en se tournant vers Artus, vous plaît-il que je fasse ainsi ?

— Puisque Gauvain le veut, je le veux aussi, répondit le roi.

— Beau sire, reprit Lancelot, lorsque je serai en ma terre, serai-je assuré d'avoir la paix ou la guerre de votre part?

— Tant qu'il y aura de preux hommes en ce royaume, répondit Gauvain, vous êtes assuré que vous aurez la guerre, et non pas une guerre comme celle dont nous venons de sortir, mais une guerre âpre et sanglante, qui ne finira que lorsque vous y aurez laissé votre tête, car j'ai à me venger sur vous de la mort de mes trois frères Agravain, Gaheriet et Guéresches...

— Messire Gauvain, dit Boort, laissez donc la menace, qui est inutile, puisque monseigneur



Lancelot ne vous craint guère. Si vous étiez assez fou pour venir un jour au royaume de Gaule et au royaume de Benoic, soyez assuré, à votre tour, que vous risqueriez bien plus votre tête que monseigneur Lancelot n'y risquerait la sienne... Et, ajouta Boort avec chaleur, puisque vous avez avancé que monseigneur Lancelot avait agi traîtreusement envers vos frères, je viens maintenir, moi, comme loyal chevalier, qu'il a âgi loyalement aussi, et je vous offre mon gage!...

Messire Gauvain tendit aussi le sien, et la bataille eût eu lieu si le roi Artus eût voulu. Mais le roi Artus ne le voulut pas.

Lors, Lancelot, pour terminer cette affaire, dit :

— Sire, je m'en irai demain au matin de votre terre.

CHAPITRE XLIX

Comment Lancelot quitta, avec ses hommes, le royaume de Logres, et quels regrets il éprouva en perdant cette terre de vue.

Quand Lancelot eut dit cette parole, il s'en alla de son côté et le roi retourna en sa tente, emmenant la reine.

Lors commença en l'armée une joie aussi grande que si le bon Dieu eût descendu, visible, au milieu d'elle, et les chevaliers et les sergents firent une fête bruyante.

Les chevaliers du château, seuls, menèrent leur deuil, car il y avait de quoi, la belle reine Genièvre n'étant plus là. Lancelot, surtout, ne pouvait se consoler, ainsi que l'avait bien prévu son cousin Boort. Il commanda à ses gens d'appareiller au plus vite leurs armes, parce qu'il voulait s'embarquer et passer en Gaule.

Puis, il appela un écuyer nommé Gaudin, et lui dit :

— Tu porteras cet écu à Kamalot et tu le mettras en la maîtresse église de Saint-Etienne, de façon que tout le monde puisse le voir et ait remembrance des prouesses que j'ai accomplies en ce pays. C'est là que j'ai été armé chevalier, c'est le lieu que j'aime le plus au monde : à cause de cela, je lui consacre l'écu qui m'a accompagné dans toutes mes aventures.

Gaudin prit l'écu de Lancelot, qui lui donna en outre quatre sommiers chargés d'argent pour que les seigneurs de Kamalot en amendassent l'église de Saint-Etienne.

— Va, maintenant! lui dit-il.

— Que Dieu vous garde, monseigneur! répondit l'écuyer.

Lancelot le regarda partir avec mélancolie, puis il songea à partir aussi. La Joyeuse Garde lui appartenait : il en fit don à un sien chevalier qui l'avait bien servi. Cela fait, il quitta ce château avec quatre cents chevaliers, sans compter ceux qui suivaient sa route.

Quand Lancelot fut arrivé à la mer et entré dans son navire, il se prit à regarder la terre qu'il quittait et où il avait eu tant de biens, tant d'honneurs, tant de félicités. Et, en songeant à tout ce passé, qui cependant n'était pas bien éloigné de lui, son cœur se gonfla; les soupirs lui vinrent, et, avec les soupirs, les larmes.

— Ah! murmura-t-il, terre de bonheurs, en qui mon cœur demeurera à jamais, bénie sois-tu de la main de celui qu'on appelle Jésus-Christ! Et bénis soient ceux qui demeureront en toi, amis ou ennemis! Que Dieu leur envoie paix, honneur et gloire! Ah! pays de douceur, de belle vie et de belles amours, adieu!...

Ainsi parla Lancelot tant qu'il eut devant les yeux le royaume de Logres. Quand il ne vit plus rien que le ciel et l'eau, les ténèbres descendirent dans son cœur, la nuit se fit dans sa vie : la reine Genièvre n'était plus là!...

CHAPITRE L

Comment Lancelot du Lac et ses compagnons abordèrent, et comment Lyonnel et Boort furent couronnés rois.

On aborda. Quand Lancelot fut à terre avec ses compagnons, ils montèrent à cheval et allèrent devant eux, tant et tant qu'ils approchèrent d'un bois.

Lors, Lancelot descendit de cheval et commanda qu'on tendît les pavillons, parce qu'il voulait passer la nuit là, et on lui obéit.

Le lendemain, il se remit en route et chevaucha jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa terre. Là, accoururent bientôt tous les gens du pays avec une grande joie, le fêtant comme celui qui était leur seigneur.

Après avoir ouï la messe, il fit venir ses deux cousins, Lyonnel et Boort, et, lorsqu'ils furent venus, il leur dit :

— Mes amis, octroyez-moi un don, je vous prie...

— Sire, répondirent-ils, il ne convient pas que vous nous en priiez, quand vous devez nous commander, car, quoi que ce soit que vous ayez à nous demander, nous sommes prêts à vous obéir.

— Boort, reprit Lancelot, je vous requiers d'accepter l'honneur et la couronne de Benoic, et vous, Lyonnel, l'honneur et la couronne de Gannes. Quant au royaume de Gaule, le roi Artus me l'a donné, je le garderai.

— Puisque telle est votre volonté, Sire, répondit Boort, je me ferai couronner roi de Benoic.

— Et moi, Sire, dit Lyonnel, je me ferai couronner roi de Gannes.

— Très-bien, mes grands amis, reprit Lancelot; j'ajouterai encore une prière, cependant...

— Laquelle, Sire?

— Je désire que vous soyez couronnés à la Toussaint...

— Il sera fait ainsi, nous vous le promettons, Sire...

— J'y compte, mes grands amis, dit-il.

Lyonnel et Boort furent en effet couronnés au jour dit, à la grande joie de leurs sujets.

Le même jour, Lancelot apprit que le roi Artus, poussé par messire Gauvain, venait de débarquer avec une armée formidable pour venir l'assiéger dans la ville de Gaunes.

— Qu'il soit le bienvenu! dit-il avec ironie. Nous le recevrons honorablement.

Et les apprêts de la défense furent ordonnés.

Mais bientôt vinrent d'autres nouvelles, qui apprenaient que le roi Artus avait repassé la mer pour venir châtier Mordrec, lequel, profitant de l'absence d'Artus, avait voulu faire violence à la reine Genièvre et soulevé une partie de ses vassaux contre elle.

CHAPITRE LI

Comment, revenant à la hâte, le roi Artus engagea une bataille sanglante avec Mordrec-le-Traître, et succomba, blessé mortellement, avec tant d'autres.

Mordrec, au départ du roi Artus, lui avait demandé de lui confier, et la garde de la reine Genièvre et celle du pays de Logres, et, aussitôt Artus parti avec son armée, il n'avait eu rien de plus pressé que d'essayer de la violence sur la reine et de la rébellion sur les sujets du roi. La reine avait résisté, mais les sujets avaient été plus faibles.

Aussi, quand Artus revint sur ses pas pour châtier le traître, il se trouva en face d'une armée de rebelles commandée par Mordrec.

La bataille eut lieu sans plus tarder, comme bien on pense, et elle dura la journée entière.

L'armée d'Artus était bien inférieure en nombre à celle du traître Mordrec, mais elle avait pour elle la supériorité du droit et de la justice. Aussi chacun des chevaliers du mari de la reine Genièvre fit-il bravement et loyalement son devoir; si bien qu'au bout de cette sombre journée il y eut un abattis formidable de rebelles. De même, grâce au nombre de ces derniers, il y eut un abattis effroyable des loyaux serviteurs du roi Artus.

Ce prince sentit la partie perdue pour lui. Il comprit que tout sombrait, sa fortune, son royaume et son honneur, parce qu'au bout de cette sanglante bataille il y avait une défaite, c'est-à-dire une honte.

Il comprit cela, et voulut mourir l'épée à la main.

Pendant deux heures, il chercha à joindre le traître Mordrec, qui, de son côté, cherchait à l'éviter, comprenant bien qu'une rencontre avec le prince qu'il avait trahi serait incontinent suivie de mort.

Toutefois, les recherches de l'un furent de succès, malgré l'obstination de l'autre à les dépister.

Artus et Mordrec se rencontrèrent.

— Ah! couard! Ah! félon! Ah! trahisseur! s'écria le roi de Bretagne en levant son épée Escalibor sur son ennemi.

Escalibor était une lame enchantée, qui avait été donnée au roi Artus par la fée Morgane, sa sœur : rien ne lui pouvait résister. Les hauberts qu'elle touchait étaient brisés, les crânes qu'elle entamait étaient ouverts jusqu'aux épaules.

Mordrec fut touché par Escalibor.

— Que le diable ait pitié de ton âme, si tu en as une! lui cria le roi Artus avec rage, en le frappant une seconde fois, bien que la première eût amplement suffi.

Quand Mordrec se sentit blessé, il comprit qu'il était blessé à mort, et, pour ne pas mourir seul, il frappa sur le heaume du roi Artus de telle sorte que rien ne le put garantir et qu'il tomba, blessé mortellement, lui aussi.

Mordrec tomba à côté de lui, épuisé par ce dernier effort.

Lorsque les gens du roi Artus virent leur seigneur à terre, ils furent plus courroucés que cœur d'homme ne pourrait penser.

— Ah! dirent-ils, Dieu, pourquoi souffrez-vous cette bataille?...

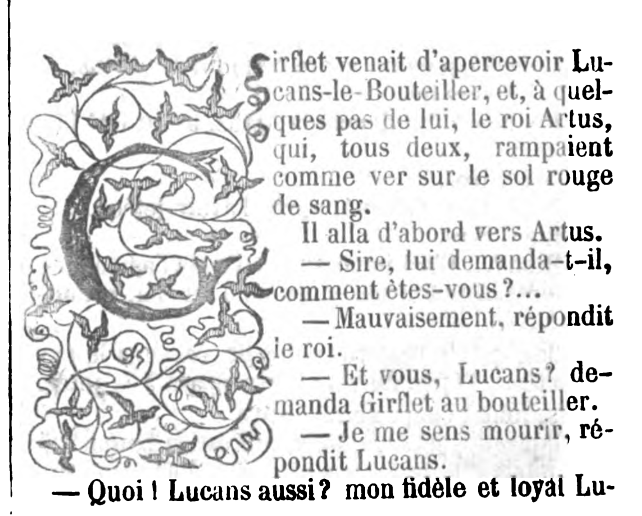
Lors, ils coururent sus aux hommes de Mordrec, et la tuerie recommença plus âpre, plus sanglante qu'auparavant; tellement que bientôt il ne resta plus, de part et d'autre, que trois hommes : le roi Artus, Lucans-le-Bouteiller et Girflet, et encore, de ces trois hommes, le premier pouvait-il être considéré comme mort.

— Ah! Dieu! s'écria Girflet en contemplant ce désastre épouvantable, combien cette bataille a fait de veuves et d'orphelins!

— Oh! Dieu, comme je souffre! murmura Lucans-le-Bouteiller, en perdant son sang par ses plaies entr'ouvertes.

CHAPITRE LII

Comment le roi Artus étouffa Lucans-le-Bouteiller, et comment, après cela, il disparut, après avoir fait jeter Escalibor, sa bonne épée, dans la mer.



Girflet venait d'apercevoir Lucans-le-Bouteiller, et, à quelques pas de lui, le roi Artus, qui, tous deux, rampaient comme ver sur le sol rouge de sang.

Il alla d'abord vers Artus.

— Sire, lui demanda-t-il, comment êtes-vous?...

— Mauvaisement, répondit le roi.

— Et vous, Lucans? demanda Girflet au bouteiller.

— Je me sens mourir, répondit Lucans.

— Quoi! Lucans aussi? mon fidèle et loyal Lu-

cans! s'écria Artus en se traînant vers le bouteiller.

— Oui, Sire, répondit Lucans, les bons s'en vont et les mauvais demeurent... Votre traître est-il mort, au moins?...

— Oui, je l'ai tué, sois tranquille... Je ne partirai pas seul aujourd'hui...

— Ah! je compte bien qu'il ne fera pas route avec nous, ce couard, car nous n'allons pas au même endroit...

— Dieu seul le sait, mon pauvre Lucans! nous avons nos péchés, nous aussi!...

Et, en disant cela, le roi Artus se traîna vers Lucans-le-Bouteiller. Quand il fut arrivé près de lui, il le prit dans ses bras et l'embrassa avec énergie.

— Loyal Lucans, ton roi t'embrasse pour la dernière fois!...

Lucans-le-Bouteiller poussa un cri de douleur, se crispa une dernière fois, se tordit désespérément, puis retomba à plat sur le ventre en vomissant des torrents de sang.

— Sire, dit Girflet, vous l'avez étouffé !...

— Ah ! je suis donc maudit! s'écria Artus.

Puis il ajouta, en tendant son épée Escalibor à Girflet :

— Girflet, prends cette vaillante épée, qui m'a si glorieusement servi dans maintes batailles... Nul, après moi, ne doit la ceindre... Lancelot du Lac, seul, en était digne... Mais celui-là encore, je l'ai méconnu et calomnié, puisqu'au moment où Mordrec me prenait mon royaume, j'allais lui ravir le sien... Il n'y faut plus songer. Girflet, prends Escalibor et va la jeter dans la mer... Puis après, tu reviendras me dire ce que tu auras vu... Va!...

Girflet, qui n'était pas mortellement blessé, put se relever pour obéir au roi. Il prit Escalibor, avec son fourreau, et s'en alla vers un tertre derrière lequel était la mer.

Au moment où il se disposait à jeter Escalibor, il lui prit fantaisie de regarder cette vaillante épée qui avait occis tant de traîtres et de païens. Il tira donc la lame hors du fourreau.

En la voyant si reluisante, si belle et si riche, car elle n'avait pas sa pareille au monde, il conçut l'idée de se l'approprier; car, outre qu'elle était d'une merveilleuse beauté, son fourreau était orné de pierreries éblouissantes.

— Nul ne le saura! murmura-t-il.

Lors, il déceignit sa propre épée, la jeta dans la mer, cacha sous un arbre celle du roi Artus, et s'en revint vers lui.

— Eh bien? lui demanda Artus, as-tu jeté l'épée?...

— Oui, Sire...

— Qu'as-tu remarqué, après l'avoir jetée?...

— Rien, Sire...

— Rien?... C'est impossible! Tu ne l'as pas jetée, alors!... Retournes-y, au nom du ciel, retournes-y!...

Girflet, que le remords poignait, regagna le tertre, déterra l'épée du roi et se prépara à la jeter.

Mais, tout à coup, se ravisant :

— Pourquoi jeter la lame, qui est si bonne? Si je ne jetais que le fourreau? C'est dommage, car il a des joyaux d'un prix inestimable... Mais il faut obéir...

En conséquence, il tira l'épée, la plaça sous les feuilles, au pied, et en jeta le fourreau dans la mer.

Puis il revint.

— Eh bien! lui demanda de nouveau le roi, qu'as-tu vu?...

— J'ai bien regardé, Sire : je n'ai rien vu.

— Tu n'as pas jeté Escalibor, alors!

Girflet se troubla. Cette persistance du roi à s'informer si quelque chose avait paru à la surface des flots après la disparition d'Escalibor prouvait que quelque chose devait paraître, quelque chose d'important et de solennel pour le roi Artus.

Girflet tenait à hériter de la bonne épée de son maître et seigneur, certes. Mais il tenait surtout à ne pas lui faire tort.

Donc, malgré ses regards, il repartit sans sonner mot, déterra Escalibor, et l'envoya rejoindre son fourreau dans la mer.

Puis il regarda.

L'épée s'abîma un instant dans l'eau, et, quelques instants après, elle ressortit, droite et flamboyante, tenue par une main dont on n'apercevait ni le bras ni le reste.

Ayant vu cela, il s'en revint vers le roi Artus, auquel il conta l'aventure.

— Ah! je le savais bien! s'écria le roi, tout joyeux. Et maintenant, mon grand ami, ajouta-t-il, soutiens-moi et conduis-moi vers l'endroit où tu as jeté Escalibor...

Girflet se pencha, releva le roi, le soutint du mieux qu'il put, et le conduisit jusqu'au tertre qui dominait la mer, et au bas duquel il y avait une grève étroite.

— Merci, mon grand ami, dit Artus en repoussant doucement Girflet, ébahi.

Et, tout aussitôt, il se mit à dévaler le tertre et à gagner la grève.

A mesure qu'il descendait, sortait du sein des flots une belle nauf garnie d'or, avec des voiles de pourpre, et sur laquelle se tenait une belle dame, en compagnie d'un troupeau de belles pucelles.

C'était la fée Morgane, qui venait chercher son frère Artus.

La nauf aborda, le roi monta dedans; puis les voiles de pourpre s'enflèrent, et cette merveilleuse compagnie ne tarda pas à disparaître aux yeux du bon Girflet, de plus en plus ébahi.

— Est-ce que je suis mort ou endormi?... se demanda ce chevalier, en se laissant tomber sur le sol, accablé de fatigue.

CHAPITRE LIII ET DERNIER.

Comment Girflet alla en la Noire Chapelle, où il trouva les tombes du roi Artus et de Lucans-le-Bouteiller.



irflet, quand le jour reparut, monta sur son cheval, tout dolent et marmiteux, et s'en alla tout le long de la mer jusqu'à un petit bois qui était près de là et où se trouvait un prud'homme de sa connaissance.

Il demeura là deux jours pour se réconforter l'esprit et le corps, tous deux un peu malades.

Au troisième jour, il repartit pour aller à la Noire Chapelle et savoir si Lucans-le-Bouteiller était encore à mettre en terre. A midi, il arriva, attacha son cheval à un arbre, et entra dans la chapelle.

Là, devant l'autel, étaient deux tombes très-riches et très-belles, mais l'une encore plus belle et plus riche que l'autre.

Par-dessus la moins belle, étaient écrites des lettres qui disaient :

« *Ci-gît* LUCANS-LE-BOUTEILLER, *que le roi Artus étouffa sous lui.* »

Sur la plus riche tombe étaient écrits ces mots :

« *Ci-gît* LE ROI ARTUS, *qui, par sa valeur, conquit douze royaumes.* »

Girflet se pâma, et, quand il revint un peu à lui, il baisa doucement et respectueusement cette tombe et demeura là, tout pensif, jusques au soir.

Quand l'ermite vint pour servir l'autel, Girflet lui demanda :

— Beau père, est-il vrai que c'est là que gît le roi Artus ?

— Oui, bel ami, répondit le prud'homme, il gît vraiment ici où l'apportèrent, l'autre jour, je ne sais quelles demoiselles...

Girflet resta songeur sur cette réponse, et, quelques instants après, il pria l'ermite de le recevoir en sa compagnie.

— Mon seigneur est parti de ce siècle, dit-il, je n'y saurais demeurer davantage... Par ainsi, je dois me préparer les voies du ciel : aidez-moi, mon beau père...

— Bien volontiers, mon fils, répondit le prud'homme.

Huit jours après, Girflet mourut.

La reine Genièvre se fit couper les cheveux et prit l'habit de religion pour finir ses jours dans la mortification et dans la prière.

Quant à Lancelot du Lac, ayant appris ces divers événements, il avait quitté la Gaule et était venu, lui aussi, se faire ermite à quelques pas du château de la Joyeuse Garde.

Quatre ans après, jour pour jour, heure pour heure, Genièvre et Lancelot rendaient leur âme au Créateur.

KHALED ET DJAIDA

ROMAN TRADUIT DE L'ARABE

I

Moharib et Zahir étaient frères du même père et de la même mère; les Arabes les appelaient les frères utérins.

Tous deux étaient devenus célèbres par leur bravoure et leur courage. Mais Moharib était chef de tribu, et Zahir, soumis à ses décisions, n'était que son ministre ; il lui donnait ses avis et ses conseils.

Cependant il arriva qu'une violente dispute s'éleva entre eux. Zahir se retira alors vers ses tentes, profondément affligé et ne sachant que faire.

— Qu'avez-vous? lui demanda sa femme; pourquoi paraissez-vous ainsi troublé? que vous est-il arrivé? quelqu'un vous aurait-il fait déplaisir ou insulte, à vous le plus grand des chefs arabes?

— Que dois-je faire? répliqua Zahir; celui qui qui m'a fait injure est un homme sur lequel je ne puis porter la main, auquel je ne puis faire tort; mon compagnon dans le sein maternel, mon frère dans le monde. Ah! si ce n'eût pas été lui, je lui aurais fait voir quel homme il aurait eu à combattre, et ce qu'il aurait éprouvé eût été un exemple terrible parmi les chefs des tribus!

— Abandonne-le; laisse-le dans ses possessions, s'écria sa femme ; et pour l'engager à prendre ce parti, elle lui récita des vers d'un poëte du temps, qui recommandent de ne point souffrir d'insulte de la part de ses parents.

Zahir se rendit aux conseils de sa femme. Il prépara tout pour partir, enleva ses tentes, chargea ses chameaux, et se mit en route vers la tribu de Saad à laquelle il était allié.

Toutefois il ressentit une vive peine en se séparant de son frère, et parla ainsi :

— En voyageant pour m'éloigner de toi, je serai mille ans en route, et le chemin de chaque année aura mille lieues... Quand les faveurs qui me viennent de toi équivaudraient à mille Egyptes, et que dans chaque Egypte il y aurait des milliers de Nils, toutes ces faveurs me seraient indifférentes. Je me contenterai de peu de choses, pourvu que je sois loin de toi. En ton absence, je réciterai ce distique, qui a plus de valeur qu'un collier de perles fines : « Quand un homme est maltraité sur la terre de sa tribu, il ne lui reste rien à faire que d'en sortir. » O toi! qui m'as si méchamment offensé, tu ne tarderas pas à sentir ce que peut la bienfaisante Divinité; car elle est ton juge et le mien, elle qui est immuable et impérissable.

Zahir continua de voyager, jusqu'à ce qu'il eût atteint la tribu de Saad, où il descendit. Il y fut reçu amicalement, et on l'engagea à s'y établir.

Sa femme alors était enceinte, et il lui dit :

— Si c'est un fils qui nous vient, il sera le bienvenu ; mais si c'est une fille, cache son sexe et fais croire à tout le monde que nous avons un enfant mâle, afin que mon frère n'ait point une occasion de se réjouir à nos dépens.

Lorsque le temps de la délivrance fut venu, la femme de Zahir mit au monde une fille.

Entre eux, ils convinrent de lui donner le nom de Djaida, et publiquement celui de Djouder, afin que l'on crût que c'était un garçon. Pour mieux donner le change, ils firent des réjouissances et donnèrent des fêtes soir et matin, pendant plusieurs jours.

II

Vers le même temps, l'autre frère, Moharib, eut aussi un fils auquel il donna le nom de Khaled, c'est-à-dire l'Eternel. Il choisit ce nom parce que ses affaires n'avaient pas cessé de bien réussir depuis le départ de son frère.

Bientôt les deux enfants grandirent, et leur renommée se répandit parmi les Arabes.

Zahir avait appris à sa fille à monter à cheval et lui avait enseigné à pratiquer tous les exercices qui conviennent à un guerrier brave et courageux. Il la familiarisa avec les travaux les plus durs, avec les plus grands périls. Lorsqu'il allait au combat, il la mettait avec les autres Arabes de la tribu, et ainsi confondue avec les cavaliers, elle ne tarda pas à se faire distinguer parmi les plus vaillants.

Ce fut de cette manière qu'elle parvint à surpasser tous ceux qui l'entouraient, et qu'elle alla jusqu'à attaquer les lions dans leurs cavernes. Enfin son nom devint un sujet d'épouvante, et quand elle avait vaincu un héros, elle ne manquait pas de s'écrier :

— Je suis Djouder, fils de Zahir, le cavalier des tribus.

De son côté, son cousin Khaled ne se produisait pas avec moins de bravoure et d'éclat.

Son père Moharib, chef sage et habile, avait établi des habitations pour recevoir convenablement les hôtes qui se présentaient. Tous les cavaliers y trouvaient une retraite. Khaled était élevé au milieu de tous ces guerriers. Ce fut à cette école qu'il fortifia son cœur, qu'il apprit l'art de conduire et de monter les chevaux, jusqu'à ce qu'il devînt un intrépide guerrier et enfin un vaillant héros.

Bientôt tous les cavaliers reconnurent que son âme et son courage étaient indomptables.

Il entendit enfin parler de son cousin Djouder. Le désir qu'il eut de le voir, de le connaître, d'être témoin de son habileté sur les armes, devint extrême.

Toutefois, il ne put le satisfaire à cause de l'éloignement que son père montrait pour ce fils de son frère. Khaled vécut donc avec cette curiosité jusqu'à la mort de Moharib, qui le mit en possession de son rang, de ses biens et de ses terres.

Il suivit l'exemple de son père en entretenant tous les établissements hospitaliers, en protégeant le faible et le malheureux, en donnant des vêtements à celui qui était nu. Il continua aussi à parcourir les plaines à cheval avec ses guerriers, et, de cette manière, il entretint et augmenta la force de son corps et sa vaillance.

Au bout de quelque temps, il rassembla de riches présents ; et prenant sa mère avec lui, il partit pour aller voir son oncle.

III

Il ne s'arrêta nulle part qu'il ne fût arrivé chez Zahir, qui, charmé de le voir, lui fit préparer une demeure magnifique, car l'oncle avait entendu parler plus d'une fois avec avantage du mérite et de la bravoure de son neveu.

Khaled alla aussi voir *son cousin*. Il *la* salua, *la* pressa contre son sein et lui donna un baiser entre les deux yeux, croyant que c'était un jeune homme. Il prit le plus grand plaisir à être avec elle et resta dix jours chez son oncle, pendant lesquel il eut régulièrement des engagements et jouta de la lance avec les cavaliers et les guerriers.

Quant à sa cousine, dès qu'elle eut vu combien Khaled était beau et vaillant, elle devint passionnément amoureuse de lui.

Le sommeil l'abandonna ; elle ne put plus prendre de nourriture, et son amour alla en croissant à tel point que, sentant qu'il s'était complétement emparé de son cœur, elle en parla à sa mère et lui dit :

— Oh ! ma mère ! si mon cousin part et que je ne puisse l'accompagner, son absence me fera mourir de chagrin.

Sa mère eut pitié d'elle et ne lui fit aucun reproche, tant elle sentit qu'ils seraient superflus.

— Djaida, lui dit-elle, cachez ce que vous sentez et ne vous laissez pas aller au chagrin. Vous n'avez rien fait contre les convenances, au contraire, car votre cousin est de votre choix et de votre sang. Comme lui, vous êtes belle et gracieuse ; comme lui, vous êtes brave et habile à manier les chevaux. Demain matin, lorsque sa mère viendra vers nous, je lui exposerai toute cette affaire ; nous vous marierons avec lui aussitôt, et de plus nous retournerons tous dans notre pays.

La femme de Zahir attendit patiemment jusqu'au jour suivant, que la mère de Khaled vint. Alors elle lui présenta sa fille, et découvrant la tête de celle-ci elle laissa tomber ses cheveux sur ses épaules.

A la vue de tant de beautés, la mère de Khaled fut singulièrement étonnée et s'écria :

— Eh ! n'est-ce pas là votre fils Djouder ?

— Non, c'est Djaida ; la lune est levée !

Puis elle raconta tout ce qui s'était passé entre elle et son époux, comment et pourquoi elle avait caché le sexe de son enfant.

— Belle sœur, continua la mère de Khaled, encore toute surprise : parmi toutes les filles de l'Arabie, qui sont devenues célèbres pour leur beauté,

je n'en ai jamais vu de plus gracieuse que celle-ci. Quel est son nom ?

— Je vous l'ai dit: Djaida, et mon intention particulière en vous faisant part de ce secret est de vous offrir tous ces charmes, car je désire ardemment marier ma fille avec votre fils, et que nous puissions retourner tous dans notre terre natale.

Sur cette proposition, la mère de Khaled donna à l'instant même son consentement, en disant :

— La possession de Djaida rendra sans doute mon fils très heureux.

Elle se leva aussitôt et sortit pour aller trouver Khaled, auquel elle fit part de tout ce qu'elle avait appris et vu, ne manquant pas de lui parler avec éloge des charmes de Djaida.

— Par la foi d'une Arabe, dit-elle, jamais, ô mon fils! je n'ai vu ni dans le désert, ni dans aucune ville, une fille qui ressemble à votre cousine; je n'en excepte pas les plus belles. Rien n'est plus parfait qu'elle, rien n'est plus gracieux et plus aimable. Hâtez-vous, mon fils, d'aller trouver votre oncle et de lui demander sa fille en mariage. Heureux, en effet, s'il l'accorde à vos vœux : allez, mon fils, ne perdez pas de temps et qu'elle vous appartienne !

Lorsque Khaled entendit ces mots, il laissa retomber ses regards vers la terre, et après être demeuré quelque temps pensif et sombre :

— Mère, dit-il, je ne puis rester plus longtemps ici. Il faut que je retourne chez moi au milieu de mes cavaliers et de mes troupes. Je n'ai pas l'intention de dire un mot de plus à ma cousine, maintenant que je suis certain que c'est une personne dont l'âme et les idées sont chancelantes, dont le caractère et les discours manquent de solidité et de convenance; car j'ai toujours été accoutumé à vivre au milieu des guerriers où je dépense mon argent et où j'acquiers du renom en combattant. Quant à son amour pour moi, c'est une faiblesse de femme, de jeune fille.

Puis il revêtit ses armes, monta à cheval, dit adieu à son oncle et témoigna l'intention de partir sur-le-champ.

— Que signifie cet empressement? s'écria Zahir.

— Je ne puis rester plus longtemps ici, répondit Khaled.

Et mettant son cheval au galop, il s'enfonça dans les vastes solitudes.

Sa mère, après avoir raconté à Djaida l'entretien qu'elle avait eu avec son fils, monta sur sa chamelle et se dirigea vers son pays.

IV

L'âme de Djaida ressentit vivement cette indignité. Elle en perdit le sommeil et l'appétit.

Quelques jours après, comme son père se préparait avec ses cavaliers à aller chercher du butin et à combattre les guerriers, il regarda Djaida, et voyant à quel point ses traits étaient altérés et ses esprits abattus, il ne fit point d'observations, pensant et espérant surtout qu'elle se remettrait bientôt.

A peine Zahir était-il à quelque distance de ses tentes que Djaida, qui se sentait en danger de perdre la vie et dont la disposition d'esprit, d'ailleurs, était insupportable, dit à sa mère :

— Mère, je me sens mourir, et ce misérable Khaled vit encore! Je veux, si Dieu m'en accorde le pouvoir, lui faire goûter de l'ivresse de la mort, de l'amertume de la punition et de la torture.

Parlant ainsi, elle se leva comme une lionne, mit son armure, monta son cheval en ajoutant à sa mère qu'elle partait pour la chasse.

Rapide, elle parcourut sans s'arrêter les rochers et les montagnes, son anxiété augmentant toujours jusqu'au moment où elle fut proche des habitations de son cousin.

Déguisée, elle entra dans la tente où l'on recevait les étrangers; seulement, sa visière était baissée comme un cavalier du Hijaz. Les esclaves et les serviteurs l'accueillirent, lui offrirent l'hospitalité, ne manquant pas de se conduire à son égard comme ils avaient coutume de le faire avec leurs hôtes et les plus nobles personnages.

La nuit, Djaida se reposa; mais le jour suivant, elle se présenta aux exercices du combat, défia plusieurs cavaliers et montra une telle adresse et tant de bravoure, qu'elle produisit un grand étonnement sur tous les spectateurs.

Il n'était pas encore midi que tous les cavaliers de son cousin avaient été forcés de reconnaître sa supériorité sur eux.

Khaled voulut être témoin de ses prouesses, et surpris de lui voir tant d'adresse, il se présenta pour se mesurer avec elle. Djaida alla à lui, et tous deux alors, commençant à s'approcher, déployèrent toutes les ressources de l'attaque et de la défense jusqu'au moment où les ténèbres de la nuit survinrent.

Lorsqu'ils se séparèrent, ni l'un ni l'autre n'avait été blessé, et l'on ne savait qui des deux était vainqueur. Ainsi Djaida, en excitant l'admiration des spectateurs, diminua le chagrin qu'ils avaient de voir leur chef égalé par un si habile adversaire.

Khaled ordonna de traiter ce grand chevalier avec tous les soins et les honneurs imaginables; puis il se retira dans sa tente, le cœur gros du combat.

Djaida demeura trois jours chez son cousin.

Chaque matin elle se présentait devant lui et ne cessait de le tenir sous les armes jusqu'à la nuit.

Sa joie fut grande; toutefois elle ne se fit pas connaître, de même que de son côté Khaled ne fit point de recherche ni ne lui adressa aucune question pour savoir qui elle était et à quelle tribu elle pouvait appartenir.

Le matin du quatrième jour, comme Khaled, selon son usage, courait la plaine à cheval et passait près des tentes réservées aux hôtes, il vit Djaida montant à cheval.

Il la salua; elle lui rendit sa politesse.

— Noble Arabe, dit Khaled, je désirerais vous adresser une question. Jusqu'ici j'ai manqué à l'honnêteté avec vous, mais, je vous en prie, au



nom de Dieu, qui vous a doué de tant d'avantages et d'une si grande dextérité dans le maniement des armes, dites-moi qui vous êtes et à quels nobles princes vous êtes allié? car je n'ai jamais rencontré votre égal parmi les plus braves chevaliers. Dites-le-moi, s'il vous plaît, je meurs d'envie de le savoir.

Djaida sourit, et levant sa visière :

— Khaled, répondit-elle, je suis une femme et non pas un guerrier. Je suis votre cousine Djaida qui s'est offerte à vous, qui voulait se donner à vous; mais vous l'avez refusée en vous enorgueillissant de votre passion pour les armes.

Elle dit, et tournant bride tout à coup, elle piqua son cheval et courut à plein galop vers son pays.

V

Khaled tout confus se retira, ne sachant que faire ni ce qu'il deviendrait avec l'amour passionné qui s'était tout à coup développé en lui.

Il se sentit de l'horreur pour toutes ses habitudes et ses goûts guerriers qui l'avaient réduit à la triste situation où il se trouvait; enfin son éloignement pour les femmes s'était converti en amour.

Il envoya chercher sa mère, à qui il raconta tout ce qui s'était passé.

— Mon fils, dit-elle, toutes ces circonstances doivent vous rendre Djaida encore plus chère : attendez avec un peu de patience jusqu'à ce que j'aie pu aller la demander à sa mère.

Aussitôt elle monta sur sa chamelle et partit pour le désert sur les traces de Djaida, qui aussitôt son arrivée chez sa mère l'avait instruite de tout ce qui était arrivé.

Sitôt que la mère de Khaled fut arrivée, elle se jeta dans les bras de sa parente, et lui demanda Djaida en mariage pour son fils, car Zahir n'était point encore de retour de son excursion.

Quand Djaida apprit de sa mère la requête de Khaled :

— Cela, dit-elle, ne sera jamais, dussé-je boire la coupe de la mort. Ce qui a eu lieu chez lui, je l'ai fait en la présence de plusieurs héros pour éteindre le feu de mon chagrin et de mon malheur, pour adoucir les angoisses de mon cœur.

D'après ces paroles, la mère de Khaled, trompée dans son attente, alla retrouver son fils, qui était plongé dans la plus cruelle anxiété.

Il se leva brusquement, car son amour s'était encore accru, et s'informa avec inquiétude de tout ce qui concernait sa cousine.

Mais, dès qu'il sut ce que Djaida avait répondu, son chagrin devint encore plus violent, car ce refus ne fit qu'augmenter sa passion.

— Que faut-il faire, ô ma mère? s'écria-t-il.

— Je ne vois aucun moyen d'éviter ce malheur, répondit-elle, si ce n'est de rassembler tous vos cavaliers parmi les sheiks arabes et parmi ceux avec lesquels vous avez des relations d'amitié. Attendez que votre oncle soit de retour de son expédition, et alors, accompagné de vos camarades, allez vers lui et demandez-lui sa fille en mariage, en présence des guerriers assemblés. S'il nie qu'il a une fille, racontez-lui ce qui s'est passé, et pressez-le jusqu'à ce qu'il fasse droit à votre demande.

Ce conseil, et surtout ce projet, modérèrent la douleur de Khaled.

Sitôt qu'il eut appris que son oncle était rentré chez lui, il convoqua tous les chefs de sa famille, auxquels il raconta ses aventures.

Tous furent très-étonnés, et Maadi Kereb, l'un des plus braves compagnons de Khaled, ne put s'empêcher de dire :

— Ceci est une singulière affaire. Nous avons toujours entendu dire que votre oncle avait un fils nommé Djouder, mais maintenant la vérité est connue. Vous êtes donc celui qui avez le plus de droit à la fille de votre oncle. Il nous convient à tous de nous présenter et de nous prosterner devant lui, pour le prier de revenir au milieu de sa famille et de ne pas donner sa fille à un étranger.

Khaled, sans attendre davantage, prit avec lui cent des plus braves cavaliers qui avaient été élevés avec Moharib et Zahir depuis leur enfance, et après s'être muni de présents plus précieux encore que ceux qu'il avait offerts la première fois, il partit et marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la tribu de Saad.

Khaled complimenta d'abord son oncle sur son heureux retour, mais Zahir fut on ne peut plus étonné de cette seconde visite, surtout en voyant son neveu accompagné de tous les chefs de sa famille.

L'idée de sa fille Djaida ne lui vint même pas à l'esprit, et il supposa seulement que l'on se présentait à lui pour l'engager à rentrer dans son pays natal.

Il leur offrit à tous l'hospitalité, leur donna des tentes et les traita avec le plus de magnificence qu'il put. Il fit égorger des chameaux et des moutons, donna une fête, et fournit ses hôtes de tout ce qui était nécessaire et convenable pendant trois jours.

Le quatrième jour, Khaled se leva, et après avoir remercié son oncle de ses soins, il lui fit la demande en mariage de sa fille, et le pria de rentrer dans son pays.

Zahir nia qu'il eût d'autre enfant que son fils Djouder, mais Khaled lui dit tout ce qu'il savait et lui apprit même tout ce qui s'était passé entre lui et Djaida.

A ces mots, Zahir se sentit honteux, pencha sa tête vers la terre.

Il resta ainsi quelques moments plongé dans ses réflexions, jusqu'à ce que, pensant que cette affaire ne pouvait aller que de mal en pis, il s'adressa à tous ceux qui étaient présents, et leur dit :

— Parents, je ne tarderai pas plus longtemps à vous avouer ce secret; ainsi, pour terminer cette

affaire, marions-la à son cousin le plutôt possible, car de tous les hommes que je connais il est le plus digne d'elle.

Il offrit sa main à Khaled, qui aussitôt donna la sienne en présence des chefs, qui furent les témoins du contrat. On fixa le douaire à cinq cents chamelles rousses, à l'œil noir, et à mille chameaux, chargés de ce que l'Yémen produit de plus rare et de plus précieux.

La tribu de Saad, au milieu de laquelle Zahir avait vécu, resta tout interdite à la vue de cet événement.

Mais quand Zahir vint à demander à sa fille de consentir à cet arrangement, Djaida fut couverte de confusion en apprenant le parti que son père venait de prendre.

Cependant celui-ci fit si clairement entendre à sa fille qu'il ne voulait pas qu'elle restât sans mari, que Djaida dit enfin :

— Mon père, si mon cousin désire de m'obtenir en mariage, je n'entrerai pas dans sa tente jusqu'à ce qu'il soit en mesure d'égorger, à la fête de mes noces, un millier de chameaux, de ceux qui appartiennent à Gheshm, fils de Malik, surnommé le Brandisseur de lances.

Khaled se soumit à cette condition; mais les sheiks et les guerriers ne quittèrent point Zahir qu'il n'eût rassemblé tout ce qu'il possédait de richesses pour l'emmener avec eux dans leur pays.

VII

Ces arrangements ne furent pas plutôt faits que Khaled marcha suivi d'un millier de cavaliers, avec lesquels il vainquit la tribu d'Aamir.

Après avoir blessé en trois endroits le brandisseur de lances et tué un grand nombre de ses héros, il pilla leurs biens, et rapporta de leur pays plus de richesses encore que Djaida n'en avait demandé.

Chargé de ce butin, il revint tout fier de ses succès.

Mais quand il demanda que l'on déterminât le jour de ses noces, Djaida le fit venir près d'elle et lui dit :

— Si vous désirez que je devienne votre femme, accomplissez d'abord tous mes souhaits, et exécutez le contrat que je ferai avec vous. Ce que je vous demandé, le voici : Je veux que le jour de mon mariage, la fille d'un noble, femme née libre, tienne la bride de mon chameau; ce doit être la fille d'un prince et d'une haute distinction, de manière enfin que je sois honorée au-dessus de toutes les filles d'Arabie.

Khaled consentit et obéit. Le jour même, il partit avec ses cavaliers, traversa les plaines et les vallées, cherchant la terre d'Yémen, jusqu'à ce qu'il parvînt au pays de Hijar et aux collines de sable.

En ce lieu, il attaqua la tribu-famille de Moawich, fils de Mizal. Il se jeta sur eux comme un torrent de pluie, et, se faisant jour avec son épée au mileu des cavaliers, il fit prisonnière Amima, fille de Moawich, au moment où elle fuyait.

Après avoir accompli des faits que les plus anciens héros n'avaient pu mettre à fin; après avoir dispersé toutes les tribus; après avoir enlevé les richesses de tous les Arabes de cette contrée, il rentra dans son pays.

Mais il ne voulut pas aller jusque dans ses tentes sans avoir rassemblé les richesses qui étaient éparses dans les déserts et dans les habitations.

Les jeunes filles allèrent au-devant de lui en faisant résonner leurs cymbales et les instruments de musique.

Toute la tribu était dans la joie; et lorsque Khaled approcha de ses foyers, il donna des habits aux veuves, aux orphelins, invita ses amis et ses compagnons à la fête qui se préparait pour ses noces.

Tous les Arabes de la contrée vinrent en foule à son mariage. Il leur fit distribuer de la nourriture et du vin en grande abondance.

Mais, tandis que tous ses hôtes se livraient aux divertissements et aux festins, Khaled, accompagné de dix esclaves, se mit à parcourir les lieux sauvages et marécageux, pour aller attaquer les lions à lui tout seul dans leurs cavernes, pour surprendre les lions et lionnes avec leurs petits et les rapporter à ses tentes, afin d'en distribuer la chair préparée à tous ceux qui assistaient à la fête.

VIII

Djaida eut connaissance de ce projet. Elle se déguisa sous une armure, monta à cheval, quitta les tentes.

Comme il restait encore trois jours de divertissements, elle courut après Khaled dans le désert et le rencontra dans une caverne. Elle se jeta sur lui avec l'impétuosité d'une bête sauvage, et l'attaqua en lui criant avec force :

— Arabe ! descends de ton cheval; dépouille-toi de ta cotte de mailles et de ton armure, ou si tu tardes à le faire, je te passe cette lance au travers de la poitrine.

Khaled était déterminé à lui résister.

Ce fut alors qu'ils se livrèrent le plus furieux combat. Il dura plus d'une heure, après quoi le guerrier aperçut dans les yeux de son adversaire quelque chose qui l'effraya.

Il retint son cheval, et l'ayant détourné de la place du combat :

— Par la foi d'un Arabe, s'écria-t-il, j'exige de vous que vous me disiez quel cavalier du désert vous êtes; car je sens que votre attaque et vos coups sont irrésistibles. En vérité, vous m'avez empêché d'accomplir ce que j'avais entrepris, et ce que je désirais vivement de faire. A ces mots, Djaida leva sa visière, et laissa voir sa figure.

— Khaled, s'écria-t-elle alors, est-il permis à



celle qui vous aime d'attaquer les bêtes sauvages, afin que l'on puisse dire aux filles d'Arabie que cette action n'est pas le privilége exclusif d'un guerrier ?

A ce reproche piquant, Khaled devint tout honteux.

— Par la foi d'un Arabe, répliqua-t-il bientôt, personne que vous ne peut me résister ; mais est-il quelqu'un dans cette contrée qui vous ait défiée, ou êtes-vous venue seulement ici pour me faire voir jusqu'où va votre bravoure?

— Par la foi d'une Arabe, ajouta Djaida, je ne suis venue dans ce désert que pour vous aider à chasser les bêtes sauvages, et afin que vos guerriers n'aient aucun reproche à vous faire si vous m'avez pris pour votre femme.

A ces mots, Khaled se sentit pénétré d'étonnement et d'admiration, tant Djaida avait montré d'esprit et de résolution dans sa conduite.

Alors tous deux descendirent de cheval et entrèrent dans une caverne.

Là, Khaled saisit deux bêtes féroces, et Djaida s'empara d'un lion et de deux lionnes.

Cette expédition faite, ils s'adressèrent des louanges mutuelles, et Djaida se sentit heureuse d'être auprès de Khaled.

— Maintenant, dit-elle, je ne vous permettrai de quitter nos tentes qu'après notre mariage.

Et aussitôt elle partit en toute hâte pour se rendre à son habitation particulière.

Khaled alla reprendre les esclaves qu'il avait laissés à quelque distance, en leur ordonnant de transporter aux tentes les animaux qu'il avait pris.

Ces gens tremblèrent d'épouvante à la vue de ce que Khaled avait fait, et dans leur admiration ils l'élevèrent au-dessus de tous les héros.

IX

Cependant les fêtes se continuèrent et tous les assistants reçurent un accueil magnifique.

Les filles faisaient retentir les cymbales, les esclaves brandissaient leurs épées en l'air, et les filles, ainsi que les demoiselles, chantaient jusqu'au soir.

Ce fut au milieu de ces réjouissances que Djaida et Khaled furent mariés.

Amima, la fille de Moawich, tint la bride du chameau de la jeune épouse, dont la gloire fut également célébrée par les femmes et par les hommes.

FIN DE KHALED ET DJAIDA.

POÉSIES DU XVIe SIECLE

ÉLÉGIE (1528)

Fils de Vénus, vos deux yeux débandez.
Et mes écrits lisez et entendez
Pour voir comment
D'un déloyal service me rendez :
Las! punissez-le, ou bien lui commandez
Vivre autrement.

Je l'ai reçu de grâce honnêtement,
De moi médit partout injustement
Et me blasonne.
Hélas! faut-il qu'après bon traitement
Un serviteur blâme indiscrètement
Sa dame bonne ?

Que feront ceux qu'on chasse et abandonne,
Si ceux, à qui le bon recueil on donne,
Vivent ainsi?
Il faut, Amour, que peine on leur ordonne :
Car plus à vous, qu'à nulle autre personne,
Touche ceci.

Si à tels gens faites grâce et merci,
Noir deviendra votre règne éclairci,
Et sans police :
Et n'y aura femme, ni fille aussi,
Qui ose aimer craignant d'avoir souci
Par leur malice.

La mauvaise herbe, il faut qu'elle périsse,
Et la brebis malsaine, il faut qu'elle isse
Hors des troupeaux.
Jetez donc hors de l'amoureux service
Ce médisant, qu'il n'apprenne son vice
A vos féaux.

Certes, on voit aux champs les pastoureaux
Leur foi garder, mieux que leurs gras taureaux,
Sans nul mal dire.
Mais en palais, grand'villes et châteaux
Foi n'y est rien, langues y sont coûteaux
Par trop médire.

Las! qu'ai-je dit? Pardonnez à mon ire:
Tous ne sont tels : j'en ai bien su élire
Un très-loyal
A qui mon cœur se lamente et soupire
Des maux que j'ai par l'autre, qui est pire
Que déloyal.

A l'un (pour vrai) l'autre n'est pas égal :
L'un est bon fruit et l'autre reagal,
Poison mortelle;
L'un est d'esprit, l'autre est gros animal;
L'un parle en bien, l'autre toujours dit mal :
Sa langue est telle.

De l'un reçois tourment dur et rebelle,
De l'autre j'ai consolation belle,
Dieu sait combien,
Bref, amitié n'a point peine éternelle :
Après le mal j'ai rencontré en elle
Singulier bien.

O toi, mon cœur! bienheureux je le tien
D'avoir trouvé un tel serviteur tien,
Qui te conforte.
Et à bon droit je me complains très-bien
Que je ne l'ai plus tôt retenu mien,
Connu sa sorte.

Las! de mon cœur lui ai fermé la porte
Pour à celui, qui mal de moi rapporte,
Mon cœur unir.
Grand mal je fis, aussi peine j'en porte,
Et crois que Dieu me l'envoie ainsi forte
Pour m'en punir.

Par ses faux tours me suis vu advenir
Un grand vouloir de ne me souvenir
D'homme qui vive.
Mais pour les faux les bons ne faut bannir;
Et puis d'aimer on ne se peut tenir
Quoiqu'on estrive.

Tel veut fuir, qui plus près en arrive;
Si loue Amour, qui plus qu'à femme vive,
M'a fait cet heur
De me montrer la malice excessive
D'un faux amant, et la bonté naïve
D'un serviteur.

CLÉMENT MAROT.



BAUDOUIN-LE-DIABLE

CHAPITRE PREMIER

Comment le roi de France Philippe reçut un messager du marquis de Milan, lui demandant secours contre les Sarrasins, et comment le comte de Flandres résolut d'aller combattre Caquedent.

En l'an 1180 il y avait en Flandres un comte nommé Philippe, lequel avait à fiefs quatorze comtés, assavoir : Hollande, Zélande, Alos, Hainault, Tarache, Cambrésis, Vermandois, Noyon, Aumarle, Boulogne, Amiens, Corbie, Artois et Guienne. En outre, il était pair de France et filleul du roi Philippe, prince loyal et prud'homme.

Au temps où ce roi de France régnait, un païen d'outre-mer, nommé Caquedent, s'en vint mettre le siége devant Rome avec ses fils et une armée de trois cent mille hommes, qui prirent la cité, tuèrent le pape et les cardinaux, pillèrent les trésors publics et privés, et mirent le feu aux quatre

coins pour brûler les femmes et les enfants dont ils avaient occis les maris et les pères. Cela fait, ils s'en allèrent plus loin, en Lombardie, où ils pillèrent et brûlèrent de la même façon, jusqu'à Milan, qu'ils assiégèrent, comme ils en avaient assiégé tant d'autres.

Le marquis de Milan eut grand'peur; car, outre que Caquedent le païen était un redoutable géant, portant peint un lion rampant sur son écu de fin or, la cité de Milan n'avait qu'une petite provision de vivres et de victuaille. Aussi, tout dolent et marmiteux, le marquis jugea qu'il fallait envoyer au plus tôt un messager vers le roi de France, pour le supplier de venir à son secours contre les païens commandés par Caquedent.

Le messager vint à Paris, où il trouva le roi Philippe en compagnie d'un grand nombre de nobles gens, sur lesquels trois ducs et une dizaine de comtes.

— Sire, dit-il en saluant humblement et en lui baillant les lettres de son maître, voici ce que m'a chargé de vous remettre monseigneur le marquis de Milan, présentement assiégé par les païens. Le péril est extrême, certes, et si vous ne venez à son secours, Sire, la noble cité de Milan subira le pitoyable sort de la noble cité de Rome et de tant d'autres encore qu'ont dévastées et brûlées le Sarrasin Caquedent et ses gens.

Le bon roi Philippe lut les lettres et répondit :

— J'irai secourir le noble marquis de Milan, et l'aiderai à venger la loi de Notre-Seigneur Jésus-Christ...

Puis il se mit à deviser avec ses barons pour savoir d'eux les moyens à employer pour aller secourir le marquis de Milan.

Sur ces entrefaites vint un second messager qui, saluant le bon roi Philippe et sa compagnie, lui dit :

— Sire, que Dieu vous garde !... Je viens vous prévenir que Jehan-le-Mauvais, roi d'Angleterre, est venu au pays de Gascogne avec gens d'armes à foison, et qu'il détruit tout sur son passage... Pour Dieu, Sire ! daignez prendre en pitié ce beau pays de Gascogne, et le secourir; autrement, il est en péril d'être perdu.

Philippe, étonné de cette nouvelle, s'écria :

— Par le Dieu de Paradis ! le roi d'Angleterre est un bien grand parjure, car il a brisé les trêves que nous avions faites et jurées ensemble !... Si je vis assez pour cela, il s'en repentira !... Oui, certes, il s'en repentira !... J'avais promis d'aller venger le pape de Rome et secourir le marquis de Milan; mais il me semble que je dois bien plutôt aller châtier le roi d'Angleterre... Que vous en semble-t-il à vous, seigneurs?...

Le comte de Flandres répondit :

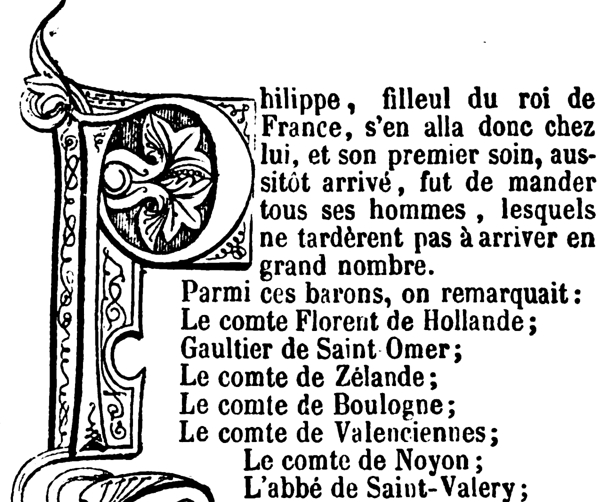
— Sire, on doit tout risquer, avoir et corps, pour sauver son pays quand il est menacé... Je viens donc, mon très-cher Sire, vous requérir d'un don, vous qui êtes mon propre parrain, c'est de m'autoriser à aller secourir le marquis de Milan, chasser les Sarrasins et venger le saint-siége apostolique de Rome.

— Filleul, dit le roi Philippe, nous le voulons bien. Allez secourir le marquis de Milan et venger le pape de Rome... Nous, nous abandonnerons nos trésors pour songer à ce cher pays de Gascogne, où nous irons contre le roi anglais, Jehan-le-Mauvais, car nous en avons dévotion.

Le soir même, le comte Philippe prit congé du roi et partit pour aller en Flandres.

CHAPITRE II

Comment le comte de Flandres, ayant réuni tous ses gens, s'en alla à Milan et combattit contre Caquedent.



Philippe, filleul du roi de France, s'en alla donc chez lui, et son premier soin, aussitôt arrivé, fut de mander tous ses hommes, lesquels ne tardèrent pas à arriver en grand nombre.

Parmi ces barons, on remarquait :
Le comte Florent de Hollande;
Gaultier de Saint Omer;
Le comte de Zélande;
Le comte de Boulogne;
Le comte de Valenciennes;
Le comte de Noyon;
L'abbé de Saint-Valery;
Le comte de D'Aumarle;
Le comte de Julliers;
Le comte d'Eu;
Le sire de Tournay;
Le châtelain de Bergues;
Guillaume, sire de Gaule;
Et plusieurs autres grands seigneurs qui tenaient leurs terres du comte de Flandres.

Les sommiers furent chargés et l'on se mit en marche pour le pays assiégé. On traversa la France, puis les monts, et l'on arriva dans les plaines de la Lombardie, à une lieue de la cité de Milan où étaient campés les gens de Caquedent, le chef des Sarrasins qui avaient brûlé Rome et les autres villes de la chrétienté.

Au moment même où le comte de Flandres et ses gens arrivaient en vue de la ville assiégée, le marquis de Milan, qui n'avait pas encore revu son messager envoyé au roi Philippe, se désespérait.

— Ah ! murmurait-il, ma bonne cité de Milan va devenir la proie de ces païens, comme tant d'autres nobles cités !... Mon messager n'est pas revenu : les secours que je l'ai envoyé quérir ne viendront pas... Je suis perdu !... Cependant, on ne s'adresse jamais en vain aux Français, dans le malheur et dans la peine... Si le roi Philippe a reçu mon messager, il a dû le bien accueillir et lui promettre son concours : il n'en saurait être autrement... Pourquoi ne revient-il pas ?... Les païens envahissent la plaine comme une armée de sauterelles... Milan sera prise... Ses habitants périront... La faim les a déjà décimés... Nous sommes forcés de manger nos chevaux à défaut d'une autre nour-

riture... Qu'allons-nous devenir, grand Dieu du ciel !...

Comme le marquis de Milan murmurait ces mots, on entendit une longue clameur dans la plaine, du côté où se tenait l'armée des assiégeants. Le marquis releva la visière de son bassinet pour lui donner un peu d'air, et se mit à regarder devant lui, par-dessus les remparts de la ville.

Ce qu'il vit le combla de joie.

Les Sarrasins, commandés par le terrible Caquedent, étaient mis en désarroi par l'arrivée de l'armée des Français, commandés par le comte de Flandres, et la clameur qu'on entendait jusque dans la cité de Milan était une clameur de peur.

— Trahis ! trahis ! trahis ! s'écriaient-ils en fuyant.

Caquedent, quoique surpris par l'arrivée des Français, ne se laissa pas cependant décourager pour cela. Il rallia du mieux qu'il put son armée et se présenta vaillamment, aidé de ses fils, à la rencontre du comte de Flandres.

Le combat s'engagea âpre et sanglant. Beaucoup de païens et presque autant de chrétiens passèrent violemment de ce monde dans l'autre sans avoir eu le temps de confesser leurs péchés et d'en recevoir l'absolution. Les gens de Caquedent surtout tombaient comme les blés au mois d'août sous la faux des moissonneurs. L'abattis en fut même si considérable, que le chef des païens jugea à propos de proposer au comte de Flandres un combat à eux deux pour finir le différent.

— Chrétien, lui cria-t-il en se précipitant vers lui, écoute ma parole.

— Je t'écoute, dit le comte de Flandres.

— Nos gens s'égorgent de part et d'autre sans profit pour personne, reprit Caquedent. Cela me poigne et je veux en finir...

— Je le veux aussi, dit Philippe.

— Pour cela faire, je ne vois présentement qu'un moyen, et je te le propose...

— Quel est-il ?

— Nous sommes, à ce que j'ai pu juger, de valeur égale... Combattons seul à seul, moi contre toi, toi contre moi... Si je suis vaincu, je m'engage, par la foi que je dois à Mahom, à quitter sur-le-champ la Lombardie et à m'en retourner en Afrique... Si, au contraire, je suis vainqueur, tu me laisseras piller Milan à ma guise et tu t'en retourneras avec ton armée là d'où vous êtes partis, elle et toi... Cela te convient-il ?...

— Cela me convient à merveille, et j'accepte, répondit le comte de Flandres, assuré qu'il croyait être de l'aide de Dieu.

— Demain, au point du jour, alors ?...

— Demain, au point du jour, soit !

Le chef des Sarrasins, qui comptait sur l'aide de Mahom comme le comte de Flandres sur l'aide de Jésus-Christ, fut très-joyeux de voir que ce dernier acceptait si volontiers sa proposition, et, pour lui inspirer plus de confiance et lui témoigner de sa bonne foi, il heurta la dent devant lui.

— Je compte sur votre parole comme vous pouvez compter sur la mienne, lui dit-il en prenant congé de lui.

CHAPITRE III

Comment, après avoir échappé à la trahison des Sarrasins, grâce au courage du comte de Julliers, le comte de Flandres s'en alla avec son bernage à Rome pour la restaurer.

En effet, le lendemain, dès l'aube, Caquedent se présenta devant les murs de la ville de Milan, à l'endroit choisi pour le lieu du combat. Il était armé de pied en cap, et portait au cou son redoutable écu d'or sur lequel était figuré un lion rampant.

Presqu'en même temps que lui parut le comte de Flandres, également armé des pieds à la tête, et d'une allure tout aussi vaillante.

Le signal donné, ils s'élancèrent l'un contre l'autre avec l'impétuosité de deux béliers qui se disputent le passage d'un gué. Les lances volèrent en éclats, les heaumes furent bossués, les hauberts furent démaillés, et le sang commença à rougir leur harnais à chacun. Caquedent avait la taille et la force d'un géant; mais Philippe, comte de Flandres, n'était pas manchot, et il ne se faisait pas faute de frapper fort et dru sur son adversaire comme sur enclume. Si bien que, profitant d'une fausse manœuvre du chef des Sarrasins, il lui asséna un rude coup d'épée sur la main droite et la lui coupa; puis sur le pied droit, qu'il coupa également.

Caquedent tomba sur le sol comme une lourde masse, répandant le sang par ruisselets nombreux. Le comte de Flandres, alors, se pencha sur lui et lui enleva son écu d'or pour s'en parer comme d'un trophée.

Il ne l'eut pas longtemps en sa possession.

Au moment où il se relevait, tenant en main cet écu d'or, des Sarrasins qui, à tout événement, s'étaient mis en embûche à quelques pas de là, s'élancèrent sur lui et lui enlevèrent ce qu'il venait d'enlever lui-même. Parmi ces païens se trouvait Aquilant, l'un des fils de Caquedent : ce fut lui qui reprit l'écu au lion rampant des mains du comte de Flandres. Il s'apprêtait même à lui décoller la tête d'un revers de son épée, lorsque survinrent des chevaliers chrétiens, à la tête desquels se trouvait le comte de Julliers.

Il n'était que temps pour le comte de Flandres, qui, enveloppé de toutes parts, allait tomber victime d'une abominable trahison.

Mais le comte de Julliers fit tant et tant, aidé des autres chrétiens, que les païens furent promptement mis en déroute. Aquilant, qui avait repris l'écu de son père, fut tué par le comte de Julliers, qui, à son tour, s'empara de l'écu au lion rampant. Puis, après Aquilant, trois autres fils de Caquedent furent pareillement tués en essayant de ven-

gar leur père. Cela acheva le désarroi des païens, qui se mirent à fuir dans toutes les directions, en se promettant bien de revenir plus tard pour parachever l'entreprise si malencontreusement menée ce jour-là.

Il est inutile d'ajouter que les gens du marquis de Milan étaient sortis de la cité pour venir se mêler aux gens du comte de Flandres et qu'ils n'avaient pas peu contribué à refouler jusques à quelques lieues les païens amenés par le géant Caquedent.

Le soir, quand Philippe et le comte de Julliers furent entrés dans la cité de Milan, qui leur avait fait le meilleur accueil de la terre, le comte de Flandres voulut ravoir l'écu qu'il avait conquis sur le chef des Sarrasins, et que lui avait repris Aquilant, l'aîné des fils de ce païen.

— Comte de Julliers, dit-il à son compagnon, cet écu m'appartient, car je l'ai conquis au péril de mes jours, et c'est un insigne assez glorieux pour que je tienne à le conserver... Par ainsi, vous trouverez bon, je pense, que je vous le redemande comme chose mienne...

— Comte de Flandres, répondit le comte de Julliers, vous l'avez conquis en effet sur Caquedent, mais il doit vous souvenir que son fils Aquilant vous l'a repris, et, qu'à mon tour, je l'ai reconquis sur Aquilant, après avoir tué ce païen de ma propre main... Par ainsi, c'est à moi, non à vous, qu'il doit légitimement appartenir, à ce qu'il me semble du moins...

— Compagnon, reprit Philippe, je vous dois trop pour songer à vous mécontenter par d'amères paroles... Ce n'est ni vous ni moi qui devons prononcer là-dessus, et, si vous y consentez, ce sera mon parrain, le roi de France, qui jugera auquel de nous deux doit revenir cet écu que nous nous disputons présentement...

— Compagnon, répondit le comte de Julliers, vous parlez trop sagement pour que je ne vous écoute point volontiers... Il en sera donc fait ainsi que vous le désirez... Le roi Philippe prononcera là-dessus... N'en parlons plus pour l'heure présente, et dites-moi ce que nous allons faire maintenant que nous avons débarrassé la cité de Milan et ses alentours des maudits Sarrasins qui leur voulaient du mal...

— Comte de Julliers, répliqua Philippe, nous partirons de céans aussitôt que nos blessures seront pansées et nous nous en irons droit vers Rome pour y rétablir le pape et y réédifier les moustiers que les gens de Caquedent ont brûlés et dépeuplés...

Quelques jours après, en effet, le comte de Flandres et son bernage prirent le chemin de la cité de Rome.

CHAPITRE IV

Comment, ayant rencontré en Bourgogne un chevaucheur qui leur apprit nouvelles, le comte de Flandres et le comte de Julliers s'en allèrent en Gascogne secourir le roi de France.

A Rome, le comte de Flandres et le comte de Julliers furent reçus avec enthousiasme, car la nouvelle de la défaite des Sarrasins les y avait précédés. Aussi y restèrent-ils six mois durant, faisant servir les trésors qu'ils avaient repris aux païens à réédifier les moustiers précédemment ruinés par ces vilaines gens.

Ce fut pareillement à eux que le pape Innocent II dut son élévation au trône.

Quand ils songèrent à s'en retourner, après s'être confessés aux pieds du pontife, qui leur avait donné l'absolution, Innocent II voulut leur donner autre chose encore, pour reconnaître les services rendus.

— Cher fils, dit-il au comte de Flandres, vous m'avez fait pape au nom du roi de France votre parrain; vous avez rebâti les moustiers dévastés par les Sarrasins; vous avez rendu le calme et la sécurité à toutes les villes de la papalité; à ces causes, je vous dois reconnaissance en mon nom et au nom de Jésus-Christ, dont je suis le serviteur et l'intermédiaire. Nous sommes riches : acceptez une partie des trésors que nous possédons...

— Très-saint-père, répondit le comte de Flandres, ce que nous avons fait ne mérite nulle reconnaissance : c'était notre devoir de chrétiens de mettre à mal les païens qui avaient dévasté la Romanie... Si, cependant, vous croyez vraiment que je mérite autre chose que la bénédiction que vous avez bien voulu m'octroyer, je vous demanderai alors un joyau des reliques de Rome...

— C'est là une demande digne de votre cœur et de votre foi, mon fils, répondit Innocent II : vous aurez le chef de saint Jacques-le-Mineur.

La tête de cet apôtre fut, en effet, remise au comte de Flandres, qui la confia à quelques-uns de ses barons pour en avoir grand soin jusqu'à Arram, en Flandres, où il comptait édifier une église spéciale pour cette relique. — Quelques jours après, l'armée qu'il avait amenée avec lui au secours du marquis de Milan, quitta Rome pour revenir en France. La Lombardie fut traversée, les monts furent passés, et bientôt le comte de Flandres et ses gens entrèrent en Bourgogne. — Ils y étaient à peine, qu'ils rencontrèrent un chevaucheur qui revenait de Bourgogne.

— Vassal, lui demanda le comte de Flandres,

me pouvez-vous donner nouvelles du bon roi notre seigneur?... Est-il toujours à Paris?...

— Non, sire, répondit le chevaucheur qui avait reconnu le comte Philippe.

— Et où est-il donc présentement?

— En Gascogne, où il doit combattre contre Jehan-le-Mauvais, roi d'Angleterre, qui a brisé les trêves jurées...

— En Gascogne! s'écria le comte de Flandres.

— Oui, sire.

Et le chevaucheur continua son chemin.

A cette nouvelle, le comte Philippe était devenu tout songeur.

— Compagnon, dit-il au comte de Julliers, si au lieu d'aller en Flandres, nous allions en Gascogne?...

— J'y consens volontiers pour ma part, répondit le comte de Julliers. Reste à savoir si toute notre armée nous y suivra et ne se débandera pas avant d'y arriver.

— Ceux qui voudront venir viendront, ceux qui ne voudront pas resteront ici, car je ne les conduirai pas plus loin, j'en jure Dieu!...

Les vilains de l'armée des Français, en entendant cela, murmurèrent et dirent:

— N'était-ce donc point assez déjà d'aller exposer notre chair et nos os dans les plaines de la Lombardie? Faut-il les exposer de nouveau en Gascogne contre les soldats du roi d'Angleterre?... Ah! maudit soit le comte de Flandres! Nous n'aurons jamais de repos tant qu'il sera vivant!...

Le comte Philippe entendit le murmurement, et il fit crier un ban par lequel il déclarait qu'il affranchirait communément tous ceux qui iraient avec lui en Gascogne.

Le ban crié, l'armée se sépara en deux parts inégales : la plus petite était celle qui consentait à suivre le comte de Flandres, la plus grosse était celle qui était excédée de la guerre et qui voulait rester tranquille.

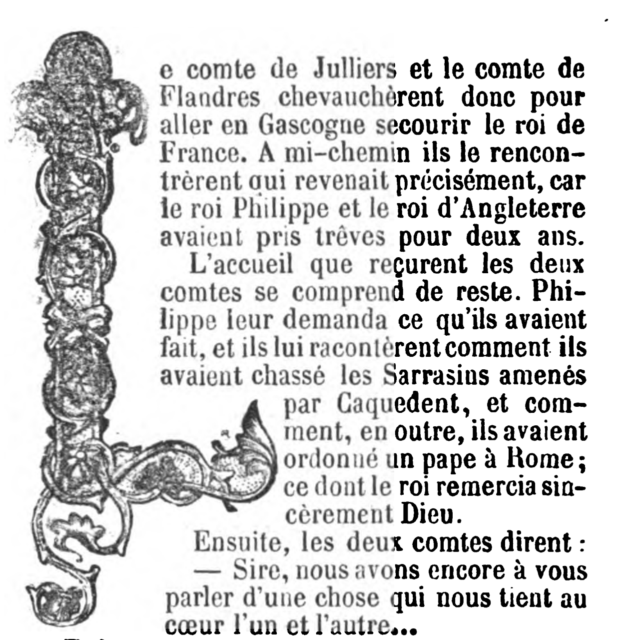
— Qu'importe! dit le comte de Flandres en comptant sa petite armée qui se montait à deux mille hommes environ.

Et confiant à quelques-uns de ses barons qui s'en retournaient chez eux, la tête de saint Jacques-le-Mineur, le comte Philippe, se mit aussitôt en route pour la Gascogne.

Quant à l'autre moitié de son armée, elle s'en retourna avec les sommiers, au nombre de cent, vers le nord de la France. Malheureusement, la nuit suivante il tomba tant et tant d'eau, et les chemins devinrent si mauvais, que quelques-uns des sommiers furent perdus, notamment celui qui portait la relique donnée par le pape au comte de Flandres.

CHAPITRE V

Comment, après avoir raconté au roi de France comme quo ils avaient rétabli le pape et réédifié les églises détruites par les païens, le comte de Flandres et le comte de Julliers lui demandèrent ce qu'ils devaient faire au sujet de l'écu de Caquedent.



Le comte de Julliers et le comte de Flandres chevauchèrent donc pour aller en Gascogne secourir le roi de France. A mi-chemin ils le rencontrèrent qui revenait précisément, car le roi Philippe et le roi d'Angleterre avaient pris trêves pour deux ans.

L'accueil que reçurent les deux comtes se comprend de reste. Philippe leur demanda ce qu'ils avaient fait, et ils lui racontèrent comment ils avaient chassé les Sarrasins amenés par Caquedent, et comment, en outre, ils avaient ordonné un pape à Rome; ce dont le roi remercia sincèrement Dieu.

Ensuite, les deux comtes dirent:

— Sire, nous avons encore à vous parler d'une chose qui nous tient au cœur l'un et l'autre...

— Et laquelle donc, seigneurs?

— Sire, reprit le comte de Flandres, j'ai conquis corps à corps du soudan Caquedent son écu au grand lion rampant, et je l'eusse certainement emporté avec moi si les Sarrasins ne m'avaient traitreusement entouré et repris l'écu de leur chef. Je n'ai pu m'en tirer sain et sauf que grâce au comte de Julliers et à quelques autres barons qui ont tué ceux qui me voulaient tuer.

— C'est le comte de Julliers qui a reconquis l'écu? demanda le roi Philippe.

— Oui, Sire, répondit le comte de Flandres. Je demande cet écu parce que je l'avais conquis en premier; le comte de Julliers le demande pareillement parce qu'il l'a conquis aussi, quoique en second lieu et de seconde main... A ces causes, Sire, nous avons résolu de nous en remettre à votre jugement... Jugez-en donc droitement, Sire, de façon à ce que nous n'ayons jamais colère ni envie l'un contre l'autre.

Le bon roi Philippe répondit fort gracieusement.

— Par ma foi, seigneurs, j'en jugerai bien et loyalement, je m'y engage.

Et aussitôt, il manda son conseil et lui exposa la chose. Quand ils eurent devisé ensemble pendant un certain temps, le roi se retourna vers les deux comtes rivaux et leur dit :

— Seigneurs, vous avez l'un et l'autre gagné bien loyalement l'écu du mécréant Caquedent. Par ainsi, vous le porterez tous deux... Seulement le

comte de Flandres le portera entier, sans point de différence, parce qu'il l'a conquis le premier, et le comte de Julliers le portera ourlé d'un azur vif... Soyez donc bons amis ensemble, tout comme vous l'étiez auparavant, car jamais blason n'aura été si bien porté ni si bien mérité.

Les comtes ainsi mis d'accord, le roi Philippe continua sa route vers Paris.

CHAPITRE VI

Comment le comte Philippe retourna en son pays et y mourut, et comment son fils Baudouin s'en alla à Paris pour faire hommage au roi Philippe de dix de ses quatorze comtés.

Tandis que le roi de France s'en retournait vers Paris avec ses barons, le comte de Flandres retournait dans son pays où il avait laissé un sien fils nommé Baudouin, lequel était fort orgueilleux, comme vous en pourrez juger tout à l'heure.

Au bout de deux ans, le bon vieux comte Philippe trépassa de ce monde en l'autre, content d'avoir fait son devoir d'homme, de prince et de père, et sûr d'avance de l'accueil que lui ferait Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le comte Philippe mort, Baudouin son fils lui succéda tout naturellement dans le gouvernement de sa comté de Flandres. Puis, après avoir reçu l'hommage des quatorze comtés que nous avons précédemment nommés, il s'en alla à Paris pour faire son hommage au roi Philippe de dix de ces terres-là; quant aux quatre autres, il les tenait du roi d'Allemagne.

Quand il fut arrivé dans le palais du bon roi Philippe et qu'il lui eut fait hommage de ses dix comtés, le roi lui dit doucement :

— Baudouin, il est temps que vous preniez femme, à ce qu'il me semble, étant riche comte et noble homme comme vous êtes... Vous pouvez prétendre à femme de haute lignée : il faut y aviser.

— Sire, répondit Baudouin, je n'ai nul souci de cela pour le moment... En tous cas, je ne prendrai jamais femme qui ne soit aussi riche de terres que je le suis d'argent et d'avoir.

Le duc de Bourgogne, qui était présent, prit la parole pour dire au jeune comte de Flandres :

— Baudouin, mon doux ami, il vous conviendra donc de chercher femme longtemps, car vous n'en trouverez jamais sous le firmament une qui soit aussi riche que vous..... Mais vous pourrez être marié aussi noblement que quiconque... Le roi notre sire a une fille jeune et belle : si vous la voulez, nous lui en parlerons.

Baudouin répondit fièrement :

— Par ma foi! je ne vous en prie point... Je ne la veux point avoir, quoiqu'elle vaille mieux que moi!...

En entendant cette folle réponse, le bon roi Philippe fut très-courroucé. Nonobstant, il ne sonna mot.

Sur ces entrefaites, l'empereur de Constantinople entra dans le palais, avec sa suite.

— Sire, noble roi, dit-il au roi de France, je viens vous demander la main de la princesse Béatrix votre fille... Je l'épouserais bien volontiers, si tel était votre bon plaisir, et je la ferais impératrice et dame de toute ma terre... Je vous en prie, Sire, faites que je ne sois pas éconduit d'elle ni de vous...

— Sire, répondit le roi de France, n'ayez cette crainte... Vous me faites un grand plaisir en me demandant en mariage ma fille bien-aimée, la princesse Béatrix, je ne la pouvais octroyer à un plus digne...

— Grand merci, noble roi! s'écria l'empereur de Constantinople d'un cœur joyeux, aussi joyeux que celui de Baudouin était triste, car il regrettait maintenant d'avoir dédaigné Béatrix.

Aussi, le soir même des accordailles, il résolut de quitter Paris.

CHAPITRE VII

Comment Baudouin, comte de Flandres, quitte Paris, et s'en alla à Noyon, avec ses barons et comment il épousa le Diable.

Baudouin, comte de Flandres, prit donc congé du très puissant et très-noble roi de France, et s'en alla avec ses barons en sa cité de Noyon, où il séjourna trois jours.

Au matin du quatrième jour, il eut désir d'aller chasser en la forêt voisine, et, en conséquence, il prit un épieu et alla chasser dans le bois, en compagnie de veneurs et de chiens. Il était à peine entré, qu'un sanglier énorme, noir comme un more, commença à prendre alarme du bruit qu'il entendait venir vers lui. On lui donna la chasse sans plus attendre, mais ce furieux animal, en fuyant, trouva moyen de découdre les quatre meilleurs chiens de la meute; ce dont Baudouin, courroucé, jura de tirer vengeance, se promettant de ne pas sortir de la forêt tant que le sanglier ne serait pas occis comme il le méritait.

Le sanglier fuyait toujours, cassant les branches d'arbres dans sa course furibonde, et toujours le comte de Flandres le poursuivait, l'épieu à la main, sans se préoccuper de ses barons ni de ses veneurs. Finalement, le noble comte atteignit en-



fin l'animal sauvage, et, l'atteignant, il descendit de cheval, prit son épieu à deux mains et cria :

— Sanglier maudit, tournez-vous de mon côté, s'il vous plaît, et joutez avec le comte de Flandres!...

Le sanglier se retourna en effet, cliquetant des dents et écumant de la gueule, et se précipita fièrement contre Baudouin, qui lui enfonça alors son épieu en pleine échine.

Le sanglier abattu, Baudouin s'assit dessus et demeura tout pensif et ébahi de ce que nul de ses gens ne venait à lui. Quand il se fut ainsi reposé pendant un certain temps, il regarda tout autour de lui dans la forêt et vit venir une gente pucelle qui chevauchait sans escorte, montée sur un palefroi noir. Lors, Baudouin se leva, alla au devant d'elle, l'arrêta par le frein et lui dit :

— Dame, par Dieu! soyez la bienvenue!...

La pucelle lui répondit en le saluant le plus doucement du monde.

Baudouin reprit :

— Dame, dites-moi pourquoi vous allez ainsi seule et sans compagnie...

— Sire, répondit gracieusement la pucelle, ainsi le veut le Dieu tout-puissant... Je suis la fille d'un roi d'Orient, qui me voulait marier contre mon gré; mais je jurai que je n'épouserais jamais que le plus riche comte de la chrétienté, et je partis pour le chercher... En partant, j'avais une nombreuse escorte; je l'ai quittée aussitôt que je l'ai pu, parce que j'avais peur qu'elle ne me ramenât vers mon père, et que je veux entendre prendre pour seigneur et mari le noble comte de Flandres, que l'on m'a tant loué...

A ces mots, le comte Baudouin regarda plus attentivement encore la pucelle qui lui parlait ainsi de lui-même, et, la trouvant merveilleusement belle, il devint aussitôt fou d'amour à son endroit.

— Belle, lui dit-il, je suis le comte de Flandres que vous cherchez par monts et par vaux : ne me cherchez pas plus longtemps, car vous m'avez trouvé... Je suis en effet le plus riche comte de la chrétienté, puisque j'ai quatorze comtés à mon commandement... Si vous voulez, je vous prendrai volontiers à femme, pour vous récompenser de m'avoir ainsi cherché...

— Je le veux certes bien, répondit joyeusement la pucelle, si vous êtes vraiment le comte de Flandres que tant je demande...

— N'en doutez pas, belle, dit Baudouin, de plus en plus affolé d'amour.

Cependant, ses gens n'arrivaient pas, ce qui l'ébahissait grandement. Pour faire prendre patience à la gente pucelle qu'il avait devant lui, il lui demanda de quel nom on la nommait, ainsi que son père.

— Sire, répondit-elle, j'ai reçu en baptême le nom d'Hélius... Quant à celui de mon père, vous ne le saurez pas avant que je n'en aie commandement de Dieu...

A ce moment, Baudouin porta son cor à sa bouche et sonna hautement pour avoir ses gens. Et premièrement vinrent à lui le sire de Valenciennes, Gaultier de Saint-Omer et beaucoup d'autres.

— Sire comte, demanda Henri de Valenciennes au comte de Flandres, n'avez-vous rien pris?

— Au contraire, répondit Baudouin, car j'ai pris un énorme sanglier et une gente pucelle que voici, laquelle je veux avoir à femme, puisqu'elle y consent...

Le sire de Valenciennes, à cette parole, regarda la belle inconnue, toujours montée sur son palefroi.

— Elle est belle, certes, sire, lui dit-il; mais il n'est pas prudent d'en faire choix aussi vitement que vous le faites... Savez-vous donc qui elle est?... Si je ne me trompe, moi, ce n'est qu'une belle fille d'aventure qui, pour argent, se veut donner à vous... Si elle vous plaît, usez-en, et puis après, considérez-la sans plus de cérémonies, car un si noble homme que vous êtes ne doit travailler que sagement, ce que vous n'avez guère fait jusqu'ici, puisque vous avez refusé, par excès d'orgueil, la fille du noble roi de France...

Baudouin, mécontent de ces reproches, dit au sire de Valenciennes :

— Sire comte, parlez vous-même plus sagement, si vous ne voulez que j'y mette bon ordre... Mes yeux et mon cœur sont pris par la beauté merveilleuse de cette dame que je prendrai en légitime mariage, quoique vous en pensiez là-dessus...

Les gens de Baudouin durent se taire devant la défense qu'il leur faisait de parler, et ils reprirent tout dolents le sentier par lequel ils étaient venus.

Le comte de Flandres et la dame inconnue s'en allèrent aussi, sortirent de la forêt et se rendirent à Cambrai, où leurs noces se firent très-honorablement.

Quelque temps après, la dame fut grosse d'enfant qu'elle porta neuf mois. Ce fut une fille, qui reçut le nom de Jehanne en baptême.

Puis, après Jehanne, elle eut une autre fille qui eut nom Marguerite, et qu'elle éleva avec le même soin que la première pendant les quatorze années qu'elle régna avec Baudouin.

Pendant ces quatorze années-là, le pays eut à souffrir des maux nombreux par la faute de la comtesse de Flandres, ce dont le comte Baudouin fut grandement blâmé, quoique sa femme allât régulièrement à l'église. Il faut ajouter que, si elle entendait volontiers le service divin jusqu'au sacrement, jamais elle n'attendait que le sacrement fût levé : elle sortait aussitôt de l'église, ce qui faisait murmurer les gens du pays.

CHAPITRE VIII

Comment, un jour des grandes Pâques, le comte de Flandres étant à table avec Hélius, ses filles et son bernage, vint un ermite qui le pria de le laisser placer à sa table, et ce qui ensuite arriva lorsque cet ermite eut aperçu la comtesse de Flandres.

Un jour des grandes Pâques de l'année 1188, Baudouin se trouvait à table avec les principaux



de ses barons, Hélius sa femme et ses deux filles, lorsqu'un ermite, à la barbe fleurie blanche et de cent ans d'âge, se présenta tout à coup dans la salle.

— Sire comte de Flandres, dit-il respectueusement, je suis un pauvre ermite qui passe et qui a soif et faim... Au nom du Christ, le roi des comtes et des ermites, des grands et des petits, des fiers et des humbles, je t'adjure de me donner la nourriture du corps!...

Baudouin, à cette parole, se leva avec empressement, et, allant vers le saint homme qui requérait ainsi son assistance, il lui dit :

— Bon ermite, vous êtes un membre de Jésus-Christ, notre seigneur à tous; vous êtes pauvre; vous souffrez la soif et la faim : venez vous asseoir à notre table et boire et manger avec nous.

L'ermite fit un pas pour obéir à cette invitation; mais, en relevant sa tête blanche qu'il avait inclinée devant Baudouin en signe de remercîment, il aperçut Hélius, comtesse de Flandres.

Lors, se reculant vitement comme s'il eût marché sur une vipère, il s'écria :

— Non! non! je ne romprai pas le pain à cette table! J'aimerais mieux ne jamais plus manger ni boire!...

Chacun regarda l'ermite avec étonnement, car ce qu'il faisait là témoignait qu'il était hors de sens. Seule, Hélius comprit le sujet de la répugnance de ce vieil homme, et elle s'en irrita.

— Pourquoi, s'écria-t-elle avec colère, laisse-t-on donc entrer céans des truandeurs qui viennent on ne sait d'où et qui font je ne sais quoi?... Qu'on chasse cet homme, entré ici comme un intrus!...

Les serviteurs de la comtesse de Flandres s'apprêtaient à obéir, lorsque Baudouin intervint; et, prenant la main du bonhomme, il lui dit :

— Je suis le maître et je veux qu'on m'obéisse!... Par ainsi, saint homme, ne craignez rien : votre titre de pauvre et d'humble vous rend sacré à mes yeux.. Vous m'avez demandé l'hospitalité : je vous l'ai accordée... Venez donc à ma table rompre avec moi le pain et boire dans ma coupe le vin qui y est versé... Venez, vous dis-je!

— Je n'irai pas m'asseoir à cette table tant qu'elle y sera! répondit l'ermite en se redressant et en fixant son honnête regard sur la comtesse de Flandres.

Hélius, se voyant ainsi désignée, commença à trembler. Puis, dissimulant sa peur sous une fausse audace, elle s'écria :

— Quoi! me forcera-t-on à rester assise à la même table que ce truand?... Ne suis-je donc plus la comtesse de Flandres?...

— Non, tu n'es pas la comtesse de Flandres! s'écria l'ermite en s'avançant vers elle et en la regardant entre les deux yeux.

— Que veut dire ceci? demanda Baudouin ébahi.

Tout son bernage, présent à cette scène, n'était pas moins ébahi que lui. Chacun pensait que l'âge avait affaibli la raison du bonhomme, et on allait murmurer contre ses paroles irrévérencieuses, lorsque l'ermite reprit, après avoir fait le signe de la croix :

— Diable, qui es au corps de cette femme, par le Dieu qui souffrit pour nous la mort et la passion en la croix, et qui te chassa de son saint paradis, avec tous les mauvais anges, pour péché d'orgueil, je te conjure de partir aussitôt, et, avant de partir, de reconnaître devant tous les gens que voici que tu as trompé Baudouin, comte de Flandres!... Je t'en conjure de par le Dieu de paradis! va-t'en! va-t'en! va-t'en! Et, avant de partir, confesse à haute voix la trahison que tu as commise au préjudice du comte de Flandres ici présent!...

A ces paroles, chacun resta plus ébahi que devant, et plus convaincu encore que l'ermite était hors de sens.

Mais Hélius, qui se voyait devinée, ne crut pas devoir céler plus longtemps qui elle était.

— Je ne le puis céler, dit-elle en pleurant, car ce serait mentir à Dieu, et comme, malgré mon péché, j'espère toujours en lui, je ne veux pas me fermer les portes de son ciel en persistant dans le mensonge, lorsque je suis conjurée en son nom de dire la vérité... L'ermite a raison : je ne suis pas ce que je parais être, et j'ai abusé le comte de Flandres... Je suis un ange précipité du saint Paradis par suite de révolte et d'orgueil... Le comte Baudouin avait péché, lui aussi, de la même façon, en dédaignant d'épouser la fille du roi de France : je résolus de l'en punir... A cet effet, j'entrai dans le corps de la fille d'un roi d'Orient qui venait de mourir, laquelle était la plus belle pucelle qui fut au monde.. Elle se releva du tombeau, guidée par mon esprit et non par son âme, qui s'était envolée au moment de la mort et était allée où elle devait aller... Sous cette physionomie, je me présentai au comte Baudouin dans la forêt de Noyon... Il m'épousa et me vergogna le corps, à ce point qu'il obtint deux enfants, deux filles qui m'échapperont parce qu'elles ont été baptisées... Maintenant que je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, je me tais... Je retourne en Orient et vais porter là où je l'ai pris, ce corps de femme qui sert d'enveloppe à mon esprit...

Et, ayant dit cela, elle disparut par la fenêtre de la salle, en emportant, comme preuve de son passage, une des colonnettes de cette fenêtre.

Baudouin resta pensif et chagrin, pendant que tout autour de lui chacun devisait de ce mystérieux événement qui fut bientôt connu de toute la comté.

CHAPITRE IX

Comment, après la disparition de sa femme, qui était le Diable, le comte Baudouin de Flandres résolut d'aller conquérir Jérusalem, et comment il alla d'abord secourir l'impératrice de Constantinople.

Baudouin resta plusieurs jours sous l'impression douloureuse de l'événement qui lui était arrivé, et, pour un peu, il eût douté de sa réalité; mais Jehanne et son autre fille étaient là pour lui prou-



ver qu'il avait été vraiment marié, et marié avec le Diable!

Au bout de huit jours, il se décida, pour se distraire, à aller à Bruges.

A Bruges, on le gaba et montra du doigt en criant :

— Ah! voilà celui qui a épousé le Diable!

Baudouin s'empressa de quitter Bruges pour aller à Gand.

A Gand, on la gaba et montra au doigt plus encore qu'on n'avait fait à Bruges.

Baudouin quitta alors Gand plus vite qu'il n'avait quitté Bruges, et il alla à Arras.

A Arras, ce fut bien autre chose : on le hua sans respect pour son titre de comte de Flandres, on le poursuivit de cris et de malédictions.

— Mort à celui qui a épousé le Diable! Maudit soit le faux comte de Flandres!...

Baudouin, épouvanté, s'empressa de quitter Arras comme il avait quitté Bruges et Gand.

Où aller maintenant?

Après avoir mûrement songé à ce qu'il devait faire, le comte de Flandres comprit qu'il avait à demander pardon à Dieu d'avoir épousé le Diable, c'est-à-dire à aller conquérir Jérusalem, alors au pouvoir des Sarrasins.

Il réunit donc au plus tôt une armée de trente mille hommes et se mit en route pour la Terre-Sainte.

En passant à Paris, le bon roi Philippe lui donna encore dix mille hommes, ce qui fit une armée de quarante mille chrétiens disposés à conquérir le Saint-Sépulcre.

Cette armée traversa les monts et entra en Lombardie, puis en Romanie.

Baudouin, qui avait toujours la conscience inquiète, alla s'agenouiller aux pieds du pape, qui était toujours celui que le comte Philippe avait restauré.

Innocent II le reçut très-bien et lui donna l'absolution de ses fautes. Il voulut faire plus encore, il voulut lui donner une partie des trésors qu'avait refusé d'emporter son père.

Baudouin les refusa comme les avait refusés Philippe, en disant :

— Très-puissant père, je ne requiers rien des trésors de l'Eglise... Je ne voulais que votre absolution : vous me l'avez donnée, je ne demande plus rien.

— Pour seule pénitence, mon cher fils, reprit le pape, je vous charge de passer les bras de mer et d'aller à Constantinople secourir la noble impératrice, fille du roi de France, laquelle est assiégée par Aquilant, dernier fils du soudan Caquedent... Quand vous aurez défait ce païen, vous prendrez l'impératrice à femme et elle vous fera empereur, au lieu et place de son défunt mari, qui a été tué par ces mécréants...

— Très-puissant père, répondit Baudouin, je vous promets que je ferai ainsi que vous me le commandez...

Et le jour même, il partit avec toute son armée.

CHAPITRE X

Comment Baudouin, à une lieue de Constantinople, combattit seul à seul contre le soudan de Perse, l'un des fils de Caquedent, et comment, l'ayant vaincu, il entra à Constantinople.



Baudouin et son armée passèrent la mer et rencontrèrent des Sarrasins qui ne les attendaient guère, et qui s'empressèrent de rejoindre l'armée d'Aquilant, qui était à une lieue de là, pour prévenir de l'arrivée des Français.

Aquilant fut bien dolent et bien ébahi. Il appela un sien cousin et lui demanda si c'était le roi de France qui lui survenait là.

— Nenni, répondit le cousin, car la bannière que portent ces Français-là n'est pas peinte de fleurs-de-lis, et ressemble fort, au contraire, à celle que vous portez vous-même...

— Par Mahom! s'écria le soudan, c'est le comte de Flandres, alors!

— Le comte Philippe?...

— Non, celui-là est défunt... C'est son fils Baudouin... S'il lui ressemble, c'est un homme bien hardi, et j'aurai grande joie à venger sur lui la mort de mon père Caquedent... Le blason qu'il porte était le sien : le comte Philippe le lui ravit, je le ravirai au comte Baudouin!...

Pendant que les Sarrasins devisaient ainsi entre eux, la veuve de l'empereur de Constantinople devisait avec ses gens, montés comme elle sur les créneaux de la ville. En apercevant le blason peint sur la bannière des chrétiens, lequel, comme on sait, ressemblait à celui des païens, la noble dame fut épouvantée : elle crut à l'arrivée de nouveaux ennemis, comme si ceux qui l'assiégeaient n'étaient pas déjà suffisants.

Heureusement qu'un sien serviteur la vint réconforter en lui disant :

— Dame, j'ai bien avisé l'enseigne au bon comte de Flandres; certainement, c'est le secours que Dieu et votre père vous envoient...

La noble impératrice rendit grâce au ciel, et, incontinent, elle donna des ordres pour que les vingt mille hommes dont elle pouvait disposer fussent prêts à venir en aide au comte de Flandres, s'il y avait bataille...

De son côté, Aquilant, appelant ses gens, leur dit :

— Voici venir le comte de Flandres dont le père a occis le mien : je le veux combattre en bataille particulière, corps à corps, comme mon père a combattu le sien... Je compte bien qu'il ne me refusera pas, car ce serait trop grande honte; pour rien au monde, en tous cas, je ne voudrais pas qu'il périt d'une autre main que la mienne...



— Faites à votre guise, répondirent ses hommes.

Lors, Aquilant se fit armer très-richement, et, quand il fut bien armé, il s'en alla droit en l'armée des chrétiens, en compagnie d'un grand nombre de ses gens.

Quand le comte de Flandres l'avisa en si grande compagnie, il se douta bien pourquoi, et il s'avança fièrement à sa rencontre, lui disant :

— Sarrasin, qui es-tu, toi qui oses venir jusqu'ici?...

— Vassal, répondit Aquilant, je suis le soudan de Perse qui veut combattre le comte de Flandres corps à corps, si toutefois il m'ose attendre... S'il craint de venir seul contre lui, dis-lui d'amener avec lui un second chevalier, le plus hardi qu'il pourra trouver : je les combattrai tous les deux corps à corps sans point de faute... Si je ne fais pas cela, que Mahomet me maudisse!... Et, après avoir fait cela, je donnerai l'assaut à son armée et je la détruirai tout entière, de façon à ce qu'il ne reste pas même un seul chrétien pour aller annoncer cette défaite aux autres...

— Païen, dit tranquillement Baudouin, je n'avais pas encore vu de vanteur aussi grand... Je vous prie de laisser quelques chrétiens en vie, quand ce ne serait que moi, qui suis celui que vous cherchez...

— Vassal, s'écria le soudan de Perse, ne me trompes pas : es-tu bien vraiment le comte de Flandres?...

— Certes oui, je le suis, répondit Baudouin.

— Comment es-tu assez hardi pour porter à ton cou le blason qui fut à mon père, le soudan Caquedent?... Ce ne peut être que par la trahison du comte Philippe?...

— Par Dieu! tu mens, païen! s'écria Baudouin, car ce fut au contraire très-loyalement que mon père conquit du tien ce blason...

— Par Mahom! répondit Aquilant, je veux te prouver que je ne ments pas et que c'est par trahison que ton père a ravi au mien ce blason que je veux reconquérir... Si tu acceptes ce combat corps à corps, je te promets, au cas où je serais vaincu, que mon armée quittera Constantinople et s'en ira au pays de Perse...

— Par ma foi! dit Baudouin, je l'octroye volontiers.

Cela dit, le comte de Flandres retourna vers les siens, auxquels il dit ce qu'il allait faire. Guillaume de Gavre voulut combattre à sa place : Baudouin l'en empêcha. Puis il ajouta :

— Mes amis, si Dieu, en punition de mes péchés, veut que je succombe en cette lutte contre le dernier fils de Caquedent, je vous supplie d'obéir à Guillaume de Gavre comme à moi-même... Guillaume de Gavre retournera en Flandres avec vous et il épousera ma fille puînée Marguerite, à qui je donne quatre de mes meilleures comtés; c'est assavoir Hainault, Cambrésis, Tarache et Vermandois. Si, au contraire, je puis vaincre ce païen, vous vous en viendrez avec moi conquérir le Saint-Sépulcre... Y consentez-vous?...

— Volontiers, sire comte! répondirent les Français.

Là-dessus, tout réconforté, Baudouin s'en alla sans plus tarder combattre le soudan de Perse.

Tous deux s'entre-coururent sus et brisèrent leurs lances du premier choc. Lors, ils mirent la main aux épées et s'entre-frappèrent tous deux avec violence.

Mais la partie n'était pas égale. Dieu était avec Baudouin, tandis que Mahomet seulement était avec Aquilant.

Aquilant fut vaincu.

Avant de le tuer cependant, Baudouin lui cria qu'il aurait la vie sauve s'il voulait se faire baptiser.

— Jamais! répondit fièrement le fils de Caquedent. Païen je suis né, païen je veux mourir...

— Meurs donc! lui cria Baudouin en le frappant de son couteau.

Aquilant tomba pour ne plus se relever.

Quand les Sarrasins virent leur seigneur mort, ils le voulurent venger et se précipitèrent. Mais les Flamands ne dormaient pas : ils le leur prouvèrent rudement en les repoussant et en les bousculant les uns sur les autres, pendant que Guillaume de Gavre emmenait Baudouin en sa tente pour faire panser ses plaies.

CHAPITRE XI

Comment Baudouin, pour obéir au pape, demanda à l'impératrice si elle le voulait pour mari, et comment, s'étant épousés, il s'en alla au bout de quatre mois pour conquérir le Saint-Sépulcre.

Certes, l'impératrice fut grandement joyeuse de ce résultat inespéré. Aussi fit-elle le plus gracieux accueil du monde au comte de Flandres et aux seigneurs de son bernage, lorsqu'ils entrèrent en la cité de Constantinople, sauvée par eux de la désolation, de la ruine, du feu et de la famine.

— Par le Dieu de Paradis, dame, dit Baudouin, ce voyage n'a été entrepris que pour l'amour de vous...

— Comment cela, sire comte?...

— En partant de Rome, le pape m'a tracé mon chemin... Il m'a ordonné de venir vous porter secours contre les Sarrasins qui assiégeaient votre cité, avant d'aller visiter le Saint-Sépulcre, comme j'en avais premièrement l'intention. Le pape m'a dit qu'après avoir garanti votre corps, votre avoir, votre pays, de tout mal et dommage, je vous prisse à femme, si toutefois tel était votre plaisir...

Quand la dame entendit cela, elle répondit en souriant :

— S'il vous en souvient, je vous ai été jadis présentée par mon père; mais le marché ne s'est point parachevé : je me suis mariée à un autre homme, et vous vous êtes marié à une autre femme... Aujourd'hui, nous sommes veufs l'un et l'autre...



Vous me demandez si je vous veux accepter : je mentirais en vous disant que je ne vous veux pas... Je vous remercie, ainsi que le pape, qui s'est entremis en cette affaire amoureuse... Attendez à tantôt : je vous ferai une réponse moins brève...

Quelques heures après, l'impératrice ayant pris conseil des plus entendus de sa cour, qui lui répondirent que jamais elle ne pouvait faire meilleur mariage, elle s'accorda au comte Baudouin.

Huit jours après, les noces se firent très-richement et très-noblement. Le comte de Flandres devint empereur de Constantinople.

Au bout de trois mois accomplis, l'impératrice fut enceinte d'enfant, puis elle mourut.

Baudouin la pleura et regretta fort, puis il songea à accomplir le vœu qu'il avait fait d'aller à Jérusalem. En conséquence, il s'embarqua avec quarante mille hommes, et s'en vint prendre terre devant Bethléem, qu'il prit sur les Sarrasins, qui occupaient cette cité.

Après un séjour de quinze jours, Baudouin se mit en route pour Jérusalem.

CHAPITRE XII

Comment Jehan de Hautefeuille, comte de Blois, alla vers Dalpherot, le soudan de Jérusalem, pour livrer le comte de Flandres.

Jehan de Hautefeuille, comte de Blois, qui faisait partie du bernage de Baudouin, et qui était offensé de ce qu'il ne l'appelait en aucun de ses conseils, résolut de s'en venger par une trahison.

— Par Dieu ! murmurait-il, je me repens bien d'être venu avec ce comte de Flandres... C'est un orgueilleux qui ne portera jamais honneur ni profit aux Flamands... Je suis plus haut gentilhomme qu'aucun de ceux qu'il a amenés avec lui et qui lui servent de conseilleurs dans les difficiles occurrences... J'ai avec moi bon nombre de gens que le roi de France m'a donnés, et qui lui ont été de grand secours jusqu'ici, à Constantinople et à Bethléem... Et cependant, il ne m'en a jamais remercié ni récompensé... Jamais de sa vie il ne m'a donné seulement un denier, ni à mes hommes non plus... Je suis son serf partout où il va, et il ne me sait nul gré de quelque chose que je fasse pour lui !... De comte de Flandres, il est devenu empereur de Constantinople ; s'il conquiert Jérusalem, il s'en fera nommer roi et deviendra si fier et si orgueilleux qu'on ne pourra plus lui parler ni l'approcher... Mais, par le Dieu qui m'a créé ! je ne veux pas que cela soit !... Je veux rabaisser son orgueil par une chose dont il sera parlé mille ans après ma mort !...

Ayant dit cela, Jehan de Hautefeuille monta sur son cheval et s'en vint à l'une des portes de Jérusalem, demandant à parler au soudan pour une chose d'importance.

L'un des païens auxquels il s'adressa alla trouver le soudan, lequel se nommait Dalphorot, et avait un fils nommé Saladin.

— Seigneur, lui dit-il, il y a à l'une des portes de la cité un chrétien qui prétend avoir à vous communiquer chose d'importance, pour votre plus grand profit...

Le soudan, qui pensait qu'assiégé par Baudouin, il n'avait rien à négliger, et que peut-être cet homme qui venait avait quelque chose d'avantageux à lui communiquer, le soudan alla incontinent trouver Jehan de Hautefeuille, qui lui dit :

— Sire, vous êtes assiégé en cette cité par l'empereur de Constantinople...

— Je le sais, puisque ses tentes et pavillons sont dressés à quelques portées d'arbalète d'ici...

— L'empereur de Constantinople, c'est Baudouin, contre de Flandres...

— Je le sais, mes espions me l'ont dit.

— Eh bien ! Sire, demain, si vous le voulez, vous aurez le comte de Flandres prisonnier... Et, lorsque vous l'aurez en votre possession, vous pourrez bien dire que vous avez le plus riche homme de la chrétienté, car il a quatorze comtés, outre Constantinople... Si vous ne profitez pas de ce que je viens vous offrir, et que vous préfériez livrer combat à Baudouin, il pourra vous en cuire, et vous y perdrez plus que vous n'y gagnerez...

— Pourquoi vous, chrétien et vassal du comte Baudouin, venez-vous me proposer de me le livrer ? demanda le soudan, qui avait écouté avec beaucoup d'attention.

— Parce que le comte Baudouin m'a fait honte et vilenie, et que je le hais, Sire, répondit Jehan de Hautefeuille.

— C'est bien, reprit le soudan. Or donc, comment voulez-vous que je fasse ?

— Sire, prenez avec vous quatre mille hommes et embusquez-vous près de la ville... J'amènerai par là le comte Baudouin et très-peu de gens avec lui, sous couleur de reconnaissance à faire des approches de la cité, et vous ferez ce qui doit être fait : Baudouin sera pris et je serai vengé de lui...

Les choses ainsi d'accord, le sire de Hautefeuille prit congé du soudan et s'en revint auprès du comte de Flandres.

— Comte Baudouin, lui dit-il, si nous allions visiter de près les fossés et les murailles de la ville, pour tâcher de découvrir les endroits les plus faibles, ceux par lesquels nous pourrons donner plus sûrement l'assaut ?...

— Volontiers, répondit le noble comte qui ne se doutait de rien.

CHAPITRE XIII

Comment, par suite de la trahison de Jehan de Hautefeuille, Baudouin et ses gens furent emmenés prisonniers à Jérusalem, et comment Saladin, fils du soudan, fit trancher la tête au trahisseur.

Jehan de Hautefeuille et le comte Baudouin s'avancèrent donc, avec quelques-uns de leurs hommes jusqu'à une portée d'arbalète des fossés de Jérusalem.

Baudouin voulait aller d'un côté; mais le sire de Hautefeuille voulait aller d'un autre, pour les raisons que vous devinez bien, c'est-à-dire, parce que du côté où il voulait aller se trouvait l'embuscade préparée pour surprendre le comte de Flandres.

En effet, comme Baudouin, qui continuait à ne se douter de rien, obéissait au conseil du trahisseur et le suivait dans la direction indiquée, les gens du soudan de Jérusalem sortirent tout à coup et se ruèrent sur la petite troupe des chrétiens.

— Trahi! trahi! s'écria le comte de Flandres en tirant son épée et en essayant de se défendre.

Mais cela lui fut impossible. Les païens étaient nombreux, et d'ailleurs ils étaient tombés sur les chrétiens tellement à l'improviste, que ceux-ci, eussent-ils été en nombre suffisant, n'eussent pas eu le temps de faire face au péril.

Quelques-uns des gens de Baudouin furent tués; les autres furent emmenés prisonniers avec lui dans la ville de Jérusalem, où la nouvelle de leur capture porta la joie dans l'âme des Sarrasins, qui redoutaient grandement le chevaleureux comte de Flandres et ses barons.

Jehan de Hautefeuille fut emmené prisonnier avec ses compagnons, assuré qu'il était d'être bientôt mis en liberté pour prix de sa honteuse trahison, renouvelée de celle de Judas Iscariote envers notre divin Seigneur Jésus-Christ.

— Qui donc a pris le vaillant comte Baudouin de Flandres? demanda Saladin, fils du soudan Dalphorot.

— C'est moi, mon fils, répondit Dalphorot.

— Par légitime combat, mon père?

— Non, par surprise... Mais qu'importe? Tous les moyens ne sont-ils pas bons pour se défaire d'un ennemi?...

— Par Mahom! non, mon père, tous les moyens ne sont pas bons à employer... Ainsi, vous n'avez eu le comte de Flandres que par trahison?...

— Par trahison, comme vous le dites, oui, mon fils.

— Et quel est le nom du trahisseur?

— C'est Jehan, sire de Hautefeuille.

— Un compagnon, un vassal du comte de Flandres?

— Oui.

— A merveille! Et vous le récompenserez pour ce beau fait d'armes?

— Sans nul doute.

— Je pense que vous le récompenserez alors comme il le mérite?

— Quelle récompense mérite-t-il, à votre idée, mon cher fils?

— La mort, mon père.

— La mort?

— Oui. Et c'est dans votre intérêt et le nôtre que je vous conseille cela.

— Dans mon intérêt?

— Dans votre intérêt et dans le nôtre, mon père, je vous le répète.

— Expliquez-vous alors plus clairement, car je vous avoue que je ne comprends pas bien.

— Qui a bu boira; qui a trahi trahira... Ce que le sire de Hautefeuille a fait pour vous contre le comte de Flandres, il le fera volontiers un autre jour contre vous pour n'importe qui... Les traîtres sont gibier de potence : envoyez-y celui-ci, car il a bien gagné d'y aller.

Le soudan comprit et se rendit aux raisons de Saladin, à qui, sur l'heure, il remit le traître Jehan de Hautefeuille pour qu'il en fît à sa guise envers lui.

Saladin appela le bourreau et lui ordonna de trancher la tête au comte de Blois, ébahi du succès inattendu de sa trahison.

Quant au noble comte de Flandres, il fut mis en étroite prison avec ses compagnons, et, le lendemain, quand son armée apprit ce qui était arrivé, elle abandonna le siége de Jérusalem et se rembarqua sans plus attendre.

CHAPITRE XIV

Comment Baudouin-le-Diable, délivré de prison, revint en Flandres, et comment il fit rencontre de son prévôt, qui le croyait mort, et lui raconta ce qui était survenu en son absence.

Quinze ans après, Dalphorot, roi de Jérusalem, mourut. Saladin son fils, pour fêter son avénement au trône, ouvrit les prisons dans lesquelles gémissaient les captifs chrétiens depuis si longtemps. Il fit revêtir le comte Baudouin, et les autres chevaliers pris avec lui, de nobles vêtements; il leur donna à boire et à manger tout à leur convenance, et, quand ils furent ainsi réconfortés, il leur bailla une nef toute appareillée, avec or, argent et victuaille, puis les laissa aller où ils voudraient.



Lors, Baudouin et ses compagnons, cinglant par la haute mer, nagèrent tant et tant qu'ils arrivèrent au port d'Atren ; malheureusement, au moment de prendre terre, la nef coula bas, et tout le monde fut englouti, fors le comte Baudouin.

Le lendemain, le comte trouva un marchand qui s'en voulait aller droit au port de Marseille; il le supplia, au nom de Dieu, de le vouloir bien prendre avec lui, ce que le marchand n'hésita pas à faire.

A Marseille, Baudouin et le marchand se quittèrent, après que ce dernier eut remis au comte dix sols pour l'amour de Dieu.

Baudouin partit, cheminant à petites journées, mendiant son pain là où il pouvait et cachant son visage sous son chaperon. Il n'était vêtu que d'une pauvre cotte par-dessus son pourpoint, et il portait en outre une corde autour des reins et un bourdon à la main.

C'est ainsi qu'il fit son entrée à Tournay, un dimanche matin de l'an de grâce 1209, dans les environs de l'Ascension.

— Quel est le prévôt actuel de cette cité? demanda-t-il au premier passant qu'il rencontra.

— C'est Richard du Parc, répondit le passant; et voici sa maison, ajouta-t-il en la lui montrant du doigt.

— Je vous remercie, dit Baudouin.

Et, sans plus tarder, il se dirigea vers la maison désignée.

— Prévôt, dit-il en entrant, par la foi que je dois à Dieu, je n'ai présentement ni or ni argent... Fais-moi donner à manger, car voilà plusieurs jours que cela ne m'est arrivé qu'à demi...

— Vous aurez ce que vous demandez, répondit le prévôt; vous aurez largement à boire et à manger, premièrement pour l'amour de Dieu, secondement parce que vous ressemblez beaucoup à un homme qui m'a fait du bien en ma jeunesse et qui avait nom Baudouin... Hélas ! j'ai grand'peur qu'il ne soit mort de chagrin ou de maladie à Jérusalem...

— Par ma foi ! s'écria Baudouin, je crois que c'est moi-même.

Le prévôt le fit manger devant lui sur une petite table, et quand il eut bien bu et bien mangé, il s'en voulut aller; mais le prévôt le retint en lui disant :

— Ne vous hâtez pas ainsi, je vous prie, car j'ai à parler un peu avec vous, et nous allons le faire en une chambre où personne ne pourra nous entendre...

Ils allèrent en effet dans cette chambre, et quand ils furent bien seuls, le prévôt reprit :

— Prud'homme, je te conjure, au nom de Dieu et de la douce Vierge Marie, de me dire ton nom et le pays d'où tu es et d'où tu viens...

— Par ma foi ! répondit Baudouin, vous en savez le vrai. Je suis le comte Baudouin de Flandres, qui partit pour aller à Jérusalem, et qui, en chemin, s'arrêta par ordre du pape à Constantinople... Là, je défis Aquilant, le dernier fils de Caquedent, et j'épousai l'impératrice, fille du bon roi de France Philippe... Puis, comme elle ne vécut guères, je m'en allai à Jérusalem, où je fus trahi par Jehan, sire de Hautefeuille. Je restai quinze ans dans les prisons de Dalphorot; j'y serais probablement encore, s'il n'était pas mort, et si son fils Saladin, en lui succédant, n'avait pas ouvert les portes des prisons aux chrétiens... Voilà toute mon affaire, ami Richard; et, pour raison, je vous prie de céler mon retour à tout le monde...

— Je vous obéirai, cher seigneur, répondit le prévôt ému par ce qu'il venait d'apprendre.

— Que font présentement mes deux filles et comment pourrai-je ravoir ma seigneurie? demanda le comte Baudouin.

Le prévôt, à cette question, fondit en larmes et tomba aux pieds de son seigneur.

— Sire comte, dit-il, votre noble fille Jehanne est mariée à un noble vassal, nommé Ferrand, fils du roi de Portugal; c'est le roi de France qui les a donnés l'un à l'autre. Il est comte de Flandres et gouverne votre terre... Quant à Marguerite, votre autre fille, elle s'est mal comportée, car elle a aimé Bouchard d'Auvergne, à qui vous aviez donné votre terre à gouverner en votre absence; elle a aimé Bouchard, qui ne l'a point épousée et lui a fait deux fils... A cette cause, je doute que la nouvelle de votre retour fît grand plaisir à vos deux gendres Ferrand et Bouchard... Ils pourraient faire quelque malice fâcheuse, à laquelle il faut nous opposer d'avance en agissant sagement...

— Que me conseillez-vous? demanda le comte Baudouin.

— Je vous conseille, mon cher seigneur, de demeurer céans avec moi jusqu'à la fête de la Saint-Jehan d'été... Le comte Ferrand, à cette époque, aura rassemblé à Lille sa noble baronnie... Ils doivent faire une grande solennité... Je vous y conduirai avec vingt ou trente hommes aussi fidèles que moi, et je tâcherai de raviser les princes et les barons en votre faveur, de façon que vous puissiez ravoir votre bonne seigneurie.

— Par Dieu ! s'écria Baudouin, vous dites bien, compagnon, et je veux faire à votre volonté !... Pour le présent, gardez la chose secrète, et, à la Saint-Jehan, nous ferons la chose convenue...

CHAPTRE XV

Comment la comtesse de Flandres sut, par la rumeur publique, l'arrivée du comte Baudouin, et comment elle envoya quérir le prévôt, pour savoir l'exacte vérité.

Tout aurait pu marcher comme l'avait arrangé et souhaité Richard du Parc, si le malheur n'avait pas voulu que sa plus jeune fille, qui était couchée en un lit voisin, entendît tout et allât le répéter à sa mère.

— Madame, lui dit-elle, l'homme qui est venu céans aujourd'hui n'est autre que le comte de Flandres; il se nomme Baudouin...

— Baudouin, notre sire, que tant aimait et regrettait votre père et mon mari?



— Oui, madame, lui-même, si j'ai bien entendu. Il dit qu'il vient d'outre-mer, où il a été emprisonné quinze ans... Il espère pouvoir recouvrer sa terre de Flandres...

— Beau sire Dieu, soyez remercié! s'écria la dame. C'est bien en effet le bon comte Baudouin dont mon mari fut tant aimé!...

Et, dans sa joie, la dame Richard du Parc ne se put tenir de conter à ses commères la nouvelle du retour de Baudouin. Si bien qu'à leur tour, les commères se la répétèrent de l'une à l'autre, et que la cité de Tournay, puis la cité de Lille, en furent bientôt instruites.

La comtesse de Flandres se trouvait en cette dernière ville. L'affaire lui fut contée, et elle en resta toute dolente et ébahie; puis, se ravisant, elle envoya bientôt un message au prévôt de Tournay, pour lui mander de venir sans plus tarder la rejoindre.

Richard du Parc obéit, il alla à Lille en Flandres, et, quand il fût introduit auprès de la comtesse, elle lui dit :

— Prévôt, j'ai grande et loyale amitié pour vous, et si je vis assez longuement je vous ferai le plus riche homme de ce pays.

— Dame, répondit le prévôt, je vous remercie de ce que vous voudrez bien faire comme de ce que vous avez fait, quoique je ne mérite peut-être pas tant de bienveillance...

— Prévôt, reprit la dame, je vous ai envoyé quérir pour vous demander la vérité sur une chose que l'on m'a dite...

— Laquelle, dame? demanda Richard du Parc, étonné.

— Prévôt, on m'a assuré que vous aviez avec vous présentement le comte Baudouin, mon père, qui est parti, il y a longues années, pour aller combattre la gent sarrasine... Dites-moi le vrai là-dessus, je vous en conjure...

Richard du Parc tressaillit.

— Dame, répondit-il, je ne sais rien, sinon que j'ai hébergé en mon hôtel un prud'homme qui vient d'outre-mer sans or ni argent... Je l'ai naturellement interrogé sur le comte Baudouin votre père, mais il m'a juré qu'il n'en savait mot...

— Prévôt, reprit la comtesse, vous me trompez et vous avez tort... Je vous en prie de nouveau, ne me celez rien... J'en sais plus long là-dessus que je ne feins d'en savoir, et si je vous demande si mon père est bien chez vous, c'est pour juger de votre loyauté envers moi... Le comte Baudouin, mon père, a été reçu et hébergé par vous; lui et nul autre, je vous le dis... Pourquoi se cache-t-il donc ainsi de nous?... Il raura sa terre quand il le voudra, et jamais ni Ferrand ni moi nous n'exigerons autre chose que ce qu'il voudra bien nous accorder...

Richard du Parc ne savait que résoudre.

La comtesse continua :

— Le comte Ferrand, mon seigneur, est en Hollande, où il châtie les Frisons qui lui avaient fait précédemment mépris... Puisqu'il n'est pas là, c'est à moi d'aller vers mon père... Je vous prie donc, prévôt, de me l'amener céans dans le plus bref délai possible...

— Dame, il sera fait ainsi que vous le souhaitez, répondit le prévôt.

— Attendez, je n'ai pas fini, reprit la comtesse.

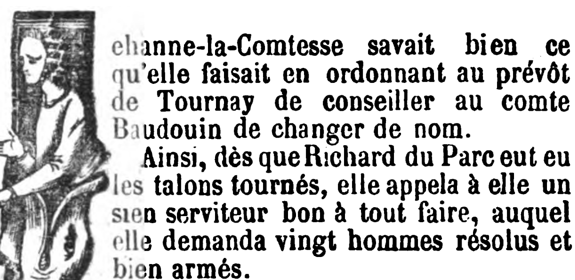
— J'attends, dame, dit le prévôt.

— Il importe qu'il vienne ici sans être reconnu, poursuivit la comtesse, et sous un autre nom que le sien, car monseigneur Ferrand est tant aimé qu'on pourrait bien, pour l'amour de lui, tuer monseigneur mon père... Par ainsi, qu'il vienne secrètement ici, et sous un autre nom... par exemple, sous le nom de Bertrand de Ray...

— Je lui dirai cela bien volontiers, dame, répondit le prévôt en prenant congé de la comtesse.

CHAPITRE XVI

Comment, après le départ du prévôt de Tournay, la comtesse de Flandres organisa une trahison contre son père, le comte Baudouin, qui fut pris.



Jehanne-la-Comtesse savait bien ce qu'elle faisait en ordonnant au prévôt de Tournay de conseiller au comte Baudouin de changer de nom.

Ainsi, dès que Richard du Parc eut eu les talons tournés, elle appela à elle un sien serviteur bon à tout faire, auquel elle demanda vingt hommes résolus et bien armés.

Ce serviteur les lui procura, et quand ils furent réunis, elle leur dit :

— J'ai reçu message de notre saint-père le pape touchant une trahison qui a été commise à Rome contre la religion par un misérable ayant nom Bertrand de Ray... Le pape me donne à entendre qu'il faut que je l'aide à venger la religion trahie, et que ce Bertrand de Ray étant dans ma cité de Tournay, je le fasse saisir et pendre... Vous le reconnaîtrez facilement, car je suis avertie qu'il me doit venir voir demain, sous je ne sais plus quel prétexte... Il doit s'approcher de moi... Je vous le désignerai quand il en sera temps... Soyez armés et prêts...

Les vingt hommes promirent et se tinrent aux aguets dans le palais même de la comtesse, qui comptait les heures et qui les trouvait bien lentes à tomber dans le sablier.

Le bon prévôt de Tournay faisait cependant diligence, et il courait vers le comte Baudouin avec toute la célérité possible, se croyant porteur d'une bonne nouvelle.

Le comte de Flandres savait son voyage à Lille et il attendait son retour avec grande impatience.

— Vous avez vu ma fille Jehanne, prévôt? lui demanda-t-il.

— Oui, sire comte, je l'ai vue, et je suis heureux d'avoir à vous répéter ses propres paroles, répondit Richard du Parc.



Et, de fait, il répéta à Baudouin tout ce que lui avait dit la comtesse Jehanne.

— Bonne chère fille! murmura le comte Baudouin attendri.

— Elle vous attend donc au plus tôt, reprit Richard du Parc.

— Partons tout de suite! s'écria le comte Baudouin tout joyeux.

— Partons, répéta le prévôt. Seulement, sire comte, je n'ai qu'une observation à vous faire de la part de madame Jehanne votre fille.

— Laquelle, ami Richard?

— Il convient que pour l'heure vous dissimuliez votre véritable nom et que vous en preniez un autre...

— Ah! dit Baudouin étonné. Eh bien! ajouta-t-il après un moment d'hésitation, qu'à cela ne tienne!... Je prendrai un autre nom... Je m'appellerai Jehan ou Loys...

— Non... non... madame Jehanne désire que vous vous appeliez pour l'heure présente Bertrand de Ray.

— Bertrand de Ray?

— Oui.

— Va pour Bertrand de Ray! dit le bon comte Baudouin qui n'y entendait pas malice.

Et ils se mirent en route, dès le soir même, pour se rendre à Lille où ils arrivèrent le lendemain matin, avec dix hommes d'escorte.

Le premier soin de Baudouin, on le devine, fut de se rendre au palais où était la comtesse Jehanne sa fille, avec son bon compagnon le prévôt de Tournay.

Ils entrèrent dans une salle et demandèrent à être introduits auprès de la comtesse Ferrand, qui ne tarda pas à les recevoir l'un et l'autre dans une salle voisine où étaient les vingt hommes prévenus.

— Dame, dit le comte Baudouin en se précipitant vers sa fille et en baisant avec émotion le bas de sa robe.

— Comment avez-vous nom? demanda Jehanne.

— J'ai nom Bertrand de Ray, dame, répondit Baudouin.

— Faites ce que vous devez, dit froidement la comtesse en se tournant vers les vingt hommes prévenus et en se retirant dans une autre salle.

CHAPITRE XVII

Comment le comte Baudouin, pris par ordre de sa fille la comtesse Jehanne, fut pendu par le commandement de ladite.

Quand la comtesse Jehanne eut disparu, le chef des vingt hommes s'approcha du comte Baudouin et lui dit:

— Vous êtes bien le sire Bertrand de Ray, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Baudouin.

— Eh bien! vous êtes mon prisonnier...

— Votre prisonnier!...

— Oui, mais rassurez-vous: je ne vous garderai pas longtemps, dit l'homme en souriant.

— Ah! à la bonne heure!

— Non... car la potence vous réclame...

— La potence? s'écria Baudouin, qui ne comprenait plus rien.

— Sans doute... Vous serez pendu et traîné, à cause de maints meurtres que vous avez commis...

— Beaux seigneurs, s'écria le prévôt, qui n'y comprenait pas plus que Baudouin, il y a quelque méprise sans nul doute... Menez-nous tous deux vers votre dame, car cet homme que vous emmenez là avec vous n'a forfait en rien ni à personne!...

— Çà, bonhomme, ne nous parlez plus de cela! je vous prie.

— Par Dieu! s'écria le prévôt, voyant que les gens de la comtesse emmenaient pour de vrai le comte Baudouin! Par Dieu! la méprise est trop forte!... Vous ne savez pas sur qui vous osez ainsi porter la main...

— Mais si, nous le savons, puisqu'il nous l'a dit lui-même... C'est le sire Bertrand de Ray...

— Eh non! non!... C'est le comte Baudouin de Flandres, le père de madame la comtesse, qui s'en est jadis allé vers les Sarrasins pour les combattre et qui a été plus de quinze ans prisonnier... Par ainsi, laissez-le et ne lui faites pas déplaisir plus longtemps, puisqu'il est votre seigneur...

— Pour le coup, prévôt, vous mentez! répondirent les hommes. Vous mentez! ce n'est pas là le comte Baudouin, mais bien le traître Bertrand de Ray par qui le pape de Rome a été trahi...

— Mais non! non! c'est le comte Baudouin! répéta avec force le bon prévôt.

Malgré tout ce qu'il put dire et faire, les hommes emmenèrent le comte Baudouin vers la halle de Lille, et fermèrent les portes de cette halle, sans permettre à Richard du Parc d'y entrer.

Le pauvre prévôt était désespéré.

— Ah! bonnes gens de Lille! s'écria-t-il avec des larmes et des gémissements, veuillez secourir votre bon comte Baudouin, qui est en péril de mort et qui est faussement accusé!...

A ces lamentations de Richard du Parc, la foule s'amassa tout autour de la halle et se mit à en faire le siége en criant:

— Ne faites pas de mal au comte Baudouin! Ne faites pas de mal au comte Baudouin!...

Mais tant plus la foule criait, hurlait et se démenait pour délivrer le prisonnier, et tant plus les gens qui l'avaient enfermé avec eux dans la halle se hâtaient de le pendre vilainement par le cou à l'une des poutres, sans autre jugement.

Quand le comte Baudouin fut bel et bien pendu, le sergent des vingt hommes se mit par une ouverture et s'écria à haute voix:

— Or oyez! oyez! De par monseigneur le comte Ferrand, et de par madame la comtesse Jehanne, sa femme, nous faisons assavoir à tout le peuple, petits et grands, manants et bourgeois, que l'homme qui a été pris et pendu par nous, est Bertrand de Ray, lequel avait trahi les Romains et le pape. Par ainsi, il vous est commandé d'aller en vos maisons sans plus tenir compte de la chose.

Et tout aussitôt, la foule obéissante s'écoula

comme l'eau de la mer se retire calme après être arrivée furieuse.

CHAPITRE XVIII

Comment après le meurtre de Baudouin et du bon prévôt de Tournay, la comtesse Jehanne fit élever un hôpital qui porta le nom de Saint-Pierre et de Saint-Nicolas.

Tout n'était pas fini encore, cependant.

Les vingt hommes soudoyés par la comtesse Jehanne pour accomplir le meurtre de son père, le comte Baudouin, avaient à se débarrasser du prévôt de Tournay : ils le pendirent donc comme ils avaient pendu le comte de Flandres. Puis, à la nuitée, ils dépendirent ce dernier et s'en allèrent porter son corps à quelques lieues de là, devant l'abbaye de Loos, où ils le pendirent de nouveau.

Le lendemain, quand l'abbé sortit et qu'il vit ainsi accroché le pauvre corps du comte Baudouin, qu'il reconnut, il entra dans un grand courroux et manda aussitôt la comtesse Ferrand.

Jehanne, qui redoutait quelque éclat, obéit à l'ordre qui lui était envoyé par le saint homme, et elle arriva dans l'après-dinée à l'abbaye de Loos.

— Dame, lui dit l'abbé, malheur est arrivé dans votre maison... Vos gens ont pendu votre père, le bon comte Baudouin... Vous le saviez et l'avez autorisé.

— Seigneur abbé, répondit Jehanne, vous vous trompez, ou l'on m'a grandement trompée moi-même... Celui que vous croyez être le noble comte Baudouin, mon père, n'était autre que Bertrand de Ray, un trahisseur... Le pape de Rome m'avait prévenue que j'eusse à m'en saisir et à le faire pendre à cause de ses méfaits... J'ai dû obéir au pape, mon père spirituel... Quand cet homme s'est présenté à Lille, dans la grand'salle de mon palais, escorté du prévôt de Tournay, Richard du Parc, je lui ai demandé comment il avait nom, et il m'a répondu qu'il s'appelait Bertrand de Ray... Mes gens qui étaient présents vous en rendront compte quand cela vous plaira... Par ainsi, j'ai fait exécuter le commandement de notre seigneur le pape de Rome, et j'ai livré Bertrand de Ray, le trahisseur, à la justice de mes hommes d'armes qui l'ont pendu dans la halle de ma cité de Lille, comme il convenait à un vilain comme lui...

— Dame, reprit l'abbé, ce Bertrand de Ray n'était autre que votre propre père, le bon comte Baudouin de Flandres ; je vous l'ai dit et je vous le répète, parce que j'en suis certain... Voilà le malheur qui s'est abattu sur votre maison... Dieu est offensé de ce meurtre : il faut apaiser sa colère par un repentir sincère... Autrement, il vous châtiera comme mauvaise fille...

— Seigneur abbé, répondit la comtesse en feignant quelques larmes, c'est un grand malheur en effet que vous m'annoncez là, et je me refuserais à y croire si tout autre que vous me l'annonçait... Que dois-je faire en cette occurence ?... Conseillez-moi, je vous en conjure, car j'ai la tête perdue et le cœur noyé...

— Dame, répliqua l'abbé, il faut d'abord donner au noble comte Baudouin une sépulture digne de lui... De cela, nous nous en chargeons... Le comte Baudouin sera enterré dans la chapelle de notre abbaye, comme il convient à si noble et si prud'homme chevalier... Puis, vous ferez en son nom quelque œuvre pie, capable de vous réconcilier avec le ciel...

— Je vous obéirai, dit humblement la comtesse Jehanne...

Et, en effet, le même jour, la comtesse Ferrand donna l'argent nécessaire pour élever un hôpital sous l'invocation de saint Pierre et de saint Nicolas. Puis elle ordonna un nombre suffisant de prêtres pour prier pour l'âme de son père.

CHAPITRE XIX

Comment, au retour du comte Ferrand, la comtesse Jehanne lui conta tout, et comment il voulut la tuer.



Ferrand, le comte de Flandres et le mari de madame Jehanne, qui était allé en Hollande combattre les Frisons, revint à Lille sur ces entrefaites.

La dame Jehanne lui fit un accueil des plus agréables, et le soir de son arrivée, quand ils se trouvèrent ensemble couchés, elle l'accola tendrement et lui dit :

— Ferrand, beau sire, vous me devez bien aimer...

— Je vous aime beaucoup, en effet, ma mie, répondit le comte Ferrand en rendant à sa femme les amoureux baisers qu'elle lui donnait.

— Je vous dis, beau sire, reprit Jehanne, que vous me devez aimer plus encore qu'avant votre départ pour la Hollande, car, pour l'amour de vous, j'ai fait chose dont vous me saurez gré, j'espère...

— Laquelle, dame? demanda Ferrand.

— Eh bien ! répondit Jehanne, pendant que vous étiez dehors à guerroyer, j'ai fait mourir mon père, le comte Baudouin, qui était venu d'outre-mer pour vous ôter votre comté de Flandres et les autres terres que vous teniez...

— Vous avez fait mourir votre père, le comte Baudouin ? s'écria le comte Ferrand courroucé.

— Certes oui, mon beau doux sire, et cela pour l'amour de vous...

— Ah ! mauvaise femme ! s'écria le comte Ferrand en se levant. Ah ! mauvaise femme ! Mauvaise



femme! Mauvaise femme! Es-tu donc à ce point hors de ton sens naturel, que tu croies me faire plaisir en m'annonçant une si vilaine nouvelle?... Mais, cruelle, tu as fait mourir ton père, tu pourras mourir de la même façon!

Disant cela, le comte de Flandres, tout en courroux, prit un couteau et voulut en frapper sa dame, qui s'enfuit aussitôt en criant. Les gens entrèrent, arrêtèrent le bras levé du comte Ferrand et l'empêchèrent ainsi de faire usage de son couteau.

Pendant ce temps, la comtesse Jehanne quitta Lille sans plus tarder, et se réfugia en la cité de Bruges.

A Bruges, elle entra en une abbaye, pour laisser passer l'orage qui la menaçait; et, en effet, quelque temps après, les barons de Ferrand firent sa paix avec sa femme, qui s'en revint à Lille.

CHAPITRE XX

Comment le comte Henri d'Arondel s'en vint, de la part du roi d'Angleterre, apporter un autour blanc au comte de Flandres.

A quelque temps de là, le roi d'Angleterre chassait avec la reine et quelques-uns de ses barons, lorsqu'il vint s'abattre à quelques pas de lui un autour blanc de la plus merveilleuse beauté.

Seigneurs et fauconniers s'approchèrent et admirèrent le plumage éblouissant de cet oiseau de proie vraiment royal. L'un d'eux le prit sans peine, car il semblait épuisé par un long vol, et l'offrit au roi d'Angleterre, qui fut très-heureux de cette capture.

— C'est un des meilleurs oiseaux pour la chasse de bas vol, sire, dit le chef de l'autourserie, et il est d'autant plus remarquable qu'il n'a pas, comme ses pareils, d'étoiles sur le plumage. C'est le premier de cette espèce que je vois, et je suis sûr que nul prince au monde n'en a un qui soit aussi merveilleux...

— Je le crois comme vous, fauconnier, répondit le roi d'Angleterre; aussi je me réjouis de le posséder.

A partir de ce jour-là, en effet, le roi ne manqua pas un seul jour de chasser avec l'autour blanc, qui ne manquait pas lui-même une seule proie.

Cela divertit d'abord beaucoup la cour, dames et seigneurs; puis, comme tout lasse par l'usage, le roi d'Angleterre finit par ne plus prendre le même plaisir à voir chasser l'oiseau merveilleux, si bien qu'un jour, la reine, qui pensait à la guerre que son seigneur et mari avait avec le roi de France, dit:

— Sire, l'autour blanc ne semble plus vous faire le même plaisir qu'il y a un mois...

— C'est vrai, répondit le roi; je m'aperçois que, malgré la beauté de son plumage, il ne chasse pas mieux, quoiqu'il chasse bien, que les éperviers que nous avons employés jusqu'ici... C'est un oiseau merveilleux, surtout à cause de sa robe...

— Ne pourriez-vous alors, à cause de la beauté de son plumage, unique peut-être dans le monde, l'envoyer en présent à quelque prince de vos amis? reprit la reine.

— Vous dites bien, répondit le roi, et je veux suivre ce conseil... Comte d'Arondel! ajouta-t-il en appelant un de ses barons.

Le comte Henri d'Arondel s'approcha.

— Que souhaitez-vous, Sire? demanda-t-il.

— Comte d'Arondel, répondit le roi, vous allez aller de ma part porter l'autour blanc au comte de Flandres...

— Au comte de Flandres? s'écria le comte Henri. Mais c'est le vassal de votre ennemi le roi de France!...

— C'est vrai, répondit le roi d'Angleterre; mais, quoique son vassal, le comte Ferrand peut nous être d'une grande aide, parce que, héritier du comte Baudouin, le père de sa femme, il possède beaucoup de terres et beaucoup d'hommes... Allez donc vers lui, je vous prie, et dites-lui qu'en témoignage de ma loyale amitié pour lui, je lui donne cet autour blanc comme chose précieuse et rare que nul autre que lui ne peut avoir...

— J'irai, Sire, répondit Henri d'Arondel.

La chasse terminée, il fit ses préparatifs de départ, et, le surlendemain, il passait la mer et s'en venait aborder en Flandres.

CHAPITRE XXI

Comment, après s'être longtemps amusé de l'autour blanc, le comte de Flandres, sur l'invitation de sa femme, envoya cet oiseau rare au roi de France.



Henri d'Arondel arriva dans la ville de Lille, en Flandres, où se tenait le comte Ferrand avec toute sa cour.

— Sire comte, dit-il, en présentant à Ferrand l'autour blanc, je suis le comte Henri d'Arondel, et je viens au nom du roi d'Angleterre, mon noble seigneur, vous présenter cet oiseau merveilleux, le seul qui soit de son espèce.

— Je vous remercie, et je vous supplie de remercier, en mon nom, le roi d'Angleterre, répondit le comte de Flandres. J'accepte de grand cœur le

présent qu'il m'envoie, et j'en veux faire usage devant vous dès demain matin...

Les tables étaient dressées : le comte d'Arondel fut festoyé comme il convenait, et il eut tous les honneurs du dîner.

Le lendemain, Ferrand et ses barons, et avec eux le messager du roi d'Angleterre, s'en allèrent chasser pour éprouver la vertu du merveilleux autour blanc.

L'oiseau, lancé sur la proie, fit son œuvre ordinaire, et chacun admira sa légèreté et son adresse. Le comte de Flandres, surtout, ne pouvait se lasser de le voir travailler.

On rentra dans la ville de Lille, au palais, où Henri d'Arondel fut traité plus somptueusement encore que la veille.

Quand il fut sur son départ, Ferrand lui remit quelques présents de prix, et lui dit :

— Remerciez bien le roi d'Angleterre pour l'attention dont j'ai été l'objet de sa part... Je lui suis très-reconnaissant de ce qu'il a fait, et assurez-le que, pour lui prouver ma reconnaissance, il n'est rien que je ne sois disposé à faire... S'il a besoin de mon concours, j'ai trente mille hommes à sa disposition.

Le comte Henri d'Arondel partit là-dessus.

Peu de temps après, la comtesse Jehanne jugeant que son mari s'était suffisamment amusé de l'autour blanc, lui dit :

— Sire, il me semble que vous oubliez trop longuement le noble roi de France, lequel vous a marié à moi et vous a fait ainsi comte de Flandres... Par ainsi vous le devriez honorer plus que nul autre de vos amis...

— Dame, vous avez raison, répondit Ferrand ; j'y aviserai.

— Pourquoi, reprit Jehanne, ne lui enverriez-vous pas cet oiseau rare que vous a envoyé le roi d'Angleterre et avec lequel vous avez pris suffisamment votre ébattement, à ce qu'il me paraît.

— Pardieu ! s'écria Ferrand, vous dites bien, dame, et je veux faire comme vous me le conseillez.

Et, incontinent, il appela six chevaliers de sa cour, qui étaient tous natifs de Flandres ou du pays d'alentour, afin de leur confier le soin de porter l'autour blanc au roi de France.

Le premier de ces barons était le sire de Tournay ;

Le second était Henri, sire d'Huc ;

Le troisième était Guillaume de Gaure ;

Le quatrième, le sire de Saint-Venant ;

Le cinquième, le châtelain de Bergues,

Et le sixième, Robert, seigneur de Roncy.

Ces six chevaliers furent donc chargés du message du comte Ferrand pour le roi de France, et ils partirent aussitôt, parce qu'il ne faut jamais différer ce qu'on a résolu d'entreprendre.

CHAPTRE XXII

Comment le roi de France, malgré les recommandations du cómte de Saint-Pol, laissa aller l'autour blanc pour voir ce que l'aigle en ferait.



Guillaume de Gaure et ses cinq compagnons arrivèrent à Paris, où ils comptaient trouver le roi de France. Mais ils ne l'y trouvèrent pas, car il était pour le moment à Lagny-sur-Marne.

Guillaume de Gaure et ses compagnons allèrent donc à Lagny.

Là, ils rencontrèrent en effet le roi, qui chassait précisément à l'oiseau, avec plusieurs des gens de sa cour, parmi lesquels le comte d'Etampes, le comte de Saint-Pol, Guillaume de Montigny, Alphonse Du Chesne, Jehan Rousseau, Guillaume des Barres, Loys Pollay et quelques autres. Guillaume des Barres était son maître fauconnier.

Depuis le matin qu'ils chassaient en rivière, ils n'avaient encore rien pris, à cause d'un aigle énorme qui les suivait de près et qui chassait pour son propre compte, ce dont le roi était très-dolent.

A ce moment arrivèrent les chevaliers flamands, qui firent immédiatement présent au roi de l'autour blanc, de la part du comte de Flandres.

Le roi reçut volontiers ce bel oiseau, prit le gant et le mit sur son poing pour l'examiner tout à son aise.

— Je vous remercie grandement de ce présent, seigneurs, dit-il. Je vois avec plaisir que Ferrand ne m'a pas oublié. Vous lui direz, s'il vous plaît, que s'il a quelque besoin de moi, je suis tout à son commandement.

— Nous le lui dirons, certes, répondit Guillaume de Gaure.

— Cela vient à merveille, reprit le roi. Nos faucons n'ont pu rien prendre encore aujourd'hui, et j'en étais chagrin... Voici là-bas un héron qui se gausse de nous, parce que nos éperviers ne le peuvent atteindre... Nous allons laisser aller l'autour blanc sur lui...

Le noble comte de Saint-Pol, entendant cela, dit :

— Sire, le comte de Flandres vous envoie ce bel oiseau pour vous ébattre, et vous ne devez le laisser sitôt aller... Sire, remettez à un autre jour, je vous en supplie, l'envie que vous avez de faire voler cet autour... Vous voyez là-haut cet aigle qui ne fait que planer depuis ce matin au-dessus de nous, à seule fin d'affoler vos oiseaux ; si vous lâchez l'autour, qui est d'un fort courage,



l'aigle et lui s'entre-déchireront, et comme l'aigle est réputé, par le Bestiaire, roi des oiseaux, il mettra à mort votre autour...

Le roi se contenta de répondre :

— J'ai ouï raconter plusieurs fois que l'aigle est roi par-dessus tous les autres oiselets du ciel... Cela est en effet prouvé par le livre du Bestiaire... On peut comparer l'aigle et l'autour, pour savoir lequel des deux a le plus de vaillantise et de force... A cause de ce, donc, je veux les laisser aller l'un contre l'autre... Jamais meilleure occasion ne se sera présentée...

— Sire, reprit le comte de Saint-Pol, je souhaite que, contre votre volonté, l'autour ne veuille point aller combattre l'aigle...

Le roi ne tint nul compte de ce que disait le comte de Saint-Pol; il ôta les gietz à l'autour et on le laissa aller, pendant que les valets de la fauconnerie battaient l'eau pour faire partir le héron.

L'autour allait atteindre cette facile proie. Mais l'aigle, qui le guettait, fondit rapidement sur lui et l'attaqua avec violence du bec et des serres. L'autour, laissant le héron, se retourna contre ce redoutable ennemi, et le combat commença âprement. Les becs s'entre-choquaient, les griffes s'entre-croisaient, aiguës et acérées comme des épées, les plumes s'envolaient, le sang coulait.

Le roi et les seigneurs de sa suite semblaient prendre un grand intérêt à cette lutte, qui ne pouvait durer bien longtemps. L'autour, jouant vigoureusement des ailes, parvint à se dégager et à monter au-dessus de l'aigle; là, planant d'abord quelques instants, il redescendit avec impétuosité sur son ennemi qu'il renversa jusques à trois fois.

— Ah! s'écria le roi de France, courroucé; le livre du Bestiaire a menti lorsqu'il a dit que l'aigle était le roi des oiseaux!... En voilà un qui se laisse surmonter par un épervier de taille ordinaire... C'est honteux!...

Le roi venait à peine de prononcer cette parole, que l'aigle, revenant sur l'autour qui venait de fondre sur le héron, le frappa plus rudement que jamais et le tua raide d'un coup de bec.

L'autour, tout sanglant, s'en vint rouler aux pieds du roi, attristé par cette aventure, mais moins attristés encore que les six chevaliers flamands.

CHAPITRE XXIII

Comment le roi festoya les barons du comte Ferrand, et comment le comte de Saint-Pol ayant expliqué le combat de l'aigle et de l'autour blanc, chacun se retira chagrin.

On s'en revint de la chasse, et l'on retourna à Lagny-sur-Marne, où le roi de France festoya de son mieux les six chevaliers flamands. Il les fit asseoir auprès de lui à la seconde table, et, vers le milieu du repas, il leur dit :

— Beaux seigneurs, quand vous serez par delà en la terre de Flandres, vous pourrez bien dire à Ferrand toute l'aventure de l'autour blanc; et comment je suis dolent d'avoir ainsi perdu son présent... Je vous prie de m'en excuser auprès de lui...

— Sire, répondirent les Flamands, il n'y a chose dont vous soyez blâmé...

Le comte de Saint-Pol, entendant cela, dit au roi :

— Sire, j'ai eu mainte fois l'occasion de vous raconter, par l'exemple du Bestiaire, certains des faits des oiseaux et quelques-unes des pronostications que l'on en peut tirer...

— C'est vrai, répondit le roi. Et, en cette occurrence, de quoi vous avisez-vous ?

— Par ma foi, Sire, je n'avise rien de bien positif, à vrai dire, répliqua le comte de Saint-Pol. Toutefois, on peut augurer, par l'événement d'aujourd'hui, que le roi d'Angleterre ne nous aime pas, puisqu'il a envoyé cet autour blanc au comte Ferrand, à seule fin que ce dernier lui vienne en aide contre vous... Pour moi, puisque vous voulez bien me consulter sur ce point délicat, je vous dirai que l'aigle renversé trois fois, par l'autour, signifie que Ferrand, l'allié du roi d'Angleterre, voudra jouter avec vous et vous renversera trois fois, et qu'à la quatrième fois, vous devrez fuir comme a fui l'aigle, pour éviter d'être tué... Mais, après cela, il aura son échec comme l'autour a eu le sien et sera tué comme l'autour l'a été... Voilà, Sire, le signe et la figure que l'on peut juger de l'événement d'aujourd'hui...

— Comte de Saint-Pol, s'écria le roi courroucé, je vous prie de laisser là les sorts et les augures : je n'en veux plus entendre parler devant moi!... Vous oubliez que Ferrand est mon serf, comme le fut son père le roi Clément de Portugal... Par ainsi, jamais Ferrand n'aurait le courage de me manquer à ce point-là...

Les chevaliers flamands se sentirent offensés de ces paroles du roi, et, s'ils l'eussent osé, ils eussent protesté. Mais ils se contentèrent de faire semblant de manger, n'en ayant nulle envie.

Quand les tables furent ôtées, ils prirent congé du roi, qui leur dit :

— Beaux seigneurs, je vous prie de saluer en mon nom la comtesse Jehanne et Ferrand son mari, que vous remercierez plus de cent fois du blanc épervier qu'il m'a envoyé... Ajoutez aussi que je souhaite qu'il se souvienne toujours de ce qu'il m'a promis lorsque je lui ai fait épouser Jehanne, la fille du comte Baudouin de Flandres, c'est-à-dire qu'aucun jour de sa vie il ne serait nuisant au royaume de France... Ajoutez encore que je lui défends de faire la moindre alliance avec le roi d'Angleterre; autrement il lui en arriverait malheur, car il est mon serf et ne doit pas travailler contre moi...

Les messagers promirent au roi qu'ils feraient fidèlement ce message et rapporteraient au comte Ferrand les propres paroles qu'ils avaient entendues. Alors, le roi appela le comte d'Etampes et lui dit :

— Allez, s'il vous plaît, en nos écuries et donnez à ces vaillants seigneurs six des meilleurs chevaux qui y soient.



Le comte d'Etampes obéit. Il alla quérir les six meilleurs chevaux des écuries du roi, et s'en revint les offrir aux chevaliers flamands qui les refusèrent dédaigneusement, en disant qu'ils avaient assez des leurs et qu'ils n'en voulaient point d'autres.

CHAPITRE XXIV

Comment les six chevaliers flamands s'en revinrent à Vimendable, et ne voulurent d'abord pas voir le comte Ferrand, parce qu'il était serf du roi de France.



Ainsi s'en retournèrent chez eux les six chevaliers que le comte Ferrand avait envoyés en messagers auprès du roi Philippe de France, pour lui offrir le merveilleux autour blanc.

Ils arrivèrent à Vimendable, où séjournaient le comte et la comtesse de Flandres, mais ils se gardèrent bien d'aller voir personne, et se couchèrent ainsi sans sonner mot.

La comtesse Jehanne ayant appris leur arrivée, les alla trouver le lendemain, étonnée de ne les avoir point vus la veille, ainsi que leur devoir le leur ordonnait.

— Seigneurs, leur dit-elle, vous êtes revenus d'hier, et le comte Ferrand, votre sire, ne vous a pas vus?...

— Non, dame, répondit aigrement le sire de Tournay, et il ne nous verra pas davantage aujourd'hui, car nous n'avons nul plaisir à le voir.

— Que veut dire ceci? demanda la comtesse Jehanne étonnée.

— Cela veut dire, dame, que les barons flamands, à la tête desquels nous sommes tous les six, ne veulent pas reconnaître pour leur seigneur un homme qui est serf du roi de France, et qui s'est engagé à ne jamais rien faire contre lui... Les barons flamands sont de libres hommes qui ne veulent pas être commandés par un comte serf...

— Le roi de France a dit que le comte Ferrand était son serf? demanda la comtesse Jehanne.

— Oui, dame, répondit le sire de Tournay, et à cause de cela nous ne le voulons plus reconnaître pour notre seigneur... Quand on a les terres et les gens que le comte Ferrand a, on n'est le serf de personne... Nous n'irons donc pas vers lui... Mais vous, dame, qui l'allez retrouver, dites-lui, s'il vous plaît, que s'il n'a pas démenti cette vilenie d'ici à quinze jours, nous, ses barons, nous lui trancherons la tête...

La comtesse Jehanne sortit aussitôt et s'en alla rejoindre son mari, à qui elle dit :

— Seigneur, vos six chevaliers que vous aviez envoyés auprès du roi de France pour lui présenter l'autour blanc, sont revenus hier et ont dédaigné de se présenter devant vous pour vous rendre compte de leur message... Savez-vous pourquoi?...

— Par ma foi! non, répondit Ferrand.

— Vous en doutez-vous tant seulement un peu?

— En aucune façon.

— Eh bien! seigneur, ils sont irrités contre vous parce que le roi de France leur a dit que vous étiez son serf et que jamais vous ne prendriez parti pour d'autres princes sans son consentement.

— La chose est vraie, répondit Ferrand; j'ai juré loyauté, fidélité et servage au roi Philippe, lorsqu'il vous a donnée en mariage à moi, mais il me semble qu'il eût pu s'en taire devant mes barons...

— Il ne s'en est pas tû, répéta Jehanne, et vous savez maintenant le mauvais effet de cette parole sur l'esprit des six chevaliers messagers... Cet effet a été tel, même, qu'ils ont déclaré que si, d'ici quinze jours, vous n'aviez pas démenti ce vilain bruit, ils vous trancheraient la tête...

— Oh! oh! fit le comte de Flandres.

— Avisez donc, je vous en supplie, aux moyens de parer à cet événement malencontreux...

— Je n'en vois qu'un et je le vais employer... Envoyez-moi, je vous prie, mes six messagers...

— Volontiers.

La comtesse Jehanne retourna donc vers les chevaliers flamands, auxquels elle dit :

— Seigneurs, j'ai répété vos paroles au comte Ferrand, mon noble mari, et il en a paru aussi ébahi que moi... Il vous attend pour entendre de votre bouche le récit de votre visite au roi de France...

Les chevaliers flamands se rendirent aussitôt auprès du comte Ferrand, qui, en les voyant, s'écria :

— Que m'apprend-on, seigneurs? Vous êtes revenus hier et je ne vous ai pas vus?...

— Madame Jehanne a dû vous en dire la raison, comte Ferrand, répondit le sire de Tournay.

— Cette raison est fausse comme la parole que vous a dite le roi de France! s'écria le comte de Flandres, courroucé. Je ne suis, Dieu merci! le serf de personne! et je le prouverai bien... Mais, présentement, veuillez me raconter fidèlement, de point en point, l'accueil qui vous a été fait par Philippe, et les choses qui se sont passées et dites en votre présence.

— Très-volontiers, comte Ferrand, répondit le sire de Tournay.

Et il se mit incontinent à raconter leur arrivée à Lagny-sur-Marne, l'histoire de l'aigle et de l'autour blanc, les pronostications qu'en avait tirées le comte de Saint-Pol, et, finalement, les paroles que le roi de France avait dites à ce propos.

Quand le sire de Tournay eut terminé son récit, Ferrand s'écria :

— Tout cela est faux et mensonger! Je veux envoyer dès aujourd'hui au roi Philippe un messager pour le forcer à démentir ses propres paroles, et s'il n'y consent pas, j'irai l'y contraindre avec une armée... J'espère qu'alors vous me soutiendrez, seigneurs?...

— De tout notre cœur, comte Ferrand, répondirent les barons, heureux de voir la tournure que prenait l'affaire. Mais, ajoutèrent-ils, il est proba-



ble que le roi de France n'hésitera pas à revenir sur sa parole, puisque vous la dites fausse, et alors nous continuerons à être bons voisins avec lui...

— On ne revient jamais sur une parole fausse, par fausse honte, répondit Ferrand. Le roi Philippe, j'en suis assuré d'avance, maintiendra son dire...

— A la grâce de Dieu, alors!...

CHAPITRE XXV

Comment Ferrand, pour prouver à ses barons qu'il n'était pas serf du roi de France, envoya à celui-ci un messager avec lettres dans lesquelles il lui disait de se dédire.

Ferrand s'était avancé : il ne pouvait reculer.

En conséquence, le même jour où il l'avait annoncé aux six chevaliers flamands, il envoya un messager au roi de France, avec une lettre dans laquelle il le pria de revenir sur les paroles qu'il avait dites touchant sa position de serf vis-à-vis de lui.

Le messager partit et fit diligence.

Quand il arriva à Paris, son premier soin fut de se rendre au palais pour demander à parler au roi Philippe.

Celui-ci, précisément, venait d'arriver de Lagny-sur-Marne avec toute saco ur et avec ses fauconniers.

— Sire, dit humblement le messager, je viens de la part du noble comte Ferrand, mon maître.

— De la part de Ferrand?... Soyez le bienvenu, vous qui venez de la part d'un ami...

— Il m'a chargé de vous remettre ces lettres, Sire, reprit le messager.

— Très-bien, répondit le roi en prenant le message, mais sans l'ouvrir encore. Les tables sont dressées, ajoute-t-il, prenez place et mangez... Vous représentez mon loyal allié le comte Ferrand, et je dois vous traiter comme je le traiterais lui-même... Seyez-vous donc et imitez-nous.

Le roi, en effet, s'assit et mangea sans vouloir ouvrir la lettre du comte de Flandres.

Le messager dut donc obéir et manger comme tout le monde.

Lorsque le dîner fut terminé et que les tables furent ôtées, le roi Philippe se fit remettre la lettre de Ferrand qu'il avait donnée en garde au comte de Saint-Pol.

— Maintenant, dit-il d'un air de joyeuse humeur, nous allons savoir ce que me mande mon loyal allié le comte de Flandres.

Mais son visage changea d'expression lorsqu'il eut brisé le scel de la lettre et lu les premières lignes.

— Qu'est ceci? s'écria-t-il. Le comte Ferrand devient-il fol et félon?... Il me somme de déclarer solennellement que j'ai eu tort de le considérer comme mon serf et comme mon vassal!... Le croiriez-vous, seigneurs? ajouta-t-il en se tournant vers ses barons.

— Le comte Ferrand est en effet votre serf, répondit le duc de Bourgogne. J'étais présent lors de son mariage avec la fille aînée du défunt comte Baudouin de Flandres... Il vous jura fidélité et vasselage et se reconnut bel et bien votre serf comme l'avait été le roi de Portugal son père...

— Eh bien! reprit le roi courroucé, il veut aujourd'hui que je me démente et que je trahisse la vérité... Il me mande de me dédire... Il exige que je rétracte la parole que j'ai dite devant ses six messagers lors de la pronostication faite par le comte de Saint-Pol, à propos du combat de l'aigle et de l'autour blanc!... Jamais pareille prétention ne s'est vue!... Ah! chétif vassal, je te ferai bien repentir de ta témérité!... Oui, je t'en ferai bien repentir!...

— Est-ce là ce que je dois rapporter comme réponse au noble comte de Flandres, mon maître? demanda le messager.

— Oui certes, répliqua le roi, et tu lui diras que je me moque de ses menaces et que je n'en fais pas plus de cas que d'un fétu de paille... Il est mon serf et mon vassal, et je le lui prouverai quand il me plaira... Dis-lui encore que s'il bouge et fait seulement mine de s'allier avec le roi d'Angleterre, mon ennemi, je le châtierai d'importance!...

— Je le lui dirai, Sire, dit le messager en s'inclinant et en prenant aussitôt congé.

— Tu pourras ajouter, reprit le roi, que je châtierai également ses six messagers qui ont refusé outrageusement les six chevaux que le comte d'Etampes leur avait offerts de ma part.

— J'ajouterai cela encore, Sire, répondit le messager en saluant de nouveau.

CHAPITRE XXVI

Comment, au retour de son messager, Ferrand réunit une armée de trois cent mille hommes, à la tête de laquelle il s'avança, détruisant les villes sur son passage.

Le messager ne fit pas long séjour à Paris. Il avait hâte de rapporter à son maître ce qu'il avait vu et entendu à la cour du roi Philippe, afin qu'il avisât à se défendre.

Quelques jours après, donc, il était de retour à Vimendable.

Le comte Ferrand le reçut au milieu de ses barons assemblés.

— Parlez haut, Jehan Rousseau, lui dit-il, et nous dites ce que vous avez entendu là-bas, à la cour du roi Philippe.

Jehan Rousseau, le messager, raconta de point en point la réception dont il avait été d'abord l'objet de la part du roi de France, puis il arriva à la colère de ce prince lorsqu'il avait lu la lettre de Ferrand, et aux paroles qu'il avait dites à ce propos.

Quand il eut fini son récit, Ferrand s'écria :

— Vous avez entendu, seigneurs?... Vous voyez que ce n'est pas moi qui aurai voulu la guerre? Mais vous jugez aussi, comme moi, qu'elle est devenue inévitable, n'est-ce pas? J'ai juré que si le roi Philippe refusait de se dédire à l'amiable, je l'irais contraindre par la force des armes... J'irai donc. Me suivrez-vous, seigneurs?...

— Oui, certes, répondirent les barons.

— Je veux vous prouver, reprit Ferrand, que je suis digne de vous commander et que je ne suis le serf de personne!...

Le gant était jeté, il fallait le relever.

Le comte de Flandres ne perdit point de temps. Il fit un appel immédiat à tous ses barons et à tous ses alliés, qui y répondirent avec empressement.

En moins d'un mois, il put ainsi réunir une armée de trois cent mille hommes. Cette armée réunie, il se mit à la tête et marcha sur Paris.

Hue de Saint-Venant portait la bannière de Flandres.

Le comte de Boulogne commandait une aile de l'armée.

Le sire de Tournay commandait l'autre.

C'est ainsi que Ferrand prit et brûla Arras. D'Arras, il entra dans l'Artois, où il mit tout à feu et à sang, pour servir d'avertissement au roi de France.

Il arriva jusquà Compiègne, qu'il assiégea pendant trois jours. Le quatrième jour, la cité se rendit; il y entra en maître, y mit une garnison de Flamands, et s'en alla à Verberie qu'il assiégea également.

Verberie fit comme Compiègne, et comme les autres cités que Ferrand avait rencontrées sur sa route : elle se rendit, de peur d'être brûlée et saccagée.

De Verberie, le comte Ferrand s'en vint jusques à Senlis avec son armée, comptant bien la prendre d'assaut comme les autres.

Mais, contre son attente, Senlis résista courageusement, tenant pour le roi de France et non pour nul autre prince, ce qui étonna grandement le comte Ferrand.

Ce siége dura sept semaines, pendant lesquelles les trois cent mille hommes du comte de Flandres campèrent aux environs, dans les bois et dans les plaines, attendant que la famine contraignît les habitants de Senlis à se rendre.

La famine vint. Les habitants de Senlis ne se rendirent pas.

Heureusement pour eux que vint aussi le roi de France.

CHAPITRE XXVII

Comment le roi Philippe, apprenant la marche du comte Ferrand, après n'y avoir pas voulu croire d'abord, se décida à réunir une armée et à aller à Senlis, et comment il fut vaincu.

Philippe n'avait pas voulu croire d'abord à la flagrante rébellion du comte de Flandres. Il s'était imaginé que la menace contenue dans la lettre qu'il lui avait envoyée par le messager Jehan Rousseau n'était qu'une bravade qui s'éteindrait d'elle-même comme s'éteient un feu de paille.

Mais, maintenant, il fallait bien se rendre à l'évidence. La menace était réelle. et les nouvelles qui étaient arrivées à Paris touchant les dévastations commises par l'armée du comte de Flandres ne permettaient plus l'ombre même d'un doute.

Ferrand agissait, Philippe s'empressa d'agir aussi.

En conséquence, le roi de France fit ce qu'avait fait le comte de Flandres : il réunit une armée. Ferrand avait trois cent mille hommes : Philippe en eut bientôt deux cent mille, avec lesquels il marcha au secours de la cité de Senlis, toujours assiégée; et doublement assiégée, puisqu'au dehors elle l'était par les Flamands et au dedans par la famine.

Le roi de France avait avec lui ses hauts barons et ses alliés, tout comme le comte de Flandres avait les siens.

Si Ferrand avait le comte de Boulogne, le sire de Tournay, le sire de Saint-Venant, et tant d'autres, Philippe avait avec lui le duc de Bourgogne, le comte de Clermont, le duc de Bretagne, et tant d'autres aussi.

C'était Guillaume des Barres qui portait l'oriflamme.

Ce fut un mercredi matin du mois de juillet que le roi de France arriva avec ses gens devant Senlis. Il se logea près du bois, à l'opposé du comte de Flandres.

La bataille s'engagea immédiatement, et, dès ce début, beaucoup d'hommes furent tués de part et d'autre.

Du frétin de l'armée, nous n'en voulons pas parler. Mais quelques-uns des barons du roi de France et du comte de France tombèrent sur le sol pour ne plus se jamais relever. Ainsi tomba le comte du Perche, tué par le comte de Boulogne; ce qui fâcha grandement le roi de France, qui chercha à s'en venger sur le comte de Flandres.

Ferrand, lui aussi, cherchait à joindre Philippe, et il y parvint bientôt. Le roi de France et le comte de Flandres s'entre-coururent sus, l'un criant : Saint-Denis! l'autre criant : Flandres!

Ce fut le roi Philippe qui fut renversé.

Ferrand allait lui faire un mauvais parti, lorsqu'il fut séparé de lui par un gros de l'armée des Français. Cela ne l'empêcha de lui crier :

— Sire, vos gens avaient raison en pronostiquant de vous par le sort de l'aigle combattu par l'autour blanc. L'aigle, c'est vous; l'autour, c'est moi... Or, l'autour a abattu l'aigle, et le comte de Flandres a abattu le roi de France... Et cependant, le roi Philippe de France a été jadis appelé Philippe-le-Conquérant!...

En ce moment, le comte de Saint-Pol, qui avait aidé le roi à se relever, avisa le sire de Saint-Venant, qui portait la bannière de Flandres. Il alla à lui et lui donna un tel coup, qu'il le fit choir à terre avec sa bannière, qui fut foulée aux pieds et souillée.

En ce moment aussi, le comte de Flandres, qui s'était précipité à la rencontre du roi de France,



l'atteignit de nouveau et, de nouveau, le renversa.

— C'est la seconde fois que l'autour renverse l'aigle ! lui cria-t-il.

Le comte de Saint-Pol arriva encore à temps pour secourir son prince, et il parvint à l'arracher une seconde fois au comte de Flandres.

— Sire, lui dit-il, allons-nous-en, je vous en conjure... car la journée n'est vraiment pas bonne pour nous... La bataille est inégale... Vos hommes sont dispersés et difficiles à rallier... Je vous en conjure, Sire, allons-nous-en !...

Comme le comte de Saint-Pol parlait ainsi au roi de France, le comte de Boulogne survint avec ses hommes, et cria hautement :

— Boulogne ! Flandres au lion !...

Ses hommes, alors, se précipitèrent, et le roi fut renversé à terre pour la troisième fois. Il était même en péril de mort, plus encore que précédemment, si le comte de Saint-Pol, aidé de Guillaume des Barres et de Guillaume de Montigny, ne fût arrivé assez à temps pour le délivrer cette fois-là comme il avait fait les deux autres fois.

— Sire, s'écria-t-il, par la Vierge Marie, il ne fait pas bon ici !... Mieux vaut s'en retourner... Beaucoup de vos barons, et des meilleurs, sont morts ; beaucoup aussi, et des plus vaillants, ont fait retraite...

— Vous avez raison, comte de Saint-Pol, répondit tristement le roi ; la journée est décidément contre nous !...

Et, quoique à regret, il donna le signal de la retraite et s'en retourna à toute bride vers Paris.

Quant au comte de Flandres, heureux de cette victoire, il jura qu'il ne partirait pas de Senlis avant d'avoir pris cette cité, et, en commémoration de l'événement qui venait d'avoir lieu, il fonda là une abbaye qui fut appelée l'Abbaye de la Bataille.

CHAPITRE XXVIII

Comment le roi de France envoya Guillaume des Barres vers le comte de Flandres, et la réponse que celui-ci fit au messager du roi.

Le roi de France, Philippe, s'en retourna donc à Paris, grandement et douloureusement affligé d'avoir été ainsi déconfit. Et, pour sortir d'affaire, il demanda à ses gens ce qu'ils en pensaient.

Lors, parla premièrement Guillaume des Barres.

— Sire, dit-il, vous ressemblez au chat qui se couche près du feu quand il s'y est déjà brûlé... Car, lorsqu'on vous disait que Compiègne et Verberie étaient prises par le comte de Flandres, vous n'en vouliez rien croire et n'en teniez nul compte, répétant sans cesse que Ferrand n'oserait rien faire de pareil, étant votre serf et votre vassal... Et, de cette façon, vous vous êtes laissé surprendre et déconfire... Je vous conseille présentement d'envoyer un message vers Ferrand, qui tient toujours assiégée votre bonne ville de Senlis, lequel messager lui demandera, en votre nom, trêves loyales pour un an...

— Il ne me les accordera pas ! s'écria le roi, tout dolent.

— Il vous les accordera, Sire, répondit Guillaume des Barres, si vous déclarez que vous consentez à vous dédire au sujet de ce que ses six chevaliers lui ont rapporté de vous, quitte à ne pas vous en dédire en vous-même cependant, puisque telle est la vérité... Ces trêves obtenues, les Flamands s'en retourneront dans leurs pays, et vous, durant ce temps, vous ferez un nouvel appel à tous vos alliés et vous pourrez réunir une armée beaucoup plus considérable qui vous permettra d'écraser cet ennemi qui vous gêne et vous brave... Si vous ne réussissez pas à l'écraser, je vous abandonne ma vie comme gage...

— Vous dites bien, Guillaume, reprit le roi, et c'est vous que je veux envoyer comme messager au comte de Flandres.

— J'accepte volontiers, Sire, répondit Guillaume, et je partirai aussitôt qu'il vous plaira.

— Partez tout de suite, Guillaume, car le temps presse ; ma bonne cité de Senlis est toujours assiégée : elle souffre par chaque jour de retard, et je la veux délivrer de mal par le moyen que vous proposez, puisque je n'ai pu la délivrer par le moyen des armes...

Guillaume des Barres partit sans plus tarder, et dans la journée du lendemain il fut devant la tente de Ferrand, qu'il salua en disant :

— Que Dieu veuille confondre tous les ennemis du roi de France !...

Puis il ajouta :

— Sire, le Diable vous a bien enrichi et enorgueilli, puisque de guerrier que vous étiez il vous a soufflé d'être souverain et de vous soustraire à la vassalité de votre légitime seigneur le roi de France... Vous ne voulez plus être son serf !... Enfin, n'en parlons plus... Aussi bien, ne viens-je pas céans pour rappeler des griefs, mais pour toute autre chose...

— Laquelle, sire Guillaume ? demanda le comte de Flandres.

— Je veux bien que vous sachiez, répondit Guillaume des Barres, que si le roi de France mandait tous ses hommes, vous ne tarderiez pas à être écrasé... Mais il a pitié de son peuple, et, à cause de cela, il m'envoie vers vous pour vous donner trêves, si vous voulez, jusques à un an... Dans un an, il y aura bataille au gré de chacun, et si alors vous êtes vraiment vainqueur, le roi de France vous tiendra quitte de tout servage, et vous laissera possesseur de Compiègne, de Verberie et de tout le pays jusqu'à Senlis... S'il vous conquiert et vainc, au contraire, vous serez plus que jamais son serf et devrez faire à sa volonté...

— Vous parlez là bien fièrement, sire Guillaume ! dit le comte de Flandres. Mais il n'importe ! J'accepte, par amour de la paix, quoique si j'avais voulu, j'aurais pu être maintenant roi de France, aux lieu et place de Philippe, dont le pouvoir s'est amoindri d'autant... J'accepte et donne les trêves...

Cela dit, il les scella de son sceau, et les remit à Guillaume des Barres, qui s'en alla aussitôt vers Paris.

Quant à Ferrand, il leva aussitôt le siége de Senlis, et s'en retourna en Flandres avec son armée.

CHAPITRE XXIX

Comment le comte de Flandres, ayant appris que le roi de France renforçait son pays, redemanda ses barons et envoya vingt mille hommes pour détruire la comté de Saint-Pol.

Senlis ne tarda pas à voir arriver le roi de France, qui tenait à réconforter ses habitants par sa présence.

De Senlis, Philippe s'en alla à Péronne attendre les gens qu'il avait mandés de toutes parts, et en les attendant, il combla de biens cette cité que Ferrand avait saccagée en passant.

Quand Ferrand apprit que le roi de France avait renforcé son pays et mandé partout renforts de gens d'armes, il redemanda à son tour les barons et les hommes qu'il avait renvoyés chez eux : Hollandais, Zélandais et autres ; et, quand ils furent réunis au nombre de trois cent mille, il les mena à Noyon, pour y attendre le jour où les trêves devaient expirer.

Pendant ce temps, le roi de France était venu à Compiègne et y avait délogé les gens que Ferrand y avaient laissés en garnison, ce qu'on répéta à ce dernier, qui alors marcha résolument à la rencontre de son ennemi.

Tous deux se rapprochaient en même temps. Ils se rencontrèrent à Choisy, l'un sur une rive, l'autre sur l'autre, où ils restèrent à s'examiner pendant trois mois environ, sans que l'une ou l'autre armée songeât à franchir le pont.

Pendant ces trois mois, le comte de Flandres fit faire une tour près de la rivière, et le roi de France, sur le conseil de ses barons, en fit faire pareillement une en face de la première, et si proches, que les arbalétriers pouvaient tirer de l'une à l'autre.

Ferrand fit autre chose. Comme le comte de Saint-Pol était l'un des meilleurs alliés du roi de France, il envoya dix mille hommes d'armes et dix mille de pied en la comté de Saint-Pol, avec ordre formel d'y mettre tout à feu et à sang ; ce qui fut exécuté. Le château fut brûlé, et, avec le château, la comtesse de Saint-Pol et ses enfants ; et, avec la comtesse et ses enfants, les femmes, les vieillards, les enfants de la comté.

Quand on apprit ces douloureuses nouvelles au comte de Saint-Pol, il appela Ferrand traître et meurtrier, et demanda au roi de France l'autorisation de le combattre corps à corps et de se venger de lui.

— Sire, ajouta le comte, je vous demande cela au nom de ce que j'ai pu faire de loyal et d'honnête pour vous jusqu'ici... J'ai à venger la comtesse de Saint-Pol, mes enfants, mon peuple, mon château, mon pays et vous-même... Si le comte de Flandres était par hasard vainqueur, vous le tiendrez décidément pour quitte de tout servage, et vous lui rendrez toute la terre qu'il tenait jusqu'à Senlis... S'il est vaincu, vous en ferez, Sire, tout à votre volonté.

Le roi de France octroya volontiers au comte de Saint-Pol ce qu'il lui demandait, et on envoya vers le comte de Flandres pour lui dire ce qui en était.

CHAPITRE XXX

Comment le comte de Flandres et le comte de Saint-Pol combattirent corps à corps, et comment la paix fut faite avec le roi de France.

Ferrand accepta les conditions du combat qui lui était proposé, afin que le peuple de part et d'autre ne fût pas blessé ni tué. Et fit tant le comte de Saint-Pol, par force et avec l'aide de Dieu, qu'il conquit en champ clos le comte de Flandres. Il allait même l'achever de sa dague, car Ferrand était abattu sous lui, quand l'empereur d'Allemagne, parent du comte de Flandres, le voyant en ce péril, requit merci au roi de France.

— Sire, lui dit-il, faites que Ferrand vive et je vous promets tout ce que vous voudrez en son nom... Accordez-lui la vie et la paix, et il vous jurera, sur Dieu et sur tous les saints, que jamais il ne vous portera guerre ni dommage et qu'il vous servira fidèlement et loyalement.

— Laissez ces paroles, répondit le roi de France avec colère. Je n'ai pas confiance en Ferrand...

— Sire, reprit l'empereur d'Allemagne, vous pouvez tenir pendant cent ans, vous et vos héritiers, les comtés de Noyon, de Vermandois, de Tarache, d'Artois, de Ponthieu, de Cambrésis et d'Amiens... Quant à Regnault, comte de Boulogne, il tiendra de vous sa terre... Et après ces cent ans accomplis, les Flamands r'auront leur terre... Si, durant ces cent ans-là, Ferrand ou ses hommes

faisaient la guerre au royaume de France, ils perdraient définitivement et sans retour leurs comtés, qui seraient à vous et à vos héritiers à perpétuité...

— A ces conditions, répondit le roi de France, nous octroyons ce que vous demandez.

Et, ce disant, il envoya ses fils pour commander au comte de Saint-Pol de lâcher le comte de Flandres. Le comte de Saint-Pol obéit, mais à regret, car il aurait bien voulu achever son ennemi.

Les quatre princes amenèrent Ferrand vers leur père, le roi Philippe, et le traité de paix fut signé entre eux. Le comte de Saint-Pol eut pour dédommagement quarante mille livres de gros d'argent que Ferrand lui paya sur l'heure. Puis les deux armées se séparèrent ; le roi de France retourna à Paris et le comte Ferrand retourna en Flandres.

CHAPITRE XXXI

Comment le comte de Flandres, ayant résolu de recommencer la guerre contre le roi de France, lui envoya un messager pour lui redemander ses huit comtés, et comment le roi de France refusa.

Il ne faut pas croire que le comte de Flandres s'en retourna chez lui résigné. Tout au contraire : il avait l'âme aussi bien blessée que la chair l'avait été dans son combat avec le comte de Saint-Pol.

Aussi, une fois de retour en sa terre, songea-t-il aux moyens de recommencer la guerre contre le roi de France, qui l'avait si profondément humilié par les conditions mises à la paix. Il songea aux moyens et attendit l'occasion.

L'occasion lui fut fournie par Regnault, comte de Boulogne.

Regnault avait eu un différend avec l'évêque de Beauvais, à propos de nous ne savons plus quelle terre sur laquelle ce dernier prétendait avoir des droits plus vrais que le comte de Boulogne. Tous deux, pour en terminer, avaient été mandés à Paris par le roi Philippe, et l'évêque de Beauvais avait été favorisé par ce prince aux dépens du comte de Boulogne. Aussi ce dernier, furieux, avait juré haine et guerre au roi de France, et s'était-il empressé d'aller demander aide à Jehan, roi d'Angleterre, et à Ferrand, comte de Flandres.

Ferrand avait accepté, comme bien on pense. C'était l'occasion qu'il cherchait et qu'il attendait si impatiemment. Il allait donc pouvoir enfin se venger des conditions outrageantes que le roi de France avait mises à la paix!

Dès le lendemain du jour où Regnault de Boulogne était venu le trouver à Louvain, pour lui demander son concours, il envoya aussitôt un messager à Paris pour requérir le roi Philippe de lui restituer ses huit comtés.

Le messager fut introduit devant le roi et lui dit :

— Sire, le noble comte de Flandres, mon maître, m'envoie vers vous pour vous dire que les conditions de la paix faite entre vous et lui sont trop outrageuses pour qu'il les puisse tolérer plus longtemps... Elles lui ont été imposées par la force, il ne les a pas consenties... Il était permis au comte de Saint-Pol de le tuer, lorsqu'il le tenait sous son couteau ; le comte de Saint-Pol ne l'a pas fait : tant pis pour lui et tant mieux pour le comte de Flandres... Mais c'est à l'insu de mon maître que le combat a cessé et que la paix s'est arrangée : il ne la veut pas reconnaître.

— Mais, s'écria le roi de France étonné, c'est au nom de l'empereur d'Allemagne, parent du comte de Flandres, que nous avons octroyé la paix!... C'est sur la parole de l'empereur d'Allemagne que nous avons prié le comte de Saint-Pol d'accorder la vie sauve à son ennemi, qu'il tenait sous son genou!...

— Certes, Sire, tout cela est vrai, reprit le messager ; mais ce qui est vrai aussi, c'est que le consentement du comte de Flandres n'y a été pour rien, et qu'on s'est passé de lui pour conclure cette paix onéreuse.

— Que veut-il donc, en vous envoyant vers moi? demanda le roi, impatienté.

— Il veut, Sire, que vous lui rendiez ses huit comtés que vous n'avez obtenues que par surprise...

— Ses huit comtés?

— Oui, Sire.

— Elles ne doivent lui revenir que dans cent ans, à lui ou à ses héritiers... Et encore, si, dans ces cent ans-là, il arrive au comte de Flandres ou à ses ayant-droit, de faire une nuisance quelconque au royaume de France, par guerre ou autrement, les huit comtés feront retour définitif à la couronne de France.

— Le noble comte de Flandres, mon maître, ne l'entend pas ainsi, Sire...

— Et comment l'entend-il donc, dites-moi?

— Il redemande ses comtés.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

— Eh bien! vous lui répondrez de ma part qu'il ne les aura que dans cent ans d'ici, et non avant!

— C'est votre dernier mot, Sire?

— Mon dernier mot, assurément.

— Alors, Sire, ne vous en prenez qu'à vous des maux qui vont résulter de cette obstination de votre part à ne pas rendre au comte de Flandres les huit comtés qui lui appartiennent...

— Quels maux? demanda le roi de France.

— Vous les devinez bien, Sire. Le comte de Flandres est puissant, il a des alliés et des parents un peu partout, il fera appel d'hommes et d'argent et marchera contre vous... Et cette fois, il n'y aura nulles trêves à espérer... Le comte de Flandres, il y a un an, lorsqu'il assiégeait Senlis, n'avait qu'un pas à faire pour venir jusqu'à Paris, il n'avait aussi à faire qu'un geste pour prendre la couronne de France et la placer sur sa tête... Ce qui



échoué la première fois peut ne pas échouer une seconde...

Le roi Philippe, à cette menace, se sentit atteint au cœur. Il comprit que le messager disait vrai quant à ce qui s'était passé l'année précédente, et que, par conséquent, il pouvait bien dire vrai aussi pour l'année qui venait. Il baissa la tête dans ses mains et réfléchit pendant quelques instants.

Le messager crut cette méditation favorable à son maître. Il demanda au roi, comme s'il ne lui avait encore rien demandé :

— Quelle réponse, Sire, rapporterai-je au noble comte de Flandres?...

— Que puisqu'il se déclare rebelle à l'autorité du roi de France, le roi de France le traitera en rebelle, répondit Philippe.

Le messager ne voulut pas en entendre davantage, d'autant plus qu'après ce qu'il avait osé dire au roi, de la part de Ferrand, il ne faisait pas bon de séjourner longtemps à Paris. En conséquence, il s'inclina respectueusement devant Philippe et sa cour, et prit incontinent congé pour retourner à Louvain.

CHAPITRE XXXII

Comment le comte de Flandres, au retour de son messager, envoya vers son frère, le roi de Portugal; vers son oncle, le comte d'Avignon; vers son autre parent, l'empereur d'Allemagne, pour les exciter à combattre le roi de France.

Le messager du comte de Flandres revint donc à Louvain, où se tenait Ferrand.

— Eh bien! lui demanda ce dernier en l'apercevant, qu'a répondu le roi de France?

— Seigneur, dit le messager, faut-il vous dire l'exacte vérité?

— La vérité tout entière, oui... Ne me cèle rien...

— Il refuse de vous rendre les huit comtés qui vous appartiennent, avant cent ans accomplis.

— Je m'y attendais!... Et lui as-tu déclaré mes intentions au cas où il ne consentirait pas à me restituer mes terres?...

— Je les lui ai déclarées, seigneur comte...

— Qu'a-t-il dit, alors?...

— Voici quelles ont été ses propres paroles : « Puisque le comte de Flandres se fait rebelle à l'autorité du roi de France, le roi de France traitera le comte de Flandres en rebelle. »

— Ah! vraiment, il a dit cela?

— Oui, sire comte.

— Et il n'a rien ajouté?

— Rien.

— C'est bien! Nous allons agir, et, cette fois, nous verrons qui l'emportera, de lui ou de moi!... Le comte de Flandres prouvera au roi de France qu'on ne l'outrage pas impunément!...

Ferrand ne perdit pas de temps. Il dépêcha d'abord un sien baron vers le roi de Portugal, qui était son frère, avec prière d'envahir le territoire du roi de France et de le saccager comme pays ennemi. Puis il en dépêcha un autre vers l'empereur d'Allemagne, vers le comte d'Avignon, vers le roi d'Angleterre, avec les mêmes recommandations.

Quant à lui, il rappela à lui tous ses hauts barons qui s'étaient retirés dans leurs terres, en leur enjoignant d'amener avec eux le plus d'hommes possible.

L'effet de ces mesures ne tarda pas à se faire sentir. En moins de rien, le royaume de France fut envahi aux quatre coins, et tout fut mis à sac et à pillage, tout fut brûlé, pillé sans miséricorde au nom du comte de Flandres : la Gascogne, le Cambrésis, le Poitou, le Maine, la Normandie, le Nord, le Midi, l'Est et l'Ouest. Ce fut une désolation générale!

Quand l'incendie fut ainsi mis aux quatre coins du royaume de France, le comte de Flandres se mit en marche vers Paris à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, chargés de parachever l'œuvre commencée par le roi d'Angleterre, par le comte d'Avignon, par le roi de Portugal et par l'empereur d'Allemagne.

En apprenant la nouvelle de ces terribles désastres, qui menaçaient de se terminer par un désastre plus grand encore, c'est-à-dire par la perte de sa couronne, le roi de France comprit qu'il fallait agir aussi puissamment qu'agissaient ses ennemis et leur livrer une bataille décisive, avec une armée aussi considérable que la leur.

— Ah! Jehan-sans-Terre! murmura-t-il. Ah! empereur Othon! Ah! comte Ferrand! vous me menacez au cœur même de mon royaume! Vous me croyez mort... Je vous ferai voir que je n'étais qu'endormi, confiant que j'étais en votre parole... Vous me réveillez : ce sera le réveil du lion!

Et, à son tour, Philippe réunit une armée égale en nombre à celle du comte de Flandres, et marcha vaillamment à sa rencontre.

Les deux armées se joignirent aux environs de Bouvines. On était au milieu du mois de juillet de l'année 1214.

CHAPITRE XXXIII

Comment, à la veille de la bataille entre le comte de Flandres et le roi de France, la mère de Ferrand lui envoya un saint homme pour le prier de faire sa paix avec Philippe, qui était son père.



ne terrible bataille allait donc se livrer, bataille décisive où devait tomber l'un ou l'autre ennemi.

Quelques jours avant qu'elle n'eût lieu, un saint homme entra sous la tente du comte de Flandres, au moment où celui-ci devisait avec quelques-uns de ses hauts barons sur les dispositions à prendre pour la bataille prochaine.

— Sire comte, dit le saint homme à Ferrand, je viens de la part de la reine de Portugal, votre mère.

— Soyez le bienvenu, répondit Ferrand.

— Sire comte, je voudrais, en son nom, vous dire quelques paroles sans témoins.

— Sans témoins ?

— Oui, sire comte.

Les barons, entendant cela, sortirent aussitôt de la tente du comte de Flandres, qui resta seul avec le saint homme.

— Sire comte, reprit ce dernier, vous allez livrer bataille au roi de France ?

— Oui, bon ermite, dans quelques jours.

— Ce sera une bataille terrible et navrante, sire comte !

— Je le crois aussi... Deux armées comme celles qui vont en venir aux mains ne se heurtent pas sans qu'il en résulte de grands malheurs.

— Sire comte, vous êtes en forces suffisantes pour résister victorieusement au roi Philippe ?...

— Oui, saint homme... Le roi Philippe succombera et je triompherai.

— Sire comte, il ne faut pas que vous triomphiez... Votre mère ne le veut pas...

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Ferrand étonné.

— Il ne faut pas que vous triomphiez, parce qu'il ne faut pas que le roi Philippe succombe...

— Et pourquoi cela ?

— Parce que le roi Philippe est votre père.

— Le roi de France est mon père ?... s'écria Ferrand en pâlissant.

— Oui, sire comte, voilà l'aveu que votre mère m'a chargé de vous faire afin de vous détourner de cette guerre impie.

— Le roi de France est mon père ! répéta Ferrand, anéanti par cette révélation.

— Oui, sire comte... Vous comprenez maintenant quel est votre devoir... Votre mère a eu commerce d'amour avec le roi Philippe, lorsqu'il est venu secourir le roi de Portugal, son mari... Pour vous faire cette doulouseuse confession, sire comte, il fallait une aussi douloureuse occasion que celle-ci... Votre mère ne veut pas que vous détrôniez votre père ou que vous soyez tué par lui... Elle attend votre réponse dans l'angoisse et dans les larmes... Je vais lui dire que vous consentez à vous humilier devant le roi de France, et à faire votre paix avec lui, n'est-ce pas ?...

Le comte de Flandres, accablé, avait baissé la tête et il pleurait. Un instant, il fut sur le point de consentir à ce qu'exigeait de lui sa mère. Mais l'orgueil reprenant aussitôt le dessus, il releva la tête et répondit :

— Il est trop tard ! Je combattrai le roi de France... Lui ou moi nous devons succomber... Le sort l'aura voulu ainsi...

Le saint homme voulut insister, mais un geste impérieux que lui fit Ferrand l'en empêcha ; il comprit que tout était résolu et arrêté dans ce cœur de fer, et il se retira en murmurant :

— Ferrand, votre orgueil vous détruira !...

CHAPITRE XXXIV

Comment la bataille eut définitivement lieu entre le roi de France et le comte de Flandres, et comment ce dernier fut déconfit.

Quelques jours après, c'était le vingt-cinquième de juillet, les Flamands s'avancèrent en bataille contre les Français.

Le comte de Hollande menait la première phalange ;

Le comte de Zélande menait la deuxième ;

Bouchard d'Auvergne menait la troisième ;

Le comte de Valenciennes, la quatrième ;

Gaulthier de Saint-Omer, la cinquième ;

Le comte de Tournay, la sixième ;

Le sire de Hue, la septième ;

Le châtelain de Bergues, la huitième ;

Galleran de Douay, la neuvième ;

Regnault de Boulogne, la dixième ;

Le prévôt de Loos, la onzième ;

Jehan, seigneur de Gaure, la douzième.

Chacune de ces phalanges était composée de trente mille hommes ; ce qui donnait un total de combattants assez considérable.

Le comte Ferrand avait avec lui Ypres, Bruges et Gand.

Quand les Français s'en aperçurent, ils furent un peu consternés, car c'était un bien grand nombre d'ennemis à combattre. D'autant plus que le chaud ayant enlevé la vigueur aux hommes et aux chevaux, on n'en devait pas espérer de bons effets. Quelques-uns même étaient d'avis qu'il valait mieux attendre cette grande armée que d'aller à elle.

— Si elle nous attaque, disaient-ils, nous aurons l'avantage du lieu ; et, si elle n'en a pas l'assurance, elle se dissipera bientôt à cause de sa grande multitude qui consommera en peu de jours tous les vivres de la contrée... Par ainsi, la France sera délivrée d'un grand péril...

Il n'y avait si hardi qui ne frémît d'angoisse.

Guillaume des Barres, ce noble chevalier, les réconfortait doucement, et ils l'écoutaient petit à petit, car ils se fiaient plus en lui qu'en nul des autres.

Du côté des Flamands, quand Regnault de Boulogne s'aperçut que Guillaume de Montigny portait la bannière royale, il dit à Ferrand :

— Sire, si vous m'en voulez croire, nous nous arrêterons ici... C'est Guillaume de Montigny qui porte la bannière du roi Philippe, et j'ai grand'peur à cause de cela. Le roi ne la pouvait bailler à meilleur chevalier ni à plus hardi... Si aujourd'hui

nous perdons la bataille, assurément ce sera par sa faute... Par ainsi, je vous conseille fort, Sire, de demander trêves au roi... Mon cœur ne me dit aucun bien de cette besogne.

— Ho! ho! ho! s'écria Ferrand, je vois ce que c'est, Regnault!... Vous aimez mieux le roi que moi, aujourd'hui, et pourtant cette guerre a été entreprise pour l'amour de vous... Si vous avez peur, allez-vous-en vous cacher en quelque lieu bien sûr... Pour moi, je reste debout, en face de l'ennemi, décidé à vaincre ou à mourir...

— Ferrand, beau cousin, répondit le comte de Boulogne, vous avez tort de me ramponner ainsi... Avant qu'il soit vespres, je pousserai mon cheval si avant dans la mêlée que, pour tout l'or du monde, vous ne voudriez pas vous trouver à sa queue!...

Et, ce disant, le comte de Boulogne, blessé au cœur des soupçons de Ferrand, piqua son cheval et le lança droit en la mêlée, en criant à voix haute :

— Boulogne! Boulogne! Boulogne!

La bataille commença alors, et merveilleusement, car les arbalétriers qui étaient devant tiraient si dru contre les Français, que ceux-ci n'eussent pu tenir bien longtemps s'ils n'avaient eu avec eux le bon Guillaume de Montigny, qui portait l'oriflamme.

Guillaume de Montigny voyait la détresse où étaient ses compagnons. Mais il avait ses projets, quand il enveloppa la bannière et fit tourner le dos aux Français, à l'encontre des Flamands.

En effet, les Flamands se laissèrent prendre à cette tactique. Ils crièrent :

— Sus! sus aux Français, qui se veulent enfuir!...

— Beaux seigneurs, dit Ferrand, faites en sorte que le roi Philippe ne nous échappe point, car j'ai projet de lui faire couper la tête!...

Les Flamands allèrent, courant tout droit aux pavillons des Français pour en avoir le gain. Mais les Français se tenaient toujours sur la droite, serrés entre eux, se défendant courageusement, tant qu'ils eurent le soleil contre le dos et les Flamands au visage. Lors, Guillaume de Montigny dressa l'oriflamme au vent en criant hautement :

— Montjoie-Saint-Denis!

Et, cela crié, il se mit en avant pour guider ses compagnons et les encourager à bien faire.

Les Flamands avaient passé le pont jeté sur la Meuse : les Français occupèrent le pont pour leur rendre le retour impossible. Ce fut sur ce point principalement que la tuerie fut la plus grande.

— Beaux amis, cria Ferrand, tenez-vous bien!... Je veux abattre aujourd'hui l'orgueil des Français!... Vous les verrez bientôt fuir et n'oser attendre les renforts que j'ai amenés avec moi!... Or, tôt! faites venir les cordes : nous allons les lier tous vilainement et honteusement... Quant au roi Philippe, il aura la tête coupée!

— Sire, lui répondit Jehan de Tournay, l'un de ses capitaines, par la Vierge Marie! les Français ont habilement travaillé!... Ils nous ont mis le soleil en pleine figure, et nos gens en souffrent beaucoup... Ils tombent comme des mouches!... Voyez! voyez! Sire! voyez!...

— Taisez-vous! dit le comte de Flandres. Je vous dis que vous les verrez bientôt fuir comme du sable devant le vent!...

En cet endroit, Guillaume des Barres et Guillaume de Montigny montrèrent bien toute leur vertu.

Guillaume des Barres tua le prévôt de Loos et l'un des cousins au comte de Flandres.

Guillaume de Montigny tua également deux autres hauts barons, alliés de Ferrand.

Ce qui n'empêcha pas les Flamands de continuer à faire dommage aux Français, à ce point même que le roi de France, affligé de voir ainsi tomber la fleur de son armée et le meilleur de son peuple, rappela Guillaume des Barres et lui dit :

— Bel ami, vous voyez qu'il est temps et besoin de nous retirer. Pour Dieu! allons-nous-en à Arras!

— Que dites-vous donc là, Sire? s'écria le bon Guillaume des Barres. Ne vous souvenez-vous donc plus des nobles armes que vous portez et de la noble bannière qui flotte devant vous?... Si vous abandonnez le champ de bataille, vous abandonnez à la mort vos amis, vos soldats, votre peuple qui a le regard sur vous!... Fuir devant l'ennemi! Ah! Sire, ce serait la première fois, mais ce serait encore de trop d'une!... Songez donc, Sire, que c'est pour l'amour de vous que tous ces hommes se sont rassemblés et qu'ils combattent à cette heure contre les conjurés flamands, anglais et autres!... Voyez combien peu ils songent à fuir, eux!... Voyez combien de Flamands ils ont abattus et combien ils en abattent encore!...

Le roi eut honte de la pensée qu'il avait eue, et il répondit au bon Guillaume des Barres :

— Ah! Guillaume, vous m'aimez bien, je le vois, puisque vous avez un tel soin de mon honneur!... Guillaume, regardez-moi faire!...

En disant cette parole, le roi poussa son cheval en avant, en pleine mêlée, frappant à droite et à gauche, d'estoc et de taille, tuant tout ce qui se présentait à ses coups. Ce fut ainsi qu'il tua le châtelain de Gand.

Guillaume, réjoui de le voir ainsi, dit à ses compagnons :

— Beaux seigneurs, c'est là le signal de la victoire que nous donne le roi notre Sire!... S'il peut rencontrer le comte de Flandres, Ferrand ne sera pas couronné roi de France, j'en réponds.

Le roi continuait toujours de frapper et d'abattre, suivi qu'il était par Guillaume des Barres, par le comte de Saint-Pol et par cinq cents chevaliers dévoués à Philippe.

La bataille dura ainsi jusqu'à l'heure des basses vespres. Les Flamands, malgré les cris de « Flandres! » et de « Boulogne! » poussés par Regnault et par Ferrand, n'en reculèrent pas moins, harassés, exténués, n'en pouvant plus.

Le comte de Boulogne, ne pouvant les rallier, voulut mourir au moins d'une belle fin et il s'aventura à la rencontre de Guillaume de Montigny, qui portait l'enseigne de France. Mais le coup qu'il lui lança n'atteignit que l'oriflamme, qui s'en trouva déchirée en deux; et Guillaume, furieux de voir la bannière de France ainsi arrangée, se précipita sur Regnault et le fit choir à terre.

Le comte de Flandres, alors, témoin de cette chute de son compagnon, courut à son secours. Mais lui et ses gens furent aussitôt enveloppés par les Français : ses gens furent tués sans nulle merci, et, quant à lui, il fut désarmé et mené en hoqueton devant le roi.

CHAPITRE XXXV

Comment Ferrand, comte de Flandres, fait prisonnier à Bouvines, fut mené à Paris, puis au Goulet-sur-Seine.

Regnault pris, Ferrand pris, les principaux d'entre les Flamands tués, l'armée du comte de Flandres ne tarda pas à entrer en déroute complète. On les poursuivit l'épée dans les reins, et ceux qui ne furent pas tués furent liés avec les cordes qu'ils avaient apportées à l'intention des Français.

Le lendemain, le roi Philippe quitta le champ de Bouvines, car il avait hâte d'avoir des nouvelles de ses fils qu'il avait envoyés pour repousser les alliés du comte de Flandres.

Les prisonniers s'en venaient sur un chariot richement mené par des charretiers, joyeux de cette capture, parce qu'ils étaient bien payés de leurs gages, et escorté par un nombre suffisant de gens d'armes, à la tête desquels était Guillaume des Barres.

On s'arrêta à Péronne, où furent laissés les prisonniers flamands, toujours liés avec les cordes qu'ils avaient apportées pour les Français.

Le roi séjourna là trois jours, et, au moment où il allait repartir, toujours inquiet sur le sort de ses quatre fils, il en eut de bonnes nouvelles.

Loys avait combattu à Mâcon le duc de Brabant, le duc de Guerles et le comte de Julliers et les avait faits prisonniers.

Philippe, le second fils du roi, avait livré bataille en Normandie au roi d'Angleterre, au roi d'Ecosse et au prince de Galles, et il les avait déconfits et faits prisonniers.

Le comte de Poitiers, troisième fils du roi, avait combattu en Gascogne Thierry de Portugal, frère du comte de Flandres, et l'avait déconfit et fait prisonnier.

Enfin Jehan, le quatrième fils du roi, avait combattu le comte d'Avignon et l'avait vaincu et fait prisonnier.

Tous quatre étaient en route pour Paris avec leurs nobles prisonniers.

Ces nouvelles transportèrent d'aise le cœur du roi Philippe, qui se hâta alors de revenir à Paris, où il fit sa rentrée six jours après la bataille, un mardi du mois d'août. Ajoutons qu'avant son partement de Péronne, le roi avait ordonné au prévôt de cette ville de décoller Regnault, comte de Boulogne, lequel était un traître, ayant agi follement contre lui.

Une fois à Paris, le roi tint cour plénière, et le lendemain, après la messe, il vint en la chambre du conseil où l'attendaient déjà ses douze pairs de France, Ferrand excepté, puisqu'il était en prison. Philippe appela ses fils et leur dit :

— Beaux enfants, nous devons bien louer Dieu qui nous a ainsi noblement donné secours... Jamais la couronne de France ne fut si hautement honorée. Nous avons des prisonniers que nous pourrons faire mourir ou délivrer de prison, selon qu'il nous plaira. Pour moi, je leur ferai grâce en l'honneur de Dieu qui nous a donné cette victoire... Par ainsi, mes beaux fils, tous nos prisonniers seront mis hors de prison, excepté Ferrand, comte de Flandres, et son frère Thierry, roi de Portugal.

CHAPITRE XXXVI

Comment les nobles prisonniers du roi de France furent délivrés sans payer rançon, excepté Thierry de Portugal et Ferrand de Flandres, qui eurent la tête coupée.



Dès qu'il eut dit cela, Philippe pria ses quatre fils de faire mettre hors de prison les prisonniers ayant nom :

Jehan, roi d'Angleterre;
Le roi d'Ecosse;
Le prince de Galles;
Clément d'Avignon;
Henri, duc de Brabant;
Le comte de Julliers;
Et le duc de Guerbes, qui tous étaient au Châtelet de Paris.

En conséquence, lesdits princes furent extraits de prison et amenés devers le roi, en plein palais, par le prévôt de Paris.

Tous les sept tremblaient intérieurement, car ils savaient le sort qu'avait eu à Péronne le comte Regnault, et ils s'attendaient à en avoir un semblable à Paris. Mais ils furent grandement et agréablement ébahis, quand ils s'aperçurent qu'il ne s'agissait pas de cela, au contraire.

— Vous voyez, leur dit fièrement Philippe, que vous voilà mes prisonniers, grâce à Dieu! Vous voilà entre mes mains et je peux faire de vous à ma volonté!... Avant de me décider, je veux savoir de chacun de vous la vérité sur ce qu'il aurait fait au cas où chacun de mes quatre fils, au lieu d'être vainqueur, eût été vaincu...

— Premièrement, répondit Jehan d'Angleterre, je jure, moi, qu'ils n'eussent souffert ni mal ni déplaisir, mais que jamais aussi ils ne fussent sortis de ma prison avant que vous ne m'eussiez

rendu mes terres de Normandie et de Gascogne, et aussi avant que vous n'eussiez rendu à Ferrand ses huit comtés !

Après avoir entendu cette réponse du roi Jehan d'Angleterre, le roi de France voulut avoir celle des autres prisonniers, qui répondirent dans le même sens que le roi d'Angleterre.

Lors, Philippe reprit :

— Seigneurs, nous vous promettons que vous échapperez tous sans mort ni tourment, fors Thierry et Ferrand, qui ont trop fait contre moi pour que je leur pardonne... Vous serez mis tous dehors, et eux seuls seront châtiés comme il convient qu'ils le soient.

Et tout aussitôt, le roi Philippe commanda qu'on lui amenât le roi Thierry de Portugal et le comte de Flandres, à qui il fit incontinent couper la tête, puis qu'on enterra après aux Saints-Innocents.

Quand cette double exécution eut été parachevée, le roi Philippe délivra les prisonniers sans exiger la moindre rançon d'eux, et leur donna congé de s'en aller en leurs contrées, après toutefois leur avoir fait jurer que jamais jour de leur vie ils ne guerroyeraient contre le roi de France.

CHAPITRE XXXVII

Comment la comtesse Jehanne, fille aînée de Baudouin-le-Diable et femme du comte Ferrand de Flandres, mourut subitement.

Quelque temps après les événements que nous venons de raconter et qui avaient fait la comtesse de Flandres veuve de son seigneur et mari, elle épousa un homme de grande lignée qui avait nom Ernoult, et était comte de Savoie.

Quelque temps après ce mariage, un matin qu'elle se trouvait encore dans son lit, couchée seule, Jehanne mourut soudainement.

Cy finist ce présent livre intitulé BAUDOYN-LE-DYABLE, *contenant aulcunes cronicques sur Ferrant filz au roy de Portugal et aussy sur le roy Phelippe de France et ses quatre filz. Imprimé à Paris par J. Bry aisné, l'an de grâce mil huit cent soixante, le XXVIIIe jour de Mars*

GENEVIÈVE DE BRABANT

CHAPITRE PREMIER

En l'une des provinces de la Gaule-Belgique, qui fut autrefois le pays de Tongres, vers la fin du règne de Clovis, naquit une fille dans la très-illustre famille des princes de Brabant. A peine cette petite créature vit les premiers rayons de la lumière, que ses parents lui donnèrent une seconde naissance, qui la rendit fille du ciel, d'où elle reçut le beau nom de Geneviève.

Le père et la mère ne l'appelaient ordinairement que leur ange, en quoi certes ils ne se trompaient pas, puisqu'elle en avait la pureté et l'innocence.

Le plus doux plaisir dont elle fût tentée, c'était l'amour de la retraite et de la solitude. Cette inclination lui fit bâtir un ermitage au coin d'un jardin, où la nature semblait favoriser son dessein, y faisant croître quantité d'arbres, dont les agréables ombres ne permettaient pas même au soleil de voir les mystères de sa dévotion. C'était là qu'elle dressait de petits autels de mousse et de ramures; c'était là qu'elle passait la plus grande partie du jour, sans que les passe-temps de celles de son âge la pussent tirer d'un si doux entretien. Quand sa mère lui montrait qu'il était temps d'avoir de plus sérieuses pensées, elle répondait modestement que les siennes avaient le plus beau et le plus grand de tous les objets; néanmoins tous ses desseins étaient dans l'obéissance, qu'on ne savait sitôt lui demander quelque chose, qu'elle ne s'y portât tout entière; mais que si l'on permettait à ses inclinations de faire choix de sa condition, elle ne trouvait aucune sorte de vie plus désirable que celle qui avait attiré tant de grandes et illustres personnes dans la solitude, et qui, de la moitié du monde, en avait fait un désert.

A dix-sept ans, Geneviève était la plus accomplie des pucelles et la plus chaste des vierges. Aussi était-elle fort recherchée de tous les seigneurs de la contrée. Parmi ceux qui en firent la recherche, Sigifredus, que nous appelons Sifroy, ne fut pas des derniers ni des plus malheureux, puisqu'il emporta lui seul ce que les autres avaient désiré. Sans vous dire qu'il était un des plus puissants palatins de Trèves, c'est assez pour connaître sa qualité de savoir qu'il eut le cœur assez bon pour songer à l'assistance d'une maison souveraine. Ce jeune seigneur, ayant appris de la renommée une partie des perfections de cette belle princesse, voulut plutôt croire ses yeux que le bruit commun. Etant arrivé, il alla aussitôt faire sa révérence au prince et à la princesse sa femme, qui lui permirent de saluer Geneviève, à laquelle il fit toutes les offres de service qu'on pouvait attendre d'un amour sans artifice.

Ce fut après l'avoir vue, qu'il confessa que les poëtes n'avaient pas donné assez de bouches à sa renommée; que, pour publier les perfections de Geneviève, il eût fallu plus d'une trompette.

Il ne l'eut pas entretenue deux fois, qu'il la trouva remplie de tant de douceur et de modestie, que sa passion, de libre, devint nécessaire. Il tâcha de l'exprimer par des soupirs, ne l'osant déclarer par son discours, de crainte de faire passer ses véritables sentiments pour de folles rêveries. Aussi avait-il pris garde que le mot de mariage ne lui échappât jamais de la bouche, de peur qu'une honnête honte ne parût sur le visage de Geneviève et n'en augmentât la beauté; il craignait si fort quelque mauvaise parole, qu'il n'osait même lui en dire de bonnes.

Etant en cette appréhension, il alla trouver le prince et la princesse, auxquels il déclara le dessein de son voyage en ce peu de paroles :

— Seigneur, si vous êtes aussi favorable à mes desseins que votre douceur me le fait espérer, dans l'ignorance de ma bonne ou mauvaise fortune, je me tiens presque assuré de n'être point tout à fait malheureux. Je ne suis point, grâce à Dieu, sorti d'une maison dont le nom me puisse servir de reproche, et quand la gloire de mes ancêtres n'ajouterait rien à mon mérite, je ne suis pas si dépourvu, qu'il me fût aisé, s'il était bien-

séant, d'avancer des choses dont peut-être un autre que moi tirerait de la vanité. Ma noblesse n'est pas égale à la vôtre, je sais néanmoins qu'elle ne vous peut être honteuse, si vous me faites l'honneur d'en agréer l'alliance. La fortune ne m'a pas donné si peu de biens, que je ne puisse soutenir la dignité de votre illustre maison ; mais quand ils seraient beaucoup moindres, je ne pourrais, sans trahir mon honneur, vous céler l'ardente affection que j'ai, non pas tant pour la beauté de votre fille, qui est incomparable, que pour ses grandes vertus ; son mérite est si puissant sur mon esprit et ma volonté, que si la fortune m'avait fait empereur, je voudrais sans regret jeter à ses pieds la couronne impériale pour acquérir l'honneur de ses bonnes grâces.

Le prince pouvait prendre un peu de vanité dans ce compliment, et trouver mauvais qu'on lui demandât sa fille avec de telles raisons ; toutefois, n'ignorant pas combien ce parti était avantageux, il remercia Sifroy d'avoir jeté les yeux sur elle, et lui témoigna de tenir sa recherche à honneur ; néanmoins il ne voulait pas être injuste jusqu'à contraindre sa fille à une affaire où il n'y a que le choix de libre.

Il lui promit de bien porter, autant qu'il pourrait, sa volonté au consentement d'une alliance qui lui faisait espérer autant de satisfaction qu'il y voyait d'avantage. En même temps, la mère eut charge de traiter cette affaire et de ménager les affections de sa fille.

Après avoir hésité longtemps, Geneviève se décida à faire ce que voulait sa mère, c'est-à-dire à épouser Sifroy.

CHAPITRE II

Quand nos jeunes mariés eurent passé quelque temps à la cour du Brabant, il fallut partir pour aller à Trèves. Les parents de Sifroy la reçurent avec tous les respects que sa qualité et son mérite devaient attendre de leur affection. Saint Hidulphe, qui était alors pasteur de cette grande ville, fut fort aise de voir sa bergerie accrue d'une si innocente brebis ; pour témoigner sa joie, comme elle était sur le point de partir pour aller à une maison aux champs, il lui donna sa bénédiction.

Ce lieu de plaisir était en une campagne qui n'était terminée que par l'horizon ; le château était entouré d'un parc, où il semblait que le printemps se retirât avec ses zéphirs, quand les aquilons régnaient dans les plaines d'Allemagne. Quelque rigoureux que fût l'hiver, il ne touchait point aux orangers. Au pied de la muraille coulait une rivière, qui nourrissait en tout temps un grand nombre de cygnes. Ce fut dans ce lieu plein de délices, et tout semblable au palais enchanté des Romains, que Sifroy et Geneviève menaient la plus douce et la plus innocente vie de leur siècle. Rien ne troublait leur contentement et tout contribuait à leur plaisir ; pas un des domestiques n'était privé de ce bonheur ; la paix et la bonne intelligence gouvernaient absolument tous ceux qui étaient de leur suite ; on ne parlait point d'autre finesse que de celle qui pouvait tromper les oiseaux.

A peine deux ans s'étaient écoulés en cette vie innocente, que le tambour d'airain des Sarrasins en troubla le contentement. Abderam, roi des Maures, qui était passé de l'Afrique dans l'Espagne, ne promettait rien moins à son ambition que la conquête de l'Europe. La perfidie des traîtres, plutôt que son courage, l'avait déjà mis en possession de toutes les provinces qui sont au delà des Pyrénées.

La France lui était un friand morceau ; mais il craignait de trouver d'autres gens que les Goths.

Il n'ignorait pas qu'il y avait encore des anciens Gaulois, dont les ancêtres, au nombre de trente chevaliers, chassèrent autrefois deux mille chevaux maures, et les contraignirent de se retirer des Amdrumettes. Considérant donc qu'en chaque province il y avait des nations entières à vaincre, il dressa la plus effroyable armée que l'Occident ait jamais vu. Ce déluge de soldats s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'en Touraine, où l'invincible Charles-Martel l'attendait avec douze mille chevaux et soixante mille hommes de pied.

La renommée d'une si fameuse bataille, jointe à l'intérêt de tout le Septentrion, amena une grande troupe de noblesse à Martel, d'autant que les plus braves guerriers trouvaient autant de gloire à combattre sous ce grand capitaine qu'à gagner des victoires par la conduite d'un autre.

Sifroy, qui était un des plus puissants seigneurs d'Allemagne, eût eu honte de s'endormir dans l'amour, pendant que tous les autres pensaient au salut public. Mais il trouva beaucoup de résistance dans la résolution de Geneviève, et plus d'une difficulté à surmonter, puisqu'il avait l'amour et la crainte d'un côté, et l'honneur le piquait vivement de l'autre, car il ne pouvait se résoudre à quitter un bien qu'il commençait seulement à connaître.

L'appareil de guerre étant préparé et le départ venu, le comte appela tous ses domestiques, et, après leur avoir recommandé l'obéissance envers sa chère femme, il prit son favori par la main, puis, adressant la parole à Geneviève, il dit :

— Ma fille, voici Golo à qui je laisse le soin de mes contentements ; l'expérience que j'ai de sa fidélité me fait espérer que l'ennui de mon absence sera en quelque sorte modéré par la confiance que vous prendrez de son service. Je ne vous dis autre chose en sa recommandation, sinon qu'après moi vous devez attendre plus de soulagement de lui que de personne au monde, et en partant je vous conjure de le chérir en ma considération.

A ces mots, la pauvre Geneviève se pâme, on la relève ; elle retombe par trois fois ; tous les serviteurs coururent aux remèdes pour appeler son âme, qui semblait fuir de peur de voir le départ de Sifroy, peut-être de crainte de demeurer sous la

conduite de Golo. Le comte, qui avait remarqué un changement notable dans le visage de sa femme, lorsqu'il lui recommandait la fidélité de son favori, éleva les yeux et dit ces paroles :

— C'est à vous seule, reine du ciel, glorieuse mère du Sauveur, que je laisse le soin de ma chère Geneviève!

CHAPITRE III

Sifroy fut très-bien recueilli par le grand Charles-Martel. Ce vaillant héros attendait Abderam proche de Tours. Ayant appris que l'ennemi avait disposé son armée en ordre de bataille, Charles s'avança contre eux, les plaçant, par son habile disposition, entre le fleuve de la Loire et ses chevaliers, laissant derrière lui la ville de Tours; comme il avait à combattre une armée composée de quatre cent mille hommes, et que les siens étaient bien inférieurs en nombre, il comprit qu'il n'y avait chance de succès pour lui que dans l'héroïque courage de ses chevaliers; en conséquence, il fit publier dans les rangs que celui à qui il avait confié le commandement de la ville de Tours avait ordre de refuser l'entrée de la ville aux fuyards; et, pour ôter toute espérance de fuite, il mit sur les ailes de son armée six cents de ses plus braves cavaliers, avec commandement de frapper sans pitié le premier qui abandonnerait son rang.

Et aussitôt tous ces braves, comme des lions lâchés dans l'arène, donnant l'essor à leur vive impatience, se précipitent sur les Maures et en font un effroyable carnage. Leur défaite fut complète.

Les chevaliers français n'eurent à regretter que cinq cents des leurs. Quant aux débris de l'armée des Sarrasins, ils se rallièrent sous Accupa, l'un de leurs rois, qui s'empara d'Avignon. Charles-Martel avait gagné la plus grande victoire dont on ait jamais ouï parler. Sous l'invocation de saint Martin, il fit aussitôt construire une chapelle. Ensuite il distribua à ses guerriers des marques de distinctions et des trésors saisis dans le camp des vaincus. Sifroy reçut un large collier d'or enrichi de diamants, ce collier lui conférait en même temps un haut grade dans l'ordre de chevalerie auquel il était attaché. Notre palatin envoya ce collier à Geneviève, avec une lettre.

CHAPITRE IV

Nous laisserons partir Sifroy pour la Provence, et nous irons trouver la comtesse avec Lanfroy, le messager, qui ne mit pas beaucoup de temps à se rendre auprès d'elle.

Quand on lui vint dire qu'il était arrivé un gentilhomme de la part de son mari, elle se promenait dans les détours d'un labyrinthe, pour y perdre ses ennuis, ou du moins pour en calmer l'importunité par cet honnête divertissement. Lanfroy était par malheur vêtu de noir ce jour-là, ce qui fit presque pâmer Geneviève aussitôt qu'il parut; mais ayant remarqué à sa contenance et à sa mine des témoignages de joie, plutôt que des marques de tristesse, elle lui demanda, d'une voix toute tremblante, comme Sifroy se portait.

Après que le gentilhomme eut fait une humble révérence, il présenta son message :

— Madame, voilà des lettres qui vous le diront de meilleure grâce que moi.

Les ayant ouvertes, elle s'éloigna un peu dans une allée, et les lut deux ou trois fois, s'arrêtant fort longtemps à chaque mot; néanmoins sa joie n'était pas entière, considérant que son palatin était absent.

La curiosité de mille demandes se présenta à son esprit. Elle appela Lanfroy, qui par son commandement lui dit que son maître était à Tours, sur le point d'aller à Avignon, pour assiéger le reste des Sarrasins qui s'y étaient retirés : de là à Narbonne contre Athime, qui tenait cette forte place. Tous ces discours ne plaisaient guère à la comtesse, qui jugeait bien que ces siéges de villes tiendraient longtemps son mari absent. Enfin, ayant appris que l'on craignait encore la venue d'un autre roi, nommé Améré, qui amenait du secours à sa nation, elle vit bien que le retour de Sifroy ne se devait espérer que l'année suivante, ce qui lui fit résoudre de dépêcher son gentilhomme quelque temps après, avec une réponse.

La douleur qui avait commencé cette lettre, la finit. Notre palatin était déjà au siége d'Avignon quand il la reçut.

CHAPITRE V

Golo, à qui Sifroy avait donné plus d'autorité que le sauveur de l'Egypte n'en reçut de son maître, avait toujours regardé Geneviève avec le respect qu'il devait à la vertu, pendant que le comte demeura avec elle.

Geneviève avait assez de beauté pour être aimée, mais elle avait trop d'honnêteté pour le permettre. Cela fit que le traître Golo cacha son feu pour quelque temps; mais enfin il ne peut brûler avec plus de discrétion que le laurier : il soupire, il se plaint, il voudrait bien déclarer le mal qu'il souffre ; toutefois, n'en osant espérer le remède, il croit perdre ses paroles, et hasarder sa fortune s'il dit ce qu'il doit taire. Ses pensées combattirent longtemps sa passion, et peut-être qu'elle eût été vaincue, si elle n'eût été aidée de la présence de son objet. Résolu de découvrir sa flamme à celle qui en était l'innocente cause, il va à la chambre de la comtesse; mais aussitôt qu'il en aperçoit la modestie, sa témérité en attend un refus et des reproches. Ce premier essai ne semblait pas être de saison, il en remet le dessein à une autre rencontre. Enfin, voici l'occasion qu'il prit pour découvrir ses désirs.

La comtesse avait arrêté un peintre pour travailler aux galeries de son palais; parmi les ouvrages qu'il fit, le tableau de Geneviève n'était pas des moindres; aussi ne pouvait-il être laid, étant le portrait d'une si belle personne.

Comme un jour la princesse le regardait, elle appela Golo, et lui demanda son jugement sur cette peinture. Lui qui cherchait les moyens de déclarer sa passion, fut bien aise d'avoir rencontré celui-ci; voyant que les serviteurs et demoiselles étaient trop éloignés pour l'entendre, il lui dit :

— Vraiment, madame, si jamais le pinceau a rencontré, c'est en sujet; il n'est point de beauté, quelque excellente qu'elle soit, qui approche de cette image; pour moi j'estime assez d'avoir des yeux pour prendre son cœur. Si votre simple peinture donne de l'amour à ceux qui vous doivent du respect, ne pardonnerez-vous pas à une personne qui en voudrait adorer le prototype? sans doute votre beauté est trop parfaite pour être si cruelle et injuste que de vouloir condamner une passion à qui les dieux ont obéi.

— C'est parler en idolâtre, repartit la comtesse, ces divinités étant feintes, leur amour n'est qu'une fable.

— Au moins ne saurait-on nier, repartit l'intendant, que ces mensonges ne puissent exprimer mes véritables affections.

— Vous aimez donc, Golo?

— Oui, madame, et la plus aimable personne du monde.

— Vraiment, je voudrais bien connaître celle qui vous a donné cette innocente affection, j'avancerais de tout mon pouvoir votre contentement, et si votre dessein s'était arrêté sur quelqu'une de celles à qui je puis commander, je tâcherais de lui rendre votre recherche aussi agréable qu'elle est avantageuse.

Je vous laisse penser si Golo avait la tête dans les étoiles, prenant la sage dissimulation de sa maîtresse pour un contentement paisible. Ce fut alors qu'il montra son visage plus à découvert, et que les soupirs firent plus que la moitié de ce mauvais discours :

— Madame, je ne vois rien d'aimable que vous; ce sont vos attraits qui ont vaincu la constance que j'opposais à ma fidélité; mais puisque je connais que vos réponses favorisent mes desseins, je ne puis être malheureux, si je ne suis sot.

Un coup de tonnerre eût frappé Geneviève avec moins d'étonnement que ces mots ; néanmoins, étant revenue à la liberté de parler, sa colère et son indignation lui représentèrent la honte de son infidélité avec des reproches si aigres, que s'il n'eût eu beaucoup de passion, sans doute il n'eût jamais eu d'imprudence.

— Comment, misérable serviteur! lui dit-elle, est-ce ainsi que vous vous acquittez de la fidélité que vous avez promise à votre maître? Avez-vous bien osé porter la vue sur une personne qui a autant d'horreur de votre crime, que d'envie de le châtier, si le repentir ne vous fait sage? La dissimulation dont je me suis servi n'était-elle pas un avertissement à votre témérité, que je ne voulais pas écouter? Gardez-vous de me tenir jamais de semblables discours, si vous êtes aussi soigneux de votre bien que vous l'êtes peu de votre devoir; j'ai des moyens de vous faire repentir de votre folie.

L'indignation empêcha le reste de son discours.

Que dira Golo? il n'est point temps de parler, et puis il voit que les serviteurs se sont aperçus de l'émotion de la comtesse; se persuadant qu'une autre occasion la rendrait plus favorable à ses poursuites, il les remet avec une réponse qui le tire hors de soupçon des serviteurs, et l'excuse auprès de sa maîtresse.

— Madame, repartit ce rusé, s'il y a de la faute en ce que vous me reprochez, elle est pardonnable, n'étant pas volontaire : j'espère faire une telle satisfaction à la personne que j'ai offensée, que si elle est raisonnable, elle ne sera pas fâchée.

Ceux qui ouïrent ces paroles, n'ayant pas conçu ce que la comtesse avait dit, crurent que l'intendant, homme colère et brutal, avait offensé quelqu'un de la maison, et qu'il promettait de satisfaire aux plaintes qu'on lui en avait faites.

Cette rencontre passa de la sorte ; mais Golo, qui n'eût pas brigué la conquête, si elle eût été facile, redoubla sa passion, et estima le bonheur de la posséder par la difficulté de l'acquérir. Il pense, il médite les moyens d'en venir à bout.

CHAPITRE VI



oici la plus injuste, la plus honteuse et la plus criminelle pensée qui puisse tomber dans l'esprit d'un bon serviteur. Il y avait un cuisinier à la maison qui avait gagné les bonnes grâces de la comtesse par sa vertu; c'était là le seul artifice et la magie dont il fallait user pour posséder son cœur et son affection. L'intendant l'ayant assez reconnu avec les autres domestiques, résolut de faire encore une fois ses honteuses demandes; et en cas qu'il fût refusé, de rendre la chasteté de Geneviève suspecte à celui qui n'en devait pas douter. Sa grossesse servait de prétexte à la malice et à l'envie que les autres serviteurs portaient à ce pauvre cuisinier.

Un jour après souper, que la fraîcheur du temps convia la comtesse de sortir, comme elle se promenait dans un parterre, séparée de ses filles, Golo, feignant d'avoir quelque affaire à lui communiquer, s'en approche; après plusieurs feintises à dessein pour sonder le goût et être les espions du combat qu'il préparait à sa chasteté; après avoir allégué toutes les mauvaises raisons de sa passion, il finit ainsi :

— Ce discours, madame, n'est pas pour vous contraindre de m'aimer contre votre inclination, mais seulement pour vous prier d'avancer ma mort avec ce fer; puisque votre rigueur ne permet pas à ma constance d'espérer ce que mérite mon amour, ce serait m'obliger d'une faveur signalée de me faire mourir d'autre façon que lentement.

En même temps qu'il lui tenait ce discours, il lui présentait un poignard.

Si la comtesse n'interrompit point les importunités de ce perfide, ce fut le dépit qui l'empêcha, car aussitôt qu'elle put le faire, commandant à sa juste passion de ne le point échapper, elle lui repartit :

— Golo, je croyais que ma douceur aurait congédié votre présomption. et que c'était assez de vous avoir montré que votre poursuite était trop honteuse pour n'être pas vaine ; mais puisque ma bonté vous est inutile, je vous déclare que si jamais vous êtes si hardi que d'ouvrir la bouche à de semblables propos, mon mari en sera averti.

Notre intendant, piqué de ce refus, se retira plein de rage et de fureur.

A quelques jours de là, Golo fit appeler deux ou trois des plus affidés de la maison, puis ayant fait couler trois ou quatre larmes de ses traîtres yeux, il leur dit en soupirant :

— Mes amis, je ne saurais vous expliquer avec combien de déplaisir je suis contraint de vous découvrir une chose que je vous ai cachée le plus longtemps que j'ai pu ; et véritablement, si le péché particulier de notre infortunée maîtresse ne passait en un scandale public, et que la honte ne ternit point la gloire de son mari, je permettrais à mon silence de taire le crime de Geneviève, de peur de publier le déshonneur de Sifroy. Ceux qui n'ont point aperçu leurs sales actions les pourront estimer innocents; mais, hélas! qui peut le faire? Pour moi, sur la fidélité duquel notre maître s'était reposé du soin de sa femme, comme j'avais plus d'obligation de veiller sur ses déportements, aussi ai-je vu des choses que je croyais bien être fausses, pour les mécroire. Je dis ceci, mes amis, sur ce qu'il est possible d'estimer que madame ait jeté les yeux sur ce coquin, s'ils n'ont été aveuglés par la force de quelque charme. J'ai cru devoir prendre votre avis sur une si mauvaise affaire, afin de cacher l'infamie de cette maison, autant qu'il est possible. Pour moi, je crois qu'il faut mettre ce misérable cuisinier dans un cachot, attendant le retour de notre maître; et parce que madame le pourrait élargir, étant libre, il ne sera pas hors de propos de lui faire tenir la chambre avec le plus doux traitement que saurait espérer un criminel. Cependant je donnerai avis à monsieur de la diligence que nous avons apportée à cette affaire.

Toute cette belle harangue n'était pas pour persuader ceux qui étaient déjà prévenus de l'innocence de la comtesse, mais seulement pour gagner quelque apparence de fermeté dans une injustice si manifeste.

CHAPITRE II



oilà donc la résolution prise contre ces deux innocentes victimes. Un matin que Geneviève était encore au lit, Golo appela le cuisinier avec des paroles qui avaient cela de commun avec le tonnerre, qu'elles ne grondaient que pour lancer la foudre; lui reprocha qu'il avait mis un poison amoureux dans les viandes de la comtesse, par le moyen duquel il avait disposé de ses volontés et de sa personne.

Le pauvre Drogan eut beau protester qu'il était innocent, et appeler le ciel et la terre à témoins de son honnêteté et de celle de sa maîtresse, il fallut passer le guichet et faire une longue pénitence du péché de Golo, n'ayant d'autre consolation dans

ses ennuis que les larmes qu'il répandait jour et nuit dans sa prison.

Ce fut une chose digne de compassion quand ce malheureux imposteur alla dans la chambre de Geneviève, pour lui faire le mauvais discours qui avait rendu Drogan coupable.

Véritablement la sainte dame eut besoin de toute sa vertu dans cette rencontre; encore sa patience échappa-t-elle un peu; mais comme il n'y avait personne qui ne fût à Golo, aussi il n'y eut aucun qui écoutât ses plaintes, qui fût ému de sa misère. On la mène dans une tour d'où elle pouvait assez entendre les pitoyables cris de Drogan, mais non pour en soulager les maux. Tant de regrets pouvaient faire mourir une femme grosse de huit mois, si Dieu n'en eût pris un soin particulier. Toute la consolation qu'elle avait parmi tant de tristesse, c'était que le ciel ne pouvait laisser cette injure impunie.

La comtesse ne dissimule plus, sa douceur s'est tournée en une juste indignation. Si Golo pense la flatter, elle lui dit des injures; s'il lui fait des promesses, elle les méprise; s'il la touche, elle s'écrie.

Quelquefois il lui disait que le moyen de couvrir sa honte, c'était de lui permettre ce qu'un misérable cuisinier avait obtenu avec facilité. A ces paroles, la comtesse ne pouvait non plus commander à sa colère, que satisfaire aux vengeances qu'elle lui inspirait.

— Traître, perfide! disait-elle, n'es-tu pas content de m'avoir rendue misérable, sans me vouloir faire adultère? Jusqu'ici, je ne t'ai regardé que comme un méchant homme, mais maintenant je te tiens comme un cruel tyran. Achève, perfide, achève tes cruautés; la chasteté a ses martyrs, je ne refuse pas d'en être, car d'attendre que je te permette autre chose que de me tuer, c'est perdre ton temps et tes peines.

Ce malheureux, considérant que sa maîtresse avait trop de vertu pour pécher, tâcha de couvrir son crime sous prétexte de mariage; il fit courir le bruit que le palatin s'étant embarqué sur mer pour son retour, y avait fait naufrage. Sur cette nouvelle, il disposa des lettres qu'il fit glisser dans les mains de Geneviève, afin de la disposer à ses recherches, par l'assurance de la mort de son mari.

Ce qui anima la comtesse d'un tel esprit, que l'intendant ne lui fit pas plus tôt l'ouverture de son mariage, qu'elle le renvoya avec un soufflet. Cet artifice ne lui ayant pas réussi, il eut recours à sa nourrice, qui ne fit jamais une si mauvaise action.

C'était de cette femme dont se servait Golo pour porter les aliments nécessaires à Geneviève. Il la conjura de gagner le cœur de la comtesse, et d'adoucir son esprit par tous les artifices dont elle pourra s'aviser. Il espère pouvoir aisément tromper une femme par le moyen dont le diable se servit contre un homme; mais certes il se trompe, car il trouve que Geneviève est un rocher.

Pendant toutes ces menées, le terme de Geneviève arriva. Hélas! pourrais-je dire comme, dans cette nécessité où les bêtes ont besoin d'assistance, la femme d'un puissant palatin fut abandonnée de tout secours?

Voilà donc notre sainte comtesse dans les douleurs de l'enfantement! voilà son fils dans ses propres mains! Qui pourrait ouïr sans pitié ce qu'elle lui dit? Certes il ne serait pas plus aisé de la voir sans larmes que sans yeux.

— Hélas! mon pauvre enfant, que ton innocence m'a causé de douleur! ah! que mes misères te feront souffrir de maux!

Craignant que la nécessité de toutes choses, et les incommodités du lieu ne le fissent mourir hors de la grâce de Dieu, elle le baptisa du nom de Benoni-Tristan.

Après que ce petit enfant fut ondoyé, elle l'enveloppa dans la vieille serviette qu'on lui avait laissée.

Quand la nourrice dit à l'intendant qu'il y avait deux prisonniers dans la prison, que la comtesse était extrêmement abattue de tristesse et de douleur, la compassion, qui n'avait point trouvé d'entrée dans l'âme de ce barbare, fit alors son dernier effort pour le toucher. Enfin, il se relâche jusqu'à lui donner un peu plus de pain qu'à l'ordinaire.

Une complexion forte et robuste se fût ruinée parmi tant de pauvreté et d'angoisses. Ce ne fut donc pas un petit miracle de voir Geneviève plus belle et plus fraîche après les douleurs de ses couches, dans les ressentiments de tant d'amertumes, qu'elle ne paraissait parmi l'aise et les délices de sa prospérité. Notre intendant étant allé dans son cachot, trouva de nouvelles lumières, dont il fut si ébloui, qu'il pensa mourir d'amour; mais trouvant cette sainte femme ferme dans sa résolution de vivre misérable, de mourir chaste plutôt que d'acheter les félicités par la perte de son honneur, il résolut de donner le dernier coup à sa mauvaise fortune.

Il estima donc qu'il devait prévenir l'esprit de son maître, et lui faire savoir le malheur de sa maison. Deux mois s'étaient écoulés depuis les couches de Geneviève, quand il instruisit un de ses serviteurs pour lui en porter les nouvelles; encore voulut-il faire paraître de la prudence dans sa malice; et, à cet effet, il écrivit ces trois mots au palatin :

« Sire comte, si je n'appréhendais de publier une infamie que je veux cacher, je confierais un grand secret au papier; mais tous vos domestiques, et particulièrement celui-ci, ayant vu la diligence dont j'ai usé, les artifices qui ont trompé ma prudence, je n'ai besoin que de leur témoignage pour mettre ma fidélité hors de soupçon, et mon service en estime. Croyez donc tout ce qu'il vous dira, et me donnez avis au plus tôt de votre volonté. »

CHAPITRE VIII

Le comte était au siége d'Avignon quand il reçut les premières nouvelles de sa femme. Depuis la prise de cette ville, Charles-Martel avait première-



ment réduit Narbonne où Athime s'était enfermé. Le courage et la prudence de ce grand capitaine le firent remarquer dans la sanglante journée de Tours, au siége des deux villes; néanmoins, son génie ne parut jamais mieux qu'à la défaite d'Améré, roi sarrasin, lequel ayant appris le mauvais succès de sa nation dans la France, y voulut venir, pour n'en jamais sortir; car il fut tué avec tous ses gens.

Ce dernier combat fut aussi avantageux à la gloire de Martel que le premier, mais il lui coûta plus cher que les autres; car, outre un assez grand nombre de morts, il y eut quantité de seigneurs blessés, entre lesquels notre Sifroy reçut un coup qui le tint longtemps dans une ville de Languedoc, où les mauvaises nouvelles que l'artifice de Golo avait faites lui furent apportées.

On ne saurait peindre le trouble que ce rapport mit dans l'esprit du palatin. Il ne méditait que de hautes et cruelles vengeances; de l'admiration il tombait dans la fureur, et de celle-ci dans la rage.

— Ah! maudite femme, s'écriait-il, fallait-il souiller si honteusement la gloire que j'ai tâché d'acquérir dans les combats? Pouvais-tu apporter tant d'artifices? Eh bien! tu n'as pas fait compte de mon bonheur; je n'épargnerai pas ton sang, ni celui de cet enfant que tu as mis au monde, pour servir de bourreau à ton crime.

Et puis, faisant passer devant ses yeux la modestie et l'honnêteté de sa femme, comme s'il eût été délivré de quelque mauvais esprit, il disait d'un sang rassis:

— Non, il n'est pas possible que Geneviève m'ait si lâchement trahi; j'ai toujours reconnu ses actions pleines de vertus; son amour était si ardent; elle n'a pu être si longtemps dissimulée. Dis-moi, mon grand ami, combien y a-t-il que cette misérable est accouchée?...

Le messager répondit:

— Il n'y a qu'un mois.

C'est ici où la malice de Golo a travaillé; car, pour mettre la comtesse dans un violent soupçon de culpabilité, il fit dire au palatin qu'elle était accouchée le dixième mois après son départ.

Cela pouvait bien être véritable, et Geneviève innocente, puisque la philosophie et l'expérience enseignent que les femmes peuvent porter leur fruit dans le dixième mois, même qu'il s'en est trouvé qui sont allées jusqu'au quinzième et dix-septième.

Néanmoins, parce que cela est extraordinaire, Sifroy crut facilement qu'il était aussi contre l'honnêteté.

Après avoir pensé à la vengeance de ce crime, que la seule crédulité avait fait, il dépêcha le même messager vers Golo, avec commandement de tenir sa femme si étroitement enfermée, que personne ne l'abordât; pour ce malheureux esclave qui était en prison, qu'il cherchât dans l'horreur et l'extrémité de son péché quelque supplice proportionné à son attentat.

L'intendant reçut ce commandement avec plaisir. Pour l'exécuter avec prudence, il fit préparer un morceau à ce pauvre misérable qui lui ôta bientôt le goût de toutes choses.

CHAPITRE IX

Le sang de cette innocente victime ne rassasia pas la rage de Golo; au contraire, montant à son excès par les horribles visions de Drogan, qu'il croyait toujours voir devant ses yeux, et par l'appréhension que Sifroy ne vînt à découvrir l'innocence de Geneviève, il crut qu'il était temps de penser aux moyens de son entière ruine. Ayant appris que le comte devait arriver bientôt, il alla au-devant de lui jusqu'à Strasbourg.

Il y avait assez près de la ville une vieille sorcière, sœur de la nourrice de Golo, dont il crut pouvoir se servir à son dessein. Il va en sa maison, et lui dore les mains, afin de faire voir à Sifroy ce qui n'avait jamais été. Il alla au-devant du palatin, qui le reçut avec des témoignages de bienveillance; comme il l'eut tiré à l'écart, il lui demanda l'état pitoyable de sa maison.

Ce fut ici que les larmes et les sanglots de Golo se rendirent complices de sa trahison; à peine prononçait-il une parole sans soupirs. Enfin, après un long et ennuyeux discours, il lui déclara tout ce que nous avons déjà dit; et que, pour ne pas faire éclater la perfidie de Drogan, pour sa peine, il l'avait envoyé dans l'autre monde. Enfin, l'ayant interrogé fort souvent sur les particularités de son malheur, Golo, craignant d'être surpris dans ses réponses, lui dit:

— Sire comte, je ne crois pas que vous doutiez d'une fidélité que je voudrais vous témoigner au préjudice de ma vie; si vous voulez apprendre d'autres preuves de cette affaire, que de ma bouche, j'ai un moyen de vous faire voir comme le tout s'est passé. Il y a près d'ici une femme fort savante, qui vous fera voir toutes ces mauvaises pratiques.

A ces promesses, Sifroy est surpris d'une curiosité qui lui causa beaucoup de regrets. Il le prie de le conduire en sa maison, ce qu'il lui promit.

Sur le soir, le comte avec son confident se dérobèrent de la suite, et se coulèrent dans le logis de la sorcière. Le palatin lui met une bonne quantité d'écus dans la main, et la conjure de lui faire voir tout ce qui s'était passé pendant son absence.

La fausse vieille, qui voulait accroître son désir par son refus, feint d'y trouver de la difficulté, même de l'en détourner par beaucoup de raisons, lui représentant qu'il pourrait peut-être voir des choses dont l'ignorance lui serait plus utile que la connaissance n'en était désirable, et qu'un malheur n'est jamais entier quand il est caché.

Tout cela ne se disait que pour donner plus d'envie à Sifroy d'être trompé. Le voyant donc résolu, elle le prit par la main avec Golo, et les mena en une petite voûte qui était dans sa cave, où rien ne donnait de lumière que deux chandelles de suif vert. Après avoir marqué deux ronds d'une ba-



guette, elle mit Sifroy dans l'un, et Golo dans l'autre; elle jeta un miroir dans un vase plein d'eau, sur lequel la sorcière murmura certains mots dont l'horreur faisait dresser les cheveux. Cela fait, elle tourna trois tours à reculons, approcha du vase, fouilla autant de fois dans le mouvement de l'eau, fit approcher le comte, qui s'inclina trois fois, en jetant les yeux sur le miroir. La première fois, il aperçut sa femme qui parlait au cuisinier avec un visage riant, un œil plein de douceur; la seconde fois, il vit Geneviève qui passait ses doigts entre ses cheveux, le flattant avec beaucoup de mignardise; mais la troisième fois, il vit des privautés qui ne se pouvaient accorder avec la modestie.

Imaginez-vous avec quelle fureur il sortit de ce petit enfer. Oh! quelles paroles ne dit-il point! que de funestes cruautés n'appelle-t-il point à la vengeance de sa fureur!

L'intendant, qui craignait le retour de cette colère, résolut, en éloignant Geneviève, de lui ôter un objet de douleur de devant les yeux. Il remontra au comte qu'il était à craindre que sa juste colère, voulant punir le crime de sa femme, ne le publiât; qu'il jugeait plus à propos de donner la commission à quelque autre, qui s'en déferait doucement, pendant qu'il se rendrait à petites journées dans sa maison.

Ce conseil fut bien accueilli du palatin, parce qu'il n'estimait personne si affidé que celui qui en était l'auteur; il lui donna charge de l'exécuter, bien que Golo témoignât du déplaisir en obéissant.

CHAPITRE X

L'intendant, de retour à la maison, ne manqua pas de révéler tout le mystère à la nourrice, avec défense de le communiquer à personne. Mais la Providence ne voulut pas que cette femme fût plus secrète que les autres, qui ne peuvent rien taire de ce qu'elles savent, et qui n'ont du silence que pour les choses qu'elles ignorent. A peine eut-elle appris ce dessein de la bouche de Golo, qu'elle le versa dans l'oreille de sa fille, qui, pour avoir une méchante mère, n'était pas sans quelque qualité louable, et surtout sans une tendre compassion des misères de Geneviève.

La comtesse, s'apercevant qu'elle pleurait, lui demanda la cause de ses larmes.

— Ah! madame, répondit cette fille, c'est fait de votre vie; Golo a reçu commandement de Monseigneur de vous faire mourir.

— Eh bien! ma fille, dit la comtesse, il y a longtemps que je demande cette faveur à Dieu; mais que deviendra mon pauvre enfant?

— Madame, il doit mourir avec vous.

A ces paroles, Geneviève demeura immobile; le premier mot que la douleur lui permit de former fut celui-ci:

— — Ah! mon Dieu! permettriez-vous que cette petite créature, qui ne sait pas encore pécher, fût affligée, et qu'un enfant fût coupable parce qu'il est malheureux?

En disant ainsi, elle trempait ses petites joues de ses larmes; puis, ayant donné à l'amour tous les baisers qu'il demandait, elle s'adressa à cette bonne fille:

— Ma mie, je ne sais pas si je te dois supplier de rendre un dernier service à la plus misérable de toutes les femmes; tu me peux obliger avec bien peu de peine et sans hasarder, puisque tout ce que je demande de ta courtoisie, c'est que tu m'apportes de l'encre et du papier: tu en trouveras dans le cabinet qui est proche de ma chambre: tiens, en voilà ma clef, prends-y tout ce que tu désireras de mes joyaux.

La fille ne manqua pas de faire ce dont elle l'avait priée, glissant après un billet dans le même cabinet d'où elle avait tiré le papier.

Sitôt que le lendemain commença de paraître, Golo appela deux serviteurs qu'il estimait les plus affidés, et leur commanda de conduire la mère et l'enfant dans un petit bois qui était à une demi-lieue du château, de les tuer sans bruit, puis jeter leurs corps dans la rivière. Et, pour avoir quelque marque de leur cruelle obéissance, il voulut qu'ils lui apportassent la langue de cette méchante mère: c'est ainsi qu'il appelait cette innocente comtesse. Quelle apparence de rien refuser à un barbare qui a le pouvoir de se faire obéir? On va dans la prison, on dépouille la pauvre dame de ses habits, on lui fait revêtir de vieux haillons, et, en ce pitoyeux état, on la mène au supplice.

Nos deux innocentes victimes étaient arrivées au lieu où se devait faire le sacrifice; l'un des ministres de cette barbare exécution levait déjà le coutelas pour égorger le petit enfant, quand la mère demanda de mourir la première, afin de ne pas mourir deux fois.

Oh! qu'une beauté misérable a de pouvoir sur un cœur qui n'est pas de bronze!... Ceux que Golo avait choisis pour ôter la vie à la comtesse furent ceux qui la lui conservèrent.

— Camarade, dit l'un, pourquoi tremperions-nous nos mains dans un si beau sang que celui de notre maîtresse? Laissons vivre celle à qui nous n'avons rien vu faire digne d'une si cruelle mort; sa modestie et sa douceur sont des preuves infaillibles de son innocence; peut-être un jour viendra qui mettra sa vertu en évidence et notre condition en meilleure forme.

Le regret de voir égorger un innocent de cinq mois fit consentir Geneviève à être malheureuse, se persuadant que la nécessité la ferait finir avec moins d'horreur que par le fer et l'épée.

Cela ainsi résolu, les deux serviteurs commandèrent à leur maîtresse de s'écarter si avant dans la forêt, que Sifroy ne pût jamais en avoir nouvelle. Il était facile de se cacher dans un bois qui semblait n'avoir été fait que pour retirer les ours et les bêtes farouches; son étendue donnait de l'horreur aux plus hardis quand il le fallait traverser, et son obscurité était la demeure du silence; que si quelque chose l'interrompait parfois, ce ne pouvait être que les hurlements des loups, les



cris des hiboux et les gémissements de l'orfraie. La douleur de la comtesse y tint bien sa partie, après qu'il lui fut permis de vivre parmi les bêtes.

Comme les serviteurs s'en retournaient au château, il survint un incident qui les fit repentir de leur pitié, se souvenant que Golo leur avait commandé de lui apporter la langue de Geneviève pour assurance de leur fidélité. Ils retournèrent sur leurs pas, afin d'exécuter ce que la compassion leur avait empêché de faire.

Dieu, qui conduisait cette affaire, permit qu'ils rencontrassent un petit chien, qui reçut la faveur de perdre la langue pour sa maîtresse.

Étant arrivés à la maison, l'intendant reçut la nouvelle de ce qu'ils devaient avoir fait par son commandement, dont il ressentit une joie fort sensible. Aussitôt il en donna avis au palatin, en la maison duquel il faisait le comte. Sifroy arrivé, on ne parle que de chasse, de débauche et de récréation, afin de divertir toutes les pensées qui pouvaient lui rappeler la mémoire de sa femme.

CHAPITRE XI

Aussitôt que les deux serviteurs eurent abandonné Geneviève, ses premiers pas la portèrent sur le bord de la rivière qui passait auprès du château. Ce fut là qu'elle prit la bague que Sifroy lui avait mise au doigt quand il partit pour la France, et puis la jeta dans le courant des flots, protestant qu'elle ne voulait point porter la marque d'une vertu qui lui avait causé tant de malheurs; et puis, rentrant dans la forêt, elle chercha quelque retraite pour se défendre de la rage des bêtes et pour mourir à couvert.

Comme elle était en cette retraite, et que les créatures insensibles avaient horreur de la secourir, elle ouït cette voix qui sortait de cette forêt :

— Geneviève, ne crains rien, j'aurai soin de toi et de ton fils!

Sur l'assurance de cette promesse, elle pénétra plus avant dans la forêt, sans apercevoir aucune chose qui pût lui promettre aucune consolation.

Deux jours s'écoulèrent dans cette extrémité, sans que chose du monde consolât sa douleur, que la liberté de se plaindre.

Si ses souffrances lui étaient sensibles, celles de son enfant lui étaient insupportables. Le jour ne semblait luire que pour montrer l'horreur du lieu où elle était; la nuit remplissait son esprit d'ombres, aussi bien que ses yeux de ténèbres. Rien ne se présentait à son imagination qui ne fût plein de terreur; le souffle d'un zéphir, le mouvement d'une feuille formaient des monstres plus terribles que ceux de la Lybie. Le soin de son Benoni augmentait beaucoup ses craintes, considérant qu'il avait couché deux nuits au pied d'un chêne, n'ayant que de l'herbe pour lit et qu'un peu de ramée pour défense.

Ce qui toucha plus sensiblement son âme, ce fut d'ouïr, le troisième jour, cette petite créature dont les gémissements demandaient le secours de ses mamelles; mais, hélas! elles étaient sèches : tout ce qu'il pouvait en tirer n'était qu'un sang corrompu. Ce fut pour lors qu'elle permit à sa douleur de dire :

— Mon Dieu! mon Sauveur, pourriez-vous souffrir que cet innocent meure faute d'avoir une goutte d'eau?

En disant ceci, elle reposait son Benoni à terre, retirant ses yeux de ce sujet de tant de misères; mais, quand elle eut marché quelques pas dans le bois, le doux murmure d'un ruisseau l'assura qu'il y avait une source assez près de là, ce qui l'obligea de prendre son fils pour la chercher; et, l'ayant trouvée, elle rafraîchit la bouche de son Benoni et retint son âme, qui était prête à quitter ce petit corps par faute de nourriture.

Il était encore besoin d'une retraite pour servir d'asile à ces pauvres bannis : Geneviève en trouva une très-belle assez proche de la fontaine. C'était un antre dont l'entrée se couvrait d'un buisson fort épais, où la mère et le fils marquèrent leur demeure pour sept ans : encore était-il nécessaire d'avoir quelque nourriture.

Pendant que notre pauvre comtesse travaillait son esprit de cette pensée, elle ouït un bruit comme si quelque cavalier eût poussé au travers des halliers, et elle vit paraître une biche qui, sans s'effrayer, s'approcha d'elle. Son étonnement s'accrut bien davantage quand elle vit que cette biche regardait l'enfant avec compassion, que, se joignant à la mère, elle le flattait, comme si elle eût voulu dire que Dieu l'avait envoyée là pour être sa nourrice. De fait, ayant aperçu que son pis était plein de lait, elle prit son fils, et, caressant la biche de sa main, le fit téter.

Geneviève reçut ce bienfait avec des sentiments de joie qui essuyèrent toutes ses tristesses. Le contentement de cette première faveur s'augmenta beaucoup quand elle connut que la biche venait deux fois par jour, sans recevoir d'autre salaire de ses bons offices que quelques poignées d'herbe et les caresses de la comtesse. Parfois elle lui parlait comme si elle eût été douée de raison, lui donnait des témoignages d'amitié comme si elle en eût été capable.

Ce fut la seule assistance que notre petit innocent tira des créatures l'espace de sept ans; pour la comtesse, la terre lui fournissait des herbes et des racines.

Si les maux de la comtesse touchaient sensiblement son cœur, on ne saurait dire quel tourment ceux de son fils lui causaient, particulièrement lorsque sa langue vint à se délier aux premières plaintes de sa douleur, et que ce petit innocent commença à sentir qu'il était malheureux. Cette pitoyable mère le serrait contre son sein pour échauffer ses petits membres tout glacés; puis, comme elle sentait les trémoussements de son Benoni, la pitié perçait si fort son cœur de douleur, qu'elle en tirait mille sanglots, et de ses yeux des larmes infinies.

— Ah! mon pauvre enfant, mon cher enfant,

que tu commences de bonne heure à être misérable!

A voir l'enfant, on eût dit qu'il avait l'usage de raison, car à ces trois paroles il poussa un cri si perçant, que le cœur de Geneviève en demeura sensiblement blessé. On ne saurait dire combien de fois la douleur et le froid ont failli la faire pâmer.

CHAPITRE XII

Après que notre comtesse eut souffert dans cette âpre solitude trois années d'hiver tout entières, puisque le soleil n'y faisait jamais d'été, ses maux se rendirent si familiers, qu'elle n'en avait plus d'horreur, sa patience se perfectionna. L'accoutumance rend toutes choses faciles; ce qui semble au commencement plein d'effroi, s'apprivoise à la fin. Le poison tue, et néanmoins on a vu un grand roi qui s'en nourrissait. Geneviève, tous les jours, se recueillant elle-même, offre à Dieu un sacrifice si agréable à sa divine bonté, qu'elle la récompense autant de ses soupirs glacés, que si elle brûlait tout l'encens d'Arabie.

La première faveur qu'elle reçut du ciel, après trois années de noviciat, fut un jour qu'elle était à genoux au milieu de la petite cabane, les yeux tournés vers le ciel, dont l'admiration servait d'ordinaire de sujet à ses pensées. Comme son esprit se perdait heureusement dans les immensités de ces beaux ouvrages, elle aperçut un jeune homme étincelant de lumière, qui fendait l'air pour se rendre à son antre.

Si Geneviève eût été idolâtre, elle eût pu croire que c'était la lune qui descendait dans ce bois pour être la Diane, ou plutôt le soleil qui s'était détaché du ciel pour visiter un lieu qu'il n'avait jamais éclairé. Son esprit avait trop de lumière pour tomber dans une erreur si lourde; elle prit plutôt cette beauté pour une intelligence du ciel, que pour un de ses astres, quoiqu'il fût entouré de rayons; en quoi sa croyance ne la trompa point, car c'était son ange gardien qui venait de la part de Dieu dans cette caverne.

Celui duquel nous parlons avait un visage où la beauté et la modestie se mêlaient avec une majesté si divine, qu'il eût pu se faire adorer par une personne qui ne l'eût pas connu serviteur de Dieu. Outre les rayons qui s'étendaient autour de lui, son corps était couvert d'un crêpe blanc, couleur qui marquait le lieu d'où il venait : il tenait dans sa main droite une précieuse croix, sur laquelle le Sauveur du monde était si naïvement représenté d'un ivoire si luisant, qu'il était facile à voir que les hommes n'avaient pas travaillé à cet ouvrage. Ses cheveux pendaient nonchalamment sur ses épaules, que certaines boucles marquaient comme des gouttes de sang; ses yeux semblaient nager dans la mort, et sa bouche se plaindre dans l'excès de son martyre. Ses membres étaient si délicatement polis, qu'on voyait toutes les veines et les nerfs de ce corps s'élever à fleur de peau.

Quand notre comtesse fut revenue de l'admiration de ces merveilles, l'ange lui présenta la croix, et lui dit :

— Geneviève, je suis ici de la part de Dieu, pour vous apporter cette croix qui désormais servira d'objet à toutes vos pensées, et de remède à vos maux; si l'amertume des souffrances vous semble insupportable, mêlez ce sang parmi, et vous trouverez de la douleur dans vos déplaisirs; si quelque pensée de désespoir attaque votre esprit, retirez-vous dans ces plaies où toutes les colombes du ciel ont leur refuge, je vous promets du repos. En un mot, Geneviève, c'est ici le bouclier qui fera tomber tous les ennemis et adversités à vos pieds; c'est la clef qui ouvrira le ciel à votre patience. Recevez cette faveur.

Voici un prodige tout miraculeux; ce crucifix suivait Geneviève partout; quelque nécessité qui l'appelât dehors, il l'accompagnait; et, si elle cherchait des racines pour se nourrir, c'était sa compagnie : étant dans sa pauvre retraite, il ne s'écartait jamais d'elle. Quelques mois après, il s'arrêta en un coin de la grotte, où il y avait un petit autel que la nature avait travaillé dans la roche, et que notre sainte parait de fleurs et de ramées. Aussitôt que le déplaisir assaillait son pauvre cœur, le Sauveur lui tendait les bras, et lui ouvrait son sein, afin d'y verser tous ses ressentiments. Il est bien aisé de découvrir ses pensées à celui qui ne peut les ignorer, et de mettre toutes ses peines aux pieds de celui qui en peut être le médecin.

Un jour, pendant que l'image de toutes ses misères se présenta à son esprit, faisant de ses yeux des sources de larmes, elle se jeta aux pieds de la croix, lui disant :

— Jusqu'à quand, mon Dieu, jusqu'à quand souffrirez-vous que la vertu soit si cruellement traitée? n'est-ce pas assez de cinq ans de misère. N'est-il pas temps de faire paraître que vous êtes le protecteur de l'innocence, aussi bien que le vengeur du crime? Il y a cinq ans que j'endure un martyre qui ne laisse pas d'être extrêmement cruel. Rien au monde n'a consolé ma douleur. La nuit cache de ses ombres la moitié de mes maux; le soleil n'ose approcher de mes yeux, crainte d'y rencontrer des inquiétudes. La faim, le froid et la nudité sont la moindre partie de mes maux : l'infortune de ce petit innocent m'est plus insupportable que tout cela. Ah! Seigneur, si vous voulez affliger la mère pour quelques fautes qui lui sont inconnues, que ne prenez-vous sous votre protection l'enfant.

En prononçant ces tristes paroles, elle baignait son crucifix du torrent de ses pleurs. Le petit Benoni mêlait ses larmes avec celles de sa mère.

Pendant que la comtesse parlait, elle entendit le crucifix qui répondit :

— Hé quoi! ma fille, quel sujet avez-vous de vous plaindre? vous demandez quel crime vous a mise ici? Dites-moi quel péché m'a attaché à la croix? êtes-vous plus innocente que moi? vos maux



sont-ils plus grands que les miens? Vous êtes sans crime, et moi suis-je coupable? vous ne recevez aucune consolation des créatures, n'est-ce pas assez de celles du Créateur? personne n'a compassion de vos maux, qui en a eu des miens? Les choses même insensibles ont horreur de votre affliction, le soleil ne refusa-t-il pas même de regarder la mienne? Ton fils augmente tes regrets; crois-tu que ma mère ait moins irrité mes tourments? Console-toi, ma fille, et me laisse le soin de tes affaires; pense quelquefois que celui qui a fait tous les biens de ce monde en a souffert tous les maux. Si tu compares ton calice au mien, tu le boiras avec plaisir, et tu m'en remercieras.

Ce discours donna tant de courage et de résolution à Geneviève, que toutes ses épines ne lui semblaient plus que des roses, ses amertumes que des douceurs, ses peines et tourments que d'agréables délices.

Dieu lui soumit entièrement la rage des bêtes farouches, et la liberté des oiseaux. C'était une chose ordinaire, dès son entrée dans la forêt, que la biche venait allaiter l'enfant, et se coucher toute la nuit dans la caverne avec la mère et le fils, afin d'échauffer ses membres glacés; mais depuis cette dernière faveur, les renards, les chèvres et les louveteaux venaient jouer avec le petit Benoni : le soiseaux se battaient à qui se laisseraient prendre les premiers. La caverne de Geneviève était un lieu où les sangliers n'avaient point de rage, ni les cerfs de crainte; au contraire, on eût dit que notre sainte princesse eût changé leur nature par la compassion de ses maux, et donné quelque sentiment de raison aux bêtes pour connaître ses nécessités.

Un jour, vêtant un vieux haillon à son fils en présence d'un loup, cet animal partit aussitôt de l'antre, et alla égorger une brebis dont il apporta la peau à Geneviève, comme s'il eût eu le jugement de discerner ce qui était propre à échauffer le corps de Benoni. La sainte reçut ce présent, mais après l'avoir aigrement reprimandé de ce qu'il faisait mal à un autre pour lui faire du bien.



CHAPITRE XIII

Dans le même temps que Geneviève se perdait dans les pures et innocentes joies de sa vertu, Sifroy n'avait ni joie, ni contentement dans les plaisirs de sa maison. La nuit ne lui représentait que de noires ombres et de tristes fantômes, le jour n'éclairait que pour lui faire remarquer l'absence de sa Geneviève, et son esprit n'avait que des pensées sombres et mélancoliques. Souvent on le voyait rêver tout seul sur le bord de la rivière, remarquant dans l'inconstance des flots l'agitation de son esprit; et comme si cette humeur l'eût rendu sauvage, il se dérobait à ses serviteurs, pour donner plus de liberté à ses soupirs dans l'obscurité d'un bois, se fâchant même de son ombre, si cette obscurité le forçait à la suivre. Qui pourrait se figurer le désespoir et la fureur où il entrait, quand sa mémoire lui disait :

— Tu as fait tuer Geneviève; tu as massacré ton fils; tu as ôté la vie à ton pauvre serviteur, de qui les pâles ombres te suivent constamment! Geneviève, où êtes-vous? où êtes-vous, ma chère fille, où êtes-vous?

S'il eût tenu Golo en cette humeur, il eût ramené la coutume de sacrifier aux mânes; mais ce perfide feignit fort à propos un voyage, quand il aperçut l'esprit de Sifroy changé.

Un soir que le palatin était couché, il entendit sur le minuit quelqu'un qui marchait à grands pas dans sa chambre; aussitôt il tira les rideaux de son lit, et n'ayant rien aperçu à la lueur d'un peu de lumière qui restait sous la cheminée, il tâcha de s'endormir; mais un quart d'heure après, le même bruit recommença, si bien qu'il aperçut, au milieu de sa chambre, un grand homme, pâle et défait, qui traînait un fardeau de chaînes, dont il paraissait être lié.

Cet horrible spectacle, paraissant dans l'obscurité de la nuit, était capable de faire pâmer un homme moins hardi que Sifroy; mais étant courageux et assuré, il lui demanda ce qu'il voulait, sans témoigner aucune frayeur, s'estimant indigne de trembler pour des ombres, lui qui n'avait pas appréhendé la mort même; néanmoins il ne put commander à une sueur froide qui se répandit sur son corps, principalement quand il vit que cet esprit lui faisait signe de venir à lui; ce qu'il fit aussitôt, le suivant au milieu d'une basse-cour, de là dans un petit jardin : il n'y fut pas plus tôt qu'il disparut, laissant le comte plus étonné de sa fuite, que s'il eût encore continué une compagnie si peu agréable. La lune favorisa beaucoup sa crainte, car lui ayant montré jusqu'alors où il était, elle retira sa lumière, le laissant chercher dans les ténèbres la porte de sa chambre.

S'étant remis dans le lit, il alla s'imaginer qu'il avait ce grand homme tout de glace à ses côtés, qui le pressait entre ses bras. Cela lui fit appeler ses serviteurs, qui le trouvèrent plus pâle qu'un homme mort; il dissimula sa peur jusqu'au matin.

A peine le jour commençait à paraître, qu'il commanda aux valets de creuser la terre à l'endroit où l'esprit s'était évanoui. On n'avait pas encore creusé plus de deux pieds, qu'on trouva les os d'un homme mort, tout chargé de chaînes et de menottes; il y eut un serviteur qui dit au comte que l'intendant avait fait jeter le corps du malheureux Drogan en ce même lieu où l'on avait trouvé la carcasse. Sifroy ordonna qu'on lui fît dire des messes pour le repos de son âme.

Depuis ce temps-là on n'entendit plus de bruit dans le château; mais l'esprit du palatin lui servit de spectacle, lui donnant des imaginations si épouvantables, que les hommes agités de furie ne peuvent se figurer. Ce fut alors qu'il connut que ses craintes et ses frayeurs étaient des effets de son crime. Rien ne pouvait lui ôter ses imaginations noires et profondes; il avait sans cesse devant les yeux les images de ces trois innocents qu'il croyait

avoir tués. On entendit souvent ces paroles sortir de sa bouche :

— O Geneviève ! que tu me tourmentes !

CHAPITRE XIV



Benoni, cependant, commençait d'avoir, avec le sentiment de ses misères, l'usage plein et entier de sa raison. Sa mère n'oubliait rien de tout ce qui pouvait lui servir à son instruction. Le matin et le soir, avant de se reposer, elle le faisait mettre à genoux devant la croix, et jamais elle ne lui permettait de téter la biche qu'après avoir prié Dieu.

Ce petit enfant montrait tant d'inclination au bien, que sa mère en était transportée de joie. Il lui faisait mille petites questions qui montraient assez la gentillesse de son naturel, et la bonté de son esprit. Cela faisait quelquefois pleurer sa pauvre mère, considérant que son fils méritait bien d'être élevé dans une autre école que parmi les bêtes. Elle n'accorda jamais à Benoni de lui dire la cause de ses larmes ; mais dissimulant avec prudence, elle crut ne devoir pas accroître ses maux, en lui en découvrant l'auteur.

Un jour que cet enfant jouait sur le sein de sa mère, et la flattait amoureusement de sa main, il lui demanda :

— Ma mère, vous me commandez souvent de dire : Notre père qui êtes aux cieux ; dites-moi qui est notre père ? Geneviève fut sur le point de se pâmer à ces paroles ; néanmoins, serrant son cher fils sur sa poitrine, et jetant ses bras à son cou, elle lui dit :

— Mon enfant, votre père c'est Dieu, ne vous l'ai-je déjà pas dit ? regardez ce beau palais, voilà sa maison ; le ciel est le lieu de sa demeure.

— Mais, ma mère, me connait-il bien ?

— Ah ! mon fils, repartit Geneviève, il ne se peut autrement. Il vous connait et il vous aime.

— D'où vient donc, repartit Benoni, qu'il ne nous fait point de bien, et qu'il permet tous les maux que nous souffrons ?

— Mon fils, c'est se tromper que de croire que les biens soient des preuves de son amour, tant s'en faut ; les nécessités que nous souffrons marquent un cœur de père en notre endroit, puisque les richesses ne sont autre chose que des moyens pour se perdre, dont Dieu punit quelquefois les méchants, se réservant de faire du bien à ses amis en l'autre monde.

Le petit Benoni écoutait tout ce discours avec beaucoup d'attention ; mais quand il ouït faire la différence des bons et des méchants d'un autre monde, il ne put s'empêcher d'interrompre ainsi Geneviève :

— Hé quoi ! mon père a-t-il d'autres enfants que moi ? Où est l'autre monde ?

— Mon fils, répondit la comtesse, Dieu est un grand et riche père qui a un grand nombre d'enfants ; il a des trésors infinis à leur donner. Encore que vous ne soyez jamais sorti de ce bois, il faut que vous sachiez qu'il y a des villes et des provinces qui sont pleines d'hommes et de femmes, dont les uns suivent la vertu, et les autres se laissent aller au vice. Ceux qui le respectent comme de vrais enfants iront au ciel pour jouir avec lui de mille contentements : au contraire, ceux qui l'offensent seront châtiés dans l'enfer, qui est un lieu sous terre, plein de feu et de tourments. Voyez desquels vous voulez être, nous avons droit d'être des premiers ; car ceux qui sont misérables comme nous, pourvu qu'ils le soient volontiers et parce que Dieu le veut, sont assurés d'aller en paradis, qui est ce que j'ai appelé l'autre monde.

Notre petit Benoni ne se put tenir de lui demander quand il irait en paradis.

— Ce sera après votre mort, répartit la mère.

Ce pauvre innocent était fort éloigné de comprendre tout ce que sa mère lui avait dit, si la bonté de Dieu ne lui eût servi de maître, éclairant son petit esprit intérieurement, lui mettant au jour ces belles connaissances, que nous n'apprenons que par une longue étude et beaucoup de travail. Il comprit ce que c'était que des villes et des provinces, aussi parfaitement que s'il eût connu le monde ; s'il eût entendu quelque philosophe sur l'immortalité de l'âme, il n'eût pas mieux compris son essence et ses qualités. Il avait même quelques connaissances dont son âge n'était pas capable. L'expérience ne lui avait jamais appris ce que c'était que la mort ; mais peu s'en fallut qu'il n'en eût un triste exemple en la personne de sa mère, quelques jours après, par de longues fatigues, les ennuis ordinaires, et la nécessité de toutes choses, qui avaient consumé un corps qui ne pouvait être que délicat, ayant été nourri dans les délices d'une cour ; elle avait soutenu six hivers entiers et autant d'étés, si bien qu'à peine pouvait-elle se connaître elle-même.

Voir Geneviève et un squelette, était la même chose. Les racines dont elle s'était nourrie lui avaient composé un corps tout de terre. Jugez si une petite maladie, accompagnée de toutes ses incommodités, ne pouvait pas ruiner un corps qui, peut-être usé par des douleurs extrêmes, exténué par des austérités insupportables, rongé de mille soins très-cuisants, n'avait besoin que d'un souffle pour tomber ; et toutefois, voilà une fièvre violente qui s'attache à ce peu de sang qui restait dans ses veines, et l'enflamme d'une brûlante ardeur : la pauvre Geneviève n'attend plus que la mort. Benoni voyant les yeux languissants de sa mère, son teint entièrement effacé, se prit à pleurer si fort, qu'il pouvait bien être entendu de cette âme qui fuyait déjà d'autre part.

Enfin, Geneviève étant revenue d'une longue pamoison, arrêta quelque temps ses yeux sur l'aimable objet de ses douleurs ; et, après lui avoir ap-

pris qu'il était le fils d'un grand seigneur, et tout ce qu'elle lui avait célé jusqu'alors, elle ajouta :

— Mon fils, voici l'heureux jour qui va mettre fin à mes peines ; je n'ai point sujet de me plaindre de la mort, n'ayant aucune raison de souhaiter la vie. Je vais sortir du monde sans regrets, ainsi que j'y ai demeuré sans désirs. Si j'étais capable de quelque déplaisir, ce serait de vous laisser sans appui, dans les souffrances des maux que vous n'avez pas mérités. Je confie mes intérêts et les vôtres entre les mains de celui qui est le père des orphelins. C'est à lui à qui je laisse le soin de votre enfance, c'est de lui que vous devez attendre votre appui ; jetez-vous amoureusement entre ses bras, et mettez votre confiance en sa bonté ; je ne veux pas que vous ayez souvenance d'une pauvre mère qui ne vous a mis au monde que pour souffrir tous les maux ; néanmoins, si vous désirez rendre quelque chose à mes soins, voici ce que je veux de votre reconnaissance. Je vous conjure, mon cher fils, d'ensevelir avec mon corps les ressentiments des outrages et des maux que l'on m'a fait souffrir, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse leur grandeur, il n'y a que lui qui puisse leur ordonner des supplices.

J'espère que la miséricorde de Dieu nous fera justice, et qu'elle donnera à connaître à tout le monde que vous êtes le fils d'une mère qui n'a été flétrie par la calomnie que pour avoir persisté à rester vertueuse. Au reste, mon fils, après avoir mis mon corps en terre, faites ce que Dieu vous inspirera. S'il veut que vous retourniez à votre père, n'en faites aucune difficulté. Vous avez des qualités qui feront avouer la ressemblance de votre visage au sien. Ne lui permettez pas de vous méconnaître, s'il se souvient encore de ce qu'il est pour moi, de qui vous ne devez attendre aucun bien que des désirs et des bénédictions ; je vous les donne aussi abondantes que le ciel vous peut les départir.

En disant ceci, elle fit mettre son Benoni à genoux, mouillant son petit visage du reste de ses larmes.

Tandis que notre Geneviève attendait la mort, deux anges, plus beaux que le soleil, entrèrent dans sa grotte, et la remplirent d'odeurs et de lumières ; s'étant approchés de sa petite couche de ramée, celui qui était tutélaire de la maladie, lui dit en la touchant :

— Vivez, Geneviève, Dieu le veut.

Alors, ouvrant ses mourantes paupières, elle aperçut ces deux anges, qui ne lui donnèrent pas le loisir d'être considérés ; ils lui laissent, avec la santé, l'étonnement de cette guérison miraculeuse.

CHAPITRE XV

Geneviève et Sifroy souffraient depuis sept ans : l'un dans les horreurs d'un crime qu'il n'avait commis que par ignorance, et l'autre dans les misères qu'elle ne supportait que par injustice.

Dieu, voulant faire voir l'innocence de celle-ci et l'erreur de celui-là, permit que cette méchante sorcière chez qui il avait vu le péché imaginaire de sa femme, fût prise ; accusée et convaincue de beaucoup de crimes qu'elle ne put nier, bien qu'ils fussent faux pour la plupart. Étant sur le point d'expier ses offenses par les flammes, étant attachée à l'infâme poteau du supplice, elle demanda la permission à la justice de dire quelques paroles, ce qu'on lui accorda. Après l'aveu de quelques crimes, elle confessa que de tous les maux qu'elle avait jamais faits, celui d'avoir rendu coupable une personne innocente lui pesait le plus. Les ministres de la justice recueillirent ces mots, et lui commandèrent de s'expliquer sur ce dernier point : ce qu'elle fit ; ajoutant un soupçon que les illusions de sa magie lui avaient donné. La sorcière mourut sur cette déclaration ; ce qui fut aussitôt rapporté au comte, qui ne fut pas moins triste de cette nouvelle, que consolé de voir que s'il avait perdu sa femme sans ressource, elle était au moins morte sans reproche.

Qui pourrait décrire les menaces de sa colère contre Golo ? Tantôt il disait :

— Ah ! cruel bourreau ! n'était-ce pas assez de ruiner ma maison, sans en hasarder l'honneur : si tu avais envie de massacrer l'innocent, que ne trouvais-tu des moyens plus honnêtes à tes cruautés ! Oh ! que n'as-tu cent vies pour expier tes crimes ! Traître perfide, tu en perdrais une dans les flammes, l'autre sous le coutelas, une autre entre les dents de mes chiens, et toutes en autant de sortes de morts que ta malice a eu de divers artifices en ses calomnies. Mais vous êtes toujours mortes, déplorables victimes : Tu es morte, ma chère Geneviève ! tu es mort, innocent agneau ! votre sang crie vengeance contre moi, et marque sur mon front la honte de ma lâcheté : oserai-je demander pardon d'une faute que ma seule crédulité a commise ? et pourquoi n'espérerai-je pas cette faveur de votre miséricorde, puisque vous êtes aussi bons qu'innocents ? Si un péché extrême se peut venger par un extrême châtiment, je vous promets de la-

ver mes mains dans le malheureux sang de celui qui en est la cause !...

Néanmoins, il dissimula son mécontentement, de peur d'éventer son dessein.

Golo s'était retiré en sa maison depuis deux ans, et venait voir le comte seulement quand la bienséance le contraignait à ce devoir. Que fait Sifroy? il met ordre afin qu'il ne lui échappe ; il le prie par lettre de venir à une grande chasse. Le dessein était véritable ; mais on ne lui déclara pas qu'il était la bête qu'on voulait prendre. Le voilà donc dans la maison du palatin, et de là dans la même tour où il avait si longtemps retenu son innocente maîtresse.

Golo soupire de crainte, et Geneviève soupire d'amour ; il se perd dans les horreurs de son supplice, pendant qu'elle se perd dans les douces extases de sa solitude. Le palatin ayant ainsi donné la conduite du châtiment qu'il méritait à sa discrétion, il prit le dessein de convier ses parents à la fête des Rois, et après le festin, de leur mettre Golo entre les mains.

A cet effet, il fait provision de tout ce qu'il pouvait préparer pour un somptueux et magnifique banquet. Tous les éléments y fournirent leurs délices; le comte y voulant contribuer par quelque chose de sa peine, résolut d'aller à la chasse. Le jour qu'il avait choisi n'eût pas plutôt dissipé les ténèbres et réveillé les oiseaux, que Sifroy partit, afin de surprendre les bêtes aux gagnages.

A peine notre palatin s'était-il écarté de ses gens, qu'il aperçut une biche à l'entrée du bois; il poussa aussitôt son cheval ; mais elle gagna la forêt, poussant au travers des halliers si lentement, qu'elle semblait désirer sa prise, ou au moins d'être chassée. Sifroy la poursuivit jusqu'à une caverne.

Comme il s'apprêtait à lancer un javelot sur cette pauvre bête, il entrevit au fond de cet antre quelque chose qui ressemblait assez à une femme, sinon que cela paraissait nu, n'ayant point d'autre vêtement qu'une longue et épaisse chevelure, qui couvrait en quelque façon son corps. Ce spectacle le fit approcher jusqu'à ce qu'il pût discerner que c'était une femme, dans le sein de qui la biche cherchait un asile.

Le comte et la comtesse furent alors saisis de deux différentes admirations : Sifroy s'étonnait de la privauté de cette bête, et de l'extrême nécessité de cette femme qu'il avait prise pour un ours. Geneviève, qui n'avait été visitée que par des anges depuis sept ans, ne pouvait assez admirer les effets de Dieu, de voir son mari quelle connut aussitôt, quoique inconnue.

Après que l'étonnement eut fait place aux pensées, le palatin la pria de s'approcher de lui; mais Geneviève était trop modeste pour paraître ainsi nue ; elle demanda quelque chose pour se couvrir : ce qu'il fit, faisant tomber sa casaque, dont elle se couvrit. Quand elle se fut enveloppée de ce manteau, Sifroy s'avança vers elle et l'interrogea sur plusieurs choses.

CHAPITRE XVI

Pendant leurs discours, la bonté du ciel réveilla la souvenance de Geneviève en l'âme de Sifroy, qui lui demanda son nom, son pays, et d'où vient qu'elle se retirait dans un désert si affreux.

— Sire, repartit Geneviève, je suis une pauvre femme de Brabant, que la nécessité a contrainte de se retirer dans ce petit coin du monde, faute d'avoir aucun appui autre part. Il est vrai que j'étais mariée à un homme qui pouvait me faire du bien, s'il eût eu autant la volonté que la puissance. Le soupçon qu'il prit trop légèrement de ma fidélité le fit consentir à ma ruine et à celle d'un enfant qui n'avait pas été conçu avec le péché qui m'était imputé; et si les serviteurs qui avaient le commandement de me faire mourir eussent eu autant de précipitation à exécuter la sentence, qu'on avait eu d'imprudence à me condamner, je n'aurais pas vieilli l'espace de sept ans dans une solitude où je n'ai aucun aide que l'air et l'eau, et quelques racines qui ont servi à prolonger mes misères et ma vie.

Pendant ce triste discours, l'amour de Sifroy et ses yeux cherchaient dans ce visage exténué des marques de sa chère femme ; ses soupirs lui disaient : Sans doute, voilà Geneviève ; la malice de Golo lui semblait trop pleine d'artifice pour avoir laissé vivre celle qui avait été le sujet de sa haine : toutefois elle dit qu'un soupçon est la cause de son malheur, qu'elle est de Brabant, que son mari était de qualité, qu'on avait eu dessein contre sa vie. Oh ! que l'amour a de force ! ce visage que tant d'austérités avaient effacé, lui donne des assurances certaines de ce qu'il cherche.

— Mais, ma grande amie, ajouta-t-il, dites-moi votre nom.

— Sire, je m'appelle Geneviève.

A ces mots, le comte se laisse glisser de son cheval, lui saute au cou, s'écriant :

— C'est toi, ma chère Geneviève ! hélas ! toi que j'ai si longtemps pensé morte ! d'où me vient ce bonheur d'embrasser celle que je ne mérite pas de voir? comment puis-je demeurer en la présence de celle que j'ai tuée au moins de désir? Ah ! ma chère fille, pardonnez à ce criminel, qui, confessant son péché, avoue votre innocence. S'il ne faut qu'une vie après vous avoir fait mourir tant de fois, je remets la mienne entre vos mains, je ne veux plus vivre qu'autant qu'il vous plaira !...

Sifroy et Geneviève demeurèrent immobiles comme des statues de marbre, sans pouvoir dire mot de longtemps. Geneviève pensait à l'admirable Providence de Dieu, qui lui rendait l'honneur par des voies qui étaient plutôt des miracles que des merveilles ; et Sifroy ne pouvait se rassasier de voir un visage qu'il respectait alors comme la

partie la plus auguste d'une sainte. Les misères et les langueurs n'avaient pas tellement consumé son corps, qu'il n'y eût encore quelque reste de cette première beauté qui l'avait fait honorer, ce qui perça le cœur du palatin, d'avoir persécuté la vertu dans un si beau corps.

Sitôt que l'extase et le ravissement lui donnèrent la liberté de respirer, la première parole qu'il proféra fut celle-ci :

— Où est donc mon pauvre enfant, Geneviève? où est le fils d'un père qui a été plus malheureux que méchant?

La comtesse, qui voyait dans ses larmes l'image de son âme, voulant rendre la paix à son esprit, lui tint ce discours :

— Sire, oubliez de votre esprit le souvenir de mes misères et de votre erreur ; puisque nous n'avons point d'autre pouvoir sur la pensée que l'oubli, n'ajoutons rien à nos maux, par l'impuissance de les guérir. Dieu ne nous a réservés jusqu'à maintenant, que pour jouir des fruits de sa miséricorde; ne refusons point ce qu'il nous présente. Pour moi, qui semble avoir plus d'intérêt en ceci, je pardonne de bon cœur à ceux qui ont voulu me procurer du mal, et plus volontiers à ceux qui ne m'en ont fait que par surprise. Vivez donc satisfait : Geneviève est digne de vous, et votre fils existe.

Certes, Sifroy eut besoin d'une grande force pour modérer sa joie; mais la vertu lui fut encore plus nécessaire, quand il vit son petit Benoni qui apportait plein ses deux mains de racines à sa mère.

Figurez-vous toutes les joies qu'un père peut avoir; dites seulement que Sifroy ressentit cela. Combien de douces larmes épanchées dans son sein! combien de baisers poussés sur sa bouche et sur ses joues! combien d'embrassements pensez-vous qu'il lui donna? L'amour ne perd rien; il ne faut pas douter qu'il ne lui rendit tout ce qu'il lui devait depuis sept ans.

CHAPITRE XVII



Mais que sont devenus tous nos chasseurs? Sifroy mordit son cor et les appela; tout le bois retentit de sa voix. Enfin, trois ou quatre de ceux qui la reconnurent se portèrent incontinent au lieu d'où elle venait. Quel étonnement ne saisit point leur esprit, de trouver leur maître en cette conjoncture, de voir un petit enfant pendu à son cou, une femme à ses côtés, une biche parmi les chiens, sans querelle! Quelle admiration, quand ils reconnurent que c'était une dame qu'ils avaient tant pleurée!

La palme séparée de son tronc se flétrit tellement, qu'on la prendrait pour un arbre sec; mais, sitôt qu'elle peut embrasser les rameaux de celui qu'elle semble aimer, ses branches prennent vigueur et les fait rajeunir. Geneviève qui, parmi les ennuis de la tristesse et les nécessités de la pauvreté, avait eu assez de loisir de perdre sa beauté, reprit tant de grâces à la vue de son cher Sifroy, qu'elle devint quasi-semblable à ce qu'elle avait été. Les serviteurs n'eurent pas beaucoup de peine à la reconnaître; ils ne purent s'empêcher de pleurer à cette première joie. Quelques-uns furent promptement envoyés au château pour chercher une litière et des habits; les autres donnèrent tout ce qu'ils purent des leurs pour vêtir la comtesse. Ce ne fut pas sans déplaisir que Geneviève quitta un si agréable séjour, et ses paroles le témoignèrent assez.

— Adieu, disait notre bonne princesse, adieu, grotte sacrée qui a célé si longtemps mes tristesses; adieu, arbres, qui m'avez défendue du soleil; adieu, aimable ruisseau, qui m'a si souvent servi de nectar; adieu, petits oiseaux, qui m'avez tenu si bonne compagnie; adieu, doux animaux, qui m'avez été autant de serviteurs! Que jamais ne puisses-tu servir de retraite aux voleurs, ma chère grotte! que l'ardeur du chaud ne flétrisse point ces rameaux; que le venin des serpents n'empoisonne jamais ces eaux; que la glue ni les lacets ne trompent point ces oisillons; que les chasseurs ne nuisent jamais à ces innocentes bêtes.

On pourrait dire, sans beaucoup de fiction, ce que toutes les créatures témoignèrent de déplaisir de cette sortie. La caverne en devint plus sombre; l'eau semblait murmurer plus haut et fuir plus vite qu'à l'ordinaire; les zéphirs en soupiraient, et les oiseaux l'accompagnèrent jusqu'à la sortie du bois, marquant, du battement de leurs ailes et du son de leurs languissantes chansons, le déplaisir de son départ. Il n'y eut que la biche qui fut sans regret, parce qu'elle suivit la comtesse sans jamais s'éloigner d'elle.

Ayant marché une lieue, ceux qui étaient allés au château revinrent accompagnés de tous les domestiques, qui ne purent dire un seul mot à leur bonne maîtresse, tant la joie les possédait.

Comme ils s'approchaient du château, deux pêcheurs s'avancèrent vers le palatin, et lui présentèrent un poisson d'une prodigieuse grosseur; mais l'étonnement fut plus grand, car, après l'avoir vidé, on trouva dans ses boyaux une bague que Sifroy reconnut être celle que Geneviève avait jetée dans la rivière. Ce nouveau miracle causa une nouvelle admiration à tous les assistants, et principalement dans l'esprit du comte, qui ne pouvait assez louer la bonté de Dieu, qui faisait parler les muets pour déclarer l'innocence de sa femme.

Tous les parents et amis de Sifroy ne manquèrent pas de se réunir en son palais, où ils trouvèrent un bien plus grand sujet de joie qu'ils n'espéraient, quand ils apprirent le moyen dont Dieu s'était servi pour déclarer son innocence. Il n'y eut personne qui ne rendit grâces à Dieu d'un si grand bienfait. Les uns saluaient la mère, les autres embrassaient l'enfant.

Rien ne fut oublié de tout ce qui pouvait accroître cette réjouissance. La fête dura une semaine

tout entière, dont la joie ne fut troublée que du seul déplaisir de voir que la comtesse ne pouvait goûter ni chair ni poisson : tout ce qu'on put faire endurer à sa vertu et à son estomac fut des herbes et des racines un peu mieux accommodées qu'elle ne les mangeait dans sa solitude.

CHAPITRE XVIII

Quelques jours s'étant écoulés dans les plaisirs, le palatin ordonna qu'on tirât Golo de prison.

On l'amena dans la chambre où était la comtesse avec toute cette noblesse qui était venue visiter Sifroy. Ce fut là où toutes les frayeurs d'une mauvaise conscience saisirent ce méchant homme. Ses artifices ne servaient plus de rien; il ne peut nier un crime duquel les hommes, les animaux et les poissons sont témoins. L'espérance du pardon lui semble un nouveau péché; la crainte le gêne; déjà l'image de la mort le fait transir; la bonté de Geneviève lui donne une pensée de son salut, mais l'horreur de son crime lui représente qu'il est aussi peu raisonnable d'attendre de la miséricorde qu'il est indigne de pardon. La pitié lui fait espérer, mais sa propre cruauté lui ôte sa confiance. L'amitié du comte lui donne de la hardiesse, et sa juste indignation lui donne de la crainte. Il prend dans son cœur les assurances de pardon, mais ses yeux, sa voix et son visage ne lui parlent que de supplices.

Enfin, n'ayant pas même osé arrêter la vue sur celle qu'il avait si indignement traitée, il tomba de peur et de faiblesse. Sifroy, allumant tout son visage de colère et proférant d'épouvantables menaces, après lui avoir reproché son infidélité, le condamna à mourir.

— Seigneur, dit la princesse, encore que les résultats, lorsqu'ils sont heureux, ne justifient pas des actes coupables, j'ai toutefois quelque raison de bénir mon infortune; pour moi, forte et heureuse des faveurs de Dieu au milieu de la détresse, je pardonne à Golo tous ses crimes envers moi; ainsi, que votre justice ne prononce contre ce coupable aucun supplice en vue de satisfaire mon ressentiment; je renonce à toute vengeance et verrais avec satisfaction votre miséricorde s'étendre sur un criminel qui trouvera son supplice dans son cœur; car sa conscience ne lui pardonnera pas si vous épargnez sa vie; voyez, mon cher Sifroy, les larmes que je répands et que je donne à sa misère vous disent assez que je veux qu'il vive.

Golo commença à espérer, et tous les assistants attendaient sa grâce, pensant que la prière d'une bouche si chère fléchirait la colère du palatin; le criminel alors s'écria aux pieds de Geneviève :

— Madame, c'est maintenant que je pénètre mieux que jamais la bonté de votre cœur et la perversité du mien. Hélas! qui eût osé espérer que celle même qui fut victime de ma scélératesse pût désirer mon salut et solliciter pour obtenir ma grâce; mais je suis indigne de vivre; ho! ma bonne maîtresse, laissez-moi mourir, mes remords ne sauraient expier mes calomnies et ma cruauté, le sang est nécessaire où les larmes sont inutiles; ce que je demande en mourant, c'est que mon trépas efface mes crimes dans votre mémoire; mon sang ne réparera pas le mal que je vous ai fait, mais il consacrera le souvenir de vos admirables vertus.

Cela dit, Golo répandit un torrent de larmes.

Si Geneviève éprouvait une vive pitié, Sifroy, de son côté, restait inexorable; son cœur était pourtant assez généreux pour se laisser vaincre, et il aurait bien trouvé dans ses nobles sentiments des raisons saintes pour croire que le sang n'est jamais nécessaire quand un repentir sincère fait couler d'abondantes larmes; mais Dieu, dont la miséricorde est inépuisable, mais dont la justice est grande, surtout quand il veut donner des exemples aux hommes, envoya au cœur de Sifroy une rigueur qui le rendit insensible aux sollicitations de celle qu'il aimait : il motiva sa sentence sur les dangers de l'impunité quand les forfaits ont effrayé les hommes.

Golo fut reconduit en prison, et, comme le supplice de Golo devait imprimer une terreur profonde aux méchants, ce malheureux fut tiré par les bras et les jambes par quatre taureaux, qui séparèrent son corps en quatre lambeaux que l'on exposa pour devenir la pâture des corbeaux.

Cet homme n'était pourtant devenu coupable que par trop de bonheur; s'il avait étouffé de coupables désirs, de coupables espérances, que de malheurs il eût évités; mais l'esprit et le cœur des autres hommes n'eussent pas reçu de salutaires leçons; ainsi, la Providence, qui se réserve de disposer pour l'autre vie, envoie dans sa sagesse des leçons pour cette vie.

Ceux qui furent trouvés complices de Golo reçurent des châtiments proportionnés à leurs fautes, et ceux qui s'étaient montrés favorables à l'affliction de Geneviève ne reçurent pas moins de marques de gratitude que les autres de sévérité de la part du palatin. Cette pauvre fille qui avait eu pitié de la comtesse, qui lui avait apporté de l'encre, trouva son bienfait écrit autre part que sur du papier. L'un de ceux qui, chargés de faire périr Geneviève, lui avaient laissé la vie, étant mort, l'autre, seul, fut libéralement récompensé.

Benoni fut celui qui profita le plus de ce changement; les malaises de la solitude lui firent goûter les délices de sa maison avec plus de douceur que s'il n'eût été misérable; néanmoins, son esprit ne s'arrêta pas tellement à ces contentements qu'il ne prît la teinture de toutes les bonnes qualités dont la noblesse devra relever son mérite. On ne remarqua rien de bas dans ce petit courage pour avoir été élevé dans la pauvreté; rien de farouche pour avoir été nourri parmi les ours. Le père et la mère prenaient un singulier plaisir aux bonnes inclinations de ce fils, l'aidant de bonnes instructions.

CHAPITRE XIX

De l'accord et de la bonne intelligence qui étaient dans cette maison, naissait une paix générale; chacun des serviteurs n'avait pas moins d'un siècle d'or, je veux dire qu'ils étaient pleinement satisfaits et contents. Il n'y avait personne qui ne s'estimât bien récompensé de ses tristesses passées; la seule Geneviève avait plus de mérite que de récompense; la terre lui ayant fait souffrir les maux, n'avait pas assez de ses biens pour lui rendre ce qui lui était dû, le ciel prit donc soin de penser au prix de sa patience. Dieu, qui ne voulait pas honorer le monde plus longtemps d'une si grande vertu, résolut de la retirer à son origine; mais ce fut après lui en avoir donné avis.

Un jour qu'elle était en oraison, il lui sembla voir une troupe de vierges et de saintes femmes, parmi lesquelles sa bonne maîtresse tenait le premier rang, ayant toutes les autres pour dames d'honneur. Leur majesté ravit aussitôt notre sainte, mais leur douceur la charma bien plus sensiblement : il n'y en avait point qui ne lui tendît des palmes et des fleurs, et la Vierge, tenant en sa main une couronne tissue de toutes sortes de pierres précieuses, lui semblait parler ainsi :

— Ma fille, il est temps de commencer une éternité de plaisirs. Voilà la couronne d'or que je vous ai préparée après celle d'épines que vous avez portée, recevez-la de ma main.

Geneviève entendit fort bien ce que signifiait cette visite, qui lui causa une incroyable satisfaction, dont toutefois elle ne voulut pas dire le sujet à Sifroy, crainte de l'attrister. Sa prudence lui céla les causes; la maladie, qui avait moins de discrétion, les lui dit en peu de jours. Ce fut une petite fièvre qui saisit notre incomparable princesse, et lui donna une expression plus nette de révélation. De vous décrire le contentement de Geneviève, ce serait une chose non moins superflue qu'il serait possible d'exprimer le déplaisir de Sifroy.

— Il faut perdre, disait-il, un trésor que j'ai si peu possédé. Il est vrai que j'en suis indigne, mon Dieu! puis-je me plaindre d'injustice, puisque vous ne m'ôtez que ce que je tiens de votre pure miséricorde, et non pas de mon mérite? Mais, hélas! n'eût-il pas été plus souhaitable de ne l'avoir point du tout, que de ne l'avoir pour un moment?

— Tout beau, Sifroy, tout beau, il n'est pas temps de pleurer; gardez vos larmes pour tantôt, si vous en voulez donner à la plus juste douleur de la nature. Je me trompe, videz hardiment toute l'humeur de vos yeux; vous auriez honte d'en donner si peu à la perte que vous allez faire. Les petites douleurs se peuvent plaindre, mais les plus grands maux n'ont point de bouche; quand on sait bien dire son mal, le sentiment n'en est point extrême, ni le regret véritable.

— Hélas! Geneviève est déjà morte; je la vois déjà étendue sur son lit, sans vigueur et sans mouvement; ses yeux ne sont plus que des astres éclipsés, sa bouche n'a plus de roses, ses joues n'ont plus de lis.

« Ah! que ne m'est-il possible d'appeler toutes les beautés du monde autour de ce lit, je leur dirais : Voilà le reste de ce que vous cherchez avec tant de passion; voilà les cendres de ce feu qui brûle le monde; voilà un exemple de ce que vous serez, une image à qui vous aurez de la ressemblance. Faites maintenant des divinités de ce que la mort changera un jour en vers et en pourriture. »

La bonne princesse, cependant, n'a pas encore cessé de vivre, elle ouvre les yeux comme si elle revenait à la vie, elle appelle son cher Benoni qu'elle bénit, et son mari à qui elle dit cet adieu, ajoutant :

— Mon cher Sifroy, voici votre chère Geneviève qui va mourir; tout le déplaisir que j'ai de laisser cette vie me vient de vos larmes; ne pleurez plus, je m'en irai contente. Si la mort me donne du loisir, je vous ferai voir le peu de sujet que vous aurez de plaindre ma perte. Mais puisque le temps me presse, et qu'il ne me reste que trois soupirs, je n'ai que ce mot à vous dire : Pleurez, Sifroy, autant que je le mérite; néanmoins je vous conjure, ayant oublié ce peu de cendres que je laisse, que vous vous souveniez que Geneviève va au ciel pour y retenir votre place, et que l'homme et la femme faisant un tout, peut-être que Dieu m'appelle pour y attirer l'autre; ayez soin de Benoni.

Après ces languissantes paroles, tout ce que la faiblesse lui permit, fut de recevoir le corps de son bon maître, qui ne fut pas plus tôt entré dans sa bouche, qu'elle arrêta ses yeux au ciel, où était déjà son cœur, poussant sa belle âme hors de son corps par un dernier soupir d'amour.

Ce fut le 2 avril de la même année de sa reconnaissance qu'elle connut parfaitement le mérite de sa patience.

Benoni n'eut pas plus tôt vu les membres de sa mère morte, qu'il se jeta sur le lit, éclatant en des cris si aigus, qu'il perçait le cœur de tous les assistants. Il fut impossible de le retirer de là, quelques efforts que l'on fît; de l'autre côté, Sifroy était à genoux, tenant les mains de sa chère femme, qu'il arrosait de ses larmes.

Tous les domestiques étaient à l'entour comme autant de statues que la douleur avait transformées. Si faut-il donner à la terre ce que l'âme de Geneviève lui avait laissé. Quand on enleva le cercueil de la maison, ce fut alors que le comte fit éclater plus vivement sa douleur, que les flambeaux qui éclairaient la pompe funèbre. Partout on n'entendait que soupirs, partout on ne voyait que larmes.

Enfin, après que Sifroy et son fils eurent mis leurs cœurs dans le tombeau de Geneviève, on s'efforça de les retirer de l'église où ce saint corps demeura en dépôt. Le regret de cette perte ne fut

pas si propre aux hommes, qu'il ne fut commun aux bêtes. Les oiseaux semblaient languir de douleur, et chantaient quelquefois autour du château, mais ce n'étaient plus que des plaintes. Je ne puis laisser passer une chose qui me semble être digne d'admiration. La pauvre biche, qui avait servi la comtesse si fidèlement en sa vie, ne lui témoigna pas moins d'amour à sa mort.

On tient que cette sorte d'animaux ne jette qu'une larme à la mort; il faut donc avouer que cette biche mourut plus d'une fois au trépas de sa chère maîtresse. Ce fut une chose pitoyable de voir cette pauvre bête se jeter sur la bière de Geneviève, plus déplorable d'ouïr comme elle brayait pitoyablement, mais tout à fait étrange de voir qu'on ne la put conduire à la maison, demeurant tous les jours aux portes de l'église où était sa maîtresse; les serviteurs lui portaient du foin et des herbes, à quoi elle ne touchait point, se laissant ainsi mourir de faim.

On en porta le nouvelle au palatin, qui se prit à pleurer, comme si sa femme fût encore morte une fois; pour récompense de sa fidélité, il la fit tailler en marbre blanc et mettre aux pieds de Geneviève.

FIN DE GENEVIÈVE DE BRABANT.



L'ÉPERVIER BLANC

CHAPITRE PREMIER

Comment Regnault de Madien, réfugié en la ville de Lapra, fut élu prince et gouverneur d'icelle par les habitants ; et comment, pour se venger des Grecs, il rassembla une armée destinée à les combattre.

Regnault de Madien, fils d'Antoine Madien, roi de Pothamée, qui avait été traîtreusement défait par le roi de Grèce, s'était réfugié à la suite de ces événements la à la cour du roi de Chaldée, dont il avait épousé la fille.

Plus tard, Regnault de Madien alla vivre en la cité de Lapra. Là, il eut deux fils : le premier fut nommé Solot ; le second, nommé Philippe, était si beau, si doux, si gracieux, si plaisant, que tous ceux qui le voyaient le bénissaient et prenaient joie à le regarder, ce dont son père fut bienheureux.

La venue de ce second fils réconforta grandement Regnault de Madien. Il lui prit un courage nouveau et une envie nouvelle d'acquérir terres

et seigneuries, pour honorablement vivre et faire vivre ses enfants au temps à venir.

Pour le commencement, il fit faire en la ville de Lapra un si beau palais, que l'on n'eût su pour lors en trouver un pareil là ou ailleurs. Puis il fit clore la cité, qui avait été précédemment détruite par les Grecs, d'une très-haute muraille et de très-profonds fossés remplis tout autour d'eau courante. Puis enfin, il réédifia les autres hôtels, châteaux, forteresses et seigneuries, et prêta largement du sien aux plus pauvres d'entre les habitants, qui se mirent dès lors à labourer et à multiplier de leur mieux.

Ce fut ainsi que la contrée tout entière sortit de ses ruines, qu'elle s'enrichit petit à petit et qu'elle devint redoutable à ceux-là mêmes qui l'avaient ravagée peu de temps auparavant. Les habitants construisirent force nefs et force navires, et allèrent commercer au loin par la mer, laissant avec confiance le gouvernement du pays à leur gentil prince Regnault. Ils firent plus encore : eux qui jamais n'avaient eu seigneur, car le roi de Chaldée n'était pas à vrai dire le leur, ils choisirent précisément celui-là qui leur convenait le mieux, et nommèrent Regnault de Madien grand amiral de mer.

Cet honneur toucha beaucoup ce loyal chevalier, et il songea et ressongea pendant mainte et mainte nuit aux moyens à employer pour le justifier. Après avoir été longtemps en ce pensement, il assembla un matin tous les nobles et tous les vaillants de son armée, et leur dit :

— Seigneurs, quand vous aviez parmi vous tant d'illustres et nobles chevaliers auxquels revenait de droit l'honneur et la gloire de vous commander, il vous a plu d'élire pour prince et pour chef un chevalier de si peu de valeur que moi... J'ai accepté; mais c'est à la condition de porter mon nom si loin et si haut, que la gloire en rejaillisse sur le pays qui m'a accueilli et adopté, et envers lequel je ne puis m'acquitter que de cette façon... Par ainsi, écoutez-moi donc, afin de savoir les causes pour lesquelles je vous ai réunis ce matin.

Regnault se recueillit un instant, puis il reprit :

— Il n'est que trop vrai que les Grecs, par leur outrecuidance, ont souventes fois mis à mal ce pays et ses alentours. Peu s'en est fallu même que toute la contrée ne fût détruite par leurs pilleries et leurs larcins... Ils ont tant fait ici et ailleurs, ils ont tant et si souvent assemblé du bien d'autrui avec le leur, qu'ils sont à cette heure riches et puissants au delà de l'imagination, et qu'il ne leur semble pas que Dieu lui-même leur pût nuire... Aussi seront-ils perdus par cette confiance exorbitante qu'ils ont en eux et en leur pouvoir... Le trop d'abondance et de richesse les a gâtés... Les femmes ont tant dorloté leurs maris, que ceux-ci se sont accouardis, et que leurs vaillants chevaux sont devenus godes... En conclusion, ils ont vécu si longuement en paix, qu'ils ont fait de leurs lances fourgons à four et de leurs morions nids à gelinottes... Ils ne s'imaginent même plus qu'ils ont fait la guerre dans un temps. Ce sera donc à nous de les réveiller... Mais, pour cela, ce sera quand nous serons prêts... Je vous prie en conséquence d'envoyer secrètement par toutes les régions, provinces et contrées où vous pourrez avoir parents, amis ou connaissances, et de les mander pour être ici le premier jour du mois d'août, eux et tous ceux qu'ils pourront rassembler dans ce délai... Je serai ici pour les recevoir et leur payer leurs gages arriérés, pendant que vous irez réveiller ceux d'entre eux qui dorment amoureusement auprès de leurs dames...

Quand le noble et vaillant amiral Madien eut prononcé ces paroles, le peuple s'écria à voix haute :

— Sire, tu es notre prince et gouverneur : que ta volonté soit faite et accomplie!...

CHAPITRE II

Comment Regnault de Madien fit construire une flotte de cent trente-huit navires ; et comment, en attendant un vent favorable, il tint pendant trois jours cour ouverte.

Chacun, pour obéir à Regnault de Madien, écrivit partout où possible était, afin de requérir assistance pour l'entreprise projetée; et, au jour dit et fixé, cinquante mille combattants arrivèrent, et se joignirent vingt mille hommes envoyés par le roi de Chaldée.

Il s'agissait d'avoir nefs et navires en quantité suffisante pour contenir ce peuple-là. Regnault de Madien fit faire diligence. Ouvriers vinrent de toutes parts et travaillèrent sous la direction de ses deux enfants, Solot et Philippe, le premier âgé de dix-huit ans et le second de seize environ. Câbles et toiles se façonnèrent et se dressèrent en un clin d'œil. Les charpentiers cognaient leurs chevilles. Les mariniers couraient deci delà, jurant et sacrant. Les charbonniers amenaient le charbon. Les maréchaux battaient le fer et forgeaient les ancres. C'était, en un mot, un bruit, une mêlée, une fumée, à se croire dans un petit enfer. Tant et si bien, qu'au bout de trois mois et demi, chacun travaillant ainsi de son métier, cent trente-huit naufs furent refaites et rapareillées. Trois surtout furent construites avec un soin particulier et dans des proportions de grandeur et de grosseur supérieures aux autres; lesquelles portaient château devant et derrière pour dominer les autres navires, et devaient être montées par Regnault de Madien et par ses deux fils.

Ces choses faites et mises en bon ordre, l'amiral Madien reçut la chevalerie étrangère, parmi laquelle il choisit les meilleurs, et, les ayant choisis, les mena jouer et ébattre sur le bord de la mer, là où étaient nefs et navires. La répartition se fit ensuite : les patrons, gouverneurs et capitaines furent nommés, le nombre d'hommes par chaque

navire fut désigné, et l'on n'attendit plus que le moment du départ.

Ce départ ne pouvait avoir lieu que par un bon vent. Regnault de Madien délibéra que, pour plus joyeusement prendre congé, il tiendrait trois jours entiers cour ouverte et fête plénière à tous ceux qui voudraient venir. La princesse envoya quérir toutes les dames et demoiselles du pays pour l'accompagner; lesquelles se rendirent volontiers à la fête en bon équipage et en belle compagnie.

CHAPITRE III

Comment Philippe de Madien requit son frère Solot de lui servir de guide à ses premières joutes, et comment un héraut proclama leur défi.

Quand Philippe, le plus jeune fils de l'amiral, vit si belle compagnie de dames et de chevaliers, il pria son frère Solot de lui octroyer un don, le premier depuis qu'il était au monde.

— Cher frère, répondit Solot, demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je mourrai ou je l'accomplirai.

— Très-cher et honoré frère, et bon ami, reprit Philippe, je vous remercie très-humblement de l'octroi que vous me faites... J'attache un grand prix à ce que je vous demande, parce que je n'ai jamais de ma vie fait armes et que je veux en faire en présence de tant de nobles chevaliers et pour l'honneur et révérence de tant de belles dames... Il faut donc que vous me conseilliez et guidiez en ma première joute, qui doit avoir lieu demain devant cette noble compagnie... Jamais meilleure occasion ne s'est présentée; jamais je ne pourrai plus honorablement éprouver mon corps que devant cette nombreuse armée rassemblée sur ce rivage...

— Beau frère, répliqua Solot, je ne veux pas seulement vous guider en cette occurrence; je veux encore vous suivre dans la joute et vous aider à soutenir les coups... Au lieu d'un, vous serez deux... Songez donc dès ce moment à ordonner votre fait et à le mettre à point; moi, je travaillerai d'autre part, de manière à assurer notre plein succès, avec l'aide de Dieu...

Philippe, tout joyeux de cet acquiescement de son frère, s'en alla incontinent vers deux preux chevaliers qui l'aimaient de grand cœur, et dont l'un avait nom Savarin Tartarin et l'autre Goubert de Ferrande. Tous deux, lorsqu'ils surent ce qu'il avait projeté, se rangèrent de son côté en lui jurant de ne pas révéler la chose à âme qui vive et d'être à la joute avec lui.

Solot, d'autre part, assermenta à lui deux autres vertueux et non moins vaillants chevaliers, dont l'un s'appelait Grimault du Ras et l'autre Pelvassin Cathus.

Quand Philippe et Solot furent sûrs d'avoir avec eux les quatre chevaliers sus-nommés, ils firent crier les joutes par un héraut qui s'en alla par toute l'armée, disant à haute voix :

— Les deux fils d'un père, accompagnés de quatre autres chevaliers, font assavoir que demain lundi et le mardi ensuivant, ils seront en place, bien garnis de tous habillements nécessaires à jouter, pour attendre et recevoir, depuis dix heures du matin jusques au coucher du soleil, tout autres chevaliers et écuyers qui, pour l'honneur de leurs dames, voudront venir contre eux... Et, afin que nul ne puisse excuser, ils offrent de fournir des rochets à trois pointes et de tout autres choses nécessaires à tous ceux qui en pourraient manquer... Celui de dehors qui soutiendra le mieux les coups aura un collier d'or garni de pierreries et un diamant du prix de mille besants d'or: celui de dedans aura un chapeau de fleurs tel qu'il plaira aux dames de lui donner...

CHAPITRE IV

Comment l'amiral Regnault pria ses deux fils de combattre contre les deux chevaliers inconnus, et comment ils s'y refusèrent, au grand chagrin de l'amiral

Regnault, qui ne savait rien de l'entreprise de ses deux enfants et qui avait entendu crier le héraut, fut en grand émoi de savoir quels pouvaient être ces deux fils d'un père, et, sur-le-champ, il alla trouver les siens, auxquels il conta l'affaire.

— Au nom de Dieu! ajouta-t-il, je ne sais vraiment quels sont ces jouvenceaux, mais ce qu'ils veulent faire leur vient d'un grand courage et d'une ferme volonté... Car, ainsi que vous avez ouï sans doute comme moi, pour que nul ne puisse se soustraire à la joute proposée par eux, ils fourniront les plus pauvres des choses qui leur feront besoin comme harnois, lances, chevaux et le reste... Mais ils n'auront à fournir personne, attendu que, étant deux fils d'un père, ils combattront deux fils d'un père qui est suffisamment riche, puisqu'il s'agit de moi... Vous les combattrez et leur répondrez volontiers à tout ce qu'ils voudront vous demander : autrement, vous ne mangeriez plus jamais de mon pain... Toi, Philippe, qui as déjà âge de seize ans, tu dois être honteux d'avoir tant vécu sans avoir essayé encore ce que le harnois pèse ?... A cette cause, tu accompagneras ton frère en cette joute,

et tous deux vous vous montrerez vaillants en présence des nobles chevaliers étrangers et des nobles dames qui y assisteront...

Lors, Philippe, qui voulait tenir son fait secret, répondit à son père :

— Sire, mon frère Solot et moi, nous sommes prêts à accomplir vos commandements, certes... Toutefois, nous nous permettrons de vous faire observer que nous avons bien pâti durant tout le temps qu'a duré la construction de vos navires... Nous avons été sans cesse présents à l'ouvrage; nous avons travaillé jour et nuit; nous avons tant enduré de fatigue et de malaise, qu'à peine si nous pouvons présentement nous soutenir et mouvoir... Nous ne le pourrions, Sire, qu'en nous efforçant grandement.. C'est pourquoi, allant à la joute comme vous le désirez, j'ai grand'peur que nous n'en revenions sans avoir fait rien qui vaille... Ce résultat serait trop honteux pour nous et pour vous... Aussi nous semble-t-il, Sire, plus honorable, à mon frère et à moi, de nous retirer en la la chambre de derrière de votre palais, donnant sur le jardin... Elle est si secrète et si célée, que nul n'y va et qu'on n'en soupçonne même pas l'existence... Nous nous y reposerons jusqu'à ce qu'il vous plaise de partir pour aller en Grèce... En Grèce, nous ferons ce que nous devons, à votre honneur et au nôtre, tout au contraire d'aujourd'hui où nous sommes en mauvais point...

L'amiral réfléchissait à ce qu'il entendait là. Philippe continua :

— Vous nous ferez donc délivrer la chambre secrète, et nous baillerez, pour nous servir et gouverner, Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus; ce sont là de féaux chevaliers qui garderont notre honneur comme le leur propre, et qui aimeraient mieux mourir que de révéler notre secret à quiconque... Si vous nous bailliez autres qu'eux, ils pourraient dire et rapporter que nous n'avons feint d'être malades que pour ne pas aller à la joute, de peur d'y être vaincus... Quant à vous, Sire, pour mieux couvrir notre fait, vous pourrez dire, à qui vous interrogera sur notre absence, que mon frère Solot est allé prendre congé, en votre nom, des dames que leur grand âge a empêchées de se rendre à la fête, et que je l'ai accompagné.

Quand le subtil Philippe de Madien eut ainsi raconté sa petite affaire à l'amiral, celui-ci n'en fut guère joyeux, car, outre qu'il lui peinait de penser qu'ils ne pourraient pas assister à la joute, il lui peinait bien davantage encore en pensant qu'ils étaient véritablement malades. Aussi, sans plus tarder, leur fit-il délivrer la chambre donnant sur le jardin, et fit-il mettre dedans tout ce de quoi ils pouvaient avoir besoin. Puis, il envoya chercher les quatre chevaliers désignés, et recommanda fort étroitement à ses serviteurs, sous peine de mort, de ne pas sortir, de ne pas se montrer, de ne pas parler, afin que l'on crût bien du dehors que le dedans était inoccupé.

Cela fait et dit, Madien, le grand amiral, se retira et retourna festoyer les chevaliers étrangers auxquels il trouva moyen d'expliquer l'absence de ses deux fils.

CHAPITRE V

Comment Solot et Philippe ordonnèrent leur fait, et comment les quatre chevaliers sortirent de l'hôtel pour aller préparer les tentes.

Quand Solot et Philippe son frère, accompagnés de leurs quatre chevaliers, furent dans la chambre à secret, ils prirent conseil les uns des autres sur ce qu'il y avait à faire.

Solot exprima le premier son opinion par laquelle il semblait qu'il fût courroucé de ce que Philippe avait requis et demandé cette chambre.

Quant à Philippe, comme il était le plus jeune de tous, il ne voulut pas dire un seul mot avant que ses compagnons n'eussent parlé. Leurs intentions une fois prononcées, il prit la parole et dit :

— Certes, vous êtes tous sages et fort bien en langage; toutefois, de même que je vous ai ouï, je vous supplie de vouloir bien m'écouter.

— Volontiers, dit Goubert de Ferrande.

Philippe continua :

— Il est vrai que nous avons fait crier les joutes, et qu'il serait honteux à nous de ne pas nous y porter vaillamment, car nous avons une grande armée assemblée et nous sommes six qui avons promis d'attendre tous venants, ce que, avec l'aide de Dieu, nous ferons, dût toute l'armée venir!... Mais, pour obvier aux aventures qui, en tel cas, peuvent survenir, je supplie de tenir jusqu'au bout notre entreprise secrète, si secrète même, que nul ne sache qui nous sommes... Je dis dans tous les cas; car si nous faisons bien notre besogne, nos faits en viendront assez tôt en lumière, et si, par malefortune, il mésadvient à quelqu'un d'entre nous, on ne le saura pas et nous ne recevrons ainsi nulle honte de notre échec... Maintenant, je vais répondre à ce que mon beau frère Solot a voulu dire en se plaignant de ce que j'avais demandé cette chambre...

— Oui, en effet, dit Solot, je ne comprends pas bien pourquoi vous avez demandé à notre père cette chambre plutôt qu'une autre. Il nous sera plus difficile d'en sortir que si nous étions logés ailleurs.

— Il vous semble cela, cher frère? reprit Philippe en souriant.

— Sans doute, répondit Solot, qui ne comprenait rien à la pensée de son frère.

— Eh bien! je vous demande de m'écouter avec attention pendant quelques minutes encore, qui ne seront pas mal employées, comme vous allez en juger.

— Sire Philippe, nous vous écoutons, dirent



Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus.

Philippe parla ainsi :

— J'ai demandé cette chambre à monseigneur notre père, précisément parce qu'elle confine au jardin, et que le jardin lui-même confine à l'endroit où sont les tentes des chevaliers qui jouteront demain, les nôtres comme celles de nos adversaires. Or, voici ce qui sera fait. Messire Tartarin et messire Goubert de Ferrande, aidés de Grimault du Ras et de Pelvassin Cathus, s'en iront cette nuit par le jardin sans être aperçus. Les murs n'en sont pas hauts, et ils pourront aisément les franchir... Et d'ailleurs, le fussent-ils, qu'ils s'en tireraient encore à merveille, habiles et experts comme je les connais.

— Nous franchirons les murs du jardin, dirent les quatre chevaliers, qui commençaient à comprendre, ce que ne faisait pas encore Solot.

— Une fois les murs franchis, continua Philippe, vous vous arrangerez avec quelques manœuvres, que vous gagerez d'un bon prix et que vous reconnaîtrez adroits ; puis vous leur ferez creuser une tranchée qui conduira de nos tentes à cette chambre, et par laquelle nous pourrons ainsi aller et venir sans être devinés, cette tranchée étant recouverte de branchages et de feuillages assez épais. Le chemin une fois ouvert, et il faut qu'il le soit dans cette nuit, vous vous en reviendrez nous prendre pour que nous allions nous assurer par nous-mêmes du bon état des choses... Et, de la sorte, demain, à l'heure des joutes, nous serons debout, chevauchant la lance à la main, quand monseignenr notre père nous croira couchés, malades, en notre lit... M'avez-vous compris, maintenant, mon beau frère ?

— Ce projet est merveilleux ! s'écria Solot en embrassant Philippe. Je suis d'autant plus heureux que vous ayez imaginé cela, que je désespérais de sortir de céans avec honneur. Aussi est-ce de bon cœur que je vous embrasse...

— Sire Philippe, dit Tartarin, votre projet est excellent et d'une exécution facile. Il nous tarde que la nuit soit venue pour commencer.

— Elle viendra, messire Tartarin ; elle viendra comme tout vient, n'en doutez pas : il ne s'agit en ce monde que de vouloir et d'attendre.

— Sagement parlé ! s'écria Goubert de Ferrande.

— Sagement parlé ! répétèrent Grimault du Ras et Pelvassin Cathus.

La nuit vint, en effet ; et alors, sans plus tarder, les quatre chevaliers sortirent de la chambre où ils étaient par les fenêtres donnant sur le jardin. Le mur fut franchi sans malencontre, et ils se trouvèrent bientôt dans les tentes élevées çà et là, en vue de la joute du lendemain et des jours suivants.

Les manœuvres dont ils avaient besoin furent vitement trouvés, comme on l'imagine bien. Ils leur recommandèrent de travailler en grande hâte et en grand secret, et ces gens se mirent incontinent à la besogne.

Quelques heures après, la tranchée était terminée. Elle aboutissait, d'un côté aux tentes des deux fils de l'amiral Regnault, et de l'autre au pied même de la chambre où leur père les avait enfermés.

Les quatre chevaliers revinrent annoncer cette bonne nouvelle à Philippe et à Solot, qui en furent grandement joyeux ; puis, comme il se faisait tard et qu'ils étaient fatigués, ils se couchèrent, rêvant aux joutes du lendemain.

CHAPITRE VI

Comment, le lendemain matin, jour de la joute, l'amiral et sa femme s'en vinrent visiter leurs enfants, qui contrefaisaient les malades, et comment, après leur départ, ces deux jeunes gens se rendirent secrètement à leur tente.



ers les huit heures du matin, les quatre chevaliers avaient à peine eu le temps de se reposer, lorsque les huissiers de l'amiral et de sa femme s'en vinrent tabourer à la porte. Ils se levèrent à la hâte et allèrent ouvrir au prince et à la princesse.

Ceux-ci entrèrent donc, et, voyant leurs deux enfants gisant dans leurs lits et contrefaisant les malades, ils furent confirmés dans la pensée que, bien certainement, ils ne pourraient pas prendre part à la joute. La princesse, surtout, les regarda piteusement, et, après leur avoir tâté le pouls, elle leur dit qu'ils devaient avoir la fièvre.

— Ma dame, répondit Philippe, vous dites la pure vérité... Aussi, je voudrais bien vous prier, au nom de Dieu, de nous laisser un peu dormir... Dans deux ou trois jours au plus, nous serons guéris, car cette peine ne nous est venue que parce que nous avons trop veillé. Par ainsi, je vous supplie derechef de vouloir bien nous laisser où nous sommes, et de commander à vos gens qu'ils se gardent bien de nous gêner en rien par leur bruit et par leurs allées et venues...

— Il sera fait ainsi, beau fils, dit la princesse. Toutefois, si vous consentiez à manger quelque chose, pour vous réconforter le corps, je serais contente et vous laisserais après reposer tout à votre aise... Qui ne nourrit pas son corps s'expose à voir s'en aller son âme...

— Madame, dit Solot, ne nous parlez pas de manger maintenant, car nous avons pris une médecine pour laquelle il convient que nous jeûnions jusques à la nuit...

— Mon frère dit vrai, ajouta Philippe. D'ailleurs, qui dort dîne et boit...

En entendant cela, la bonne dame se prit à sourire, et, les ayant baisés tous deux fort doucement, elle sortit de la salle, suivie de l'amiral son mari.

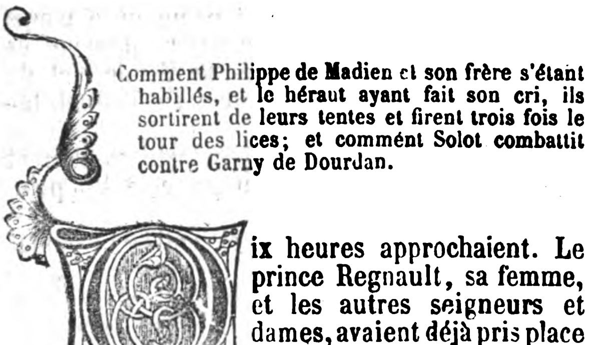
Une fois l'amiral sorti, Philippe dit à Solot :

— Mon frère, nous pouvons maintenant aller nous habiller en nos tentes, car on ne viendra plus nous visiter aujourd'hui... Si, d'aventure, quelqu'un venait, ceux qui garderont la chambre pourront répondre que nous reposons, et on n'osera pas s'enquérir plus avant...

Lors, ils se levèrent, prirent leurs robes et pourpoints, et sortirent de la chambre avec leurs chevaliers.

Le chemin couvert, pratiqué la veille par les manœuvriers gagés, était étroit et difficile, couvert qu'il était d'herbes et de branchages qui le dissimulaient. Cependant, ils passèrent sans encombre et arrivèrent ainsi en leur tente par la fausse poterne, après avoir défendu à ceux qui en avaient la garde de laisser arriver personne jusques à eux. Cette défense faite, ils se mirent en devoir de s'appareiller pour la joute.

CHAPITRE VII



Comment Philippe de Madien et son frère s'étant habillés, et le héraut ayant fait son cri, ils sortirent de leurs tentes et firent trois fois le tour des lices; et comment Solot combattit contre Garny de Dourdan.

Dix heures approchaient. Le prince Regnault, sa femme, et les autres seigneurs et dames, avaient déjà pris place sur les échafauds dressés autour des lices.

Lors, un héraut arriva, fit courir son cheval d'un bout à l'autre du champ, puis, revenant à moitié des trilles, cria à haute voix :

— Les deux fils d'un père font assavoir à tous ceux qui en auraient besoin pour la joute, qu'ils tiennent à leur disposition chevaux, harnois, rochets à trois pointes, lances émoulues, et généralement toutes choses quelconques qu'on voudra leur demander.

Quand ce cri eut été fait, Philippe dit à son frère qu'il était temps de sortir des tentes et d'aller se mettre sur les rangs. Puis il ajouta :

— Vous êtes l'aîné, et, en cette qualité, je dois vous porter honneur et révérence. S'il vous plait, donc, vous sortirez le premier des tentes et soutiendrez le premier les joutes durant une heure, après quoi je vous remplacerai sans qu'il y paraisse... De la sorte, vous vous rafraîchirez et reposerez, jusques au moment où je serai moi-même fatigué et où vous me viendrez remplacer. Nous pourrons aller ainsi, sans grand dommage, jusqu'à la fin.

— Beau frère, répondit Solot, je vous remercie de l'honneur que vous me faites et du conseil que vous me donnez. La victoire nous sera plus aisée ainsi, en effet...

Ayant ainsi parlé, les deux fils d'un père et leurs chevaliers, montés sur leurs chevaux, sortirent de leurs tentes. Ils étaient tous deux couverts d'un damas gris figuré d'or, et leurs parements étaient si bien pareils, que l'on n'eût su reconnaître quel était l'un et quel était l'autre, excepté que Solot, par amour des dames, portait un merveilleux miroir sur son timbre, et que Philippe portait un volet de plaisance sur lequel était écrit en grosses lettres : « *Dieu pourvoie le dépourvu !* » Ce qui voulait dire : Je suis si jeune et si dépourvu de valeur, que je n'ai pas encore pu faire quoi que ce soit qui me mérite l'attention des gens de bien.

Solot et Philippe firent le tour de la lice, saluant l'amiral et les dames. Les dames étaient émerveillées de leur bonne grâce; mais le vieux Regnault, songeant à ses deux fils qu'il croyait couchés en leur lit, malades, soupirait, disant :

— Ah! pourquoi ne sont-ils pas là pour triompher de ces deux chevaliers inconnus, qui remporteront probablement toute la gloire de cette joute! Pourquoi ne sont-ils pas là!...

Après avoir ainsi chevauché pour se montrer à tous et à toutes comme les deux fils d'un père, Solot et Philippe s'en revinrent vers leurs tentes. Solot resta dehors avec ses deux chevaliers, messire Grimault du Ras et messire Pelvassin Cathus, et Philippe rentra dans sa tente, accompagné de Savarin Tartarin et de Goubert de Ferrande.

Lors, l'heure de la joute étant arrivée, les hérauts sonnèrent leurs trompettes, et trois chevaliers s'avancèrent pour lutter avec Solot. C'était le vaillant Garny de Dourdan, accompagné de messire Hue de Hoquebourde et de messire Febvre de Senlis.

— Allez, combattants! crièrent les juges du camp.

Solot et Garny se ruèrent courageusement l'un contre l'autre, et pendant un quart d'heure, on ne vit que des éclairs de lances sur les heaumes et sur les hauberts. Ils revinrent à plusieurs reprises l'un contre l'autre, sans désemparer, étonnés l'un et l'autre de la mutuelle résistance qu'ils rencontraient.

Garny de Dourdan ne connaissait pas son adversaire, mais il ne supposait pas qu'il y eût au monde un chevalier capable de lui résister, autorisé qu'il était par de nombreux succès remportés dans des joutes de cette nature.

De son côté, Solot était un vaillant jeune homme, et, s'il n'avait pas l'expérience de Garny de Dourdan, il avait du moins pour lui la fougue, l'emportement et l'audace de la jeunesse.

Le temps marchait, et aucun avantage sérieux n'avait encore été remporté par les deux combattants, pas plus que par les quatre autres, messires Hue de Hoquebourde et Grimault du Ras, Febvre de Senlis et Pelvassin Cathus, qui semblaient suivre en ceci la fortune de leurs seigneurs.

Toutefois, à un moment où Garny de Dourdan s'apprêtait à porter un coup de lance décisif à Solot, celui-ci, tournant agilement sur lui-même, revint, le glaive tendu, sur son adversaire, et lui fit incontinent vider les arçons.

Garny de Dourdan, s'il avait pu se relever, aurait pris son épée et fait payer cher à Solot cette témérité. Mais, par malheur, son cheval, heurté par celui du fils aîné de l'amiral, retomba de tout



son poids sur son corps, et on dut le relever dans un piteux état.

Solot attendit, la lance en arrêt, que d'autres aversaires se présentassent pour remplacer Garny de Dourdan.

Il s'en présenta un, puis deux, puis trois, puis quatre. Tous furent forcés de vider les étriers et d'aller rouler sur la poussière de la lice, à leur grande honte et confusion, et aux grands applaudissements des dames. Les femmes n'aiment pas les vaincus.

De leur côté, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus, imitant leur seigneur Solot, avaient abattu Hue de Hoquebourde et Febvre de Senlis, prêts à lutter contre de nouveaux chevaliers et à les vaincre comme ils avaient vaincu ceux-là.

Il y avait une heure que durait la joute. Solot continuait à vaincre, mais la fatigue le prenait de minute en minute. Aussi, son frère Philippe, jugeant qu'il avait assez besogné comme cela, et d'ailleurs, impatient de lutter à son tour, s'en vint-il pour le remplacer, ainsi qu'il avait été convenu entre eux.

CHAPITRE VIII

Comment Solot, ayant renversé Garny de Dourdan et d'autres jeunes chevaliers, et s'étant retiré dans sa tente, Philippe en sortit à son tour, escorté de ses deux chevaliers, messires Savarin Tartarin et Goubert de Ferrande.

Solot entré dans la tente, Philippe en sortit, escorté de ses deux chevaliers, savoir, messire Savarin Tartarin et messire Goubert de Ferrande.

Philippe était encore un enfant, pour ainsi dire, et comme il en était à sa première joute, il n'en était que plus ardent à la commencer. Aussi les dames, en l'apercevant, et en lisant la devise qu'il portait, s'écrièrent :

— Dieu te veuille pourvoir, beau fils, car il serait vraiment dommage que tu demeurasses dépourvu !...

Messire Bruyant de Carthage, en l'apercevant, courut à sa rencontre, disant :

— Jeune audacieux, pour ta bienvenue, je te veux faire voler le volet hors du timbre !...

La joute commença donc, vive, ardente, de part et d'autre. On sentait, aux coups que portait Philippe, combien son bras était joyeux de déployer ses forces accumulées, et aux coups que portait messire Bruyant de Carthage, combien il lui tardait d'être débarrassé de ce chétif ennemi.

Cependant, quand il comprit qu'il avait affaire à un vigoureux lutteur, Bruyant précipita ses coups avec plus d'habileté, et, en même temps, avec plus de colère. Tant plus l'adversaire qu'il avait en face de lui lui paraissait redoutable et tant plus la rage lui montait aux yeux.

Et, en les voyant ainsi l'un et l'autre, l'un connu par ses brillants exploits, l'autre inconnu de tout le monde et se révélant ainsi dans toute sa fougue et dans toute sa valeur, les dames ne pouvaient s'empêcher de murmurer :

— Dieu pourvoie le dépourvu, si digne d'être pourvu !...

Dieu entendit la prière des belles dames qui étaient là, spectatrices attentives.

Il y avait deux heures que le chamaillis de Philippe et de Bruyant durait. Tant plus ils allaient et tant plus ils travaillaient, Bruyant de Carthage commençant à se lasser cependant, tandis que le fils de Regnault de Madien sentait sa vigueur croître de minute en minute. La chaleur était extrême, et ils suaient d'ahan sous leur harnois ; mais ni l'un ni l'autre ne sonnaient mot, de peur de perdre un temps précieux.

Bruyant de Carthage fut renversé. Lors, se relevant l'épée à la main, il courut à la rencontre du courageux Philippe, qui lui épargna la moitié du chemin et se présenta à lui, pareillement armé de son épée.

Cette fois, la lutte ne fut pas de longue durée. Après quelques coups d'estoc et de taille, le haubert de Bruyant de Carthage se démailla et laissa un vide entre le cou et la gorge que ne protégeait plus suffisamment le heaume.

— Rends-toi vaincu, chevalier Bruyant de Carthage ! lui cria alors Philippe, d'une voix sonore, en tenant l'épée prête à percer.

Bruyant de Carthage n'avait pas à hésiter. Il s'avoua vaincu, et se retira de la lice en boitant et en frémissant de honte.

— A d'autres ! cria Philippe.

D'autres vinrent, en effet, mais ce fut pour subir le sort de Bruyant de Carthage.

Cela dura pendant trois heures. Philippe ne s'apercevait pas que le temps marchait et que ses forces commençaient à s'épuiser, car il avait rudement besogné. Son frère Solot s'inquiétait de sa longue absence, et il s'attendait à chaque minute à le voir revenir. Philippe de Madien n'y songeait pas : il allait, il allait, il allait, frappant, renversant, vainquant sans cesse.

Les dames étaient dans l'émerveillement de tant de courage et de tant de vigueur, et elles ne craignaient pas de faire tout haut des vœux de succès pour ce jeune chevalier qui les intéressait si fortement et à si bon droit.

Cependant, malgré les avantages qu'il ne cessait de remporter sur tous les adversaires qui se présentaient à lui, jeunes et vieux, experts ou faibles, faibles ou téméraires, elles ne pouvaient s'empêcher de redouter le moment où, la fatigue le prenant, il tomberait vaincu sur le champ clos. Aussi, dans cette appréhension qui les poignait, se décidèrent-elles toutes, d'un commun accord, à s'adresser à l'amiral pour qu'il fît cesser la joute, et qu'il la remît au lendemain, la vesprée arrivant d'ailleurs.

— Sire, s'écrièrent-elles, faites retirer cet imprudent et courageux chevalier qui porte un volet sur lequel est écrit : « Dieu pourvoie le dépourvu ! » Car il a vraiment assez fait aujourd'hui, et s'il continuait à jouter, il lui pourrait arriver malheur, ce qui serait dommage, avouez-le, Sire !...

L'amiral Regnault de Madien avait suivi tous les détails de cette joute avec le même intérêt que les seigneurs et que les dames qui l'entouraient. Il avait applaudi malgré lui à la hardiesse et à l'adresse du jeune vainqueur de Bruyant de Carthage, car il regrettait amèrement que ses deux fils ne fussent pas là : ils auraient joui de l'honneur dont jouissaient présentement ces deux jeunes chevaliers inconnus.

Toutefois, comme les dames lui répétaient leur prière, il leur répondit :

— Qu'il en soit fait ainsi que vous le désirez ! Ce jeune homme a vaillamment travaillé aujourd'hui, et beaucoup d'autres à sa place se seraient déjà retirés. Je serais heureux de le connaître de près : c'est un brave compagnon !...

— N'est-ce pas, Sire, qu'il mérite de vaincre ?...

— Oui, certes, il le mérite plus qu'un autre, répondit l'amiral.

Et, ayant dit cela, il donna l'ordre de cesser les joutes, en les remettant au lendemain.

Il fallut cet ordre pour que Philippe se décidât à quitter la lice. Aussi ne rentra-t-il qu'à regret dans sa tente, où son frère Solot l'attendait si impatiemment.

L'amiral, pour distraire le chagrin que lui causait la maladie de ses deux fils, empêchés ainsi de prendre part aux joutes de cette journée, s'empressa de rentrer en son palais et de festoyer les seigneurs et les dames accourus là à son appel.

Le vieil amiral regrettait par orgueil que ses deux fils fussent malades : la princesse sa femme le regrettait par tendresse de cœur. Elle n'avait pas songé un seul instant à la gloire dont ils auraient pu se couvrir en joutant contre les deux jeunes inconnus : elle n'avait songé qu'au mal dont ils s'étaient plaints à elle et qu'elle avait crainte de voir s'aggraver.

CHAPITRE IX

Comment, pendant que l'amiral festoyait les dames et les demoiselles, sa femme s'en alla visiter ses deux fils, et lui après elle.



Donc, pendant que l'amiral festoyait les dames, et qu'on s'entretenait des joutes de la journée, la princesse sa femme se rendit auprès de ses enfants, qu'elle trouva gisants au lit, et feignant toujours d'être aussi malades que par devant.

Elle leur fit apporter pain, vin et viandes de toutes sortes, disant que, puisqu'ils n'avaient rien voulu manger au matin, ils devaient au moins souper pour se réconforter. Et, en vérité, ils en avaient encore plus besoin qu'elle ne le pensait, ayant travaillé de leur mieux durant la journée.

Toutefois, tant qu'elle fut là, dans leur chambre, en leur présence, ils ne voulurent pas consentir à boire ni à manger, fors un peu de coulis de chapon, à la confection duquel elle avait présidé elle-même. Cette résolution la chagrina grandement, et elle déclara qu'elle allait mander médecins, apothicaires et chirurgiens pour les guérir de cette maladie qui l'inquiétait tant.

— Gardez-vous-en bien, ma dame, lui dit Philippe. Si Dieu a ordonné que nous mourrions de cette présente maladie, il n'est aucun médecin au monde qui nous pourra préserver... S'il lui plaît, au contraire, que nous vivions, aucune maladie, si grave qu'elle soit, ne nous saura faire mourir. C'est pourquoi, ma dame, je vous supplie de ne pas vous donner cette peine, de mander pour nous médecins ou chirurgiens... Pensez seulement à faire bon visage et à aller festoyer les dames et les chevaliers étrangers qui sont en votre palais... Si vous restiez trop longtemps céans, on s'en étonnerait, et notre maladie étant connue, les plaisirs de tout un chacun en seraient troublés...

Philippe ayant ainsi parlé, la bonne dame ne répliqua rien et elle s'en alla auprès des dames et seigneurs réunis dans la grand'salle du palais. Mais tant plus ils étaient joyeux et tant plus elle était triste en songeant à ses deux pauvres enfants, qu'elle croyait gravement malades. Toutefois, comme il ne fallait pas que son inquiétude se trahît, elle surmonta tout et essaya de rire et de s'amuser avec la noble compagnie qui l'entourait, sans pouvoir y réussir, car le souvenir de ses enfants la troublait tellement que, pour quiconque l'eût bien regardée, le cœur et les yeux lui fondaient en larmes pendant que sa bouche riait à tout le monde.

L'amiral, voyant cela, comprit vitement la cause de cette secrète douleur, et, sans sonner mot, il s'en alla vers ses enfants. Il s'attendait à les trouver défaillants et mourants : il les trouva réconfortés par les viandes qu'ils avaient mangées et par les vins qu'ils avaient bus aussitôt après le départ de la princesse. Lors, les avisant en si bonne disposition, il commença à leur parler un peu fièrement.

— Comment ! s'écria-t-il, comment, truandaille ! pouvez-vous être assez lâches pour vous laisser abattre par un peu de froidure ou de douleur, et garder ainsi la couche comme des femmes ?... Quels gens de guerre vous menacez d'être un jour !... Comment ferez-vous donc, dites-moi, pour rester trois ou quatre mois couchés sur la terre, sans vous déshabiller ?... Ah ! certes, mes beaux enfants, vous êtes bien plus dignes de faire couver les oies que de manier la lance ou de chevaucher un cheval de guerre...

Après avoir dit cela, l'amiral leur commanda de se lever et de manger ; ce qu'ils firent, mais mollement, quoiqu'ils eussent encore grand appétit.

— Mangez mieux ! Réconfortez-vous ! s'écria leur père avec colère. Votre fièvre partira quand vous voudrez ! Mais vous ne le voulez pas ! Vous



préférez garder le lit! vous aimez mieux laisser toute la gloire des joutes à des inconnus! Ah! vous n'êtes pas mes fils! non, vous n'êtes pas mes fils!...

— Mon père, dit doucement Philippe, nous vous avons dit quelle fatigue était la nôtre... Mais, puisque vous n'y croyez pas, nous devons vous obéir coûte que coûte... Quoique bien faibles et bien débiles, puisque nous n'avons rien bu ni mangé depuis hier, nous serons debout demain pour combattre contre ces deux chevaliers inconnus qui ont remporté la victoire aujourd'hui. Mieux vaut, en effet, mourir ainsi que de mourir dans notre lit... Mais ne vous attendez pas à autre chose, monseigneur, nous saurons mourir, car nous ne saurons pas vaincre, dans l'état de faiblesse où le mal nous a mis...

Le cœur du vieil amiral se fondit en entendant son fils Philippe, qu'il aimait beaucoup, lui parler ainsi. Son orgueil plia devant sa tendresse.

— Restez donc ici à vous dorloter comme des femmes! s'écria-t-il en se retirant. Restez et guérissez-vous!...

Puis, ne voulant pas en dire davantage, il sortit en hâte de la chambre et alla rejoindre les dames et les seigneurs réunis dans la grand'salle de son palais.

A peine fut-il sorti, que Philippe et Sohot se mirent à manger et à boire avec un appétit qui l'eût bien étonné et bien réjoui s'il fût revenu sur ses pas. Mais il ne revint point, et nos vaillants compagnons purent se réconforter tout à leur aise.

CHAPITRE X

Comment Menoys, roi d'Afrique, de Sicile et de Barbarie, qui avait envoyé un messager au grand amiral Regnault de Madien, pour savoir dans quel but il avait rassemblé son armée, apprit la nouvelle des joutes.

Or, il y avait à cette époque un prince nommé Menoys, lequel était roi d'Afrique, de Sicile et de Barbarie, et demeurait à une vingtaine de lieues de la ville où se tenait l'amiral Regnault de Madien.

Menoys avait pour fille une gente pucelle de quinze à seize ans, laquelle avait nom Amordelis, et dont le seul passe-temps, jusque-là, avait été de jouer avec une pie à laquelle elle avait appris à parler et à jaser. Cela l'avait amusée pendant un an environ, puis elle s'était lassée de ce jouet et avait donné la pie à un héraut d'armes du roi Menoys son père, lequel avait été grandement joyeux de ce présent.

Le bruit de la flotte que faisait construire Regnault de Madien étant parvenu jusqu'aux oreilles du roi d'Afrique, de Sicile et de Barbarie, il avait voulu savoir exactement à quoi s'en tenir sur le but de son expédition, et, pour cela faire, il avait dépêché à Regnault son héraut d'armes, avec mission de tout voir et de tout savoir.

Le héraut était parti, et il était arrivé à Lapra le jour même de la joute qui avait eu lieu, et où les deux fils d'un père avaient défait tant de chevaliers. Après avoir rempli son message auprès de Regnault de Madien, il avait pris place à l'entour de lui, sur les échafauds dressés pour les seigneurs étrangers, et il avait pu assister ainsi tout du long à ces passes d'armes brillantes qui l'avaient émerveillé.

Il n'y avait qu'une vingtaine de lieues, avons-nous dit, de Lapra à la ville où était le roi Menoys. Le héraut d'armes, n'ayant plus rien à faire auprès de l'amiral, et désireux, d'ailleurs, de raconter à son prince ce qu'il avait vu et entendu, s'empressa de revenir auprès de lui. Parti le soir, à l'issue du souper que Regnault de Madien avait donné, il était arrivé le matin, de bonne heure, au palais du roi Menoys, et, après un peu de repos, il s'était rendu auprès de lui pour lui rendre compte de sa mission.

La belle pucelle Amordelis se trouvait précisément là.

Le messager raconta d'abord comme quoi, dans le port de Lapra, il y avait une flotte de cent trente-huit navires, sur lesquels devait bientôt s'embarquer une armée considérable pour aller combattre les Grecs, qui ne s'en doutaient guère. Puis, cette partie de son récit achevée, il passa au racontage de la joute qui l'avait si fort émerveillé.

— Quel était ce vainqueur des autres chevaliers? demanda Menoys.

— On l'ignore, Sire, répondit le messager. Avant la joute, un héraut avait crié que les deux fils d'un père combattraient contre quiconque se présenterait, et même qu'ils fourniraient, à ceux qui en seraient dépourvus, chevaux, harnois, rochets à trois pointes, lances émoulues, et généralement toutes choses quelconques.

— Ce sont donc les fils de quelque riche prince?

— Tout le ferait croire, Sire. Cependant nul ne sait leur état. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'ils ont vaillamment combattu, et qu'ils ont renversé sur le champ les plus experts et le plus braves d'entre les chevaliers de l'amiral Madien... C'était un admirable spectacle, Sire, et je ne regrettais pas, certes, d'être présent...

En ce moment, quelqu'un de la cour s'en vint distraire le roi Menoys, qui sortit de la salle, laissant son messager au milieu de son récit.

— Mordret, dit vivement la gente Amordelis au messager, suivez-moi, je vous prie, dans ma chambre, où vous me raconterez plus au long toute cette affaire...

Mordret s'inclina et obéit.

CHAPITRE XI

Comment la belle Amordelis, fille du roi Menoys, voulut savoir du messager plus de détails encore sur Philippe de Madien, le vainqueur des premières joutes, et comment elle devint amoureuse de lui.



uand Mordret et la belle Amordelis furent seuls, cette pucelle, qui avait été mise en goût par le récit de ce messager, lui dit :

— Ainsi donc, Mordret, ces deux fils d'un père ont combattu les meilleurs chevaliers de l'amiral Regnault de Madien ?

— Oui, demoiselle, répondit le messager. Mais je dois ajouter que tous les deux, quoique très-chevaleureux, n'ont pas combattu pendant un même temps. Le premier, qui semblait l'aîné, n'a jouté que pendant une heure, durant laquelle il a renversé Garny de Dourdan et d'autres jeunes chevaliers; tandis que son frère est resté en lice pendant trois grosses heures, et encore n'a cessé de combattre que sur le commandement de l'amiral Regnault et sur la prière des dames qui étaient là, lesquelles s'intéressaient vivement à lui et ne voulaient pas qu'il lui arrivât malheur, en combattant ainsi plus longtemps...

— Vous ne savez pas le nom de ce vaillant jouteur, auquel tant de belles personnes se sont intéressées? demanda la gente pucelle, dont le cœur sautait comme un jeune faon.

— Non, demoiselle, répondit Mordret, pas plus que celui de son frère aîné. Tout ce que je sais, tout ce que je puis vous dire, c'est que tous deux étaient habillés pareillement, d'un damas gris figuré d'or, avec cette différence que l'aîné portait un merveilleux miroir sur son timbre, et que son frère portait un volet de plaisance, sur lequel était écrit en grosses lettres : « *Dieu pourvoie le dépourvu!* »

— Le plus jeune, c'est le plus vaillant, n'est-ce pas? demanda Amordelis.

— Oui, demoiselle, c'est celui qui est resté jusqu'à la vesprée l'épée et la lance à la main, renversant tous ceux qui voulaient s'avancer contre uli, et ne cessant de combattre et de vaincre que sur le commandement de l'amiral Regnault, et sur la prière des dames, émerveillées de tant de courage et de si belles prouesses...

— Dieu pourvoie le dépourvu!... répéta Amordelis devenue toute songeuse.

— Quel qu'il soit, Dieu le pourvoiera sans doute, dit Mordret, sans remarquer le trouble où ses paroles jetaient la belle princesse. Dieu le pourvoiera, car il mérite de l'être... Si jeune et déjà si expert en chevalerie! Que sera-ce donc lorsqu'i aura pris de l'âge et des forces?...

Amordelis songeait toujours, et tant plus elle songeait, et tant plus la pensée du jeune Philippe de Madien s'enfonçait avant dans son cœur, remué par le délicieux trouble de l'amour.

— Mordret, s'écria-t-elle tout à coup en rougissant, je vous sais dévoué et je vous aime grandement à cause de cela... C'est à vous que j'ai donné la pie, à vous et non à nul autre... Je veux donc vous confier un secret et vous charger d'une importante mission...

— Je suis à votre commandement, demoiselle, quoi que vous me commandiez, répondit Mordret.

— Prenez d'abord cette bourse, dit Amordelis.

Et elle tendit au héraut une bourse de drap d'or, dans laquelle étaient mille besants. Puis elle ajouta :

— Vous allez remonter incontinent à cheval, et, sans vous arrêter, vous vous rendrez à Labra, où doivent avoir lieu les autres joutes, pour continuer celles d'hier... Quand vous serez arrivé, vous irez vers la tente du vaillant chevalier qui en a vaincu tant d'autres hier, et vous lui direz : « Celle qui est à pourvoir vous salue! » Puis vous lui remettrez ce couvre-chef...

Et elle tendit à Mordret un couvre-chef sur lequel était brodé un épervier blanc tenant une caille sous son pied, avec pierreries valant bien cent mille besants d'or.

— Vous m'avez comprise, Mordret? demanda la belle Amordelis, toujours de plus en plus rougissante.

— Oui, certes, demoiselle, répondit le héraut d'armes, et il sera fait ainsi que vous le souhaitez.

— Allez donc sans perdre de temps, et que le ciel vous guide?...

CHAPITRE XII

Comment la belle Amordelis envoya le messager vers Philippe de Madien, et comment le messager partit, après avoir remis sa pie à un sien serviteur pour en avoir soin en son absence.



ordret ne perdit pas de temps pour obéir à la belle princesse Amordelis. Il se rendit incontinent en son logis en répétant en chemin : « Sire, celle qui est à pourvoir vous salue!..... Celle qui est à pourvoir vous salue, Sire!... »

Quand il fut chez lui, sa pie vint en sautillant se poser sur son épaule, et jaser avec lui de choses et d'autres.

— Ah! oui, dit-il en riant, vous me fêtez, la belle! Vous croyez que me voilà de retour pour longtemps!... Eh bien! ma mie, vous vous trompez... La princesse Amordelis, qui est amoureuse d'un bel et vaillant chevalier,

m'envoie vers lui pour lui dire : « Sire, celle qui est à pourvoir vous salue ! » Il faut bien que j'obéisse, et sur-le-champ...

De pareils ordres veulent être exécutés sans retard... La princesse Amordelis, dans son impatience, voudrait déjà que je fusse parti et revenu... Elle s'est affolée de ce chevaleureux jeune homme qu'elle ne connaît pas : que serait-ce donc si elle avait assisté à ses merveilleuses prouesses?..... « Sire, celle qui est à pourvoir vous salue!... » Comment prendra-t-il cela?...

La pie ricana et voleta çà et là dans le logis. Mordret courut après elle, la saisit, la baisa doucement, et se demanda pendant quelques instants s'il devait l'emmener ou la laisser en garde à quelque sien serviteur pour en avoir soin en son absence.

Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta.

Il appela un serviteur, qui vint aussitôt, et lui dit :

— Je vous confie le soin de cet oiseau, auquel je tiens comme à la prunelle de mes yeux, car il m'a été donné par la très-honorable princesse Amordelis, et je serais vraiment marri de le perdre ou d'apprendre, à mon retour, qu'il lui est arrivé malheur...

— Il ne lui arrivera rien, messire, je vous le promets, dit le serviteur; vous pouvez partir tranquille.

— J'y compte, dit Mordret.

Et, sans plus s'arrêter, il monta à cheval et partit.

Nous le laisserons chevaucher à sa guise et franchir les vingt lieues qui le séparaient de la ville de Lapra, pour en revenir aux deux fils d'un père, assavoir à Solot et à Philippe de Madien.

CHAPITRE XIII

Comment le deuxième jour de la lutte arriva, et comment les deux fils d'un père se rendirent sur la lice, habillés de velours brodé d'or.

A huit heures du matin, comme la veille, l'amiral Regnault de Madien et sa femme s'en vinrent trouver leurs enfants, qu'ils trouvèrent au lit, se dolentant et complaignant comme la veille. Puis, après avoir devisé avec eux pendant quelque temps, ils les laissèrent bien marris de les savoir en ce fâcheux état, et se retirèrent pour se rendre aux échafauds, où commençaient à se rendre les dames et seigneurs, leurs conviés.

C'était ce qu'attendait Solot et Philippe. Aussitôt leurs père et mère partis, ils s'habillèrent à la hâte et se rendirent incontinent à leurs tentes par le chemin de la veille, c'est-à-dire par la tranchée et par la fausse poterne.

En chemin, Philippe dit à Solot:

— Frère, j'ai eu cette nuit un songe singulier...

— Ah!... Et lequel? demanda Solot.

— Il ne vaut vraiment pas la peine que je le raconte... Cependant, à cause de son étrangeté, je vous le dirai, cher frère, puisque vous voulez bien m'écouter...

— Je vous écouterai bien volontiers, en effet, dit Solot.

Philippe commença ainsi :

— Je rêvais que j'étais en un jardin délicieux, où caquetaient et coquetaient un grand nombre de colombes, aux pattes roses comme le bec, autour d'un ramier qui semblait les fuir... Tout à coup, une colombe étrangère vint se poser sur un branchage voisin, et son tendre roucoulement semblait inviter le ramier à venir la joindre et s'apparier avec elle...

— Et que fit le ramier? demanda Solot en souriant.

— Le ramier ne sut pas résister à d'aussi tendres avances... Il quitta tout à fait les colombes qui l'entouraient, pour aller joindre la colombe étrangère dont le ramage devenait de minute en minute plus amoureux.. Quand ils furent réunis, leurs ailes s'agitèrent avec un doux frémissement, leurs becs se rapprochèrent, leurs pattes s'entrelacèrent, et monseigneur notre père vint nous réveiller...

Comme Philippe finissait ce récit, que son frère avait écouté en souriant, ils s'aperçurent qu'ils étaient dans leurs tentes, et, aux rumeurs qui se faisaient au dehors, ils comprirent qu'ils n'avaient pas de temps à perdre s'ils voulaient être prêts à l'heure fixée pour la reprise des joutes, c'est-à-dire à dix heures.

Ils s'habillèrent donc à la hâte, et montèrent sur des chevaux frais. Mais, cette fois, ils changèrent de parements. Au lieu d'être de damas gris brodé d'or, comme la veille, ils étaient de velours brodé d'or pareillement.

Comme la veille aussi, une fois qu'ils furent prêts, ils firent le tour des lices, escortés de leurs quatre chevaliers, les vaillants Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus. Et chacun d'admirer leur fière prestance, qui promettait de nouveaux succès.

Le tour des lices fait, leur montre exécutée, ils s'en revinrent vers leurs tentes, où Philippe se retira avec Tartarin et Goubert de Ferrande, voulant laisser à son frère l'honneur du début, comme il avait fait précédemment.

— Cher frère, lui dit-il avant de le quitter, n'oubliez pas ce qui a été convenu entre nous : vous devez jouter une heure, et non davantage...

— Je ne l'oublierai pas, mon beau frère, répondit en souriant Solot, qui se proposait, au contraire, d'oublier cette convention comme l'avait oubliée Philippe la veille.

Et, tandis que ce dernier rentrait sous les tentes pour attendre son tour, Solot piqua des éperons dans les flancs de son cheval, et se précipita à la rencontre d'un courageux chevalier, qui avait nom Thibault du Vair.

Grimault du Ras et Pelvassin Cathus l'imitèrent, et fondirent, la lance en avant, sur deux adversaires non moins importants que Thibault du Vair.

Celui-ci ne tarda pas à être renversé, puis ses deux compagnons, puis d'autres encore.

— Ah! murmurait le vieil amiral Regnault de Madien, voyant cela. Ah! si mes deux fils étaient là, quelle belle occasion ils auraient d'éprouver leur jeune courage?...

Solot, qui se rappelait le temps passé la veille par son frère sur les lices, ne voulut pas les quitter ainsi. Pendant trois heures et demie, il jouta de la lance et de l'épée, renversant sans être renversé, et imité en cela par ses deux vaillants compagnons, messire Pelvassin et messire Grimault. Il ne se lassait pas, mais son cheval se lassa, et il comprit qu'il était prudent de rentrer sous les tentes pour se reposer un peu, afin de ne pas compromettre le succès de la journée.

Il rentra donc, et le jeune Philippe de Madien s'élança impétueusement dans la lice à la rencontre d'Enterme d'Aystre, lequel avait juré de lui faire payer cher son triomphe de la veille. Enterme d'Aystre venait avec six compagnons, qui avaient le même projet que lui. Heureusement que Philippe de Madien n'était pas seul, et qu'il avait avec lui deux courageux hommes, messire Savarin Tartarin et messire Goubert de Ferrande.

Enterme d'Aystre avait montré trop d'orgueil : au bout d'un quart d'heure de joute, il tomba de cheval à demi mort, et fut emporté aussitôt hors des lices dans un pitoyable état.

Le vieil amiral Regnault de Madien était enthousiasmé de tant de prouesses.

— Ah! s'écria-t-il, quel qu'il soit, ce jeune homme est d'une forte race et d'une belle promesse pour l'avenir!... Il fait cette vaillante chevalerie en l'honneur des dames : les dames l'en récompenseront!...

— Sire, lui répondit un vieux chevalier chagrin, mal est l'amour dont vient la mort... Tout à l'heure, ce valeureux jeune homme sera peut-être tué!...

Pendant que le grand amiral devisait ainsi, les dames, de plus en plus émerveillées des prouesses de Philippe, murmuraient en soupirant :

— Ah! gentil dépourvu, si tu voulais pourvoir à notre plaisir, nous pourvoierions bien volontiers au tien!...

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les six compagnons d'Enterme d'Aystre avaient subi le même sort que lui, de par le fait même de Philippe, aidé des deux chevaliers que vous savez.

Après ces six-là, d'autres encore se présentèrent et furent vaincus comme ils l'avaient été; si bien que la vesprée arriva, et que le vieil amiral, pour épargner les forces des courageux inconnus qui, ce jour-là encore, avaient remporté la victoire, déclara la joute terminée. Ce fut le signal du retour dans le palais, où les dames et les seigneurs se mirent à danser et à chanter le plus agréablement du monde, en attendant le souper.

CHAPITRE XIV

Comment, pendant que dames et seigneurs dansaient et chantaient en attendant le souper, l'amiral et sa femme allèrent visiter leurs enfants, qui consentirent à manger, disant qu'ils commençaient à se sentir mieux.



On le comprend de reste, Solot et Philippe ne restèrent pas longtemps dans leurs tentes. Après s'être dévêtus, ils s'empressèrent de reprendre le même chemin pour retourner en leur logis, c'est-à-dire la même poterne et la même tranchée.

Ils étaient fatigués et avaient grand besoin de repos et de nourriture, car ils avaient vigoureusement travaillé ainsi que leurs quatre compagnons. Malheureusement leurs provisions étaient épuisées, et il leur fallut attendre pour en avoir d'autres.

Sur ces entrefaites, l'amiral Regnault de Madien et sa femme, laissant pour quelques instants leur noble compagnie, en passe de se réjouir en attendant le souper, s'en vinrent visiter leurs enfants et savoir comment ils se portaient.

Tout d'abord, l'amiral raconta à ses fils les événements de la journée.

— Les deux fils d'un père ont cette fois encore triomphé, et vous n'étiez pas là! murmura-t-il avec un soupir de regret, qui eût été bien reprochant pour Solot et Philippe, si vraiment ils n'avaient pas assisté à la joute.

— Vous n'étiez pas là! reprit l'amiral. Et peut-être n'y serez-vous pas demain...

— Demain, monseigneur, dit Philippe, nous y pourrions être vraiment, car nos forces nous reviennent petit à petit...

— Vraiment! vous vous sentez mieux! s'écria leur mère toute joyeuse.

— Nous nous sentons mieux, ma dame, répondit Philippe.

— Alors, vous allez pouvoir manger?

— Nous mangerons aujourd'hui avec meilleur appétit qu'hier, oui, ma dame...

La bonne princesse n'en voulut pas entendre davantage. Ses enfants n'étaient pas encore guéris, mais ils étaient sur le point de l'être; elle en rendit grâce au ciel et commanda qu'on leur apportât vitement vins et viandes pour les réconforter.

Les viandes venues, Solot et Philippe ne se firent pas prier pour y goûter, et l'amiral put juger de leur appétit.

— A la bonne heure! s'écria-t-il. Si vous aviez consenti à manger ainsi hier, vous auriez pu pren-

dre part aux joutes d'aujourd'hui, et il n'y eût eu que demi-mal : les deux fils d'un père auraient sans doute eu plus de mal à vaincre qu'ils n'en ont eu ; car c'est vraiment pitié de voir avec quelle facilité ils sont venus à bout de tous les chevaliers qui se sont présentés pour jouter avec eux !... Et quels chevaliers ! les meilleurs que je connaisse... Hier, c'était Bruyant de Carthage ; aujourd'hui, ça été le tour de Thibault du Vair, d'Enterme d'Aystre et de dix autres !... Heureusement que nous avons encore une joute, la troisième et la dernière... Je compte bien que vous vous y présenterez...

— Seigneur, dit la bonne princesse, qui ne songeait qu'à la santé de ses deux chers enfants, il serait un peu tard, à ce qu'il me semble... D'ailleurs, veuillez considérer que, malgré leur présent appétit, ils seraient demain dans une langueur telle, qu'il y aurait imprudence à nous de les laisser jouter...Ce serait les exposer sans profit aucun pour leur gloire et pour la vôtre, tout au contraire... En l'état ordinaire, peut-être n'eussent-ils pu parvenir à vaincre ces deux fils d'un père, qui sont si vaillants : à plus forte raison dans l'état de faiblesse où ils sont... Songez donc que là où ont échoué d'aussi courageux hommes que Bruyant de Carthage, que Thibault du Vair, que d'Enterme d'Aystre et que les autres, Solot et Philippe ne pourraient qu'échouer...

— Vous dites peut-être vrai, dame, répondit le vieil amiral, et je vois bien que je dois me résigner et dévorer cette nouvelle peine... Enfin !...

Ayant dit cela, Regnault de Madien se retira, suivi de sa femme, pour aller rejoindre sa compagnie, qu'une plus longue absence aurait pu à bon droit étonner.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'aussitôt après son départ, Solot et Philippe reprirent, à plus belles dents encore, leur souper, et ne le quittèrent plus que repus.

Ce réconfort pris, ils songèrent à en prendre un autre, car il s'agissait de renouveler leurs forces pour le lendemain. Leurs lits les attendaient : ils s'y glissèrent à la hâte et ne tardèrent pas à dormir.

Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus en firent autant.

CHAPITRE XV

Comment, aux joutes du troisième jour, Philippe et Solot se présentèrent sur les rangs, vêtus d'un très-fin velours vert qui cachait presque entièrement leurs chevaux, et comment, au moment où Philippe allait succéder à son frère, le héros de la belle Amordelis l'arrêta.

Le lendemain, à la même heure, l'amiral et sa femme s'en vinrent réveiller leurs enfants pour savoir comment ils avaient passé la nuit et comment ils se trouvaient.

Solot et Philippe ne voulurent pas s'avouer encore guéris, et l'amiral dut se retirer en perdant toute espérance de les voir descendre dans les lices pour jouter avec les deux fils d'un père.

Donc, pendant que l'amiral et sa femme se rendaient aux échafauds, les deux jeunes gens se rendirent incontinent à leurs tentes pour s'habiller. Cette fois encore ils changèrent leurs parements : ils étaient de très-fin velours vert, et si longs, si longs, qu'ils cachaient presque entièrement leurs chevaux.

Comme la veille et comme l'avant-veille, aussitôt qu'ils furent prêts, et leurs quatre chevaliers aussi, ils sortirent de leurs tentes et s'en allèrent faire le tour des lices pour qu'on les vît bien dans leur nouvel appareil. Dames et seigneurs continuèrent à être émerveillés de leur fière prestance et de leur vaillante allure.

— Ils vaincront aujourd'hui comme ils ont vaincu hier et avant-hier ! disait-on de toutes parts.

Puis, le tour des lices fait, ils s'en revinrent vers leurs tentes, où Philippe rentra, tandis que son frère Solot courait à la rencontre de Régnier de Fustin, le premier chevalier qui se présentait avec deux autres compagnons. Ces derniers se chamaillèrent avec Grimault du Ras et Pelvassin Cathus.

Cela dura environ une heure. Maint planchon fut brisé, on le comprend, maint harnois fut décloué, heaumes et hauberts furent contusionnés, et, finalement, Régnier de Fustin fut désarçonné et forcé de sortir des lices en boitant.

Après Régnier de Fustin, d'autres chevaliers se présentèrent, furieux de ce succès toujours grandissant, et auquel leur défaite ne tarda pas à ajouter encore.

Il y avait deux heures que Solot joutait avec cet avantage. Peut-être eût-il continué, malgré la convention faite entre son frère et lui, à savoir de ne pas rester plus d'un heure à batailler ; mais il crut comprendre que l'un de ses deux compagnons, Grimault du Ras, était un peu lassé : il se retira en conséquence vers ses tentes, et le gentil Philippe s'élança, plein d'impatience et d'ardeur.

Mais Mordret l'attendait !

On ne l'a pas oublié, ce fidèle messager de la belle princesse Amordelis avait fait grande diligence pour se rendre à cette joute et s'acquitter envers Philippe de la mission dont il s'était chargé. Aussi était-il arrivé la veille, dans la soirée, et son premier soin avait été de se loger à proximité des lices, afin de se trouver avant la foule à l'ouverture des joutes. Cela n'avait pas manqué ; Mordret était là, sur son cheval, guettant le moment où paraîtrait Philippe de Madien pour lui parler au nom de la gente pucelle, fille du roi d'Afrique.

Ce moment était venu.

— Seigneur chevalier, dit Mordret en arrêtant l'impétueux jeune homme, étonné de cet obstacle, celle qui est dépourvue m'envoie vous saluer de sa part, et vous dire que, si vous voulez, elle sera votre dame et maîtresse, en tout bien tout honneur !...

CHAPITRE XVI

Comment le héraut de la belle Amordelis présenta à Philippe de Madien l'enseigne du blanc épervier, et comment Philippe de Madien s'avoua chevalier de la belle Amordelis.

Tout le monde regardait et écoutait, les dames surtout, car elles s'intéressaient fortement à ce jouvenceau si chevaleureux.

— Comment se nomme celle qui vous envoie vers moi ! demanda Philippe au héraut de la belle Amordelis. Ne le puis-je savoir ?...

— Présentement, non, répondit Mordret.

— Non ?...

— Non, Seigneur; mais vous l'apprendrez un jour... Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est aussi noble qu'elle est belle, aussi belle qu'elle est jeune, aussi jeune que bien morigénée... C'est, en un mot, la princesse la plus accomplie qui soit au monde...

— Une princesse? s'écria Philippe, ravi.

— Oui, seigneur... Je ne voulais pas vous le dire encore, et voilà que je vous l'ai dit... Je ne m'en repens pas, puisque cet aveu tombe dans de nobles oreilles, mais mon devoir me commandait de vous le céler présentement... Enfin, ce qui est fait est fait, ce qui est dit est dit! Je ne retire pas mes paroles : celle qui est dépourvue de chevalier et qui vous a choisi pour le sien, rien que sur le bruit de vos éclatantes prouesses, est en effet une princesse, fille d'un roi qui possède un riche et puissant royaume... Que devrai-je lui répondre quand je retournerai vers elle, seigneur!...

— Vous lui répondrez que c'est bien de l'honneur qu'elle me fait là, et que je m'engage solennellement dès aujourd'hui à la servir loyalement, en tout bien tout honneur, comme un chevalier doit faire envers sa dame et maîtresse...

— Ainsi vous l'acceptez présentement pour votre dame et maîtresse...

— C'est la première et la dernière... Puisqu'elle a bien voulu me distinguer et me choisir entre tant d'autres, plus dignes d'elle cent fois que je ne le suis, je jure, sur ma foi et mon honneur, que je ne servirai jamais qu'elle; que, de loin comme de près, j'obéirai à tout ce qu'elle me commandera; et que, jusqu'à l'heure où il lui plaira de se révéler et faire connaître à moi, j'accomplirai le plus de prouesses que je pourrai, rien que pour l'amour d'elle...

Après que Philippe de Madien eut prononcé ces paroles d'une voix ferme, Mordret descendit de son cheval et vint, en ployant le genou devant lui, lui présenter le riche couvre-chef brodé de la main délicate d'Amordelis.

— De la part de celle qui vous aime, seigneur chevalier! lui dit-il.

Philippe vit bien que le héraut d'armes ne lui avait pas menti en lui disant que la pucelle dont il venait de se déclarer le chevalier, et qu'il avait accepté pour sa dame et maîtresse, était une princesse, car ce couvre-chef était d'une richesse telle, qu'il ne pouvait, en effet, venir que de haut lieu. L'épervier était fait de fines perles; ses yeux, son bec, ses pieds, ses ongles, ses sonniaux étaient faits de fins diamants; ses longes vertes étaient faites de fines émeraudes; la caille qu'il tenait sous lui était faite de menues pierres de couleur rousse appelées chrysolomistes.

Se rappelant alors ce que lui avait encore dit le héraut, assavoir que c'était la princesse qui l'avait brodé de sa main, Philippe le baisa plus de cent fois, en faisant à Dieu le vœu de ne jamais porter d'autre enseigne.

Et, ce serment juré, il enleva de son timbre l'enseigne qui s'y voyait auparavant et la remplaça par l'épervier blanc, avec le plus grand respect et la plus grande révérence.

— Avec cela et l'aide de Dieu, murmura-t-il, nul ne me pourra vaincre!...

Et il s'élança impétueusement dans la lice. Ce n'était plus un homme : c'était la foudre. Tous ceux qui se présentèrent furent vaincus et forcés de quitter le champ clos avec leur courte honte.

La journée se passa ainsi. Philippe allait toujours, aidé de ses deux compagnons aussi infatigables que lui. Il combattrait encore si l'amiral Regnault de Madien ne s'y était opposé en déclarant les joutes closes et terminées.

CHAPITRE XVII

Comment, les joutes ayant cessé, Philippe et Solot, en compagnie de leurs quatre chevaliers, s'en vinrent devant l'amiral et lui firent révérence, et comment ce prince les mena désarmer en son grand hôtel.

Philippe et Solot étaient vainqueurs, nul ne le contestait, pas même ceux qu'ils avaient vaincus, bien qu'il y en eût dans le nombre qui eussent leur défaite sur le cœur.

Lors, tous deux, suivis de Savarin Tartarin, de Goubert de Ferrande, de Grimault du Ras et de Pelvassin Cathus, s'en vinrent défiler devant les échafauds où se trouvait l'amiral Regnault de Madien, à qui ils firent révérence, sans avoir, toutefois, ôté leurs heaumes.

Dames et seigneurs applaudirent.

Le vieil amiral, tout en regrettant plus amèrement que jamais que ses deux fils n'eussent pu prendre part à ces joutes qui venaient de se terminer d'une façon si glorieuse pour d'au-



tres que pour eux, du moins il le croyait, l'amiral Regnault descendit de l'échafaud, monta à cheval et vint se placer entre Philippe et Solot.

— Vous m'appartenez ce soir, vaillants chevaliers, leur dit-il, car vous êtes vainqueurs des joutes et vous avez des prix à recevoir l'un et l'autre.

— Sire, répondit Philippe, nous sommes déjà suffisamment récompensés par l'honneur que nous avons eu de combattre devant vous...

L'amiral ne reconnut pas la voix de son fils, d'abord parce que Philippe la déguisait un peu à dessein, ensuite parce que le heaume étouffait le son.

Il reprit :

— Sonnez, clairons! Fêtez les vainqueurs!... Clairons, sonnez!...

Les clairons retentirent et de nombreux applaudissements se firent entendre sur le passage de ces deux vaillants jeunes hommes, dont on ne connaissait pas le nom ni l'état, ce qui ajoutait un attrait de plus, celui du mystère, à tous ceux qu'ils portaient avec eux.

Ce fut ainsi, Solot à gauche de l'amiral, et Philippe à sa droite, qu'ils arrivèrent au palais, où s'étaient déjà rendues les dames et la princesse.

La nuit était venue. Des torches furent allumées pour mieux éclairer l'entrée des deux jeunes chevaliers et de leurs quatre compagnons.

CHAPITRE XVIII

Comment l'amiral laissa Solot et Philippe en une salle pour qu'ils se désarmassent tranquillement, et comment leur mère s'en vint vers eux sans les reconnaître d'abord, à cause de la fausse clarté des torches, et leur recommanda ses deux fils.

L'amiral conduisit Philippe et Solot, encore revêtus du harnois sous lequel ils avaient accompli tant de merveilleuses prouesses, en une salle de son palais, et les y laissa seuls pour qu'ils pussent se désarmer plus à leur aise, ce qu'ils firent incontinent, car ils avaient grandement chaud.

Sur ces entrefaites survint la bonne princesse, mère des deux jeunes chevaliers. Leurs heaumes étaient enlevés, et s'il avait fait jour, il est probable qu'elle les eût vitement reconnus; mais, outre qu'il faisait nuit et que les torches éclairaient imparfaitement les objets dans la salle où ils étaient, elle était à cent lieues de croire ses fils si près d'elle, car elle les croyait au lit, malades, ce qui l'attristait par moments plus que de raison.

— Beaux seigneurs, leur dit-elle doucement, j'ai assisté à vos merveilleuses prouesses d'aujourd'hui, d'hier et d'avant-hier, et je viens vous féliciter... Heureuse la mère, heureux le père dont vous êtes les fils!... Ah! si monseigneur et mari l'amiral Regnault avait beaucoup de chevaliers comme vous dans son armée, il serait sûr d'avance de la victoire...

— Il a de vaillants hommes, madame, répondit Philippe en déguisant de son mieux sa voix. Pour nous, ce que nous pouvons dire, c'est que, pour remercier monseigneur Regnault de Madien de l'honneur qu'il nous fait, nous sommes prêts à le suivre en Grèce, s'il y consent toutefois...

— Beaux seigneurs, leur dit-elle, puisque Dieu vous a ici amenés, et que votre intention est d'aller en Grèce avec monseigneur, je vous recommande, à chacun, un de mes enfants, et vous supplie de les emmener avec vous... Vous leur enseignerez votre vaillance et votre sagesse, et ils me reviendront avec un reflet de votre gloire...

La princesse allait continuer. Mais Solot et son frère, se levant de leur siége, s'en vinrent, à visage découvert, s'agenouiller devant elle; et, sans plus longtemps contrefaire sa parole, Philippe dit :

— Ma très-vénérée dame, mon frère et moi, nous vous remercions de l'honneur que vous nous offrez... Nous vous remercions et nous vous prions de nous recommander à la bonne grâce de monseigneur Solot, votre fils aîné, à qui nous promettons foi et protection comme il convient de le faire...

En entendant cette voix qui lui était si chère et qu'elle connaissait si bien, la bonne dame regarda vivement celui qui lui parlait, puis Solot, et elle reconnut ses deux enfants, ce qui lui causa plus d'aise qu'on ne saurait dire. Elle les baisa et rebaisa avec émotion, allant de l'un à l'autre, sans pouvoir se décider à ôter ses vieilles lèvres maternelles de leurs frais visages tant aimés, le tout, sans pouvoir sonner mot, tant elle était ravie... Après Solot, elle avait embrassé Philippe; puis après Philippe, Solot. C'était maintenant Philippe qu'elle tenait sur son cœur joyeux, et si étroitement et si énergiquement, qu'il n'osait bouger de peur de la blesser. On les eût dit morts tous deux.

Bientôt la bonne dame releva la tête et regarda son fils, qui avait le visage mouillé de larmes, et elle cessa de l'étreindre avec cette énergie, de peur, à son tour, de l'étouffer. Puis, comme elle ne s'était pas encore rassasiée, elle lui baisa de nouveau les yeux, la bouche et le menton.

Cela fait, elle se tourna du côté de Solot, et l'embrassa tout aussi tendrement.

Lors vinrent les dames, qui furent bien étonnées, car elles croyaient Solot et Philippe hors le pays. Et, parmi elles, la maîtresse de Solot, qui ne fut pas moins ébahie que les autres. Seulement, elle fut plus joyeuse qu'elles toutes, parce qu'elle avait plus de raison de l'être qu'elles. Aussi embrassa-t-elle tendrement le fils aîné de l'amiral, qui lui rendit sa caresse avec grand plaisir, et peut-être eussent-ils poussé plus loin ces manifestations de leur amour, s'ils n'avaient pas été retenus par la crainte de le divulguer.

Il ne faut pas demander si le bruit de cette nou-

velle se répandit avec rapidité dans le palais et dans la cité. Ce furent des cris, des trépignements de joie, des applaudissements à n'en plus finir. Les deux fils d'un père étaient les fils de l'amiral Regnault de Madien!...

CHAPITRE XIX

Comment l'amiral Regnault, qui était en son jardin où il avait coutume de dire ses oraisons, entendit le bruit du peuple et fut émerveillé.

Le peuple faisait un tel bruit, que si Dieu fût descendu du ciel pour venir sur terre, il n'y eût pas eu plus grande joie. On entendait partout répéter :

— Les deux fils d'un père sont les fils de notre bon seigneur Regnault de Madien!...

Or, Regnault de Madien était précisément, en ce moment-là, en son jardin, où il avait coutume de descendre dire ses oraisons et se distraire avant l'heure du souper. Les bruits de la rue vinrent le troubler dans ses songeries.

— Que disent-ils donc là? s'écria-t-il étonné, et n'en pouvant croire ses oreilles.

Son écuyer survint à ce moment-là.

— Sire, cria t-il avec joie, belle nouvelle! grande nouvelle! Ce sont vos deux fils qui ont remporté les prix des joutes! Gloire à vous, qui avez une si glorieuse lignée!...

— Allons! voilà Le Blanc qui est aussi hors de sens que la foule? dit le vieil amiral, qui ne comprenait rien à ce que lui disait son écuyer.

Le Blanc reprit :

— Quoi! Sire, vous ne vous réjouissez pas?

— De quoi me réjouirais-je, mon ami? de votre folie? Car vous êtes fou, je n'en doute pas... Vous songez un songe, tout au moins...

— Je ne rêve pas, Sire, répondit l'écuyer, je ne vous dis que l'exacte vérité, ce qui est connu et su de tout le monde, vous excepté, à ce qu'il paraît...

— Et quel est cette vérité, mon ami?

— C'est, je vous le répète, Sire, que ce sont vos deux fils qui sont les fils d'un père, et qui ont remporté les prix des joutes!...

— Et comment donc l'auraient-ils fait, puisqu'ils étaient malades, au lit, enfermés dans une chambre secrète de mon palais, en compagnie de messire Savarin Tartarin, Goubert de Ferrande, Grimault du Ras et Pelvassin Cathus? Car vous me forcez là, par votre obstination, à vous révéler une chose que je voulais tenir célée, pour mon honneur et celui de mes fils... Maintenant que je vous l'ai confiée, malgré moi, mes fils auront la honte de n'avoir pas pris part aux joutes et d'en avoir laissé remporter les prix par d'autres... J'avais tout fait pour excuser leur absence... J'avait dit et répété à tout un chacun des dames et seigneurs qui me demandaient de leurs nouvelles, qu'ils étaient allés loin d'ici prendre congé en mon nom des dames que leur grand âge avait empêchées de se rendre aux fêtes... Maintenant on saura qu'ils n'étaient pas partis, mais qu'au lieu d'être debout sur leurs chevaux comme de vaillants chevaliers, ils étaient couchés comme des femmelettes...

— Sire, reprit l'écuyer, ils n'étaient pas couchés, ils étaient debout... Ils ont fait vaillamment leur devoir, comme les dignes fils d'un digne père... Bien loin d'avoir démérité, ils n'ont que rehaussé l'honneur de la chevalerie. A vos exploits passés, déjà glorieux, ils ont ajouté leurs propres exploits, qui promettent un merveilleux avenir... Ne vous attristez pas ainsi sans cause, Sire; enorgueillissez-vous, au contraire, car il y a vraiment de quoi...

— Vous persistez dans votre déraison, Le Blanc? dit l'amiral pris de pitié pour ce qu'il croyait la folie de son écuyer.

— Si je persiste, Sire?... Mais comment n'agirais-je pas ainsi que je fais?... La gloire qui rejaillit sur votre noble maison ne rejaillit-elle pas aussi sur moi, qui ai l'honneur d'être votre écuyer?...

— Ainsi, mon pauvre Le Blanc, tu continues à croire que les deux fils d'un père étaient les miens?...

— Oui, Sire, comme je continue à croire que vous avez fait souche d'illustres rejetons...

— Ainsi le vaillant chevalier qui portait un miroir sur son timbre et qui a renversé Garny de Dourdan, c'était...

— C'était Solot, votre fils aîné, Sire!

— Et celui qui portait un volet de plaisance sur lequel était écrit : « *Dieu pourvoie le dépourvu!*...

— C'était Philippe de Madien, votre plus jeune fils, Sire!

— Un enfant! y songes-tu, Le Blanc? Passe encore pour Solot, qui a la vigueur de son âge; mais pour Philippe, je ne croirai jamais qu'il ait pu défaire le chevaleureux Bruyant de Carthage... Et les quatre compagnons qui les aidaient dans leur besogne?...

— Sire, c'était messire Grimault et messire Pelvassin pour votre fils Solot, et messire Tartarin et messire Goubert pour votre fils Philippe...

— Les quatre chevaliers qui étaient enfermés avec eux dans la salle de mon palais!...

— Je ne sais pas, Sire, s'ils étaient enfermés ou non; en tout cas, s'ils étaient enfermés, ils sont sortis, car ils ont jouté et n'ont pas fait moindre besogne que leurs jeunes maîtres...

Le vieil amiral Regnault de Madien sentait son esprit troublé à mesure que son écuyer parlait, et le doute commençait à poindre en lui.

— Est-ce que je me serais trompé? murmura-t-il. Est-ce que Le Blanc dirait vrai, par aventure?...

— Sire, dit l'écuyer, voilà bien des paroles perdues de part et d'autre, à ce qu'il me semble, car il vous serait bien facile de vous assurer, par vos yeux et par vos oreilles, que je ne vous ai pas

menti... Vos fils sont désarmés, chacun les a reconnus comme moi, leur mère et les dames de la cour...

— Tu as raison, Le Blanc, tu as raison ! s'écria le vieil amiral, ému, en se dirigeant du côté du palais.

— Vive les deux fils d'un père ! criait toujours la foule du dehors.

CHAPITRE XX

Comment, au moment où l'amiral Regnault de Madien s'apprêtait à aller s'assurer par lui-même que son écuyer ne le trompait pas, Solot et Philippe furent amenés au jardin par les chevaliers.

Regnault de Madien et son écuyer avaient à peine fait quelques pas dans le jardin pour en sortir, qu'ils virent venir à eux les principaux chevaliers de la cour, escortant Solot et Philippe, Tartarin et Goubert, Pelvassin et Grimault du Ras.

— Sire, dit Bruyant de Carthage en tenant par la main Philippe, son vainqueur.

— Sire, dit Garny de Dourdan en tenant par la main Solot, pareillement son vainqueur.

Solot et Philippe se jetèrent aussitôt aux genoux de leur père et les embrassèrent.

— Sire, lui dirent-ils, nous pardonnerez-vous de vous avoir trompé ?...

— Si je vous pardonne, mes nobles et chers enfants ! s'écria le vieil amiral Regnault, en proie à la plus grande émotion qu'il eût jamais éprouvée. Si je vous pardonne ! Mais c'est à moi de ployer les genoux devant votre jeune gloire !... Mais, à mon âge, je n'en ai pas encore autant fait que vous en avez déjà fait au vôtre !... Mais je peux abdiquer et mourir, maintenant ; j'ai de dignes successeurs !... Si je vous pardonne ! Mais me pardonnerez-vous, à votre tour, d'avoir douté de vous ?... Ah ! mon cher Solot !... Ah ! mon beau Philippe ! Comme votre mère a dû être heureuse, la chère dame ! Heureuse surtout de vous voir en si belle santé, elle qui n'a cessé, pendant trois jours, de trembler pour votre précieuse existence !...

Solot et Philippe étaient toujours à genoux devant leur père.

— Relevez-vous ! relevez-vous, mes nobles enfants ! s'écria l'amiral, confus de leur abaissement. Votre place n'est pas à mes pieds, elle est dans mes bras...

— Sire, dit doucement Philippe, je ne me relèverai pas avant que vous ne m'ayez accordé un don...

— Quel qu'il soit, mon beau fils, je vous l'accorde, répondit le vieil amiral en embrassant de nouveau Philippe.

— Je vous requiers donc, Sire, de vouloir bien que je vous accompagne en Grèce, avec votre armée...

L'amiral Regnault de Madien tressaillit à cette demande, puis il soupira.

— Ah ! murmura-t-il, que me demande-t-il là ?... La guerre sera longue et sanglante peut-être... Je ne comptais emmener avec moi que Solot, qui est l'aîné, et je voulais que Philippe restât ici, ne pouvant me décider à risquer ainsi du même coup deux précieuses existences... D'un autre côté, j'ai promis à Solot de l'emmener... Il s'est vaillamment conduit, et ce serait lui faire une mortelle injure que de lui préférer son jeune frère... Enfin ! Dieu fera ce qu'il voudra ; je m'en rapporte à sa mystérieuse sagesse... Philippe, ajouta l'amiral à voix haute, il en sera fait ainsi que vous le souhaitez. Vous et votre frère Solot viendrez en Grèce avec moi...

— Avec de pareils chevaliers, nous vaincrons, Sire ! s'écrièrent Garny de Dourdan et Bruyant de Carthage.

— Je le crois aussi, seigneurs, répondit l'amiral. En attendant, n'oublions pas que le souper est prêt et que les dames sont peut-être lasses de danser...

On quitta donc le jardin et on se rendit dans la grande salle où avait été préparé un merveilleux festin, en l'honneur des vainqueurs des joutes. L'amiral voulut avoir à sa droite son fils Philippe, et à sa gauche son fils Solot ; et, à leur tour, Solot et Philippe voulurent avoir à côté d'eux les vaillants chevaliers qu'ils avaient eu la gloire de vaincre, assavoir Garny de Dourdan, Bruyant de Carthage, Thibault du Vair, et Enterme d'Aystre. Messires Goubert de Ferrande, Pevlassin Cathus, Grimault du Ras et Savarin Tartarin furent placés honorablement, comme il convenait à leurs prouesses.

On ne s'entretint, durant tout le souper, comme on le pense bien, que des joutes des trois journées et de la vaillance montrée par les combattants, tant par les vaincus que par les vainqueurs. Garny de Dourdan, Bruyant de Carthage, Thibault du Vair, Enterme d'Aystre et les autres en voulaient moins aux deux fils d'un père, depuis qu'ils savaient de quel père ils étaient les fils. S'il y a honte quelquefois à être vaincu, il y a gloire souvent à tenir tête à de nobles adversaires.

Et puis Philippe et Solot n'abusaient nullement des avantages que leur donnait leur triomphe. Ils étaient modestes et doux, à visage découvert, autant qu'ils avaient été fiers et emportés le heaume en tête. Tout le monde avait les yeux fixés sur eux ; les dames surtout dévoraient Philippe de leurs regards émus de tendresse. Ah ! s'il n'avait pas été pourvu d'une maîtresse comme celle qui lui avait envoyé la merveilleuse enseigne de l'épervier blanc, comme chacune d'elles aurait sollicité auprès de lui l'honneur de le pourvoir !

Vers la fin du souper, le bon amiral, qui ne com-

prenait pas comment ses deux fils, qu'il avait vus couchés, malades, une heure avant les joutes, pendant les trois jours qu'elles avaient duré, avaient pu s'échapper et y prendre part sans que personne s'en aperçût, le bon amiral s'écria :

— Voyons, Tartarin, expliquez-moi le mystère qui a entouré vos actions, à vous et à mes fils! Dites-moi comment, lorsque je vous quittais, dans votre chambre, à peine vêtus, je vous retrouvais une heure après sur les lices, couverts de fer et la lance en main?...

— Oui, racontez-nous cela! dirent les seigneurs et aussi les dames, plus curieuses que les seigneurs.

— Volontiers, Sire, répondit Savarin Tartarin.

CHAPITRE XXI

Comment, après souper, Savarin Tartarin raconta à l'amiral et à sa compagnie le moyen employé par Philippe de Madien pour prendre part aux joutes, et comment, après cela, les prix furent distribués aux vainqueurs par les dames.

Tous écoutaient. Savarin Tartarin commença ainsi :

— Vous vous rappelez, Sire, qu'après avoir fait crier les joutes, vos deux nobles fils vous avaient déclaré qu'ils étaient trop fatigués pour y prendre part, et vous avaient prié de leur donner pour refuge la chambre de derrière votre palais, donnant sur le jardin ?

— Je me rappelle parfaitement cela, dit Regnault de Madien.

— Vous vous rappelez, en outre, reprit Tartarin, que le noble Philippe vous pria de lui donner, ainsi qu'à son frère, pour les servir et gouverner, quatre chevaliers choisis par eux, assavoir messire Goubert de Ferrande, messire Grimault du Ras, messire Pelvassin Cathus et moi?...

— Je m'en souviens pareillement, messire Tartarin. Aussi, à cause de votre prud'homie, n'avais-je pas hésité à leur accorder cette demande, quoique je fusse marri de les voir s'enfermer au lieu de monter à cheval et de tournoyer...

Savarin Tartarin continua :

— Cette demande accordée et vous parti, Sire, chacun de nous fut assez embarrassé, car nous ne savions vraiment pas comment nous pourrions faire, étant enfermés et surveillés par vos gens, pour nous rendre sans être vus aux joutes du lendemain... Ce fut alors que l'ingénieux projet du noble Philippe, votre fils, se révéla... Il nous dit qu'il avait demandé cette chambre isolée, précisément parce qu'elle était isolée et qu'elle donnait sur le jardin... Puis, quand la nuit fut venue, il nous traça nos rôles. Nous devions aller à nous quatre, Grimault, Goubert, Pelvassin et moi, franchir le mur du jardin qui confinait à nos tentes, lequel mur, par bonheur, n'était pas très élevé... Ce mur fut franchi... Nous avions à soudoyer des manœuvres : ils le furent, et, durant l'espace d'une nuit, ils creusèrent une tranchée, allant des tentes de vos deux nobles fils jusqu'au pied des fenêtres de la chambre où ils étaient renfermés... Cette tranchée faite, on la couvrit de branchages et de ramures, afin de la mieux céler aux regards, et, le lendemain matin, après votre visite, nous prîmes tous six ce chemin et nous rendîmes à nos tentes, où nous nous habillâmes, car nos serviteurs avaient tout apprêté... Puis, après les joutes, nous revînmes en nos chambres par la tranchée, et vos deux nobles fils se couchèrent, dans l'attente de votre visite...

— Mais, s'écria l'amiral, après avoir si rudement besogné, vous deviez avoir faim et soif?...

— Votre noble fils Philippe, Sire, avait tout prévu, et si nous avons si obstinément refusé de vos vivres, c'est que nous en avions d'autres pour nous réconforter... Voilà, Sire, ce que nous avons fait pendant les jours qu'ont duré les joutes.

Chacun, alors, se récria, émerveillé de la subtilité d'esprit du gentil Philippe, que sa mère vint embrasser de nouveau avec tendresse, comme pour le remercier d'avoir tant fait pour la gloire de son père et pour la sienne propre.

Puis, on songea à distribuer les prix des joutes.

— Gentil Philippe, dirent les dames, venez vers nous, que nous vous couronnions selon vos mérites!...

Philippe de Madien se leva et alla où on l'appelait. La plus noble et la plus belle des dames le baisa au front, et lui mit sur la tête un chapelet de fleurs, fait de perles, de saphirs, d'émeraudes, de rubis et de diamants.

— Allez, gentil chevalier, ajouta-t-elle, et servez toujours Dieu et les dames aussi vaillamment que vous l'avez fait durant ces trois jours-ci!...

Philippe s'inclina et remercia en rougissant beaucoup.

Puis ce fut le tour de Solot, qui reçut un chapelet de fleurs semblable, quoiqu'un peu moins riche peut-être.

Après Solot, ce fut le tour des quatre chevaliers qui avaient si vaillamment combattu avec lui et avec son frère. Chacun d'eux reçut une émeraude, un rubis, un saphir, un diamant.

Les prix une fois distribués à qui de droit, la fête reprit de plus belle, jusqu'à l'heure où chacun dut se séparer pour aller se reposer des émotions et des fatigues de la journée.



CHAPITRE XXII

Comment, après souper, pendant que les chevaliers accompagnaient les dames en leurs logis, Philippe de Madien envoya quérir le messager d'Amordelis et lui remit pour elle le prix de sa première joute.

Recommandation avait été faite par Philippe de Madieu au messager de la belle Amordelis, de ne pas partir avant de lui avoir parlé, et, jusque-là, de ne se montrer à personne, afin de n'être pas importuné par les questions qu'on n'aurait pas manqué de lui faire au sujet de la princesse qui avait envoyé un si bel épervier blanc au jeune vainqueur des joutes.

Mordret avait obéi, et nul, hormis Philippe, n'avait pu savoir où il s'était retiré après la dernière joute. Il n'avait même pas paru au souper et à la fête qui avait suivi.

Lors donc que le souper fut terminé et la fête close, pendant que les chevaliers allaient convoyer les dames en leurs logis respectifs, Philippe envoya chercher Mordret.

Mordret vint avec empressement.

— Mon doux ami, lui dit Philippe lorsqu'ils furent seuls tous les deux, vous savez maintenant ce que vous voulez savoir, n'est-ce pas?

— Oui, seigneur, répondit le héraut.

— Il ne vous reste donc plus qu'à retourner auprès de l'honorable dame qui vous a envoyé ici, car demain au matin nous appareillerons, et vous ne me trouverez plus. Nous allons en Grèce, combattre le roi Brunissant.

— Y resterez-vous un long temps, seigneur?

— Je l'ignore, mon ami. Les chances de la guerre ne me sont pas présentement connues, bien que j'aie pleine confiance dans l'habileté de l'amiral Regnault de Madien, et dans le courage de l'armée qu'il commande... Mais, où que je sois, assurez ma dame et maîtresse que son souvenir me sera toujours présent, et, qu'à cause d'elle, j'accomplirai les plus merveilleuses prouesses du monde, comme un loyal chevalier doit faire pour la dame de ses pensées. Quant à ce qui est de la voir, j'attendrai qu'il lui plaise de se faire connaître à moi, quoiqu'il me tarde beaucoup de la remercier du don qu'elle m'a fait et surtout de l'honneur qu'elle m'a accordé...

Ayant dit cela, Philippe prit le riche chapelet qu'il avait reçu de la main des dames, et, l'enveloppant dans le volet de plaisance qu'il avait jusque-là porté sur son timbre, il ajouta :

—Vous voudrez bien lui remettre ceci de ma part, mon ami; le chapelet de rubis, d'émeraudes et de diamants est le prix des joutes; le volet de plaisance qui l'enveloppe est l'enseigne que je portais sur mon timbre, avant que ma dame bien-aimée ne m'envoyât l'épervier blanc, que je porterai désormais en son honneur jusqu'à la fin de ma vie, à l'exclusion de tout autre enseigne. Je n'en veux pas plus d'autre que je ne veux d'une autre dame et maîtresse. On m'appellera désormais le Chevalier de l'Epervier Blanc, à cause d'elle, jusqu'au jour où il lui plaira que je porte un autre nom, plus doux à mon cœur!...

— Vos paroles seront fidèlement rapportées à celle qui m'envoie, seigneur, et vers laquelle je retourne avec joie, puisque j'ai de si bonnes nouvelles à lui donner sur votre compte.

Mordret allait partir : Philippe de Madien le retint pour lui faire don d'une riche houppelande de drap d'or, fourrée de martres zibelines, et d'une bourse de soie verte dans laquelle étaient quatre cents pièces d'or. En outre, il lui fit délivrer un fort beau destrier, sur lequel Mordret monta incontinent.

— Dieu vous garde, monseigneur! dit le messager en s'éloignant.

— Dieu donne à ma dame joie et santé! dit Philippe.

CHAPITRE XXIII

Comment le héraut revint de nuit auprès de la pucelle Amordelis, et comment il lui raconta les faits et gestes de son ami.

Mordret s'éloigna vitement et disparut dans la nuit. Aux premières heures du jour, il était rendu dans la ville où était le roi d'Afrique.

Il savait que la belle Amordelis l'attendait avec impatience pour lui demander des nouvelles de son bel ami. Mais, d'un autre côté, il ne savait pas comment faire pour se présenter au palais du roi Menoys sans éveiller les soupçons, car il n'y avait pas affaire.

Pendant qu'il cherchait un prétexte, sa pie vint voleter au-devant de lui, comme pour lui faire fête.

Le prétexte était trouvé. Il prit l'oiseau sur son poing et se rendit en grande hâte au palais.

— Madame, dit-il en entrant dans la salle où se tenait Amordelis, je vous apporte la pie que vous avez bien voulu me donner, pour que vous puissiez juger par vous-même des progrès qu'elle a pu faire depuis quelque temps.

Amordelis prit l'oiseau et s'en amusa pendant

quelque temps, jusqu'à ce qu'elle se vit seule avec Mordret. Alors, ses dames éloignées, elle se rapprocha vivement de son messager, et lui dit :

— Eh bien ! Mordret, l'as-tu vu ?

— Demoiselle, répondit le messager, je l'ai vu et je lui ai parlé : voilà ce qu'il m'a remis de votre part.

Et, en disant cela, Mordret présenta à la gente pucelle le riche chapelet que les dames de la cour de Regnault de Madien avaient délivré à Philippe, pour prix de ses hautes prouesses.

— C'est le prix gagné par lui, ma dame, ajouta Mordret. Il vous supplie de l'accepter par amour pour lui, comme il a accepté votre épervier blanc par amour pour vous, qui êtes et serez sa dame et maîtresse toute sa vie durant.

— Il t'a dit cela ! s'écria Amordelis toute joyeuse et rougissante.

— Oui, vraiment, dame, et bien d'autres choses encore, répondit le messager en voyant l'effet que ces nouvelles-là produisaient sur la belle princesse.

— Ne me cèle rien, mon ami, s'écria Amordelis. Je veux savoir de point en point ce qu'il t'a dit !...

— Je vais donc vous le répéter, demoiselle. Il m'a dit : « Vous voudrez bien lui remettre de ma part ce chapelet d'émeraudes, de rubis et de diamants, et ce volet de plaisance qui l'enveloppe. Le chapelet de fleurs est le prix des joutes qui m'a été délivré par les dames de la cour de l'amiral Regnault de Madien ; le volet de plaisance est l'enseigne que je portais sur mon timbre avant que ma dame bien-aimée ne m'envoyât l'épervier blanc, que je porterai désormais en son honneur jusqu'à la fin de ma vie, à l'exclusion de tout autre enseigne. Je n'en veux pas plus d'autre que je ne veux d'une autre dame et maitresse. On m'appellera désormais le Chevalier de l'Epervier Blanc, à cause d'elle, jusqu'au jour où il lui plaira que je porte un autre nom, plus doux à mon cœur... »

— Ainsi, s'écria la gente pucelle toute rougissante de plaisir, il m'a avouée pour sa dame et consent à être mon chevalier ?...

— Vraiment oui, demoiselle, répondit Mordret. Et il en a fait le serment devant tout le monde, sur les lices mêmes, le jour des dernières joutes...

— Il a fait ce serment ?...

— Oui, demoiselle... J'avais à cœur de vous obéir et j'avais, en conséquence, fait la plus grande diligence à seule fin d'arriver en bon point... Le troisième et dernier jour des joutes, donc, j'étais là... Déjà, son frère avait rompu quelques lances et fait quelques prouesses, lorsque son tour arriva. Il se présenta, fier et vaillant ; mais je l'arrêtai au moment où il allait s'élancer pour combattre. « Seigneur, lui criai-je, celle qui est dépourvue m'envoie vous saluer de sa part et vous dire que, si vous voulez, elle sera votre dame et maîtresse, en tout bien tout honneur... » Sont-ce là, demoiselle, les paroles que vous m'aviez chargé de lui transmettre !

— Oui, certes ! oui, certes, mon bon Mordret ! tu es un fidèle serviteur et je t'en récompenserai, sois-en sûr ; mais continue, je te prie.

Mordret reprit :

— Chacun regardait et écoutait, les dames surtout, car elles s'intéressaient toutes fortement à ce beau jouvenceau si aventureux. « Comment se nomme celle qui vous envoie vers moi ? me demanda-t-il ; ne le puis-je savoir ? » — « Non, seigneur, lui répondis-je ; mais vous l'apprendrez un jour. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est aussi noble qu'elle est belle, aussi belle qu'elle est jeune, aussi jeune que bien morigénée. C'est en un mot la princesse la plus accomplie qui soit au monde. »

— Mordret, interrompit vivement Amordelis, je ne vous avais pas chargé de dire cela !

— J'ai donc eu tort, ma dame ?

— Sans doute, mais je vous pardonne en faveur de l'intention ; continuez.

Mordret sourit et reprit :

— Je lui demandai : « Seigneur, que répondrai-je à celle qui est dépourvue de chevalier et qui vous a choisi pour être le sien, rien que sur le bruit de vos éclatantes prouesses ?... » — « Vous lui répondrez, me dit-il, que c'est bien de l'honneur qu'elle me fait là, et que je m'engage solennellement dès aujourd'hui à la servir loyalement, en tout bien tout honneur, comme un chevalier doit faire envers sa dame et maîtresse. C'est la première et la dernière. Puisqu'elle a bien voulu me distinguer et me choisir entre tant d'autres, plus dignes d'elle cent fois que je ne le suis, je jure, sur ma foi et mon honneur, que je ne servirai jamais qu'elle ; que, de loin comme de près, j'obéirai à tout ce qu'elle me commandera ; et que, jusqu'à l'heure où il lui plaira de se révéler et faire connaître à moi, j'accomplirai le plus de prouesses que je pourrai, rien que pour l'amour d'elle !... »

Amordelis était dans le ravissement.

— Et sais-tu de quel nom on le nomme, Mordret ?...

— Demoiselle, répondit le messager, je ne le savais pas le premier jour, pas plus que personne au monde. Ce n'est que le troisième jour au soir que j'ai appris, comme tout le monde, que les deux fils d'un père n'étaient autres que les propres fils de l'amiral Regnault de Madien, et que votre chevalier, le vainqueur des joutes, avait nom Philippe.

— Philippe de Madien ! répéta Amordelis, le cœur débordant de joie ; car, malgré qu'elle l'eût choisi sans le connaître, elle préférait avoir pour ami un fils de prince qu'un simple chevalier.

Mordret reprit :

— Ce qu'il me reste à vous apprendre, demoiselle, vous agréera sans doute moins ; mais mon devoir est de tout vous dire...

— Sans doute, Mordret ! Mais qu'y a-t-il donc ? Vous m'effrayez !

— Le noble Philippe de Madien part aujourd'hui avec l'armée de son père pour aller combattre le roi de Grèce Brunissant.

— Ah ! c'est là en effet une poignante nouvelle, murmura Amordelis en pâlissant et en portant la main à son cœur.

Elle sentit qu'elle allait pleurer, et, pour ne pas le faire devant témoins, elle courut s'enfermer dans sa chambre. Là, du moins, elle put sangloter à son aise.



Mordret, voyant cela, reprit sa pie sur son poing et s'en retourna à son logis.

CHAPITRE XXIV

Comment la gente pucelle se retira en sa chambre pour pleurer et rêver à son aise, et comment elle songea que Philippe de Madien avait pris le roi de Grèce et l'emmenait prisonnier au grand amiral son père.



mordelis, la gente et amoureuse pucelle, n'avait pu apprendre sans tressautement de cœur la nouvelle du départ de son doux ami Madien pour la Grèce. Elle savait bien, avant cette découverte, qu'il ne pouvait la venir joindre ainsi tout de suite; elle savait en outre combien il excellait dans les exercices de chevalerie: et cependant, malgré tout ce qui eût dû la rassurer, elle tremblait de tous ses membres, en songeant aux périls qui allaient le menacer dans cette guerre.

Une fois seule dans sa chambre, elle donna un libre cours à ses larmes et à ses sanglots, en donnant un libre cours à ses amoureuses pensées. Elle pleura tant et si bien, elle s'oublia tant et si bien dans la songerie dont Philippe de Madien était l'unique et charmant sujet, que la nuit vint sans qu'elle s'en aperçût, et, avec la nuit, le sommeil.

D'abord, elle rêva à son bel ami, qu'elle ne connaissait pas, mais dont Mordret lui avait fait une description si enthousiaste et si fidèle, qu'il lui semblait n'avoir jamais connu que lui. Elle revit, dans sa nuit ainsi éclairée par le souvenir et par l'amour, tous les détails racontés par son héraut: la première joute et la dernière, la joie qu'avait éprouvée Philippe en recevant l'épervier blanc des mains de Mordret, les paroles qu'il avait dites pour remercier, l'engagement qu'il avait pris d'être son chevalier, elle revit tout, elle entendit tout. Non-seulement elle connaissait maintenant le visage de ce bel adolescent si vaillant, mais encore elle connaissait le son de sa voix, qui résonnait à son oreille et dans son cœur comme une merveilleuse musique.

Puis, peu à peu, ses idées suivant leur développement naturel sous l'influence des récentes paroles de Mordret, elle le vit partir du port de Lapra, dans son navire, avec son père, le vieil amiral, avec son frère Solot, avec les courageux chevaliers qu'il avait défaits dans les précédentes luttes et qui devaient si bien prendre leur revanche contre les Grecs. Elle assista au voyage de la flotte sur mer; elle entendit les chants joyeux des mariniers; elle vit les bondissements impétueux des vagues contre les flancs des navires; elle trembla pour la vie de son cher Philippe de Madien, qui ne tremblait cependant guère en ce moment-là!

Enfin, le débarquement des chevaliers et des gens composant l'armée de l'amiral s'opérait sans résistance dans les ports des côtes de Grèce. Puis l'armée s'avançait, et elle rencontrait alors des gens d'armes du roi Brunissant, l'ennemi de l'amiral Regnault. La lutte s'engageait des deux parts; le sang coulait; les chevaliers tombaient, et le preux Philippe de Madien était parmi les blessés...

L'émotion que la gente pucelle éprouva en ce moment la fit tressaillir si violemment, qu'elle se réveilla comme en sursaut et fut très-ébahie de se trouver tout habillée sur son lit. Lors, ne voulant pas perdre un goulée du songe amoureux qu'elle avait fait d'abord, elle se déshabilla, se coucha et le reprit.

Ses idées, un peu effarouchées par son réveil subit, ne revinrent point tout de suite pour lui permettre de continuer son rêve. Elle fut forcée de le reprendre à son point de départ, qui était le récit de Mordret. Puis, elle arriva enfin au débarquement de l'armée de l'amiral Regnault sur les côtes de Grèce, et aux combats qui avaient eu lieu.

Mais alors, les aspects de son rêve changèrent. Elle revit Philippe de Madien, mais cette fois, il était vainqueur du roi Brunissant, et il l'emmenait prisonnier au grand amiral Regnault, son noble père.

Amordelis ne songea pas autre songe de toute la nuit.

CHAPITRE XXV

Comment la gente pucelle Amordelis, ayant ainsi songé, envoya son messager en Grèce pour savoir comment Philippe se portait.



n ne rêve pas impunément certaines choses: il vous en reste toujours quelque trace dans l'esprit et dans le cœur, bonne ou mauvaise. Il en fut ainsi pour la gente pucelle Amordelis, fille du roi d'Afrique, le vieux Menoys. Elle se réveilla au matin avec des battements de cœur sans pareils, et songeant plus que jamais à son bel ami Philippe de Madien.

Aussi, son premier soin fut-il d'envoyer quérir son fidèle Mordret, qui accourut avec sa pie.

Amordelis joua pendant quelque temps avec l'oiseau, comme pour détourner les soupçons qu'aurait pu faire naître chez ses demoiselles d'honneur la fréquente présence de Mordret; puis, lorsqu'elle se crut sûre de ne pas être remarquée, elle attira

son serviteur dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui remit une bourse contenant mille besants d'or.

— Demoiselle, murmura Mordret ébahi de cette nouvelle aubaine, vous me comblez! Avec ce que vous m'avez donné déjà et ce que m'a donné aussi le généreux Philippe de Madien, je pourrais quasiment acheter un royaume!...

— Tu achèteras ton royaume plus tard, ami Mordret; pour l'heure présente, il s'agit de me servir de messager.

— Demoiselle, même lorsque j'aurai acheté mon royaume, je serai toujours votre serviteur, et je vous dirai alors comme aujourd'hui : Commandez, et j'obéis!... Où faut-il que j'aille, demoiselle?...

— Ami Mordret, j'ai eu un songe cette nuit...

— Vous avez rêvé du beau Philippe de Madien, du courageux Chevalier au Blanc Epervier.

— Tu as dit juste, Mordret : je ne vois plus que lui dans ma vie, et j'en perdrai bien certainement le boire et le manger, jusqu'à ce que j'aie été rassurée complétement sur son compte... Car j'ai rêvé qu'il avait débarqué en Grèce et qu'il avait été blessé, mortellement peut-être.

— Demoiselle, songe n'est que mensonge... Il ne faut pas vous tarabuster l'entendement pour cette fâcheuse vision... Le vaillant Philippe de Madien est vivant, bien vivant, soyez-en assurée : le ciel ne permettrait pas qu'il mourût avant de vous avoir vue et connue comme faire se doit... Il est fait pour vous comme vous êtes faite pour lui, et vous serez unis et conjoints malgré vents et marées, c'est moi qui vous le dis...

— Je veux le croire, ami Mordret; d'autant plus qu'à la suite de ce vilain songe, j'en ai eu un autre plus réconfortant...

— Ah! vous voyez, demoiselle, vous voyez!...

— Le courageux Chevalier à l'Epervier Blanc faisait des prouesses merveilleuses; les ennemis de son noble père et les siens tombaient comme mouches sous ses vigoureux coups, et, finalement, il faisait prisonnier le roi de Grèce, Brunissant.

Ce songe est plus raisonnable que l'autre, demoiselle, beaucoup plus raisonnable et beaucoup plus conforme à la vérité. Le preux Philippe est destiné à une merveilleuse gloire, et il a trop bien commencé pour ne pas continuer... Vous avez songé vrai en songeant qu'il avait vaincu les Grecs et fait prisonnier le roi Brunissant...

— N'est-ce pas, ami Mordret?...

— Sans nul doute, demoiselle.

— Malgré cela, mon ami, je veux avoir une assurance plus grande là-dessus, et je te prie de partir incontinent et d'aller voir en Grèce comme le vaillant Philippe de Madien se porte...

— J'irai, demoiselle, puisqu'il vous plaît que j'y aille, mais je crois ce voyage inutile...

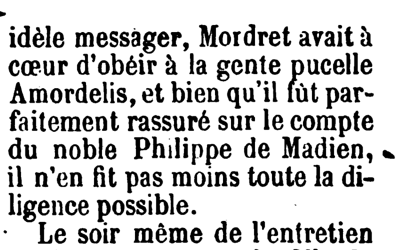
— Rien n'est inutile de ce qui doit contribuer à rassurer mon cœur enamouré, Mordret...

— Vous dites vrai, demoiselle, et je vais partir, sans faire céans un plus long séjour. Grâce à votre générosité et à celle du noble Chevalier à l'Epervier Blanc, qui m'a fait don du plus beau destrier qui soit au monde, je serai bientôt en Grèce... Je m'embarquerai demain là où il s'est embarqué lui-même, en la cité de Lapra, et, en suivant ainsi sa trace, je ne tarderai pas à le joindre. Ayez bon espoir en Dieu, demoiselle, il protége vos amours et veut votre bonheur...

— Pars, Mordret, et reviens vitement!

CHAPITRE XXVI

Comment Mordret, le fidèle messager d'Amordelis, partit pour aller savoir comment se portait le noble Chevalier au Blanc Epervier, et comment il arriva en Grèce au moment où le grand amiral venait de conquérir les villes de la côte.



idèle messager, Mordret avait à cœur d'obéir à la gente pucelle Amordelis, et bien qu'il fût parfaitement rassuré sur le compte du noble Philippe de Madien, il n'en fit pas moins toute la diligence possible.

Le soir même de l'entretien qu'il avait eu avec la fille du roi d'Afrique, il partait sans sonner mot à personne, et, le lendemain matin, il arrivait en la cité de Lapra, où il ne s'arrêtait que le temps nécessaire pour s'assurer d'un navire.

Le navire trouvé, il s'embarqua avec le magnifique destrier que lui avait donné le noble Philippe de Madien, et, sans qu'il s'en aperçût, sa pie, qui l'avait accompagné jusque-là, en voletant de loin en loin, s'embarqua en même temps que lui.

Le voyage fut heureux et rapide. Quelques jours après, Mordret était à Seph, un port où avait débarqué l'armée du noble amiral Regnault. Il sut alors qu'après avoir soumis cette cité, qui relevait du roi Brunissant, l'amiral s'était jeté sur Canah, une autre ville soumise au roi grec et qui l'était maintenant à lui.

De Canah, Mordret alla à Vasadaph, la troisième cité conquise par l'armée du grand amiral, qui, de Vasadaph, s'était incontinent rendue devant la ville de Cercueil, où se tenait le roi Brunissant avec la majeure partie de ses gens, tandis que l'autre partie était disséminée çà et là, dans d'autres cités, sous le commandement de cinq rois ses alliés.

Mordret alla à Cercueil, et sa pie le suivit, toujours sans qu'il s'en aperçût.

Une fois arrivé, il se reposa, car il était grandement fatigué, remettant à un moment plus opportun sa visite au noble Chevalier de l'Epervier Blanc. Il savait, pour l'heure présente, tout ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire que Philippe de Madien n'était ni mort ni blessé. C'était le plus important en effet.

Ce fut alors que, se reposant, sa pie voulut aussi se reposer, et qu'il s'aperçut qu'elle l'avait



suivi. Il en fut d'abord fort marri, craignant qu'il ne lui arrivât mal; puis il se résigna, comprenant qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Mais nous laisserons pour quelques instants le fidèle Mordret, et nous nous occuperons du grand amiral et de son fils Philippe de Madien.

CHAPITRE XXVII

Comment le grand amiral assiégea la ville de Cercueil, où se tenait le roi de Grèce Brunissant, et comment son fils Philippe échella ladite cité, qui fut prise.

Nul n'était surpris des merveilleuses prouesses de Philippe de Madien et de son frère Solot, parce que tout le monde s'y attendait; et cependant le Chevalier au Blanc Epervier s'était encore surpassé, tellement même que son nom volait maintenant de bouche en bouche, et que les gens du roi Brunissant le redoutaient autant que l'admiraient les gens du grand amiral Regnault. C'était grâce à cette terreur que répandait partout au-devant de lui le Chevalier de l'Epervier, que les cités vassales du roi Brunissant ne savaient pas résister, et qu'au lieu même de se laisser assiéger, la plupart d'entre elles s'empressaient d'envoyer leurs chefs au grand amiral, disant qu'elles voulaient désormais se ranger sous sa loi et non plus sous celle du roi des Grecs, qui avait si vilainement agi envers l'amiral Regnault.

La ville de Cercueil seule avait résisté, par cette excellente raison que le roi Brunissant était là, commandant encore, et comptant résister assez longtemps pour pouvoir être secouru par ses cinq alliés, le roi de Perse, le roi de Turquie, le roi de Samarie, le roi de Syrie et le roi de Hongrie.

Aussi tenait-il bon dans sa ville assiégée, et, depuis huit jours que le siége durait, rien n'avait pu le décider à faire une sortie contre les gens de l'amiral Regnault. Il préférait les laisser s'agglomérer là, se masser sur un point unique, de façon à ce que ses alliés les pussent mieux écraser.

Mais ces lenteurs n'étaient pas du goût de Philippe de Madien; tout au contraire, elles l'irritaient et lui mettaient le feu sous le ventre. Aussi, sans en sonner mot à son père, il réunit sous sa tente son frère aîné et les quatre vaillants chevaliers qui avaient si glorieusement combattu jusque-là; assavoir : Tartarin Savarin, Goubert de Ferrande, Pelvassin Cathus et Grimault du Ras, et il leur dit :

— Compagnons, le roi Brunissant nous brave : il faut le punir de son orgueil !

— Volontiers! dit Savarin Tartarin, qui était de toutes les fêtes.

— Volontiers! dit aussi Goubert de Ferrande.

— Nous le punirons lorsqu'il osera faire une sortie! dit Grimault du Ras.

— Et c'est justement ce qu'il ne fera pas! s'écria impatiemment Philippe.

— Il sera bien forcé de le faire, s'il ne veut pas mourir de faim avec ses gens, dit Pelvassin Cathus.

— Sans doute, dit Solot.

— Il ne sort pas, il ne sortira pas, vous dis-je! reprit Philippe. Et puisqu'il ne veut pas sortir, ce sera à nous d'entrer !...

— Sans doute, entrons! dit Goubert de Ferrande.

— Allons en deviser avec notre père, Philippe, dit Solot.

— Nenni point! répondit Philippe. Notre père, monseigneur Regnault, est un sage et prud'homme qui n'approuve pas les entreprises aventureuses, et la nôtre est du nombre... Or, si nous lui en parlons, il nous défendra d'y songer, et comme nous n'avons pas coutume de braver son autorité, nous lui obéirons, ce dont j'enragerais, pour ma part, grandement... Par ainsi, je suis d'avis de prendre sur nous la responsabilité de l'aventure... Si nous échouons, nous aurons trouvé là une mort glorieuse; si nous réussissons, monseigneur Regnault, notre noble père, n'aura pas le courage de nous condamner : il ne pourra que nous absoudre d'avoir agi sans son autorisation, ainsi qu'il a fait le jour où nous avons été proclamés vainqueurs des joutes...

— Cher frère, dit Solot, vous connaissez mon amitié pour vous, et vous savez, en outre, que ce n'est point par peur que je refuserais de me lancer avec vous dans une entreprise aventureuse... Mais ici, en vérité, je ne puis prendre sur moi de vous accompagner sans en avoir parlé à monseigneur notre père... Je ne veux pas que nous lui fassions ce chagrin de nous être exposés inutilement... S'il consent, et il consentira sans doute, je vous accompagnerai avec plaisir; mais s'il refuse...

— S'il refuse, interrompit vivement Philippe, il me faudra donc rester encore inactif, me rongeant les poings de colère, devant cette cité qui se gausse de nous derrière ses murailles! Non, tenez, mon beau frère, je me séparerai avec regret de vous en cette occurrence, mais je m'en séparerai; parce que j'ai résolu d'entrer dans cette maudite cité qui se tient coite et fait la morte, et que j'y entrerai, dussé-je y entrer seul!...

— Vous êtes bien décidé à faire cette insigne folie, cher frère? demanda gravement Solot.

— Folie tant qu'il vous plaira : oui, je la veux tenter!... répondit Philippe.

— Eh bien! nous la tenterons tous les deux!...

— Nous la tenterons tous les six! s'écrièrent les quatre chevaliers.

Philippe, attendri, se jeta dans les bras de son frère.

— Dites-moi donc ce que vous comptez faire, puisque je suis des vôtres? demanda Solot.

— Je vous le dirai volontiers, mon beau frère, répondit Philippe. Nous allons attendre la nuit. S'il fait clair de lune, nous remettrons la partie à un autre soir; mais si, comme je le crois, la nuit est noire, nous nous avancerons le long des murailles avec bon nombre de gens portant échelles et autres engins propres à l'escalade, et, une fois les échelles dressées, nous monterons sans bruit. Dieu et notre courage feront le reste!... Est-ce accepté ainsi?...

— C'est accepté, répondit Solot.

— C'est accepté, répondirent les quatre chevaliers, messire Tartarin, messire Goubert, messire Pelvassin et messire Grimault.

L'entreprise ainsi résolue, les quatre chevaliers s'en allèrent retenir secrètement chacun une centaine de leurs gens, dont la moitié devait monter à l'assaut et l'autre moitié rester au pied des murailles pour accourir et donner l'éveil aussitôt les portes de la cité ouvertes.

Puis on attendit la nuit.

Elle vint lentement au gré de l'impatience du vaillant Chevalier de l'Epervier Blanc, mais enfin elle vint comme viennent toutes les choses de ce monde lorsqu'on les attend. Une nuit sans étoiles et sans lune; une nuit noire à ne reconnaître personne, ni amis, ni ennemis.

Philippe et son frère Solot marchèrent en avant. Ils étaient suivis de très-près par leurs quatre fidèles compagnons et par les quatre cents hommes que ceux-ci avaient retenus pour cette expédition nocturne.

Les échelles furent appliquées avec précaution le long des murailles, et Philippe de Madien monta le premier aussi tranquillement que s'il se fût agi d'une partie de chasse. Il ne songeait qu'à sa dame et au bonheur qu'il aurait à la retrouver un jour.

Philippe était armé de pied en cap. Seulement, pour plus de sûreté, il s'était enroulé autour de son gantelet une masse d'armes d'un poids énorme, destinée à faire plus de besogne que son épée.

Il monta et arriva enfin au dernier échelon.

Derrière lui montaient silencieusement ses courageux compagnons. Devant lui, sur les fortifications de la ville, s'agitaient dans l'ombre des masses confuses. Philippe s'avança.

— Qui va là? s'écria un soldat qu'il heurta en chemin.

Philippe lui répondit par un coup de masse d'armes qui l'étendit raide mort sur le gazon du rempart.

Puis il s'avança.

Immédiatement derrière lui venait son frère Solot, et, derrière Solot, les quatre chevaliers et une partie de leurs gens.

Le cri de la sentinelle avait été entendu par ses camarades. Des rumeurs confuses se firent alors entendre de toutes parts; des torches allumées se montrèrent par milliers et vinrent éclairer les assaillants, fort heureusement, car ils eussent été exposés à se tromper et à se frapper mutuellement en croyant frapper sur des ennemis.

Ces lumières, d'ailleurs, ne causèrent nul trouble aux deux fils de l'amiral Regnault, pas plus qu'à leurs compagnons. Ils continuèrent à s'avancer, guidés par les vives clartés projetées par les torches. Un certain nombre d'assiégés s'en vinrent à leur rencontre et furent écrasés avant d'avoir reconnu leurs assaillants.

Mais tout à coup, une lumière plus vive étant venue frapper sur le heaume de Philippe, fit étinceler la merveilleuse enseigne qui s'y trouvait, et alors un cri d'épouvante se répandit par toute la cité :

— L'Epervier Blanc! l'Epervier Blanc! l'Epervier Blanc!...

La confusion se mit dans tous les cœurs. On crut que toute l'armée du grand amiral Regnault était déjà entrée à la faveur de la nuit, et chacun se mit à fuir dans toutes les directions.

Philippe de Madien et ses compagnons ne perdirent point de temps et voulurent profiter de cette panique générale.

— Aux portes, messire Goubert! aux portes, messire Tartarin! cria Philippe d'une voix forte.

Messire Goubert et messire Tartarin obéirent, et, pendant qu'ils prenaient le chemin des portes de la cité, suivis de leurs gens, Philippe et Solot, suivis de leurs deux chevaliers et d'une petite troupe de courageux compagnons, s'en allaient vers le palais du roi Brunissant.

Ce prince, réveillé en sursaut par les rumeurs d'effroi des soldats et des habitants, s'était habillé à la hâte pour aller s'assurer par lui-même de quoi il s'agissait, ne supposant pas un instant que ses ennemis fussent si près de lui.

Quand il fut détrompé, il n'était plus temps pour lui de songer même à se défendre.

— Roi Brunissant, lui cria Philippe en faisant tournoyer sa masse d'armes, je te châtie au nom de mon noble père, l'amiral Regnault de Madien!

Et la massue sanglante s'abattit rapidement sur la tête du roi des Grecs, qui tomba pour ne plus se relever.

Ce fut le coup de grâce : la ville entière, tremblante de peur, demanda merci.

CHAPITRE XXVIII

Comment Philippe requit son père de lui donner congé d'aller tenir les champs sans se renfermer plus longtemps dans les villes.



Goubert de Ferrande et Savarin Tartarin avaient fait vaillamment leur devoir, eux aussi. Les portes de la cité avaient été ouvertes, et ceux de leurs gens qui se trouvaient au dehors étaient entrés tumultueusement, et, à leur suite, le reste de l'armée de l'amiral.

Le succès était complet.

Au point du jour, quand l'amiral Regnault de Madien fut entré lui-même dans la

ville de Cercueil, avec les principaux d'entre ses chevaliers, il fut émerveillé d'un tel résultat, auquel il se refusait quasiment à croire, tellement il était inespéré.

Lors, il fit demander ses deux fils, se doutant bien, puisqu'ils n'étaient pas à ses côtés, qu'ils étaient pour quelque chose dans le triomphe de la nuit.

Philippe et Solot vinrent auprès de lui, et leur premier soin fut de mettre un genou en terre, car ils se sentaient coupables l'un et l'autre du crime de lèse-autorité paternelle.

— Relevez-vous! relevez-vous, mes chers enfants! s'écria le vieil amiral attendri. Votre modeste attitude de cette heure présente me dit quelle a été votre vaillante attitude cette nuit... C'est vous qui avez pris la cité : vous êtes donc absous... Vous l'étiez d'avance, mes nobles enfants, car vous n'avez plus besoin de moi l'un et l'autre pour vous guider : vous n'êtes plus aiglons, vous êtes de fiers aigles et vous pouvez voler de vos propres ailes aussi loin et aussi haut que vous voudrez, sans que j'aie le droit de m'y opposer... Je suis votre père et votre ami, non votre chef et votre maître... Je vous demande seulement, comme une grâce suprême, de ne pas prodiguer vos deux belles existences aussi facilement... Songez que vous avez devant vous de longues et glorieuses années à vivre : il ne faut pas, mes chers enfants, que ce soit moi qui vous survive!... Ce n'est ni le vœu de la nature ni celui de mon cœur... Soyez économes de votre précieux sang; ne tentez pas l'impossible!... Là où vous avez réussi une fois, vous pouvez bien échouer une seconde... Et alors, que deviendrait votre mère, si elle avait tout d'un coup à pleurer sur deux tombeaux?...

Philippe et Solot, émus de cette admonestation paternelle si tendre, embrassèrent avec affection les mains du noble amiral, qui les regardait tous deux avec mélancolie, tant ces deux belles fleurs lui paraissaient avoir été près d'être fauchées par l'impitoyable mort!

— Allons voir le roi Brunissant! s'écria-t-il, pour échapper à son attendrissement.

Partout, sur son chemin, le grand amiral recueillit les témoignages de soumission des habitants de Cercueil, qui tremblaient tous pour leur vie. Mais il leur fit grâce en ces termes :

— Allez en paix, manants et bourgeois : le Chevalier de l'Epervier Blanc vous a compris; il vous fait merci!...

— Dieu garde le Chevalier de l'Epervier Blanc! criaient les femmes et les vieillards.

— Dieu garde monseigneur Regnault de Madien! disait tout le monde.

Les clefs de la ville furent apportées bientôt sur un plat d'or, et offertes à l'amiral, qui les refusa, pour en faire présent à son fils Philippe.

Mais Philippe, à son tour, n'en voulut pas, disant :

— Sire, continuez votre besogne ici... Moi, je vais aller ailleurs, si cela vous plaît... Je ne veux pas me renfermer plus longtemps dans les villes... Je préfère tenir les champs, comptant vous servir mieux ainsi. Que mon cher frère Solot reste à vos côtés : un seul de nous deux vous suffira, me semble-t-il... Vous n'avez pas tout fait encore : il reste à combattre et à soumettre les rois alliés de Brunissant, lesquels pourraient bien revenir sournoisement nous surprendre, si nous n'y prenons garde!...

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous le souhaitez, mon beau fils, répondit le vieil amiral. Je vais rester en cette cité, m'y fortifiant, dans l'attente des prouesses que vous allez faire ailleurs. Que le ciel vous aide, mon cher fils!

— Que Dieu vous conserve, monseigneur! dit Philippe.

CHAPITRE XXIX

Comment le Chevalier de l'Epervier Blanc prit congé de son père, l'amiral Regnault de Madien, et s'en alla combattre les cinq rois alliés de Brunissant.

Ne voulant pas rester davantage dans la ville de Cercueil, Philippe choisit un nombre suffisant de gens d'armes et de chevaliers pour l'accompagner, et s'en alla à l'aventure, en compagnie de messire Tartarin Savarin et de messire Goubert de Ferrande.

Mordret, le messager de la gente pucelle qui avait nom Amordelis, le suivit à distance, sans qu'il s'en doutât. La pie suivit Mordret, voletant au hasard durant le chemin.

Après avoir chevauché pendant une journée, Philippe de Madien et sa troupe rencontrèrent une autre troupe, à la tête de laquelle marchaient cinq rois richement accoutrés.

— Chevaliers, leur cria Philippe du plus loin qu'il les aperçut, vous arriverez trop tard... Votre ami, le roi Brunissant, a reçu le châtiment qu'il méritait, et la ville de Cercueil s'est rendue au noble amiral Regnault de Madien!...

— Qui es-tu donc, toi, qui nous annonces une si fâcheuse nouvelle? demanda le roi de Perse.

— Ne le devinez-vous pas? demanda ironiquequement Philippe.

— Non, certes, répondit le roi de Turquie.

— Ne le voyez-vous pas à mon enseigne?...

— Ah! vous êtes le Chevalier de l'Epervier Blanc, dont la renommée court partout sur les ailes du vent?

— Vous avez dit juste!

— Eh bien! reprit le roi de Turquie, jure que que tu n'en as pas menti, et que le roi Brunissant, notre allié, est mort et sa ville prise!

— Volontiers!... Je vous jure, par la foi que je

dois à ma dame, que cette nuit, pendant le siége de la cité par les gens de l'amiral Regnault de Madi n, le roi Brunissant a été tué... Je vous dirai même de quelle mort il est mort, car c'est moi qui l'ai défait!...

— S'il en est ainsi, Chevalier de l'Epervier Blanc, nous allons nous en prendre à toi de ce désastre et de cette défaite.

— Je suis prêt, dit Philippe fièrement.

— Mais, comme il est inutile d'en punir d'autres que toi, nous te proposons de lutter avec chacun de nous, jusqu'à ce que tu sois mort ou que nous soyons vaincus!...

— Sire, refusez et combattons ces traîtres! dit vivement Goubert de Ferrande à Philippe.

Philippe sourit, et, sans répondre au bon Goubert, il dit au roi de Turquie, qui venait de lui parler :

— J'accepte votre proposition.

Ayant dit cela, le bel ami de la belle Amordelis prit du champ pendant que le roi de Turquie en prenait de son côté. Les deux troupes ennemies se retirèrent à l'écart, se surveillant mutuellement, prêtes à en venir aux mains en cas de trahison.

Les deux champions s'étaient donc éloignés pour prendre du champ. Quand ils jugèrent qu'ils étaient l'un et l'autre en point pour combattre, ils donnèrent carrière à leurs chevaux, et s'en vinrent avec impétuosité à leur mutuelle rencontre. Les lances volèrent en éclats, et les deux adversaires furent renversés violemment de dessus leurs destriers. Mais aussitôt, se relevant légèrement l'un et l'autre, ils se coururent sus, l'épée à la main.

Les chances ne furent pas longtemps égales. Le roi de Turquie était vigoureux et vaillant; mais l'âge pesait un peu sur lui et lui ôtait de son agilité, tandis que Philippe, jeune et intrépide, ne pouvait parvenir à se lasser. Le roi de Turquie tomba.

Philippe de Madien, qui avait l'épée levée sur sa tête, allait l'abaisser et en finir avec lui; mais, songeant à sa dame, il lui dit :

— Roi de Turquie, t'avoues-tu vaincu? Veux-tu être mien?... Il ne te sera fait aucun mal et imposé aucune condition honteuse.

— S'il en est ainsi, répondit le roi de Turquie, je te crie volontiers merci. Tu es un loyal chevalier : fais de moi ce que tu voudras.

Philippe lui tendit la main pour se relever, et le roi alla vers la petite troupe des chevaliers de la suite de son vainqueur.

Celui-ci, qui devinait bien que tout n'était pas dit et qu'il allait avoir fortement à besogner, s'empressa de remonter sur son cheval et de reprendre une lance pour combattre l'un des quatre rois qui restaient encore à vaincre.

Le roi de Hongrie s'avança à sa rencontre. Malheureusement, dès la première passe, il fut désarçonné et s'en alla rouler dans la poussière.

— Veux-tu recommencer, roi de Hongrie, lui demanda Philippe, qui ne le voyait guère disposé à cela.

— Je me rends à toi aux mêmes conditions que le roi de Turquie, répondit le roi de Hongrie.

Et il alla rejoindre son compagnon.

Philippe reprit du champ, et attendit, la lance en arrêt.

Le roi de Perse courut sus à lui, croyant en avoir facilement raison, autorisé qu'il était à croire cela par sa force extraordinaire. Le combat fut âpre et furieux. Tant plus ils allaient et tant plus ils semblaient prendre des forces nouvelles. L'herbe s'empourpra de leur sang et la prairie se couvrit des pièces de leurs armures. Un instant, et comme d'un commun accord, ils s'arrêtèrent pour souffler; puis ils recommencèrent, ayant hâte l'un et l'autre de finir cette dangereuse besogne.

A un moment, le vieux Goubert de Ferrande tressaillit. Il venait de voir l'épée du roi de Perse s'abaisser sur le défaut du haubert de Philippe. Mais Philippe avait habilement paré le coup, et, par contre, lui en avait porté un qui l'avait fait choir tout de son long par terre.

Le roi de Perse allait se relever; Philippe l'en empêcha en le menaçant de très-près de son épée. L'autre comprit qu'il n'avait plus rien à espérer : il se rendit.

Pendant que le roi de Perse allait rejoindre ses compagnons, Philippe se remit en selle, attendant les deux autres rois.

Certes, s'ils eussent eu du cœur au ventre, ils n'eussent pas hésité à venger la défaite de leurs trois compagnons, car les blessures reçues par le chevalier de l'Epervier lui enlevaient maintenant de ses forces. Mais ils redoutaient si fort de subir le sort des rois de Perse, de Turquie et de Hongrie, qu'ils abaissèrent leurs lances d'un commun accord, descendirent de leurs destriers et s'en vinrent s'agenouiller devant Philippe de Madien, ébahi d'un si prompt résultat.

— Chevalier au Blanc Epervier, dit le roi de Samarie, je te demande grâce et merci!

— Chevalier au Blanc Epervier, dit le roi de Syrie, je me reconnais pour tien : fais de moi ce qu'il te plaira!...

CHAPITRE XXX

Comment, après que les cinq rois eurent crié merci au Chevalier de l'Epervier, Mordret s'en vint le féliciter et lui dire enfin quelle était sa mie; et comment Philippe envoya vers elle les rois qu'il avait conquis.

Nous savons que Mordret avait assisté à toute cette affaire. Il avait passé par toutes les émotions de la crainte et de l'espérance, de la terreur et de la joie durant le combat du vaillant Philippe de Madien avec le roi de Turquie, avec le roi de Perse et de Hongrie. Pour un peu, même, il eût embrassé les rois de Samarie et de Syrie pour leur prompte soumission, qui mettaient fin à ses transes.

Lorsque tout fut terminé, et que les deux troupes, maintenant confondues, se mirent en marche



pour la ville de Cercueil, Mordret s'approcha de Philippe de Madien et lui dit à voix basse, de manière à n'être entendu que de lui :

— Seigneur, la dame qui était à pourvoir, et qui est désormais pourvue, vous salue !

— Mordret! s'écria Philippe avec joie. Ah ! c'est le ciel qui t'envoie vers moi, mon ami !... Je me demandais comment je m'y prendrais pour envoyer ces cinq rois conquis par moi à la souveraine de ma vie... Ce sont des esclaves dignes d'elle... Mais comment arriveront-ils jusqu'à elle, si je ne sais comment elle se nomme?...

— Rien de plus juste, seigneur Philippe ; aussi vais-je vous révéler ce que j'avais mission de vous cacher jusqu'à nouvel ordre...

— Ainsi, demanda vivement Philippe, elle se nomme?...

— Elle a nom Amordelis, répondit Mordret.

— Amordelis !

— Oui, et elle est la fille du roi d'Afrique.

— Ah ! mon ami, combien je te remercie de ce que tu m'apprends là !... Amordelis!... Amordelis!.. O ma dame de beauté ! O ma souveraine bien-aimée !

— Ainsi donc, demanda Mordret, vous comptez lui envoyer ces cinq rois conquis par vous?...

— Dès aujourd'hui, répondit Philippe; dès aujourd'hui, ou plutôt dès demain, car la journée est avancée et nous n'arriverons à Cercueil que dans la moitié de la nuit... Mais ils partiront demain, et tu les accompagneras, ami Mordret.

— Bien volontiers, seigneur Philippe, heureux d'avoir à remplir un pareil message.

Tout en devisant ainsi de choses et d'autres, les deux troupes arrivèrent, assez avant dans la soirée, dans la ville assiégée et prise la veille.

Vous jugez de l'accueil que l'amiral fit à son vaillant fils. Ce fut un concert de louanges qui eussent pu tourner la tête et le cœur du jeune Chevalier de l'Epervier Blanc, s'il n'eût eu le cœur et la tête occupés des perfections de la belle Amordelis, que cependant il n'avait pas encore vue, à son grand chagrin.

Un souper fut organisé vitement en l'honneur de cette nouvelle victoire, et, tout le temps qu'il dura, il ne fut question que des merveilleuses prouesses du Chevalier de l'Epervier.

Vers la fin du repas, comme chacun se disposait à regagner son logis, le vieil amiral demanda à son fils où il comptait présentement aller :

— Sire, répondit Philippe, je désire présentement retourner avec vous à Lapra, pour embrasser ma mère...

— C'est une bonne pensée et je t'en sais gré, mon beau fils, dit le vieil amiral. Nous partirons ensemble dans deux ou trois jours.

CHAPITRE XXXI

Comment, au moment où Mordret prenait congé du Chevalier de l'Epervier Blanc, la pie entra en voletant par la fenêtre ouverte et s'empara d'un diamant appartenant à Philippe.



Dès le lendemain, de grand matin, Philippe de Madien manda aux cinq rois qu'il avait conquis la veille, qu'ils eussent à se préparer à accompagner un sien serviteur qui les conduirait là où ils devaient aller et où il les rejoindrait probablement un jour.

Les rois répondirent qu'ils étaient prêts à obéir à tout ce qu'il plairait au Chevalier de l'Epervier Blanc de leur commander.

Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs, Philippe appela secrètement Mordret auprès de lui, dans la chambre qu'il occupait dans le palais du feu roi Brunissant.

La fenêtre était ouverte, car il faisait une chaleur extrême. Philippe était assis, rêvant à Amordelis, et regardant avec amour l'enseigne brodée par ses mains adorées. Il venait de placer précisément sur un meuble, à portée de sa main, différents joyaux d'un grand prix, parmi lesquels était un merveilleux diamant qui lui avait été donné par sa mère à l'issue des joutes dans lesquelles il avait été tant de fois vainqueur.

Mordret vint. Philippe et lui s'entretinrent pendant quelques instants cependant, l'un questionnant et l'autre répondant. Philippe avait tant de choses à apprendre sur Amordelis, la gente pucelle, dont il était le chevalier!...

Pendant qu'ils devisaient ainsi, la pie du héraut d'Amordelis, qui n'avait pu suivre son maître par le chemin ordinaire et qui cherchait à le rejoindre par n'importe quel chemin, la pie entra en voletant, sans que ni Mordret ni Philippe s'aperçussent d'abord de sa présence. Quand elle fut dans la chambre, elle fureta de l'œil, à droite et à gauche, comme font ces sortes d'oiseaux-là, et apercevant le gros diamant de Philippe qui reluisait comme le plus pur cristal, elle se précipita dessus avec un petit cri de joie, et l'emporta dans son bec, en prenant, pour s'en retourner, le chemin qu'elle avait pris pour venir.

En voyant disparaître ce précieux diamant auquel il tenait tant, le premier mouvement de Philippe avait été d'appeler, de courir, de crier.

Mais Mordret, qui avait reconnu le larron, lui dit en souriant :

— Quoi que ce soit qu'elle vous ait enlevé, seigneur Philippe, cela vous sera rendu : c'est la pie de ma dame Amordelis, laquelle m'a suivi jusqu'ici et n'a pas voulu me quitter... Je retrouverai

ce qu'elle vous a dérobé, je vous le répète, car je sais où elle a l'habitude d'enfouir tous ses larcins.

—Si tu le retrouves, ami Mordret, dit le Chevalier de l'Epervier, tu prieras la belle Amordelis de l'accepter en mon nom ; car c'est un merveilleux diamant qui me vient de ma mère et qui ne saurait être mieux placé qu'entre les belles mains de la belle princesse, fille du roi d'Afrique.

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, répondit le héraut.

— Et maintenant, pars, ami Mordret, et assure ma dame et souveraine maîtresse que je n'ai et n'aurai jamais qu'elle au monde.

— Je n'y manquerai pas, seigneur Philippe.

Et ayant dit cela, le messager d'Amordelis prit congé du Chevalier de l'Epervier Blanc, qui resta tout songeur lorsqu'il fut parti.

Bientôt Mordret et les cinq rois se mirent en marche, chevauchant vivement, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à s'embarquer au port de Seph. De là, un navire les transporta sans malencontre à Lapra, où ne devait pas tarder à se rendre l'amiral Regnault de Madien.

De Lapra, Mordret et les cinq rois conquis chevauchèrent jusqu'à la ville où séjournait Menoys, roi d'Afrique. Là, le premier soin du héraut, après avoir présenté à Amordelis le diamant volé par sa pie, fut de lui présenter, ainsi qu'au prince son père, les cinq rois conquis.

— De la part du noble et courtois Chevalier de l'Epervier Blanc ! dit-il.

— Voilà un bien vaillant chevalier, certes, s'écria le roi Menoys. Je n'entends parler de tous côtés que de lui... Je compte bien le voir un jour à ma cour, bien qu'il ait défait quelques-uns de mes amis...

— Sire, reprit Mordret, j'ignore si le Chevalier de l'Epervier Blanc viendra jamais à votre cour; en tout cas, il vous prie d'accepter comme vôtres ces cinq rois qu'il a loyalement conquis, et qu'il vous offre en témoignage de l'estime qu'il a de votre personne et de celle de la princesse votre fille.

— J'en suis d'autant plus fier, dit Menoys, que d'ici à quelques jours doivent venir huit hauts et puissants princes, et, qu'en leur honneur, je veux donner des fêtes que la présence de ces cinq rois conquis contribuera sans doute à rehausser encore.

Menoys attendait, en effet, d'un jour à l'autre, les huit rois de Pouille, d'Arabie, de Crête, d'Arménie, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie, lesquels, sur la foi de la renommée, qui proclamait la haute beauté de la princesse Amordelis, avaient envoyé des ambassadeurs pour la demander en mariage, et, après la réception de ces ambassadeurs, avaient voulu venir faire eux-mêmes leur demande.

CHAPITRE XXXI

Comment le roi d'Afrique voulut forcer sa fille Amordelis à choisir pour mari l'un des huit rois de Pouille, d'Arabie, d'Arménie, de Crète, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie.



Une fois que les huit rois de Pouille, d'Arabie, de Crète, d'Arménie, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie furent arrivés, le roi Menoys alla au-devant d'eux, accompagné des cinq rois que Philippe avait envoyés vers sa fille, assavoir, le roi de Perse, le roi de Turquie, le roi de Samarie, le roi de Syrie et le roi de Hongrie, et il les festoya comme il convenait.

Mais cette fête, que le roi Menoys, son père, faisait à ces huit princes étrangers, était loin de réjouir la gente pucelle Amordelis, qui ne songeait nuit et jour qu'à son cher Philippe de Madien. Elle se douta bien du motif de leur venue à la cour de son père, et elle en devint si mélancolieuse et si troublée, qu'elle s'enferma dans sa chambre sans en vouloir bouger.

Le roi d'Afrique, apprenant cela, alla vers elle.

— Qu'avez-vous, ma fille? lui demanda-t-il. Souffrez-vous donc ?

— Sire, répondit Amordelis, je suis prise par une fièvre telle qu'à peine si je me puis mouvoir ni tourner...

— Cela vous est venu du chaud que vous avez eu, puis du froid que vous avez ensuite ressenti... Mais ce n'est pas là chose qui doive vous faire garder le lit; tout au contraire, il faut vous agiter de votre mieux; ce qui est venu par le danser s'en retournera par le danser... Or donc, ma fille, levez-vous et venez festoyer ces puissants seigneurs qui sont arrivés en cette ville exprès pour vous voir... Vous les regarderez tous avec attention, et vous choisirez celui que vous aimerez le mieux.

— Sire, répliqua Amordelis, je les tiens tous pour vus et bien vus, car ils me plaisent tous autant...

— Comment ! s'écria le roi Menoys, est-ce donc là marchandise qu'on doive mettre au même prix?

— Je sais, monseigneur mon père, qu'ils sont tous si bons et si beaux qu'on ne doit pas en priser un moins haut que l'autre.

Le roi d'Afrique réfléchit pendant quelques instants, puis il reprit :

— Belle fille, je vous ai souventes fois dit que je suis d'âge ancien et que je ne puis guères porter tout seul la lourde charge que j'ai... Par ainsi, faites votre choix parmi ces huit rois venus en ma cité en votre intention; voyez celui d'entre eux que vous voulez prendre à mari, ou, si vous ne le choisissez pas à votre plaisir, je le choisirai alors au mien.

— Sire, répondit Amordelis, je suis votre fille, ce qui est une excelleute raison pour que vous fassiez de moi à votre guise... Mais je dois vous déclarer que je n'ai rien de plus cher au monde que le soin de votre repos, et si vous me donnez à l'un de ces huit rois étrangers, c'est vouloir la destruction de votre pays, car les sept autres refusés voudront s'en venger sur nous du choix que j'aurai pu faire, comme si je les pouvais épouser tous les huit!...

— Au nom de Dieu! fille, vous dites vrai, s'écria le roi Menoys; mais je les ai fait venir ici pour qu'ils vous vissent, et ils vous verront, car parfaite amour ne peut survenir entre homme et femme sans qu'il y ait eu vue d'œil et échange de regards... Il est impossible que sur ces huit-là, il n'y en ait pas un qui vous plaise... Quand vous l'aurez choisi, les autres, qui sont sages et loyaux, et qui savent bien que vous ne pouvez en épouser qu'un, ne le prendront pas en déplaisir, car nous leur dirons que nous ne les avons pas fait venir pour les marier, mais bien pour assister à vos noces...

— Mon cher père, je n'ai pas présentement désir de me marier, dit Amordelis à bout de raisons.

— Ce désir vous viendra, ma fille, repartit Menoys, lorsque vous aurez pu juger par vos yeux de la beauté et de la richesse de ces huit prétendants.

— Je n'en aimerai aucun, je vous le jure, mon père, s'écria Amordelis désespérée.

— L'indifférence amoureuse n'est pas de votre âge, ma fille, et si ce sont des préventions qui vous font parler ainsi que vous le faites, je vous répète que vous en reviendrez, quand vous aurez vu les huit rois qui vous veulent prendre à femme...

CHAPITRE XXXIII

Comment la gente pucelle Amordelis fut forcée de voir les huit rois qui prétendaient l'avoir à femme, et comment le fidèle Mordret, sans en rien dire à la princesse, alla prévenir Philippe de Madien.

Amordelis, malgré qu'elle en eût, dut se résigner à aller en la salle où son père désirait qu'elle allât, pour faire accueil aux huit rois venus à Damas tout exprès pour elle.

Quand elle parut, pâle et languissante comme un lis, mais toujours éblouissante de beauté sous sa pâleur et sous son voile d'alanguissement, ce furent des cris d'enthousiasme à n'en plus finir.

— Perle de l'Orient! s'écria le roi d'Ethiopie émerveillé.

— Etoile du ciel! s'écria le roi d'Etrurie, non moins émerveillé que le roi d'Ethiopie.

— Fleur du paradis! s'écria le roi d'Arabie, non moins émerveillé que le roi d'Ethiopie et que le roi d'Etrurie.

— Perle! étoile! fleur! s'écria le roi d'Arménie, ne trouvant d'autres comparaisons que celles de ses rivaux pour louer dignement cette merveilleuse pucelle.

Quant aux rois de Pouille, de Crête, d'Egypte et de Tartarie, leur admiration était telle, qu'ils ne pouvaient parler. Peut-être qu'au fond Amordelis préférait encore leur silence aux hyperboles des quatre premiers princes, quoiqu'elle ne fît pas plus de cas des uns que des autres, uniquement préoccupée qu'elle était de son cher Chevalier au Blanc Epervier.

L'accueil qu'elle fit aux huit rois se ressentit donc naturellement de cette unique préoccupation; mais aucun d'eux n'y prit garde et ne s'en scandalisa, prenant sans doute sa froideur pour de la timidité. Aussi mangèrent-ils de bon appétit au souper qui suivit cette présentation.

Amordelis était toute mélancolieuse, ne sachant que devenir en cette pénible extrémité, surtout en l'absence de son fidèle serviteur Mordret, absence qu'elle ne s'expliquait pas et qui la chagrinait autant que la présence des huit rois prétendants à sa main.

Où était donc le fidèle Mordret?

Mordret avait vu venir les huit ambassadeurs des huit rois, et il avait appris la cause de leur venue à Damas. Mordret était trop reconnaissant de l'amitié que lui avaient témoignée la princesse Amordelis et le prince Philippe de Madien, pour ne pas les aider de tout son pouvoir en cette occurrence. En conséquence, pendant que le vieux roi Menoys festoyait les ambassadeurs en attendant qu'il festoyât les rois qui les avaient dépêchés vers lui, le fidèle messager s'était empressé de quitter Damas et de se rendre à Lapra pour prévenir Philippe de Madien, qui, heureusement, y était arrivé avec son père et une partie de l'armée. Là, il lui avait tout raconté, en ne lui célant aucun détail et en lui conseillant, avec tout le respect qu'il lui devait, de se hâter pour ne pas arriver trop tard.

— La belle princesse Amordelis vous aime et n'aime que vous au monde, avait-il ajouté; mais un père est un père, et lorsque ce père est roi, il peut tout sur sa fille!...

———



CHAPITRE XXXIV

Comment le noble et puissant Philippe de Madien s'en vint voir sa mie, déguisé en marchand.

En apprenant cela, Philippe de Madien résolut d'aller voir les choses par lui-même. Il partit seul, en habit dissimulé, sans compagnie aucune, ne menant pas grand bruit, et il marcha tant et si bien, qu'il arriva en la ville de Damas, où personne ne soupçonna sa présence, pauvrement accoutré comme il l'était.

D'abord il alla à l'hôtel d'un orfévre, lequel avait à foison de beaux colliers d'or, de plaisantes fermailles et de riches pierreries, et lui en acheta environ pour six mille besants d'or. Quand il eut ces merveilles, il les enveloppa chacune à part, les mit dans une très-belle boîte, et, cela fait, s'en alla à la cour du roi Menoys.

Là, il trouva une des dames de la gente princesse Amordelis, à laquelle il dit :

— Demoiselle, je suis un pauvre marchand étranger... Si vous connaissez céans quelqu'un qui ait envie de belles pierreries, je vous prie de me le dire, et je vous donnerai en récompense un gros diamant.

La demoiselle, heureuse de l'aubaine, s'en alla raconter la chose à sa maîtresse, la princesse Amordelis, qui consentit à recevoir ce pauvre marchand de si riches choses.

Philippe monta, le cœur battant, et quand il fut dans la salle où se tenait sa mie et qu'il la vit si belle, il se sentit pâlir et tomba quasiment en pamoison.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda la princesse avec intérêt et de sa plus douce voix.

Comme Philippe ne répondait pas, Amordelis commanda qu'on allât lui chercher à manger et à boire pour le réconforter, et, en attendant qu'il eût terminé, elle se réfugia dans sa chambre à coucher pour songer à son cher chevalier.

— Quand vous vous serez réconforté, mon ami, dit-elle à Philippe, rougissant et pâlissant sous son regard, vous viendrez me rejoindre en cette chambre où je vais... Là, vous me montrerez vos joyaux, et j'en choisirai quelques-uns...

Philippe ne sut que répondre. Il s'inclina tout confus.

— C'est bien la princesse Amordelis? demanda-t-il en tremblant. C'est bien la fille du roi d'Afrique ?...

— Oui, certes, lui répondit la demoiselle, elle seule ici a le droit de porter ce nom et ce titre... Mais mangez donc, mon brave homme, ajouta-t-elle en voyant que Philippe restait la bouche ouverte devant la porte par laquelle Amordelis venait de sortir.

Il but et mangea, mais du bout des lèvres seulement, ébloui qu'il était par la merveilleuse beauté de sa mie. Il l'avait rêvée belle, certes, mais non aussi belle qu'elle venait de se révéler à lui.

Enfin, lorsqu'il se fut réconforté, et il n'y mit pas un long temps, il pria la demoiselle de vouloir bien le conduire auprès de la princesse Amordelis.

La demoiselle le conduisit, puis elle se retira.

— Entrez, mon ami, dit Amordelis.

Quand Philippe de Madien, le preux et vaillant chevalier, qui ne redoutait rien, se vit seul dans cette chambre à coucher de la princesse Amordelis sa mie, il se mit à trembler de tous ses membres. Pour un peu, il serait tombé pâmé.

Cependant, comprenant que son trouble finirait par devenir suspect pour celle aux yeux de laquelle il voulait rester inconnu, Philippe se remit petit à petit, et, ouvrant la boîte qu'il avait apportée, il étala sur une table les beaux colliers d'or, les plaisantes fermailles, les riches pierreries qu'elle contenait.

Amordelis regarda d'abord curieusement toutes ces merveilles d'orfévrerie ; puis, malgré elle, songeant qu'elles ne devaient servir qu'à la rendre plus désirable encore aux yeux des huit rois prétendants, elle les repoussa doucement de sa belle main dédaigneuse, et se remit à songer à son cher Philippe, oubliant le marchand qui était devant elle.

Le marchand, en revanche, ne l'oubliait pas. Il était tout yeux pour chacun des mouvements qu'elle faisait avec cette grâce souveraine qu'elle apportait dans chacune de ses actions. Aussi, lorsqu'elle avança la main pour repousser la boîte où étaient les joailleries, qui ne la tentaient plus, Philippe aperçut-il à son doigt le diamant qui lui avait été dérobé par la pie de Mordret.

Il tressaillit et ne put s'empêcher de dire :

— Vous avez là, ma dame, un diamant merveilleux !...

— En effet, répondit languissamment Amordelis, il est très-beau, et pas un seul de tous ceux que vous avez dans votre boîte ne le peut valoir pour moi... Aussi j'y tiens comme à la vie, non à cause de sa valeur, qui, cependant, doit être fort grande, qu'à cause du souvenir qu'il me rappelle...

— Il vous rappelle un souvenir, madame? demanda Philippe de Madien, qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes, tant l'émotion qu'il éprouvait était forte.

— Oui ! murmura Amordelis avec un soupir, et oubliant qu'elle parlait à un marchand d'orfévreries, j'y tiens à cause du vaillant chevalier auquel il a appartenu avant de m'appartenir...

— Un vaillant chevalier, madame ?

— Le plus vaillant, le plus courtois, le plus loyal, le plus noble, celui que j'aime plus que toute chose au monde ! dit la gente pucelle, entraînée par son ardeur amoureuse.

Philippe de Madien fut sur le point de se trahir

— Amordelis! Amordelis! Amordelis! murmura-t-il en se retirant petit à petit pour ne pas laisser voir son émotion à la princesse, et aussi pour la laisser rêver à lui tout à son aise.

Quand il sortit de la chambre à coucher de la gente pucelle, les demoiselles l'entourèrent pour lui demander ce que leur maîtresse lui avait acheté, et s'il était content.

— Content? Oh! certes, oui, je le suis! répondit Philippe, dont le cœur débordait en effet de joie.

— Vous m'avez promis un diamant? lui dit la demoiselle qui l'avait introduit dans le palais.

— Prenez tout ce que vous voudrez! répondit-il en lui ouvrant la boîte.

CHAPITRE XXXV

Comment Philippe de Madien combattit tour à tour les huit rois qui étaient venus demander Amordelis à femme, et comment les huit rois s'en allèrent.

En célant toujours avec soin sa personne, Philippe de Madien, après être parti sans dire un mot, s'en alla loger dans une hôtellerie.

Or, le roi d'Afrique avait fait proclamer partout joutes et tournois en l'honneur des huit princes qui étaient venus lui demander sa fille Amordelis, lesquels princes devaient eux-mêmes prendre part à ces joutes dans lesquelles ils comptaient bien être vainqueurs.

C'était précisément le lendemain que devait avoir lieu la première.

Philippe de Madien, alors, prit une armure commune, un haubert de simple chevalier, en ayant soin cependant de placer à son heaume l'enseigne dont il avait juré de ne se séparer jamais. Seulement, comme elle l'eût trahi trop vitement, il la couvrit d'un voile sombre.

Ainsi vêtu, ayant en outre épée et lance comme il convenait, il monta sur un vigoureux cheval couvert de parements vulgaires, et s'en alla sur les lices.

La foule s'y portait depuis le matin, attirée par la réputation de vaillance des huit rois. Des échafauds étaient dressés tout à l'entour, tant pour le roi Menoys et la princesse sa fille, que pour les princes et dames de sa cour.

Les hérauts d'armes déclarèrent les lices ouvertes, et chacun des huit rois y jouta tour à tour contre tous les chevaliers qui se présentèrent, et qui tous furent défaits, aux applaudissements du roi et de la foule.

La belle princesse Amordelis, seule, restait froide au milieu de cet enthousiasme général excité par la haute chevalerie des rois de Pouille, d'Arabie, de Crète, d'Arménie, d'Egypte, de Tartarie, d'Etrurie et d'Ethiopie.

— Ah! si le vaillant Chevalier à l'Epervier Blanc était là! murmurait-elle.

Les cinq rois de Perse, de Turquie, de Samarie, de Syrie et de Hongrie, en disaient autant qu'elle, pour des raisons différentes; car si Amordelis savait par la renommée ce que faisait le bras de Philippe de Madien, trois d'entre eux le savaient par eux-mêmes.

Les huit rois, fiers de leurs prouesses, attendaient que les chevaliers se présentassent. Mais les chevaliers ne se hâtaient pas de se présenter, l'exemple des précédents ne les encourageant pas à le faire.

Au moment où la gente pucelle murmurait, pour la dixième fois peut-être :

— Ah! si le Chevalier de l'Epervier Blanc était là!...

Philippe de Madien se présenta!

D'abord, on ne crut pas devoir s'intéresser à lui, tant il avait chétive allure sur son grand cheval, et tant ses harnais avaient pauvre mine.

Cependant, comme aucun autre que lui ne se présentait et que les huit rois ne pouvaient refuser de combattre, ayant vaincu jusque-là, l'un d'eux se résigna à pousser son cheval à la rencontre du chevalier inconnu.

C'était le roi de Pouille.

Mais il n'y alla qu'avec mollesse et avec une sorte de mépris pour l'adversaire qu'il allait combattre là.

Mal lui en advint de ce dédain, car Philippe de Madien, qui y allait de franc jeu et qui se tenait sur ses gardes, le renversa net sur le sable, dès la première rencontre, au grand étonnement des huit rois, y compris celui qui venait d'être si vilainement renversé.

Ayant fait cela, Philippe alla reprendre du champ le plus tranquillement du monde, pour donner le temps à son adversaire de se relever.

Le roi de Pouille se releva, en effet, et remonta furieux sur son cheval, qu'il éperonna avec rage. Mais sa colère le servit aussi mal que son mépris. Il fut de nouveau forcé de vider les étriers, à sa grande confusion et au grand ébahissement de tout un chacun.

Cette fois, il ne put se relever et on dut l'emporter hors des lices.

Pendant ce temps, Philippe de Madien s'était remis en place, attendant.

Au roi de Pouille succéda le roi d'Arabie.

— Celui-là va venger l'autre! disait-on de tous côtés.

Le roi d'Arabie alla tomber sur la poussière à la place même où était tombé le roi de Pouille.

Au roi d'Arabie succéda le roi de Crète.

— Le chevalier inconnu va être châtié! dit le bon roi Menoys à sa fille Amordelis, qui commençait à prendre intérêt à la joute.

— Je ne crois pas, monseigneur, répondit la gente pucelle.

Amordelis avait grandement raison de ne pas croire, car le roi fit exactement ce qu'avaient fait les deux autres.

Au roi de Crète succéda le roi d'Arménie.

Le roi d'Arménie eut le même sort que le roi de Crète, qui avait eu le même sort que le roi d'Arabie, qui avait eu le même sort que le roi de Pouille.

La foule cessait d'applaudir les rois pour applaudir l'humble chevalier qui, sans avoir l'air d'y toucher, désarçonnait les plus robustes et les plus chevaleureux. Et chacun se demandait avec curiosité qui il pouvait être, et personne ne se répondait, bien entendu.

Le roi d'Egypte succéda au roi d'Arménie ;

Le roi de Tartarie au roi d'Egypte;

Le roi d'Etrurie au roi de Tartarie.

Et tous trois eurent à se reprocher la défaite qu'avaient eue à se reprocher les quatre premiers princes.

Vint le huitième et dernier roi, le roi d'Ethiopie.

Celui-là avait plus de vaillance, de force et d'orgueil que les autres. Il était d'autant plus heureux d'arriver ainsi le dernier, que cela lui permettait de triompher doublement. D'un côté, il n'avait plus de rivaux à redouter dans ses prétentions sur Amordelis, car ils avaient été vaincus honteusement sous ses yeux. D'un autre côté, venant ainsi le dernier, il profitait de l'état de faiblesse et de fatigue dans lequel devait indubitablement se trouver le chevalier inconnu, car il ne pouvait avoir mis hors de combat sept adversaires sans avoir éprouvé en somme une grande fatigue.

Le roi d'Ethiopie était donc sûr d'avance de sa double victoire. Et de fait, dès la première passe, Philippe faillit lui donner raison, en chancelant sous le coup de sa lance. Mais il se remit vitement, et, en revenant, il lui fit à son tour une surprise désagréable en l'enlevant du bout de sa lance au-dessus de son cheval et en le laissant tomber sur le sol.

Des applaudissements enthousiastes se firent entendre de toutes parts.

— Ah! s'il avait l'enseigne qui m'est aujourd'hui si chère, murmura Amordelis, je croirais volontiers que c'est mon doux ami Philippe de Madien!...

— L'Epervier Blanc est seul capable de tant de vaillance! murmuraient les cinq rois conquis par lui à la suite du siége de la ville de Cercueil.

Le roi d'Ethiopie ne se tenait pas pour vaincu; il se releva avec plus de rage que jamais et se rua sur Philippe, l'épée à la main.

Les coups retentissaient sonores sur les armures qui étincelaient au soleil d'une merveilleuse façon. Les hauberts se démaillaient pièce à pièce, les épées s'ébréchaient, le sang coulait de part et d'autre.

Le roi d'Ethiopie, qui sentait ses forces se retirer de lui, résolut d'en finir tout d'un coup. Il prit son épée à deux mains et la leva sur la tête de Philippe.

Amordelis poussa un cri.

Au même instant, l'épée du roi d'Ethiopie s'abaissa sur le heaume de Philippe, qui eût dû avoir la tête fendue jusqu'aux oreilles, ainsi que s'y attendait bien le roi d'Ethiopie. Il n'en fut rien; l'épée entama seulement la calotte de fer, et, passant sur le timbre, coupa net le voile qui cachait l'enseigne, laquelle étincela alors au soleil.

— Le Chevalier de l'Epervier Blanc! s'écria Amordelis, éperdue.

— L'Epervier Blanc! l'Epervier Blanc! répéta la foule avec frénésie.

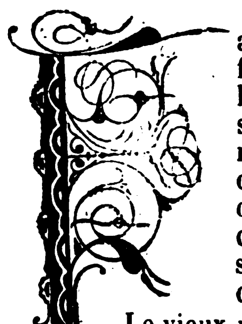
Cette rumeur déconcerta le roi d'Ethiopie, et son épée s'arrêta dans sa main, ce qui permit à Philippe de lui poser la sienne sur la gorge, en lui criant :

— Roi d'Ethiopie, vous avouez-vous vaincu, et renoncez-vous à épouser la belle princesse Amordelis?

— Oui, certes, eut à peine le temps de répondre le roi d'Ethiopie, qui commençait à étouffer.

CHAPITRE XXVI

Comment Philippe de Madien alla prendre la fille du roi d'Afrique sur l'échafaud, et comment le roi fut joyeux de voir Philippe désarmé.



aute de combattants, la joute fut terminée, et pendant que les rois vaincus se retiraient sans sonner mot, comprenant que le plus sage était de partir incontinent, Philippe de Madien se rendit sur l'échafaud royal, où l'attendait si impatiemment la belle pucelle Amordelis.

Le vieux roi Menoys ne l'attendait pas avec moins d'impatience.

— Sire, dit Philippe en ployant le genou devant le père de sa mie, huit rois sont venus à Damas pour épouser la princesse Amordelis, votre bien-aimée fille?..

— Vous dites vrai, vaillant chevalier, répondit le roi d'Afrique.

— Mais, Sire, reprit Philippe de Madien, vous ne pouvez donner votre fille, la plus merveilleuse des créatures, à des princes qui ont subi devant tout votre peuple la honte d'une défaite!...

— Sans doute, vaillant chevalier; mais...

— Or, comptez, s'il vous plait, avec moi, Sire.

— C'est inutile...

— Je trouve la chose bonne, Sire, et si vous ne vous y opposez pas, je vais compter... D'abord s'est présenté le roi de Pouille...

— Le roi de Pouille, en effet...

— Il a été défait...

— J'en conviens, et même un peu vite...

— Après le roi de Pouille, le roi d'Arabie...

— Le roi d'Arabie a subi le même sort...

— Puis le roi de Crète.

— Le roi de Crète aussi...
— Puis le roi d'Arménie.
— Le roi d'Arménie aussi...
— Puis le roi d'Egypte, ce qui fait cinq, si je sais bien nombrer.
— Vous nombrez à merveille, vaillant chevalier!
— Puis le roi de Tartarie, ce qui fait six.
— Le roi de Tartarie a été vaincu aussi, vous dites vrai!...
— Puis le roi d'Etrurie, ce qui fait sept.
— Le roi d'Etrurie, comme les autres, vous avez raison!
— Et, finalement, le roi d'Ethiopie.
— Ah! celui-là s'est courageusement défendu!
— Sans doute, Sire, mais il a été vaincu comme les autres, et, comme les autres, il est indigne d'avoir à femme la belle et vertueuse princesse Amordelis, votre fille... D'ailleurs ils sont partis...
— Les huit rois sont partis!
— Sinon huit, du moins sept, Sire, car le roi d'Ethiopie ne peut pas se mettre en route présentement, à cause des blessures qu'il a reçues dans le combat.
— Mais, dit le vieux roi Menoys, si vous avez rendu impossible le mariage de l'un de ces huit princes avec ma fille, comment vous y prendrez-vous pour l'en dédommager?
— En la suppliant à genoux de m'accepter pour son mari! répondit le Chevalier de l'Epervier.
— Vous?...
— Oui, Sire, moi!
— Et qui êtes-vous pour oser prétendre à cet honneur?...
— Je suis le Chevalier de l'Epervier Blanc, et j'ai nom Philippe de Madien, répondit le jeune homme en ôtant son heaume et en montrant sa belle physionomie si fière et si loyale.

A son tour, Amordelis se sentit remuée jusques au fond de l'âme par l'aspect de son doux ami Philippe. Elle l'avait imaginé beau, mais non aussi beau qu'il se révélait en ce moment à elle.

— O monseigneur mon père, dit-elle en suppliant au roi d'Afrique, c'est lui seul que je veux jamais épouser!
— Et tu l'épouseras! répondit joyeusement le vieux Menoys, car il est aussi digne de toi que tu es digne de lui. Tu l'aimes mieux que les huit autres, à ce qu'il paraît?
— Oui, mon cher père! Oui!
— Eh bien! moi, je l'aime mieux!

CHAPITRE XXXVII ET DERNIER

Comment Philippe fut couronné roi de Pothamée et épousa la belle Amordelis.

Bientôt on revint au palais, au milieu d'un cortège enthousiaste. Chacun se pressait pour mieux voir ce vaillant et beau Chevalier de l'Epervier Blanc, qui, quoique si jeune, avait déjà fait tant de glorieuses prouesses, et chacun s'étonnait de lui trouver le visage si doux, après lui avoir trouvé le bras si lourd.

— Longs jours à l'Epervier Blanc! Gloire à l'Epervier Blanc! Joie et santé à l'Epervier Blanc!...

Amordelis, qui ne perdait pas une bouchée de tous ces cris, en était heureuse au possible, parce qu'il s'agissait là de la chose qu'elle aimait le plus au monde, c'est-à-dire de Philippe de Madien.

Au palais, les fêtes commencées en l'honneur des huit rois vaincus continuèrent en l'honneur du chevalier vainqueur. Le souper fut surtout très-gai, car on y raconta les mésaventures de la journée, c'est-à-dire le mépris que chacun des huit rois avait fait tout d'abord de cet humble chevalier qui s'était si vitement révélé leur maître.

Les cinq rois conquis racontèrent de nouveau leur combat avec Philippe, et, par la même occasion, la prise nocturne de la cité de Cercueil et la mort du roi Brunissant.

Chacun de ces récits était une prouesse. Philippe de Madien était heureux qu'on les racontât devant sa mie; Amordelis était fière de les entendre raconter.

Après souper, quand les nappes eurent été enlevées et que des groupes se furent formés çà et là pour la danse, Philippe de Madien se pencha tendrement sur Amordelis, et lui dit:

— Demoiselle, n'avez-vous pas souvenance d'avoir reçu hier la visite d'un pauvre marchand d'orfévreries dans votre chambre à coucher?...
— Un marchand d'orfévreries, hier? demanda Amordelis, étonnée.
— Oui, un pauvre marchand, qui, vous voyant, a failli tomber en pamoison, car il ne vous avait jamais vue et votre beauté l'avait ébloui...
— Seigneur Philippe! dit Amordelis en rougissant.
— Voyons, vous ne voulez pas vous souvenir de ce pauvre marchand à qui, bonne et compatissante comme vous êtes et serez toujours, vous avez ordonné qu'on donnât à boire et à manger, parce que vous croyiez qu'il avait besoin de réconfort...
— N'en avait-il donc pas besoin, seigneur chevalier?
— Grand besoin, au contraire, demoiselle, mais non du réconfort que vous dites...
— Duquel, alors?
— Il avait soif et faim de vous-même...
— Que me dites-vous là?... Ce pauvre marchand...
— C'était moi, Amordelis!
— Vous?...
— Moi-même! Moi, qui, pour mieux vous voir, étais venu à Damas sous un habit supposé, et qui, pour m'introduire auprès de vous, avais pris un pauvre costume de marchand... Aussi mon bonheur a été bien grand, croyez-moi, lorsque j'ai vu à votre main le diamant qui me venait de ma mère, et que, ne me connaissant pas, vous m'avez ingénument avoué que le chevalier auquel il avait appartenu était la chose que vous aimiez le plus au monde... Disiez-vous vrai?...

— En douteriez-vous donc? demanda Amordelis en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Si j'en avais pu douter un seul instant, Amordelis, je n'en douterais plus aujourd'hui, ma douce amie!... répondit tendrement Philippe de Madien.

La gente pucelle, que cet entretien troublait délicieusement et qui aurait bien voulu le continuer, mais ailleurs, loin de tout ce bruit et de cette gaîté éclatante, essaya d'éloigner peu à peu la conversation de ce sujet, mais sans pouvoir y parvenir.

— Seigneur Philippe, lui demanda-t-elle, comment donc êtes-vous arrivé si à propos à Damas?

— Ne le devinez-vous pas, ma douce amie?

— Le fidèle Mordret, peut-être?...

— Lui-même! Aussitôt qu'il eut su l'arrivée des ambassadeurs et le mot f de leur arrivée, il comprit qu'il devait me venir prévenir, et il accourut en effet à Lapra, où je venais précisément de débarquer avec le noble amiral Regnault, mon vénéré père... Vous savez maintenant le reste!...

— Ah! mon doux ami, murmura Amordelis, il ne faudra jamais oublier ce que nous devons à ce fidèle serviteur!

— Je ne l'oublierai jamais, mon ami, non plus que sa vie, à qui je dois une émotion bien chère à mon cœur...

Le vieux roi Menoys vint interrompre ce doux entretien, car il était l'heure d'aller prendre repos.

— Vous aurez bien le temps plus tard de causer tout seuls, mes enfants, leur dit-il en souriant.

Amordelis et Philippe de Madien se séparèrent donc, à leur grand regret, pour le retrouver le lendemain, à leur grande joie.

Il fut convenu que les épousailles se feraient à Lapra et non à Damas, et, quelques jours après, le grand amiral étant prévenu, on se mit en route.

Les fêtes du mariage furent merveilleuses et dignes en tout point des deux mariés. L'amiral Regnault et la bonne princesse, sa femme, étaient radieux : ils pouvaient maintenant mourir, ils laissaient, pour les continuer, deux enfants faits pour le bien, pour le bon et pour le beau.

Un mois après les fêtes, Philippe de Madien était couronné roi de Pothamée, et le vieil amiral Regnault, son père, déposait le lourd fardeau du pouvoir entre ses jeunes et plus viriles mains.

FIN DE L'ÉPERVIER BLANC.

REGNER LODBROG

Le redoutable Sigurd Ring, maître paisible de la Suède et du Danemarck, avait porté ses armes dans la Norvége ; et depuis deux ans il combattait pour achever de se la soumettre. Les Norvégiens, jaloux de leur liberté, se défendaient de montagnes en montagnes : chaque groupe de rochers était disputé et le théâtre de quelque action sanglante. Sigurd parvint enfin jusqu'aux extrémités de ces pays sauvages : une seule montagne, presque inaccessible par les précipices qui l'entouraient, était le dernier asile du vieux guerrier Rigding, auquel les Norvégiens obéissaient. Ce prince, que sa force et sa valeur avaient rendu redoutable pendant ses belles années, était alors accablé par la vieillesse, et touchait à sa dernière heure ; mais son fils, qui venait de recevoir la hache d'armes, le poignard et le bouclier blanc, avait juré que son père serait libre tant qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines. Il envoya défier Sigurd au combat singulier.

— Tu ne peux gravir sur cette montagne que par de longs travaux, disait-il dans son cartel ; mais si tu veux te battre avec moi, je vais descendre seul, et le sort des armes décidera si tu dois entrer en maître dans ce château ou si tu feras retirer ton armée.

Jamais prince danois n'avait balancé dans une pareille occasion. Sigurd accepta le défi ; et le jeune Norvégien retournant vers son père :

— Tu mourras libre, lui dit-il ; fais-toi porter sur cette roche avancée, d'où tu pourras voir notre combat. Si je succombe, le précipice profond sur lequel cette roche domine sera ton asile contre l'esclavage.

Le vieillard à ces mots embrasse son fils, lui donne son épée :

— Tu me parais digne de la porter, lui dit-il, aide-moi, je te suis.

— O mon frère ! s'écria la sœur du jeune Norvégien, me crois-tu donc indigne de mourir avec toi ?

Elle se saisit de son arc et d'un javelot ; elle aide à son frère à conduire son père vers la roche, dans le centre de laquelle on avait pratiqué un escalier par lequel on descendait dans la plaine.

Le jeune Rigding descend sur un plateau dont l'accès était facile ; il appelle Sigurd, qui ne tarde pas à le joindre.

Le combat commence avec une égale fureur ; et quoique les armes des deux combattants soient bientôt couvertes de leur sang, il se soutient pendant une heure avec assez d'égalité. Sigurd enfin a l'avantage sur Rigding, dont le casque brisé laisse sa tête à découvert. Sigurd est frappé de la jeunesse et de la beauté de son ennemi. Ce prince était né généreux ; il recule deux pas et baisse la pointe de son épée.

— Avance et frappe, lui cria Rigding ; crois-tu que je baisse les yeux en recevant le coup mortel ?

A ces mots, il s'avance l'épée haute sur Sigurd, qui pare le coup qu'il lui porte et qui lui crie :

— Arrête ! je ne t'offre pas la vie, tu me parais trop généreux pour l'accepter ; mais je t'offre mon amitié.

— A quelle condition ? lui demanda Rigding.

— En peux-tu douter, lui répondit Sigurd ? celle de te laisser libre, et d'acquérir en toi le frère d'armes que j'ai longtemps cherché et que tu m'as fait connaître.

A l'instant que Sigurd prononçait ces mots, la jeune sœur de Rigding paraît sur le plateau : son arc est tendu ; une flèche meurtrière est prête à voler. Elle s'arrête en voyant son frère et Sigurd qui s'embrassent ; et Sigurd, qui croit voir en elle une intelligence céleste, jette un cri de surprise et d'admiration, et va porter son épée à ses pieds.

Le vieux Rigding, qui s'était avancé sur le bord de la roche pour se précipiter, en voyant son fils prêt à recevoir le coup mortel, lève les bras au ciel

et regarde quelle sera la fin de cet événement.

La belle Rigda rougit en recevant l'hommage de Sigurd :

— Puisque tu deviens, lui dit-elle, le frère de mon frère, viens avec lui consoler la vieillesse du héros à qui nous devons le jour.

A ces mots, elle passe la première; et tous les trois remontent par l'escalier secret, et vont rejoindre le vieux Rigding, qui les reçoit dans ses bras.

— Me reçois-tu pour ton fils, lui dit Sigurd ?

— Oui, lui répondit le vieillard, tu m'en parais digne ; tu n'as point fait rougir mon front par la honte ; tu fais tressaillir mon cœur par ta générosité. Que veux-tu ? que puis-je faire pour toi ?

— M'attacher encore par un nouveau lien, lui répondit Sigurd : ta fille me fait sentir pour la première fois qu'il est encore un bonheur plus doux que celui de verser le sang de ses ennemis. Donne-moi sa main, et reçois l'offre que je te fais de celle de ma sœur pour ton fils.

Le vieux Rigding ne balança pas :

— Je te la donne, lui dit-il. Les dieux t'ont ouvert jusqu'au fond de la Norvége des barrières que je pensais être impénétrables : je crois obéir à leur voix en acceptant tes offres. Mais que puis-je t'offrir pour dot ?

— Le seul anneau que je vois à ton doigt, répondit Sigurd ; il a toujours été porté par une main victorieuse. Cette dot est assez riche, assez honorable pour que je la consacre et la rende chère à mes descendants.

A ces mots, il déclara qu'il joignait le nom de Ring à celui de Sigurd ; et ce prince est resté connu dans l'histoire sous le nom de Sigurd Ring, c'est-à-dire, qui porte un anneau.

Sigurd était aimable, et sa haute renommée devait satisfaire l'orgueil d'une fille du Nord. Rigda ne fut point rebelle aux volontés de son père ; Sigurd reçut sa main et devint le plus heureux des époux.

Il jouissait à peine de son bonheur, lorsque quelques vaisseaux en désordre, et battus par la tempête, furent poussés vers les côtes de Norvége, et forcés d'y chercher un asile : c'était des vaisseaux danois ; ils s'étaient échappés avec peine d'un combat sanglant, où des vaisseaux bretons, très-supérieurs en nombre, avaient attaqué leur flotte, avaient pillé plusieurs de leurs bâtiments, avaient mutilé ceux qui les montaient, et les avaient faits esclaves.

Sigurd, également furieux et touché du traitement qu'on avait fait à ses sujets, jura d'en tirer vengeance; et la courageuse Rigda, loin de le détourner de cette résolution, fut la première à l'animer contre les Bretons, et lui offrit de le suivre dans l'expédition qu'il était de son honneur de faire contre eux. Sigurd ne put permettre qu'une épouse si chère s'exposât aux périls de la mer et de la guerre; il avait la douce espérance d'être père, il la força de rester auprès du vieux Rigding, et remit toute son autorité au frère de Rigda, pour commander dans ses vastes Etats en son absence.

Sigurd ayant rassemblé peu de temps après une flotte formidable, fit voile vers la Grande-Bretagne, battit une flotte bretonne, entra dans la Tamise, et pénétra jusques dans le Northumberland, dont il fit la conquête. Il porta le fer et la flamme dans la Grande-Bretagne ; et volant de victoires en victoires, il ne fut arrêté que par les Gallois, peuples aussi féroces et aussi redoutables que les habitants du Nord.

Quoique son cœur le rappelât près de Rigda, quoiqu'un bâtiment léger lui portât la nouvelle qu'elle venait de lui donner un fils, Sigurd ne put se résoudre à laisser sa conquête imparfaite; et après deux ans de combats contre les Gallois, auxquels les Hibernois et les Orcadiens envoyaient sans cesse de nouveaux renforts, le brave Sigurd perdit la vie d'un coup de flèche, à l'attaque d'une des gorges qui pénétraient dans les montagnes. Il eut le temps avant d'expirer d'écrire à Rigda, de lui recommander le gage de leur amour, et lui renvoya l'anneau qu'il avait reçu :

— Remets-le à mon fils, lui disait-il, quand il s'en sera rendu digne par quelque action éclatante. Adieu, chère Rigda : Hella (la mort) n'est hideuse que pour le lâche; si je ne te regrettais, je sourirais à son aspect.

La mort de Sigurd Ring découragea son armée; ses lieutenants tentèrent vainement de nouveaux assauts, les Gallois les repoussèrent toujours des gorges de leurs montagnes, et l'armée danoise fut obligée de se retirer dans le Northumberland. Un vaisseau dont les voiles étaient noires porta le corps de Sigurd Ring en Norvége, et la consternation dans le pays. Le vieux Rigding expira de douleur, en embrassant le corps sanglant de Sigurd. Sa fille, tenant son fils entre ses bras, s'approcha du corps de son époux sans verser une larme. Elle baisa son front et sa main, dont elle tira l'anneau d'or. « Sigurd, s'écria-t-elle, il m'est bien dur de ne pouvoir mourir avec toi; mais je dois t'obéir et t'élever un vengeur. »

Les obsèques des deux souverains se firent selon l'ancienne coutume du Nord. Deux cercueils de granite reçurent leurs corps couverts de leurs armes; et leurs sujets, accumulant des gazons et des quartiers de roches, élevèrent des monticules sur les deux tombeaux.

La veuve de Sigurd et le prince Rigding firent reconnaître sans peine le jeune Regner Lodbrog pour souverain de la province. Sa mère, qui l'avoir nourri, s'enferma dans un château avec un très-petit nombre de domestiques, pour l'élever jusqu'au temps où elle se proposait de l'aller faire reconnaître pour souverain en Suède et en Danemarck.

Rigding partit pour aller prendre la régence de ces deux royaumes. Mais dans ce même temps la Suède et le Danemarck éprouvaient une grande révolution.

A peine les Scandinaves eurent-ils appris la funeste perte qu'ils venaient de faire de Sigurd, qu'ils s'assemblèrent tumultueusement; et les Suédois et les Danois, réunissant tous les vaisseaux qu'ils purent se procurer, s'embarquèrent pour fondre sur l'Angleterre, plus nombreux encore que les Cimbres lorsqu'ils avaient été défaits par Ma-

rius. Cette flotte immense fut à peine débouchée de la Baltique, qu'un vent du nord soufflant avec violence pendant près de deux mois, les empêcha non-seulement d'aborder en Angleterre, mais de prendre terre sur les côtes de la Gaule. Le même vent les porta sur les côtes de l'Ibérie. Les peuples de la Gothie, dont les provisions étaient épuisées, descendirent sur les côtes de ce royaume dont ils firent la conquête; et c'est ainsi que commença le règne des Goths dans les belles provinces qui composent l'Espagne. Les Jutlandais et les Fioniens furent portés jusqu'à la hauteur du détroit, qu'un nouveau vent les força de traverser; c'est alors que, renonçant au projet de soumettre l'Angleterre, et désespérant de pouvoir retourner dans leur patrie, ils abordèrent dans la Ligurie, d'où, s'étendant en Italie, ils y fondèrent le royaume des Lombards, auquel leurs armes victorieuses joignit bientôt l'exarchat de Ravenne.

Deux descendants de Baldeg et de Segded, fils d'Odin, dont l'un régnait dans la Saxe occidentale, connue depuis sous le nom de Westphalie, et l'autre dans la Saxe orientale, qui en conserve encore le nom, apprenant la grande émigration de la Suède et du Danemarck, entrèrent à main armée dans ces deux royaumes, dénués de combattants. Rigding voulut vainement s'opposer à leurs efforts; les Norvégiens qui l'avaient suivi étaient en trop petit nombre pour résister. Ils furent taillés en pièces; et Rigding, percé de coups et prisonnier, reprocha vainement, en expirant, à ces deux princes l'injustice qu'ils avaient de dépouiller le jeune Regner Lodbrog de ses Etats.

Ce fut un nouveau coup pour Rigda, lorsqu'elle apprit la mort de son frère et l'invasion des Saxons. Les Norvégiens, affaiblis par la longue guerre qu'ils avaient soutenue contre Sigurd Ring, et n'ayant point de chef, furent aisément soumis par les détachements que les princes saxons envoyèrent dans leur pays pour le mettre à contribution, et surtout pour s'emparer du jeune Regner et de sa mère.

La courageuse Rigda eût prévenu les malheurs qui la menaçaient par une prompte mort, si son fils ne l'en eût empêchée : elle le regarda comme un dépôt sacré que Sigurd avait remis à ses soins; et l'espérance ne s'éteignant jamais dans les âmes courageuses, elle rassembla promptement quelques familles de Norvégiens dont elle connaissait la fidélité :

— Voilà votre légitime roi, leur dit-elle, en leur présentant son fils; jurez de mourir pour lui, et de ne le faire connaître que lorsqu'il pourra porter son nom avec gloire.

Elle substitua celui de Lodbrog au titre de Regner que devait porter l'héritier de trois royaumes; et chargeant une vingtaine de barques de vivres, de tentes, d'instruments d'agriculture, et de ce qu'elle avait de plus précieux, cette petite colonie traversa le canal de mer qui sépare la Norvége de l'Islande.

Cette île, souvent entourée d'une brume épaisse, est la plus grande qui soit dans l'Océan boréal, après celle de la Grande-Bretagne. Quatre chaînes de montagnes qui la traversent, y forment quatre provinces séparées par des pics et des précipices; le milieu de l'île est occupé presque en entier par un volcan qu'Hésiode eût préféré à l'Etna pour en faire la prison d'Encelade, si cet auteur de la mythologie grecque l'eût connu. La côte de cette partie étant la plus abordable et la moins habitée, ce fut celle où la petite colonie norvégienne descendit. Un peuple isolé, peu nombreux et qui n'a rien à perdre, craint rarement son semblable; et cette contrée ne s'était peuplée, jusqu'à ce temps, que par quelques familles norvégiennes que les vents avaient jetées sur cette île dans le temps de la grande pêche des phocas et de la baleine. Les Islandais exerçaient l'hospitalité vis-à-vis de ceux qui paraissaient vouloir devenir leurs compatriotes : ils leur firent connaître eux-mêmes quelques terrains propres à la culture, et leur apprirent à se creuser des retraites pour l'hiver dans les bancs solides de pierre qui semblaient servir de bornes aux éruptions fréquentes et terribles de l'Hécla.

Ce fut dans une de ces grottes que les compagnons d'infortune de Rigda s'empressèrent à creuser pour y former une caverne spacieuse, qu'elle s'établit avec son fils et quelques serviteurs fidèles. C'est là que les caresses d'un fils si cher adoucissaient quelquefois ses peines.

Le jeune Lodbrog annonçait déjà le caractère le plus altier; on ne lui vit jamais verser une larme. A peine eut-il atteint l'âge de six ans, que ses yeux et ses actions annonçaient de l'intrépidité. Rigda reconnaissait dans ses traits charmants ceux de Sigurd; elle s'occupait à former son corps à la fatigue, à lui faire exercer ses forces naissantes, et lui faisait baiser l'anneau d'or de son père, comme une récompense de ses succès.

C'est dans cette retraite que Lodbrog parvint à l'adolescence : bien au-dessus des enfants de son âge par sa force, son courage et son intelligence, ce fut au retour d'une chasse dangereuse à l'ours blanc, qu'il apporta la dépouille sanglante d'un de ces furieux animaux aux pieds de sa mère. Son sang coulait de plusieurs blessures, sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir.

— O ma mère ! lui dit-il, tu me feras baiser aujourd'hui l'anneau, tu me serreras dans tes bras; mais ne crois pas que je m'applaudisse d'avoir terrassé ce monstre; en est-il que ton fils ne doive vaincre? Va, j'ai déjà reçu la moitié du prix de cette victoire, en sauvant la vie à la vieillesse impuissante et à la beauté.

A peine achevait-il ces mots, qu'un Islandais d'un certain âge entra dans la caverne, appuyé sur le bras d'une jeune fille un peu moins âgée que Lodbrog, et dont la blancheur, les cheveux noirs et les traits charmants lui donnaient l'air d'une divinité.

Les habits du père et de la fille étaient déchirés; ils portaient le reste de leurs javelots brisés.

— Bonne étrangère, lui dit le vieillard, nous devons la vie à ton brave fils, et nous venons t'en faire hommage : nous l'avons suivi à la trace de son sang; il est blessé, et nous accourons pour le secourir.

Lodbrog en ce moment pâlissait entre les bras de sa mère. La jeune fille pâlit à son tour; et, cou-

rant à Lodbrog, elle découvrit sa poitrine plus blanche que la neige.

Voyant avec effroi la blessure assez profonde qu'une des griffes tranchantes de l'ours blanc avait faite, elle en arrêta sur-le-champ le sang, avec une mousse qu'elle tira de sa pannetière. Une seconde blessure, moins profonde, paraissait enflée par un sang noir extravasé : la jeune fille n'hésita pas; et, appliquant ses lèvres de rose sur le sein de son libérateur, elle attira promptement ce sang meurtri.

Quel spectacle pour la mère la plus tendre! Mais qui pourrait exprimer ce que le jeune Lodbrog sentit en ce moment? La charmante bouche de l'Islandaise fit passer le feu le plus vif dans son sein; ce feu, qui brillait dans les yeux et qui colorait le teint de la fille du vieillard, porta le trouble dans son âme; et n'étant plus le maître de ses transports, ses lèvres brûlantes se collèrent sur les beaux cheveux de celle dont il serrait la tête sur son sein.

— Belle étrangère, dit le vieillard à Rigda, vois ces enfants. Odin et les vierges saintes les couvrent en ce moment de leurs aîles; ils unissent leur destinée : nous offenserions nos dieux en nous opposant à leur volonté : ne nous occupons plus qu'à rendre nos enfants dignes de la destinée qu'ils leur préparent.

Tel était l'esprit de la religion qu'Odin et Friga, près de mourir, avaient imprimée à leurs successeurs, que la veuve de Sigurd Ring ne contredit point le vieillard, et l'écouta comme un homme inspiré.

Dans ce moment, la jeune Islandaise, s'arrachant avec peine du sein de Lodbrog, leva ses beaux yeux, et ceux du prince se fixèrent sur elle. Cet instant fut le premier d'un amour éternel : des sentiments inconnus pour tous les deux semblaient leur donner un nouvel être. Un silence bien expressif dura quelques instants, et l'un et l'autre l'interrompant en même temps, ils se prirent la main, en s'écriant ensemble :

— Je te dois la vie, et je te la consacre à jamais.

Le vieillard et Rigda, levant les mains au ciel, n'osèrent les interrompre. Tous les quatre étant un peu revenus de leurs premiers transports :

— Honnête vieillard, dit Rigda, dis-moi quel est ton sort, et frémis d'indignation et de pitié en apprenant que la veuve et le fils du grand Sigurd Ring sont devant tes yeux.

— O puissant Odin! s'écria le vieillard, je vois donc en vous deux la belle-fille et le petit-fils du plus barbare et du plus dénaturé de tous les pères. Frémissez à votre tour en apprenant que je suis Hydeltand, fils d'Harald, et frère de Sigurd Ring que vous regrettez... O reine que je frémis d'appeler ma sœur!... Harald, aussi féroce que volage en ses amours, ne respecta jamais les lois de la nature, ni ne connut ses sentiments les plus doux.

« Le cruel! il portait encore le nom d'Hydeltand; il était dans la fougue de l'âge, lorsqu'à la tête de cent guerriers norvégiens, il fit une descente dans cette île. Il y porta le fer et la flamme; et nos braves Islandais n'ayant pas eu le temps de se rassembler, il détruisit l'une après l'autre les habitations de la contrée où son vaisseau venait d'aborder. Une seule lui fit une forte résistance; l'un des plus renommés scaldes de cette île venait d'y rassembler sa famille et celle d'un jeune guerrier islandais, auquel il donnait sa fille en mariage. La cabane du scalde était tapissée de peaux d'ours blancs, et la porte était parée de têtes de cachalots et de phocas, présents et trophées de son gendre futur. Le scalde chantait déjà l'hymne de Mars et de l'hyménée : sa fille, semblable à Gondula, la plus belle des Valkiries, tenait une main de son amant, qui de l'autre élevait une hache acérée, lorsque tout à coup le cri de combat et de mort se fit entendre à la porte de l'habitation. Hydeltand y fond avec sa suite, l'épée et le javelot à la main : l'un de ses favoris le devance pour avoir l'honneur de porter les premiers coups. Le jeune époux, sans quitter la main de son épouse, l'étend d'un coup de hache à ses pieds. Hydeltand, furieux de la perte de son ami, perce le cœur de l'Islandais, qui serre la main de son épouse, la regarde, sourit et tombe mort. Vainement le reste des guerriers islandais portent des coups terribles : ils sont massacrés. La cruelle Hella vole de toutes parts dans cette habitation, qui bientôt est jonchée de ses victimes. Vainement la fille du vieux scalde a ramassé la hache de son amant, et veut défendre son père. Hydeltand, frappé légèrement par elle, fait une blessure profonde au vieillard; il la renverse, la désarme, et le flambeau des furies, plutôt que celui de l'amour, l'embrase et lui fait voir qu'il tient dans ses bras la plus belle fille du Nord!...

« O crime! ô férocité que les siècles futurs auraient peine à croire!... O cruel Harald Hydeltand! toi dont je devrais respecter la mémoire, ne puis-je, ne dois-je donc me la rappeler qu'avec horreur?... Ah! reine infortunée, c'est à cet affreux moment que je dois le jour... Couvert de sang, effrayé de son affreux forfait, Hydeltand sort de la cabane, éperdu, les yeux égarés, et court à son vaisseau pour se rembarquer; ses barbares norvégiens dépouillent l'habitation des présents de noces, en chantant leur victoire, et élevant le nom d'Hydeltand jusqu'aux cieux. Celle qui devait me donner le jour ne revient d'un long évanouissement que lorsque les barbares sont déjà loin du rivage. Son premier mouvement est de vouloir se donner la mort; mais elle aperçoit son père dont le sang coule, qui lui tend les bras, et dont la voix mourante l'appelle à son secours. Un devoir si cher et si sacré suspend sa rage et sa douleur : elle se traîne près de son père, arrache son bandeau nuptial, arrête son sang, et s'occupe à le rappeler à la vie. Hella s'élève, plane quelques moments sur ces lieux ensanglantés, et les abandonne pour suivre Hydeltand et porter ses ravages en d'autres contrées...

« Le scalde avait perdu presque tout son sang, et fut près de trois mois entre la vie et la mort. Sa fille, soutenue par l'amour paternel, ne put se résoudre à le priver de ses secours; mais son désespoir augmenta, lorsqu'elle s'aperçut de la suite funeste de l'attentat d'Hydeltand. « Donnerai-je le « jour, s'écriait-elle quelquefois, au fruit du plus « affreux de tous les crimes? » Cette exclamation

de douleur fut entendue de son malheureux père pendant une nuit; il frémit d'horreur : mais la religion d'Odin, dont il était l'un des plus dignes interprètes, lui prescrivait de parler avec force à sa fille sur l'inhumanité de punir un malheureux enfant d'un crime qu'elle n'avait pas partagé. « Cet « enfant, lui dit-il, quoique celui d'un monstre, en « a-t-il moins de droits à la vie et à ta ten- « dresse ?... Qu'Hydeltand, privé du Vaxalla et du « banquet d'Odin, soit abîmé dans les gouffres du « pôle, mais laisse-moi la consolation de voir cet « enfant reposer sur le sein de ma fille sans tache; « conserve-toi pour lui donner ton lait, et pour me « fermer les yeux. »

Le vieillard continua son récit, en instruisant Rigda de sa naissance, qui fut suivie de près de la mort du vieux scalde, dont les sources de la vie étaient épuisées par le sang qu'il avait perdu.

« Ma mère, ajouta-t-il, eût succombé lorsqu'elle lui ferma les yeux, si mes caresses ne l'eussent attendrie sur mon sort. Elle m'éleva comme un enfant abandonné par ses proches, me cacha soigneusement ma naissance; et, lorsque j'eus atteint l'âge de douze ans, elle me plaça dans le collége des scaldes, pour élever mon âme aux grandes vérités qu'Odin avait enseignées, et mon esprit à la poésie dans laquelle ce dieu du Nord et son épouse avaient excellé. Je reçus sans peine la haute idée qu'ils me donnèrent d'un Dieu créateur et moteur de l'univers; et les premiers vers que j'osai composer furent des hymnes d'amour et de reconnaissance pour cet Etre des êtres. Cependant, j'avais peine à me plier aux leçons des scaldes; un penchant invincible m'entraînait lorsque j'entendais chanter les grandes actions de Sciold, fils d'Odin; de Frothon le Pacifique et d'Aavar à la main forte. Ce désir d'acquérir de la gloire devint bientôt plus pressant encore, lorsque des pêcheurs norvégiens, que la tempête avait obligés de relâcher sur nos côtes, nous apprirent que tout était en armes dans le continent boréal, et que le grand Harald Hydeltand convoquait tous les guerriers de ses vastes Etats, pour s'embarquer et le suivre dans la Grande-Bretagne dont il voulait achever la conquête. Mon cœur, ému par leur récit, ne me permit pas de balancer. Je m'échappai de la maison des scaldes; je volai vers l'habitation de ma mère, que je trouvai pleurant sur le tombeau de son père.

« — Donnez-moi des armes, mère adorée ! m'écriai-je, en me jetant entre ses bras.

« — Quel usage en veux-tu faire? me dit-elle en frémissant.

« — Combattre, lui répondis-je; obéir à la voix d'Odin, qui crie en mon cœur que je suis né pour me signaler sous les drapeaux de mon souverain.

« — Eh ! quel est donc celui que tu reconnais pour l'être, toi, né libre dans cette île qui n'a point encore reconnu de maître?

« — Mère aimée, lui dis-je, c'est celui que tous les plus braves du Nord reconnaissent, c'est le grand Harald, dont les armes victorieuses ont fait contribuer la France, et l'ont déjà rendu maître d'une partie de la Grande-Bretagne. Si tu ne m'en crois pas, écoute des pêcheurs norvégiens qui viennent d'arriver.

« — Amène-les-moi, me dit-elle; c'est par leur récit que je verrai si je peux t'accorder une demande qui me perce le cœur. »

« Je courus chercher le patron d'une de ces barques, homme assez instruit pour son état, et je le conduisis à ma mère.

« — Quel est donc, lui dit-elle, ce conquérant qui fait redouter ses armes sur tant de rives étrangères ? Est-il aussi digne, pendant la paix, de régner sur tant de peuples vertueux, que de les mener aux combats et de les faire triompher par son courage ?

« — Je l'ignore, répondit le patron; mais tout tremble sous son empire. Petit-fils, par sa mère, d'*Yvarvidfamy*, il s'est emparé depuis douze ans de toutes les vastes possessions de notre dernier roi; son mariage avec la princesse héritière de la Bothnie, l'a rendu maître absolu du grand golfe. Mais, quoique possesseur d'une des plus belles princesses de l'univers, quoique dès la première année de son mariage il en ait eu un fils, son humeur inquiète, guerrière, farouche même, ne lui permet pas d'habiter le sein de ses Etats; et, depuis douze ans, sans cesse les armes à la main, il vole de victoire en victoire, ou sur le continent, ou sur des flottes formidables qui font redouter dans toutes les mers de l'Europe le nom d'Harald Hydeltand.

« A ce nom, ma mère fit un cri d'horreur et de surprise : Hydeltand était celui qu'elle m'avait donné. Un tremblement universel la saisit en faisant de nouvelles questions au patron, dont les réponses éclaircirent ses doutes, et répondirent à son noir pressentiment. Ma mère, éperdue, congédie le patron, se jette la face contre terre; ses sanglots se confondent avec ses cris. Eperdu, consterné de son état funeste, je l'embrasse, je relève avec peine sa tête qu'elle penche sur son sein.

« — O ma mère ! lui criai-je, que dois-je redouter? Qu'a donc de si terrible pour nous ce nom d'Hydeltand que tu m'as donné?

« — Ah ! malheureux ! s'écria-t-elle, que ce nom fatal et celui dont tu le tiens ne soient-ils effacés de la mémoire des hommes ! Apprends, fils infortuné, apprends toutes les horreurs qui ont environné ta naissance et ton berceau; frémis d'avoir eu la pensée de servir un monstre, dont la main barbare arracha la vie à mon père, dont les désirs affreux et le crime ont empoisonné mes jours, et qui t'a fait naître dans un opprobre dont la plus grande âme peut à peine se relever.

« A ces mots, ses yeux étincelèrent de fureur; et ce ne fut qu'en m'attirant dans ses bras, et m'en repoussant tour à tour, que sa voix, entrecoupée par les sanglots, me raconta l'histoire affreuse de nos malheurs.

« — Je te connais trop, lui dis-je, dès que j'eus la force de parler; oui, je te connais trop, mère sensible et vertueuse, pour ne pas comprendre que ce n'est qu'à ton amour pour moi que je dois la vie; et, bien plus encore, que je dois la tienne. Non, depuis longtemps tu ne respirerais plus si tu ne m'avais aimé : décide de mon sort... O ma mère ! ô ma seule amie ! je suis prêt à te faire les plus affreux sacrifices. Non, je ne dois rien au mo-

ment de fureur qui possédait Hydeltand. Hélas! il n'est aucun fils qui ne bénisse dans son père le sentiment qui charme jusqu'au serpent pour sa compagne. Ah! dieux! faut-il donc que je ne doive mon existence qu'au crime, à la mort, à la fureur? Ordonne, ô mère outragée! je suis prêt à voler au milieu de l'armée d'Harald, pour enfoncer un poignard dans un sein que je ne peux plus regarder comme le sein paternel, et qui ne l'a jamais été pour ton malheureux fils.

« Ma mère, émue, pénétrée de me voir agité par les mêmes sentiments qui l'affectaient, me serre dans ses bras :

« — Arrête, mon fils, me dit-elle; non, tu n'as point de père, et le sein qui t'a nourri est le seul qui soit ouvert pour toi; mais laisse à la puissance céleste la vengeance de la punition des crimes d'Harald : vivons l'un pour l'autre, et tenons-nous lieu du reste de l'univers.

« J'obéis à ma mère, et, me prosternant à ses pieds, je lui jurai l'amour et l'obéissance la plus fidèle. Les barques repartirent par un vent plus favorable; je restai dans l'habitation de ma mère, ne pensant plus qu'à faire son bonheur par mes soins les plus tendres : elle connut bientôt que l'activité de mon âme et de mon âge avait besoin d'un lien de plus pour être captivée. Admise dans les temples consacrés à Friga, plus d'une fois elle avait admiré les charmes d'une jeune beauté, sur le front de laquelle l'innocence et la candeur brillaient également; elle était de la race des plus anciens possesseurs de l'Islande; et l'origine la plus pure et la plus respectable de la noblesse, est celle de l'hommage rendu librement par des concitoyens que le ciel avait fait naître nos égaux. Ma mère me la fit voir un jour que les jeunes filles de l'île s'exerçaient à la course; ma mère, comme une des plus considérables habitantes, avait été choisie pour couronner celle qui remporterait le prix : elle eut le plaisir de le donner à celle avec laquelle une douce sympathie l'avait unie; elle eut celui de voir que je joignais l'hommage de mon cœur à cette couronne. Elle fit la demande de Zermide, c'est ainsi que cette jeune insulaire se nommait; elle me fut accordée, et je jouis longtemps, entre une mère et une épouse adorée, d'un bonheur pur et paisible, qui ne peut être connu que des âmes honnêtes, simples et sensibles. Une seule fille fut le gage de notre amour; c'est celle à qui votre fils vient de sauver la vie. Hélas! j'oubliais le reste de l'univers, pour ne m'occuper que d'un bonheur que rien n'altérait. Je m'éveillais avec la certitude que mes regards allaient s'attacher sur les personnes qui m'étaient les plus chères; j'en recevais, je leur rendais des soins toujours égaux, toujours inspirés par nos cœurs. Grand Dieu! cette félicité que nous croyions durable fut enfin détruite par le plus affreux des malheurs. Depuis longtemps les feux renfermés dans l'Hécla paraissaient éteints, ou pour toujours concentrés. L'être le plus susceptible d'une vaine terreur l'est aussi quelquefois de la confiance la plus téméraire. La fertilité des terrains situés sur la vaste base de l'Hécla en avaient fait rapprocher peu à peu les habitants de l'île; des sources chaudes et salubres offraient de toutes parts des bains agréables, et leurs vapeurs, grasses et fécondes, s'épaississant sur la surface de ces terrains, augmentaient et accéléraient toute espèce de végétation. Ma mère, mon épouse et moi, nous nous laissâmes entraîner au charme que nous offraient des plaines fertiles et toujours fleuries; nous élevâmes une nouvelle habitation sur ce terrain dangereux, et, deux ans s'étaient à peine écoulés, que nous voyions notre culture et nos troupeaux s'accroître et se multiplier. Une nuit, hélas! une nuit affreuse, nous commencions à peine à goûter les douceurs du repos, lorsque des mugissements affreux sortirent du gouffre profond de l'Hécla : la terre, tremblante sous nos pieds, ne nous laissa qu'à peine échapper de notre habitation, que l'instant d'après nous vîmes renversée. Des gerbes de feu, des rochers calcinés et d'un rouge noir, des torrents d'eau bouillante s'élancèrent de la bouche de l'Hécla, retombèrent en bondissant sur ses flancs entr'ouverts, se répandirent en torrents, et leur courant impétueux porta la mort et la destruction de toutes parts.

« — Sauve-toi! mon fils, s'écriait ma mère.

« — Ah! sauve notre enfant! me criait mon épouse.

« Dans ce moment, je les voyais toutes deux courir légèrement sur une langue de terre élevée, où les eaux bouillonnantes ne pouvaient atteindre. Je ne m'occupai donc que de ma fille, qui commençait à peine à marcher; je la pris dans mes bras, et, chargé d'un fardeau si cher, je volais pour rejoindre ma mère et mon épouse... Ah! Dieu!... comment vous peindre un moment d'horreur qui glace encore tout mon sang dans mes veines en me le rappelant? J'étais prêt à rejoindre celles qui m'étaient si chères, lorsque la terre trembla sous mes pieds avec plus de violence qu'auparavant; un nuage affreux de cendres chaudes, un brouillard épais d'eau raréfiée par les flammes, obscurcirent l'air, couvrirent la terre, qui s'entr'ouvrit de tous côtés, et je ne vis plus qu'une gerbe affreuse de feu qui s'élançait d'un gouffre, où le terrain qui portait ma mère et mon épouse venait d'être englouti. En proie au plus affreux désespoir, je m'y serais précipité, si ma fille, en ce moment, ne m'eût serré dans ses bras. Occupé de lui sauver la vie, je franchis des ravins et des précipices pour éviter la mort qui m'environnait et me menaçait à chaque pas. C'est ainsi qu'éperdu, désespéré, je parvins à la digue que la nature semble avoir opposée aux éruptions de l'Hécla; et, faisant un dernier effort, je courus jusqu'à mon ancienne habitation, où je déposai ma fille, pour retourner au secours de celles que j'ignorais encore d'avoir perdues pour toujours. Je remontai la digue avec courage; mais je le perdis, en voyant une mer d'eau bouillante et de laves enflammées, qui, s'élançant rapidement de l'Hécla, couvrait déjà la plaine, et se portait avec fureur contre la digue qu'elle ne pouvait renverser. Mon sort affreux se peignit alors à mon âme dans son aspect le plus horrible; je perdis toute espérance, et mes sens, épuisés par la lassitude et le désespoir, me laissèrent tomber sans force et sans connaissance. Je serais mort, sans doute, dans cette affreuse situation, sans le secours de quelques voisins de mon

ancienne habitation, qui vinrent aux cris de ma fille. Sans pouvoir s'exprimer, elle leur montrait le chemin que j'avais pris en m'éloignant d'elle. Ces bons insulaires réussirent à me rappeler à la vie, et me rapportèrent à mon habitation, où le premier objet que mon état me permit de distinguer, ce fut ma fille, qui me tendait les bras. Je n'ai donc plus que toi, malheureuse enfant! m'écriai-je. « Ah! Dieu! ce n'est donc plus que par « toi que je tiens encore à la vie! »

« Je ne fus point abandonné par mes charitables compatriotes; ils me gardèrent à vue pendant longtemps; et, chaque fois que, tournant les yeux vers le sommet enflammé de l'Hécla, la douleur et le désespoir me causaient des accès de rage, ils mettaient ma fille dans mes bras, et réussissaient à me calmer.

« Me regardant comme un être isolé dans la nature, j'enfermai dans mon cœur le secret affreux de ma naissance; j'élevai ma fille avec soin, mais comme ne devant jamais sortir de ma sauvage habitation. Combien de fois ne m'arracha-t-elle pas des larmes en me faisant voir tous les traits adorés de sa mère? Elle apprit facilement à se servir d'un arc avec adresse, comme à lancer un javelot : aussi légère à la course que sa mère, le renard noir, le chamois et l'édredon ne pouvaient éviter ses coups; son intrépidité naturelle me faisait frémir, et je l'ai vue souvent presque suspendue sur des roches saillantes, pour enlever du nid de jeunes oiseaux qu'elle se plaisait à m'apporter. Un vent de l'ourse ayant poussé, pendant la dernière nuit, de vastes glaçons sur le rivage le plus près de notre demeure, deux ours blancs, à moitié morts de faim, sont descendus, et se sont jetés sur nos troupeaux; ma fille a volé la première à leur défense : je l'ai suivie de près, en criant à l'ours, cri respecté par tous les insulaires, et qui leur fait prendre les armes pour se prêter des secours mutuels : l'un des deux, frappé par le javelot de ma fille et le mien, est tombé, se roulant sur le sable; en se débattant, il a brisé le fût de nos armes, et nous nous trouvions exposés sans défense à la fureur du second ours, attiré par le rugissement affreux que poussait son compagnon en expirant. C'est dans ce moment, veuve de Sigurd Ring, que ton brave fils est accouru; et, se mettant devant nous, nous l'avons vu attendre, combattre, et percer l'animal furieux prêt à nous dévorer. Malgré le coup d'estoc qui le perçait de part en part, l'ours a conservé quelque reste de force, et s'est élancé sur ton fils : nous les avons vus tomber l'un et l'autre et se débattre; mais bientôt l'ours est resté sans vie, percé d'un coup de poignard que ton fils a plongé dans son flanc. Telle est l'aventure qui me joint à toi, tels sont les malheurs par lesquels le sort semble avoir voulu nous éprouver pour nous unir à jamais. »

L'âme élevée de Rigda avait souvent été vivement émue en écoutant Hydeltand, et celle du jeune Lodbrog l'était encore plus en regardant la belle Yvarde : c'était le nom de la malheureuse et charmante fille du vieillard. Lorsqu'ils eurent pris quelque repos, et qu'une bière aromatique eut réparé les forces épuisées des vainqueurs des ours blancs, Rigda conta son histoire au malheureux Hydeltand. Ce fut par elle qu'il apprit la mort du criminel Harald, qui, plusieurs années auparavant, avait perdu la vie dans une bataille contre les Suédois; elle lui rapporta même les dernières paroles de ce roi coupable, que les scaldes avaient consacrées à la postérité, pour l'effrayer par les remords qui déchirent le cœur des grands criminels près d'expirer.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, mais je touche à mon dernier moment; déjà je sens un serpent qui me ronge le cœur : Hella brise ma tête avec ses dents d'airain. Ah! barbare Odin! les portes de ton Vaxalla se ferment pour moi; les Valkiries m'en repoussent. Ah! je serai donc privé du festin des braves! Ah! je ne boirai donc point de la bière forte dans le crâne de mes ennemis! Mais le fer de mon fils sera bientôt rougi par le sang : il tient de sa mère un cœur fier et vaillant; sa colère l'enflammera, je serai vengé par Hella, qui n'arrachera d'une âme forte que le dernier sourire que je fais en expirant. »

Nous avons déjà dit que l'âme de la veuve de Sigurd Ring était aussi ferme qu'élevée : cette reine altière ne s'était renfermée dans la caverne d'Islande que pour élever son fils, éprouver son courage, et faire passer dans son sein le désir de venger Sigurd et de remonter sur le trône de ses pères.

— Approche, mon fils, lui dit-elle; je te trouve digne de porter l'anneau de ton père; reprends le nom de Regner que tu as reçu en naissant, et que celui de Lodbrog ne soit plus qu'un surnom que tu dois faire retentir dans toute l'Europe.

Le jeune Regner, interdit, hors de lui-même, se jette à ses genoux; elle le serre dans ses bras, et Rigda fixant ses regards enflammés sur lui :

— Fils de Sigurd Ring, lui dit-elle, baise encore une fois et reçois pour toujours cet anneau qui fut porté par deux héros; regarde-le sans cesse, et que ton âme s'élève à remplir les grands devoirs qu'il t'impose... Hydeltand, ajouta-t-elle, le sang du coupable Harald s'est épuré dans le sein de ta vertueuse mère; je te reconnais pour être de celui de nos rois, et je compte sur tes conseils et sur ton courage pour aider ton neveu Regner à subjuguer ses ennemis.

— Ah! grande reine! s'écria la jeune Yvarde, puisque tu reconnais mon père, reconnais donc de même ta nièce, qui se rendra digne de toi; je sais lever la hache et lancer le javelot; je sais également combattre, aimer et mourir!

En prononçant ces derniers mots, elle attacha ses beaux yeux sur ceux de Regner.

— Jeune Yvarde, lui répondit Rigda, je t'admire; je te destine un nom plus doux, et je vois l'âme et le feu de Friga briller dans tes yeux. Oui, j'atteste le grand Tad et les dieux subalternes d'Asgard, que tu seras l'épouse de Regner Lodbrog. Mais ce n'est point dans une île presque déserte et dans une caverne sauvage que les enfants d'Odin doivent allumer le flambeau nuptial; c'est sur le trône sanglant et renversé de leurs ennemis.

A ces mots, prenant la main de Regner et d'Yvarde, elle leur dit en les unissant :

— Voilà ta sœur, voilà ton frère; jouissez dans sa pureté du sentiment que ce nom doit conserver dans vos âmes; combattez, triomphez ensemble, et n'oubliez jamais que c'est au seul bandeau royal à couronner votre tête et votre amour.

Tous les deux, aux pieds de Rigda, baissèrent leur front sur ses genoux, élevèrent leurs mains unies, et s'écrièrent ensemble :

— C'est sur ton sein maternel que nous jurons de t'obéir.

Hydeltand, baigné des larmes délicieuses de l'attendrissement, les serra tous les trois dans ses bras.

— Ah ! s'écria-t-il, je le verserai pour vous, tout ce sang qui s'allume dans mes veines et que ce grand jour achève de purifier.

Tel fut l'événement qui réunit ces deux familles infortunées; et les nœuds que formèrent leurs grandes âmes furent pour eux aussi durables, aussi sacrés que ceux du sang.

Les blessures que Regner avait reçues furent bientôt fermées; et le moment où la main d'Yvarde les baignait d'un baume salutaire en était un de la plus pure félicité pour les deux jeunes amants.

Pendant ce temps, Hydeltand, aidé de quelques Norvégiens qui, restés fidèles à Rigda, s'étaient établis dans quelques cabanes voisines de sa caverne, construisit deux grandes et fortes barques. Lorsqu'elles furent achevées, il rassembla ceux qui pouvaient porter les armes; il leur raconta les malheurs de sa famille, avec cette force et cette véhémence qu'inspirent les grandes passions. Celle de se venger et celle de la gloire dominèrent toujours dans le cœur des Celtes. Il ne fut aucun de ces braves et fidèles sujets qui ne courût sur-le-champ prendre ses armes, et qui ne revînt aux pieds de Rigda jurer de braver Hella pour elle et pour son fils. Rigda leur fit part de ses projets :

— Vos frères, leur dit-elle, qui passèrent avec Sigurd Ring dans la Grande-Bretagne, y sont encore, et n'ont pu venger sa mort. Suivez-moi; venez conduire son fils à la tête des débris de son armée, qui s'est fortifiée et se soutient encore contre les efforts des Pictes et des Bretons, dans le Northumberland.

Une acclamation générale s'éleva jusqu'aux nues; le fer des javelots et des épées brillait au-dessus de la tête des Norvégiens; et Rigda, détachant le voile noir qu'elle portait depuis la mort de Sigurd, y fit passer le fer d'une lance.

— Que cet étendard, leur dit-elle, vous rappelle sans cesse la mort de votre roi; c'est en le baignant dans le sang de ses ennemis que nous lui ferons perdre sa couleur funèbre.

Rigda, Regner et Yvarde s'embarquèrent peu de jours après avec cent guerriers d'élite; le même nombre, sous les ordres d'Hydeltand, entra dans l'autre barque : ces deux légers bâtiments ne portaient que quelques provisions, et des combattants couverts de la dépouille des bêtes féroces tombées sous leurs coups.

Un vent favorable, après quelques jours de navigation, les conduisit à la portée de l'île de Schetland, la plus grande des Orcades, et la force d'un courant rapide les entraîna sur une plage. Les matelots norvégiens faisaient d'inutiles efforts pour dépasser cette île, lorsque plusieurs drapeaux blancs, élevés sur la pointe d'un cap de cette île, leur firent connaître que les peuples qui l'habitaient ne se préparaient pas à les recevoir comme des ennemis. Rigda, montant sur le tillac, répondit à ces signes; et bientôt des branches d'arbres, chargées de fruits, s'unirent aux drapeaux blancs des Orcadiens, et se penchèrent vers les barques pour les inviter à descendre.

La courageuse Rigda n'hésita pas; et d'après le signal qu'elle fit, sa barque et celle d'Hydeltand entrèrent dans une anse, et les Norvégiens descendirent sans opposition sur le rivage. Bientôt ils virent une troupe nombreuse, mais sans armes, qui s'avançait au-devant d'eux. Un vieillard, d'une grande taille, marchait à la tête de cette troupe avec un air fier et majestueux. Il portait d'une main une gerbe de grosse avoine, et de l'autre un rameau chargé de pommes vermeilles.

— Enfants d'Odin, dit-il, recevez ces dons en signe de paix; partagez nos fruits, le lait de nos troupeaux, notre chasse et notre pêche : tous les habitants du Nord sont nos frères, et nous ne regardons comme ennemis que ceux dont la téméraire audace ose attenter à notre liberté.

Rigda, suivie de son fils et de la belle Yvarde, s'avança vers le vieillard; tous les trois lui présentèrent des peaux de renards noirs, lui prirent la main tour à tour, et la posèrent sur leur sein.

Dans ce moment, un cri de joie s'éleva de la troupe des Orcadiens, et celle des Norvégiens y répondit par des acclamations. Des cruches de lait ou de bière, des fruits, des oiseaux et des poissons grillés, furent présentés par ces bons insulaires, qui s'empressèrent à bien amarrer les deux barques sur le rivage; et les deux troupes, se confondant ensemble, chaque Orcadien se fit honneur d'offrir son habitation à ceux qui venaient de débarquer. Rigda, Hydeltand et leurs enfants suivirent le vieillard dans la sienne. Ils y furent conduits au son des clarinets et des longues musettes; les insulaires y mêlaient le chant de quelques poésies erses à la louange de l'amitié.

Le vieillard, au-devant duquel une famille aimable et nombreuse était accourue, fit reposer ses hôtes dans une grande salle tapissée de peaux d'oiseaux; et après leur avoir présenté tout ce que la saison donnait de fruits, et ce que le lait offre de plus varié dans l'emploi qu'on en peut faire, il s'assit près d'eux, et leur parla dans ces termes :

« Nous avons longtemps, leur dit-il, vécu dans l'état de simple nature; et, dans ce temps, épars dans les forêts et dans les antres, nous étions peu nombreux, sans lois et sans société. La rigueur de l'hiver, si cruelle dans ces climats, détruisait souvent nos enfants, ou les faisait périr par la faim; c'est à l'un de vos premiers rois, c'est à Frothon le Pacifique que nous devons de nous être réunis, de mériter le nom d'hommes et de n'être plus malheureux. Ce prince, en cherchant à pénétrer dans la Grande-Bretagne, fut jeté comme vous sur cette côte par les vents et la violence des courants que

vous avez éprouvés. Il nous eût bien facilement détruits ou subjugués; mais l'âme de ce grand prince était trop belle et trop juste pour se noircir par un pareil crime. Il nous attira par ses bienfaits; il nous apprit à cultiver la terre, à réunir nos forces pour nous former des habitations; il fit encore bien plus pour nous, il nous apprit à nous aimer. Devenu le père commun de cette île, il y séjourna près d'un an, et se plut à nous aider à former une nation nouvelle.

« Aimez-vous, servez-vous mutuellement, nous « dit-il à son départ; adorez le grand Tad qui vous « a créés, et vous n'aurez pas besoin de lois. La « victoire m'appelle chez vos barbares voisins : ils « en ont des lois; mais leur façon de les exercer « les leur rend nuisibles. Ne vous éloignez point « trop de vos anciennes mœurs; mais, je vous le « répète, aimez-vous, servez-vous, et vous serez « assez policés si vous êtes justes. »

« Frothon partit et fit plusieurs campagnes heureuses dans la Grande-Breragne; mais s'occupant toujours de cette île et de la nation nouvelle qu'il regardait comme son ouvrage, il détermina plusieurs de ses soldats vétérans, et même quelques anciens capitaines de son armée, à venir s'établir et conserver parmi nous les nouveaux usages et les premiers arts qu'il avait introduits pour nous rendre heureux : cette famille qui vous entoure, et moi, nous descendons de l'un de ces capitaines de Frothon, et son nom et sa mémoire nous seront à jamais sacrés.

« Nous n'avons aucun commerce, ajouta le vieillard, avec les Bretons. Que pourrions-nous apprendre d'eux, qui ne corrompît des mœurs simples que notre intérêt commun nous fait craindre d'altérer? Voraces et sanguinaires dans leurs repas, le lait de leurs troupeaux ne peut leur suffire. La brebis qui leur a donné sa toison, le bœuf qui vient de labourer leur champ, sont massacrés sans pitié pour assouvir leur faim. Féroces dans leurs amours, ils dédaignent le soin et le bonheur de plaire; l'or, l'artifice ou la force sont employés tour à tour pour satisfaire une passion que le dédain et le dégoût suivent de près. Le grand art de la navigation qu'ils ont perfectionné, et qui, dans sa destination légitime, devrait être un lien qui réunît les nations, cet art est devenu, dans leurs mains, l'arme funeste de l'injustice et de la cruauté. Toujours agités dans leur intérieur, il semble que la haine et la discorde planent sans cesse sur leurs têtes dans leurs assemblées; cependant, détestant tout pouvoir supérieur, leur orgueil les anime à l'acquérir sur leurs compatriotes. Souvent les bourreaux, dans leurs places publiques, paraissent présider sur des échafauds sanglants.

« Tristes dans leurs festins, le froid raisonnement, l'amère ironie et l'aigreur de la dispute en bannissent le plaisir. La vile débauche les termine presque toujours : tout, jusqu'à leurs spectacles, se ressent de la férocité de leur caractère. Un mélange monstrueux de sublime, d'exagération, de bassesse, de superstition et d'impiété, une invraisemblance, une obscénité rebutantes y conduisent toujours à quelque catastrophe sanglante qui révolte la nature; et c'est parce qu'ils bravent sans cesse les lois qu'elle impose à la raison, qu'ils se croient supérieurs aux autres hommes. Tels sont ces Bretons que nous évitons sans les craindre; il est moins dangereux pour nous de les combattre, que de vivre avec eux... Quel est donc, noble étrangère, l'intérêt qui t'attire dans cette île, où, tôt ou tard, l'Europe armée entrera pour la punir, changer ses mœurs et réformer ses lois? »

La franchise et l'honnêteté du vieillard schetlandais avait pénétré ses hôtes de la plus haute estime pour lui. Rigda n'hésita point à lui raconter ses malheurs.

— Reine du Nord, dit-il, ton récit a frappé douloureusement mon âme; voyons ce que je peux faire pour toi : grâce aux bienfaits de l'un de tes aïeux, cette grande île est aujourd'hui très-peuplée; et l'ardeur guerrière des sectateurs d'Odin brûle dans le cœur de ses habitants. Je vais les assembler, et leur dire que le premier et le meilleur usage qu'ils puissent faire de leurs armes, c'est d'unir leurs haches et leurs boucliers à ceux des Norvégiens. Si j'en crois mon pressentiment, tu réussiras dans tes desseins. Il semble que le grand Tad ait destiné les rois du Nord à punir les républiques corrompues, et la décadence de celle des Bretons suivra de près celle des Romains.

A ces mots, le vieillard sortit, donna ses ordres, et fit élever un drapeau rouge sur le faîte de son habitation. Sur-le-champ, de pareils drapeaux furent placés sur la cîme de quelques montagnes voisines; et dans moins d'une heure, ces signaux furent répétés jusqu'aux extrémités de l'île.

Rigda rendit grâce aux dieux d'Asgard, du secours inespéré qu'elle recevait des Schetlandais, et passa la soirée et la nuit suivante chez le vieillard, dont la famille s'empressait à la servir.

L'aurore commençait à peine à paraître, lorsqu'on entendit retentir de toutes parts le son des cornemuses et des clarinets. Les premiers rayons du soleil éclairèrent la marche de plusieurs corps de guerriers qui s'étaient formés dans les gorges de la montagne, et qui descendaient en bon ordre dans la plaine. Peu de temps après, on vit, au nord et au sud de l'île, de longues et fortes barques armées de proues d'airain, qui doublaient différents caps pour se réunir sur la rade à la hauteur de l'habitation du vieillard. Rigda, Regner, Hydeltand et la jeune Yvarde, s'armèrent et suivirent le vieillard, qui les conduisit sur un tertre élevé de quelques pieds sur la plaine. Tous les différents pelotons armés formèrent un cercle autour du tertre, et leurs chefs s'avancèrent à portée d'entendre le vieillard.

— O mes frères! leur dit-il, Odin et la victoire vous appellent à combattre. Le temps est arrivé de vous faire un nom dans l'univers; secourez les enfants de notre bienfaiteur; apprenez à vaincre sur les pas et sous les ordres des héros du Nord.

A ces mots, le vieillard leur raconta la mort de Sigurd Ring, les malheurs de sa veuve et d'Hydeltand, et le besoin que le jeune Regner Lodbrog avait de leurs secours. Tous les Schetlandais levèrent leur main droite, en jurant d'obéir.

Le vieillard s'apercevant que plusieurs de ces troupes avaient des arcs, des carquois et des javelots:

— Jetez loin de vous, s'écria-t-il, ces armes de jet qui ne sont pas dignes d'être portées par de vrais guerriers; gardez-les pour la chasse, et pour atteindre de loin des bêtes et des oiseaux fugitifs; n'imitez point les Bretons que vous allez combattre. et qui mettent leur confiance dans ces sortes d'armes; recevez sur vos boucliers les coups qu'ils vous lanceront; joignez-les, l'épée et la hache à la main : ils ont peine à soutenir l'aspect du fer acéré qui les menace : frappez-les de près, frappez-les au visage, et bientôt vous verrez leurs rangs entr'ouverts.

Rigda vit avec surprise une troupe marchant en bon ordre derrière celle du centre, qui portait la bannière blanche, avec ces mots écrits en lettres runiques : *C'est à la victoire à me peindre.*

Cette troupe, un peu moins élevée que les autres, portait de plus longues tuniques, de grands boucliers, des épées larges et des lances : elle était suivie par six grands chariots couverts; on voyait sur la bannière un squelette armé d'une faux, terrassé par une jeune et belle fille, avec ces mots runiques : *Mes soins dompteront Hella.*

— Quelle est cette troupe qui me paraît si différente des autres? demanda-t-elle au vieillard.

— Reine, lui répondit-il, ce sont les épouses de plusieurs de nos jeunes guerriers, et celles qui prétendent à l'honneur de se choisir un époux parmi les autres. Nos lois permettent à nos habitantes qui se sentent la force et le courage de nous suivre à la guerre d'y marcher avec nous, lorsqu'elles n'ont point un père dans la caducité ou des enfants au berceau; mais ces mêmes lois prescrivent qu'elles campent à part pendant toute la campagne, qu'elles forment un bataillon séparé, prêt à porter du secours où les événements du combat le rendent plus nécessaire. Les chariots sont faits pour enlever les blessés, et sont munis de tout ce qui peut leur être le plus utile; c'est un soin dont elles doivent s'acquitter avec zèle; et dès leur enfance, leurs mères leur ont appris l'art de guérir les blessures les plus dangereuses.

— O mon père! permets-moi, s'écria la jeune Yvarde, de m'aller placer à la tête de ces jeunes et braves insulaires.

Quoique Rigda, Hydeltand et surtout Regner la vissent avec regret se séparer d'eux, ils ne purent s'opposer à ses désirs. Les deux amants se regardèrent, se tendirent la main, et sur-le-champ Yvarde courut se joindre à cette troupe qui portait le nom de sacrée, et qui la reçut avec acclamation.

Le vieillard ordonna les préparatifs du départ de cette petite armée, et les fit exécuter avec célérité. Deux mille Schetlandais et cinq cents jeunes et braves insulaires s'embarquèrent trois jours après; leur flotte partit avec un vent favorable, et cingla vers le midi. Bientôt ils découvrirent le reste des Orcades et la pointe du pays des Pictes; un petit nombre de barques légères précédait la flotte, et des drapeaux blancs flottant sur la proue de ces barques annonçaient qu'ils ne demandaient que la paix et l'honneur de s'allier avec les habitants du pays.

Les Orcadiens et les Pictes ne regardaient comme ennemis que les Romains qui leur avaient fait la guerre, et les Bretons dont les efforts répétés avaient en vain essayé de les soumettre. Ils reçurent les Shetlandais avec amitié, leur donnèrent des vivres, et sachant que cette armée était destinée à pénétrer dans le Northumberland, une partie de la jeunesse guerrière de ces pays sauvages prit les armes et grossit l'armée schetlandaise. Elle aborda dans le golfe de Forth; de légers montagnards ayant annoncé l'arrivée du fils de Sigurd Ring aux Norvégiens qui s'étaient retranchés dans le Northumberland, ils ranimèrent leur courage; et ceux-ci, maîtres d'une gorge qui communiquait avec l'Ecosse, marchèrent en colonne au-devant de la petite armée de Regner.

On imaginera sans peine avec quels transports de joie ils reçurent la veuve de Sigurd Ring et Regner. L'armée de ce jeune prince, assez forte pour attaquer les Bretons, le rendit bientôt maître du royaume de Vessex, l'un des cinq qui restaient de l'Eptarchie, les deux autres ayant déjà été conquis et divisés par les souverains des cinq royaumes subsistants.

Plusieurs batailles sanglantes gagnées par Regner Lodbrog, et dans lesquelles ce jeune prince fit admirer sa prudence et sa valeur, agrandirent ses nouveaux Etats. Ce fut dans la dernière, rendue décisive par la défaite entière des Bretons, que Regner Lodbrog étant prêt à succomber au milieu du centre de l'armée bretonne, où trop témérairement il s'était engagé, Yvarde accourut à son secours à la tête du bataillon sacré, et jouit du bonheur de sauver la vie à son amant. Ce fut sur la place sanglante où l'épée d'Yvarde s'était plongée dans la gorge du capitaine breton déjà maître de l'épée de Regner, que Rigda fit élever un trophée d'armes, au pied duquel cette reine et Hydeltand unirent pour toujours les mains et les armes d'Yvarde et de Regner.

Il ne pouvait naître que des héros d'une pareille alliance, et Rigda jouit bientôt du bonheur de voir naître un petit-fils. La famille royale de Sigurd Ring, maîtresse absolue du royaume de Vessex, s'y fit adorer par la justice et par la douceur de ses lois. Ceux des Schetlandais qui voulurent retourner dans leur île reçurent les plus magnifiques récompenses et portèrent tous les arts utiles dans cette île. Un grand nombre s'établit dans le Vessex, et ce fut pour les guerriers, qui reçurent de Rigda de grandes possessions, qu'elle institua l'ordre de chevalerie dont elle forma la constitution et dicta les premières lois.

Le fils qu'Yvarde mit au jour fut ce célèbre Ecbert dont les armes victorieuses ayant achevé de subjuguer le reste des quatre autres royaumes, acheva de réunir l'Eptarchie en une seule domination à laquelle il donna le nom d'Angleterre, en mémoire des Angles qui, sous les ordres d'Hengist, furent les premiers conquérants du Nord, dont les armes victorieuses avaient presque achevé la conquête de la Grande-Bretagne dans le cinquième siècle. Les Pictes, qui prirent alors le nom d'Ecossais, s'allièrent avec Ecbert, et les Gallois, voyant

que tôt ou tard ils seraient soumis, prirent la parti de devenir tributaires.

Ecbert était à peine âgé de trois ans, que Rigda, voyant qu'il n'avait plus besoin des secours de sa mère, le laissa sous la tutelle d'Hydeltand, pour voler à la vengeance de son frère; et ce fut sans peine qu'elle détermina Regner et son épouse à laisser ce jeune prince sous la garde et la conduite de son aïeul, pour aller punir les nations coupables et féroces qui s'étaient emparées de la Norvége et des autres Etats de Sigurd Ring. Egale à Friga, cette reine magnanime réussit dans tous ses grands projets. Une armée formidable sortie de la Grande-Bretagne, et portée par une flotte mieux exercée et composée de vaisseaux d'une construction bien supérieure à celle des barques fragiles des habitants du Nord, détruisit leur puissance maritime, aborda en Norvége; et Rigda jouit, avant sa mort, du plaisir de voir son fils Regner Lodbrog maître absolu des vastes pays conquis par Odin, et son petit-fils Ecbert souverain de toute l'Angleterre.

FRAGMENTS D'HISTOIRE

PAR VOLTAIRE

Il y a bien des sortes de fables; quelques-unes ne sont que l'histoire défigurée, comme tous les anciens récits de batailles, et les faits gigantesques dont il a plu à presque tous les historiens d'embellir leurs chroniques. D'autres fables sont des allégories ingénieuses. Ainsi Janus a un double visage qui représente l'année passée et l'année commençante. Saturne, qui dévore ses enfants, est le temps qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Les Muses, filles de la Mémoire, vous enseignent que sans mémoire on n'a point d'esprit; et que, pour combiner des idées, il faut commencer par retenir des idées.

Minerve, formée dans le cerveau du maître des dieux, n'a pas besoin d'explication. Vénus, la déesse de la beauté, accompagnée des Grâces, et mère de l'Amour, la ceinture de la mère, les flèches et le bandeau du fils, tout cela parle assez de soi-même.

Des fables qui ne disent rien du tout, comme *Barbe bleue* et les contes d'Hérodote, sont le fruit d'une imagination grossière et déréglée qui veut amuser des enfants, et même malheureusement des hommes; l'histoire des deux voleurs qui venaient toutes les nuits prendre l'argent du roi Rampsinitus et de la fille du roi, qui épousa un des deux voleurs, l'*Anneau de Gygès* et cent autres facéties, sont indignes d'une attention sérieuse.

Mais il faut avouer qu'on trouve dans l'ancienne histoire des traits assez vraisemblables qui ont été négligés dans la foule, et dont on pourrait tirer quelques lumières. Diodore de Sicile, qui avait consulté les anciens historiens d'Egypte, nous rapporte que ce pays fut conquis par les Ethiopiens : je n'ai pas de peine à le croire; car j'ai déjà remarqué que quiconque s'est présenté pour conquérir l'Egypte, en est venu à bout en une campagne; excepté nos extravagants croisés, qui y furent tous tués ou réduits en captivité, parce qu'ils avaient à faire, non aux Egyptiens, qui n'ont jamais su se battre, mais aux Mameluks, vainqueurs de l'Egypte, et meilleurs soldats que les croisés. Je n'ai donc nulle répugnance à croire qu'un roi d'Egypte, nommé par les Grecs Amasis, cruel et efféminé, fut vaincu, lui et ses ridicules prêtres, par un chef éthiopien nommé Actisan, qui avait apparemment de l'esprit et du courage.

Les Egyptiens étaient de grands voleurs; tout le monde en convient. Il est fort naturel que le nombre des voleurs ait augmenté dans le temps de la guerre d'Actisan et d'Amasis. Diodore rapporte, d'après les historiens du pays, que ce vainqueur voulut purger l'Egypte de ces brigands; et qu'il les envoya vers les déserts de Sinaï et d'Oreb, après leur avoir préalablement fait couper le bout du nez, afin qu'on les reconnût aisément s'ils s'avisaient de venir encore voler en Egypte. Tout cela est très-probable.

Diodore remarque avec raison que le pays où on les envoya ne fournit aucune des commodités de la vie, et qu'il est très-difficile d'y trouver de l'eau et de la nourriture. Telle est en effet cette malheureuse contrée depuis le désert de Pharam jusqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent se procurer, à force de soins, quelques eaux de citernes, ou se servir de quelques puits qui fournissaient de l'eau saumâtre et malsaine, laquelle donne communément une espèce de scorbut et de lèpre. Ils purent encore, ainsi que le dit Diodore, se faire des filets avec lesquels ils prirent des cailles. On remarque en effet que tous les ans des troupes innombrables de cailles passent au-dessus de la mer Rouge, et viennent dans ce désert. Jusque-là cette histoire n'a rien qui révolte l'esprit, rien qui ne soit vraisemblable.

Mais si on veut en inférer que ces nez coupés sont les pères des Juifs, et que leurs enfants, accoutumés au brigandage, s'avancèrent peu à peu dans la Palestine et en conquirent une partie, c'est ce qui n'est pas permis à des chrétiens. Je sais que c'est le sentiment du consul Maillet, du savant Fréret, de Boulanger, des Hébert, des Bolingbroke, des Toland. Mais, quoique leur conjecture soit dans l'ordre commun des choses de ce monde, des livres sacrés donnent une tout autre origine aux Juifs, et les font descendre des Chaldéens par Abraham, Tharé, Nachor, Sarug, Rehu et Phaleg.

Il est bien vrai que l'Exode nous apprend que les Israélites, avant d'avoir habité ce désert, avaient emporté les robes et les ustensiles des Egyptiens, et qu'ils se nourrirent de cailles dans le désert; mais cette légère ressemblance avec le rapport de Diodore de Sicile, tiré des livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'assurer que les Juifs descendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez. Plusieurs auteurs ont en vain tâché d'appuyer cette profane conjecture sur le psaume LXXX, où il est dit « que le fête des trompettes a été instituée pour faire souvenir le peuple saint du temps où il sortit de l'Egypte, et où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue. »

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au delà de la mer Rouge un langage qui n'était pas celui d'Egypte; et de là on conclut qu'il n'est pas hors de

vraisemblance que les Juifs soient des descendants de ces brigands que le roi Actisan avait chassés.

Un tel soupçon n'est pas admissible. Premièrement, parce que, s'il est dit dans l'Exode que les Juifs enlevèrent les ustensiles des Egyptiens avant d'aller dans le désert, il n'est point dit qu'ils y aient été relégués pour avoir volé. Secondement, soit qu'ils fussent des voleurs ou non, soit qu'ils fussent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guère entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bédouins qui erraient dans l'Arabie Déserte, au nord de la mer Rouge; et on ne peut tirer aucune induction du psaume LXXX, ni en faveur des Juifs ni contre eux. Toutes les conjectures d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manéthon, d'Eratosthène, sur les Juifs, doivent céder sans contredit aux vérités qui sont consacrées dans les livres saints. Si ces vérités, qui sont d'un ordre supérieur, ont de grandes difficultés, si elles atterrent nos esprits, c'est précisément parce qu'elles sont d'un ordre supérieur. Moins nous pouvons y atteindre, plus nous devons les respecter.

Quelques écrivains ont soupçonné que ces voleurs chassés sont les mêmes que les Juifs qui errèrent dans le désert, parce que le lieu où ils restèrent quelque temps s'appela depuis *Rhinocolure*, *nez coupé*, et qu'il n'est pas fort éloigné du mont Carmel, des déserts de Sur, d'Etau, de Sin, d'Oreb et de Cadès-Barné.

On croit encore que les Juifs étaient ces mêmes brigands, parce qu'ils n'avaient pas de religion fixe, ce qui convient très-bien, dit-on, à des voleurs; et on croît prouver qu'ils n'avaient pas de religion fixe, par plusieurs passages de l'Ecriture même.

L'abbé de Tilladet, dans sa dissertation sur les Juifs, prétend que la religion juive ne fut établie que très-longtemps après. Examinons ses raisons.

1° Selon l'Exode, Moïse épousa la fille d'un prêtre de Madian, nommé Jéthro; et il n'est point dit que les Madianites reconnussent le même Dieu qui apparut ensuite à Moïse dans un buisson vers le mont Oreb.

2° Josué, qui fut le chef des fugitifs d'Egypte après Moïse, et sous lequel ils mirent à feu et à sang une partie du petit pays qui est entre le Jourdain et la mer, leur dit, chapitre XXIV : « Otez du milieu de vous les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie et dans l'Egypte, et servez Adonaï... Choisissez ce qu'il vous plaira d'adorer, ou les dieux qu'ont servis vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dans la terre desquels vous habitez. »

3° Une autre preuve, ajoute-t-on, que leur religion n'était pas encore fixée, c'est qu'il est dit au livre des Juges, chapitre Ier : « Adonaï (le Seigneur) conduisit Juda, et se rendit maître des vallées. »

L'abbé de Tilladet et Boulanger inférèrent de là que ces brigands, dont les repaires étaient dans les creux des rochers dont la Palestine est pleine, reconnaissaient un dieu des rochers et un des vallées.

4° Ils ajoutent à ces prétendues preuves ce que Jephté dit aux chefs des Ammonites, chapitre II : « Ce que Chamos, votre dieu, possède ne vous est-il pas dû de droit? de même ce que notre dieu vainqueur a obtenu doit être en notre possession. »

M. Fréret infère de ces paroles que les Juifs reconnaissaient Chamos pour Dieu aussi bien qu'Adonaï, et qu'ils pensaient que chaque nation avait sa divinité locale.

5° On fortifie encore cette opinion dangereuse par ce discours de Jérémie, au commencement du chap. XLIX : « Pourquoi le dieu Melchom s'est-il emparé du pays de Gad? » et on en conclut que les Juifs avouaient la divinité du dieu Melchom.

Le même Jérémie dit au chapitre VII, en faisant parler Dieu aux Juifs : « Je n'ai point ordonné à vos pères, au jour que je les tirai d'Egypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes.

6° Isaïe se plaint, au chapitre XLVII, que les Juifs adoraient plusieurs dieux : « Vous cherchez votre consolation dans vos dieux au milieu des bocages; vous leur sacrifiez de petits enfants dans des torrents sous de grandes pierres. » Il n'est pas vraisemblable, dit-on, que les Juifs eussent immolé leurs enfants à des dieux dans des torrents sous de grandes pierres, s'ils avaient eu alors leur loi qui leur défend de sacrifier aux dieux.

7° On cite encore en preuve le prophète Amos, qui assure, au chapitre V, que jamais les Juifs n'ont sacrifié au Seigneur pendant quarante ans dans le désert; au contraire, dit Amos, « vous y avez porté le tabernacle de votre dieu Moloch, les images de vos idoles et l'étoile de votre dieu (Remphan). »

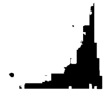
8° C'était, dit-on, une opinion si constante, que saint Etienne, le premier martyr, dit au chap. VII des Actes des apôtres que les Juifs, dans le désert, adoraient la milice du ciel, c'est-à-dire les étoiles, et qu'ils portèrent le tabernacle de Moloch et l'astre du dieu Remphan pour les adorer.

Des savants, tels que MM. Maillet et Dumarsais, ont conclu, des recherches de l'abbé de Tilladet, que les Juifs ne commencèrent à former leur religion telle qu'ils l'ont encore aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babylone. Ils s'obstinent dans l'idée que ces Juifs si longtemps esclaves, et si longtemps privés d'une religion bien nettement reconnue, ne pouvaient être que les descendants d'une troupe de voleurs sans mœurs et sans lois. Cette opinion paraît d'autant plus vraisemblable, que le temps auquel le roi d'Ethiopie et d'Egypte, Actisan, bannit dans le désert une troupe de brigands qu'il avait fait mutiler, se rapporte au temps auquel on place la fuite des Israélites conduits par Moïse; car Flavien Josèphe dit que Moïse fit la guerre aux Ethiopiens; et ce que ce Josèphe appelle *guerre* pouvait très-bien être réputé brigandage par les historiens d'Egypte.

Ce qui achève d'éblouir ces savants, c'est la conformité qu'ils trouvent entre les mœurs des Israélites et celles d'un peuple de voleurs, ne se souvenant pas assez que Dieu lui-même dirigeait ces Israélites, et qu'il punit par leurs mains les peuples de Canaan. Il paraît à ces critiques que les Hébreux n'avaient aucun droit sur ce pays de Canaan, et que, s'ils en avaient, ils n'auraient pas dû mettre à feu et à sang un pays qu'ils auraient cru leur héritage.

Ces audacieux critiques supposent donc que les Hébreux firent toujours leur premier métier de





brigands. Ils pensent trouver des témoignages de l'origine de ce peuple dans sa haine constante pour l'Egypte, où l'on avait coupé les nez de ses pères, et dans la conformité de plusieurs pratiques égyptiennes qu'il retint, comme le sacrifice de la vache rousse, le bouc émissaire, les ablutions, les habillements des prêtres, la circoncision, l'abstinence du porc, les viandes pures et impures. Il n'est pas rare, disent-ils, qu'une nation haïsse un peuple voisin dont elle a imité les coutumes et les lois. La populace d'Angleterre et de France en est un exemple frappant.

Enfin ces doctes, trop confiants en leurs propres lumières dont il faut toujours se défier, ont prétendu que l'origine qu'ils attribuent aux Hébreux est plus vraisemblable que celle dont les Hébreux se glorifient.

« Vous convenez avec nous, leur dit M. Toland, que vous avez volé les Egyptiens en vous enfuyant de l'Egypte, que vous leur avez pris des vases d'or et d'argent, et des habits. Toute la différence entre votre aveu et notre opinion, c'est que vous prétendez n'avoir commis ce larcin que par ordre de Dieu. Mais, à ne juger que par la raison, il n'y a point de voleur qui n'en puisse dire autant. Est-il bien ordinaire que Dieu fasse tant de miracles en faveur d'une troupe de fuyards qui avoue qu'elle a volé ses maîtres ? dans quel pays de la terre laisserait-on une telle rapine impunie ? Supposons que les Grecs de Constantinople prennent toutes les garde-robes des Turcs et toute leur vaisselle pour aller dire la messe dans un désert; en bonne foi, croirez-vous que Dieu noiera tous les Turcs dans la Propontide pour favoriser ce vol, quoiqu'il soit fait à bonne intention ? »

Ces détracteurs ne se contentent pas de ces assertions, auxquelles il est si aisé de répondre; ils vont jusqu'à dire que le Pentateuque n'a pu être écrit que dans le temps où les Juifs commencèrent à fixer leur culte, qui avait été jusque-là fort incertain. « Ce fut, disent-ils, au temps d'Esdras et de Néhémie. » Ils apportent pour preuve le quatrième livre d'Esdras, longtemps reçu pour canonique; mais ils oublient que ce livre a été rejeté par le concile de Trente. Ils s'appuient du sentiment d'Aben-Esra, et d'une foule de théologiens tous hérétiques; ils s'appuient enfin de la décision de Newton lui-même. Mais que peuvent tous ces cris de l'hérésie et de l'infidélité contre un concile œcuménique ?

De plus, ils se trompent en croyant que Newton attribue le Pentateuque à Esdras : Newton croit que Samuel en fut l'auteur ou plutôt le rédacteur.

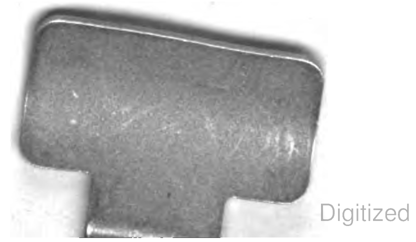
C'est encore un grand blasphème de dire, avec quelques savants, que Moïse, tel qu'on nous le dépeint, n'a jamais existé; que toute sa vie est fabuleuse depuis son berceau jusqu'à sa mort; que ce n'est qu'une imitation de l'ancienne fable arabe de Bacchus, transmise aux Grecs, et ensuite adoptée par les Hébreux. « Bacchus, disent-ils, avait été sauvé des eaux; Bacchus avait passé la mer Rouge à pied sec; une colonne de feu conduisait son armée; il écrivit ses lois sur deux tables de pierre; des rayons sortaient de sa tête. » Ces conformités leur font soupçonner que les Juifs attribuèrent cette ancienne tradition de Bacchus à leur Moïse. Les écrits des Grecs étaient connus dans toute l'Asie, et les écrits des Juifs étaient soigneusement cachés aux autres nations. Il est vraisemblable, selon ces téméraires, que la métamorphose d'Edith, femme de Loth, en statue de sel, est prise de la fable d'Eurydice; que Samson est la copie d'Hercule; et le sacrifice de la fille de Jephté imité de celui d'Iphigénie. Ils prétendent que le peuple grossier, qui n'a jamais inventé aucun art, doit avoir tout puisé chez les peuples inventeurs.

Il est aisé de ruiner tous ces systèmes en montrant seulement que les auteurs grecs, excepté Homère, sont postérieurs à Esdras, qui rassembla et restaura les livres canoniques.

Dès que ces livres sont restaurés du temps de Cyrus et d'Artaxerce, ils ont précédé Hérodote, le premier historien des Grecs. Non-seulement ils sont antérieurs à Hérodote, mais le Pentateuque est beaucoup plus ancien qu'Homère.

Si on demande pourquoi ces livres si anciens et si divins ont été inconnus aux nations jusqu'au temps où les premiers chrétiens répandirent la traduction faite en grec sous Ptolémée Philadelphe, je répondrai qu'il ne nous appartient pas d'interroger la Providence. Elle a voulu que ces anciens monuments, reconnus pour authentiques, annonçassent des merveilles, et que ces merveilles fussent ignorées de tous les peuples, jusqu'au temps où une nouvelle lumière vînt se manifester. Le christianisme a rendu témoignage à la loi mosaïque au-dessus de laquelle il s'est élevé, et par laquelle il fut prédit. Soumettons-nous, prions, adorons, et ne disputons pas.

FIN DES FRAGMENTS D'HISTOIRE.



Paris. — Imprimé chez Jules Bonaventure, 55, quai des Grands-Augustins.